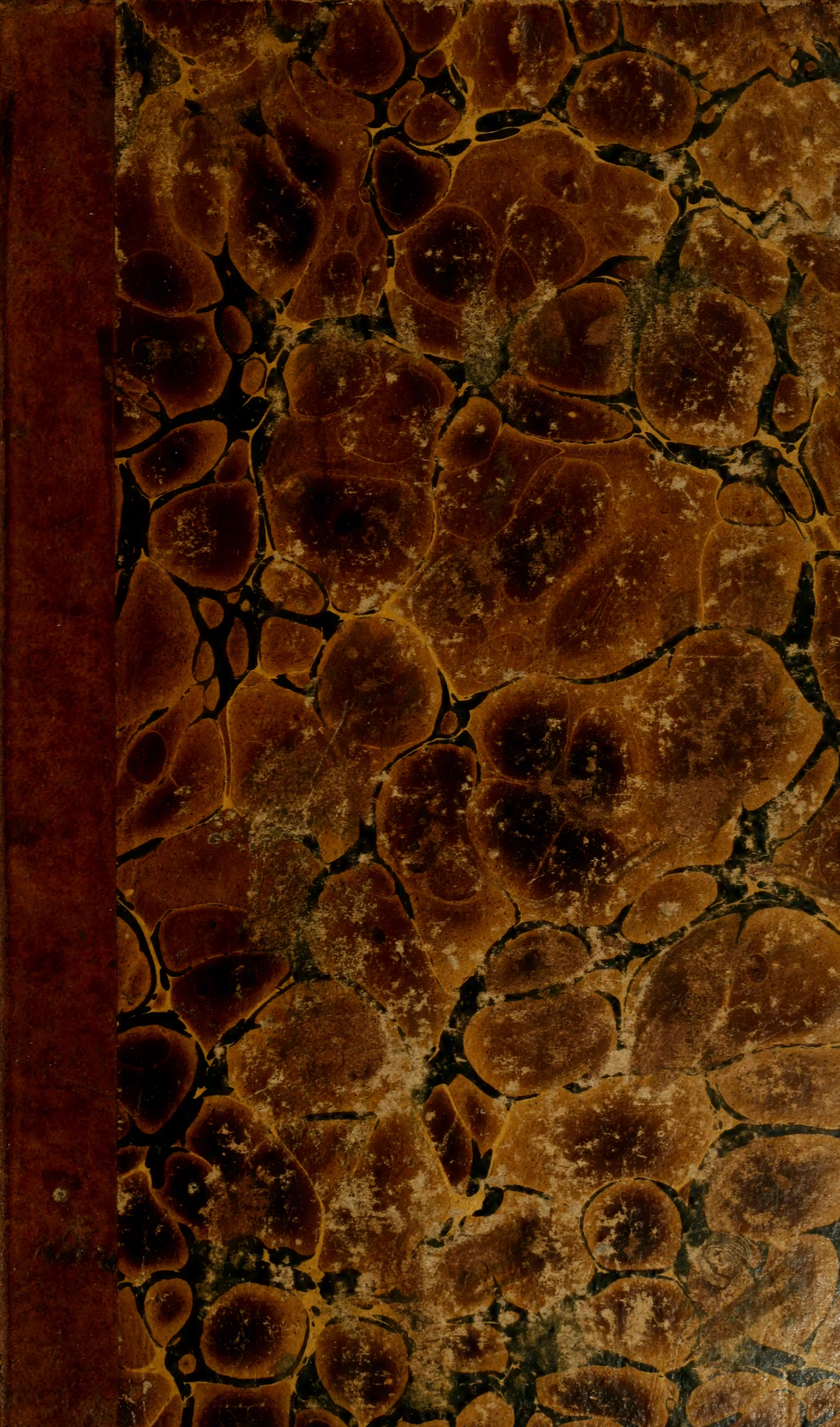


ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

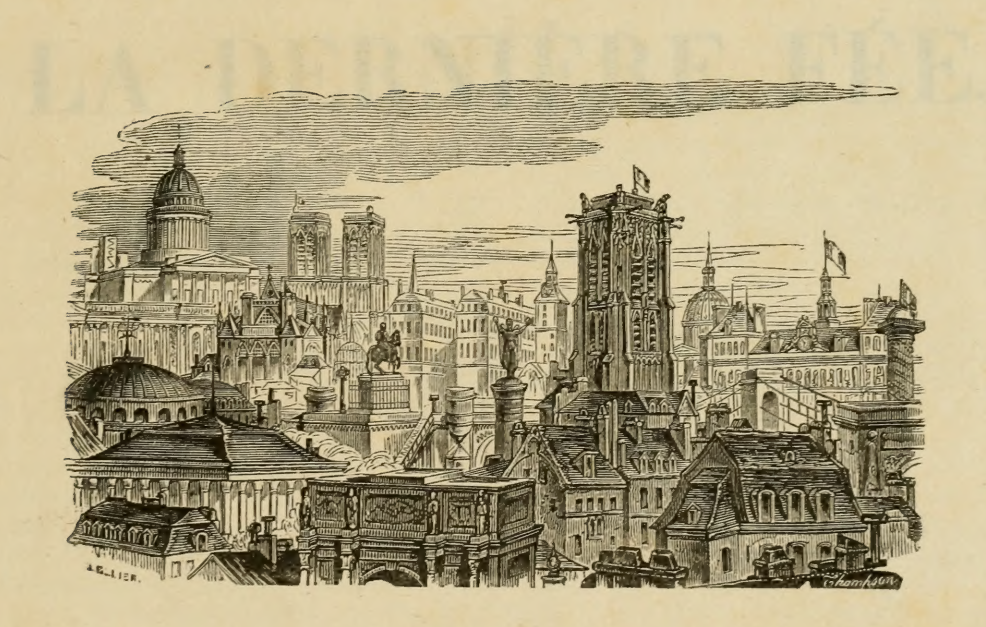
E.

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

TOME QUATRIÈME.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

LA DERNIÈRE FÉE.

LA DERNIÈRE FÉE.

I.

LE CHIMISTE.

Il était une fois un chimiste et sa femme qui faisaient bon ménage et vivaient heureux. Le chimiste, toujours occupé, ses lunettes sur le nez, entretenait le feu de ses fourneaux et soufflait quelquefois pendant tout un jour avec un soufflet usé et noirci : il ne disait mot, et sa femme, assise dans le laboratoire, ne se plaignait ni de la fumée, ni de la vapeur du charbon, ni de l'odeur; elle parlait rarement, et son langage le plus ordinaire était l'aimable sourire qui venait errer sur ses lèvres charmantes, lorsque, fatigué de ses travaux, le chimiste s'avisait de jeter un regard sur sa femme chérie. Elle était belle et n'avait rien de désagréable dans sa personne; mais comme ils passaient tous deux la journée entière dans leur laboratoire, qu'ils ne se regardaient pas souvent et qu'ils s'adoraient, ils ne pensaient guère à leur toilette, et l'on ne se serait pas aperçu de leur beauté au premier abord.

Ce laboratoire qu'ils habitaient ressemblait assez à une cave. Les parois des murs auraient pu rendre trente quintaux de noir de fumée si l'on avait voulu les nettoyer. Les vitres des fenêtres, à ogive et à petits carreaux retenus par des plombs, avaient conquis un *veto* sur le jour qu'elles ne laissaient presque plus passer, tant elles étaient empreintes de poussière. Au dehors, une vigne joyeuse, qui tapissait le mur, avait jeté sur les fenêtres un réseau de sarments entrelacés. Le carreau, humide et toujours sale, offrait de singuliers accidents : çà et là l'on apercevait un rond ou un carré net comme une pièce qui sort de la Monnaie, parce qu'un objet de physique y avait séjourné pendant quelque temps. Des sillons tracés dans la poussière par le balai disaient combien de fois une main généreuse avait tenté de débrouiller ce chaos. Souvent on entendait la voix d'un cricri qui se réjouissait de n'être pas troublé dans son asile, et plus d'une souris trottait tranquillement dans ce séjour de l'innocence, de la paix et de la chimie, sans craindre les trébuchets provocateurs.

Au milieu de cet amas de tables, de bouteilles et d'instruments, le chimiste, les cheveux couverts des débris blanchâtres de son charbon, penchait son visage sur une cornue, et la clarté du feu, rougissant tout ce qui l'entourait, venait mourir sur la femme du chimiste, qui, tour à tour, travaillait et regardait cet intérieur d'un air satisfait... La voûte noire, l'absence du soleil qui ne se montrait que par l'espace que la porte laissait entre elle et le sol, l'attirail chimique, un mari chimiste, tout cela ne plairait pas à tout le monde; mais puisque le chimiste et sa femme se trouvaient heureux, personne ne doit les censurer, car on donnerait à penser que le bonheur tient à un coup de balai, à la mort d'un cricri, à une toile d'araignée, ou à la queue d'une pauvre souris : le bonheur tient à bien autre chose.

Un matin de printemps, on avait ouvert une fenêtre ; l'air pur circulait, et le soleil, envoyant dans

le laboratoire un de ses plus beaux rayons, traçait une ligne brillante où volaient une multitude de petits atomes de poussière qui semblaient courir les uns après les autres comme les essaims de mouches au-dessus des ruisseaux par une belle soirée d'été. Les pensées du chimiste étaient aussi nombreuses, aussi remuantes que les essaims, de manière que la douce influence de l'air leur donna une direction tout opposée à celle qui d'habitude les portait au cerveau. Le chimiste regarda donc sa femme. Elle était assise sur un fauteuil vermoulu et s'amusait à contempler pour la millième fois les estampes du *Cabinet des Fées ;* son ingénuité était peinte sur sa figure ; ses cheveux d'or pâle, arrangés à la vierge, ajoutaient une auréole d'innocence à ses yeux bleus sans malice. Elle devina que son mari la regardait et quitta son livre. Le chimiste réfléchit, pendant ce moment d'un silence expressif, que la jeune fille dont il n'avait fait jusqu'alors que l'amour de ses yeux et qu'une douce récréation pendant ses longs travaux, pouvait ne pas prendre autant d'intérêt que lui aux expériences et aux études qui l'absorbaient tout entier.

Depuis ce jour il entoura de soins cette jeune femme dont le bonheur lui était confié ; il lui consacra souvent une heure entière dans la journée.

Au bout d'un an tant de nobles sacrifices reçurent une douce récompense : la femme du chimiste mit au monde un enfant beau comme le jour.

Alors le laboratoire devint le théâtre de scènes plus touchantes et plus variées que celles dont nous venons de donner un court aperçu : la voûte noire retentit de cris enfantins, et le chimiste n'y trouva point à redire. Caliban, unique et vieux serviteur de la maison, quittant la bêche, accourait regarder par la fenêtre, tâchait de faire sourire sa figure horrible et de prendre une douce voix pour parler à l'enfant. Enfin, la femme du chimiste, toujours assise sur son fauteuil vermoulu, faisait sauter sur ses genoux le marmot, qu'elle couvrait de baisers aussitôt qu'il souriait. Elle excitait son rire, et s'il cassait une fiole, le chimiste en riait sans se fâcher de la perte de ses élixirs. Enfin, sa femme, cette jeune paysanne qu'il avait épousée pour sa naïveté et le peu d'étendue de ses connaissances, déployait toute son âme sur son enfant, devenait spirituelle pour tout ce qui le concernait ; elle vivait du souffle de ce petit être, qui jouait sur son sein, et le bienheureux chimiste s'apercevait que la nature avait des creusets plus beaux que les siens et une méthode de combiner les mixtes bien supérieure à la sienne.

Ce chimiste était un des esprits les plus étonnants et les plus originaux que le feu du soleil ait jamais échauffés. Si les idées dépendent de la forme intérieure du cerveau, le sien devait avoir l'aspect bizarre de ces produits chimiques que les apothicaires exposent à la curiosité des passants, et qui présentent de si brillantes cristallisations. Depuis son jeune âge il n'avait vécu que pour les arts et ne s'était occupé que d'étudier les sciences naturelles avec ardeur : aussi avait-il acquis un savoir si profond et si solide sur la nature humaine, que d'abord il eut, comme on vient de le voir, un enfant, mais qu'ensuite il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que par la seule inspection de l'œil il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie, et rapidement le malade guérissait. Cette perfection de science ne regardait pas seulement le corps, elle s'appliquait à l'âme, et il discernait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus avec une telle supériorité que d'abord il avait atteint, lui et sa femme, la perfection du bonheur, qu'ensuite il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux, et cela après l'avoir examiné pendant un instant ; et pour peu qu'il tâtât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que, dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire.

Ce qui prouve son extrême sagesse et la sublimité de son esprit, c'est qu'ayant atteint le faîte de la science humaine il vivait dans son laboratoire entre un cricri, une souris, Caliban, quelques araignées, sa femme et son enfant. Certes, le chimiste aurait pu aller à Paris où il aurait amassé un faisceau de gloire si gros qu'il y en aurait eu pour cent mille hommes ; mais il avait réfléchi et vu :

Que s'il guérissait tout le monde, tout le monde viendrait à lui ; qu'il n'y aurait plus eu de malades, partant plus de médecins, et qu'alors les médecins l'auraient invité à passer dans le troisième hémisphère ;

Que, devinant tous les intérêts, il aurait accommodé tous les procès, et que les avoués imitant les médecins, sa science lui ferait encore courir le danger de tomber dans les mains des procureurs, plus cruels que les médecins (car il tranchait la question) ;

Que si le gouvernement apprenait qu'il pouvait faire du diamant, on l'aurait enfermé comme l'âne de Peau-d'âne, pour lui faire toujours faire du diamant, ou peut-être lui crèverait-on les yeux pour qu'il n'en fît pas, et dans ce cas il trouvait les gouvernements plus cruels que les médecins et que les procureurs ;

Qu'enfin la perfectibilité de la raison humaine devenait la ruine de la société, qui ne subsiste que par les folies, les maladies, les niaiseries, les passions, les démangeaisons et les contributions de chacun. Alors il avait eu l'incroyable raison de comparer la gloire qu'il aurait acquise à la fumée de son

fourneau, les richesses au charbon qui noircit les mains et dont la vapeur finit par tuer; et saisissant le dieu du bonheur par les oreilles, il tâchait de ne jamais le lâcher en ne sortant jamais de sa chaumière.

Ce fut ainsi qu'il simplifia son existence : pour se donner une occupation, il chercha à découvrir de nouveaux secrets, prit une femme jolie qui ne faisait rien, ne savait rien et ne parlait presque pas, un domestique idiot; et il décréta que, pour eux tous, la nature commencerait à la porte de la cabane et finirait au mur du jardin; le soir ils allaient se promener sous une allée couverte, admiraient l'air pur du ciel : le chimiste complimentait Caliban sur la tenue du jardin, et il comparait la lueur mystérieuse des étoiles à la lueur amoureuse des yeux de sa femme. Elle souriait en pensant qu'elle était belle comme une étoile, et elle adorait son mari; Caliban admirait qu'on eût tant d'esprit; et ils rentraient dans leur chaumière, heureux, contents, riant des hommes, que le chimiste leur montrait se démenant pour attraper des bulles de savon qui leur crevaient dans les mains; et ces trois êtres cheminaient ainsi dans la vie, n'ayant pas le temps de désirer, parce qu'ils travaillaient tout le jour et dormaient toute la nuit. Heureux, mille fois heureux !...

Là-dessus, le chimiste, frappant dans ses mains et déposant un baiser sur les lèvres de sa femme, qui croyait que tous les hommes étaient chimistes, s'applaudissait de son parti, et disait qu'il avait résolu le plus grand problème, celui d'une vie heureuse.

Partant de là, il remuait de plus en plus ses creusets, cherchait avec une ardeur sans pareille à dérober un secret de plus à la nature, et tâchait d'expliquer à sa femme ce qu'il faisait : elle n'y comprenait rien, mais elle écoutait avec attention, comme si elle eût compris quelque chose.

Ces trois êtres n'avaient plus aucune communication avec le reste de la création, et il s'agit de prouver que cela pouvait être : pour cela il faut remonter dans leur vie passée et expliquer par quels moyens ils vivaient dans une retraite aussi profonde.

Au bout de leur chaumière fleurissait un jardin qui semblait être fait exprès pour eux : les légumes prenaient plaisir à y venir, la treille pliait sous le raisin, et une source pure et limpide arrosait ce petit coin de terre promise. Le chimiste avait prouvé à sa femme (car elle croyait à tout ce que disait son mari) qu'en ne mangeant que des légumes on éteignait le feu des passions; ils vivaient donc du produit de ce terrain, où deux poules trouvaient leur nourriture, et une vache son herbe fraîche. Caliban, le domestique de ce fortuné ménage, faisait la vendange et la moisson, mondait le blé au moyen d'une machine inventée par le chimiste, et ce bon serviteur ne connaissait d'autre existence que de se lever au jour, cultiver le jardin, manger sobrement, apprêter le repas du chimiste, filer en hiver, faire de la toile et se recoucher : du reste, il avait supprimé l'usage de la pensée comme un exercice trop fatigant, et le *nec plus ultrà* de son emploi était d'aller payer chez le percepteur de la commune les dix-sept francs d'impositions que devait le chimiste pour ses deux arpents, sa femme, ses poules, son cricri, sa souris, ses araignées, Caliban, la vache, le marmot, le rat, et un pauvre caniche noir qui était l'ami de toute la maison. Ainsi le gouvernement français assemblait les deux Chambres, avait des armées de conscrits avec leurs fusils et leurs habits, capitaines, colonels, chefs d'état-major, aumôniers, le tout pour donner l'assistance et la protection de ses sept immenses ministères et de sa colossale administration à quatorze choses assez insignifiantes pour une modique somme de dix-sept francs! En vérité, comment peut-on se plaindre de la pesanteur des impôts?...

La chaumière dans laquelle vivaient... Que vois-je? quinze pages, grand Dieu! les temps sont si durs que jamais on ne pourrait lire un chapitre plus long.

II.

OPINION DU CHIMISTE.

La chaumière dans laquelle vivaient ces quatre êtres, tous faits les uns pour les autres, mérite une exacte description : on ne saurait d'ailleurs mettre trop de réalité dans les détails d'un conte de fée. Il faut, par la vérité du récit, faire oublier que la base en est fausse. Cette chaumière de bonheur était donc située à vingt lieues de Paris, dans un de ces vallons où la nature semble s'être retirée avec tous ses trésors : c'étaient les accidents de terrain les plus variés, les arbres les plus élégants, les prairies les plus riantes, les ruisseaux les plus limpides; ici une vigne pendante, là une agreste cabane, plus loin un moulin et sa cascade sonore; et souvent on entendait, au sein du paysage, s'élever la voix pure d'une jeune fille chantant sans art quelque chanson naïve; alors la ritournelle monotone, se mariant aux accents de la flûte pastorale, ajoutait aux délices de la nature le charme de la mélancolie, qui ne vient jamais que de l'homme : enfin, c'était une vallée si riante, si écartée, si loin de toutes les cités, que tous les ministres disgraciés eussent voulu vivre là pendant les premiers moments de leur chute.

Comme le chimiste n'offrait aux voleurs que des livres de science, du charbon, des cornues, de petites bouteilles et de l'encre, il avait pu sans danger venir habiter cette chaumière assise sur le penchant d'une jolie colline et qui était assez éloignée du village voisin. Le chimiste laissait toujours sa porte ouverte, et ce dernier trait complète admirablement la peinture de ses mœurs simples. La chaumière était placée de manière que la cheminée se trouvait de niveau avec le plateau de la colline au-dessus de laquelle commençait une immense forêt d'où le chimiste tirait son charbon et les précieux ingrédients dont il avait besoin.

Quiconque a un peu voyagé sait qu'il y a en France des endroits reculés, de petits villages enfoncés dans les terres, loin des routes, où l'on vit dans une profonde ignorance des choses de ce monde, où l'on n'apprend les révolutions du monde politique que par le changement des armes qui se trouvent gravées en tête de l'avis du percepteur, ou sur l'enseigne du débitant de poudre et de tabac, enseigne qui, par parenthèse, contient l'histoire des trente dernières années, écrites en six couches de différentes couleurs, des villages enfin où ceux qui ne paient pas de contributions et ne prennent pas de tabac vivent et meurent sans connaître quel est le mortel qui gouverne, où jamais on n'entendra parler du *Paraguay-Roux*, de la pâte *pectorale de Regnault*, de *lord Byron*, du *gaz hydrogène*, des marabous, des duchesses et des porteurs d'eau. C'est un grand malheur pour les souverains, les directeurs de théâtres, les poètes, les entrepreneurs, et surtout pour les duchesses, mais enfin c'est la vérité, et cette observation lumineuse n'a pas d'autre but que de prévenir que le village à un quart de lieue duquel se trouvait l'habitation du chimiste était un de ces villages privilégiés.

Ce n'est rien encore..... L'habitation du chimiste était entourée d'un autre cordon sanitaire d'ignorance d'autant plus impossible à franchir qu'il avait été établi par la superstition et par le bedeau du village. Pour en bien sentir la force, il faut se reporter à l'époque de l'arrivée du chimiste dans cette contrée.

Il faisait nuit, une nuit assez obscure, car la lune roulait entre de gros nuages noirs : c'était un samedi, jour du sabbat, et le dernier samedi du mois de décembre, époque sinistre. Caliban conduisait par la bride un mauvais cheval efflanqué qui avait l'air de celui de l'Apocalypse, celui dont on compte les os et qui porte la Mort : ce cheval traînait une charrette à claire-voie qui laissait apercevoir un monde de matras, de cornues, d'instruments de physique, de quarts de cercles, de cercles tout entiers, de fioles, de lunettes, de fourneaux, etc.; et du sein de cette cargaison chimique s'élevait le chimiste en personne, la tête couverte d'un bonnet de poil d'ours, portant des besicles, et retenant de ses deux mains ses livres et ses ingrédients. Le vent d'hiver sifflait, et plus d'une branche d'arbre tombait sur les toits de chaume, en produisant un bruit qui faisait resserrer le cercle de ceux qui veillaient au coin du feu en écoutant les contes d'une vieille dont le visage ressemblait aux pommes de reinette que l'on mange à la Pentecôte. La terre, étant couverte de neige, ne permit pas d'entendre les pas du cheval et de Caliban, ni le bruit de la charrette infernale, de manière que l'on crut, en voyant passer cet épouvantable cortége, à travers de mauvaises vitres pleines de défauts, qu'il dansait dans les airs. La cloche qui sonnait en ce moment pour un mort, les contes effroyables des grand'mères, la peur, les jurements de Caliban, les sifflements de la tempête, la lueur sanglante de la lune, qui donnait à ce spectacle l'air d'un convoi diabolique, tout contribua à semer l'épouvante, de telle sorte que celui qui vendit, même avec peine, la chaumière et l'enclos au chimiste passa les écus au vinaigre. Il ne put même les faire prendre qu'à la ville voisine, où il alla pour la première fois de sa vie.

Tout cela n'aurait eu aucune suite, si quelque temps après on avait vu le chimiste se promener comme une personne naturelle, venir au marché, boire au cabaret et fumer une pipe; mais non, rien de tout cela n'arriva.

Alors on se hasarda (car la curiosité est la même partout) à examiner ce qui se passait chez l'envoyé du diable. L'on ne vit rien sortir de chez lui, tout y paraissait mort : seulement, une abondante et noire fumée bouillonnait au-dessus de l'énorme cheminée de la chaumière, d'où l'on conclut que Satan avait établi là un soupirail de l'enfer; d'autant plus que le chimiste venait d'élargir sa cheminée, de manière qu'un cavalier avec sa lance, sa banderolle, son cheval, sa carabine et ses deux moustaches, y aurait passé sans que la cocarde de son shako eût été endommagée. Certes, en voyant une telle cheminée toujours occupée à vomir une si étrange fumée, le paysan le plus impassible devait en conclure des choses sinistres : d'autres se seraient peut-être étonnés de ce qu'elle n'eût pas fumé; mais au village, et surtout dans un village ignorant, on procède autrement que partout ailleurs.

Ce qui mit le comble à la terreur et acheva de construire un rempart impénétrable entre la chaumière et le village, ce fut le récit du bedeau. Ce dernier, fort de la puissance sacerdotale à laquelle il tenait comme un clerc d'huissier tient à la justice, se hasarda un soir à passer devant l'habitation, d'autant plus que le curé avait désiré savoir si le

chimiste pourrait, nonobstant la diablerie, rendre le pain bénit. Le bedeau, homme important dans le village (car il savait calculer et lisait tout couramment), le bedeau, qui faisait l'esprit fort, aperçut l'effroyable Caliban assis sur une grosse pierre couverte de mousse et jouant avec son cher caniche noir, qui appuyait sa tête spirituelle et intelligente sur celle du domestique au nez retroussé et aux grosses lèvres qui laissaient voir des dents larges comme des palettes. Le chimiste avait le visage noir comme un four : il était habillé grotesquement, comme tous les savants occupés; il caressait sa longue barbe noire avec ses mains effilées comme celles d'un accoucheur; et la femme du chimiste appuyait sa jolie tête, brillante d'amour sur l'épaule de son mari, mêlait l'or de ses blonds cheveux aux boucles abondantes de la chevelure de jais du chimiste; ses mains blanches et délicates, passées autour du cou de son époux, indiquaient qu'elle voulait l'empêcher de méditer et qu'elle souhaitait un doux regard de tendresse. Le soleil du couchant répandait sur ce groupe une teinte rougeâtre qui fit croire au bedeau que la chaumière était le porche de l'enfer. Ce que l'on raconte de la tentation de saint Antoine lui revint dans l'esprit, et Caliban lui parut un grand singe assis sur une grosse tortue; son chien fut un démon cornu; une pierre couverte de mousse verte, le gros crapeau qui sautait dans le pot à eau du saint; la belle moitié du chimiste fut la jolie diablesse aux mains d'amour, au visage céleste et aux yeux de courtisane qui veut payer son terme; enfin, le chimiste lui sembla le diable en chef entouré de serpents, et la bêche de Caliban devint sa fourche. Mais ce qui causa le désordre des sens du bedeau, c'est que, quand il arriva, le cricri, la poule, la vache et le chien crièrent, que le chimiste et sa femme riaient aux éclats, et que Caliban jurait parce que le chien lui avait mordu l'oreille. Le bedeau eut une peur effroyable, et il s'enfuit en croyant avoir mille panerées de diables à ses trousses : il raconta partout qu'il avait couru les plus grands dangers, et que ce serait folie que d'aller sur la colline où demeurait le chimiste ou plutôt le diable.

Dans les temps de superstition où l'on brûlait les jeunes filles qui avaient le cauchemar en prétendant qu'elles étaient la proie d'un *incube*, on a vu des choses moins étonnantes que ne l'était le récit du bedeau. Le village ignorant crut le rapport de ce personnage, et l'on ne regarda plus la chaumière qu'avec un effroi mêlé de curiosité : ainsi donc une double barrière d'ignorance et de crainte servait d'enceinte à ce village et à cette chaumière bienheureuse, qui se trouvait, comme on l'a vu plus haut, séparée du reste de la création.

Revenons donc au chimiste et à sa douce et ignorante femme, à Caliban l'idiot et au petit Abel, au cricri, à la souris, etc.

Lorsqu'Abel grandit, il joua avec le chien, fourra souvent ses doigts mignons dans le trou du cricri et tourmenta la souris; mais toutes ces bonnes bêtes ne s'en fâchèrent pas, d'autant plus qu'Abel ayant pris un jour le cricri, sa mère lui fit comprendre qu'il ne fallait pas le blesser... Ah! elle en savait assez, la pauvre mère, quand elle lui expliqua ce qu'elle souffrirait si l'on blessait Abel : aussi le cher enfant laissa aller la pauvre bête en liberté et la regarda marcher en souriant du doux sourire d'un ange. A ce tableau, qu'on trouvera peut-être trop naïf, le chimiste quitta ses fourneaux, laissa s'évaporer un des plus beaux fluides qu'on ait jamais découverts, et, s'asseyant sur une escabelle, il se mit à jouer avec son enfant; et Caliban, appuyant tout son corps sur sa bêche, pensa au mariage...

Abel ne fut contenu dans aucun lange, ses membres délicats se développèrent en liberté, il se roulait dans le laboratoire en faisant frémir sa mère à chaque fois qu'il heurtait des bouteilles, des poisons et des acides; mais Abel la rassurait en criant de sa voix douce : — Je prends garde, ma petite mère!... et il confondait les milliers de boucles de ses beaux cheveux bruns avec les toiles d'araignée, il se barbouillait le visage de charbon, il grimpait sur les fourneaux, voulait goûter à tout, toucher tout, riait, folâtrait sans chagrin, sans contrainte; et la nature souriait au tableau divin que présentait le laboratoire où elle régnait en souveraine.

Mais qui pourrait exprimer la joie, les délices, les trépignements d'Abel, lorsque sa mère, ouvrant un volume du *Cabinet des Fées*, lui en montrait les estampes? Il déployait toute la force de ses beaux yeux noirs, humides de la sève de l'enfance, et il ressemblait à un enfant Jésus de Raphaël, quand, groupé auprès de sa mère, qui semblait encore une vierge pure, il admirait *Serpentin vert*, *Gracieuse et Percinet*, *l'Oiseau bleu*, *la Fée Truitonne*; mais la gravure la plus belle, celle qui excitait le plus son extase, était l'apparition de la *Fée Abricotine*.

La figure d'Abel annonçait la finesse et la naïveté conciliées dans un caractère de tendresse, de douceur, d'amour et de courage, qui aurait fait de lui, à l'âge de dix-huit ans, le plus joli page que jamais la cour d'une princesse eût pu voir; mais le chimiste avait sur lui des desseins trop bizarres pour que l'on vît jamais son enfant à la cour d'un prince.

Ce grand homme, toujours méditant, toujours cherchant, avait fini par trouver : ses réflexions lui apprirent qu'il existait pour l'homme social beaucoup plus de maux que de biens. Il prétendait qu'Adam et Ève n'étaient heureux en paradis que parce qu'ils y avaient vécu dans l'ignorance, et que

cette figure de la Bible nous montrait la route du bonheur; que la civilisation donnait, il est vrai, des jouissances étonnantes, mais que les désirs, les peines y étaient aussi cruels que les plaisirs y étaient vifs; qu'alors, dans l'état de nature, on avait tous les maux de moins, plus l'ignorance des plaisirs, et enfin qu'on jouissait de peu, mais que ce peu se trouvait sans mélange comme l'eau qui sort de la source.

C'était cette doctrine qui l'avait conduit à la chaumière où sa femme, Caliban et lui coulaient une vie exempte d'alarmes, une vie rustique, large, poétique même. L'amour, la reconnaissance, la bienveillance et un léger travail remplissaient leurs âmes, et la douce alliance de tout ce que la nature présente à l'homme, jointe aux sentiments les plus simples, composaient leur code. Les fruits paraient leur table, le jour du ciel était le leur, l'eau pure les désaltérait, leurs habits étaient modestes : Caliban se trouvait là comme un humble ami dont le cœur ne concevait qu'une seule idée, la reconnaissance du chien et sa fidélité touchante, son obéissance sans murmure et sa douceur passive. Que leur manquait-il? le chimiste adorait sa femme, la femme adorait son mari, leurs cœurs ne faisaient qu'un, et toutes leurs nuits étaient éclairées par *la lune de miel*. Que de femmes troqueraient leurs hôtels, diamants, parures, etc., pour l'habit de lin de la chimiste, la chaumière et le reste, comme dit La Fontaine !

Le chimiste, heureux de son essai, avait donc décrété que son cher Abel serait nourri dans de tels principes; qu'on laisserait son cœur se développer ainsi que son joli corps, comme il plairait à l'indulgente nature; qu'on ne le tourmenterait pas pour lui apprendre des sciences funestes. Sa mère, sa tendre mère, qui le couvait sans cesse des yeux, son père qui l'aimait tout autant, quoique plus gravement, Caliban et le chien, étaient les seuls êtres qu'il devait connaître; la chaumière devait être pour lui l'univers, et le jardin toute la nature; et quant à ses jeux, quelques cailloux et de la boue suffiraient longtemps à l'amuser. Ainsi le chimiste, par cet *obscurantisme* raisonné, et raisonnable peut-être, avait extrêmement simplifié l'éducation.

Son heureux enfant ne se plaignit jamais : le rire naïf de l'enfance était toujours sur ses lèvres, ses gestes et son parler étaient également exempts de contrainte, et le chimiste répondait complaisamment à toutes les interrogations curieuses de son fils, mais de manière à faire prévaloir le principe sur lequel reposait la vie future de son cher Abel. Il se flattait d'autant plus de la réussite, que sa science lui donnant l'espoir de parvenir à une vieillesse très-avancée, il aurait le temps de rendre son fils philosophe comme lui. La mère, persuadée que son mari était une vivante image de Dieu, pensait qu'il agissait pour le mieux et se conformait à ses desseins; d'ailleurs, il n'y aurait pas eu chez elle une assez grande force de pensée pour apercevoir des objections, ni assez de détermination pour les exprimer. Elle montrait donc une soumission parfaite et sincère, ne pensant qu'à son enfant, trouvant tout bien, et croyant comme article de foi ce que lui disait son mari. Comme femme, elle avait raison; comme mère, elle n'avait pas tort non plus : car elle vivait tranquille et heureuse, et, devant ce bonheur à son chimiste, elle se disait naturellement : — Grâce à lui, mon fils sera heureux comme je le suis.

Cependant, le bon chimiste, en véritable sage, pourvut à tout ce qui pouvait arriver et instruisit sa femme qu'il avait enterré sous le foyer de la grande cheminée de son laboratoire un talisman contre toutes les peines qu'elle aurait à supporter, elle et son fils, si lui, leur protecteur, venait à mourir par un accident quelconque; mais il l'avertit aussi qu'on ne devait lever la pierre qu'au moment de quitter la chaumière pour aller autre part. Puis, ayant réuni tous ses livres dans un même endroit et rangé dans le plus bel ordre ses fioles, ses instruments, ses bouteilles, ses cornues, il cessa de concentrer dans la chimie toute son existence. On continua cependant à se tenir dans le laboratoire où le chimiste avait fait dresser le lit d'Abel afin d'avoir toujours son fils sous les yeux, et qui était devenu réellement la chambre d'Abel.

Tout cela ne se fit qu'insensiblement, car les événements ne se succédaient qu'à de longs intervalles pour cette paisible colonie. Abel, véritable enfant de la nature, avait grandi et atteignait déjà quinze ans : le chimiste en avait alors cinquante, et la mère quarante. Le père en cheveux blancs (car l'étude et l'application produisirent cet effet avant l'âge), le père consacrait tout son temps à maintenir Abel dans la route qu'il lui avait tracée, et ne s'occupait plus de chimie que pour subvenir aux dépenses occasionnées par ce fils chéri. La tradition sur la chaumière du diable en protégeait toujours les habitants, et aucun incident fâcheux ne troublait leur bonheur.

III.

CE BON CHIMISTE MEURT.

Le laps de temps qui s'écoula entre le tableau que présente le laboratoire du premier chapitre et l'époque dont nous allons nous occuper, a dû amener des changements qui exigent une autre description.

L'on ne se couchait plus avec le soleil l'hiver ; sur les cinq heures, Caliban allumait une lampe remplie d'une huile fabriquée par le chimiste. Ce dernier s'asseyait sur le fauteuil vermoulu, sa femme prenait l'escabelle, Caliban nettoyait ses graines sur un bout de la table, et l'on fermait la porte. Le vieillard en cheveux blancs, dont le visage et le teint jaunâtre était chargé de rides que la lueur de la lampe rendait encore plus saillantes, tenait le *Cabinet des Fées*, et, séduit par les supplications d'un beau jeune homme, avait consenti à lui apprendre à lire les contes de fées dont les estampes avaient fait le charme de son enfance. La mère écoutait son fils épeler, comme si son débit difficile, répété et fastidieux, eût été la musique des anges ; elle avait, de son côté, appris à broder et décorait le col rabattu de son fils d'un feston que le père avait tracé à l'encre bleue ; ou bien ; elle cousait un vêtement du moyen âge, qu'elle avait réussi à copier d'après une estampe du *Prince charmant*. Or, comme à cette époque on portait à Paris des redingotes courtes et des pantalons plissés au milieu et en bas comme ceux des Turcs, ce vêtement n'avait rien de ridicule et rendait son fils mille fois plus beau que *Percinet*, l'amant de *Gracieuse*.

En effet, entre la chimiste et son mari, un jeune homme âgé de seize ans se tenait respectueusement debout : il était d'une assez belle taille, admirablement bien proportionné, ses formes étaient distinguées et d'une élégance peu commune. Ses yeux pleins de feu respiraient la candeur et l'innocence, son front pur comme celui de Diane et blanc comme l'ivoire, faisait ressortir le jais de ses cheveux, qui retombaient en boucles sur ses épaules de neige. Son visage avait cette fleur de jeunesse, cette vivacité de couleur, ce moelleux des traits, cet air vierge, cette fierté gracieuse qui réalisent à nos regards l'idée que l'on se fait des jeunes Grecs ou des anges. Ses yeux fendus en amande et bordés de longs cils ne quittaient le livre qu'il feuilletait que pour solliciter un doux regard de sa mère ; et souvent, quand il avait lu une phrase entière, il déposait un baiser sur le front serein du vieillard.

Caliban quittait souvent son ouvrage pour admirer à la dérobée ce chef-d'œuvre de la nature, l'idole de sa mère : et tout semblait sourire à ce groupe de vertu qui se trouvait sous cette voûte noire, au milieu des fourneaux et de l'attirail chimique, comme un bouquet de fleurs sauvages écloses dans un antre embarrassé de décombres.

Abel, dans son enfance, avait fait sa plus douce joie de voir les estampes des contes de fées ; à seize ans, il essayait à les lire : ces magiques aventures étaient le sujet de toutes ses méditations, et la force de sa raison dans toute la sève de son développement se porta sur le charme des féeries. Son ignorance, sa naïveté contribuèrent à lui faire croire à l'existence de ces charmantes créatures que l'on nomme du nom de *fées*... car il ne conçut jamais la pensée de révoquer en doute la véracité des historiens ; cette riante mythologie des temps modernes se trouvait d'ailleurs tellement en rapport avec son âme tendre et disposée à la douce religion du mystère, qu'on l'aurait chagriné en le détrompant. Il était tellement persuadé de la réalité des contes de fées et des brillantes inventions de l'Orient, qu'il ne faisait même aucune question à ce sujet. Ainsi, pendant deux ou trois années, aider son père dans ses travaux chimiques, aider Caliban dans les soins du jardin, se promener avec le chimiste dans la forêt, le soir, lire à la famille les rêveries des Mille et une Nuits, etc., lui composèrent une existence de joie et de bonheur. Sa naïveté, sa bonté de cœur, l'excellence de ses belles qualités se déployèrent, et le bon chimiste s'applaudissait avec sa femme en voyant que ce fils, leur joie et leur bonheur, se plairait comme eux dans cette modeste habitation, ayant à ses côtés une femme jolie et quelque autre Caliban.

Mais le ciel avait décidé qu'il en serait autrement : en effet, un jour que le chimiste travaillait à ses fourneaux, son fils et sa femme le laissèrent seul et fermèrent la porte du laboratoire. Le vieillard, qui était sur le point de découvrir le secret de faire de l'or, avait passé plusieurs nuits : il s'endormit de fatigue, la vapeur délétère du charbon l'étouffa. Au retour de leur promenade de la forêt, la chimiste et Abel trouvèrent Caliban qui pleurait à genoux devant son maître. La femme resta dans la même attitude, Abel essaya de relever son père, il le trouva froid ; alors il prit la tête du vieillard sur ses genoux, et tâcha de lui rendre la vie à force de baisers. A la fin, il comprit l'idée de la mort et couvrit de larmes le corps inanimé de son père. Le chimiste portait encore sur son visage cette douceur qui avait fait le charme de sa vie et de ceux qui l'entourèrent.

Quand la nuit fut venue, à la douce clarté de la lune, les trois habitants de la chaumière déposèrent le corps de leur ami, dans une fosse que Caliban creusa en pleurant, et l'aurore surprit le groupe agenouillé devant le tertre de gazon. On n'avait pas encore prononcé une parole, et le silence ne fut troublé que par le concert des oiseaux.

— Ils nous annoncent, dit alors Abel, que l'âme de mon père est montée vers les cieux !... mais elle a passé par les fleurs dont sa tombe est couverte...

— Tu crois, mon fils ? répondit la mère, en regardant tour à tour Abel et la tombe.

— Certainement, dit Abel.

— Ah ! laisse-moi penser, continua-t-elle, qu'elle

est toute en toi!... Et une douce espérance se glissant dans son cœur désolé, elle pencha sa tête sur l'épaule de son fils. Caliban, sans rien entendre, ne cessait de regarder la tombe de son maître adoré; et loin de regretter que toutes les sciences y fussent ensevelies, il n'y voyait qu'une seule chose, son maître, c'est-à-dire, sa propre existence.

Les trois habitants de la chaumière rentrèrent silencieusement dans le laboratoire, dont tous les meubles leur rappelèrent toujours le chimiste aimé: ils trouvèrent quelques douceurs dans ces souvenirs, mais longtemps leur intérieur offrit l'image de la douleur peinte dans le tableau du *retour de Sextus :* souvent la mère et le fils restèrent oisifs regardant le fourneau, et Caliban pleura en allumant la lampe, car l'huile que le chimiste avait faite tirait à sa fin, et il pensait qu'il ne pouvait plus leur en fabriquer.

Ce ne fut que bien longtemps après cette époque de peine, que le jeune Abel grava sur la tombe du chimiste, ces mots que le génie oriental qui vivait dans sa tête, lui dicta sans doute :

« Comme la jeune fille qui, sur les bords du « Gange, consulte l'avenir de ses amours, en li- « vrant au courant du fleuve une barque légère com- « posée des feuilles du dattier, et suit des yeux la « lumière qu'elle y a placée, nous avions chargé « une frêle nacelle de toutes nos espérances, mais « le fleuve l'a engloutie. »

Un an après, Abel n'eut à changer que peu de chose à son épitaphe, car la veuve du chimiste n'eut pas assez de l'amour de son fils pour supporter la vie, et elle fut enterrée près de celui dont elle avait été la compagne fidèle.

Abel, inconsolable, ne sortit pas de la chaumière, n'ouvrit plus le *Cabinet des Fées,* et ne connut dans l'univers que le laboratoire où il avait joué avec son père et sa mère bien-aimée; il sortait au déclin du jour, et s'en allait lentement s'asseoir sous un saule pleureur à côté du tombeau : Caliban ne disait mot, mais respirait avec ardeur les douces émanations des fleurs que le zéphir balançait doucement sur les deux tombeaux, en croyant respirer les âmes de ses maîtres; et l'étoile du soir les surprenait souvent au milieu d'une rêverie sombre. Abel, l'enfant de la nature, se complaisait en son chagrin, sans chercher à le secouer comme l'habitant des villes; et quelquefois, lorsque son cœur, trop oppressé, ne pouvait contenir le monde de pensées vierges et pures écloses dans son âme chaste, il parlait à Caliban avec la poétique énergie du sauvage :

— Écoute, disait-il : nous vivions de leur vie; pourquoi ne mourons-nous pas, puisqu'ils ne sont plus? Ce jardin est désert, ces fleurs ne me plaisent plus; la lune, qui me souriait autrefois, se cache dans les nuages, sans que je regrette sa lumière, et je n'aime que le bruit harmonieux du vent de la forêt, parce qu'il m'apporte quelquefois les échos de leurs voix qui me parlent du haut du ciel.

Cultivons ces roses; elles naissent de leurs cendres; leur odeur, c'est leur âme; ce lis sera ma mère, et ce lilas aux grappes odorantes sera mon père, dont la science et le génie s'exhalent en parfums...

Caliban comprenait ce chant de douleur, et si quelque oiseau chantait, il le chassait doucement, car sa joie leur était importune à tous deux. C'est ainsi que ces deux âmes innocentes se confondaient toujours dans la même rêverie, dans les mêmes regrets. Ils étaient chrétiens sans le savoir.

Un soir, Caliban dit à Abel :

— Abel, l'orage courbe la fleur, mais elle se relève...

— Il en est qui se brisent, répondit le jeune homme.

Caliban ne put répondre, mais il pleura...

Ces deux êtres restèrent longtemps sans idées, sans connaissances, sans secours, au milieu du monde, et comme dans une île déserte que l'Océan aurait entourée de toutes parts. Cependant, au bout de quelques mois, Abel se remit à lire ses contes de fées : mais bientôt il ne les lut plus que le matin, parce que Caliban lui fit observer qu'ils usaient l'huile fabriquée par son père, et qu'il faudrait la ménager pour qu'elle durât toute leur vie.

Caliban écoutait les contes, et ils se récréaient l'un l'autre en se communiquant leurs pensées sur la nature des fées. Enfin, Abel finit par désirer voir une fée, et il ne savait comment s'y prendre pour en évoquer une; il lisait, relisait, et voyait toujours que les fées venaient d'elles-mêmes lorsqu'on était malheureux. Alors il disait à Caliban : — Pourquoi n'avons-nous pas vu déjà des fées?.... Ah! s'écria-t-il, je devine... Mon père était un génie, ma mère une fée, et... ils nous ont abandonnés... ils reviendront!...

Ce jour-là, l'espoir naquit dans son cœur; il redevint gai comme aux jours où il se jouait sur le sein de sa mère, qu'il appela la fée *Bonne,* et souvent l'envie lui prenait de lever la pierre de la cheminée, mais, se souvenant que sa mère lui avait dit qu'il fallait qu'il fût malheureux et prêt à aller habiter autre part, il ne pouvait se résoudre à quitter la cabane de son père : il avait même l'attention scrupuleuse de ne rien déranger de ce qui se trouvait dans le laboratoire, qui resta dans l'état où le chimiste l'avait laissé. Le culte des enfants de la nature pour les objets de leur vénération est plein des

recherches les plus gracieuses, et leur douleur est plus noble que celle que l'on peint par des vêtements : le deuil de l'âme est la *religion* de la *peine*, celui du corps est une *dévotion*.

— Je suis sûr, disait Abel à Caliban en regardant la cheminée avec une vive curiosité, qu'il y a là-dessous l'entrée d'un palais souterrain, comme le jardin où Aladin a pris sa lampe; que les marches sont en saphir, que les colonnes sont de diamant, les fruits en or, les grenades remplies de pepins de rubis, qu'en secouant les roses on a des pluies d'or et d'argent, et qu'une petite fée avec sa baguette est sur un trône de nacre de perle, et qu'elle est belle comme une matinée de printemps; elle est entourée d'oiseaux-mouches; elle a un char attelé de colombes, et elle me ferait revoir mon père et ma mère...

— Mais, Abel, disait Caliban, tu parles comme un livre...

C'était un spectacle curieux que de voir ce vieux et difforme serviteur à côté d'Abel, dont les formes, la beauté, les doux regards, la chevelure en désordre, donnaient l'idée d'un ange causant avec un gnome. Souvent Abel disait à Caliban : — Tu es laid, Caliban, parce que tu n'es pas fils de fée comme moi! regarde comme la fleur rougit et se fane, comme le rossignol meurt après avoir chanté, comme souvent un orage abîme nos rosiers, comme l'autre jour un chêne plus grand que moi est tombé... moi, je ne change pas, ma voix retentit, ma joue se colore, mes yeux brillent, et je reste beau, parce que je suis fils de fée...

— C'est vrai, disait Caliban; moi je suis du Mans.

— Qu'est-ce que le Mans? demandait Abel.

— C'est un endroit où il y a beaucoup de monde et des autorités; c'est une ville.

— Une ville comme dans nos contes? il y a des princes, des mandarins, des princesses?

— Et des poulardes, ajouta Caliban.

Voilà dans quel état se trouvait Abel à l'âge de dix-huit ans : la somme de toutes ses idées était dans le *Cabinet des Fées*, sa vie était toute contemplative et rêveuse, et la force de sa riche imagination et de son âme orientale se portait sur des êtres chimériques; son parler tenait du langage plein d'images et de comparaisons des Orientaux, et son intelligence s'ouvrait à toutes leurs superstitions.

Cependant le village qu'il voyait souvent sans désirer d'y aller, puisque son père le lui avait défendu, et que d'ailleurs il ne voulait pas se mêler parmi les hommes, le village avait subi de grands changements par rapport aux idées que l'on conçut jadis sur la chaumière du diable. D'abord, lorsqu'on apprit la mort du chimiste et celle de sa femme, on commença à perdre un peu de la terreur qu'inspirait la chaumière de la colline; ensuite, on ne vit plus de fumée sortir de la terrible cheminée, et ce changement produisit le plus grand effet. Enfin, depuis peu, les jeunes gens qui jadis avaient été envoyés à l'armée revinrent licenciés et traitèrent de *conscrits* ceux qui disaient que le diable avait habité dans le pays. Alors on eut honte de croire qu'il y eût du danger à aller vers la cabane du chimiste, et Jacques Bontemps, maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde, leur prouva que le bedeau n'était qu'une bête, mais que sa fille Catherine n'avait pas sa pareille dans le monde, et que lorsqu'on avait *tèté z'à* Moscou, en Espagne *zet* en Égypte, *ous qu'il y* avait un gaillard de soleil qui desséchait la coloquinte, on se connaissait en diable et en filles.

Ce n'est guère qu'à cette époque que commence réellement l'histoire que nous racontons, et ce qui précède est dans la catégorie de ce que le spectateur doit savoir quand on lève le rideau : mais de ce moment la toile se lève.

IV.

UNE FÉE.

La dernière partie du précédent chapitre a fait connaître Jacques Bontemps et Catherine, fille du bedeau.

Or, on saura que Grandvani, le bedeau, était un personnage : de bedeau il devint maire et le plus riche du village, parce qu'il eut le bon sens d'acheter les biens de l'Église pendant la révolution, afin, disait-il, qu'ils ne sortissent pas des mains du *clergé*. Le feu du ciel, ajoutait-il, ne descendrait pas sur lui, quoique acquéreur, parce qu'il avait de bonnes intentions; mais, *in petto,* il se promettait d'en jouir bien et dûment.

Alors on conçoit comment, vingt ans après, il pouvait être à son aise, ayant acheté beaucoup pour peu. Sa fille Catherine était la plus jolie du village comme il en était le plus riche, et elle se trouvait en butte aux désirs de mille prétendants.

Jacques Bontemps, avec lequel on vient de faire connaissance par l'échantillon de son langage, rapporté (trop fidèlement peut-être dans le chapitre précédent, Jacques Bontemps était un ancien militaire renvoyé sans pension parce qu'il n'avait que vingt ans de service, et il mangeait le reste de sa réserve d'écus pour se maintenir en grande tenue et épouser Catherine. Il avait écrit à un de ses anciens camarades qui était garçon de bureau au ministère des finances, afin qu'il intriguât et lui fît

obtenir la place du percepteur de la commune, prétendant que celui qui la remplissait était une *perruque* qui avait *du foin dans ses sabots* (expression littéralement extraite de sa lettre). Il espérait épouser mademoiselle Catherine s'il parvenait à évincer le vieux percepteur, et il ne négligeait rien pour arriver à ses fins.

Ce maréchal-des-logis était bien le meilleur enfant du monde : il avait gagné la croix à Austerlitz ; mais, revenu dans son pays, il voulut soutenir son ruban rouge par ses discours, et s'attribua un crédit qu'il n'avait pas. Disons-le : Jacques Bontemps était un peu hableur ; mais disons aussi, pour sa justification, qu'il y avait été poussé si insensiblement par l'envie d'exalter la gloire de la France et l'ascendant des braves comme lui sur les autres hommes, mais surtout par le désir de faire croire au maire qu'il aurait en lui un gendre puissant ; que si l'on ajoute à cela une disposition naturelle à l'amplification, on lui pardonnera volontiers.

Ainsi, il ne se faisait nul scrupule de diminuer le nombre de nos régiments à Bautzen et de doubler le nombre des ennemis, de dire qu'il était entré avec quinze cavaliers et le général Lasalle dans Stettin, et qu'à eux seize, en trente-deux coups de sabre et un galop, ils avaient emporté la ville. Les paysans en cercle dressaient leurs oreilles et ouvraient de grands yeux quand le maréchal leur racontait que, souvent, un petit méchant tambour, avec ses deux baguettes, faisait une tournée aux avant-postes ennemis, et rapportait quinze cosaques avec leurs chevaux, la bride, les lances, la peau de mouton et tout.

Quand, après avoir dit qu'il était ordinaire de sauter par l'embrasure d'un canon, pendant qu'il reculait après avoir craché sa mitraille, et de s'emparer, lui cinquième, d'une coquine de batterie qui gênait le *petit tondu* dans ses opérations, il retroussait ses deux moustaches, et disait en faisant tomber la cendre de sa pipe et secouant la tête : — Voilà comme on gagne la croix !... Puis, si l'un de ses camarades lui faisait observer dans un coin que c'était un acte de courage que l'on n'entreprenait qu'avec le diable au corps, Bontemps, lui jetant un coup d'œil de maître, lui répliquait : — Laisse donc, mon vieux !... L'autre, devant une aussi grave considération, gardait le silence, et de son côté enchérissait sur M. Bontemps.

Ainsi le maréchal-des-logis, homme de cinq pieds six pouces, ayant le visage basané, cette démarche guerrière, cet air sans façon de nos soldats cosmopolites, avait réussi à persuader au maire ex-bedeau qu'il connaissait les grands généraux, les conseillers d'État, la cour même, et qu'il avait du crédit.

Depuis longtemps il y avait, entre une commune voisine et celle que M. Grandvani administrait, un procès pour les biens des deux communes qui restaient indivis. Chaque commune voulait en avoir plus que l'autre, et depuis dix ans on plaidait, on obtenait des décrets, des arrêtés, et l'affaire ne finissait pas. Les maires n'avaient pas le moyen d'aller à Paris suivre les avocats, les juges, les ministères, dépenser un argent immense en dîners, en voitures, en présents, et les communes encore moins. Alors le maire, ne se refusant point à croire les discours de Bontemps, lui demandait, pour toute preuve de son crédit, d'arranger une affaire où il avait raison, et qui n'en était encore qu'au conseil de préfecture.

Jacques, en homme prudent, avait commencé par demander du temps et se proposait, dans l'intervalle, de si bien s'intriguer auprès de mademoiselle Catherine qu'elle deviendrait amoureuse de lui ; et partant de là, il se promettait de si bien mener la chose, que le maire ne pourrait pas faire autrement que de le marier avec Catherine, ou plutôt, de lui proposer d'épouser Catherine. Il faisait passer sa correspondance avec son garçon de bureau pour une correspondance avec les chefs, et comme son camarade lui adressait ses lettres sous le couvert du ministère, M. Jacques Bontemps avait l'air d'un homme d'importance lorsqu'on trouvait les enveloppes qu'il avait soin de laisser traîner. S'il eût pu obtenir la place de percepteur, il aurait couronné son entreprise d'une réussite complète, et tout le pays se serait prosterné devant son pouvoir. On ne sait même pas s'il eût payé des contributions ; si, après un si bel exploit, il n'eût pas été nommé député par les communes environnantes. Alors on aurait entendu sur les bancs législatifs plus d'une de ces expressions qui échappèrent à quelques-uns de nos mandataires pendant l'orage des séances importantes.

Le village était, comme on le voit, en proie à des intrigues tout aussi difficiles et nombreuses que celles du *Mariage de Figaro*. Le percepteur était en butte aux traits de Bontemps, qui voulait sa place, et le percepteur la défendait avec courage : de là, parti pour et contre, discours, nuances d'opinion, disputes. Jacques Bontemps cependant faisait bonne mine au percepteur, et le percepteur à Bontemps, c'était comme à la cour ; rien n'y manquait que les habits dorés, le beau langage, des carrosses et un bruit de changement de ministère.

Abel et Caliban planaient sur ces intrigues et sur ces manœuvres, comme le sage que Lucrèce représente contemplant du haut des nuages les habitants de la terre qui courent sans cesse haletants après l'or et la fortune.

L'heureux Abel vivait dans le monde charmant des lutins, des farfadets, des génies, des fées, des

enchanteurs, des princes, des jolies princesses et des jardins enchantés auprès desquels le paradis terrestre est sans charmes. Il attendait une fée comme les Juifs le Messie : il lisait et relisait les contes ; et, après les avoir lus, il disait à Caliban qu'il éprouvait l'envie de voler vers les cieux, de se saisir d'un nuage doré, et d'aller écouter sur la cime des rochers les sons éthérés qui devaient trahir la demeure de ces êtres charmants. Il s'était figuré une fée, et il l'adorait : lorsque, le soir, un fil s'enflammait, et qu'un long sillon de lumière brillait dans les airs, il courait vers la forêt, à l'arbre où s'était arrêté le nuage de feu, et il se désolait d'avoir manqué la fée. Si, à la nuit, une brise harmonieuse se glissait sous le feuillage et caressait le jardin, il s'écriait : — Caliban, ma fée va passer !... ils attendaient : Caliban, levant le nez, restait ébahi, et le pauvre Abel, après avoir longtemps cherché, rentrait tristement. Le lendemain matin, s'il apercevait des fleurs fraîches écloses, il disait que la fée avait regardé son jardin. Enfin, pendant son sommeil, il voyait des fées; et, s'éveillant en sursaut, il écoutait en rassemblant toutes ses forces d'audition, et prenait le doux murmure du vent pour le rire agaçant et moqueur d'une fée mutine.

Un matin, il était assis à la porte de la chaumine sur la pierre qui lui servait de banc : il avait pour vêtement une espèce de redingote, et un pantalon à la turque ; sa belle chemise brodée rabattue laissait voir son joli cou ; et ses cheveux, bouclés comme ceux d'Antinoüs, lui donnaient l'air d'un dieu de l'antiquité lisant Homère pour voir si le poète l'a bien dépeint. La vigne semblait prendre plaisir à ombrager de son pampre le fils du chimiste : la rosée brillait dans le gazon sur lequel reposaient ses pieds, il y avait des fleurs autour de lui, il en portait sur sa tête; il était là, lisant l'histoire de ces deux enfants de fée qui portent des étoiles d'or sur leurs fronts, lorsque tout à coup il entendit de loin le pas léger d'une femme dont la robe semblait frémir. Son imagination travaillant, il attendit avec une sorte d'anxiété celle qu'un buisson lui cachait encore. Il voit bientôt s'avancer une jeune fille simplement vêtue ; ses cheveux noirs s'échappaient de dessous un madras élégamment noué sur sa tête, sa démarche était vive et légère, elle avait un corsage rouge et une robe blanche, et son visage brillait d'une fraîcheur attrayante ; son cou était blanc, ses bras nus avaient du poli, de la rondeur, et ses mains charmantes auraient fait honneur à plus d'une belle dame ; sa figure exprimait la naïveté, et une grâce pure, sans apprêt, décorait ses mouvements. Elle montait le sentier assez vite ; mais aussitôt qu'elle aperçut Abel, elle s'arrêta, le contempla avec une surprise mêlée d'admiration, et se prit à rougir. Elle ne remarqua pas sur-le-champ avec quelle avidité Abel l'examinait; mais bientôt elle baissa les yeux, et parut délibérer en elle-même si elle passerait ou ne passerait pas devant la chaumière.

De même que certains hommes, dans leurs poses, dans leur démarche, dans tout l'ensemble de leur être, renferment la dignité, la force, il est des femmes qui réunissent à un haut degré de perfection *ce qui est de la femme*, et qui sont entourées d'un cortége de séductions, d'attraits, de grâces et de jolies manières. La jeune fille en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour bouleverser la tête d'un jeune homme qui n'avait jamais vu que Caliban, sa mère et un vieux chimiste à son fourneau. Après un instant de silence et d'examen, Abel s'élança rapidement; la jeune fille se retira, mais la grande beauté du jeune homme et surtout la candeur qui brillait dans toute sa personne, firent qu'elle ne s'enfuit que jusqu'au buisson : Abel l'y suivit, et, la prenant par sa main qu'il sentit trembler, il lui dit avec l'accent enchanteur du plus touchant organe que l'on pût entendre :

— Tu n'es pas une fée, car ta main tremble : tu rougis, tu marches sur la terre et tu n'as pas de baguette, mais tu es aussi jolie qu'une fée...

La jeune fille retira sa main, et ne comprit rien à ce discours, si ce n'est qu'il était flatteur pour elle. Elle ne répondit pas, mais elle regarda Abel de manière à lui faire savoir qu'elle n'oublierait pas un mot de la phrase qu'il venait de prononcer, et que pendant longtemps elle en chercherait le sens.

— Viens t'asseoir à côté de moi, sur ma pierre..... lui dit-il en accompagnant sa phrase d'un sourire d'invitation.

Ils y allèrent; un instant de silence régna encore, et ce fut Abel qui le rompit en disant : — Je voudrais être souvent assis près de toi!...

La jeune fille lui répondit : Vous me faites honneur...

Abel la regarda avec inquiétude, comme pour lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles; mais elle continua en lui disant : — C'est vous qui demeurez dans cette chaumière-là ?

— Oui, répondit-il; et vous, vous venez du village qui est là-bas? Je ne pourrai pas y aller, car mon père et ma mère me l'ont défendu : cela me fera de la peine maintenant.

— Ah! vous ne pourrez pas venir?... dit-elle avec un naïf accent de regret.

— Non, répliqua Abel, mais tu viendras dans ma chaumière ; elle est bien belle. Tu y verras les habits dont mon père l'enchanteur s'est servi pendant qu'il habita cette terre ; je les conserve soigneusement avec ceux de la fée ma mère....

La jeune fille le regardait avec un profond étonne-

ment; et plus elle le regardait, plus elle admirait la beauté rare de ce jeune homme, véritable merveille d'amour.

— Tu as sans doute un nom, continua-t-il avec ingénuité, comme toutes les princesses? Sans connaître le tien je te nommerais *Charme-du-Cœur.*

— Ah! dit-elle, je m'appelle Catherine...

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit-il, en croyant que son nom signifiait quelque qualité, ainsi que les noms de princesses dans les contes arabes.

— Cela signifie que je suis fille de M. Grandvani, le maire du village...

A ce moment, Caliban, qui se trouvait dans la cabane, entendant une autre voix que celle de son jeune maître, accourut, et montra tout à coup sa tête hideuse: la jeune fille eut peur et s'enfuit. Abel la regarda fuir, se leva pour la suivre des yeux, et lorsque Caliban lui demanda ce que c'était, il lui dit: C'est une jeune fille presque aussi belle que *Gracieuse!* comment ferai-je pour la revoir?.... C'est peut-être une fée déguisée...

Catherine, en s'enfuyant, pensait au beau jeune homme, et lorsqu'elle fut arrivée au village, elle avait déjà assez raisonné pour se promettre de cacher à tout le monde la rencontre qu'elle venait de faire. Plus elle y réfléchissait et moins elle pouvait se persuader qu'Abel fût une créature humaine; il lui était apparu si dissemblable des êtres qu'elle voyait journellement, qu'elle devait le croire d'une nature supérieure. Elle ne cessa de penser à cette céleste figure, au coloris brillant, à la fraîcheur, à la naïveté d'Abel; et le soir, Jacques Bontemps s'aperçut qu'elle répondait tout de travers à ses questions, et qu'elle était distraite.

Abel, de son côté, songea beaucoup à l'être nouveau pour lui, qu'il avait vu le matin en réalité. Les contes de fées qu'il méditait l'avaient bien instruit des sentiments humains: il n'ignorait pas qu'il existât *un amour,* puisque chaque conte était basé, comme tous les contes du monde, sur deux amants persécutés. Mais les ouvrages qu'il lisait ne lui en disaient jamais assez sur une telle matière, et tout ce qu'il en pouvait conclure, c'était cet axiome: qu'un homme aime une femme, et réciproquement qu'une femme aime un homme; pour lui il n'aimait qu'une fée, et l'impression que la jolie Catherine avait produite sur lui était loin d'atteindre à la vivacité de celle qu'une fée lui aurait fait éprouver. Cependant, plus il se contemplait lui-même et plus il trouvait que l'image de Catherine était gravée dans son cœur.

Le lendemain et pendant quelques jours, il accourut, le matin, se placer sur le chemin, revint s'asseoir sur sa pierre et attendit Catherine. Le quatrième jour, il la vit venir de loin: elle marchait lentement en regardant autour d'elle; il s'avança à sa rencontre, et, la ramenant en silence sur son banc rustique, il la contempla un instant, puis lui dit:

— Catherine, car j'ai retenu ton nom, tu es plus parée que l'autre jour: tu as une rose dans tes cheveux, ton sein est couvert d'une *étoffe de rosée,* tes mains sont embellies par un cercle d'or? Il s'arrêta et la regarda, comme pour attendre sa réponse.

Catherine rougit beaucoup plus fort et baissa les yeux; mais songeant à l'ignorance du jeune inconnu, elle releva ses paupières et lui dit: — C'est que dans le monde d'où je viens nous changeons de parure pour les personnes auxquelles nous voulons plaire....

— Est-ce que l'on plaît par ses habits?... reprit-il avec vivacité; ah! que je voudrais en avoir de beaux, si jamais je rencontre une fée!...

— Qu'est-ce qu'une fée? demanda Catherine.

— Une fée, répondit Abel en souriant, c'est un esprit divin qui revêt une forme humaine et nous apparaît porté sur un nuage: les fées sont vêtues de robes qui ressemblent à l'azur des cieux; leur visage est étincelant et doux comme une étoile; elles marchent sur les fleurs sans les courber, et, comme l'abeille, se nourrissent de miel; elles boivent la rosée, et habitent le calice des fleurs. Souvent une fée se glisse le long d'une branche, et descend comme une flamme légère et brillante; elle embellit la nature, y règne en souveraine, rend tous ceux qu'elle protége heureux, et leur donne des talismans contre le malheur. Souvent même elle les emmène dans des palais à colonnes d'or et de diamants, dont les pavés sont de marbre et les voûtes comme celles du ciel; enfin elle vous entoure d'un nuage de prestiges, de bonheur... et cet enchantement vous tombe du ciel, un matin, une nuit, à l'improviste.

— En ce cas, dit Catherine, l'amour est une féerie qu'on a dans le cœur. Et ses yeux, resplendissants de tendresse, vinrent se confondre dans ceux d'Abel par un regard d'admiration.

— L'amour, reprit Abel en prenant la main de Catherine, c'est un mot qui n'est pas nouveau pour moi; mais je ne conçois pas tout ce qu'il exprime.

A cette phrase ingénue, Catherine sentit son cœur se gonfler; elle retira tout doucement sa main et la porta à ses yeux pour essuyer les larmes brillantes qui y roulaient. Abel, naïf et tendre, s'approcha d'elle sans mot dire, et tâcha de recueillir les larmes de Catherine, avec ses longs cheveux noirs bouclés.

— L'amour, dit alors la jolie paysanne, est une souffrance...

— Oh! non, continua Abel, on doit être heureux quand on aime! Si ma fée se présentait à mes re-

gards, je sens que je l'aimerais : alors je n'oserais l'approcher, je la respecterais, je l'admirerais en silence sans lui rien dire; car il me semblerait qu'une parole souillerait son âme; je serais content de penser à elle. Je ne lui prendrais pas la main comme à toi, mais j'aimerais à respirer la fleur dont elle aurait respiré le parfum; et si c'était une rose, elle sentirait alors une odeur mille fois plus suave. Je préférerais plutôt la peine avec elle que le plaisir avec les autres ; lorsqu'elle serait partie, je la verrais encore, toujours !... Elle serait ma mère, mon père, ma sœur tout à la fois.... tout pour moi.... Tout me viendrait d'elle : lumière, bonheur, joie... Si elle parlait loin de moi, je pressentirais sa parole; car je l'accompagnerais partout. Enfin je vivrais en elle, elle serait mon matin, mon jour, mon soleil, plus que toute la nature...

— Assez !..... assez !..... dit Catherine en sanglotant.

— Tu pleures?... reprit-il; pourquoi? aurais-tu de la peine?

—Oui, dit-elle : tenez, ce village que vous voyez, n'est que peines et que tourments. — Et Catherine, détournant son attention, lui fit le tableau des intrigues et des malheurs du hameau.

Abel ne comprenait rien à ce discours, sinon que les êtres dont il s'agissait étaient malheureux : alors il s'écria : — Eh bien ! qu'ils fassent comme moi !... qu'ils aient une cabane, un jardin, et qu'ils soient heureux ! Qu'ils viennent ici, je les consolerai !....

— Il est des infortunes que l'on ne saurait adoucir....

— C'est vrai, dit Abel en pensant à son chagrin alors qu'il perdit son père; mais, reprit-il, ils n'ont pas tous vu mourir leurs parents?....

—Ah ! dit-elle, il est encore d'autres malheurs !.. Nous avons dans le vallon une jeune fille dont je vous raconterai l'histoire, la première fois que je viendrai.... si je viens !... ajouta-t-elle, et vous me direz si on peut la consoler....

— Si tu viens !... répéta Abel, et pourquoi ne viendrais-tu pas ?...

Catherine essaya de lui faire comprendre les idées de bienséance et de morale qui sont la base de la société; mais Abel n'y entendit rien, et lui répondit :—Je ne vois pas pourquoi vous défendez là-bas de faire ce qui rend heureux.

Catherine regarda longtemps Abel avec un sentiment pénible, et elle s'en alla lentement.

V.

L'AMOUR AU VILLAGE.

Catherine, jeune fille sans éducation, ignorante et naïve, s'apercevait cependant de l'ingénuité d'Abel, et ne pouvait se l'expliquer. Ce qu'il lui avait dit des fées fut pour elle l'objet de grandes méditations : enfin, elle eut une conférence avec le curé pour savoir s'il existait des fées.

Le curé, homme instruit, vit bien, par la nature des questions de Catherine, qu'elle avait un puissant motif pour les faire : alors il était bien naturel qu'il essayât de confesser la jeune fille. Catherine, trop simple pour résister aux questions du curé, lui apprit tout ce qui s'était passé : ce dernier tomba dans un profond étonnement, en apprenant que, dans le siècle où nous sommes, il existait un jeune homme aussi voisin de l'état de nature. Ignorant les circonstances qui avaient amené Abel à ce point de crédulité et de *sauvagerie*, le curé s'imagina que c'était quelque jeune homme qui avait perdu la tête, et il s'efforça de démontrer à Catherine qu'elle courait de grands dangers auprès de cet être extraordinaire. Il lui prouva de plus que les fées étaient des personnages imaginaires créés par pure fantaisie, et, pour le lui faire comprendre, il lui lut et lui expliqua le conte de Peau-d'âne, une fable de La Fontaine, un conte oriental, et l'engagea à ne plus retourner à la colline.

Catherine, en quittant le curé, trouvait qu'Abel n'était point fou; qu'elle ne courait aucun danger auprès de lui, si ce n'est le plus grand de tous, celui d'aimer sans espoir de l'être. Pour réussir, elle résolut de faire un dernier effort auprès de son ami de la montagne, en lui racontant l'histoire de la jeune moissonneuse.

Elle accourut donc un matin, et, s'asseyant sans façon à ses côtés, elle commença par lui dire qu'il n'y avait point de fées ; puis elle tâcha de lui faire comprendre les raisonnements du curé.

— Catherine, répondit gravement Abel, on ne me prouvera jamais qu'il n'y a que nous dans la nature. Qui a fait tout ce que nous voyons? c'est un grand génie. Il y a la fée des fleurs, la fée des eaux, la fée des airs. Est-ce que tu n'es pas portée, comme moi, à aimer quelque chose hors de toi?

— Oh ! oui, dit-elle.

— Eh bien, n'imagines-tu pas des fleurs qui ne se fanent point, et un jour qui n'aura point de nuit? Tout cela se trouve chez les fées : les fées demeurent par-delà les cieux, car les cieux sont le parvis de leur temple, et les étoiles sont les marques de leurs pas. Lorsqu'une tempête couvre le ciel, c'est que de mauvais génies se sont échappés de leurs prisons, ou qu'ils ont cassé les bouteilles qui les renfermaient. Catherine, est-ce que tu n'as pas envie quelquefois d'être autre part que là où tu es? Ne désires-tu pas voler dans les airs, et te confondre dans une adoration amoureuse, comme celle que j'ai pour une fée ?

— Si, dit-elle bien doucement; je suis chrétienne et j'aime Dieu.

— Dieu! reprit Abel, quel est-il?

— C'est lui qui nous a *faits à son image, pour le servir et l'adorer*... dit-elle d'après son catéchisme.

— Ah! j'entends, continua Abel, Dieu est le roi des fées et des génies.

— Mais le curé m'a dit qu'il n'y a pas de fées!... dit-elle avec dépit.

— Qu'est-ce que le curé? demanda sur-le-champ Abel.

Il fut impossible à Catherine de faire entendre à Abel ce que c'était qu'un curé : elle s'embarqua dans une explication de l'ordre social, et ne put achever son explication, parce qu'elle s'y entortilla. Enfin, elle s'en tira en concluant qu'un curé était un homme qui ne se mariait point parce qu'il ne devait aimer que Dieu, le prier pour tout le monde, et s'habiller de noir.

— On ne prie donc pas Dieu soi-même? dit Abel.... Mais, reprit-il, si ton curé t'a montré dans un livre qu'il n'existait point de fées, je m'en vais te montrer dans un autre qu'il y a des fées!... Il courut chercher un volume de contes, et lui fit voir l'estampe de l'apparition de la fée Abricotine.

— Puisque vous voulez qu'il y ait des fées, j'y croirai! dit-elle en rougissant; t quand cela ne serait pas, croire à votre erreur m'est plus doux que connaître la vérité.

— Catherine, dit Abel, avec cette joie d'enfance, cette curiosité naïve d'un jeune écureuil qui court de branche en branche en jouant avec chaque fruit, Catherine, tu m'as promis une histoire : dis-la-moi, car j'aime à t'entendre parler....

Catherine sentit alors dans son cœur un mouvement qui ressemblait fort à celui de la peur. En effet, son propre sort allait se décider.

HISTOIRE DE LA JEUNE MOISSONNEUSE.

A la dernière moisson, dit-elle en montrant les champs de la vallée, il est venu de la Lorraine (c'est un pays tout là-bas, dont les habitants sont pauvres et viennent au printemps pour faire nos moissons); il est venu, disais-je, une jeune fille avec sa mère. Elles étaient bien pauvres toutes deux; la mère était âgée, mais, malgré ses infirmités, elle a fait le chemin avec sa fille.

Sa fille se nomme Juliette : elle est jolie comme une rose qui vient de s'ouvrir; et, sous son grand chapeau de paille, elle a l'air, avec ses cheveux blonds, d'une violette qui se cache sous une feuille sèche. Ses bras sont ronds et lisses comme la branche d'un jeune bouleau, et jadis son sourire était gracieux comme une matinée de printemps. Elles sont venues toutes les deux à cette ferme que vous voyez là-bas, à la fin du village : elles ont demandé à faire la moisson, on le leur a permis.

Le fermier a pour fils un beau jeune homme grand, bien fait, basané : c'est lui qui laboure lui-même et qui mène lui-même ses voitures; il est le plus adroit du village au tir et à l'arc; il sait lire et écrire, et chante à l'église le dimanche; enfin c'est lui qui dirige les moissonneurs et tous les ouvriers de la ferme.

Il se trouva dans la salle de la ferme, lorsque Juliette et sa mère se présentèrent : aussitôt que Juliette l'aperçut, elle pâlit et se sentit disposée à l'aimer, parce qu'il était beau.

— Si j'aimais, dit Abel en l'interrompant, je n'aimerais pas que la beauté....

— Juliette supposait apparemment, reprit Catherine, que l'âme de ce jeune homme était comme l'enveloppe, et la pauvre enfant, avant de savoir si elle serait payée de retour, se laissa aller à chérir le fils du fermier.

Alors elle ne moissonna jamais que dans les pièces où il était; elle le regardait à la dérobée, et, s'il s'arrêtait quelque part, elle ne souffrait pas qu'un autre allât couper les épis qu'il avait froissés; s'il s'asseyait sur une gerbe, elle la rapportait sur sa tête. Enfin elle tâchait de se trouver toujours auprès de lui, de manière que, lorsqu'il se plaignait de la chaleur, elle lui présentait le vase de grès plein d'eau qu'elle apportait avec elle, et faisait consacrer par lui cette bouteille, qui lui devenait chère aussitôt que ses lèvres y avaient touché : on remarqua même qu'elle ne souffrit plus que sa pauvre mère s'en servît. Et elle préféra, toute pauvre qu'elle est, en acheter une autre, et malgré sa faiblesse en porter deux au lieu d'une.

Lorsque Antoine parlait, elle tremblait en elle-même, et recueillait les moindres sons de cette voix chérie : s'il lui adressait la parole, elle rougissait et n'osait le regarder; enfin, elle l'aimait de toutes les forces de son âme, saisissant avec ardeur le moment présent et ne pensant pas à l'avenir.

La mère s'aperçut que sa fille était changée, car, tout en ayant toujours autant d'amour pour elle, Juliette avait des distractions. Un jour qu'Antoine avait aidé Juliette à charger sa javelle, et que leurs mains s'étaient rencontrées avec leurs regards, elle laissa sa mère porter seule le fardeau dont elle avait coutume de la débarrasser.

Alors, le soir, la mère dit à Juliette : — Mon enfant, l'air de ce pays-ci ne te convient pas, retournons en Lorraine. Juliette lui répondit que maintenant la Lorraine était ici pour elle. La mère vit bien qu'il n'y avait plus de remède, et elles continuèrent à faire la moisson.

Antoine n'ignora pas longtemps l'amour que Juliette avait pour lui, parce qu'une nuit il la vit dans la cour de la ferme, assise sur une pierre et ne dormant pas : elle regardait tour à tour le ciel et l'endroit de la maison où il reposait. Comme il était nuit, qu'elle croyait tout le monde endormi, que tout se taisait, et que l'on aurait pu entendre le bruit des nuages qui roulaient dans l'air, elle envoya un baiser à la chambre où reposait Antoine. Cette muette et silencieuse adoration, cet amour secret plurent au jeune homme qui, dès-lors devint auprès de Juliette plus attentif qu'il ne l'avait été jusqu'alors...

— Écoutez-vous? dit Catherine à Abel.

— Oui, oui, répondit le jeune homme qui semblait rêver.

Alors Catherine répéta sa phrase en le regardant : — Et, continua-t-elle, Antoine donna à Juliette moins d'ouvrage qu'aux autres. Lorsqu'il faisait trop chaud, il lui disait de se reposer, et elle se reposait avec sa mère, parce que c'était lui qui le leur avait dit. A table, il avait soin qu'elle fût bien servie; et un jour il lui mit une fleur à sa place. Juliette prit la fleur, la cacha dans son sein; cette fleur, quoique flétrie, y est encore.

Un soir, lorsque tout le monde était couché, Juliette et Antoine allèrent s'asseoir sous un arbre du jardin de la ferme, et ils s'entretinrent longtemps : Antoine fut charmé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille. Dès-lors ils s'aimèrent l'un et l'autre avec ardeur et en secret. Juliette fut tout à fait heureuse, quand elle vit que son amour était partagé par celui qu'elle adorait, et elle se livra avec enthousiasme à l'espérance.

Lorsqu'elle vit qu'Antoine était bien épris d'elle, alors ils changèrent de rôle : ce fut Antoine qui embrassa avec amour tout ce qu'elle portait ou touchait; il la regardait moissonner, et l'aidait ainsi que sa mère, qui, malgré sa longue expérience, commença à croire que tout cela finirait bien. Alors la vieille mère souriait en voyant le fils du fermier danser le soir avec Juliette, et ne pas l'embrasser à la contredanse à laquelle chacun s'embrasse, chose qui lui parut d'un bon augure. Enfin, un soir, en revenant à la ferme, Juliette, qui avait pris le bras d'Antoine, lui dit : — Mon ami que j'aime d'amour, tu m'as donné une fleur de la terre, et mille autres fleurs qui viennent du ciel; en retour, je ne puis te donner que ce ruban qui me sert de ceinture, prends-le, et souviens-toi qu'en te l'offrant, je t'ai donné tout moi-même. Antoine prit le ruban et le garda toujours : il voulut un baiser, mais Juliette le refusa.

Ils en vinrent à se comprendre d'un regard, à lire dans les yeux l'un de l'autre, à ne plus pouvoir se quitter : ils confondirent leurs cœurs et savourèrent les délices d'un amour délicat et pur. Il n'y avait plus pour eux d'heures ni de temps, de saison ni de terre : ils étaient tout âme; et ils finirent par prendre les gestes, le parler, les manières l'un de l'autre, par penser l'un comme l'autre; enfin Antoine était tout Juliette, et Juliette tout Antoine.

Alors un matin que Juliette avait pleuré, parce que le fermier parlait de la fin de la moisson et de payer les moissonneuses, Antoine dit à son père qu'il aimait Juliette, et voulait l'épouser. Le soir même, le fermier qui voulait me marier à son fils, chassa Juliette de sa ferme, après lui avoir donné ce qu'il lui devait ; enfin il dit à son fils qu'il ne consentirait jamais à son mariage avec la Lorraine, parce qu'elle était trop pauvre.

Juliette sortit sans pleurer, mais elle était pâle comme une morte : elle a été recueillie par un autre fermier, chez lequel elle travaille avec sa mère, sans rien gagner; mais elle ne veut pas quitter le pays habité par Antoine, et la pauvre fille est encore heureuse de respirer l'air qu'il respire.

J'ai été la trouver un matin, et je lui ai dit : — Juliette, sois sûre que je n'épouserai jamais Antoine, et si tu as besoin de quelque chose, tu trouveras en moi une amie qui te secourra en tout avec plaisir !...

— C'est bien ! s'écria Abel, en frappant dans ses mains comme un spectateur trop ému. Catherine fut interdite, tant la joie que lui causa cette louange qui ne regardait que l'âme, fut violente et douce à son cœur !...

Depuis ce temps, continua-t-elle, Juliette n'a d'autres plaisirs que de voir Antoine à l'église, de l'apercevoir quelquefois dans les champs; rarement ils se trouvent ensemble, mais alors ils se parlent avec un extrême plaisir, ils se jurent d'être l'un à l'autre. Cependant Juliette se reproche d'avoir attiré sur la tête d'Antoine la colère de son père, car le fermier a déclaré à son fils que, s'il n'épousait pas celle qu'il lui donnerait pour femme, il le déshériterait en vendant ses biens. Juliette est triste, sans espoir, elle se consume et elle ressemble à une jeune fleur rongée par un ver : tout le village l'aime et la plaint, et cependant elle se meurt d'amour.

Maintenant, ajouta Catherine, quel remède trouverez-vous à des pareils maux ?... Abel garda le silence.

— Mais, continua Catherine, supposez qu'Antoine n'eût pas aimé Juliette, et que Juliette l'eût toujours adoré : dites-moi s'il existerait pour une âme pleine d'amour, un malheur plus grand !

En prononçant ces derniers mots, sa voix tremblait, elle regardait Abel avec anxiété, et elle atten-

dait sa réponse, comme la fleur d'été brûlée par les feux du soleil attend la rosée du soir.

— Il me semble, répondit Abel d'un ton indifférent, que le véritable amour finit par vaincre tous les obstacles; les bonnes fées triomphent toujours...

— Triompherais-je?..... se demanda Catherine.

Depuis ce jour, Catherine vint souvent causer avec Abel; et la pauvre enfant aima le fils du chimiste avec la même ardeur que Juliette aimait Antoine.

Cependant le bruit se répandit dans le village qu'il y avait à la chaumière de la colline un jeune homme beau comme le jour, ravissant et céleste, et qu'un démon infernal servait; qu'il avait hérité du chimiste le pouvoir de commander à la nature; qu'il avait des entretiens avec des fées, des lutins, que l'on comprit sous la dénomination d'*esprits;* et qu'enfin, on le voyait quelquefois le soir, au clair de la lune, causer avec un revenant qui voltigeait comme une ombre. Ces bruits coururent par toute la contrée, et, ce qui les accrédita, ce fut la défense que le curé fit dans un prône, aux jeunes filles, d'aller à la colline.

Cependant Abel aimait Catherine, mais comme on aime une sœur, et il se nourrissait toujours de ses douces rêveries. Il était d'autant plus dévoré du désir de voir une fée, que ses songes lui offraient souvent des images fantastiques qu'il embrassait avec ardeur, et qu'il croyait quelquefois, à son réveil, avoir réellement vues.

Il faisait ses confidences à Catherine, qui contenait ses larmes, mais qui, en s'en allant, pleurait de se voir dédaignée pour des êtres imaginaires que le curé lui avait dit ne pouvoir jamais exister. Elle espéra que son tour arriverait.

Elle venait toujours voir Abel le matin, parce que c'était un matin qu'elle l'avait rencontré pour la première fois : de manière que ses courses à la colline n'avaient encore été remarquées de personne; et d'ailleurs, son père connaissant son innocence et l'horreur qu'il lui avait inspirée pour la colline, ne concevait aucun soupçon.

Cependant, lorsqu'un jour Catherine s'aperçut qu'elle devait aimer Abel sans espoir d'en être aimée, elle commença à pâlir : le changement de sa figure et de ses manières n'échappa point à l'œil du maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde, Jacques Bontemps, qui, tous les soirs, lui faisait sa cour. Il remarquait que, depuis un certain temps, il n'était pas vu aussi bien par Catherine qui, le comparant avec Abel, dont les manières étaient naturelles, élégantes et naïves, ne trouvait plus le ton brusque, les gestes dégagés et le langage de Bontemps d'aussi bon goût. Néanmoins il se flattait toujours de l'épouser, car il avait reçu une lettre qui lui donnait beaucoup d'espoir : en effet, son ami le garçon de bureau venait d'être nommé à la place importante de garçon du cabinet particulier du ministre. Ce fut alors qu'il rédiga une pétition au ministre pour avoir la place de percepteur, et il l'envoya à son ami pour la poser sur le bureau de l'Excellence, à la première occasion. Il passa un temps infini à rédiger sa pétition, mais enfin il accoucha, après quinze jours de réflexions, d'un morceau curieux que nous transcrirons littéralement.

« [1] MONSEIGNEUR,

« Votre Excellence apprendra avec surprise que « dans la commune de V*** il n'y a pour percepteur « qu'une vieille *ganache* qui, dans la machine dont « Votre Excellence est l'âme, se trouve un rouage « sans cambouis : cela étant, Jacques Bontemps, « maréchal-des-logis, auquel, par parenthèse, on « a refusé une pension de retraite, parce qu'il lui « manquait un an de service, *vu qu'on* l'avait bien « licencié exprès; *mais,* attendu que Votre Excel- « lence n'était pas ministre alors, on ne peut lui en « faire un reproche, *mais qu'il* n'en est pas moins « sans pension.

« Cependant, il va, sans faire d'embarras, vous « prier, Monseigneur, de lui donner la place du « percepteur. Toutefois Monseigneur fera bien de « l'admettre à la retraite, parce que le pétitionnaire « ne veut que la place du percepteur, et non lui « nuire dans votre esprit : il ne vous en coûtera, « Monseigneur, qu'un trait de plume; et le soussigné « pétitionnaire a le plaisir de vous faire souvenir « qu'il se trouvait de garde à la porte de Son Excel- « lence avant qu'elle fût ministre, *et qu'il* l'a sauvé « des Cosaques, sans quoi Monseigneur ne serait « pas son Excellence aujourd'hui.

« Le pétitionnaire ne doute pas des sentiments « de reconnaissance de Monseigneur, avec lequel « il a l'honneur d'être, etc.

« JACQUES BONTEMPS. »

Cela fait, il rassembla toute la somme de ses idées pour faire un précis dans le même genre de l'affaire de la commune, et l'envoya à un de ses anciens généraux, en lui recommandant de le remettre à un conseiller d'État, « afin, disait-il, de faire rendre sur-le-champ une ordonnance du roi. »

Après de telles dépêches, Jacques Bontemps déclara au père de Catherine qu'avant un mois il serait, lui Bontemps, nommé percepteur, et que le procès

[1] Copié sur l'original.

serait terminé. L'ancien bedeau répondit qu'alors Catherine deviendrait sa femme, et Catherine poussa un soupir.

VI.

LA FÉE DES PERLES.

Abel avait fini par désespérer de voir jamais une fée, et, depuis trois ou quatre jours, il avait même resserré tous ses livres de féerie, qu'il savait par cœur, ayant enfin résolu de ne plus les ouvrir. Comme tous ceux qui commencent à douter d'une chose sur laquelle ils ont placé leur bonheur, il s'abandonnait à une mélancolie douce : il trouvait du vide en lui-même, et pensait à Catherine. Tous les éléments de l'amour étaient en lui sans qu'il fût amoureux. Son activité de pensée se repliait dans des rêveries sans objet qui le plongèrent, pendant l'absence de Catherine, dans une sorte d'engourdissement moral. En un mot, il éprouvait ce besoin d'aimer qui nous obsède au sortir de l'enfance et qui donne aux premières amours tant de charme et tant de ferveur.

Un soir, après avoir contemplé pendant longtemps l'aspect du ciel, Abel, dans son langage oriental, apostropha le firmament : — Nuages, dit-il, qui souvent vous arrêtez sur le sommet des montagnes, et déposez le génie qui rafraîchit la terre, envoyez sur ma chaumière quelque lutin léger qui m'instruise, ou qui me prescrive quelque entreprise difficile où je puisse mettre toute mon âme: qu'il m'ordonne de me précipiter dans un lac, au fond duquel je dois trouver les lions qui gardent une jeune fée, assise sur un diamant, et endormie depuis des siècles par les artifices d'un cruel enchanteur. Étoile, conduis-moi vers celle que je dois aimer.... Rayon divin qui pars du sein de la reine des nuits, guidez-moi dans la contrée où se trouve Farucknaz, où le *roc* déploie ses ailes, où s'élèvent les mille colonnes d'or des châteaux des fées.

— Ah! bientôt, dit-il à Caliban qui l'écoutait sans le comprendre, bientôt! demain peut-être, je fouillerai la cheminée, et nous irons autre part : car les princes, dans mes contes, vont par le monde, et c'est ainsi qu'ils rencontrent des fées, déguisées en mendiantes, en vieilles femmes; mais ajouta-t-il, comment abandonner le champ où repose ma mère?.... et Catherine, et toi, Caliban, qui ne peux plus marcher.

Caliban lui baisa la main.

—Je voudrais aimer!.... s'écria Abel : mes fleurs, ma chaumière, mes plantes ne me suffisent plus!... je suis seul!... ô fée des amours!... bonne fée qui avez si bien servi le Prince lutin, venez à mon secours!

Il rentra, se coucha tristement sur son lit, dans le laboratoire, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil, ainsi que Caliban qui habitait une chambre éloignée de la sienne.

Il était environ minuit : le plus profond silence régnait autour de la cabane et n'était troublé que par le vent frais de la nuit, qui balançait mollement les branches des arbres; quelques chouettes criaient dans le lointain : la lune était cachée par de gros nuages. Abel rêvait qu'une fée allait paraître, il entendait dans son rêve les accords enchanteurs d'une musique tout aérienne, et au milieu des sons il écoutait avec ce ravissement pur d'une âme dégagée du corps la voix argentine de la fée. Il s'éveille en sursaut, la douce musique du rêve continue.... bientôt elle cessa... Quel spectacle!

Pour en donner une juste idée, il faudrait pouvoir décrire le tableau d'Endymion, montrer Abel, tout aussi beau que le berger aimé de Diane, couché dans cette attitude si gracieuse, et coloré, comme lui, par la lueur amoureuse qui annonce la déesse; mais ici, dans le laboratoire, la déesse était arrivée! Abel stupéfait a vu sortir de sa cheminée l'objet de ses rêves, une fée, mais la plus jolie des fées, la fée des amours!....

Elle s'avance au milieu d'un nuage de lumière blanche comme celle d'une étoile; cette lumière est produite par une lampe de bronze que la fée a laissée dans la cheminée, et qu'alors Abel ne peut plus voir. Cette lampe d'une forme antique jette un éclat qui semble un rayon céleste et qui illumine le laboratoire. Abel croit encore rêver, il s'abandonne, le col tendu, au délice de contempler celle dont il vient d'entendre la voix enchanteresse.

Le chant et la musique ont cessé... Du sein de son trône de lumière, la fée semble insulter la terre qu'elle dédaigne de toucher de ses pieds de neige. Elle est habillée d'une étoffe blanche tellement éblouissante que l'image qu'Abel s'était faite des vêtements d'une fée est surpassée. Ses cheveux noirs comme du jais étaient parsemés de perles dont la blancheur charmante, plus douce que celle du diamant, faisait ressembler sa tête à une touffe de verdure chargée de mille gouttes de rosée.

Une ceinture de perles entourait une taille svelte, légère et voluptueuse : un collier de perles à quinze rangs ne fut distingué qu'avec peine par Abel, parce qu'il semblait se confondre avec la peau de la fée, tant elle était blanche ; à ses bras polis, délicats et satinés, brillaient des bracelets de perles, et sa robe était brodée de perles. Ellle tenait une baguette de nacre de perle, et du sommet de sa tête pendait, par derrière, un voile léger.

Cette fille de l'air était petite, mignonne, vive, légère, mais rien ne pourrait donner l'idée de son visage. Il renfermait tous les caractères : la bonté, alliée à la fierté douce, la grandeur, l'amour, la grâce, et ce charme indéfinissable qui résulte de l'envie de plaire. Ses yeux vifs, pleins d'un feu humide, avaient ce cercle noir qui en double l'éclat, et ils avaient de plus cette étonnante expression de volupté que donne une large, longue et belle paupière lorsqu'elle s'avance sur le milieu de l'œil, et qu'elle semble cacher la prunelle où brille tout le feu de l'amour : sur sa joue en fleur, resplendissait l'éclat d'une pomme brillante, et sa bouche souriait comme une rose qui s'ouvre, en laissant voir des dents rivales des perles de sa toilette. Son divin sourire annonçait une pensée pure et fraîche comme son haleine, et la pose élégante de son col, qui s'élevait du milieu de la courbe gracieuse de ses épaules comme une colonne d'albâtre, indiquait qu'elle avait étudié la majesté dans les cieux. Son sein, tout voilé qu'il était par une gaze aérienne, fut dévoré par l'œil *charmé* d'Abel qui, dans le silence de la nuit, put entendre le murmure de ces globes d'ivoire.

Voir tout cela fut l'affaire d'une minute ; Abel semblait craindre que son souffle ne fît envoler cette apparition divine, et il n'osait regarder la fée dont les yeux lui parurent deux étoiles du ciel. La fée se complaisait à jouir de l'étonnement d'Abel, et son regard était celui d'une admiration curieuse. Elle baissa et leva ses yeux tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Abel, entendant la respiration de la fée, ne douta plus de la réalité de cette brillante apparition ; il se prosterna, et, levant son visage angélique, il lui dit avec enthousiasme et avec la voix de l'adoration :

— Tu es sans doute la *fée des Perles ?...*

Elle sourit et baissa la tête en signe d'approbation : ce doux mouvement faisant briller un gros diamant qui se trouvait au milieu de son front pur, Abel crut que le nuage de lumière tremblait par secousses, et décrivait des cercles multipliés, comme lorsque l'on jette un caillou dans une eau limpide.

— Belle fée des Perles, continua-t-il avec une ingénuité charmante, vous avez donc entendu ma voix ?... Prenez avec vos blanches mains, prenez les rênes de ma vie ! je veux vous appartenir tout entier, si toutefois j'en suis digne, mais l'offrande d'un cœur pur est, je crois, ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Ah ! venez quelquefois dans ma chaumière, je vous chercherai les larmes du repentir, si c'est votre emploi de les recueillir : je vous élèverai des temples, des autels, je vivrai pour vous, je... mais parlez, je tremble que vous ne soyez que la fille d'un rêve.

Raphaël nous a représenté des anges, des séraphins, agenouillés devant l'Éternel, et il a rassemblé la perfection humaine dans une posture qui, malgré son humilité, brille de grâce ; leurs visages resplendissent et semblent jeter un reflet sur la terre qu'ils couvrent des milliers de boucles de leurs chevelures d'or : tel était Abel en prières devant sa fée. Elle l'admirait, et un instant son teint de lis devint plus blanc et sa rougeur plus vive, ses yeux brillèrent, et une expression divine erra sur sa figure radieuse. Quand Abel eut fini sa prière, elle agita doucement sa tête et prononça ces mots :

— Abel, je verrai si tu seras digne de ce que tu demandes : pendant quelque temps je viendrai me glisser dans ta chaumière, comme le rayon de lune qui répand une lueur argentée et brille au milieu des nuits !... si tu le mérites, je serai ton amie, ton étoile, et..... Elle s'arrêta comme si elle eût craint de faire une trop grande promesse.

En entendant cette voix d'ange qui se glissa dans son oreille comme les derniers sons d'une harpe, Abel resta frappé d'étonnement : cet organe allait droit à son cœur, il écoutait de l'âme ces accents qui paraissaient sortir de celle de la fée. La douce musique qui avait précédé cette apparition n'était pas plus suave que ce doux accord.

— Ah ! s'écria-t-il, quand transporté sur un nuage, j'entendrais les divins accents des harpes d'or dont Catherine m'a dit que les chérubins jouaient devant son Dieu, je n'aurais pas autant de plaisir que m'en donne une syllabe prononcée par vous !... L'oiseau qui chante avant de mourir, le rossignol, le *loxia* d'or, et le baiser d'une mère ne sont pas plus doux. O fée des Perles, n'êtes-vous pas la reine de toutes les fées, comme la perle est la reine de l'Océan ?

La fée lui sourit, et l'enivra par ce sourire. — Si j'étais éternel, s'écria-t-il avec force, un sourire pareil tous les mille ans, et je serais heureux !... mais souriez-moi encore !... et je meurs content : votre sourire me charmera jusque dans la nuit de la tombe ; j'aimerais mieux la mort avec ce souvenir que la vie sans vous !...

— Abel, adieu, dit-elle d'une voix tendre. Abel se prosterna, et quand il releva sa tête, l'obscurité la plus complète régnait : la fée avait disparu comme elle était venue, et le jeune homme s'efforça en vain de distinguer la place qu'elle avait occupée ; il ne vit, pour nous servir de l'admirable expression de Milton : *Il ne vit que les ténèbres, et n'entendit que le silence.* Cependant il distingua dans le lointain un bruit sourd comme celui du tonnerre ; alors, il courut hors de la chaumière, il gravit la colline, et vers la forêt il aperçut un char lumineux emporté avec la rapidité d'un nuage des tempêtes. Il rentra, et jusqu'au jour il ne put dormir, il

voyait toujours la fée des Perles et son nuage de lumière : il entendait cette douce voix et se précipitait comme pour saisir le pied lumineux qu'il avait vu briller dans un cothurne d'une étoffe argentée; il se frottait parfois les yeux, mais il ne pouvait douter.

Au jour, il eut la preuve de l'apparition céleste : le tabouret de sa mère était devant la cheminée, et il trouva dessus quelques perles détachées de la robe de la fée. Il voulut visiter la cheminée : il trouva à ses pieds les débris d'un énorme bocal que son père avait placé sur le manteau de la cheminée, et sur l'étiquette duquel Abel se souvint d'avoir toujours lu le premier mot, *Esprit.*

— C'est cela, se dit-il, mon père tenait là la fée enfermée, et son temps a fini cette nuit.

Enfin, il entra dans la cheminée, et il aperçut que, dans l'un des côtés, son père, lorsqu'il l'agrandit avec Caliban, avait laissé un petit escalier pratiqué dans le roc, et sur quelques marches il vit encore des perles.

Alors il courut réveiller Caliban et lui raconta la venue de la fée. Le vieux serviteur se réjouit, et lorsque son jeune maître eut fini, il lui dit : — Abel, je deviens vieux et je mourrai bientôt : il faut demander à ta fée, pour t'éviter la peine de cultiver le jardin, de moudre le blé et de semer les légumes, de le faire faire par des lutins.

— Si elle pouvait te faire vivre toujours! dit Abel; mais les fées n'en ont pas le pouvoir. Cependant ce point étant douteux, il se promit de revoir le *Cabinet des Fées* et de chercher des exemples. Alors Caliban se réjouit, espérant qu'à quelque page oubliée Abel trouverait un brevet d'immortalité pour eux.

Abel sortit, et le premier objet qui frappa ses regards fut, à une centaine de pas de la chaumière, une masse blanchâtre qu'il n'avait pas coutume d'y voir. Il se souvenait bien qu'à cette même place il existait quelque chose auparavant; mais ce ne fut qu'après une grande heure de méditation qu'il se rappela que c'était l'énorme buisson qui lui avait caché Catherine, la première fois qu'elle s'aventura sur la colline. Il y courut; il vit que le buisson avait été brûlé, pour découvrir une énorme pierre autour de laquelle il croissait et qu'il dérobait à tous les regards. Cette pierre était carrée, et il aperçut des caractères bizarres tracés sur la table qui recouvrait cette espèce de monument rustique. Au bas de ce bloc carré se trouvait une dalle extraordinairement large et vaste, ensevelie depuis longues années sous le terrain : on avait bêché la terre, et cette dalle blanche, au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau de fer, était alors dégagée de tout ce qui l'avait cachée depuis si longtemps, puisque le buisson avait pu y croître. Ce travail assez considérable eut lieu sans qu'Abel eût pu l'entendre, et cette réflexion lui fit penser que c'était un tour de la jolie fée des Perles, et que ce monument et ses caractères hiéroglyphiques signifiaient des choses bien importantes. Il se coucha par terre, l'oreille sur la dalle, et il entendit un bruit sourd qu'il prit pour celui de quelques lutins, mais qui, réellement, était produit par la même cause qui fait bruire l'onde de la mer dans les coquillages que les enfants approchent de leur oreille.

Il se releva et chercha un sens aux caractères, mais ce fut une chose impossible, car ils n'en avaient point, quoique Abel y pût distinguer quelques chiffres effacés par le temps.

Il regardait encore ce singulier monument lorsqu'il entendit un pas léger comme celui d'un fantôme; il avança la tête et crut que c'était la fée; il aperçut Catherine qui, malgré son chagrin, vint gaîment à sa rencontre. Abel ne put cacher un mouvement de dépit en voyant qu'il se trompait : ce geste ne pouvait échapper à l'œil de Catherine.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle en tremblant comme une feuille d'hiver.

— Je croyais, répondit-il avec un doux sourire, qui pour le moment rassura la pauvre Catherine, je croyais que c'était la fée.....

— Quelle fée? dit-elle avec surprise.

— La fée des Perles, répliqua Abel avec des yeux brillants d'amour, oh ! qu'elle est belle !.. Catherine, eh bien ! qu'as-tu, tu détournes les yeux ?....

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, je ne saurais voir les vôtres lorsqu'ils ont cette expression... et qu'elle n'est pas pour moi, pensa-t-elle.

— Qu'as-tu, ma petite Catherine? dit-il avec un doux accent; tu pleures? tu souffres donc ?

— Oh oui, je souffre ! et Catherine sanglotait; elle se retourne et le voit pleurer : — Tu pleures aussi ! reprit-elle, et sur-le-champ ses larmes parurent se sécher.

—Puis-je voir ta peine sans en éprouver? répondit Abel, n'es-tu pas ma sœur? puisque tu es le seul être qui m'ait souri le premier sans être mon père, ma mère, ni Caliban....

— Eh bien, dit Catherine en cachant son désespoir, quelle est cette fée?

Alors Abel, avec tout le feu du jeune âge, avec tout le feu de l'amour, lui fit une description animée et brillante de la vision céleste qu'il avait eue la nuit : à chaque instant, les phrases les plus énergiques d'un langage que le frottement de la civilisation n'avait pas encore altéré arrivèrent sur ses lèvres enflammées, et n'instruisirent que trop la malheureuse Catherine, qui écoutait encore avec

plaisir cet arrêt de mort, comme un criminel repentant qui se fait un besoin de son supplice.

— Enfin, dit Abel en finissant et en montrant les cieux, ce n'est que par delà cette écharpe diaprée que naissent et vivent des fleurs aussi brillantes; elles viennent du parterre des jardins de ton Dieu, que j'aime encore plus, depuis qu'il a permis que je visse des roses qui ont habité près de son trône, et qui en rapportent une rosée de lumière, de parfums et de charmes dont la nature d'ici-bas n'a pas d'exemple. Oui, Catherine, la blancheur d'un lis vierge, les mille couleurs des oiseaux de l'Orient, le doux chant des cygnes, l'odeur de l'ambre, le visage des houris de Mahomet..... rassemble toutes les merveilles de la nature, et ce chef-d'œuvre sera au-dessous d'elle...

— Vous l'aimerez?.... dit Catherine en tressaillant et en épiant sa réponse.

— Je n'oserais, de peur que mon amour ne ternît sa pureté!...

— Mais si elle est belle, reprit Catherine, et qu'elle ne vous aime point?...

— Tu me soulèves trop de pensées! dit-il en se frappant le cœur, j'en ai trop là, elles m'étouffent!.....

— Vous l'aimez et elle vous aimera, dit alors Catherine en fondant en larmes; car une femme qui vous aura vu ne pourra jamais oublier la douceur de votre visage... Ayant dit, Catherine s'enfuit à travers les ronces en pleurant toujours... mais elle s'arrêta, revint précipitamment; et, s'asseyant près de lui, sur la grosse pierre, elle lui dit : — Abel, sois heureux, et je serai heureuse.... Elle se leva et s'enfuit.

Le jeune homme pensif la suivit des yeux. Pendant quelque temps, il ne pensa plus à la fée des Perles. Les discours et les regards expressifs de Catherine lui revinrent à l'esprit, mais ce ne fut qu'une vague préoccupation ayant sa source dans un sentiment confus qu'il ne chercha point à s'expliquer.

VII.

LA LAMPE MERVEILLEUSE.

Pendant plusieurs jours, l'âme d'Abel vécut du souvenir que lui laissa l'apparition de la fée des Perles, mais bientôt il ressentit un besoin de la revoir qui arriva promptement à l'impatience : il se tenait éveillé pendant la nuit, afin de ne pas perdre un seul moment la vue de la jolie fée quand elle viendrait. Il se parait avec recherche, il baignait ses cheveux dans l'eau claire de la fontaine, tandis que Caliban tâchait de rendre le beau col brodé aussi blanc que la neige; puis Abel tressait sur sa jambe les nattes qui rattachaient ses sandales de bois, sur lesquelles son pied ressemblait au pied d'une statue antique.

Un soir, il cueillit avec Caliban un énorme bouquet de roses, et il les effeuilla dans le laboratoire qu'il tapissa de feuillages. Il nettoya la cheminée par laquelle descendait la petite fée, et il y attacha des rameaux de lilas, enfin qu'elle trouvât un chemin parfumé.

La nuit suivante, à l'heure de minuit, heure que les fées, que toutes les fées chérissent, parce que le silence et le mystère qui plaisent à leurs âmes aimantes règnent alors partout, une musique d'une douceur divine se fit entendre dans la chaumière, unie au chant argentin et caressant de la *fée des Perles*. Cette mélodie semblait descendre des nuages. Abel se réveilla aussitôt et vit la fée au milieu de son cortége de lumière, qui s'étendait sur tout le laboratoire comme le voile d'air que l'on remarque quelquefois sur la terre quand, par un beau jour de printemps, on regarde une vallée du haut de la colline.

La charmante fée s'était assise sur le fauteuil vermoulu, et regardait dormir son protégé : aussitôt qu'Abel ouvrit les yeux, elle cessa de chanter, et son visage prit une expression moins tendre. Abel, qui, depuis la première apparition, se couchait habillé, se leva et fut se mettre à genoux à quelques pas de la *fée*. Un moment de silence régna entre eux, car elle paraissait prendre plaisir à l'admiration du jeune homme, dont les regards la parcouraient avidement, comme s'il eût revu après une longue séparation un ami tendrement aimé. Enfin il lui dit avec une naïveté charmante :

— Vous avez donc cassé la grande bouteille où mon père vous avait renfermée?

— Oui, répondit-elle en souriant, et c'est parce qu'il m'a tirée des mains d'un enchanteur, mon ennemi, que j'ai juré de vous protéger....

— De me protéger !... répéta-t-il lentement avec l'accent du regret et le regard du reproche.

— Que me voulez-vous de plus ?... dit la fée, qui le comprit parfaitement.

— Je ne sais, répondit-il; mais après un moment de silence et d'hésitation, il ajouta avec cet air à la fois soumis et passionné qui prête tant de force aux paroles d'amour : — Je voudrais ne jamais vous quitter!... ne m'avez-vous pas rendu la vie que je mène insupportable? Que deviendrais-je si je ne pensais pas à vous et si votre image ne remplissait tous mes moments?... Une chose maintenant ne me plaît qu'autant qu'il peut y avoir du rapport entre elle et vous. J'avais du bonheur plein mon âme en cueillant ces roses, parce que vous deviez en fouler les feuilles que j'ai répandues ici.

Autrefois, j'aimais à écouter le murmure de notre fontaine, je contemplais, sans rien souhaiter, la campagne et le ciel : aujourd'hui, tout cela n'a du charme pour moi que parce que je crois vous voir et vous entendre dans tout. Belle fée, j'ignore en quels lieux est votre demeure... mais je suis certain que vous êtes là aussi!... Et il montrait son cœur.

La fée l'écoutait avec plaisir (car les fées sont des femmes). Elle lui montra, du bout de sa baguette de nacre, l'escabelle, comme pour lui dire de s'y asseoir ; Abel s'y plaça avec timidité et en regardant toujours la fée. En s'asseyant, il aperçut la belle lampe qui brillait dans la cheminée, et pendant un instant, il la considéra avec surprise et en silence. La fée le regarda et parut deviner sa pensée ; elle sourit.

— Belle fée, dit Abel, pourriez-vous prolonger l'existence de Caliban?

Elle remua la tête en signe de refus, et répondit de sa voix douce : — Nous pouvons donner ou ôter la vie, mais non la faire durer plus qu'il n'est marqué; Dieu nous l'a défendu.

— Vous reconnaissez donc le Dieu de Catherine ?

— Qu'est-ce que Catherine? s'écria la fée en sortant de l'espèce d'impassibilité dans laquelle elle s'efforçait de rester; n'est-ce pas une jeune et jolie fille que vous aimez?

— Oh ! non je ne l'aime pas!... repartit vivement Abel; car nous rions ensemble, je lui prends la main ; à ses côtés je reste maître de moi-même. Enfin je la chéris comme une sœur... elle avait du chagrin l'autre jour, et j'ai pleuré avec elle !...

— Abel, écoutez! si vous avez quelque demande à me faire, parlez! je puis vous accorder tout ce que vous voudrez!...

— Je ne veux rien pour moi, s'écria-t-il avec douceur, car en ce moment je suis heureux; mais je sens que j'aurais du plaisir à revoir encore mon père, ma tendre mère, la *fée Bonne :* vous devez les connaître, faites que je jouisse une fois de leur doux aspect.

— Il faudra, répondit la fée, que je consulte mes livres, et, si cela se peut, je vous les montrerai.

— Ah! douce fée, s'écria Abel, je voudrais bien voir aussi votre palais, le lieu de votre séjour habituel!

— Et pourquoi? demanda-t-elle.

— Parce qu'alors, dit Abel, je vous verrais toujours là, et vous ne seriez presque jamais absente pour moi.

Elle parut vivement touchée de cette réponse, et elle promit à Abel de satisfaire ses souhaits. Elle jeta sur lui un regard plein de complaisance et peut-être même un sentiment encore plus délicat, et elle fit un mouvement de se retirer. — Ah ! restez ! dit Abel en saisissant sa jolie main, qu'elle retira soudain. Le pauvre jeune homme, lisant le dédain sur le visage de la fée des Perles, crut l'avoir offensée ; il se retira tout honteux, la regarda de l'air d'un coupable qui implore sa grâce, et une larme roula dans ses yeux.

La fée, tout émue, se rapprocha de lui et approcha sa main des lèvres du jeune homme. Abel y déposa un baiser tendre et respectueux, et il sentit cette douce main trembler.

Dans cette seconde entrevue, la fée était déjà comme gênée : elle n'avait plus sur sa figure cet air riant qu'Abel remarqua la première fois; mais le fils du chimiste était trop ému lui-même pour s'apercevoir de ce changement. La fée regarda avec attention le laboratoire et surtout les habits du chimiste et de sa femme; puis elle se tourna vers Abel et lui dit : — La rosée va se distiller sur les fleurs, l'aurore se lève; voici l'heure où nous disparaissons! adieu... Puis, légère et gracieuse, elle saisit sa lampe brillante, et s'élançant dans la cheminée, elle s'éleva en l'air comme un jeune écureuil qui gravit un arbre en se balançant mollement sur les branches et jouant avec les feuilles.

Abel resta tout étourdi : cette seconde visite de la fée avait développé le sentiment qui, depuis la première, flottait indistinctement dans l'âme du naïf jeune homme. Pourtant ce n'était point encore de l'amour dans le sens restreint de ce mot, car il y manquait l'espoir. Après le départ de la fée, Abel se souvint de l'expression singulière que prenait par instant le visage de cette céleste créature et de l'embarras inexplicable pour lui qu'elle révélait alors dans sa contenance. Il demeura jusqu'au jour plongé dans cette méditation, et Caliban le trouva dans la posture où la fée l'avait laissé.

— Caliban, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas retarder l'instant de ta mort... Caliban regarda la terre avec tristesse, et, lorsqu'il releva la tête, Abel aperçut une grosse larme qui roulait dans les rides du vieillard.

— Abel, il faudra donc que je te quitte!.... au moins tu me mettras avec ton père, n'est-ce pas?... Abel le lui promit.

Quelques jours après, la fée lui apparut encore, et vint l'avertir qu'il devait se résoudre à courir les plus grands dangers s'il voulait voir le palais qu'elle habitait. Abel lui répondit que rien ne pouvait l'arrêter devant une telle perspective. Alors la fée lui donna sa baguette de nacre, qui, pour cette fois seulement, obéirait aux ordres qu'un étranger lui intimerait; et elle lui parla ainsi : — Demain, Abel, lorsque toute la nature sera ensevelie dans le sommeil et que tu auras entendu minuit sonner à l'horloge du village, alors tu frapperas de cette baguette

la pierre qui se trouve à cent pas de la chaumière; elle se lèvera et t'ouvrira un gouffre dans lequel il faudra te précipiter; lorsque tes pieds auront rencontré le sol, tu marcheras hardiment jusqu'à ce que tu voies une lumière qui ne sera visible que pour toi seul et qui te guidera vers mon palais. La fée disparut comme les autres fois. Abel tenait à la main la baguette magique, et il ne cessait de la baiser en pensant que les mains de la fée l'avaient touchée. Il ne savait qu'en faire : à chaque instant il la plaçait dans un endroit, puis dans un autre, s'éloignait et revenait la voir comme si c'eût été la fée elle-même.

Au temps où Napoléon tenait l'Europe courbée sous sa main puissante et paraissait aux hommes environné d'un éclat surhumain, il confia son portefeuille à un jeune auditeur qui devait le suivre à l'armée.

L'auditeur, quand il eut le portefeuille, ne sut plus qu'en faire : il consultait tout le monde, demandant comment on tenait le portefeuille d'un empereur, et dans quelle substance précieuse on l'enfermait. Il ne le quittait pas des yeux, comme si Napoléon et son génie y fussent contenus. Si quelqu'un passait à côté, il le regardait avec inquiétude : quelqu'un venait-il le voir? avant de lui demander comment il se portait, il lui faisait voir le portefeuille; il répétait à tout le monde qu'il avait chez lui *le* portefeuille de S. M.; enfin il était fou... Ainsi en fut-il d'Abel et de la baguette de la fée, si ce n'est que les folies de l'amour prouvent une organisation encore jeune, et que les singeries de l'auditeur annoncent une âme étroite. On juge si Abel attendit avec impatience que l'heure indiquée arrivât.

Caliban voulut absolument l'accompagner, et ils furent tous les deux à minuit auprès de la pierre en question. Lorsque le dernier coup de l'horloge retentit dans les airs, Abel frappa bien doucement la dalle, et elle se leva brusquement : alors l'ouverture vomit sur-le-champ une grande quantité de flammes, et Caliban regarda Abel avec effroi; mais l'intrépide jeune homme, fermant les yeux, s'élança dans le cratère de ce petit volcan, et Caliban l'y suivit. Ils tombèrent sur une matière molle et flexible, qui les reçut avec complaisance : ils entendirent la pierre retomber avec fracas, et ils se trouvèrent dans la plus affreuse obscurité. Abel se releva, et, mettant sa main en avant, il marcha courageusement en appelant Caliban; mais il n'entendit plus ce fidèle serviteur : il tâtonna partout pour le retrouver, ce fut en vain; alors il se décida à marcher en avant. Il erra longtemps sans rencontrer aucun obstacle : le plus profond silence régnait, ainsi que la plus grande obscurité : il chemina si longtemps, toujours entouré de ce cortége de terreur, qu'il crut que la nuit devait s'être écoulée. Tout à coup un bruit horrible dont il n'avait jamais eu l'idée retentit comme un coup de tonnerre, la voûte sous laquelle il marchait en fut ébranlée et sembla près de s'écrouler. Après ce premier frisson de crainte involontaire, il se remit à marcher; mais, à chaque instant, le bruit se renouvelait et semblait se rapprocher. Abel s'arrêta et s'assit sur une pierre froide : là, le plus terrible spectacle vint l'épouvanter. En effet, ses yeux se portaient toujours en avant par un mouvement naturel, et il cherchait à voir : cet effort le fatiguait, ce fut alors que le bruit cessa, et que, dans le lointain, un point lumineux et blanchâtre commença à paraître. Insensiblement, cette lueur s'étendit, prit un corps, et ce corps était celui d'un géant qui, avec une massue, s'approcha brusquement et leva sur la tête d'Abel le tronc d'arbre qu'il faisait mouvoir. Abel se leva et courut au géant; mais il entendit un rire effroyable, et le géant se mit à danser et à reculer en sautillant et tenant toujours sa massue levée. Alors Abel courut avec rapidité sur cette épouvantable vision : lorsqu'il fut sur le point de l'atteindre, le géant se résolut en une ligne d'une finesse extrême, et se changea en un serpent qui siffla de toutes ses forces, et s'élança à chaque instant sur Abel, qui, dans cette perplexité, cherchait à l'atteindre avec la baguette de nacre. Au moment où il le toucha de sa baguette, il se retira jusqu'au lointain le plus obscur; et là, il revint avec fureur; pendant la route, il se changea tout à coup en squelette, son corps se balança sur deux os desséchés, et Abel vit le jour à travers ses côtes vides, il entendit crier les ossements, enfin un rire de l'enfer éclata et le glaça de terreur. En cet instant, la fée et tous ses riants prestiges se présentant à son imagination, il ferma les yeux et se mit à courir en avant; lorsqu'il fut las, il s'assit, ouvrit les yeux et ne vit plus rien. Il se releva et continua sa route : bientôt il aperçut une lueur douce au bout du souterrain qu'il venait de parcourir, et lorsqu'il l'atteignit il ne vit plus que les eaux d'un lac qui réfléchissait une multitude de lumières.

Bientôt il se trouva dans une grotte tapissée de coquillages plus rares les uns que les autres : cette grotte était au bord d'un lac limpide que des arbres lumineux entouraient de tous côtés. Une barque dorée flottait devant le hardi jeune homme, qui s'élança sur-le-champ dans la nacelle en essayant de la guider vers un magnifique pavillon chinois qu'il voyait pour la première fois en réalité. Aussitôt qu'il fut dans la barque, des deux côtés de la rive une douce musique répandit dans les airs les sons les plus harmonieux.

Abel jouissait du plus magnifique spectacle qui

pût flatter son âme amie du merveilleux: il naviguait sur un lac au milieu d'un océan de lumière qui effaçait l'éclat des étoiles d'un ciel pur comme l'onde qui caressait sa barque par des flots lumineux. Il voyait un pavillon chinois s'élever du sein des eaux, et chaque angle, chaque pointe était garnie d'une perle grosse comme un œuf, et contenait une lumière qui, à travers cette enveloppe orientale, jetait une lumière mystérieuse comme la fée de ce lieu. Les eaux paraissaient se perdre sous le pavillon divin, à travers les vitraux duquel il apercevait des figures se mouvoir et danser comme les sylphes.

Lorsque sa barque aborda contre le pavillon, il entendit une musique délicieuse et les cris de joie de la troupe des fées qui dansaient. Il sortit, et tout à coup deux grands et forts inconnus s'emparèrent de lui, le jetèrent dans une espèce de boîte et l'emportèrent avec une extrême rapidité: il voulut briser la caisse dans laquelle il se sentait pressé, mais les éclats de rire qui suivirent ses vains efforts lui rappelèrent que les forces humaines étaient impuissantes contre les enchantements des fées.

Enfin, le même bruit qu'il avait entendu pendant sa course pénible se fit entendre, sa prison parut se briser, et il se trouva seul, au milieu d'un nuage blanchâtre, dans un lieu qui ressemblait à tout ce qu'il se figurait du palais d'une fée.

C'était un salon circulaire: la coupole était soutenue par des colonnes de marbre blanc, et l'intervalle de chaque colonne était garni d'une étoffe rouge très-précieuse qui se rattachait par des griffes de lion en or à la frise. Le parquet, composé de bois précieux, offrait les dessins les plus ingénieux: un lustre qu'il crut de diamants pendait du milieu de la voûte qui lui semblait un ciel, tant elle était peinte avec habileté, et ce lustre jetait des feux dont il ne put soutenir l'éclat. Du sein de quatre trépieds d'or s'exhalaient les plus doux parfums: tout autour de ce salon merveilleux régnait un divan où se trouvaient des coussins de pourpre en profusion, et la richesse du bois était encore augmentée par des dorures. Entre chaque colonne s'élevait un piédestal en bronze, sur lequel il vit de belles statues élevées en l'honneur des fées les plus célèbres; il y lut les noms de la fée *Urgèle,* la fée *Gentille,* la fée *des Eaux,* etc.

Dans sa surprise, il n'aperçut pas d'abord une porte ouverte, et il fallut que de la pièce voisine il entendît une voix bien connue pour qu'il se précipitât sur-le-champ... autre étonnement!...

Il entra dans le lieu que la fée habitait toujours. La lumière venait d'en haut, mais elle était voilée par un immense plafond composé d'une étoffe blanche comme la neige, et plissée à mille plis, de manière que le jour avait une blancheur douce comme la fée elle-même.

Ce réduit divin était de forme carrée. Aux quatre coins, des piédestaux de cristal supportaient des cassolettes d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves. Une fois qu'Abel fut entré, il n'aperçut plus la porte, parce que les murs (si c'étaient des murs) étaient garnis d'une substance précieuse d'un blanc mat, qui laissait briller de grandes coquilles de nacre de perles artistement posées, et dont les brillantes cannelures à couleurs changeantes décoraient ce boudoir de la fée. Le bas de chaque coquille contenait un gland de perle, fort bien imité; et la plinthe du haut et du bas de l'appartement était figurée par une ceinture de perles, large d'un demi-pied: les coquilles tranchaient, par le blanc azuré de leur nacre, sur le fond qui était d'un blanc mat. Tous les meubles, au lieu de bois, étaient en nacre et enrichis de sujets en argent mat, leur étoffe était le satin le plus brillant, broché de perles figurées par le dessin. Partout des fleurs, d'un blanc délicat, répandaient leur odeur de jasmin, d'oranger, de myrte. Au milieu de la pièce, un vaste bassin d'albâtre sculpté contenait un Amour soufflant dans une conque une eau limpide qui jaillissait à moitié de la hauteur de l'appartement, et s'échappait ensuite par la colonne de marbre, sur laquelle le bassin était posé: cette eau murmurante rafraîchissait l'air et disposait à la rêverie. Enfin, au fond de cette espèce de nuage de blancheur, Abel, stupéfait d'une telle recherche, aperçut sur une estrade d'argent, la fée couchée sur un lit qui lui sembla de rosée, tant étaient blancs les tissus qu'elle foulait. Une profusion de perles, semées sur tout ce qui lui servait, faisait reconnaître la fée des Perles, et sa beauté était si vraie, qu'aussitôt qu'on la regardait, la magnificence du lieu disparaissait et l'on ne voyait plus qu'elle.

Sur un *somno* d'argent mat, la belle lampe de bronze jetait un éclat d'une douceur mystérieuse, en ne laissant de jour que ce qu'il en fallait pour apercevoir la beauté de cet asile qu'une lumière trop vive aurait rendu fatigant pour l'œil.

La jolie fée se leva, courut vers Abel: il n'entendit pas le son de ses pas, car elle marchait sur un tapis blanc comme la neige; enfin il était plongé dans un tel ravissement, qu'il ne pouvait pas prononcer un seul mot. Il contempla la fée, tomba à genoux, posa sa tête amoureuse sur les pieds de la déesse, et les couvrit de baisers: les boucles de sa belle chevelure caressèrent les pieds de la fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Allons, relevez-vous, dit-elle d'un son de voix charmant, et ne faites pas de folies!..

Si Abel avait pu voir le coloris qui couvrit le visage de la fée, il aurait été au comble de la joie. Elle entraîna le jeune homme sur un sopha de satin blanc : ils s'y assirent ensemble, et la fée lui reprenant sa baguette, frappa trois coups sur le *somno*.

Soudain une musique aérienne se fit entendre : Abel dans son extase saisit la main de la fée ; ils restèrent à côté l'un de l'autre pendant tout le temps que dura la musique, et le pauvre Abel, ivre d'amour, confondit son âme dans celle de son amie. Ses yeux venaient mourir à chaque instant dans ceux de la fée, qui ne se fâcha point de ce muet hommage, et parut même y prendre plaisir. Enfin, au moment où trois voix divines chantèrent, dans une langue inconnue, un morceau dont chaque note était un accent de l'amour, Abel et la fée se serrèrent mutuellement les mains, rougirent ensemble, et leurs cœurs battirent à l'unisson ; alors, insensiblement, la fée retira sa main, et Abel crut avoir tout perdu, quand il ne sentit plus les doigts délicats de cet ange d'amour et de beauté.

— Pourquoi, dit-il, pourquoi vous ai-je demandé à venir en ces lieux? je ne puis plus vivre sur la terre, mais bien dans ce nuage que vous habitez : ma chaumière, mon jardin, mes fleurs, vous m'avez tout enlevé ; car tout va me déplaire, et vous ne m'aurez rien donné.

— Ingrat, dit la fée d'un ton de reproche, pourquoi comptez-vous le souvenir de ce moment qui, même pour moi, ne sera pas sans charme? oui mon palais est *plein!* splendide, ajouta-t-elle, magnifique; mais songez, Abel, que la plus brillante habitation d'une fée est un cœur pur, un cœur tout à elle, un cœur grand, généreux, sensible.

Abel la regarda d'un air qui signifiait qu'il offrait le sien.

— Je vous entends, dit-elle avec un fin sourire ; je vous entends, Abel... mais pour communiquer avec les génies, il faut de vastes connaissances que vous n'avez pas.

— Et puis-je les acquérir? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit-elle ; et si vous y parvenez j'aurai une grande preuve... de votre... aptitude aux sciences.

— Belle fée, dit Abel, vous m'avez promis de m'évoquer l'ombre de mon père... Ah! si vous en avez le pouvoir!... Il se mit à genoux.

La fée se leva, le prit par la main ; et pendant qu'il regardait cette voûte blanche qui brillait d'un doux éclat, elle déposa sur cette main chérie un baiser, en rassemblant son âme sous le léger espace que ses lèvres embrassèrent : Abel se retourna, mais la fée majestueuse prit un air de dignité froide, et refoula son plaisir dans le plus profond de son cœur : Abel, interdit, baissa les yeux. Alors la fée toucha, de sa baguette, une coquille qui disparut soudain : un léger bruit fit regarder Abel qui vit son père soufflant ses fourneaux, et sa mère brodant son col : il porta la main sur son cou, pour s'assurer que ce gage d'amour maternel y était encore, et il resta muet de stupeur, et en proie à l'effroi. Il jeta un cri, s'avança, porta ses mains en avant, mais il fut arrêté par une substance froide comme la glace, dure comme du diamant, et il s'évanouit.

A son réveil, il se trouva dans les bras de la fée qui était plus pâle que lui : elle tenait un mouchoir dont elle effleurait son visage, et les plus doux parfums l'avaient fait revenir : ce moment fut un des plus beaux instants de sa vie ; ses yeux rencontrèrent les yeux inquiets de la fée qui le regardait avec amour : contempler ce doux visage, fut une sensation délicieuse : il ne se sentait pas encore : il naissait à la vie, avec cette différence qu'il se sentait naître, et qu'il semblait tirer son existence des yeux de la fée. Il n'avait plus aucun souvenir, aucune perception de lui-même. Plongé dans un calme ravissant, tranquille, heureux, n'appartenant plus à la terre, il ne savait plus qui il était, où il se trouvait... non, il aimait, et voyait l'objet de son amour lui sourire au sein d'un nuage de volupté, de grâce et de richesse.

La fée des Perles était coiffée de manière à réaliser l'idée d'un ange : ses boucles rassemblées sur son front, ses yeux compatissants.... Abel se crut au ciel... : mais quand elle le vit ouvrir les yeux, elle le quitta et sortit. Abel se trouva donc seul dans ce lieu de délices avec son extase et ses souvenirs. Après une rêverie d'amour, suave comme l'air de la patrie, il aperçut la lampe ; alors se souvenant de l'histoire d'Aladin, il conçut l'idée de s'approprier celle de la fée, à laquelle au surplus il ne faisait aucun tort : — Parce que, se dit-il, si c'est un talisman, elle n'en manque pas ; si ce n'est qu'une lampe, je ne la priverai pas d'un meuble bien précieux...

Ce qui le confirma dans la pensée que cette lampe était un talisman, ce fut son peu de richesse, car elle n'était que de bronze ; ensuite, une fée ne doit rien avoir qui ne soit enchanté. Bref il souffla la lampe, et la glissa dans son sein, se promettant de l'essayer à la première occasion.

La fée revint bientôt, apportant dans un vase, précieux et blanc comme du lait, un breuvage qu'elle exigea qu'Abel prît aussitôt. Pendant qu'il buvait, elle s'aperçut bien facilement du larcin qu'Abel venait de commettre ; et se souvenant de la manière dont il avait regardé cette lampe, elle devina dans quelle intention le vol avait été commis.

— Ingrat, s'écria-t-elle d'une voix harmonieuse

qu'elle voulait vainement rendre sévère, je vous comble de bienfaits, je satisfais vos désirs, je fais pour vous ce que jamais fée n'a fait pour personne, puisque je vous introduis dans ma demeure, au risque d'être réprimandée par toutes les fées qui l'apprendront!... et vous vous emparez d'un de mes talismans le plus précieux, celui qu'un enchanteur du grand bazar a vendu si cher?..

Abel était à ses genoux : — Petite fée, dit-il, ne vous mettez pas en courroux, car vous me feriez périr de douleur...

— Allez, continua-t-elle, ma seule vengeance est de vous la donner en vous disant ce qu'il faut faire pour s'en servir. Frottez-la auprès de la grande pierre cabalistique qui se trouve près de votre chaumière, frappez trois fois, du pied gauche, sur la dalle qui doit en être proche (dalle précieuse que votre père avait ensevelie, et que j'ai eu tant de peine à reconnaître!) alors vous obtiendrez du génie de la lampe tout ce que vous voudrez. Adieu, méritez ma présence...

Elle le prit par la main, et, sortant de son mystérieux asile, elle le guida dans l'obscurité à travers une longue galerie : la fée prononça quelques mots dans une langue étrangère : alors trois hommes se saisirent de lui, le mirent sur un coussin moelleux, en lui couvrant les yeux d'un bandeau, puis il se sentit emporté avec rapidité, il s'endormit, et après un sommeil très-long et très-profond, il se réveilla, se trouva sur son lit dans le laboratoire. Caliban était à ses côtés, et paraissait inquiet..... Abel crut avoir songé, il se frotta les yeux, et regarda son vieux serviteur qui le contemplait avec une vive inquiétude.

VIII.

ESSAI DE LA LAMPE.

— Caliban, n'ai-je point fait un songe? n'es-tu pas venu avec moi dans ce gouffre hier au soir?...

— Hier au soir! dit le vieux serviteur; avant-hier, Abel!... car voici un jour et une nuit que je suis dans l'inquiétude.

— Aussitôt, continua-t-il, que je suis tombé dans ce vilain trou, deux inconnus m'ont saisi et m'ont gardé pendant quelque temps; après quoi, ils ont rouvert le gouffre et m'ont rejeté sur la terre. J'ai couru te chercher partout, mais tout le monde a fui devant moi : enfin je suis revenu ce soir, et je t'ai trouvé dormant.

Abel se leva, et lorsqu'il aperçut sa lampe il ne put douter de la réalité de son aventure.

— Caliban, s'écria-t-il, nous sommes les rois de la terre! tiens, vois cette lampe! c'est un talisman que m'a donné la fée... Et là-dessus il lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Caliban, émerveillé, dit à Abel qu'il fallait faire sur-le-champ l'essai de la lampe. Alors ils sortirent et coururent au lieu indiqué avec un empressement que l'on doit concevoir.

Abel se plaça debout sur la grande pierre, frotta sa lampe, et de son pied gauche frappa trois coups; puis, avec la naïveté de l'enfance, Caliban et lui se retirèrent et s'accroupirent en essayant de regarder par-dessous la pierre, qui fut brusquement soulevée : un génie charmant, couronné de fleurs, vêtu d'une robe blanche garnie de perles et s'appuyant avec grâce sur un nègre effroyable armé d'un cimeterre étincelant, fit entendre une voix harmonieuse, douce et presque aussi tendre que celle de la fée.

— Salut, maître adoré, salut! je viens pour recevoir tes ordres, prévenir tes souhaits, épouser tes haines et t'obéir, quelque chose que tu ordonnes : soit qu'il faille comme le vent devancer les nuages, consumer tout comme la flamme, courir comme une onde légère, m'élever en colonne, me changer en diamants, ou devenir le brillant tapis que tu voudras fouler, je suis à toi. Que désires-tu mon maître?... parle, j'attends.

Lorsqu'il eut terminé son chant, Abel et Caliban, saisis de surprise, contemplèrent la beauté de ce groupe, car le génie ressemblait à une jeune fille assise auprès d'une statue de bronze. Abel et Caliban, se regardant l'un l'autre, ne surent plus que demander. A la fin, le vieux serviteur leur dit : — Je veux que notre jardin soit soigné et que vous le fassiez bêcher, de façon que je n'aie plus qu'à semer et à recueillir : je veux de la farine toute broyée et blanche comme du lait. — Oui, dit Abel... Le génie et le nègre disparurent aussitôt, et la pierre, qui semblait vivante, se referma brusquement en laissant Abel et Caliban dans l'étonnement; ils regardèrent encore la dalle et crurent rêver. Le vieux serviteur essaya de la soulever par l'anneau de fer, mais cela lui fut impossible; alors ils restèrent convaincus que la pierre était enchantée. Enfin ils se mirent à examiner la lampe avec la même curiosité que l'enfant qui cherche à casser son joujou pour découvrir ce qu'il renferme.

Abel, plongé dans l'embarras par la multiplicité de ses désirs, ne trouva d'autre moyen pour mettre un terme à sa rêverie que de penser aux perfections de la fée et au charme céleste des derniers moments qu'il avait passés à ses côtés.

L'amour s'empara de tout son être, et désormais il lui fut impossible de ne pas mêler le souvenir de la fée à toutes ses pensées, il la voyait sans cesse et lui rapportait tous ses désirs.

Lorsque Caliban rentra au logis, il faisait presque

nuit : il heurta un objet très-lourd qu'il trouva sur son passage, et quand il y porta les mains, elles s'y enfoncèrent. Il les retira pleines de la plus belle farine de froment que jamais la meule d'un moulin ait broyée, et il se hâta de transporter le sac dans la chaumière. A travers les vitres de son réduit, il aperçut trois esclaves habillés tout de blanc qui défrichaient très-lestement un grand carré de terre à la lueur de la lune. Il sortit et les regarda faire en se croisant les bras, et prenant un plaisir divin à voir son ouvrage s'achever par enchantement : il s'approcha, et leur parla, mais ils ne se dérangèrent pas, ne firent aucun mouvement, et ne parurent pas avoir entendu. Caliban, émerveillé, bénit la lampe, la fée, le ciel, et rendit grâce à Dieu de ce qu'enfin Abel avait un talisman qui ne les laisserait manquer de rien.

— Parbleu, dit-il tout haut, il y a quarante ans que je n'ai mangé de viande et fait de repas, il faudra que je demande un splendide déjeuner pour demain matin...

Abel était dehors, la lune jetait sur le vallon une écharpe de lumière qui invitait à la méditation : il entendit au bas de la colline une voix mélancolique qui modulait les plaintes les plus attendrissantes ; cet hymne de la souffrance, qui retentissait au milieu du silence le plus solennel, le frappa fortement.

— Il y a des êtres malheureux dans ce vallon, se dit-il, et je puis les secourir !..... Il s'avança et tâcha de voir celle qui chantait si tristement. Il aperçut une figure se mouvoir lentement parmi les peupliers sonores qui bordaient les rives du ruisseau. On eût dit une de ces ombres dont les corps n'ont pas obtenu la sépulture, et qui errent aux bords du Styx, suivant les récits des poètes. Ses mouvements avaient cette indécision, ce laisser-aller d'un être à qui tout est indifférent, parce que son cœur est plein d'une seule idée, d'un seul désir. Elle semblait parcourir la vallée pour lui dire adieu.

En ce moment, un soupir étouffé annonça Catherine : Abel courut à sa rencontre, et, lui montrant sa lampe, il lui dit avec joie : — Catherine, demande-moi tout ce que tu voudras ; ce talisman précieux que je possède comblera tes vœux...

— Ah ! dit-elle, ce que je désire ne viendra jamais de cette lampe de fer.

— Si, ma petite Catherine... Alors il lui raconta sa dernière aventure, et la pauvre paysanne eut le cœur rempli d'amertume en écoutant les expressions d'amour dont se servit Abel.

— Ah ! Catherine, dit-il en terminant, ce malheur dont tu me parles d'aimer sans l'être, j'en ressentirai la cruelle souffrance. Comment dire à une fée : — Je vous aime !... comment oser la regarder avec cette pensée qui doit se lire alors sur le front ?...

— Pourquoi n'aimeriez-vous pas plutôt, dit vivement Catherine, une jeune fille qui vous porterait dans son cœur et pour qui vous seriez ce que la fée est pour vous ?...

Elle s'arrêta, et un long silence régna. Au bout de quelques instants, la jeune fille, qui errait dans le vallon, fit entendre son chant de désespoir : il disait qu'elle aimait en vain. Ces accents parurent prophétiques à Catherine, qui se prit à pleurer.

— Catherine ! s'écria Abel, oh ! tu me caches quelque chagrin ! c'est mal, car maintenant je puis tout pour ton bonheur.

— Je songeais, dit-elle en faisant un effort sur elle-même, je songeais à cette pauvre Juliette que je viens d'entendre.

— Eh quoi ! c'est elle, répondit Abel, ah ! dis-lui de venir, Catherine, et ma lampe lèvera tous les obstacles qui la séparent d'Antoine...

Catherine se précipita à travers les buissons en admirant le bon cœur de son bien-aimé et sans comprendre comment il rendrait Juliette heureuse. Mais elle allait, elle courait, elle volait ; car elle et Juliette étaient plongées dans le même malheur, et l'on parlait de secourir sa sœur de misère amoureuse.

Juliette arriva : elle était belle mais pâle, et sur sa blanche figure on remarquait des traces qui disaient qu'elle fut pleine de gentillesse et de gaîté avant que l'amour n'eût allumé le feu qui brillait dans ses yeux. Elle s'assit, et son regard annonçait une inquiétude vague. Juliette n'était plus elle-même, ou plutôt elle vivait en dehors d'elle-même, et là où elle se posait avec grâce on n'avait que ses formes élégantes et pures, car son âme voyageait toujours. Catherine, en la contemplant, lisait dans ses yeux le sort qui l'attendait elle-même : quand elle dit à Juliette qu'Abel avait le pouvoir de la rendre épouse d'Antoine, une lueur d'espoir erra sur son visage comme ces feux errants qui courent dans la cendre d'un papier déjà consumé. Elle leva les yeux sur Abel, dont la rare beauté ne parut pas l'avoir frappée, et elle répondit lentement en regardant la terre : — La tombe sera mon lit nuptial, et les chants de l'église seront ma chanson de noces... Antoine ! Antoine !... Puis elle contempla la voûte des cieux et les étoiles, le manteau d'azur et la vallée. — Adieu, adieu... dit-elle.

— Catherine, dit Abel, que faut-il pour lui faire épouser celui qu'elle aime ?

— J'imagine, répondit-elle, que vingt mille francs lèveraient tous les obstacles...

Abel frappa les trois coups, frotta la lampe, et lorsque le génie eut chanté son hymne d'obéissance, qui plongea dans l'étonnement Catherine et Juliette, Abel demanda vingt mille francs. — Avant que vos artères aient battu dix fois, répondit le génie, vous aurez reçu ce que vous désirez... Il disparut et re-

parut aussitôt : il mit un genou en terre et montra un gros sac d'or que le nègre laissa tomber à terre : ils attendirent qu'Abel leur donnât l'ordre de se retirer, et ils partirent bientôt en chantant.

Une émanation d'une suavité extraordinaire remplissait l'air de son parfum. Catherine et Juliette, ébahies, restèrent stupéfaites; elles regardaient tour à tour Abel, sa lampe et la pierre, mais Abel plus longtemps que le reste, car il leur sembla, par son attitude, un ange descendu des cieux. Juliette, l'heureuse Juliette, le contempla avec une effusion de cœur qui fit briller son visage de cette joie enivrante que donne l'amour heureux, et sur-le-champ sa gentillesse et ses grâces premières reparurent dans son attitude et dans ses mouvements.

— Si vous êtes un homme, dit elle avec un doux sourire, vous serez dans mon âme presqu'un rival d'Antoine! votre place sera toujours marquée au coin de notre feu dans notre chaumière, et personne ne s'y mettra.

— Te voilà heureuse, toi!... lui dit Catherine en soupirant.

— Oh! oui, bien heureuse!... répliqua Juliette en tournant ses regards sur la ferme où reposait celui qu'elle aimait. Un sourire de mélancolie erra sur les lèvres de Catherine, et elle dit avec un peu d'amertume : — Pour des femmes qui épousent leur bien-aimé, les vertus ne sont plus difficiles à pratiquer!...

Abel les regardait avec une naïve curiosité et ne comprenait pas les remercîments dont il était l'objet; car il éprouvait un si grand plaisir, qu'il se sentait en quelque sorte redevable de quelque chose à Juliette et à Catherine.

Il leur prit leurs mains, les serra contre son cœur, ce qui fit tressaillir Catherine, et il leur dit avec cet enthousiasme du jeune âge qui a quelque chose d'attendrissant, parce qu'il sort brûlant de l'âme :

— Ah! vous m'avez fait connaître le plaisir des fées!... Amenez-moi tous les malheureux!

Juliette se promit bien de revenir souvent à cette pierre de la colline, et les deux jeunes filles, soulevant le sac rempli d'or, s'en allèrent en retournant souvent la tête. Abel les regarda descendre et gagner le village.

IX.

DE L'EMPIRE DES FÉES.

Abel resta quelque temps plongé dans le souvenir de cette scène.

Il crut que sa chère fée viendrait le visiter cette nuit même, mais il se trompa, et passa tout le temps à la désirer en pensant tour à tour aux enchantements qu'il avait surmontés, au lac brillant qu'il avait traversé, et surtout au berceau de nacre sous lequel il avait admiré la fée des Perles. Le serrement de main par lequel ils s'étaient mutuellement témoigné le bonheur qu'ils trouvaient à se voir avait produit sur Abel une impression vive et nouvelle; il se la retraçait avec tant de fidélité, qu'il croyait par instants sentir encore la main de la fée dans la sienne.

Le matin, il fut d'une tristesse mortelle : il allait à la pierre, essayait de la soulever pour retrouver le chemin du palais enchanté, mais ses efforts furent inutiles. Il revint s'asseoir sur son banc rustique, en tâchant de consumer les heures pour se déguiser à lui-même le temps qui le séparait de la nuit prochaine, pendant laquelle il espérait que la fée paraîtrait. Comme tous les enfants de la nature qui n'ont jamais qu'une idée, un désir, et qui ne conçoivent pas qu'on s'en puisse distraire. Abel ne pensait qu'à une seule chose, à la fée.

Tout à coup, il entendit une voix céleste qui murmurait si doucement un chant d'amour, que l'air n'en était que faiblement ébranlé. Elle était là, derrière lui : plus de prestige!....

Une simple robe blanche garnie par le bas de quelques perles, une ceinture de satin blanc, des roses blanches dans ses cheveux et un joli cothurne blanc composaient sa parure. Elle s'assit à côté d'Abel, et avant qu'il eût prononcé un seul mot elle lui dit : — Je viens vous voir, privée de toute ma pompe, car vous vous êtes placé presqu'à côté d'une fée par l'emploi que vous avez fait du talisman. Abel, ajouta-t-elle en tremblant un peu, la bienfaisance pure, sans autre vue que celle de faire le bien, est une des perfections de Dieu, auquel les fées et les hommes doivent tout.... Je suis contente, dit-elle en le regardant et en baissant les yeux aussitôt.

Le doux sourire dont elle accompagna sa dernière phrase enivra tellement le pauvre Abel qu'il ne put rien répondre, et ils restèrent tous deux muets et troublés. La fée surtout paraissait jouir d'une sensation longtemps désirée : elle contemplait Abel avec un air d'inquiétude qui semblait dire : Me parlera-t-il?... ses yeux respiraient le désir et l'amour, et rien n'était plus attrayant que ce visage resplendissant de grâce et de tendresse....

— Ah! dit Abel après l'avoir admirée comme à la dérobée en lui jetant de ces regards de côté qui veulent dire tant de choses; vous avez beau prendre les habits d'une mortelle, on voit toujours que vous êtes une fée.

— Non, répondit-elle, en ce moment je ne suis plus fée : vous pouvez me parler comme à votre égale, et je suis sans force pour me fâcher contre vous.

Toute la contenance d'Abel avait déjà dit j'aime ; mais, tout en le pensant, une invincible pudeur l'empêchait de prononcer cette divine parole qui lui semblait un véritable crime ; ou plutôt, la crainte d'offenser la fée et d'apprendre qu'elle ne partageait pas un amour aussi insensé retenait sa langue captive. En ce moment il était au suprême degré sous l'influence de cette pudeur, apanage des grandes âmes, qui fait qu'au jeune âge on ne peut que tressaillir à l'aspect d'une jeune beauté ; l'adorer en silence, se trouver heureux d'avoir effleuré sa main ou sa robe, et baiser la trace de ses pas lorsqu'elle a disparu.

La petite fée s'aperçut bien de ce muet hommage : aussi le savourait-elle en silence avec un délice inexprimable ! car qui peut sans une joie indicible régner despotiquement sur un cœur plein d'amour, sur un cœur dans lequel nul autre objet ne trouve de place !

— Abel, dit-elle, pendant quelques jours vous ne me verrez pas ; car je suis obligée de me rendre à une grande fête, à laquelle beaucoup de fées et beaucoup d'enchanteurs assisteront.

—Que cela doit être beau ! s'écria Abel, et comme je voudrais voir une telle assemblée où vous serez la plus belle sans doute !....

— Rien n'est plus facile, répondit la fée ; mais lorsque je vous aurai dit ce qui s'y passe, si votre envie n'est pas satisfaite, un jour je vous y mènerai. Écoutez-moi bien !

A l'heure à laquelle tout dort dans la nature, les fées et les enchanteurs montent dans leurs chars et arrivent les uns après les autres dans le palais du génie qui donne la fête : chacun a bien soin de tâcher de venir le dernier, afin que sa parure étant vue la dernière, obtienne la victoire, car les fées tiennent singulièrement à faire triompher leur toilette. Cette circonstance singulière change dans l'empire des fées le temps et ses modifications ; car si l'on doit se rendre au palais à dix heures de la nuit, cela signifie minuit, et personne n'arrive avant une heure du matin. Les enchanteurs sont tous vêtus de noir, parce qu'ils ont sagement pensé que l'absence de toute couleur leur était très-profitable, en ce que les couleurs sont quelquefois un objet de trouble et de confusion dans le royaume des fées. Pour éviter les désordres, tous se mettent en noir, de manière qu'on ne peut se reconnaître que par le langage ; car chaque couleur a son grimoire, son parler, ses habitudes : les génies blancs voient tout en rose ; les génies bleus tout en noir, et les génies rouges ne voient pas grand' chose. Ces différentes sortes de génies ont chacune une bannière et un mot auxquels se rattachent leurs actions et leurs pensées, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils désirent tous la même chose sous différents noms. Il y a bien encore des génies-quarterons qui sont de toutes les couleurs ; mais leur dictionnaire est si bref et leur ventre si gros, qu'on les estime peu, car ils sont toujours pour la couleur dominante, c'est *le fonds de boutique* du pouvoir que les enchanteurs se disputent. Ils disent toujours la même chose, et ressemblent aux statues de nos jardins, qui restent à tous les propriétaires, de manière qu'on les reconnaît sur-le-champ, d'autant plus qu'ils n'ont pas de baguette, puisque leur pouvoir est subordonné à celui de l'enchanteur du jour : c'est ce qui fait qu'ils ont toujours faim et qu'ils ont toujours l'air de manger pour la faim à venir, en ce qu'ils ont peur qu'un jour un des trois partis étant assez fort et n'ayant plus besoin d'eux, on ne les laisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des chevaux à toutes selles, des sacs à tout grain, des consciences mobiles, et qu'enfin on ne les renvoie régner dans les airs, diriger les nuages fugaces, se grouper en brouillards autour du soleil, ou, bien mieux, nuancer et fondre les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce sont des enchanteurs de toutes ces classes qui viennent à cette réunion avec une multitude de fées, et voici ce qui s'y passe. Lorsque les vieilles fées arrivent, on les place sur des bancs d'honneur le long des murailles, et là elles se contentent de voir ce qui se fait sans y prendre part, parce qu'elles sont vieilles; mais leur langue ayant hérité de toute l'activité de leurs corps, elles se dédommagent en babillant sur les jeunes fées et sur les enchanteurs. Si un génie regarde trop une petite fée, elles crient au scandale, et toute cette tapisserie remue comme s'il s'agissait d'une révolution. Comme on a tout prévu, les vieilles fées ont de petits morceaux de bois garnis de satin, et quand elles s'ennuient elles étendent le satin devant leur visage et bâillent en silence; car il est défendu dans l'empire des fées d'ouvrir la bouche autrement que pour parler et pour manger. Ensuite les vieilles fées gardent les places et les manteaux des jeunes, et leur rendent mille petits services, comme de découvrir aux enchanteurs que telle fée qui paraît droite comme un jonc n'obtient sa taille délicieuse qu'à force de s'arrondir par de petits coussins adroitement placés. Elles voient d'une lieue de loin les fées qui ont mis une substance rouge sur leurs joues trop pâles, et disent aux jeunes enchanteurs de se bien garder de les embrasser, de peur d'emporter leurs couleurs : elles devinent les jeux de cartes que l'on place au fond de son cothurne lorsqu'on est trop petite, et toutes les ruses qu'elles ont pratiquées jadis elles les mettent au jour. Alors les jeunes fées s'en vengent en marchant sur la queue des petits chiens, dont toutes les vieilles fées sont folles. En effet, si le

chien vient à périr, elles en gardent le portrait sur leur boîte comme celui d'un amant chéri, ou bien encore les jeunes fées se moquent des prétentions des vieilles, et c'est là, mon cher Abel, un de leurs grands amusements.

Le palais est tout éclairé par des feux artificiels reproduits par des diamants, et il est orné de cailloux broyés et réduits en grands miroirs, afin qu'une fée, en passant, puisse voir si sa toilette ne se dérange pas, et fasse signe à tel enchanteur qu'elle comprend ce qu'il a voulu lui dire par tel ou tel signe.

Alors, quand presque tout le monde est arrivé, chaque enchanteur prend une fée, et aux sons de la musique ils se mettent tous à danser, à traverser la principale salle du palais, avec des manières plus ou moins jolies, en traçant de bizarres figures par leur danse, et c'est à qui sautera, dansera, traversera, tournera avec plus d'adresse et de gravité. Enfin, pendant que tout le monde saute, danse et fait semblant de s'amuser, on traite les affaires les plus sérieuses. Un génie qui saute est beaucoup plus traitable, on obtient plus facilement de lui ce qu'on en désire. Si l'un de vous entrait alors sans entendre la musique, il jouirait du plus singulier spectacle qui soit au monde; il verrait deux cents divinités presque toujours en l'air, jouant des pieds sans but, sans vouloir rien atteindre, et remuant la tête, les yeux et la langue à qui mieux mieux. Pour cette sotte fête d'un moment, pour cette danse aérienne, les toilettes les plus somptueuses sont prodiguées, tandis que leur prix soulagerait des milliers de malheureux.

Enfin les enchanteurs et les vieilles fées, dont toutes les articulations sont racornies, dont les fibres sont trop dures, et qui, par conséquent, ne peuvent plus sauter, se rendent dans d'autres salles : là ils sont tous debout devant une table, occupés à regarder deux enchanteurs qui tiennent de petits cartons: c'est leur plus sublime occupation, leur langage le plus cher, leur amusement favori, leur rêve, leur pensée unique.

En effet, pendant tout le temps que dure la fête, la salle où sont les tables vertes et les cartons ne se désemplit pas : tous les génies bleus, blancs ou rouges (car à ce moment, rangs, opinions, distinctions, tout disparaît), tous donc ne quittent pas des yeux les petits cartons coloriés qui vont et viennent. Si l'un de vous, voulant profiter des discours admirables que les plus grands des enchanteurs doivent tenir lorsqu'ils se rassemblent, écoutait, il entendrait: Quatre à quatre, trois à un, un à, deux à, trois à, un à quatre, quatre à rien, trois à rien. Gagné! perdu! Rien ne va plus?..... vingt francs à prendre! un danseur... Le roi, la vole, le coup du lion, la fourche royale, etc. Ces mots et ces cartons ont un tel attrait que les fées et les génies oublient de boire et de manger, et que la salle s'écroulerait qu'ils ne s'en apercevraient que si l'on venait leur dire que le palais est décavé.

Quand les fées et les génies sont las de traverser en tous sens les salons de l'enchanteur et qu'ils voient le jour paraître, ils s'en vont sans rien dire à l'enchanteur qui les a reçus, et comme ils ne l'ont pas même cherché en entrant, il arrive souvent qu'un enchanteur qui donne une fête ne sait pas quels sont les génies qu'il a vus.

Tel est le principal amusement des fées : c'est un de leurs plaisirs favoris, pendant la durée duquel elles oublient la terre et ses habitants, les malheureux, les malades, tout, et même on se fait une gloire à ces assemblées d'avoir un langage plaisant par lequel tout, jusqu'aux choses les plus sérieuses et les plus lamentables, est présenté sous une forme badine ou ridicule, et l'on fait assaut de cruautés plaisantes. Si une jolie petite fée apprend que la famine désole une contrée, que les habitants n'ont pas un grain de blé pour faire du pain, elle répondra : — Que ne mangent-ils de la brioche?...

— J'aime mieux secourir quelque Juliette avec ma lampe que de goûter ces plaisirs-là, dit Abel.

— Cher enfant! s'écria la fée, vous êtes heureux d'être seul dans cette petite chaumière!... car l'empire des fées a bien d'autres singularités que je vous expliquerai quelque jour, et notre pouvoir nous est vendu plus cher que vous ne pouvez le penser....

— Il est cependant un lieu tel, répondit-il timidement, que toutes les chaumières sont des lieux de souffrance quand on l'a vu.....

— Je vous entends, répondit la fée en souriant : eh bien! ne voulez-vous pas m'accompagner un moment sur cette route terrestre... vers ce lieu?...

Il se leva, et, la prenant par la main, ils marchèrent ensemble vers la forêt. Abel avait la tête pleine d'idées nouvelles que le récit singulier de la fée venait de faire naître; le silence était donc entre eux deux comme un ami commun qui leur eût servi de médiateur et auquel ils auraient confié leurs pensées : par instant, Abel regardait sa belle et gentille compagne à la dérobée, comme s'il avait eu quelque pensée secrète à lui dévoiler; puis il baissait les yeux et ne pouvait parler, de peur de l'offenser. Dans ces moments, on est plus que jamais porté à faire des questions insignifiantes, soit pour s'enhardir à parler, soit pour tromper le désir qui dévore.

— Ah! dit Abel en tremblant, nous avançons vers la forêt : racontez-moi, je vous supplie, racontez-moi encore ce qui se passe dans l'empire des fées, car j'aime le son de votre voix comme jadis j'aimais à entendre parler ma mère.....

— Cher enfant, répondit-elle avec une vive émotion, plus je vous instruirai des usages de l'empire des fées, et plus vous trouverez ses habitants à plaindre. Par exemple, croyez-vous que le mariage d'une fée et d'un enchanteur se passe comme vous imaginez que doive se faire l'union de deux cœurs?... Voyons, Abel, que pensez-vous de l'amour? votre âme pure ne vous en a-t-elle rien révélé?

— Ah! dit Abel, l'amour est la fusion de deux âmes en une seule : c'est une sympathie qui réunit tellement deux cœurs que l'un n'a pas un sentiment qui ne soit partagé par l'autre : c'est..... mais non, ce sentiment perd à être défini, car je sens quelque chose d'immense qui me confond, là je sens aussi que le langage humain cesse de me suffire; enfin j'imagine (pour tâcher de dire quelque chose qui puisse rendre ma pensée) qu'une fois que l'on aime l'amour s'empare si bien de tout notre être, qu'il n'y a plus que lui en nous, comme lorsqu'on est sur l'Océan dans une barque et qu'on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau qui se confondent.

— Eh bien! Abel, reprit la fée, dans notre empire on ne s'inquiète nullement des sentiments : aussitôt qu'un enchanteur a une petite fée à marier, on commence par la parer un peu mieux qu'à l'ordinaire, et l'on regarde combien, dans sa famille, on peut avoir de dragons volants à l'écurie et d'esclaves dans le palais; mais surtout on examine avec un soin curieux quel poids a la baguette de la famille, si cette baguette est de diamant, d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, et à quel titre on la possède.

Ces importantes observations une fois faites, le père et la mère tiennent à leur fille des discours répétés qui équivalent à ceci : — Mon enfant, vous avez dix-huit ans (car les fées prennent de l'âge tout comme un mortel), or c'est une honte de ne pas être mariée à vingt ans : tâchez donc de tendre vos filets et de prendre un mari, l'année sera peut-être bonne; mais, attendu que nous avons deux hippogriffes à notre char et un esclave derrière, que notre baguette de famille pèse trente carats, et qu'elle est de l'or le plus pur, il vous faut un enchanteur qui ait une baguette digne de la vôtre. Vous n'aurez pas de vertus, vous serez indigne de vivre si vous ne trouvez pas un enchanteur qui ait un char à deux hippogriffes : nous avons cinq cents ans d'ancienneté dans l'empire des fées, il faut donc que votre mari soit d'une race d'enchanteur égale à la nôtre... Gardez-vous bien de jamais lever les yeux sur les génies! marchez droite, conservez-vous pour celui qui vous plaira, mais qu'il ait une belle baguette, de beaux dragons à son char, et que sa famille ait au moins quatre cents ans de date dans le royaume.....

Là-dessus, un matin ou un soir, c'est tout un, le père amène par la main un enchanteur tel quel, et lorsqu'il est resté une heure ou deux auprès de sa fille et qu'il est parti, la mère, sur un signe du père, dit à la fée : — Mon enfant, ce génie est bossu, bien fait, laid ou beau, cela importe peu; ce génie, mon enfant, a quatre hippogriffes à son char, il possède une baguette de diamant; il reviendra demain; tâche de lui plaire, car il faut qu'il soit ton mari.....

Alors la petite fée, qui est curieuse et qui veut savoir pourquoi on la marie, n'y regarde pas à deux fois. Ignorant ce qui constitue le bonheur ou le malheur, elle consent parce qu'elle ne peut pas faire autrement : alors, au bout de quinze jours, elle devient l'épouse du génie uniquement parce qu'il a une baguette de diamant. Elle sera heureuse si le caractère du génie est bon; malheureuse dans le cas contraire, cela n'importe à personne : les baguettes sont du même genre, c'est là l'essentiel. Aussi, souvent, presque toujours même, les fées sont malheureuses...

Alors, pour se venger, elles s'amusent à contrarier leur mari : tout ce qui vient de lui est toujours mal venu; s'il a de bonnes qualités, on en convient, mais il y a toujours quelque chose, quelque vice qui les gâte, et ce vice équivaut à ceci : C'est un mari.

L'enchanteur, de son côté, ne saurait aimer sa fée, parce que c'est toujours *la même fée*, et qu'elle n'a pas le bon esprit, comme le font quelques-unes de nous, de se métamorphoser de mille manières, de sorte qu'elles offrent mille fées en une seule : alors la plupart des mariages sont malheureux...

— Et vous, demanda sur-le-champ Abel, êtes-vous heureuse ou malheureuse? vous avez une belle baguette : de qui la tenez-vous?

— D'un enchanteur qui me fut bien cher... dit-elle alors; et les larmes lui vinrent aux yeux. J'ai été mariée, mon enchanteur est mort, et j'ai été bien malheureuse!... Un jour je vous raconterai mon infortune : qu'il vous suffise de savoir que je suis libre, et l'une des plus puissantes et des plus riches de toutes les fées.....

Ils étaient sur la lisière de la forêt : là, la fée des Perles dégagea doucement son bras que tenait Abel, et, par un geste, elle lui défendit de la suivre; bientôt elle disparut en laissant le jeune homme en proie à son délire. En effet, il venait de voir pendant cette matinée la fée des Perles, peut-être encore plus belle que lorsqu'elle arriva, la nuit, entourée du prestige de son pouvoir. Elle s'était montrée sous le costume le plus élégant et le plus simple; elle avait pétillé d'esprit et de grâces; sa taille fine et délicate, la beauté pure de son visage, le charme de son âme tendre, tout s'était déployé avec une vivacité, une plénitude qui l'avaient enivré.

— Ah ! je l'aime!... s'écria-t-il après avoir écouté longtemps le bruit lointain du char qui emportait la fée ; serai-je sûr que mon hommage ne lui déplaira pas ?.... hélas ! aurai-je jamais la pureté d'âme, de désir et de pensée digne de cette créature des cieux?... Toute la douceur de la nature est dans ses yeux, et ses yeux semblent être un faible voile à travers lequel on aperçoit son âme !... Que faire pour la mériter?... Ensuite, m'aimera-t-elle?...

Telles furent ses pensées en revenant lentement à la chaumière : le souvenir de cette charmante matinée se gravait éternellement dans son cœur ; car il devait toujours se souvenir des moindres paroles, des moindres gestes de la fée, ainsi que de l'aspect que présentait le ciel pendant leur conversation.

Abel, en approchant de sa chaumière, entendit des cris de joie immodérés, des éclats de rire et un bruit de bouteilles et de plats ; il se hâta d'entrer par la baie du jardin. Il trouva Caliban assis sur une escabelle et accoudé sur une table couverte des débris d'une foule de mets : le vieux serviteur était ivre ; il tenait d'une main une bouteille, de l'autre un verre et il chantait à gorge déployée. Tout ce qu'Abel put tirer de lui, ce fut d'apprendre que le matin il était allé frotter la lampe à la pierre enchantée, qu'il avait demandé au génie un bon festin qui, dans l'espace de deux heures, lui avait été apporté et servi par les gens de la fée. Abel laissa le pauvre Caliban au milieu de ses bouteilles, et ce vieux serviteur, en perdant la raison, ne perdit pas grand'chose.

X.

CATHERINE.

Pendant que ces événements se passaient à la chaumière du chimiste, le village était en révolution, et l'on ne saurait en donner une image complète qu'en introduisant le lecteur dans la maison de M. Grandvani, le père de la jolie Catherine.

Le village dont cette maison faisait partie n'avait qu'une seule rue tortueuse, obéissant ainsi à la loi qui veut que toutes les choses humaines aillent de travers ; les chaumières avaient chacune son petit jardin, sa cour pleine de paille, son écurie ou son étable, et enfin sa basse-cour ; toutes contenaient des paysans laborieux, pauvres, mais ayant une même somme de bonheur et de malheur que les habitants des villes, si ce n'est que leurs affections et leurs désirs portaient sur de plus simples objets. A moitié chemin s'élevait l'église, peu différente des autres habitations, mais pourvue d'un clocher, historien véridique qui présidait à la vie et à la mort, comme à toutes les occupations des habitants. Devant l'église simple et sans faste, une place entourée de grands ormes voyait tous les dimanches les ébats d'une jeune troupe dansante, entendait le gros rire excité par le vin, seul amour des vieillards ; et là, la renommée, l'opinion publique dressaient leurs tréteaux tout comme ailleurs, bien qu'ils fussent de bois couvert encore de son écorce.

Sur cette place était une maison un peu moins humble que les autres ; elle avait un premier étage orné de trois croisées à persiennes vertes ; la porte étaient peinte avec un soin tout particulier, et le Girodet de l'endroit avait su trouver deux teintes de gris pour figurer des moulures ; enfin, au-dessus de la porte, il avait écrit *Mairie* sans faute d'orthographe, parce qu'il avait peint ce mot sacramentel à l'aide du *Bulletin des Lois*. De chaque côté de la porte s'élevait un rosier entouré d'un petit treillage vert, et ces deux arbustes portaient leurs têtes touffues garnies de roses jusqu'aux persiennes du premier, habité par la charmante Catherine.

Cette maison était la seule, celle du curé exceptée, qui fût couverte en tuiles rouges et qui eût un grenier où l'on pouvait étendre et sécher la percale que soulevait le sein de Catherine, et la cravate dont le maire avait fait son écharpe.

En entrant dans cette maison on reconnaissait sur-le-champ la présence d'une jeune fille, car la propreté la plus recherchée était la seule chose qui décorât l'escalier antique qui s'offrait aux regards. D'un côté était la cuisine à large cheminée, aux fourneaux de terre cuite, au carreau toujours brun quoique propre ; le coffre au pain, l'armoire aux provisions, la poële suspendue, la table reluisante, tout était net, et il n'y avait pas une seule araignée pour écouter le bruit mélancolique des gouttes d'eau qui s'échappaient lentement de la fontaine d'osier qui garnissait un des angles de la salle.

De l'autre côté était la chambre de Grandvani : au fond, on voyait le lit à colonnes torses antiques et à rideaux de serge verte ; le plancher en solives de noyer et le carreau de tuile étaient propres et toujours frottés ; sur la cheminée de pierre de liais était un miroir à côté duquel pendait l'almanach de l'année ; et de l'autre, une mauvaise estampe qui représentait *la mort de ce pauvre Crédit*, tué par les peintres, les musiciens, les auteurs, les acteurs, les agioteurs, avec une longue histoire qui commentait cette tragique aventure ; mais le dessinateur, ne pouvant représenter les gouvernements sous une forme matérielle, attendu qu'ils en changent trop souvent, avait omis une partie des assassins du pauvre *Crédit*.

En face de la cheminée se trouvait une longue boîte qui contenait le balancier d'une horloge à son-

nerie surmontée de la statue d'un animal dont la dorure s'effaçait; le papier qui décorait le mur était chargé de ces oiseaux qui chantent et vous regardent sans cesse du même œil, ce que ne font pas les gens en place et les amis.

La fenêtre était ornée de deux rideaux d'indienne à mille fleurs, doublée de calicot; et c'est là qu'une chaise en permanence devant une petite table à ouvrage en manière de chiffonnière, sur laquelle des ciseaux, un dé, du fil, de la cire, la veste de Grandvani, une collerette à moitié brodée, indiquaient la place habituelle de Catherine : c'est là qu'elle se met, parce que là elle aperçoit, à travers le carreau, tous ceux qui passent sur la place. Avant de connaître Abel, elle voyait venir de loin le maréchal Jacques Bontemps, et son père savait quand il approchait en voyant Catherine venir l'embrasser; car elle n'osait avouer qu'elle accourait pour se regarder dans la glace, afin de s'assurer que son fichu était droit, sa figure gentille, et ses boucles de cheveux bien posées; elle rougissait, écoutait, et courait ouvrir la porte, après avoir mis une chaise à côté de son père.

Pour Grandvani, il était au coin de sa cheminée, du côté de son lit, dans une grande bergère de velours d'Utrecht dont on ne distinguait plus la couleur primitive; mais il y avait lieu de croire qu'elle fut jaune jadis, attendu qu'elle était presque blanche, tant elle était usée, et que le jaune seul devient blanc. Ce vieillard, toujours en culotte noire, en bas noirs, avec un habit bleu à gros boutons de métal taillé à facettes, et portant un bonnet gris en forme de pâté, tel qu'en ont les conducteurs de diligence, ce vieillard, bon homme et jovial, un peu avare, aimant le vin, mais encore plus sa fille, agissait dans le pays dont il était le coq comme les autocrates d'Orient, c'est-à-dire qu'il sortait rarement, et son occupation favorite était de jaser et de lire. Il avait à côté de lui une table sur laquelle gisaient les registres de la Mairie, un encrier, quelques plumes, le cachet, signe de son pouvoir; enfin, une Bible à estampes, plus les lois et ordonnances qu'on lui envoyait et d'où il tirait les principes de sa conduite en cherchant à deviner ceux du gouvernement, recherche dans laquelle il était aidé puissamment par Jacques Bontemps, ce qui fait qu'ils se trouvaient deux à s'égarer dans ce labyrinthe inextricable.

Le plus souvent le silence régnait, et le balancier de l'horloge était seul à parler, surtout depuis que Catherine aimait Abel.

Les meubles de cette chambre étaient à l'avenant: une table de noyer qui avait servi à plus d'une fête, des chaises garnies de coussins d'indienne, des fauteuils antiques, et sur la cheminée, devant la glace, une bonne Vierge de plâtre tenant son enfant aux joues couvertes d'un peu de carmin, un portrait en plâtre du roi et un buste de Bonaparte composaient l'ameublement de cette demeure de paix et de tranquillité.

C'était devant ce foyer et devant Grandvani que l'on venait vider toutes les querelles du village; il en était le roi, et n'avait pas d'autres ministres que le curé et le maréchal-des-logis, tous gens de bonne composition, n'aimant ni les récréations, ni les interventions, ni les révolutions, ni les destitutions, ni les épurations, ni les conspirations, ni les réconciliations véritables ou non.

Ce salon de paix respirait donc une aisance champêtre et un calme qui plaisaient à l'âme; mais il aurait paru le paradis à qui eût vu la charmante Catherine assise sur sa chaise, le visage éclairé par le jour, la main agile à tirer le point, doucement rêveuse et regardant son père avec une tendresse douce et calme, un plaisir pur; écartant parfois les boucles de ses cheveux de dessus son front blanc et riche d'innocence, et se levant pour chasser quelques grains de poussière, seule chose qu'elle pût haïr au monde. Telle elle était jadis, naïve, rieuse, le regard vif, mais ignorant et chaste, écoutant tout avec une curiosité de vierge, et souriant à ce qu'elle ne comprenait pas; mais au moment que nous allons décrire, si l'ameublement, la chambre, l'air, le bon Grandvani, rien n'est changé, la pauvre enfant n'est plus la même.

Une lampe est placée sur la cheminée, Grandvani est à demi assoupi dans sa bergère, et Catherine se brode un fichu de mousseline à la lueur rougeâtre de l'astre nocturne qui brille dans cette modeste chambre; Françoise la domestique est dans un coin qui tourne son rouet et file en silence. La pauvre Catherine, qui jadis causait à tort et à travers sur ce qui se passait au village et remplissait auprès de son père l'office d'une gazette et l'empêchait de dormir après son dîner, Catherine est muette, même après l'événement qui étonne le village et dont le bruit n'a pas encore franchi le seuil de la maison du maire : cependant Catherine connaît le fait, puisqu'elle est une des actrices et qu'elle a vu de ses yeux ce qui *stupéfie* le village entier; oui, mais Catherine est muette, elle laisse endormir son père, qui longtemps tâche de retenir sa tabatière, qui enfin s'échappe d'entre ses doigts; Catherine tire le point de son feston lentement, souvent elle s'arrête, lève les yeux, croit apercevoir une image chérie et se plaît à cette contemplation.

La pauvre enfant aime, elle aime de l'âme, ses sens n'y sont pour rien, elle voudrait entendre toujours cette douce voix qui parle enchantement et féerie, elle voudrait toujours mêler par un regard

son âme à celle de celui qui lui paraît toute beauté, tout amour.

Le silence règne si bien dans la chambre, que l'on peut compter les mouvements de l'horloge et du rouet de Françoise; tout à coup on frappe à la porte, et plusieurs voix se font entendre : on remarque celle de Jacques Bontemps. Catherine ne se lève plus précipitamment, ce n'est plus elle qui court ouvrir la porte, elle ne regarde plus au miroir encadré dans du bois noir travaillé et sculpté; non, elle reste immobile, des pleurs sont près de ternir le cristal de ses yeux, et c'est Françoise qui se lève et court ouvrir la porte: à ce bruit Grandvani s'éveille.

Le père d'Antoine et le maréchal-des-logis entrent, et leur contenance annonce qu'un événement extraordinaire a eu lieu.

— Bonjour, M. le maire, dit le gros fermier en s'asseyant auprès de Grandvani.

— Cela va-t-il bien, père Grandvani? dit le grand cuirassier en secouant la main du père de Catherine. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, vous ne reconnaissez donc plus vos amis, puisque depuis un temps infini vous ne venez plus ouvrir?... c'est que j'entendais bien à travers la porte quand c'était vous! vous fredonniez si joliment un petit refrain de chanson... Catherine ne répondit rien, et Jacques Bontemps la regarda avec étonnement.

— M. le maire, dit le gros fermier en tournant son chapeau entre ses mains, je viens pour une affaire de conséquence : mademoiselle Catherine vous en a sans doute parlé, car il n'y a pas un enfant dans le village qui n'en cause.

— Qu'est-ce donc? répondit Grandvani; non, je ne sais rien....... Françoise, apporte-nous une bouteille de vin : cela nous rincera le gosier.

— Et la poussière s'en ira en paroles, ajouta le soldat.

— Figurez-vous, continua le fermier, que cette petite Juliette qui voulait épouser mon fils est revenue cette nuit chez elle avec vingt mille francs en or.

— Bah!..... dit Grandvani en ouvrant de grands yeux, où donc les aurait-elle pris?.....

— Ah! mais voilà!... reprit Jacques Bontemps, c'est *qu'il* y en a *qui* disent *qu'elle qui* n'avait pas un sou vaillant, et qui avait le diable au corps pour Antoine, aura été détrousser quelqu'un! car une fille qui aime, c'est pire qu'un régiment de grenadiers...

Ici Catherine se mit à rougir et interrompit brusquement le cuirassier en s'écriant : — Fi, que c'est mal d'accuser cette pauvre Juliette d'une action aussi infâme!... Elle qui est si douce, si aimante, si jolie, comment voulez-vous...

— Ah! vous en savez quelque chose, dit le fermier, car tout le village dit que vous l'avez aidée à porter jusque chez elle le sac d'or...

— Certainement, répondit Catherine.

— Ah! père Grandvani, s'écria le cuirassier, voyez donc votre fille! en a-t-elle un pied de rouge sur la figure!

Grandvani, regardant sa fille, lui dit d'un ton qu'il voulait rendre sévère : — Catherine, que signifie ce mystère? qu'est-il donc arrivé? Est-ce que ce serait toi qui aurais ouvert si doucement la porte à dix heures? j'ai cru que c'était Françoise.... et je cherchais déjà qui pouvait être son amoureux.

— Oui, mon père, c'est moi...

A ces mots Grandvani posa son verre sur la table, Françoise quitta son rouet, le cuirassier caressa sa moustache, le fermier ne tourna plus son chapeau, et tous les quatre restèrent immobiles, l'œil attaché sur Catherine, la bouche béante; et la pauvre enfant regardant le fermier lui dit :

— Eh bien! père Verniaud, vous allez rendre votre fils heureux puisque Juliette est riche, et vous venez sans doute ici remplir les formalités?

— Non, mademoiselle, reprit le fermier, tant que je ne saurai pas à quelle source Juliette a puisé ces vingt mille francs, je ne bougerai pas.

— Allons, ma fille, dis-nous d'où cela lui est tombé?...

Alors Catherine, en rougissant mainte et mainte fois, raconta l'apparition du génie de la lampe aussitôt qu'un beau jeune homme la frottait en frappant sur une pierre enchantée. Elle dit tout ce qu'elle savait sur le fils du chimiste, et ses éloges naïfs, sa candeur, allumèrent la bile de Jacques Bontemps, qui s'écria :

— *Nom d'un petit bonhomme!* j'y vois clair! et ce beau conscrit-là est quelque malin qui n'aura fait que payer ce qu'il prenait... Par le tuyau de ma pipe, mille bombes! vous ne serez pas le grand-père du garçon de votre fils, père Verniaud, car cette magie-là cache quelque *farce*, et je vous dis que c'est une *couleur* que mademoiselle Catherine vous donne. Une lampe qui crache des génies qui ont des écus! à d'autres!... l'argent est si haut que personne ne peut l'atteindre! comment veut-on qu'il pousse comme cela?...

— J'ai dit la vérité, reprit Catherine avec un accent plein d'innocence : ce que j'ai raconté, je l'ai vu, et quant à Juliette je ne comprends pas ce que M. Bontemps veut en dire.

— Je sais bien qu'avant la révolution, dit le maire, cette chaumière avait une cheminée comme celle d'une forge, et lorsque j'y fus, par l'ordre de M. le curé, j'y vis comme des diables; mais il se pourrait bien qu'on y ait fait de la fausse monnaie...

L'idée de Grandvani fut saisie avec avidité, et sur-le-champ on envoya Françoise chercher Juliette.

Elle vint : Antoine l'accompagnait, ils se tenaient par la main, le bonheur le plus pur animait leurs yeux, leurs mouvements, leur contenance. Ils ne disaient pas un seul mot sans se consulter de l'œil, ne restaient pas une minute sans se regarder, et semblaient craindre que le Temps avec tous ses siècles n'eût pas assez d'espace pour suffire à leurs tendresses. Antoine, grand, fort; Juliette, mince, fluette, jolie, étaient là, devant le maire, comme un modèle, une image éternelle d'une heureuse union.

— Voyons, dit le maire, une des pièces d'or de votre dot?...

Juliette en jeta une sur la table, et tout le monde la fit retentir sur le carreau, sur le manteau de la cheminée, et toujours elle fit entendre ce son pur au bruit duquel tombent les consciences des hommes et les murailles des villes, après lequel tout le monde court, et dont le tintamarre le plus bruyant ne vaut pas une minute de plaisir.

— C'est bien extraordinaire!..... s'écria Grandvani, convaincu que la pièce était de bon aloi.

— Allons, dit le fermier, craignant déjà que les vingt mille francs ne lui échappassent; puisque mademoiselle Catherine est témoin du fait, Antoine épousera Juliette, quitte à vérifier l'existence de la lampe : ce sera un bien pour le village, si l'on peut avoir tout ce que l'on désire.

Il ne fut question que de la *Lampe merveilleuse* dans tout le village, et tout le monde tourna des regards d'envie vers la chaumière : les uns révoquaient en doute une pareille aventure; les autres, en voyant Juliette avec sa dot, souhaitaient qu'il leur en arrivât autant ; enfin, tous désiraient voir le bel habitant de la chaumière du diable. Au milieu de toutes ces circonstances, il y eut un tel contentement de l'heureuse réussite des amours de Juliette et d'Antoine, que tous les matins les jeunes filles du village vinrent mettre une fleur aux bans qui étaient affichés à la porte de la Mairie.

Ces rubans, ces fleurs, Catherine les voyait, et chaque jour ils excitaient une vive peine au fond de son cœur, car la félicité de Juliette lui faisait comparer son sort au sien, et cette comparaison lui était bien cruelle.

Quelques jours après cette scène, elle fut trouver Juliette, et lui dit :

— Tu es heureuse, toi!... ô ma chère amie! j'ai hérité de tout ton malheur ! j'aime ton bienfaiteur; aide-moi, je t'en supplie, à rester seule en possession d'aller à la chaumière de la colline : tu vois comme tout le monde dans le village parle de se rendre à son habitation pour *le* voir *lui*, sa lampe, car c'est la lampe plus que *lui*-même qu'ils veulent examiner. Ils l'importuneront, il verra d'autres femmes que moi ! n'est-ce pas assez que j'aie déjà sa fée pour rivale? aide-moi donc, ma chère Juliette, et publions qu'il a dit qu'il ne voulait correspondre qu'avec l'une de nous deux; et tu auras bien soin, si quelqu'un désire quelque chose, de toujours t'en rapporter à moi.

En entendant ce discours entremêlé de pleurs, Juliette consentit à tout, mais elle supplia de son côté Catherine de faire en sorte que le bel inconnu vînt à sa noce et fût témoin du bonheur qui était son ouvrage.

Lorsque cette singulière volonté du fils du chimiste se répandit dans le village, Jacques Bontemps, réfléchissant au changement de conduite de Catherine, commença à soupçonner quelque *drôlerie*, car telle fut son expression, et il se promit bien de découvrir le secret de cette aventure mystérieuse.

XI.

LA LAMPE EST VOLÉE.

Un matin, Catherine revint à la chaumière qui contenait toute sa vie et tout son bonheur : elle aperçut Abel assis sur son banc, et aussitôt qu'elle vit celui qu'elle aimait, l'expression de tristesse qui assombrissait son visage fit place à l'animation de la joie la plus pure. Abel était triste, elle le vit sur-le-champ, et sur-le-champ elle devint triste, car elle ressemblait à ces nuages qui, dans le ciel, empruntent leurs couleurs au soleil.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle d'un ton qui respirait une tendre compassion.

— Hélas! répondit-il, voilà trois jours que je ne saurais vivre sans elle. Ah! ma chère Catherine, elle me rend la vie par un regard : loin d'elle ou sans elle, tout est froid, sans couleur, terne, mort; rien ne me plaît : tout à l'heure j'ai dit quelque chose de dur à Caliban, et le pauvre homme a pleuré ! j'aurais voulu me mettre à ses genoux et lui demander pardon, mais quand il a vu ma douleur, il a prétendu qu'il voudrait toujours être maltraité ainsi : j'ai pleuré à mon tour, et je me suis réfugié là, sur un banc, pour penser à la jolie fée des Perles.

— Elle est donc bien jolie?... dit Catherine, oubliant en ce moment toutes les recommandations du village.

— Je le sais à peine, répondit Abel; car, alors que je la vois, je crois avoir une vision céleste qui me présente une âme pure dégagée de toute forme humaine.

— Vous n'aimerez personne au monde?... demanda Catherine en tremblant.

— Oui, dit Abel, je n'aimerai qu'elle d'amour, mais je sens que je t'aime aussi !

Catherine resta pensive : ce mot, bien qu'il n'exprimât point le sentiment qu'elle demandait, lui causait pourtant une vive émotion.

Elle rompit de nouveau le silence pour supplier Abel de venir à la noce de Juliette. Abel s'y refusa longtemps; mais Catherine mit une si gracieuse insistance dans ses prières que le fils du chimiste consentit enfin à descendre au village.

— Catherine, dit-il alors, c'est à une condition : je ne t'ai rien donné qui te rappelât l'amitié fraternelle que je t'ai vouée. Eh bien ! je veux qu'à cette fête, où chacun se parera de son mieux, tu sois la plus brillante. Viens donc !... Et, la prenant par la main, il la conduisit auprès de la pierre. Abel ayant rempli la formalité d'usage en frottant la lampe qu'il portait toujours sur lui, le joli génie, la tête couronnée de fleurs toujours fraîches, parut sur-le-champ : Abel lui demanda une parure superbe pour Catherine. Le génie cueillit un long brin d'herbe encore chargé de rosée, et mesura la taille svelte de la jeune fille, qui rougissait; puis, il promit d'obéir aux ordres de son maître le plus promptement possible.

La pauvre Catherine s'en alla toute joyeuse annoncer cette nouvelle à Juliette.

— Il viendra, lui dit-elle; sans doute, tous les regards tomberont sur lui, et moi seule je pourrai presser sa main, moi seule je le connais, ah! ce bonheur est beaucoup, c'est tout... oui, c'est tout ce que je demanderais au ciel !

A quelques jours de là, Catherine était prête à se coucher; soudain grand bruit sur la place, elle ouvre sa fenêtre et aperçoit un cavalier qui se dirige vers sa maison. Le cavalier approche, il s'arrête devant la porte de Catherine, qui descend; alors, sans mot dire, l'inconnu lui remet un paquet sur lequel elle lut à la clarté de la lune, seul réverbère qui existât au village : *A mademoiselle Catherine Grandvani.*

On pense bien que Catherine ne dormit guère lorsqu'après être revenue dans sa modeste chambre elle eut défait le paquet et admiré une charmante parure, composée d'une robe de dessous en satin blanc et d'une autre robe qui lui sembla être de la dentelle, mais qui en réalité n'était qu'un très beau tulle brodé : un rang de fausses perles, qu'elle eut garde de ne pas croire véritables, serpentaient autour des crevés qui formaient la garniture, et le corsage de cette robe charmante était d'une élégance qui ravit Catherine. En effet, le haut des manches était garni de glands de perles qui jouaient autour des bras, et une guirlande de petites perles était brodée sur le busc et autour de la taille.

Un peigne en or garni de perles, des souliers de satin noir, des gants blancs glacés et très-fins complétaient cette parure; enfin Catherine trouva au fond du carton un collier délicieux et des boucles d'oreilles formés de gros grains de jais magnifique. Cette toilette, où rien n'était oublié, avait évidemment été choisie par la main d'une femme, car les fées sont des femmes. La fée, sans doute, avait pensé qu'il n'y avait qu'elle dont la peau fût d'une blancheur assez parfaite pour que les perles ne l'altérassent point. Le collier noir était-il une épigramme à sa rivale, ou une attention délicate? la question est difficile à décider : quoi qu'il en soit, le collier fut la seule chose que Catherine osât essayer : elle dégagea son joli col, mit le collier noir, et sauta de joie, frappa dans ses mains en voyant combien sa peau d'albâtre paraissait mille fois plus blanche par l'opposition de ce bijou.

Elle s'en fut à sa croisée, regarda dans les airs du côté de la colline, et là son cœur adressa mille tendresses d'amour à son idole chérie; les zéphirs se chargèrent sans doute de porter ses adorations à leur adresse.

— On a beau dire, ajouta-t-elle en revenant à sa glace, une fille a un tout autre air avec des bijoux ! cela donne une tournure... Et la naïve enfant, transportée d'un orgueil bien pardonnable (car il n'était point uni à de perfides desseins) et pensant à l'effet qu'elle produirait à la noce de Juliette, courut éveiller Françoise, et une seconde fois elle admira devant un miroir le bon goût de sa parure, dont elle jouit doublement en voyant l'étonnement de la servante.

— Ah! s'écria-t-elle quand elle fut couchée, celui qui me donne une telle parure doit m'aimer...

Le jour tant désiré du mariage d'Antoine et de Juliette arriva. Il faudrait le génie qui a dirigé les pinceaux de l'école hollandaise pour donner une idée du tableau que présenta la place de l'église.

Sous les ormeaux touffus on avait semé du sable fin et formé une place carrée; à l'une des extrémités, quelques tonneaux vides, recouverts par des planches, servaient de piédestal aux deux ménétriers du village, dont les violons étaient garnis de rubans de toutes les couleurs. Autour de cet orchestre bien simple, une foule de jeunes gens et de jeunes filles, tous endimanchés, et respirant cette gaîté franche des gens qui ne sont point blasés sur le plaisir, riaient, dansaient et folâtraient. Il régnait au milieu de ce bruit et de cette confusion un air d'entraînement et de bonheur qui inspirait l'envie de s'y mêler.

Autour de la place il y avait des tables toutes dressées où les vieillards, en habit de gala, parlaient, raisonnaient et déraisonnaient en se versant à boire ou en jouant aux cartes. Quelques-uns cependant

restaient debout, les mains croisées derrière le dos, et contemplaient les ébats de la jeunesse en se souvenant de leurs jeunes années, et faisant des réflexions demi-tristes, demi-plaisantes sur la vieillesse. Ces visages hâlés et ridés par le travail souriaient tous, et ces voix cassées repétaient encore les joyeux chants de la jeunesse.

Le couple fortuné n'était pas encore arrivé, et Catherine manquait aussi. Catherine, après la messe, s'était habillée furtivement, et furtivement avait été chercher son cher Abel. Aussi, après la danse, on regardait du côté de la rue, et une inquiétude grave se manifestait sur les visages des gens de la noce privés des souverains de la fête : une curiosité encore plus forte agitait les esprits, car on n'avait pas oublié que Juliette s'était vantée de voir à sa noce son beau bienfaiteur, le fils du chimiste.

— Viendra-t-il avec sa lampe ? demandait une jeune paysanne.

— On dit qu'il est beau comme un ange du ciel, disait une autre.

— Savez-vous, disait un fermier dans un coin à l'un de ses confrères, que le gros Mathurin n'est pas sûr de renouveler son bail pour la belle ferme de madame la duchesse de Sommerset, cette dame anglaise si riche, et que c'est une bonne chose à faire que d'en offrir douze mille francs ? si cette lampe dont on parle tant avait le pouvoir de signer des baux, ce serait encore mieux.

— Est-ce que tu crois ces bêtises-là? répondit le fermier.

A ce moment, des petits enfants parurent dans la grande rue du village, et ils accoururent avec cet air d'étonnement qui donnait lieu de croire qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire : ils retournaient la tête mainte et mainte fois, s'arrêtaient, regardaient, et puis accouraient en silence et comme stupéfaits. Bientôt l'on vit arriver sur la place Catherine dans sa brillante toilette, donnant le bras à Antoine, et le fils du chimiste conduisant la jolie Juliette; le père d'Antoine suivait respectueusement Abel, car un homme qui jette vingt mille francs à une jeune fille qu'il voit pour la première fois et dont il n'attend rien, n'était pas à dédaigner. A l'aspect de ce quadrille le silence régna et l'on accourut en haie sur son passage : il semblait que l'on n'eût pas assez d'yeux pour contempler Abel, dont la mise singulière et la beauté frappaient d'étonnement tous les paysans. La lampe surtout, cette lampe qu'il portait en sautoir comme la chose la plus précieuse qu'il eût au monde, puisqu'elle venait de la fée des Perles, la lampe semblait un soleil dont tout le monde voulait avoir un rayon. Ce ne fut que longtemps après que cette première fureur de curiosité eut été assouvie qu'un long murmure se fit entendre quand on vit Catherine aussi belle, aussi resplendissante.

Le percepteur se trouvait à côté de Jacques Bontemps, qui, à l'aspect de Catherine habillée aussi somptueusement, avait froncé le sourcil et remué la tête d'une manière singulière; le percepteur dit à l'un de ses partisans, assez haut pour que le cuirassier l'entendît :

— Voilà ce que c'est que de connaître des enchanteurs! ils donnent de belles robes; voyez mademoiselle Catherine, elle a joliment frotté la lampe, puisque l'on dit qu'il faut la frotter pour avoir ce qu'on veut...

Le ton ironique de ces paroles enflamma le maréchal-des-logis, qui, se tournant vers le pauvre percepteur, le regarda de manière à le faire taire sur-le-champ.

— Sac à chiffres ! s'écria-t-il, par mon *bancal* (c'est le nom que les cuirassiers donnent à leur sabre), il ne tient à rien que je ne te.... Si jamais j'entends une syllabe de médisance sur Catherine, je coupe les oreilles de l'orateur ! c'est entendu... marchez au pas, et gare la bombe!...

Jacques Bontemps aimait Catherine, il l'aimait profondément, quoique ses manières brusques semblassent incompatibles avec un sentiment aussi délicat que l'amour. Il serait mort pour Catherine avec le même sang-froid que s'il eût obéi à son capitaine.

Abel se tint debout contre les tonneaux, c'est assez dire que Catherine n'eut pas d'autre place; Jacques Bontemps vint trouver la fille du maire ; il la regarda avec un air d'intérêt et de douleur, et lui dit à l'oreille de manière que personne ne pût entendre :

— Catherine, je t'aime du plus profond de mon cœur, et quand tu serais éprise d'un autre je ne t'en chérirais pas moins; mais, mon enfant, la vanité te perdra, ces beaux habits te trahissent, et tout le monde en jase : tu peux être plus belle pour les autres, mais pour ceux qui t'aiment, sous quelque forme qu'on te voie, tu seras toujours la même.... Qui t'a donné cette parure ?

— La lampe, dit-elle en rougissant.

— La lampe !....... répéta le cuirassier en hochant la tête : ah ! Catherine, Catherine, je m'en assurerai!

La jolie fille n'entendit pas ces derniers mots. En effet, la présence d'Abel, qui ne parlait qu'à elle et lui gardait sa place, avait rendu la pauvre Catherine presque ivre de bonheur : elle était gaie, vive, animée, et sa folie amoureuse semblait se répandre sur toute l'assemblée.

Catherine venait à chaque instant recueillir les paroles d'Abel, interroger son âme, épier ses regards, jouer avec la lampe qu'un cordon de soie passé autour

de son col laissait pendre sur son cœur; et Abel, de son côté, avec la naïveté qui le distinguait, passait ses doigts dans la chevelure de Catherine, lui pressait la main devant tout le monde, et tout le monde enviait le bonheur de Catherine, et personne, pas même Grandvani, n'osait parler à ce beau jeune homme.

— Tu es bien jolie aujourd'hui, Catherine, lui disait Abel; et Catherine de danser en souriant à chacun et de dire à Juliette : — Je suis la plus heureuse qui soit en ce moment sur la terre : il m'aimera...

Jamais il n'y eut pour Catherine une plus heureuse journée, une époque de sa vie plus belle. Les incidents les plus simples de cette fête se gravèrent dans sa mémoire en traits ineffaçables.

Pendant qu'elle dansait avec tant d'abandon et de charme, son collier noir se détacha et tomba aux pieds d'Abel. Il le ramassa, le tint longtemps entre ses mains, le froissa, s'en amusa. Catherine, après la contredanse, s'aperçut de l'absence de son collier, elle le chercha; Abel, le cachant aussitôt dans son sein, la laissa quelques moments en proie à son inquiétude.

— Mon collier!... dit-elle, et tout le monde de chercher : — Je n'y attache de prix, dit-elle à Abel, que parce qu'il vient de vous!... Abel le tira de son sein, baisa le collier et le passa lui-même au col de Catherine, qui furtivement embrassa le collier à la même place. Le collier dès ce jour fut un trésor pour elle.

Après chaque contredanse, elle accourait vers Abel avec la joie, la légèreté, le bonheur d'un jeune faon qui retourne à sa mère après avoir été jouer un moment sur l'herbe fraîche : regarder cet amant chéri pendant qu'elle dansait, désirer la fin de la figure pour se trouver à ses côtés et lui presser la main, tels furent les délicieux riens qui animèrent cette soirée. Il faut avoir aimé, il faut avoir senti son cœur brisé par le dernier coup de l'heure du rendez-vous lorsqu'on vous a dit : — A telle heure je vous attendrai... pour apprécier la joie de Catherine.

Catherine, en qui le bonheur exaltait tous les sentiments tendres, accourait quelquefois par compassion à côté de Jacques Bontemps, le lutinait, plaisantait avec lui; et le pauvre cuirassier était satisfait de ce *bonheur de reflet*, tant Catherine mettait de grâce et de coquetterie à le lui prodiguer. Enfin elle parut si charmante, que toutes les jeunes filles et les jeunes gens, les femmes et les vieillards, tout le village enfin l'admirait et lui portait non pas envie, mais ce sentiment qui se trouve entre l'admiration et la jalousie. Cette fête fut son triomphe, le plus beau jour de sa vie, et toute cette clarté céleste venait de la présence de celui qu'elle aimait; elle s'était étourdie sur l'avenir et jouissait du présent qu'elle embrassait avec ardeur.

Au milieu de la fête, on apporta au maréchal-des-logis un paquet timbré du cachet du ministère des finances. Catherine était auprès de Jacques lorsque celui qui allait chercher les lettres apporta cette importante dépêche.

— Ah! dit Catherine en saisissant la lettre, vous nous parlez toujours de votre correspondance avec les ministres : moi je veux savoir comment ils parlent, ou du moins comment ils écrivent; donnez-moi cela, M. Jacques.

— Non, Catherine, non, répliqua le cuirassier qui, voyant le percepteur accourir, craignit que ce papier n'annonçât la nomination de son rival.

— Lorsqu'on aime quelqu'un, répondit Catherine, on n'a rien de caché pour lui..... Et la petite mutine s'enfuit à côté d'Abel en tenant le paquet et faisant mine de le décacheter.

— Eh bien, jurez-moi de m'épouser si cette lettre contient ma nomination, ou si l'on m'y donne l'espoir d'être nommé.

— L'épouser!.... répéta Catherine en regardant tour à tour le cuirassier, la lettre et Abel; tout le monde faisait cercle et attendait avec impatience : Jacques n'était pas tranquille, car on allait découvrir la vérité quant à son prétendu crédit, et Catherine tenait son sort entre ses mains.

Catherine, regardant la lampe, jugea qu'elle ne s'engageait pas à grand'chose; car, disait-elle : — Le génie ayant tout pouvoir, me dégagera de ma promesse, si Abel vient à m'aimer..... Elle promit devant tout le village d'épouser le cuirassier, si la lettre lui donnait l'espoir d'être percepteur, et le père Grandvani engagea sa parole avec celle de sa fille.

Le cuirassier changea de couleur lorsqu'il vit l'enveloppe tomber en morceaux et le silence régner.

Abel regardait cette scène avec curiosité sans y rien comprendre. Pendant toute cette fête même, il avait eu cette insouciance que donne la mélancolie, et, ne pensant qu'à sa fée, il jouissait peu d'un bonheur qui était son ouvrage.

A peine Catherine eut-elle lu des yeux les premières lignes, qu'elle plia la lettre et la remit à Jacques Bontemps, qui crut, avec tout le village, que Catherine devenait sa femme : le percepteur frémit, mais il eut sujet d'être joyeux, car le visage de Bontemps n'annonça pas le plaisir. En effet, voici ce que contenait la lettre :

« MONSIEUR,

« Son Excellence a été indignée de la manière « dont vous avez réclamé sa protection, et le souve-

« nir de l'obligation que Monseigneur vous a eue « vous a seul préservé des effets de sa colère. Ca- « lomnier, quand on a été soldat, est un mauvais « moyen d'arriver à son but : l'employé que vous « cherchez à évincer est un honnête homme et a « toujours bien rempli ses devoirs : il n'a pas encore « acquis le temps de service nécessaire pour être « mis à la retraite, et le style de votre placet n'a pas « engagé Son Excellence à vous chercher un autre « emploi, etc. »

Jacques Bontemps, atterré, admira la délicatesse de Catherine; mais quand Grandvani vint lui demander quelles nouvelles il recevait, il n'eut d'autre ressource que de rappeler toute son audace : il lui répondit qu'il serait nommé à la place de percepteur, et que Son Excellence venait de la lui promettre aussitôt qu'on aurait trouvé une autre place pour le percepteur actuel.

— Eh bien! qu'à cela ne tienne, M. Bontemps, répliqua le percepteur : le receveur de L.... vient de mourir, qu'on me donne cette recette particulière, et je vous cède ma perception avec plaisir...

— On verra !... répondit Bontemps avec l'air d'un ministre en faveur, on verra... dans quelque temps.

Le cuirassier, pensif, contemplait Abel et Catherine, et il frémissait de rage : tout à coup, en voyant le ruban qui tenait la lampe merveilleuse, il conçut l'idée de s'en rendre le maître. — Si cette lampe, se dit-il, a donné vingt mille francs, des robes, des bijoux, si elle est aussi puissante qu'on le dit, le génie que j'aurai à mes ordres me fera avoir la place.

Alors, quand la fête fut sur le point de finir, que la nuit fut venue et qu'Abel parla de s'en aller, Jacques Bontemps se glissa derrière les tonneaux, se munit d'une paire de ciseaux, coupa le ruban, se saisit du précieux talisman, et avant qu'Abel s'en fût aperçu, le cuirassier était déjà loin, possesseur de ce bijou miraculeux et en proie à la joie la plus vive.

Juliette et Catherine reconduisirent Abel jusqu'à sa chaumière : Caliban l'attendait avec une vive impatience. En se séparant des deux jeunes filles, il les embrassa avec une candeur toute virginale, et Catherine, retirée dans sa modeste chambre, se jeta à genoux, éleva au ciel une fervente prière pour le remercier du bonheur de cette journée : le baiser d'Abel, tout chaste qu'il était, lui brûlait encore les lèvres.

XII.

ABEL DANS L'EMPIRE DES FÉES.

Le rusé cuirassier ne se possédait pas de joie de tenir la lampe en sa possession : il mit dans sa confidence un de ses anciens camarades, et pendant la moitié de la nuit ils furent avec le talisman comme le savetier de La Fontaine avec ses cent écus; ils ne savaient où cacher leur trésor. Le cuirassier, ignorant les formalités qu'il fallait remplir pour faire paraître le génie de la Lampe, avait beau frotter et appeler, rien ne venait. Ils furent forcés d'attendre le jour, et Jacques Bontemps se promit d'apprendre de Catherine la manière dont on se servait de ce talisman.

Le soldat fut donc voir Catherine, et, après mille détours, il arriva à lui demander des renseignements sur le fils du chimiste, et, feignant de se refuser à croire à la puissance de la lampe, il fit détailler à Catherine tout ce que l'on faisait pour évoquer le génie. Alors, à la nuit tombante, le maréchal-des-logis se rendit à la colline avec son camarade, et après avoir cherché et trouvé la pierre, ils firent comparaître le petit génie, qui leur chanta son hymne d'obéissance.

Le cuirassier et le hussard restèrent la bouche béante et en admiration devant le groupe qui s'offrait à leurs regards : la beauté de la jolie fille qui les regardait avec surprise, tout en s'inclinant devant la lampe, leur fit oublier ce qu'ils voulaient.

— Je donnerais encore bien cet outil-là, dit le hussard en montrant la lampe, pour embrasser ce petit génie.

— Que voulez-vous? répéta la jolie voix douce.

— Je veux, reprit le cuirassier, que vous obteniez sur-le-champ pour Jacques Bontemps, ancien maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde, la place de percepteur de la commune de V..., et, s'il est possible, la place de receveur de L... pour celui qui est le percepteur actuel, car il ne faut blesser les intérêts de personne.

Le nègre et le génie s'entre-regardèrent : l'Africain disparut, et revint promptement écrire sous la dictée de Jacques ce qu'il voulait. Quand cela fut fait, le génie s'écria en agitant son écharpe d'or :

— Avant que vos yeux aient goûté trois fois le sommeil, que vous ayez respiré six mille fois, que vous ayez vu trois aurores et trois rosées du soir, vous aurez été satisfait. Je vais courir sur les airs, traverser les cieux, et mon maître sera content....

Une flamme bleuâtre s'échappa de dessous leur trône, et ils disparurent en laissant les deux soldats en proie à la plus étrange surprise.

— Jacques, dit le hussard, ce n'est pas bien de n'avoir pensé qu'à toi : ne pouvais-tu pas demander quelque chose pour moi? j'épouserais la sœur d'Antoine si j'avais du bien. La ferme de madame la duchesse de Sommerset est à louer : demande un bail pour moi? le gros Thomas veut en donner quinze mille francs, tâche que la duchesse me la cède à

douze mille francs ; j'épouserai la sœur d'Antoine, et je deviendrai riche.

Jacques frotta la lampe, appela le génie, qui reparut avec la même soumission.

— Va trouver, lui dit le cuirassier, la duchesse de Sommerset ; qu'elle loue sa ferme à Jean Leblanc, ancien hussard de la garde, moyennant douze mille francs, et qu'on apporte le bail à signer au plus tôt, avec cinquante bouteilles de vin de Champagne que nous boirons en l'honneur de la duchesse, la plus jolie femme du monde ! mais je veux, de plus, que le procès qui tient tant aux côtes du maire de la commune soit terminé. Allez...

— Avant que vous ayez acheté ce qu'il faut pour exploiter la ferme des *Granges*, vous aurez un bon bail bien signé... et il disparut.

— C'est un vrai miracle !... s'écria le cuirassier, pourvu que ce ne soit pas *une couleur* que l'on nous donne...

Ils essayèrent de lever la pierre, et firent de vains efforts pour découvrir, à la clarté de la lune, les ressorts qui dirigeaient ce phénomène de la terre; ils ne purent y réussir, et ils s'en allèrent en faisant mille projets : le cuirassier, pour le temps où il serait percepteur et époux de Catherine ; le hussard, pour celui où il serait fermier et mari de Suzette.

Ils s'en allèrent en chantant de joie ; le nouveau percepteur envoyait déjà ses avertissements, et le fermier comptait ses vaches et ses moutons.

Pendant qu'ils bâtissaient leurs châteaux en Espagne, Abel était plongé dans le plus grand chagrin : il avait perdu sa chère lampe, il la cherchait partout et ne la trouvait point. Aidé de Caliban, il partit pour le village, persuadé qu'ils la trouveraient sur la route, si elle était tombée, et ils comptaient (les bonnes âmes !...) que si on la leur avait prise, on la leur rendrait. Jamais les plaintes d'un amant qui a perdu sa maîtresse n'approcheront de la douleur qui éclatait dans les regrets d'Abel.

A moitié chemin, ils rencontrèrent la jolie Catherine qui fredonnait une chanson d'amour :—Qu'as-tu, mon Abel ? dit-elle avec crainte en l'arrêtant et en lui prenant la main ; tu es triste ! oh ! dis-moi ce qui te fait souffrir : les larmes que l'on verse à deux ont moins d'amertume, et je sens que je serais heureuse si tu répandais ta peine dans mon cœur.

— Catherine, dit-il, j'ai perdu ma lampe...

A ce mot, la fille du maire l'arrêta, elle resta tout interdite ; et l'on ne peut comparer l'état de son âme qu'à une chambre noire dans laquelle s'introduit un rayon de soleil. En effet, les interrogations curieuses de Jacques lui revinrent à l'esprit comme un trait de lumière.

— Abel, dit-elle, c'est moi qui suis cause de ta peine, car c'est à ma prière que tu es descendu dans le vallon : c'est à moi de tout faire pour te rendre ta lampe que l'on t'a dérobée.... Attends-moi, espère, et dans peu tu vas me revoir...

Elle sauta à travers les ronces et les épines en prenant le chemin le plus court et le plus difficile : elle se sentait mille fois plus agile en courant pour son cher Abel. Caliban la regardait, craignant à chaque instant de la voir tomber ; mais l'amour la soutenait.

Elle traverse la prairie, arrive au village, court chez Bontemps, ouvre la porte avec violence et trouve le cuirassier et son camarade en contemplation devant la lampe. Avant que Jacques ait fait un mouvement, elle a saisi le trésor de son cher Abel, et lançant un regard foudroyant à Jacques :

— Comment, lui dit-elle, avez-vous pu priver le bienfaiteur de Juliette de son talisman ! il en serait mort, le pauvre enfant !...

Jacques et Jean sont stupéfaits, Catherine s'échappe et court avec encore plus d'ardeur vers la colline : les gens du village qui la virent ainsi voler avec la lampe crurent que le talisman magique la faisait marcher sur les airs, et l'on vint dire à Grandvani que sa fille emportée par la lampe allait on ne savait où...

Elle arrive haletante, et du bas de la colline elle crie à Abel : — Abel, la voilà !... sois tranquille.... Elle gravit la montagne et arrive enfin auprès de lui.

—Abel, dit-elle tout émue, ah ! Catherine a vécu, si Catherine une fois a pu te causer un moment de plaisir...

— Du plaisir ! reprit Abel, ah ! je te dois la plus grande joie de ma vie...

— Que je meure donc ! répondit-elle en confondant son âme dans celle d'Abel par un regard ; que je meure !...

— N'est-ce pas un présent de ma fée ? disait Abel en baisant sa lampe...

Ce mot frappa au cœur la pauvre Catherine, qui resta pendant un moment immobile et silencieuse.

—Abel, dit-elle enfin, permets à ta petite Catherine de te demander une chose.... mais, reprit-elle après s'être arrêtée et l'avoir regardé avec douleur, je voudrais que tu me promisses de faire ce que je désire sans que tu connusses encore ce dont il s'agit.

— Je le promets, dit-il.

— Eh bien ! continua la jolie paysanne, je voudrais voir ta fée sans en être vue... Je veux savoir si elle est si jolie, si jolie, que rien au monde ne puisse l'effacer.

— Je tâcherai, dit Abel, et quelque nuit tu essaieras à te cacher dans le laboratoire.

— Elle t'aime donc bien cette fée ?... demanda Catherine.

— Je me contente de l'aimer, répondit Abel, et je n'ose espérer qu'elle ait de l'amour pour moi.....

— Tu seras donc heureux, continua Catherine, en chérissant un être surnaturel qui ne t'aimera pas?

Abel se tut : ce silence fit renaître un peu d'espoir dans l'âme de la petite paysanne, qui, après avoir contemplé son bien-aimé, s'en retourna lentement chez elle. Elle s'assit à côté de son père et lui raconta le vol de la lampe, puis elle rêva, soupira ; mille fois dans la journée elle sentait les larmes lui venir aux yeux ; elle regardait fixement la muraille, et croyait toujours voir Abel.

A quelques jours de là, un courrier traversa rapidement le village, s'arrêta à la porte de Jacques Bontemps, lui remit un paquet scellé du sceau du ministère des finances ; le cuirassier, en l'ouvrant, trouva sa nomination à la place de percepteur, celle du percepteur à la place de receveur; une ordonnançe du roi qui terminait le procès, et une promesse de bail signée de la duchesse de Sommerset, telle que Jacques Bontemps l'avait souhaitée; enfin, par une lettre, un notaire indiquait que l'on attendrait, à un jour nommé, Jean Leblanc pour passer l'acte.

— Et les bouteilles de vin de Champagne ?... demanda Jacques.

— Il y a longtemps qu'elles sont dans votre cave ! répondit le messager, qui remonta à cheval et disparut au grand galop...

Le cuirassier, tout ébahi, descendit pourtant dans sa cave, et trouva effectivement les bouteilles couchées avec soin sur des lattes, et si bien arrangées qu'il ne put douter que cela n'eût été fait récemment. Tout triomphant, il apparut bientôt chez Grandvani, suivi du percepteur et de Jean Leblanc : il remit au maire l'ordonnance du roi, et réclama la main de Catherine.

A cette demande, la pauvre enfant pâlit, rougit, trembla, et ne trouva pour le moment d'autre expédient que de demander un délai de quelques jours, qui lui fut accordé.

Laissons Jean Leblanc et Jacques Bontemps regretter de n'avoir pas exigé du génie de la lampe cent mille livres de rente ; laissons tous les villageois frappés d'étonnement et d'admiration, regretter que le curé absent ne pût leur dire enfin si l'on ne commettait pas de péché en croyant à la toute-puissance des fées ; laissons même pour un instant Catherine, tout intéressante qu'elle soit, laissons-la pleurer et se désoler seule au milieu du transport général, et revenons au fils du chimiste et à la charmante fée des Perles.

Depuis quelques jours Abel avait été privé des merveilleuses apparitions de celle qu'il adorait. Sa mélancolie commençait à devenir extrême, et Caliban s'inquiétait déjà en voyant pâlir les joues de son jeune maître, dont les discours et les actions lui semblaient parfois dénoter la folie.

— Je ne puis vivre sans elle, disait Abel au vieux serviteur : tout m'est insupportable. J'ai lu que la vie est un banquet, eh bien ! je ne désire à ce banquet qu'un seul mets auquel je ne puis atteindre, et tout le reste me répugne.....

Une nuit, il dormait profondément : il se sentit dans son sommeil entraîner rapidement ; il lui semblait qu'il avait des ailes et qu'il volait ; il mettait ses mains au-devant de lui, se croyant toujours près de tomber ; il se réveilla enfin au milieu de ces pénibles sensations... Il se vit alors à côté de la charmante fée, dans un char aérien ; elle le regardait dormir, et à son réveil son regard encore troublé par le sommeil rencontra les yeux pétillants de la fée des Perles ; des chevaux infatigables emportaient le char qui volait comme un nuage poussé par la tempête.

Abel était presque dans les bras de la fée, dont il pouvait même savourer le souffle ; et que devint-il quand la pensée lui vint qu'il avait dû reposer sa tête sur le sein de cette divine créature.

Elle le regardait encore sans mot dire, et ses yeux semblaient envoyer une flamme humide dont Abel s'enivrait avec délices.

— Où suis-je ?... dit-il enfin.

— Près de votre fée... répondit-elle d'une voix émue qui augmenta encore le trouble d'Abel.

— Où allons-nous ?...

— Dans l'empire des fées : n'avez-vous pas désiré d'être témoin des scènes magiques auxquelles assistent les génies, les enchanteurs et les fées ?... Mon char vous entraîne à l'une de leurs assemblées les plus brillantes !...

— Quoi ! s'écria-t-il, je les verrai face à face ?...

— Oui, répondit la fée, mais à une condition ; écoutez : lorsque je vous le dirai, vous fermerez les yeux ; car vous risqueriez de perdre la vue, si dans certains moments la lumière vous frappait...

Abel promit ce que la fée lui demandait par un simple signe de tête ; car il était plongé dans une ineffable admiration en contemplant la rare beauté de la fée des Perles. Elle était vêtue avec une somptuosité élégante qui l'embellissait encore, sans que tout cet éclat nuisît à la douceur qui était peinte sur sa figure avec l'amour et la bonté.

Sa tête était couronnée de fleurs et de fruits artistement posés, les boucles noires de ses cheveux encadraient son front et venaient se jouer auprès de ses yeux, de manière à ajouter encore à la finesse de son regard et à doubler l'éclat de sa peau satinée et doucement colorée..... Elle se taisait, mais les regards qu'elle levait sur Abel et qu'elle abaissait

aussitôt semblaient dire au jeune homme de parler à son tour, et que chaque mot qui sortirait de sa bouche serait accueilli avec ravissement. Leurs pensées pendant ce charmant silence voyagèrent sans doute dans la même région, car leurs mains se joignirent, se pressèrent involontairement, et Abel s'écria avec sa naïveté gracieuse :

— Je souffre!..... mon cœur est comme gonflé!

— Auriez-vous quelque peine?... dit la fée.

— Non, dit-il, je crois que c'est, au contraire, trop de bonheur...

La fée rougit et détourna les yeux sans répondre; et ce moment ne sortit jamais de la mémoire d'Abel. Il se sentit alors assez de hardiesse pour parler de son amour; mais une invincible crainte, une pudeur insurmontable lui glaça les sens et retint sa langue captive.

Tout le temps que dura ce voyage, leurs yeux seuls parlèrent, et souvent un sourire charmant vint errer sur leurs lèvres, et leur fit comprendre qu'ils s'entendaient. Connaît-on rien de plus délicieux que ce langage de l'âme! cette puissance sympathique qui, sans le secours incomplet de la parole humaine, nous fait deviner ce que pense, ce que souhaite, ce que désire l'objet que nous aimons! Dans cette région pure de la pensée, dégagée des grossières sensations du corps, règne un charme subtil que nulle parole humaine ne peut rendre, puisque nulle parole humaine ne peut donner l'idée d'un mystère qui ne peut être que senti. Il semble qu'en ces moments trop rares, une flamme légère aille d'un cœur à l'autre y porter successivement le jour de la pensée et une fraîcheur, un délice indicibles.

Abel et la fée des Perles goûtèrent donc cette volupté surhumaine, et ces deux merveilles de nature ayant des âmes dignes de la perfection de leurs corps, s'entendirent parfaitement et si bien, qu'à la fin du voyage les yeux d'Abel devenant de plus en plus expressifs, la charmante fée fit avec son éventail un petit geste plein de délicatesse et de grâce, pour l'engager à baisser ses belles paupières aux longs cils, et elle lui dit : — Silence, Abel!...

A cette phrase, la seule qui eût été prononcée depuis une heure, ils se regardèrent et se mirent à rire.

— Ah! dit Abel, je ne connais rien de plus délicieux qu'un amour qui naît et grandit au milieu de la recherche, du luxe et de l'élégance! Vous voir toujours parée, respirant les plus doux parfums, entourée du prestige de votre puissance! ah! c'en est trop!... si je ne suis que votre protégé, je veux mourir!.....

— Vous, mourir?... ah! vivez, Abel! vivez pour moi!.....

A ce moment, elle posa sa main sur les yeux d'Abel, et Abel entendit un bruit confus, une multitude de cris et de voix; mais au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent : la fée lui recommanda de bien fermer les yeux; et, le prenant par la main, elle le guida à travers des galeries et des escaliers. Enfin, ils parvinrent à un lieu où la petite fée fit asseoir Abel, et lui permit d'ouvrir les yeux en ne regardant qu'elle.

— Et quand les cieux seraient ouverts, dit-il, je ne pourrais voir que vous!...

Comme il achevait, une musique enivrante commença, et la fée, abaissant de sa jolie main un panneau qui se trouvait devant eux, Abel resta muet de surprise devant le magique tableau qui s'offrait à ses regards.

Un vaste cirque décoré de colonnes d'or et de guirlandes, de rosaces, de filets, de plinthes, d'ornements en or, contenait une foule innombrable de génies et d'enchanteurs; le cirque en était noir : d'étage en étage, Abel aperçut une foule de fées plus jolies les unes que les autres; elles lui apparurent environnées d'un nuage de lumière; car, entre chaque rangée de fées, brillait un lustre de diamants chargé de bougies qui répandaient un éclat merveilleux. Leurs toilettes rivalisaient de richesse et d'élégance; elles riaient, causaient et badinaient avec des enchanteurs et des génies qui se trouvaient placés derrière elles. Un immense soleil brillant et orné de cristaux répandait dans ce palais superbe un fleuve de lumière.

Le plus profond silence régnait et tous écoutaient avec attention une musique ravissante : Abel se crut dans les cieux, il crut entendre les magiques accords des anges; il était profondément ému et ne pouvait que serrer la main de sa petite fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Cachez-vous bien dans cet angle, lui dit-elle, car si les fées mes compagnes s'aperçoivent de la présence d'un mortel à mes côtés, je suis perdue!..... j'ai déjà eu de la peine à vous faire passer, quoique vous soyez vêtu comme un génie...

En effet, Abel portait un costume absolument semblable aux plus beaux vêtements qu'il voyait aux génies. Il se retourna, se regarda dans une glace, admira cet enchantement en se voyant lui-même; peut-être même éprouva-t-il un mouvement de coquetterie, en s'apercevant qu'il était plus beau que la plupart des génies qu'il voyait.

Tout à coup la musique cessa, et un coup de baguette du génie qui présidait à la musique fit enlever subitement une décoration magique qui attirait l'attention d'Abel, et un spectacle encore bien plus surprenant vint le plonger dans un océan de jouissances nouvelles.

Un palais orné d'une profusion de colonnes de

marbre et de porphyre, avec des galeries à perte de vue et des ornements d'une somptuosité merveilleuse, vint s'offrir à ses regards comme par enchantement : une foule brillante de fées et de génies habillés magnifiquement et dont quelques-uns lui retraçaient le génie de la lampe, entonnèrent un chant de joie, qui lui étourdit un peu les oreilles, mais la jolie fée des Perles lui dit qu'il fallait être un génie pour sentir toute l'harmonie de ces accords, et que ce chant ne convenait qu'à la troupe immortelle des enchanteurs, que les hommes n'y comprenaient rien.

— Attendez un peu, continua-t-elle, et vous allez voir les génies en proie à une espèce de frénésie qui leur fera élever leurs mains et les frapper avec rage les unes contre les autres; car ici, il se passe des choses qui vont bien vous surprendre.

En effet, au bout d'un quart d'heure, il y eut un fracas tel qu'Abel fut obligé de se boucher les oreilles; cependant nombre de merveilles se succédaient pour l'étonner : un palais fut remplacé par une forêt, des champs et des chaumières; la chaumière par un jardin, le jardin par un cachot, le cachot par des lieux qui le ravirent d'admiration.

Il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour entendre les chants et la musique, et pour voir les danses des plus jolies fées. Ces tableaux magiques étaient entremêlés des remarques piquantes et spirituelles de la fée des Perles qui par intervalles lui expliquait les usages de l'empire des fées.

— Les génies que vous voyez ici rassemblés, lui disait-elle, ont de singulières manies : on peut leur toucher la main, les doigts, le bras, l'épaule, tout le corps enfin, excepté la joue... aussitôt que la joue d'un génie est seulement effleurée par un autre génie, on ne peut la laver qu'avec du sang; c'est là une des bizarreries auxquelles se sont soumis les enchanteurs. Ensuite ils ont ce qu'ils nomment *leur patriotisme*, qui consiste à se louanger eux-mêmes sur leur courage et sur leur gloire; ce serait un attentat, que de reconnaître le courage des autres nations de génies. Ce n'est pas tout; voyez-vous certains enchanteurs qui portent un ruban rouge à leur vêtement? eh bien, ce ruban-là est une de leurs passions. Suspendez une friandise dans une salle, et amenez des dogues, ils se fatigueront à sauter pour en avoir quelques morceaux; il en est ainsi des génies pour le ruban : ils se fatiguent et se consument en efforts pour en avoir quelque morceau, et une fois qu'ils l'ont, ce n'est plus rien pour eux. Enfin vous voyez des génies en linge bien blanc, avec des habits propres et des bijoux recherchés, hélas! voilà ce qui leur plaît le plus!.... Vous, Abel, avec votre âme sensible, noble et fière, malgré le cortége de vertus et de grâces qui vous accompagne, avec votre belle figure, si vous n'étiez pas mis avec recherche comme vous l'êtes en ce moment, le dernier des enchanteurs aurait sur vous la préférence. Entre autres usages, ils ont des génies qui leur apprennent l'art de se tuer les uns les autres élégamment et conformément à certaines règles. Ensuite, si parmi les génies il y en a de vraiment supérieurs, tant qu'ils vivent on n'y prend pas garde; aussitôt qu'ils ne sont plus, on les célèbre. En général, les génies ici mettent de la grandeur dans les petites choses et de la petitesse dans les grandes : il faut dépenser dix fois plus pour se promener que pour manger; il y a des animaux même qui coûtent à entretenir plus que les hommes. Enfin la religion des génies consiste à se mettre à genoux, lire dans un livre, écouter les hymnes; mais faire du bien, sauver les malheureux, dépouiller le *moi* et s'oublier un peu, ah! il n'y a que de bons génies bien rares qui allient l'un et l'autre, c'est-à-dire, le culte extérieur avec ce culte intérieur qui gît dans la conscience : pour la plupart, le culte extérieur est tout, et ils croient gagner le ciel comme on gagne une tour aux échecs, à force de manœuvres d'adresse et de calcul.

— Ce que vous me dites là, répondit Abel, m'étonne encore plus que tout ce que je vois.

— Ah! répondit-elle, vous apprendrez bien encore des choses plus étonnantes.

— Continuez, dit Abel, je préfère vous entendre; car pour l'harmonie de vos accents je donnerais tout l'orchestre de vos génies.

— Nous n'avons plus le temps de causer, répliqua la fée des Perles, car la fête sera bientôt finie; tenez, dit-elle en lui montrant une enchanteresse qui arrivait, regardez attentivement.

Abel fut émerveillé du spectacle que lui donna celle qu'il n'hésita point à nommer *la fée de la Danse*. En effet, en voyant ses pieds effleurer à peine la terre, Abel se demandait si cette jeune fée n'était pas une ombre fugitive dégagée du poids du corps. Mais cette danse de volupté n'était rien en comparaison du jeu muet de la physionomie de la fée et des affections qu'elle exprimait par ses mouvements et les moindres attitudes de son corps souple et léger.

Elle regrettait un amant chéri, que le sort des combats avait fait succomber sous l'effort des ennemis : chaque mouvement de cette admirable fée peignait si bien la douleur, qu'elle faisait passer toute sa peine dans l'âme de ceux qui la regardaient. Enfin elle devint folle, et Abel, frémissant de terreur, serrait avec force la main de la fée des Perles; le sentiment ingénu qu'il manifestait ainsi causait un plaisir inouï à la fée des Perles, car elle avait en quelque sorte les prémices des émotions de ce jeune cœur. Elle jouissait des larmes qu'il donnait à de feintes infortunes, parce que ces pleurs lui

faisaient voir dans toute son étendue la bonté de l'âme d'Abel.

Lorsque la jeune fille folle rencontra dans les champs une noce de village qui lui rappela son mariage, et qu'elle aperçut les vêtements d'innocence de la fiancée, elle exprima qu'elle aussi elle avait été conduite à l'église parée d'un costume semblable ; se reportant alors à ce temps de bonheur, elle commença une danse vive et gracieuse qu'une terreur sourde lui faisait suspendre par instant ; ce mélange de la folie et de la gaîté, ces réminiscences du malheur et du bonheur exprimées par ce pas saccadé, tantôt vif, tantôt lent, arrachèrent à Abel un cri de douleur et d'admiration.

Enfin, au milieu du plus grand paroxysme de la folie de la jeune fille, son époux qu'elle croyait mort arrive, il arrive à ses côtés : elle le prend pour la vision d'un songe d'amour, elle n'ose l'approcher, elle ne s'y décide que par degrés, elle avance timidement la main, elle le touche, elle appuie fortement, sent le cœur battre, elle le regarde, voit trop d'amour dans ses yeux pour douter de son existence, et sa raison se réveillant dans toute sa plénitude, des larmes de bonheur coulent de ses yeux, elle s'évanouit et meurt de plaisir.

A ce moment la fée fut obligée d'emmener Abel, qui pleurait tant que toute l'assemblée commençait à jeter les yeux sur la loge.

— Fermez les yeux !.... lui criait la fée qui l'entraînait.

Bientôt Abel, ayant repris tout à fait ses sens, se retrouva dans le char de la fée.

— Où allons-nous encore? demanda-t-il.

— A mon palais, répondit-elle et pendant quelque temps vous vivrez de la vie des fées.

En effet, le char entra sous une voûte, Abel et la fée descendirent, et la gentille enchanteresse guida son protégé à travers un magnifique escalier à colonnes de marbre.

XIII.

ABEL CHEZ LA FÉE DES PERLES.

A l'approche de la fée, des esclaves magnifiquement vêtus ouvrirent respectueusement les portes des appartements dont l'élégance fut un nouveau sujet d'étonnement pour Abel qui s'arrêtait dans toutes les pièces pour contempler les curiosités merveilleuses qui les embellissaient.

Arrivés dans la grande salle de réception, la fée prit Abel par la main, et lui montrant sur la cheminée un admirable groupe en bronze, elle lui fit voir comment on marquait les heures dans l'empire des fées, et elle lui dit : — Il est tard, Abel, suivez cette jeune esclave. Ici, continua-t-elle, je vous laisse maître d'aller et de venir comme bon vous semblera, pourvu que vous ne sortiez pas de mon palais ; adieu. Elle disparut.

Abel fut transporté dans un réduit divin, presque aussi magnifique que le *boudoir des Perles*, mais plus simple. A peine était-il couché dans un lit éblouissant de blancheur et composé d'étoffes douces comme de la soie, qu'il entendit de magiques accords : une lente et douce harmonie l'invita au sommeil, et il s'endormit bercé par cette musique enchanteresse.

La rapidité des sensations de cette nuit de féerie ne lui avait pas laissé l'usage de la pensée, et il s'endormit sans avoir eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il avait vu : il ne pouvait que jouir, et soit par suite de cette multiplicité de sensations, soit par l'effet d'une veille à laquelle il n'était pas accoutumé, une grande fatigue rendit son sommeil très-profond, de façon qu'il trouva que l'on dormait bien mieux chez les fées qu'ici-bas.

Il est un phénomène du sommeil que tout le monde doit avoir observé : souvent, malgré l'état d'impassibilité et d'atonie momentanée dans lequel se trouve notre âme, on éprouve une espèce de pressentiment qui semble procéder d'un instinct qui ne sommeillerait jamais en nous. Ce pressentiment nous avertit de nous réveiller, soit parce qu'il est telle ou telle heure, soit parce qu'un bruit léger que nos sens ont perçu sans que nous en ayons eu une révélation bien claire, a retenti dans notre appartement : ce fut par une prévision de ce genre qu'au matin Abel se réveilla.

Il croyait sentir que sa chère fée des Perles était là.... Il ouvrit les yeux, et à travers le voile de ce demi-sommeil du matin, il aperçut le charmant visage de sa protectrice. Elle était penchée sur une harpe, et ses jolies mains en errant sur les cordes harmonieuses leur faisaient rendre des sons qui remplirent l'âme d'Abel d'une joie indicible : une volupté pure semblait l'environner, l'enlacer de toutes parts.

La fée des Perles jouissait du réveil de son cher Abel, comme la nature du retour du soleil. La fée était mise avec une simplicité qui contrastait avec la recherche et la richesse de son vêtement de la veille : une robe de mousseline blanche semblait un léger voile jeté sur ses formes ravissantes.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous, dit-elle, dans le palais d'une fée?... Et elle s'assit sur le bord de la couche du jeune homme avec une liberté moins amoureuse que maternelle.

La fée, sans attendre la réponse d'Abel, se mit à jouer et à folâtrer avec lui. La vivacité de ses

questions, de ses reparties, la manière dont sa conversation toujours gaie effleurait mille sujets en un instant, enfin l'ensemble de ses manières aurait indiqué à tout autre qu'à Abel une âme aimante, il est vrai, mais trop vive pour être constante. Elle semblait faire d'Abel un jouet, un amusement : la naïveté de cet enfant de la nature, la candeur de son âme l'étonnait, et elle était comme une déesse qui se joue d'un mortel et qui tout en l'aimant ne voudrait sacrifier aucun des plaisirs ou des devoirs de sa divinité.

Abel avait trop d'amour et trop peu d'expérience pour la juger ainsi ; il ne voyait que les mille gentillesses et les rares perfections de cet être charmant.

Elle le laissa bientôt, pour lui préparer de ses mains un repas qu'elle vint l'engager à prendre. Elle l'entraîna vers une salle à colonnes de marbre, et le fit asseoir sur un divan, devant une table chargée d'une foule de mets et de choses qui excitèrent l'étonnement d'Abel.

Il n'osait toucher les cristaux précieux dont il était entouré, il avait peur d'effleurer un linge d'une blancheur éblouissante, et il admirait l'argenterie travaillée et sculptée qui contenait des mets inconnus pour lui.

Sa chère fée était à ses côtés, ils n'étaient séparés que par un coussin de pourpre, et souvent il pouvait toucher sa main, son bras et la gaze qui la couvrait ; c'était elle qui le servait, et l'usage de l'empire des fées qui l'enchanta le plus, c'est que la fée partagea chaque chose avec lui, et qu'ils se servirent du même verre.

— C'est, lui dit-elle, un usage bien ancien ; nous l'avons aboli, mais je trouve que nous avons eu tort [1].

C'était ainsi que la fée cherchait à faire tomber la barrière de respect qui la séparait d'Abel. Pour ce dernier, il n'osait se livrer à une liberté qu'il commençait à désirer et à comprendre ; il voyait toujours la fée imposante et majestueuse, quoique l'amour répandît sur cette scène une magie indéfinissable : tout ce qu'il se permettait, c'était d'oser bien timidement saisir et caresser les doigts de la fée en prenant son verre, et de rougir quand elle feignait d'en être courroucée. Il achevait un mets avec avidité quand elle l'avait commencé, il imprimait ses lèvres enflammées sur le cristal au même endroit que la fée avait effleuré, et il dévorait un regard, une parole avec encore plus d'ardeur ; bien que mille pensées se pressassent dans son esprit, il n'osait prononcer un seul mot ; il semblait que toute sa vie fût derrière le cristal limpide des yeux de sa divinité.

La pauvre Catherine, cette fille si simple et si modeste, pouvait-elle être quelque chose pour Abel et entrer en comparaison avec la fée des Perles ?...

Quoique Catherine aimât avec ardeur, elle n'eut même pas un souvenir. S'il n'y a dans le monde qu'une certaine somme de chaque sentiment dont chaque être prenne sa part, Catherine avait dans le cœur tout l'amour de la nature, et elle y avait de plus toute la simplicité, toute la candeur désirables ; mais pouvait-elle posséder, comme la fée, ce cortége de perfections, cette majesté, cette grandeur, et les séduisants enchantements de la richesse et du pouvoir ? d'un côté vivait l'amour avec tous ses sacrifices, de l'autre tout autant d'amour pour le moment, une manière moins naïve de le témoigner, mais assurément plus de grâces : de plus, la fée était aimée : que dis-je aimée ? adorée !... Alors l'amour d'Abel joint à celui de la fée embellissait chaque sourire, chaque mouvement, d'un charme que Catherine trouvait bien à Abel, mais qu'Abel ne trouvait pas à Catherine.

A la fin du repas, Abel avait déjà gagné un peu d'aisance, et il commençait à sourire à sa fée et à oser lui prendre la main, la serrer et y déposer un baiser, mais furtivement et lorsqu'elle avait l'air de n'y pas prendre garde, quoiqu'elle savourât la douceur de cette caresse divine.

Tout le temps s'écoula en folâtreries d'amour : la fée avait un talent admirable pour toujours divertir Abel, soit par des discours pétillants d'esprit, soit en chantant auprès de lui, soit en faisant sortir du sein de sa harpe de magiques concerts. Pour Abel, il était en proie à l'une des plus grandes souffrances qu'un homme puisse ressentir.

En effet, à chaque moment, l'amour croissait en son âme comme les eaux dans une inondation lorsque les digues sont rompues ; depuis son entrée dans le palais de la fée, il voulait se mettre à ses genoux et lui déclarer son amour. A chaque instant il se disait : — Je vais parler !.... mais une invincible crainte, une pudeur secrète l'arrêtait, soit qu'il redoutât le courroux de sa fée, soit qu'il eût peur de ne jamais exprimer tout ce qu'il sentait. Les tortures de cette indécision étaient terribles pour Abel, car il était à chaque instant devant sa fée comme un joueur qui risque sa fortune, et qui, dans un instant, sera au comble du bonheur ou dans la tombe. Souvent il prononçait imaginairement les phrases de son amoureux discours, et lorsqu'il était sur le point de les répéter à sa fée, un regard, un geste, une parole l'arrêtaient. La fée elle-même semblait savoir ce qui se passait dans l'âme d'Abel et se faire un jeu de le tourmenter.

[1] Dans les siècles de chevalerie, lorsqu'une dame voulait favoriser un chevalier, elle le faisait asseoir dans un repas auprès d'elle, et ils mangeaient ensemble.
(Lacurne Sainte-Palaye.)

Enfin, le soir, à la lueur mystérieuse des bougies et après avoir contemplé la fée brillant de tout l'éclat de sa beauté et de son esprit doucement ingénieux, Abel, sans tomber à ses genoux, lui prit la main, et surmontant son invincible terreur, il lui dit :

— Belle fée !.... Quand il prononça ce mot avec l'idée de le faire suivre de toute la peinture de ce qu'il ressentait, son cœur reçut une plus forte portion de sang, et un mouvement d'une force incroyable fit tressaillir tout son être. — Belle fée, dit-il, depuis longtemps je veux vous parler et je n'ose; j'ignore ce que mon cœur ressent pour vous, mais ce que je sais, c'est que je ne puis en donner idée qu'en vous disant : Je vous aime !... J'ai presque honte de vous avouer que je vous aime tout à la fois moins et plus que ma mère : je vous aime moins, car j'éprouve en moi quelque chose de tumultueux quand vous me regardez, tandis que l'aspect de ma mère ne me troublait pas. Mais vous, quand je vous vois, je tremble, je suis bouleversé. J'aurais donné ma vie pour ma mère : je voudrais pouvoir en sacrifier mille pour vous; j'embrassais mille fois ma mère, et un seul baiser me semble un crime commis envers vous; j'en éprouve le désir et je n'ose le satisfaire. En un mot, je souffre auprès de vous; j'étais calme et heureux auprès de ma mère, et cependant j'aime à être à vos côtés; j'accourais à la voix de ma mère, la vôtre me fait tressaillir : enfin, que vous dirai-je ? N'ayant que l'amour d'un père ou d'une mère pour pouvoir me rendre compte de ce que j'éprouve, il me semble que vous êtes pour moi une mère que j'aime d'amour.... vous qui êtes toute-puissante, vous pourriez peut-être m'ôter de l'âme ce monde de pensées que j'ai de trop, et donner à ma tendresse une expression plus douce, plus pure, moins fougueuse, car souvent je me sens transporté (le dirai-je!) par une fureur que j'ai peine à contenir... j'ai besoin d'une de vos paroles... vos lèvres sont trop vermeilles, elles me tentent, et je me reproche chaque pensée... quand votre sourire semble m'inviter...

A ce mot, la fée se leva; Abel eut une terrible crainte de l'avoir offensée, il tomba à ses genoux, et la retenant par sa robe :

— Ah ! belle fée, continua-t-il, que je meure si je vous ai déplu! mon langage, je le sens, n'est pas digne de vous; mais n'ayant jamais aimé et n'aimant que vous, j'ignore comment, dans votre empire, on parle d'amour; je ne suis qu'un simple mortel, mais tout mortel que je suis je me sens tant d'amour dans le cœur que je ne désespère pas de me rapprocher de vous...

Des larmes sortaient de ses yeux, il était charmant dans sa posture d'humilité; ses yeux suppliants, qui brillaient à travers ses pleurs, lui valurent de la part de la fée le sourire le plus divin qui jamais ait erré sur des lèvres humaines, c'est-à-dire de forme humaine.

Elle le releva sans mot dire, et le conduisit elle-même vers le réduit qu'elle lui avait destiné dans son palais. Lorsqu'il y entra, elle lui présenta sa main et s'esquiva comme pour lui cacher son émotion.

Le lendemain, Abel se réveilla : le sourire par lequel la fée avait accueilli son discours était comme gravé dans son cœur; il croyait la voir essuyer furtivement une larme d'amour. Il fut surpris, après ce doux accueil, de ne pas entendre cette musique enchanteresse dont les accords présidaient à son réveil; il ouvre les yeux pour admirer la somptuosité du lieu où il dormait... il voit le laboratoire, les cornues, les fourneaux, la cheminée, la poussière. Le chant des oiseaux de son jardin fut la seule musique qui accueillit son réveil : le désespoir s'empara de son âme, il vit qu'il venait de passer une nuit en proie aux illusions trop charmantes d'un rêve d'amour, et que tout son bonheur était l'ouvrage de son imagination. Il se rappela combien il avait vu la fée séduisante et belle, et il repassa tristement en son âme les événements de la nuit.

XIV.

CE QU'EST LA FÉE DES PERLES.

Abel s'habilla, et en voyant les vêtements de son rêve il commença à croire que les sensations multipliées qu'il avait éprouvées pourraient bien être réelles, quoique le souvenir qu'il en gardait fût couvert de ces vapeurs qui environnent les illusions de la nuit. Il aperçut Caliban, qui vint à lui : ce bon et vieux serviteur se réjouit de revoir son jeune maître, et bientôt, l'entraînant hors de la chaumière, il lui montra la pauvre Catherine assise sur la pierre; la jolie paysanne était posée avec grâce, et la douleur la plus vive se peignait dans son attitude.

Abel s'approcha; Catherine leva la tête, jeta un cri, et se précipita en pleurant dans les bras du jeune homme.

— Pendant trois jours, dit-elle, je suis venue chaque matin, attendant mon soleil, ma vie..... mais rien ne dissipait la nuit de mon âme. Je me disais chaque fois, en gravissant la colline : — Aujourd'hui il y sera !... Je me le disais en descendant; j'étais triste parce que tu n'étais pas arrivé..... Ah! si j'avais un ennemi et que je lui voulusse du mal, je lui souhaiterais d'attendre trois jours... celui qu'il aimerait.

— Catherine!..... ma chère Catherine!...

— Ah! cher Abel, que vous êtes beau!... ah! laissez-moi vous regarder!..

— C'est la fée qui a tissu ce linge, c'est elle qui a brodé les fleurs de cette étoffe précieuse.

— La fée, toujours la fée!..

— Ah! Catherine, elle m'aime... j'en suis certain... j'ai vu son palais, l'empire des fées... j'en suis étourdi... Et Abel raconta à Catherine les merveilles dont il avait été témoin et les attentions délicates de la fée, comment elle lui versait le lait pour tempérer une liqueur divine qui augmentait dans le cerveau l'activité de la pensée et animait l'amour, etc., etc.

— Je le ferais bien comme elle, dit Catherine d'un air boudeur; mais, Abel, je t'en conjure, rends-moi témoin d'une apparition de la fée.

— Viens ce soir, lui répondit Abel; elle doit me reprendre la lampe dont elle a prétendu que je n'avais plus besoin : car, ô Catherine! je n'ose te dire mon espoir.

— Elle t'épousera, la fée?.... dit Catherine.

— Je le crois, répondit-il, mais j'ignore comment un homme peut devenir le mari d'une fée...

— Est-on heureux, répliqua Catherine, en se mariant avec une femme qui a plus de pouvoir que nous?..... Si elle te trompait?.....

— Impossible!... s'écria Abel... impossible!... Pour dire cela, il faut n'avoir pas vu son sourire.

Catherine regarda Abel, et, ne pouvant retenir ses larmes, elle s'enfuit après avoir promis de revenir le soir.

Elle vint, en effet, à la nuit tombante : elle avait assisté au coucher de son bon vieux père, qui l'avait grondée doucement, parce que, disait-il, à l'approche de son mariage, elle courait beaucoup trop, seule et dans les champs : Jacques Bontemps s'en était plaint.

Elle avait calmé son père à force de caresses et de baisers... puis, mettant Françoise dans sa confidence, elle avait quitté son lit virginal et était accourue à la chaumière pour voir la fée et surtout pour revoir son bien-aimé.

Abel était assis sur ce même fauteuil vermoulu qui avait fait les délices de son enfance, il avait les coudes sur la table où jadis Caliban nettoyait ses graines, et il pensait à sa fée : la lampe éclairait le laboratoire. Catherine, faisant signe à Caliban, se glissa légèrement en passant par la porte à demi-entr'ouverte, et, s'approchant bien doucement d'Abel, elle le salua par un baiser.

— Ah! c'est toi, Catherine!...

— Oui, dit-elle, je viens voir la fée... Mais son divin sourire disait qu'Abel occupait toutes ses pensées.

— Où te cacherons-nous? répondit celui-ci en regardant de tous côtés. L'avis de Caliban prévalut, et il fut décidé que le grand fauteuil vermoulu serait placé entre les fourneaux et la cheminée, et que, dans le petit espace qui se trouverait ainsi ménagé, Catherine se tiendrait accroupie en silence, et qu'aussitôt que la fée tournerait la tête de ce côté, elle se blottirait de son mieux.

Catherine s'efforça de cacher son chagrin, elle folâtra avec Abel toute la soirée : les manières caressantes de son ami lui donnaient de l'espoir chaque fois qu'elle causait et jouait avec lui.

Enfin, Abel se jeta sur son lit, Caliban se retira, et à l'heure de minuit la fée des Perles parut dans son brillant costume, plus belle, plus mignonne, plus vive que jamais; elle parcourut le laboratoire, toucha de ses mains tout ce qui servait à Abel; elle lui parlait, elle l'écoutait. Ils s'assirent sur le lit, et là, la jolie fée, déployant ses grâces et le prestige de sa coquetterie, apparut à Catherine comme la reine de la nature. La pauvre enfant, cachée dans un coin, mettait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots, car elle désespéra de jamais l'emporter sur une créature aussi ravissante que la fée des Perles.

— Hélas! se disait-elle, pourquoi le soleil a-t-il, malgré toutes mes précautions, altéré la blancheur de mes mains? pourquoi ne suis-je pas fée?... Oh! oui, c'est une fée!... car il n'y a pas de femme sur la terre qui puisse avoir cet esprit, cette grâce! Grand Dieu! l'amour est logé dans ses yeux!... quel regard!...

— Abel, disait la fée, dans peu vous saurez à quoi je me soumets pour faire votre bonheur..... vous ne me verrez plus que comme une mortelle, j'abdique pour vous l'empire des fées et tous les honneurs attachés à mon rang.

— Quelle preuve d'amour plus belle que celle-là puis-je donner? se disait Catherine en baignant son mouchoir de ses larmes.

Abel, au comble de la joie, embrassait avec ardeur les mains de la fée, il la couvrait de ses baisers et elle souriait; enfin elle-même (ce qui brisa le cœur de Catherine), elle-même déposa sur les lèvres d'Abel un baiser d'adieu que le fils du chimiste parut savourer avec délices. La fée, qui ne paraissait pas moins émue, s'échappa tout à coup en emportant la lampe merveilleuse.

Abel fut rappelé à la vie par la douce Catherine : elle pleurait à chaudes larmes, et son chagrin était si violent qu'Abel au désespoir ne savait que faire pour apaiser la douleur de Catherine.

— Elle est trop belle!... oh! oui, tu dois l'aimer, tu ne peux faire autrement! et moi... je n'ai plus qu'à mourir! toi qui connais les secrets de ton père, fais-moi mourir... Abel, je sens que je ne puis vivre sans toi... tu es pour moi plus qu'un frère... ah! que vais-je devenir?

Abel passa le reste de la nuit à apaiser Catherine; il ne put calmer son désespoir qu'en l'abusant et en lui jurant qu'il l'aimait tendrement et qu'ils seraient toujours ensemble. Catherine répondait qu'elle savait bien qu'il la trompait, mais qu'elle aimait à l'entendre parler ainsi, et, bercée par un espoir dont elle connaissait le peu de réalité, elle sécha ses larmes et parut avoir recouvré un peu de calme. Au matin, elle commença à raisonner, elle reprit courage, embrassa Abel, et quitta sa demeure, résolue à n'y plus revenir. O serments d'amour!

En sortant de la chaumière, elle était tellement troublée par son désespoir et par l'idée qu'il lui fallait épouser Jacques Bontemps, qu'elle prit le chemin de la forêt : elle regardait à terre, et s'en allait essuyant de temps en temps ses larmes; tout à coup elle remarqua, sur le chemin, des perles qui annonçaient que la fée avait passé par là. En regardant tout autour, elle vit sur le sable la trace des roues d'une voiture : le peu de largeur des ornières indiquait une voiture élégante : elle s'avisa de suivre la route que l'équipage de la fée avait prise, et en suivant ce chemin chaque pas qu'elle fit lui glissa dans l'âme un rayon d'espoir.

Elle marcha longtemps, et lorsqu'elle fut aux trois quarts de la forêt elle se disait : — Si la fée n'était par hasard qu'une femme comme moi, je pourrais lutter d'amour avec elle, et j'aime tant que je l'emporterais peut-être... Ensuite, si elle n'est pas fée, elle aura trompé Abel en faisant valoir les sacrifices qu'elle lui fait, et moi je n'ai jamais trompé Abel.

En passant ainsi des conjectures aux projets, Catherine ne s'aperçut pas de la longueur du chemin : elle traversa toute la forêt, et les traces des roues la conduisirent à un magnifique château entouré d'un parc célèbre par sa magnificence, les aspects pittoresques, les eaux et les arbres rares qui en faisaient l'ornement : elle reconnut sur-le-champ le château qu'habitait la duchesse de Sommerset : alors une idée vague que la fée pouvait n'être pas autre que cette jeune veuve célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par sa richesse et par sa bienfaisance, vint s'offrir à l'esprit de Catherine.

La duchesse de Sommerset recevait tout le monde avec affabilité : Catherine demanda à la voir, et l'on ne fit aucune difficulté de l'introduire. Catherine trembla de tous ses membres en traversant les cours, les escaliers, et les appartements. Enfin, arrivée au salon principal, une jeune femme de chambre qu'elle reconnut pour être le génie de la lampe, lui ouvrit la porte du boudoir dont Abel lui avait fait la description; elle jeta les yeux sur la duchesse, reconnut la fée et s'évanouit.

Sur-le-champ la duchesse lui prodigua elle-même les secours d'usage, et quand la jolie paysanne fut revenue, elle lui fit plusieurs questions avec un accent de bonté qui allait droit au cœur.

— Ah! madame! s'écria Catherine avec la voix du désespoir, vos richesses, votre pouvoir, rien, rien au monde, non rien ne peut me soulager!...

— Mais qu'avez-vous, mon enfant?

— Ah! madame, je vous ai vue! cela me suffit : sur le reste je dois garder le plus profond silence... On dit, continua Catherine, on dit que vous êtes bonne et bienfaisante : eh bien! ce que je vous dirais empoisonnerait votre bonheur dans sa source... Allez; adieu, madame; soyez heureuse!... Cependant ce fut moi qui le vis la première! il m'appartenait... Oh! dit-elle en mettant la main sur sa bouche, gardons, gardons mon secret, et mourons avec lui...

La duchesse étonnée contemplait avec attendrissement la jeune paysanne, et la plaignait déjà, tout en ignorant la cause des pleurs qu'elle versait. Enfin, la seule grâce que demanda Catherine, ce fut que madame la duchesse la fît reconduire en voiture jusqu'au village de V...

La duchesse ordonna de satisfaire le désir de Catherine, et en même temps elle donna des ordres secrets à ses gens pour que l'on s'informât de l'aventure qui amenait cette jeune fille au château.

Lorsque l'on vit le brillant équipage parcourir le village et s'arrêter devant la maison de Grandvani, la population presque tout entière accourut et vit descendre Catherine mourante : elle avait les yeux rouges, le visage pâle, et l'on fut forcé de l'aider à descendre de la voiture, si faible et si douloureusement affectée, qu'elle ne ressemblait plus à cette jeune fille riante, pleine de vigueur et de santé, qu'un jour auparavant on nommait la reine du village.

Sur le seuil de la porte de la maison du maire était Jacques Bontemps, les bras croisés, le regard presque farouche et la douleur peinte sur le front. En effet, Grandvani s'était aperçu de l'absence de sa fille, et dès le matin il avait envoyé chercher le nouveau percepteur pour lui conter la douleur que lui causait cet événement. Le vieux soldat, qui aimait la jolie paysanne plutôt en père qu'en amant, avait mêlé ses pleurs à ceux de Grandvani; mais en voyant descendre Catherine en cet état d'un brillant équipage, une idée importune qu'il lui était impossible de chasser lui perça le cœur, et il maudissait déjà *le grand seigneur* qui, sous le costume et à l'aide de la fausse naïveté d'*Abel*, était venu séduire la rose du village, la perle du vallon, la jolie Catherine; et déjà il méditait de la venger.

Catherine, avec cette ingénuité charmante, la moindre grâce de son caractère, se précipita dans les bras de Jacques Bontemps et y versa un torrent

de larmes; alors le soldat percepteur, à cet aspect, sentit sa sévérité s'évanouir; il emporta Catherine, la déposa auprès de son vieux père étonné, et Françoise vint se joindre au groupe attentif, qui épia la première parole de la jeune paysanne.

Elle se jeta dans les bras de son père pour l'embrasser; mais le vieillard, avec cette puissance paternelle et cette conscience d'honneur dont l'expression est si imposante, la repoussa d'un geste si dédaigneux que Jacques lui-même en frémit.

Un torrent de larmes s'échappa de nouveau des yeux de Catherine, qui, rassemblant ses forces, se leva et voulut sortir : elle jeta à Bontemps un regard d'indignation et d'innocence, et à son père un sourire qui lui valut son pardon, car ce sourire était de ceux que lancent les innocents pour toute réponse à d'injustes accusations.

Cette scène eut lieu dans le plus profond silence; chacun s'était compris.

— Je viens, dit Catherine en se rasseyant, je viens du château de la duchesse de Sommerset : j'y ai été conduite par des circonstances sur lesquelles je dois garder le silence, et je prie ceux qui m'aiment de ne jamais me rappeler cette époque de douleur.

Cette phrase, dite avec une simplicité naïve et une candeur inimaginable par la rusée Catherine, qui ne faisait pas mention de son séjour à la chaumière d'Abel, satisfit au delà de leurs vœux et le cuirassier et le père Grandvani.

La jeune fille ne dit plus rien, et la douleur qu'elle avait dans l'âme l'empêcha même de remarquer les attentions de son fiancé, attentions que Grandvani voyait avec plaisir. Jusqu'ici Catherine avait eu de l'espoir, mais cette matinée donna le coup de la mort à ses amours; et l'espérance, cette belle plante que l'on cultive avec tant de bonheur au matin de la vie, était pour elle séchée dans sa racine.

XV.

CORRESPONDANCE.

On doit être curieux de savoir pourquoi la duchesse de Sommerset devint la *fée des Perles*, et par quels moyens elle opéra les prodiges qui étonnèrent Abel. Pour satisfaire cette curiosité naturelle, on n'a qu'à jeter les yeux sur les lettres suivantes que l'on a extraites de la correspondance de la duchesse avec une de ses amies. Ces lettres en apprendront mille fois plus sur le caractère véritable de cette dame que tout ce que l'on en pourrait raconter, et montreront comment elle savait allier un cœur capable de sentiments profonds, et même de constance, avec un esprit des plus impressionnables.

La duchesse était venue en France après la mort du duc de Sommerset, elle s'était liée avec la marquise de Stainville, dont le caractère léger mais charmant de spontanéité et de gaîté, la piquante amabilité et la grâce spirituelle lui plurent singulièrement : c'était à cette amie que les lettres suivantes étaient adressées.

Lettre de la duchesse de Sommerset à madame la marquise de Stainville.

« Du château de Joigny, le.....

« Vous vous plaignez, ma chère, de ma retraite, de mon silence, de mon apathie, et jamais femme n'a été plus occupée que moi. Comme je vous ai confié toute ma vie, je ne vois pas pourquoi je ne vous conterais pas, sous la foi du secret, qui, à Paris, est sacré pendant vingt-quatre heures, l'aventure qui me retient depuis si longtemps au fond des bois, à douze grandes lieues de la capitale.

« La folie de toute ma vie, mon idée fixe fut d'être aimée pour moi. Naguère je crus être parvenue à mon but, et le duc de Sommerset m'a détrompée bien cruellement en me montrant que l'ambition, l'amour-propre, la vanité blessée, ne pardonnent même pas à l'amour. Vous autres Françaises, que l'on prend par un mot spirituel, par le mérite d'une belle jambe, enfin qui aimez avec la tête plus souvent qu'avec le cœur, vous ne pourrez jamais comprendre (je parle en général, il est, je pense, des exceptions), vous ne comprendrez jamais combien l'inertie est cruelle pour un cœur que ni la coquetterie, ni les petits triomphes de l'amour-propre, ni le bal, ni tout le bruit du monde ne sauraient distraire, et qui n'aspire qu'au bonheur d'aimer et d'être aimé.

« Depuis la mort de lord Sommerset et même avant, mon âme était vide et je ne vivais plus; l'existence était pour moi sans charme. En effet, quelle est la vie d'une femme? c'est un besoin incessant d'amour; il faut que toujours elle soit occupée au bonheur d'un être adoré; il y a en nous un trésor de sentiments qu'il nous faut à chaque instant répandre sur une créature qui ne soit pas nous.

« Dans les églises, aux jours de fêtes, il y a des enfants qui portent des corbeilles pleines de roses et qui ne sont occupés qu'à parsemer de fleurs les lieux par où le seigneur doit passer : voilà l'ouvrage de la vie d'une femme. Nous avons beau être fières et paraître reines, que celle qui aime sincèrement rentre dans le fond de son cœur, elle trouvera pour

son seigneur une obéissance, une crainte, une *servance* réelles! Pour aimer, il faut croire à la perfection et la trouver dans l'être adoré : cet être est un dieu mortel, et l'amour une religion terrestre; or, nous ne pouvons qu'être les esclaves d'un homme que nous voyons ainsi. Écoutez, chère amie, je suis Anglaise, et par conséquent amante de la rêverie et des sentiments extrêmes : eh bien! ce que je vous décris, je l'ai dans l'âme : je trouve le bonheur dans un sourire de l'être que je chéris; une parole de lui me ravit au ciel, et j'attends ce sourire, ce mot comme un Arabe du désert attend une goutte de pluie.

« Cette douce occupation de toujours chercher à rendre la vie aimable à un être que l'on adore est mon essence. Quel plaisir de s'anéantir dans une autre âme que la sienne, de partager ses peines, ses douleurs, ses voluptés! Nous sommes nées pour cela, car nous avons un sens de plus que les hommes, c'est ce sens d'instinct qui nous porte à leur plaire; enfin, chère amie, je ne sais comment font certaines femmes pour étouffer ce foyer d'amour que toutes doivent nourrir comme un feu divin.

« Eh bien! si je vous dis que j'ai rencontré ici un être auquel je rattache tous ces sentiments, toutes ces pensées, vous étonnerez-vous encore de ce que je reste si longtemps à la campagne? c'est une histoire qui a commencé par être plaisante, mais qui maintenant est sérieuse au premier chef, car il s'agit de mariage.

« Figurez-vous que le curé d'un des villages voisins est venu me rendre visite; je l'ai fait rester à dîner, et au dessert il m'a parlé d'un jeune fou qui habite tout près de son village : ce jeune homme croit à l'existence des fées, il n'a aucune notion sur le monde et la société, et il n'est jamais sorti de sa chaumière.

« Soudain l'idée me vint de m'amuser de cet être singulier et de me faire passer à ses yeux pour une fée. Après avoir pris mille et mille renseignements, tourné la nuit autour de sa cabane, je remarquai qu'une cheminée était assez large pour qu'on pût descendre dans l'intérieur : alors je me commandai toute une toilette de magicienne, sans oublier la baguette, et une nuit je me mis en route, non pas dans un char traîné par des dragons, mais dans ma voiture. Je la fis arrêter sur la lisière de la forêt : crainte de la pluie je me fis porter dans une *chaise* jusqu'à la chaumière. Figurez-vous, ma chère, que je fis mon apparition aux sons d'une musique délicieuse!... Dans cette cabane grossière je rencontrai le plus bel être qu'il soit possible de voir..... son premier regard m'a convaincue que j'étais venue chercher mon maître. Je pensais faire une ingénieuse plaisanterie, je cherchais un amusement, j'ai trouvé l'amour le plus sérieux. Je voulais enchanter, et c'est moi qui fus *enchantée*.

« Il n'y a de folies que je n'aie faites : j'ai donné à ce jeune homme une fête superbe, avec illuminations, musique, etc.; on a cru que cette fête était pour lord V..... mais moi seule et mes gens, qui me gardent un inviolable secret connaissaient le héros véritable, que j'ai soumis à de rudes épreuves. Par un hasard favorable à mes desseins, l'aqueduc qui amenait autrefois les eaux dans le parc est immense, car le château que j'ai acheté a été bâti par le duc de C... qui le possédait avant la révolution, et il avait dépensé des sommes énormes pour créer la belle rivière factice qui fait le principal charme de cette délicieuse habitation : les conduits souterrains ont été construits en briques, et sont si vastes, que plusieurs personnes peuvent s'y promener debout. On avait été obligé de bâtir ainsi ces espèces de voûtes souterraines à cause de la nature des eaux qui y passaient autrefois, et que je rétablirai, j'espère. Ces eaux entraînent beaucoup de sable dans leur cours, et autant pour éviter que les canaux ne se comblassent, que pour en faciliter le nettoyage, l'aqueduc fut construit sur des dimensions presque romaines. Les *regards* surtout sont immenses, et forment des salles souterraines que l'on trouve de distance en distance. En consultant le plan de cet aqueduc, j'ai vu qu'il y avait un de ces *regards* non loin de la chaumière où habite mon enchanteur. Alors j'ai fait vite et vite nettoyer le souterrain et le bien-aimé n'est venu à cette fête qu'après avoir subi quelques tours de fantasmagorie et combattu contre des fantômes de lanterne magique. Ce boudoir que vous avez tant admiré a été construit uniquement pour *lui;* car en me voyant couverte de perles, il m'a nommé la fée des Perles : j'ai, comme vous imaginez bien, voulu soutenir ma dignité, et j'ai prodigué les merveilles. J'ai fait habiller un de mes gens avec les habits de son père : les endroits où ils étaient usés m'ont indiqué sa pose, ses gestes, son attitude; et dans une glace, je lui ai fait voir son père mort depuis longtemps.

« Il s'est avisé de croire que ma lampe de nuit était un talisman : j'ai donc fait habiller ma femme de chambre en génie, elle joue ce rôle à merveille : je lui ai fait lire la *Tempête* de Shakespeare, et elle a très-bien saisi le genre d'*Ariel*. On a adapté au *regard* des eaux une machine, et toutes les fois qu'il y frappe, on satisfait à ses désirs. J'ai fait apporter tout ce qu'il peut souhaiter; et du reste, comme il y a des relais dans la forêt, l'on vient m'instruire à la minute de tout ce qu'il veut : il y a également des relais sur la route de Paris, et dans ce centre de la civilisation, j'obtiens bien vite à prix d'or ce qu'il a souhaité. Mes gens ont ordre d'obéir à tout ce que veut le

possesseur de la lampe, et je me suis assuré de leur dévouement et de leur discrétion.

« Il y a quinze jours, il m'a fait courir tous les ministères pour des places : heureusement que le crédit de lord V.... m'a été très-utile, et en un tour de main j'ai tout obtenu.

« Mais le comble du bonheur, c'est qu'il m'aime autant et même peut-être plus que je ne l'aime; car j'en suis arrivée à me confondre ainsi devant lui : c'est l'âme la plus pure et le cœur le plus aimant dans le corps d'un ange du ciel; son regard est céleste, enfin il est si modeste, si tendre, qu'il réalise l'idéal que mon imagination avait dessiné. C'est une des heureuses créatures d'amour et de bonheur, une de ces fleurs que l'on rencontre rarement sur la terre, et il a fallu les bizarres circonstances qui ont entouré sa vie jusqu'à présent pour amener un homme à cette perfection de nature : ah ! il est bien la preuve vivante du principe qui consacre la bonté et la beauté innées de l'homme. Tous les sentiments généreux composent la fleur de son âme, en laquelle rien de mal ne croît : comment ne pas aimer, ne pas chérir une telle créature ? Aussi ai-je rattaché toute ma vie à ce cher Abel, car Abel est son nom, et il exprime bien sa ressemblance avec ce premier juste de la terre. Ne croyez pas, d'après ce que je vous en dis, qu'il soit d'une fadeur ridicule; il est fin et spirituel; son langage est exalté et tient à celui des Orientaux, avec cette différence toutefois qu'il est souvent énergique et concis comme celui d'un homme de la nature qui n'exprime que des idées.

« Concevez-vous maintenant que l'on puisse rester enfoncée dans les bois? Mais, chère amie, j'ai une crainte, et c'est à vous que je m'adresse pour la faire cesser : j'ai peur, si je l'épouse, que tout Paris ne se moque de moi. La duchesse de Sommerset, épouser ! qui? M. Abel..., jeune homme sans fortune, sans éducation ! Il est vrai qu'il en saura bientôt tout autant que je voudrai qu'il en sache... Je n'ai qu'à lui apporter des livres grecs et latins, et lui dire qu'il faut qu'il étudie la langue des génies, il l'aura bien vite apprise pour l'amour de moi! mais qu'importe le grec, le latin à une femme de mon rang qui ne veut vivre que pour lui, qui ne souffrira pas que d'autres êtres l'approchent ? Oui, je veux que sa vie soit un éternel enchantement, je veux me consacrer à son bonheur, élever une barrière entre le monde et lui, qu'il reste comme dans un sanctuaire dont je défendrai l'approche à tout ce qui peut causer peine ou douleur, en tâchant néanmoins que cette perpétuelle féerie n'ait rien de monotone. La divine mélancolie, la bienfaisance, les larmes sur le malheur d'autrui, ne seront point bannies de notre temple; car je trouve qu'après avoir ainsi pleuré on a ajouté une plus grande portion d'âme à son âme. Je ne me fierai même pas à mon amour et à la multiplicité des sensations pour éviter l'ennui, le dégoût, et les autres harpies de l'existence qui flétrissent tout; la douce étude, les arts et les sciences succéderont à l'enivrement du monde, la campagne aux salons, de même que, dans la nature, l'automne succède à l'été, le printemps à l'hiver.

« Ah ! je l'épouserai, car je me sens digne de lui : il m'a nommée sa fée, je veux l'être toujours, et toujours le combler de tendresse et des témoignages de ma reconnaissance. Quelle vie! quel bonheur!... ah! son amour me rend la plus heureuse des femmes, il n'est pas sur la terre de joie que je puisse comparer à ma joie : elle vient du ciel.

« Ce qui me rassure sur le mariage que je projette, c'est que, dix jours après, on n'en parlera plus à Paris; car vous n'avez qu'une certaine dose d'attention, et si l'on n'a parlé de la chute d'un grand empire que pendant six jours, je ne vois pas pourquoi l'on s'entretiendrait plus de deux nuits sur mon union.

« Je suis tellement folle que, voyant Abel heureux de me croire une fée, je n'ose le détromper. Adieu, j'attends votre réponse, etc., etc... »

Lettre de madame de Stainville.

« L'un de nos poëtes, homme charmant, je ne sais lequel, a écrit ces vers :

. . . . Mariez-vous au plus tôt :
Dès demain, si l'on peut; aujourd'hui s'il le faut.

J'ignore si je vous les écris justes, mais tels qu'ils sont ils forment la meilleure ordonnance que le médecin ait jamais écrite : elle est de style gai, conforme à la maladie. Eh quoi ! vous craignez ce qu'on en dira? que voulez-vous que les Parisiens disent d'une des plus jolies femmes de l'Angleterre lorsqu'elle a cinquante mille livres sterling de rentes? sinon que tout ce qu'elle fait est délicieux! Oui, ma chère amie, vous ne mettriez pas de chapeau, vous iriez tête nue, que cela deviendrait la mode.

Je voudrais bien savoir s'il y a beaucoup de forêts en France où il pousse des maris comme le vôtre, car je vous vois déjà mariée. J'ai déjà pensé à la robe que je ferai faire : elle sera divine, aussi gracieuse que votre manière d'envisager l'amour, quoique je trouve que vous nous mettiez bien bas. Mes genoux sont la chose que j'épargne le plus, et j'aurais honte d'être ainsi en contemplation devant mon époux : qu'il soit dans mes bras, soit! je tâcherai qu'il y soit bien, mais moi à ses genoux!... fi donc ! vous nous

abaissez par trop en mettant les hommes si haut. J'imagine, moi, que les hommes sont un peu faits pour nous, et que leur vie doit recevoir sa flamme de nous : la preuve qu'ils sont faits à notre usage, c'est que nous sommes mères, et par conséquent les maîtresses du monde.

« Ayant été très-sottement mariée, et aimant mon mari pour faire comme tout le monde, puisque j'entends dire partout que c'est l'esprit du siècle que de s'en tenir là... d'ailleurs, c'est un brave homme, et je ne voudrais pas lui faire de la peine pour trente amants !.... Où en suis-je donc ? ah !... oui, j'ai été néanmoins mariée très-sottement, en ce que j'ai vingt-deux ans et que M. de Stainville en a quarante-neuf, ce qui fait que lorsque j'en aurai trente il en aura cinquante-sept, si je sais bien compter ; or, imaginez-vous que je puisse *déverser ma sensibilité* sur un sexagénaire, *rattacher ma vie à* lui, *m'occuper de son bonheur ?* Pendant qu'il prendra une prise de tabac, j'aurai mille pensées ; quand il montera par une portière de la voiture, je sortirai par l'autre : en vérité, l'avenir m'effraie, et je vous trouve bien heureuse d'épouser un beau jeune homme que vous aimez. Mais cependant ce pauvre Stainville a des qualités, je l'aime ; mais écoutez-moi, car je vais crier bien fort en vous écrivant mon dernier mot : — Mariez-vous !

« Votre Abel a-t-il des moustaches ? monte-t-il bien à cheval ? connaît-il Rossini, lord Byron ? quelle est son habitude ? penche-t-il la tête, marche-t-il droit ou se balance-t-il légèrement en marchant ? vous ne m'avez pas donné de détails sur sa personne. Eh ! mais j'y pense, ma chère, vous avez horriblement calomnié les Françaises en disant qu'elles n'aiment que de la tête : pensez-y et vous réformerez ce jugement en voyant madame S..., madame G..., etc., qui ont eu tant d'amants et qui ont si peu de tête.

« Je vais ce soir aux Bouffes : je pense toujours à vous lorsque je vois votre loge vide : on me demande de vos nouvelles, et je dis à tout le monde que vous êtes en province pour émousser un peu la finesse de votre esprit, parce que vous écrasiez tout le monde par votre amabilité, et que vous ne voulez plus vous faire d'ennemis que par votre beauté. Songez-y bien, ma chère, vous allez perdre beaucoup dans cette solitude ; revenez à Paris promptement ! sans cela, point de salut. Je réfléchis à ce que vous dites du besoin qu'ont les femmes de rejeter leur sensibilité sur quelque chose, et je ris comme une folle, parce que j'ai un petit singe que j'aime à la passion depuis quinze jours ; ce qui fera que j'aimerai toujours mon mari, c'est que je me sens un faible pour les pauvres bêtes ; cela me préservera de trahir la foi conjugale. Ah ! je suis profondément philosophe, et je n'ai pas, pendant quinze ans, cousu, brodé et peint à l'aquarelle, effleuré mon piano et chanteronné des airs pour ne rien savoir. Adieu, chère amie.

« *P. S.* Le ponceau est en vogue, je vous écris cela pour votre *gouverne :* tout serait perdu, si Abel ne vous voyait pas en *ponceau.* Oh ! le joli nom qu'*Abel!...* êtes-vous heureuse de pouvoir y joindre de tendres épithètes comme *mon cher Abel, mon doux Abel,* sans que cela soit ridicule ! c'est encore un avantage que j'ai perdu avec Stainville : comment l'appeler mon doux *Marc,* mon cher *Marc!* cela jure par trop ; c'est comme du satin accouplé avec l'étoffe dont on fait les robes des juges et des procureurs... Adieu, chère Jenny... Jenny ! dans peu nous dirons : Abel et Jenny.

« Il ne faut pas, ma chère amie, que mon post-scriptum ait été fait pour des chiffons, j'en aurais honte ; et l'on serait tenté, vous la première, de me prendre pour une femme légère qui ne sait pas qu'un post-scriptum doit contenir toute la pensée véritable qui fait écrire une lettre, de même que Dieu mit toute sa pensée chez nous qui sommes le *post-scriptum* de la création. Or, chère amie de mon âme, voulez-vous me permettre de vous dire une bonne fois, qu'avec vos grands yeux noirs, humides et fendus en amande, votre air de reine, votre taille de sylphide et votre spirituelle doctrine d'esclavage d'amour, vous ne valez pas mieux qu'une autre, et que votre dévotion maritale ne vous empêchera pas de suivre le torrent, d'aimer toutes les fleurs qui se trouveront sur votre route et d'en respirer le parfum sans croire faire mal. Eh ! mais je fais du style, je crois, dans mon post scriptum, il ne me reste plus qu'à y mettre de la logique et je suis une femme perdue ; et pourquoi ne raisonnerais-je pas juste une fois en ma vie ? or, voulez-vous que je vous prouve que mon sentiment à votre égard est juste ? je tiens votre lettre, chère Jenny, et j'y vois que vous avez furieusement peur du qu'en dira-t-on !... si vous épousez votre amant parce qu'il se nomme Abel !... Si jamais je rencontre un être et que sa vue jette en moi cette folie que l'on nomme amour, non-seulement il me serait égal de mourir pour lui, mais une pensée que je mets hors du post-scriptum, et que je vous dis d'âme à âme, c'est que j'aimerais à mourir même déshonorée si cela pouvait lui plaire, entendez-vous, duchesse !... entendez-vous, jolie petite femme qui dites aimer, qui êtes riche, jeune et belle, et qu'un nom arrête ! J'imagine que vous aimerez mieux que cela un jour, et que vous vous méprenez sur votre sentiment pour Abel ; mais bast ! épousez toujours, nous verrons après !... Adieu. »

Deuxième lettre de la duchesse de Sommerset à madame la marquise de Stainville.

« Ah ! chère Sophie, vous m'avez effrayée ! Quoi ! je n'aimerais pas Abel ? quoi ! si je comprends bien votre pensée, ce seraient les piquants détails de cette aventure qui m'auraient séduite, et le sentiment qui a envahi tout mon être devrait passer, et je ferais le malheur de cette âme divine que j'adore ! Non, non, vous vous trompez, vous n'avez écouté, en écrivant votre lettre, que le bruit pétillant des grelots de la *Folie* dont vous êtes le plus charmant portrait que j'aie jamais admiré. Ah ! venez, venez au plus tôt, examinez-moi, et si dans ma conduite, dans mon sentiment, vous pouvez trouver quelque symptôme d'inconstance, je me résous à ne jamais épouser Abel si je dois un jour le chagriner : votre lettre me fait frémir à chaque instant du jour, maintenant je m'écoute aimer Abel comme le malade qui s'écoute respirer. Dites-moi, folle : ne passer aucune journée sans en remplir les plus courts instants de son souvenir, faire tout en son nom, dire son nom mille fois involontairement, en parler à Maria tout le jour, ne plus savoir donner aucun ordre, ne plus pouvoir me mêler de mon intérieur, passer des fils quand je fais de la tapisserie, ne plus connaître les heures, vouloir à chaque instant aller faire la *fée,* et le maudire de ce qu'il ne souhaite pas des choses difficiles à réaliser, n'est-ce pas l'aimer? voyons, répondez ! venez, examinez !.... et je vous assure que jamais je ne pourrai supporter la vue d'un autre être que lui. Allez, petite laide, vous êtes jalouse de mon bonheur ! mais aussi a-t-on jamais pu prétendre qu'une femme comme moi peut ne pas toujours aimer ? ne croyez-vous pas aussi que je puisse vous haïr quelque jour ? Adieu. »

Réponse de madame de Stainville.

« Allons, belle duchesse, croyez-vous que je veuille vous manger votre Abel ? ne dirait-on pas qu'il n'y a plus de moustaches et de jeunes officiers dans le monde ? Grand Dieu ! quelle pétulance ! on croirait que j'ai griffonné moi-même votre réponse : D'abord, ma chère, je n'irai pas vous voir, parce que je ne trouverais point d'Italiens dans vos forêts et que les modes arriveraient trop tard dans votre château ; mais je consens à déposer pour vous la marotte que je tiens, à me taire sur les modes nouvelles, à ne vous rien dire des couleurs en vogue, à quitter mon piano et mon singe, quoique ce dernier me fasse mourir de rire depuis que j'ai trouvé le moyen de lui faire prendre le tabac de Stainville avec des fraises, enfin je ne m'occuperai plus du budget et des élections ; je quitte un moment tout le cortége des jolies femmes, depuis le député jusqu'à la perruche, depuis le châle jusqu'au pair de France ; et puisque je parle à une femme au-dessus des autres femmes, j'espère que cela ne me fera pas le moindre tort de parler raison, de déchirer le voile et de raisonner sur nous-mêmes comme si nous n'y étions pour rien.

« Jamais la pensée de nier votre amour pour Abel n'a germé dans ma tête, je vous accorde que vous l'adorez ; mais que vous soyez destinée à le chérir toujours comme à présent, voilà ce que je ne crois pas ; je nie que nous puissions aimer toujours la même personne. Quoi ! cet axiome dont il me reste à vous fournir les preuves vous arrêterait-il? épousez toujours Abel ; et qu'est-ce que sera un grain de sable de plus sur le bord de la mer, une goutte de plus dans l'Océan, une feuille de plus aux arbres ? votre mari ne sera-t-il pas toujours très-heureux ? et qu'est-ce qu'un homme, ma chère amie, et tout ce qui peut lui arriver, pour nous ? croyez-vous qu'ils nous soient aussi attachés qu'ils le disent ? J'ai, toute jeune que je suis et tout évaporée que je parais, déjà reçu des confidences ; il est vrai que j'aime la dissipation, mais je n'ai jamais trahi un secret et une amie, et je vous jure que toutes ces pauvres femmes ont été bien dupes ; je vous le répète, les hommes sont faits pour nous ; ils sont encore bien heureux qu'il ne nous prenne pas des envies de devenir raisonnables. Nul n'est malheureux d'être quitté ; nous ne sommes plus dans un siècle où l'on meurt d'amour.

« Chère duchesse, considérez un peu ce que c'est que le sentiment que l'on nomme *amour*, voyez-le sans le prisme qui vous abuse : est-ce un sentiment qui puisse durer jusque dans le dernier âge ? non : alors il peut s'éteindre avec votre beauté, avec celle d'Abel, ou par d'autres circonstances que je ne cherche pas, dont je souhaite l'éloignement, mais qui peuvent arriver, et vous ne pouvez pas assurer qu'il vivra jusqu'à demain : vous me direz que votre amour pour Abel est au-dessus de tout enivrement des sens ; mais croyez-vous que la belle âme qui vous attire n'ait pas sa coquetterie comme le corps, et ne pensez-vous pas que le mariage n'ait à vous découvrir bien des imperfections en elle ? Passez-moi l'impiété qu'il y a à raconter l'histoire du peintre du roi de Suède : il vous arrivera ce qui lui arriva.

« A la table de l'ambassadeur de France, un abbé exaltait la grandeur de Dieu et les joies que l'on aurait à le contempler face à face dans le paradis : — Il est beau, votre Dieu, dit le peintre, mais il ne peut pas l'être plus que l'Apollon du Belvédère, et je m'en suis lassé....

« Vous me demanderez, ma chère, ce qu'il en adviendra : eh ! mon Dieu, Abel, vous répondrai-je,

fera comme tous les maris. Adieu; ma couturière m'attend, et d'ailleurs je ne supporterais pas plus longtemps la fatigue d'une lettre si raisonneuse. »

La duchesse de Sommerset ne répondit pas à cette lettre.

XVI.

ADIEUX DE CATHERINE.

La pauvre Catherine fut quelque temps en proie à un chagrin si profond qu'elle ne sortit pas de sa modeste chambre, et qu'elle feignit d'être malade, ce que l'on put croire d'après l'altération de sa douce physionomie. Cependant, un matin elle se leva, voulut se promener, et se dirigea lentement vers la colline; car un dernier sourire de l'espérance l'avait soutenue.—La duchesse est bien belle, mais, s'était-elle dit, elle a trompé Abel, et je vais voir ce qu'Abel en pensera.

Elle monta languissamment le chemin tortueux de la chaumière, elle arriva près d'Abel, et une douce rougeur se mêla à la pâleur de son visage. Abel était sur la pierre, faisant des projets pour l'avenir, car il ne pouvait douter de son bonheur, et il ne pensait qu'à rendre la fée la plus heureuse des fées.

— Je tâcherai, se disait-il, d'aller avec elle loin, bien loin des génies et des hommes : nous serons dans un palais brillant, entouré de jardins délicieux; là, ignorés et contents, je serai pour elle l'esclave le plus dévoué, le plus attentif. De même qu'elle me versait l'ambroisie dans son divin séjour il y a quelque temps, de même, moi, j'épierai sa pensée, ses désirs. Exécuter ses ordres sera mon délice; un regard, ma plus grande joie; enfin elle sera une espèce de divinité visible que j'adorerai sans cesse en me confondant sans cesse avec elle : nos pensées, nos vœux seront les mêmes, et ma vie sera tout amour.

Ici Catherine parut.

— Oh ! Catherine, dit Abel, comme tu es changée!... qu'as-tu donc ?...

— Abel, répliqua-t-elle en s'asseyant à côté de lui, tu es donc heureux d'aimer une fée ?

— Oh ! oui.

— C'est sans doute cette qualité de fée, ce pouvoir brillant, ce prestige des fées qui te charment ?

— Oui, Catherine; je volerai avec elle sur les nuages, nos sentiments s'épureront dans la haute région du ciel. O bonheur !

— Eh bien ! continua Catherine en proie à un doute cruel, si ta fée n'était pas une fée, si ce n'était qu'une femme comme moi... si elle t'avait trompé...

Abel resta muet, ses yeux exprimèrent tour à tour une foule de sentiments divers, et la pauvre Catherine consultait son visage comme un criminel qui attend sa sentence consulte les yeux des jurés qui sortent de leur salle de délibération; son cœur battait avec une force et une rapidité étonnantes : la joie d'abord, le doute ensuite, puis la joie; mais enfin le plus grand chagrin l'agita, car Abel finit par s'écrier :

— Ah ! chère Catherine, quelle idée oses-tu me présenter ?... si c'était vrai... eh bien ! je serais le plus heureux des hommes, car elle ne serait plus au-dessus de moi : je sens dans mon cœur tant d'amour, une si grande conscience de force, qu'alors elle tiendrait son bonheur de moi. Son pouvoir me la faisait adorer, sa faiblesse me la rendrait encore plus précieuse !... ah ! Catherine, puisses-tu dire vrai !

— Tu l'apprendras bientôt, répondit la jeune paysanne en se levant, et dans peu tu recevras les adieux de ta petite Catherine : alors, dit-elle, tu me connaîtras... car dans le monde brillant où t'entraînera la duchesse de Sommerset, ta gentille fée.... Catherine serait déplacée !... Que dis-je? elle nuirait à ton bonheur, car tu es trop sensible pour ne pas me plaindre : mais je tâcherai que mon souvenir ne trouble pas tes prospérités... Abel, je ne puis pas me plaindre de ton choix, car la duchesse mérite qu'on l'aime.... elle éclipse toutes les femmes de la terre. Adieu, Abel.

— Ce que tu me dis, répondit-il, me fait frissonner... Quel accent ! s'écria-t-il après un moment de silence.

— Chut !... dit-elle en mettant son joli doigt sur ses lèvres, je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas quitter ta chaumière, sans avoir reçu l'adieu de Catherine... Adieu, j'entends dans le lointain un équipage... c'est elle ! c'est la duchesse ! adieu !.... Elle s'enfuit à travers les rochers avec la démarche d'un être privé de raison.

En effet, ainsi qu'elle l'avait dit, une brillante calèche arriva devant la chaumière, et la duchesse de Sommerset en descendit. Abel la reçut dans ses bras et s'écria :

— Catherine vient de me dire que vous n'étiez pas une fée.

— Non, répondit-elle, car les fées n'existent pas, c'est une création imaginaire...

— Qu'êtes-vous donc ?....

— Plus qu'une fée !.... dit-elle.

— Eh quoi ?.... répondit Abel avec une vive curiosité.

— Je suis, dit-elle en embrassant son bien-aimé, je suis une femme qui aime ! qui se consacre à votre existence, qui tâchera de l'embellir, qui sacrifie

rang, fortune, honneurs, préjugés, qui brûle toutes les vanités humaines comme un encens à peine digne de l'autel de l'amour... Votre âme naïve ne peut pas encore connaître la société, ses bizarreries, ses distinctions. Un jour, Abel, vous comprendrez l'espèce de sacrifice que je vous fais, vous serez même étonné qu'une femme du monde en ait été capable; mais en voyant chaque jour combien je vous aime, vous le trouverez tout simple... Quand je vous dirai que je suis duchesse, que j'ai plus d'un million de revenu, vous n'en saurez pas davantage! Vous, vous n'avez rien, si ce n'est un trésor que rien n'égale: une belle âme et un cœur aimant. Voyez, je dépouille tout sentiment de coquetterie; elle est inutile avec l'élève de la nature : je viens à vous, je vous prends la main, je la serre contre mon cœur, je dépose sur vos lèvres un baiser d'amour, et je vous dis avec la naïveté que vous avez dans l'âme, et dont je n'ai qu'un reflet : — Abel, je t'aime ! veux-tu marcher avec moi dans la vie ? Je te sourirai toujours, ta vie sera un enchantement continuel, et je tâcherai d'être toujours une fée pour toi.

Abel était aux genoux de la duchesse, sa tête se confondait avec les pieds de cette charmante femme, et des pleurs mouillèrent même le cothurne élégant qu'elle portait.

— Relevez-vous, Abel; c'est sur mon cœur qu'il faut venir !.... Elle s'assit à côté de lui.

— Voulez-vous, dit-elle en souriant, que je vous emmène, et quitter dès ce jour cette chaumière pour venir habiter mon hôtel, le vôtre c'est-à-dire, car tout est à vous?

— O chère fée! oui, *fée!* ce nom vous restera toujours!... puis-je quitter ce lieu subitement? puis-je abandonner Caliban, Catherine, ma sœur d'amour, sans leur dire adieu? Je vais donc aller habiter les villes avec vous! mon père m'a dit qu'alors je devrais lever la pierre de la cheminée et que j'y trouverais un talisman.

— Eh bien, mon cher Abel, je vous laisse jusqu'à demain! mon amour, permets que je vienne t'enlever de ces lieux et jouir toujours de ton regard, de ta présence....

— Oui, oui, dit Abel au comble de la joie.

Après avoir passé ensemble une matinée délicieuse, un de ces moments où l'âme seule s'épanche, où l'on jouit en quelque sorte d'une double existence, la duchesse quitta son époux en espérance et le laissa ivre de bonheur.

Il dit à Caliban : — Vieil ami, je te donne ma cabane et mon jardin, sois-y heureux : tous les ans je viendrai te voir, je te donnerai quelqu'un pour être Caliban auprès de toi comme tu le fus pour moi. Conserve bien cette chaumière : mon père y respire pour moi! son âme semble réfugiée sous ces fourneaux, son tombeau est ici près, ce lieu doit être sacré, rien ne doit le profaner.

Caliban lui dit : — Si tu dois être heureux, va-t'en Abel! mais ton père était sage et il voulait que tu restasses ici : crains que le monde ne vaille pas cette solitude... et, dit le vieillard, que cette femme... Il n'acheva pas, mais il parut douter du bonheur d'Abel.

Ils levèrent ensemble la pierre de la cheminée et trouvèrent un coffre pesant : leur surprise fut extrême en l'ouvrant, car il était plein de diamants de la plus grande beauté, soit qu'ils eussent été faits par le chimiste, soit qu'il eût ainsi réalisé sa fortune.

— Ah! s'écria Abel, si je pouvais être aussi riche qu'elle!... De vieux parchemins étaient joints aux diamants : Abel trouva qu'il avait un nom de plus que celui d'Abel, et que ce nom était *le comte Osterwald.* Comme un homme récemment anobli sera indigné en apprenant que cette découverte ne causa pas la moindre émotion à Abel!

Caliban se rendit au village : il entra dans la maison du maire pour annoncer à Catherine que le lendemain Abel partirait avec la duchesse de Sommerset. Catherine était au coin du feu et jouait mélancoliquement avec le collier de jais, son plus cher trésor. Son père, qu'elle n'amusait plus par ses douces chansons, dormait : elle répondit à peine à Caliban, et lorsqu'il fut parti, elle cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer : pressée de questions par son père, que les sanglots de la jeune fille avaient réveillé, elle ne voulut jamais répondre. Bontemps arriva, et Catherine se retira précipitamment, ne voulant rendre personne témoin de sa douleur.

Le lendemain matin, elle vint à la chaumière; elle était mise exactement comme elle l'était lorsqu'Abel la vit pour la première fois. Elle entra dans la chaumière; mais aussitôt qu'elle en eut franchi la porte, elle fondit en larmes. Force lui fut de se laisser tomber sur le fauteuil vermoulu, et elle regarda Abel sans pouvoir parler.

Le jeune homme s'approcha, lui prit la main sans qu'elle s'y opposât, et lui dit : — Catherine, je vais quitter ces lieux, mais toi tu y resteras, alors sois sûre que j'y reviendrai souvent, à moins que tu ne préfères venir avec moi...

— Aller avec toi! Abel! Abel!... *je t'accompagnerai* de l'âme, je te suivrai partout de mes pensées!..... Apprends (il eût peut-être mieux valu me taire, mais cet effort est au-dessus de mes forces), apprends donc que je t'aime d'amour, que je n'aimerai que toi, que ta tendresse fraternelle n'est rien..... que dis-je? elle est toute ma consolation. Mais ce n'était pas encore assez; aussi depuis longtemps je sèche de désespoir, je te perds pour toujours, mais jamais je ne pourrai t'oublier! Abel, que je suis malheu-

reuse!..... la raison me disait que cela ne pouvait être autrement, mais mon cœur espérait toujours. Les sanglots l'empêchèrent d'achever.

— Ah! Catherine, s'écria Abel, que tu me brises le cœur!... que je voudrais te voir heureuse! Que faut-il faire pour cela? On dit que dans le monde les richesses sont quelque chose pour le bonheur... Tiens, Catherine, tiens!... et saisissant une poignée de gros diamants, il la versa sur Catherine.

— Abel! s'écria-t-elle en pleurant, est-ce digne de toi? rien peut-il consoler un cœur privé de ce qu'il aime!... Et par un mouvement de mépris et d'indignation rapide comme la pensée, elle se leva, jeta par terre les diamants, et regardant Abel avec une tendresse ineffable et une profonde tristesse, elle lui dit: — Donne-moi, au moins, un baiser! embrasse-moi pour me dire adieu; pour une caresse de toi, je donnerais tout le bonheur que peuvent renfermer la terre et les cieux!...

Abel la saisit par sa taille délicate, et déposa, sur les lèvres brûlantes de la jeune fille, un tendre baiser de frère... Catherine pâlit et s'évanouit disant: — Je puis mourir! ah!...

Catherine, pâle et presque inanimée, était dans les bras d'Abel quand la duchesse entra.

— Madame, dit Catherine en reprenant ses sens, puissiez-vous ignorer à jamais ce que me coûtera votre bonheur!... mais rendez-le toujours heureux et je serai contente!... Elle se retourna vers Abel, le contempla quelques instants, et emportant l'image de son bien-aimé dans son cœur, elle disparut.

Abel, resté seul avec la fée, l'instruisit de tout ce que son père avait fait pour lui, et la duchesse fut au comble de la joie en apprenant qu'Abel était comte et riche à millions; cette joie était bien naturelle: désormais ce mariage réunissait toutes les convenances et n'offrait plus de prise à la médisance..... Catherine aurait-elle eu ce mouvement de joie?... Oh non, elle aimait trop bien, et eût-elle été princesse, elle aurait tout quitté pour suivre son amant, dans l'exil et dans la misère.

La pauvre Catherine rentra chez son père. Là, Jacques Bontemps et Grandvani la pressèrent de consentir au mariage projeté pour elle, et la jeune fille, regardant d'un air morne le cuirassier, fit un mouvement de tête en signe d'adhésion. Ce consentement, qui devait combler de joie tous les intéressés, n'inspira qu'une sinistre inquiétude par la manière dont il fut donné.

On se regarda en se demandant des yeux: — Qu'a-t-elle donc?... La joie disparut de la maison. Bientôt aussi les couleurs de Catherine s'effacèrent, elle devint distraite, elle erra plutôt qu'elle ne marcha. Souvent elle regardait et ne voyait pas.

Cependant, à Paris, l'aventure de la duchesse de Sommerset était dans toutes les bouches. Son mariage résolu, les deux fiancés n'attendirent pas longtemps: il en fut de même au village.

En effet, on avait coutume, dans le village de Catherine comme dans certaines autres parties de la France, de faire, pour ce qu'on nomme les *accords*, une fête semblable à celle des noces, et les fiançailles se célèbrent à l'église avec la même solennité que le mariage. Cette fête préparatoire eut lieu au village en même temps que la fête véritable du mariage de la duchesse se célébrait à Paris.

XVII.

LA NOCE DE LA VILLE

ET

LES FIANÇAILLES DU HAMEAU.

A Paris, dans le magnifique hôtel de madame la duchesse de Sommerset, une foule joyeuse inondait tous les salons où brillaient les toilettes les plus somptueuses et les plus jolies femmes. Chaque pièce de l'hôtel, dans les appartements de réception, était décorée de plusieurs lustres ornés d'une multitude de bougies qui se reflétaient innombrables dans les glaces. Les meubles les plus précieux, les plus élégants, le velours aux riches reflets, le satin éclatant, les porcelaines de prix, les dorures, les bronzes ciselés, les cristaux remplis de fleurs artificielles, les parfums, enfin tout ce que le luxe le plus ingénieux des temps modernes a pu inventer de recherches, de voluptés, de délicatesses, était réuni dans ce palais, et rassemblait tous ses trophées autour du couple le plus heureux que jamais ait réuni l'hymen.

Accourus sur la foi de la Renommée, pour contempler le fils du chimiste, le charmant, le noble, le riche héros de cette aventure singulière, les nombreux amis de la duchesse et beaucoup d'inconnus affluaient à son hôtel: la rue du faubourg du Roule était encombrée d'équipages plus brillants les uns que les autres, et la foule des valets garnissait le péristyle et la cour.

Dans une des galeries de l'hôtel, on avait dressé un festin somptueux: les murs étaient ornés des tableaux des plus fameux maîtres, et les curieux ne pouvaient s'arracher à la contemplation de cette magnifique collection digne d'un souverain; plusieurs personnes, moins artistes mais plus gastronomes (ce qui se compense), reposaient leur admiration et leur tête, en abaissant leurs regards sur l'ordonnance d'une longue table où brillaient l'ar-

genterie, les flambeaux, les plats, les décorations magiques, les mets les plus recherchés, les dernières productions du luxe, les ciselures, les vases, chefs-d'œuvre de tous les arts, depuis l'orfévrerie jusqu'à la pâtisserie : c'était un véritable enchantement.

Dans le salon principal, entre mille beautés, Jenny de Sommerset, portant le riche costume de la *Fée des Perles*, éclipsait les plus belles favorites de la mode et attirait tous les regards : sa distinction, sa parfaite beauté, sa grâce la rendaient en ce moment l'objet de toutes les pensées; et de même que tout dans la nature obéit à l'influence du soleil, tous les assistants ne semblaient plus vivre que par elle et se mouvaient autour d'elle : elle était le centre d'une multitude de rayons.

Pour le comte Osterwald, il régnait en souverain sur la fée, comme sa fée régnait sur tout le reste. On ne doit pas appeler *vivre* ce qui se passait en ce moment dans son être : toutes les femmes l'admiraient, et il n'est personne qui ne convînt que ce sentiment était juste, car Abel, au milieu des élégants qui l'entouraient, se faisait remarquer par sa grâce naturelle, et l'emportait surtout par l'expression divine de son visage. Une candeur d'ange, qui n'était pas sans un mélange de fierté, un regard humide et pénétrant, une chevelure flottant en boucles arrondies et noires comme du jais, des formes pures, une taille élancée et l'air de force, la grâce mâle qui résultait de cet accord de perfection, faisaient de lui la réalisation de cette magnifique statue grecque sur laquelle on a rassemblé toutes les beautés humaines pour composer un ensemble divin.

Abel se trouvait transplanté du sein de la vie ignorante d'un solitaire et d'un sauvage, au faîte de la civilisation, au milieu de tout ce que la société offre de plus séduisant; il y était accompagné de celle qu'il aimait, et jouissait de la volupté surhumaine de la voir la reine de ce cercle : il sentait que tout le monde lui enviait son bonheur, et ses idées avaient pris assez d'extension pour qu'il s'aperçût, qu'en ce moment, il était le seul être, par cinquante millions d'hommes, qui pût posséder un bonheur auquel toute la création semblait concourir.

En effet, bientôt la musique la plus harmonieuse donna le signal de cette fête, et Abel se sentit plongé dans un nuage de voluptés si multipliées que son âme n'avait plus de forces pour penser : il parcourait des yeux cette profusion de richesse, et les rapportait toujours vers sa chère petite fée qui l'enivrait des regards les plus animés, les plus amoureux, les plus doux. Tout leur souriait, l'univers entier se courbait sous leur amour. Jamais conte de fée ne lui avait donné l'image d'une semblable fête : enfin, il n'avait pas assez de sens et de facultés pour jouir et pour sentir. Comment aurait-il donc pensé à Catherine?...

Catherine, la pauvre enfant! son nom nous rappelle au village. On connaît le modeste asile du père Grandvani : cette cuisine si propre est encombrée, et Françoise suffit à peine à gouverner les fourneaux. La chambre du maire a été débarrassée des meubles qui la garnissaient : sur la table qu'occupait autrefois l'ouvrage de Catherine, on a établi la modeste vaisselle de faïence blanche du maire. Quelques tasses de porcelaine blanche, des fruits mal servis, une argenterie peu nombreuse, mais une gaîté franche sur tous les visages, tels sont les ornements du festin qui se prépare.

Le maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde est là : son habit d'uniforme bien brossé est relevé par l'éclat de sa grosse croix, large comme un petit écu; il retrousse sa moustache et rêve aussi profondément qu'il lui est possible en regardant Catherine. La pauvre fille est debout devant la modeste cheminée : Juliette achève la toilette de la mariée, en lui attachant le bouquet virginal et emblématique. Catherine est forte pâle; elle ouvre de grands yeux sans voir, ses lèvres sans couleur s'entrouvrent douloureusement, et un souffle pénible s'échappe d'entre ses dents blanches. La parure qu'elle a revêtue est celle qu'Abel lui a donnée. Catherine veut mettre un de ses gants, elle ne peut y parvenir; trois fois sa main a passé à côté de l'ouverture du gant blanc; elle regarde lamentablement Juliette, qui laisse échapper une larme; car, pour Catherine, elle a les yeux secs. On ne pleure que lorsque les larmes doivent soulager.

Le père Grandvani, qui vient pour admirer sa fille, l'examine plus attentivement, et une terreur profonde s'empare de lui; il n'ose parler, il ne peut que regarder sa chère fille. Bontemps lui-même partage pour la première fois de sa vie les craintes instinctives de son futur beau-père; il cherche dans sa tête ce qui peut être arrivé à sa fiancée; il tremble même que Catherine ne veuille pas être sa femme, et il a déjà sur les lèvres ces mots de consolation banale qui vont à toutes les souffrances; enfin, il a un instant l'idée de dire à Catherine qu'il ne sera pour elle qu'un second père. Mais s'apercevant de l'inquiétude du maire, il tâche d'abord de consoler celui-ci, commençant ainsi par le plus facile. Il se rassure bientôt lui-même à ses propres raisons, et met de bonne foi la souffrance de Catherine sur le compte de la pudeur naturelle à une jeune fille. Le pauvre Grandvani, avec cette bonté que l'on ne rencontre qu'au village, attira sa fille dans un coin, et lui fit observer tout bas qu'il ne s'agissait encore que des fiançailles, et qu'elle avait le temps de réfléchir.

Alors Catherine, saisissant son père, lui passa ses

bras autour du cou, et dans une étreinte pleine de force et de reconnaissance, déposa sur le front du vieillard un baiser filial qui en disait plus que tous les remercîments.

Le pauvre père la bénit par un sourire.

On alla en silence à l'église. Tout cela fut comme un songe pour Catherine : elle s'agenouilla machinalement et donna sa main au prêtre d'un air distrait. Le curé trouva cette main froide, regarda Catherine, et secoua la tête involontairement. Cette touchante cérémonie, que l'on a mal fait d'abolir en ce qu'elle laissait encore un intervalle entre l'union de l'âme et celle que consacre le mariage, fut marquée par une prophétie alarmante. Les fiancés revenaient vers la maison de Catherine, ils étaient accompagnés de violons et d'une troupe joyeuse; chaque paysan avait à sa boutonnière un nœud de rubans, car tout le village adorait Catherine; cette dernière, pâle, triste, contrastait singulièrement avec la joie qui l'entourait : on eût dit qu'on célébrait une funèbre fête et que Catherine représentait une ombre.

Une vieille femme, assise sous un orme touffu, vit passer ce cortége : elle jeta un regard sinistre sur la fiancée, et dit tout bas à une autre vieille qui était à côté d'elle : — L'accordée mourra avant que le mariage soit accompli...

La chambre de Grandvani reçut les conviés. Juliette et Catherine montèrent ensemble par l'escalier antique et entrèrent dans la chambre virginale de Catherine. Cette pièce était tenue avec une propreté extrême : en y entrant, on devinait que l'être charmant qui habitait ce lieu simple décoré de blanche percale et de meubles modestes, était un ange de pureté et de grâces : tout y reluisait de fraîcheur, on y respirait l'air du ciel; un esprit d'ordre et de sagesse régnait en ce lieu, et répétait que la jeune vierge était l'innocence même, et que ses pensées d'amour, naïves et enfantines, n'avaient jamais fait naître en son sein que de chastes souhaits.

— Juliette, dit-elle, j'aime Dieu, mais presque autant Abel... Il ne faut tromper personne ici-bas : je ne puis vivre avec Jacques, et la vie n'est rien sans le charme d'un amour partagé... Je vais donc partir, ne me dis rien, ne cherche pas à me détourner de mon dessein, il est inébranlable. Je préfère un coup de poignard à mille coups d'épingles pendant ma vie... Je n'ai que lui dans mon cœur, tu le sais... Ce n'est pas parce que sa figure est belle, car il eût été laid que j'aurais été encore plus contente d'un regard! il est heureux maintenant, lui!... Demain tu lui écriras! tu lui diras que Catherine est morte. Me plaindra-t-il? crois-tu? Oh! il ne peut encore m'avoir oubliée, car enfin je suis la première personne qu'il ait vue. Eh bien, que j'aie la consolation d'être pleurée de lui, que je sache qu'il m'a pleurée, que je le voie une fois encore, et puis je ne demande plus rien à la vie. Je mourrai, mais je penserai à lui là-haut, je veillerai à ce que rien ne manque à son bonheur.

Juliette pleurait.

— Tu pleures, ma sœur chérie? cesse, ne me plains pas. Il me disait qu'il y a des esprits divins et invisibles qui se révèlent dans la fraîcheur de la rosée, dans les parfums des fleurs, la brise du matin, dans les célestes lueurs, et qui enfin voltigent sans cesse autour de nous. Je serai ainsi, et je me tiendrai toujours près de lui. Adieu, Juliette.

— Ah! laisse-moi espérer que tu guériras et que tu reviendras, dit l'épouse d'Antoine.

— Oui, reprit Catherine, espère, car j'espère moi-même : tout n'est pas terminé peut-être...

Elles se séparèrent en pleurant, et Catherine, se jetant dans les bras de son amie, lui donna un tendre baiser d'espoir ou d'adieu. Tout avait été préparé d'avance par Catherine et son amie, de manière à ce qu'il ne restât aucune trace de la disparition de Catherine.

Juliette descendit; elle trouva les convives autour de la table; elle prit sa place au milieu d'eux : on était déjà tout joyeux; on commençait à parler autant qu'on mangeait; on songeait à la danse qui devait suivre. Mais Jacques Bontemps et Grandvani s'inquiétèrent de ce que Catherine ne descendait point; les conviés se regardèrent en silence, et Juliette se dit : Voilà le moment.

Cependant on s'efforça de rire et de manger pendant quelques minutes encore; mais l'intrépide cuirassier sentait son cœur défaillir; et le père, en versant du vin à ses hôtes, tremblait si fort qu'il en répandait sur la table; à la fin il demanda sa fille; on la chercha partout, on ne put la trouver!

Un silence lugubre s'empara de cette maison préparée pour une réjouissance, et on n'entendit plus que le balancier de l'horloge qui mesurait des instants d'angoisse et de terreur. Juliette, qui avait promis le secret, tâchait de paraître étonnée comme les autres; pour inquiète, elle l'était avec plus de raison que personne. Les conviés quittèrent la maison. Grandvani, Bontemps et Juliette restèrent seuls, ne sachant que faire, que penser, et ne se communiquant leurs sombres conjectures que par de mornes regards. Grandvani regardait toujours la porte, et quand Françoise l'ouvrait il tressaillait, mais c'était à chaque fois un redoublement de tristesse, car sa fille ne devait point reparaître. Le village entier était plongé dans la stupeur.

Cependant, abandonnons comme Catherine le village et retournons à Paris, où les fêtes du mariage d'Abel se terminaient d'une façon moins brusque et

plus gaie. Vers le matin, quand les teintes indécises de la première aurore commencèrent à blanchir les faîtes des brillants hôtels du faubourg du Roule, la mariée, et les personnages invités à la fête somptueuse de la duchesse de Sommerset commencèrent à descendre de l'apogée de l'enivrement. La coquetterie, la musique, la danse, toutes puissantes que soient leurs excitations, ne sauraient prolonger un bal que jusqu'au matin; d'ailleurs, comme tout est renversé dans les habitudes du monde civilisé, il est naturel que le jour fasse songer à la retraite et au sommeil. Les convives, quittant le bal, s'étaient donc rassemblés en de nouvelles salles autour d'un repas somptueux.

La chaleur excessive avait fait ouvrir quelques fenêtres de l'hôtel. Au moment où l'on vint avertir madame la duchesse que l'on avait servi, Abel respirait l'air frais qui accompagnait le faible crépuscule de la nuit.

— Viens donc, cher ami! lui dit sa fiancée, qui, voyant qu'il ne quittait pas le balcon, s'appuya légèrement sur son épaule en le tirant doucement.

— Ne vois-tu rien là, en bas? lui répondit Abel.

Elle avança la tête, et ils aperçurent ensemble une forme blanchâtre, que la demi-obscurité du matin et la lumière vacillante des lanternes, ne laissaient voir que d'une manière confuse. Bientôt ils virent cette forme se mouvoir et se rapprocher assez pour qu'ils pussent voir que c'était une femme, mais non distinguer ses traits. Elle allait et venait, elle se haussait sur la pointe du pied, puis elle s'arrêtait comme si elle eût voulu entrer..... Tout à coup elle examina la croisée où se penchaient les deux amants, et sembla s'anéantir dans la contemplation des deux charmants êtres dont la lumière du salon semblait caresser les contours en les rendant saisissables à la vue. Abel rassembla ses souvenirs; il crut... ne fut pas sûr que ce fût Catherine... cependant c'était bien quelque chose qui lui ressemblait: il pensa reconnaître la toilette de la noce de Juliette... Il hésitait... Sa charmante fiancée, sous prétexte qu'on attendait, l'entraîna. Alors, quand il quitta la fenêtre, des accents de douleur, des paroles prononcées d'une voix entrecoupée, mais pleine de charme, arrivèrent à son oreille. Il s'arrêta et crut entendre cette femme faire des vœux pour son bonheur et se réjouir. Il regarda de nouveau dans la rue, et vit bien réellement cette femme agenouillée, élever les bras vers lui, puis disparaître en lui disant adieu avec un accent d'une tristesse impossible à rendre.

L'entraînement de la fête, la joie du repas nuptial, les enchantements de cette galerie miraculeuse, la présence d'une foule qui le félicitait sans cesse de ses regards et de ses paroles effacèrent promptement la pénible impression qu'Abel avait ressentie de cet étrange incident. Il crut bientôt avoir rêvé. Catherine ne pouvait être qu'au village.

Les derniers éclats de la joie retentissaient encore dans les salons, mais Abel et la fée des Perles s'étaient déjà retirés... Abel, perdu dans un torrent de délices, ne pouvait pas s'inquiéter si ailleurs on mourait, on vivait, on était heureux, ou malheureux, s'il n'était pas la cause, innocente à la vérité, de la peine qui dévorait des êtres sensibles : on venait de prodiguer une somme immense; elle venait de s'évanouir en jouissances d'orgueil, fumée légère!... en vins, en mets, en bons mots, causes d'indigestions et de brouilles... Mais, si l'on pensait à cela, on ne prendrait aucun plaisir dans le monde, on pleurerait toujours!... Vive la joie! nargue le chagrin!

Le jour des ses fiançailles, Jacques Bontemps passa la nuit à courir le village : il avait la mort dans l'âme et offrait de donner sa perception pour une seule nouvelle de Catherine. Personne ne l'avait vue. Grandvani aurait donné ses richesses pour une seule boucle des cheveux de sa chère Catherine, son seul enfant, sa joie et son bonheur. Il voyait sa maison vide, il ne devait plus voir sa jolie Catherine, si gentille, si aimable, si bonne!... cette nuit-là devait assombrir sa vie tout entière.

Le lendemain de son mariage, Abel, ivre de joie et de bonheur, au comble des jouissances humaines, devait aller se promener aux Champs-Élysées. La duchesse avait le dessein de lui faire parcourir Paris et de l'initier à tous les mystères de la civilisation. Ils étaient prêts à partir et se donnaient auparavant encore un baiser. Leurs mains étaient confondues; ils se pressaient avec amour, et une calèche attelée de six chevaux les attendait dans la cour de l'hôtel.

A ce moment, la femme de chambre de la duchesse entra et remit à Abel une lettre qu'on venait d'apporter pour lui. Cette lettre cachetée de noir et grossièrement pliée, rappela tout d'abord à Abel le souvenir de Catherine, et lui sembla avoir quelque rapport avec cette femme qu'il avait aperçue le matin des fenêtres de l'hôtel. Il l'ouvrit donc en tremblant, son émotion augmentait à mesure qu'il la lisait, et quand il eut fini il se laissa tomber sur une chaise et pleura abondamment. La duchesse s'empressa de le questionner, mais il ne put répondre qu'en lui donnant la lettre que nous transcrivons ici.

« Monsieur,

« Je sais combien vous serez désolé de ce que je « vais vous apprendre. Je vous aurais peut-être

« épargné ce chagrin si je n'étais liée par une pro-
« messe que je ne puis violer. Sachez donc que notre « chère Catherine n'est plus. Elle est morte hier en « prononçant votre nom. Elle n'a pu vivre sans vous « voir. Un peu avant elle m'a appelée pour me faire « promettre de vous écrire, et aussi de l'enterrer « avec tout ce que vous lui avez donné. Je vous ai « envoyé une boucle de ses cheveux. Je suis sûre « que vous garderez ce triste souvenir, car vous êtes « bon, et vous ne pouvez vous empêcher d'aimer « un peu celle qui vous aimait tant! C'est Dieu qui « a voulu tout cela. Prions-le ensemble pour notre « pauvre amie. Adieu, monsieur, soyez heureux, « c'est le dernier vœu de Catherine.

« JULIETTE, femme d'ANTOINE. »

La duchesse avait l'âme trop tendre et trop élevée pour ne pas plaindre cette malheureuse enfant morte d'amour, et pour être jalouse des larmes que son mari lui donnait. Elle pleura donc avec Abel, sachant d'ailleurs que c'est la seule consolation raisonnable.

XVIII.

LE VALET DE CHAMBRE.

La mort de Catherine fit une profonde impression sur l'âme d'Abel, et ce fut alors que les moindres actions, les paroles, les gestes même de la pauvre fille revinrent dans la mémoire du jeune comte comme autant de traits de lumière qui lui peignirent un amour sublime. Jenny avait trop d'esprit et de finesse pour ne pas s'apercevoir de l'effet que ce lugubre tableau produisit sur son mari, et avec un art infini, elle sut le plonger dans le tourbillon des plaisirs du monde.

Néanmoins, lorsqu'Abel était dans un bal, que tous les regards tombaient sur lui et sur sa charmante femme, qui déployait pour lui plaire toute la féerie d'un esprit délicat et d'une âme pleine d'amour, un observateur aurait remarqué sur sa physionomie les traces du regret et de la douleur.

Un jour il assistait à la représentation d'une pièce triste où une jeune fille mourait d'amour sans avoir obtenu un seul regard de celui qu'elle adorait. La pièce finie, il s'écria doucement, les larmes aux yeux : — Pauvre Catherine!... La comtesse et madame de Stainville se regardèrent en silence, la comtesse pâlit, et Abel s'apercevant alors de la douleur qu'il avait causée à sa femme, lui prit la main et la serra avec expression.

— Oh! que je suis heureuse de n'aimer que moi!... dit en riant la marquise de Stainville..

Ce soir-là Abel eut encore une aventure qui lui fit ressentir une peine peut-être encore plus cuisante : il rentra chez lui avec sa femme et la marquise, c'était un de leurs jours de réception ; le jeune comte se trouva au milieu d'un cercle d'hommes instruits qui discutaient sur un sujet intéressant : un point délicat à décider fit que par politesse toute le monde se tourna vers le maître de la maison, à la décision duquel on semblait s'en rapporter. Abel resta muet, n'ayant aucune connaissance sur la matière en discussion. La jeune comtesse, témoin de ce fâcheux événement, ressentit une douleur profonde, et la rougeur d'Abel, qui ne savait rien dissimuler, lui perça le cœur d'un trait poignant.

Mais il n'en parut rien, la comtesse prit le parti de plaisanter agréablement son mari sur son ignorance et de lui donner occasion de faire briller les grâces naturelles de son esprit. Mais plus les saillies d'Abel furent heureuses, plus elles firent ressortir cette même ignorance qu'elles ne purent dissimuler ; et comme il est une classe de gens qui, désolés de la supériorité que donnent les titres et la richesse, ne cherchent qu'à s'en venger lorsqu'ils en trouvent l'occasion, on sut bientôt dans toute la haute société que le comte Osterwald n'avait point reçu d'éducation.

La comtesse alors vit moins de monde et s'empressa de faire lire à Abel tous les éléments des sciences ; elles les lui expliquait elle-même, et aussitôt qu'elle apprenait que tel ou tel maître montrait telle ou telle science en vingt-quatre ou trente leçons, elle confiait Abel à ces charlatans d'instruction, qui touchaient le prix des cachets et laissaient le jeune comte avec une foule de préceptes dont l'abondance ne lui servait à rien, faute de temps et des explications nécessaires.

Ces dégoûts dont le vase amer des sciences couvre le miel qui ne se trouve qu'au fond de la *dive* bouteille, comme le dit Rabelais, la tension perpétuelle de l'esprit, le désespoir qui s'empare de l'âme à l'aspect de tout ce qu'il faut acquérir, jetèrent Abel dans une mélancolie que sa femme, avec tout son prestige, avait peine à dissiper parfois.

Le jeune comte était, comme on a pu le voir, un de ces caractères bouillants, exaltés, qui se précipitent à corps perdu dans un sentiment, comme dans un gros d'ennemis s'ils étaient à l'armée, de manière que, malgré les charmantes manières de sa jolie fée, il se trouva au bout de trois mois de mariage comme un autre au bout de trois ans.

Déjà il était privé de cette ivresse qui fait oublier le monde entier : sa plus grande félicité ne consistait plus que dans cette satisfaction d'amour-propre que l'on ressent en se voyant envié. Lorsqu'il se trouvait dans une assemblée, il jouissait de contem-

pler la comtesse, sur laquelle tous les hommes jetaient des regards d'admiration ; il sentait un plaisir nouveau sans s'apercevoir que cette sensation était le signe évident d'une passion moindre. Enfin il n'avait plus cette ardeur première, cette chaleur de sentiment qui semblent produire un nuage au milieu duquel on est séparé du monde entier.

De plus, au comble de la richesse, au faîte des honneurs, n'ayant jamais été malheureux, ne vivant que parmi toutes les jouissances du luxe et les recherches de la civilisation, il eut bientôt parcouru le cercle des créations humaines, éprouva bien du plaisir à le recommencer, mais il en fut bientôt rassasié, et l'on sait qu'il n'y a que les gens riches, au faîte du pouvoir, qui se coupent la gorge par ennui : le malheureux qui lutte sans cesse a un espoir, l'opulence qui possède tout n'en a plus.

La jeune comtesse adorait Abel, et, chose étonnante, le profond amour qu'elle avait pour son mari nuisait en quelque sorte à leur bonheur, et c'est ce que la vive et spirituelle marquise Stainville avait peine à lui faire comprendre.

— Chère amie, lui disait-elle, je commence à craindre que ma prédiction ne se réalise, vous réglez mal vos rapports avec votre mari : hé! ma chère, avez-vous jamais vu de grandes passions durer longtemps? une femme qui aime avec ardeur a bientôt rassasié son époux; elle s'imagine qu'elle n'a qu'à dire comme vous : — Me voilà avec mon âme aimante, qui, comme une glace fidèle, ne réfléchit qu'une seule image; vous serez toujours le dieu de ce cœur qui vous adore, etc., etc. Tout cela est trop simple : un homme alors est dans la position d'un grand seigneur qui se voit tous les jours assailli par les solliciteurs ; il leur dit : — Mettez-là votre pétition, je verrai... Supposez, au contraire, chère comtesse, une femme, comme moi par exemple, qui aimerait Abel tout autant que vous, mais conservant sa tête; j'aurais l'air d'être étourdie, volage, je lui donnerais à chaque instant des craintes, je le rendrais jaloux, je ne le laisserais pas une minute tranquille : aujourd'hui je serais détestable, demain encore plus détestable, le surlendemain un regard aurait un prix, une grâce nouvelle : enfin je transporterais tout le charme qui environne une maîtresse dans la sotte position du mariage. Il faut, pour faire durer l'amour, beaucoup plus d'esprit que pour aimer, quoiqu'il en faille prodigieusement : il faut déployer chaque jour des trésors inconnus; voilà pourquoi les femmes d'une beauté parfaite, comme vous, n'ont jamais produit de passions durables, et que des beautés d'un ordre inférieur, des laides même, mais d'une physionomie spirituelle et pleine de grâces, ont rendu les hommes constants. En effet, les femmes qui sont belles croient qu'il leur suffit de se montrer pour plaire : aussi une femme qui pourrait réunir à une beauté parfaite les secrets qui font aimer les laides, subjuguerait le monde entier comme Cléopâtre, Ninon, etc., mais la nature n'est pas injuste; elle égalise tout, chacun a son lot, et de telles femmes ne sont que des hasards.

— On voit bien, lui répondit la comtesse, que vous n'aimez pas... l'amour ignore ces calculs.

— Alors, je ne vous prédis que des malheurs, répliqua la marquise ; mais brisons là-dessus, je n'aime pas à affliger mes amis ; je ne suis envieuse du bonheur de personne, et je reste entre un miroir et un chapeau dans mon heureuse indifférence...

Quelques jours après cette conversation, il arriva une aventure qui jeta quelque froid entre Abel et la comtesse. Le comte venait d'être quitté par un de ses valets de chambre, et un jeune homme s'offrit pour le remplacer.

Le comte et la comtesse déjeunaient ensemble, et, riant comme deux jeunes fous, se passaient une tasse de café en buvant l'un après l'autre, et se défendant mutuellement de boire en dernier ; Abel, dans ce doux jeu accompagné de mille folâtreries voluptueuses, semblait avoir retrouvé toute la ferveur d'amour qu'il témoigna le jour qu'il fut introduit pour la première fois dans le palais de la fée des Perles. La jeune comtesse le fit observer en riant. Abel, comme troublé par un fâcheux souvenir, dit mélancoliquement : — Catherine vivait alors ! En ce moment, l'intendant demanda à présenter le jeune homme qui s'offrait pour remplacer le domestique sorti : les deux époux consentirent par un signe de tête.

On vit entrer alors un jeune homme dont l'aspect fit tressaillir et frissonner Abel, car il avait tellement la taille de Catherine et son maintien, que la ressemblance était frappante. Aux premiers mots que l'inconnu prononça, Abel reconnut l'organe chéri de sa sœur chérie ; mais en examinant le jeune postulant, il fondit en larmes, car il vit qu'il était impossible que ce fût elle. En effet, Catherine avait les cheveux blonds et Justin était brun : Catherine parlait sans accent, et Justin grasseyait; enfin la fille de Grandvani était fraîche comme une fleur, et Justin pâle et languissant ressemblait à un lis fané; les sourcils de Catherine étaient peu fournis, Justin les avait épais, noirs, et des favoris qui se cachaient dans un col de chemise très haut détruisaient toute illusion aussitôt qu'on examinait Justin, et cependant c'était la même coupe de figure, la même délicatesse dans le nez et le même fini dans les formes.

L'agitation du comte n'échappa point à l'œil pénétrant de Jenny, qui vit sur-le-champ tout le mal

que cette ressemblance causerait perpétuellement à son cher Abel, et aussitôt que Justin se fut respectueusement avancé vers le comte, Jenny s'écria, avec un air impérieux : — Ce jeune homme est beaucoup trop jeune, c'est un enfant, et M. le comte a besoin d'un homme fait au service.

— Ma chère, répondit Abel un peu brusquement, laissez-moi choisir, je vous prie, les gens que je destine à mon service, je trouve ce garçon de mon goût.

La comtesse se tut, et le comte parut absorbé dans une profonde rêverie en contemplant Justin. La comtesse, très-émue par la première phrase désobligeante pour elle qu'Abel eût encore prononcée, et piquée de voir son autorité méconnue devant Justin et l'intendant, prit un air froid et parut ne se mêler en rien de cette affaire.

— Avez-vous déjà eu des maîtres ?

— Je n'en ai eu qu'un ! répondit Justin en tremblant et visiblement affecté.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai quitté, c'est lui qui est parti.

— De quel pays êtes-vous ?

— De Paris.

— Vous n'avez pas de parents dans le village de V....?

— Non, monsieur.

A ce moment, la comtesse se mit à examiner Justin avec la plus grande attention, et marqua de l'étonnement en voyant le pied du jeune homme ; en effet, ce pied était si petit et si soigneusement chaussé, que si Jenny elle-même avait eu la fantaisie de s'habiller en homme, le sien n'aurait pas été plus mignon et plus délicat. Cette circonstance et la voix douce et tendre de ce jeune inconnu, donnèrent de l'inquiétude à la comtesse ; elle fit un signe à l'intendant qui sortit ainsi que Justin, et ce dernier en s'en allant ne cessa de regarder Abel.

— Mon ami, dit Jenny, en prenant la main d'Abel, et la serrant sur son cœur, tu m'aimes, n'est-ce pas ?... eh bien, si le malheur ou le plaisir de celle qui sera pendant toute ta vie ta compagne et ton amie te sont chers, ne prends pas ce jeune homme pour domestique... S'il t'intéresse, donnons-lui tout ce qu'il voudra, faisons-lui un sort ; mais, je t'en supplie, ne le garde pas, j'ai un pressentiment qu'il nous fera beaucoup de mal, si ce n'est à toi, ce sera à ta Jenny.

— Mais, chère petite fée, vous êtes bien exigeante, et vous commandez avec un son de voix si enivrant qu'il est presque impossible de vous refuser; ah ! Jenny !... je t'avoue que ce jeune enfant me cause tant de plaisir à voir que ce sera un sacrifice que de le refuser.

— Veux-tu que je t'en évite la peine?

— Non, dit Abel, je veux encore le revoir....

— Eh bien, je te laisse, et je me confie tellement à ton amour, que j'espère ne pas avoir supplié en vain mon seigneur et maître.

Elle sortit en souriant avec grâce, en le regardant avec tant d'amour, qu'Abel résolut de lui obéir.

Justin rentra, et sa ressemblance avec Catherine frappa tellement Abel que, ne doutant plus que ce fût elle, mais résolu de n'en rien laisser voir, il lui sourit, et le jeune homme détourna la tête pour ne pas voir le comte : il l'avait cependant regardé en face, tout à l'heure, lorsque la figure d'Abel n'exprimait rien de tendre, mais il semblait que Justin redoutât la bienveillance de son maître.

— Jeune homme, lui dit Osterwald, vous êtes beaucoup trop jeune et trop faible pour me servir : comment feriez-vous pour m'attendre pendant la nuit, monter derrière ma voiture, tel temps qu'il fasse, et cependant vous lever matin, pour faire tout ce qu'exige mon service particulier ?

A ces mots, des larmes roulèrent dans les yeux de Justin; il s'avança timidement vers le comte, et se jetant à ses genoux il lui dit tendrement et avec l'organe enchanteur de Catherine : — Monsieur le comte, vous avez une réputation de bonté qui m'a attiré à vous, oh! ne la démentez pas en me refusant pour serviteur; donnez-moi l'emploi que vous voudrez, le plus désagréable, le plus difficile, pourvu que je sois dans votre maison; ne craignez pas que je manque de force, je vous assure que pour votre service j'en aurai plus que tous vos autres serviteurs ensemble... A ces mots, les larmes gagnèrent si fort Justin, qu'il ne put achever.

Abel était tellement ému que les pleurs de l'inconnu firent couler les siens. — Jeune homme, dit-il, quelle circonstance a donc pu vous attacher à moi avec tant de force, et par quel hasard ?...

Ah ! monsieur le comte, ne m'interrogez pas; mais si vous avez pitié d'un malheureux et que vous ne vouliez pas sa mort, de grâce, laissez-moi ici et agréez mes services !

Abel ne put résister, il s'écria : — Puisque tu m'offres tant de ressemblance avec une femme que j'ai tendrement aimée, homme ou femme, Justin ou Catherine, reste, tu es à mon service.

Justin s'approcha, baisa avec effusion la main d'Abel et sortit.

Cette aventure fit une peine extrême à la comtesse, qui manifesta l'aversion la plus complète pour Justin.

Ce dernier se concilia en peu de temps l'amitié de tous ses camarades; il leur évitait tout ce qu'ils avaient à faire quand il s'agissait du service d'Abel. Prononçait-on le nom du comte, Justin rougissait;

s'entendait-il sonner par lui, il tremblait; à table, il ne pouvait pas lui donner une assiette ou ce qu'il demandait sans faire paraître l'émotion la plus vive. Souvent, quand son service était achevé, on le voyait tomber dans une profonde rêverie, et quelquefois des larmes roulaient dans ses yeux. Bientôt on remarqua dans sa conduite les plus grandes singularités : il ne refusait pas de se mettre à table avec les autres domestiques, mais il n'y mangeait pas, et on ne l'aperçut jamais faire ses repas, on entra dans sa chambre par surprise, et on ne vit aucune trace d'habitation. Il causait rarement avec ses camarades, et n'avait avec eux que les rapports que le service mettait entre eux; on découvrit par sa conduite qu'il était fier, et cependant il portait la livrée du comte avec une espèce d'orgueil.

Le comte ne paraissait point surpris de la conduite de Justin : il en recevait des soins mille fois plus délicats que ceux dont la comtesse l'accablait. Justin répandait sur la vie d'Abel une influence qui, de jour en jour, devait devenir plus forte.

Sa ressemblance incomplète avec Catherine faisait que le jeune comte ne pouvait se passer de sa présence, et il éprouvait une grande douceur à recevoir ses attentions et ses services.

Bientôt il finit par le prendre pour son confident, et quand il avait quelque peine secrète il l'appelait, et le jeune homme lui donnait des consolations toujours sages et marquées au coin d'une amitié si vive que le jeune comte n'hésitait pas à le traiter comme un égal.

La comtesse marcha de peine en peine depuis le moment où Justin entra chez elle. La vue de ce jeune homme la faisait souffrir, et, malgré son étonnante douceur et l'amour qu'elle avait pour Abel, elle ne put cacher son aversion, ce qui amena des scènes souvent fâcheuses : Abel ayant déclaré qu'il garderait toujours Justin, ce fut un éternel sujet de discorde ; et plus la comtesse aimait son mari, plus elle était exigeante et sans ménagement dans ses plaintes. Il est difficile de marquer les lignes imperceptibles par lesquelles deux époux qui s'aiment arrivent à des moments de froideur dont la multiplicité produit pour l'un ou pour l'autre un sentiment tiède et une réserve insultante pour les premiers temps de leur amour.

Malgré leur amitié mutuelle et l'exaltation qu'Abel avait jadis manifestée pour la fée des Perles, le comte et la comtesse d'Osterwald n'arrivèrent que trop tôt à ce point de tendresse conjugale qui sans doute est marqué sur la *carte du pays de Tendre* et qui porte un nom que beaucoup de ménages connaissent. Cependant on doit rendre justice à Jenny en disant qu'elle aimait toujours Abel avec la même ardeur que lorsqu'elle venait le visiter dans la chaumière du chimiste ; mais les circonstances lui donnèrent d'abord l'apparence d'un changement dans sa conduite, ainsi que le chapitre suivant le fera voir.

XIX.

UN RIVAL.

La comtesse donnait très-souvent des concerts où les meilleurs artistes se faisaient une gloire de paraître. Avant son mariage avec Abel, un jeune officier italien, banni des États du roi de Sardaigne par une condamnation politique, avait été attiré à ces réunions par la grande réputation de beauté de la duchesse de Sommerset.

La première fois qu'il la vit, il en tomba éperdument amoureux; mais alors il y avait une telle distance entre elle et lui qu'il se réduisit au silence et se contenta de l'adorer de loin comme une espèce de divinité que l'on n'ose approcher. Lorsque la duchesse se retira dans son château et vécut dans une retraite absolue, il perdit l'espérance de la revoir et partit pour la Suisse, d'où il put exercer une grande influence sur ses adhérents et fomenter de loin les troubles qui éclatèrent depuis dans le Piémont. Au retour de madame d'Osterwald, sa célébrité s'était tellement accrue qu'il crut pouvoir désormais réussir auprès de la belle duchesse lorsqu'il reparaîtrait entouré de tant de gloire.

La duchesse s'était très-bien aperçue de la profonde passion qu'elle avait allumée dans le cœur du jeune officier, et elle en avait souvent plaisanté avec la marquise de Stainville

Quelques mois après l'union de la duchesse avec le comte d'Osterwald, on annonça la prochaine arrivée du célèbre comte Tambroni à Paris. Cette nouvelle se répandit rapidement, et mainte belle dame en parlait avec un feu qui faisait pressentir que l'heureux exilé n'avait qu'à paraître pour exploiter son infortune. Paris n'est-il pas la patrie de tous les gens qui n'en ont point? Tambroni était assez bien de taille, et avait pour lui cette physionomie spirituelle, vive et animée qui distingue les hommes à talents ; sa tête était forte, embellie d'une chevelure du Midi, de ces forêts de cheveux noirs bouclés et ondoyants ; enfin, sa conversation se ressentait de son caractère, elle était brillante, animée, étincelante d'esprit.

La première maison où il voulut être reçu, en dépit d'une foule d'autres, fut celle de madame de Stainville, et il déclara à la vive et spirituelle marquise qu'il ne revenait que pour la duchesse de Sommerset. Madame de Stainville lui apprit que son

amie avait fait un mariage d'inclination. Tambroni voulut d'abord s'en retourner sans la revoir, car il l'aimait avec une telle ardeur qu'en la sachant heureuse il éprouvait une espèce de satisfaction cruelle. La marquise le retint, et lorsqu'elle apprit à Jenny que l'illustre proscrit avait abandonné les intérêts de sa gloire pour l'amour d'elle, la comtesse éprouva un mouvement de vanité et de contentement qui n'échappa point à l'œil observateur de la marquise.

Madame d'Osterwald annonça un grand concert, et fit, par son amie, prier Tambroni d'y venir. La fête fut superbe, aucun des invités ne manqua, et Jenny éprouva une des plus grandes révolutions que puisse subir le cœur d'une femme aimante. En effet, Tambroni réunissait sur lui tous les regards : rangs, fortune, honneurs, beauté, tout disparaissait devant l'intérêt de curiosité qu'il exploitait avec adresse et que ses talents variés changeaient facilement en admiration. Jenny, à l'aspect de Tambroni, ne pouvait douter qu'elle ne régnât sur son âme comme il régnait lui-même à Turin ; elle regardait tour à tour Abel et Tambroni : son mari faisait tressaillir tout son être, elle l'aimait, et cependant le triomphe de cet homme qui l'adorait éveillait en elle de si vives sensations d'amour-propre et d'orgueil qu'elle se sentait enivrée.

— Il faut avouer, ma chère, lui disait son amie, qu'un homme tel que Tambroni est tout autre que ton Abel! Dieu! si j'étais libre, rien ne m'empêcherait d'être l'esclave d'un homme comme celui-là. C'est alors que je comprendrais ta doctrine d'amour; mais aimer cet homme, c'est être la compagne du soleil.

—Oui, répondit Jenny; mais vois aussi avec quelle naïveté, avec quelle franchise le comte lui rend justice, avec quel feu il le loue, et comme il s'attache à son char avec bonne grâce! il semble déployer toute son âme de tendresse et de bonté sur son rival.

—Eh! quel est le jeune homme de vingt-deux ans, répliqua la marquise, qui ne s'enthousiasmerait de Tambroni? quel est l'écolier sortant du collége qui n'est pas comme Abel, joli comme une femme, la figure fraîche, les yeux brillants, et l'âme susceptible de toutes les impressions tendres, ouverte à tous les amours? et comment oses-tu comparer l'éclat du soleil à celui d'une fleur des champs?... En prononçant ces derniers mots, un fin sourire leur donna un air d'épigramme pour Abel.

A cet instant, Tambroni se mit au piano et chanta une romance qui fit la plus grande impression sur l'assemblée. C'était un sujet de Schiller dont voici la ballade en peu de mots :

« Un jeune chevalier aimait une demoiselle, et « lui dit : — Voulez-vous m'aimer? la terre sera « pour moi le ciel!... La demoiselle lui donna de « l'espoir ; il part pour la Terre-Sainte, et pendant « qu'il combat elle prend le voile. Il revient et la « respecte ; il la chante, et les échos du monastère « redirent ses chansons de mélancolie : un jour il « expira, les yeux tournés vers la cellule de celle « qu'il adorait : voilà tout ce que l'on sut de son « amour... »

En entendant cette romance, il était impossible à l'être le plus impassible de n'être pas attendri. Tambroni, en chantant, ne cessa pas de regarder les deux amies, et, en finissant, le feu qui sortait de ses yeux brilla à travers quelques larmes qui roulèrent le long de ses joues.

— Ah! s'il m'aimait, dit la marquise à son mari, je te conseillerais de m'enfermer dans une tour d'airain et de mettre des lits de mousse tout autour pour m'empêcher de me casser les jambes en sautant par les fenêtres!...

Abel était à côté de sa femme ; il compara cette fête à son mariage, et une idée triste l'assaillit en voyant que Tambroni le remplaçait...

Le jeune comte fut tendre auprès de Jenny, mais elle fut pensive, ne fit aucune attention à lui et n'eut des yeux que pour le célèbre Italien. Alors Abel tourna sa vue sur l'assemblée comme pour invoquer machinalement quelque protecteur, et à la porte il aperçut Justin plus beau que jamais. Le pauvre jeune homme ne voyait que son maître, il se tenait respectueusement debout, et s'appuyant la tête sur la muraille, il suivait le comte des yeux, comme un pauvre chien qui, couché sur la terre, lève la tête au moindre bruit que fait son maître et semble ne faire qu'un avec lui. Le comte sortit et l'appela.

— Eh bien! Justin, voici un homme qui a bien du talent; il a dû te causer bien du plaisir!

— Non, monseigneur; j'ai vu avec bien plus de joie que vous étiez le plus beau de cette assemblée.

Abel tressaillit.— Pauvre Catherine! se disait-il; c'est ainsi qu'elle aurait parlé...... Il regarda Justin en souriant ; alors Justin s'éloigna, car il pâlissait quand son maître lui souriait.

Abel le suivit et lui dit : — Justin, sortons; je suis fatigué de cette soirée.

La comtesse ne s'aperçut pas de l'absence de son mari.

— Vous êtes triste, lui dit Justin quand il fut rentré dans son appartement; voulez-vous que je vous amuse par quelque récit ainsi que je le fais quelquefois? j'ai remarqué que cela vous plaisait.

— Voyons, répondit le comte avec indifférence.

— Monseigneur, dit-il, c'est l'histoire d'une jeune fille amoureuse.

— Vit-elle encore? demanda-t-il avec vivacité.

— Elle n'est plus, répondit Justin ; elle a disparu de la terre sans obtenir une seule larme, et tout

son bonheur consiste à voltiger autour de celui qu'elle adora ; elle plane sur sa tête ; ce fut une vierge tendre qui, un matin de printemps, sourit à un chef-d'œuvre de la nature, le porte dans son cœur et n'aime que lui. Il fut indifférent, ne s'aperçut pas de cet amour profond, et brisa ce cœur aimant par des coups répétés qui l'entraînèrent vers la tombe. Jusqu'à son dernier moment elle l'a salué et béni. Personne qu'elle-même n'a connu l'amour qu'elle avait dans le cœur ; un jour elle osa dire à celui qu'elle adorait : — Je t'aime!

— Eh bien? s'écria vivement le jeune comte.

— Eh bien, monseigneur, il lui a dit froidement : — Tâche d'être heureuse sans moi... Alors elle fut heureuse sans lui.

— Comment? demanda le comte.

— Monseigneur, elle le voit sans cesse du haut du ciel, elle tâche de jeter à pleines mains les fleurs sur la route qu'il parcourt, elle arrache les épines des roses...

— Justin! s'écria Abel, j'aime mieux ton histoire que la brillante musique de mes soirées..... mais ton histoire est faite à plaisir!.....

— Non, monseigneur; si vous voulez que je continue, vous verrez...

— Non, cesse; elle m'émeut trop fortement...

Justin se tut avec cette soumission qui plaît tant; il regarda son maître avec complaisance et intérêt, car en ce moment la figure d'Abel exprimait le chagrin.

— Si c'était vous qu'elle eût aimé, dit Justin en tremblant, j'imagine qu'elle n'aurait pas été si malheureuse?.... répondez, monseigneur...

— Oui, répondit Abel, et je désire que mon hommage franchisse la sphère terrestre et la console aux cieux...

En prononçant cette phrase, Abel pensait acquitter sa dette avec Catherine.

— Eh bien, monseigneur, si votre âme envoie un gage d'amour aux cieux, n'en donneriez-vous pas un sur la terre? Me voici à vos genoux, déposez sur mon front un baiser d'amour, et l'esprit de l'infortunée tressaillera de joie, je la connais, et ma prière du soir lui dira de porter ce baiser vers le trône du Dieu des repentirs.

— Justin, êtes-vous fou?

Et cependant Abel ne put se défendre d'embrasser cet aimable jeune homme. Justin chancela lorsque les lèvres d'Abel effleurèrent son front, et il parut sur le point de s'évanouir.

En ce moment Tambroni se retirait du salon de la comtesse sans avoir adressé à Jenny un seul mot; il s'était contenté de la contempler à la dérobée; la jeune comtesse fut en quelque sorte piquée de cette espèce de dédain, et, s'il eût été possible de lire dans l'âme de Jenny, on aurait peut-être trouvé quelque commencement d'amour dans ce dépit.

Elle revint trouver Abel, et, le voyant très-ému avec Justin, elle parut mécontente de la coïncidence de sentiments qui apparaissait sur leurs figures. Le comte s'aperçut que les temps étaient bien changés à l'espèce d'aigreur et de sécheresse qui régna dans les manières et dans la conversation de Jenny.

De jour en jour le jeune Abel se déplut dans le tourbillon du monde, et parfois il regretta le bonheur de sa jeunesse; le souvenir des préceptes de son père et l'exemple qu'il lui avait légué en finissant ses jours loin du monde et à côté d'une jeune paysanne ignorante, fructifiaient dans son âme et il les commentait souvent.

— Catherine, se disait-il, aurait passé sa vie avec moi dans cette chaumière, elle aurait toujours été la même, nous aurions été heureux loin des villes, mais elle est morte, et..... morte pour moi! Qu'a-t-on besoin de science pour être heureux? je pâlis sur les livres, tandis que Brunck, l'helléniste, a brûlé tous les siens en ordonnant qu'on ne lui en parlât jamais...

Alors, un matin que ces idées avaient germé dans son âme et produit une longue méditation à la suite de laquelle il avait été amené à conclure que l'existence telle que son père la conçut était la seule où l'homme fût heureux, il s'avisa, à la fin du déjeuner, de proposer à la comtesse de venir vivre dans la chaumière bâtie par son père et d'abandonner le monde et ses pompes.

La jeune comtesse aurait certes été capable de ce sacrifice dans les premiers temps de sa passion pour Abel, mais en ce moment la société avait pour elle un attrait invincible; tout ce qui lui rendit Abel séduisant avait disparu, et l'amour de Tambroni lui apportait au contraire une moisson de louanges délicates et un immense trésor de plaisirs purs et chastes.

Cependant elle n'avait nullement envie de trahir son mari, qu'elle adorait, mais elle ne voulait pas non plus lui sacrifier la volupté si charmante de se sentir idolâtrée par un homme aussi célèbre que Tambroni.

Elle ressemblait parfaitement à cette jeune fille descendue chez les morts, et qui, parcourant les bords du Léthé, dont l'onde fait tout oublier, voulait y tremper son pied délicat et non y périr; ou encore, comme Ève, qui, avant de manger la pomme, ne voulut que la sentir, la voir, l'effleurer. C'est ce qui explique le refus positif par lequel elle répondit à la proposition d'Abel.

Ce dernier lui reprocha tendrement la diminution de son amour : la comtesse lui répliqua que jadis il n'aurait pas hasardé de la contrarier; mais tout en

mettant beaucoup d'esprit et de tendresse, l'un et l'autre, dans cette dispute, il leur était bien facile de s'apercevoir que le premier amour avait perdu ses ailes, et cette discussion se termina par cette phrase d'Abel : — Catherine ne m'aurait jamais rien refusé...

Justin entrait à ce moment, et jamais il ne montra un visage plus riant et plus épanoui ; l'esprit et l'âme de Catherine semblaient être en lui et avoir entendu cette phrase, car Justin rougissait comme aurait rougi Catherine.

On sent que par la pente naturelle imprimée à l'esprit humain, pente qui a pris cours depuis la première défense faite à l'homme, Abel trouva la vie du monde mille fois plus insipide depuis qu'il eut en tête l'idée d'un bonheur plus parfait aux champs, loin du rire moqueur de ceux qui avaient plus d'instruction que lui sans avoir sa belle âme : bientôt il finit par être blasé sur tout et tomba dans une profonde mélancolie.

Il fuyait les bals et les fêtes, les spectacles et toute la société, et souvent le comte Osterwald était au fond de son appartement tandis que sa femme présidait aux amusements d'une brillante assemblée où Tambroni paraissait dans tout l'éclat de sa gloire. Alors Abel ressemblait au roi Charles VI, que la petite reine Odette de Champdivers consolait tandis qu'Isabeau de Bavière dansait avec le duc d'Orléans dans le palais où souffrait son mari.

En effet, Justin, prévenant et affectueux comme une femme, déployait une amitié qui saisissait toutes les avenues du cœur d'Abel ; et pendant les accès d'humeur du jeune comte, alors qu'il était morose et paraissait haïr les hommes, Justin, comme David à Saül, venait prodiguer à Abel toute la richesse des consolations, et souvent, par ses caresses, attirait un sourire sur les lèvres de son maître.

Cependant la jeune comtesse ne négligeait rien de son côté pour tirer Abel de sa misanthropie, et une chose qui consolait le comte, c'était de trouver toujours le même amour chez sa tendre fée : cette tendresse était sa planche de salut, et il semblait à chaque instant se sauver sur le cœur de la seule femme qui lui restât dans le monde des deux qui lui avaient présenté la coupe gracieuse des premières amours : cette croyance qu'il n'y avait pas d'homme au monde qui pût lui ravir son trésor et qu'il régnait en souverain dans l'âme de Jenny, lui était si douce, qu'une preuve du contraire, et même l'apparence, aurait suffi pour troubler à jamais son bonheur et sa raison peut-être.

Souvent, la comtesse, en recevant les marques de son amour, avait des moments d'attendrissement, et jouissait de n'avoir d'autre rivale que l'ombre de Catherine qui semblait errer autour d'Abel.

XX.

LE CHIMISTE AVAIT RAISON.

CONCLUSION.

Aux environs de Leith, en Écosse, est une chaumière située sur les bords d'un ruisseau : des peupliers ombragent la chaumière et bordent les rives du ruisseau.

Au commencement de l'automne de 181...., les habitants de ce village voyaient une jeune fille, parfaitement belle, conduire les pas d'un jeune homme, avec toute l'attention de l'amour, avec tout son dévouement.

Ils marchaient ensemble en faisant retentir les feuilles séchées qui tombaient des arbres. La jeune fille regardait au loin pour s'assurer qu'aucun objet proscrit n'offenserait la vue du malheureux auquel elle s'était dévouée. Si, par hasard, le jeune homme aux cheveux épars, à la démarche hasardée, lui échappait pour gravir les rochers, se suspendre aux arbres, ou courir du côté du ruisseau défendu, elle avait une telle ardeur à le devancer qu'elle l'atteignait, lui parlait de sa douce voix, et le ramenait paisible et calmé sur un banc de gazon. S'il était silencieux, elle imitait ce silence et le caressait doucement, le flattait et passait ses mains dans sa longue chevelure noire, qu'il laissait croître. Parlait-il, elle l'écoutait avec une soumission respectueuse, et trouvait un triste et sauvage plaisir à entendre les accents de cette voix chérie, quoiqu'elle rendît des sons dénués de sens et qu'elle ne peignît aucune pensée. C'étaient les accords errants d'un orgue dont une main enfantine parcourt le clavier mobile. Elle épiait ses regards et croyait à chaque instant que la tranquillité dont elle entourait l'infortuné leur rendrait cette expression primitive, cette lucidité de tendresse et d'amour, cette pureté qu'elle adorait.

Elle était belle, et l'on voyait que son jeune compagnon avait été comme elle, car ses yeux noirs étaient grands, sa figure d'une belle forme, ses manières distinguées ; mais le chagrin n'avait laissé de tout cela que des vestiges.

Le malheureux voyait le ciel avec indifférence ; il recevait avec indifférence les soins de son amie, et avec indifférence il regardait le doux visage de cet ange d'amour. Elle était belle cependant.

A leur retour à la chaumière, ils trouvaient un repas frugal préparé par un vieillard centenaire qui n'avait guère plus de sens que son jeune maître. Il fallait qu'il rassemblât toute la somme de ses idées pour arroser le jardin qui leur fournissait les mets de leur table champêtre ; à peine avait-il la force de

bêcher la terre, de recueillir les graines et de les semer : il parlait tout seul comme si sa tête eût été dérangée.

— Je finis ma vie comme je l'ai commencée, disait-il; je crains Dieu, j'aime mon maître et j'arrose mon jardin. Je n'ai jamais eu de trésors : ceux qui en ont possédé et qui ont mon âge n'ont rien de plus que moi...

Il aidait la jeune fille à asseoir son maître à la table, et lorsque le jeune homme devenait furieux, ils unissaient leurs forces pour le retenir et l'empêcher d'attenter à ses jours.

Quand ces accès commençaient, la jeune fille pleurait, et souvent ses larmes et ses caresses prévenaient les convulsions de l'être qu'elle soignait et qui ne lui avait jamais causé que de la douleur. Elle ne cessait de l'aimer, car il était bon.

Quelquefois elle essayait de lui parler raison et elle lui disait : — Regardez-moi, je n'ai plus noirci mes cheveux pour les rendre méconnaissables; de même que mon cœur, ils n'ont pas changé; mes yeux respirent la même tendresse : je ne grasseye plus, je suis toujours Catherine.

—Catherine! répétait Abel machinalement et avec la même intonation, Catherine!.... Quelquefois il changeait de ton, redisait ce nom avec mille inflexions de voix différentes, comme si tour à tour il se moquait ou la plaignait, ou l'appelait, etc.

La pauvre fille, pour obtenir quelque lueur de raison de celui qu'elle adorait toujours, lui présentait le collier noir qu'elle conservait avec reconnaissance. L'infortuné le prenait, le tournait entre ses doigts, le baisait, lui faisait l'accueil par lequel on témoigne sa joie à un ami, souvent le rendait en se taisant, souvent pleurait, et quelquefois disait : Elle est morte!

— Non, répondait Catherine, elle n'est pas morte; elle a voulu te le persuader, pour que tu ne craignisses pas d'accueillir Justin et de le garder près de toi. Son fiancé a renoncé à elle quoiqu'il l'aimât passionnément. Elle a été longtemps malade, mais elle vit, elle t'aime toujours!... Il répétait : — Elle est morte!...

Le bon vieillard venait se placer devant lui et tâchait d'en être reconnu, il lui disait : — Je suis Caliban... Pour toute réponse Abel hochait la tête, et quelquefois pleurait sans mot dire.

En vain Catherine désirait-elle avoir des renseignements sur la catastrophe qui avait plongé son tendre ami dans un état aussi désespérant; il lui était interdit de le tenter, car c'était alors que le jeune comte tombait en d'horribles crises. Alors, dans ses accès de terreur, les mots entrecoupés, les demi-confidences qu'il faisait, donnaient des lumières sur ces événements; mais Catherine avait toujours calmé jusque-là ces accès, préférant le repos d'Abel à tous les détails qu'elle ignorait.

C'est ainsi que, par degrés, elle avait appris tout ce qu'il fallait éviter avec soin. Prononcer le nom de Tambroni, de *fée des Perles*, de *comtesse de Sommerset*, suffisait pour lui donner une crise.

Mais le hasard voulut que Catherine apprît tout. Un soir, Abel était calme; le pauvre jeune homme au front soucieux, au visage décoloré, maigre et hâve, s'appuyait sur sa compagne, qu'il commençait à connaître de la connaissance qu'a l'enfant pour sa nourrice, qu'il pressent plutôt qu'il ne la voit : Abel s'appuyait sur le bras de Catherine, et tous deux marchaient sur la rive aux peupliers, sans que le jeune homme jetât sur l'eau de ces regards qui faisaient trembler son amie. Le soleil se couchait et répandait sur les rochers des teintes d'or foncé : toute la nature était tranquille. Catherine venait d'asseoir l'infortuné sur un banc de gazon qu'elle avait construit elle-même. Elle entourait de son châle la tête du malade, afin que la fraîcheur du soir n'influât pas sur ses idées; enfin, elle espérait un retour de raison, car depuis deux jours Abel paraissait revivre.

Tout à coup, dans le lointain, l'on entendit les sons d'un hautbois : Abel écoute; son œil s'anime, et il remue ses cheveux comme un lion qui veut combattre. Le hautbois paraissait s'approcher, et le malheureux reconnut la célèbre romance que Tambroni chanta la première fois qu'il vint chez madame d'Osterwald. La fureur d'Abel grandit comme le point noir que les navigateurs redoutent avec tant de raison, puisqu'il finit par exciter une horrible tempête. Abel commença par s'écrier : — Justin! Justin! Sa voix devint rauque et sa respiration embarrassée.

—Entendez-vous cet air? il l'a composé pour elle. On se plaignait que ce noble génie oubliât les soins de sa gloire depuis qu'il habitait Paris; une passion invincible le dominait. — M'entends-tu, Justin? Alors il saisit la main de la pauvre Catherine tremblante, et il la serra violemment. A ce moment, le hautbois recommença l'air, et Abel emmena Catherine vers un rocher en lui disant : — Justin, juge de mon malheur! je lui dois la vie, à cet homme; je l'ai provoqué; mon ignorance de l'escrime et le juste ressentiment d'une injure que la mort seule pouvait laver me firent choisir le plus meurtrier de tous les duels, un pistolet seul fut chargé, le hasard le fit tomber entre ses mains, on nous plaça à deux pas l'un de l'autre; nous devions tirer en même temps, mon adversaire me laissa tirer seul, puis déchargeant son arme sur un arbrisseau qu'il brisa : Monsieur le comte, me dit-il, injustement soupçonné par vous, je suis heureux de vous laisser la vie;

croyez bien que si j'étais coupable, je serais trop heureux pour exposer mes jours sans les défendre.

— Tu vois, lui dit-il, que mon malheur est sans ressource. Il a fui avec elle, oh! je veux les chercher non pas pour la revoir, mais pour l'immoler à ma rage; pour les frapper tous deux.

Abel s'arrêta; il descendit la colline lentement après ce paroxysme qui l'avait couvert d'une sueur froide, croisa ses bras, s'assit sur un tertre et resta longtemps plongé dans une sombre méditation.

Tout à coup il se roula par terre en poussant des cris inarticulés. Catherine appela les paysans, on se rendit maître de lui, et on le transporta à la chaumière.

Depuis ce moment, Catherine fit veiller aux environs pour que jamais aucune musique ne pût parvenir aux oreilles d'Abel.

Ce fut un matin de printemps, quand la nature semblait renaître, que cette fête du cœur fut célébrée par leurs âmes avec la rapidité de l'éclair. Catherine et Caliban avaient ramené Abel à son insu dans la chaumière de son père : l'ordre qui y régnait jadis y avait été rétabli; Catherine, assise dans le vieux fauteuil vermoulu, tenait la tête d'Abel entre ses mains, et parfois elle l'appuyait sur son sein. Caliban les regardait et faisait des vœux pour que l'infortuné, après avoir retrouvé le calme, retrouvât enfin le bonheur.

Tout à coup Abel, dont les yeux seuls témoignaient depuis quelques jours du retour de sa raison, regarde fixement Catherine, et la contemple attentivement; enfin, il s'écrie : C'est Catherine!..... Un long baiser suivit ce mot, qui, pour Catherine, renfermait toutes les joies de la terre.

ANNETTE

ET

LE CRIMINEL.

PRÉFACE.

Mes chers lecteurs, dans la préface du *Vicaire des Ardennes,* je vous avais sollicités de protéger mes petites opérations de littérature marchande; mais, hélas! malgré votre bienveillance, une rafale, un coup de *mistral*, a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyait avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour, comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du *Vicaire des Ardennes,* la justice est venue le saisir au moment où il obtenait quelque petit succès qui me mettait à l'aise: mon pauvre libraire a crié, et peu s'en est fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étais souvenu que la pauvre *gent* des auteurs ressemble à *Cassandre* que l'on trompe toujours. Hélas! la moitié, la plus belle moitié de l'édition du *Vicaire* a été anéantie sous le pilon qui a broyé l'Histoire philosophique des Indes et l'Émile; cette pensée m'a consolé, car puisque mon ouvrage était criminel, il n'y a rien à regretter, et je n'ai plus qu'à me féliciter de cette ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monuments; d'autant plus, qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon cœur de mes juges qui ont eu pitié du pauvre bachelier; ils ont rogné les ongles de la déesse quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande reconnaissance. N'allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d'après ce sincère éloge de la magistrature; d'abord mon éloge ne vaudrait rien pour ces messieurs, car, de commande, il y en a tant qu'on en veut; au lieu qu'être remercié de cœur par un auteur saisi, c'est une chose rare: on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame Justice.

Aussi est-ce sur ce sujet que roulera ma préface, car je n'ai qu'elle pour parler de moi (et Dieu sait comme j'aime à en parler puisque je suis à peu près seul de mon bord): en effet, il y a longtemps que j'ai annoncé cette suite du *Vicaire des Ardennes;* et alors, plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de me demander comment il pouvait y avoir une suite à un ouvrage à la fin duquel presque tous les personnages se mouraient; à cela, je leur répondais, quand j'étais entrepris par mes hypocondres, que cela ne les regardait pas encore; et, quand j'étais de bonne humeur, je leur disais en riant que mon ouvrage n'en serait que plus curieux pour les âmes charitables qui me font l'honneur insigne de lire successivement les vingt et quelques lignes de chaque page de mes œuvres *demi-romantiques,* car un honnête homme se tient toujours à une juste distance des modes nouvelles.

Mais en vous offrant cette suite curieuse autant que véridique, j'ai quelques précautions oratoires à prendre.

D'abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute (car un ciron en a), pourraient prétendre que j'ai changé d'opinion, et que la saisie a opéré une salutaire réforme dans ma tête, et ils s'en iront disant : « Ah ! n'ayez peur qu'il ne fronde quelque chose ! ah ! il ne raillera plus rien ; il a reçu sur les doigts ; il n'y aura plus rien d'intéressant dans ce qu'il écrira : adieu ce qu'il nous a promis ! » Oh ! messieurs, je vous prie de ne pas les écouter, car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l'année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien servi souvent de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu'ils faisaient, se prétendaient dans leur année climatérique, je vous jure que je n'en continuerai pas moins mon chemin comme par le passé, et, entre nous soit dit, je crois que le *Centenaire* et la *Dernière Fée* l'ont bien prouvé.

Cependant, vous, messieurs, qui m'avez si galamment obligé, ne pensez pas que je veuille en rien brûler la politesse à la loi sur la presse. Avant comme après ma saisie, je n'ai jamais eu l'intention d'être un brouillon ni un séditieux ; et, sans être père de famille, je tiens à ce que le bon ordre ne soit troublé en rien : j'aime que la nuit les réverbères soient allumés ; je n'ai jamais empêché un agent du nettoyage d'enlever les boues ; je me dérange lorsque la troupe passe, et je tire mon chapeau, range ma canne quand j'aperçois un homme à la grenade bleue. D'ailleurs, un jeune bachelier, qui demeure à l'Ile-Saint-Louis, rue de la Femme sans tête, ne sera jamais un séditieux : on a trop maltraité M. Magalon pour qu'il lui prenne fantaisie de dire à l'État ce qu'il pense sur l'administration de la guerre, des finances, etc.

Moi, quelle est ma tâche ? C'est d'aller à la messe le dimanche à Saint-Louis et d'y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu'elle soit bien jolie ; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 francs 75 centimes d'imposition, et de faire mes romans le plus intéressants possible, afin d'arriver à la célébrité, et de pouvoir payer le prix d'un diplôme de licencié en droit ; du reste, je n'ai nulle envie de trouver mauvais qu'on soit gouverné aristocratiquement, et de m'insurger, surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux poings. Non, non, *Horace Saint-Aubin* est trop sage pour se fourrer dans de telles bagarres, d'autant plus qu'on n'ira jamais le chercher pour le faire conseiller d'état, chose qui lui irait comme un gant, car à qui cela ne va-t-il pas ? Ah ! si j'étais une fois conseiller d'état, comme je dirais au Roi, et en face encore : « Sire, faites une bonne ordonnance qui enjoigne à tout le monde de lire des romans !... » En effet, c'est un conseil machiavélique, car c'est comme la queue du chien d'Alcibiade, pendant qu'on lirait des romans on ne s'occuperait pas de politique ; alors je me garderai bien de dire cela, car ce n'est pas dans ma manière de penser, et, dans ce propos, l'intérêt général était sacrifié à l'intérêt personnel : c'est ce qu'il ne faut jamais faire qu'en secret.

Or donc, cette préface est pour prier les personnes qui liront l'ouvrage ci-contre, de ne pas croire, d'après certains passages, que c'est une amende honorable que j'ai faite en le composant : ces passages et les sentiments que je donne à mes personnages sont nécessaires à l'intérêt du roman, comme les incidents et les aventures que l'on a trouvés condamnables dans le *Vicaire,* l'étaient à l'intérêt de ce roman en lui-même. Ma faute a été, dans la chaleur de la composition, de ne pas m'être aperçu du danger ; mais, cette fois, comme les fils de mon intrigue ne sortent que d'une bonne toile, il n'y aura pas de crainte à avoir, et j'espère que le lecteur me rendra la justice de croire que je n'ai été guidé que par le désir de lui offrir un ouvrage aussi intéressant qu'il est permis à un jeune bachelier de le faire.

Autre avis non moins important ; c'est que, pour concevoir l'espèce de difficulté que j'avais à surmonter et pour bien juger de l'ouvrage, il faut absolument connaître les antécédents de la vie du principal personnage de ce tableau, et il faut pour cela avoir lu le *Vicaire des Ardennes ;* néanmoins cette production n'en est pas moins un roman tout à part, et, comme il n'est pas facile de lire un roman saisi et anéanti, j'ai jeté assez de jour sur les personnages tirés du *Vicaire des Ardennes* pour qu'il n'y ait aucune obscurité, et qu'une personne qui

me ferait l'honneur de lire cet ouvrage seul, y prît de l'intérêt et y trouvât satisfaction. J'ose dire que cet ouvrage offrira de plus le mérite d'une autre difficulté vaincue, plus grande que les lecteurs ne sauraient l'imaginer, et qui ne peut être guère appréciée que par les auteurs eux-mêmes.

En général, l'on ne se tire d'affaire dans la composition d'un roman que par la multitude des personnages et la variété des situations, et l'on n'a pas beaucoup d'exemples de romans à deux ou trois personnages restreints à une seule situation.

Dans ce genre *William-Caleb*, le chef-d'œuvre du célèbre Godwin, est, de notre époque, le seul ouvrage que l'on connaisse, et l'intérêt en est prodigieux. Le roman d'*Annette* ne contient, de même que dans *William*, que deux personnages marquants, et l'intérêt m'en a semblé assez fort, surtout au second volume; mais j'en dis peut-être plus que la modestie, qui convient à un pauvre bachelier, ne le comporte; je m'arrête donc....

Alors je n'ai plus qu'à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s'est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue : et en effet, quand on n'a bu au vase des sciences que dans le collége de Beaumont-sur-Oise, et que l'on y a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillants succès; mais le hasard est une si belle chose, que l'on peut bien un matin jeter son bonnet en l'air, faira craquer ses doigts, et se croire du talent tout comme un autre; on en est quitte pour faire comme le bonnet, c'est-à-dire pour retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes, de faire de bonnes vendanges; à ceux qui ont des métairies, de bonnes moissons; aux notaires, des successions; aux avoués, des ventes; aux vicaires, des cures; aux curés, des évêchés; aux évêques, des chapeaux; aux cardinaux, le ciel; à chacun, ce qu'il désire; aux boiteux, de belles béquilles; aux sourds, des cornets; aux aveugles, d'y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que du bien à tout le monde, j'espère que personne ne me voudra du mal, et que mon roman aura du succès, sinon...... hé bien,..... j'en ferai un autre, qu'est-ce que je risque? ce n'est jamais que quelques sous d'encre, de plumes, de papier et de cervelle qu'il m'en coûte; et encore, si mon roman ne se vend pas comme chose gentille, il se débitera comme opium, surtout après avoir imploré tout le monde : mais si quelqu'un trouvait qu'il y a peu de dignité à cela, prenez que je n'ai rien dit, ce sera tout un.

Cela étant, j'ai l'honneur d'être, monsieur, madame, ou mademoiselle, votre très-humble serviteur, présentant mon salut au monsieur, mon hommage à la dame et quelque gracieuseté à la demoiselle, pourvu qu'elle ait trente ans au moins, quarante ans passe encore; mais davantage, oh! cette gracieuseté se tournerait en un profond respect!

H. Saint-Aubin.

ANNETTE

ET

LE CRIMINEL.

CHAPITRE PREMIER.

Monsieur Luc-Joachim Gérard entra en qualité de sous-chef à l'administration des Droits-réunis, aussitôt que cette branche du service des contributions fut organisée; et on aura sur-le-champ une première idée fort claire du caractère de M. Gérard, en annonçant qu'en 1816 il était encore sous-chef à la même administration.

Alors il comptait vingt-neuf ans de services consécutifs, qu'aucun chef de bureau de pensions n'aurait pu lui disputer, car M. Gérard eut toujours le soin de tenir ses certificats en règle, et nulle administration ne possédait d'employé aussi exact et aussi minutieux.

Depuis l'an 3 de la république, M. Gérard avait adopté un costume dont il ne se départit jamais, et tous les matins, à neuf heures trois quarts, les habitants de la Vieille rue du Temple voyaient passer l'honnête sous-chef, marchant le même pas, portant un chapeau *à la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit couleur marron, arrangés avec une telle symétrie, que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dépassaient l'un l'autre, et l'on ne reconnaissait les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier, au bout de laquelle la clef de la montre avait pour compagnon un petit coquillage blanc tacheté de brun.

Dans les premiers temps de son union avec mademoiselle Jacqueline Servigné, madame Gérard mettait la tête à la croisée, et suivait des yeux *son Gérard* jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue; mais cette attention conjugale était tombée en désuétude au temps que nous avons à peindre, et si quelqu'un regardait alors par la croisée, ce ne pouvait être qu'Annette Gérard, la fille unique, l'enfant chérie de ce chaste couple, qui avait, vingt ans durant, cheminé dans le même sentier, sans avoir jamais nui à personne, ni cherché à couper à droite et à gauche les branches de ses voisins pour se faire un fagot d'hiver : c'était la crème des bonnes gens du quartier, les héros de la bonhomie et les plus anciens locataires de leur maison; jamais le propriétaire n'aurait conçu la pensée de les en chasser : ils en étaient les piliers protecteurs.

Arrivé à son bureau, de temps immémorial, M. Gérard mettait son habit marron dans une armoire, et prenait le dernier habit marron auquel il avait accordé les invalides, en le consacrant au service du bureau. Là, il était au centre de son

existence, car il avait fini par se faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l'or de la séduction, l'espoir d'avancer, ne lui auraient pas fait donner le pas à un dossier ou à une affaire sur d'autres. Il avait l'amour de son état; et ses papiers, ses cartons, étaient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté, qui sentaient *l'artiste* bureaucrate.

Satisfait d'exercer son empire par des circulaires sur les tabacs, et par les commissions dont il chargeait ses garçons de bureau, il n'avait point d'ambition, ne comprenait jamais ce que c'était qu'une intrigue; et, durant tout le temps qu'il siégea sur son fauteuil en bois de chêne peint en acajou, couvert en maroquin qu'il avait vu de couleur verte, et à clous dorés, il n'eut jamais d'ennemis, connut quelques amis, et servit toujours d'autel conciliatoire aux partis divers, pour lesquels il était comme une borne placée au milieu de l'arène qu'on se partageait.

Il avait sur la figure son caractère écrit : deux grands yeux bleus bien ronds, un visage aussi rond que ses yeux, le front sans aucune saillie, le nez gros par le bout et nul à sa racine, les lèvres épaisses et faciles à garder la même expression, qui tenait le milieu entre un rire complaisant et une grimace de bonté un peu niaise; enfin, ses cheveux étaient toujours collés contre les tempes et formaient deux boucles éternelles au-dessus de son front.

Il ne connut jamais la folle dépense de déjeuner à son bureau : du moment qu'il eut sa place il accoutuma son estomac à aller de neuf heures à quatre heures sans rien prendre; et, pendant que les employés déjeunaient, il lisait le journal.

Ce fut en 1817, après avoir déposé le journal des Débats sur le bureau du chef, qu'il trouva une lettre venant du bureau du personnel. Le pauvre homme avait alors trente ans de services : il ouvrit la lettre fatale, et, après l'avoir lue, il lui prit un éblouissement comme à un homme qui voit un précipice. Dans cette lettre il se trouvait l'objet de l'attention spéciale de M. le directeur des Contributions indirectes, qui lui donnait le conseil de demander sa retraite, attendu que sa présence à l'administration devenait inutile et même impossible, en ce que son fauteuil n'était pas assez large pour le contenir, lui et M. de la Barbeautière, ancien receveur des droits du grenier à sel de Brives-la-Gaillarde.

Quel coup de foudre!.... A peine le père Gérard eut-il annoncé ce qui lui arrivait que tous les employés du bureau accoururent, et chacun l'entourant, s'écria : « Pauvre père Gérard!.... » L'ex-sous-chef, en voyant les marques de l'intérêt qu'on lui témoignait, fut attendri et serra la main de ses employés. Tous faisaient une véritable perte, car nul doute que M. de la Barbeautière ne serait pas aussi indulgent que son prédécesseur, et ne s'aperçût de tout ce que le bon Gérard palliait. En effet, si quelque jeune homme arrivait à midi, ou restait quelques jours sans venir. « Faut que jeunesse s'amuse!... » disait Gérard au chef. Si quelque surnuméraire pliait sous la besogne, le sous-chef l'aidait de sa longue expérience.

Aussi chacun lui promit de s'occuper avec activité du réglement de sa pension, et lui tint parole. Pour le pauvre bonhomme, il était étendu sans force devant son bureau, n'osant regarder ses cartons et ses papiers, et gémissant sur sa vie future et sur un coup aussi imprévu. M. Gérard croyait toujours être sous-chef, comme un mourant croit qu'il doit toujours vivre.

Vers quatre heures, après avoir bien réfléchi à tout le vide qu'il allait trouver dans l'existence, après avoir songé à la réduction que cette retraite opérerait dans ses dépenses, après avoir calculé de quelle manière il apprendrait cette nouvelle à madame Gérard et à sa chère Annette, un furet de surnuméraire, qui s'était glissé au Personnel, vint lui apprendre qu'on lui accordait une indemnité préliminaire de six mois de traitement. Cette nouvelle jetait quelque baume sur la plaie, et le père Gérard faisait déjà l'emploi de cette somme en la consacrant au voyage que sa femme méditait depuis vingt ans, voyage tant de fois désiré et tant de fois remis, lorsque tout à coup un coup terrible fut porté au père Gérard : la porte s'ouvre, et un monsieur, d'une quarantaine d'années, au visage sec, un peu have, habillé tout en noir, ayant une queue disposée en crapaud et des cheveux bien poudrés, entra et s'annonça pour être M. de la Barbeautière. A l'aspect de son successeur, et en en comparant la maigreur à l'honnête rotondité qui emplissait son pantalon brun, M. Gérard jeta un regard de compassion sur ses papiers et ses cartons que son successeur avait l'air d'avaler d'une seule bouchée, et, lui montrant le fauteuil, il n'eut que la force de lui dire : « Monsieur, voilà...; » et il n'acheva pas, implorant, par un regard, le secours du chef de bureau. Ce dernier installa la Barbeautière; et Gérard, après avoir salué tout le monde, se retira le cœur navré, avec la ferme croyance que tout irait à mal aux Droits-réunis, et que l'on mettait toutes les administrations de France à feu et à sang en les livrant à des inconnus.

Ce fut ainsi qu'il chemina à travers les rues de Braque, du Chaume et des Quatre-Fils, vers le second étage du numéro 131 de la vieille rue du Temple, où l'on n'était guère prévenu de la fatale nouvelle. L'appartement était composé d'une antichambre modeste, d'un salon à deux croisées, en suite duquel était la chambre conjugale avec son cabinet,

car l'appartement d'Annette se trouvait séparé par l'antichambre, et elle couchait dans une jolie pièce parallèle au salon : la cuisine était au-dessus, et, en regard de la cuisine, il y avait un autre logement occupé par M. Charles Servigné, neveu de madame Gérard et cousin d'Annette.

Ce jeune homme, âgé de vingt-sept ans, était fils d'un commissaire de police à Paris : il avait fini son droit, comptait *parvenir*, et brûlait d'être l'époux d'Annette ; aussi était-il presque toujours chez M. Gérard qui le voyait avec plaisir. Ce jeune homme avait été grandement obligé par la famille Gérard pendant le temps qu'il faisait ses études et son droit à Paris : c'était une chose toute simple puisqu'il était leur parent ; néanmoins si l'on réfléchit à la modicité de la fortune de M. et Mme Gérard, on conviendra que ce n'est pas une chose ordinaire que d'avoir, pendant huit ans, un jeune homme presque tous les jours à sa table, et de l'aider souvent en mainte et mainte occasion.

Charles était de Valence, patrie de sa tante, Mme Gérard. Son père mourut de bonne heure à Paris, et sa veuve, trop pauvre pour y vivre, s'en retourna à Valence avec une fille, en laissant Charles aux soins de sa tante. Mme Gérard le mit au lycée en payant souvent les quartiers de sa pension, car madame veuve Servigné n'était pas assez riche pour en faire les frais à elle seule. Elle se saignait bien pour envoyer de temps en temps quelques petites sommes insuffisantes ; mais les bons Gérard achevaient le reste pour procurer une belle éducation à leur neveu. Charles fut donc élevé avec Annette, et dès leur enfance ils eurent l'un pour l'autre beaucoup d'amitié : cette amitié fut du côté d'Annette la tendresse d'une sœur ; et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé : de manière qu'à l'âge de dix-huit ans, Annette pouvait bien se croire de l'amour pour Charles, et Charles pour Annette. Quand Charles sortait jadis du collége, Annette et la domestique allaient souvent le chercher; elle avait été la confidente de ses chagrins et sa protectrice auprès de son oncle et de sa tante.

Charles ayant compris de bonne heure l'ordre social, avait vu qu'il n'y aurait jamais de ressources pour lui que dans sa science et l'intrigue ; aussi avait-il fait d'excellentes études. Le hasard le servit même bien : il possédait un bel organe, une figure assez heureuse, mais où un observateur aurait remarqué peu de franchise, beaucoup d'ambition, et les plus heureuses dispositions pour sa profession d'avocat : une langue dorée, une manière insidieuse et complaisante d'envisager les choses, une logique serrée mais facile à tout justifier, le travail prompt, la conception vive, enfin un de ces caractères dont on ne peut comparer la souplesse qu'à celle de l'eau qui se glisse dans toutes les sinuosités d'un rocher en en prenant les formes, également propre à couler sur un sable fin et à menacer de son écume les abords d'une montagne, à ravager une prairie comme à la féconder.

En ce moment ils étaient réunis tous les trois et attendaient M. Gérard pour dîner. Madame Gérard, femme d'une cinquantaine d'années, respectable, et n'ayant pour tous défauts que ces petits travers par lesquels nous devons tous payer notre tribut à l'imperfection, était vêtue dans son genre comme son mari dans le sien : un bonnet de tulle brodé, orné de fleurs artificielles, lui enveloppait la figure en se rattachant sous le menton ; un faux tour, exactement frisé de même depuis dix ans, cachait quelques rides, et une redingote à collet montant et de mérinos rouge ou bleu, composaient sa toilette. Elle était assise devant une table à ouvrage et raccommodait, à l'aide de ses bésicles, les bas de M. Gérard, tandis qu'Annette, de l'autre côté, ourlait un mouchoir à son cousin qui marchait à grands pas dans le salon, les bras croisés et parlant assez haut.

— Je vous assure, ma tante, disait-il, que mon oncle a eu grand tort de ne pas retirer de la chancellerie les pièces dont il avait appuyé sa demande pour obtenir la croix de la légion d'honneur, car il s'y trouve des certificats constatant que le citoyen Gérard a offert un cheval à la Convention, et l'habillement de trois gardes d'honneur à S. M. l'ex-empereur; et au moment où l'on va épurer toutes les administrations, si quelqu'un de la chancellerie trouve ces renseignements, pour peu qu'il ait quelque cousin à placer, il fera facilement passer mon oncle pour un jacobin et un bonapartiste...... avec cela la pendule que voici (*et il montrait la cheminée du salon*) a un aigle !

— Ah! s'écria Mme Gérard, cet aigle y est depuis 1781; nous avons acheté cette pendule à la vente du duc de R.

— Cela ne fait rien, ma tante, vînt-il du mobilier du roi, cela n'en est pas moins un oiseau prohibé ! et dans les circonstances où nous sommes il faut de la prudence; un moine doit chanter plus haut que son abbé ; or, quand nous avons été chez M. de Grandmaison, le chef de division, avez-vous remarqué que mademoiselle Angélique, sa fille, a fait enlever les abeilles qui entraient dans cette ruche d'acajou, dont le dessus lui sert de pelote, et dont l'intérieur forme une boîte ?

— Ah ! s'écria Annette, j'entends les pas de mon père; et elle courut ouvrir elle-même la porte de l'appartement.

M. Gérard entra, l'air décomposé; il déposa sa canne à sa place habituelle, plaça son chapeau sur le piano de sa fille, s'assit sur un fauteuil, et, lors-

qu'il y fut, chacun, silencieux, attendit ce qu'il allait dire avec une espèce de terreur, car tous ses mouvements avaient été empreints de cette douleur profonde que l'on rejette dans chaque geste, comme si l'âme voulait la secouer. M. Gérard, trop abattu, gardait le silence.

— Qu'as-tu , mon Gérard? dit sa femme.

— Ah! qu'as-tu, mon petit père? dit Annette.

— Qu'avez-vous, mon bon oncle? s'écria Charles. Tout cela fut prononcé en même temps, et tous trois regardèrent M. Gérard.

— Je suis destitué!... répondit-il d'une voix faible; ainsi, ma pauvre Annette, plus de leçons de piano; ainsi, ma femme, plus de voyage à Valence; ainsi, Charles il faudra penser à te faire un sort plus vite que je ne le comptais ; et, du reste fions-nous à la Providence qui n'a pas laissé la veuve et l'orphelin sans secours.

— Mon père, dit Annette en embrassant M. Gérard, que rien ne soit changé : avec ma dentelle je pourrai gagner beaucoup; quant au piano, j'étudierai toute seule en me levant plus matin; quant au diplôme de mon cousin, j'ai de petites économies!... vous aurez une retraite, hé bien, nous n'en serons que plus fixes, et vous n'aurez plus à trembler pour votre place.

— Charmante enfant!..... s'écria le vieillard.

— Qui est-ce qui est nommé à votre place? demanda le jeune homme avec une vive curiosité; le connaissez-vous?.....

— C'est un M. de la Barbeautière !.... répondit Gérard avec un geste d'humeur. A ce nom Charles parut étonné, mais personne ne s'en aperçut.

— Notre voyage à Valence sera donc encore remis?.... dit madame Gérard en regardant Annette, et nous ne pourrons pas revoir mon pays.

— Nous examinerons cette affaire-là quand ma pension sera réglée, répondit M. Gérard.

Dès ce moment l'ex-sous-chef prit une manière de vivre qui combla à peu près le vide opéré par son défaut d'occupation. Le lendemain de sa destitution, il se leva encore à la même heure, s'habilla et partit pour son bureau ; ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il se rappela qu'il n'était plus employé : il aurait volontiers offert de travailler gratis, mais Charles Servigné lui trouva des occupations qui le ravirent de joie.

En effet, dès-lors le père Gérard ajouta à son costume un parapluie, et il s'en allait tous les matins aux audiences pour écouter plaider : il devint tellement assidu et si connu que, souvent, dans les affaires importantes, les concierges lui gardaient sa place. De l'audience, il se rendait aux cours publics et écoutait les professeurs, entendait quelquefois plusieurs cours de chimie, éprouvait une véritable satisfaction à voir M. G. discuter sur la valeur de tel mot grec , et M. A. sur tel mot français: il courait, comme au feu , à toutes les expositions gratis de tableaux et d'objets d'arts. Il ne manquait jamais les cérémonies publiques, l'ouverture des chambres, les séances ; et, lorsque tout cela lui faisait défaut, il allait observer dans les ventes comment les marchands poussaient ce que les bourgeois veulent acheter, et comment ils s'entendaient entre eux : il revoyait vingt fois les tableaux au musée, les animaux empaillés du muséum, les travaux publics, la parade à midi au château, et il disposait sa journée pour toutes ces choses-là comme un homme d'affaires pour ses rendez-vous.

Ainsi, s'il rencontrait un ami, il s'empressait de le quitter en lui disant : « Il faut que je sois à midi au collége de France, et à trois heures au palais ; » ou bien, si on le voyait faire faction à un des guichets des Tuileries, il répondait : « J'attends la sortie de tel ou tel prince. »

Mais le comble de sa joie était lorsqu'il y avait aux Champs-Élysées quelque belle partie de boule : il suivait les joueurs et les boules avec une ardeur sans égale, et cependant une aventure fâcheuse le priva de ce spectacle. En effet, un jour qu'il était en sueur pour avoir couru avec deux joueurs intrépides, il se trouva que le jeu avait été si animé que toute la galerie ambulante avait fini par déserter : le père Gérard vint seul contre Marbeuf avec les deux virtuoses : un coup difficile à décider survint, et les deux joueurs, s'en rapportant à l'avis du père Gérard, il arriva qu'il fut obligé d'avouer qu'il ne savait pas le jeu, de manière qu'il n'osa pas retourner au carré du jeu de boules.

Pendant qu'il s'amusait ainsi, on régla sa pension d'une manière avantageuse, si bien qu'avec son indemnité, les arrérages de sa pension, les économies de sa femme, celles de sa fille, et l'emploi de son capital, il se trouva posséder, sa pension comprise, autant de revenu que lorsqu'il avait sa place. Alors il renonça à aller avec sa femme à Valence, et il fut convenu qu'elle irait avec Charles et Annette aux vacances prochaines, si, d'ici là, on économisait assez pour fournir aux dépenses d'un voyage d'un si long cours, pour lequel Mme Gérard s'apprêtait, comme s'il se fût agi de passer l'équateur. Le père Gérard, qui n'était jamais sorti de Paris, ne se soucia nullement de se hasarder à un tel péril à son âge, et il devait, pendant l'absence de sa femme, se mettre en pension chez une voisine pour plus d'économie.

CHAPITRE II.

Annette, dont il a été question dans le chapitre précédent, était une jeune fille de dix-huit à dix-

neuf ans : Mme Gérard, sa mère, l'avait nourrie elle-même, parce que, dans le temps où elle accoucha d'Annette, M. Gérard s'était hasardé à lire l'*Émile* de Rousseau, dont les principes triomphaient alors. Annette fut donc toujours élevée sous l'œil de sa mère et selon les principes du philosophe genevois : ainsi elle ne fut pas emmaillotée, son corps ne fut comprimé par aucun lange et le sang des Gérard coula, comme bon lui sembla, dans les veines d'azur qui nuançaient la peau d'Annette.

Mme Gérard, étant née dans le midi, avait cette piété aveugle qui reçoit tout sans raisonner. Sans être méchante et acariâtre, elle était d'une dévotion achevée et remplissait toutes les obligations imposées par l'église avec une rigidité exemplaire : elle ne s'informait jamais de la conduite des autres, ne jugeait point sur les apparences, ne croyait qu'au bien, ne se mêlait de gouverner qui que ce fût au monde, et ne s'inquiétait que de son âme et de celles dont elle se croyait responsable devant le Seigneur.

Ainsi, Annette fut élevée par un jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne ; et, de bonne heure, elle fut accoutumée à ne jamais manquer à se rendre à la grand' messe, à vêpres, complies, etc. Néanmoins le jeune abbé avait une âme grande, ambitieuse, une de ces âmes enfin qui ne doivent rien concevoir de petit ; il était chrétien par conviction et non par grimace ; aussi, voyait-il dans les prières d'habitude autre chose que des mots lancés dans l'air : il entendait le principe religieux à la manière de Fénélon et de Mme Guyon, et leur extase profonde, leur anéantissement devant un principe infini, formaient le fond de sa doctrine.

Cette religion plut beaucoup à l'âme d'Annette ; et, de bonne heure, mit dans son caractère une élévation sourde et cachée qui ne pouvait se montrer qu'aux observateurs les plus attentifs, ou dans les plus grandes circonstances. Dans la vie privée et insignifiante que menait Annette, on la voyait simple, unie, attentive à plaire, bonne à tout le monde et orgueilleuse parfois de cet orgueil qui n'agit point sur les choses d'apparat.

Son cousin, Charles Servigné, qui l'aimait, lui apporta, le jour de sa fête, un présent : c'était une montre de femme, et le bijou était assez précieux. Annette, rouge et presque fâchée, lui jeta sa montre, et prenant une fleur du bouquet de son cousin, elle la garda avec une espèce de culte.

M. de Montivers, l'abbé qui dirigea avec complaisance son éducation, lui donna une instruction de femme : il lui laissa lire tous les bons auteurs de notre littérature et les plus fameux des littératures étrangères ; il permit d'aller au théâtre voir représenter les bonnes pièces de nos grands auteurs, et prit un véritable plaisir à instruire Annette sommairement sur tous les points, de manière à ce qu'elle pût remplir son rôle de femme dans telle condition que le sort voulût la placer. Marchande, elle aurait été une femme active, prudente, soumise ; mariée à un homme ambitieux, elle l'aurait poussé vers les grandeurs ; simple bourgeoise, elle se serait conformée à sa situation médiocre ; femme d'un grand, elle aurait paru dans un éclat nullement emprunté ; et comme un arbre à peine remarqué dans la forêt, devenu vaisseau, elle aurait marché sur la mer en souveraine.

Néanmoins M. de Montives ne put empêcher Annette d'être un peu superstitieuse et craintive, aimant la recherche et l'élégance plus qu'il n'est permis à un chrétien qui doit mépriser toutes les superfluités de la terre. Elle avait même un attrait, une grâce et des manières de femme, qui l'auraient fait prendre pour une jeune personne pleine de coquetterie, si on ne l'eût connue parfaitement.

Cependant Annette Gérard, toujours simplement vêtue, aimée de son cousin, ne cherchait pas à faire ressortir tous ses avantages, comme les parisiennes en ont l'habitude : elle n'était même pas belle, mais elle avait une de ces figures que l'on ne voit pas avec indifférence. Sa physionomie était spirituelle, et néanmoins annonçait plus de génie de femme que d'esprit ; ses traits manquaient de régularité : sa bouche était grande, mais personne ne serait resté froid en voyant son sourire, l'expression de ses yeux de feu, et la singulière beauté qui résultait de l'accord de sa chevelure noire avec un front d'une blancheur d'herbe flétrie ; blancheur que les Grecs exprimaient d'un seul mot et dont un de leurs empereurs a porté le surnom. Cette couleur rare est l'indice de la mélancolie jointe à la force, mais une force qu'il faut encore distinguer, en ce qu'elle ne se montre que par éclairs.

A l'âge où était Annette, elle ignorait elle-même son caractère et vivait dans une étonnante simplicité d'existence. Travailler à côté de sa mère, partager son temps entre l'église et ses occupations de femme, voir dans son cousin un époux sur le bras duquel elle s'appuierait pour faire route dans le chemin de la vie, se maintenir dans une pureté extraordinaire de pensée et d'action, réaliser l'idée d'une sainte, telle était en peu de mots l'histoire de sa conduite. Elle n'avait en perspective rien de ce qu'on appelle dans le monde, des plaisirs ; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n'avait été que rarement au spectacle, et regardait ce divertissement comme une souillure, dont chaque fois elle s'était empressée de se purifier. Enfin, ne portant sa disposition à la grandeur que dans sa manière d'envi-

sager le principe religieux, et suivant la pente de l'esprit des femmes, qui court toujours à l'extrême, elle avait fini, à l'époque où nous sommes, par tomber dans la doctrine sévère des catholiques purs, qui vivent comme des solitaires de la Thébaïde.

Cette grande pureté qu'elle avait dans l'âme, et dont on doit avoir rencontré plus d'un exemple parmi les jeunes filles de cette classe de la bourgeoisie, Annette la supposait dans tous les cœurs : mais aussi, par cette croyance touchante, elle était portée à donner à une action, simple en apparence, pour un autre, une extrême importance; à juger un être sur un mot, sur une action, une pensée; et tout en le plaignant, lui retirer son cœur. Ainsi on aurait pu lui dire mille fois que son cousin Charles Servigné était comme tous les jeunes gens de Paris, courant après le plaisir, et d'autant plus que, par sa modique fortune, sa pauvreté même, il lui était interdit d'y songer; que le prix de la dentelle qu'elle faisait avec tant de peine, en se levant si matin, et qu'elle lui donnait, lui servait à quelques parties dont il est difficile qu'un jeune homme se prive, Annette n'en aurait rien cru; il n'en serait même pas entré dans son âme un seul soupçon contre son cousin; mais que Charles Servigné eût manifesté, par quelque action, que sa conduite manquait de pureté et de droiture; s'il eût été assez maladroit pour le faire apercevoir à sa cousine, Annette, après quelques avis sages, aurait été éloignée de lui, par lui-même, et pour toujours, sans cesser de l'obliger.

Depuis qu'elle avait trouvé le moyen de gagner quelque argent avec sa dentelle, elle s'était fait un bonheur de n'être plus à charge à son père, et elle avait pu satisfaire ses goûts sans crainte et sans reproche. Sa modeste chambre était même devenue trop élégante pour la fille d'un sous-chef : ce petit appartement donnait dans l'antichambre, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent; par conséquent, il se trouvait dans l'angle de la maison qui, par hasard, faisait le coin de la Vieille rue du Temple avec la rue de l'Échaudé; de manière qu'elle avait l'une de ses croisées sur la Vieille rue du Temple et l'autre sur celle de l'Échaudé; mais comme les deux appartements du bas étaient d'une médiocre hauteur, ses croisées ne se trouvaient pas à plus de vingt pieds du sol des deux rues, si bien qu'un homme monté sur une voiture aurait pu atteindre à son balcon.

Ces détails, nécessaires pour l'intelligence de ce qui suivra, doivent faire connaître la maison parfaitement : or ce petit appartement d'Annette était tenu avec une propreté d'ange; elle souffrait rarement qu'on y entrât, et sa mère, tout au plus, en obtenait la faveur. Cette pièce carrée était ornée d'un tapis bien simple, mais toujours net et comme neuf; les croisées avaient des rideaux de mousseline qu'elle broda de ses mains, et que, sans faste, elle avait attachés, par des anneaux, à un bâton doré, de manière qu'ils flottaient à grands plis : les meubles étaient de noyer, mais recouverts d'étoffes de soie blanche : tout autour de l'appartement des jardinières étalaient le luxe de fleurs charmantes, et c'était là la plus grande dépense d'Annette : hiver comme été, il lui fallait des fleurs; et lorsque la nature faisait défaut, elle avait des fleurs artificielles légèrement parfumées. Sa couche virginale était dérobée à tous les yeux par des rideaux doubles de mousseline, et, chez elle, aucun meuble parlant ne s'offrait aux yeux en apportant quelque idée malséante. Du plafond pendait une coquille d'albâtre qui, la nuit, jetait une lueur vaporeuse; la cheminée était de marbre blanc, et ornée d'albâtres.

Dans ce séjour de la virginité, on respirait un air de sainteté qui saisissait l'âme; un doux esprit semblait vous murmurer que rien d'impur ne devait entrer là : on y était tranquille et on jouissait de soi-même sans distraction : il eût été difficile de décider si c'était un lieu de recueillement, ou un lieu de récréation et de plaisir. L'âme d'Annette paraissait voltiger autour de vous, en parlant ce langage de pureté qui décore le discours d'une telle jeune fille.

Depuis la destitution de son père, cette charmante enfant se levait à quatre heures du matin, et jusqu'à huit heures, consacrait ce temps à faire une superbe robe de dentelle dont la duchesse de N..... lui avait donné le dessin. Elle espérait la vendre assez cher à la duchesse, pour pouvoir payer l'impression du savant ouvrage sur lequel son cousin comptait pour obtenir une grande célébrité et marcher à la fortune; et cette robe devait payer aussi leur voyage à Valence. Sachant que le duc de N.... protégeait Charles, elle espérait pouvoir lui faire parler par la duchesse, et cette recommandation, jointe aux mérites de son cousin, devait le faire avantageusement placer au moment où l'on organisait l'ordre judiciaire, et que de grands changements allaient s'y opérer par suite des derniers événements de 1815.

Le cœur lui battait à mesure qu'elle avançait : enfin, un matin, elle courut porter à la duchesse la robe demandée, et elle en reçut un prix inespéré. Quelle joie et quel moment pour elle ! quand, arrivant à déjeuner à l'instant où, réunis autour de la table de famille, tous commençaient à s'inquiéter de sa course matinale, elle entra, s'assit, et rougissant de bonheur, elle dit à Charles : « Charles, voici tout ce qu'il te faut : et nous, voici pour notre voyage !... » Elle le dit avec cette simplicité et cet air de satisfaction qui doublent le prix de ces sortes

de demi-bienfaits que les honnêtes gens appellent des *devoirs*, et elle crut en tirer mille fois trop de salaire quand on lui fit raconter à quelle heure elle se levait et comment elle travaillait, et que le bon père Gérard fut étonné de n'avoir jamais rien entendu, lui qui s'éveillait si matin pour faire sa barbe et lire son journal.

Charles ne tarda pas à jouir du succès qu'il attendait, et le duc de N... lui témoigna, d'après cet effort de talent, assez d'amitié pour qu'il lui fût permis d'espérer d'être bientôt nommé à quelque emploi dans la magistrature amovible, celle qui offre le plus de chances aux ambitieux, en ce qu'il y a plus d'occasions de servir le pouvoir. Alors il jura à Annette que toute sa vie il se souviendrait de ce bienfait, et qu'il lui vouait une tendresse que rien ne pourrait étouffer.

— « Oui, chère cousine, lui disait-il les larmes aux yeux, vous pouvez compter que je n'aurai pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et savoir si bien faire une honorable fortune, que vous soyez à la place où vous appellent vos talents et vos vertus.

— Cela ne mérite pas tant de reconnaissance, et je serais malheureuse, Charles, si je devais votre amour à une si faible chose. »

Pendant cette scène, le père Gérard serrait la main de sa femme, et sentait quelques larmes dans ses yeux en regardant Annette.

Un mois après, madame veuve Servigné écrivit à Charles qu'elle était sur le point de marier sa sœur à laquelle elle donnait en dot la maison de commerce de mercerie qu'elle avait été forcée d'entreprendre pour vivre à Valence, et que c'était l'occasion, ou jamais, de venir avec sa tante et sa cousine à Valence.

Cette fois le voyage fut irrévocablement fixé sans aucune remise, et le père Gérard vit avec plaisir que le reste du prix de la robe de dentelle suffirait aux frais du voyage. On mit donc dans une bourse les huit cent trente francs d'Annette, et il fut décidé que le 1er juin l'on partirait pour la Provence. Annette combattit longtemps pour que l'on ne partît que le 2; mais, quand on la força d'en dire la raison et qu'elle avoua que c'était à cause du vendredi qui tombait le 1er juin, on se moqua d'elle, et M. Gérard insista pour cette époque.

La veille du départ, madame Gérard fit venir la voisine à laquelle elle confiait son pauvre Gérard, et elle lui tint ce discours : « Ma chère madame Partoubat, ayez soin de ne jamais donner de veau à M. Gérard, car, voyez-vous, cela le dérange au point que, lorsque j'ai le malheur de le laisser aller dîner en ville et qu'il en mange, hé bien, ma voisine, pendant quinze jours... (*Ici madame Gérard baissa la voix et parla à l'oreille de sa voisine.*)

— Oh! c'est bien particulier! s'écria la voisine; je n'aurais jamais imaginé cela!... c'est étonnant!... je savais bien que le veau sur certains estomacs produisait....... (*La voisine parla à l'oreille de madame Gérard*), mais je n'aurais jamais cru qu'il causât.... Ah! ma voisine!...

— C'est comme je vous le dis, reprit madame Gérard.

— Ah! ma voisine, soyez tranquille, il ne mangera que du mouton. »

Le feu que la voisine mit à prononcer cette phrase inquiéta madame Gérard qui, toute dévote qu'elle était, regarda madame Partoubat d'un air inquisiteur : elle eut un instant peur de confier son Gérard en des mains assassines; mais elle continua :

— « Ne souffrez pas non plus qu'il sorte sans mettre du liége dans ses souliers, et sa noix dans la poche de son habit : faites en sorte qu'il se couche toujours à huit heures, et qu'il ne se permette aucun excès comme de boire de la bière, ou prendre une demi-tasse, quand il va voir jouer au billard au *café Turc*. Emmenez-le bien à la messe le dimanche, car quelquefois il fait l'esprit fort et ne va qu'à une messe basse : au surplus, ma voisine, je suis parfaitement bien tranquille avec vous.

— Oh! ma voisine, vous pouvez voyager sans crainte; M. Gérard sera chez moi absolument comme s'il était avec vous. »

Cette phrase ne calma guère les soupçons de madame Gérard qui s'en remit à Dieu et à sa sainte protection.

Là-dessus, M. Gérard, sa canne, son parapluie, etc., furent remis ès-mains de la voisine avec un cérémonial presque pareil à celui dont on a dû user pour remettre une de nos places fortes à la garde de nos alliés.

Le lendemain matin, M. Gérard n'avait garde de manquer d'accompagner sa famille aux diligences de la rue Montmartre, car il n'avait pas encore eu le coup d'œil du départ des diligences, et il s'en faisait une petite fête qui compensait ce que l'adieu à sa femme pouvait avoir de douloureux. On discuta longtemps la question de savoir si l'on irait à pied; mais Annette ayant sagement fait observer que leurs effets coûteraient plus qu'une course, à faire porter par deux commissionnaires, la famille s'emballa avec les paquets dans un fiacre, et l'on arriva dans la cour de l'hôtel de l'entreprise des messageries royales.

La diligence contenait neuf personnes dans la caisse du milieu; et, attendu que l'on avait retenu

les premières places, Annette, sa mère et Charles se mirent au fond, laissant les six autres places à ceux qui devaient arriver : alors M. Gérard, qui furetait partout, vint leur apprendre qu'il n'y avait plus que trois personnes. L'heure de partir était déjà passée, et un militaire licencié sans pension, un peu plus mécontent que ne le porte l'ordonnance, faisait grand tapage en exigeant que l'on partît sur-le-champ, lorsque l'employé du bureau vint lui dire que c'était une demoiselle et sa femme de chambre que l'on attendait, et que le beau sexe demandait toujours un peu d'indulgence.

Au bout d'un gros quart d'heure arriva un brillant équipage aux chevaux gris pommelés, couverts d'écume; l'on entendit une voix flûtée, montée à trois tons plus haut qu'il ne le fallait, et qui gémissait de la cruauté des horloges. Une jeune femme descendit avec un oreiller élastique et mille choses, comme un voile vert, un éventail magnifique, des flacons, etc. : c'était la femme de chambre.

— « N'est-ce pas une horreur d'être obligées de voyager par une diligence? disait la petite voix flûtée; quelle persécution! comment! mais c'est une infamie! enfin, il faut bien s'y soumettre, et vous verrez qu'ils me feront payer une amende : adieu.... »

Cet adieu fut dit d'une voix plus douce, plus tendre : malgré les efforts que fit le père Gérard, Charles et le militaire, pour avancer leurs têtes, il leur fut impossible de voir quel était le monsieur qui se cachait dans un des coins de la brillante voiture.

— « Allons, dépêchez-vous, disait l'employé, nous avons attendu.

— Mais, répondit-elle d'une voix en fausset, vous êtes fait pour cela, mon cher.

— Non, madame, dit de sa grosse voix l'officier décoré, nous ne sommes pas faits pour cela.

— Monsieur, répliqua-t-elle en montrant une des plus jolies et des plus belles figures qu'il fût possible de voir, je ne disais pas cela pour vous!... » Elle monta lestement et de manière à ce que l'on pût voir une jambe moulée, un pied très-petit et des formes charmantes. Annette rougit en les apercevant.

— « Ah! quelle horreur! s'écria l'inconnue, en restant sur le marche-pied, je suis sur le devant! mais c'est impossible, M. l'employé, venez donc voir.... »

A ce moment, le postillon, la croyant montée, fouetta ses chevaux; elle fut jetée sur le devant, et la voiture partit, la portière tout ouverte : aux cris aigus que l'inconnue poussait, on s'arrêta; le conducteur, sans l'écouter, ferma la portière, et la voiture marcha d'autant plus vite qu'il y avait un quart d'heure et demi de retard.

— « Ah! dit l'inconnue en prenant une pose intéressante et clignotant ses yeux, je me trouve mal! je ne saurais aller en arrière!.... Justine, criez donc au conducteur d'arrêter! J'aime mieux courir le risque d'aller en poste et d'être découverte, que de rester dans cette maudite voiture! »

Alors, la compatissante Annette dit à Charles d'offrir sa place à la jeune et belle inconnue, qui l'accepta avec reconnaissance, en jetant au bel ami d'Annette un sourire protecteur rempli d'une certaine bienveillance. Lorsqu'elle fut assise au fond, elle poussa encore quelques plaintes sur l'odeur effroyable de la voiture; et, sur-le-champ, vida un flacon d'eau de vanille distillée; elle chercha une position commode, fit signe à Justine qu'elle était assez bien placée; le militaire remua la tête en signe de dédain, et l'on traversa Paris au grand galop.

CHAPITRE III.

L'intéressante voyageuse avait fort bien remarqué l'expression du mépris que le militaire manifesta, et elle s'en vengea en ne faisant aucune attention à lui, et prodiguant au contraire les marques de sa protection à Charles.

C'est ici le lieu de faire observer que Charles Servigné était bel homme et bien tourné : nous avons dit que sa contenance prévenait en sa faveur, alors il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'inconnue remerciât avec un air très-gracieux celui qui venait de lui céder sa place pour un voyage aussi long : mais les regards dont elle accompagna son discours, l'air dont elle regarda Charles, déplurent singulièrement à Annette, tandis que la rougeur dont le front du jeune avocat se colorait, et le feu qui animait ses yeux, annoncèrent qu'il était toute joie de plaire à la belle voyageuse, dont la beauté ravissante éclipsait la pauvre Annette comme un lis éclipse une violette.

Mademoiselle Gérard jeta un coup d'œil à Charles; et ce coup d'œil de la vertu impérieuse, sans lui déplaire, le gêna, en le faisant rentrer en lui-même. L'étrangère, qui paraissait fine comme la soie et accoutumée à de pareilles rencontres, s'aperçut de ce jeu muet des deux cousins, et parut se faire un malin plaisir de les désunir; et, pour que son plaisir fût plus vif, elle chercha à acquérir la certitude de leur tendresse mutuelle.

— « Ce sont vos enfants, madame? demanda-t-elle avec une exquise politesse et un son de voix charmant à madame Gérard.

— Non, madame, répondit la bonne femme qui aimait assez à causer, c'est un cousin et une cousine que nous marierons bientôt.

— Et monsieur est votre fils?...

— Non, madame, c'est mademoiselle qui est ma fille.

— Vous ferez un charmant ménage!... » s'écria l'étrangère d'une voix réellement séduisante et en les regardant l'un après l'autre, de manière à lancer à Charles des regards de côté qui semblaient le provoquer.

Charles, que sa cousine regardait fixement, n'osait se hasarder à contempler cette sirène charmante: il rougissait comme un enfant, et, quoiqu'il eût eu plusieurs aventures, il avait tout l'air d'une novice qui n'est jamais sortie de son couvent.

Cette rougeur, cet embarras, étaient, pour l'inconnue, un langage plus délicieux cent fois que les éloges les plus outrés; et voyant une foule d'obstacles défendre ce jeune homme, son imagination cherchait déjà à les vaincre.

De son côté, Charles, à l'aspect de la richesse et de l'élégance des vêtements de l'étrangère, en examinant ses manières, quoiqu'elles fussent affectées et eussent un peu de liberté, pensait que la dame faisait partie de la haute société. L'équipage qui l'avait amenée, la défense qui lui était faite d'aller en poste, et sur laquelle elle ne s'était pas expliquée, tout confirmait cette opinion, et alors l'attention qu'elle lui accordait le flattait singulièrement.

Par instants, lorsqu'Annette quittait les yeux de dessus lui, il contemplait la voyageuse avec un plaisir d'autant plus grand qu'il était comme défendu, et que l'inconnue baissait ses paupières avec une complaisance charmante, et le regardait ensuite d'une telle manière, qu'il était impossible à Charles de ne pas s'imaginer une foule de choses, de ces choses que pense un jeune homme, et nous ne les expliquerons pas, pour cause.

Parfois le jeune homme s'aperçut que la dame prenait plaisir à le voir; alors il s'enhardit au point de la regarder à son tour, sans s'inquiéter de ce que les yeux d'Annette lui disaient. Il n'y avait pas un mot de proféré, et cependant ces trois êtres comprenaient tout ce qui se passait dans leurs âmes encore mieux que s'ils eussent parlé.

Annette, pleine de finesse, jugea que si elle avait l'air de se contrarier de l'attention de Charles pour l'étrangère, la pente de l'esprit humain le conduirait à chercher à plaire à la voyageuse; alors elle les laissa se parler des yeux tant qu'ils voulurent et ne regarda plus son cousin: mais comme on cherche à défendre ce qui nous appartient, et qu'Annette, d'après son caractère, devait être la plus jalouse des femmes, elle inventa une véritable ruse de femme. Elle commença par prétendre qu'elle était mal dans son coin, et elle offrit à la dame de prendre sa place.

La dame, qui connaissait la jalousie d'Annette, d'après le dépit qu'elle avait manifesté en ne regardant plus Charles, ne concevait rien à cette manœuvre de la jeune fille; car Annette en offrant son coin, mettait précisément sa rivale en face de son cousin, et si bien, que leurs genoux se touchèrent et que leurs pieds furent comme entrelacés. Annette feignit de ne rien voir de ce secret manége, et elle se mit à parler bas à sa mère. « Ma chère maman, lui dit-elle, vous seriez infiniment mieux au milieu, puisque vous ne dormez jamais en voiture, et j'aurais la tête appuyée à droite au lieu de l'avoir à gauche comme tout à l'heure.

Au premier relais Annette changea avec sa mère, de manière que madame Gérard fut à côté de l'étrangère. Ce fut alors que les desseins d'Annette commencèrent à paraître dans toute leur étendue, et sa rivale fut étonnée de la politique profonde que la jeune fille avait déployée pour une si petite chose.

— « Mon cousin, dit-elle avec un intérêt extraordinaire, oh! comme vous rougissez et pâlissez par instants! seriez-vous incommodé?

— Non, ma cousine, je suis très-bien, je vous assure. »

Quelques instants après, Annette, saisissant le moment où Charles rougissait, dit à sa mère: « Voyez donc comme Charles rougit, je suis sûre qu'il n'ose pas nous dire qu'il ne peut pas aller sur le devant; moi, cela ne me fait rien, et même je serais mieux dans son coin, j'aurais la tête absolument comme je l'ai là, et de plus je verrais bien plus de pays à la fois!.... Tu verras, ma mère, que si c'est moi qui lui dis de venir prendre ma place, il ne le voudra pas, parce que je dois être sa femme et qu'il aurait l'air de m'obéir. »

A l'autre relais, madame Gérard s'étant convaincue que Charles rougissait, exigea qu'il vînt à la place d'Annette, et la jeune fille prit celle de son cousin d'un air de triomphe. Charles était sur le même rang que la dame, dans le fond, et il en était séparé par Mme Gérard. Ils ne pouvaient plus ni se toucher ni se voir, et Annette les embrassait à la fois du même coup d'œil: elle jeta un regard de supériorité sur l'étrangère, celle-ci se mordit les lèvres, jura de rendre la pareille et de se venger d'Annette. Charles, de son côté, éprouvant du mécontentement de la conduite de sa cousine, ne lui parla point et s'entretint avec l'inconnue.

Quand on s'arrêta pour dîner, il descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse, qui le remercia par un gracieux sourire: ce sourire lui parut d'un bon augure et il semblait lui promettre beaucoup. Charles, après avoir conduit An-

nette et sa mère dans la salle de l'auberge, demanda au conducteur le nom de cette dame : alors le conducteur, tirant sa feuille, lui fit voir qu'elle était inscrite sous le nom de mademoiselle Pauline. A ce nom, le vieux militaire dit à Charles : « C'est une actrice du théâtre de ****; » et il fit un tour à droite en lançant à Charles un regard qui signifiait : « Jeune homme, prenez garde !... »

Alors le conducteur, se penchant à l'oreille de Charles étonné, lui dit avec un air de mystère : « C'est la maîtresse du duc de N***; elle voyage sous un faux nom et sans passe-port, car il lui est interdit de prendre ce congé-là ; voilà pourquoi elle a été forcée de voyager par la diligence. M. le duc l'a conduite ce matin, lui-même, à la voiture, dans son équipage : ils étaient venus la veille retenir les places. » Le conducteur s'éloigna.

Ce discours fut pour Charles un trait de lumière : il eut comme une révélation, et vit, dans ce voyage, le moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante s'il pouvait plaire à Pauline et l'intéresser. Il rentra, et, loin de se mettre à côté de sa tante et d'Annette, il s'empara avec avidité de la chaise qui était à côté de l'actrice, et Pauline, à son tour, regarda Annette en lui rendant l'air de supériorité par lequel la jeune fille l'avait comme humiliée.

Annette, confuse pour son cousin, lui jeta un regard empreint d'une douleur véritable : il n'osa pas le soutenir et baissa les yeux en feignant de ne pas la voir. Tout le temps du repas, il ne parla ni à sa tante ni à sa cousine ; il chuchota avec l'actrice, et leurs discours parurent très-animés : en effet, Charles voulut briller par sa conversation, et brilla : il fut spirituel, parut passionné, l'était même ; et, à la fin du repas, la courtisane habile lui marcha sur le pied pour le faire taire et lui donner à entendre que dès-lors ils étaient d'intelligence et qu'il fallait mettre autant de soin à le cacher qu'ils avaient mis d'empressement à se chercher et à se lier l'un l'autre.

Ils sortirent ensemble et parlèrent longtemps dans la cour. A peine Charles avait-il quitté Pauline, qu'en se retournant il vit venir Annette ; elle était calme et pleine de dignité. « Charles, dit-elle, je ne suis pas contente de vous.

— Ma chère cousine, répondit-il, j'ignore en quoi je puis vous déplaire.

— En voilà assez.... » répliqua-t-elle avec bonté.

On monta en voiture, et Annette dut être contente de Charles, car il fut empressé auprès d'elle et de sa mère, ne dit pas un mot à Pauline qui, de son côté, lui jeta parfois des regards de dédain, et s'entretint constamment avec sa femme de chambre. Annette fut rayonnante de joie et dupe du manége de l'actrice ; elle chercha à dédommager Charles des soupçons qu'elle avait conçus, en étant affectueuse, expansive avec lui, et revenant par mille choses gracieuses à l'amitié qu'elle avait semblé adjurer un instant.

Quand on descendit à onze heures du soir pour souper et se coucher, Charles laissa l'actrice descendre toute seule, et ne parut en aucune manière faire attention à elle : à table, il se plaça à côté d'Annette à laquelle il prodigua ses soins, il fut même d'une tendresse qui aurait dessillé les yeux à toute autre qu'à Annette, et qui même fit sourire le vieux militaire.

Le lendemain matin, quand on se mit en route, Charles se mit dans son coin, et parut à Annette accablé de fatigue : en effet, il dormit d'un profond sommeil. Le vieux militaire le regardait avec un air moqueur et semblait rire de l'actrice qui, à chaque instant, se penchait pour voir Charles, et surmontait son propre sommeil pour veiller sur lui, sans pouvoir étouffer dans ses regards un sentiment vainqueur de sa dissimulation. Annette finit par s'apercevoir du manége de ce vieux militaire qui s'était placé à côté d'elle, et un pressentiment terrible la fit frémir.

— « Mademoiselle a sans doute peu dormi, dit le malin colonel, car elle a les yeux bien abattus et la figure fatiguée.

— C'est le voyage, répondit-elle d'un air de dédain.

— Alors, reprit-il, nous serons privés à Valence du plaisir d'applaudir votre admirable talent, car ce soir vous serez encore bien plus fatiguée, et vous n'avez guère de temps à rester dans votre patrie.

— C'est vrai, répliqua-t-elle sèchement.

— Oh ! il y a des grâces d'état, » ajouta malignement le rusé militaire avec un sourire moqueur.

Pauline, vaincue par la fatigue, s'endormit bientôt ainsi que sa femme de chambre. Alors Annette, que les paroles du militaire avaient singulièrement alarmée, lui demanda bien timidement : « Monsieur, oserais-je vous demander quelle espèce de talent possède cette dame ?

— C'est une actrice !... » répondit le colonel.

A ce moment Charles murmura bien faiblement le nom de l'actrice, mais avec un accent qui jeta dans l'âme d'Annette une glace presque mortelle ; il se fit en elle une révolution terrible, et elle regarda le militaire d'une manière qui lui inspira de l'effroi et de la pitié.

— « Mademoiselle, dit-il tout bas, j'avais averti votre cousin par un mot, mais on ne peut pas empêcher les folies de la jeunesse. Écoutez-moi : je suis père, et j'ai une fille presque aussi aimable et aussi vertueuse que vous me paraissez l'être ; je serais fâché de lui donner un *Caton* pour mari ; mais si un jeune homme qu'elle dût épouser lui donnait le spectacle d'une faute, et qu'elle ne pût pas croire

son mari le plus vertueux des hommes, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux dont elle connaîtrait les aventures de jeunesse ; ainsi je crois devoir vous dire que votre cousin n'est plus digne de vous. »

Annette versa quelques larmes. » Mais comment le savez-vous?... dit-elle.

— Tenez, répliqua le colonel (*Il tira de son sein et remit à Annette une bourse bien connue, cette bourse contenait le reste des huit cent trente francs en or que la jeune fille avait consacrés au voyage de Valence*), vous pouvez dire hardiment à votre cousin que vous êtes entrée ce matin à quatre heures dans sa chambre et qu'il n'y était pas ; que vous avez trouvé...

— Je ne dirai point cela !... s'écria Annette avec horreur.

— Et que ferez-vous pour le confondre?..... demanda le militaire.

— Rien !... dit Annette. Hélas! murmura-t-elle, nous sommes partis un vendredi, jour de malheur ; et, dans ce fatal voyage, vous verrez que ce ne sera pas le seul fâcheux événement dont je serai la victime. »

En ce moment on était sur le point de descendre une montagne, lorsque l'on entendit le bruit d'une voiture qui paraissait aller extrêmement vite ; ce bruit, dans la situation d'âme où était Annette, retentit dans son cœur en le faisant battre comme de peur; elle craignait tout, la pauvre petite!.... C'était une calèche très-élégante et légère qui semblait voler : elle passa comme un éclair, et Annette frémit en la suivant des yeux, car elle lui vit descendre, au grand galop, une côte presque à pic : elle s'intéressait aux personnes que contenait le char comme on plaint les passagers d'un bâtiment qui périt; mais, en voyant la brillante calèche atteindre le bas de la montagne, elle rentra dans la voiture, tranquille sur leur sort.

Tout à coup elle entend un choc terrible, les chevaux poussent un gémissement lamentable, des voix confuses crient au secours ; alors Annette effrayée, regardant avec précipitation, ouvrit par sa brusquerie la portière qui n'était pas bien fermée, tomba à terre sans se faire de mal, et courut avec rapidité au secours des malheureux qui venaient de tomber dans une fondrière, car il lui fut impossible de retenir cet élan d'humanité qui remplit le cœur à l'aspect de l'infortune.

CHAPITRE IV.

Annette fut bien vite auprès de la calèche; et, sur le bord d'un rocher, apparut comme un ange aux deux messieurs qui gisaient au fond d'un ravin.

Le postillon n'était pas blessé, les deux inconnus en étaient quittes pour des contusions; mais les roues de leur calèche étaient brisées à ne s'en pas servir.

Annette, tout émue, leur demanda s'ils n'avaient pas quelque blessure sérieuse : les deux inconnus restèrent dans l'étonnement le plus profond en apercevant, sur le bord de ce rocher et sur une route qu'ils venaient de voir déserte, une jeune fille, les cheveux épars, en robe blanche, et inquiète comme si elle eût eu quelques droits sur eux. Ils la regardèrent avec surprise sans lui répondre, et Annette ne put soutenir le regard singulier de l'un d'eux : elle sentit en elle-même quelque chose d'indéfinissable à son aspect, et toute honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira. Alors la diligence arriva, les voyageurs s'empressèrent de descendre et d'aider au postillon à dégager deux chevaux qui restaient vivants, car les deux autres avaient été écrasés : après avoir tout arrangé, l'on remonta les deux inconnus sur la route.

Celui qui avait si fort frappé Annette regarda la calèche, et vit que les deux essieux étaient tellement brisés, qu'il devenait impossible de continuer leur route avec cette voiture : il tira alors sa bourse, donna quelque argent au postillon en lui recommandant de garder la calèche et de la faire raccommoder, disant qu'à son premier voyage il la reprendrait.

Cette affaire étant terminée, il monta dans la diligence avec son compagnon, après avoir repris les effets de la calèche, et notamment un portefeuille assez grand auquel il parut donner l'attention que l'on a pour une chose précieuse.

— « J'aurais, dit-il après être remonté, j'aurais voulu passer de jour le bout de la forêt de Saint-Vallier, car on dit qu'il y a des voleurs en ce moment, et il ne nous manquerait plus que cela pour avoir eu tous les accidents qui puissent fondre sur des voyageurs. »

En entendant ce discours, la pauvre Annette serra dans son sein l'or qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et dont chaque pièce représentait des heures entières passées dans l'occupation fastidieuse de tirer lentement l'aiguille : elle fit ce mouvement machinalement, car son cœur était rempli d'une douleur profonde que l'aspect de Pauline et de son cousin renouvelait à chaque instant.

— « Vous avez été heureux, messieurs, dit Pauline; sur cent personnes qui verseraient ainsi, la moitié, et beaucoup de l'autre moitié, y auraient péri. »

Les inconnus ayant répondu par un signe de tête, personne ne fut tenté de renouer la conversation.

Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les

nouveaux venus, ainsi que cela se pratique, et cet examen se fit en silence. Celui qui paraissait le maître, et l'était en effet, pouvait avoir trente-cinq ans, mais il paraissait atteindre la quarantaine par la nature de ses traits : il était très-basané, un peu gros, petit, l'œil plein d'une énergie étonnante et d'une assurance prodigieuse.

Il était habillé tout en noir, malgré la saison : le luxe de son linge et le diamant énorme qui décorait sa chemise, annonçaient un homme très-opulent. Une chose qui saisissait tout d'abord, c'était un air de majesté répandu sur sa figure, dans ses traits, et qui indiquait un homme né pour le commandement, et qui a en effet commandé. Ses gestes, en harmonie avec la conscience qu'il avait de sa supériorité, ne détruisaient point l'illusion, et il régnait, dans sa pose et ses manières, dans ses traits et le contour de sa bouche, des indices d'une force qui sentait en quelque sorte la férocité : il aurait pu, comme l'aigle, déchirer sa proie; mais, comme le lion, il aurait su pardonner.

Cet homme offrait le singulier assemblage d'un front qui contenait de la bonté et de la grandeur même, avec une tournure qui, dans l'ensemble, avait quelque chose de dur. Un physionomiste, d'après sa bouche, l'aurait jugé un être dépourvu de sensibilité; un autre, à l'aspect de ses yeux, y aurait vu cette vaste conception, cette grandeur, qui ne machinent rien de bas, et qui, dans un crime, ne commettent rien que de nécessaire, sans égorger, comme le tigre, pour le seul plaisir de se baigner dans le sang. Il y avait, dans cette tête bizarre, accès à la sensibilité, et tout à la fois la faculté de la refouler en lui imposant silence : à Rome, l'inconnu aurait été le Brutus qui tua ses enfants; à Sparte, Léonidas; et, comme Thémistocle, il se serait empoisonné plutôt que de marcher contre sa patrie : comme Pierre Ier, il aurait fait assassiner sous ses yeux les révoltés, mais, comme lui, il aurait aidé l'enfant timide à sortir du cercle fatal, en écartant les poteaux de l'enceinte où l'on égorgeait les Strélitz et les familles des seigneurs insurgés. Enfin, la nature l'avait taillé en grand : ses épaules étaient larges, sa tête grosse comme celles que l'on désigne dans les arts sous le nom de *têtes de Satyres;* ses cheveux crépus et noirs se frisaient d'eux-mêmes en annonçant la force, et ses muscles saillants, ses contours, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquaient une force de corps prodigieuse. En effet, quand il s'assit sur la banquette du milieu et qu'il posa sa main sur le dossier, il semblait qu'en pressant il lui eût été possible de briser ce qu'il touchait; ses mains étaient d'une grosseur étonnante, et quoique couvertes de gants blancs, elles paraissaient habituées à soulever des masses.

Son regard pénétrant allait droit à l'âme, et l'aspect de ce singulier être imprimait à l'imagination un certain ordre de pensées : c'est-à-dire que l'on n'attendait rien que d'extraordinaire et d'imprévu de son caractère, et l'on appliquait à sa figure les idées que l'on conçoit de certains hommes historiques, dont on se trace un portrait idéal. Il remplissait l'âme tout entière, et l'on ne pouvait pas le voir avec indifférence; il fallait ou l'admirer ou détourner la tête avec répugnance.

Sa voix forte avait de la rudesse; il régnait peu de poli dans ses manières, et l'on voyait qu'il devait avoir fait la guerre, car ce n'est qu'à la longue que les militaires perdent ce qui les distingue des autres hommes, diagnostique qui reste indéfinissable et échappe à l'analyse.

Après que chacun eut observé l'étranger et pris plus ou moins de ces idées sur son compte, on examina son compagnon, et l'on s'aperçut qu'il régnait une singulière amitié entre eux. Le second était grand, sec, maigre, nerveux, et il aurait paru avoir un grand caractère de fixité s'il n'eût pas été à côté du premier : il y avait chez lui moins d'idées et plus d'énergie, en ce sens qu'elle était tout le caractère et qu'elle entrait pour la somme totale des règles de la conduite : cet homme-là, une route prise, devait la suivre toujours, bonne ou mauvaise.

Pendant qu'on les examinait ainsi, ils jetaient de leurs côtés des regards observateurs sur leurs compagnons de voyage. Le coup d'œil du premier des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles : cette figure mielleuse, régulière et un peu fausse, ne lui convint pas; il le témoigna à son ami par un geste, et ce geste exprimait à la fois l'aversion et le mépris : Charles feignit de ne pas l'apercevoir. L'étranger regarda assez attentivement l'actrice, mais il revint toujours assez cavalièrement à la figure d'Annette, et finit par lui dire, en adoucissant sa voix : « C'est mademoiselle qui est venue si vite à notre secours?... je vous remercie. »

Puis, se retournant, il aperçut le colonel et lui dit : « Ah, ah! voici un brave!... car je gage, monsieur, que vous avez servi, et que vous avez quelque blessure? « Le colonel s'inclina.

Annette, toujours occupée de son cousin, acquérait de plus en plus les preuves de ce que le colonel lui avait dévoilé. La nuit approchait, on n'était plus qu'à sept lieues de Valence, et Pauline profitait de l'obscurité pour faire plusieurs signes à Charles. Annette resta plongée dans les réflexions les plus tristes, et sa vue était arrêtée sur l'homme extraordinaire que le hasard leur avait amené. De son côté, il regardait la figure d'Annette avec intérêt, car, expressive comme elle l'était, sa mélancolie s'y peignait à grands traits, et il sembla compatir à

la peine qn'il ignorait, entraîné par le *je ne sais quoi*.

Il faisait nuit noire, on traversait le bout de la forêt de Saint-Vallier qui se trouve à quelques lieues de Valence, lorsque tout à coup la diligence s'arrêta, et le postillon eut beau fouetter ses chevaux, ils n'avancèrent pas. Le postillon descendit et jeta un cri d'alarme en trouvant des cordes tendues d'un arbre à l'autre, ce qui barrait le chemin : à peine le postillon eut-il crié qu'une troupe d'hommes à cheval parut, entoura la voiture en montrant une forêt de canons de pistolets tendus, si bien, que les deux étrangers et le colonel virent qu'il n'y avait aucune résistance à opposer.

Un des brigands détela les chevaux de la diligence, les attacha à un arbre, et l'on entendit alors frapper à coups redoublés sur la malle de la diligence. Le chef de la bande rassura les voyageurs en leur disant qu'il ne leur serait fait aucun mal, puis il ordonna à ses gens de s'acquitter lestement de leur besogne, en s'emparant des sommes qu'ils savaient être dans la voiture.

L'actrice se lamentait, et Annette tremblait comme la feuille : elle avait tiré la bourse de son sein pour la donner aussitôt et n'être pas fouillée; l'étranger ouvrait son portefeuille, et, par une présence d'esprit étonnante, défaisait sa cravate et y insinuait un gros paquet de billets de banque, lorsqu'un brigand parut avec une lanterne allumée, en priant les voyageurs de descendre l'un après l'autre.

L'actrice fut dévalisée avec promptitude; la pauvre mère Gérard n'offrit rien à la rapacité des brigands; on prit la montre de Charles, cinq cents francs au colonel, et Annette, en descendant, pria qu'on ne la touchât pas, donna en pleurant l'argent qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et en ce moment pensa au vendredi.

Les deux étrangers descendirent, mais chacun tenait un pistolet à chaque main d'un air si déterminé, que les deux brigands reculèrent... Après avoir contemplé ces deux personnages, le chef de la bande accourut, et se mettant entre eux et ses gens :

« Ne tirez pas, s'écria-t-il, et respectez leurs effets !...... diable !..... » et il lâcha un juron effroyable.

Alors toute la troupe accourut, et, sur-le-champ, chapeaux, bonnets, tout fut mis à bas par les bandits qui donnèrent les marques du plus profond respect à la vue des deux amis. Les voyageurs étonnés regardèrent cette scène avec terreur, et chacun crut avoir fait route avec les chefs suprêmes de quelque association secrète.

C'était une chose curieuse que de voir, au milieu de la nuit, cette diligence arrêtée sur le grand chemin, les chevaux attachés à un arbre, les voyageurs ébahis d'un côté, le conducteur et le postillon tristes de l'autre, et, au milieu, les brigands en groupe presque prosternés devant deux hommes : ce tableau, éclairé par les lanternes qui ne donnaient qu'une fausse lueur à cause de la verdure qui paraît alors comme noire, était vraiment pittoresque, et un peintre aurait voulu être volé pour pouvoir le dessiner d'après nature.

— « Par le feu Saint-Elme !... s'écria d'une voix tonnante l'étranger, je ne croyais guère me trouver en pays de connaissance avec ces brigands-là ! dis-donc ! ajouta-t-il en prenant le bras de son ami et resserrant ensemble leurs pistolets, combien leur donnes-tu de temps pour vivre encore sans être pendus ?

— Nous savons ce que nous risquons, mon capitaine, dit le chef, et vous....

— Chut !.... ou je te brûle la moustache, s'écria l'ami de l'étranger; tu es en mauvais chemin, Navardin * !.... Mais, puisque tu es leur capitaine, rends donc à cette jeune fille son petit trésor.

Je t'en dédommagerai, ajouta l'étranger; allons, rends-le-lui ! Elle est venue à notre secours la première, nous lui devons bien quelque reconnaissance. »

A cette parole, le capitaine rendit la bourse à la tremblante Annette; les voleurs laissèrent chacun remonter, et ils s'enfuirent au grand galop. On peut s'imaginer les divers sentiments dont les voyageurs furent animés pour les deux étrangers, en se rendant à Valence qui était la première ville qu'ils allaient rencontrer et le terme de leur voyage : cette route se serait faite en silence sans l'actrice qui regrettait à chaque instant son cachemire, ses diamants et ses dentelles.

Annette ne savait que penser de la manière dont son trésor lui avait été rendu, et elle dit à l'étranger : « Je ne sais, monsieur, si je dois vous remercier ou me plaindre d'avoir recouvré ma bourse par votre faveur.....

— Agissez comme bon vous semblera, mademoiselle, » répliqua l'étranger.

Annette se tut.

Le colonel regrettait fort ses cinq cents francs et ne pouvait s'empêcher de penser que les inconnus étaient de connivence avec les brigands. Cependant, en se rappelant l'air déterminé dont ils descendirent, leur empressement à cacher leurs billets dans la cravate, et leur surprise, il devenait clair qu'ils n'avaient pas couru risque de la vie en brisant leur

* Ce personnage était presque inaperçu dans le *Vicaire des Ardennes*.

calèche pour le plaisir de présider à un vol, auquel leur concours n'avait guère paru nécessaire, et surtout qu'ils ne seraient pas remontés avec les voyageurs. Jamais aventure ne renferma plus d'aliments pour la curiosité, et néanmoins cette curiosité, toute vive qu'elle fût, ne pouvait pas se satisfaire, puisque l'on n'osait faire aucune question aux deux étrangers.

En s'approchant de Valence. Annette éprouva une sorte de peine : jusque-là elle s'était dispensée de parler à son cousin ; et, se séparant de lui par la pensée, elle avait, cette journée, vécu comme loin de lui : désormais elle allait se trouver sans cesse avec Charles, et dans une extrême contrainte qui nécessiterait une explication. A ce moment la lune se levait et jetait dans la voiture assez de jour pour apercevoir les figures des voyageurs. Les yeux d'Annette s'arrêtèrent machinalement sur l'étranger qui, ne se croyant pas observé, réfléchissait sans doute à des choses d'une extrême gravité : son visage était farouche et portait le caractère d'une méditation sombre ; l'énergie extraordinaire de son âme brillait comme l'éclair parmi les nuages, et Satan, se levant du sein de son lac de feu pour haranguer les démons, n'avait pas plus de fierté et de majesté sauvage dans les traits. La lune, laissant cette figure comme indistincte et n'en révélant que les masses les plus saillantes, ajoutait encore à la profondeur des idées qui se peignaient sur cette tête énorme.

Annette tressaillit à cet aspect, un sentiment indéfinissable s'éleva dans son cœur, elle le prit pour de l'effroi et détourna lentement sa tête vers la campagne, mais elle fut ramenée, par la curiosité, vers cet homme qui apparaissait à son imagination comme un monument : elle baissa les yeux une seconde fois, et, par l'effet de cette chasteté pure qui faisait le principal charme de son caractère, elle s'ordonna à elle-même de ne plus contempler l'étranger.

La diligence roulait dans les rues de Valence, que le jour avait paru ; la voiture entra dans la cour d'une auberge, et le conducteur, en descendant, annonça qu'il avait été arrêté et volé. Il s'approcha du directeur de l'entreprise, qui, par hasard, se trouvait dans la cour, occupé à fumer sa pipe, et il lui dit quelques mots à l'oreille. Sur-le-champ le directeur sortit, et le conducteur resta dans la cour sans ouvrir la portière et sans aider aux voyageurs à descendre.

— « Qu'attendez-vous donc ? lui demanda le compagnon de l'étranger ; ouvrez-nous..... »

Le conducteur monta sur le marche-pied et répondit que l'on avait été chercher du monde pour dresser un procès-verbal sur l'aventure de la nuit.

— « Nous serons aussi bien dans une salle que dans la voiture, » répondit l'actrice.

Le conducteur ouvrit alors comme à regret, et tous les voyageurs descendirent en se dirigeant vers la salle. Comme l'étranger et son compagnon allaient entrer, le conducteur les arrêta et leur dit : « Messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me dire vos noms pour que je vous porte sur ma feuille ?

— C'est inutile, répliqua l'étranger, puisque nous sommes arrivés : le directeur ne nous ayant pas vus, cela doit être votre profit.

— Impossible ! messieurs, répliqua le conducteur.

— Oh, oh ! reprit l'étranger en entrant dans la salle, ceci annonce des hostilités ; hé bien, mettez M. Jérôme et M. Jacques ! » et ils allèrent tous deux s'asseoir, l'étranger à côté d'Annette, et son compagnon entre Charles et l'actrice.

Une jeune servante était dans la salle, et l'étranger, au bout d'un instant passé dans le silence, lui dit : « Mademoiselle, avez-vous ici des voitures ?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous nous en trouver une que nous vous renverrions ce soir ? »

A ces mots le conducteur, faisant un geste qui signifiait que les étrangers ne s'en serviraient guère, sortit, pour reparaître un instant après avec trois gendarmes, le directeur et un monsieur habillé en noir.

— « Il paraît que vous avez été arrêtés à Saint-Vallier ? demanda l'officier de police, car c'en était un.

— Et volés, reprit l'actrice.

— Ces messieurs, continua l'officier en désignant les deux inconnus, paraissent connaître les voleurs, à ce que l'on prétend ?...

— Oui, monsieur, répliqua Charles en souriant.

— En ce cas, reprit l'officier, nous allons recevoir vos dépositions, et ces messieurs me suivront. » A ces mots, il fit un signe aux gendarmes qui s'avancèrent vers les deux inconnus.

L'étranger plissa son front, ses yeux s'animèrent, et les signes d'une effroyable colère se manifestèrent sur son visage, et avec la même rapidité qu'un tonneau de poudre qui s'enflamme et part.

— « Ah çà, s'écria-t-il d'une voix tonnante, jouons-nous la comédie ?... et sur le *oui* d'un jeune freluquet allez-vous nous arrêter ? Jour de Dieu ! tout le monde est-il muet pour raconter ce qui s'est passé ? et pour qui nous prend-on ?... »

L'officier de police n'écoutait pas, demandait à chacun ses passe-ports et chacun les cherchait. Alors l'étranger alla rapidement à l'officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris ; il l'enleva en l'air, le tourna, et en un clin d'œil s'en servit comme d'une toupie, sans que les gendarmes pussent l'en empêcher, quoiqu'ils fussent accourus.

— « Cet homme-là, dit tout bas Pauline à Charles en riant, nous moudrait comme une meule écrase un grain de blé.

— Ah ! criait l'étranger, je t'apprendrai le code de la politesse française et à écouter ce qu'on te dit, méchant pousse-procès !... »

Les trois gendarmes s'emparèrent de l'inconnu, mais en un clin d'œil il les envoya à trois pas de lui : alors les gens de l'auberge, le conducteur, le directeur, les gendarmes, l'officier, tombèrent tous sur lui et le continrent avec peine. Annette, tout effrayée, se serrait auprès de sa mère, l'actrice admirait la force étonnante de l'étranger, et l'ami de l'insurgé riait à gorge déployée.

Il alla vers son ami et lui dit : « Tu n'en fais jamais d'autres!... eh ! laisse-les instrumenter : ne sommes-nous pas à Valence ? »

L'officier de police, voyant ce nouveau délinquant en liberté, fut épouvanté, car si l'un coûtait tant à arrêter, qu'allait-il faire de l'autre?... alors il prit le parti de lui demander fièrement son passe-port.

— « Imbécile, lui dit le dernier, si tu nous arrêtes, que nous ayons ou n'ayons pas de passe-ports, qu'est-ce que cela fait à notre affaire puisque tu nous prends pour des brigands? Tes gendarmes n'ont pas d'armes, tiens !... » Là-dessus il tira de son sein une paire de pistolets à deux coups, et les mit jusque sous le nez de l'agent de la police valençaise, qui recula brusquement en disant : « Monsieur, pas de gestes !... »

A ce moment, un piquet de gendarmerie arriva, et les deux amis furent mis ensemble au milieu des gendarmes; celui qui avait tiré ses pistolets les donna aux soldats qui les lui demandèrent, et l'officier de police se mit en devoir de questionner les voyageurs.

Alors l'étranger dit au maréchal-des-logis qui le gardait de le conduire à la Préfecture, et comme on lui fit observer que le préfet n'était pas levé, il répondit qu'il se lèverait pour eux. Cette réponse surprit la cohorte, et l'air impérieux de l'étranger devint tellement imposant que les deux prisonniers furent emmenés à la Préfecture, au grand étonnement des voyageurs, qui avaient contemplé cette scène avec des sentiments bien divers.

CHAPITRE V.

L'officier, malgré l'absence du capitaine de la bande de voleurs, n'en continua pas moins de dresser son procès-verbal, et à mesure qu'on lui disait comment la chose s'était passée, il ne pouvait s'empêcher de s'apercevoir qu'il devenait impossible que les étrangers fussent complices de ce vol. Néanmoins il continuait, lorsque le maréchal-des-logis qui avait conduit les soi-disant brigands à la Préfecture, vint annoncer que M. le préfet venait de marquer de la joie en les apercevant, qu'ils étaient entrés sans façon dans sa chambre à coucher, et que les gendarmes l'avaient entendu rire au récit de l'aventure des étrangers ; puis il apportait une lettre écrite par le préfet lui-même. L'officier de police la lut et parut décontenancé.

— « Ils vont même déjeuner avec le préfet, ajouta le gendarme, et il leur prête sa voiture pour s'en retourner, car je viens d'apprendre, par les domestiques, que c'est ce riche Américain qui s'est rendu acquéreur du château de Durantal : cet homme-là a des millions !....

— En tout cas, répliqua l'officier de police en souriant, il a aussi un fier poignet, car il m'a presque brisé les reins. »

Sur le bruit qui courait dans Valence que la diligence avait été arrêtée et volée à Saint-Vallier, madame Servigné et sa fille accoururent au-devant de leurs parents, et entrèrent avec un petit garçon qui prit les paquets de nos voyageurs. Charles, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, alla s'entretenir avec Pauline et ne la quitta que pour suivre la famille qui, se formant en bataillon serré, se dirigea vers le domicile de madame Servigné, lequel était situé dans une rue assez fréquentée de Valence.

C'était une honnête boutique de province, ou, pour parler plus correctement, de département : on y vendait de tout, depuis du fil jusqu'à du lin, depuis la toile jusqu'au coton, soieries, draperies, même de la dentelle, de la parfumerie, des cachemires d'occasion, et ce magasin était un des plus fréquentés par les beautés valençaises.

Madame Servigné avait étendu son commerce et si heureusement fait ses affaires, qu'elle se trouvait propriétaire de la maison où elle demeurait : Annette et sa mère y furent reçues avec une cordiale franchise et cette chaleur de cœur que les gens du midi mettent dans toutes leurs actions, oui, dans toutes, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus sérieuse.

On trouva. dans le magasin, le futur d'Adélaïde Servigné : c'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure peu revenante, l'œil sournois, le maintien embarrassé, petit, le front bas, les lèvres minces et les cheveux roux; du reste, il s'était fait aimer d'Adélaïde, et à cela il n'y avait rien à répondre. Annette éprouva, en voyant le prétendu, un mouvement d'aversion qu'elle réprima ; mais il lui échappa le même geste par lequel l'étranger de la voiture avait témoigné sa répugnance pour

Charles. Annette, comme toutes les personnes superstitieuses, écoutait singulièrement ses premières impressions, et les présages qui accompagnaient la première vue d'un objet ou d'un être; ainsi elle remarqua qu'en apercevant M. Bouvier, elle marcha sur un oiseau que l'on avait lâché, en oubliant de le faire rentrer dans sa cage : la pauvre bête mourut, fortement regrettée par madame Servigné qui aimait beaucoup les oiseaux, les chats, les chiens, trait distinctif de son caractère, et qui doit faire deviner d'avance à plus d'un lecteur observateur qu'elle était bavarde.

En effet, la bonne femme tenait à sa langue autant que sa langue tenait à elle, et l'on s'en aperçut bien vite.

— « Enfin, vous voilà !.... dit-elle lorsque tout le monde fut réuni dans une chambre haute qui servait de salon, quoique son lit y fût; ah! que je suis aise! M. Bouvier, Jacques a-t-il fermé la boutique? Mais asseyez-vous donc, mesdames. Ah ! Charles, que tu es grandi !,... et savant.... hé bien, viens donc que je t'embrasse encore; j'ai cru que vous n'arriveriez jamais; et vous avez été volés encore ! mais vous nous raconterez cela, j'espère !.... dans un autre moment !... s'écria-t-elle en voyant que Mme Gérard ouvrait la bouche pour faire sa partie; tenez, ma chère sœur, voici mon gendre, monsieur Bouvier, il est de Bayeux, en Normandie....

Ici la respiration lui manqua et elle embrassa son fils tout en reprenant haleine. En habile femme, madame Gérard saisit la parole, et la conversation devint un peu plus générale.

Enfin l'on installa les Parisiennes, et au bout de deux ou trois jours elles furent chez madame Servigné comme si elles y eussent été depuis vingt ans. Une des premières occupations d'Annette fut de s'informer si l'on était près d'une église, car cette fête brillante, par laquelle l'église célèbre l'Éternel, déployait alors toute sa pompe.

Pendant huit jours, le soir, il se fait à la nuit la magnifique cérémonie du Salut, et la religieuse Annette n'aurait pas manqué, pour toute la fortune et les joies de la terre, une prière aussi belle que celle-là.

Il y avait justement au bout de la rue habitée par madame Servigné, une église ou plutôt une chapelle, car elle était petite et dans le genre gothique, architecture dont le mystère s'accorde parfaitement avec les croyances et les pratiques du christianisme.

Le lendemain de son arrivée à Valence, le soir, après dîner, Annette, qui avait marqué à Charles tout autant d'amitié que par le passé, lui demanda : « Mon cousin, ne voulez-vous pas venir au Salut avec moi ?...... »

Aussitôt madame Servigné s'écria : « Mais, ma nièce, nous irons tous !....

— Non pas moi, dit Charles avec un embarras visible, car j'ai précisément affaire à cette heure-ci. »

Annette le regarda avec étonnement, il baissa les yeux. Cependant il avait parlé d'un ton si péremptoire, qu'il n'y avait aucune observation à faire, et la famille s'achemina vers l'église en le laissant tout seul. Avant d'entrer à la chapelle, Annette vit dans la rue une affiche en gros caractères : c'était une affiche de spectacle, qui annonçait que mademoiselle Pauline ne donnerait que trois représentations : la première était indiquée pour le soir même, et, par l'heure du spectacle, Annette se convainquit que son cousin préférait la jouissance de voir Mlle Pauline, au plaisir d'accompagner un instant au Salut celle qui lui avait prodigué les marques de la plus tendre amitié dès l'enfance.

A l'aspect de cette affiche, une foule de pensées assaillit le cœur de cette douce fille, et une méditation pénible remplit son âme pendant qu'elle marchait à l'église. « Quel charme a donc une actrice, se disait-elle, pour que, dans un instant, elle fasse tout oublier ?..... que donne-t-elle ?... Ont-elles des secrets pour déployer en un jour plus de témoignages d'amour que nous n'en prodiguons en vingt années ?... ou serais-je d'un caractère peu aimant !... Grand Dieu ! n'aurais-je donc aucune sensibilité ! et vous aurais-je tout donné !.... »

A ce moment elle entrait dans l'église et toutes ces pensées s'enfuirent comme une vapeur légère devant le soleil : elle renonça à Charles pour toujours, et elle prononça ces mots à voix basse, en s'agenouillant : « O mon Dieu ! c'est donc à vous que je me dédie !.... et ce cœur sera tout entier brûlant pour vous, à jamais, dans cette parcelle de temps que nous appelons la vie, comme pendant votre règne dont les instants seront *des siècles de siècles !...* »

Elle releva lentement sa tête, secoua les boucles de ses cheveux qui retombèrent sur son cou d'albâtre, une espèce de tranquillité rentra dans son âme, elle ouvrit son livre et tomba sur ces mots : « *Ce sera ton époux de gloire.* » « *Hic erit sponsus gloriæ.* »

Frappée de la singulière coïncidence de ces paroles qui retentissaient dans son cœur comme prononcées par un ange qui se serait assis à ses côtés, elle releva ses yeux humides de pleurs, et, contre un pilier composé de cinq petites colonnes assemblées, elle vit dans l'obscurité la tête énorme et les cheveux bouclés de l'étranger de la voiture : Annette tressaillit, et son cœur fut frappé d'un tel coup, qu'on ne peut comparer son effet qu'à ce malaise qui fait tourner le cœur avant l'instant où la défaillance sera complète.

Cette apparition était-elle un effet de son imagi-

nation ou une réalité? elle n'osa pas relever la tête pour s'en assurer; et tenant son livre en tremblant, elle lisait involontairement : « *Ce sera ton époux de gloire.* » Ses idées superstitieuses vinrent l'assaillir, et elle fut frappée de la pensée que le livre parlait un langage divin qui déchirait le voile de l'avenir : il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, viennent au cerveau sans que la raison la plus sévère puisse les chasser; c'est comme le rêve de l'esprit pur. Annette trembla si fort que sa cousine s'aperçut de son agitation à celle de son livre.

— « De quoi riez-vous, ma cousine? dit Adélaïde.

— Je ne ris pas, répondit Annette, je suis indisposée, mais je suis mieux! » ajouta-t-elle en craignant que sa cousine ne lui proposât de sortir. Elle voyait toujours, malgré elle, cette figure dont les yeux énergiques lui avaient paru brillants d'un feu terrible en ce qu'il annonçait la passion; et la passion, dans cet être extraordinaire, devait être une flamme dévorante.

Le salut commença, l'église était parfumée par les fleurs qui la garnissaient, une profusion de cierges répandait une brillante lumière qui, venant de l'autel, produisait un effet prodigieux, car le prêtre semblait marcher au sein d'un nuage lumineux formé par la fumée de l'encens.

Le chant de joie et la masse d'harmonie répandus par l'ensemble des voix avaient quelque chose de grandiose et d'imposant; mais pour ceux qui environnaient Annette, il régnait dans ces accords un charme de plus, car elle chantait avec une telle sensibilité, un goût si pur, une voix si juste et si flexible, que son organe tranchait sur tout et inspirait le désir de l'entendre seule.

Plusieurs personnes même cherchèrent dans les rangs des femmes de quelle bouche délicieuse partaient ces mélodieux accents; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restait immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône.

Quand le salut fut fini, qu'Annette se leva, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la colonne auprès de laquelle cette tête énergique s'était présentée à sa vue d'une manière si étonnante. Elle tressaillit encore davantage, car, cette fois, elle vit, dans l'enfoncement de la chapelle, l'inconnu de la voiture : le faible jour qui s'échappait des vitraux et de l'autel sur lequel les cierges s'éteignaient, ne le laissa voir que d'une manière indistincte et comme une grande ombre, ou plutôt comme la statue d'un tombeau, car il était immobile, la tête inclinée, et plongé dans une profonde méditation : son ami l'accompagnait. Cet ami lui toucha le bras quand Annette les regarda; alors elle baissa la tête et ses yeux cherchèrent la terre. Elle frémit en y apercevant une tête de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua que tout le temps du salut elle était restée sur la pierre d'un tombeau, car autrefois les églises avaient des caveaux souterrains où l'on enterrait les personnes de distinction, et l'on recouvrait l'endroit de leur sépulture de ces pierres *tumulaires* qui servaient de pavé.

Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres, peuvent n'être rien et exciter le sourire de beaucoup de personnes; mais pour Annette, et d'après son caractère, c'étaient des événements qui faisaient une profonde impression sur son âme. Elle suivait donc sa mère dans un silence qui étonnait sa cousine et non Mme Gérard, car elle était habituée, en sortant de l'église, à voir Annette plongée dans la méditation.

Les deux cousines marchaient les dernières de la petite troupe que formait la famille. Après être sorties de l'église, elles entendirent les pas de deux hommes qui les suivaient immédiatement.

— « Ma cousine, dit Adélaïde, regardez donc l'un des messieurs qui nous suivent !.... il a une figure singulière, vous n'en aurez jamais vu et n'en verrez de semblable, c'est un visage de conspirateur.

— C'est juger légèrement les gens! » répondit Annette, certaine que c'était l'inconnu de la voiture qui revenait de l'église.

D'après la réponse d'Annette, Adélaïde se tut en pensant en elle-même que sa cousine était plus grave que ne le comportait son âge; et *elles prirent mal ensemble*, s'il est permis d'exprimer, par cette phrase familière, l'espèce de sentiment que l'on conçoit pour une personne dont le caractère ne coïncide pas avec le nôtre.

A peine avaient-elles fait quelques pas de plus, qu'elles entendirent une espèce d'altercation entre les deux étrangers : elle paraissait assez vive; ils parlaient bas, mais cependant, avec de l'attention, on pouvait saisir quelques mots, et l'on pense bien qu'Annette, de même que sa cousine, avaient l'oreille fine à leur âge.

— « Oui, je t'empêcherai d'y venir !.. disait l'étranger; oui, sans doute.

— Et pourquoi ?...

— Pourquoi ?... Parce que cela ne te convient pas; et que, dans ce genre, tu as assez de ta dernière *victime !...* »

Ici les deux jeunes filles n'entendirent plus rien si ce n'est un nom qui finissait en *ie,* comme Stéphanie, Mélanie, Virginie; mais quoiqu'il revînt plus d'une fois dans les phrases prononcées à voix basse, elles ne purent le connaître en entier.

— « Elle est morte !... fut le premier mot qu'elles entendirent : il était dit par l'étranger avec un air de surprise.

— Et l'on peut, reprit l'autre, dire que jamais sous le ciel il n'y eut une créature plus angélique, une plus belle fleur ! elle était toute femme, et digne plutôt du ciel que de la terre, car j'ai appris sur elle des choses qui tirent les larmes des yeux.

— Par qui ?

— Par sa femme de chambre : tiens, n'approche pas des femmes, ce sont des plantes trop fragiles, et tu es un vent de tempête : d'ailleurs... »

Les deux cousines étant arrivées n'en entendirent pas davantage. Annette, étonnée des mots que le hasard lui avait permis d'écouter, ne savait que penser des inconnus : son âme était à la fois remplie d'effroi et de tranquillité. Cet état serait difficile à expliquer; on ne pourrait en donner l'idée qu'en comparant Annette à un bel édifice dont une partie ressent les outrages d'une tempête, pendant que le soleil, dissipant les nuages d'un côté, y introduit ses rayons qui répandent une lumière pure et finit par éclairer tout le temple : une lueur pareille se levait dans le cœur d'Annette sans qu'elle en soupçonnât la clarté.

Charles n'était pas rentré, et ne parut même pas au souper de famille; Annette en fit tristement l'observation, et, comme elle ne dormit pas, elle l'entendit revenir à onze heures environ dans la nuit.

Pendant les cinq jours que mademoiselle Pauline fut à Valence, Charles resta peu dans sa famille ; il ne dînait même pas au logis : un soir il ne rentra pas du tout, et il n'alla pas une seule fois au Salut. Un jour Annette sortait en même temps que son cousin, il fut montré au doigt par un jeune homme qui dit à son compagnon, quand Charles s'éloigna : « C'est l'amant de Pauline. »

Enfin cette dernière partit : dès-lors Charles fut tout entier à sa famille et n'eut plus d'autre dérangement que la nécessité de soutenir une correspondance qui parut très-active. Charles Servigné redevint très-empressé pour Annette; il semblait sentir qu'il avait de grands torts à réparer, et il revenait vers Annette avec une ardeur, une tendresse, qui firent horreur à cette jeune fille, sévère en ses principes. Charles avait trop de tact et de finesse pour ne pas s'apercevoir de la froideur que sa cousine déployait toutes les fois qu'il s'agissait des sentiments intimes que deux jeunes gens, destinés l'un à l'autre, ont quand ils s'aiment; et cette froideur contrastait chez Annette avec l'amitié dont elle accablait son cousin pour les choses indifférentes.

Il n'y avait plus que deux jours de salut, le samedi et le dimanche, jour de l'octave de la Fête-Dieu. Le vendredi soir, Charles, au souper, dit à sa tante que l'étranger qu'ils avaient reçu dans leur diligence, était resté à Valence, et qu'il était venu au spectacle dans la loge du préfet, mais que depuis deux jours on ne l'avait pas revu. « Il paraît, ajouta-t-il, que cet inconnu est prodigieusement riche, on ne lui donne pas moins de sept à huit millions ; il y en a même qui disent douze : ainsi, il était loin d'être capitaine de voleurs. »

Annette rougissait en entendant parler de l'étranger, mais Charles ne s'en aperçut pas, et continua de s'entretenir de lui en exaltant la magnificence de Durantal, la somptuosité du parc, les environs et le site, car cette propriété était placée sur une montagne qui avoisinait Valence du côté du midi, et le revenu montait à plus de quatre-vingt mille francs.

— Est-il marié ? demanda madame Gérard.

— Non, répondit madame Servigné, dont la boutique était le rendez-vous de toutes les commères, et qui savait tout ce qui se passait dans la ville et aux environs ; mais, reprit-elle, une chose plus intéressante, c'est que l'on prétend que notre procureur du roi va être destitué, et c'est une nouvelle ça ! car il s'était vanté de rester en place, malgré sa conduite pendant les *cent jours!...* »

Charles parut comme frappé d'une lumière soudaine en entendant cette phrase de sa mère, et il tomba dans un profond silence.

Ce soir-là, Annette, sa mère et madame Servigné, venaient de se retirer, que Charles et Adélaïde sa sœur étaient encore pensifs, assis à la table de famille.

— « Mon frère, dit la jalouse Adélaïde, croirais-tu par hasard être aimé de cette pie-grièche d'Annette ?

— Est-ce que tu aurais à t'en plaindre, demanda Charles, car pour en parler en de pareils termes....

— Moi ! s'écria Adélaïde, non, et quoiqu'elle ait l'air de vous écraser à chaque instant par son regard extatique et par sa simplicité d'habillement, de conduite et de paroles, Dieu merci ! pour ce que je la verrai, je ne crains guère la cousine Annette !... mais elle n'est pas de son âge, et je ne t'en parlais que pour toi : si tu crois qu'elle t'aime, tu te trompes...

— Comment cela ?... répondit Charles étonné, je ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et je ne crois pas...

— Hé bien, dit Adélaïde en l'interrompant, crois-moi, les femmes se connaissent un peu à cela : voilà cinq ou six fois que je remarque l'air dont Annette détourne la tête quand tu la regardes avec complaisance, et cet air-là n'est pas de bon augure pour toi...

— Je n'imagine pas qu'Annette puisse changer.

— Questionne-la, fais un essai, et tu t'en convaincras... Dis-moi donc, est-elle riche?...

—Annette, reprit Charles, est riche en sentiments religieux!... du reste, quand son père et sa mère seront morts, elle pourra avoir mille écus de rente.

— Eh mais, répliqua Adélaïde, cela vaut bien la peine d'entretenir la paix avec elle. »

Cette conversation excita quelque défiance dans le cœur de Charles, et il résolut, à la première occasion, d'éclaircir ses soupçons. En effet, il ne pouvait croire qu'Annette fût instruite de son intrigue avec Pauline : l'extrême innocence de sa cousine excluait toute idée de perspicacité de sa part dans une semblable affaire, et Charles ne croyait pas s'être permis la moindre chose qui pût le trahir. Cependant les manières d'Annette n'étant plus les mêmes, les discours d'Adélaïde plongèrent le jeune avocat dans une grande incertitude.

CHAPITRE VI.

Le lendemain était le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu et le dernier jour du salut. Depuis sa première apparition dans l'église, l'étranger de la voiture n'était pas revenu, et cette circonstance avait produit un singulier effet dans l'âme d'Annette.

Quoique pure comme un lis qui vient d'éclore, elle s'était attendue à le rencontrer le lendemain, et, en entrant comme en sortant, quand elle jeta un coup d'œil dans l'église, elle ressentit ce mouvement qui se fait en nous lorsque notre attente est trompée. Chez elle, ce mouvement était presque machinal, et cette phrase, « Il n'est pas venu, » sans être prononcée, était sa pensée intime.

Charles offrit son bras à sa cousine pour se rendre au salut, elle l'accepta, et il se mit à côté d'elle. Le salut était commencé, et Annette chantait d'une voix douce et pure, quand elle sentit un inconnu venir se placer sur la chaise qui se trouvait à côté d'elle; elle trembla, car un secret pressentiment lui disait que ce ne pouvait être que l'étranger. Elle fut confirmée dans ses soupçons par l'impatience que Charles témoigna après avoir aperçu celui qui s'était placé à côté de sa cousine : il se levait, tournait la tête, regardait l'étranger qui, semblable à un lion sur lequel se pose une mouche, ne faisait aucune attention aux manières de Charles, et dévorait des yeux le voile blanc qui descendait du chapeau d'Annette, en dérobant sa figure à tous les yeux. L'étranger recueillait en son âme les sons purs et harmonieux de cette voix céleste, et son émotion était visible; il n'avait point son compagnon, et rien ne troublait son plaisir auquel il s'abandonnait tout entier.

Charles bouillait d'impatience, il aurait voulu que le salut fût fini, et il se réveillait en son cœur plus que de l'amour pour sa cousine depuis que la présence de l'étranger lui glissait dans l'âme l'idée terrible qu'il avait un rival, et qu'il était dans l'ordre des choses possibles qu'Annette l'aimât. Il avait cependant la jouissance de voir sa cousine immobile et l'œil toujours à l'autel. Lorsque le salut fut fini, elle ne tourna même pas la tête, donna le bras à Charles et sortit de l'église sans faire un seul mouvement pour voir l'étranger.

— « Ma cousine, dit Charles, il fait un temps magnifique ; nous avons une heure et demie d'ici le souper, voulez-vous vous promener dans la campagne? nous n'en sommes pas loin.

— Très-volontiers, dit Annette; » et ils se détachèrent de la compagnie en se dirigeant vers le faubourg.

Arrivés à la fin du faubourg, ils entendirent sortir de dessous une treille, en dehors de la ville et à la porte d'une espèce de cabaret, les éclats de rire et les chants d'une troupe joyeuse. Quand Annette et son cousin passèrent devant cette treille, qui était séparée du cabaret par un espace assez grand, une voix s'écria : « La voici! » Et toute la troupe, se taisant, regarda sur le chemin. Annette et son cousin continuèrent à marcher; mais Annette conçut un secret pressentiment qui lui disait que c'était d'elle que l'on s'occupait sous cette treille; et cependant, il n'y avait aucune apparence qu'une jeune inconnue, depuis peu à Valence, fût le sujet de la conversation de ces hommes qui paraissaient appartenir à la classe inférieure du peuple. Néanmoins elle ne se trompait pas, et cette treille était en ce moment le rendez-vous de gens qui occupaient bien du monde. Il pouvait y avoir autour de trois tables oblongues une douzaine d'hommes, au milieu desquels on distinguait un gendarme en uniforme.

La plupart des convives étaient habillés avec des vestes et paraissaient être des ouvriers *endimanchés :* quelques-uns avaient du plâtre à leurs habits; leurs chapeaux étaient couverts de quelques taches blanches de chaux; et l'un d'eux, mieux habillé que les autres, ayant une toise qui lui servait de canne, était placé au centre, à côté du gendarme, et semblait être l'entrepreneur qui les employait. Les figures de ces ouvriers avaient toutes des expressions qui indiquaient un choix d'êtres : nulle n'était sans énergie, et chacune annonçait soit la ruse, soit la force, soit la résolution, toutes le courage; et ces qualités étaient mises en commun vers un but, que l'union et l'accord de tous indiquait merveilleusement. Leurs traits étaient fortement marqués, leur

teint bruni par le soleil qui brûle l'Afrique et allume les torrents de chaleur de la Ligne. L'on s'apercevait que ces hommes n'appartenaient pas au pays de France : l'un portait le caractère de la figure américaine ; tel autre celui de la tête anglaise ou du nord, et d'autres les crânes des méridionaux. Un homme instruit, qui aurait passé en ce moment vers cet endroit, aurait cru apercevoir des ombres de ces fameux et célèbres flibustiers, si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l'excès, ainsi que la résolution, l'amour du pillage et la cruauté.

Ils étaient à la fin d'un repas et dans cet état d'ivresse et d'exaltation qui suit une conversation animée par les cris, les chants, les mets et les vins forts du midi : leurs cris et leurs propos se ressentaient de l'état de leurs têtes.

— « Vive la joie !... criait un homme au gosier desséché.

— Mais vivent les sonnettes !... répondait un autre.

— *Et requiescat in pace !...* disait mystérieusement un compagnon en jetant par terre une bouteille vide.

— Écoutez ! écoutez !... s'écria l'un d'eux plus ivre que les autres, je vais chanter, et, sans attendre, il entonna :

Si l'on pendait tous les voleurs
Qui volent sur la terre,
Il resterait moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre :
Car, je le dis, écoutez bien,
Il n'est dans ce bas monde,
Malgré sa foi profonde,
Que presque tous bons gens de bien :
Ceux que l'on mène pendre,
Et tous ceux qui l'ont mérité
. . . .

— Au diable la chanson !... dit le gendarme en interrompant le chanteur et criant plus fort que lui ; quand j'entends parler de corde et de supplice, cela me trouble la digestion.

— Ah bah ! lui répondit un vieillard encore vert qui était à sa gauche, ne savez-vous pas que nous sommes sujets à une maladie de plus que les autres hommes ?

— C'est bien pour cela qu'il ne faut pas clocher devant un boiteux, répliqua le gendarme ; d'ailleurs, s'il continue, je le frotte...

— Je voudrais bien voir cela, hussard de la mort, s'écria le chanteur en répétant :

« Ceux que l'on mène pendre,
Et tous ceux qui l'ont mérité... »

Le gendarme leva son sabre, et l'autre, saisissant une canne creuse qui formait le canon d'un fusil sans crosse, para le coup du gendarme ; mais le petit vieillard et le maître maçon arrêtèrent la querelle naissante.

— « Brigands, tenez-vous donc tranquilles !... nous ne sommes pas ici pour banqueter, colleter et nous tuer ; il s'agit de choses importantes, et, si vous voulez toujours boire, écoutez-moi ? »

A ces paroles le calme naquit, et le maître maçon, désignant deux d'entre les compagnons, leur montra du doigt la porte du restaurateur et le chemin : comprenant ce que ce signe voulait dire, les deux ouvriers se mirent en sentinelle.

— « Bah ! dit le gendarme, toute la ville est au Salut.

— Mes enfants, reprit le maçon à voix basse, en s'adressant à toute la troupe qui s'amoncela autour de lui, vous saurez que John (*et il montrait le gendarme*) vient de m'apprendre que *notre ancien* et son lieutenant sont indignes du nom d'hommes, car ils ont donné à M. Badger, leur ami, le préfet de Valence *, le signalement de tous ceux qui ont servi sous lui, et qu'il a reconnus l'autre jour : moi tout le premier !...

— C'est une horreur !...

— C'est une infamie !.. et une foule d'autres exclamations partirent en même temps de tous côtés.

— Il faut piller Durantal !.... s'écria l'un.

— Piller Durantal ! reprit un autre, non, il faut *le* tuer !

— Un vieux chien comme cela ne mérite qu'une dragée dans le crâne !... ajouta celui qui se faisait remarquer par la figure la plus atroce. »

Cette dernière parole, prononcée après toutes les autres et avec un sang-froid étonnant, semblait le résumé des pensées qui agitaient en ce moment les têtes de ces gens que le vin et les cris avaient plongés dans un état voisin de l'ivresse.

— « Un moment, mes amis, dit le gendarme ; piller Durantal, ce n'est pas l'affaire d'une minute, car *il* a avec lui une bonne tête, *le lieutenant* n'est pas homme à se laisser prendre par dix de nous, sans compter que *l'ancien* est rude à manier. Supposez que nous les ayons mis à la raison, croyez-vous que le pillage de Durantal ne fasse pas ouvrir les yeux à l'autorité, surtout après que notre dernière aventure nous a tant signalés ?

— Signalés !.. reprit celui qui avait la figure si atroce et que l'on nommait Flatmers, c'est j'espère *lui* qui s'est rendu coupable de ce crime, car c'est un crime de ne pas garder la foi jurée ; brûlons et tuons !...

* On sent que nous avons changé les noms, les lieux et les véritables circonstances, ainsi que nous l'avions annoncé.
(*Note de l'éditeur.*)

— Tuer notre ancien !... s'écria le plus vieux de tous, nommé Tribel, c'est mal !... c'est un brave homme tel que les tillacs n'en ont jamais porté de meilleur ; ne lui avons-nous pas juré de garder le secret ? N'a-t-il pas toujours donné loyalement à chacun ce qui lui revenait dans les *prises*, et ne nous a-t-il pas tous enrichis ?... Est-ce sa faute si nous avons tout mangé comme des brigands que nous sommes, sans dire seulement un pauvre petit *ave ?* Si nous avons fricassé nos sacs d'or comme des goujons, lui, il a su garder les siens, qu'on les lui laisse !.... Songez que c'est lui qui nous défendait, et qu'il aurait plutôt sauté seul sur un tillac que de nous livrer !...

— Hé, s'écria le maître maçon, pourquoi nous a-t-il dénoncés aujourd'hui ?...

— Oui, reprit Flatmers, c'est un traître !... ce gros taureau-là s'est enrichi, il tient à la vie, aux jouissances et à ses millions ; il ne nous estime pas plus qu'un zeste d'orange ; il faut lui apprendre à vivre, et lui faire savoir que, si l'un de nous va à l'échafaud par sa faute, il devra l'accompagner.

— Flatmers, Flatmers !..... reprit le vieux Tribel, quel est celui de nous qui s'est présenté devant notre *ancien*, comme étant dans le besoin, à qui il n'ait pas donné quelque billet de mille francs ?...

— Et quand je les ai mangés je me moque bien de ses billets !...

— C'est mal, Flatmers, et tu es un coquin sans reconnaissance ! mais je veux bien qu'il nous ait dénoncés !... moi, je vous répondrai que vous êtes des imbéciles et que c'est de votre faute, car vous avez fraternisé avec lui sur le chemin, vous l'avez compromis, on l'aura interrogé, et, comme il a été déjà poursuivi, il n'aura pu échapper qu'en nous dénonçant.

— Hé bien, puisqu'on le poursuit, dit le maître maçon en faisant signe de la main pour demander silence, il faut le forcer à se rembarquer avec nous et recommencer nos courses. Alons nous mettre, jour de Dieu ! au service des insurgés d'Amérique, nous ferons un métier de braves gens, et nous ne serons plus, comme des voleurs de rien, occupés à *haricoter* sur les grandes routes. Quelle vie que de crever des chevaux à demander la bourse à des voyageurs sans le sou !... risques pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins !... Nous nous battrons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose ; *l'ancien* sera amiral, et nous, capitaines, lieutenants, officiers, au service des républiques !...

Ce discours fut suivi d'un *hourra* général que le gendarme fut seul à ne pas partager.

— « Qu'avez-vous donc ? lui demanda Tribel.

— Ce que j'ai, reprit-il, je sais que ceci est le meilleur parti, mais il a bien des difficultés : d'abord, *l'ancien* le voudra-t-il ? Écoutez,.... vous savez si jamais chef a, pendant dix ans, plus travaillé que lui : il n'a pas eu un moment de repos, et je gage mon sabre qu'il est resté garçon tout ce temps-là !... Il était toujours occupé de nos affaires, à l'affût des bâtiments marchands, des vaisseaux de guerre, plaçant, vendant les marchandises si bien que nous n'avions que la peine de manger notre argent. Or, vous apprendrez que notre *ancien* est amoureux d'une jeune et jolie fille, et vous savez que ce qu'il a aux pieds il ne l'a pas dans la tête, que ce qu'il a dans la tête il ne l'a pas aux pieds ; partant, je crois qu'un homme qui s'est fait une aussi jolie coquille que Durantal, et qui, après tant de fatigues et de privations, vient à avoir de l'amour pour une jeune créature, aura de la peine à se mettre en campagne et à risquer le bonheur qu'il a l'espoir d'atteindre.... »

Un cri général, mais élancé à voix basse, fut le résultat de cette harangue.

— « Tuons-la !....

— La tuer !..... reprit Tribel, êtes-vous fous ?.... prenez-la, cachez-la, dites qu'elle est morte, et forcez notre ancien à se rembarquer ; mais ne faites pas un crime inutile.

— Approuvé !..... » dit le maître maçon.

A ce moment les deux sentinelles revinrent en faisant signe de se taire, et le gendarme, allant voir quelles personnes s'approchaient, reconnut Annette et s'écria : « La voilà !.... »

On la regarda attentivement, et, lorsqu'elle fut passée, Navardin, le capitaine, prit, de concert avec ses gens, les mesures nécessaires à l'enlèvement d'Annette.

Pendant que la pauvre Annette, qui ne se connaissait pas un seul ennemi dans le monde, était ainsi l'objet d'une conspiration formidable, elle marchait en silence dans la campagne, et Charles se trouvait assez embarrassé pour entamer la conversation par laquelle il voulait éclaircir tous ses doutes.

— « Ma cousine, dit-il enfin après un long silence, j'espère avoir bientôt une place.

— J'en serai enchantée pour vous, répondit Annette avec un air tout à la fois plein de froideur et de bienveillance, soyez certain que je prendrai toujours un bien grand intérêt à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux.....

— Comme vous dites cela, ma cousine ! on croirait qu'en sollicitant cette place, si je l'obtiens, je n'aurai travaillé que pour moi seul, et que vous n'êtes pour rien dans cette affaire. »

Charles, comme on voit, mettait sa cousine dans l'obligation de s'expliquer.

— « J'y suis pour beaucoup, Charles, puisque je n'aurai plus d'inquiétudes sur votre sort, et que vous serez honorablement placé.

— Je n'ai jamais eu d'inquiétudes pour mon sort, ma cousine, puisque vous devez être un jour ma femme.....

— Ah, dit-elle vivement, Charles, je ne crois pas vous avoir fait la promesse de vous accepter pour mari ; mais l'eussé-je promis, vous ne devriez plus y compter ; les contrats que l'on fait ainsi d'âme à âme sont subordonnés à des conditions que je n'ai pas besoin de vous expliquer ; vous avez assez d'esprit, et vous connaissez assez les lois pour m'entendre ; or, vous-même vous avez déchiré le pacte que quinze ans d'amitié avaient sanctionné, et je jure qu'à moins d'une conduite à laquelle je ne crois plus, vous n'aurez jamais ma main. »

Annette avait parlé avec une telle force, une telle chaleur, que Charles en était réduit à faire des gestes de dénégation, enfin il répondit, avec une amertume ironique : « Lorsqu'on a l'intention de manquer à ses serments et de détruire tout ce qu'il y a d'amour entre deux cœurs, tel est l'esprit humain que l'on ne manque jamais de prétextes, et le proverbe est juste qui dit que le maître trouve la rage à son chien quand il veut le tuer : lorsque l'on devient moins religieux, l'on cherche des taches à la robe des saints; cependant, Annette, il vous serait difficile de spécifier la moindre chose et de trouver une base à une pareille accusation.

— Suis-je, s'écria Annette avec la dignité de l'innocence, suis-je de caractère à changer? et surtout est-ce moi qui chercherais des prétextes?

— Mais enfin, ma cousine, en quoi ai-je manqué à mes serments? et à l'aide de quelle fiction me prouverez-vous que je ne vous aime plus, et que j'ai cessé de vous marquer la tendresse, le respect, la fraternité dont je vous ai entourée dès notre enfance?

— Charles, si vous voulez me voir rougir, pour la première fois de ma vie, des paroles qui sortiront de ma bouche, je vais vous le prouver, ou si vous m'entendez et que vous ayez encore quelque peu de respect pour la vertu, vous m'en dispenserez en rentrant en vous-même. »

Charles Servigné, d'après cette phrase, commença à croire que sa cousine avait pu apprendre quelque chose de son intrigue avec Pauline; alors il conçut rapidement que, s'il en était ainsi, le cœur de sa cousine lui serait à jamais fermé : il continua donc en ces termes, mais poussé par l'esprit de vengeance et de dépit qui faisait déjà frémir son cœur d'une rage concentrée.

— « Ma cousine, je commence à entrevoir la lumière que vous voulez mettre sous le boisseau ; ce n'est pas tant à cause de moi, qu'à cause de vous, que vous prenez le rôle d'accusatrice! vous craignez que je ne vous reproche le véritable motif de ce changement; je le devine, vous ne m'aimez plus...

— Oui, Charles, je ne vous aime plus, reprit-elle avec cette franchise d'innocence qui tient de l'audace, oui, je ne vous aime plus, dans le sens que vous donnez à ce mot, mais je vous aimerai toujours!... Allez, Charles, on ne brise pas en un instant les liens que tant d'années ont tressés, on n'oublie jamais un frère! toute ma vie je me souviendrai du plaisir que j'avais à vous aller chercher à *Sainte-Barbe*, à vous amener à la maison, à vous dire tout ce que j'avais dans le cœur, à recevoir toutes les sensations du vôtre; et, quand vous ne seriez plus rien pour moi, que j'aurais à me plaindre de vous mille fois plus encore, il me serait impossible de ne pas vous tendre la main, et de ne pas voir votre visage avec plaisir : fussiez-vous criminel! je traverserais des pays entiers pour vous sauver; mais faire route à travers une mer aussi orageuse que la vie sans pouvoir compter sur l'immutabilité de celui qui nous accompagne, oh! la femme est un être trop faible et trop débile! mon cœur est plein d'amour, mais Dieu l'aura dès à présent tout entier si sa créature n'est plus digne de moi.

— Dieu, reprit Charles sans être touché du langage sublime d'Annette, Dieu, m'a tout l'air d'être pour vous, là-bas, à Durantal.

— Charles, répliqua Annette rougissant et d'une voix tremblante, j'ignore ce que vous voulez dire.

— Si vous l'ignoriez, vous ne rougiriez pas, reprit-il, et vous auriez pu me dire sans détour que l'étranger, qui est venu probablement tous les soirs au Salut, est pour quelque chose dans le changement de vos sentiments à mon égard.

— Si vous étiez venu au Salut, vous sauriez, répondit Annette, qu'il n'est pas venu tous les soirs.

— C'est dommage! répliqua Charles avec ironie; mais comment expliquerez-vous l'heureux hasard qui l'a fait s'asseoir à côté de vous et ne pas vous quitter des yeux pendant tout le Salut?...

— Il me semble, reprit-elle avec une incroyable dignité, que je ne vous dois aucun compte, et que la seule chose que je puisse vous devoir, c'est le motif de notre séparation.

— Aussi vous gardez-vous bien d'aborder cette question-là.

— Charles, dit-elle, il faut en finir; apprenez donc que je sais combien cette femme de la voiture vous est chère. J'aurais préféré pour vous une tout autre femme, et une actrice m'a toujours apporté à l'esprit une idée pénible ; elle peut faire votre bon-

heur comme une autre, mieux qu'une autre même, à ce qu'il paraît; ainsi.... A ce mot les larmes gagnèrent Annette.

— O ma cousine! avez-vous pu croire?.... reprit Charles avec assurance.

— Charles, dit-elle en le fixant, l'on ne ment pas devant moi!..... vous pourriez m'abuser facilement par un seul mot, et je vous aurais cru sur un seul regard si je n'avais pas des preuves convaincantes. Il a fallu, Charles, dit-elle avec bonté, le trouble d'un amour aussi violent que le vôtre pour oublier que vous étiez le dépositaire de la petite somme destinée à notre voyage; et, lorsque nous avons été attaqués, vous ne vous êtes pas aperçu qu'elle était passée dans mes mains sans que vous me l'ayez remise....

— Si vous me l'avez prise en jouant, pendant que je dormais?

— Et, reprit-elle, si c'était un autre, le colonel, par exemple, qui vous l'aurait prise et qui... tenez, Charles, continua-t-elle en rougissant, je m'arrête; vous devez comprendre que je sais tout. Vous n'êtes plus, dit-elle, qu'un cousin que j'aimerai toujours d'une tendresse de sœur, en plaignant vos écarts; mais pour être votre femme, cessez de croire à cette union; vous ne m'aimez pas...... si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas tenu le langage que j'ai entendu.

— Ainsi, ma cousine, répondit Charles en prenant un air dégagé, vous ne laissez même pas d'espoir : pour une jeune fille qui se pique de quelque dévotion, ce n'est guère imiter la clémence céleste qui, au moins, donne quelque chose au repentir.

— Votre discours ne l'annonce guère.

— Ma cousine, continua Charles, je puis vous jurer que je ne suis pas indigne de vous, que je n'ai jamais cessé un instant de vous porter l'amour le plus tendre, et que je donnerais mille fois ma vie pour vous.

— Ah! cessez, cessez, Charles; ces paroles n'ont aucun prix pour moi, du moment qu'elles ont pu être prononcées à d'autres, et que je le sais.

— Hé bien, ma cousine, rien ne peut m'empêcher de croire qu'une âme comme la vôtre n'ait plus aucune indulgence pour celui qu'elle a aimé (ici Annette fit un signe de tête négatif), sans qu'il y ait une autre cause; jurez-moi donc que vous n'aimez pas le propriétaire de Durantal, l'étranger de la voiture.

— Comment, dit Annette, voulez-vous que j'aie un sentiment aussi grand pour un homme que j'ai à peine aperçu? »

A ce moment ils entendirent le bruit d'un équipage, ils se retournèrent et aperçurent une calèche qui venait si rapidement qu'ils n'eurent que le temps de se ranger. Ils y jetèrent les yeux ensemble, Annette rougit, et son cœur battit en reconnaissant l'étranger.

Charles Servigné observa le regard mutuel de l'inconnu et de sa cousine, et mettant sa main sur le cœur d'Annette avant qu'elle pût l'en empêcher : « Annette, dit-il, avec un son de voix extrêmement grave, votre cœur, vos yeux et votre rougeur me donnent une terrible réponse!....

— Mon cousin, reprit-elle avec un mouvement indéfinissable par lequel elle lui prit froidement la main et la repoussa, à votre âge et au mien, il ne vous est plus permis d'interroger ainsi mon cœur; il y aurait eu, ajouta-t-elle d'un air de hauteur, bien plus d'inconvénient dans ce geste, si je vous eusse aimé; mais, maintenant!...... je ne sais si je dois m'en fâcher... En vérité, dit-elle en riant, vous allez faire tout ce qu'il faudra pour que je m'intéresse à cet étranger.

— Il a, dit-on, dix ou douze millions!.... répondit Charles avec un ton perçant d'ironie.

— Voilà, dit Annette, une insulte qui m'est vraiment sensible : je ne croyais pas que Charles Servigné dût me faire sous-entendre un jour que je m'attacherais à quelqu'un, en mettant l'or pour quelque chose dans la balance. Cette dernière phrase me fait voir que vous ne m'avez jamais comprise, et si, comprenant mon âme, vous l'avez proférée, c'est une telle injure que cette phrase suffirait pour vous priver de mon cœur. Au surplus, je vous pardonne tout; et, je vous le répète, rien n'altérera mon amitié... »

C'était peut-être la première fois de sa vie qu'Annette parlait aussi longtemps : d'après son caractère méditatif, tout, chez elle, se passait dans l'âme, et elle restait presque toujours silencieuse et réservée. Cette scène était, de sa vie, la seule où elle se trouvât obligée d'entrer dans un pareil débat, aussi la jeune fille était-elle animée et soutenue par cet esprit d'innocence et de pureté angélique qui donnent tant de courage et de fierté.

Après cette dernière explication, elle parut comme débarrassée d'un poids énorme.

Charles gardait un profond silence : en ce moment une rage sourde remplissait toute son âme, et un levain terrible de regret, de haine, de jalousie, de vengeance, fermentait dans son cœur. Il connaissait assez sa cousine pour savoir qu'elle était à jamais perdue pour lui, et, comme il l'adorait véritablement, qu'il avait assis sur son âme la masse totale de ses affections, on doit s'imaginer à quelle cruelle anxiété il était en proie.

Le chemin se fit en silence de son côté, car Annette affecta une tranquillité d'esprit qui redoublait encore l'angoisse de son cousin : elle parut plus af-

fectueuse que jamais, et eut même plus de liberté qu'auparavant.

Revenu au logis, Charles versa toute sa rage dans le cœur de sa sœur qui, loin de calmer sa haine, l'anima encore davantage; et, sur la description que Charles lui fit du propriétaire de Durantal, Adélaïde s'écria : « Eh ! c'est lui qui nous a suivies le premier jour que nous avons été au Salut, et Annette a pris chaudement son parti quand je me suis avisée de blâmer sa figure. »

Depuis quelques jours l'aversion d'Adélaïde pour Annette s'était augmentée sans que l'on pût assigner de cause certaine à cette répugnance pour sa cousine. Soit qu'Annette eût témoigné de l'éloignement pour les opinions acerbes de sa cousine, dont le caractère était en général disgracieux et *rêche*, soit qu'Adélaïde trouvât qu'Annette valait mieux qu'elle pour la beauté et la douceur, soit encore qu'elle fût mécontente de ce qu'Annette renonçât à l'alliance de son frère, on ne pouvait plus douter de son éloignement pour sa cousine.

Annette s'en aperçut bien; mais douce et humble comme elle l'était, elle pallia tout, et ces germes de dissidence ne parurent point aux yeux des deux mères.

CHAPITRE VII.

Le jour fixé pour l'union de mademoiselle Adélaïde Servigné avec M. Célestin Bouvier approchait, et tous les préparatifs de cette solennité conjugale se faisaient sans qu'il en coûtât beaucoup, car la boutique de madame Servigné avait fourni tout le trousseau de la mariée, et les deux cousines y travaillaient sans relâche.

Un matin, elles étaient toutes deux dans le comptoir, lorsqu'un homme, d'une figure peu revenante, entra; et sous le prétexte d'acheter diverses marchandises, il resta beaucoup plus de temps qu'il n'en était besoin, causant avec M. Bouvier, et s'informant de la famille : à quand le mariage, quelle était la mariée, etc. Annette, qui avait de la répugnance à se tenir dans la boutique, était toujours cachée entre les marchandises étalées et baissait la tête le plus qu'elle pouvait; ce qui, par parenthèse, occasionnait une guerre sourde entre elle et Adélaïde qui, l'accusant de fierté, lui demandait mille petits services dont elle aurait fort bien pu se passer.

Annette, aux questions multipliées de l'étranger, l'examina; et, au moment où il allait se retirer, elle remarqua qu'il portait à son cou un cordon de montre de femme qui ne lui était pas inconnu : ce fut quand il sortit, qu'elle se rappela que ce cordon en cheveux était celui de la montre de Pauline. Elle soupçonna l'acheteur d'être un des brigands de la forêt; les brigands la firent penser à l'étranger et à tout ce qui s'en était suivi : son apparition singulière dans l'église, le présage que lui avait fourni son livre de prières, et surtout le carreau de mort sur lequel elle s'était assise. Enfin, Annette, par-dessus tout, remarquait que son voyage avait été rempli d'événements presque tous malheureux : l'étranger avait manifesté de l'aversion pour son cousin; de son côté, elle en avait ressenti pour M. Bouvier; *elle* comme *lui* avaient eu le même geste de répugnance; sa cousine ne lui plaisait pas; sa tante épousait la haine d'Adélaïde; enfin, elle était dans une gêne singulière en habitant cette maison. Cette rêverie, à laquelle Annette était souvent en proie, portait un singulier caractère de peine et de souffrance, au milieu de laquelle le souvenir et l'image de l'étranger venaient se mêler sans y apporter beaucoup de charmes.

Le soir Charles reçut une lettre pendant le souper, et parut en proie à une joie qu'il dissimulait avec peine; au dessert, il annonça que, par le crédit du duc de N***, il venait d'être nommé à la place de procureur du roi près le tribunal de première instance de Valence, et qu'on allait, au moment où la personne lui écrivait, en expédier la lettre de nomination, etc.

— « Ah! grand Dieu, mon cher fils! s'écria la mère Servigné, te voilà dans les honneurs! diable, mais tu vas tenir un rang!... Sais-tu que j'ai des papiers qui prouvent qu'avant la révolution nous étions nobles, et que mon grand-père allait aux états de Languedoc? Tu peux t'appeler *de* Servigné, mon enfant!... et nous quitterons le commerce pour ne pas te faire honte,... ou nous le ferons en gros...

— O mon frère, reprit Adélaïde en profitant d'une respiration de sa mère, que je suis aise!... laisse-moi donc t'embrasser.

— Mon neveu, dit madame Gérard, recevez mes compliments; vous voilà un pied dans l'étrier, continuez, et faites fortune : on ne vous souhaitera jamais autant de bien que moi... »

M. Bouvier enchérit encore sur les félicitations, et finit en disant : « Hé bien, cousine Annette, vous êtes la seule qui ne disiez rien...

— Ma fille, reprit madame Gérard, n'a rien à dire puisque Charles est son prétendu.

— Ce sont deux noces à faire, répliqua Adélaïde.

— Qu'en dites-vous, ma chère cousine? » demanda Charles.

A ce moment tout le monde regardait Annette qui, par son silence et la froideur de son maintien, avait attiré l'attention.

— « Elle se repent!... disait tout bas Adélaïde à son frère.

— Mon cousin, répondit Annette d'une voix émue, vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet; rien ne peut changer ma résolution, à moins que le temps et votre conduite...

— Vous êtes folle, cousine, reprit Charles en regardant tout le monde et faisant un geste qui annonçait qu'il allait expliquer ce que ces paroles avaient de mystérieux. Annette est fâchée contre moi et me boude parce que j'ai fait la connaissance de L..., la maîtresse du duc de N***, quand elle est venue ici sous le nom de Pauline et qu'elle a voyagé avec nous. Je pardonne volontiers à ma chère cousine en faveur de son inexpérience du monde et des intrigues nécessaires pour arriver : il faut ne pas connaître la société pour se fâcher d'une aventure aussi heureuse pour moi dans ses résultats, et je vous demande à tous si je n'aurais pas passé pour un grand sot de ne pas profiter d'une circonstance pareille?

— Et tu as bien fait! » s'écrièrent ensemble madame Servigné, sa fille et son prétendu.

Madame Gérard gardait le silence.

— « Charles, répondit Annette, cette dernière explication me confirme dans ma résolution. Je vous plains d'être arrivé par de tels moyens; je souhaite qu'ils vous réussissent et que vous obteniez les plus hautes places, vous avez assez de mérite pour les occuper; mais vous perdez beaucoup dans mon esprit, et même trop, pour m'avoir jamais comme compagne dans la vie. N'accusez que vous-même de ce refus public, car vous ne deviez pas le provoquer d'après ce que je vous avais dit il y a peu de jours. Je serai éternellement votre amie, je disputerai à tout le monde ce titre, et je ne crois pas qu'on puisse vous aimer d'amitié autant que moi; mais voilà tout ce que je puis vous offrir. Nous avons été assez frères pour que cette explication de famille n'ait rien d'offensant, mais, si quelque chose vous y blesse, je vous en demande mille fois pardon. Au surplus, le peu de fortune de mes parents me rendait un parti peu sortable pour vous, aussitôt que vous auriez obtenu une place dans l'ordre judiciaire, et celle que vous occupez est tellement élevée, que je ne doute pas que vous ne trouviez, dans votre union, un autre moyen de fortune. Si je vous tiens ce langage peu séant dans la bouche d'une demoiselle, en ce qu'il a de la fermeté et une assurance beaucoup trop grande, c'est que la bonté que mon bien-aimé père et ma tendre mère ont pour moi, m'ont fait croire que jamais ils ne disposeront de moi contre mon gré. »

Annette avait parlé avec tant de modestie, une telle douceur de manières, une si grande tendresse de voix, que ses paroles eurent un charme profond, dont personne, excepté sa mère, ne fut touché; enfin, son discours avait eu, de plus, l'importance qu'acquièrent les discours des personnes silencieuses : aussi Charles, ne s'attendant pas, d'après le caractère modeste d'Annette, à ce qu'elle le refusât aussi ouvertement, répliqua avec aigreur :

« Ma cousine est amoureuse du propriétaire de Durantal, et il n'est donc pas étonnant......

— Charles, dit Annette avec le calme imposant de l'innocence, ne commencez pas votre ministère par une calomnie. »

Servigné resta comme atterré sous le regard d'Annette.

On sent combien une scène pareille dut augmenter le froid qui régnait entre chacun : aussi le soir, lorsque madame Gérard se coucha, sa fille eut avec elle une grande conversation dans laquelle il fut convenu entre Annette et sa mère, qu'elles partiraient aussitôt que le mariage serait terminé.

La noce devait se faire dans le local du restaurateur qui se trouvait hors de la ville, et sous le berceau de tilleuls où l'on avait prononcé le nom d'Annette. Madame Servigné aurait bien voulu célébrer la fête autre part, surtout depuis qu'elle savait que son fils était nommé procureur du roi : mais sa maison n'offrait aucun moyen de parer à cet inconvénient, et les maisons de ses amis étaient tout aussi petites et rétrécies que la sienne. L'orgueil naissant de madame *de* Servigné s'en tira en prétendant que la noce se ferait *à la campagne*.

Enfin ce jour arriva, et les détails d'une telle solennité sont tellement connus, que l'on ne trouvera pas extraordinaire qu'on en fasse grâce au lecteur. Qu'il suffise de savoir que l'on ne fit aucune faute d'orthographe dans les actes de mariage, que le prêtre n'oublia pas de demander le consentement aux époux, que la mariée avait une robe blanche, vêtement que toutes les mariées s'ingèrent de porter, que le marié paraissait content, qu'il y eut assez de monde à l'église, qu'il y en eut davantage au dîner, et nous arriverons alors à ce qui va intéresser beaucoup plus.

Sur les sept heures du soir, tous les invités se réunirent pour danser sous les tilleuls. Ces tilleuls étaient disposés en rond, de manière que leurs feuillages formaient un dôme de verdure et une salle où l'on dansait mille fois mieux que dans toute autre, car où la joie, la joie divine peut-elle mieux s'épancher qu'en plein air?...... Là, sans que l'âme se rétrécit comme entre les murs boisés d'un salon, le ciel pour plafond, le soleil pour lustre, le sein d'une terre parfumée pour plancher, son gazon pour siége, qui diable n'eût pas dansé?.... Aussi dansèrent-ils avec cette franche gaieté du midi, avec cet entraînement d'âme qui ne se trouve que sous le ciel méridional. L'orchestre ne valait pas grand' chose, le

galoubet allait à faux, les ménétriers, s'ils avaient eu des airs notés, n'eussent guère distingué un *sol* d'avec un *mi;* mais l'on sautait de côté et d'autre comme si c'eût été la dernière fois que l'on dût danser sur le globe, ou que le lendemain l'on eût dû leur couper les jambes.

Il y avait un monde, un monde fou, comme on dit quelquefois; et la joie du midi est bruyante !.... Bien des gens ne conçoivent pas comment l'on peut s'amuser sans cris, et les gens de cette noce étaient tous du parti des crieurs.

Madame Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent, dans la foule, quelques figures brunes et revêches, joyeuses comme les autres, mais un peu plus enluminées, et s'étonnèrent de ne pas les reconnaître : plus d'une fois madame Servigné alla demander à son fils et à son gendre : « Connaissez-vous cet homme-là ? » et, à ces questions, Charles répondait : « Ah! dans une noce, les amis de nos amis sont nos amis; » et l'on ne sautait que de plus belle.

Annette se tenait toujours à côté de sa mère, évitant de danser le plus qu'elle pouvait, car cette grossière expression de joie, ce tumulte, ne convenaient guère à son âme chaste, pure et contemplative, amie du calme et de la paix, comme de la recherche et de l'élégance. La nuit arrivant, l'on suspendit à chaque tilleul des quinquets pour pouvoir continuer le bal. A l'instant où l'obscurité devint assez forte pour que l'on eût besoin de ces lumières, les gens étrangers à la noce vinrent insensiblement se grouper autour d'Annette.

L'un d'eux, très-bien vêtu, l'invita à danser. La contre-danse finissait par un tour de valse, Annette fit observer à son cavalier qu'elle ne valsait jamais : alors ce dernier lui dit très-poliment qu'à chaque tour de valse ils se retireraient en dehors du cercle pour laisser valser les autres, et qu'après ils reprendraient leur place pour figurer. Annette ne trouva rien d'extraordinaire à cette proposition toute simple. Pendant la première figure, son partenaire fit un signe à un autre homme assez âgé et très-bien vêtu; et, sur ce signe, il en fut rejoint; Annette trembla involontairement en le reconnaissant pour l'homme qui portait la montre volée à l'actrice : elle fut d'autant plus troublée de cette circonstance que, par l'effet d'un hasard probablement combiné par son danseur, elle se trouvait loin de sa mère et placée du côté de la route où les voitures de ceux qui étaient invités à la noce étaient stationnées.

L'inquiétude d'Annette n'avait rien de fixe, elle était vague et ne pouvait porter sur rien, car elle ne se connaissait aucun ennemi : elle était environnée de plus de deux cent cinquante personnes, et rien ne pouvait faire croire à un malheur. Cependant il y a de ces pressentiments qui imposent, et qu'une jeune personne du caractère d'Annette était plus portée qu'aucune autre à écouter.

Sa frayeur fut bien plus forte et ses craintes devinrent sérieuses, lorsqu'elle s'aperçut, en examinant son danseur, qu'il tournait les yeux sur la route, et qu'une des voitures, attelée de deux chevaux, s'approchait de l'endroit où elle dansait. Une idée vague que l'étranger voulait peut-être l'enlever se glissa dans son âme : enfin, depuis que son partenaire dansait avec elle, elle entendait un bruit d'acier dont elle ne pouvait se rendre compte; elle crut d'abord qu'il venait de l'argent qui sonnait peut-être dans sa poche, mais à force de l'examiner, elle crut, par les formes des instruments qui paraissaient dans la poche de côté de son habit, que c'étaient des pistolets. Annette, profitant alors d'un balancé, y porta la main comme par mégarde, et en acquit la preuve. Annette effrayée, mais sans le faire paraître, dit à son partenaire qu'elle se sentait si fatiguée que, ne pouvant pas continuer, elle le priait de la laisser rejoindre sa mère. Son cavalier, avec politesse, y consentit, et, lui faisant observer qu'ils ne pouvaient pas traverser la contre-danse, il lui donna la main, et se mit en devoir de la guider, en dehors du cercle, vers la place qu'occupait Mme Gérard. Annette ne savait pas si elle devait le suivre, et hésitait, lorsqu'une dispute s'éleva de l'autre côté; des cris se firent entendre, et tout le monde se porta vers l'endroit où la querelle éclatait : à ce moment la pauvre Annette sentit qu'on lui mettait un monchoir sur la bouche; elle eut beau se débattre, elle fut enlevée par deux hommes et portée vers la voiture sans qu'elle pût jeter un seul cri, et sans que l'on s'aperçût de sa disparition, car l'obscurité, le tumulte, tout favorisa cet enlèvement.

Cependant la pauvre Annette se débattit avec tant de courage pour ne pas être mise dans la voiture, que les brigands, craignant de lui faire mal, lâchèrent le mouchoir, et Annette fit entendre des cris perçants qui attirèrent l'attention. Madame Gérard vint chercher sa fille et ne la trouva pas; elle la demanda, et personne ne put lui dire où elle était. Madame Gérard se mit à crier de son côté; la querelle finissait, et personne ne voyait Annette. Le silence s'établit, et la mère reconnut, dans le lointain, la voix de sa fille qui criait au secours; mais bientôt les cris cessèrent, et quoique des jeunes gens eussent couru dans la direction du lieu d'où la voix partait, ils ne virent rien. Cet événement fit suspendre le bal, et l'on doit juger du trouble et de la confusion que madame Gérard répandit dans l'assemblée par ses plaintes et ses pleurs. L'indignation fut au comble, et sur-le-champ quelques personnes montèrent à cheval, et sur l'avis que donna un domes-

tique que les ravisseurs avaient pris le chemin de Durantal, ils s'élancèrent sur cette route pour la parcourir.

Lorsque Charles Servigné apprit cette circonstance, il en tira la conclusion qu'Annette était enlevée par l'étranger de la voiture : il la communiqua à sa mère qui le redit à sa fille, qui le dit à son mari, de manière que tout le monde fut bien persuadé qu'Annette Gérard aimait le riche Américain, possesseur de Durantal, et que c'était ce dernier qui l'enlevait. Le nouveau procureur du roi fut secrètement joyeux de pouvoir commencer son ministère par une affaire dans laquelle Annette se trouvait compromise, et où, en paraissant la venger, il satisferait à son amour dédaigné, et surtout se vengerait du mouvement de mépris que l'étranger s'était permis dans la diligence.

Ces pensées furent, malgré lui, dans son âme, et l'on peut dire qu'il y a peu d'hommes dans le cœur desquels elles n'auraient pas surgi.

Pendant que la noce interrompue était en proie au tumulte et à la confusion, et que madame Gérard pleurait sa fille, Annette criait toujours, emportée qu'elle était par cette voiture rapide : elle voyageait par des chemins de traverse, et souvent ses guides parcouraient les champs ensemencés. Annette, voyant bien que ses cris étaient inutiles, se mit à pleurer sans écouter rien de ce que lui disaient ses conducteurs. Ces derniers n'étaient plus les mêmes hommes qui l'avaient enlevée : l'un s'était trouvé à cheval en postillon, et l'autre dans la voiture : celui-là ne faisait aucune violence à Annette, et seulement l'empêchait de se jeter par la portière de la calèche. Enfin, sur le sommet d'une colline, Annette aperçut deux hommes qui se promenaient : de loin, elle agita son mouchoir en appelant au secours. Elle crut voir ces deux ombres se mouvoir et l'un des deux courir avec une force et une agilité étonnantes : l'éloignement ne lui permettait pas de croire que l'on pourrait atteindre la calèche, et elle perdit toute espérance quand la voiture, entrant dans une gorge de montagnes, s'arrêta devant un rocher creusé, au fond duquel brillait une lumière.

— « Mademoiselle, lui dit son conducteur, ne craignez rien ; il ne vous sera fait aucun mal, et dans quelque temps on vous ramènera à Valence et chez vous sans que vous ayez à vous plaindre de nous. »

Annette, sans répondre un seul mot, entra dans la caverne avec les deux hommes qui la gardaient. On la conduisit vers le fond où elle distinguait avec peine un lit et quelques meubles ; il faisait humide, et le silence qui régnait lui permit d'entendre retentir sur la route, au-dessus du rocher, les pas précipités d'un homme.

Elle était parvenue au lit, une lampe éclairait faiblement quelques chaises et une table, et cette lueur rougeâtre se perdait sur les parois de telle sorte qu'à cinquante pas on ne distinguait plus rien. Annette effrayée ne disait mot, lorsque tout à coup un homme fond sur les deux gardes et les terrasse avant qu'ils aient pu se reconnaître ; il s'empare d'Annette, la prend dans ses bras, la serre avec une force étonnante ; puis il reprend sa course, et franchit la caverne avec la même rapidité qu'il venait de mettre à la parcourir. Il sort, regagne le sommet du rocher, et court à travers la campagne en emportant Annette tremblante.

Cette dernière, pour ne pas tomber, avait été obligée de passer ses bras autour du cou de son libérateur, et, lorsqu'elle fut sur le rocher, la lueur de la lune lui permit de reconnaître l'étranger de la voiture à sa grosse tête frisée si remarquable. Annette alors ne savait plus si c'était un libérateur ou un ennemi ; quoi qu'il en soit, elle ne cria plus et n'osa même pas se plaindre de la force avec laquelle l'Américain serrait ses deux jambes mignonnes : il paraissait mille fois plus fort et n'avoir rien à porter, tant il mettait de vitesse à franchir les espaces. Jupiter, enlevant Europe, n'était pas plus léger.

Après un gros quart d'heure, pendant lequel l'étranger ne ralentit en rien son pas, Annette vit de loin une masse énorme d'arbres et les murs d'un parc : elle y arriva bientôt, et l'Américain, la posant à terre avec précaution, tira une clef de sa poche, ouvrit une grille, et dit à Annette : « Vous voici à l'abri des poursuites de vos ravisseurs. »

D'après cette phrase, la tremblante Annette n'eut pas autant d'inquiétude, et elle suivit l'allée sombre et tortueuse qui se trouvait devant la grille que son libérateur venait d'ouvrir.

Ils machèrent en silence, et éclairés par la douce lueur de la lune qui éclairait malgré le sombre toit formé par le feuillage. Annette ne savait que dire, et l'Américain n'osait même pas la regarder. Enfin, après une marche assez longue, Annette aperçut les tours d'un ancien château féodal, et elle ne tarda pas à y arriver.

— « Mademoiselle, dit l'étranger en modérant le volume de sa voix et tâchant de prendre des inflexions douces, je vous offrirais bien de vous faire reconduire à l'instant même où vous pourriez le désirer, mais la nuit est avancée, nous ne connaissons ni le nombre, ni les intentions de vos ravisseurs, et je crois, sauf votre avis, qu'il serait plus prudent de rester à Durantal.

Annette interdite ne sut que répondre : elle regarda timidement l'étranger, et baissa ses yeux en apercevant cette grande, mâle et terrible figure qui semblait déposer tout ce qu'elle annonçait de pouvoir et d'énergie à l'aspect d'Annette. La jeune fille

en fut en quelque sorte flattée; l'étranger, interprétant son silence, tira un sifflet, et, sifflant trois coups, fit venir deux domestiques auxquels il demanda de la lumière; il attendit avec Annette sur le perron jusqu'à ce qu'ils fussent revenus.

Les deux domestiques accoururent avec des bougies, et guidèrent Annette et leur maître, à travers les appartements, dans un magnifique salon qu'ils éclairèrent aussitôt.

CHAPITRE VIII.

Annette fut surprise de la magnificence et du luxe qui éclataient dans le salon où elle était alors. La rapidité des événements qui venaient de se passer ne lui laissait pas le loisir d'une réflexion bien profonde, et elle ne pouvait que se laisser aller à ce mouvement machinal des sens qui, dans les circonstances les plus grandes de la vie, produit souvent des choses singulières, telles que le silence de l'aberration quand il faudrait parler, et le langage de la folie quand il serait urgent de se taire; le rire au lieu de la gravité, et la gravité au lieu du rire.

Annette était assise sur un fauteuil de velours noir (couleur de mauvais présage, qu'elle abhorrait. et dont, par la suite, elle se rappela le triste augure en des moments bien critiques); une table de marqueterie très-riche la séparait de l'être extraordinaire qui, depuis huit jours, errait dans ses méditations sans en être l'objet principal, absolument comme dans la tragédie de Corneille, dont la mort de Pompée est le sujet, ce grand homme voltige, remplit la scène tout mort qu'il est, et semble éclipser César triomphant.

L'étranger, le coude appuyé sur la table, ne disait mot et paraissait embarrassé; Annette, toujours tremblante, gardait le silence, et un spectateur, s'il y en avait eu un pour cette scène singulière, aurait cru qu'entre ces deux êtres, il s'agitait un fantôme qui les dérobait l'un à l'autre. Alors Annette, jetant un furtif regard sur son hôte, et voyant sur sa figure les marques d'un combat intérieur, fut frappée une seconde fois de l'idée qu'elle était en quelque sorte à sa discrétion, et la terreur s'empara d'elle.

L'Américain, de son côté, semblait en proie à une situation si violente, que son caractère s'en dementait. Cette figure énergique et audacieuse prenait tous les caractères de la timidité, et bientôt des gouttes de sueur parurent sur son front, sans qu'aucune puissance humaine eût pu lui faire prononcer un seul mot : il se contentait de regarder à la dérobée la jeune fille qu'il venait de sauver, et ses regards étaient empreints d'un feu si violent, qu'il en paraissait terrible et sombre.

Cette situation, précédée de tous les petits événements dont on vient de lire le détail, sans compter l'enlèvement extraordinaire et romanesque d'Annette, était d'un prodigieux intérêt pour les âmes de ces deux acteurs, et il y avait quelque chose d'original dans leur mutuel silence, quoiqu'au fond il soit très-naturel dans les grandes émotions.

L'étranger se leva, sonna, et demanda par son nom une demoiselle qui arriva bientôt précédée de l'ami du maître de la maison : ce dernier, en entrant, lança un sourire presque moqueur sur Annette et son ami. Alors l'Américain, s'adressant à la jeune demoiselle, rompit le silence en lui disant de conduire Annette à son appartement, et de veiller à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. Annette se leva, balbutia quelques mots, et, saluant les deux amis, elle se retira lentement, ayant recueilli un dernier regard de l'étranger, regard qui fut empreint d'une telle force, qu'il alla jusqu'à son cœur.

En fermant la porte du salon, elle entendit son libérateur dire à son ami, avec un accent de dépit : « Mille canons ! j'aimerais mieux être devant une batterie et sûr de mourir même, que devant elle !... j'étais comme une cire qui fond au soleil, sans énergie, et une honte !....

Annette n'en entendit pas davantage, car elle continuait de marcher en suivant la femme de chambre qui la guidait à travers les appartements. La phrase qui venait de parvenir à son oreille suffisait pour lui révéler l'étendue de la passion de l'étranger pour elle, et l'expression brusque de ce sentiment ne pouvait guère déplaire à mademoiselle Gérard.

— « Mademoiselle, lui dit sa femme de chambre, en lui ouvrant une porte, vous voici dans l'appartement de madame...

— Que voulez-vous dire? répondit Annette, en l'interrompant, car cette dénomination lui apportait une foule d'idées.

— Mademoiselle, répliqua la jeune fille, c'est le nom de cet appartement. Avant que monsieur achetât ce château, cette chambre avait toujours été la chambre à coucher de la maîtresse de la maison, et comme monsieur n'est pas marié, cet appartement reste inhabité. »

Cette explication satisfit Annette qui, fatiguée des événements de cette jonrnée, s'endormit bientôt avec cette naïve confiance, l'apanage des belles âmes, qui fait que l'on croit difficilement au mal.

Cependant la conversation qui s'était entamée quand Annette sortit, avait continué, et elle est trop intéressante pour que nous la passions sous silence.

— « Et, continua l'amant d'Annette, une honte invincible me faisait rougir et trembler; je ne croyais pas qu'une jeune fille fût si imposante!...

— C'est que probablement tu l'aimes, lui répondit son ami, car tu n'as pas toujours eu les mêmes procédés avec Mélanie de St-André, dont ta vengeance a causé la mort. Franchement, il est difficile de reconnaître l'audacieux auteur de la révolte à bord de *la Daphnis* dans celui qui tremble aujourd'hui devant une jeune fille, surtout après avoir passé toute sa vie sans faire attention aux jolies princesses que nos camarades et moi-même avons festoyées... Tu avais raison d'avoir honte! tandis que tu devrais n'être occupé qu'à de grandes choses, depuis une quinzaine te voilà devenu moins qu'un vieux sac à argent tout vide.

Ici l'Américain retourna sa tête vers son ami par un mouvement plein de grandeur, il lui lança un regard foudroyant, et lui dit : « Je suis maître de moi,.... et je l'ai été des autres!...

— Morbleu! tu l'es encore de moi!.... reprit le discoureur; mais j'ai des droits sur toi en ma qualité d'ami dévoué; on ne sépare pas l'arbre de l'écorce, et je dois te dire que tu es dans un mauvais chemin. Que diable feras-tu dans ce pays?.... qu'y prétends-tu?..... Est-ce à toi à pourrir à Durantal aux genoux d'une fille qui ne sera jamais ta maîtresse et dont tu ne feras pas ta femme?...

— Pourquoi pas?.... reprit-il vivement, si elle m'aime, si elle est digne de moi; pourquoi ne vivrais-je pas ici tranquillement avec toi, ma femme, mes enfants?.... mes enfants!.... répéta-t-il avec force; conçois-tu, après une vie aussi agitée et aussi terrible que la mienne, le bonheur de presser des marmots de ces mêmes mains qui ont serré si souvent la mort?....... Vernyct, nous sommes des gueux!...

— Attends, dit Vernyct en se levant et regardant dans l'enfilade de pièces qui de chaque côté s'étendait : bon, il n'y a personne, continue....

— Nous sommes des brigands!.... le regard de cette jeune fille m'a fait voir cela mieux que je ne l'avais jamais vu; or, quand deux capitaines forbans, pirates, corsaires et féroces, comme nous l'avons été, se trouvent avoir atteint un port de salut, se voient au milieu de dix millions, considérés ou prêts à l'être, c'est folie de ne pas rester tranquilles, de ne pas se croiser les mains derrière le dos en contemplant le présent, sans regarder l'avenir ni surtout le passé.

— Tu le veux, dit Vernyct [1], soit!... mais, mille cartouches! ne restons pas en France où à chaque instant nous pouvons être reconnus; Argow est signalé et Vernyct aussi!...

— Argow peut l'être! ce n'est pas mon nom!...

— Maxendi l'est aussi, reprit vivement Vernyct avec un sourire.

— Et je ne me nomme ni Argow ni Maxendi!...

— Qu'es-tu donc?.... le diable?... l'antechrist?... quoi?...

— Je suis, reprit Argow, je suis un enfant de l'amour; mais, en tout cas, l'on ne m'a pas fait beau. Pour te dire quels furent mes parents, je l'ignore; mais, ce que je sais, c'est que je suis de Durantal, et voilà pourquoi je veux rester en ce pays : Valence, comme tu le vois, est ma patrie.

— Ce sera, dit Vernyct, désormais la mienne....

— Demain, continua Argow, demain, je puis savoir quel est le nom sous lequel on m'a baptisé, car, en m'exposant sur la voie publique, on a eu soin de me mettre un petit écrit au cou; et le matelot qui m'a trouvé, ce pauvre Hamelin, l'a toujours conservé. A Charlestown, la veille d'être pendu, il m'apprit tout cela; et, lorsqu'il fut frappé à mort, il m'a remis ce chiffon de papier. Comme voilà la seconde fois que je viens ici depuis trois ans, je n'ai pas encore songé à une pareille vétille, car que l'on pende Argow, Maxendi, Jacques, Pierre ou Paul, cela m'est fort égal : quand on dispute sa vie à chaque minute, on s'inquiète peu de son nom : avant de penser à nommer son château, il faut l'empêcher d'écrouler. Cependant, sans savoir qui je suis, attendu que je suis propriétaire de Durantal, j'ai pris, par la grâce de Dieu et ma volonté, le nom de marquis de Durantal, puisque j'en possède le fief et que l'ancienne noblesse reprend ses titres.... Du diable si l'on pense à chercher, dans M. le marquis, l'Argow de *la Daphnis!*..... d'ailleurs, Badger [2] est préfet ici, il le sera longtemps, et j'espère que nous pouvons être tranquilles.

— M. le marquis, dit en riant Vernyct, voudrait-il se donner la peine de chercher son papier et ses titres de noblesse? »

Celui que nous appellerons désormais M. de Durantal se leva, et, faisant tourner par un secret le dessus de la table en marqueterie auprès de laquelle il était, il prit une liasse de papiers et se mit à chercher.

— Depuis deux ans et demi, dit-il, que nous sommes en France, nous avons toujours été comme

[1] Vernyct, dans le *Vicaire des Ardennes*, était le premier lieutenant et l'ami intime d'Argow-Maxendi, pirate forcené, auteur de plusieurs crimes, tels que l'assassinat de M. de Saint-André et de sa fille Mélanie.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] M. Badger, dans le *Vicaire des Ardennes*, était un banquier dont la fortune venait principalement des bienfaits d'Argow, et qui ignorait les antécédens de la vie de son bienfaiteur.

(*Note de l'éditeur.*)

des lévriers qui chassent au renard, courant après nos vieux chiens de brigands pour les faire taire, achetant et visitant des propriétés; je crois que voilà, depuis que je suis ici, le premier moment de repos.... J'ai fourré là tous les papiers qui concernent la terre de Durantal, et je veux que le diable m'emporte si j'y trouve de l'ordre!..... il faudra, Vernyct, que tu te mettes l'intendant, voir les fermiers, parcourir les propriétés, les environs, nous mettre bien avec tout le monde.... Ah! voici!.... »

Les deux amis s'approchèrent avec curiosité, et lurent, sur un parchemin tout crasseux et qui sentait encore le tabac du dépositaire, la phrase suivante que l'on pourrait nommer une phrase baptistaire :

Jacques, né le 14 *octobre* 1786, *dans la paroisse de Durantal, fils de S.... et de M...., baptisé le lendemain par M. M..., curé du lieu.*

— Ton extrait de baptême est facile à trouver, s'écria Vernyct; mais tes parents....

— Mes parents, reprit le marquis de Durantal, je n'en connais qu'un : c'est ce pauvre Hamelin qui me donnait du tabac, me faisait grimper sur les mâts, me barbouillait de rhum et de goudron. L'océan est mon berceau, les vaisseaux mes langes, et le vieux matelot ma nourrice; si je l'eusse écouté, je serais resté honnête homme!..... mais quand j'ai été pirate, il l'a été : pauvre bonhomme, il m'aurait suivi au diable!...

— Tiens, s'écria Vernyct en frappant sur l'épaule de Jacques, tu as un charme d'homme qui est invincible!...... Mais écoute-moi, Jacques, puisque Jacques est ton nom, ne te marie pas..... prends cette jeune fille pour maîtresse, et reste ce que tu es : un diable incarné, châtiant la terre, un instrument de fer que *je ne sais qui* fait mouvoir : de temps en temps nous prendrons un brick, et, pour ne pas nous rouiller, nous irons nous dégourdir les doigts en frottant les Anglais ou les Espagnols, n'importe qui, pourvu que nous sentions les boulets nous friser la tête!...... et puis après, nous reviendrons ici tout joyeux; tu retrouveras ta chère enfant et moi la mienne, elles viendront à notre rencontre... Elles nous conduiront ici, dans un petit paradis....

— Finiras-tu, reprit Jacques, et veux-tu ne pas me rompre la tête de tes sornettes?... Ma main ne se lèvera plus que pour ma défense, mon pied n'écrasera plus personne que pour ma vengeance; enfin, je veux vivre en bourgeois de la rue Saint-Denis, et épouser cette jeune fille... entends-tu! voilà mon dessein; il est là (*et il montrait son front*).

— En ce cas, dit Vernyct, c'est une affaire finie, n'en parlons plus! mais me réponds-tu que madame Jacques ne mettra pas à la porte l'ami du capitaine?

— Jamais cela ne sera de mon vivant! ne sommes-nous pas frères?...

— Allons, puisque je vivrai toujours avec toi, que nous serons toujours ensemble, le reste m'est indifférent : bonsoir. »

Les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main, et quelques instants après tout dormit dans le château.

D'après cette conversation, l'on doit voir que M. de Durantal ne croyait éprouver aucune difficulté à épouser Annette, et il parlait de son amour et de ses desseins pour elle avec cette assurance qu'ont tous les gens habitués à ne trouver aucune résistance à leurs volontés; du reste, il n'est personne qui, riche comme l'était Argow, n'eût eu la même conviction.

Cependant Annette dormait, et son sommeil, par un effet du hasard, se trouvait empreint de ses pensées de la veille. L'influence qu'un rêve avait sur son esprit nous oblige à le raconter tel qu'il fut, et ainsi qu'elle le raconta souvent par la suite quand elle récapitulait toutes les petites circonstances que nous avons fidèlement rapportées, et qui lui servaient de présages.

Elle rêva, elle qui était si chaste et si pure, et cette partie de son rêve lui donna la souffrance horrible du cauchemar; elle rêva qu'après bien des combats Argow se trouvait à côté d'elle, sur son propre lit virginal, dans cette chambre de Paris que nous avons décrite au commencement de cette histoire. Là une fois que cet être extraordinaire y était parvenu, elle éprouvait de lui une multitude infinie de soins et de délicatesses, un respect même qui ne semblait pas compatible avec les manières et le caractère qu'on devait supposer à son époux d'après son aspect; car, en effet, elle se rappelait l'avoir épousé, mais cette souvenance, dans son rêve, n'arrivait qu'alors que M. de Durantal franchissait l'obstacle qu'Annette avait élevé entre elle et lui.

Cette jeune fille, poussée par l'influence absurde du rêve, triomphait de sa propre pudeur et de toutes ses idées; enfin, pour vaincre le respect étonnant de ce singulier être, qui voyait en elle une divinité et la traitait comme telle, Annette folâtrait et badinait avec lui; elle jouait, et, en jouant, elle prenait cette tête énorme aux cheveux bouclés et l'appuyait sur son épaule d'albâtre, passait sa main dans la chevelure, et, par ces caresses enfantines et pures, elle semblait l'encourager. Pourquoi? elle l'ignorait; mais une chose qui la flattait au dernier degré, c'était de voir deux yeux étinceler et se baisser tour à tour.

Ce fut alors que, posant cette tête sur son sein, elle aperçut sur le cou une ligne rouge imperceptible, fine comme la lame d'un couteau, et cette ligne,

rouge comme du sang, faisait le tour du cou de son époux, précisément au milieu. A peine ses yeux eurent-ils vu cette marque, qu'une sueur froide la saisit et l'arrêta : comme une statue, elle garda la même attitude; elle voulait parler sans le pouvoir, et une horrible peur la glaçait. Elle s'éveilla dans les mêmes dispositions, tremblante, effrayée, et son cœur battait si fortement qu'il ressemblait, par son bruit, à une voix entrecoupée.

Dans les idées d'Annette, un rêve était un avertissement émané du domaine des esprits purs qui saisissaient l'instant où le corps n'agissait plus sur l'âme pour guider, par des images informes de l'avenir, les êtres que leur amour pour les cieux rendaient dignes de l'attention spéciale de ces esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel.

Or, ce rêve avait une signification qu'Annette n'osait même pas entendre : elle écoutait, tressaillait; et, dans son appartement faiblement éclairé par sa lampe, elle tâchait de ne rien regarder, parce qu'elle tremblait d'apercevoir cette tête de son rêve, et, par-dessus tout, elle voulait oublier cette ligne de sang. Elle se rendormit pourtant après avoir secoué sa terreur, mais elle revit encore en songe, et dans un songe dénué de toutes les circonstances du premier, cette même tête, scindée par cette même ligne qui semblait marquer son époux d'un horrible sceau.

Les teintes fraîches et pures de l'aurore la trouvèrent encore dans cette même horreur, mais en proie à l'irrésolution et à tout le vague de l'interprétation d'un tel songe. Elle s'agenouilla, fit sa prière, non pas une prière verbale telle que souvent l'on en inculque aux jeunes gens par l'effet de leur belle mémoire, mais une prière mentale dans laquelle elle rassemblait toutes les forces de son âme pour prendre un essor vers les cieux. Se réfugiant ainsi, par un élan sublime, dans le sein même de la grande Providence qui régit les univers qu'elle a créés, Annette, plaintive et soumise, demandait, face à face, au Dieu que sa méditation lui faisait entrevoir, le bonheur auquel chaque créature a droit, ou tout au moins la force de la résignation et le courage de supporter les épreuves de son pèlerinage terrestre.

Annette, après cette prière, se trouva comme soulagée; elle venait en quelque sorte de déposer le fardeau de sa crainte aux genoux du père des hommes : c'était à lui de veiller à elle, à son enfant confiante de cette foi qui, dût l'idée de Dieu devenir moins palpable, n'en croirait pas moins à sa bonté par instinct de sentiment.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre qui donnait sur les jardins et le parc; et, après en avoir franchi les trois marches, elle admira la vue étonnante de beauté que lui présentèrent toutes les belles campagnes de Valence comme inondées des flots de la lumière du soleil levant. Elle se promena en admirant la beauté du parc, mais plus encore la magnificence des bâtiments immenses de Durantal. « Cela est bien beau, » se disait-elle; mais, ramenée partout à ses idées religieuses, elle ajouta : « Mais Dieu seul est grand. »

En parcourant les jardins, elle arriva à la cour d'honneur du château, et, après l'avoir examinée, elle vit une autre cour dans laquelle des valets nettoyaient une calèche élégante. Annette entendit les valets causer entre eux, et le fragment suivant de leur conversation la convainquit de la pureté des intentions du généreux possesseur de Durantal.

— « Pierre, disait un monsieur qu'Annette ne voyait pas, vous mettrez à la calèche les deux chevaux blancs ! Monsieur va aller dans l'instant à Valence, et c'est Jean qui le conduira. »

Annette, par suite de sa croyance que nul ne faisait mal, n'avait pas été inquiète, elle ne s'était alarmée que pour sa mère : cependant la phrase qu'elle venait d'entendre lui causa une espèce de satisfaction ; il était clair que son hôte allait la reconduire à Valence chez sa mère.

CHAPITRE IX.

Alors Annette ne se trouvait pas loin de la porte d'entrée du château, mais comme cette porte était décorée d'un hémicycle en pierre à l'extérieur, mademoiselle Gérard était cachée par le renflement de ce demi-cercle à l'intérieur : elle contemplait le château et restait pensive, car un pressentiment invincible, malgré tous les présages du malheur et son opposition présente, lui faisait regarder ce château avec l'idée qu'*il lui serait de quelque chose* [1].

En ce moment un homme franchit la porte et s'avance vers le château, Annette le vit et frémit; cet homme était celui qui avait dansé avec elle la veille, et qui, d'une main insolente, avait osé l'enlever et la mettre dans l'infernale voiture.

Aussitôt elle s'échappa par le côté des jardins, et, avec la vélocité du lièvre poursuivi, elle regagna sa chambre, et, sonnant avec force, elle ordonna à la femme de chambre qui accourut, de dire à M. de Durantal de venir sur-le-champ.

Argow [2] ne tarda pas d'une minute. Annette était

[1] Ayant sollicité l'indulgence des lecteurs, on voit que ce n'est pas sans motif; mais ici, pour rendre une idée aussi vague il fallait des expressions non moins vagues.

[2] Quoique ce personnage se soit fait appeler marquis de Durantal, nous l'appellerons tantôt Argow et Maxendi, tantôt Jacques et M. Durantal.

dans le salon qui précédait la chambre dans laquelle elle avait passé la nuit. « Monsieur, dit-elle avec une dignité et une énergie étonnantes, l'homme qui m'a enlevée et qui a porté les mains sur moi, vient d'entrer chez vous comme si le château lui était familier?... Ayant donné à cette phrase l'air d'une interrogation, elle fixa les yeux d'Argow, qui lui répondit sur-le-champ :

— Mademoiselle, je l'ignore; mais, quel qu'il soit, vous verrez jusqu'où ira ma vengeance.

— Pourquoi vous venger? dit Annette, il n'a offensé que moi... »

A ce moment un domestique entra et dit à Maxendi : « Monsieur, un inconnu vous demande.

— Son nom?...

— Navardin, répliqua le domestique.

— Mademoiselle, dit Argow en se tournant vers Annette, ayez la complaisance de rester ici. »

Maxendi se rendit à son grand salon, s'assit dans un fauteuil, dit qu'on pouvait faire entrer le ravisseur d'Annette, et ordonna que tout le monde se retirât.

— « Capitaine, dit Navardin en entrant et gardant son chapeau sur la tête, tes gens ont décrété que tu te rembarquerais avec eux, et, comme tu dépends d'eux, il faut que cela soit.

— Navardin, reprit Maxendi d'un ton de voix dont le flegme affecté cachait la plus violente colère, tu remarqueras que tu m'as appelé *ton capitaine*, que tu as dit *mes gens*... continue...

— Hé bien ! continua Navardin tremblant malgré tout son courage, je viens chercher ta réponse... En effet, tu as dénoncé tous tes anciens camarades à la préfecture : ils sont forcés de fuir ou courent les plus grands dangers; ils sont sans fortune, et veulent en acquérir; or, pour n'avoir plus à te craindre, ils t'appellent au milieu d'eux : les possessions espagnoles sont révoltées, on peut courir la mer sans honte en se mettant à leur service.

— Navardin, répondit Argow d'une voix toujours croissante en force et en terreur, si j'ai dénoncé mes anciens camarades, c'est qu'ils m'y ont forcé pour mon salut : s'ils n'avaient rien dit en m'apercevant dans la diligence, on ne m'aurait pas soupçonné. Il a été clair pour tout le monde que je devais vous connaître; obligé de parler, j'ai raconté à Badger, non pas ce que je savais, mais une histoire faite à plaisir. Voilà pour un point. Mes gens veulent de l'or? qu'ils aillent en chercher : mais à qui prétend-on que j'obéisse?... est-ce à eux à m'intimer des lois? réponds! tu te tais; je le crois, car c'est à eux d'en recevoir. Ils sont sans fortune, dis-tu? c'est qu'ils l'ont mangée, car chacun a eu sa part, et le dernier matelot a eu cent mille écus au moins, sans compter ce que vous mangiez toutes les fois qu'on descendait à terre. Est-ce vrai?...

— Oui ! répondit Navardin interdit.

— Tu crois que je dépends d'eux? reprit Argow en imprimant à sa voix un caractère terrible. Mille bombes ! je ne dépends de personne au monde, et un pistolet me fera toujours raison de ma vie; je ne l'ai pas risquée cent mille fois pour la marchander maintenant : je me moque de vous tous comme d'une allumette d'un liard, et si vous aviez le pouvoir de me faire bouger d'une ligne, vous seriez des dieux.

— Nous l'avons... dit Navardin.

— Et comment?

— Chacun de nous peut te dénoncer à l'instant.

— Ce serait un grand imbécile, car, d'abord ou il serait gueux et voudrait de l'argent, ou il serait riche et aurait quelque chose à perdre. Riche, il ne me dénoncerait pas parce qu'il périrait avec moi ; et gueux, je lui donnerais tout ce qu'il me demanderait... après, je ne le craindrais guère! il se serait désigné!... »

Ici la figure d'Argow, revenue à toute sa férocité primitive, exprimait par son seul aspect tout ce qu'il taisait.

— « Ce n'est pas tout, dit Navardin; écoute ! Nous t'avons juré le secret et nous te le garderons ; mais nous avons pris un autre moyen ! Nous savons qui tu aimes !..

— J'en suis bien aise, dit Argow en saluant ironiquement Navardin.

— Et nous tenons en notre pouvoir la jeune fille que tu voudrais...

— Qui l'a enlevée?.. s'écria d'une voix formidable Argow en se levant et interrompant Navardin, réponds!

— Moi! cria Navardin.

— Ah, c'est toi qui as porté sur elle des mains sacriléges !... »

Le terrible Maxendi faisait trembler par sa voix les vitres de l'appartement, il sauta sur le brigand, et, le saisissant par le collet de son habit, il le contraignit à le suivre...

— « Ah, disait-il, c'est toi qui as souillé par le contact de tes mains celle que nul n'est digne de toucher ! viens, viens !... » et il l'entraîna.

Il lui fit traverser tout l'appartement, et le jeta tout effrayé aux pieds d'Annette étonnée. « Mademoiselle, lui dit-il, voici le coupable !... Navardin, lève les yeux!... » et, d'un coup terrible, il lui prosterna la tête sur les pieds mêmes d'Annette, à laquelle il dit : « Mademoiselle, foulez sa tête avec vos pieds! dégradez-le!... vengez-vous !...

— Monsieur, dit Annette tremblante à l'aspect de Maxendi en proie à une si violente colère, monsieur, je désire qu'on le laisse tranquille ! laissez, je lui pardonne !...

— Vous pouvez lui pardonner !... mais moi... je verrai !... Ce que ce dernier mot cachait n'était certes pas l'idée de la clémence.

Laissons pour un moment Argow, Navardin et Annette, dans cette singulière situation, et retournons à la porte du château.

Vernyct y était accouru parce qu'il avait aperçu Annette s'enfuir à toutes jambes ; et, comme Navardin était déjà entré, il ne savait à quoi attribuer cette course précipitée ; lorsque, regardant dans la campagne, il vit au bout de l'avenue cinq à six personnes qui se dirigeaient vers le château : trois de ces personnes étaient vêtues de noir, et un homme en robe noire les guidait. Vernyct crut qu'Argow et lui étaient découverts, et il cherchait en sa tête les moyens de se soustraire à cette attaque ; mais, pendant qu'il réfléchissait, le procureur du roi arriva près de lui. Ce procureur du roi était Charles, soutenu d'un juge d'instruction et d'un commissaire : il avait, comme on voit, fait diligence, et brûlait de mettre à exécution ses projets contre son rival.

— « Que veut monsieur ?.... demanda Vernyct d'un air arrogant.

— Monsieur, répondit Charles Servigné, c'est moi qui interroge et ne le suis jamais !....

— Encore faut-il que je sache, répliqua Vernyct, à quel titre, comment, et pourquoi vous entrez à Durantal ?

— Nous venons, répliqua plus doucement le juge d'instruction, faire des perquisitions relativement à une accusation d'enlèvement qui est portée contre M. de Durantal, au sujet d'une jeune demoiselle nommée Annette Gérard. »

Ces paroles firent sourire légèrement Vernyct qui, regardant alors le nouveau procureur du roi, le reconnut, lui tendit la main, lui prit la sienne, et lui dit : « Eh ! c'est notre cher compagnon de voyage ! entrez, monsieur, vous serez bien reçu à Durantal, de quelque manière que vous y veniez, en costume ou sans costume. Diable ! la Justice valençaise est expéditive... »

Charles ne savait quelle contenance tenir, ce ton léger n'annonçait pas des coupables. Il répondit néanmoins : « Monsieur, ne retardez donc pas son expédition, conduisez-nous au château avant que vous n'y semiez l'alarme !....

— Pierre, dit Vernyct, conduisez ces messieurs au salon. »

Cette phrase sèche, plus sèchement dite encore, accompagnée d'un coup d'œil sur Charles, lui fit pleuvoir, en quelque sorte, le mépris sur la tête. Servigné se sentit violemment outragé, et Vernyct ne négligea rien pour cela, car il s'en alla lentement sans saluer le groupe.

Pendant que l'on dirigeait Charles vers le salon, Vernyct cherchait Argow, et il le trouva au milieu de la scène que nous avons interrompue pour raconter ce nouvel incident.

— « La Justice, dit-il tout haut, vient de descendre ici..... »

Ces mots produisirent un notable changement : Navardin se leva brusquement, Argow porta sa main dans son sein, Vernyct se mit à rire, et Annette étonnée contempla ce tableau curieux.

— « Sors, dit Argow à Navardin, ce n'est pas à la Justice à te punir... »

Navardin sortit par le jardin, et Argow le suivit en le guidant vers une cave dont l'entrée se trouvait dans une grotte en rocaille.

Lorsqu'ils y entrèrent, Maxendi lui dit d'un ton inflexible : « Navardin, il faut périr, car j'ai décidé que ce serait ta punition pour avoir osé profaner, par le contact de tes mains, celle que j'ai choisie pour moi. Ai-je jamais seulement regardé vos maîtresses lorsque vous en aviez ?.... N'as-tu pas manqué à l'obéissance et au respect que tu me devais ?... Or, où la Justice n'a pas de prise, car je serais fâché de te voir entre ses mains, *ma justice à moi* s'exerce : obéis à ton capitaine... avance !... c'est ton dernier pas !.... »

Navardin, en entendant cette sentence sortir de la bouche de son ancien chef, trouva qu'il était dur pour lui, qui était devenu à son tour capitaine, de périr de cette manière ; alors il se retourna brusquement, et, tirant un pistolet de son sein, il ajusta, presqu'à bout portant, son ancien capitaine, auquel il enleva une boucle de cheveux.

— « Ah, ah !... dit ce dernier en passant la main sur son front avec tranquillité, tu es digne de moi !.. » En achevant ces mots, il ne lui laissa pas le temps de saisir son second pistolet. En effet, Argow prit Navardin à bras le corps, le renversa par terre avec une force si grande, qu'il ne pouvait opposer aucune résistance. Réunissant alors les deux mains du brigand sur sa poitrine, il les fixa d'une manière invariable en les tenant sous son pied de fer, et pendant que Navardin cherchait à se sauver de cette espèce d'étau, Argow tirait tranquillement de son doigt une bague d'or dans laquelle se trouvait une épingle, il la prit, et la plongeant dans la poitrine du brigand, ce dernier expira aussitôt que la pointe de cette arme d'un nouveau genre eut atteint le sang d'un vaisseau.

Maxendi revint vers la chambre d'Annette tranquillement et comme s'il eût accompli un devoir. Pendant qu'il avait ainsi vengé mademoiselle Gérard, il s'était passé une autre scène très-intéressante.

En effet, lorsque l'on eut introduit Charles et sa troupe dans le salon, au lieu de s'y arrêter, il avait continué ; et, pénétrant jusqu'à la chambre où se

trouvaient Annette et Vernyct, il fut stupéfait de revoir sa cousine, qu'il croyait sous des verrous.

En l'apercevant ainsi libre, son esprit malicieux en conclut sur-le-champ qu'elle s'était fait enlever volontairement, et pour excuser, aux yeux du public, son amour pour M. de Durantal, par l'idée que la force employée à son égard l'avait jetée à la merci des ravisseurs. Alors, satisfait de pouvoir se venger du mépris qu'Annette avait pour lui, et cela à la vue de tout le monde, il lui dit d'un ton plein d'affection, et comme un père à sa fille :

— « Êtes-vous libre, Annette?...

— Oui, Charles, répliqua-t-elle en appuyant sur cette syllabe.

— Oh ! Annette, reprit Charles Servigné, si vous êtes ici volontairement, quelle singulière comédie la passion vous a fait jouer devant une assemblée tout entière !... Vous n'en avez sans doute pas prévu les effets, car j'ose croire, si toutefois votre caractère religieux ne m'en a pas imposé, que vous eussiez renoncé à votre dessein : votre mère est au désespoir; elle a pleuré toute la nuit, demandant sa chère fille à chacun. Cette nuit qui, pour les nouveaux mariés et pour votre tante, devait être une nuit nuptiale, a été une nuit de désolation !... Moi-même, ardent à venger avec vous l'ordre social, j'ai armé les lois d'une célérité qui leur était inconnue : je me suis hâté, mes soupçons ont été bientôt pour moi des réalités; j'arrive, je vous trouve, et quelques heures ont suffi pour tout apaiser entre vous et votre ravisseur !..... Oh ! Annette, vous, si religieuse, si grande, si candide, si pure, où vous retrouvé-je !...... quel chagrin pour madame votre mère! il l'emportera au tombeau!... »

Le groupe, en entendant ces artificieuses et vindicatives paroles si bien colorées d'un air de vérité par les circonstances, trouva que le nouveau procureur du roi avait une éloquence touchante : mais Vernyct, qui étudiait Charles et semblait lire dans ses yeux, devina que ce discours n'était pas sincère; d'un autre côté, il était bien aise de voir Annette dégradée dans l'opinion publique, parce qu'alors Argow n'en ferait pas sa femme; et cependant la haine secrète que le visage de Charles faisait naître en lui, fut cause de sa réponse.

— « Monsieur, lui dit-il, à l'instant où vous trouvez ici mademoiselle libre, vos fonctions cessent : vous deviez vous retirer, et lui épargner vos inconvenants discours.

— Êtes-vous son ravisseur?...... lui demanda Charles.

— Si je l'étais et qu'elle m'aimât, comme vous le supposez gratuitement, je vous aurais déjà jeté par la fenêtre, tout procureur du roi que vous êtes! »

A ces mots qu'Argow entendit, il entra, et sa figure prit une expression terrible à l'aspect de ce groupe. Annette, comme une vierge au pied de la croix, était tellement accablée sous le poids du perfide langage de son cousin, que, semblable à un agneau que l'on frappe, elle regardait fixement Charles sans pouvoir répondre un seul mot.

— « Monsieur, reprit Charles avec une grande dignité, ce que je dis à mademoiselle, je ne le dis pas à titre de magistrat, c'est à titre de père, de cousin, d'ami....

— Mon cousin, mon ami, mon père, reprit Annette les larmes dans les yeux, aurait pu me dire cela en particulier; il se serait surtout informé si j'avais été enlevée volontairement avant de le supposer..... Il ne m'aurait pas mis la mort dans le cœur en me disant que je tue ma mère !..... Ici les larmes d'Annette devinrent si fortes qu'elle ne put achever; elle tomba dans un fauteuil en se cachant le visage, et des sentiments bien divers s'emparèrent des cœurs.

— Qui la fait pleurer ici?...... s'écria Argow en lançant un foudroyant regard qui fit trembler tout le monde; il palpitait de rage et semblait chercher sa victime. Je le saurai, dit-il, malheur à lui!...

— Monsieur, dit Annette, sublime d'effroi, vous me perdez en prenant ma défense !... Dites-leur donc que vous m'avez sauvée, que vous alliez me reconduire à l'instant, que.... je ne sais, le monde pensera ce qu'il voudra, mais ma conscience est pure, elle est muette à me reprocher la moindre chose! et Dieu, ma mère, mon père aimé, sont mes seuls juges!... mais, mon généreux libérateur, cessez de parler comme si je vous étais quelque chose, il n'y a entre nous d'autre lien que celui de la reconnaissance.

— Qui peut expliquer un tel mystère?...... demanda le juge d'instruction.

— Est-il besoin de l'expliquer? reprit Argow; mais, s'écria-t-il, je vais vous parler à tous : Vous allez retourner à Valence; écoutez-moi bien! suivez de point en point ce que je vais dire. On a enlevé mademoiselle. Je me promenais avec mon ami que voici, hier soir, et j'ai de loin aperçu une voiture de laquelle partaient des cris : j'ai couru, j'ai délivré mademoiselle; il était trop tard pour la reconduire à Valence, j'allais le faire ce matin quand vous êtes venus. Mademoiselle a passé la nuit au château de Durantal, voilà la vérité. Si dans Valence un être ose tirer de ceci une conséquence défavorable à mademoiselle, je jure que lui ou moi périra, et que, si je péris, celui que voilà me vengera !...

— Oui, dit Vernyct.

— Ce n'est pas tout, reprit Argow; je vous permets de publier partout que j'aime mademoiselle,

qu'elle a en moi un serviteur, un ami dévoué, que si jamais je me marie, et qu'elle me permette d'oser aspirer à elle, je n'aurai jamais d'autre femme; que quiconque lui fera mal, lui nuira, sera mon ennemi capital! que, dussé-je dépenser un million, je la protégerai désormais contre toute attaque, et quiconque osera tirer de ceci une conséquence défavorable, je jure qu'alors il mourra, car il m'aura fait insulte, ou si je meurs, monsieur que voici me vengera!....

— Oui, dit Vernyct.

— Maintenant, messieurs, dit Argow en changeant subitement de ton, voulez-vous prendre quelque chose?... Pierre, des siéges...

— Quoi qu'il en soit, dit Charles, ceux qui ont enlevé mademoiselle Gérard avaient un but, et la société ne doit pas rester sans vengeance; notre ministère nous impose le devoir de chercher ce but et les auteurs de l'enlèvement. »

Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence, cette reconnaissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible. « *Jeune homme,* lui dit-il, *vous vous trouvez sur mon passage dans la vie!...* » Il y avait un sens à ces paroles, elles firent impression sur l'assemblée. « Vous y êtes mal!... prenez gardre!... » Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots.

— « Je n'ai fait que mon devoir, dit Charles, et nulle considération ne m'empêchera de suivre toujours ce qu'il m'indiquera; mais je dois vous prévenir que ma cousine a tout mon amour, qu'elle m'est promise...

— C'est faux!... s'écria Annette en voyant Argow dévorer Charles des yeux; je n'ai aucun motif qui ne parte de la vérité, pour démentir ainsi mon cousin Charles : vous savez que nous ne sommes rien l'un à l'autre, et, quand cela n'aurait pas été déjà, le discours que vous venez de tenir tout à l'heure, sur une amie que vous connaissez dès l'enfance, aurait suffi pour briser tout lien entre nous... Je comprends votre regard ironique, Charles, mais sachez que je n'ignore pas que je suis à Durantal, que le maître n'entre pour rien dans ma protestation, et que ce qu'il a dit tout à l'heure n'a pas plus influé sur mon âme, que mon image sur la glace que je vois en ce moment. J'ignore qui m'a enlevée; mais, ce que je sais, c'est que ce n'est pas monsieur, car, depuis que je suis ici, il ne m'a pas encore dit trois phrases... Vous me connaissez, Charles! et votre conscience doit vous crier que rien que la vérité ne sortira jamais de la bouche d'Annette.

— Maintenant, monsieur, dit-elle à Maxendi, ordonnez, je vous prie, qu'on me reconduise seule à Valence : malgré le plaisir que j'aurais à être présentée à ma mère par mon libérateur, je sens que...

— Non, mademoiselle, votre cœur vous dira, répondit Argow, que l'opinion d'êtres aussi éloignés de votre nature n'est rien. Permettez que j'ose réclamer l'honneur de vous accompagner. Si vous avez passé une nuit sous les voûtes de Durantal, vous pouvez, sans qu'il en soit ni plus ni moins, être reconduite à votre mère par moi.

— C'est vrai, dit Annette, ne pas le faire ce serait reconnaître du mal, et il n'y en a aucun. »

Dans cette matinée, le caractère d'Argow venait de se déployer tout entier; Annette avait brillé de tout le lustre de l'innocence; et Charles se montra tel qu'il devait toujours être, enclin à satisfaire ses passions sous le masque de l'intérêt général; orgueilleux, mais, par cela même, susceptible de sentiments nobles.

On déjeuna, tout le monde fut réuni autour de la même table, mais le déjeuner fut froid de conversation. Le juge d'instruction eut mille égards pour Annette, surtout pour le maître de la maison qu'il savait être l'ami intime du préfet et riche à millions. Il lui parla de sa terre, du pays, de Valence, et parut enchanté qu'une semblable méprise lui eût procuré l'honneur de se trouver avec M. de Durantal; méprise qui du reste n'avait été faite que sur la volonté de M. le procureur du roi.

Argow, à cette phrase par laquelle le juge rejetait tout sur Charles, regarda Servigné avec une horrible expression de haine.

Le déjeuner fini, on monta en voiture, Annette fut seule au fond de la calèche, son cousin et Argow se mirent sur le devant, les autres personnes eurent leur voiture, et l'on partit pour Valence.

En chemin, Annette dit à M. de Durantal que, toute flattée qu'elle devait être de lui avoir inspiré les sentiments qu'il avait manifestés, elle le conjurait de n'y point persister, et surtout d'empêcher que les circonstances de cette matinée, sous ce rapport, devinssent publiques. Argow resta muet.

CHAPITRE X.

La calèche élégante de M. de Durantal s'arrêta devant la modeste boutique de madame Servigné, ce qui produisit comme un spectacle pour tout le voisinage. La tante, la cousine et la mère d'Annette étaient, comme bien on le pense, accourues sur le seuil de la boutique, et le plus grand étonnement s'était emparé d'elles à la vue d'Annette dans ce brillant équipage. Adélaïde pensa soudain qu'elle épousait le millionnaire, et une effroyable jalousie s'élevait dans son cœur; madame Gérard, pour le

moment, ne voyait que le bonheur de retrouver sa fille; et pour madame Servigné, oh! elle parlait! qu'elle eût joie, affliction, tout chez elle s'exprimait par des paroles.

Argow, sans s'inquiéter du flux d'interrogations et d'exclamations qui sortait du gosier de la mercière, descendit en donnant la main à Annette, rouge et confuse; puis, la présentant à madame Gérard, il lui dit : « Madame, voici votre fille que j'ai eu le bonheur de pouvoir arracher à ses ravisseurs; soyez persuadée qu'avant que la Justice ait seulement cherché son glaive (en prononçant ces mots il regardait Charles), on avait vengé votre fille : quant aux motifs de son enlèvement, dans lesquels, croyez-moi, votre fille n'était pour rien, c'est un mystère bien singulier que rien ne pourra découvrir. S'il m'était permis, madame, de réclamer un prix d'une obligeance aussi naturelle, je ne demanderais que l'honneur de pouvoir vous présenter souvent mon hommage et mes respects. »

Madame Gérard, interdite de se voir, pour la première fois de sa vie, l'objet des respects d'un millionnaire en équipage et pour ainsi dire dans toute sa gloire, balbutia quelques remercîments en acceptant les hommages de M. de Durantal, qui remonta dans sa voiture et partit.

Adélaïde, sa mère et M. Bouvier avaient, pendant ce temps, examiné la figure de Charles, et l'embarras, l'air sombre de ce dernier, leur avaient donné tellement à penser, que, chose extraordinaire, le silence régnait.

Lorsque chacun fut remonté, le silence d'Annette et celui de Charles excitèrent la curiosité au plus haut point; mais l'état de gêne dans lequel se trouvèrent ces deux acteurs qui étaient censés instruits, firent que l'on se sépara mécontens les uns des autres.

Madame Gérard et Annette étant seules dans leur chambre, la fille se jeta dans les bras de sa mère, et après lui avoir raconté ce que le lecteur sait déjà, voici ce qu'elle ajouta :

— Ma mère, cette aventure va faire grand bruit dans Valence : mon cousin et ma cousine, d'après ce que Charles s'est permis, ne la raconteront pas à mon avantage; alors je ne crois pas que nous ayons d'autre parti à prendre que de quitter Valence au plus tôt. Revenues à Paris, les discours de Valence ne nous atteindront guère, d'autant plus que notre essai de voyage ne nous ayant pas réussi, nous ne reviendrons plus dans ce pays. »

Madame Gérard approuva fort ce parti, parce qu'elle ne se trouvait non plus guère bien de l'hospitalité de sa sœur. En effet, les premiers jours ces quatre femmes avaient été charmées de se revoir; mais bientôt madame Gérard s'aperçut 1° qu'elle ne pouvait jamais parler; 2° qu'elle écoutait toujours les mêmes choses; 3° qu'Adélaïde était jalouse d'Annette, et que cette jalousie produisait une foule de petites tracasseries insupportables; 4° qu'Adélaïde ayant fait partager sa haine à sa mère, et Charles ayant une animosité bien plus forte contre Annette, il s'ensuivit qu'on trouva madame et mademoiselle Gérard de trop dans la maison; 5° qu'on n'avait pas tardé à le leur faire apercevoir.

Alors il fut décidé que l'on quitterait Valence dans deux ou trois jours, et madame Gérard se garda bien de dire à Annette qu'elle voyait avec peine qu'elle allait s'éloigner de M. de Durantal, en qui elle entrevoyait un beau parti pour Annette, d'après les derniers regards que le millionnaire avait jetés sur elle.

Pendant que la mère et la fille discouraient ainsi, Charles racontait les événements de la matinée à sa manière; c'est-à-dire que, par ses insinuations perfides, il faisait sous-entendre beaucoup plus de mal qu'il n'en aurait dit en parlant ouvertement contre Annette. Adélaïde Bouvier ne considérait pas la chose si gravement que son frère qui parlait morale et mœurs; pour elle, être l'amie de M. de Durantal était un crime, en ce qu'Annette faisait preuve d'une grande supériorité.

— « Mon Dieu! disait Adélaïde, qu'a-t-elle donc pour s'être fait enlever? je lui vois une taille comme une autre, des yeux qui ne parlent qu'à l'église, l'air d'une fille qui est toujours dans le cinquième ciel et dans les espaces imaginaires, comme si elle rêvait je ne sais quoi... Voyez donc, on lui donnerait le paradis sans confession!... et *cela* s'enlève!...

— Ce que j'y vois, disait la mère, c'est qu'elles vont rester longtemps chez nous, à moins que l'Américain ne leur loue un bel hôtel à Valence. Dame!... Annette va tenir un grand état!... »

Nous passerons sous silence tout ce que l'amour-propre offensé, l'amour de parler, d'interpréter et la haine, inspirèrent à ces parents que nous allons bientôt perdre de vue.

Au dîner, Adélaïde, après avoir accablé Annette de toutes ces petites et basses manœuvres que suggère la haine, et qu'il est impossible de définir et de décrire, parce que ces sortes de traitements consistent dans l'air de la figure, le son des paroles et les regards, Adélaïde, disons-nous, lui dit ironiquement : « Ma chère cousine, vous comptez sans doute rester encore longtemps à Valence?... je gagerais même que vous pensez à y demeurer...

— Non, répondit Annette, et ma mère..... elle s'arrêta comme pour laisser parler madame Gérard.

— Annette dit vrai, reprit en effet madame Gérard, je compte partir demain ou après-demain.

— Comment! ma sœur, s'écria madame Servigné, vous partez si vite!... oh! que j'en suis désolée!... Et qui peut vous faire sauver comme cela?.. ce ne sont pas vos affaires!... ce n'est pas que vous soyez mal ici, ce n'est pas l'aventure de ce matin!.. qu'est-ce donc?... Vous ne voulez donc pas voir mon Charles paraître à l'audience d'après-demain au palais? c'est mal cela ! après tant de temps d'absence se revoir si peu !... »

Elle continuait toujours; mais là, Adélaïde laissant parler sa mère, ajouta : « Si c'est notre petit établissement qui gêne ma cousine, qu'elle se rassure! mon frère a loué un très-bel appartement dans un hôtel à Valence, nous y demeurerons et ne ferons plus, dans quelque temps, le commerce qu'en gros. »

Annette allait répondre, ce qui aurait fait un concert de trois voix, lorsque Charles, en parlant, imposa silence à tout le monde.

— « Je suis désolé, dit-il, que ma cousine quitte Valence au moment où la place importante que j'occupe allait me permettre de lui faire voir la haute société de cette ville, et je croyais franchement que cette haute société ne lui serait pas désagréable.

— Mon cousin, dit Annette, je n'oublierai jamais que je ne suis que la fille d'un simple employé; la modique fortune de mon père ne me permet pas de si hautes destinées : le bonheur s'y trouve peu pour une femme, et il faudrait que le sort me fût bien fortement imposé pour jamais paraître à une si grande hauteur ; pour les hommes, c'est différent.

— Ma chère sœur, répondait madame Gérard à sa sœur qui n'avait cessé de parler bas à son oreille, la santé de M. Gérard, et l'isolement dans lequel il se trouve, ne nous permettent pas une longue absence. Alors, si demain nous pouvons trouver des places, nous partirons... J'ai vu ma nièce, elle est heureuse et paraît devoir l'être longtemps avec M. Bouvier, ainsi je vous vois d'autant plus tranquilles que Charles vient d'obtenir un beau poste. Ce soir nous vous ferons nos adieux. »

Cette détermination étonna fort la famille Servigné, et, chose qui l'étonna encore davantage, ce fut de voir le lendemain Annette et sa mère faire leurs préparatifs de départ et leurs adieux. Charles ne put croire à cette résolution que quand il vit sa tante et sa cousine dans la voiture. Leurs adieux furent froids, et chacun en se quittant fut comme débarrassé d'un poids. Pour les Servigné c'était le poids des bienfaits; pour Annette et sa mère, celui de la gêne de se trouver avec des êtres si peu en harmonie avec eux.

La famille Servigné avait conduit les voyageurs à l'hôtel des diligences, pour les accompagner jusqu'au dernier moment. En revenant au logis, Adélaïde, la première, aperçut de loin l'équipage d'Argow arrêté à la porte de la boutique : on hâta le pas, et Adélaïde, en faisant mille minauderies, apprit à Maxendi qu'Annette venait de partir pour Paris. Sur-le-champ, sans remercier ni saluer, il fit signe à son cocher qui partit au grand galop!...

On parla longtemps et beaucoup à Valence de cette histoire singulière, mais on finit, comme on aurait fait partout, par n'en plus parler. Nous quitterons donc cette ville où nous serons bientôt ramenés par les événemens [1].

Cependant Annette et sa mère voyageaient en silence : Annette, en effet, avait beaucoup à penser. Jusqu'à ce fatal voyage, sa vie s'était écoulée tranquille, pure et exempte d'événements, elle avait été circonscrite dans un cercle de devoirs fidèlement accomplis, dans le travail, la retraite et la paix. L'horizon de ses espérances s'était borné à l'hymen de son cousin, et si ses regards se portaient plus loin dans l'avenir, c'était pour contempler la beauté des cieux, et songer, en faisant son salut, à acquérir l'éternelle félicité des anges. Pendant ce voyage, la source limpide de sa vie avait été troublée, son âme et sa prière avaient été constamment pures, mais elle venait de perdre l'ancre, sa vie n'était plus arrêtée à un but fixe : elle tendait bien toujours au ciel, mais elle avait perdu le compagnon sur lequel elle comptait pour arracher les épines du chemin et la soutenir dans cette route difficile. Le temps qui venait de s'écouler avait été marqué par des événements rares dans la vie, par des aventures véritablement romanesques; de plus, son cœur contenait le germe d'une pensée involontaire, car, malgré elle-même, elle pensait à cette multitude de présages parmi lesquels il ne s'en trouvait pas un seul d'heureux, présages qui tous entouraient l'apparition d'un étranger, d'un inconnu qui paraissait l'aimer. Cet homme apportait avec lui un monde tout nouveau : la richesse, l'éclat, un nom distingué ; ses voitures portaient l'empreinte d'armes héréditaires; de-là, une vie nouvelle, séduisante pour Annette dont l'âme était portée vers le luxe et l'élégance, mais une vie dont la splendeur rendait encore plus difficile le chemin du salut. Ensuite cet homme dont l'âme exaltée, violente, répondait à la bizarrerie de sa conformation brillante de force, et qui péchait même par trop de

[1] Nous laisserons ces personnages jusqu'au moment où ils reparaîtront, sans les suivre dans leurs actions; c'est ainsi que plus d'un lecteur trouvera extraordinaire que M. Charles Servigné, qui a dû tout à Pauline et qui en a été protégé pour le moment pendant lequel ils se sont vus, paraisse ne pas avoir plus de reconnaissance : c'étaient des détails inutiles que nous avons supprimés.

séve comme un arbre aux branches luxuriantes, cet homme était-il un bon guide dans la vie?... Annette le connaissait-elle?... à cela elle se répondait, superstitieuse comme on sait, qu'il lui était apparu comme donné par Dieu!...

Ce monde de réflexions plongeait Annette dans une incertitude cruelle et une méditation toute remplie de l'image de M. de Durantal. Au milieu de cette rêverie, la nuit arriva insensiblement. La mère Gérard dormait, les autres voyageurs, car la voiture était pleine, dormaient aussi. La lune se leva de manière que l'on pouvait voir sur la route : Annette regardait machinalement le chemin; et, au milieu de ses pensées, se rappelait les événements qui marquèrent son premier voyage. Depuis un instant elle entendait le bruit d'autres chevaux que ceux de la voiture : elle se recueillit pour s'en assurer, mais elle crut s'être trompée en ne les entendant plus, soit que ce bruit se confondît avec celui que faisaient les chevaux de la voiture, soit que réellement il n'y eût pas de chevaux étrangers.

Elle arriva bientôt à l'endroit où la calèche d'Argow s'était cassée. Le souvenir de cette aventure devint plus énergique, et alors elle examina en elle-même et plus attentivement l'espèce de sentiment qu'elle portait à cet étranger. « Si elle était aimée autant qu'elle aimerait elle-même, si cet être à l'amour grand et énergique de l'homme joignait la pudeur, les délicatesses, la tendresse d'âme d'une femme, pourquoi...? « Là, elle s'arrêta, et le bruit de chevaux devenant plus fort, elle eut peur; et, regardant sur la route, le premier objet qu'elle aperçut, ce fut, auprès de la portière, la figure d'Argow!... Il était à cheval suivi d'un postillon, et il se tenait constamment à côté de la voiture depuis qu'Annette s'était aperçue de ce bruit étranger.

Aussitôt qu'elle l'eut vu, elle se rejeta au fond de la voiture avec une vivacité et une promptitude étonnantes, et son cœur fut comme frappé. Ce mouvement ressemblait à celui de la peur; mais il était du nombre de ces sensations indéfinissables qui en comprennent une foule d'autres : ainsi Annette fut à la fois flattée de cet effort et chagrine par pudeur, en ce qu'au jour quatre voyageurs allaient savoir qu'elle était l'objet de cette poursuite : elle eut de la terreur, parce que cette brusque apparition, qui coïncidait avec sa pensée et l'expression extraordinaire de cet homme étrange, causèrent à son âme une surprise trop forte. Elle se trouva dès-lors lancée dans une autre région de sentiments... Qu'allait-*il* faire?... quel était son but?... Le trot de ces deux chevaux retentissait dans l'âme de la jeune fille, et malgré elle une voix secrète lui disait: « *Tu es bien aimée!* »

Il y avait, dans ce sentiment, quelque chose de plus vif, de plus séduisant pour un esprit de femme, que dans ce qui avait produit le sentiment d'Annette pour son cousin. La grâce des premiers ans, la fraîcheur des idées, les caresses enfantines, les soins, forment un ensemble touchant; mais une amitié de frère et de sœur est loin de pouvoir entrer en concurrence avec la vigueur, l'énergie, la violence du sentiment d'un amant passionné, capable de dépasser à chaque instant les bornes de la raison et de la possibilité humaines, et qui peut acquérir, par la suite, tout ce que le premier sentiment a de fraîcheur et de beauté.

Annette, comme bien on pense, ne dormit pas. De temps en temps elle voyait Argow avancer de quelques pas et regarder dans la voiture, épier un des regards de celle qu'il suivait ainsi, et la contempler avec d'autant plus de plaisir qu'il avait plus de peine à obtenir ce doux aspect.

Au matin, Maxendi se trouva si fatigué que, malgré toute sa force et l'habitude qu'il avait de souffrir, il suivait à peine la voiture, quelquefois il dépassait, mais sa douleur le forçait à rester en arrière. Les voyageurs éveillés s'amusèrent de ce manége, et comme le froid du matin contraignait Maxendi à s'envelopper d'un manteau, et qu'il était difficile de reconnaître à quelle classe il appartenait, les voyageurs riaient, et ce fut à qui plaisanterait sur le courrier. Parmi ceux qui se trouvaient dans la diligence, le voyageur qui était en face d'Annette ne tarissait pas. « Ah! disait-il, il n'ira pas comme cela jusqu'à Paris, il faudrait être de fer!... S'il court après la fortune, il fait bien de courir vite! si c'est un solliciteur, je parie qu'il est Gascon, il n'y a que les Gascons capables de courir ainsi, etc. »

Madame Gérard se réveilla et ne manqua pas de voir celui dont on parlait : elle jeta une exclamation, et regarda sa fille après avoir reconnu Argow; Annette rougit, et le silence qu'elle réclama de sa mère, à voix basse, intrigua les voyageurs.

Heureusement qu'au moment où un regard d'Argow mettait le comble à la curiosité des voyageurs, la diligence s'arrêta devant l'auberge où l'on devait déjeuner. Annette, sa mère et tous les voyageurs, se trouvèrent réunis dans la salle, et ce fut alors qu'Annette trembla en voyant Argow entrer dans cette salle et demander le conducteur, avec lequel il sortit.

Depuis l'aventure de son cousin avec Pauline, Annette, se souvenant de la gêne qu'elle avait éprouvée aux repas communs que l'on fait en voyage, s'était bien promis de ne jamais participer à de tels repas où souvent on se trouve compromis; alors elle demanda pour elle et pour sa mère une chambre particulière. Aussitôt qu'elle fut rendue à cette cham-

bre dont les fenêtres donnaient sur la cour de l'auberge, elle entendit une vive discussion entre le conducteur et M. Maxendi.

— « Je vous offre cent francs! disait ce dernier.

— Mais, monsieur, je ne le puis pas!...

— Deux cents! continua Maxendi.

— C'est impossible!...

— Trois cents, quatre cents, cinq cents, mille francs, deux mille francs! et en disant cela la colère commençait à s'emparer de lui.

— Mais, monsieur, dit le conducteur, laissez-moi vous expliquer que ce n'est pas mauvaise volonté.

— Comment? dit Argow.

— Monsieur, ma voiture est complète, il n'y a pas de places, je suis sur l'impériale, je n'ai pas le pouvoir de déplacer quelqu'un.

— C'est vrai, répondit Argow; hé bien! faites venir celui qui se trouve en face de la jeune demoiselle qui est au fond. »

Le conducteur reparut bientôt avec le voyageur.

— Monsieur, dit Argow, des raisons d'un ordre supérieur et que je suis obligé de taire, me forcent de prendre votre place dans la voiture: je n'ai aucun droit à cela, et je ne puis m'en emparer qu'autant qu'il vous plaira de me la céder.

— Monsieur, répondit le voyageur, je ne puis vous céder ma place, parce qu'il faut que je sois à Paris après-demain pour affaires urgentes.

— Monsieur, nous perdons du temps, répliqua vivement Argow; je vous offre tout ce qui pourra vous dédommager.

— Rien ne le peut, monsieur.

— Hé bien, dit Argow, je vous offre une calèche pour vous et je vous paie votre voyage en poste.

— Ah! s'il en est ainsi, s'écria le voyageur, j'accepte. »

Argow proposa au voyageur d'aller à l'autre extrémité du village de S***, où sa calèche raccommodée devait se trouver, et ils s'en furent à l'instant même.

Annette et sa mère, surprises au dernier degré, s'entre-regardèrent pendant quelque temps, et madame Gérard dit enfin à sa fille: Mais, Annette, par quel événement cet étranger a-t-il pu se prendre d'attachement pour vous au point de faire de pareilles folies?...

— Ma mère, je l'ignore!... » répondit-elle. Ah! je voudrais qu'on pût avoir une faible idée d'Annette, prononçant ce mot devant sa mère! qu'on pût se la dépeindre interdite, les yeux baissés et relevés tour à tour vers sa mère, voir ces yeux brillants du feu pur de l'innocence, cette bouche sur laquelle la naïveté semblait siéger, et ce front étincelant de pudeur et de religion: ce mot, prononcé comme Annette venait de le dire, formait tout un discours.

Au moment où l'on remonta en voiture, Annette aperçut le voyageur qui était vis-à-vis d'elle passer dans la calèche d'Argow, et la première chose qu'elle vit en reprenant sa place, ce fut M. Maxendi à celle du voyageur. Elle s'y attendait, et elle put alors se mettre dans la voiture avec un air d'indifférence dont Argow ne pouvait pas se fâcher. Cependant Annette trouvant en elle-même que cette conduite emportait avec elle un air de culpabilité, réfléchissant enfin qu'elle agissait comme s'il y eût eu quelque chose entre elle et lui, elle prit la parole en lui disant qu'elle ne s'attendait guère à avoir l'avantage de voyager avec lui, et qu'il fallait une affaire bien importante pour lui avoir fait quitter le divin séjour de Durantal.

Honteuse d'avoir parlé, et craignant en parlant de faire soupçonner quelque chose, elle attendit, le cœur tout ému, la réponse de M. de Durantal.

Argow balbutia, sans regarder Annette, quelques phrases insignifiantes, et garda le silence. Une extrême agitation, une violente secousse semblait remuer tout son être: à voir le mouvement de son habit sur sa poitrine, on eût facilement cru que son cœur voulait briser les liens qui l'attachaient à son sein. Quand il osa contempler Annette, il baissa aussitôt ses yeux qu'il sentait exprimer une flamme terrible et jeter du feu. Il évitait le contact de la robe d'Annette, comme si cette robe eût été la tunique de Nessus. Parfois il regardait madame Gérard, et cet homme, dont l'intérieur annonçait tant de hardiesse, d'indépendance et même des nuances de caractère plus fortes encore, abaissait ses regards jusqu'à leur faire prendre une expression de prière et de supplication. Cette figure qui n'avait jamais exprimé la crainte et le respect, cherchait à en contracter les traits.

Annette aperçut sur les lèvres des voyageurs un sourire qui lui déplut si fort, qu'elle ne se sentit pas assez courageusement chrétienne pour le supporter une seconde fois. Elle n'ignorait pas que la présence d'Argow lui valait cette pensée secrète des étrangers; aussi, au troisième relais, elle saisit un moment où les voyageurs étaient occupés par d'autres objets, et, regardant M. Maxendi, elle lui dit à voix basse: « Monsieur, votre présence me déplaît; et, en vous éloignant, vous feriez une action dont il vous serait tenu compte en un monde meilleur. »

A ces paroles, Argow parut ému, une sueur froide coula sur ce front altier, il regarda Annette par un de ces regards dont l'expression à rendre n'appartient qu'au pinceau des *Gérard*, et il dit en tremblant: « Vous plairais-je, en sortant?.... » Annette fit un signe de tête, une larme roula dans les yeux

de Maxendi, il l'étancha avec un dépit et une rage concentrée, puis d'une voix forte il s'écria : « Conducteur, arrêtez !.... » On arrêta, il salua tout le monde, regarda la jeune fille, et disparut.

Ce fut une énigme pour tout le monde, excepté pour Annette. A ce momont, elle ne put contraindre dans son âme un mouvement de joie en voyant avec quel despotisme elle agissait, et avec quelle soumission elle était obéie. En effet, les âmes grandement religieuses aiment le despotisme : d'abord, parce que les âmes empreintes d'un tel sentiment n'ont que de fortes idées, et que le despotisme n'est pas une idée dépourvue de grandeur et de poésie même; enfin, les cœurs religieux, ressentant le despotisme à un haut degré, aiment à l'exercer à leur tour : l'idée de Dieu ne doit pas se trouver dans un cœur à côté de sentiments mesquins.

Or, cet être qu'Annette avait vu naguère déployer une énergie, une violence et un caractère extraordinaires, et qui semblait toujours courber tout sous sa volonté, cet être sacrifiait beaucoup pour obtenir une chose presque impossible ; il y parvenait ; et, sur un mot, sur un pli du front de celle qu'il adorait, il brisait lui-même son propre bonheur, ouvrage de tant de soins, de fatigues et d'argent, si toutefois l'idée de l'argent a pu entrer dans le calcul de la religieuse Annette.

Quoi qu'il en soit, elle fut triste après le départ de Maxendi : elle regarda quelquefois changer les chevaux, et jeta en même temps un furtif coup d'œil sur la route, mais elle n'aperçut plus ni cheval de poste ni amant.

Nous ne savons si jusqu'ici ces détails et le narré des événements ont plu ; mais, ce que nous savons, c'est que si l'intérêt n'est pas encore né, il ne naîtra jamais dans cet ouvrage. Il est vrai de dire aussi que nous ne considérons encore ces détails que comme préliminaires, et que s'il y a de la diffusion, elle a été nécessitée par la nature même des caractères de nos personnages qui, à l'exception de deux ou trois, sont maintenant tous connus.

CHAPITRE XI.

Annette et sa mère arrivèrent à Paris sans encombre et sans autre aventure. En entrant dans la cour des diligences, Annette fut singulièrement surprise en apercevant M. Maxendi dans un brillant équipage. Il était posté dans un coin, épiant tout de l'œil, et, lorsqu'il reconnut Annette, la joie parut sur son visage. De l'endroit où il était, il la suivit des yeux, la contempla, examina ses moindres mouvements, et lorsque Annette et sa mère montèrent dans un fiacre, Annette entendit la voiture d'Argow suivre la leur.

Cependant lorsque madame et mademoiselle Gérard furent parvenues à leur maison, bien qu'Annette se penchât, allât même jusqu'à se retourner, elle n'aperçut aucune voiture.

Leur arrivée surprit étonnamment M. Gérard qu'elles n'avaient point prévenu. Ce prompt retour était fait pour inquiéter ; aussi lorsque madame Gérard et sa fille entrèrent chez la voisine, le piquet sentimental que M. Gérard faisait avec elle fut brusquement laissé. Madame Gérard jeta un regard inquisiteur sur son mari et la voisine, et, toute dévote qu'elle fût, son premier mot à madame Partoubat fut : « Je trouve M. Gérard bien maigri !... »

La voisine eut assez de politique pour ne pas répondre. Alors cette effusion de cœur, si naturelle entre un père qui revoit après un voyage sa fille et sa femme, eut lieu avec un abandon qui ne laisserait rien à désirer pour un romancier descriptif : les embrassements, les questions multipliées, la joie, le bonheur de revoir la maison, les longs discours et l'embarras de vouloir tout dire à la fois, rien n'y manqua.

Quoique M. Gérard ne fût guère observateur, aussitôt que les premiers élans de la joie furent passés et qu'il lui fut permis d'envisager sa fille chérie, il s'écria : « Oh ! Annette, que tu es changée !... en bien ! » ajouta-t-il sur-le-champ.

— Eh que me trouvez-vous, mon père?.... demanda-t-elle.

— Ce que je trouve, Annette? répliqua M. Gérard embarrassé d'expliquer tant d'idées ; mais ton visage annonce, ce me semble, de plus hautes pensées que lorsque tu es partie. On a raison de dire que les voyages forment la jeunesse : ta figure a pris un certain caractère qui impose ; enfin, je m'entends. »

Le bon père Gérard apprit avec chagrin la conduite de Charles, et plaignit sa fille d'avoir perdu en lui un époux : il la plaignit d'autant plus que l'ex-employé voyait en Charles un magistrat, et qu'un magistrat étant un homme employé par le gouvernement (selon les idées du bonhomme), sa fille se serait trouvée sur une belle ligne dans l'ordre social. Annette et sa mère n'instruisirent pas M. Gérard de l'enlèvement d'Annette ni de la passion qu'elle avait inspirée, madame Gérard rangeant cette importante confidence parmi les choses qu'une femme ne dit à son mari que lorsque leurs têtes reposent sur l'oreiller conjugal.

Quelques jours après, Annette, sa mère et son père, avaient repris leur manière de vivre et leurs habitudes comme jadis ; et, sans l'absence de Charles, le souvenir du voyage et la conquête de M. de Durantal, le lecteur pourrait voir ces trois person-

nages tels qu'ils sont représentés dans les premiers chapitres de cette histoire. Annette brodait et étudiait son piano, allait à la messe tous les matins, et vivait paisiblement, presque heureuse de n'avoir pas revu Argow depuis huit jours. Quant à M. Gérard, on connaît sa vie, et madame Gérard n'avait pas plus changé la sienne, si ce n'est qu'elle pensait toujours que M. de Durantal aurait fait un beau parti pour sa fille; du reste, elle se gardait bien d'en entretenir Annette, qui, de son côté, n'en parlait point.

En effet, les belles méditations d'Annette à l'église avaient suffi pour lui faire reprendre son empire sur les mouvements de son cœur, et se remettre dans un chemin dont elle trouvait qu'elle s'était trop écartée : ce chemin était celui d'une véritable béatitude. Nous avons expliqué comment Annette entendait l'exercice du principe religieux : ainsi, pendant son voyage, elle n'avait pu se livrer à ces extases que, nouvelle sainte Thérèse, elle allait chercher à l'église, méditations pieuses où l'âme exaltée de la jeune fille s'élançait dans le domaine pur de la pensée, et voltigeait dans les cieux. Or, je le demande, est-il une vie plus séduisante que celle où, s'inquiétant peu de la terre et des besoins corporels, on laisse la forme végéter ici bas, tandis que l'esprit plane sans cesse dans la belle atmosphère des visions célestes?.... Qu'est une créature devant un tel spectacle?....

Au bout de huit jours, et le premier dimanche qu'Annette arrivait à l'église, au moment où elle prenait sa place habituelle, elle aperçut, à dix pas d'elle, un homme assis dans un confessionnal : elle reconnut aussitôt M. Maxendi. Il était là dans une attitude qui annonçait combien tout l'appareil de la religion lui était indifférent alors que la céleste créature qu'il adorait entrait dans l'église. L'aspect de cet homme produisit un effet extraordinaire sur Annette; comme jadis, elle mêla involontairement son nom à ses prières, et elle ne put s'empêcher de jeter, à travers son voile, des regards furtifs sur M. de Durantal.

Au sortir de l'église, M. Maxendi se présenta, salua madame Gérard et l'accompagna jusque chez elle en lui demandant la permission de venir les visiter. Madame Gérard l'accorda.

Le lendemain, M. Maxendi ne manqua pas à venir, il fut reçu, et commença par chercher à gagner l'amitié de M. Gérard : cela ne lui fut pas difficile.

En effet, M. Gérard lui ayant raconté l'aventure qui l'avait privé de sa place aux Droits-réunis, M. Maxendi s'offrit à lui procurer un autre emploi qui ne l'empêcherait en rien de toucher sa pension. Au bout de trois jours, M. Gérard fut installé caissier d'une vaste entreprise qui obtenait le plus grand succès. Cette place valut à M. Gérard six mille francs d'appointements, et son exactitude, sa probité, le rendaient bien capable de l'occuper. On voit tout de suite combien M. Gérard dut être reconnaissant envers l'homme qui le rendait à ses habitudes et à la bureaucratie : aussi ce bienfait donna-t-il à Argow la facilité de venir comme il le voulut dans ce modeste appartement où résidaient sa vie et son bonheur. Il profita souvent de cette permission, mais il trouva toujours Annette froide et réservée.

Un soir, Annette était dans sa chambre, M. Maxendi causait avec madame Gérard, et, en causant, il tournait maintes fois la tête du côté de la porte en attendant l'arrivée d'Annette.

— « M. de Durantal, lui dit madame Gérard, il est impossible de ne pas s'apercevoir que ma fille vous plaît : votre alliance serait pour nous un bonheur auquel nous n'aurions jamais eu la pensée de prétendre. M. Gérard et moi sommes de même opinion, et c'est comme s'il vous parlait en ce moment : ainsi, sachez que, quant à nous, vous n'éprouverez de notre part aucune opposition à vos desseins, car je n'imagine pas qu'il soit entré dans votre cœur des projets que nous n'approuverions pas; mais Annette est libre, elle est maîtresse d'elle-même, et il faut lui plaire.

— Madame, répondit Argow, à Valence, et devant tout le monde, j'ai déclaré que jamais je n'aurais d'autre femme que mademoiselle Gérard, si toutefois je parvenais à lui plaire : si je n'ai pas encore osé vous parler de ce dessein, c'est que j'attendais d'avoir réussi auprès d'elle, et je vous jure que je n'épargnerai rien pour cela. »

Madame Gérard, satisfaite de cette déclaration franche, vit avec plaisir l'élévation future de sa fille.

Au bout de quelques jours, Annette, en se levant, vit Argow dans l'hôtel en face; il était à considérer les fenêtres de la maison qu'elle occupait. Surprise de le voir dans cette maison, elle le dit à sa mère qui prit des informations, et madame Partoubat leur apprit que cet inconnu avait en effet acheté cet hôtel, l'avait meublé, et y demeurait depuis peu. Jamais homme ne déploya plus d'emportement et de chaleur dans une telle poursuite; et cette âme, qui était tout énergie, ne pouvant rien embrasser avec faiblesse, se trouva, dès le début, plus avancé dans la carrière de l'amour, qu'un autre au dernier pas. Cette ardeur flattait tellement Annette, que dès ce jour-là elle consentit à rester dans le salon lorsque M. Maxendi y viendrait.

Dès-lors commença, pour l'âme d'Argow, une ère de bonheur inconnue pour lui, et dans laquelle il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s'était jamais douté.

En effet, chaque jour fut marqué pour le bonheur. Argow arrivait et trouvait dans ce salon mo-

deste un ordre et une régularité qui allaient à l'âme : il y voyait cette bonne mère, la simplicité en personne, à la même place, et lui indiquant de la main un siége habituel, comme s'il eût déjà été son fils ; il s'y asseyait, et tressaillait en voyant la place d'Annette vide. La bonne mère l'accueillait toujours avec le même sourire, et ce sourire avait un cachet de franchise qui excluait toute idée d'intérêt et de bassesse. Quand il entendait tourner la clef, tout son cœur battait ; il se levait pour saluer Annette par un regard plein d'amour. Cette vue et l'influence de l'âme de cette jeune fille étaient pour lui un bonheur inimaginable. Il la contemplait faire de la dentelle, en admirant cette attitude religieuse et cette tranquillité d'âme qui brillantaient une figure gracieuse, et, lorsque de douces paroles venaient errer sur ses lèvres, il atteignait le comble du plaisir.

C'était un véritable tableau que cette mère et cette fille assises dans l'embrasure d'une croisée, et séparées l'une de l'autre par une petite table à ouvrage. Le contraste offert par ces trois figures d'expressions si différentes et éclairées par un jour très-doux, était remarquable. Argow étincelait de désirs et d'amour, la mère souriait légèrement, et Annette recueillie, mais déployant néanmoins cette affectueuse folâtrerie qui rend la jeunesse si aimable, brillait d'un éclat qui se reflétait sur tout le groupe. Souvent ce que l'on disait équivalait à rien ; mais ces riens avaient une signification pour l'âme, et une conversation sérieuse, ou décidément enjouée, aurait nui à cette grande tranquillité qui régnait. L'heure, les jours, passaient empreints d'une teinte de félicité pure qui paraissait d'autant plus charmante à Argow qu'elle lui était inconnue.

Il faut avouer que l'esprit dont l'âme d'Annette était pénétrée mettait l'amour d'Argow à une rude épreuve ; force lui fut d'aimer de l'âme, car Annette, pure et religieuse comme on la connaît, ne lui permettait rien de ce qui rend l'amour si séduisant. Elle avait implicitement tout retranché. Jamais Maxendi ne pouvait surprendre Annette lui jetant un coup d'œil, encore moins admettait-elle cette familiarité charmante qui remplit le vide d'une passion lorsqu'elle s'exerce sans trouble. Argow n'aurait pas, pour sa vie, osé risquer une parole d'amour, tant l'innocence d'Annette agissait sur lui, et jamais le tableau d'un tigre enchaîné et adouci par l'amour n'eut une ressemblance plus forte et plus vraie.

Il fallait donc qu'Argow vainquît tout un système religieux. En effet, Annette, ne voyant rien de si beau qu'une jeune fille pure et sans tache, aurait voulu être adorée, mais sans que rien ne pût la changer à ses propres yeux, et Argow ne paraissait pas avoir assez de moyens moraux pour détruire une telle détermination : il fallait un événement !

Cependant l'habitude de voir Annette rendait Argow plus hardi : souvent il lui parlait et tremblait moins en lui adressant la parole. L'âme d'Annette, par ce contact produit par la familiarité, agissait sur l'âme d'Argow, et il prenait, des manières, du parler et des sentiments d'Annette, ce qu'un homme peut prendre des habitudes d'une femme sans dégrader l'attitude mâle de l'homme. Il s'enhardissait dans l'amour, et son caractère ne pouvant se perdre tout-à-fait, un jour, qu'il se trouva seul avec elle, il osa entreprendre une explication.

— « Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves ; mais n'eussiez-vous que celle que je vous offre par le changement total de mes idées et de mon caractère même, vous devriez en être convaincue. Ne me sera-t-il donc jamais permis de voir un seul de vos regards tomber sur moi ?.. avez-vous décidé que votre voix ne me serait jamais une voix de confiance et d'amitié ?.. me fermez-vous votre cœur ?.. Ah! si vous pouviez, sans danger pour moi, connaître ce que je fus et ce que suis, ah ! vous seriez moins sévère !... »

Annette surprise, rougit, et cette rougeur fit palpiter Argow. En ce moment, le ciel était pur, les étoiles scintillaient, la lune brillait ; et, pour toute réponse, la jeune fille, lui faisant contempler cet admirable spectacle, lui répondit après un long silence : « Celui qui a fait cela a tout mon amour : voyez les cieux et comprenez la place que vous pourriez occuper dans mon cœur... L'amour qui, par sa nature, est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme.

— Ah ! s'écria Argow, comprenant pour la première fois de sa vie à quelle perfection les idées religieuses amenaient un être, et apercevant un trésor dans l'âme d'Annette ; ah! chère Annette, tel sentiment que vous ayez pour moi, il me sera toujours doux et bienfaisant : je ne demande que la permission d'aimer, d'aimer à ma manière ; et le ciel, dit-il avec énergie, ne vous enlèvera jamais rien en moi, j'aimerai de toutes les forces de mon âme, vous me serez tout au monde ! Jugez de la violence de cette passion ; mon cœur se brisait en silence, et je souffrais avant d'avoir osé vous parler. Oui, mon amour, Annette, sera du feu ; il subsistera contre toute atteinte, il est éternel : la paix, la tranquillité, le bonheur, la satisfaction, aucune de ces fleurs qui couvrent et éteignent les jouissances humaines, ne pourra l'anéantir. Heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante, dont la nature m'a doué, dans une passion pure et honnête ! Oh ! Annette, que tardez-vous à me reconnaître pour votre appui, votre guide, comme vous serez le mien !... »

L'enthousiasme et la violence qu'il mettait à pro-

noncer ces paroles enflammées, étaient tellement entrées dans tous ses gestes, qu'il était haletant et arrivé au dernier degré de l'exaltation.

Annette, effrayée, se recula de quelques pas.

— « Monsieur, dit-elle, aimez-moi, j'y consens; mais souvenez-vous que cet amour ne devra jamais avoir d'autres témoignages que ceux qui, jusqu'ici, vous ont suffi !... Ah ! je vous en supplie, ajouta-t-elle avec le regard de l'innocence, laissez toujours entre nous un espace, je vous en aimerai bien plus : et vous, vous aurez de la joie en voyant toujours pure celle qui vous plaît. A ces derniers mots, elle baissa la voix et ses yeux se voilèrent timidement.

— Comment! reprit Maxendi, vous direz à Dieu mille paroles pleines d'onction, de tendresse, et vous n'accorderez pas un regard à celui qui vous aime plus que tout au monde!... Oh! Annette!... »

Annette se tut, mais, en se taisant, un délicieux sourire vint errer sur ses lèvres; Argow le vit, et ce sourire fit une telle révolution dans son être, qu'il se précipita à genoux, courba sa tête jusqu'aux pieds d'Annette, et il les força de s'appuyer sur sa chevelure, la révérant ainsi à la manière des sauvages. « Que je vous adore!.... que je vous adore!.... » criait-il.

— « Monsieur, dit Annette honteuse et le contraignant de se relever, songez que je n'aimerai jamais que l'homme perde sa dignité devant une femme!... L'adoration ne convient qu'à Dieu!... devant lui seul il convient de s'humilier. »

Cette scène changea néanmoins quelque chose aux manières d'Annette : elle devint plus affectueuse avec M. Maxendi, sans néanmoins lui donner l'espoir qu'elle changerait de sentiment, quant à sa façon de considérer l'amour. Plus Annette usait de cette force de répulsion, et plus Argow s'avançait avec rapidité dans la carrière du seul amour qui pût briller dans son cœur sauvage, et Annette, par principe religieux, se conduisait comme une coquette. Argow ne manquait pas un jour à venir, et plus il acquérait de lumière sur le caractère d'Annette, plus son amour devenait passionné : il avait fini par avoir un respect étonnant pour cette jeune fille, et par douter qu'il fût digne de posséder un tel trésor de sublimité. S'il réussissait à se faire aimer d'Annette, il était évident qu'il serait au monde le seul être existant pour elle; mais il commençait à s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, et, par suite de cette difficulté, il s'acharnait de plus en plus à vaincre. Cette âme avait, par conséquent, comme toutes celles qui lui ressemblent, des moments d'horrible désespoir, des désirs sans mesure et des inspirations jalouses, qui devaient porter Argow à des actions hors de tout sens et nuisibles même à Annette.

Un jour qu'elle s'occupait à broder, qu'il était à côté d'elle, lui racontant ses périlleux voyages, dont il avait soin de taire les barbaries et l'affreux métier qui les nécessitait; au moment où il lui dépeignait le feu des deux équipages, les risques de sauter si le feu prenait au bâtiment, Annette, violemment intéressée, entendit la cloche de l'église voisine, et soudain se leva, prit son châle, son chapeau, et rompit cet entretien.

Argow la suivit la mort dans l'âme, et sa contenance à l'église indiqua avec quel mépris il traitait ces choses saintes qui avaient un tel empire sur Annette, qu'elles lui faisaient quitter son amant avec insensibilité. Argow ressentit une horrible jalousie, et, pendant les vêpres, les pensées les plus sinistres se glissèrent dans son âme; il vint à douter d'Annette, et plus il contemplait cette céleste figure tout entière aux cieux en ce moment, plus il devenait furieux.

Au retour, il était nuit : Annette s'en alla dans son appartement avec les marques de la plus vive émotion; car, involontairement, elle avait regardé M. Maxendi dans l'église, et son mépris pour la religion avait alors tellement percé sur sa figure qui ne savait rien cacher, qu'Annette avait été effrayée par l'idée que M. de Durantal pouvait ne pas avoir de foi en Dieu.

En se retirant, elle salua Argow, et montra un tel désordre dans ses idées, qu'il en fut frappé.

Or, on saura qu'Argow avait maintes et maintes fois essayé de pénétrer dans l'appartement de la jeune fille; cette prétention avait été le sujet de mille plaisanteries, et Annette avait signifié qu'il n'y entrerait jamais. Aussitôt qu'Annette se fut retirée, Maxendi salua madame Gérard, et sortit; mais, rentrant chez lui, il commanda de mettre les chevaux à sa voiture, et dès que la nuit fut assez noire pour qu'il pût espérer que l'on ne distinguerait pas les objets, il plaça en sentinelle deux de ses gens à chaque bout de la petite rue de l'Échaudé, arrêta sa voiture sous les fenêtres d'Annette, et résolut d'observer ce que faisait la jeune fille.

En effet, il avait remarqué avec quelle facilité l'on pouvait réussir dans ce dessein, et les lecteurs attentifs doivent se rappeler la description minutieuse que nous avons donnée de cette partie de la maison : alors on comprendra comment Argow, en montant sur le siége du cocher, parvint à atteindre le balcon d'Annette et à s'y cramponner.

Il ne voulait que connaître les motifs qui amenaient Annette dans ce lieu si sacré que sa mère même n'y pénétrait que rarement. Le farouche pirate n'était guère homme à deviner que c'était par un excès de pudeur que la céleste fille dérobait à tous les yeux son lieu de repos. Alors, quand Ar-

gow fut arrivé sur le balcon et qu'il tâcha de regarder à travers les carreaux, il vit que la croisée était entr'ouverte. En ce moment, les horribles soupçons qui avaient voltigé dans son imagination devenant plus tyranniques, il se tapit et osa regarder dans l'appartement pour découvrir le mystère que couvrait cette absolue retraite.

Il vit Annette à genoux et les mains jointes : elle *priait* dans une extase angélique. Elle était si belle et si brillante dans ce moment qu'Argow fut transporté; la fougue de son caractère ne lui permettait jamais aucune réflexion : il franchit donc l'espace; se trouva à côté d'elle sur le prie-Dieu, et mu par le rapide changement d'idées que ce spectacle inattendu avait excité : « *J'ai besoin de prier aussi!...* » dit-il avec la voix d'un homme fortement exalté.

Annette jeta un cri et resta stupéfait en voyant Argow agenouillé. Cette apparition pouvait rentrer dans la classe des présages qui avaient toujours accompagné cet être extraordinaire; il y avait, dans cette aventure quelque chose de frappant.

— « *Je priais pour vous!...* dit-elle, car vous n'avez jamais rien vu sur la route des cieux; vous n'avez jamais cherché à y lire, vous n'êtes pas religieux! enfin, je m'en suis aperçue tout à l'heure, et je demandais à Dieu qu'il vous convertît. Ah! ne comptez pas être l'époux d'une créature que vous n'accompagneriez pas dans l'autre vie comme dans celle-ci. Vous avez mis entre nous une éternelle barrière dès aujourd'hui : l'âme d'un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d'un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonnerait ma vie si l'homme que je prendrais pour guide m'abandonnait un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m'égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien... Que vous m'avez fait mal à l'église!... Oh, soyez religieux!...

— Annette, Annette!.. que me demandez-vous!.. s'écria Maxendi étonné du sublime reproche de la jeune fille.

— Comment!... reprit-elle, à votre exclamation on dirait que cela est impossible, et que vous n'auriez jamais fréquenté les sacrements?...

— Jamais!... répondit-il.

— Jamais? répéta-t-elle avec douleur, quoi! les voûtes d'une église ne vous ont donc point révélé quelque secret sublime?... et votre cœur n'a pas tressailli quand vous entendîtes, il y a un moment, une assemblée d'hommes s'écrier : *O mon père!...* sous les voûtes de ce temple bâti par l'homme, mais habité par Dieu?...

— Je n'y suis entré que pour vous y voir!...

— Avez-vous communié quelquefois?...

— Jamais!...

— Êtes-vous chrétien?...

— Je ne sais...

— On ne vous a donc jamais parlé de Dieu!...

— Jamais!...

Annette se tordit les bras et les leva vers le plafond. « Grand Dieu!... s'écria-t-elle, et des larmes sortirent en abondance de ses yeux, ah! ta bonté céleste me découvre l'abîme! M. de Durantal, sortez! et ne nous revoyons plus!... jamais... oh! non, jamais!... ou devenez plus grand que vous n'êtes; courbez votre front à terre, et, quand vous aurez adoré Dieu, vous pourrez le relever mille fois plus fier pour recevoir l'hommage de toutes ses créatures!... sinon ne me revoyez plus jamais!...

Argow était immobile; elle le regarda et lui dit : « Non, jamais!... car vous auriez le pouvoir, peut-être, de me faire tout abjurer pour être votre compagne; je vous crois un être bon, un honnête homme... »

A ces mots, il se fit dans le corps du pirate un tremblement et un frisson qu'il prit pour celui de la mort; ces deux phrases: *Je vous crois un être bon, un honnête homme*, prononcées par cette jeune fille en larmes, lui soulevèrent le rideau qui lui cachait sa vie passée, et il se regarda avec horreur...

— Alors, continua-t-elle, je vous montre le danger que je cours, et je m'en fie à vous pour m'en garantir. Cependant je priais tout à l'heure, et vous avez senti le besoin de prier aussi... Ah! monsieur, si une voix secrète vous a fait précipiter sur cet oratoire, oh! écoutez-la toujours!.. suivez ses avis, et bientôt nous parlerons peut-être le même langage!... alors... oui, je l'espère... vous avez une belle âme, et.... oh! j'étouffe.... sortez, sortez!...» Annette était comme égarée; Argow était stupéfait, et il obéit par un mouvement machinal des sens. Il sortait, lorsqu'il se sentit arrêté par une main divine;.... il tressaillit, se retourna, et vit Annette éplorée : elle appuya sa tête sur son épaule, ce qui lui imprima comme du feu, et d'une voix lamentable, elle lui dit : « Convertissez-vous!... »

Il y avait, dans ce cri, tant de choses, il y apparaissait tant d'intérêt, qu'Argow sentit dans ses entrailles quelque chose qui frissonnait, et une voix intérieure de conscience qui murmurait : « Convertissez-vous!.. ou ne la revoyez jamais!... »

L'idée de faire le malheur de cette créature céleste le fit penser profondément, et cet être, qui avait vu mourir tant d'hommes froidement et sans sourciller, pâlit devant une jeune fille!.. il pâlit, et naguère une jeune fille mourante ne lui avait arraché [1] qu'un sourire de joie et de vengeance, un

[1] Mélanie de Saint-André, dans le *Vicaire des Ardennes*, se traînait aux pieds d'Argow, et il riait de sa douleur.

sourire satanique. Il s'arrêta, la contempla, et lui dit, en pressant sa main : « Adieu !... » Mais, à ce mot, toutes les conséquences qui en dérivaient se déroulant à son esprit, il ajouta, mu par un reste de cette férocité qu'il déployait jadis : Adieu, toi qui en aimant as le courage de regarder l'opinion religieuse de celui que tu voudrais aimer... adieu! car tu n'aimeras jamais !... »

Annette sentit ses jambes défaillir, elle tomba le visage contre terre, s'évanouit, et ne se releva que pour se trouver en proie à une violente fièvre.

CHAPITRE XII.

La secousse qu'Annette avait ressentie était si violente et avait porté sur tous ses sentiments à la fois d'une manière si cruelle, qu'elle fut obligée de garder le lit plusieurs jours, et le médecin déclara qu'elle était réellement malade.

Sa mère vint s'établir au chevet de son lit. Alors, sans qu'Annette le sût, M. de Durantal ne manqua pas un seul jour à venir au salon causer avec le père Gérard, et il apprit même le piquet pour faire la partie du bonhomme... Argow apprendre le piquet !... Le bonhomme Gérard était dans l'enchantement de se servir de la voiture de M. de Durantal, d'aller dîner chez lui, de le voir si assidu, et souvent il se disait avec orgueil : « C'est mon gendre !... »

Les refus d'Annette n'entraient pas dans l'esprit de son père, il la grondait quelquefois, même sérieusement, chose qui, jusque-là, lui avait été impossible. Un soir, il vint auprès du lit d'Annette, et lui dit : « Ma fille, M. de Durantal est dans le sa-« lon, il n'a jamais osé venir te voir, il ne l'a pas de-« mandé, il paraît qu'il faut que l'ordre vienne de toi : « pourquoi mon Annette ne le voudrait-elle pas?... »

A ces mots le visage pâle d'Annette devint presque rose, elle regarda sa mère; et, par un geste rempli de terreur, elle s'écria doucement : « Ne cessera-t-il de me tourmenter ! » M. Gérard tomba dans un profond étonnement, et ses deux grands yeux ronds essayèrent de peindre une pensée extraordinaire.

— « Ma mère, dit Annette, quand M. Gérard fut sorti, s'il ne cesse de venir, il m'entraînera dans un affreux précipice. Je ne le hais pas ! mais je ne l'aime pas assez encore pour quitter mon Dieu !... Oh ! non, Dieu est immuable, et les hommes changent !... je l'ai déjà trop vu ! Que l'on élève une barrière entre nous !... Un impie !... » Elle retomba sur son lit, et ne parla plus après avoir répété une seconde fois : « Un impie ! »

M. Gérard ayant apporté à Argow la réponse d'Annette, Argow cessa d'aller chez M. Gérard, et alors le bonhomme vint tous les jours dîner à l'hôtel de M. de Durantal qui, par ce moyen, eut des nouvelles de la jeune fille.

Annette, au bout de quelques jours, se trouva mieux, se leva et entra en convalescence. Dès-lors on ne lui parla plus de M. de Durantal, ainsi qu'elle l'avait voulu ; et, de son côté, elle garda sur lui le plus profond silence, si bien que l'on eût dit qu'elle ne l'eût jamais vu. Elle fut plus que jamais assidue à l'église, et, pour se donner tout entière à ses méditations religieuses, elle abandonna même l'étude de la musique, art qu'Annette commençait à trouver trop profane.

Argow ne manqua jamais un seul jour de se trouver à l'église, et il avait la singulière délicatesse de se placer de manière à n'être pas aperçu d'Annette.

Mademoiselle Gérard devint de plus en plus silencieuse; la pâleur de son teint, loin de diminuer, parut augmenter.

Enfin, un jour, étant à table, elle dit à voix basse : « Je souffre ! » Ses parents accueillirent en silence cette parole empreinte de tristesse. Le soir, sa mère fit un effort pour obtenir d'elle que M. de Durantal fût reçu, elle s'y opposa constamment, et son système de sévérité devint tel qu'elle refusa à son père de chanter une romance qui parlait d'amour.

Séparée du reste du monde, elle commença à vivre ainsi, par avance, dans le ciel.

Ce fut à cette époque qu'en France les missions commencèrent à faire assez de bruit pour que les missionnaires fussent admis à venir à Paris essayer sur le peuple de la capitale l'effet de leurs discours. Une mission fut annoncée à l'église où allait Annette, et l'on doit juger de l'intérêt qu'elle y prit quand on saura que le curé annonça que ce serait M. de Montivers qui prêcherait. A ce nom, Annette, ne doutant pas que ce ne fût son instituteur et son père en Dieu, témoigna la plus vive joie.

Attendu avec impatience, le jour où M. de Montivers devait prêcher arriva bientôt. Ce jour fut une véritable fête pour Annette, elle se para et fut une des premières arrivée à l'église, et placée.

Que par l'imagination l'on se représente le lieu de la scène : une des églises les plus simples et la moins ornée de la capitale ; mais ayant par cela même un caractère imposant, en ce qu'elle offrait moins de sujets à la distraction, et que sa pauvreté présentait un contraste avec la grandeur des idées qui s'agitaient sous cette chétive maçonnerie. Cette église ne suffisait point à la foule : une nuée de Parisiens attirés, soit par la nouveauté du spectacle, soit par l'envie de trouver ridicule le saint orateur, représentait, sauf les sentiments, une de ces assemblées

de l'Église primitive. Un silence étonnant régnait. Aucune pompe religieuse n'ornait l'autel, il était couvert même de toiles vertes, et un crucifix, placé devant la chaire, faisait briller à tous les yeux le sublime spectacle qu'il offre à la pensée d'un chrétien. On attendait avec impatience, tous les yeux se fixaient sur la sacristie d'où devait sortir l'orateur sacré ; le jour était faible, et les cœurs involontairement recueillis.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit paraître un homme de trente-cinq ans, les yeux creux, les lèvres pâles, les joues livides ; sa démarche est grave, son costume imposant de simplicité. A peine a-t-il paru qu'il a imprimé une si haute idée de lui-même que telles paroles qu'il prononce on s'attend à des paroles extraordinaires : cet homme est l'abbé de Montivers, abattu par les jeûnes, les prières et les obligations de son divin ministère.

Il monte en chaire, regarde l'assemblée, y plonge ses regards à plusieurs reprises, et, dédaignant les prières qui commencent ordinairement les sermons, il s'écrie :

« Mes frères, parmi vous tous, il n'y a pas deux êtres qui soient venus avec un sentiment pareil, entendre la parole sainte : espérons qu'en sortant vous aurez réuni vos cœurs dans une seule pensée, et que j'aurai excité chez vous l'amour du ciel !... Écoutez-moi donc, non comme un homme, car à ce titre, je dois être sujet à l'erreur, mais comme un faible instrument employé par l'Éternel pour servir ses desseins, et dont il fait résonner les cordes sous sa main sacrée. Esprit céleste ! dont le moindre des rayons qui environnent le trône a rempli l'univers de lumière, daigne donc m'assister et me révéler les secrets de la Majesté sainte ou de la bonté touchante. »

Ayant dit, il s'arrête pour reprendre avec une émotion visible :

« Mes frères, une vierge pure, marchant avec humilité dans le sentier des vertus, soumise à Dieu, craintive, bienfaisante, vivait naguère. Elle était belle, et la Providence s'était plu à prodiguer à celle qui avait les beautés de l'âme et l'amour des choses célestes, tout l'aimable cortége des gracieuses perfections du corps. Elle fut aimée d'un homme indifférent en ses opinions et sourd à la voix de Dieu. Cachant avec adresse ses sentiments irréligieux à celle qu'il adorait, il réussit à lui plaire, elle l'aima. Cheminant à pas lents dans ce chemin si fleuri que l'on parcourt au commencement de la vie, ils s'aimèrent sous les yeux de leurs parents qui virent avec joie les prémices d'une union si touchante et si belle. Ainsi l'on pensait sur la terre, et cependant, dans les cieux, les anges tremblaient à l'aspect d'une âme candide et brillante du feu céleste, souillée par le contact du proscrit d'Éden.

« On vit ces deux êtres approcher des autels, et le sacerdoce reçut et confirma leurs serments. Figurez-vous la joie du banquet, cette seule fête mondaine à laquelle l'Église sourie avec plaisir ! Admirez la contenance de cette vierge pure, et les regards mutuels de l'époux et de la fiancée, doux regards qui, malgré leurs secrètes joies, sont compris de tout le monde. Y a-t-il un visage chagrin ? Quel homme ne contemplerait avec volupté le charme qui résulte du tableau de ces deux êtres unis au printemps de leur vie ? Toutes les beautés s'y réunissent, toutes les fleurs de la vie s'épanouissent sous une brise de joie et de plaisir. *Ils semaient la terreur !...*

« Il a traîné cet ange d'amour dans l'iniquité, elle est morte dans l'impénitence finale, ses belles formes se sont souillées, elle est devenue noire ; en vain elle a étendu ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle a fait sortir d'entre ses joues flétries une parole digne de son premier âge, celui qui disait : *Dieu n'est pas !* était là, il dardait son œil corrupteur, et ces deux squelettes sont la proie des remords, comme ils furent celle des voluptés criminelles. Ils brûlent, ils brûleront toujours !...

« Qui de vous, chrétiens, ne fut le fiancé d'une âme belle, pure, vierge et saintement candide ? Qui de vous ne l'a vue, dans son printemps, brillante d'affections pures et généreuses ? A quelle époque en êtes-vous de votre mariage avec elle ?.... Frappez vos cœurs, et regardant à votre conscience, voyez jusqu'à quel point les saintes eaux d'une confession peuvent faire reprendre à votre épouse de gloire la blanche tunique qu'elle a portée jadis, et que les crimes et les passions, enfants de la chair, ont souillée. S'il était ici un coupable, personne, pas même moi, n'oserait lui jeter la première pierre. Vous avez tous, tous !... à vous reprocher d'avoir jeté des taches sur votre robe, sur la toge céleste ! *Quis non peccavit?* Ne semez donc plus la terreur !...

« Arrêtez !.... c'est une voix divine qui vous en conjure ! Regardez en arrière, et feuilletez votre livre de vie....

« Toi, tu as interprété les lois en ta faveur, tu as gagné un injuste procès, et ruiné une famille. Toi, tu as trahi ta patrie. Vous, vous l'avez vendue. Toi, ayant promis à ton épouse foi et honneur, tu l'as délaissée. Vous, arguant des fautes de votre mari, vous vous êtes justifiée à vos propres yeux d'une vie de licence. Toi, un soir, furtif, quand ton oncle fut mort, tu tournas les yeux vers le bois dépositaire de ses volontés, et, saisissant un testament que le vieillard crédule et séduit par tes sem-

blants de franchise t'avait lu, tu l'as trouvé trop onéreux; tu as approché une bougie, et à l'instant il a été consumé. Avec la mémoire de l'homme juste ont péri les bienfaits qu'il devait répandre, et dont l'espoir avait adouci sa mort.

« Ce sont peccadilles !.... vous n'en passez pas moins dans le monde pour sages et honnêtes : vous allez en voiture, on vous voit à la messe, vous n'avez fait banqueroute à personne, excepté à Dieu ! et, bah ! Dieu est un créancier obligeant, il ne parle pas !... Il parlera, mes frères, il parlera, la vengeance dans la main, et la colère dans les yeux !... Il parle déjà; car votre conscience gronde; j'en suis certain !...

« Trouvez-vous ces traits trop tranchants?..... Mais, ici, quelqu'un a insinué, par des manœuvres adroites, à un vieillard, que ses neveux ne l'aimaient pas; et, après dix ans, il a fait éclore un testament, perdant ainsi sa vie future pour quelques sous de rente pendant quelques instants d'une vie précaire. Mais ici quelqu'un a refusé sa porte à des parents pauvres ou peu nobles, sous prétexte qu'ils étaient ennuyeux. Mais l'un de vous a été solliciter les juges, a envoyé vers eux sa femme parce qu'elle était jolie; c'est elle qui a débité les arguments qui devaient égarer la justice, on a donné des fêtes, et, à force de soins et de démarches, vous avez étouffé une affaire fâcheuse. Toi, là-bas, si par un regard tu pouvais tuer, à la Nouvelle-Hollande, un homme sur le point de périr, et cela sans que la terre le sût, et que ce *demi-crime*, dis-tu dans ton cœur, te fît obtenir une fortune brillante, tu serais déjà dans *ton* hôtel, dans *ton* carrosse; tu dirais : *Mes chevaux, ma terre* et *mon crédit !* tu n'hésiterais pas à répéter : *Un homme d'honneur comme moi!* Vous, plus loin, ayant une pièce fausse, vous l'avez noyée dans vingt bonnes, et vous en avez infesté le commerce. Il y a ici un millier de crimes dont on ne se doute pas !... et l'on marche toujours dans la vie sans se retourner !... On marche,... où ?... à la mort éternelle !...

« Bah ! peccadilles! les anges ne tiennent pas registre de cela, ils n'ont pas le temps, et puis, dites-vous, Dieu est si bon!...

« Parlerai-je de ce qu'on appelle dans le monde des crimes? interrogerai-je celui qui marche tête levée et qui a empoisonné ses parents? car malheureusement les lois de la terre n'atteignent pas tous les coupables, et, par la finesse de certains qui sont découverts, on frémit de tout ce qui peut arriver... Dieu me garde de soupçonner qu'il y ait ici un tel coupable !...

« Mais, quelque cruels que soient ces crimes, il se commet mille atrocités sociales dignes de ce nom ! Je m'arrête, mon indignation est trop forte, et je tremble !... Adorons Dieu, mes frères, recueillez-vous pour écouter la voix qui vous parle, car elle est d'accord avec cette voix intérieure qu'une main divine fait gronder dans vos cœurs.

« Croyez-vous échapper à Dieu après votre mort, quand vous ne lui pouvez échapper de votre vivant ?... Sur la terre, vous êtes encore à vous ! Hé bien, voyons si vous pouvez éviter ce Dieu que vous relégueriez au loin s'il vous était possible, et dont les temples vous fatiguent au milieu des villes. Coupables, cherchez un asile !...

« En ce monde vous pouvez encore marcher, aller dans de sombres cavernes, mais dans peu, dans peu, m'entendez-vous? vous ne verrez que la lueur de son visage, elle emplira les mondes, et rien ne pourra vous cacher. Mais essayez seulement de ne pas reconnaître cette lumière dans cette vie, tâchez de dérober à vos idées le lien qui les rattache toutes à l'idée première dont elles émanent, secouez Dieu ! Je vous en défie !... Mais essayons !...

« Admirez un vaste effort de l'homme, une basilique immense ! elle n'est grande que parce qu'à votre insu vous concevez mieux l'immensité par un de ses fragments, l'infini par un immense fini : là, vous touchez Dieu comme un vaisseau touche dans l'océan un grand rescif. Entrez dans une vaste forêt ! au crépuscule, qu'elle soit épaisse et que ses arbres forment une colonnade végétale, et tâchez de ne pas trembler, car ce sentiment est le premier principe de la prière; prenez garde ! vous vous prosternez alors devant toute la nature représentée par cette voûte de verdure, là vous touchez encore à Dieu. Enfin, marchez ! vous avez les fragments d'un mouvement imprimé; par qui ?... par vous... à qui? à vous... Prenez garde à vos pas ! ils touchent à l'idée de Dieu ! Prenez donc garde à tout ! car Dieu est dans l'eau que vous buvez, et dans le pain et partout ! Aimez ! et vous aurez un peu le sentiment du Ciel !... Enfin, quoi que vous fassiez, Dieu, et toujours Dieu, vous accable : c'est une idée vivante, le sommaire des idées de l'homme ! et une main puissante, sans chercher des caractères, comme vous, l'a imprimée dans un livre éternel : LA NATURE ! elle s'y lit pour qui n'est pas aveugle : levez les yeux, et les cieux vous parleront plus haut que moi. Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fût-ce que d'avoir vendu à faux poids et mal mesuré! ne fût-ce que d'avoir ri du malheur d'autrui !... »

Ici l'orateur chrétien fut interrompu. Un bruit inusité se perpétuait en un coin de l'église : c'était l'endroit où se trouvait Annette. Un homme, placé dans un angle, pleurait à chaudes larmes : toute l'assemblée, émue et interdite, le regardait avec peine; il s'efforçait de cacher son visage et ses pleurs :

cet homme était Argow; les dernières paroles de M. de Montivers avaient éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espérait plus de pardon. Annette le reconnut : cette douleur influa sur son âme, et cette douce vierge formait par sa piété, et Argow par son désespoir, un tableau trop frappant pour que ceux qui entouraient ces deux êtres n'en fussent pas surpris. Argow était dans un état moral trop violent pour s'apercevoir de l'attention générale dont il était l'objet. Madame Gérard quitta sa place, fut à lui, et lui dit : « Cachez-vous dans le confessionnal !... » Il y entra comme par instinct, et l'assemblée ne fut plus distraite.

« Or, mes frères, continua M. de Montivers avec une énergie toujours croissante, avez-vous fortement réfléchi au peu de durée de notre existence et à l'éternité de notre seconde vie ?... avez-vous jamais pensé qu'un peu de privation ici-bas, un peu de peine, vous obtiendraient une félicité éternelle ?. . . . . »

Nous n'achèverons pas de donner l'éloquent discours de M. de Montivers : qu'il nous suffise de dire que de longtemps les voûtes de cette église n'avaient résonné sous l'effort d'une voix plus pure et plus agréable au ciel; qu'après ce début terrible, on entendit la parole sainte redevenir onctueuse et compatissante, et qu'à la crainte elle fit succéder l'espoir.

Cette prédication produisit le plus grand effet sur l'assemblée; mais rien n'était comparable à ce qu'elle enfanta dans l'âme du plus criminel des hommes, et à ce qu'elle fit par contre-coup sur le cœur d'Annette. Cette jeune fille n'était atteinte en rien par les menaces du prédicateur; mais le changement subit de M. de Durantal rendit cette scène terrible pour elle. L'être qu'elle refusait pour époux, à cause de son impiété, acquérait à ses yeux une grandeur et un éclat magiques, par cette conversion subite. Une joie céleste s'éleva dans son âme en pensant que l'amour qu'il avait pour elle était la cause première de sa présence à cette heureuse prédication. Elle se voyait la source de son salut. « Il tiendra tout de moi, se disait-elle, les fleurs dans la vie, car j'en sèmerai partout sur ses pas; et les fleurs du ciel, car c'est moi qui, la première, aurai tressé sa couronne céleste en l'amenant ici. »

Quand le prédicateur descendit, et pendant que la foule s'écoula, il fut arrêté, au moment où il passait, par Argow, en larmes et dans un état pitoyable. « Arrêtez, par grâce, disait-il, ô mon père ! arrêtez, écoutez-moi, j'étouffe !... »

M. de Montivers entra dans le confessionnal, Argow s'y précipita, et Annette et sa mère restèrent dans l'église. Annette pria avec plus de ferveur qu'elle ne l'avait jamais fait. Elle priait les anges intercesseurs, et Dieu de pardonner au repentir... Jamais plus céleste voix d'âme ne parvint au ciel. Elle intercédait pour un amant, pour un époux, et son âme était remplie d'autant d'amour pour Dieu que pour sa créature.

L'église retentissait de sanglots et de paroles entrecoupées : les exclamations foudroyantes et le silence subit de M. de Montivers annonçaient les choses les plus graves. Au bout de deux heures qui ne parurent qu'une minute à Annette, M. de Montivers s'élança hors du tribunal avec les marques de la plus profonde horreur, en laissant M. de Durantal évanoui... « Secourez-le, » dit-il, et il disparut épouvanté.

Annette, rapide et légère, courut et releva Argow; en le relevant avec peine, elle aperçut que ses cheveux, au sommet de la tête seulement, avaient blanchi tout à coup : elle tressaillit! La jeune fille donna le bras à ce redoutable et terrible corsaire qu'une parole avait comme anéanti; il s'appuya sur le bras d'Annette sans la voir, et comme s'il n'existait plus pour lui ni terre ni humains. Annette se garda bien, toute faible qu'elle était, de se plaindre du poids qu'elle portait : elle en était fière !...

M. de Durantal arriva en proie au plus violent tourment jusqu'à la porte de la maison d'Annette : là, il la regarda, poussa un cri en la reconnaissant, et s'enfuit avec rapidité comme s'il eût rencontré un objet terrible. Cette action plongea Annette dans le plus profond étonnement.

Elle rentra et fut pendant huit jours sans apercevoir l'ombre de M. de Durantal. Alors ce fut elle qui se mit à la fenêtre pour savoir ce qui se passait dans la maison voisine : nul mouvement, tout y semblait mort. Elle envoya son père demander des nouvelles de M. de Durantal; on répondit que monsieur n'était pas malade, mais qu'il était impossible de le voir.

Cette réponse causa une vive inquiétude à Annette; elle commençait à voir l'étendue de l'attachement qu'elle avait pour cet être extraordinaire, et elle frémit en s'apercevant de l'immensité du sentiment qu'elle contenait dans son âme, et qui, à son insu, était plus immense encore qu'elle ne l'imaginait.

Le lendemain, elle l'aperçut à l'église; elle admira comme un beau spectacle, comme le plus beau qui pût s'offrir à des yeux humains, Argow en prières : ce visage avait, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur, mais, en même temps, d'inspiration qu'aucune parole humaine ne saurait dépeindre. Les sublimes idées du grand peintre qui traça la figure de saint Jean, dans Patmos, se trouvaient dans les traits de

M. de Durantal; mais il y apparaissait de plus une douleur éloquente et profonde qui saisissait l'âme. Annette regardait cette prière et cette absorption comme son ouvrage, elle y applaudissait, et son âme se réunit à celle *de son époux de gloire*[1] avec une franchise, une exaltation, et par un élan impossibles à rendre. Qu'on se figure deux chérubins prosternés devant le grand autel et combattant d'amour dans leurs hymnes sacrées, et l'on aura l'idée de ces deux êtres dans l'enthousiasme de leurs prières.

Au sortir de l'église, Annette, sa mère et M. Gérard, entourèrent M. Maxendi, et lui demandèrent à le voir avec une telle obstination, qu'il y aurait eu, de la part d'un chrétien, de la dureté.

— « Je vous le demande, dit Annette, par l'amour du prochain. »

Il vint donc dans ce salon, et retrouva tout dans le même état. Il jeta un profond soupir en s'asseyant, et il regarda Annette avec une tristesse qui la gagna. Ce regard était celui d'un banni qui, ne devant jamais rentrer dans sa patrie, avant de quitter le dernier village, jette un coup d'œil, l'adieu du cœur à tout ce qui lui fut cher!..

La jeune fille eut l'âme serrée, et, venant à côté de lui, elle lui demanda de sa douce voix : « Pourquoi ai-je été si longtemps sans vous voir?... »

Il y avait, dans cette interrogation, toute la finesse, toute l'innocente coquetterie qu'une vierge, pure comme Annette, pouvait y mettre sans sortir des bornes de la décente tendresse ; il y avait de la bonté même. Argow n'y répondit d'abord que par un regard terrible, et il ajouta : « *Nous sommes séparés à jamais!...* »

Quel sens affreux la profondeur du jeu muet de sa figure et les sons de sa voix ajoutèrent à ses paroles! Annette frissonna et lui dit : « Vous me faites mal!... »

Il tressaillit à son tour, la regarda, et vit briller tant d'amour sur sa figure, que son expression de douleur disparut pour un moment; mais, se levant bientôt, il s'en alla en disant : « Je l'aime assez pour la fuir!... » et il disparut.

Ces mystérieuses paroles étonnèrent M. et madame Gérard, gens qui avaient bien si l'on veut de ce qu'on nomme du bon sens, mais qui n'en étaient pas assez pourvus pour deviner de semblables énigmes. Annette avait recueilli ces paroles, et elles germèrent dans son âme.

Il était clair qu'il existait un grand obstacle, et ce qu'Annette trouvait d'aussi certain, c'est qu'il ne venait plus d'elle. Étrange contradiction de l'esprit de la femme! tant que mademoiselle Gérard avait été recherchée, et en quelque sorte poursuivie par Argow, elle s'était défendue de cet amour avec un soin qui pouvait passer pour de la répugnance, et maintenant que ce dernier semblait vouloir la fuir, l'amour dans l'âme d'Annette croissait avec une force étonnante. Annette s'en remit là-dessus, comme elle faisait pour tout, à la divine Providence de celui qui entend la voix d'un insecte et les accents des sphères célestes.

CHAPITRE XIII.

Cependant, l'éloignement que M. de Durantal manifestait pour Annette devint si frappant de jour en jour, qu'elle résolut d'en savoir la cause, et de même que naguère Argow avait sollicité une explication d'Annette, afin qu'il y eût une parité complète, Annette voulut apprendre de M. de Durantal quel motif l'éloignait d'elle. Son amour-propre de femme lui semblait compromis, et à la fin elle s'inquiéta véritablement.

Un soir, elle sortit de l'église en même temps que Maxendi, elle marcha à ses côtés, et ressentit une vraie douleur en voyant qu'il ne faisait aucune attention à elle. Néanmoins elle continua et l'accompagna en silence jusqu'à la porte de son hôtel. Arrivée là, elle frappa, et lorsqu'on eut ouvert, elle poussa la porte, se rangeant avec respect pour laisser entrer Argow. Ce dernier s'avança sans regarder Annette, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des appartements.

Là, M. Maxendi, se tournant vers elle, lui dit : « Jeune fille, j'ai fait tous mes efforts pour mettre un monde tout entier entre nous deux, pourquoi veux-tu le franchir? Tremble!... car tu fais battre toujours mon cœur du plus tendre amour qui fut jamais. Cet amour est notre perte!... Va, retire-toi!...

— Je ne me retirerai pas, dit Annette, votre repentir vous a lié à moi, et je veux savoir quel monde est entre nous!... Je n'ai pas ainsi déposé toutes les convenances, en vous suivant jusqu'ici, pour ne pas vous entendre.

— Eh! tu veux donc que l'orage te brise!... Oh! dites-moi, m'aimez-vous assez pour tout oublier pour moi, pour quitter parents, amis, patrie? » Annette se tut.

— « Savez-vous, continua Argow, que notre amour ne sera pas cette passion gaie et folâtre dont je rêvais naguère les délices? ce sera un amour profond, il est vrai, grand et sublime; il aura ses pieds sur la terre, mais sa tête sera dans les cieux; et nous pleurerons souvent! Unir sa destinée à la

[1] *Hic erit sponsus gloriæ.*

mienne, Annette, c'est unir la plante délicate et pure qui porte le parfum le plus céleste, avec celle qui ne verse que des poisons. Unie à moi, Annette, vous vous souilleriez comme l'âme dont a parlé M. de Montivers. Je ne suis plus digne de vous, et la vérité, en se montrant à moi, a emporté tout mon bonheur. Ah! quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s'allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connaître ni la paix, ni le repos! Elle serait sans asile, sans foyers, repoussée partout à cause d'un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réprobation. Comme la femme de Caïn, elle me suivrait dans les larmes et dans un perpétuel enfantement de rage et de malheur; elle verrait toujours le ciel d'airain, la terre deviendrait aride sous ses pas,... et ceci n'est rien!

— Non, dit Annette, en l'arrêtant, ceci n'est rien; car ceci n'arrêterait pas Annette!... »

Cette phrase, dite avec calme et résignation, fit une impression si grande sur Argow, qu'il regarda Annette, et tressaillit à l'aspect de l'amour qui éclatait sur son visage.

— « Eh bien! reprit-il, avec une énergie terrible, écoutez la suite! et voyez si votre courage y tiendra : je ne vous ai dépeint que notre destinée terrestre; mais songez que, tout en apportant en dot une couche nuptiale trempée de sueurs, vous aurez un cœur qui tremblera à chaque regard que vous jetterez sur moi. Dans la nuit vous serez effrayée d'un terrible sommeil qui sera troublé par tout ce que les remords ont de plus affreux; je vous montrerai les ombres sanglantes que je vois et qui m'étouffent; votre âme recevra des confidences qui rendront chaque nuit une nuit de crime, et vos mains délicates ne seront occupées qu'à tarir la sueur froide de mon front! Voilà mes nuits!... Voulez-vous de mes jours?...

« Sans cesse je prie! sans cesse je pleure! je n'ose regarder le ciel, la nature entière m'accuse, et la prière, les privations ne me paraissent jamais assez sévères!...

« Oh! ce n'est rien encore! Avec cet enfer ici-bas, je vous apporte aussi l'enfer véritable : votre époux ira avec les millions de damnés pousser des cris de rage, voguera sur les feux éternels, et rien, rien ne pourra me racheter pour l'Éden céleste : voulez-vous m'aimer maintenant?...

—Oui, dit Annette. Je ne le veux pas, reprit elle, car ce n'est pas l'effet d'une volonté : il faut que je vive, et pour vivre il faut que je sois à vos côtés. J'en aperçois maintenant une plus grande obligation : coupable, il faut que je vous embellisse cette vie. Eh! que lui restera-t-il donc à celui qui a forfait, si, perdant la vie future, on ne lui rend pas moins amère cette vie terrestre? Partout où vous serez, je trouverai cet asile paré de douceur si vous m'aimez. Non, vous ne parcourrez pas toute cette vie avec moi sans rapporter au ciel un gage de repentir : jamais la colombe n'a parcouru la mer sans trouver une branche de myrte pour décorer son nid, et nous chercherons ensemble à calmer le Tout-Puissant. Si la terre vous refuse du feuillage, parce que vous l'avez trahie; je suis innocente, je lui en demanderai, elle m'en donnera, et je vous l'apporterai. Si l'on vous dénie un asile, je me présenterai la première, je séduirai les cœurs parce que c'est pour vous que je prierai, et je cacherai la marque de votre front sous les boucles de mes cheveux; car je vous introduirai en vous couvrant de mon corps.

« Jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne sera pas stérile, je n'aurai point de douleur, encore moins de la rage, parce que je serai à vos côtés, mon cher époux, et la paix, le repos, l'innocence viendront à vous, parce que je serai à vos côtés!... Vous ai-je dit assez que je vous aimais? Maintenant, voulez-vous en savoir davantage? comme je vous aime maintenant je vous aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre rang : la beauté, le langage, la tendresse, rien de cela ne me séduit. Je vous aime, parce que vous êtes le seul être que la nature m'ait donné pour compagnon; je le sens... Les sentiments que je viens d'exprimer ne me nuiront même pas, parce que, depuis que nous nous sommes vus, vous êtes devenu pur et céleste, et je parle à mon compagnon dans le ciel comme sur la terre. »

Pendant ce discours, il régnait dans l'attitude, les manières et sur le visage d'Annette, une majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence qui réalisait en elle tout ce que l'on songe d'un être descendant d'un monde meilleur, pour expliquer aux hommes les ordres du Dieu vivant. Il y avait de plus cette conscience de vertu qui repousse toute interprétation basse, des paroles surhumaines qui venaient de sortir de ses lèvres enflammées.

Argow la contemplait avec une horrible fixité. Un tel dévouement lui donnait, de l'espèce humaine, une idée bien opposée à celle qu'il en avait prise lorsqu'il coulait à fond un bâtiment chargé de passagers, et qu'il riait en voyant leurs mains tendues hors de l'eau avant de s'enfoncer à toujours.

— «Ah! s'écria-t-il, je ne dois point prétendre à me voir guidé dans la vie par un ange de lumière et d'amour tel que toi; je te profanerais par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que pour les baisers des anges, tes mains sont trop pures pour s'allier, en priant, avec des mains telles que les miennes!.... elles ont donné la mort!......

— Ha!... » Ce cri d'Annette était si perçant qu'il annonçait une révolution : en effet, elle s'évanouissait lentement comme une lampe qui meurt. L'ef-

froyable douleur qui saisit Argow, à l'aspect de cette touchante jeune fille, pâle et presque morte, était la première qu'il ressentait comme douleur d'âme. Qu'on songe à la force d'une première douleur!

Annette revint à elle, et les couleurs naquirent sur son teint comme l'aurore quand elle commence à poindre. Elle rouvrit les yeux, aperçut Argow, et voyant la terreur peinte sur son front, elle lui dit d'une voix renaissante : « La mort leur devait être justement donnée!... puisque c'est toi... Ah! ma tâche ne sera que plus belle si elle est plus pénible!... » Et revenant à elle tout à fait, elle ajouta : « Nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d'humilité, je prierai et pour vous et pour moi...

— Non, s'écria Argow, c'est t'aimer que d'avoir le courage de te fuir; car ce n'est pas tout, être cher et céleste, tout ce que je t'ai dit déjà, peu mesuré à tes forces, n'est rien : je me tairai cependant, parce que l'horreur d'un tel avenir ne doit pas être présenté à des vierges. Adieu!....

— Ah! dit-elle en le regardant avec une profonde terreur, qu'y a-t-il de plus effrayant dans le monde que ce que vous venez de dire?...

— Annette, la malédiction des hommes est plus terrible que celle de la Divinité, l'on peut espérer pour l'une, et l'autre est sans pitié...

— Ne peut-on fuir les hommes?... dit Annette.

— Eh quoi! vous me suivriez au désert, loin, bien loin? vous...

— Celle qui s'attache à l'être dont la main a donné la mort, peut, je crois, le suivre partout. N'y seriez-vous pas au désert? Que m'importe le reste!...»

Annette, épouvantée d'en avoir tant dit, baissa les yeux : des pleurs s'échappèrent avec violence d'entre ses paupières, et elle s'enfuit sans oser jeter un dernier regard sur M. de Durantal.

Telle affreuse que fût une pareille scène pour Annette, elle n'en resta pas moins constante dans le sentiment qu'elle avait avoué à Maxendi; bien plus, cette immense obligation qui lui était imposée l'enhardit à l'aimer : elle vit de l'héroïsme là où d'autres ne verraient peut-être que du malheur et un objet d'éloignement. En peu de temps son amour grandit et devint tout ce qu'il devait être, sublime et unique sur la terre.

Le caractère d'Annette excluait tout changement, alors qu'elle avait décidé de parcourir telle ou telle route; et dès qu'elle eut prononcé à Argow l'assurance d'un éternel attachement, rien dans le monde ne pouvait plus la faire dévier de son chemin d'amour.

Il y avait deux jours qu'elle ne l'avait revu depuis cette épouvantable confidence. Un soir, Annette travaillait chez elle à la douce lueur d'une lampe, la porte fit un léger bruit, elle se retourna et elle le vit à ses côtés.

— « Annette, dit-il en adoucissant les sons d'une voix qui fut toujours mâle et forte, je puis bien prier sans toi, demander pardon de mes fautes à Dieu; mais élancer mon âme dans les cieux, ah! je sens qu'il me faut la tienne pour ce pèlerinage. Ah! je viens, mon ange tutélaire, passer une heure auprès de toi, sentir la paix et l'innocence confondre mon âme dans la tienne, et monter dans le ciel à la faveur de ta précieuse vertu céleste. »

Annette le regarda; car à ce tendre discours elle ne reconnaissait plus l'homme d'autrefois : il y avait une onction, une douceur nouvellement écloses dans ce cœur qui, la veille encore, était dur et terrible même en son amour.

— « Qui ne vous aimerait pas? dit-elle... Venez!... » Elle lui montra un fauteuil près de son piano, et elle se prépara à jouer. « Eh! comment, dit-elle en souriant comme doivent sourire les anges, eh! comment avez-vous fait pour entrer dans cette chambre, où nul homme ne pouvait venir?... dites.... répondez?... On vous aime et voilà tout. »

Ici, dans cette réponse, pour la première fois, Annette déployait cette amabilité de caractère, cette finesse qui la rendait la plus jolie des femmes. En parlant, son visage, ses gestes, brillaient d'un charme gracieux indéfinissable; il faut se souvenir d'une femme, que par hasard l'on rencontre, dont chaque mouvement est une grâce, et se dire : « *C'était ainsi.* »

Annette joua comme devait jouer Annette; elle pouvait n'être pas d'une grande force, mais malheur à celui qui n'aurait pas tressailli en l'entendant! car s'il avait un cœur, il serait de pierre. L'extase qui s'emparait d'elle en priant, passait dans son jeu, et rien n'était indifférent sous ses doigts. La note la plus insignifiante avait un caractère de douceur et un charme indescriptible. Un poëte a célébré l'accord de la musique, de l'amour et de la religion; en chantant cet accord, il chantait d'avance, et sans la connaître, Annette, la plus jolie de cette terre!...

Quand elle eut fini, elle contempla M. de Durantal qui était comme enseveli dans une méditation, il écoutait les derniers sons comme s'ils duraient encore!... « Eh bien! dit-elle, quand on pouvait avoir ce simple et pur plaisir d'entendre de la musique et ce qu'on aime, comment allait-on en mer courir des dangers? Que cherchiez-vous?... Le bonheur?... Eh! monsieur, vous étendiez trop le bras, il est plus près de nous qu'on ne le croit. M'écoutez-vous?... »

Rendre ce regard, cette attitude, qui le pourrait?

Annette vint se mettre à côté de M. de Durantal, et, lui donnant un léger coup sur la main par laquelle il tenait sa tête, elle la dégagea pour pouvoir le contempler en face, et lui dit : « Voulez-vous bien me sourire quand je vous parle !... »

Il sourit en effet pour la première fois de sa vie avec cet abandon, cette naïveté, cette franchise qui ne se trouvent réunis que dans le premier âge, alors que l'on aime pour la première fois ; mais dans ce sourire il y avait un regret, et ce regret le rendait mille fois plus touchant.

Cette scène charmante, au milieu d'une chambre qui semblait habitée par l'amour et tout ce que les sentiments humains ont de plus délicat : l'ordre, la sagesse, la recherche et l'amitié modeste et pure ; cette scène, disons-nous, était comme le prélude des mille autres scènes d'amour et d'innocence, dont les jours d'Argow et d'Annette devaient s'embellir : c'était comme l'aurore d'une belle journée ; et, lorsque Annette exprima cette idée, Maxendi répliqua :

— « Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage le soir !...

— Qu'importe l'orage ! dit-elle, s'il y a une nuit profonde et silencieuse...

— Annette, reprit M. Maxendi, vous souvenez-vous qu'ici, un soir, vous m'avez dit : « Séparons-nous !... » Ici donc, le soir aussi, moi, je vous dirai : « Séparons-nous !.... » Oui, Annette ; car tel bonheur que votre chaste union me présente, l'idée que je suis un homme indigne du pardon céleste s'offrira sans cesse à ma pensée ; une affreuse mélancolie sera toujours dans mon cœur, et vous ne trouverez rien en moi de ce qui doit charmer l'existence d'une fille aussi pure et aussi céleste que vous l'êtes.

— Mon cher monsieur de Durantal, est-ce que vous espérez vous faire répéter tout ce que je vous ai dit naguère ? oh ! non, je ne puis le redire ; car si j'avais su où devait m'emporter l'aspect de votre douleur, croyez qu'Annette se serait tue !... Je ferai à votre bonheur tous les sacrifices que peut faire une femme ; mais je ne ferai jamais celui de ma pudeur, car alors je ne serais plus femme. Ayez donc de la grandeur, monsieur, ne vous inquiétez plus du destin d'Annette, soyez un beau monument de repentir, et, comme un monument, laissez croître sur vous le lierre des murailles, il est trop heureux de partager un instant l'attention des admirateurs !... »

Argow, attendri par ces douces paroles, la regarda longtemps, et, sans doute, ses yeux avaient hérité de toute l'énergie de son âme ; car Annette s'écria : « Ce regard est la vie !... laissez-moi le recueillir. Oh ! celui dont l'œil a tant d'amour et de bonté n'est point un criminel !...

— Ou s'il est criminel, dit Argow, c'est celui qui aimera le plus sur la terre !... — Et qui sera le plus aimé, répliqua Annette ; car ne m'avez-vous pas fait ouvrir mon piano,... moi qui ne voulais plus exprimer l'amour ni par la musique, ni par le chant, ni..... Oh ! de tels regards font franchir bien des barrières !... »

Argow quitta Annette, il était comme enivré. Après une scène pareille, il ressentait en son cœur une tranquillité, une paix que ses remords troublaient toujours trop tôt, et alors Annette devenait, pour lui, un véritable besoin.

CHAPITRE XIV.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur le plus pur. Les scènes de cette vie d'amour et de joie offrent au pinceau des couleurs que bien des gens trouvent monotones, et de telles descriptions feraient reléguer cet ouvrage avec les romans de Scudéry et de l'Astrée. Alors nous nous contenterons de montrer Annette et Argow, cheminant dans le même sentier. Aux yeux des anges, la pure Annette guidait vers le ciel un être malheureux, néophyte de vertu, qui, à chaque pas, regardait sa douce compagne, en se demandant « quel droit il avait à cette heureuse alliance !... » et, à chaque pas encore, il lui disait : « Suis-je bien sur la route ? » S'essayant ainsi dans la carrière des justes, appuyés l'un sur l'autre, ce devait être pour le ciel un des plus touchants spectacles.

L'union d'Annette et de M. de Durantal n'était cependant pas encore décidée ; car madame Gérard, sur les avis de M. de Montivers, s'opposa, pour un temps, à leur mariage. En effet, ce saint homme, effrayé de la confession d'Argow, mais témoin aussi de son grand repentir, voulait s'assurer de la sincérité de celui auquel Annette allait confier le soin de son bonheur. Il avait même insinué à madame Gérard que sa fille pouvait risquer beaucoup pour l'avenir.

Les craintes de la mère disparaissaient cependant devant l'amour d'Annette, et les témoignages de la tendresse de M. de Durantal ; alors madame Gérard ayant confié à M. de Montivers qu'Annette était éprise au dernier degré d'Argow, et le bon prêtre ayant répondu : « S'ils s'aiment autant, unissez-les !... » Elle n'opposa plus de résistance au bonheur d'Annette.

Un jour Argow réussit, après bien des difficultés, à décider Annette, sa mère et M. Gérard, à venir entendre un concert spirituel : c'était aux Italiens, et pour la première fois, depuis trois ans, Annette

franchissait le seuil d'une salle de spectacle. Elle eut un mouvement de stupéfaction en se voyant au milieu d'une si grande foule; car il y avait beaucoup de monde, et Argow, ne pouvant entrer dans la même loge qu'Annette, se contenta de se promener dans le corridor.

A chaque morceau de chant, M. Maxendi accourait se placer derrière Annette, en passant la tête par l'ouverture ronde qui se trouve à chaque porte des loges. Là, il voyait une foule de personnes écouter la musique, en arrêtant leurs regards sur Annette, dont la mise simple, si bien en rapport avec le genre de sa beauté, attirait l'admiration. Cette unanimité lui causa un plaisir d'amour-propre, dont la vivacité commença à émouvoir son cœur et à le disposer à cet attendrissement qui saisit l'être tout entier.

— « Êtes-vous contente? demanda-t-il à Annette. — Non, répondit-elle. — Et pourquoi? — Parce que cette foule s'interpose entre nous, et qu'une heure passée en silence, mais passée à côté de vous, vaut tous les concerts du monde : rien, en fait de musique, rien n'est beau que la voix de ce qu'on aime.

— Ne parlez pas ainsi, vous allez me faire mourir, répliqua Argow.

— Il ne faut donc pas vous dire que ma mère consent à notre mariage, et que bientôt!... Annette s'arrêta. M. de Durantal était pâle, et ses yeux annonçaient que la simple annonce de ce bonheur était au-dessus de ses forces.

—Annette, ma chère Annette, dit-il à voix basse, épargnez-moi, je vous supplie... Annette pleura en voyant des pleurs rouler sur le visage d'Argow.

—Auriez-vous envie de rester ici avec cette idée? demanda-t-elle à M. de Durantal qu'elle voyait inattentif aux plus doux chants que le gosier d'une femme ait jamais modulés, car madame M*** chantait. — Oh! non, dit-il, partons, partons... »

Ils laissèrent M. et madame Gérard seuls, et s'en retournèrent à pied dans le Marais, savourant la douceur de traverser Paris, en proie à une confusion et à un bruit dont leur cœur offrait le plus grand contraste.

Le lendemain au matin, Argow était agenouillé dans son oratoire, et priait avec une ferveur sans exemple, quand tout à coup il fut interrompu par des éclats de rire immodérés. Il se retourna avec une extrême douceur, et comme alors il montra sa tête, le rieur rit encore plus fort : Argow reconnut Vernyct.

Maxendi attendit patiemment la fin de ce rire, et cette contenance de résignation, cette patience si peu en rapport avec le caractère du pirate, fut ce qui arrêta Vernyct.

— « Que diable fais-tu là?... dit-il, et comme ta figure est changée!...

— Qu'a-t-elle d'extraordinaire?... demanda Maxendi.

— Quand on t'aurait mis, répondit Vernyct, un cataplasme de nénuphar et de concombre sur le crâne pendant quinze à vingt jours pour t'ôter toute physionomie, toute idée, toute force, on n'aurait pas si bien réussi que toi avec ton air tranquille... Quelle lubie as-tu?...

— Vernyct, reprit Argow, je pleure mes erreurs, nos crimes, et j'en espère le pardon.

— *Per secula seculorum, amen,* répondit le lieutenant. Par le ventre d'un canon de vingt-quatre! es-tu fou?... Oh! mon pauvre capitaine! je vais faire dire des prières afin que le ciel te restitue ta raison.

— Vernyct, dit Argow, je prie le ciel qu'il te fasse voir le même jour que moi, et que tu te convertisses pour sauver ton âme!...

— Ventre-bleu! je veux que le diable m'emporte si jamais je change!... Quoi! ce serait vrai? le capitaine de *la Daphnis*, après s'être trompé, en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croirait que, s'il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *oremus*, allant à l'église, et fricassant des œillades au ciel!... Mille millions de diables! si tu es sauvé, je rirai bien. »

Cette idée fit encore une telle impression sur Vernyct, qu'il se mit encore à rire. Argow fut à lui, et lui prenant le bras avec douceur, il lui dit : « Vernyct, je suis ton ami, et cette considération devrait t'engager à respecter mes opinions, quelles que soient les tiennes.

— Oh! lui répondit Vernyct, reste comme cela! tu es vraiment à peindre : feu le père Abraham n'avait pas l'air plus pathétique! d'honneur, tu es touchant. Oh! qu'un homme comme toi est bien mieux avec un chapelet et un scapulaire, qu'avec un bon pistolet d'une main et une hache de l'autre!... Argow, une fois que ce que j'appelle un homme a mis le pied dans un chemin, en commençant sa vie, il doit, quand le ciel tomberait par pièces sur sa tête, le continuer courageusement. Nom d'un diable! si je puis, je mourrai entouré de soldats morts dans quelque combat, où j'aurai brûlé plus d'une cartouche, brisé plus d'un crâne et fendu plus d'un ventre! mon âme, si tant est qu'il y en ait dans mon pauvre corps, s'exhalera au sein de la destruction et du carnage, et si le cri de victoire retentit à mon oreille, je serai joyeux comme un équipage à qui l'on crie : « Terre, terre!... » après un voyage de deux ans. Comment, cela ne te remue pas?... Ah! mon pauvre capitaine, il n'y a plus d'espoir, la tête n'y est plus!... quelque chien t'aura mordu.

— Vernyct, répondit Argow avec calme, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ouvrir les yeux sur ta conduite, et t'engager à suivre mon exemple; si je n'y parviens pas, et que mes discours te soient à charge, je ferai violence à mon amitié en me taisant; mais alors je ne t'importunerai plus; j'espère alors que tu imiteras ce silence à mon égard: cependant plus tu me représenteras l'infamie de mon ancienne existence, et plus je t'aurai d'obligation; car tu redoubleras en moi la force et l'énergie pour demeurer dans le chemin de la pénitence. Des âmes ordinaires s'effraieraient de t'approcher; moi, ton ancien ami, je veux l'être toujours, et la différence de nos opinions religieuses ne m'effraie point; laisse-moi prier, et dans quelques moments nous allons nous revoir.

— Eh mais! dis-moi au moins qui a pu te changer ainsi?...

—Annette, le ciel et le vertueux prédicateur que j'ai entendu.

— Annette, reprit Vernyct, ah! si cette jeune fille a eu le pouvoir d'opérer de si grands changements, mon éloignement approche, et il faudra nous dire adieu.

— Jamais, dit Argow; tu seras son ami, et tu l'admireras!...

— Ma pipe, mon allure, mes manières l'effraieront.

— Non, parce que tu es mon ami.

— Voilà de tes équipées!... » dit Vernyct; et, regardant l'ameublement de l'oratoire, et donnant un coup de pied au prie-Dieu, il s'en alla en s'écriant: « Qui l'eût jamais dit!...... » Il haussa les épaules, chargea sa pipe, et se croisant les bras, il s'alla promener dans le jardin de l'hôtel.

Ce jour-là, M. Maxendi introduisit Vernyct chez madame Gérard, et le lieutenant, à l'aspect d'Annette, devint aussi respectueux qu'il l'était jadis devant son capitaine. Malgré la tenue sévère de Vernyct, il déplut à mademoiselle Gérard qui démêla, dans les manières brusques du lieutenant et dans sa physionomie, quelque chose de grossier et de rude. Aussi, quelques jours après, Annette demanda à M. de Durantal ce qu'était ce nouveau personnage.

— « C'est mon ami, dit-il.

— Il est bien libre dans ses manières, répondit-elle.

— C'est, répliqua Argow, un marin, et ils ont toujours quelque chose de sauvage.

— Soit, mais il n'est pas religieux.

— C'est vrai, Annette; mais c'est mon ami.

— Il me glace le sang par sa présence, continua-t-elle, et j'ai quelque pressentiment que le bras de cet homme me sera funeste, et cependant ce sentiment m'étonne; car je me sens, en général, de la bienveillance pour tous les êtres. J'ai du plaisir à vous regarder; mais lui, je frissonne en l'apercevant!...

—Annette, dit Argow, je vous aime autant que l'on peut aimer au monde; mais je crois que vous m'aimez, et en vous répétant encore, *c'est mon ami*, vous respecterez cette amitié.

— Oui, puisque c'est votre désir, » répondit-elle.

Un soir, Argow et Vernyct étaient réunis dans la chambre d'Annette, et cette charmante fille s'était abandonnée à tout son amour; chaque mot qu'elle avait prononcé avait été un mot brillant de candeur et de tendresse. Elle avait touché du piano, et les accords de sa musique avaient plongé les deux amis dans une rêverie qui se prolongeait encore longtemps après qu'Annette eut fini; tout à coup Vernyct se leva, fut à elle, et, dans un enthousiasme difficile à décrire, il lui dit, en lui serrant la main:

— « Vous êtes un ange! mais en devenant l'épouse de M. de Durantal, vous ne savez pas tous les dangers que vous courez; moi, je me charge de vous en garantir: je serai toujours un démon; mais ce démon veillera sans cesse à votre bonheur. Je devine bien que vous devez ne pas m'aimer; mais si je n'ai pas votre amitié, je vous forcerai à avoir de la reconnaissance, et vous serez tout étonnée un beau matin de mêler mon nom à vos prières. »

Annette dégagea son bras d'entre les mains de Vernyct, avec une espèce de dépit qui enchanta Argow, et elle ne répondit rien à ce discours.

Cependant l'époque du mariage d'Annette avec M. de Durantal approchait, et, toute joyeuse qu'Annette pût être de cette union, l'approche de ce moment faisait naître bien des réflexions dans son cœur. Par instant elle ressentait comme une terreur sourde, que le souvenir des aveux de son époux excitait. Une nuit, elle eut encore le même rêve qui l'avait tant effrayée à Durantal; et, le lendemain, lorsque Argow entra, elle l'examina avec un soin curieux, et lui trouva une figure plus sombre qu'à l'ordinaire. Tout en le regardant, elle visitait de l'œil son cou, et tâchait d'ôter de sa mémoire l'image de cette ligne rouge qui l'épouvantait si fort, et plus elle y mettait d'intention, plus cette ligne brillait à ses regards par-dessus les vêtements même.

— « M. de Durantal, venez donc ici, » lui dit-elle, en lui montrant un tabouret sur lequel elle posait ordinairement les pieds. Argow y vint et s'y assit de manière que sa tête se trouva comme dans les mains d'Annette. Elle s'en empara avec une espèce d'avidité, et lui dit:

— « Eh mais ! vraiment vous avez une tête bien grosse ; » et, passant à plusieurs reprises ses doigts dans les cheveux du pirate, elle cherchait à déranger la cravate qui lui cachait le cou.

La superstition dont elle était possédée lui faisait battre le cœur, comme si elle allait commettre une faute, et ses regards incertains et comme confus se baissaient sur le cou, et l'abandonnaient tour à tour...

— « Pourvu, dit Vernyct, à l'aspect de ce tableau, qu'il n'y ait que la fiancée qui joue toujours comme cela avec la tête !... Elle la remue comme si elle ne tenait pas !... »

Ces mots firent pâlir Argow ; il se leva brusquement et ce mouvement permit à Annette de s'assurer qu'aucune ligne rouge n'existait sur le cou de M. de Durantal : ce dernier alla droit à Vernyct, et lui dit : Mon ami, de grâce, pas d'idées pareilles !...

— Est-ce que tu en serais venu à craindre la mort ? » lui dit le lieutenant, à voix basse.

Ici, Argow jeta à Vernyct un regard, qui lui imposa silence, tant il signifiait de choses, et il ajouta :

— « Je ne la crains pas pour moi !... »

Cette scène brusque ne satisfit pas Annette, qui crut y entrevoir un mystère qu'on lui cachait, et malgré l'assurance que lui donna Argow, sur ses questions multipliées, qu'elle ne contenait aucune chose qui pût l'alarmer, Annette n'en conserva pas moins des soupçons qui ne se dissipèrent qu'à la longue.

Chaque jour elle était comblée des présents magnifiques d'Argow, et ces présents, par leur nature, lui disaient que le jour de son mariage approchait de plus en plus.

Ce fut à cette époque que M. Gérard reçut une lettre de Charles Servigné. Il lui mandait qu'il avait l'espoir de monter à un poste encore plus élevé que celui qu'il occupait, et qu'il saisissait cette occasion pour lui renouveler ses instances au sujet de son mariage avec Annette : il lui apprenait que sa sœur et sa mère avaient abandonné le commerce de détail, et que, grâce à son influence, elles avaient réussi à fonder une maison de commerce qui prospérait et promettait les plus grands avantages.

M. Gérard répondit à cette lettre par l'annonce du mariage d'Annette avec M. le marquis de Durantal, et il finit en prévenant son neveu que les réjouissances de cette heureuse union se feraient au château de Durantal, et il priait Charles d'engager toute la famille Servigné à s'y trouver.

Lorsque Charles lut cette lettre en famille, un grand étonnement succéda à cette lecture : Adélaïde Bouvier sentit une rage se glisser dans son cœur en apprenant qu'Annette devenait une dame de si haut rang et si riche, puis son dépit s'exhala par cette parole : « On nous apprendra bientôt un baptême !... »

Charles dissimula toute sa haine et garda le silence. Le soir, il était invité à un bal qui devait avoir lieu à la préfecture, et il répandit cette nouvelle dans l'assemblée, mais en tirant grande gloire pour lui de cette alliance. Le préfet, en l'apprenant, le complimenta avec une sincérité qui étonna Charles, surtout quand le préfet lui dit qu'il était l'ami intime de M. de Durantal. Charles s'applaudit alors de n'avoir parlé d'Annette et de son époux que dans un sens qui leur fût favorable, et il recommanda à sa sœur et à sa mère de n'en jamais parler qu'avec la plus grande amitié et la plus grande déférence. Aussi Annette et madame Gérard furent très-surprises en recevant de Valence une lettre pleine de tendresse et de compliments sur cette heureuse union. On regrettait même de ne pouvoir assister à la célébration de ce mariage : mais l'on attendait avec impatience l'arrivée des époux et la fête de Durantal.

Annette, son père et sa mère, crurent aux sentiments exprimés dans cette lettre, et se réjouirent de ce que la nouvelle du mariage d'Annette n'avait pas été mal reçue par la famille Servigné.

Alors on pressa les préparatifs du mariage et du départ, et l'on fut bientôt à la veille de cette union tant désirée.

CHAPITRE XI.

Monsieur de Montivers devait, avant de partir pour une mission, marier Annette avec Argow. Cette cérémonie était indiquée pour cinq heures du matin, parce que monsieur, madame Gérard et les mouveaux mariés, devaient partir sur-le-champ pour Durantal où Vernyct était déjà à préparer le château et à le meubler de manière à ce qu'il fût digne d'Annette.

La nuit de cette union était arrivée. Annette, simplement mise, attendait M. de Durantal. Argow vint ; il était en noir, ce qui frappa mademoiselle Gérard, car elle était tout en blanc, et ces deux habillements formaient le plus grand contraste : Annette tressaillit et ajouta cet augure à tous les avertissements que le hasard lui avait donnés ; mais ce n'était rien encore.

Il y avait ce jour-là une fête particulière à l'église où ils allaient se marier ; c'était la dédicace de cette église, et cette fête fut cause du plus grand saisissement qu'Annette pût éprouver.

Elle avait surmonté toutes les craintes ; l'aspect d'Argow l'avait rendue à tout ce que l'amour a de plus voluptueux, et ces sentiments avaient mille fois

plus de charme pour une vierge aussi pure qu'elle que pour toute autre, car en touchant au bonheur, elle voyait la terre et les cieux lui sourire, et plus elle s'était interdit de tels sentiments d'amour, plus elle devait éprouver de charme à les savourer. Aussi, en ce moment de joie, elle brillait de toutes les beautés terrestres, et jamais elle n'avait eu plus de sentiments dans son cœur que quand, en descendant de voiture devant l'église, Argow lui donna sa main qu'elle sentit trembler dans la sienne. Elle lui jeta un regard dans lequel toutes les harmonies de la terre se réunissaient : c'était la sainteté, la tendresse, l'amour, le respect, la joie, la beauté, la pudeur et la chaste confiance d'une vierge, confondus dans une seule expression; son haleine, sa respiration même, sa contenance, tout parlait et imprimait un sentiment de vénération en faveur de cette si séduisante créature. S'il y avait eu une foule, elle se serait agenouillée devant une telle fiancée.

Elle s'avança en s'appuyant sur le bras d'Argow avec une complaisance qui indiquait toutes les pensées de son âme. Pour la première fois de sa vie elle allait entrer dans une église avec deux sentiments, celui d'une religion profonde et celui du plus tendre amour. Elle entra, leva les yeux, et une si grande terreur vint l'épouvanter, qu'elle resta froide et pâle entre les bras de M. Maxendi.

En effet, qu'on juge de l'impression que devait produire sur la superstitieuse Annette le tableau qui s'offrait à ses regards, et ces paroles qu'une voix sinistre avait prononcées : *De profundis clamavi anima mea, etc.* [1]

L'église était toute tendue en noir, et devant Annette était une bière autour de laquelle brillaient les pâles flambeaux du convoi : une tête de mort, des larmes, des os croisés, tels étaient les objets qu'elle aperçut, et autour du cercueil des prêtres, des parents pleuraient en continuant un chant lamentable. Il était encore nuit : l'église sombre, ensevelie tout entière sous ce drap, semblait plus silencieuse, et les fatales paroles avaient retenti dans le cœur d'Annette avec toute leur signification.

Qu'on se figure, devant cet appareil, une jeune mariée, brillante de beauté, qui vient échouer sur cette tombe avec sa joie et son amour. Toutes les fiancées, dans cette fatale position, ne trembleraient-elles pas?... Mais combien mademoiselle Gérard dut-elle être plus effrayée, elle qui trouvait un présage dans les moindres choses!...

Argow l'avait entraînée entre ses bras, et portée dans la sacristie.

M. Gérard y était déjà, et se plaignait hautement de l'inconvenance d'une pareille cérémonie.

— « Oui, monsieur, disait-il au sacristain et au vicaire, lorsque l'on a un mariage à célébrer, concurremment avec un enterrement, on fait prévenir du moins les personnes, et elles retardent, si elles le jugent convenable, le moment de leur cérémonie !...

— Monsieur, répondit le vicaire, l'urgence est une raison suffisante, on ne pouvait pas attendre une heure de plus pour l'enterrement de la personne décédée, à cause du genre de maladie, et il nous a été recommandé même de le faire au matin...

—Mais vous pouviez me prévenir.

— Monsieur, dit le vicaire, j'avais ordonné que l'on vous fît entrer par une autre porte, et c'est une erreur du sacristain.

— Au surplus le mal est fait, » dit M. Gérard, en voyant Argow entrer avec sa fille. La chevelure abondante d'Annette était détachée, et répandait ses boucles sur la poitrine du pirate : elle saisissait son mari avec une force rendue naïve par l'abandon qui régnait dans sa pose; ses lèvres étaient décolorées, et son haleine d'ambroisie s'échappait par intervalles inégaux, de manière qu'on pouvait en quelque sorte la voir.

— « Annette !... Mon Annette, disait Argow au désespoir, reviens à toi, reviens !... Toutes ces figures horribles ont disparu !... Ne soyez plus effrayée !... Relevez votre tête !... Non, non, qu'elle reste sur mon sein !.... Voyez, c'est moi, écoutez, ce ne sont plus de lugubres accents !... »

Annette rouvrit les yeux; mais elle n'avait pas entendu; elle parla, mais comme un être en proie à une aliénation terrible : « Quel présage !.... Nous mourrons !.... Oui, mais nous mourrons ensemble !... Il y a de la mort dans notre union !... Quand je l'ai vu, *lui,* il était sur un tombeau; quand je l'ai revu, j'étais sur un sépulcre, et *ce sera mon époux de gloire.* Oh ! ajouta-t-elle, mue par la volonté de rendre les images terribles qui l'avaient obsédée un temps, et qui se reproduisaient en ce moment dans son âme, voyez-vous, il a une ligne sur le cou !... cachez-la !...

— Mon unique amour, disait Argow, écoutez-moi, rien ne nous présage des malheurs; car en ce moment nous sommes unis comme deux amants, et ta tête est sur mon sein, tes doigts chéris se sont mariés aux miens !... Ah ! c'est le plus pur bonheur !

— C'est *lui !...* » s'écria Annette en ce moment.

[1] L'idée de cette scène se trouvait dans le *Vicaire des Ardennes*, autant que ma mémoire me permet ce souvenir; et, comme cet ouvrage a été supprimé et que je pense que ce n'est pas cette idée qui l'a fait saisir, j'ai cru pouvoir la reproduire sans qu'il y eût de mal : du reste, je ne fais cette observation que pour me justifier du reproche de répétition auprès des personnes qui auraient lu le *Vicaire*.

(*Note de l'auteur.*)

Alors elle releva doucement sa tête, ses yeux devinrent sereins, elle reprit peu à peu sa connaissance, et sa pure innocence la faisant agir comme par instinct, elle sourit, se dégagea par un mouvement rempli de charmes d'entre les bras de M. de Maxendi, elle tressaillit, une larme roula dans ses yeux, et elle vint se précipiter dans les bras de sa mère.

A cet instant, M. de Montivers, qui arrivait, et que l'on avait instruit de l'événement, s'approcha d'Annette, et lui dit, de sa voix grave : « Ma fille, vous n'êtes pas chrétienne en vous abandonnant à de pareilles terreurs. Dieu seul conduit les événements de la vie, et rien n'en peut détourner le cours !... » A cette voix grave et imposante, Annette sentit le calme renaître dans son cœur, et la nuit ne servit plus qu'à jeter dans son âme toute la piété qu'exige cette cérémonie imposante, qui se trouve seule, dans la vie humaine, comme un monument auquel se rattachent tous les événements du reste de l'existence.

Certes, un des tableaux les plus poétiques que puisse présenter notre religion, après celui d'un prêtre consolant la mort, est celui qu'offrait Annette et son époux, réunis devant un simple autel dont les cierges rougissaient faiblement la nef par leur clarté tremblante. On entendait à la porte de l'église les dernières prières des morts, et le bruit du convoi qui sortait. Un prêtre vénérable avait devant lui une jeune fille, l'amour de la nature, et un homme, au regard inquiet, un grand criminel, pardonné par la bonté céleste; et cet être semblait douter de son bonheur.

Frappé de ce spectacle, M. de Montivers, avant d'unir la vierge au criminel, leur dit d'une voix recueillie :

— « Une seule âme, une seule chair, c'est ainsi que l'église vous voit. Toute individualité cesse désormais entre vous, et, dans ces paroles, mes enfants, vous trouverez un traité tout entier sur les obligations du mariage, vous n'avez qu'à les commenter et suivre tout ce que cette phrase renferme d'utiles préceptes. Désormais tout sera donc commun entre vous; j'imagine que vous n'êtes venus recevoir cette bénédiction nuptiale, le plus grand lien de la terre, qu'après vous être assurés que la douce conformité de vos goûts ne fera pas une chaîne de ce tendre lien, ou que la disparité de vos qualités aimables ne servira qu'à rendre le mariage un état de grâce et de bonheur. Que cette parole, que je vais prononcer, vous soit un lien d'amour, qu'il soit de fleurs, qu'elles renaissent à chaque pas, et si le malheur vous accablait, souvenez-vous de ce discours. Une seule âme, une seule chair!... car je vous unis. CONJUNGO, etc.

Ce mot prononcé, Annette était perdue!... et son terrible destin ne devait plus tarder beaucoup à s'accomplir! Nous pourrions nous écrier comme l'éloquent prédicateur : « *La terreur est semée!* » mais gardons-nous bien d'anticiper sur ces funestes événements.

Toutes les cérémonies de la terre étaient terminées, Argow et Annette étaient à jamais unis, et la même voiture les entraînait vers Durantal. Jamais il ne fut au monde un plus gracieux voyage.

Désormais Annette pouvait, sans crime, déployer toute sa tendresse pour l'être qu'elle aimait, pour le seul être qu'elle dût aimer, pour celui qui fit tressaillir toutes les cordes de son cœur. Argow, chose incroyable, avait acquis une foule de sentiments que la nature dépose dans toutes les âmes énergiques, et qu'elles peuvent ne pas développer, mais qui n'en existent pas moins : la plus précieuse de ses qualités, et celle qu'on aurait attendue le moins d'Argow, était un respect et une délicatesse rares. Loin de regarder Annette comme une créature que les lois lui donnaient comme une espèce de propriété animale, il se défit de tous ses droits, et dit à Annette :

— « Ma chère et unique *adorée*, conserve, je t'en prie, la noble liberté de toi-même, restons amants, et que jamais le devoir ne soit une autorité : suivons l'impulsion de nos cœurs.

— Oui, dit Annette, et jetant ses bras avec grâce autour du cou de son époux, elle deposa sur son front un chaste baiser, en ajoutant : Je veux que ce soit moi qui vous aie fait le premier don d'amour... »

Argow la regarda avec attendrissement, et, se penchant sur ses lèvres de rose, il ajouta la plus grande volupté terrestre, en confondant son âme dans l'âme d'Annette : Ah ! s'écria-t-il, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien, j'espère mon pardon du ciel, si je continue longtemps une telle vie de bonheur ! mon amour même sera une longue prière. »

Annette, attendrie, s'écria avec une espèce de volupté : « Je savais bien que je trouverais tout dans une âme annoncée par des traits aussi brillants. » Et en achevant ces paroles, la vierge sainte caressait légèrement le cou, les cheveux, la tête entière de cet être qui, dès-lors, ne devait plus respirer qu'amour, religion, et la résignation la plus sublime.

Avec quelle joie et quelle ivresse ils revirent cette route, dont chaque borne était un monument pour leurs cœurs. Que l'on voie Annette heureuse de pouvoir se livrer, sous les auspices et aux regards du ciel, à toute l'exaltation de son âme, donner carrière à sa force aimante envers la créature, la même activité, la même expansion qu'à son amour pour les cieux, ne pas craindre de rendre ces deux sentiments rivaux. Voyez la dans ce moment! car

c'était le plus beau moment de bonheur qu'elle pût obtenir dans son apparition ici-bas. Regardez! elle est, le plus souvent, la tête appuyée gracieusement sur l'épaule de son époux, non pas *de gloire*, mais d'*amour ;* elle lui sourit, et ce sourire passe à travers des dents rivales des perles de l'Orient; une haleine d'ambroisie, pure comme son âme, semble se jouer sur des lèvres amoureusement candides; ses mains qui, jusqu'alors, n'ont tenu que la blanche dentelle, et n'ont caressé, flatté que son père ou sa mère bien-aimée, ses mains s'entrelacent avec volupté aux mains terribles qui, jadis, ont remué les canons, manié la hache, et lancé la mort. Pour un homme qui a connu l'Argow de *la Daphnis* [1], le spectacle de ces mains entrelacées est un mélange de terreur et de grâce : les yeux d'Annette sont brillants, transparents comme ceux qu'un peintre a donnés à Marie Stuart chantant avec Rizzio, et ces yeux ravissants montrent à Argow la route; car en ce moment la voiture est à l'endroit où ce dernier manqua périr, et où mademoiselle Gérard vint lui apparaître comme un ange qui descendait des cieux. Quant à M. de Durantal, il semble toujours dire à chaque instant : « Quel droit ai-je donc à tant de bonheur!.... »

Ils approchaient de Valence, qu'ils ne devaient que traverser; car il faisait nuit, le temps était à la pluie, et des nuages très-noirs sillonnaient le ciel. Annette proposa à M. de Durantal de s'arrêter à Valence; mais il lui objecta que pour deux heures de plus qu'ils auraient à rester en voyage, ils feraient mieux d'atteindre le château. C'était une chose si indifférente, qu'Annette n'insista seulement pas, et l'on continua de voyager.

Ici, une description succincte de la position du château du Durantal est nécessaire pour mille raisons : elle sera aussi abrégée que faire se pourra.

Le château de Durantal est situé sur une hauteur, autant dire même une montagne : les murs du parc se trouvent enceindre la montagne entière, et l'habitation domaniale, située à mi-côte, sépare en deux parties bien égales la largeur de cette côte, à gauche de laquelle est le village de Durantal. La grande route de Valence à F**** . . . vient aboutir au bas du parc, précisément en face du château; mais là, la route tourne à droite, au lieu de passer dans le village, de manière que cette montagne, au milieu de laquelle le château s'élevait, était flanquée à gauche par le bourg, et à droite par la grande route.

Ils s'ensuivait de là que les anciens propriétaires de Durantal avaient deux entrées différentes : d'abord cette avenue qui conduisait au château par la grande route à droite, laquelle avenue était pavée, et donnait sur la principale façade du château : mais par la suite on avait, à travers le parc, ouvert une autre avenue qui conduisait, d'une autre façade, au village et à l'église de Durantal. Argow, en achetant cette propriété, avait regardé ces deux avenues comme trop longues pour arriver à son château; et, ayant ordonné de jeter des ponts sur les rivières factices du parc, on dut percer une avenue qui conduisit à travers la montagne, droit à la route. Il devait y avoir une belle grille; car comme il comptait habiter la façade qui avait pour point de vue les plaines de Valence et la grande route, ce chemin montrait à tous les passants le château de Durantal dans toute sa splendeur.

Alors on voit qu'il y avait trois chemins différents pour arriver au château d'Argow; car Vernyct venait de faire terminer l'avenue qui y menait en droite ligne, et qui semblait être la continuation de la grande route. Ordinairement Argow désignait au postillon le chemin par lequel il voulait être conduit, et il était déjà arrivé deux fois qu'ayant affaire dans le village il se fût fait mener par Durantal.

Le hasard voulut que le postillon, qui conduisait Argow en ce moment, fût celui qui, les deux fois, l'avait mené par le village, il devait donc naturellement suivre la route précédemment indiquée, et Argow, tout entier au charme de voyager avec Annette, ne fit aucune attention à une chose aussi ordinaire.

Mais le chemin du village n'était pas le même au printemps qu'en été, et surtout lorsque, pendant deux heures, la plus furieuse pluie qui fût tombée de mémoire d'homme, avait déployé sa rage sur la contrée : il y avait des ornières d'une étonnante profondeur, et, malgré sa science, le postillon douta de pouvoir arriver à Durantal.

Aux premières maisons du village, le postillon fut contraint de s'arrêter; car il n'était pas possible d'aller plus loin. La voiture de M. de Durantal courait risque de se casser, et le postillon tâcha de gagner le pavé qui se trouvait devant une maison qui avait assez d'apparence. Là, il se dégagea de dessus son porteur, nagea dans un océan de boue, et après mille jurons, attrapa la chaîne d'une sonnette, et sonna de toutes ses forces.

— « Qui va là? demanda une vieille femme à la voix cassée.

— C'est un postillon embourbé qui voudrait...

— Un postillon! sainte Vierge! s'écria la vieille, en interrompant le discours du claque-fouet, jamais chaise de poste n'a passé par le village de Durantal! c'est tout au plus si, en vingt ans, j'ai vu passer trois fois la voiture du seigneur... vous êtes un maraud...

[1] C'est le nom de la frégate à bord de laquelle se passait, dans *le Vicaire des Ardennes*, la révolte fomentée par Argow.

Bah ! la croisée était refermée, et la vieille n'entendait plus.

— « Ah ! je vais te faire ouvrir ! s'écria le postillon, et il se mit à sonner comme s'il s'agissait de l'enterrement d'un pape,

— Postillon, dit Argow, essayez plutôt de regagner la *route neuve*.

— Hé, M. le marquis, l'eau entre dans votre voiture, il vaut mieux envoyer chercher du monde au château, et, à travers le parc, on viendra vous chercher ici quand la pluie aura cessé. » Et le postillon de sonner toujours.

On entendit à l'intérieur un colloque de six ou sept voix de femmes, et l'on vit de la lumière aller et venir.

Enfin l'on ouvrit, le postillon montra la voiture, et, à cet aspect, l'on voulut bien recevoir Annette et M. de Durantal ; mais aussitôt que le postillon les eut nommés, il y eut un émoi général et un empressement étonnant. La vieille fut chercher un parapluie et un vieux tapis, et les deux époux entrèrent dans cette maison à dix heures et demie du soir.

Le postillon détela les chevaux, abrita la voiture, et s'en retourna avec mille peines.

Vous, lecteur, si jusqu'ici vous m'avez vu conduire mon char à peu près comme le postillon conduisait nos héros, espérez que, désormais, nous allons rouler avec trop de rapidité, peut-être, quand vous apercevrez le but.

CHAPITRE XVI.

La maison dans laquelle venait d'entrer M. de Durantal et sa femme appartenait à une vieille demoiselle nommée Mlle *Sarah Sophy*.

Cette demoiselle avait tenu à Valence, pendant fort longtemps, une maison de commerce qu'elle venait de vendre à M. et madame Bouvier, les cousins d'Annette. Mademoiselle Sophy était la plus riche de tout le village de Durantal, et, de tout temps, sa maison avait été le rendez-vous des habitants les plus aisés ; elle était comme la reine de ce petit monde, et tant qu'au château les propriétaires furent absents, mademoiselle Sophy pouvait passer pour *la première* du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux, de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu'on décore du nom générique d'hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amours-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du monde, *l'Opinion*, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de mademoiselle Sophy était l'endroit où l'opinion régnait ; elle la dirigeait, la modifiait, et cela avait eu lieu, dans l'origine, par un motif qui n'était plus connu que des vieilles têtes à perruque de l'endroit ; et ceux qui n'avaient pas l'honneur d'aller chez mademoiselle Sophy répétaient encore ces bruits dans ce qu'elle appelait leurs *conventicules :* nous allons les traduire fidèlement au lecteur.

Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenait son bureau chez l'épicière du village. Or, voyez-vous madame Jacotat au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitants, fermiers, tailleurs, boulangers, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton.

— Oui, répétait madame Jacotat, ma mère m'a dit que Mlle Sophy avait été jolie, mais très-jolie, à dix-huit ans !... dà !... qu'elle avait été amoureuse, mais comme on l'était dans l'ancien régime, bien plus qu'aujourd'hui : elle était donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parents de l'amoureux n'avaient pas voulu les marier, et l'on m'a dit que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle y vivait dans la retraite, et le jeune homme venait la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal de Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy, qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle allait souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui.

— Un enfant !... s'écriait-on.

— Oui, un enfant, et elle n'a jamais osé le garder avec elle : on ne sait pas ce qu'il est devenu. C'est un crime cela ! une mère doit, quelque chose qu'on pense d'elle, ne jamais se séparer de son enfant ! Elle ne parle jamais que de vertu ; elle a fait chasser la petite Jeanneton parce qu'elle avait fait un enfant avec le dernier garde-chasse, ou avec un autre, n'importe ! c'est le garde-chasse que l'on accuse : elle aurait dû plutôt la secourir... mais voilà, on condamne dans les autres ce qu'on a fait soi-même... » Ici l'épicière se croisa les bras. — Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est riche, alors on va la voir ! On fait comme si l'on ne savait rien, et elle est reçue au château, c'est-à-dire, elle l'était par les anciens seigneurs ! mais le sera-t-elle par ceux-ci ? c'est une question.

— Qu'est devenue Jeanneton ?... demandait un des auditeurs.

— La pauvre petite !... reprit l'épicière infatiga-

ble, voilà ce qui lui est arrivé : Le grand sec, qui est l'ami du nouveau propriétaire, l'a établie à dix lieues d'ici, je ne sais où. Elle a une auberge, une ferme, une habitation, je ne sais lequel, et le garde-chasse a un emploi qu'*il* lui a fait obtenir par le préfet, son ami. Aussi l'on a grogné contre celui-là, qui a l'air d'un bien brave homme : il ne s'en fait pas accroire : il vient m'acheter du tabac à fumer quand il lui en manque et qu'il est hors du château, car il en a sa provision. Si j'étais en ville, j'achèterais bien ce tabac-là au poids de l'or!... car c'est du tabac des îles, et je dis qu'il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s'y connaît! mais pour les gens de Durantal, le nôtre est assez bon; les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c'est un brave homme! ça a autant d'écus que j'ai de grains de café!...

Ce fragment de la conversation de l'épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédents de la vie de Mlle Sophy, antécédents qu'elle cachait avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui, peut-être, était véritable et sincère. Maintenant, avant d'introduire nos deux mariés, il n'est pas hors de propos de faire connaître les personnes qui se trouvaient alors chez mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées.

Le curé y venait souvent; mais comme son rôle est très-court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu'au coin de la cheminée était un vieillard de cinquante ans, habillé, fait et parlant comme tous les curés de village : il n'est là que pour ordre; il écoutait avec patience, discourait quand il pouvait, et, depuis peu, le pouvait rarement à cause de l'arrivée récente d'un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire le *Vicaire des Ardennes* pendant le peu de temps qu'il a été en circulation.

Ce personnage était la femme du maire : elle pouvait avoir trente-six à quarante ans. mais un léger embonpoint lui permettait d'en escroquer une petite partie. Elle était mariée depuis peu et venait... d'où?... c'était un secret qu'elle avait très bien su garder, malgré son amour pour les confidences, l'art de phraser qu'elle possédait mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et tout savoir. Elle était toujours bien mise, mais ses manières n'annonçaient pas une extraction bien franche, et quoique toujours occupée à bien parler, à s'étudier, à affecter un bon ton, souvent une phrase, un proverbe commun, la faisaient ressembler à l'âne qui montre le bout de l'oreille sous la peau du lion. Il y a six mois qu'elle était arrivée à Durantal, où son mari était arrivé un beau jour muni d'une belle nomination à la place vacante de juge de paix.

Ce que l'on avait pu savoir de cette inconnue, c'est qu'elle devait toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venait de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parlait du respectable M. Gausse en termes d'héritier content. A ce dernier nom, l'on doit reconnaître Marguerite [1]! mais comment Marguerite a-t-elle pu subitement franchir l'espace qui se trouve entre une cuisine et un salon? l'on va l'apprendre.

Marguerite était mariée!... mais à qui? à M. de Secq, juge de paix. De Secq ressemble bien à Lesecq [2]... Nous allons donc encore rendre raison de cette nouvelle métamorphose du maître d'école qui jouait jadis un si grand rôle à Aulnay-le-Vicomte.

Lorsque Marcus-Tullius Lesecq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d'Aulnay-le-Vicomte, où on l'avait arrêté par hasard, Lesecq se trouva trop grand seignuer pour rester maître d'école à Aulnay-le-Vicomte : il vint donc à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste,* dont il s'était dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu'il ne comprit cependant jamais. Alors en examinant avec soin son extrait de baptême, dans l'original, il reconnut que l'L était formé de telle manière qu'il pouvait hardiment passer pour un D : on n'oserait pas affirmer que l'astucieux maître d'école n'ait pas un peu aidé à la lettre. Quoi qu'il en soit, il prétendit qu'il était noble, que les *Secq* étaient très-connus, et il alla dans le monde sous le nom de M. de Secq. La protection du seigneur d'Aulnay lui fit obtenir la première justice

[1] Dans le *Vicaire des Ardennes*, Marguerite était la servante d'un curé septuagénaire, qui avait pour manie de citer des proverbes. Dans ce roman, elle était dépeinte comme une femme excessivement curieuse, encore plus bavarde, et elle avait manqué plusieurs fois épouser le maître d'école, dont il va être question dans la note suivante.

[2] Marcus-Tullius Lesecq était, dans le *Vicaire des Ardennes*, le maître d'école du village d'Aulnay-le-Vicomte, aimant singulièrement l'ironie, méchant envers ses supérieurs, quoiqu'il rampât devant eux; fanfaron et souple à la fois : pauvre et attendant tout de tout le monde, il aurait préféré une plaisanterie à la richesse; insouciant, mais aimant à brouiller tout le monde. Il arriva qu'Argow fut pris à Aulnay et reconnu comme pirate (autant que ma mémoire me permet ce souvenir), et, dans cette occurrence, Lesecq fut nommé pour veiller sur le prisonnier; alors Argow offrant cent mille francs pour sa délivrance, Lesecq délivra le pirate. Il est nécessaire de faire connaître ces circonstances, puisqu'elles l'auraient été si le *Vicaire des Ardennes* n'avait pas été supprimé.

Or, comme cette suite était préparée avant la saisie du *Vicaire*, je n'ai pas pu la publier sans y faire reparaître des personnages du *Vicaire*, mais ce sont de ceux qui n'ont attiré, je crois, sur l'ouvrage aucun blâme.

(*Note de l'auteur.*)

de paix qui viendrait à vaquer; mais cette justice de paix, qui devait être le premier bâton de l'échelle pour l'audacieux de Secq, lui fut enlevée au bout de quinze jours par suite d'un changement de ministère; alors il eut soin de tellement crier que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre sa nomination et ses sollicitations qui furent longtemps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé était mort; Marguerite héritait au moyen du fameux testament qu'elle avait si longtemps poursuivi, et elle se trouvait riche de soixante à quatre-vingt mille francs. Lesecq, ou plutôt M. de Secq, redevint amoureux fou de l'aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M. de Secq fut destitué de sa place de juge de paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très-honorable pour lui de rester dans un pays où l'on vivait à si bon marché, et où il pourrait jouer un rôle, car il remplissait les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix, les jours où l'audience était consacrée aux affaires de police, et il voyait dans l'avenir que M. de Secq, inconnu comme maître d'école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal, et riche de dix mille livres de rente, serait à Valence et dans le pays une espèce de personnage, et qui sait si les circonstances ne le pousseraient pas plus haut!

Voilà le récit des événements qui amenèrent de Secq dans le même pays qu'habitait un homme que, deux ans avant, il avait tenu en prison et qui lui avait fait sa fortune.

Madame de Secq était donc dans le salon de mademoiselle Sophy : on voit d'ici qu'elle était la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenait le haut bout. Or, l'on doit deviner l'air, l'importance qu'elle affectait : elle roulait ses yeux avec mignardise, tâchait de parler bas, et, par instants, élevait fortement la voix par suite de son ancienne habitude. Enfin, souvent M. de Secq la pinçait quand elle disait un *collidor,* une *casterolle, avant-zhier,* et une multitude de paroles semblables. Le sévère M. de Secq pouvait bien corriger les mots, mais les gestes!... ces autres mots d'un langage presque aussi important, c'était bien *la chose impossible.*

Avec madame de Secq, ou Marguerite, comme on voudra, étaient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférents, mais aimant la médisance et les caquets; un propriétaire de Durantal et sa femme tâchaient de mettre à fin, avec deux anciens marchands retirés, un boston dont on devait parler le lendemain, absolument comme dans la *Petite ville* de Picard. Ce propriétaire était un véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse qui datait de cinquante ans, se piquait d'une parole, d'une démarche, enfin, en ajoutant qu'il était exigeant, impérieux, et bavard, l'on aura l'exact portrait de M. de Rabon. Mais au milieu de ce monde et à côté de madame de Secq était mademoiselle Sophy. Elle pouvait avoir soixante à soixante-six ans; son visage était très-bien conservé, mais elle se coiffait de manière à se vieillir : en effet, elle portait toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire; ses cheveux étaient poudrés et crêpés comme à l'ancienne mode; ses yeux gardaient une vivacité et une expression difficiles à rendre. On voyait qu'elle avait dû être extrêmement belle, mais bonne.... en aucune façon; seulement on devinait qu'elle pouvait l'avoir été pour un seul être. Un grand caractère était écrit sur sa figure : il y régnait de l'orgueil, de l'envie, et surtout une profonde dissimulation; néanmoins, à travers l'expression de ces diverses passions, apparaissait une inquiétude vague qui annonçait comme un remords, et un observateur aurait reconnu que cette fille cherchait à racheter quelque faute, envers la nature, par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion.

Cette figure contrastait avec celle de Marguerite, qui n'avait aucune gêne, aucune dissimulation. Il sera très-utile, avant de reprendre M. de Durantal et Annette où nous les avons laissés, c'est-à-dire dans l'antichambre avec toute la société qui était accourue comme nous l'avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal.

— Monsieur et madame Bouvier vont venir au château, avait dit mademoiselle Sophy; car vous savez la grande nouvelle?..... M. de Durantal épouse cette cousine de madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée!... Adélaïde l'avait bien prévu!...... Au surplus quelle que soit la nature des événements qui ont lié M. le marquis de Durantal avec mademoiselle Gérard, le mariage ratifie et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici... elle est jeune...

— Ah! dit madame de Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société; car, lorsque ces messieurs étaient seuls au château, il ne pouvait pas y avoir moyen de fréquenter.......

— La dit-on jolie?... demanda madame de Rabon en interrompant.

— Une figure de convention, répondit mademoiselle Sophy; elle a de la grâce. Au surplus, nous la *verrons...*

Ce fut à ce moment que la cuisinière effarée et tout épouvantée accourut en disant que des gens malintentionnés assiégeaient la maison; et, après

une petite délibération, l'on se leva en masse pour courir recevoir M. et madame de Durantal, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent.

Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l'on vint se grouper autour d'eux. Mademoiselle Sophy offrit sa place à Annette qui grelottait de froid, et, sur-le-champ, tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent devant les êtres élevés en dignité, ou qui possèdent une grande fortune.

Lorsqu'Annette se fut réchauffée et qu'elle promena ses regards sur cette assemblée, aucune des figures qu'elle aperçut ne lui plut; néanmoins elle leur adressa un gracieux sourire (pouvait-elle ne pas sourire?) et elle dit à mademoiselle Sophy : « Madame, nous avons interrompu le jeu...... je vous en prie, continuez ! je suis bien fâchée du dérangement que je vous cause, mais le temps horrible qu'il fait et l'erreur du postillon nous servent d'excuse... »

Mademoiselle Sophy n'entendait pas; elle contemplait Argow avec une curiosité extraordinaire.

— Comment?... le postillon.... Madame.... C'est la première fois, dit-elle, que j'ai l'honneur de voir M. le *marquis* de Durantal...

— Madame, répliqua Jacques de Durantal, cessez de me donner un titre qui ne m'appartient pas... je ne suis point marquis....

Pour un caractère aussi fier que l'était jadis celui d'Argow, cet aveu aurait pu paraître coûteux; mais il le faisait dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne.

Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s'en serait trouvé beaucoup que cet aveu aurait affligées ou choquées; mais pour Annette, elle aimait trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression.

— Mais, continua mademoiselle Sophy préoccupée, c'est le même son de voix.... Voyez donc, dit-elle en s'adressant à M. de Rabon, comme M. de Durantal ressemble à M. le président !..

— Oh! répliqua M. de Rabon, ce sont de ces ressemblances qui disparaissent aussitôt que les deux figures sont à côté l'une de l'autre.

— Habiterez-vous longtemps notre pays, madame?.... reprit mademoiselle Sophy, se souvenant qu'Annette lui avait parlé; je vous prie de m'excuser : vous me disiez que le postillon.... Cette ressemblance m'avait étonnée, et j'avoue mon impolitesse... Avez-vous vu, à Valence, madame Bouvier?

— Nous n'avons fait qu'y passer, répondit Annette; et à ce moment elle lança un regard à M. de Durantal comme pour lui dire : « Oh! sortons d'ici!.. et que ces êtres ne s'interposent pas entre notre bonheur, comme jadis aux Italiens cette foule que nous avons abandonnée. »

Ce regard fut vu et compris par Argow; mais il le fut aussi par mademoiselle Sophy qui s'en blessa fortement, d'autant plus qu'Argow demanda sur-le-champ si l'on ne pouvait pas envoyer quelqu'un au château.

— Mes gens, dit mademoiselle Sophy d'un air composé, ne sont guère en état d'y aller par le temps qu'il fait; mais l'on peut éveiller quelqu'un dans le village.

— C'est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez, madame, dit-il à Annette, dans l'instant vous serez au château.

Argow s'élança et disparut; il fit sauter la porte, et, malgré le vent et la pluie, il vola vers Durantal avec la rapidité de l'éclair.

— Madame, dit mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu?...

—Madame, nous sommes sortis de l'église avant-hier au matin pour monter en voiture : l'hôtel de M. Durantal n'était pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l'année à Durantal, de manière que nous avons préféré y célébrer notre mariage, notre famille étant à Valence.

—Il y a bien longtemps, dit mademoiselle Sophy, que je n'ai assisté à des fêtes au château de Durantal!

Assurément cette phrase signifiait : « Invitez-moi!.... » mais Annette, qui la comprit parfaitement bien, jeta un regard scrutateur sur l'appartement et la maîtresse; et, d'après cet examen, ne crut pas devoir répondre à cette attaque d'une manière favorable, parce qu'elle ignorait si l'aspect de cette antiquité *durantalienne* conviendrait à son mari; alors elle se contenta de sourire, en disant « Il y a donc longtemps que Durantal est inhabité?.... »

— Il est abandonné depuis la révolution : les propriétaires n'avaient plus assez de fortune pour y rester, car il faut la fortune immense de M. votre mari....

— Il est donc bien riche?.... dit Annette avec surprise.

— Il faut qu'il le soit, car depuis un mois l'on a dépensé plus de six cent mille francs pour meubler et décorer le château : tout est venu de Paris. Comment se fait-il, madame, que vous ignoriez.....?

A ce moment, Argow rentra dans le salon, en disant : « Madame, il y a une voiture à la porte du parc. »

— Madame, dit Annette en se levant, je vous

remercie de votre aimable hospitalité ; j'étais morte de froid, et il aurait été scandaleux, qu'en Provence, une fiancée se fût trouvée gelée... Elle salua gracieusement, et toute la compagnie se leva pour l'accompagner.

Arrivée dans la cour, Annette, en voyant l'eau et la boue, hésita d'y mettre son joli petit pied enchâssé merveilleusement dans un soulier de satin noir qui brillait comme une escarboucle ; Argow la saisit avec avidité dans ses bras, et, saluant la compagnie, il l'emporta comme s'il eût tenu une fleur qu'il craignît de briser...

— C'est une *pie-grièche,* dit mademoiselle Sophy quand ils furent loin, et lui, c'est un fort grossier personnage !...

La société regagna le salon de mademoiselle Sophy en commentant cet oracle de la sibylle du lieu. Marguerite voulut prendre la défense de *la jeune femme ;* mais cette contrariété aiguisant la langue de mademoiselle Sophy, elle parla contre les nouveaux mariés avec toute l'aigreur de la vanité blessée. *Indè iræ !*.... Ce fut la source des malheurs !....

CHAPITRE XVII.

Annette entrait donc, en ce moment, dans ce château que ses pressentiments lui avaient montré comme devant être à elle, et elle y entrait avec l'homme qui lui était apparu comme un *époux de gloire.*

Elle mit pied à terre sous une voûte brillante ; car le grand escalier avait, à chaque marche, deux vases de porcelaine dans lesquels les plus belles fleurs disputaient de parfums et de couleurs, et, de cinq en cinq marches, un élégant et simple candélabre supportait un globe de verre dépoli, contenant la lumière, ce qui produisait une masse blanchâtre de cette lueur qui charmait tant Annette. La voûte et ses sculptures avaient été nettoyées ; le portique du haut était décoré de quatre magnifiques statues, et les deux portes des appartements brillaient d'or et de moulures si délicates, que la jeune épouse, frappée d'une recherche tant en harmonie avec ses goûts qui avaient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M. de Durantal, l'arrêta, et lui dit : « Voilà le rêve de mon âme ! elle se réveille en voyant son jour, son soleil et la réalité !... O que je suis heureuse !.... » Elle pressa Argow sur son sein, et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la plus grande joie de la terre. Elle aurait voulu arrêter le temps !

Ce n'était plus l'heure des pressentiments, des présages, ou elle les tournait à son avantage : elle ne s'aperçut pas qu'elle avait un frisson causé par la fraîcheur de la voûte et par la présence des fleurs : enfin, elle ne marchait plus que d'enchantements en enchantements. Son époux l'introduisit dans ses appartements ; rien n'était plus riche, plus élégant : la grâce, la beauté, la recherche des ornements, des draperies, des meubles, étaient sans égales ; mais ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher : elle était exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n'est que chaque ornement était exécuté d'une manière bien supérieure. Le cachemire blanc remplaçait la percale ; la soie, le mérinos ; et les marbres, les dorures, l'argent massif, y étaient prodigués.

— Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu'ils furent parvenus à cette charmante chambre conjugale, cette chambre et ces appartements sont *les vôtres :* vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici, votre mari ne sera jamais que l'amant le plus soumis, le plus tendre, le plus affectueux, l'amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n'auront pas le temps d'arriver sur vos lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd'hui, un geste, un sourire, un regard, qui, toujours compris, me diront vos chers désirs... et rien n'empêchera qu'ils soient exécutés... Oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa main et la couvrant de baisers, tu seras mon unique amour, mon trésor de bonheur, l'être sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute la félicité d'un malheureux indigne du ciel, de la terre, repoussé par toute la nature, mais qui ose prendre ton sein pour asile »

Elle entendait ces douces et tendres paroles avec un charme inexprimable. Elle rencontrait donc ce qu'elle avait tant souhaité, un être qui conçût l'amour !.... Quelques larmes de bonheur sillonnèrent ses joues de rose, et lui servirent de réponse. Qu'on se figure une vierge aussi pure qu'Annette, dans une chambre conjugale doucement éclairée et brillante de somptuosité ! Annette n'avait jamais eu de pensée qui pût seulement rider le front de cette jeune et pure déesse que l'on nomme Pudeur ; enfin, c'était une jeune fille qui ignorait !... or, quel suave tableau !...

— Cette scène, dit-elle, me fait à l'âme comme une fête de l'Église !...

« Où demeurerez-vous donc ? demanda-t-elle avec ingénuité, après un moment de silence.

— Mes appartements, répondit-il, sont là... » Il ouvrit une porte, et Annette parcourut, avec un ravissant plaisir, les appartements d'Argow, qui se trouvaient en parallèle ; car on avait consacré aux appartements des mariés, toute l'aile du château qui avait sa vue sur la campagne de Valence.

— Ah ! c'est bien, dit Annette, nous serons toujours ensemble, et je pourrai même vous entendre chez vous !....

La pauvre innocente n'y voyait pas d'autre raison, pas d'autre avantage !....

En se retrouvant sur le portique de l'escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l'escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartements de réception : alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva M. et Mme Gérard qui venaient d'arriver par l'autre route. Il était très-tard, et, après mille questions, madame Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu'elle venait déjà de nommer la *chambre de Paris*... Là, madame Gérard remplit le dernier devoir d'une mère en tâchant de dessiller les yeux de sa fille.

Comme les oreilles des hommes n'ont jamais entendu les discours tenus en pareille occurrence, il serait de la plus grande inconvenance de tâcher à les deviner, et nous laisserons chacun se figurer l'étonnement d'Annette à sa guise. . . . . .
. . . .

Certes, il fallait célébrer, par une fête brillante, cette fête charmante du bel âge, cette fête qui n'en est une que lorsque l'amour, avec son ivresse, sa joie, sa plénitude, assiste à ce don précieux, à ce dernier sacrifice, qui n'en est plus un lorsqu'on aime, et qui devient un supplice pour une foule d'êtres par la manière dont on se marie en Europe. Argow et Annette, privilégiés entre mille mortels, goûtèrent, dans l'empire de l'hymen, les mêmes charmes que deux amants. La chasteté ne cessa pas un moment d'habiter cette chambre céleste, et si la *pudeur* même pleura, ce ne fut que de plaisir.

En effet, il y avait déjà plus d'un mois qu'ils étaient mariés, lorsqu'Annette, vaincue par tant d'amour, permit que cette chambre virginale quittât son nom ; et, dès-lors, on jugea à propos de donner à Durantal une fête pour célébrer ce mariage qui, depuis l'arrivée de M. et madame de Durantal, occupait toute la ville de Valence.

Ce fut M. Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau, dont l'absence se faisait sentir pour lui malgré son bonheur.

Le jour fut indiqué, et les personnes invitées ; cependant mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme, ne furent point priés : Charles Servigné, madame Servigné, M. et madame Bouvier, le furent ainsi que le préfet, M. Badger, les principales autorités de Valence, et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le pays on commençât déjà à se demander quel était le propriétaire de Durantal ; comment, et où il avait amassé une si grande fortune ; quel rang il occupait, etc. ; mais les bruits que l'on semait sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empressement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles, furent avertis, particulièrement par Annette, que leurs appartements étaient préparés au château ; et, dans sa lettre, madame de Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudraient, les assurant qu'ils seraient toujours les bien-venus.

Trois jours avant la fête, Adélaïde et son mari, Charles et sa mère, vinrent en effet au château de Durantal ; mais l'affectueuse tendresse d'Annette, et ses gracieuses attentions, ne firent qu'augmenter la haine secrète de madame Bouvier, qui comparait toujours sa position avec celle d'Annette, et qui ne pouvait pas penser que sa cousine oubliât la manière dont elle avait été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignait d'amitié à sa cousine, et plus cette dernière l'accusait de fausseté en croyant qu'elle agissait à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimait encore, briller ainsi au sein de l'opulence, et s'y trouver comme dans son élément naturel, il sentait redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvait dans son cœur : « Oh ! si je pouvais détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort !.... »

Adélaïde et son mari furent ce jour-là, avec leur mère, faire une visite à mademoiselle Sophy, à laquelle ils devaient encore des sommes considérables. Là, Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, en y mettant toutefois des ménagements.

— Nous vous verrons sans doute au bal ? dit-elle à mademoiselle Sophy.

— Moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée !....

— Ni moi, dit aussi madame de Secq ; il me semble cependant que M. et madame de Durantal auraient bien pu inviter les autorités du pays... Ce n'est pas pour la fête ! qu'est-ce que nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes ? mais c'est humiliant, et, comme disait ce pauvre curé : « Il ne faut pas *que la pelle se moque du fourgon.* »

— *Satis est*, reprit M. de Secq, assez, assez, ma ma bonne amie.

— Mais, dit M. de Rabon à madame de Servigné, connaissez-vous ce M. Durantal, le gendre de votre nièce ? qu'est-il donc ?... Tout le monde à Valence se demande cela... Il nous a dit ici, l'autre jour, qu'il n'était pas *marquis;* le préfet prétend qu'il est américain ; il y a une incertitude...

— Je l'ignore, dit madame Servigné qui, heureuse

enfin, se voyait interrogée, et prenait la parole; ce que je sais c'est qu'il a une fortune colossale : il nous a fait acheter beaucoup d'étoffes par un grand homme sec, qui est son ami, et il a payé comptant. Cette affaire-là nous a fait un bien étonnant, car elle nous mettra bientôt à même, mademoiselle, de vous apporter une bonne somme; mais pour vous dire ce qu'est M. Durantal, je l'ignore complétement. Il est ami du préfet, car le préfet vient....

— Ah! il vient!... dit M. de Secq; mais c'est dommage que je ne m'y trouve pas! si encore M. de Durantal venait à l'église, on pourrait encore le saluer, le voir; mais, non, il vit renfermé, se promène en voiture ou dans son parc : il a fait restaurer la chapelle du château et on y dit la messe, ce qui n'arrange pas notre curé : s'il fait ses aumônes aux pauvres, c'est son grand sec d'intendant qui les remet, et il n'ôte même pas sa pipe de sa bouche pour vous parler : *Quòusque tandem patiemini?* resterons-nous sans rien savoir bien longtemps?...

— Ils ne sont même pas venus me revoir, me remercier... dit mademoiselle Sophy.

— Oh! Annette n'a pas de tact! dit Adélaïde.

— Je m'y suis présentée, reprit mademoiselle Sophy, et elle ne m'a pas reçue.

— Elle ne vous a pas reçue!... répéta Adélaïde avec un profond étonnement, et pourquoi donc *madame* ne vous a-t-elle pas reçue?

— *Madame* n'était pas visible... répondit avec aigreur mademoiselle Sophy.

— Voyez-vous cela?.... *Madame* n'était pas visible! répéta encore Adélaïde avec un air moqueur; elle va prendre des tons de grande dame : une petite ouvrière en dentelle!...

— Ah! elle a fait de la dentelle?... s'écria mademoiselle Sophy; il ne manquerait plus que son mari ait vendu du fil! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la terre de Durantal comme une savonnette à vilain. Oh! si nous pouvions savoir son véritable nom!

— Dieu sait si la bonne volonté me manque!... dit madame de Secq; tu sais, mon ami, comme je découvre les secrets : *Ce que femme veut, Dieu le veut,* disait le pauvre...

— Nous le saurons quand nous voudrons, dit M. de Secq, en interrompant l'inévitable citation de sa femme; car je puis demain le lui aller demander.

— Et que ne le faites-vous?... s'écrièrent à la fois mademoiselle Sophy, M. de Rabon, Marguerite et Adélaïde.

— Ah! diable! *amica veritas sed magis amicus Plato,* ce qui veut dire qu'il est l'ami du préfet, et que, lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales, c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre VII : vous le connaissez, M. de Rabon, *de republica,* du budget?

— Mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépendante, on n'a besoin de personne, et l'on peut....

— L'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué.....

L'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de mademoiselle Sophy était fortement excitée; que le besoin de connaître M. de Durantal formait un fonds d'entretien qui ne devait tarir que lorsqu'on aurait découvert la vérité; que mademoiselle Sophy était piquée au dernier point de n'être pas invitée au bal; et que cet amour-propre blessé lui donnait l'envie de nuire aux propriétaires du château.

De Secq était partagé entre l'envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivaient l'impulsion donnée par mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n'était pas content de ce qu'un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l'aumônier du château.

Qu'on pense à tout ce qu'ils supposaient d'un seigneur que l'on ne pouvait pas voir!...

Ce bal, dont il était tant question dans la contrée, se donna, et l'élite de toute la société de Valence s'y trouva. Le préfet, reconnaissant envers Argow, malgré le haut rang qu'il occupait, lui prodigua ces marques d'affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors, les autres personnages, suivant l'impulsion que leur donnait la conduite du premier magistrat du département, s'empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d'autant plus d'admiration qu'elle était véritable, et tous les invités restèrent une journée entière. Vernyct avait pourvu à tout, et cet ami sincère, malgré la rudesse de ses manières, fut l'âme de cette fête : Argow et Annette n'eurent qu'à en faire les honneurs. Madame de Durantal semblait être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s'attira l'éloge vrai de tous ceux qui la virent : affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paraissant s'oublier auprès d'elles, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d'amabilité sans gêne, qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la ville de Valence. Chacun s'en fit l'un à l'autre l'aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l'extrême ma-

gnificence de son château auprès des personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvait exciter l'envie ou la jalousie, et lorsque l'on parla de cette noce, dans Valence, ce ne fut, de tous côtés, que discours flatteurs pour Annette et son mari.

A cette fête, se trouva le président du tribunal de Valence, qui, le matin, avait vu mademoiselle Sophy : comme elle, il fut frappé de sa ressemblance avec Argow.

Charles et Adélaïde se trouvèrent alors les seuls dont les cœurs ne fussent pas à l'unisson. Charles, cependant, eut tous les dehors de l'amitié la plus vive; mais ce luxe l'écrasait, il ne respirait pas à l'aise dans ces appartements somptueux; et, lorsqu'il vit paraître Annette décorée de toute l'élégance d'une toilette fraîche et simple qui la rendait mille fois plus belle, il sentit dans son âme l'amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d'Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s'élever dans son cœur pour l'être qui lui avait arraché l'amour d'une créature dont il savait apprécier le prix. Il s'en alla de Durantal en emportant une aversion plus forte pour son cousin, et il la déguisa assez à M. et madame Gérard, pour que ces deux êtres de bonté le crussent l'ami de leur famille.

Bientôt Durantal devint solitaire, car M. et madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement, et rester désormais avec leur fille; car M. Gérard allait donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avait trouvé le moyen d'établir une administration entière dont il s'était créé le chef : cette administration était celle de la fortune de son gendre; et il s'était même fait arranger un bureau à Durantal.

Il ne resta donc plus au château que les deux mariés et Vernyct.

Aussitôt qu'Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l'habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle se fit un autre thême sur cette nouvelle position sociale, et son mari reconnut en elle un de ces êtres supérieurs que le ciel envoie trop rarement sur la terre. En effet, elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'était pas encore douté. Enfin, Vernyct lui-même fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette réforme sur l'esprit de l'indompté lieutenant.

Ces trois êtres parcoururent les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenait un registre exact des familles malheureuses, et obviait à tous leurs maux. Elle avait le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes œuvres dans le ciel, et racheter ses crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Si l'on veut connaître comment se passait leur temps, il ne faut que montrer l'intérieur de la chambre d'Annette. La voyez-vous assise dans l'embrasure d'une croisée ? elle travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes; il s'occupe, avec Vernyct, de la construction d'un hôpital champêtre. Vernyct est là, les bras croisés, il se promène de long en large, il regarde ce tableau céleste, et il jure en lui-même; car il n'ose plus jurer tout haut : il n'a juré qu'une fois, et, pour tout l'or de l'Amérique, il ne voudrait pas revoir l'expression des regards qu'Annette lui lança douloureusement.

— Dire qu'une petite femme, pas plus haute que rien, s'écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle contre toute ma volonté!....

Annette se mit à sourire en regardant son mari.

— Continue, dit M. de Durantal, tu parles d'or.

— Oui, mais je jure bien, par la quille de la *Daphnis*, qu'elle ne me fera rien faire de plus.... et c'est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais!.... je n'y comptais guère : et c'est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher ni fumer!.... voilà de beaux chefs-d'œuvre.... Et le pis, c'est de voir *mon ancien* s'amuser à tracer des hôpitaux !.... des greniers à malades!... courir à la chasse des pauvres comme si c'étaient des ortolans !.... ne plus fumer!.... Je l'avais bien dit que tout tournerait comme cela..... Si je ne me tiens pas bien boutonné ils finiraient par m'encapuchonner! ils me marieraient, et je n'aurais plus l'envie de vivre en brave et honnête....

— Brigand,.... n'est-ce pas? dit Argow en l'interrompant, donner des horions et en recevoir;.... perdre ton âme?....

— Oh! oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches!.... J'aime la fumée du canon!....

— Oh! nous quitter!... s'écria Annette en sautant et jetant ses toiles, quitter vos amis, votre petite prêcheuse qui veut votre salut! quitter Durantal!.... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux!.... Oh! vous ne ferez pas une chose si cruelle.... Eh bien! je ne vous tourmenterai plus pour vous faire age-

nouiller au *lever-Dieu,* vous fumerez dans les appartements.

— Même dans le vôtre?... » dit-il en la regardant avec curiosité.

Ici, elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyct par le bras, et, le conduisant à un rideau de mousseline des Indes, elle lui dit : « Est-ce que vous auriez le courage d'enfumer cela?...

— Oui, répliqua-t-il.

— Eh bien! vous l'enfumerez, s'il n'y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis!....

— Ah! s'écria le lieutenant les larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde?... Que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops! vivent les anges comme vous!....

— Eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion? hem! convertissez-vous! soyez chrétien!....

— Oui, sois chrétien! ajouta Argow de sa voix forte.

— Oh! pour cela ne m'en parle jamais... Si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu'il y en a une, pour me battre et enrégimenter l'enfer... Tudieu! voyez-vous les démons aller au pas de charge, virer à droite, et, s'il y a des chevaux damnés, nous aurons de la cavalerie!...

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, dit Annette, vous me faites de la peine.

— Veux-tu te taire!.... » s'écria Argow d'un air impérieux; mais, radoucissant sur-le-champ sa voix, il fut à son ami, lui prit la main, et lui dit avec l'accent de l'amitié : « Tais-toi!...

— J'ai tort...... adieu, je m'exile pour trois jours!... »

Il sortit.

C'était ainsi que leurs jours se passaient au sein de l'amitié, de la bienfaisance et de l'amour : Annette prodiguait tous les trésors de sa belle âme pour charmer la vie d'Argow. Toute la matinée était donnée aux doux plaisirs de l'intimité; ensuite on courait chez les malheureux les aider de conseils autant que d'argent; on travaillait avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vignerons ruinés; on entremêlait ces travaux de chants, de prières et de musique; et chaque journée était trouvée trop courte; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus, qu'il y en eût de *perdue* ni pour l'amour, ni pour la bienfaisance, ni pour le ciel : aussi leur vie devint-elle pure comme l'azur du ciel!

CHAPITRE XVIII.

Au milieu de la route de Valence à F..., c'est-à-dire à dix lieues de Durantal, il y avait une petite maison qui était depuis longtemps abandonnée à cause du péril qu'il y avait à l'habiter; mais depuis un mois les voyageurs la revoyaient peinte à neuf, bien réparée, et une enseigne qui portait : « *A la jolie Hôtesse,* » invitait à s'arrêter. Les contre-vents étaient verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer; enfin, tout indiquait l'aisance, et comme cette maison était située à moitié chemin de Valence à F...., la nouvelle hôtesse devait faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs; car tous les voyageurs s'y arrêtaient. Mais, il faut dire aussi que tous les aubergistes y avaient été successivement assassinés, et que les voleurs leur prenaient leur fortune aussitôt qu'elle valait la peine d'être prise...

Il fallait donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs, et leur payât une rente! C'est ce que vous verrez!...

En ce moment, une jeune fille d'environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le joli costume de ce charmant pays, attendait sur la porte de l'auberge, et regardait sur la route avec une curiosité plus forte qu'à l'ordinaire : car elle était curieuse de son naturel, défaut qu'annonçaient un charmant nez retroussé, des yeux qui voyaient en côté, de petites oreilles, jolies comme les amours, et qui devaient entendre à travers une porte de quinze lignes d'épaisseur. Hélas! il n'y a que les curieuses qui se perdent!

— « Il ne viendra pas! » dit-elle; et, abandonnant son poste avec un peu d'humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d'un air indifférent les gens qui dînaient.

— Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt, et dans laquelle il est arrivé tant de malheurs?

— Oh! dit-elle, j'ai des protecteurs : il y a ici, tout auprès, un garde-forestier qui, au premier coup de cloche, arriverait!.... et puis, je n'ai jamais d'argent ici;.... d'ailleurs on m'a dit que je n'avais rien à craindre!.... ensuite nous sommes du monde ici : j'ai une servante et un garçon..... »

Comme elle achevait ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d'un cheval? « C'est *lui!*..... c'est *lui!*..... » s'écria-t-elle, et elle s'échappa en courant de toutes ses forces, sans s'inquiéter des voyageurs qui s'en allèrent sans payer..... Elle aurait, en ce moment, laissé prendre toute sa fortune.

Elle accourut sur la grande route au-devant du cavalier : — « Ah! te voilà donc enfin! je t'ai attendu un jour, deux jours, des siècles!... »

Le cheval s'arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l'embrassa, et lui dit : « Toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l'avoine aussi... —Bonjour, toi !.... » Et elle embrassa avec toute la ferveur de l'amour le cavalier qui était descendu. Il y avait dans ses mouvements, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre.

Vernyct (car c'était lui) passa la bride de son cheval autour de son bras, et, soulevant doucement Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son cœur, et lui baisa le front : « Bonjour, petite; » et il sourit en la caressant de la main.

— « Viens donc vite, dit-elle, en le tirant par l'habit ; viens,.... je t'ai préparé un joli dîner dans la chambre en haut.

— Quel cœur !.... » s'écria Vernyct, en entrant dans cette modeste auberge.

Cette maison n'avait en bas qu'une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle était une chambre à coucher. Dans la grande salle il y avait au plancher d'en haut une vaste trappe : elle servait à monter dans le grenier qui se trouvait au-dessus, et ce, par le moyen de l'escalier le plus simple que les ingénieurs aient jamais inventé : une échelle. Mais au-dessus de la cuisine et de la chambre à coucher de la cuisinière, était un autre grenier que Vernyct avait fait lambrisser et arranger de la manière la plus fraîche et la plus gentille. On y montait par un petit escalier qui donnait dans la cuisine. C'était là la chambre où Jeanneton avait préparé le repas et tout le reste.

Lorsque Vernyct y fut, elle le plaça dans un fauteuil antique, et s'assit sur ses genoux : elle l'embrassa, le regarda, mais tout à coup se leva et redescendit. Elle fut conduire elle-même le beau cheval dans l'écurie, et l'arrangea de manière à ce que rien ne lui manquât : « Il aurait été joli que ce fût Marie qui fît cela !... » dit-elle en sortant de l'écurie. Elle remonta avec la promptitude de l'écureuil, et revint s'asseoir sur les genoux de Vernyct.

— « Sais-tu une chose, dit-elle, mon pauvre *bijou* est mort, ce pauvre animal ! c'est à lui que je dois ton amour, il a bien souffert ! Y avait-il chevreau au monde plus joli que lui ! Je n'aime pas qu'il soit mort, cela ne me dit rien de bon !.... Comme tu me regardes !....

— Es-tu folle !.... dit-il, tu l'as enterré, n'est-ce pas ?

—Oui, dans la cave, sous la salle,.... je n'aime pas cet endroit-là !....

— *J'y mourrai peut-être !....* dit Vernyct en riant, et toi aussi. O femme !....

— Parlons d'autre chose, reprit-elle, je n'aime pas ton rire... Voyons, mais, dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple, en quittant les beaux appartements de Durantal ?

— Très-bien, ma pauvre petite.

— Comment, pauvre? je suis la plus riche de toute la terre ! j'ai ton cœur,.... n'est-ce pas que je l'ai ?.... qu'il est à moi ?

— Oui, petite, fais-en tout ce que tu voudras ; car tu as tout ce que le hasard a mis d'amour chez lui. Je ne peux rien donner au-delà. Je suis brusque, bourru, aimant le tapage et la mort; mais à tes côtés je n'aime que la paix et la tranquillité, la joie et les douceurs.

— Quand les impératrices auraient trente mille lieues de terre à gouverner, s'écria Jeanneton, elles n'auraient pas encore la dixième partie de mon bonheur !... Mais embrasse-moi donc, mon cher protecteur , et alors je serai dans les cieux !....

— Je ne sais comment j'ai fait pour t'aimer, dit Vernyct, j'ai toujours porté malheur à toutes celles que j'ai aimées : en Amérique, on a tué *Jenny ;* à Saint-Domingue, on a brûlé *Maya;*... que t'arrivera-t-il à toi ?

— Du bonheur.

— Tu ne sais pas, dit Vernyct, que nous courons des dangers, tout riches que nous sommes ?

— Et lesquels ?

— Mais rien que d'être envoyés dans l'autre monde....

— Sainte Vierge ! que me dis-tu là !

— C'est la vérité !

— Oh ! tu ris, ce n'est rien.

— Mais si cela était ?...

— Si cela était, je mourrais avec toi !..... Allons, viens te mettre à table, mangeons comme l'autre jour avec la même assiette, la même fourchette et buvons au même verre ! »

Elle l'entraîna, et lui prodigua mille caresses pendant le repas : puis, folle comme on a dû le voir, elle prenait une cuiller, et lui barbouillait le visage avec de la crème, lui tirait les cheveux, jouait avec les pistolets qu'il portait toujours sur lui, l'embrassait sur les yeux, et tâchait de tellement le presser sur son cœur, qu'il y restât comme empreint véritablement.

On pouvait déployer un amour plus mystique et plus religieux, mais rien n'était si ardent et si tendre que le cœur de cette jeune fille. Elle aimait sans seulement s'inquiéter des hommes, de leurs lois, et du ciel ; à peine savait-elle le nom de l'être qu'elle aimait : elle ne voyait que *lui;* les biens, les honneurs, les richesses, rien, rien ici-bas ne lui paraissait valoir une caresse, un regard, un sourire, une parole.

On voit qu'il en était dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et

que l'on y rendait au lieutenant le même culte qu'Annette au capitaine.

Pendant que ces deux êtres étaient ainsi aimés par deux femmes qui les comblaient de plaisirs, et adorés par tous les malheureux de tout un pays (si bien qu'aussitôt qu'ils sortaient, ils étaient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan), il y avait à Durantal un cercle de gens qui s'occupaient, avec toute l'activité d'un comité-directeur, de savoir l'histoire de leur fortune, de leur amitié, et qui brûlaient de connaître ce qu'ils avaient si grand soin de cacher. Ainsi Argow était placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une étincelle pouvait tout faire sauter. Aussi avait-il soin de vivre dans une retraite absolue. Déjà M. de Secq s'était présenté une fois en s'annonçant comme le maire de Durantal, et n'avait pas été reçu : cette circonstance avait piqué la curiosité et aiguisé les langues.

— « Comment! disait mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir?

— Oh! mon Dieu oui!...

— Mais, c'est un parti pris! il faut qu'il y ait des raisons.... C'est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits... Croyez-vous que l'on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons?... ou c'est pour leur plaisir, ou c'est par conscience.

— Le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause; et, lorsque les gens sont tristes, c'est qu'il y a *quelque anguille sous roche;* lorsque les gens se renferment, c'est qu'ils courent des dangers à être vus... et, de tout cela, il résulte que leur conduite n'est pas claire.

— Une singulière chose, dit M. de Rabon, c'est que lorsque M. le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire, le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d'inscrire le nom de M. de Durantal, sans nom de baptême.

— C'est vrai! dit le percepteur.

— Or, à Valence, continua M. de Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m'a dit que le contrat de vente de Durantal portait un autre nom que celui de Durantal. Il m'a promis de rechercher ce nom qui est très-bizarre.

— Oh! vous ne nous aviez pas encore dit cela!... lui répliqua mademoiselle Sophy.

— Je le crois, j'arrive de Valence...

— Et il n'y a pas de nom de baptême?....... demanda-t-elle.

— Je ne vous dirai pas! répliqua M. de Rabon.

— Des gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu'il est excessivement dévot, qu'il pleure quelquefois à la messe... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille... Oh! il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là!

— Mais vous souvenez-vous, dit mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalements des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul. »

En ce moment le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit : « Il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal!...

— Et qu'est-ce?... demanda-t-on de toutes parts.

— Voici, répondit le curé : ce matin, Marinet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver : cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours consulté. Il était ce matin plein d'effroi. Hier au soir il ordonnait aux ouvriers de creuser, dans une grotte, les fondations d'un petit mur que madame de Durantal a demandé que l'on fît à l'insu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de la grotte souterraine, un sopha, une table, et, pour les préserver de l'humidité, elle adosse ces meubles à ce mur qu'elle veut décorer aussi. Marinet regardait faire les ouvriers, lorsqu'en donnant un coup de pioche, l'un d'eux a enlevé, sans le savoir, des cheveux!...

— Des cheveux!... s'écria-t-on.

— Oui, et noirs comme du jais!... Alors Marinet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la pioche, a dit aux ouvriers qu'il était trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils, et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, il s'assura que ce qu'il avait vu était des cheveux d'homme!...

— Oh! quelle horreur! s'écria-t-on.

— Gardez le plus profond silence là-dessus! dit le curé; or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur très-méphitique s'exhaler du trou que l'on avait commencé de faire. Il prit une autre pioche, et pour vérifier des soupçons auxquels il n'osait pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d'un homme!... »

A ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages.

— « J'en suis encore tout tremblant, dit le curé. J'ai conseillé d'abord à Marinet de remettre le terrain comme l'avaient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu'à ce que j'aie réfléchi à la conduite qu'il devait tenir; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire : car personne n'a disparu du pays depuis que M. de Durantal y est, le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n'en rien savoir.

Enfin, s'il y a eu un crime de commis, ce peut n'être pas lui : cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisirent la grotte et qui aurait pu être écrasé?....

— Oui, mais on saurait qu'il a disparu, s'écria de Secq. Enfin, s'il est vrai qu'il existe un corps, il y a, de telle manière qu'on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n'en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et de faire un bon procès-verbal, d'avertir le procureur du roi, et si M. de Durantal n'est pas criminel, nous saurons toujours qui il est, sa famille, son pays; et si, par hasard, nous avions découvert un coupable, les autorités de Durantal auraient une certaine célébrité pour n'avoir pas été arrêtées par le nom et les richesses du coupable, comme Cicéron avec Verrès.....

— Ceci devient très-grave, dit mademoiselle Sophy.

— Dans une affaire semblable, fit observer le percepteur, il faut prendre bien des ménagements.

— Il n'en faut jamais avoir avec le crime! répliqua mademoiselle Sophy, et l'immense fortune de M. de Durantal est acquise sans qu'on sache comment; de plus, remarquez, s'il n'avait pas acheté Durantal, comment s'appellerait-il?.... »

A cette observation judicieuse chacun se tut.

— « Il a donc un autre nom?.... reprit de Secq, et ce nom, pourquoi le cache-t-il?..... Cependant il est vrai de dire aussi que le préfet le connaît, et que l'on m'a dit qu'il l'appelait quelquefois par ce nom-là, mais entre eux seulement!... ici l'on peut dire *cave ne cadas, gare le pot au noir;* car il est ami du préfet, et une démarche offensive.....

— Mais, M. de Secq, reprit mademoiselle Sophy, vous êtes tellement indépendant par votre fortune, et vous jouissez d'une considération si éminente dans le département, que si quelqu'un est maltraité là-dedans, ce ne sera que le jardinier....

— Allons, *sic itur ad astra,* c'est-à-dire, *je passe le Rubicon....* j'irai, M. le curé!... vous pouvez m'envoyer Marinet, et je me charge de tout.

— Ainsi, dit mademoiselle Sophy, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de nos grands seigneurs, et nous apprendrons le nom de baptême de M. de Durantal..... je voudrais bien le savoir.... Oh! M. de Secq, instruisez-nous de tout ce que vous aurez fait.

— Oh! nous n'y manquerons pas, » répondit Marguerite.

Voyons, de notre côté, comment au château l'on pouvait détourner l'effet de cette conjuration permanente qui venait de prendre une aussi dangereuse direction.

Vernyct était revenu, et Annette, en le voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour savoir comment et par où il était entré à Durantal.

— « Mais, disait-elle, on ne vous a pas vu rentrer! il faut donc que ce soit de nuit.

— C'est de nuit, reprit-il d'un air préoccupé.

— Qu'avez-vous? dit Annette; comme vous répondez! Vous n'avez pas assurément passé la nuit à Durantal?...

— Non.

— Et vous êtes revenu cette nuit?...

— Oui.

— Ah! s'écria Argow, voici du mystère...

— Vous êtes donc mystérieux?... » dit Annette en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de regarder le délicieux tableau offert par ces deux êtres qui semblaient n'en faire qu'un seul si parfaitement bien, que la voix de l'un semblait l'écho de l'âme de l'autre; et ce regard avait quelque chose de si douloureux qu'Annette dit à Vernyct : « On dirait que vous nous plaignez...

— Peut-être!... » répondit-il; et, se reprenant, il regarda Argow et lui dit d'une voix brusque : « *Mon ancien, suis-moi!...* »

Cette parole avait quelque chose de si extraordinaire qu'Annette en fut alarmée. « Oh! qu'est-ce qu'il y a?... un feu quelque part?... oh! mes amis, restez!...

— Il n'y a de feu nulle part! répondit Vernyct, et un geste impérieux qu'il fit indiqua à Maxendi de venir.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils furent dans le salon, je t'ai dit que je restais un diable occupé à faire feu sur tout ce qui pourrait vous gêner...

— Mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ Argow, je te défends de te mêler en rien de mes affaires avec les hommes, s'il te faut, pour me garantir d'eux et de leur justice, commettre une seule action blâmable... Je sais qu'à chaque pas je cours des dangers; mais ce que je sais, c'est que pour expier ma vie, il n'y a pas assez des pénitences et des autels ordinaires... Il n'y a qu'un autel pour moi, il se dresse partout; il n'y a qu'une pénitence, on la décrète partout : cet autel est sous la voûte du ciel, sur une place publique, on le nomme *échafaud!....* j'irai le jour que la justice humaine m'appellera, tout en cachant ces lugubres pensées à Annette, car il faut qu'elle les ignore;... mais, je t'en conjure, ne cherchons pas à défendre notre vie par des moyens affreux, cela n'est pas chrétien... et cesse surtout de veiller sur moi.... je sais ce que peut enfanter ta protection.

— Tu es maître de toi, reprit Vernyct; mais,

depuis que tu t'es *enreligiosé*, je suis redevenu mon maître, et je sais que j'ai hérité de toute l'énergie de mon ancien capitaine.

— Non, tu ne l'as pas tout entière, s'écria Argow en levant ses mains vers le ciel, car toute mon énergie a passé du côté de la vertu !

— Soit, reprit le lieutenant ; mais écoute ce que je te demande, c'est peu, et ce peu c'est : « Sauve-toi et sauve Annette. »

— Pas de lâcheté !.... dit Argow avec un terrible regard.

— Je ne t'en conseillerai jamais ! je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement.

— Non ! dit Argow.

— Que le diable t'emporte !... Et le lieutenant le laissa retourner auprès d'Annette.

— J'espère, dit cette dernière en s'asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu'une femme doit tout savoir... tout... Allons, dis ? mon ami, j'écoute !

— Annette, répondit-il, en l'embrassant, n'écoute pas, je t'en supplie... tu n'entendrais rien. »

Annette se leva et s'en fut dans un coin, s'assit et ne dit pas un mot. Argow l'y contempla, et crut l'avoir fâchée ; mais cette céleste créature, s'accusant même de cette séparation plaisante, revint s'asseoir sur son mari, et l'embrassant avec amour, elle lui dit : « J'ai eu tort de t'interroger... je sais que tu me l'aurais déjà dit, si cela se pouvait... »

Argow, attendri, ne lui dit qu'une phrase, et cette phrase fit rester Annette épouvantée sur le sein du pirate : « Mon Annette, dit-il bien bas, *Vernyct m'a vu donner la mort !*... et... il n'y a encore que toi qui me l'ait pardonné ! »

Annette, à ce moment, tourna ses yeux vers le ciel, et le regarda d'une manière si touchante, que si les anges ont vu ses pleurs, la grâce du criminel a dû être obtenue. Il y avait tant dans ce regard céleste !

— « Hé, mon amour, dit-elle, que de fois n'as-tu pas donné la vie !.. tu es une seconde providence pour tout un pays !.. rends l'existence à autant d'êtres que..., rétablis le bonheur autant de fois que tu as créé l'infortune... Oh ! il restera le crime... je le sais !.. mais je témoignerai de tes larmes !... Ah ! mon tendre ami ! mon noble époux de gloire ! pourquoi avoir réveillé cette douleur ?... je prie, j'espère... Oh ! oui tu seras sauvé !.. une voix me le crie !.. » Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur en l'embrassant avec une effusion, une exaltation sans modèle : « Oh ! que je suis heureuse d'être femme, et de t'avoir rencontré ! »

Argow était à ses pieds, et les baisait avec l'ardeur de la folie : « Bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience ! qui lui met la prière sur les lèvres, et les pleurs dans les yeux ! O mon ange ! le ciel t'a envoyé pour me soutenir !.. »

Chaque jour voyait ainsi leur amour s'accroître, Annette devenir plus touchante, et leur présence, dans une chaumière, égalait celle du soleil dans la nature.

Cependant Vernyct ordonnait de fermer toutes les portes, et de ne laisser accès au château que par l'avenue qui donnait sur la grande route, et il s'était posté avec une longue-vue marine pour examiner tout ce qui passait sur cette route. Il avait perpétuellement occupé Marinet, le jardinier en chef, et ne le laissait pas une minute en repos. Infatigable, il allait de la loge du concierge à l'appartement d'Argow, et paraissait dans une grande contention d'esprit.

Enfin, le surlendemain de cette journée, c'est-à-dire, le lendemain du jour où de Secq avait pris chez mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen de sa *marine*, le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l'allée, suivis du garde-champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, fut enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour prêt à recevoir la justice avec les moyens d'une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connaître l'explosion.

CHAPITRE XIX.

M. de Secq s'avança gravement vers le lieutenant qui, sans attendre qu'il ouvrît la bouche, lui demanda : « Que voulez-vous ?... » absolument comme les suisses des ministères.

— Monsieur, lui répondit de Secq, j'arrive au nom de la loi, du roi.

— Etc., ajouta le lieutenant en riant.

— Monsieur, reprit de Secq sans se déconcerter, nous avons la plus profonde estime pour M. de Durantal et sa vertueuse femme, ils sont les bienfaiteurs de cette campagne ; mais le rapport qu'on a fait à l'autorité d'un fait singulier et extraordinaire nous amène.... Nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui ; mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin.....

— Monsieur, reprit Vernyct en l'interrompant, j'ignore encore ce dont vous voulez parler ; mais M. de Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênerez en rien. Ainsi, lorsque vous m'aurez

expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à atteindre le but.... Voici, ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la première était on ne peut plus déplacée.

— Monsieur, répondit de Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte en rocaille qui se trouve dans le parc, et, chemin faisant, je vous expliquerai l'objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, *datis veniam,* lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, monsieur, a découvert, en bêchant à l'endroit de la grotte, un cadavre !.... il paraît que c'est celui d'un homme!....»

Ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle manière qu'il était obligé de se tenir les flancs. M. de Secq, le juge de paix, le greffier et le garde, interdits, se regardaient les uns les autres, et de Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, tremblait d'autant plus que le juge de paix, qui ne s'était prêté à cette démarche qu'avec la plus grande répugnance, lui lançait des regards foudroyants.

— «Venez, messieurs, venez!» leur dit Vernyct en riant toujours, et, prenant de Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant: «Venez.... dresser procès-verbal.» Ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix, saisissant un moment où Vernyct était en avant, poussa le coude au maire et lui dit: «Quand je vous disais que vous alliez me compromettre.

— *Patienza*, comme dit Cicéron,» répliqua de Secq en faisant bonne contenance.

Alors le juge de paix, se tournant vers son greffier, le garde-champêtre et l'ouvrier qu'ils avaient requis de venir, leur ordonna de rester à l'entrée du parc: «Car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, qu'au moins il n'y ait pas de témoins bavards.»

Quand ils furend arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l'endroit où Vernyct et Argow avaient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant de Secq avec malignité, lui dit: «Voulez-vous que ce soient vos gens qui ouvrent la fosse *de ce cadavre?*....

— Oh, monsieur! reprit de Secq, faites-le faire par votre jardinier.»

Alors Vernyct appela un nègre qui leur était tout dévoué, à Argow comme à lui, car ils l'avaient sauvé de la mort, et lorsqu'il fut venu: «Milo, lui dit-il, prends cette pioche, et mets à nu tout ce terrain-là!....

— Maître, *il* avoir jà fouiller, car avoir vu, moi, Marinet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel....»

En achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y était restée....

— Le jardinier avait raison!... s'écria de Secq en regardant le juge de paix étonné.

— Pourquoi, dit Vernyct, Marinet a-t-il recouvert le corps et remis la terre après s'être aperçu de cette singulière chose? Qu'on le fasse venir? mais avant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinet s'est gardé d'employer celle qui a des cheveux au bout, messieurs, cette précaution-là annonce des raisonnements en plus grande quantité que n'en contient la cervelle de Marinet!....»

Le maire rougit, car c'était lui et le curé qui avaient conseillé à Marinet d'agir ainsi.

— «Il aurait fallu, reprit Vernyct, au moins laisser le terrain en même état, puisqu'on laissait la pioche.»

Pendant ce temps, le nègre mettait le corps à découvert: il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal en voyant un chevreau, et en reconnaissant que les cheveux noirs, attirés par la pioche, étaient des poils de la tête du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avait porté sur la tête; et ils se regardèrent l'un l'autre en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinet; et, lui faisant voir la pioche, il lui dit: «Reconnaissez-vous cela pour votre pioche et cette touffe pour les cheveux?.....

— Oui, monsieur, dit le jardinier.

— A quelle heure avez-vous mis à nu le corps de la victime?.... reprit de Secq en riant.

—A dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait.

— Y voyiez-vous clair?..... reprit le juge de paix.

— J'avais, sous votre respect, une lanterne.....

— Vous n'aviez pas de besicles? reprit de Secq.

— Non, M. le maire.

— Hé bien, je le crois, continua le maire; allez, mon cher, vous êtes un imbécile, et vous ferez mieux d'avoir des longues-vues avant de compromettre les autorités.

—Pourquoi, dit Vernyct, ne pas m'avoir prévenu d'une semblable chose?....

— Monsieur, vous n'y étiez pas.

— Marinet, dit Vernyct d'un air sévère, vous n'êtes plus au service de M. de Durantal, je n'aime pas les valets qui cherchent à nuire; mais, en faveur de l'ancienneté, l'on vous fera une pension viagère de cent écus; allez.... et une autre fois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes.

Maintenant, messieurs, poursuivit-il, c'est à vous à l'engager à garder le secret; et, quant à moi, je vous le promets.»

Marinet restait stupéfait; il s'en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe : « C'était pourtant bien un homme !.... » s'écria-t-il.

— Malheureux !.... lui dit de Secq qui l'avait suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur une semblable méprise, gare à toi !... »

Vernyct emmena les deux fonctionnaires vers le salon; là, il dit à son nègre de voir si M. de Durantal n'était pas revenu de Valence, et, en prononçant cette phrase, il lui lança un regard significatif. « Messieurs, dit-il à de Secq et au juge de paix, M. de Durantal a bien regretté de n'avoir pu jusqu'ici vous recevoir, et son dessein était d'aller vous visiter; mais, s'il est de retour, je me charge de vous faire connaître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeuner avec lui; d'autant plus qu'il est assez nécessaire de s'entendre avec vous pour tout le bien qu'il médite de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l'administrateur de l'hôpital qu'il fait construire, et fonder une école gratuite d'enseignement.

— Oh ! dit de Secq, je ne crois pas qu'il y ait en France un mortel plus bienfaisant, plus vertueux que M. de Durantal; je ne passe pas devant une chaumière que je n'entende la chanson de reconnaissance que les paysans ont faite pour lui et madame, et ils la chantent à leurs enfants... que Dieu conserve longtemps un homme aussi utile !...

— Messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M. de Durantal, et en voici la raison : on n'inhume pas un chevreau dans un parc sans motif; le voici : M. de Durantal a été nourri par une chèvre qu'il a aimée beaucoup, et c'est naturel.

— Oh ! la belle âme!... dit de Secq.

— Oui, dit le juge de paix.

— Ce pauvre bouc, dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyct, était le dernier enfant de sa nourrice, et M. de Durantal y tenait singulièrement : il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu'il vit toujours..... vous sentez ?....

— Oh ! très-bien, » dit de Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyct avait condamné Annette et Argow qui, heureusement, ne s'en étaient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur.

Le nuit pendant laquelle Marinet, muni de sa lanterne, avait été fouiller la grotte, était celle où Vernyct revint de chez sa chère Jeanneton. Il venait à travers le parc, et son cheval, marchant sur les gazons, ne faisait aucun bruit; le lieutenant avait aperçu Marinet et sa lanterne, et l'avait épié. En le voyant explorer la grotte, et sa pioche se lever et se baisser tour à tour, il comprit qu'il fouillait à l'endroit où lui et Argow avaient enterré Navardin. Il s'en fut donc à l'écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s'en alla pousser une reconnaissance sur le terrain; et là, le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin dans de la chaux vive. Alors dans la même nuit, au moyen de chevaux excellents, le changement eut lieu, et l'adresse du nègre amena une parfaite ressemblance [1].

Cette aventure fit réfléchir Vernyct au danger de n'être pas entouré de gens fidèles; et, à l'exception des trois nègres qu'il avait délivrés, il résolut de renvoyer tous les autres domestiques, et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires qui trouveraient ainsi une douce existence. Poursuivons :

Milo, le plus fidèle des trois nègres et le plus intelligent, revint bientôt, disant que M. de Durantal arrivait à l'instant de Valence, et qu'il comptait bien, sur la nouvelle qu'il recevait de la visite de ces messieurs, qu'ils déjeuneraient à Durantal. Alors Vernyct laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il fut prévenir Argow qu'il aurait à déjeuner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenait tout stupéfait de sa grotte; il aperçut dans le salon les deux magistrats, et, mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria : « C'était bien un homme !....

— Il est fou !... dit de Secq.

— Mais sa folie peut nuire!... répliqua le juge de paix.

— Bah ! s'il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeuner avec l'ami du préfet, et dans ce château où il désespérait d'entrer.

— Comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes et ces *ardéliones*, ces farceurs de chez mademoiselle Sophy, la revendeuse de propos et la marchande de caquets, qui fait des enfants et dit des *oremus*, peuvent-ils chercher à noircir un homme comme M. de Durantal ! le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, *homo probus*, un homme d'or!... C'est de la canaille, *plebs, plebecula*, le commun des martyrs, et cela veut juger les grands!... M. de Durantal est assez puissant pour vous faire nommer juge au tribunal... Oh ! c'est le plus estimable de tous les hommes !... vous l'allez voir; c'est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu'on dit; il enlève une femme

[1] Les nègres sont en effet très-adroits pour ces sortes de travaux.

comme une plume : il est vrai que cela ne pèse guère, j'excepte madame de Secq. »

A ce moment Vernyct rentra et leur annonça M. de Durantal. En effet, l'on entendit le bruit de ses pas dans l'antichambre: de Secq était devant la cheminée et en face de la porte, le juge de paix regardait la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyct causait avec le maire; Argow entre; de Secq, avec sa figure obséquieuse, leva les yeux, alla à sa rencontre, mais tout à coup s'arrêta, pâlit, et Argow fut en proie à la plus vive émotion. Le geôlier d'Aulnay reconnaît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l'homme auquel il a dû la vie, et le maître de ses secrets. Vernyct, s'apercevant d'un seul coup d'œil de cet incident extraordinaire, prend de Secq par le bras, l'entraîne vers une embrasure de croisée, et, pendant que, dans le chemin, le maire épouvanté lui dit à voix basse : « Oh, c'était un homme !........ » le lieutenant lui répondit : « *Silence!*...... » et l'enchanta par un regard comme le boa d'Afrique.

Pendant que le juge de paix saluait Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire : « Trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix, afin que nous restions seuls..... et surtout contenez-vous !.... »

Alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui avait l'ordre de ne jamais quitter Vernyct : « Cours chez madame, et dis-lui de ma part de rappeler monsieur auprès d'elle, et de l'y retenir : il y va de beaucoup pour elle !

— Monsieur le juge de paix, » disait de Secq, auquel la réflexion était revenue, qui voyait dans cette affaire un sujet de fortune et d'élévation : « vous devriez avoir la complaisance d'aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeunons ici.

— Mais, s'écria Vernyct, on peut les faire prévenir, à moins que M. le juge de paix ne préfère y aller; mais par l'humidité qu'il fait je ne souffrirai pas qu'il y aille à pied. — Milo !... Milo !..... Il mettra les chevaux et vous mènera.

— Mais, monsieur, je ne veux pas...

— Si, si ! pas de façon, dit Vernyct. Eh bien, qu'as-tu donc ? ajouta-t-il, en voyant la morne contenance d'Argow; que t'arrive-t-il? tu es pâle.....

— Je suis résigné !.... répondit lentement Argow.

— A bien déjeuner? répliqua Vernyct en riant.

— Milo, continua le lieutenant au nègre qui était revenu, mettez les chevaux ! conduisez et ramenez monsieur le juge de paix.... *lentement*, ajouta-t-il tout bas.

— Monsieur, c'est inutile, je vous assure, disait le juge de paix.

— Ah, dit Vernyct, vous faites des cérémonies. Mais qu'a donc Milo?... Durantal, il veut te parler...

— Monsieur, répondit le nègre, en s'adressant à Argow, madame vous demande : elle n'est pas bien... »

Argow s'élança comme un trait, et Vernyct dit au juge de paix récalcitrant : « Dépêchez-vous donc,... dans une demi-heure nous déjeunerons....

—Dites à ma femme que je suis désolé...» ajouta de Secq. Le pauvre juge de paix s'en alla de force comme Bazile dans Figaro.

— « Monsieur, dit le lieutenant à de Secq, l'emmenant dans le jardin au milieu d'une vaste pelouse; votre étonnement à l'aspect de M. de Durantal n'est pas naturel : vous savez quelque chose sur lui! je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort ! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit!... Prenez garde ! il s'agit d'aller rejoindre *le chevreau!* aucune puissance humaine ne pourrait vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de Durantal. Voyons, que savez-vous? surtout ne me cachez rien !.... »

Il y avait une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyct la prononça en y déployant une telle volonté, si forte, si impérieuse, que de Secq tremblant, et subjugué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible et presque effrayante, lui répondit : « Monsieur, je sais que M. de Durantal était possesseur d'une terre à Vans-la-Pavée, qu'il a enlevé mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M. de Saint-André à A....y, et que le procureur du roi de cette ville l'avait signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow;.... c'est moi qui fus chargé de veiller à sa personne, et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer...

— Hé bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami?.... Répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort si, restant notre ami, ils vous échappaient, et que cela influât sur le sort de M. de Durantal; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existerez plus, car je vous tuerai ! et je m'arrangerai de manière à ce que cela tourne *comme le chevreau*, pour moi. Si vous voulez vous taire, vous devenez notre ami, vous aurez vingt mille francs par an pour votre silence, et celui qui a fait M. Badger préfet, servira de tout son crédit M. de Secq, afin de le faire parvenir.....

— Monsieur, dit de Secq, jamais de ma vie, fût-ce mon ennemi ! je n'enverrai un homme à l'échafaud, encore moins celui qui m'a donné tout ce que je possède;... je ne puis pas répondre des événements et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

— En voilà assez !.... reprit le lieutenant; par le canon de ce pistolet, et il fit voir à de Secq effrayé

un de ses pistolets qu'il portait toujours, je te lie à moi! si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas!.... si l'on arrête Argow, tu meurs!.... mais aussi je te permets de parler, si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs... »

De Secq tressaillait. « Sois donc calme! lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais t'adresser qu'à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela! car si tu parles à Argow, je te brûle le crâne! Maintenant rentrons. »

En s'acheminant vers le salon, il lui dit encore: « Vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme ami de la maison. »

Argow et Annette étaient déjà dans le salon. Annette effrayée regardait Vernyct avec une sourde terreur; mais ce dernier lui dit à voix basse: « Ange du ciel, ne craignez rien. »

— « Eh bien, monsieur, dit Argow à M. de Secq, il paraît que vous vous souvenez bien du punch d'Aulnay?

— Je m'en souviendrai toujours, répliqua l'adroit de Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur!»

Ces paroles rendirent le calme à Argow qui n'avait tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeuner fut gai, et Vernyct eut soin que Milo versât souvent du champagne au maire, et *Milo était le seul domestique qui servît à table, quoiqu'ils fussent plusieurs domestiques habituellement.*

Quand les deux convives furent partis, enchantés d'Annette, et que de Secq s'en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyct dit en s'essuyant le front: « Jamais combat, pas même celui de Charles-Town, ne m'a fait autant suer que cette journée!,... »

Annette lui prit la main et, la serrant avec amitié, lui dit: « Brave homme!... oh! comment vous récompenser? j'ignore même l'étendue de vos services.....

— Vernyct, dit Argow, j'espère que rien de mal...

— Enfant!... » répondit le lieutenant en levant les épaules. Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit, en proie à la plus vive émotion: « Mes amis, écoutez-moi, il faut quitter la France, la quitter au plus tôt! vous, madame, tout lieu vous est égal; ainsi, comme quinze jours seraient déjà un retard, profitons des avis du ciel. Je vais dès aujourd'hui m'occuper de votre départ. Je songe que jamais je n'ai rien vu de si délicieux sur la terre que les îles Bermudes: le ciel, le climat, les plantes, tout est divin, digne de vous. Là, nulle justice n'enverra de recors, de gendarmes ni d'huissiers: c'est là que vous devez aller habiter, nous emmènerons monsieur et madame Gérard, nous emporterons la charge d'un bâtiment de tout ce qu'il y a de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au moins vous serez sûrs de vivre toute votre vie sans alarmes, heureux! et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d'être chrétiens comme partout, puisque c'est votre fantaisie; c'est moi qui vous en conjure et vous en supplie.

— Je n'ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette.

— Rien... dit Argow, ce n'est qu'une lâcheté!...

— Ce serait une lâcheté, reprit Vernyct, si tu étais seul au monde, mais tu auras des enfants!»

Ce mot rendit Argow immobile; il répéta avec une espèce de frénésie: « Des enfants!....

— Certes, dit Annette, ajoutant un regard qui signifiait qu'elle en avait l'espoir.

— J'irai!... fut toute la réponse de Maxendi.

— Cette réponse, dit Vernyct à Annette, est l'assurance d'un bonheur éternel. »

Rien n'était en effet plus sage et mieux combiné qu'un tel plan; les événements qui se pressent vont nous apprendre comment la fatalité avait décrété sur son autel de fer que les pressentiments d'Annette, avant d'épouser Argow, étaient bien la voix de l'avenir.

CHAPITRE XX.

On sent qu'il y avait une convocation extraordinaire de tous les membres qui composaient la société de mademoiselle Sophy, pour la soirée du jour où le maire et le juge de paix étaient descendus judiciairement au château de Durantal. Pour tout le littoral de la Méditerranée personne n'eût voulu manquer à cette assemblée, et mademoiselle Sophy avait même risqué le punch et les gâteaux pour aiguiser les langues.

De très-bonne heure le salon avait été décoré, les siéges préparés, les housses ôtées, et mademoiselle Sophy, prête aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir arriver le curé, qui fut suivi de toute la société, moins M. et madame de Secq et le juge de paix.

— « Nous saurons donc ce soir, de Mlle Sophy, à quoi nous en tenir sur nos seigneurs.

— Il y a quelque chose de bien extraordinaire dit M. de Rabon, c'est que j'ai appris que Marinet est renvoyé.

— Renvoyé!.... s'écria-t-on.

— J'ai vu ce matin madame de Secq, dit madame de Rabon, et elle m'a dit que ces messieurs avaient déjeuné au château.

— Et moi, dit le receveur des contributions, j'ai vu M. le juge de paix dans la calèche de M. de Durantal.

—Voilà du nouveau ! s'écria mademoiselle Sophy ; au surplus, cela nous indique que ces messieurs sont instruits.

— Ces messieurs, dit M. de Rabon, tardent bien ; car j'ai six heures et demie. »

Au bout d'un heure d'attente et d'impatience de la part des expectants, M. et madame de Secq et le juge de paix arrivèrent; mais il y eut un grand sujet d'étonnement pour la société, c'est que le juge de paix garda le plus profond silence, et à toutes les instances, M. de Secq répondit : « Nous avons fait une très-fausse démarche, et rien n'était plus ridicule que l'histoire de Marinet.

— Mais vous savez ce qu'est M. de Durantal ?

— Je l'ai vu, mademoiselle, et je n'ai pas été de but en blanc, *ex abrupto,* lui demander son âge, ses noms, prénoms et qualités. »

Chacun se regarda et se dit en soi : « Il y a quelque chose là-dessous..... » d'autant plus que de Secq et le juge de paix, détournant la conversation avec affectation, donnaient beaucoup à penser, et témoignaient que les questions multipliées leur étaient à charge.

Lorsqu'on s'aperçut que leur volonté de se taire restait fixe et opiniâtre, on ne les tourmenta plus, et mademoiselle Sophy s'en alla auprès de Marguerite pour lui dire à voix basse : « Votre mari sait quelque chose qu'il nous cache.

— Mais, reprit Marguerite, c'est qu'il ne m'a rien dit non plus! et j'ai bien vu qu'il avait des *secrets,* car il est *tout chose :* lui, qui parle volontiers, n'a rien dit depuis qu'il est revenu. Il est distrait, je lui ai demandé mon sac, il m'a apporté sa cravate : je l'ai bien tourmenté pour savoir ce qu'il avait appris, il m'a dit, mais en colère comme jamais je ne l'ai vu, qu'il voulait que je ne lui parlasse jamais de cela. C'est bien dur à une femme irréprochable comme moi, et qui ai apporté une si bonne fortune, de ne pas savoir ce que mon mari apprend!

— Vous comprenez, dit mademoiselle Sophy, qu'alors ce n'est pas une chose ordinaire.

— Ah ! il m'a dit que j'irais au château tant que je voudrais, qu'il me présenterait à madame de Durantal, et que nous y serions comme chez nous.

— Diable !... s'écria mademoiselle Sophy ; mais cela est très-extraordinaire !...

— Monsieur Laurent, dit-elle au juge de paix, dites-moi donc un peu si l'on vous a invité à retourner au château vous et votre femme?

— Non, répondit le juge de paix.

— Vous a-t-on fait autant d'amitié qu'à M. de Secq ?

— Oh! bien moins qu'à lui ! car on avait un fier soin de lui, on lui a donné du champagne, on s'est informé de sa femme, on l'a invité... on ne m'a seulement pas parlé de la mienne! on l'avait mis à côté de madame, et elle lui parlait beaucoup plus qu'à moi : mais il est le maire aussi!...

— Et ce corps?... dit-elle.

— Ce corps, répondit le juge en riant, c'est une histoire qui ferait rire tout le monde de nous!... »

Il y avait environ un gros quart d'heure que de Secq était chez mademoiselle Sophy lorsque, contre l'ordinaire, il fit signe à sa femme de s'en aller, et lorsque mademoiselle Sophy lui dit en riant : « Vous ne nous quittez pas?

— Si, répondit-elle ; car M. de Secq le veut. »

Une fille aussi fine et aussi astucieuse que l'était mademoiselle Sophy, devait tirer bien des conséquences de la conduite de de Secq ; et lorsqu'elle le vit partir avec le juge de paix, elle fit interrompre toutes les parties, et l'on se rangea avec la plus grande attention autour d'elle.

— « Avez-vous vu, dit-elle à cette assemblée, furieuse d'être trompée dans son attente et sa curiosité, avez-vous vu quelque chose de plus singulier que ce qui arrive? avez-vous remarqué comme M. de Secq a été froid et même malhonnête envers moi et même envers vous? comme il était distrait, préoccupé!... On l'a engagé à venir au château, lui et sa femme ! il a été l'objet des attentions de monsieur et de madame, et le juge de paix en rien. Il est maintenant devenu, et cela en un instant, l'ami de la maison. Or, on n'est ami des grands que dans trois cas : quand ils ont besoin de nous, quand on sert leurs plaisirs, ou lorsqu'on les fait trembler. Remarquez que c'est M. de Secq qui a été le préféré; quel besoin M. de Durantal a-t-il de lui? comment peut-il servir ses plaisirs?... en rien; mais aussi comment peut-il le faire trembler?... Oh ! je le répète, il y a un mystère là dessous, un mystère grave, et la préoccupation de M. le maire donne beaucoup à penser!... Si M. de Secq et sa femme sont bien reçus au château et que nous ne le soyons pas... je réponds qu'il y a un secret important. »

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une espèce de fureur, et l'on enveloppa le maire dans la proscription. Chaque soir l'on en parla, et lorsqu'on apprit qu'au lieu d'un corps on avait trouvé un chevreau, et que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenait qu'il avait vu un homme, on tint, chez mademoiselle Sophy, les propos les plus défavorables sur de Secq et les seigneurs de Durantal.

Mais ce qui donna une créance étonnante aux soupçons de mademoiselle Sophy, c'est la conduite de de Secq que l'on observa. Ce dernier resta presque toujours enfermé sans sa femme, ou bien il allait au château. Il cessa, par degrés, de voir mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d'y aller. On

s'aperçut qu'il devint rêveur, taciturne, sombre, et qu'il perdit une gaieté qui était connue. Marguerite avait conté leur fortune, et l'on savait que leurs biens consistaient en telle et telle ferme, et qu'ils n'avaient pas d'argent, et de Secq acheta, pour trente mille francs, une partie des terres qui étaient derrière sa maison, en annonçant l'intention de bâtir et d'arranger sa propriété. « D'où peut venir tant d'argent ?... » disait mademoiselle Sophy.

Enfin, qu'on se mette à la place du pauvre maire de Durantal! il avait le malheur de savoir lire, et il lisait le code; il y jetait souvent un regard furtif, et connaissait la peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connaissance. Sa conscience était tourmentée; or il y avait un grand changement dans ses manières, et, outre ses terreurs particulières, il en avait une bien plus grande, c'est qu'il voyait toujours ce bout de pistolet que lui avait montré Vernyct. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué : sa femme était trop causeuse pour que le village ignorât que, depuis sa visite au château, M. de Secq ne dormait plus, qu'il parlait souvent seul, etc.; et mademoiselle Sophy, le soir, de tirer mille inductions de l'intimité de de Secq avec M. de Durantal et du changement total de son humeur et de ses manières. Elle en vint à dire : « Nous savons comment la femme a eu sa fortune; mais elle ne nous a jamais dit d'ou venait celle de son mari !... qui est-il ?... que faisait-il ?... où est Aulnay-le-Vicomte? et que s'est-il passé là ?... Ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu'ils y étaient...»

D'un autre côté, l'on apprit qu'au château l'on démeublait toutes les pièces et que l'on faisait de grands préparatifs de départ, et l'on apprit que, malgré la saison la plus avancée, on disait au château que l'on allait à Paris.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Sophy alla à Valence, et, comme elle connaissait tout le commerce, elle dîna avec l'entrepreneur du roulage, qui lui dit qu'il avait un marché avec M. de Durantal pour transporter de Valence à Fréjus *cent mille* livres pesant, et qu'un emballeur de Valence allait gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal.

Quel nouveau champ de conjectures pour mademoiselle Sophy !... Elle alla chez M. et madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et défila le long et le singulier chapelet de ses soupçons sur M. de Durantal et de Secq.

Elle fit remarquer l'obscurité, la complication de tous les incidents de leur conduite. « On dit à Durantal que l'on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus ; on part après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout, absolument tout, et cela arrive quelques jours apès cette descente judiciaire qui avait pour objet un cadavre, et ce cadavre est, dit-on, un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c'est un homme; le maire soutient le seigneur, le seigneur est sombre et sauvage, et son nouvel ami devient tout comme lui, taciturne et rêveur.... Qu'est ce M. de Secq?... il est d'Aulnay-le-Vicomte... (Marguerite avait parlé, comme on voit.) Ne faudrait-il pas s'informer de sa vie, de sa fortune?... est-elle patrimoniale ?... Ah ! disait-elle, si j'étais ce que vous êtes, M. Charles, il y a longtemps que j'aurais écrit à Aulnay, et appris, par les antécédents de la vie de M. de Secq, quel rapport il y a entre lui et M. de Durantal.

« Il y a quelque chose, car tout s'accorde à prouver qu'il existe une complicité; de Secq, qui n'avait pas un sou pour meubler sa maison et qui comptait sur ses économies, vient d'acheter pour trente mille francs de terres... etc. »

Nous ne rapporterons pas tout ce que disait mademoiselle Sophy guidée par sa haine et sa curiosité, nous nous contentons de mettre le lecteur à portée de deviner tout ce que le bavardage a de puissance, de voir les fils de la trame que tisse l'envie, et de comprendre ce que c'est que l'opinion publique et son pouvoir.

Charles Servigné écouta le long discours de mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention; il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstance, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle qui la complimenta sur son esprit, son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles qui n'ont rien à faire qu'à s'occuper des autres, comment découvrirait-on tant de choses, et comment, sur de si petits indices, bâtirait-on des romans entiers ?... Tantôt M. de Durantal était un banqueroutier, tantôt il était un personnage qui avait conspiré et qui se cachait, etc., etc.

Ah! si mademoiselle Sophy avait été priée du bal, M. de Durantal aurait été le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté!

Un mois se passa de la sorte, et, au milieu de ce mois, mademoiselle Sophy avait reçu une lettre de madame Bouvier qui la priait de garder le silence sur M. et madame de Durantal, parce que tout ce qui s'était dit chez elle, sur eux, faisait le plus grand tort à sa cousine. Elle déplorait cette conduite, et la conjurait de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avaient été poussés par Vernyct avec une telle activité, qu'Annette écrivit à son père et à sa mère de placer

toute leur fortune sur la banque d'Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours, et de se préparer à un grand voyage. On n'attendait plus qu'eux.

De son côté, Vernyct avait acheté un vaisseau de transport et un vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avaient servi sous Argow et leur étaient entièrement dévoués. Toute la fortune d'Argow avait été mobilisée, il ne restait en France que la terre de Durantal, l'hôtel de la Vieille rue du Temple et la terre de Vans; mais cette dernière propriété, étant au nom de Vernyct, était depuis longtemps en vente, et c'est cette circonstance qui avait sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s'il eût possédé cette terre, il n'aurait jamais empêché de suivre ses traces.

Il ne restait plus à Durantal que les deux appartements d'Argow et d'Annette, qu'on ne devait démeubler qu'après leur départ, et c'était l'infatigable Vernyct qui se chargeait de tout.

Un soir, il était occupé à emballer des collections d'armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des carabines, mais, parmi, il y avait ce qu'on nomme un *tromblon*, et cette arme terrible[1] était jadis l'arme favorite de Vernyct et d'Argow.

— « Bah, dit-il en riant, je veux garder *cette pauvre fille*, on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls! »

Annette trembla à l'aspect de cette horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de la manière dont Vernyct s'en servait.

— « Oh! dit-elle, emballez tout cela ailleurs, car cela me fait mal à voir.

— Il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.

— Que voulez-vous dire? s'écria Annette.

— Ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques?....

— Hé bien?...

— Hé bien, regardez l'anneau qu'il a à son doigt..... »

En ce moment Argow rentra, et Annette, l'emmenant à côté d'elle, lui demanda, en jouant avec sa main, ce que contenait l'anneau qu'il portait.

— « D'où te vient cette fantaisie?... lui demanda son mari.

— Elle me vient comme toutes les autres, répondit-elle; mais on dit que c'est une arme...

— Qui t'a dit cela?.....

— Vernyct.....

— Hé bien, dis à Vernyct qu'il est un imbécile.

— Merci, dit ce dernier en riant; mais le fait est que je le mérite, car j'oubliais qu'il n'y a que nous deux qui devons avoir ce que contient cette bague.

— Ah! je veux le savoir, car je ne fais qu'un avec Jacques.

— Es-tu fou?.... » dit Argow en poussant violemment Vernyct.

Comme il achevait, l'on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et l'on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra, Vernyct tenait un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit.

— « Vous l'avez échappé belle! lui dit Vernyct, le poignard est empoisonné; s'il vous avait écorché, vous tombiez là!.... Prenez garde, car je ne manque pas deux fois mon homme...

— Ah! mon ami, dit Annette avec un peu d'humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m'avez fait trembler!... »

Vernyct sortit en murmurant: « Si je l'avais tué sans le faire exprès, j'aurais bien fait peut-être... cette figure-là m'a toujours déplu. »

— « Charles, dit Annette, vous nous resterez à Durantal quelque temps, j'espère?...

— Mais l'on prétend que vous partez...

— Ah, dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père.

— Allez-vous loin?... demanda Charles à Argow.

— Nous ne sommes pas encore décidés. »

Telle fut la réponse ambiguë que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire.

— « Je viens vous apprendre, dit Charles, que j'ai l'espoir d'être nommé avocat-général... à mon âge, c'est une grande faveur...

— Mais vous la méritez, » dit Annette.

Charles fut reçu par M. et madame de Durantal avec une rare cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin allait devenir éternelle, mit à le voir, lui parler et l'accueillir, une affectueuse amitié, une tendresse si forte, si sentie, qu'il en fut ému. Tous les souvenirs de son enfance revinrent à sa mémoire: son amour pour sa cousine se réveilla avec une force invincible, et l'assurance qu'il avait du bonheur d'Annette lui rendit Argow odieux au dernier degré de la haine.

Le lendemain de son arrivée, Annette alla prome-

[1] Un tromblon est un fusil extrêmement court, dont la crosse est très-épaisse et massive; le canon est très-gros, très-fort, et contient une livre et demie de balles: ce canon se termine par en haut comme un cor de chasse, et cette arme ne se tire ordinairement qu'en appuyant la crosse contre un mur. Quand on l'a tire, l'énorme quantité de balles que contient le canon, chassée par une très-forte charge de poudre, s'écarte, et produit l'effet d'une décharge de canon à mitraille.

(*Note de l'auteur.*)

ner avec lui dans le parc après le dîner : elle voulait lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des taureaux et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillet. Ils parvinrent ensemble au bas d'une petite montagne factice, et s'assirent sur un banc en face de la prairie et à côté d'un massif d'arbres étrangers.

— « Mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n'ai pas voulu vous parler de leur expression devant M. de Durantal; mais dites-moi, n'avez-vous rien à vous reprocher? vous connaissez mon amitié pour vous, mon indulgence; j'ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous...

— Ma cousine, dit Charles avec une profonde émotion, je vous aime, que dis-je? je vous adore toujours!... et, toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour et la haine la plus violente pour celui qui m'a tout enlevé...

— Quel discours!... ô Charles!... est-ce vous qui parlez ainsi?... oubliez-vous qui je suis?...

— Je vois tout; mais ma passion est si forte, que je ne vois plus d'obstacle, et que je sens qu'il faut que je quitte ce pays... je le quitterai, Annette! J'ai demandé à être changé de place, j'espère être nommé avocat-général bien loin, dans le nord de la France, et là, je serai délivré de l'effroyable supplice de voir toujours unis et triomphants l'objet de ma haine et celui d'un amour sans bornes!...

A ce moment l'on entendit du bruit dans le feuillage, et Annette, apercevant son mari, tomba de frayeur.

— « Vous étiez là... dit Charles épouvanté d'être arrêté dans ses desseins.

— J'y étais, j'ai entendu, et je vous pardonne!... »

Il tenait Annette dans ses bras et lui prodiguait des baisers qui la firent revenir, lorsque Charles, se retournant, jeta un cri affreux... Un taureau comme enragé se précipitait sur eux, et rien ne pouvait les sauver de sa fureur, car la singulière scène qui venait de se passer, ne leur avait pas permis de s'apercevoir de cet ennemi furibond qui n'était plus qu'à vingt pas d'eux et que le schall rouge d'Annette excitait encore. Charles et sa cousine jetèrent ensemble un cri terrible, et la peur les glaça tellement qu'ils restèrent immobiles... Tout à coup Argow, défaisant sa bague, en tira une épingle très-courte, et, se plaçant entre le taureau et Annette, il reçut l'animal de côté, et soutint son choc avec une vigueur étonnante : la tête de l'animal ainsi heurté porta sur le banc et le fit sauter; mais aussitôt qu'Argow eut effleuré la peau de l'animal furieux, ce terrible ennemi tomba mort.

L'étonnement d'Annette et de son cousin était égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène leur fut comme un songe, et ils regardaient le taureau mort et Argow tour à tour. Le mugissement de l'animal en tombant avait été horrible, et il leur semblait encore l'entendre. Annette tendait ses mains pour s'assurer que son mari vécût; mais comme il tenait sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restait libre.

— « Oh! mon ami!..... lui dit-elle en pleurant.

— Mais, mon ange, veux-tu que je te tue?....

— J'aime mieux la mort qu'un pareil geste!.... dit-elle.

—Et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie?...

—Cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connaissent : ce n'est même pas une épingle, c'est une arête de poisson. »

Charles serra la main d'Argow avec reconnaissance, et lui dit d'un air attendri : « Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, et je m'empresserai de le reconnaître. »

Au bout d'une heure, Charles était parti pour Valence après avoir montré la plus vive agitation, et Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n'avait pas pu savoir de Charles la cause d'un départ aussi précipité après une telle phrase.

CHAPITRE XXI.

Charles, revenu à Valence, raconta à sa mère l'événement extraordinaire qui venait de changer son âme, et il s'écria : « Sans *lui*, je serais mort!... j'ai tant fait contre lui, que je dois désormais *lui* consacrer la vie qu'il m'a sauvée!.... »

Il sortit pour aller chez le juge d'instruction de Valence.

En effet, l'on va voir quelle influence cette visite pouvait avoir sur le sort d'Argow.

Un mois avant, Charles Servigné, lorsque mademoiselle Sophy vint voir Adélaïde, avait été frappé des singuliers indices que présentait la conduite de de Secq et de son cousin. Il avait réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher et à deviner les crimes, il avait fini par écrire au procureur du roi d'A....y, dont Aulnay-le-Vicomte ressortissait, et il avait soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M. de Durantal, Vernyct, de Secq et Marguerite. Alors il

était guidé par sa haine, et il avait présenté les questions d'une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances, avaient demandé un temps infini; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce fut qu'il ne reçut jamais de réponse décisive de son collègue, et qu'au contraire ce dernier lui demandait des renseignements qui prouvaient que le procureur du roi d'A....y connaissait tous les personnages sur lesquels Charles avait appelé son attention.

Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d'instruction de Valence lui avait dit : « Nous avions depuis longtemps une correspondance avec Aulnay et A....y, nous avons maintenant toutes les pièces...

Cette phrase, que Charles entendit en silence, et sans y répondre, lui fit voir que son cousin était gravement compromis; toujours poussé par sa haine et son envie, il avait été sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu'il comptait jeter dans l'âme de sa cousine; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin, opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et comme il savait que l'on ne pouvait commencer aucune poursuite contre son cousin sans lui, il accourait chez le juge prendre connaissance des papiers envoyés d'A....y, et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venait de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa une telle circonstance, le fit revenir précipitamment.

Il le trouva en effet; mais le juge était chez madame Servigné, et, en arrivant dans le salon, il entendit sa mère qui racontait au juge d'instruction la singulière manière dont son fils venait d'être sauvé de la mort: elle détaillait, avec la complaisance des bavardes, la propriété de cette arête empoisonnée, et, en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la langue de sa mère, et se maudit lui-même d'avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire : « Monsieur, donnez-moi au plus tôt les papiers qui concernent Aulnay...

— Monsieur, dit le juge, c'est impossible, car cette affaire ne vous regardera pas, vous n'êtes plus procureur du roi à Valence, et M. le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes fonctions.... Je sais qu'il a reçu de G**** un envoi qui vous concerne : je venais vous faire mon compliment. »

Charles resta atterré, car il envisageait les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n'était pas favorable à M. de Durantal.

— « Et qui est nommé à ma place ?...

— Monsieur de Ruysan.

— Quoi! mon substitut! celui qui m'en veut le plus à Valence !... Monsieur, continua Charles en s'adressant au juge, ayez la complaisance de passer dans mon cabinet, je voudrais avoir l'honneur de m'entretenir avec vous un instant. »

Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea de l'œil le sévère magistrat qu'il avait en sa présence, et lui dit : « Monsieur, depuis quand le procureur-général vous a-t-il instruit de mon changement?

— Depuis deux jours....

— Grand Dieu ! s'écria Charles; et depuis deux jours M. de Ruysan exerce?...

— Oui.

— Maintenant dites-moi si les pièces que vous avez reçues du procureur du roi à A....y incriminent fortement M. de Durantal?

— Monsieur, il ne m'est plus permis de vous confier les secrets du tribunal, puisque vous n'en faites plus partie, mais je sais que l'estime que le ministère a pour vous, et la position dans laquelle cette affaire vous mettrait, ont été la cause majeure de votre changement,... car je l'ai appris à G**** où j'ai été avec M. de Ruysan consulter le procureur-général.

— Monsieur, je comprends !... dit Charles, pâle et blême, presque égaré; mais c'est une barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des papiers d'A....y, car il y a longtemps qu'ils doivent être ici.

— Monsieur, reprit le juge avec une grande dignité, si je l'avais su, je crois que, tout en transgressant mon devoir, je vous l'aurais dit !..... mais vous savez comme moi que nous basons notre opinion sur vos réquisitoires; enfin, c'est M. le procureur-général qui a correspondu avec votre confrère....

— Je perds du temps !... s'écria Charles.

— Oui! lui répondit le juge avec un geste significatif. Charles resta glacé d'horreur, et s'aperçut à peine du départ du juge.

— C'est donc moi, s'écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme !... où ?.. » se dit-il. Il frissonna, s'élança dans le salon : « Ma mère, ma sœur !...

— Qu'as-tu, Charles?...

— Gardez-vous de prononcer un seul mot sur M. de Durantal !... Adieu ! » Et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de chevaux pour peuvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine, s'il en était encore temps.

Pendant qu'on selle un cheval et qu'on s'étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu'il récapitule en sa tête les moyens de salut pour son cousin, rétrogradons un peu, et voyons la cause du silence du juge d'instruction.

Le procureur du roi d'A....y, voyant que M. de Durantal était le cousin de Servigné, crut que ce der-

nier voulait sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur-général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s'agissait de confronter avec Lesecq si M. de Durantal était bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal, M. de Secq, mandé par la justice, avait été amené devant le juge.

— « Vous ne vous appelez pas de Secq?... lui avait dit le magistrat avec cet air de conviction et cette autorité sévère qui imposent tant.

— Si, monsieur.

— Non, vous vous appelez Lesecq.

— C'est une erreur de copiste, car mon extrait de naissance...

—A été falsifié, car l'encre qui d'un L a fait un D a paru quelque temps après..... Mais ce n'est pas l'objet de notre conférence : vous avez été maître d'école et vous ne possédiez rien?....

— Oui, monsieur.

— Vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d'un nommé Argow, arrêté par vous, par M. Gradavel, maire de votre commune, et par M. Marignon, le juge de paix, et ce fut à vous que la garde en fut commise....

— Cela ne prouve rien, monsieur.

— Cela prouve qu'il vous a donné de l'argent parce qu'il est extrêmement riche, et que vous l'avez accepté parce que vous étiez extrêmement pauvre : est-ce vrai?... »

Ici Lesecq balbutia et voulut nier.

— « Allons, c'est vrai, tout Aulnay le certifie.

— Monsieur, c'est vrai! dit Lesecq épouvanté.

— Ce n'est pas tout, Argow, l'assassin de M. de Saint-André, et l'affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connaissance, vous l'avez revu!...

— Non, monsieur!... s'écria Lesecq.

—Monsieur, prenez garde! c'est M. de Durantal, et vous le savez... »

Ici le pauvre maître d'école effrayé trembla tellement qu'il chancela sur ses jambes et tomba par terre. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire.

— Monsieur, dit-il en l'aidant à se relever et le faisant asseoir sur son fauteuil, la justice n'ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d'un homme, car avant de le mander il faut que l'autorité ait des soupçons qui équivalent à des réalités; or, vous voyez que toute feinte est inutile; votre conduite renferme des crimes, car faire évader un assassin et recevoir de son argent est un véritable crime, et, si vous avez lu le code, vous devez savoir quelle est la peine; mais ce n'est rien au prix de votre dernière infraction aux lois! Comment! vous! maire d'un canton, chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnaissez un assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes, que toutes les sociétés poursuivent, et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix?...... Allez, monsieur, il n'y a qu'une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l'arrestation de ce misérable.

— Monsieur, dit Lesecq, quant à la confession, je la ferai; quant à l'arrestation, ne comptez pas sur moi. L'homme que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur; faites de moi ce que vous voudrez, mais n'en faites pas un monstre. »

Cette scène avait dès-lors décidé du sort de M. de Durantal, et son arrestation avait été ordonnée. Par une de ces fatalités inconcevables, les gens chargés de cette expédition difficile avaient pris la grande route pour aller à Durantal, et, quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l'orage qu'il avait amassé sur la tête de son cousin, l'escouade de gendarmerie était sur la route de droite; un autre piquet avait pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdaient autour de la grille neuve par laquelle Charles était sorti : il n'avait pas éprouvé d'obstacle, parce que les gendarmes le reconnurent, et qu'il était seul dans son cabriolet.

D'un autre côté, Vernyct, le soir de l'arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avait, pendant la nuit, volé chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y était resté toute la journée, de manière qu'Argow et Annette étaient livrés sans protecteurs à l'horrible assaut que l'on allait donner à Durantal, sur le soir...

Laissons Charles sur la route galoper à toute bride, Vernyct chez Jeanneton qui l'accable d'amour, de caresse, est qui le tourmente; n'écoutons pas la scène d'amour la plus suave, la plus délicate, et les plus généreux propos qui aient été prononcés par des lèvres humaines, et revenons à Durantal, dans l'appartement d'Annette.

CHAPITRE XXII.

Il y avait environ une demi-heure que Charles était parti. Annette avait pleuré en le voyant s'échapper avec une telle rapidité et dans une agitation aussi grande. « C'est la dernière fois que je le vois, et il ne m'a pas même embrassée!... quel trouble!... Ce qu'il a osé me dire aura déplu à Jacques.... »

Elle tomba dans la rêverie: il faisait sombre, car elle n'avait pas de lumière, et elle regardait le ciel

qui brillait d'un éclat pur, les étoiles scintillaient. « O beau pays de France, dit-elle, je vais donc te quitter pour toujours !.. j'irai prier, j'irai aimer sous un autre ciel... il est vrai que l'on aime et que l'on prie sous tous les cieux : ils sont la voûte d'un grand temple, partout où il y a de la terre pour s'agenouiller on trouve une église, et partout où fleurit la verdure on aime. Le cœur ne connaît pas tel ou tel lieu ; partout il est le même, et à ces îles charmantes *il* sera en sûreté, rien ne viendra me ravir mon cher bonheur !... ah ! ce me sera la France !.. Je voudrais qu'il fût là pour le lui dire... ô quelle âme d'homme! quelle vertu !.. Oui, c'est mon époux de gloire !.. »

Sa tête tomba sur sa jolie main, et des larmes délicieuses coulèrent sur son visage céleste ; et, la relevant tout à coup, elle dit vivement à une étoile qui brillait plus que les autres : « Oh ! oui, bel astre, tu me dis qu'on lui a pardonné !..»

Elle était sublime en regardant cette belle planète, et elle élançait mentalement une vive et brûlante prière au ciel, lorsqu'une chouette cria trois fois, et ce cri lent, clair et funèbre, la glaça : elle retomba sur son fauteuil, et écoutant avec horreur, elle entendit alors des pas précipités dans le salon qui précédait sa chambre. « Ah ! s'écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons !.... »

A ce moment un jeune et joli garçon de quinze ans entra brusquement avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d'effroi qui dérangeaient la beauté d'une figure viriginale.

— « Ah ! oui, s'écria-t-il d'une voix douce et flûtée, il n'y a que vous qui puissiez être Annette !..... Il posa son doigt mignon sur la bouche d'Annette prête à parler, et dit à voix basse : Chut !.:.. *ils* sont encore ici....

— Qui?.... demanda Annette glacée d'horreur.

— *Les gendarmes !....*

A ce mot, madame de Durantal resta exactement dans la même position ; ses yeux se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eut l'air d'une statue posée sur un tombeau ; elle devint pâle et horriblement contractée.

— Écoutez-moi, dit le jeune garçon : je suis Jeanneton, l'amie de Vernyct ; il est venu me faire ses adieux, et voulait me laisser en France, quoiqu'il allât à *l'île des Mules* (elle voulait dire aux îles Bermudes), je n'ai pas pleuré, je l'ai bien embrassé et bien fêté ; mais quand il a monté à cheval je me suis esquivée ; j'ai pris les habits de mon garçon (les plus beaux s'entend !) et quand Vernyct a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d'un autre cheval qui suivait le sien, il a demandé qui était là, j'ai répondu : « Jeanneton ! » et il n'a plus osé me refuser de le suivre.... Voilà que nous arrivons à l'avenue de Durantal tout-à-l'heure, et que nous entendons devant nous des chevaux comme s'il y avait beaucoup de monde ; et, à la lueur des étoiles, nous voyons briller les chapeaux et les sabres d'une troupe de gendarmes. Vernyct a vu qu'ils allaient à Durantal, et m'a dit de tâcher de franchir le saut de loup qui est devant la statue de je ne sais qui, et de venir vous avertir de faire sauver M. de Durantal aussitôt qu'il aurait réussi dans un projet qu'il méditait : il m'a dit pour cela d'examiner ce qui se passerait ; et, en cas de réussite, il m'a instruite de ce qu'il fallait faire. J'ai couru, j'ai sauté par-dessus le fossé, et je suis arrivée au grand portail ; là, avant que les gendarmes ne sonnassent, j'ai entendu Vernyct qui a crié de loin avec sa voix terrible : « *Qui vive !...* » et il a fondu sur l'escouade en disant : « Qui ose entrer à mon château à l'heure qu'il est?... je ne loge pas de militaires à Durantal !... »

« Alors il y a eu un chuchotement, et l'on a dit : « C'est lui !.. c'est lui !.. est-il seul ?.. courons !.. » Après, j'ai entendu Vernyct crier : « Répondrez-vous ?.. je suis M. de Durantal !.. »

« Alors, il était près d'eux ; ils l'ont entouré, ils lui ont dit qu'ils venaient l'arrêter, il s'est laissé emmener ! c'est beau, madame ! ah ! mon Vernyct est généreux !...

— Oh ! quel homme !.. dit Annette.

— Chut, écoutez, ajouta la naïve Jeanneton ; il m'a recommandé tout, et en une minute ; c'est qu'il a une tête !.. oh ! c'est un bien brave homme !.. Il faut, *qu'il m'a dit*, que madame Annette laisse ignorer à Jacques que j'ai été arrêté pour lui, et il faut l'emmener, par la petite porte du parc, chez un voisin : il en aura le temps, parce que je ne ferai connaître l'erreur qu'à Valence, et aussitôt je viendrai le sauver ; mais, a-t-il ajouté, il ne faut pas lui dire ce qui se passe.

— Nous sommes perdus !.. Jacques ne voudra pas !:. »

A ce moment, Milo effaré arriva et dit : « Madame, il y a des gendarmes postés dans l'avenue du village, et l'on dit que l'on vient arrêter monsieur... J'ai réuni tout notre monde, nous sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous allons...

— Milo, dit Annette, allez recommander aux gens de se tenir bien tranquilles et d'attendre mes ordres... Milo sortit ; elle le rappela et lui ajouta : « Dites à M. de Durantal de passer chez moi à l'instant même. »

Annette se leva, parut recevoir une force supérieure, et, montant, en énergie, à la hauteur des circonstances, elle s'écria : « *Dieu* et *lui*, voilà mon cri... Mon enfant, nous le sauverons !...

—Quelqu'un arrive, dit Jeanneton, Dieu !.. c'est

du bruit qui vient du dehors... » Elle courut à la fenêtre, et cria : « Un gendarme!... »

En effet Annette, stupéfaite, aperçut le chapeau bordé de blanc et la tête d'un gendarme sur la pierre de la fenêtre : Jeanneton courut pour le précipiter, car il paraissait qu'il s'était servi du treillage qui était sous la fenêtre comme d'une échelle, mais la jolie hôtesse s'arrêta, car il cria : « *Ami!..* où est madame de Durantal?..

— C'est moi !.. dit Annette.

— Écoutez, madame, je suis un vieux marin, et j'aime trop *mon ancien* pour le voir égorger... j'ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n'est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté : je suis à la porte qui va à la maison de mademoiselle Sophy, j'ai placé une échelle à vingt pas de la porte, et l'échelle vous mettra sur le mur du jardin de mademoiselle Sophy, car le mur de son jardin touche le vôtre; mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n'aurai pas d'oreilles.

— Que le ciel vous récompense!... s'écria Jeanneton; mais Vernyct est arrêté à la place de M. de Durantal, et ils l'ont emmené...

— Dieu soit loué!.... s'écria le gendarme, c'est digne du lieutenant!... hé bien, dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir; mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers, pour verbaliser : ils sont chez l'adjoint du maire...

—Tenez, dit Annette, en présentant au gendarme une épingle de diamant d'une grande valeur que portait Argow, et qu'elle avait aperçue sur sa pelotte, tenez, prenez, car c'est l'épingle que portait celui que vous aimez...

— O généreuse et digne femme! je me ferais tuer pour *lui* et pour vous!... »

A ces mots, le gendarme, que l'on doit avoir reconnu pour celui qui, au commencement de cette histoire, était avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste.

Mais au moment où sa tête disparaissait, M. de Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow :

— « Que me veux-tu?.. comme tu es pâle!.. qu'as-tu?.. que demande ce jeune homme?.. »

Annette mentir!... c'était bien chose impossible!.... elle restait dans une horrible angoisse, levant ses yeux sur son mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Quelles âmes nobles, pures et religieuses, pourront comprendre ce supplice où l'amour était combattu par la religion!

— « Il s'agit, dit-elle enfin, de sauver quelqu'un, et j'ai compté sur ton secours; cette jeune enfant est venue m'avertir...

— Il n'y a pas un instant à perdre!... s'écria Jeanneton; il faut venir, monsieur, tel que vous êtes, car il n'y a que vous qui puissiez....

— Oui, dit Annette, il n'y a que toi qui puisses le sauver...! viens, je vais t'accompagner, et nous te dirons ce dont il s'agit; la chose est si grave, que c'est ce qui cause mon effroi.

— Allons donc sur-le-champ! dit Argow; mais faisons mettre nos chevaux....

— Non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c'est dans le village qu'il faut nous rendre. » Et Annette s'élança en lui disant : « Viens donc!... »

Argow étonné ne savait que penser lorsque Jeanneton le prit par le bras et l'entraîna à travers la galerie : « Il s'agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct!... » Alors Argow épouvanté les suivit. Ils traversèrent les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme : « Comment se fait-il que Vernyct soit?... » Annette l'interrompit en lui fermant la bouche avec sa main, et dit à voix basse : « Chut... silence!... »

Ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette était entrée quand elle vint à Durantal; et là, Jeanneton, avec une adresse incroyable, mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva, en tâtonnant, une échelle appliquée contre le mur du jardin de mademoiselle Sophy. Jusqu'ici tout allait bien, mais ils restèrent interdits, car Annette dit à Jeanneton : « Comment ferons-nous maintenant?... »

Ils entendirent à cent pas d'eux le bruit des armes des gendarmes et des voix confuses, ce qui rendait leur position plus difficile. Alors Jeanneton dit à Argow : « Monsieur, voulez-vous monter sur cette échelle? et, lorsque vous serez sur la crête du mur, vous l'enlèverez et la reporterez de l'autre côté pour descendre.....

— Mais à quoi cela vous servira-t-il? demanda Argow.

— Chut! dirent Jeanneton et Annette, chut!.... silence!.... et faites ce que nous vous disons...

— Quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette, restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir; c'est moi-même qui viendrai te chercher..... »

Lorsqu'Annette et Jeanneton virent M. de Durantal sur la crête du mur et qu'elles l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme deux sœurs, en s'écriant à voix basse : « Il est sauvé!... » Alors elles songèrent à se rendre chez mademoiselle Sophy, pour implorer son secours!...

En ce moment toute la société de mademoiselle Sophy était réunie et s'entretenait des événements extraordinaires et inouïs qui se passaient dans la commune de Durantal.

— « Il y a, disait M. de Rabon, trois piquets de gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce moment l'on arrête M. de Durantal...

— M. de Secq a été mandé et forcé de comparaître ce matin devant M. le juge d'instruction, et il n'est pas encore revenu, ajouta le percepteur.

— *Tout ce qui reluit n'est pas or*, dit madame de Secq, et mon mari aura été dévoiler...

— J'entends du bruit! » s'écria mademoiselle Sophy.

En effet, Annette et Jeanneton suppliaient la domestique de leur faire parler à mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant la porte du salon, aperçut madame de Durantal qui, alors, s'avança vers la vieille demoiselle et lui dit d'un son de voix qui aurait attendri un démon : « Ah! mademoiselle, M. de Durantal vient d'échapper!... il est dans votre jardin, et je viens vous supplier de le cacher dans votre maison pendant quelque temps : vous lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi! ma reconnaissance sera éternelle, oh! sauvez-le!... je vous en conjure par Dieu, par son fils, par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde!... » Et, en disant ces paroles, elle se jeta aux genoux de la vieille fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde accourut, et cette scène fut aussi pittoresque qu'un romancier pourrait le désirer. Dix personnes entouraient mademoiselle Sophy qui, froide et impassible, contemplait avec joie la belle et touchante Annette à ses pieds. La pauvre enfant épiait un sourire, un mot de cette tête antique; la vieille servante tenait un flambeau et restait dans le lointain tandis que Jeanneton, se croisant les bras, s'écria : Elle hésite, je crois!....

Ce mot fit regarder Jeanneton par mademoiselle Sophy qui reconnut la jolie paysanne qu'elle avait fait chasser du village; la colère parut sur son visage, et elle dit à madame de Durantal : « Si vous êtes conduite par cette petite gourgandine-là... je ne sais en vérité que penser de vous, madame!...

— Gourgandine!... s'écria Jeanneton, mademoiselle oublie qu'à dix-huit ans elle avait fait un garçon tout aussi gros que le mien, et qu'il y a entre elle et moi une différence : c'est que j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance humaine ne m'y fera renoncer! »

Annette se leva subitement et secouant violemment Jeanneton : « Vous nous perdez! dit-elle avec un cri sublime, songez qu'elle peut livrer mon mari!» En effet, mademoiselle Sophy avait le visage tout bleu de rage et de colère et s'écria : « Marie, allez dire à M. l'adjoint que M. de Durantal est ici! »

Annette ne jeta qu'un cri, et s'évanouit; mais, dans l'assemblée, il y eut un mouvement d'horreur qui fut rapide comme un éclair, et l'on s'écarta comme si la foudre eût tombé en éclats : M. de Durantal poursuivi n'inspirait plus qu'une douce pitié...

— « Va! s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide diablesse incarnée, horrible sauvagesse et infâme scélérate, puisses-tu retrouver le fils que tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver!... les tigres ont plus d'humanité que toi!... » Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l'assemblée qui jeta un cri d'épouvante en la voyant disparaître.

Annette rouvrit un œil mourant, et trouvant en ce moment une noble énergie, elle se leva et s'écria : « Je le sauverai!... » Elle se dirrigeait vers la porte, lorsqu'un autre personnage entra et la prit dans ses bras.

C'était Charles!... Il avait rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmes, il accourut, et, reconnaissant Vernyct, il lui serra la main en signe d'amitié, et pria les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n'osa pas le lui refuser à cause du rang qu'il occupait dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse : « Votre cousin est sauvé! il est chez mademoiselle Sophy : l'erreur ne sera reconnue qu'à Valence; courez vite, tâchez de le mettre en voiture : les relais sont préparés jusqu'à Fréjus, le mot d'ordre pour avoir les chevaux de cinq lieues en cinq lieues est : *l'amour et Jeanneton.* »

— « Chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés!... où est-il?..»

A ce moment l'on entendit venir, au grand galop, des gendarmes, et l'on vit paraître à la porte l'adjoint du maire et le juge d'instruction avec des hommes qui portaient des flambeaux. La vieille servante les avait rencontrés sortant du château. En les voyant, Charles resta stupéfait et comme anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenait ces personnages, au milieu de la nuit, dans la maison de mademoiselle Sophy. En racontant les mille incidents d'une telle catastrophe on est obligé de laisser en suspens une action qui marche aussi vite que le balancier d'une pendule; mais le lecteur retiendra que ce que nous racontons longuement se passait en réalité avec la rapidité de l'éclair.

Ainsi, au moment où Charles, le juge, l'adjoint, le commissaire, la servante entraient dans le salon, et pendant que les gendarmes cernaient la maison sur l'avis de la vieille Marie, Jeanneton cherchait dans le jardin et appelait M. de Durantal qui ne venait pas, parce qu'il ne reconnaissait plus la voix d'Annette.

Lorsqu'à Valence madame Servigné raconta au

juge d'instruction l'histoire de la bague, de l'épingle et du poison que M. de Durantal portait toujours avec lui, ce fut un tel trait de lumière et une telle preuve du meurtre de M. de Saint-André [1], que ce magistrat jugea à propos de se transporter pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M. de Durantal au moment où il serait arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortait avec eux sur la nouvelle que M. de Durantal était déjà emmené, lorsqu'il rencontra la vieille servante qui leur dit qu'il était chez mademoiselle Sophy ; alors le juge pressa le pas pour se trouver à cette catastrophe.

En arrivant, il demanda où était le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de mademoiselle Sophy étaient les huit personnes qui composaient la société. L'étonnement se peignait sur toutes les figures, et celle de mademoiselle Sophy annonçait une profonde terreur, car elle commençait à réfléchir.

Le juge, l'adjoint, leurs suppôts, cherchaient des yeux M. de Durantal; Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévorait des larmes cuisantes qui roulaient sur son visage abattu; Annette était debout, pâle, roulant des yeux égarés, et, lorsqu'elle aperçut venir le gendarme qu'elle reconnut pour celui qui leur avait donné un bon avis, elle tomba à genoux, et, comme si elle était seule, elle joignit ses mains, et, levant les yeux au ciel, elle fit une prière éloquente. Une multitude de lumières éclairaient diversement toutes ces figures parlantes et d'expressions si multipliées, et si l'on pense à l'intérêt d'une semblable situation, on aura un des plus beaux tableaux qu'un peintre puisse offrir.

En ce moment un cri se fit entendre dans le jardin, il était tellement perçant, il y résidait une expression de douleur si forte, si vraie, si expansive, si déchirante, que subitement tout le monde se jeta aux fenêtres et l'on regarda ce qui pouvait la causer.

Trois gendarmes étaient entrés avec des flambeaux, ce qui jetait une lueur très vive sur le jardin, et l'on vit dans l'enfoncement, et contre le mur, la pauvre Jeanneton succombant sous M. de Durantal; il avait chaque pied posé sur chaque épaule de la jolie hôtesse, et il atteignait déjà la crête du mur lorsque les gendarmes, en entrant, virent cette scène touchante, et, quand ils se dirigèrent sur Jeanneton, elle jeta ce cri d'horreur.

Alors M. de Durantal descendit; et, allant vers les gendarmes, il leur dit avec le plus grand calme : « Si c'est moi que l'on cherche, me voici!... »

Il fut amené, avec Jeanneton, devant le juge qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement : « Et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l'on avait arrêté et emmené celui qui dit s'appeler de Durantal?..

— C'était la vérité, dit Charles au juge, car j'ai rencontré l'escouade.

— C'est Vernyct probablement !....... » dit Argow.

Charles fit un signe affirmatif, et une profonde horreur régna.

— Mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet!.. vos bavardages, vos soupçons, m'ont conduit à chercher la vérité, vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l'*homme social!*.... les légistes vous diront: « *C'est bien!..* » Le malheur, c'est que mon âme et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je rachèterai ma faute!

— Et que ferez-vous, monsieur? dit le juge en regardant Charles.

— Ce que je ferai? s'écria ce dernier, je défendrai mon cousin, et je le sauverai... j'en crois mon cœur saignant!...

— Non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver....., il faut que les crimes s'expient sur la terre.... Et vous, mademoiselle, dit-il à mademoiselle Sophy, la religion et mon Annette m'ont appris à bénir les instruments de la volonté céleste! En achevant ces paroles, il lança un regard plein de bonté à celle qui l'avait livré.

— C'est digne de qui renie son fils !.... dit la jolie hôtesse à mademoiselle Sophy; je doute vraiment que vous ayez eu une mère!.... »

Annette s'était attachée à son époux et elle l'embrassait avec une force et une tendresse qui semblaient tenir à la folie. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs et brûlants.

— « Est-ce qu'on ne me laissera pas avec lui, M. le juge?... dit-elle.

— C'est impossible!... répondit-il.

Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton souriait et conservait de l'espérance; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M. de Durantal portait à ses doigts. Bientôt l'on sépara Annette de force, malgré des cris déchirants, et l'on emmena M. de Durantal tranquille et résigné.

A ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit : « Mon cousin, je vous supplie de ne rien répondre à toutes les demandes que l'on pourra vous

[1] M. de Saint-André était, dans le *Vicaire des Ardennes*, le commandant du vaisseau dont s'empara Argow pour pirater, et cette frégate se nommait *la Daphnis*.

faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d'un prévenu, vous en accorde le droit, et le débat oral, devant la cour d'assises, est le seul qui décide de votre sort. Je connais les lois, cette conduite n'est pas *défendue*, et, comme je connais aussi les ressources des lois, c'est la seule qui puisse vous sauver : jurez-moi d'agir ainsi, et de vous renfermer dans un silence absolu?...

— Monsieur, dit le juge d'instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin; et, membre de la magistrature, vous ne devez...

— Mon cousin, jurez-le-moi par l'enfant que porte ma cousine...

— Oh! jure-le!... dit Annette en larmes.

— Je le promets, dit-il.

— J'y compte, » répliqua Charles.

En les voyant partir, Annette poussa un grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à mademoiselle Sophy : « Mademoiselle, je n'ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne; mais moi... oh! jamais!... vous m'avez ôté plus que la vie!...

— Que le diable vous rôtisse! s'écria Jeanneton, je ne suis qu'une pauvre pécheresse, mais je suis plus riche que vous, car j'ai un cœur!... et vous n'avez qu'une pierre, là!... (*elle montrait son cœur*).

— Vous avez fait votre devoir, dit Charles; mais, moi, magistrat, je ne sais pas si je l'eusse suivi à la rigueur... »

Ils sortirent en soutenant Annette, car elle ne pouvait pas marcher.

La société s'en alla saluer mademoiselle Sophy; elle resta seule avec la vieille Marie qui lui dit : M. de Durantal a été arrêté précisément à la même heure que vous êtes accouchée, et dans ce même salon, et c'est aujourd'hui l'anniversaire! »

Mademoiselle Sophy frémit involontairement.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain, Annette et Jeanneton qui avait repris les habits de son sexe, et qui était charmante avec la toilette que lui donna madame de Durantal, abandonnèrent le château avec Charles, et s'en allèrent à Valence, suivis de Milo et des deux nègres, ses compagnons.

Elle laissa le château sous la direction d'un homme que Vernyct lui avait désigné comme homme de tête, et cet inconnu était un des brigands de la forêt qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer auprès de son ancien capitaine, avait de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l'on avait relâché. « Mort de ma vie!.... s'écria-t-il en montant dans la calèche où ils étaient tous trois, je le délivrerai, ou on m'enterrera sous les ruines de Valence!...

— Et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte! dirent deux paysans qui passaient; ils s'arrêtèrent, et regardant Annette, ils la saluèrent et ajoutèrent : « Nous venons d'un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton était arrêté, il n'y a eu qu'une voix pour jurer sa délivrance, quoi qu'il ait fait...

— Bonnes gens!... dit Annette, quelle reconnaissance!... tenez... et elle leur jeta sa bourse et ses bagues précieuses.

— Est-ce du malheur! dit Vernyct; tout était prêt, le départ convenu, les relais mêmes préparés, car il semble que je me doutais de cela.... oh! je le délivrerai!... Tout Valence parle de cette aventure-là : il n'y a pas une personne qui n'en jase avec son voisin; dans les rues, dans les maisons, c'est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole.... Ces imbéciles-là me montraient au doigt. Patience!... patience!... et moi, il faut que je prenne garde à ma tête, car elle me joue des tours... du sang-froid, mon bonhomme...

Annette lui prit la main et la pressa sur son cœur. « O digne ami!... dit-elle, rendez-le-moi! et fussiez-vous un impie, je crois que j'obtiendrais votre grâce en sacrifiant ma vie future tout entière!...

— Que deviendrai-je, dit Charles, si nous ne réussissons pas, moi qui suis cause de tout!...

— Vous?... s'écria Vernyct en lui présentant son pistolet, tuez-vous alors pour m'épargner de le faire...

— Terrible!... dit Annette, en lui prenant le bras et détournant l'arme, y pensez-vous?...

— Je ne me tuerai pas, dit Charles, parce que j'espère lui être encore utile... je suis son avocat...

— Et votre place de procureur?...

— Je ne l'ai plus...

— Tant mieux.... dit Vernyct. — Ah! ajouta-t-il, bonjour, petite!... je ne te reconnaissais pas; » et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M. et madame Gérard.

— « Ah! ma mère! s'écria Annette en la revoyant, que n'êtes-vous arrivée trois jours plus tôt!... nous serions heureux!... » et elle fondit en larmes.

M. et madame Gérard rétrogradèrent et ils vinrent tous s'établir dans la maison de madame Servigné et d'Adélaïde, qui étaient au désespoir. Rien n'égala celui du père et de la mère d'Annette, car

c'était du désespoir seul : il ne s'y mêlait aucun sentiment comme à celui d'Annette qui était en proie à mille sentiments divers.

« Chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devais vous envoyer hier le monument du dernier bienfait de la chère créature que la fatalité a perdue... tenez ! je vous le remets moi-même. »

En disant ces paroles elle tendait à Adélaïde et à son mari une quittance de soixante mille francs que madame Bouvier devait encore à mademoiselle Sophy pour achever le paiement total de ce qu'ils leur devaient. « *Il* vous aimait parce que vous m'apparteniez par les liens du sang.... » dit-elle les larmes aux yeux.

A ce trait, toute la haine qu'Adélaïde avait pu concevoir s'effaça comme un nuage qui disparaît dans le ciel.

Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et, au bout d'un gros quart d'heure, Annette s'écria : « Mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec *lui !...* dans sa prison !... »

Charles sortit et ne revint qu'avec toutes les autorisations nécessaires pour qu'Annette, Vernyct et lui, entrassent dans la prison où Argow était détenu, à toutes les heures et pendant tout le temps que l'on pourrait voir le criminel.

Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle était toute nue, un lit et une chaise composaient l'ameublement, et sur le mur une foule de noms écrits attestaient le désespoir, le désœuvrement et l'ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre était grillée, et, dans l'espèce de galerie par laquelle il fallait arriver, il y avait deux sentinelles, et, au bout, le logement du concierge.

Annette en entrant eut un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour voler sur les genoux de son mari. Il était calme, un léger sourire errait sur ses lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l'animait à Durantal lorsqu'il était assis près d'elle dans cette chambre de plaisir et de bonheur. Encore voyait-on dans ses traits cette teinte de satisfaction qui devait faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessaient Jésus-Christ au milieu des tourments. Il semblait que l'assurance qu'il acquérait de pouvoir expier sur la terre des crimes commis sur la terre, lui donnât encore plus de sérénité dans l'âme que sa conduite précédente. Il avait plus de confiance à ce baptême de sang qu'il devait recevoir, qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisaient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vite ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop longtemps à elle-même le cruel bonheur de le voir : « Ami, dit-elle, comme tu es mal ici !...

— Qu'importent les lieux, mon Annette ! ce m'est un temple puisque je te vois.

— Comment, s'écria Annette, une créature aussi noble, grande, généreuse, a pu commettre une action blâmable !... oh ! non, tu es innocent, mon cher amour, je le dirai à toute la terre... au ciel, aux juges !...

— Je suis coupable, Annette, répondit Argow ; mais écoute-moi, je veux rester dans ton cœur ce que j'y fus toujours, c'est-à-dire, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir repris cette candeur sainte qui t'a décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude.

— Hé, je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment !... s'écria-t-elle.

— J'exige, entends-tu, mon ange ?... *j'exige,* c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais prononcé, je veux que tu ne puisses en rien connaître les détails horribles de ce qui se passera à la cour d'assises... tu me le promets ?...

— Oui. »

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paraissait en proie à une agitation violente et à une grande méditation.

— « Mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d'hier ou de ce matin ? lors de votre arrestation, vous m'avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite.

— Je tiendrai ma promesse.

— Oui, dit Annette, c'est bien important, à ce que dit Charles, et il faut suivre ses avis, mon ami, car, en fait de lois terrestres, il connaît ce qui est permis et ce qui est défendu.

— Ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous un instant nous laisser seuls ?...

— J'aime mieux, dit Annette, me fermer les oreilles, car je ne veux pas perdre une seule minute que je pourrais employer à *le* voir.

— Mon cousin, dit Charles à Argow, y avait-il des témoins du crime qui paraît avoir été commis à A.... y ?...

— Aucun, car il n'y avait que Vernyct, et nous sommes la même âme.

— Est-ce vous qui l'avez commis ?

— Oui... A cette parole, une grosse larme roula sur les joues d'Argow, et il passa ses mains sur son visage comme pour dérober son remords à des yeux humains.

— Il y a de l'espoir,... beaucoup ! mais il faudra obtenir de votre mari qu'il ne fera pas à l'audience des réponses qui lui soient désavantageuses... Si alors il voulait user d'une dénégation constante...

— Oh ! ne l'espérez pas !... s'écria Argow; je dirai toujours la vérité quand on me la demandera.

— Ma tâche n'en sera que plus difficile, dit Charles; mais jespère...

— Tu espères, Charles?... ah ! tu me rends la vie !... » dit Annette.

Chaque jour Annette vint au matin et s'en alla le soir. Vernyet n'entra pas une seule fois, car aussitôt qu'il sut que son ami était emprisonné, il repartit avec Jeanneton, et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s'occupa entièrement de l'affaire de son cousin, et, ayant reçu l'ordre de se rendre à C.... où il était nommé avocat-général, il envoya sur-le-champ sa démission, et s'inscrivit comme avocat à la cour royale de G......

Tant qu'Annette ne vit pas le danger imminent, et au bout de quelques jours, elle redevint comme jadis, c'est-à-dire, qu'elle ne s'occupa qu'à combler d'amour, d'attentions et de recherches, son mari dont la sublime résignation, le calme et la fermeté la rassurèrent. Elle reçut, de beaucoup de personnes, des marques d'amitié; car généralement on la plaignit.

L'affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires; cependant l'éloignement de tous les témoins à citer qui se trouvaient pour la plupart à A.....y, à Aulnay-le-Vicomte et à Vans-la-Pavée, tous endroits situés dans le département des Ardennes, fit qu'il s'écoula encore deux mois avant que l'affaire ne fût portée au tribunal terrible du jury.

Les magistrats qui composaient la chambre d'accusation étaient tous révérés, et quand on apprit qu'ils avaient décidé que M. de Durantal serait mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l'étonnement, et les campagnes, au milieu desquelles Annette et son mari avaient exercé leur bienfaisance active, furent frappées de terreur, de manière que cette cause devint l'occupation de tout un pays, et l'on sait que les pays méridionaux ne s'occupent pas d'une chose à demi.

M. Badger, le préfet, était tellement connu pour être l'ami intime et dévoué de M. de Durantal, qu'il reçut sa destitution, quoiqu'il eût agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvait sauver son bienfaiteur. En effet, il avait affecté la plus grande horreur pour lui, et avait pris des mesures si sévères que l'on commençait à l'accuser dans le public; mais cette conduite n'empêcha pas que l'on ne crut pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d'administrer le département au milieu duquel on allait juger son ami intime.

Bientôt la cour d'assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la cour royale pour présider. L'affluence du monde fut extrême à Valence, et la curiosité publique était excitée au dernier point. L'on prit même des mesures envers la foule que l'on présuma devoir envahir la salle des audiences, et l'on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs; car ils étaient intéressés à la lutte qui allait s'engager. En effet, Charles avait fait preuve du plus grand talent pendant le temps qu'il exerça ses fonctions, et son histoire avait couru la ville : on connaissait sa haine primitive pour M. de Durantal, son amour pour sa cousine, et l'on savait que c'était lui et mademoiselle Sophy qui étaient la cause première de l'infortune de M. de Durantal.

D'un autre côté, M. de Ruysan était l'adversaire, l'ennemi avoué de Charles. L'affaire de M. de Durantal paraissait peu douteuse, conséquemment la lutte entre ces deux talents devait être fort intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d'avocat-général à C..., lui avaient conquis tous les suffrages, et lui faisaient pardonner les torts qu'il avait eus envers son cousin, alors qu'il était procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d'une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix était placé au-dessus du président qui, entouré des juges, se trouvait en face du public : les jurés se trouvaient à droite, et le criminel à gauche; le procureur du roi, M. de Ruysan, était presque à côté d'Argow, que des gendarmes gardaient à droite et à gauche, et Charles n'était séparé d'Argow que par la boiserie de l'espèce de stalle dans laquelle se trouvait l'accusé.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité, et cette vue produisit dans l'âme des spectateurs des sentiments divers. Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sérénité d'âme sur ce front, où jadis brilla tant d'énergie, qu'il y eut généralement une tendance à l'admiration. Les femmes surtout connaissant, par la voix publique, la concorde et le bonheur qui vivifiaient son ménage, et la grandeur qui éclatait à Durantal, lui tenant compte enfin du dévouement profond d'Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avait voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisait que tout le jour tombait, comme un

rayon du ciel, sur l'accusé, et qu'aucun des mouvements de sa figure ne pouvait échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié, on remarqua un homme debout, contre une croisée, il regardait la masse des jurés qui attendaient le choix qu'on allait faire d'eux, et il la regardait avec une attention de tigre; son œil avait quelque chose de perçant; il parcourait, de son regard terrible, l'assemblée et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, était Vernyct!... Sa figure annonçait une grande douleur morale, et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent exercées de part et d'autre, Vernyct remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit parfaitement au fait de ce grand débat, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte qui tiendrait trop de place dans un moment aussi intéressant.

« Depuis longtemps (y était-il dit) les divers états avaient été instruits de l'existence d'un exécrable pirate, nommé *Argow*, lequel infestait les mers d'Amérique.

A ce nom, il y eût un mouvement dans l'assemblée.

—Il était signalé par tous les gouvernements, et l'on savait que ses pirateries avaient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui portait à Cadix l'argent de la Havanne. Ce pirate était un contre-maître de la frégate *la Daphnis*, commandée, en 18.., par M. le marquis de Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendait pour recevoir les ordres du gouvernement : Argow avait soulevé l'équipage, et s'était emparé du vaisseau après avoir déporté M. de Saint-André et tous les officiers qui lui restèrent fidèles, et l'on remarquera que de tous ces officiers, déportés sur un rocher stérile, il n'y eut que M. de Saint-André qui revint en France.

« Longtemps tous les gouvernements, effrayés des pirateries horribles de ce brigand qui dévastait les mers, s'étaient concertés pour s'en emparer....; mais son habileté et sa valeur, le dévouement de ses satellites, le firent échapper à toutes les poursuites. Il vint un jour échouer sur une côte aux États-Unis, et, envoyé à Charlestown, il fut condamné à mort; mais, s'étant rendu utile à l'*Union* par la vaillance de ses troupes, il obtint sa grâce.

« L'immensité de ses richesses lui fit penser à jouir des fruits de ses crimes. Il vint en France, décidé dès-lors à vivre tranquillement, et, se fiant à son opulence et au genre de vie qu'il adoptait, il crut demeurer impunément sur cette terre hospitalière.

« Il y aurait vécu, en effet, sans être atteint par d'autres lois que par celles de la vengeance divine, si la Providence n'avait ordonné qu'il se décèlerait lui-même par de nouveaux crimes.

« En 181.., Argow, qui depuis son retour prenait le nom de Maxendi, avait acquis plusieurs terres, et notamment la terre de Durantal. Un de ses amis, nommé Vernyct, et sur la complicité duquel la justice n'a pas obtenu assez de preuves pour le faire paraître à côté d'Argow...

— Et c'est son regret!... » s'écria une voix terrible qui sortit du milieu de la foule, au moment où le greffier lut cette partie du réquisitoire.

On chercha vainement l'interrupteur, et cette phrase parut émouvoir singulièrement Argow qui dit à voix basse à Charles : « *Oh! un ami!...* »

« .... avait acheté, continua le greffier, soit pour le compte de son ami, soit pour le sien, une terre très considérable à Vans-la-Pavée. Monseigneur l'évêque d'A....y possédait une terre voisine de celle de Vernyct, et les appartenances de ces deux propriétés étaient tellement encadrées les unes dans les autres, que Maxendi et Vernyct se rendirent exprès à A....y, pour acheter la propriété de monseigneur l'évêque d'A....y.

« Monseigneur était le frère de M. le marquis de Saint-André, et ce dernier venait de rentrer en France, cherchant une fille chérie, nommée Mélanie, qu'Argow avait enlevée à Paris, et retenait prisonnière dans son château de Vans, espérant épouser la fille de son ennemi, et l'obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenait.

« Lorsque Vernyct et Argow se présentèrent chez Mgr. d'A....y, ils revirent M. de Saint-André qui, n'écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspirait la vue d'un tel criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu'Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de mademoiselle de Saint-André.

« Le danger pressant dans lequel était sa fille obligea M. de Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçait de la mort.

« Après cette entrevue, M. le marquis de Saint-André fut trouvé mort, et, dans la nuit, Argow partit. »

Voici les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

« Argow avait intérêt à commetre ce crime, et les faits suivants vont établir sa culpabilité.

. . . .

. . . .

A ce moment, l'audience fut interrompue par un fait singulier qui donna lieu à arrêter la lecture de l'acte d'accusation.

CHAPITRE XXIV.

Monsieur de Rabon était le chef du jury, et, à l'instant décrit dans le chapitre précédent, il se leva, et interpella ainsi le président :

« M. le président, une personne que je ne pourrais désigner et qu'aucun de mes collègues n'a vue par suite de l'attention que nous prêtons à l'acte d'accusation qu'on lit en ce moment, vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue :

« *Si M. de Durantal est condamné et s'il est exécuté, le chef du jury et l'un des jurés dont la voix aura été contraire à l'acquittement, périront, eux et leurs familles!...*»

M. de Rabon remit la note au président, et M. de Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la cour obtempéra, et de Ruysan sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l'un des plus graves que l'on puisse commettre contre les lois de son pays. L'audience fut troublée et l'on chercha encore vainement une seule personne à accuser de cette singulière circonstance, car Jeanneton, mise avec la plus grande élégance et qui se trouvait auprès des jurés, ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardait des chèvres à Durantal, et c'était elle qui, par le conseil de Vernyct, avait glissé ce papier sur le bureau des jurés. Elle avait soufflé sur ce papier plié en quatre, et sa douce haleine avait conduit le papier criminel jusqu'aux doigts de M. de Rabon ; ce petit manége fut favorisé par l'attention générale et par le poli du bois dont était fait le bureau.

Après cette longue interruption, l'on reprit l'acte d'accusation dont la lecture remplit cette première séance.

«.... Argow avait intérêt, reprit le greffier, à commettre ce crime, et les faits suivans établissent sa culpabilité.

« Monseigneur l'évêque d'A....y, soupçonnant l'affreux pirate de ce crime, en apercevant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

« 1° L'on découvrit que la mort lui avait été donnée violemment, mais sans lésion, car il était glacé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissait aucune trace. Cependant, on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre légère était la cause de cette mort subite.

« 2° En dépouillant les chairs avec précaution, autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et d'une finesse imperceptible, qui se trouvait dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont enfoncé dans le corps d'un chien qui, à l'instant même où le fragment eut percé le tissu de sa veine, expira, et les mêmes symptômes qui parurent sur le corps de M. de Saint-André, parurent sur le sien.

« Alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui serait sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'était introduit par le tuyau de cette cheminée : le faîteau en avait été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

« Dans le jardin, on découvrit des pas d'homme imprimés sur le sable qui, par l'effet du hasard, avait été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

« En examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il était neuf, et une marchande a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d'une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l'hôtel qui donne sur le jardin.

« La femme qui tient l'auberge où Argow était logé, déclara que ce dernier avait été absent pendant le temps de la nuit et l'heure à laquelle le crime a été commis.

« D'après ces renseignements, on se mit à poursuivre Argow qui se faisait appeler Maxendi; mais les recherches furent vaines, parce qu'il sut les éluder toutes.

« M. de Durantal a, au moyen d'une épingle formée par une arête de poisson, tué un taureau furieux dans son parc, et le taureau mourut aussitôt que l'épingle entra dans le sang du taureau.

« La bague qui contient cette épingle a été saisie sur lui au moment de son arrestation, et cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure, et le fragment trouvé sur le corps de M. de Saint-André se rapporte parfaitement bien à cette épingle; la couleur du poison dans lequel elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l'épingle, et une foule de témoins reconnaissent M. de Durantal pour l'homme qui vint à A.....y.

« Les pas décrits et la trace du pied sont exactement les mêmes que ceux que produisent les pieds de M. de Durantal, etc., etc.

« A ces causes, etc...»

Cet acte d'accusation était dressé et signé par le procureur-général de la cour royale à G***, sans nulle participation du parquet du tribunal de Valence.

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin; l'affluence était encore plus grande que la veille: l'on commença par l'appel des témoins. Sur la liste, mademoiselle Sophy se trouva l'un des derniers, et elle était, au moment où l'interrogatoire commença, placée entre le bureau de M. de Ruysan et le tribunal de la cour.

— « Comment vous nommez-vous? » demanda le président à Jacques.

Il se leva et répondit : « Je ne m'appelle ni Argow ni Maxendi; j'ai pris le nom de Durantal parce que je possédais cette terre, et qu'en effet je n'ai aucun nom propre.... je m'appelle Jacques... »

A ces mots, mademoiselle Sophy jeta un cri perçant; elle regarda, avec la plus grande anxiété, le prévenu et tour à tour le président du tribunal, puis elle parut en proie à l'horreur la plus profonde.

Ici, Charles se leva et dit aux jurés: « Messieurs, vous remarquerez que nous ne sommes point Argow ni Maxendi, et que l'on n'a, en aucune façon, établi l'identité.

— Avocat, dit le président, vous ne devez pas faire encore cette observation, elle rentre dans l'ordre de votre plaidoyer, et vous avez tort de jeter d'avance... Il s'arrêta, car son voisin, le président du tribunal, lui parlait à voix basse.

— Où êtes-vous né ?... demanda le président à Argow.

— A Durantal, en 1786.

— Où est la preuve de cette assertion ?...

Jacques fit parvenir au président un parchemin crasseux, et mademoiselle Sophy, y ayant jeté les yeux, s'écria d'une voix altérée : « Mon fils! oh! je t'ai livré!... » Elle tomba comme une masse privée de vie; et, en tombant, son crâne, portant sur le coin du bureau des juges, s'ouvrit, et le sang jaillit même sur le président.

Elle était morte roide, autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'était faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et, sur-le-champ, Charles s'élança vers mademoiselle Sophy, et, s'assurant qu'elle n'existait plus, s'écria : « Cette mort subite, messieurs, nous prive d'une des plus fortes preuves en notre faveur, car vous ignorerez à toujours si cette demoiselle n'a pas eu deux enfans qui se ressemblassent tellement que les crimes de l'un pussent être attribués à l'autre. Je prends acte de ce moyen à l'instant même pour faire voir qu'il entrait dans notre défense avant l'événement même, mais la cause présente des moyens de défense qui nous l'auraient fait employer que comme surcroît. »

Cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, devenu pâle et presque sans connaissance, déclara se récuser; sur un mot qu'il dit au président de la cour, cette récusation fut admise; et ces événements, en plongeant l'assemblée dans une incertitude et un effroi cruels, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique.

La séance fut long-temps interrompue; car il fallut enlever mademoiselle Sophy, et cette opération nécessita beaucoup de temps.

Enfin le président, que cet événement avait, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l'interrogatoire de l'accusé.

— « Reconnaissez-vous cette bague pour vous avoir appartenu ?

— Je crois l'avoir portée... répondit Jacques de Durantal.

— Avez-vous servi sous M. de Saint-André ?

— Oui, monsieur.

— Faisiez-vous partie de l'équipage de la frégate *la Daphnis?*

— Oui, monsieur.

— A quelle époque ?

— En 180...

— A quelle époque rentrâtes-vous en France?

— En 181...

— Avez-vous connu mademoiselle de Saint-André?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez été à A....y, chez Mgr. l'évêque, dans l'intention de lui acheter sa terre ?

— Oui, monsieur le président.

— En quel temps ?

— Je ne saurais en vérité préciser l'époque de mon voyage. »

Cette réponse causa un visible plaisir à Charles Servigné.

— Avez-vous vu M. de Saint-André, le contre-amiral, à A....y?

— Oui, monsieur le président.

— Était-ce le soir ou le matin?

— Ce fut le soir et ce fut le matin, je le vis deux fois.

— Messieurs les jurés, dit Charles, remarqueront que l'acte d'accusation ne mentionne qu'une visite.

— Quand êtes-vous reparti d'A...y ?

— Quelque temps après avoir vu M. le contre-amiral.

— Êtes-vous resté, tout le temps qui s'écoula entre votre visite et votre départ, à l'hôtel d'Espagne où vous logiez?

— Non, monsieur.

— Qu'avez-vous fait pendant ce temps? »

Ici Charles, se levant brusquement, dit au président: « Monsieur, je m'oppose à ce que mon client réponde; car ou il avouera que pendant ce temps il a tué M. de Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois se refusant à ce qu'un prévenu s'accuse lui-même, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile: il vaudrait mieux nous demander sur-le-champ: « Êtes-vous coupable?... »

Le président se tut, mais M. de Ruysan s'écria d'une voix sévère: « Eh! depuis quand s'élève-t-il du barreau une voix qui impose des lois au pouvoir qu'a le président de diriger les débats? on vous interroge!... gardez le silence si bon vous semble; ne l'avez-vous pas gardé insolemment pendant toute l'instruction?

— Nous en avions le droit! répliqua Charles.

— Eh bien! gardez-le donc encore en ce moment, et n'oubliez pas que c'est par faveur que le ministère public et la cour ont permis qu'un avocat-général plaidât comme un simple avocat!

— Je me soumets, dit Charles, à tout ce que cette réplique a de grave pour moi, puisque l'accusé garde le silence: je n'ai ici d'autre vue que son salut.

— Accusé Jacques, d'où teniez-vous cette épingle ou cette arête?

— D'un chef de sauvages de l'Amérique septentrionale.

— Avez-vous été arrêté à Charlestown et condamné comme pirate?

— Oui.

— Je ferai observer, dit Charles, que l'acte d'accusation n'a fondé en rien sa sévérité sur nos prétendues pirateries, et que la piraterie étant même reconnue, nous ne pourrions pas être condamnés pour ce crime.

— Aussi, reprit le président, ne fais-je cette question que pour établir l'identité que vous annonciez vouloir détruire!

— N'est-ce pas avec cette épingle que vous avez tué récemment un taureau dans le parc de Durantal?

— Oui, M. le président.

— Le chef de sauvages qui vous remit cette arête empoisonnée en avait-il plusieurs?

— Je l'ignore.

— Des gens de votre équipage, êtes-vous le seul qui possédiez une arme semblable?

— Je l'ignore.

— Avez-vous communiqué seul avec ce chef?

— Non, monsieur.

— Étiez-vous plusieurs de votre équipage?

— Oui.

— En est-il revenu beaucoup en France avec vous?

— Tous ceux qui échappèrent aux combats livrés devant Charlestown pour en faire lever le siége revinrent avec moi en France.

— Pourquoi, après avoir fait un établissement aussi considérable que celui que vous fondâtes à Vans-la-Pavée, n'y êtes-vous plus retourné depuis le meurtre de M. de Saint-André?

— Les circonstances qui se sont succédé rapidement depuis deux ans ne me l'ont pas permis; mais je n'aurais jamais craint d'y retourner. Au surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle appartient à l'un de mes amis.

— N'avez-vous pas êtes arrêté à Aulnay-le-Vicomte?

— Oui; mais ce ne fut pas comme criminel, je fus l'objet d'une erreur.

— Alors pourquoi offrîtes-vous cent mille francs, et les donnâtes-vous pour vous échapper?

Parce que je voulais être rendu à Paris au plus tôt, et le ciel m'est témoin que ce n'était pas pour échapper à des dangers, mais pour satisfaire une passion qui, à cette époque, m'agitait cruellement. »

Ici le président fit répandre du sable devant les jurés, ordonna à Jacques d'y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d'Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l'on passa à l'audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l'hôtel d'Espagne à A....y. Elle déclara qu'elle reconnaissait parfaitement bien Argow pour celui qui était venu loger chez elle il y a deux ans.

— Combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel?

— Un jour et la moitié d'une nuit.

— Vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée, demanda le procureur du roi.

— C'est, dit l'hôtesse, le 25 octobre 182....

— Messieurs les jurés remarqueront, reprit M. de Ruysan, que c'est le jour de la mort de M. le marquis de Saint-André, car on s'aperçut de cet assassinat le lendemain matin à six heures. »

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l'accusé fut absent.

La servante de l'auberge, interrogée, affirma qu'on avait amené des chevaux de poste à une heure et demie du matin, et que l'accusé était dans sa chambre à une heure précise du matin.

On lui demanda quand il était sorti; elle répondit : « Qu'il était sorti à huit heures du soir pour aller à l'évêché, et qu'il rentra une heure après ; mais qu'à compter de cette heure, elle ne pouvait pas affirmer l'avoir vu sortir : cependant une circonstance qu'elle se rappelait fort bien, c'est qu'il sortit trois inconnus de l'appartement de l'accusé, et qu'à une heure du matin il s'était trouvé dans sa chambre sans qu'on l'ait vu rentrer.

— La porte de l'hôtel était donc restée ouverte?

— Oui, parce que nous avions beaucoup de personnes qui devaient partir.

— Avait-il l'air agité? demanda Charles.

— Non, répondit la servante, il riait souvent. »

Une marchande de ferraille à A....y déposa que l'accusé, qu'elle reconnaissait parfaitement bien, en ce que, dit-elle, quand on avait une fois vu l'accusé, sa tournure et sa figure se gravaient aisément dans la mémoire, était venu dans la soirée du 23 octobre 182... acheter sept crampons de fer.

— Comment avez-vous pu le reconnaître? demanda Charles; vous avez, selon l'avis de plusieurs personnes, l'habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n'éclairez jamais votre magasin.

— Ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère...

— Messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jusqu'à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n'est pas en face de la boutique...

— Le réverbère est-il en face de votre boutique? demanda brusquement M. de Ruysan.

— Pas tout à fait, répondit-elle. »

Ici le président déclara aux jurés que l'état de maladie dans lequel se trouvait M. l'évêque d'A....y, le caractère dont il était revêtu, et ses fonctions, n'avaient pas permis qu'il vînt faire une déposition orale, mais qu'on avait dressé à A....y un procès-verbal de son témoignage, et le président en donna lecture.

Cette pièce était tout entière favorable au système de l'accusation, et monseigneur rapportait un propos d'Argow annonçant évidemment l'intention qu'il avait de se défaire de son frère, le marquis.

Une foule d'autres témoins, mais dont les dépositions offraient peu d'intérêt furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée. On commença à entendre les témoins à décharge.

Le premier fut M. Badger, l'ancien préfet, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M. Maxendi était chez lui à Paris, et avait assisté à un bal qu'il avait donné ce soir-là.

Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, personnages marquants, qui avaient assisté à ce bal, et qui reconnurent parfaitement bien M. de Durantal.

Trois domestiques et le concierge de l'évêché, tous au service de M. l'évêque d'A....y, déclarèrent que, sur les neuf heures ou neuf heures et demi du soir, un inconnu, mais qui certainement n'était pas Argow, s'introduisit à l'évêché, en se faisant conduire, avec un gros paquet que l'on crut être celui de M. le contre-amiral, dans la chambre même de M. le marquis de Saint-André.

— Qui de vous l'a introduit? demanda M. de Ruysan.

— C'est moi, répondit le valet de chambre de M. de Saint-André.

— Est-il ressorti? demanda le président.

— Je l'ai reconduit jusqu'à la porte des appartements.

— Concierge, demanda le président, avez-vous vu sortir cet homme par la porte de l'évêché?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous vu rentrer? demanda Charles.

— Je ne saurais répondre d'une manière certaine.

— La porte de l'évêché reste-t-elle ouverte?

— Presque toujours.

— Était-elle fermée alors? demanda le président.

— Je crois pouvoir dire oui, si ma mauvaise mémoire me le permet.

— Dites oui ou non, répliqua Charles.

— Je ne saurais, dit le témoin.

— A quelle heure?

— Il était neuf heures et demie.

— A-t-on défait le paquet? demanda le président aux trois domestiques successivement.

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre, il contenait des effets, des papiers, des brimborions tellement sales et mauvais, qu'on les brûla, car on vit bien que c'était par dérision qu'on avait apporté ce paquet.

— Faites le portrait de celui qui l'apporta.

— Il était petit, gros, et avait l'air étranger : j'affirme cette partie de ma déposition.

— Comment était-il habillé?

— Grossièrement; il portait même des souliers ferrés. »

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge était épuisée, soumit à la cour une demande.

— « Messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n'est pas de poursuivre des coupables, et je n'ai d'autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la cour trouvera bon que nous fassions intervenir une personne obligée de garder l'anonyme, mais dont la seule présence fera arriver à la découverte de la vérité. Nous demandons qu'il lui soit permis de se retirer sans qu'elle soit poursuivie, du moins à l'instant même, sans cela, nous renoncerions à l'introduire. »

M. de Ruysan s'opposa fortement à une chose aussi insolite, et dit que l'on ne traitait pas ainsi avec la justice ; mais le chef du jury, ayant déclaré que la conscience des jurés exigeait que la personne fût admise, la cour, après en avoir délibéré, permit à l'avocat d'introduire le témoin.

A ce moment, un homme d'une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et, posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle saisie sur Argow, il s'échappa sans qu'il fût possible de le retenir. Cette singulière scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et Charles ajouta : « Monsieur le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu'à quel point nous sommes embarrassés, lorsque nous vous dirons, sous la foi du serment, qu'hier, une lettre anonyme que voici (*et Charles la déposa sur le bureau*) nous offrit, sous la condition que j'ai eu l'honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J'ai répondu, comme la lettre me l'indique, de vive voix en entrant à l'audience, que je ne demandais pas mieux, et j'avoue, dans la sincérité de mon âme, que j'ignorais le résultat.

Le séance fut levée, et toutes les circonstances de ce procès extraordinaire, ainsi que la dernière qui, certes, était bien singulière, aiguillonnèrent la curiosité publique au dernier point.

Les juges, les jurés, les avocats, M. de Ruysan, l'assemblée entière, nul enfin n'avait seulement pu entrevoir l'être extraordinaire qui semblait être sorti de dessous la terre, et s'être envolé; car la foule étonnée avait à peine gardé le souvenir de l'empressement avec lequel elle s'était partagée en haie pour le laisser passer, d'après un geste plein de puissance et d'autorité.

Le lendemain fut attendu avec d'autant plus d'impatience, qu'il était vraisemblable que les plaidoiries auraient lieu, et que dans la nuit le jury prononcerait son arrêt. Une multitude de paysans, venus des campagnes de Durantal, étaient arrivés pour savoir le sort du bienfaiteur de ces contrées.

Annette ignorait tout, et vivait dans un oratoire, en priant le ciel pendant le temps qu'elle ne pouvait pas voir *son époux de gloire.*

CHAPITRE XXV.

Le lendemain, la place sur laquelle est située le palais de justice, était couverte de monde, et, dès son ouverture, la salle des assises fut envahie.

L'accusé excita par son arrivée un murmure de faveur et d'intérêt qui prouvait bien que les assistants ne l'avaient connu qu'à Valence ou à Durantal. Il était toujours le même, calme et d'une douceur aussi grande que sa cruelle énergie fut jadis furieuse. Sa figure brillait, et ses yeux annonçaient une grande suavité religieuse dans tous ses sentiments. Le bonheur même répandait sur tous ses traits son auréole gracieuse ; car, à l'instant où il paraissait, il sortait de sa prison, et Annette, alors, l'avait comblé de mille preuves d'amour, l'avait enivré de tous les dons d'un cœur pur, mais exalté par les circonstances.

En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avait été remise la veille d'une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portait Argow, le fragment s'y rapportait également, de manière que, pour le moment, l'on n'apercevait aucun indice qui pût faire penser que l'un avait, préférablement à l'autre, donné la mort à M. de Saint-André.

Après avoir demandé à Charles s'il n'avait plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l'accusé, le président donna la parole à M. de Ruysan pour soutenir l'accusation ; mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu'il s'en tiendrait à une réplique à l'avocat de l'accusé, parce que l'accusation n'était que trop prouvée par les faits, que pour lors il se contenta de paraphraser en concluant à la condamnation d'Argow.

Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles, il se leva, et, à ce moment, le plus profond silence s'établit dans l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat qui semblait être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire. Le bruit d'une araignée, attachant son mince réseau, aurait pu facilement être entendu.

Charles n'avait ni notes ni livres, il était simplement debout au barreau, ce qui excita l'étonnement des avocats de Valence. Jetant alors un coup d'œil plein de finesse sur les jurés, il dit, d'une voix qu'il savait rendre, à son gré, flatteuse et pleine de charme :

« Je n'en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse : la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l'on sait fort bien que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaieté de cœur un homme à mort ; aussi, par le même motif, je ne chercherai pas, pour vous convaincre, de ces arguments que l'on tire de certains raisonnements métaphysiques sur lesquels on se rejette toujours : c'est dans les faits, et dans les faits tels que les débats les ont présentés, que j'irai chercher notre défense : et, en les expliquant avec bonne foi à des consciences pures, vous trouverez des preuves contre l'accusation.

« Nous ne sommes plus au temps des quarts de preuve et des scrupules de probabilité pesés par des juges, la société vous députe pour juger en son nom, et il vous faut, avant de donner la mort, une clarté et une lucidité qui n'existent plus maintenant que l'accusation est arrivée en présence des faits dont elle avait donné le détail avec tant d'art. Ainsi vous n'oublierez pas que c'est de notre côté que se trouvera la lucidité, et que c'est nous, accusés, qui venons éclairer la justice comme s'il ne s'agissait pas de notre vie.

« Des témoins vous ont assuré avoir vu Jacques de Durantal à une réunion composée de l'élite de la société de Paris. Ces témoins n'ont plus revu depuis l'accusé : ils n'avaient que la vérité à dire, et ces témoins l'ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre. »

Ici, Charles fit parvenir aux jurés le billet d'invitation de M. Badger, à M. Maxendi, pour cette soirée.

« Messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d'un chef de sauvages qui sauva la vie à mon client; car l'innocence doit tout expliquer, et ces noms que l'on vous a dit être supposés pour échapper aux poursuites, sont l'effet de la reconnaissance; car celui d'Argow, que Jacques a porté jusqu'à ce qu'il eût pris celui de Maxendi, fut le surnom que lui donna l'équipage du premier vaisseau sur lequel il ait navigué.

« Maintenant, messieurs, je pourrais vous donner à peser dans l'asile de vos consciences comment il a pu se faire que, le 13 au matin, Jacques de Durantal fût à A....y. après être passé par Vans-la-Pavée, et s'y être arrêté; mais le moyen de l'alibi est explétif; ce sera le dernier refuge de l'innocence, nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

« Vous connaissez la position de l'accusé et la mienne; c'est moi, son parent, qui l'ai en quelque sorte amené sur ces bancs !... une femme, pour avoir empêché sa fuite, s'est punie devant vous !... Je défends mon parent parce que s'il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu; aussi, le sauver est mon plus cher espoir, et, plus encore, c'est désormais un devoir pour moi... fût-il coupable !...

« Débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos raisons; mais vous remarquerez que cette loyale franchise régnera dans mon discours, et c'est par l'effet de cette sincérité que notre justification viendra, non pas des témoins à décharge, mais des dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparaître pour prouver l'accusation.

« Je ne répondrai pas à l'accusation quand elle prétend que Jacques avait intérêt à faire périr M. de Saint-André : en temps et lieu l'on verra le contraire. Je prends donc les débats à l'instant auquel ils ont commencé.

« Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l'évêché, il en est revenu à neuf; et, depuis, personne n'a pu vous affirmer qu'il soit ressorti de son auberge. Première obscurité. On vous a ensuite établi qu'il était parti à une heure du matin.

« Voici donc une circonstance bien forte : pesez-la !... Nul témoin à charge ne peut affirmer l'avoir vu sortir de l'auberge une fois qu'il y fut rentré en revenant de l'évêché à neuf heures; de neuf heures à une heure qu'il est parti, il y a quatre heures, et c'est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l'accusation. Quel est le devoir du ministère public ? c'est de vous faire suivre un accusé dans toutes ses actions : il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant.... Or, ici, l'accusation n'a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l'évêque; et ce dernier peut facilement être repoussé dans son témoignage, car ce vieillard, prévenu par les antécédents de la vie d'Argow, a pu croire que l'assassinat de son frère était le fruit de la haine du chef contre le matelot.

« Nous, messieurs, nous serons toute lumière en nous justifiant. A son premier pas, l'accusation est comme interdite, car elle ne peut pas prouver que nous soyons sortis de notre auberge.

« Maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu sept crampons de fer dans la soirée, mais elle n'a pas précisé l'heure. Si l'accusé a commis le crime, et qu'il prouve être revenu de l'évêché à neuf heures, il faut, pour que l'accusation soit prouvée, qu'elle le montre sortant de son auberge à neuf heures et demie au moins pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous marchons dans le sens de l'accusation.

« Sorti de l'auberge, achetant des crampons, où serait-il allé ?...

« Il conste qu'il est parti avant une heure. Serait-ce en deux heures et demie de temps qu'il aurait envahi l'évêché, tué M. de Saint-André, qu'il serait revenu à l'auberge, et qu'il y aurait repris tranquillement son sommeil dans son lit, sans être aperçu de nul être au monde ? à travers tant d'obstacles ! L'hôtel d'Espagne était encombré de voyageurs, la porte était restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne peut vous dire : « Je l'ai vu sortir, aller, venir dans les rues. » La marchande de fer a une famille, son quartier est populeux !... Que de vide dans l'accusation !.. Bien plus, le réverbère de la rue était allumé, et voici une preuve qu'il aurait fallu surmonter l'impossible pour consommer ce crime : c'est que, le 11 octobre,

les réverbères ne s'allument qu'à dix heures et demie, à cause de la lune; en voici l'attestation du maire d'A....y, et de l'entrepreneur de l'éclairage. Ainsi l'accusé, selon ces renseignements certains, aurait eu encore moins de temps.

« Or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n'a vu ressortir l'accusé auquel il était bien permis de dormir après un voyage aussi prompt que celui qu'il a dù faire, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n'est pas l'accusé, cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu'il s'était introduit dans l'hôtel avec l'intention d'y mal faire. On ne peut pas affirmer qu'il soit sorti, M. de Saint-André est assassiné, et c'est nous que l'on accuse!... Il y a preuve contre l'inconnu, et à peine soupçon sur nous, et nous sommes sur les bancs du crime !...

« Ici, je prie M. le président de faire rappeler deux témoins, le valet de chambre de M. le marquis, et la servante de l'auberge d'*Espagne;* car je vais avoir deux renseignements qui prouveront ou notre culpabilité ou notre innocence. »

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet de chambre à quelle heure M. le marquis de Saint-André s'était couché.

— « A dix heures, répondit-il.

— Comment pouvez-vous donner une date aussi certaine ? demanda le procureur du roi.

— Parce que ce fut après avoir soupé, et lorsque j'eus desservi à neuf heures et demie, que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et, comme j'attendis tout ce temps, et que ce fut alors que j'allai déshabiller M. de Saint-André, ces petits événements ont gravé l'heure dans ma tête.

— Les draps de l'accusé annonçaient-ils qu'il se fût couché dans son lit, à votre hôtel ? demanda le président à la servante.

— Oui, monsieur. »

« Messieurs, reprit Charles, l'accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n'aurait eu que deux heures et demie de repos pour se remettre de la fatigue de son voyage, et l'on n'oubliera pas que, s'il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M. de Saint-André, qu'il s'était engagé à ramener le lendemain.

— Pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain ? il connaissait donc la mort de M. de Saint-André, qui cependant ne fut connue qu'à dix heures du matin... demanda M. de Ruysan.

— M. le procureur du roi, je n'imagine pas qu'un plaidoyer soit une controverse, et vous m'interrompez au moment où j'allais au-devant de l'objection. Vous saurez donc que mademoiselle de Saint-André ne voulut pas venir, et qu'elle s'évada. C'est chose prouvée, et l'accusation établit ellemême que l'accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l'amant de mademoiselle de Saint-André qui craignait son courroux; et, s'il s'évada de la prison d'Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

« Pouvions-nous retourner à A....y, je le demande ?... Maintenant, supposons que le véritable criminel [1] soit cet inconnu, admirez comme de la part de l'accusé toutes ses démarches sont naturelles, sont vraies.

« Il arrive à A....y ayant fait un voyage d'autant plus fatigant qu'il a été rapide, si tant est que ce soit lui; et après avoir rencontré un homme qu'il ne s'attendait pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire! par lequel M. de Saint-André s'engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s'il lui rend sa fille.

« Remarquez que Jacques pouvait s'enfuir en Allemagne, qu'il avait mille partis à prendre plutôt que de tuer M. de Saint-André. Or, il sort, va se coucher, repose, et, à minuit, fidèle à ses engagements, il vole chercher la fille de son amiral. J'ai dit le reste tout à l'heure. Est-ce clair?... n'est-ce pas la vérité?.. Messieurs, ce qui n'est qu'une probabilité va devenir une réalité. En effet, parmi les pas qu'on a mesurés dans la chambre de M. de Saint-André, et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l'accusation a omis de dire qu'il s'en trouve d'étrangers, qu'on en a remarqué d'autres, et ces pas bien distincts, pourquoi ne seraient-ils pas ceux du véritable coupable ? Il s'y trouve des pas exactement les nôtres?.. Messieurs, si l'accusation n'a plus que cette preuve, condamnerez-vous un homme parce que la marque de ses pieds forme une marque exactement pareille à celle d'un autre homme?.. Mais une chose que l'on n'a pas remarquée et qui jette encore plus d'obscurité sur l'accusation, c'est que l'on ne vous a pas dit dans quel sens allaient ces pas!.. s'ils venaient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit; si, dans le jardin, ils venaient de l'hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à l'hôtel. Ici je demanderai à l'accusation : « Par où pense-t-on que nous nous soyons introduit? « Déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre!.. Voyons! Est-ce par la porte ? Le concierge nous aurait revu, reconnu!... Par le jardin ? Il faut le prou-

[1] Tous ces détails ne sont pas inventés à plaisir; cette plaidoirie est conforme aux événements qui arrivaient dans l'ouvrage supprimé; mais comme on voit, j'ai jeté toute la clarté possible pour que le lecteur fût au fait.

ver... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vu!... Ensuite que de difficultés dans l'exécution! tandis que nous n'avions que tout au plus deux heures. Eh! comment, messieurs, l'auteur de ces pas et du crime ne serait-il point cet inconnu qu'une marchande de fer a pu désigner faussement pour l'accusé à cause de l'éloignement du réverbère que l'attestation du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche? Cet homme, une fois introduit, et que l'on n'a pas vu sortir, n'a-t-il pas pu se cacher dans l'hôtel après y être entré, et n'a-t-il pas calculé d'avance qu'il sortirait par la cheminée et le jardin, au moyen de sa corde et de ses crampons?

« Le fait est que M. de Durantal n'a pas paru à l'évêché, et que l'accusation est muette sur l'heure du crime. Nous, portant un flambeau de vérité sur cette partie, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n'ont été achetés qu'à dix heures et demie, et, d'après les difficultés, il fallait au moins une heure et demie pour arriver à la victime... Or, nous sommes parti à une heure, et nous avions dormi longtemps... Mais, messieurs, supposez le crime commis dans l'intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l'empêche : ici l'accusation contre nous croule tout entière. Car enfin n'y avait-il que nous qui eussions intérêt à tuer M. de Saint-André? Savez-vous ce qui existait entre lui et l'inconnu?

« Or maintenant quelle preuve avez-vous pour croire que c'est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l'hôtel jusqu'au sommet, et comment?... Le dernier crampon se trouve au second étage, comment aurait-il monté jusqu'au second avec ses mains?... n'est-ce pas impossible?... n'est-il pas plus naturel de penser que celui qui s'était introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et, qu'arrivé au second, il s'est laissé couler jusqu'en bas au moyen de sa corde? Que d'obscurité! que de ténèbres dans l'accusation!.... Quelle clarté dans nos actions!...

« L'acte d'accusation est clair, dit-on .... Demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j'en ferai un aussi lucide. Jugez donc!... Non, nous sommes innocent!...

« Que l'accusation retrouve l'inconnu!... Voilà le coupable!... »

Ici un murmure d'approbation, même de la part de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, sous les raisonnements duquel M. de Ruysan semblait accablé... Il examinait, pendant ce temps, l'épingle d'Argow et celle remise la veille par l'inconnu.

« Maintenant, continua Charles, cet inconnu d'hier, qui a demandé ce sauf-conduit, ne serait-il pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est venu donner ainsi une preuve en faveur de l'innocent?... »

Ici Argow dit à voix basse : « Grand Dieu! quelle puissance vous avez donnée à la parole de l'homme!..» et il jeta un profond soupir.

« Que reste-t-il continua Charles, avec une énergie et une véhémence croissantes, que reste-t-il à l'accusation?... une épingle!... non, je me trompe, deux!... S'il était permis de plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrais vous faire rire, messieurs, sur une accusation qui, prouvée, entraînerait la mort, et qui s'appuie sur deux épingles cassées comme sur des béquilles... Ainsi donc, tant que l'on ne prouvera pas que l'épingle de Jacques est celle qui a donné la mort, tant que l'on ne prouvera pas que l'autre est une épingle non mortelle, vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

« Nous ne dissimulons pas que l'accusation aurait été plus grave sur le chef des pirateries; mais si nous avons été condamné en Amérique, nous ne le serions jamais en Europe, car devant des juges européens le corps du délit manquerait. »

Ici Charles se livra, avec une éloquence entraînante, à la description des nombreux bienfaits par lesquels Jacques avait cherché à se faire pardonner ses erreurs. Il s'éleva à tout ce que l'art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avait de logique et de bonnes raisons, que, lorsqu'il fut terminé, une salve d'applaudissements se fit entendre, et sur la place on cria unanimement : « Il est sauvé!... »

M. de Durantal avait écouté Charles comme s'il eût parlé pour un autre; et, lorsque M. de Ruysan se leva, il se retourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

— « Messieurs, répliqua M. de Ruysan, j'avoue que jamais accusation n'a été détruite avec autant de succès... »

A ces paroles, un murmure de joie s'éleva dans l'assemblée.

— « Je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l'assassinat de M. le marquis de Saint-André, il faut de nouvelles preuves, mais j'en ai une..... une palpable...

« L'épingle de M. de Durantal; et celle qui nous a été remise hier, non pas, comme le prétend l'avocat, par le vrai coupable, le fut par un ami de l'accusé; et ceci tient à un raisonnement très-juste et si naturel, que c'est le premier qui soit tombé sous le sens de l'avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque : c'est que l'épingle ou l'arête de poisson qui nous a été donnée hier, est teinte de la même

substance que celle qui couvre l'arête de M. Jacques; mais l'arête de Jacques, à l'endroit où elle est fracturée n'est plus teinte à l'endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n'a enduit que la surface; et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l'endroit même où celle de Jacques n'en a point... »

Ici les jurés demandèrent unanimement à voir cette différence.

Pendant qu'ils examinaient cette différence, M. de Ruysan requit le président de demander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse.

L'audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M. de Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent en lui une vive émotion. L'audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu'une lettre anonyme venait de le menacer de la mort s'il persistait à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre au procès, et déclara que rien ne pourrait l'empêcher de faire son devoir.

— « Ces lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l'accusé; car, à la place de M. le procureur du roi, j'agirais de même.

— L'autre lettre, s'écria M. de Ruysan, est la plus importante, car M. le procureur-général m'annonce que demain, l'inconnu dont la défense s'est tant occupée, celui qui a pénétré dans l'hôtel de M. l'évêque d'A....y a été retrouvé...

« En effet, messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l'objet de longues recherches dès l'origine des poursuites comme pendant le cours de l'instruction, et nous ignorons alors entièrement la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin; elles peuvent être favorables ou défavorables; mais cette circonstance nous force à demander que la cour s'ajourne à demain, le témoin n'arrivant que ce jour. »

On obtempéra à cette demande, et l'issue du procès fut encore reculée d'un jour.

Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes furent d'accord que la substance qui recouvrait l'épingle d'Argow leur était inconnue; mais que celle qui enduisait l'épingle apportée était une substance tellement facile à créer, qu'ils offrirent d'en produire, en taisant toutefois le nom de cet acide vénéneux, pour en dérober la connaissance au public.

Les deux naturalistes reconnurent également que l'arête qui produisait l'épingle d'Argow provenait d'un poisson qui leur était inconnu, mais que l'autre provenait du Saumon, et qu'on l'avait même taillée et arrangée....

Enfin parut le témoin si important dans le procès, l'inconnu sur lequel Charles avait rejeté avec tant de talent tout le crime.

Il fut contemplé avec une vive curiosité par toute l'assemblée, et l'on vit un Auvergnat, petit, gros, et tel que l'avaient dépeint le concierge et le valet de chambre.

On confronta l'Auvergnat avec eux; ils déclarèrent que c'était bien lui qui s'était introduit dans l'hôtel de l'évêché.

L'Auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d'Auvergne, et demeurer à V..., dans les montagnes du Cantal.

— « Avez-vous été à A....y ? demanda le président.

— Oh bien!.... répondit-il.

— Combien de temps ?

— Six mois.

— Qu'étiez-vous venu faire ?

— Gagner ma vie.

— Pourquoi vous en êtes-vous allé sitôt ?

— Parce que j'avais fait fortune.

— Comment cela ?

— Un gros monsieur m'a donné douze mille francs, et m'a fait reconduire, dans une belle voiture, à mon pays, pour avoir porté un paquet à l'évêché....

— Rien que cela ?

— Et lui dire où était située une chambre...

Une profonde terreur régna dans l'assemblée... Charles parut abattu.

— Reconnaîtriez-vous l'homme qui vous a donné les douze mille francs?

— Oui.

— Est-ce l'accusé?

— Non. »

Cette réponse fut accueillie par un murmure d'étonnement.

— « Connaissez-vous l'accusé?

— Oh bien!...

— Comment le connaissez-vous?...

— C'est lui qui m'a promis les douze mille francs, c'est lui qui m'a fait épouser Jeannette, c'est mon bienfaiteur... c'est à lui que j'ai donné les renseignements, et c'est lui qui m'a donné le paquet à porter à l'évêché.

— Accusé Jacques, demanda le président, reconnaissez-vous cet homme pour l'avoir rencontré à A....y?

— Oui... »

Alors M. de Ruysan prit la parole, et soutint l'accusation avec une facilité et une éloquence dignes de son prédécesseur.

Charles répliqua; mais le plaidoyer qu'il fit ne roula plus que sur des raisonnements spécieux, pleins de logique, mais de cette logique qui ne ré-

sulte plus des faits, qui ne s'appuie plus que sur les raisonnements métaphysiques.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question qui n'était nullement embrouillée. Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations, et y restèrent quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d'attention dans l'assemblée, et le chef du jury déclara, dans la forme imposante prescrite par nos lois, le *oui* de conviction qui s'échappait de l'unanimité des consciences.

Argow fut condamné à subir la peine de mort.

A ce moment Argow se leva, et, s'adressant aux jurés : « Messieurs, leur dit-il, si par hasard il vous restait quelque doute, et que l'un de vous fût tourmenté par sa conscience, je déclare que je suis coupable... Ayant satisfait à la terre, j'espère que les cieux me pardonneront !... »

Le criminel inspira, par ces paroles, une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamnation fut apprise par la multitude, il y eut un grand cri qui prouvait l'intérêt qu'il avait inspiré.

La salle était vide, Jacques dans la prison ; et Charles désolé, la mort dans l'âme, fut chercher Annette, et l'emmener chez lui pour la préparer à cette fatale nouvelle qui fit l'objet des conversations de toute la ville de Valence.

CHAPITRE XXVI.

Annette était assise dans le salon de madame Servigné la mère : elle était sur un fauteuil, et, pâle, égarée, elle regardait Charles dont l'effroi et la feinte tranquillité rendaient sa figure un théâtre où se jouaient mille passions diverses. M. et madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnaître, étaient debout avec madame de Servigné, Adélaïde et madame Bouviers. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendaient sa parole avec une anxiété sans égale.

— « Cette heure, dit Annette, me sera comptée pour des siècles d'enfer !...

— Pouvez-vous soutenir un seul mot? lui dit Charles, avec une espèce de férocité qui n'était que le résultat de cette horrible situation.

— Je suis chrétienne !... répondit Annette.

— Il est condamné à mort !... » répondit Charles.

Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies... madame Servigné recula épouvantée ; mais Annette se leva ; ce mouvement, produit par une horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses cheveux se déroulèrent et devinrent épars sans qu'elle y fît la moindre attention. Elle, si chaste et si pure ! elle que son cou nu épouvantait jadis !...

— « Charles !... viens !.. Sortons !... il me faut de l'air... j'étouffe ; je n'étouffe pas de peur... non... un je ne sais quoi s'empare de moi... sortons !... » En disant ces paroles, ses yeux s'animèrent, il y brilla une expression d'énergie sauvage; elle leva ses bras comme si elle eût voulu exercer une force supérieure qui lui vint malgré elle.

Elle saisit son cousin, l'entraîna sans vouloir lui dire un seul mot et courut comme poussée par un démon.

Quand elle fut dans la rue elle s'écria : « Ah ! je respire !... oh ! que l'air est bon ! qu'il fait frais !...» En ce moment, l'horloge du palais sonna minuit.

— « Que voulez-vous faire?... demanda Charles.

— Ce que je veux !... s'écria-t-elle avec une énergie croissante, Dieu du ciel ! ce que je veux, je veux une seule chose, le sauver !... c'est mon éternelle pensée !... c'est ma vie ! mon âme !... Ou je ne connais pas mon pouvoir, ou je le sauverai !... J'ai en ce moment une terrible puissance !.. viens, et tu vas voir comme je soulèverai tout un peuple. *On l'aime*, mille bras veulent le délivrer, il ne faut qu'une voix pour les rassembler, qu'une volonté pour les faire agir, il faut une âme à cette masse-là !... je serai sa volonté, son âme, sa vie !... Éveillez-vous !... au secours !...

— Taisez-vous, ma cousine, vous allez vous perdre !

— Hé ! que m'importe de me perdre, s'*il* est perdu !... Avenir, fortune, vie, je veux tout sacrifier, je veux *le* sauver !.... seulement un an !.. une minute !.. Holà ! braves gens, venez ici, venez m'aider !...

— Tais-toi !... lui dit un homme enveloppé d'un grand manteau, et dont le chapeau était rabattu sur le visage... tais-toi ! si l'on délivrait les hommes avec des paroles, ton cousin l'aurait fait.

— C'est Vernyct !.... s'écria-t-elle, *il* est sauvé !...

— Te tairas-tu !... dit Vernyct, ne prononce pas un mot, et viens avec moi. J'allais te chercher, car il n'y a que toi qui puisses le déterminer à nous suivre : enveloppez-vous de ce manteau, prenez ce poignard, et venez !...

— Pourquoi un poignard ?...

— Pour vous défendre.

— Ah ! dit-elle, je ne veux blesser personne.

— Enfant, dit Vernyct, on enlève des prisonniers avec des roses, n'est-ce pas ?...

— Marchons !... dit-elle, marchons !...

— Oui, dit Vernyct, vous serez notre étendard.

— Ah ! répondit-elle en marchant, si l'amour créait des armées vous seriez bien puissant... »

Ils marchèrent en silence, mais, au détour d'une

rue, ils furent arrêtés, et l'on cria à voix basse : *Qui vive?*

— *Daphnis et l'ancien!* répondit Vernyct, puis, allant vers les trois personnes qui gardaient le passage, il leur demanda : « *Où est Jeanneton?...*

— *Nulle part,* répondirent-ils...

Alors Vernyct passa sans difficulté. . . . .

Nous allons décrire, le plus succinctement qu'il sera possible, la prison de Valence et sa position. Cette prison était un ancien presbytère qui, pendant la révolution, avait subi cette triste destination. Ce presbytère était situé sur une petite place carrée à laquelle aboutissaient deux rues différentes : l'une menait à Durantal, et l'autre à la route de Paris.

La place était formée par des maisons presque toutes bâties en bois, et les deux rues dont nous venons de parler étaient opposées l'une à l'autre en parallèle, de manière qu'elles longeaient les murs de la prison qui alors se trouvait séparée par trois côtés de toute espèce d'habitation, car sa façade donnait sur la place, et de chaque côté étaient les rues.

La porte de la prison était garnie de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étaient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissaient aucun espoir de salut; enfin, il y avait toujours à cette prison un poste très-considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de service. Ce poste était situé à côté de la porte même, et la salle du corps-de-garde communiquait avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avait toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite était du côté gauche, parce que le poste étant à droite, avait sa sentinelle particulière, ce qui faisait deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L'administration, d'après le grand intérêt que l'on avait manifesté pour Jacques de Durantal, mais craignant aussi l'active amitié de Vernyct et la puissance d'Annette sur la multitude des campagnes, avait ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde, et de faire de fréquentes patrouilles dans Valence.

Vernyct, pour qui la délivrance d'Argow était un sujet de contenter son ardeur, et que de semblables affaires aiguillonnaient, avait résolu de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les hommes l'avaient si justement condamné, il prit des mesures telles, qu'il fallait de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance.

En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcourait avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchait. Il avait donné pour signal le son de la cloche quand elle sonnerait une heure du matin.

Il avait réussi à rassembler, pendant tout le temps que le procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires, c'était tout ce qui en restait : il avait été à Vans-la-Pavée, à Paris, d'abord recueillir tous les renseignements qui servirent si bien Charles dans sa première défense; mais ensuite, pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vus, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y manquèrent pas; et, avec les trois nègres dévoués, Vernyct réunit trente-sept hommes, qui, tous, les nègres exceptés, avaient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avait pérorés, et cette harangue ferait pâlir celle de Catilina à ses complices, s'il nous était permis de la rapporter. Le serment qu'ils prêtèrent tous fut affreux; voici la conclusion : « L'on jurait d'obéir à Vernyct comme jadis l'on obéissait au capitaine, le but était la délivrance de *l'ancien* (nom qu'ils ne cessaient, comme on l'a vu, de donner à Argow), que si l'on y parvenait, ceux qui resteraient en vie seraient transportés aux Bermudes; qu'on leur compterait une somme fixe, et qu'ils iraient ensuite où bon leur semblerait; que, s'ils ne délivraient pas leur ancien, ils le vengeraient en désolant le pays jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, jusqu'au dernier, les brigands, s'entend.

Maintenant la suite va faire voir comment Vernyct s'y était pris pour délivrer son ami.

Il arrive sur la place avec Annette qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissait plus, et n'avait plus qu'une seule pensée, la délivrance de l'être qu'elle adorait.

— « Qu'avez-vous là?... dit-elle à Vernyct, en sentant sur le dos de ce dernier une foule d'instruments....

— C'est une hache, mon tromblon et ma giberne....

— Dieu! que va-t-il donc arriver?...

— Je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l'arrêt a été rendu!...

— Le sauverez-vous?...

— Oui, ou nous périrons.

— Tous?... demanda-t-elle.

— Oui!...

— Tant mieux!.. reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie; mais, Vernyct, écoutez!... si l'on échoue, promettez-moi de me tuer!.. car si je survivais... je ne me tuerais pas, moi!... Ah! ajouta-t-elle, je savais bien que *mes pressentiments étaient tous vrais!...*

Il faisait en ce moment une horrible obscurité; un silence étonnant régnait, et l'on n'entendait

dans la place que les pas des deux sentinelles de la prison. Une heure sonna...

Vernyct tressaillit, et Annette lui demanda ce qu'il avait.

— « Nous allons commencer à ce moment une vie d'enfer ! »

Annette jeta un cri, en disant : « Ah ! je ne pourrai jamais voir de telles scènes !...

— Voulez-vous *le* sauver?...

— Oui ! dit-elle.

— Hé bien, fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir !... la mort pourra vous atteindre ; mais Jeanneton y est bien, elle ! avec moi !...

— Me voilà !... cria doucement une petite voix de femme.

— Silence !... lui répondit Vernyct, et prends Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui est au coin de la rue de Paris, et restes-y avec madame jusqu'à ce que Milo vienne vous chercher. »

L'intrépide lieutenant resta seul ; et, à ce moment, une ombre gigantesque, projetée par la lumière de la lune qu'un nuage laissa paraître un moment, se dessina sur le pavé.

— Un.... dit Vernyct : *qui vive?* Un homme parut et répondit à voix basse : « *L'ancien!* »

Au bout d'un gros quart d'heure, trente-sept hommes avaient comparu ainsi, lentement et mystérieusement devant Vernyct ; ils semblaient marcher sur du velours, car ils ne firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des maisons qui, de l'autre côté de la place, formaient le parallèle de la façade de la prison. Il les passa en revue pour s'assurer qu'ils y étaient bien tous.

Ayant fait, il se dirigea vers la rue qui menait à Durantal, et là, demanda à une troupe également rangée contre les maisons, si Jacob était venu... A ces mots, un homme de la taille et de la corpulence d'Argow, se présenta, il était habillé absolument de même, et, à quelques pas, il devenait presque impossible de ne pas s'y tromper.

— « Enveloppe-toi de ton manteau pour n'être pas reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire tuer, au risque de passer pour un lâche.... »

Enfin il s'assura par lui-même de l'arrivée d'une des voitures d'Argow, et il ordonna d'y atteler six chevaux qui se trouvaient dans une maison qu'il avait louée sous un nom emprunté [1]. Il revint dans la place, et, retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avait peine à contenir Annette, il s'assura que les trois chevaux sellés et bridés étaient prêts, ainsi que plusieurs déguisements.

L'horloge annonça en ce moment une heure et demie, et les nuages étaient tellement noirs et rassemblés, qu'on ne pouvait rien voir. Alors, à un signal donné par Vernyct, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands, jetant des cris effroyables, s'élancèrent sur le corps-de-garde et sur la prison avec la rapidité de l'éclair ; trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l'homme à la torche y mit le feu.

A cette brusque et vigoureuse attaque, les deux sentinelles, sans crier qui vive, tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse, en criant : « Aux armes !... » Le poste entier sortit ; mais il fut enveloppé et combattu par les assaillants....

La flamme, attisée par l'homme à la torche, s'éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

Aux cris terribles lancés par les soldats et par les brigands, tous les habitants de la place furent éveillés, et, apercevant des flammes, ils descendirent sans seulement se vêtir, en criant : « Au feu !... au feu !... » En ce moment, de tous les côtés, arrivèrent des habitants, parmi lesquels étaient un bon nombre de paysans des environs de Durantal, chez lesquels Vernyct avait fait répandre le bruit qu'on allait délivrer leur bienfaiteur.

Cette action, ce tumulte, rapides comme la pensée, furent en mouvement comme par magie. La troupe des brigands combattait avec une extrême vaillance contre les soldats ; les balles sifflèrent dans l'air, les cris augmentèrent, la terreur se répandit comme une pluie d'orage, et d'horribles flammes éclairèrent le théâtre de l'action. Au milieu des brigands était Vernyct qui les dirigeait et les encourageait, quand tout à coup, sur un geste qu'il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyct lança sur le poste une telle décharge de mitraille, que tous les militaires, comme anéantis, disparurent, s'enfuirent ou moururent sans qu'on eût su comment. Alors, le lieutenant s'élançant avec sa hache vers la porte qui brûlait, lui donna, à travers les flammes, de tels coups de hache, et ses satellites firent tant d'efforts, qu'elle céda sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de communication entre la prison et le corps-de-garde, et furent suivis de la multitude. La maison d'où l'homme à la torche était sorti brûlait, les habitants des maisons voisines déménageaient, en sorte que rien n'était curieux comme le spectacle offert par cette place qui, un instant avant, était muette, tranquille, sombre et vide.

[1] L'artifice dont le terrible lieutenant se sert pour tromper la vigilance des gendarmes, est à peu près le même, dans un autre sens, que celui dont Catherine II se servit quand elle s'empara du pouvoir. En effet, au moment où la foule la proclamait impératrice, un faux convoi, tel que pourrait être celui d'un empereur, traversa le peuple, qui dut croire que Pierre II était mort. (*Note de l'auteur.*)

Elle était remplie d'une foule si abondante et si tumultueuse, qu'on ne pouvait ni en sortir ni y entrer; et, par les trois issues, la foule y abondait toujours. Le tocsin sonnait, on entendait au loin la générale battre, et des cris horribles étaient lancés dans les airs par les prisonniers qui sentaient la fumée remplir la prison, et par les incendiés qui sauvaient leurs effets, en tâchant de se faire jour à travers ce fleuve de peuple : de là des combats particuliers qui établissaient au sein de la foule même des scènes d'horreur. A la lueur effrayante de l'incendie, on apercevait les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s'élevait du faîte de ce palais du crime : il semblait que ce fût un volcan prêt à lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendait un combat qui devait être sanglant, dans l'intérieur de la prison; les détonations d'armes à feu, les cris surpassaient ceux de la place, et l'on voyait, par la porte et les fenêtres, des poutres enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus, les autres couverts de leurs vêtements comme d'un chapeau préservateur. Les pompiers arrivaient avec leurs pompes; le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étaient au comble, et tous ces attentats affreux se commettaient par des hommes plus affreux encore, et au profit d'un seul homme, auquel la société devait donner la mort, et qui la méritait mille fois.

Au moment où l'attaque de la prison commença, et que l'horrible tapage se fit entendre, Argow était à genoux dans sa prison, et priait Dieu, avec ferveur de lui pardonner ses crimes en faveur de la coupe d'humiliation qu'il devait épuiser jusqu'à la lie.

Les cris, la fumée, le tumulte, le tirèrent de sa méditation, et, quand il se releva frappé par le bruit de la mousqueterie tirée dans l'intérieur de la prison, il entendit de grands coups de hache que l'on donnait dans sa porte, et vit paraître Milo, et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçaient la chaleur d'une action dangereuse.

— « Sauvez-vous!... vous êtes libre!... »

Argow resta muet et immobile.

— « Jacques, suis-moi !... lui dit Vernyct.

— Non!... s'écria avec indignation le criminel; vous avez sans doute emporté d'assaut la prison, vous avez...

—Ah! le voilà qui déraisonne!... s'écria Vernyct en l'interrompant : allons! tais-toi, vieux radoteur!... et toi, Milo, va chercher d'autres arguments... Vous, dit-il à ses brigands, gardez-le! et ne l'écoutez pas!... »

En ce moment des détachements de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivaient, en hâte, par les rues adjacentes et cherchaient à se faire jour à travers la multitude pour s'établir sur la place. A force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avait fini par entrer dans la place, et essayait de se mettre en ligne, toute confondue qu'elle était avec le peuple. Alors la foule, poussée par sa propre force vers la prison, par un horrible flux et reflux de têtes humaines, se replia tout à coup et brusquement sur elle-même, et un détachement des brigands, jetant un terrible *hourra* de joie, criait à la délivrance, et portait en triomphe le criminel!.... La foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer : ce chœur, armé jusqu'aux dents, et composé d'hommes aux vêtements brûlés ou en désordre, et ayant d'horribles figures rendues plus horribles encore par l'effroyable réverbération de l'incendie à reflet rougeâtre, conduisit Argow vers la voiture que le peuple apercevait, et dont les six chevaux hennissaient. A cette vue, et au cri général : « Il est sauvé !... il est sauvé !... » répété par des milliers de voix, l'escadron de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule sans s'inquiéter des malheurs, et passant rapidement sur le ventre de chacun, chacun hurla, beugla, cria : les jambes, les bras, les oreilles furent meurtris; mais, au moment où les gendarmes arrivèrent à la voiture, elle partit au grandissime galop vers Durantal, et l'on vit l'escadron la poursuivre à toute bride. Les brigands qui venaient de porter Argow à sa voiture se mêlèrent à la foule; mais tous, selon les instructions de leur chef, coudoyèrent, foulèrent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille.

Milo avait été chercher Annette et Jeanneton. Il les fit passer par les débris d'un mur du jardin de la prison que l'on avait abattu, et il les amena, à travers l'incendie, jusqu'à Argow, qui refusait obstinément de partir.

Plus l'on attendait, et plus la force armée que, sur les avis réitérés l'on ne cessait d'envoyer, mettait de régularité dans ses mouvements et de patience à s'ouvrir un chemin dans la foule que l'on faisait écouler. Le danger devenait pressant, et si Vernyct n'avait pas compté sur de grands délais, il avait pris des précautions en cas de malheur; aussi, en ce moment, tous les brigands se tenaient sous le porche enflammé de la prison, et s'apprêtaient à soutenir un siége, s'il le fallait, et à s'enfuir par les derrières aussitôt que le *sauve qui peut!* aurait été proclamé, car ils avaient un autre rendez-vous général après l'expédition. Ceux qui seraient blessés devaient être mis à mort par les vivants, et nul ne devait se laisser capturer.

Ce fut en ce moment critique qu'Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés, et arri-

vèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguait, avec son ancienne énergie, ses anciens corsaires, et tâchait de les faire rentrer dans le devoir et de les soumettre aux lois. Cet homme, condamné à mort, prêchant au milieu d'un incendie, et s'obstinant à périr, offrait un tableau curieux.

« Tu ne veux pas te sauver !... » s'écria Annette en se précipitant sur lui, et le couvrant de ses larmes : elle était les cheveux épars, les yeux égarés.

— « Je suis condamné à mort !... reprit-il.

— Hé bien ! soit, dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, et va mourir, au milieu d'un combat, pour l'indépendance d'un peuple ! meurs en héros, en écoutant les cris de liberté, d'indépendance ou de victoire !... Cours voir tout un peuple t'appeler son libérateur : meurs ainsi, et non sur un échafaud, au milieu d'un peuple curieux... Tu seras mon époux de gloire, et je combattrai à tes côtés, je mourrai avec toi !...

— Douce colombe, s'écria Jacques, tu es là au milieu de l'horreur et de l'infamie comme un ange, et ta voix semble celle du ciel !...

— Écoute-la donc! et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu du sanglant héritage d'opprobre dont ton sang arroserait sa tête !... Viens!.... viens!.... suis-moi!.... Qu'*il* vive !... qu'*il* vive !... » s'écria-t-elle avec enthousiasme ; et, voyant l'incendie s'accroître, la fumée devenir épaisse, elle sentit couler en elle un autre sang, une autre énergie qui lui étaient envoyés comme du ciel ; elle regarda Argow, le saisit, et, le soulevant, elle l'emporta à travers le corridor embrasé, en pliant parfois sous ce faix chéri. Elle fut suivie de Jeanneton et de Vernyct qui l'admirèrent éviter les poutres enflammées, et voler à travers l'incendie comme une créature privilégiée que les flammes eussent eu ordre de respecter.

A ce moment une horrible détonation eut lieu, et annonça, par le bruit des tambours qui retentirent, que les soldats avaient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s'écria, d'une voix tonnante : « Sauve qui peut!... »

A cet horrible cri répété, ils s'élancèrent tous dans le jardin, et léguèrent aux vainqueurs une maison que l'incendie gagnait déjà.

Cependant Annette, Jeanneton, Milo, Argow, s'étaient déguisés : montant alors sur trois chevaux, ils se sauvèrent à toute bride sur la route de Paris, et l'abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avait de l'or sur lui. Laissons-les fuir....

On finit, à Valence, par faire un cordon de troupes autour de la prison qu'on laissa brûler ; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après l'on rechercha et l'on ensevelit les morts que l'on put retrouver dans les décombres.

L'on avait arrêté une foule de personnes, l'ordre était rétabli, non sans peine, et diverses relations, toutes plus exagérées les unes que les autres, couraient par toute la contrée sur l'événement de cette terrible nuit.

L'on portait le nombre des brigands à trois cents, et mille autres choses pareilles.

Une circonstance certaine, c'est que, parmi les personnes arrêtées, l'on n'en reconnut aucune qui pût être suspecte. L'on n'avait pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivaient, et la police de Valence agissait avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l'horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l'autorité, occupée de la foule d'incidents que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre.

L'on trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et tous ceux des employés de la prison. On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville, et, dans la prison, neuf corps de personnes inconnues, que l'on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu'ils étaient tous hommes, et qu'auprès des corps il y avait des armes.

Voilà tous les renseignements que l'on eut, et d'après lesquels on se mit à agir. Nous laisserons cette affaire, et, dans le chapitre suivant, nous marcherons avec les fugitifs.

CHAPITRE XXVII.

Annette était en croupe sur le cheval d'Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopait en avant pour lever les obstacles qui pourraient s'opposer à leur fuite. Mais n'ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu'ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellents chevaux que Vernyct s'était procurés, et, en quatre heures, ils mirent une quinzaine de lieues entre eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne à l'abri de toute poursuite, tant que les événements de Valence ne seraient pas of-

ficiellement transmis par l'autorité aux moindres fonctionnaires.

Ils avaient eu soin d'éviter tous les villages et toutes les habitations; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo était mort de fatigue, et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderaient pas à les abandonner.

Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s'y rendirent. Annette n'avait pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et, lorsque les circonstances le permettaient, elle le couvrait de baisers, et, quand ses discours annonçaient qu'il désapprouvait cette fuite, elle lui rappelait, par de douces et tendres paroles, qu'elle portait dans son sein un enfant qu'il ne fallait pas abandonner. Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, courbait maintenant la religion tout entière sous son amour, et, quand celui qui jadis ne connaissait même pas l'image du Christ lui disait qu'ils transgressaient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondait : « Si nous réussissons, c'est que Dieu le veut!... » Paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs.

Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont le dehors annonçait une auberge, et là, Vernyct tint conseil avec Jeanneton et Milo; car Annette et Jacques étaient incapables de penser aux choses de ce monde : ils ne voyaient qu'eux, et encore le temps leur paraissait-il trop court. Argow, en s'occupant exclusivement de son épouse chérie, trouvait moyen de faire taire l'horrible souffrance de son cœur par une si douce volupté, et il goûta un plaisir inconnu à l'aspect du sourire patient et forcé qui errait sur les lèvres adorées d'Annette. Ce sourire était comme un manteau qui cachait un enfer de douleurs...

En ce moment, ils oublièrent cependant tout, car les habitants de la maison étant absents, et pour la première fois se trouvant au sein de la misère, Argow cherchait à placer Annette sur une couche qu'il décora de tous les vêtements dont il pouvait se passer : de son côté, Annette tâchait de lui persuader qu'elle était bien, qu'elle ne souffrait pas; et ce combat mutuel d'attentions, d'égards, cette curieuse envie de lire, dans les yeux l'un de l'autre, leurs désirs, enveloppa cette chétive cabane du voile diapré de l'amour, et leur donna la faculté d'oublier leur cruelle position.

Pendant qu'ils étaient ainsi presque heureux au sein du malheur, Vernyct, Milo et Jeanneton se consultaient sur le seuil de cette cabane.

— « Nous avons encore deux jours et deux nuits, au moins, disait Vernyct, avant que l'on se mette réellement à notre poursuite; mais, alors, tout sera contre nous... Que faire pour regagner Valence, Durantal et la route qui nous mènera à nos relais pour aller à A.....m..... où j'ai ordonné que nos deux vaisseaux nous attendissent? car on devait savoir qu'ils étaient à Fréjus, et j'ai sagement changé leur position.

— Nous ne pouvons plus aller à cheval !.... dit Milo; monsieur, vous et moi, irons bien à pied, mais ces deux dames ?...

— C'est vrai, répondit Vernyct; hé bien! nous les abandonnerons...

— Nous séparer de vous!.... s'écria Jeanneton, j'aimerais mieux marcher toute ma vie sans me reposer une minute ! ah! vous ne nous connaissez pas !...

— Madame Annette!... cria-t-elle, et Annette accourut : « Madame, ils veulent nous laisser ici et s'en aller sans nous !... est-ce que vous ne vous sentez pas la force d'aller jusqu'au bout du monde à pied ?...

— Je n'irais pas seule.... répondit Annette avec un délicieux regard; mais, avec lui, je marcherais mille ans sur des cailloux, et pieds nus!...

— Mais, dit Vernyct en admirant l'enthousiasme de ces deux êtres charmants qui se tenaient par la main et regardaient le ciel comme si elles étaient inspirées, tant leur exaltation et leur courage étaient rehaussés par ces cruelles circonstances, mais mesdames, vous avez des souliers de satin et des bas de soie!...

— Quand nous les aurons usés, reprit Annette, nous prendrons des souliers de paysan!...

— Chère Annette, dit Argow en serrant sa femme dans ses bras, vous êtes des créatures toutes célestes!...

L'ingénieuse sollicitude du nègre lui avait déjà fait trouver le pain noir des habitants de la cabane, et il faisait cuire des poulets qu'il avait attrapés et arrangés. Pendant qu'il apprêtait le repas, Vernyct dit à Argow : « Nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l'endroit où mes hommes seront rassemblés; et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyons dans deux jours : or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l'auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés.

— Vernyct, lui dit Argow, le ciel m'est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté...

— Ah ! dit Vernyct, voilà encore du radotage!... Oh ! mon pauvre capitaine!... »

Milo vint leur dire que le repas était servi : Jean-

neton, toujours gaie et folle, même au sein des périls, avait fait, de l'un de ses jupons, une nappe, et les mouchoirs servirent de serviettes. Elle fit mille plaisanteries en les voyant manger avec leurs doigts; et, lorsque les possesseurs de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu'ils voulaient, ils furent saisis de frayeur : ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyct les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d'or, et leur recommandant le secret.

Vernyct était, d'eux cinq, celui dont le costume devait donner le plus de soupçons : il avait sur sa tête un madras à moitié brûlé, son manteau l'était aussi de tous côtés : il portait une ceinture large et rouge qui contenait des pistolets; son tromblon, qu'il nommait *sa fille*, était passé en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre, et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçait et indiquait l'auteur de l'incendie de Valence ; aussi Milo gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtements du lieutenant, et lorsqu'on se mit en route, le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l'équipage du chef. Le tromblon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l'on rencontra.

Milo resta constamment en arrière; Vernyct et Jeanneton, se tenant par la main, formaient l'avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyct, Annette et Argow marchaient ensemble.

— « Ah ! disait-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verrous de cette horrible prison !...

— Et Dieu?... » répondit Argow.

Annette baissa la tête, et une larme roula sur sa joue.

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inouï, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à refaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu'ils avaient parcouru à cheval, pendant la nuit.

Ils arrivèrent sur le soir aux environs de Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étaient si fatiguées, qu'Argow portait sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étaient déchirés, les pieds des deux femmes étaient ensanglantés, et cependant elles ne jetaient pas un seul cri de plainte; lorsque Vernyct ou Argow les regardaient, elles trouvaient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d'Annette caressaient, comme par instinct, les cheveux d'Argow; car elle était si horriblement fatiguée que c'était tout au plus si leurs yeux pouvaient regarder dans la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors la nuit était venue, et Vernyct en s'orientant, reconnut qu'ils approchaient d'un bois épais; ne voulant pas se basarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois.

Ils s'y avancèrent avec précaution; Vernyct tenait *sa fille* toute chargée à la main, et allait en avant.

— « Nous sommes là dans une belle salle pour passer la nuit !... dit Jeanneton.

— Chut!..... s'écria de loin Vernyct; au diable les femmes !.... elles parlent toujours. »

Ce *chut* les fit rester en suspens; ils s'arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs cœurs battre avec violence.

— « J'ai une effroyable peur !... dit Annette à voix basse.

— Soyons résignés !... lui répondit Argow.

— Je te fatigue ?...

— Non.... »

Alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un « Qui vive !... » suivi d'un horrible jurement.

— « *Daphnis et l'ancien!* répondit Vernyct s'apprêtant à combattre.

— *Où est Jeanneton?...* demanda joyeusement l'inconnu.

— *Partout et nulle part*, » répondit Vernyct, et sur-le-champ il dit à la petite troupe d'avancer.

Alors ils virent briller une lumière et en un instant ils furent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisait griller un mouton tout entier.... Vernyct reconnut un de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avoir témoigné la plus vive joie en voyant *son ancien* et sa compagnie, raconta comment il avait été poursuivi tous les jours par les gendarmes, et comment il avait trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événements de la nuit dernière, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avait agité Vernyct et ses compagnons était si violent, qu'après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quand Annette les vit ainsi couchés et ensevelis dans le repos, elle trembla et dit à Jeanneton : « Ma sœur, car tu l'es d'âme et de courage, écoute! veillons-les! l'une de nous sera en avant à cent pas, l'autre à cent pas en arrière, nous jetterons un seul cri en cas d'attaque, et celle qui ne criera pas viendra les avertir. »

Alors, ces deux femmes, toutes mourantes qu'elles étaient, se traînèrent à la distance convenue, et

s'assirent sur leurs châles. Elles eurent la constance surhumaine d'écouter, pendant toute la nuit, le moindre bruit du feuillage, les pas des animaux, le vol des oiseaux, et de veiller ainsi à la sûreté des proscrits.

Elles eurent le bonheur de voir l'aurore paraître et le soleil se lever sans avoir eu lieu de troubler le repos des criminels : elles rentrèrent, et leur arrivée réveilla en sursaut le lieutenant qui fut stupéfait de leur courage et de leur constance. Il embrassa Jeanneton à l'étouffer, en lui disant : « Nous ne sommes rien, nous autres!... » et l'intrépide lieutenant essuya, avec son manteau, des larmes qui roulaient dans ses yeux.

On tint encore conseil, et, grâce aux connaissances topographiques du compagnon d'infortune que Vernyct avait rencontré, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devait parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néanmoins à la forêt qui se trouvait non loin de la demeure de Jeanneton.

Le corsaire leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant, et de tirer un coup de carabine au moindre danger. « Si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n'ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j'ai l'habitude de me sauver de leurs griffes. »

La caravane se remit donc en marche; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout à coup ralenties. Annette et Jeanneton avaient enveloppé leurs pieds mignons de linge, et s'étaient fait des sandales avec les débris du chapeau du corsaire; alors elles purent marcher, mais lentement, et, dans les grandes occasions, Argow et le nègre les portaient.

Ils approchèrent de Valence, aux environs de laquelle on ne les cherchait certes pas; mais en apercevant les maisons, ils eurent une terrible peur, et ne tournèrent la ville qu'avec la plus grande difficulté : les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et, quand il fallait traverser une plaine, Annette et Jeanneton étaient employées comme à l'armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n'avaient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avaient réussi à aller en deçà de Valence, vers Durantal, et il ne leur restait plus que quinze lieues à faire pour gagner l'auberge de Jeanneton où se trouvait le premier des relais préparés par Vernyct pour atteindre le mouillage et s'embarquer.

A ce moment ils se trouvaient à cent pas d'un village distant de deux lieues de Valence, et de trois de Durantal. Le corsaire se replia sur la caravane, et revint dire qu'il venait de voir une auberge séparée d'environ six cents pas du reste du village : elle était située sur la grande route, de manière qu'en cas de surprise, l'on pouvait, en trois bonds, se réfugier dans un endroit inaccessible qui lui était connu pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu'à ses camarades. Il s'engagea à introduire sans danger la petite troupe, et, sur cette assurance, l'on se dirigea vers l'auberge.

Le corsaire entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l'aubergiste seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse, contiguë à celle où se tenaient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s'introduire par les fenêtres, parce qu'il était trop connu comme domestique de madame de Durantal.

En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s'empara de l'hôte et de sa femme; et, pendant que Vernyct et Milo, qui était monté par la croisée, arrangeaient la table, l'on entendit la conversation suivante :

— « As-tu vu comme ils étaient armés ?

— Oui; mais que penses-tu de ces gens-là ?

— Hum !... ils n'ont pas bonne mine.... ce sont peut-être les brûleurs de la prison.... »

Alors le corsaire entra subitement, et leur dit : « Comment, vous n'avez encore rien mis à la broche?... Vertu de grenadier! voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez!... Tenez, dit-il en leur montrant vingt pièces d'or que Vernyct lui avait remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir, si vous voulez observer deux choses : *discrétion et silence*... Cinq cents francs ou votre maison brûlée...... choisissez.....»

— Oh! c'est tout choisi! dit la femme; quand il viendra quelqu'un, nous tousserons, et mon homme, pour ne pas vous déceler, car je vois qui vous êtes...

— Silence !... s'écria le corsaire.

— Vous servira par l'autre porte : tenez, monsieur, voici la clef de la porte du jardin.

— C'est bon, dit le corsaire; allez vite en besogne....»

Le souper ne tarda pas à être servi et toutes les armes étaient préparées en cas d'attaque. Le souper terminé, tout le monde était trop fatigué pour se remettre en route; alors on résolut de coucher dans l'auberge. On dressa pour Vernyct et Argow une échelle appuyée contre la croisée de leur chambre, enfin le corsaire et Milo veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.

Il n'y eut encore aucun événement, et ils passèrent dans l'auberge même une partie de la matinée; mais sur le midi, pendant qu'ils s'apprêtaient à quitter l'auberge, et au moment où ils étaient tous

réunis dans la chambre haute qui donnait sur l'escalier, ils entendirent entrer beaucoup de personnes, et l'aubergiste et sa femme tousser avec une violence et une complaisance très-significatives. La terreur les fit rester muets et sans force; ils prêtèrent l'oreille et entendirent la conversation suivante.

— « Hé bien, la mère, vous êtes donc enrhumée ce matin ?...

— Oh ! mon Dieu, oui, monsieur le brigadier; mais vous vous portez bien, à ce que je crois ?

— Parbleu, non, car depuis trois jours nous faisons un métier que jamais je ne pensais faire étant gendarme !... et voilà sept hommes qui sont sur les dents comme moi !... Vous savez ce qui s'est passé?

— Oui, qui est ce qui ne le saurait pas?... (Ici le corsaire dit à voix basse à Vernyct : Ils ne sont que sept !...) On m'a dit qu'il y avait eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison de brûlée, sans compter la prison.

— Bah, dit le gendarme en riant, elles étaient *assurées !*... Donnez-nous du vin.

— Que venez-vous donc faire par ici ? leur demanda-t-elle en leur versant à boire.

— Vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé... Vernyct, qu'ils l'appellent, c'est un lion, cet homme-là !... c'est celui qui a délivré son ami M. de Durantal... n'avait-il pas fait courir après une voiture vide !... on ne l'a attrapée qu'à douze lieues de Paris, et l'on n'a trouvé qu'un bourgeois de Valence qui ressemblait à M. de Durantal...

— C'est, par ma foi, drôle ! s'écria l'hôtesse...

— Oui, mais ce qui n'est pas drôle, c'est que nous avons crevé nos chevaux, et que nous sommes revenus à pied.

— Ah ! c'est vous qui avez couru ?

— Oui, moi et bien d'autres; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l'on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route.

— Oh ! dit l'hôtesse, ils ne peuvent pas vous échapper.

— Hum ! dit le gendarme, ce sont de fiers hommes !....

— Qu'y a-t-il de nouveau à Valence ? »

L'hôtesse leur versait du vin à chaque instant, et le corsaire, croyant s'apercevoir qu'elle voulait les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mourait de peur, et parlait à Argow pour le contenir, car il voulait se livrer plutôt que d'occasionner de nouveaux malheurs.

— « Il y a, reprit le brigadier, que l'on a découvert que c'est Vernyct, l'ami de Jacques, qui avait mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l'on a fait des poursuites : on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis : les gens les plus inconnus ont eu peur, mais des témoins ont déclaré que madame de Durantal, son mari, son nègre, s'étaient enfuis par la route de Paris, et l'on est sur leurs traces.... on les a vus je ne sais où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges.

— Dieu merci, ils ne sont pas dans la mienne, dit l'hôtesse, car je ne crois pas qu'il leur prenne envie de retourner à Durantal.

— C'est égal, il faut visiter tout.... A boire !.... On a mis tout le pays en état de siége... Croyez-vous qu'on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d'incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu'on les extermine tous ?... Vous n'avez personne en bas ?... Le brigadier se leva et visita la chambre où l'on avait dîné la veille.

— Diable ! vous avez eu du monde.

— Oh ! ils sont partis.

— Quels étaient ces gens-là ?

— Des marchands...

— Restez vous autres !... dit le brigadier en montant l'escalier. L'hôtesse pâlit, tout en espérant qu'ils se seraient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étaient rangés le corsaire, Vernyct et le nègre, et, en ouvrant la porte, il les aperçut qui tous trois tenaient leurs armes braquées. En les voyant, il dit : Oh, oh !... chut, ami... c'est Golburn !... — Allons, s'écria-t-il à haute voix, la mère, il n'y a personne !...

Vernyct et Milo se regardaient avec le plus profond étonnement, quand le corsaire leur dit : « C'est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme... »

Au bout de dix minutes, le brigadier remonta, et leur dit : « Allez par N..., il n'y a encore personne, je crois; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme les cailloux, et dans chaque village il y a des postes *de la ligne.* »

Depuis longtemps le brigadier était suspect, et il y avait toujours, dans les hommes qu'on lui donnait à conduire, un surveillant auquel son grade était promis, si l'on pouvait le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l'auberge et laisser ses sept hommes sur le chemin, conçut des soupçons, et revint avec précaution dans l'auberge : il y entra, et montant l'escalier, il se montra brusquement avec son monde.

— « Perdus ! perdus !... s'écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes, en leur disant : « Vous voyez que je ne me disais pas en vain que cette sorcière d'hôtesse nous cachait quelque chose.... en avant !... »

Un combat très-vif s'engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d'Argow; mais, après trois décharges de mousqueterie, les gendarmes

abandonnèrent la place en laissant trois morts : le brave corsaire avait une blessure si grave, qu'il pria le nègre de l'achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Vernyct et le nègre avaient reçu deux balles, mais elles avaient porté dans les chairs, et, après s'être pansés, ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu'ils trouvèrent dans l'endroit indiqué par le corsaire.

CHAPITRE XXVIII.

« Cette dernière affaire est la plus malheureuse ! s'écria Vernyct, car ils vont être désormais sur nos traces, et, à moins d'une grande célérité, il sera difficile de leur échapper. Nous n'avons pas à balancer, il faut nous mettre en marche, car nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus guère qu'à dix lieues, et à la nuit nous prendrons le chemin à vol d'oiseau. »

Ce discours ranima l'espoir dans le cœur d'Annette, qui heureusement ne réfléchissait pas encore, tant elle était absorbée par son amour et les dangers. Si une voix lui avait crié : « Mademoiselle Gérard, compagne des hommes les plus criminels que la terre ait portés, les veille dans leur sommeil !...» elle eût demandé la mort à grands cris. En ce moment elle en était fière, elle regardait Argow avec orgueil ! Tous ses pressentiments n'étaient-ils pas accomplis ?... Non, il y avait une horrible image de l'avenir qui n'était pas réalisée.

Enfin, ils se remirent en marche, et, après avoir passé deux nuits et un jour comme ils avaient passé les deux précédents, c'est-à-dire en proie à des transes perpétuelles, à des peurs paniques et à des terreurs si cruelles qu'Argow commençait à trouver la mort plus douce qu'une telle vie, ils arrivèrent enfin au rendez-vous donné par Vernyct à sa troupe.

C'était dans l'endroit le plus épais d'une forêt. Des rochers et des cavernes faisaient de ce lieu une forteresse où cent hommes pouvaient tenir en échec plus de dix mille hommes de troupes réglées. Arrivé au chêne désigné, Vernyct dit à Annette, à Jeanneton et à Argow, de s'asseoir en toute tranquillité, et qu'il espérait que désormais ils parviendraient au bord de la mer sans difficulté. Alors, par trois fois, il jeta un cri rauque et bizarre, et à l'instant on entendit du bruit dans les arbres, dans les rochers, et il sembla que tous les hommes qui parurent fussent sortis de dessous terre ou tombés du ciel.

— « Combien êtes-vous ? demanda Vernyct sans les voir encore.

— Vingt-neuf, répondit une voix.

— Nous sommes trahis, je crois, dit Vernyct à voix basse, car je ne connais pas cette voix-là !...

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Flatmers !...

— Bravo ! s'écria Vernyct; amis, apportez des lumières, que l'on veille à six cents pas à la ronde, et que l'on apporte des lits de mousse ; servez-nous un repas, et nous réglerons nos comptes. »

A ces mots, un *hourra* général s'éleva dans l'antique forêt, et bientôt on apporta des flambeaux : ces figures terribles, et toutes marquées au coin de l'énergie et du courage le plus féroce, effrayèrent Annette qui se pencha dans le sein d'Argow.

— « Ce sont eux qui l'ont délivré !... » lui dit Vernyct. Cette phrase la fit regarder avec moins d'horreur ces brigands qui souriaient en voyant, au sein de la nuit, au milieu des rochers et du silence de la forêt, deux têtes aussi célestes que celles d'Annette et de Jeanneton. Jamais deux femmes n'éprouvèrent plus de respect et de dévouement. Ces hommes grossiers, devant les femmes de leurs chefs, devinrent soumis, souples et dévoués comme à des divinités. Elles n'avaient qu'à jeter un regard, il était interprété et satisfait.

On leur fit une tente avec des feuillages, et tous donnèrent leurs habits pour empêcher les effets de l'humidité. Argow et sa femme y entrèrent, et l'on plaça des sentinelles à cent pas de cet abri champêtre.

Vernyct eut le sien, puis, le repas fini, le silence régna dans la forêt, comme s'il n'y eût eu aucun être vivant.

Vernyct leur distribua les sommes convenues; et quand toutes ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avait eu le commandement en son absence lui procura une grande surprise.

— « Capitaine, dit-il, il n'y a plus rien à chercher, l'ancien et nous tous sommes sauvés !...

— Comment ?... » demanda Vernyct.

Alors le vieux Tribel le mena dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands chariots qui servent aux rouliers. Cette charrette était chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyct, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifiait. Ce dernier fit un geste d'épaule, en répondant :

— « Hé ! mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner, avec vos relais, la côte et nos vaisseaux ? vous seriez pris mille fois pour une. Tenez !... » A ces mots, il leva la masse de ballots qui semblait être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyct que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids semblait faire plier la

voiture, ils avaient pratiqué très-ingénieusement une petite salle dans laquelle on avait artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avaient mis des vivres, et l'air venait par dessous la voiture.

— « Voyez-vous, mon lieutenant, l'un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux; cela vaudra mieux qu'une voiture que les gendarmes peuvent visiter; car on peut frapper là-dessus, je leur défie de s'imaginer qu'il y ait du monde là-dedans. *L'ancien* et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Jeanneton, vous les rejoindrez comme vous pourrez.

— Et qui de vous a fait cela?

— C'est un de vos nègres qui est adroit comme un singe; il a tout arrangé avec une telle dextérité, que nous étions tous à l'admirer!... Et tenez! voilà la lettre de voiture!... »

De ce moment Vernyct ne douta plus du succès de l'entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin il renvoya Jeanneton à son auberge, car c'était chez elle qu'était établi le premier relais. Tout en promettant d'aller la rejoindre aussitôt qu'Argow serait passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l'ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval, et lui donnant un baiser d'espoir, il la suivit des yeux...

Quand il l'eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra, avec la plus vive allégresse, l'heureuse invention du nègre.

Annette serra la main de ce serviteur zélé, loua et admira cette cabane impénétrable aux yeux des plus grands argus, elle y monta, en descendit, l'essaya mainte et mainte fois, et, dans sa joie, elle embrassa Argow devant tous les brigands qui s'étaient réunis; mais, honteuse et rouge, et se cacha en se jetant dans les bras de son mari.

— « Allons, ne perdons pas de temps! s'écria Vernyct; mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

— Vous êtes un ange tutélaire, lui dit Annette, les larmes aux yeux!...

— Non, c'est un démon qu'il faut dire!... »

A ces mots, il donna une poignée de main à Argow, qu'il embrassa contre son ordinaire, en lui disant: « *Adieu!... en voilà pour jusqu'au moment du départ!*... Je suis fâché de te quitter; mais n'importe! je veillerai sur la charrette; elle emporte mon plus grand trésor!....

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux!... » dit Annette.

Argow était passif au milieu de tous ces dangers; il embrassa Vernyct à son tour, et lui dit: « La bonne réunion pour des amis, c'est dans le ciel! tâche que nous y soyons ensemble!... Adieu!...

Jacques et Annette furent incarcérés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier et en costume analogue, conduisit les fugitifs vers la grande route.

Vernyct, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes: « Je ne m'en défends pas, je pleure en le voyant partir!... voilà depuis longtemps le seul péril que nous ne courions pas ensemble!...

— Il se sauvera! » fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l'argent et ses instructions, convint d'un rendez-vous, en cas de nouveaux malheurs; puis, se déguisant en paysan et cachant ses armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea, à travers les bois, vers l'auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyct, soit parce que sa sensibilité avait été fortement excitée, soit par un pressentiment qu'on n'est pas maître de rejeter, était en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie, que son chant ne pouvait pas dissiper. Il courait à toutes jambes pour arriver plus vite à l'auberge de Jeanneton, et s'arrêtait soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnaient dans la hotte. Il aurait voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route. . . . .

Il dévorait la terre; il marchait comme le vent, et cependant, comme il avait pris par des chemins détournés, il était physiquement impossible qu'il arrivât avant la charrette.

Après avoir déployé tant de courage, tant de forces, et fait de si grands efforts pour sauver un ami, il eût été déplorable pour Vernyct de voir ses travaux rendus vains, et Argow enlevé au moment où le succès couronnait une œuvre dont la réussite avait causé tant de forfaits.

Vernyct, secouant toutes ses terreurs, se mit à marcher d'un pas ferme et soutenu, en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour; tout paraissait morne et inhabité. A ce moment il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. En entrant dans la cour, il siffla l'air par lequel il avertissait Jeanneton de son arrivée, et ne vit personne accourir... il s'élança brusquement dans la salle, le même silence régnait au-dedans.... la cuisine de Jeanneton était vide: se dirigeant alors vers la salle des voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe précédemment décrite, et trouva Jeanneton évanouie et comme morte!...

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles de l'intrépide lieutenant, ils ne furent que les avant-coureurs de la plus horrible colère et du plus violent emportement qui fussent jamais!... Il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, et resta muet comme sa gentille maîtresse, et

chaque trait de son visage se contracta de telle manière, qu'il avait quelque ressemblance avec le tigre devant sa proie.

Tout immobile et muet qu'il était, il détourna ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale charrette !... il ne sortit seulement pas !... tout lui disait que son ami et Annette avaient été découverts et enlevés !...

Il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu'il avait débarrassées de la hotte, et, dans son désespoir, il s'en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan ; mais en sortant par la porte de l'auberge qui donnait sur la grande route, il heurta le corps du fidèle roulier qu'il vit percé de balles !...

L'air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif; ses mains, qui étaient pendantes, vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyct, et elle s'écria : « Que dira-t-*il* !... »

Le lieutenant rentra, et, posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l'eau, du vinaigre, il essaya de la faire revenir tout à fait : ses yeux errèrent quelque temps sans idées ; enfin elle vit Vernyct, le reconnut, et, se cachant le visage, elle jeta un grand cri.

— « Qu'est-il arrivé?... dit-il; Jeanneton, raconte-le-moi, pour savoir s'il y a encore moyen d'y porter remède. »

Jeanneton remua la tête deux fois d'une manière négative, puis, relevant Vernyct, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein, et y pleura en abondance.

— « Hélas ! dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée, j'ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois : ils paraissaient être des voyageurs, et *Marie* me dit que depuis mon absence la maison avait toujours bien été : elle ajouta qu'il y avait un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d'aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restaient à boire, au lieu de continuer leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardait pas : alors en les examinant, je m'aperçus que c'étaient des gendarmes; cela me fit trembler, et je songeai que si la police avait su que ton premier relais était ici, elle avait dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison... Alors je dis à Georges d'aller au-devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne pas s'arrêter chez moi... Comme Georges sortit, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement : « On ne sort pas d'ici, vous êtes en surveillance ! » et il lui montra un papier....

« La voiture arriva.... Ils ne se doutèrent de rien ; mais quand ils virent que l'homme dételait et allait mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturbablement en leur montrant des papiers dont ils furent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire, le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avait coutume d'arrêter ici. Tout allait bien.... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais...... ils étaient différents des siens; les gendarmes l'avaient remarqué ; ils eurent des soupçons... ils ont fait venir le poste voisin ; ils ont entouré la voiture... ils l'ont prise !... L'homme a défendu M. de Durantal si bravement, qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui !... il est là... fusillé !... Ils ont emmené Argow lié sur une charrette de paysan, et madame est sur un matelas que je lui ai donné... Pauvre petite femme, elle fait peur !... elle l'embrasse !... elle le console !... *lui* est comme un saint... quoi ! cela a fait pitié aux gendarmes !... Cette pauvre Annette est là, comme si j'y étais avec toi ; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu'elle traversera tout Valence sans seulement s'en apercevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que *lui* !... Est-ce du malheur !... »

Vernyct immobile lâcha un horrible jurement, et s'écria : « Vite, tous à cheval ! courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l'enlèverons... non, c'est impossible... je suis seul !... oh ! je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays !... oui, je n'ai plus qu'à le venger !... et mourir !... O mon pauvre capitaine !.... un si brave homme !.... il vous sautait sur un vaisseau avec sa hache avec la figure calme comme celle d'une fille quand elle s'avance pour ouvrir un bal... mourir... comme un voleur !...

Il termina cette oraison funèbre comme il l'avait commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton : « Reste à ton auberge, j'y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir.... tu me verras toujours... et je veux mourir à tes côtés !...

— Est-ce que nous pouvons mourir autrement ? » répondit Jeanneton.

Après l'avoir embrassée avec force Vernyct reprit ses habillements véritables, s'arma et s'élança vers le chemin qui conduisait à la forêt, plein d'une rage qui le fit voler avec la rapidité d'un cerf.

En ce moment Argow et Annette arrivaient en face de leur château de Durantal : là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l'escorte, et lui dit : « Monsieur, par

pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture! M. de Durantal n'a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible... permettez que l'on aille chercher une voiture au château....»

L'officier était le même qui se trouvait dans la diligence lors du premier voyage d'Annette à Valence; il condescendit à cette prière, et Annette eut la faible satisfaction de voir son mari dans sa voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence. Chaque tour de roue était pour Annette une douleur, et sans le contact de l'être auquel elle avait donné toute sa vie, elle serait morte cent fois; mais la patience, la résignation, les discours touchants et pleins de religion que lui adressait Jacques, la maintenaient dans un état que l'on peut imaginer, mais qu'il est impossible de décrire. Elle ne pensait pas; son amour seul la guidait, et cet amour était devenu plus que *folie*... Tout avait disparu devant le malheur d'un époux adoré... et, où la société voyait un criminel, elle voyait le plus sublime des hommes. Elle lui avait pardonné, M. de Montivers l'avait absous, elle ordonnait par ses regards, à tout homme, de les imiter; et, si elle avait comparu devant la société entière, elle l'aurait persuadée!

Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à Valence: la ville était calmée, grâces aux soins de l'autorité; mais, quand on apprit qu'on ramenait M. de Durantal, une foule immense suivit et escorta la voiture jusqu'à l'ancienne prison. M. de Durantal y fut incarcéré, et sur-le-champ l'autorité déploya la force la plus imposante autour de cette prison.

Ce fut là que se passa la scène la plus touchante et la plus attendrissante dont les murs d'une prison aient jamais été témoins. On voulut séparer Annette d'Argow, elle ne céda qu'à la force, et on l'entraîna mourante chez madame Servigné!...

— « Quelle barbarie! s'écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d'un homme qu'ils mènent demain au supplice, car les délais de l'appel sont expirés!...

— Grand Dieu! cria Annette, mon cousin, faites que je le voie!... Que je vive le reste de ma vie!...» Elle tomba sans connaissance sur le lit de madame Gérard que ces événements avaient presque déjà mise dans le tombeau!...

Charles s'en fut plaider cette cause de l'amour devant les autorités, et il obtint qu'Annette resterait dans la prison de son mari jusqu'au matin.

Adélaïde, Charles, M. Gérard, la conduisirent à la prison, et lui apprirent que M. de Montivers était arrivé à Valence... Elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur: « Mon Dieu! dit-elle, voici longtemps que je vous abandonne! mais quel calice amer!.... Mes amis, prévenez M. de Montivers qu'il sera agréable à Jacques d'être conduit par lui jusqu'au portique des cieux!... Oui! mon époux de gloire ne fera que passer d'un vaste édifice de la création dans la *création elle-même!*...

— Courage! lui dit M. Gérard.

—Oh! répondit-elle, j'en aurai tant qu'*il* vivra!...»

La porte de la prison se referma.

— « Quel ange!... se dirent-ils.

— Elle est *femme*... ce qu'elle a été *fille!*... » dit M. Gérard en pleurant.

CHAPITRE XXIX.

Annette frémit en voyant l'appareil de puissance déployé pour garder un seul homme qui toujours fut résigné. Les cours, les corridors même étaient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n'avait jamais vu la conséquence face à face: « Demain il mourra!... » vint frapper son âme...

A ce moment, la mort se mit en elle, et, quand on lui ouvrit la porte, elle apparut à Argow comme l'ombre d'Annette et non comme Annette elle-même. Il en fut frappé, et lui dit: « Eh, qu'as-tu, mon ange?..... tu es changée!... »

—Oh, oui! dit-elle, car je t'aime mille fois davantage! je t'apporte tout ce qu'il y a de tendresse sur la terre, réunie dans un même cœur, et ce cœur t'appartient!... Ici des larmes vinrent dans ses yeux, et elle lui ajouta: « Demain!...

— Demain, reprit-il, ô ma chère âme! demain, ton époux prend son vol vers les cieux! l'échafaud est la marche dernière qui mène au temple quand le cœur est devenu pur!... Vis avec cette idée... et pense que la mort est plus légère que les remords!... Va, l'enfer en voyant que je tâchais de lui échapper, conduit par toi, n'a pas lâché un instant sa proie!... Il m'a tenté jusqu'au dernier moment! et quand *ils* m'ont délivré, l'odeur de la poudre, les cris, l'incendie, avaient je ne sais quel attrait que je n'ai repoussé que par ton image adorée... alors j'ai vu que j'étais devenu vertueux!... je le suis maintenant! et la terre est pour moi trop étroite, elle me rappelle mes crimes... ma guérison sera complète sur ce tréteau, devant cette foule!...

—Dieu du ciel! faites que je ne le quitte pas!...

— Reste en exil! répondit Argow, ange tutélaire que le Dieu de bonté envoya au criminel pour lui donner salut et joie!... ta tâche n'est pas accomplie... rends mon ami vertueux! guide mon fils dans la voie céleste!...

— Oui ! dit-elle enflammée et le visage brillant ; car tu seras toujours avec moi !... l'étoile brillante, dont le feu pur guide le voyageur, est éternelle comme la voûte qu'elle éclaire ; mon ami, tu seras cette étoile pour Annette, pour ta famille ; et, comme une grande pensée dirige et le poète et le peintre, tu animeras toute notre vie... si je reste !...» ajouta-t-elle avec un soupir.

Une lampe accordée par faveur éclairait le cachot, et répandait une lueur funèbre. C'était la dernière nuit du condamné, et quoique toute créature vivante fuie le meurtrier, Argow avait entre ses bras une femme qui gracieusement caressait sa chevelure, son visage. A les voir, on eût dit Léandre reçu, à la faveur d'une nuit orageuse, par Héro, et le lendemain les flots devaient emporter l'amant chéri dans l'immense abîme. . . . .

Annette effrayée jeta un cri perçant ; en vain son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avait occasionné ce cri, elle se garda bien de lui avouer la vision horrible qu'elle venait d'avoir : elle avait revu, malgré elle, cette ligne rouge sur le cou d'Argow ! cette ligne fine comme la lame d'un couteau....

— Annette, lui dit Argow avec calme, écoute ! Oublie, je t'en supplie, le cruel moment de demain ! songe que j'ai vu tant de fois la mort, que je sais que ce n'est rien... pense que dans ce cercle qui paraît affreux, et où ma tête sera irrévocablement prise, je serai tel qu'aux Italiens, lorsque tu m'appris que nous serions unis... sois digne de moi !... grande, énergique !... et songe que je te fais ma dernière prière... Accorde-moi ce que je vais te demander.... Quand je serai mort, ensevelis-moi toi-même... à la nuit, et que Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise combien je fus criminel, mais combien aussi je fus repentant... Annette ! Annette !...

Elle pleurait, son courage l'abandonnait... « Tu mourras donc ?... » disait-elle ; et, pendant quelques instants, ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur : « Dieu ! père des hommes ! tu le sauveras, au moins !... tu lui donneras l'entrée d'Éden... Ah ! que nous y soyons réunis à jamais !...

A ce moment, un rayon de la lune, par l'artifice de son cours, entra par les barreaux, et vint illuminer Argow et Annette qui étaient à genoux ; Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé et si resplendissant, par l'effet de cette lueur qui se répandait avec grâce sur les surfaces, qu'elle se leva et dit : « Ah ! voilà mon époux de gloire !....... le voilà !... il est prédestiné pour les cieux ! et c'est moi qui l'y ai conduit !... »

Cette idée lui donna une force, un courage, une énergie que les discours d'Argow fortifièrent ; et, dans un moment d'enthousiasme : « Faisons la Pâque, comme les Hébreux quand ils partirent pour la terre promise !... s'écria Argow ; un dernier repas en Égypte ! une dernière nuit remplie par l'amour et la religion !... entourons le dernier acte de l'homme vivant de tout ce qu'il y a de grand, de beau, de délicat. . . . .
. . . .

— Son dernier baiser m'a donné la mort ! dit Annette en fermant la porte de la prison... Je ne le verrai donc plus !... »

Elle était comme égarée, elle courait par toutes les rues de Valence, sans pouvoir trouver son chemin. Le crépuscule du matin avait une fraîcheur qui la faisait frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin des hommes qui travaillaient sur une place avec de la lumière. « Je leur demanderai mon chemin, dit-elle. » Elle s'avança vers eux avec un frisson glacial, et, les yeux hagards, elle prit la main d'un homme en veste, en lui disant : « Mon ami, quelle heure est-il ?...

— Cinq heures...

— Pouvez-vous m'indiquer mon chemin ?...

— Volontiers... où allez-vous ?

— Pourquoi donc ces bois, ces charpentes ?

— Elle est folle !... dirent en chœur les trois hommes à voix basse...

— Vous ne voyez donc pas que c'est l'échafaud ?... et que ce matin l'on... »

Elle n'entendit pas l'horrible mot, car l'infortunée jeta un cri et tomba entre les bras du bourreau. A ces marques de douleur, il reconnut madame de Durantal : elle était là, à deux pas de l'hôtel de Charles, les deux hommes la conduisirent à la porte, l'assirent sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en disant : « Pauvre femme !... »

L'autorité avait jugé à propos d'indiquer l'exécution pour le matin, afin de ne pas laisser le temps aux amis du condamné de réunir des forces et de commettre, une seconde fois, des attentats aussi grands que ceux dont Valence avait été témoin la nuit du jugement. Néanmoins, malgré toutes les précautions prises pour exécuter M. de Durantal devant le moins de monde possible, la nouvelle de son arrestation et celle de son supplice matinal, semblèrent voler. L'on prévit, par l'espèce d'instinct qui anime les masses, que cette sanglante tragédie du peuple aurait lieu le lendemain : l'on vit passer, l'on entendit construire l'échafaud, et, de toutes parts, le peuple accourut.

La place était vaste, l'échafaud se trouvait au milieu, et il était gardé par un escadron tout entier de gendarmerie. Cette place ne semblait pas assez large pour contenir les flots du peuple qui s'y pressait. On ne voyait, du haut des fenêtres, qu'une mer

agitée que formaient les têtes noires des hommes et les têtes garnies de bonnets d'une multitude de femmes. On était pressé comme pour une fête publique, et il y avait un épouvantable flux et reflux, car le monde en abondant causait des mouvements intestins parmi cette foule, comme s'il y eût régné un ouragan.

Les fenêtres étaient toutes ouvertes et garnies de spectateurs, comme pour un tournoi. Si elles n'étaient pas pavoisées, il y avait, pour la commodité des gens qui regardaient, des coussins, des tapis... Ne faut-il pas être à son aise pour voir un supplice?... les fenêtres avaient même deux ou trois rangées de têtes!... on loua des croisées, tant il fut difficile de savourer la dernière douleur d'un homme. Il y avait beaucoup de femmes!... en France!... au dix-neuvième siècle!... et cette scène, si elle ne se renouvelle pas souvent à Valence, se reproduit souvent dans ce royaume pendant l'année!... Si la postérité lisait des romans, et s'ils ne mouraient pas en un jour.... elle demanderait où était située la France?... En Europe, là où furent jadis la Grèce et Rome.

Les uns riaient, les autres parlaient, il y avait un brouhaha comme au théâtre, avant que la pièce ne commence: peu s'en fallait que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitait le plus grand intérêt, et lorsqu'on parlait de Mme de Durantal, pas une âme ne restait froide à son malheur. On se racontait la manière dont Jacques avait été pris, et quelques-uns exprimaient le regret de ne pas avoir appris qu'il se fût enfui. Aussitôt qu'il paraissait quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devait passer, un *hourra* s'élevait, produit par je ne sais quel sentiment... Pour un homme qui raisonne il y a de quoi frémir!.... Si cette masse de peuple vient donner au malheur, par sa présence, une marque de plainte et des larmes, il serait sublime pour un criminel de voir courir le monde entier; mais si le coupable se trouvait seul avec le bourreau, le ciel, un ami et sa conscience, la justice et la religion, je crois que tout ce qui a vie et raison admirerait ce groupe dans la solitude, en se reportant, par la pensée, à cette dernière scène.

— « Le voilà!... le voilà!... le voilà!... » ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d'une tempête qui cesse tout à coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et le silence le plus épouvantable qui jamais ait régné dans une foule s'établit comme s'il eût été ordonné par un pouvoir magique.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette, qui fouettait son cheval, et par le roulement des roues sur le pavé; cette fatale charrette avait paru, et, pour l'honneur de l'humanité, toutes les âmes s'étaient réunies dans une même pensée, la plainte de la misère!... Argow était dans le tombereau avec M. de Montivers; et, pour ceux qui ne connaissaient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. Jacques de Durantal était à ses côtés, et soutenait le bon prêtre qui pleurait: « Allons, mon vénérable ami, vous qui m'avez réconcilié avec le ciel, vous, mon père en Dieu, du courage!... notre séparation n'a rien de cruel, si les espérances de l'homme ne sont pas vaines: je vais être heureux, et je quitte une enveloppe grossière pour ne plus garder... vous savez!... cette belle robe d'innocence... oh! votre sermon... il est toujours là, dans mon cœur. »

En disant ces mots, Jacques regardait le firmament avec une expression angélique; la beauté du ciel semblait avoir décoré sa figure de quelque chose de brillant; les remords avaient disparu pour faire place à l'espoir; et, quand ses yeux tombèrent sur la foule, ce ne fut que pour y distribuer des sourires de bonté qui semaient les regrets. Le char marchait entre deux haies silencieuses; et fermant les yeux, l'on eût cru qu'il n'y avait personne.

Le malheur voulait que l'habitation de madame Servigné ne fût pas loin de cette place, comme on l'a vu, de manière que les cris de « Le voilà!... le voilà!... » suivis de ce silence, parvinrent à l'oreille d'Annette et la rendirent comme aliénée. « Ah! ils l'ont tué!... un seul coup!... s'écria-t-elle: et cette ligne rouge, la voilà!... Oh! je puis rire, maintenant, car tout ce qui est sur la terre m'est indifférent!... »

Il fallut toute la force de Charles et de M. Gérard pour la contenir; elle les saisissait et lançait des cris indistincts, comme un être privé de raison et qui ne parle aucune langue.

— « Ma fille!.... ma fille!.... disait madame Gérard d'une voix affaiblie... ma fille!...

— Ma fille!... répéta Annette, je n'ai plus de mère, de père! tous mes parents sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau!... »

Pendant un temps qu'aucune des personnes qui tenaient Annette ne put déterminer, on n'entendit que des plaintes incohérentes... des pleurs... des sanglots...

Cependant le char était arrivé à l'échafaud; Argow y monta, leva les yeux au ciel, dit à M. de Montivers: « Je vous recommande Annette!..... ce fut... oh! c'est un ange!...... Adieu. . . . . . .

. . . .

La foule allait s'écouler en silence, lorsqu'une

scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.

— « En recevant le coup, il murmurait « Annette!... » dit un homme qui était le plus près de l'échafaud.

Soudain un grand corps presque gigantesque s'élança sur l'échafaud ; il avait les bras nus, il les trempa dans le sang de Jacques, et, montrant ses mains au peuple : « Je n'essuierai ce sang, s'écria-t-il, que lorsqu'*il* sera vengé !... *Vengeance!... vengeance!... tu seras terrible!...* »

Cette action, ces paroles furent comme un coup de foudre, Vernyct, car son nom fut proclamé par le peuple, se jeta au milieu de la foule, qui, saisie d'horreur, se rangea comme si le feu passait, afin de n'être pas tachée du sang que Vernyct présentait en tendant les mains : il s'élança sur un cheval et disparut.

Il y eut alors, parmi la foule, comme un réveil.

— « L'avez-vous vu ?

— Oui, il avait un grand manteau noir.

— Moi, disait un autre, je n'ai vu que ses bottes.

— Était-il grand !

— Il a bien choisi, disait le premier, le côté où il n'y avait point de gendarmes...

— Son visage était bien bouleversé!.... il avait l'air d'un lion qui déchire sa proie !... »

Enfin, il n'y avait pas une personne qui ne parlât de cette apparition qui fut comme un météore... Ce cri de *vengeance !...* avait retenti dans toute la place comme le son d'un clairon, et cette dernière scène de la tragédie éclipsait l'affreux dénouement.

La place se vida lentement; mais enfin, à la chute du jour, tout avait disparu, et le calme régnait seulement là ; car, dans tout Valence, on ne parlait que du serment de Vernyct, et l'on cherchait quelles seraient les victimes de cette promesse sanglante !...

L'autorité, active et prudente, prit toutes les mesures nécessaires, afin que cette insensée fidélité n'eût aucune suite fâcheuse; mais les gens qui connaissaient ce qu'avait déjà fait Vernyct, et qui jugeaient son caractère aigri par les événements, n'étaient pas sans de vives inquiétudes. L'on conseilla à M. de Rabon, le chef du jury, et à M. Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes; mais ces derniers, soit par courage civil, soit confiance dans les mesures de l'administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protégés qu'ils étaient par leur conscience.

CHAPITRE XXX.

Quatre heures après l'exécution, Annette vivait encore; mais l'on a vu dans quel horrible état elle se trouvait. La chambre où gisait sa mère présentait un spectacle affreux! Tout à coup, au milieu de son délire, Annette eut comme une pensée lucide, elle s'arrêta, ne cria plus, s'assit devant le lit de sa mère, et tout le monde, rangé en cercle autour d'elle, attendit avec impatience les paroles qui allaient sortir de cette bouche, dont les lèvres, jadis fraîches et pures, étaient comme flétries.

— « *Il* m'a dit de l'ensevelir !....... » Cette phrase, prononcée par cette femme au milieu de ce cercle de parents attentifs, avait un tel caractère, qu'une terreur froide comme la mort se coula dans les veines des assistants.

— « Charles ! dit-elle avec un horrible sang-froid en le montrant du doigt, c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place ! Il vous a pardonné, cette nuit, en m'embrassant, il me l'a dit d'une voix touchante !... Il est mort, la terre est satisfaite; on peut avouer que c'était un ange !... Eh bien ! moi, Charles, je t'inflige, pour peine, d'aller redemander son corps... je dois lui obéir... il faut que nous l'ensevelissions... à Durantal, dans l'île des peupliers !... va, Charles, je serai tranquille... »

Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement ses yeux, déjà dénués de toute leur expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d'une voix sépulcrale : « Qu'est devenue mon Annette, cette brillante vierge qui, les yeux pleins de vie, le visage rayonnant, travaillait à de la dentelle et vivait pure !.... ô ma fille !... il faut l'œil d'une mère pour te reconnaître !...

— Ma mère !... ô mère chérie, bénissez-moi et ne m'accablez pas !... mon fardeau est plus lourd que le vôtre... vous n'avez encore rien perdu !...

— Et l'honneur !... » s'écria la mourante en se mettant sur son séant.

Annette baissa la tête, et dit à voix basse : « Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie !... c'était une âme née pour être grande et généreuse, elle le fut trop tard !... »

Madame Gérard se maintint sur son séant, prit les mains d'Annette, les porta sur son cœur, et dit, avec cette voix et ce sentiment qui rendent ces sortes de scènes pleines de majesté : « Ma fille, tu ne m'as jamais apporté que bien et que consolation, Dieu nous frappe, il a ses raisons, sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble !... »

Elle retomba sur son oreiller, en serrant la main d'Annette. M. Gérard vint la regarder, et, devinant son intention, madame Gérard lui dit : « Je vais très-bien, mon Gérard !... » mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées...

Au bout de deux heures passées dans l'angoisse et le silence, Charles parut et dit à Annette : « Le corps

de mon cousin est en route pour Durantal, quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.

— Sur-le-champ ! » dit-elle. Elle fut à son père, l'embrassa avec une espèce de folie, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de madame Gérard.

M. Gérard, Annette, Charles, M. et madame Bouvier, montèrent en voiture et partirent, à la chute du jour, pour Durantal.

— « Hier, à cette heure, *il* vivait!... » dit Annette.

Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une sorte de décomposition dans les traits de l'aimable femme qui succombait sous le poids de ses malheurs. En effet, Annette n'était plus soutenue par la présence de l'être qu'elle chérissait; il semblait que son énergie se fût enfuie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvaient comme suspendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu'elle devait éprouver : on l'entendit se plaindre, comme si elle était seule; elle déplorait surtout *une douleur qui lui sciait le cou ;* ses jambes... elle ne les sentait pas; elle étouffait, voulut soulever la glace de la voiture, et elle la laissa, parce qu'elle *ne le pouvait pas !...*

Charles sentit des larmes amères couler dans ses yeux, en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si gracieux : toutes les veines du visage étaient marquées; les cheveux d'Annette étaient devenus, durant cette journée, blancs comme de la neige; elle ne s'en apercevait pas; son souffle s'échappait avec peine d'entre ses lèvres blanches; ses yeux, toujours pleins d'expression, étaient levés vers les étoiles, et ils étaient comme secs et brûlants... Charles lui prit la main; elle avait le froid de la mort. Charles serra la main de M. Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard affirmatif qui le remplit de terreur! Il y a des êtres qui ont, malgré leur peu d'esprit, le don d'être sublimes par un geste, ou peut-être les circonstances seules donnent-elles le ton aux individus...

A moitié chemin, Annette se mit à chanter d'une voix pure et recueillie, comme si elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l'écoutèrent en silence : son chant était grave, mais d'une mélodie extraordinaire : elle ne chantait rien qui fût connu, sa musique paraissait venir d'une improvisation. L'attendrissement les gagna tous, et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui semblait dire adieu à la terre; elle avait les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieux, donnant sur son visage, y jetait d'avance l'auréole des saints...

En mettant pied à terre, et revoyant Durantal qui se dessinait dans les cieux comme un immense géant, Annette pleura... elle prit le bras de Charles et marcha avec assez de peine dans l'avenue; elle ne se plaignait pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles s'aperçut alors que sa cousine n'avait pas longtemps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup d'œil. Elle regarda de sang-froid l'île des peupliers, où elle vit briller de la lumière; mais, avant de s'y rendre, elle voulut monter dans son appartement, et là elle embrassa, avec un plaisir amer, tout ce que son mari avait coutume de toucher. Elle revit la chambre nuptiale, et déposa un baiser sur la couche. La chambre était restée exactement dans l'état où elle la laissa le jour de l'arrestation de son mari. Elle distribua à tous ceux qui avaient servi à Durantal, de l'argent, et lorsque le secrétaire fut vide, elle y découvrit, sur ses papiers, quelques cheveux d'Argow qu'elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens : elle fit tout cela naturellement. Puis, ayant parcouru les galeries, elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête; elle s'élança dans le parc, suivie de tous les domestiques, de Charles, de M. Gérard et d'Adélaïde.

L'on se mit en marche vers l'île des peupliers : les deux nègres portaient le corps de leur maître, et Annette se repaissait, avec une effroyable avidité, des formes qu'un linge éblouissant laissait apercevoir. Elle tendait les mains comme pour palper encore le seul être qu'elle aima d'amour; ses yeux avaient même la voracité du besoin; elle embrassait par sa vue le corps tout entier...

— « Oh! elle est morte!... » se dit Charles...

Ce convoi silencieux passa à travers les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnait le cortége de sa lumière pure, et l'on n'entendait que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l'île des peupliers, l'on déposa le corps de M. de Durantal par terre; Annette s'agenouilla et récita les prières de l'Église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit : « Tous ceux qui t'ont connu, mon ami, sont là !... Je me trompe, ton plus fidèle frère n'y est pas !

— Il y est!... cria une voix sourde, et l'on vit une grande ombre s'avancer lentement et mystérieusement. — Mais pendant que vous le pleurez, il songe à venger l'amitié !...

— Vernyct, dit-elle, en l'amenant vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne lui ôtera pas cette fatale ligne rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux !

— Non!... et le féroce lieutenant, levant ses

mains ensanglantées vers le ciel, ajouta : J'ai ma religion à moi... *il* sera vengé !...

A ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avaient jeté une pelletée de terre; le bruit fit retourner Annette qui voulait prier, de sa douce voix, l'ami de Jacques... En ne voyant plus de vestiges de cet être qu'elle avait chéri... elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres lui jetèrent deux pelletées de terre; on se précipita pour la relever, mais elle était morte!... ses cheveux s'étaient écartés autour de sa tête, et leur blancheur rendue brillante par le reflet de la lune, lui donnait l'aspect d'une sainte que l'on retirait de sa tombe... il n'y avait aucun espoir.

L'on n'osa pas la séparer de celui qu'elle tenait embrassé par un dernier effort de l'instinct de l'amour !...

Vernyct s'avança et dit : « On m'a tué deux amis ! je veux deux victimes ! » et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il fut à Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit : « Voilà le reste de toute la fortune de Durantal ; je n'en ai que faire, car j'ai pris tout ce qu'il fallait pour Jeanneton et pour récompenser mes amis !... je n'ai plus besoin de rien... Votre repentir est vrai, soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera... adieu !... vous entendrez parler de moi, car je vais semer l'horreur dans tout le pays; mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct !... »

Il s'élança dans le taillis ; mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il le secoua fortement, en lui disant d'une voix émue : « Je te recommande Jeanneton ! ne crois pas, parce qu'elle se soit donnée à moi, qu'elle soit une créature indigne d'être aimée... Pour un honnête homme, c'est une autre Annette, s'il est permis de donner ce nom à une créature vivante... adieu !...» On ne le revit plus.

Ainsi qu'au théâtre, lorsqu'une fois le nœud d'un drame est tranché, il devient tellement impossible de réussir à intéresser, qu'on a fait une loi de cesser à l'instant ; mais la curiosité des lecteurs ne serait pas satisfaite si je n'achevais pas de donner le détail des actions du lieutenant, qui, toutes criminelles et horribles qu'elles soient, ont un genre d'intérêt pour certains lecteurs. Alors il sera loisible à celui qui ne s'intéresse qu'à Annette et au Criminel d'en rester là. Ceux qui voudront tout connaître n'auront qu'à poursuivre.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour annoncer à madame Gérard la mort d'Annette, elle ne survécut pas longtemps à cette fille chérie; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard.*

Ce ne sont pas les mourants qu'il faut plaindre !... Cette parole touchante est vraie, et M. Gérard le prouva. Par toute la douleur que ce pauvre être éprouva pour se séparer de son bureau des Droits-réunis, qu'il avait dirigé pendant trente ans, l'on peut juger de celle qui l'envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittait un être avec lequel il avait cheminé presque toute sa vie. Jamais l'idée d'une infidélité ne lui était venue en tête, et il avait toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvait revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour toujours ?... Il allait dans Valence sans but, sans idées (il n'en eut jamais beaucoup) ; mais, pour le pauvre homme, être sans guide et sans point de mire, ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressait toujours le même sourire... Il faisait pitié même à ceux qui ne le connaissaient pas, car il semblait qu'à chaque acte d'existence il lui manquât quelque chose qu'il ne pouvait définir, et qui rendît sa vie incomplète. Cette douleur passive, qui reste longtemps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du cœur et répand sur la vie une teinte d'indécision, est tout aussi touchante que celle qui brise comme l'orage.

Il se retira à Durantal, et y fit du bien sans éclat : il allait chaque jour arroser les fleurs qu'il planta lui-même sur *leur* tombe, car il ne *les* nomma jamais... Le nom d'Annette le faisait même pâlir... enfin, s'il ne resta pas trois heures sur *sa* tombe pendant les premiers jours, il y alla perpétuellement par la pluie, le vent, le soleil, l'hiver, l'été, et cette triste histoire devait être toujours pour lui comme arrivée de la veille. Les malheureux virent en lui une réunion de quatre êtres qui semblaient vivre en lui et l'accompagner toujours.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef peint dans le premier chapitre de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près; car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné, sa belle-sœur, remplaça sa femme auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d'un jeune Français qui s'était dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce Français ne

fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus que Vernyct et Jeanneton.

Un grand mois s'était écoulé depuis l'exécution de M. de Durantal, et l'on avait cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu'un, dans les cercles de la société, venait à y penser, c'était pour dire :

— « Hé bien, cet homme qui a paru sur l'échafaud pour annoncer de si grands malheurs, qu'est-il devenu ?

— L'on n'en sait rien, répondait-on; il paraît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

— Il est loin... disait un autre; quand on a hérité de la fortune de M. de Durantal, on a bien plus envie d'en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

— Ma foi, à la place de M. de Ruysan, je demanderais mon changement... Cet homme a annoncé par ses actes un grand caractère... il est peut-être comme le chat qui attend avec patience le moment de s'élancer sur sa proie. »

Cependant, au bout d'un mois, le feu de la curiosité s'était amorti : le procès sur l'évasion de M. Durantal n'avait pas eu lieu, parce que l'on n'avait pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n'indiquait à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se relâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l'ami du criminel avait en quelque sorte désignés, et l'on s'endormit sur cette haine sourde.

Le nouveau préfet de Valence donnait un bal, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville y assistait : M. de Ruysan et M. de Rabon y étaient, et s'en allèrent vers les onze heures... A minuit, au milieu d'une contredanse, l'on entendit des cris affreux, des hurlements, et l'horrible bruit d'une multitude de trompettes qui par leurs sons semblaient convoquer toute la ville... L'on se porta en foule aux fenêtres, et l'on aperçut une vive lumière qui venait de la place sur laquelle avait eu lieu l'exécution d'Argow.

Sur-le-champ tout le monde s'y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l'on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s'éveillent. Quel affreux spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés!...

Quarante à cinquante cavaliers armés, masqués, et couverts de grands manteaux noirs, parcouraient la place, en suivant M. de Rabon et M. de Ruysan que deux hommes traînaient impitoyablement. Chaque cavalier avait une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents, leur sabre d'une main et leur torche de l'autre, ils cavalcadaient dans la place, avec des hurlements effroyables, et en décrivant un cercle. Ce que l'on raconte des Cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l'horrible joie des égorgeurs de la Saint-Barthélemy, ou des féroces septembriseurs, rien ne pourrait donner l'idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru voulait faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portaient vers l'endroit où les spectateurs faisaient mine de se révolter, et ils montraient sur-le-champ une forêt de carabines tendues. Ce que l'on se figure du *boa* et de sa proie était réalisé : la foule, comme *charmée,* restait immobile.

Aux armes! aux armes!... criait-on de toutes parts!... Les uns couraient aux casernes, les autres aux postes voisins; et pour la seconde fois Valence était, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques.

Dans le lointain l'on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accourait au grand galop, et celui des tambours de la troupe de ligne qui venait au pas redoublé...

Alors le grand fantôme noir qui traînait M. de Ruysan s'arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenait M. de Rabon en fit autant. Il y eut un cri d'horreur parmi la foule; mais les cavaliers ne firent qu'un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitants!...

On voyait avec surprise des femmes en robes de bal et toute l'assemblée du préfet, mêlées aux habitants. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et chacun, une lumière à la main, regardait immobile cette affreuse scène.

— Accordez-moi un moment, dit M. de Ruysan à son farouche bourreau, je veux faire ma prière...

— Bah ! pour un *oremus* de plus ou de moins, l'on ne vous damnera pas.

— Si vous voulez qu'on vous accorde du répit à l'heure de la mort, accordez-m'en ? demanda M. de Rabon.

—Je ne veux pas de délai quand je mourrai !.. » répondit le nègre.

Les deux têtes tombèrent ensemble !..

— « A la même place ! » cria le lieutenant.

A ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes arrivèrent; mais le lieutenant et Milo étaient remontés à cheval; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout portant, leurs carabines, dissipèrent l'escadron, et disparurent avec une telle vélocité, qu'il fut impossible de les poursuivre. . . . .

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l'autorité résolut de détruire ces horribles brigands à quelque prix que ce fût.

Telle fut la vengeance de l'homme qui ne promettait jamais rien qu'il n'essayât de le tenir. . .

CONCLUSION.

Vernyct et ses quarante camarades, n'ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivait, se retirèrent dans les bois ; mais l'autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d'infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui fut obligé de combattre Vernyct, absolument comme s'il se fût agi d'une armée entière. Pour Vernyct, aussitôt qu'il eut connaissance de la guerre qui lui était déclarée, il se mit en campagne, et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tombait à l'improviste sur les postes des troupes, et les détruisait ; il arrêtait sur les routes, même en plein jour, et se livrait à toutes les cruautés que lui dictaient et son désir de vengeance et son naturel sauvage, que les événements arrivés à son ami avaient aigri ; cependant, d'après les diverses aventures rapportées, et dont on tenait registre à Valence, l'on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisaient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s'exerçait que sur ceux qui faisaient partie d'une certaine classe de la société ; ainsi, il était impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenaient à l'administration ; il était cruel pour les gendarmes et les moindres individus attachés à la police : souvent il ordonnait de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentait de retenir les officiers comme otages; quelquefois il donnait de l'argent à ceux qui en manquaient, et il payait tout ce qu'il prenait.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il était difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et que ses gens. Sa résistance fut si longue, et son adresse était telle, que l'on se vit obligé de lui faire des propositions qu'il n'accepta jamais.

Enfin, lorsqu'un de ses gens était blessé, qu'il devenait impossible de le transporter, et qu'il était menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, il y avait ordre de l'achever; car Vernyct et ses gens craignaient par-dessus tout l'échafaud sur lequel Argow avait péri. Lorsque le hasard voulait qu'un brigand tombât entre les mains des assaillants, Vernyct annonçait aussitôt l'intention de mettre à mort tous ses prisonniers, et alors l'on échangeait le brigand contre un certain nombre d'officiers.

Cette lutte dura pendant un certain temps ; mais, quelque habile que fût le lieutenant, il perdait souvent du monde, et il ne cherchait pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets se fussent présentés à lui; alors, au bout de trois mois, il se vit réduit à une douzaine d'hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Ce combat d'hommes en guerre avec la société pourrait, à lui seul, fournir le sujet d'un ouvrage qui ne laisserait pas d'être curieux par la singularité des maximes, le contraste des caractères et l'intérêt de cette action tumultueuse ; mais ici une telle peinture n'est pas l'objet de cette conclusion, et nous n'avons rapporté succinctement l'histoire de cette horde, qu'afin d'arriver à la mort de Vernyct.

Après la mort d'Annette et de son mari, Jeanneton s'était retirée à son auberge, et l'administration, instruite de la liaison qui existait entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n'avait point inquiété Jeanneton, et semblait fermer les yeux sur l'espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence était assez facile à interpréter, et Vernyct avait assez de ruse pour savoir qu'on ne lui laissait Jeanneton que comme un piége auquel on prétendait le prendre.

Néanmoins le rusé lieutenant n'en vint pas moins chez Jeanneton : c'était chez elle qu'il prenait ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu'il se trouvait dans ses parages. L'amour actif de sa maîtresse, les déguisements qu'il savait prendre, sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant longtemps des dangers qu'il courait. Quelquefois l'on séduisit les espions qui rôdaient dans l'auberge; souvent Vernyct se maintint par la force; mais le danger croissait, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avait fait donner, par ses douze hommes, une alarme à tous les postes qui entouraient l'auberge, et, ayant éloigné tous ses ennemis, par cette ruse qui lui était familière, il arriva à l'auberge où Jeanneton l'attendait avec impatience, car il y avait environ huit jours qu'ils ne s'étaient vus, et il l'avait fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même amour que le lecteur connaît, préparait donc elle-même le souper de Vernyct ; un feu brillant illuminait l'auberge; chacun de ses gens était aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de feu, les cris et les combats qui emmenèrent assez loin les surveillants et les troupes. Il était neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l'au-

berge attendait le maître de Jeanneton, et, comme cette dernière fermait la trappe qui se trouvait au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description précédemment, le cri rauque par lequel Vernyct s'annonçait ordinairement se fit entendre, elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle était montée, et courut au-devant du lieutenant.

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l'emmena à cette table et devant ce foyer préparé pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

— « D'où viens-tu?... pourquoi as-tu été si longtemps absent? etc... » Et, sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours tombant sur la nécessité de quitter un pays sur lequel il avait assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisait toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarde fixement, et lui dit: « Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort... que la vie m'est odieuse sans l'ami qu'*ils* m'ont massacré?»

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu'elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues. « Jeanneton n'est donc rien pour toi?... » dit-elle à voix basse.

Vernyct alors la prit sur ses genoux, et, sans lui répondre, embrassa les joues de Jeanneton, partout où les pleurs avaient coulé.

— « Est-ce qu'un moment pareil ne vaut pas toute une vie?... » lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l'embrassa et lui dit: « J'oubliais que du jour que je t'ai aimé je n'étais plus un être raisonnable..... je dois partager toutes tes pensées; ainsi tes sentiments sont les miens... »

Elle le regarda, et alors, elle s'empressa de le débarrasser de son tromblon et de son sac, puis elle l'entraîna à table; mais cette petite scène l'avait tellement émue que sa gaieté semblait éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route, sans que personne y fît attention: c'était un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup d'œil, et, reconnaissant Vernyct, il s'empressa d'aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d'attendrissement qui les avait si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtrait et riait, lorsque tout à coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l'abandonnèrent; Vernyct riait de son effroi, quand le domestique de l'auberge entra et leur dit à voix basse: « Ils viennent!... ils viennent!... »

Jeanneton, frappée, répéta: « Ils viennent!...

— Il y a des gendarmes!... et un bataillon entier de soldats!...

— Des soldats!... » répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagème du lieutenant avait été réitéré tant de fois, qu'à cette dernière il n'avait pas complétement réussi: les chefs des postes s'étaient contentés d'envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la majeure partie de leurs gens, que, sur l'avis du gendarme, ils venaient de mettre en marche sans faire de bruit.

— « Jeanneton! » s'écria Vernyct... et l'infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive qui émeut si puissamment. « Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous!... »

Les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et, pendant qu'ils dressaient l'echelle, Vernyct, avec le sang froid d'une jeune fille qui se mire, prenait son arme terrible, et examinait si les amorces, les charges, la poudre, étaient en état.

Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l'auberge au moment où le bataillon entrait. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l'autre côté de la grande route, et la remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu'elle acquit de la mort de celui qu'elle aimait, la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre: ses yeux étaient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvait Vernyct.

Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenait son tromblon appuyé contre le plancher, cachait cette arme terrible sous un peu de paille, et son œil parcourait la salle avec curiosité.

Cette salle était pleine de soldats; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et, quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne se trouvait pas, tous les yeux se portèrent sur l'échelle, alors, quand on aperçut Vernyct, il s'éleva un cri terrible: « En avant! » s'écria le capitaine qui grimpa le premier sur l'échelle. Sur-le-champ toute la troupe se groupa au bas de l'échelle, et, quand elle fut couverte de soldats, le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et, avant qu'un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l'eût couché en joue, l'échelle et la salle furent balayées, comme si un canon eût craché son fleuve de mitraille: chaque soldat était couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent.

Vernyct avança la tête hors de la trappe, mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la rechargea comme un chasseur pourrait recharger son fusil après avoir tiré sur une compagnie de perdreaux, et se mit dans la même position.

Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint un conseil de guerre pour savoir quel parti prendre. Vernyct, assez fin pour ne pas ignorer que l'on ne reviendrait pas une troisième fois à l'assaut, débarrassa le plancher des morts qui l'encombraient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultaient, il hésita s'il ne se mêlerait pas parmi les morts en prenant l'habit de quelque soldat, lorsque, tout à coup, il vit qu'on lui ôtait tout moyen de salut, car on formait un cercle de troupes autour de la maison, et il aperçut allumer des torches.

En effet, l'on avait résolu d'incendier l'auberge et de l'entourer de manière à ce que Vernyct fût sur-le-champ fusillé, s'il faisait mine de vouloir se sauver.

Jeanneton criait comme une folle, et injuriait les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l'adresse de Vernyct.

Les troupes disposées autour de l'auberge présentèrent à l'œil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats hardis jetèrent sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu'à chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manœuvre, faisaient resserrer le cercle.

Jeanneton cessa ses cris à l'aspect des flammes qui ne tardèrent pas à s'élever de sa maison qui, au bout d'une demi-heure, brûla tout entière. A chaque fois que les flammes de l'incendie, agitées par le vent ou par des poutres qui tombaient, semblaient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusillait cette maison en dirigeant les balles sur l'endroit où la flamme semblait indiquer la présence du lieutenant.

A minuit, les flammes n'avaient plus trouvé d'aliments ; tout était consumé, et, à la lueur des torches et de l'incendie, dont il s'échappait encore quelques légères flammes, les soldats étaient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistait encore, et, à chaque fois que quelque chose remuait, les soldats, toujours épouvantés par Vernyct, tiraient précipitamment.

Ils venaient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s'était approché, lorsque tout à coup, du sein de cette cendre noire, s'élève, avec la rapidité de l'éclair, un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnaissent le lieutenant à ses vêtements de cuir, à ses formes sèches et maigres !... la stupeur s'empare de tout le monde; Vernyct, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s'élance vers Jeanneton, qui s'élance elle-même vers lui. A ce spectacle, tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Il paraît que le lieutenant s'était réfugié dans le caveau où jadis Jeanneton avait enseveli son chevreau, et que la voûte épaisse et tout en pierre du caveau préserva le lieutenant de l'incendie, mais que, ne pouvant supporter plus longtemps le défaut d'air et l'horrible chaleur occasionnée par l'incendie, il avait préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis par leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow.

LE VICAIRE

DES

ARDENNES.

PRÉFACE

QU'ON LIRA SI L'ON PEUT.

Comme on pourra critiquer et que l'on critiquera assurément cet ouvrage, je déclare que je suis jeune, sans expérience et sans aucune connaisssance de la langue française, quoique je sois bachelier ès-lettres.... Alors mes censeurs ne se tromperont pas en disant que cette production annonce du mérite, à travers les aberrations d'une imagination de vingt ans, et malgré les fautes de style qui s'y trouveront.... Mais je leur réserve un coup auquel ils ne s'attendent pas, c'est que cette production n'est pas de moi. En effet, si j'étais l'auteur de cet ouvrage, je me serais bien gardé d'y clouer une préface, j'ai trop d'amour-propre pour écrire un seul mot avec la certitude qu'il ne serait pas lu.

Les zoïles écartés par ma franche confession, je m'adresse à la partie saine du public, c'est-à-dire à ceux qui auront le bon sens de me lire, à ceux que le délire de la politique n'a point saisis, et qui, dévorant avec joie les bons romans, se sortent de la vie, et s'élancent dans le monde idéal que crée un auteur habile, charmant ainsi leurs chagrins et ne vivant plus qu'avec des êtres imaginaires qui leur plaisent ou, quelquefois, les ennuient, car nul n'est parfait, même dans le monde romantique.

C'est à cette *classe* (remarquez bien ce mot) que je m'adresse, et c'est à elle que j'ai réservé l'explication de l'espèce d'énigme que renferment les premières lignes de cette préface. Je serai sincère, j'aurai le courage de confesser tous mes torts et de paraître au tribunal de police correctionnelle de l'opinion des lecteurs de romans, en leur demandant pardon de parler de moi..... Mais comme nous avons longtemps à nous voir, puisque j'ai trente ouvrages à faire paraître, je crois que nous pouvons sans danger nous dire nos vérités.

Je suis morose et sujet aux affections nerveuses. Un médecin de mes amis assure que j'ai les hypocondres très-gros.... On va se récrier et dire qu'il y a de la fatuité à instruire le public de ce que j'ai ou n'ai pas.... Êtes-vous un grand homme pour que vos maladies l'intéressent ? Il est plaisant qu'un inconnu vienne usurper à vingt ans les droits que le génie ne conquiert qu'à sa mort.... Patience ! la grosseur de mes hypocondres va vous expliquer comment je n'ai pu vivre avec personne, comment je trouve tout le monde vicieux, corrompu, comment aucun ministère ne me plaît et comment chacun me paraît taquin, mesquin, chagrin. J'ai des amis qui prétendent que l'on me fuit, parce que j'ai tous les défauts que je prête aux autres : ce qui est une véritable imposture, car je suis l'homme le plus facile et le plus accommodant. Je ne suis pas jaloux, quoique homme de lettres ; je suis pauvre et ne désire rien, qu'un peu de gloire et d'argent.

Tout ceci explique comment je me suis, dernièrement, réfugié au Père-Lachaise, conduit par mes hypocondres, selon mon médecin, et par le dégoût de l'humanité, selon moi. J'espérais trouver dans ce lieu des hommes vertueux et d'un commerce aimable !... J'ai trouvé bien autre chose!...

D'abord, je n'ai vu dans ce lieu que des modèles accomplis en tous genres. Le monde y est renversé: Chaque épouse y est fidèle; toutes les mères, adorées; tous les enfants, de leurs pères ; et les superlatifs les plus pompeux sont prodigués à d'honnêtes charcutiers , procureurs , boulangers , tailleurs , maçons, etc... tellement que pour les hommes que la France révère on n'a pu mettre sur leur marbre rien autre chose que *Masséna! Jacques Delille! Évariste Parny! Méhul!* ces messieurs les débitants avaient tout pris. Enfin, chaque morceau de terre couvre une fleur céleste, ou renferme un phénix qui, heureusement pour ses héritiers, n'a pu renaître; aucune femme n'est aigre ni vaporeuse; les hommes y sont excellents et munis d'excellents certificats de bonnes mœurs. C'est tout un autre monde, où règne une paix, un calme, une décence admirables. A la louange du genre-humain, je déclare qu'après une perquisition exacte, je n'y ai vu qu'une seule épitaphe douteuse. Cela me fait souvenir de l'aventure du duc d'Ossone, qui, visitant les galères, interrogeait tous les rameurs, et chacun lui raconta son histoire de telle manière qu'il n'y en avait pas un seul pour qui la justice n'eût commis une grande erreur. Il en vit un qui, tout honteux, convint de sa peccadille.

— Qu'on m'ôte vite ce scélérat qui va gâter ces honnêtes gens!... s'écria le duc.

J'ai remarqué de grands laquais qui, par l'ordre de leurs sensibles maîtresses, apportaient d'un air triste les offrandes des veuves, et déposaient, par procuration, les branches d'immortelles; je ne sais même pas s'ils ne pleuraient point aussi par procuration ou *par ordre*.

Enfin, je me suis promené avec un véritable plaisir au milieu de ces archives de la mort et j'y ai trouvé cette tranquillité, cet abandon qui rendent la vie aimable. Je ne me suis querellé avec personne; tous ont pris mes discours en bonne part; aucun ne s'est levé de sa tombe pour me reprocher mes sarcasmes innocents; et, excepté quelques statues que le sculpteur a arrangées de telle sorte qu'elles me regardaient de travers, j'allais sortir fort content de la bonhomie de mes hôtes, lorsque j'aperçus un jeune homme non loin du tombeau d'Héloïse. Comme depuis trois jours j'étais à peu près sevré de la présence importune des hommes, j'avoue franchement que j'examinai ce chrétien avec l'attention qu'on prête à l'échantillon du drap dont on est forcé de s'habiller.

Ici commence mon crime; ici l'on verra la curiosité qui perdit notre mère Ève se déployer, chez un de ses enfants, avec une force vraiment diabolique; et vous-même qui lisez *cettuy* morceau de prose, confessez que vous désirez connaître ce jeune homme: première raison pour m'absoudre.

Je m'approchai à pas de loup, et je vis qu'il était assis sur un de ces tabourets contenus dans une canne. Je conclus de là qu'il aimait ses aises, et je présumai que sa douleur n'avait rien de profond. Bientôt je m'aperçus qu'il tenait sur ses genoux une masse assez considérable de papiers et qu'il les barbouillait avec vitesse.

A ces indices, je reconnus un de nos artistes dessinant nos monuments et spéculant sur la mort. Enhardi par cette idée, je m'avançai brusquement.... On m'a toujours dit que ma figure n'était pas gracieuse, et mes amis les plus intimes prétendent que s'ils me rencontraient au coin d'un bois, ils s'enfuiraient : j'avoue que si je me rencontrais moi-même, j'en ferais peut-être autant ; quoi qu'il en soit, le résultat de mon mouvement accéléré et du rire agréable que je formai, fut la retraite soudaine de cet honnête jeune homme.

Maître de la place, j'en parcourus l'étendue. Je vis un petit cippe en marbre sur lequel était écrit: *bientôt*. Cette inscription changea totalement mon opinion. La terre qui environnait cette tombe modeste n'avait point cette fraîcheur qui annonce le culte que nous prodiguons aux sépulcres. Elle était foulée, aucune fleur ne parait ce dernier asile, le petit treillage obligé ne l'entourait pas... Non, tout indiquait une douleur sauvage, sans luxe, sans coquetterie et le chagrin n'avait aucun fard. Alors, je pensai que ce jeune homme promettait peut-être plus qu'il ne tiendrait.

Lorsque je me retirai, je le vis revenir tout inquiet de ma visite; il s'appuya sur le marbre, en

passant sa main dans ses cheveux et se remit à écrire. Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'il ne poussa point de soupirs, ne versa point de larmes, ne se rongea point les ongles; seulement, il me regarda par instants et finit par s'accoutumer à ma figure. Je saisis les moments pendant lesquels il écrivait pour m'approcher de lui, et je parvins par degrés à être à trois pas de lui. Je m'assis sur l'herbe, et je résolus de m'insinuer dans sa confiance pour savoir ce qu'il écrivait, car tout ceci me paraissait singulièrement romanesque. Alors, je m'avançai par un mouvement de fesses imperceptible, si bien que, sans qu'il ait dit un seul mot, nous nous trouvâmes côte à côte.

L'inconnu ne m'eut pas plutôt envisagé, qu'il se leva et s'enfuit pour la seconde fois. Jugeant alors que j'en avais assez fait pour une première tentative, je m'en allai, bien résolu de revenir.

Le lendemain je me rendis au cimetière, où je fus seul à entrer. Je cours!... Quel fut mon étonnement en arrivant au tombeau de la veille, d'y voir mon jeune homme écrivant toujours avec la même rapidité, mais pâle, l'œil abattu et les cheveux humides de rosée. — Avait-il passé la nuit? Comment? Pourquoi?...

Il devint évident pour moi que cette aventure devait être fort intéressante; je ne cherchai pas à m'expliquer la bizarrerie d'un tel fait; seulement, par un magique pressentiment, je jugeai que j'avais devant les yeux un être malheureux. La compassion la plus vive s'empara de mon cœur, et j'aurai la franchise d'avouer que, dans cette compassion, se glissait l'espoir de lire le manuscrit.

Prenant alors les sons les plus anodins du medium de ma voix, je dis à l'étranger :

— Monsieur, vous paraissez gravement affecté!... Puis-je vous être utile à quelque chose? Je suis bachelier ès-lettres.

— Non.

Ce *non* eut quelque chose de flatteur, malgré l'accent sévère avec lequel il fut prononcé, car le jeune homme me parlait au moins. En cet instant, la plume de l'étranger tomba par terre, je la ramassai, et, la lui présentant avec toute la grâce dont la nature m'a doué, je réussis à obtenir un signe de tête assez amical.

Réduit à un rôle passif, je m'en contentai, et, semblable à ces chiens qui suivent de l'œil la bouchée que leur maître tient à la main et qui l'escortent de leurs regards petillants jusqu'à ce qu'elle ait disparu, de même je suivais la main du jeune homme, toutes les fois qu'elle allait d'un bout à l'autre du papier, ou lorsqu'il prenait de l'encre. Je cherchais à comprendre quelle aventure bizarre pouvait obliger un homme à écrire en plein air, plutôt que dans un cabinet bien chaud et sur une table commode, lorsque le jeune homme tira une ligne assez forte à la fin de la page qu'il tenait, et il roula le tout dans une feuille de papier. Cela fait, il quitta son tabouret, s'assit par terre, en appuyant sa tête contre le marbre, et, croisant ses bras, il ferma les yeux et ne remua plus. Il était beau de figure et sa pose noble me fit plaisir à voir.

Mais toutes ses actions avaient un cachet d'originalité trop ressemblant à celui de la folie, pour que je restasse oisif; rassemblant alors tout ce que je savais du grand style employé depuis dix ans par les hommes dont la France s'honore, je lui dis avec chaleur :

— Jeune homme, écoutez! il est des moments où l'âme abattue et flétrie recule devant le fardeau des misères humaines; parfois la fleur de la vie perd son délicieux parfum; il suffit de quelques froides réflexions pour nous précipiter du haut du trône idéal que construisent de brillantes imaginations; mais, la nuit enfante le jour, la douleur le plaisir, l'hiver rend le printemps plus aimable, sortez de votre affliction; jetez-la comme un manteau trop lourd.....

Au bruit de ces tropes harmonieux, il souleva sa paupière et me répondit :

— Par grâce, M. le bachelier, ne m'étouffez pas, et laissez-moi mourir tranquille!

— Mourir! m'écriai-je en m'élançant sur lui, et le saisissant par la poche dans laquelle le manuscrit était contenu; mourir! mon cher monsieur, y pensez-vous?

— Comment voulez-vous que je vive? mon âme est là! Et il m'indiqua le marbre contre lequel il s'appuyait. Je vis avec joie que ce mouvement fit passer le manuscrit hors de sa poche.

— Ah! monsieur, vivez sans votre âme, il y en a tant qui n'en ont pas, vous ferez comme eux!...

— *Mon ami*, reprit-il au moment où je mettais

la main sur ses papiers, la mort est douce aux malheureux!...

— *Monsieur et ami*, tel malheureux que l'on soit, il est très-agréable de vivre : l'existence est un fardeau, soit! mais il est très-agréable à porter et sans les humains qui nous le tiraillent de côté et d'autre, il serait encore plus....

— De l'eau, de l'eau!.....

Le manuscrit sauta par terre.

— Qu'avez-vous?.... lui dis-je en prenant le rouleau de papier.

— Je meurs de faim... et... je veux, je veux mourir. Adieu Mélanie, adieu ma mère!...

Sans attendre plus longtemps, j'emportai le manuscrit et je fus chercher des secours : ils arrivèrent trop tard. Je trouvai le malheureux jeune homme mort, il avait la bouche pleine d'herbes dont il avait vainement exprimé le suc, ses ongles étaient enfoncés dans la terre, sa pose annonçait une violente convulsion et il tenait sa bouche collée sur un portrait de femme. Je m'empressai de prendre cette charmante miniature, non pas à cause de la chaîne et de la monture qui se sont trouvées en or pur, mais parce que je présumai que ce portrait était de quelque importance dans les aventures de ce beau jeune homme. Sa mort m'affligea singulièrement : ce qui m'a consolé c'est qu'il voulait absolument mourir, et que, quand même je serais arrivé plus tôt, il eût tout refusé.

En me retirant, je vis une voiture attelée de deux chevaux qui accourait au grand galop. Cette voiture portait sur ses panneaux des armes de marquis. Une femme s'élança en s'écriant :

« Sauvez mon fils!... sauvez mon fils!... »

Je ne jugeai pas à propos de me trouver à cette reconnaissance.

Ce jeune homme avait une mère!... Si, sur ce prétexte, un censeur me contestait le legs que je me suis approprié, je ferai observer que :

Premièrement, ce jeune homme m'a nommé son ami;

Secondement, cette bienveillance annonçait l'intention de me léguer le manuscrit, car ces sortes de papiers ne se confient qu'à des *amis;*

Troisièmement, l'intention est réputée pour le fait. Et enfin, comment la mère aurait-elle agi? Elle eût détruit le portrait, elle eût déchiré le manuscrit, car elle n'aurait rien épargné dans sa douleur, et toute la France serait privée de cette production.

J'ai lu le manuscrit, j'ai reconnu que jamais histoire plus intéressante n'avait été publiée. Alors, je l'ai montrée à un très-honnête libraire de mon quartier. Le prix qu'il m'en offrit me séduisit, mais il m'avertit qu'il ne pouvait pas imprimer le manuscrit si un homme de lettres n'y mettait la main : le regardant alors avec cette noble fierté qui sied au talent modeste, je lui dis :

« Je suis bachelier ès-lettres. »

Or, vous sentez combien cette explication était indispensable. Il en résulte que ce qu'on va lire n'est malheureusement que trop vrai et que c'est un diamant brut que j'ai poli, monté et fait briller. Ce que vous y trouverez de mal doit être mis sur le compte du mort, et s'il y a quelque chose de bon, attribuez-le, je vous prie, au jeune bachelier.

Vous remarquerez combien il a fallu de travaux pour pouvoir deviner, par la seule force de l'imagination, tout ce que le manuscrit du jeune homme ne disait pas, et pour disposer son histoire de manière à former un ouvrage dramatique dans le plan, les caractères, etc.

Il est vrai que le hasard voulut que j'eusse encore, à cette époque, quelque argent, car les poches des bacheliers ès-lettres sont souvent vides, et j'employai mon petit pécule à aller à pied à Aulnay-le-Vicomte. Là, je m'informai des circonstances que le jeune homme avait omises, et j'ai enchâssé son ouvrage dans un cadre que, sans vouloir me vanter, l'on saura apprécier, je n'en doute pas.

Attendu que le libraire ne m'a pas remboursé mes frais de voyage, de ce voyage entrepris dans l'intérêt de tous, je supplie ceux qui auront la bonté de me lire, de faire aller cet ouvrage vers la route flatteuse d'une seconde édition : c'est le seul moyen d'empêcher la ruine totale d'un pauvre bachelier, qui commence ses premières opérations de *Littérature marchande.*

En terminant cette entrevue amicale avec mes juges, je les supplie de me pardonner de les avoir initiés dans mes petites affaires, et je leur recommande une dernière fois d'avoir du courage, de la patience, et, avant tout, de m'accorder leur amitié; quant à la mienne, ils sont sûrs de l'obtenir à la se-

conde édition ; et s'ils veulent savoir par quel moyen je leur témoignerai cette affection littéraire, ils n'ont qu'à essayer !.... et sur-le-champ j'imprimerai : *le Traversin*, ou *Mémoires secrets d'un Ménage ; le Fiancé de la Mort ; mon Cousin Vieux-Pont ; le Bâtard ; les Conspirateurs ;* et *les Gondoliers de Venise.*

H. SAINT-AUBIN.

Bachelier ès-lettres de l'Université royale de France.

A l'Ile-Saint-Louis, ce 30 septembre 1822.

LE

VICAIRE DES ARDENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Conciliabule municipal. — Conjectures. — Discussion. — Le curé et sa gouvernante. — On attend le héros.

Tout était en mouvement dans le village d'Aulnay, situé près de la forêt des Ardennes : la cloche rendait des sons d'un éclat, d'une force et d'une rapidité qui faisaient le plus grand honneur aux bras du bedeau. La plupart des villageois, appuyés contre la porte de leurs chaumières, regardaient, sans rien dire, vers l'entrée du hameau, tandis que les femmes, en se parlant, soit d'un côté de la rue à l'autre, soit par leurs croisées, eussent donné de la curiosité au stoïcien le plus insensible. Leurs discours roulaient sur la jeunesse, l'esprit, la taille et la conduite future du personnage attendu. Enfin, des groupes nombreux de paysans semblaient s'entretenir d'un objet important, et chacun, plus paré que ne le comporte un simple dimanche, attendait le dernier coup de la messe pour ne pas manquer d'être témoin de l'installation d'un jeune vicaire envoyé par l'évêque d'A.......

Les plus savants, c'est-à-dire ceux qui lisaient couramment, portaient avec orgueil un Paroissien héréditaire à coins tout usés et crasseux.

Rien de plus facile que de justifier le murmure des conversations, le gros rire des paysans et l'air d'attente empreint sur tous les visages à l'occasion d'un événement qui peut paraître très-simple.

En effet, la commune d'Aulnay-le-Vicomte, quoique chef-lieu de canton, était bien et dûment séparée des villes voisines par trois mortelles lieues de pays; or, je laisse à penser si huit cents bonnes âmes confinées dans un vallon solitaire n'ont pas raison de se tourmenter lorsqu'il en arrive une de plus; et surtout, lorsqu'elle arrive nantie d'une autorité difficile à placer dans la hiérarchie des pouvoirs champêtres. Aussi le corps ministériel de l'*endroit* s'était-il assemblé spontanément sur la place de l'église, afin de commenter une décision si inattendue et si marquante dans les fastes de la commune.

Pour donner une idée de l'effet que produisait dans le village cet arrêté du pouvoir épiscopal, nous allons introduire le lecteur au centre de cet attroupement des plus fortes têtes du lieu. Le personnage le plus considérable était le maire, épicier du village, lequel fut promu, en 1814, à cette haute dignité. Il caressait avec complaisance les débris d'une ancienne robe de florence blanc dont il avait créé une écharpe; tout le génie de madame Gravadel, sa femme, s'était épuisé pour y mettre une frange honnête, et l'on doutait si cette frange devenait un ornement ou une marque de vétusté. Tout le village avait vu le reste de la robe, à la fenêtre de M. Gravadel, le jour de la rentrée du Roi. La figure plate de ce fonctionnaire d'Aulnay annonçait son moral, comme les pains de sucre qui lui servaient d'enseigne indiquaient sa profession. A côté de lui se trouvaient les satellites du pouvoir municipal, c'est-à-dire le garde champêtre, décoré de sa plaque et de son briquet, et le facteur de la petite poste en grand costume.

Non loin de ce trio administratif, M. Engerbé, le plus gros fermier du village, et Marcus-Tullius Leseq, maître d'école et précepteur du fils de ce fermier, semblaient s'appuyer l'un sur l'autre. Au centre, se trouvait M. Lecorneur, le percepteur des contributions, lequel ayant croisé ses doigts sur son gros ventre, causait avec un adjoint qui fut maire en 1815; tandis que le juge de paix, revêtu de sa robe et la tête couverte de son bonnet carré, tournait autour de ce groupe en tâchant de n'être ni à droite, ni à gauche, ni au centre.

Enfin, quelques membres de la commune erraient çà et là, comme pour découvrir ce dont il s'agissait dans ce conciliabule fortuit, et attraper quelques bribes de la conversation, pour fixer leur politique.

— Oui, messieurs, je le soutiens, s'écriait Marcus-Tullius d'une voix qu'il tâchait en vain d'assourdir, Monseigneur ne vous envoie un vicaire que parce que M. Gausse ne sait pas le latin : quoiqu'on dise que c'est moi qui en ai instruit Monseigneur l'évêque, le fait est trop notoire pour avoir besoin de dénonciation. Encore l'autre jour, *olim*, pour un mariage, *pro matrimonio*, il commençait le *libera*, ce qui signifie : délivrez-m'en! car c'est à l'impératif, si je ne l'avais pas heureusement arrêté!... Si vous voulez que je vous parle *libenter*, c'est-à-dire le cœur sur la main, je crois qu'il était gris, non pas *forte*; mais *piano*, légèrement, *comme dit Cicéron*.

En prononçant le nom de Cicéron, le maître d'école ôta son chapeau usé et s'inclina. (Malgré la défaveur qui pourrait en résulter pour le maître d'école, nous aurons le courage d'avouer que Leseq, qui s'appelait, avant la révolution, *Jean-Baptiste*, profita de ce temps d'anarchie pour changer ces noms welches et prendre les glorieux prénoms de l'orateur romain.

D'après cela, continua-t-il, vous sentez que Monseigneur l'évêque a dû donner un vicaire à M. Gausse, plutôt pour surveiller sa conduite que comme un aide, car le sacerdoce, *summus pontifex*, n'est pas une si lourde charge.....

— Que diable, M. Marcus-Tullius, il faut être de bonne foi, reprit M. Lecorneur, qui dînait très-souvent chez le curé; M. Gausse ne mérite pas ces affronts, il fait très-bien sa cure, ses mœurs sont irréprochables, et depuis trente ans que je suis en place, jamais le curé n'a laissé venir deux avertissements pour ses contributions. L'a-t-on vu regarder une fille en face, et Marguerite n'a-t-elle pas un âge mûr?.... Vous avez beau savoir le latin, Marcus, le latin ne rend pas un génie.

— Pas plus que Barême!... répondit le maître d'école.

— Je n'ai jamais fait parade de ma science, au moins!.... vous ne pouvez pas me le reprocher, reprit le percepteur, et quoique je sache *les proportions*, je ne m'en suis pas encore vanté! Mais, pour en revenir au curé, les tranches de latin dont vous entrelardez vos paroles ne valent certainement pas les excellents proverbes qu'il nous adresse en bon français; ils sont sages, tout le monde les comprend, ils tiennent quelquefois lieu de bien des sermons. Pour en finir, et répondre à ce que le sarcerdoce n'est pas une lourde charge, M. Tullius, je vous observerai qu'il y a ici huit cents personnes à baptiser, confesser, marier, et enterrer; que M. Gausse a soixante-dix ans, qu'il est infirme, et qu'il a demandé un aide; si, à la fin, on lui en envoie un, que voyez-vous d'extraordinaire à cela? Ce vicaire se trouve jeune, c'est tout simple, on ne donne pas un vieillard pour aider un vieillard!...

— Tout cela est bel et bon, dit le maire d'un ton doctoral; mais vous vous trompez dans vos *conjectures*. Si l'on nous envoie un vicaire, c'est *à cause que* M. Gausse a prêté serment, et....

A ces mots le facteur de la poste et le garde champêtre firent un signe de tête approbateur qui semblait dire : « J'y étais. »

M. Lecorneur, accablé sous le poids de cet argument de haute politique, resta muet. »

Marcus-Tullius, ennemi du curé, essaya de porter les derniers coups :

— Si les mœurs de M. Gausse sont pures, ce n'est pas sa faute, c'est bien *invitus*, comme le dit Cicéron, on sait pourquoi! et du reste, il s'en dédommage par la gourmandise, *vino et inter pocula!*

Le juge de paix jeta de l'huile sur le feu en ajoutant :

— C'est bien dommage d'avoir un curé incapable, car un vicaire c'est une charge pour la commune, et mon pauvre greffier pourra bien y perdre : si le nouvel arrivant se mêle de concilier, il éteindra de justes contestations et fera sacrifier à chacun ses droits légitimes pour ne pas plaider, ce qui est évidemment contraire aux procès-verbaux et à l'esprit de la justice, qui veut que l'on rende à chacun son dû.

— *Cuique tribuere suum jus,* ajouta Tullius.

L'adjoint qui fut destitué de ses fonctions de maire, en 1815, prit alors la parole :

— De quoi vous plaignez-vous donc?... La commune n'est-elle pas assez riche pour payer un vicaire? à moins que ses revenus ne soient diminués, dit-il (en lançant un coup d'œil à son successeur). Mais tout cela n'est pas le fin mot. Je vois ce dont il s'agit, vous êtes ambitieux et avides de pouvoir. Hé quoi! parce que M. Gausse est plus riche que vous, est-ce une raison pour le décrier? il mange et boit bien, dites-vous; parbleu, chacun son métier; a-t-il enterré un vivant pour un mort?... refusé de venir à un repas de baptême et de bénir les mariages,

même un peu tardifs?... mais il est reçu au château, et vous ne l'êtes pas...

— Comment donc, s'écria l'épicier, madame la marquise ne m'a peut-être pas déjà fait venir deux fois!

— Oui, pour vous prier de réparer le chemin qui mène au château, répliqua aigrement l'adjoint.

— Et une troisième fois pour le jour de la Saint-Louis, et nous y dînâmes *mon épouse* et moi, répondit le maire.

— Quoi qu'il en soit, vos raisons sur la venue du jeune vicaire n'ont pas le sens commun; l'évêque en avait refusé un, il y a six ans, lorsque j'étais maire, et dernièrement encore, M. Gausse a réitéré sa demande, qui ne fut pas plus accueillie: tout cela prouve qu'il y a d'autres causes, secrètes, importantes et politiques peut-être, car on dit que les jésuites reviennent. Lisez les journaux et vous verrez l'état de la politique européenne.......

M. Lecorneur, se voyant soutenu, défendit de nouveau le curé; il s'adressa au maire, étonné de la sortie de son rancunier prédécesseur, et lui dit:

—Enfin, monsieur le maire, n'est-ce pas M. Gausse qui vous prend le plus de café, de sucre et de chocolat?...

— C'est vrai, répondit le maire-épicier.

— Marguerite n'achète-t-elle pas deux robes par an?...

— Oui.

— N'est-ce pas vous qui fournissez le drap et la toile des soutanes du curé?...

— C'est encore vrai.

— Son macaroni, le poivre, les olives, le saint-Vincent, l'huile, la bougie, n'est-ce pas vous seul qui les lui vendez?...

— Et j'ose dire qu'il n'a pas dû s'en repentir, *à cause que* je ne l'ai jamais trompé, soit dans le poids, soit dans la qualité de la marchandise; car, malgré que dans le système décimal il n'y ait plus de demi-livre, *à cause que* la division ayant été arrangée autrement, de manière que.... voyez-vous.... qu'il y a comme cinq quarterons à la livre, et.....

L'esprit du maire ne lui permit jamais, ni de s'expliquer clairement, ni d'achever une longue phrase; il regarda Tullius, et ce dernier, habitué à ce signe de détresse, termina la période.

— Et M. Gravadel aurait considérablement perdu dans son négoce, *negotia,* si les cinq décagrammes n'avaient pas justement remplacé les quatre quarterons de l'ancien régime.

— C'est cela, dit le maire, nous n'y avons pas gagné.

Le percepteur termina cette digression décimale, en s'écriant: C'est comme nos cinq centimes qui ne font non plus que le sol d'autrefois! Et saisissant M. Gravadel par le bouton le plus chancelant de son habit, il le mit dans une double inquiétude en lui disant:

— N'est-il pas vrai, pour en revenir encore à M. Gausse, qu'il aurait pu se fournir chez le nouvel épicier établi dans le village?...

— Jamais, monsieur le percepteur, car James Stilder n'est pas assorti; il fait mal ses liqueurs, mouille son sel, enfle son riz, et mêle de la chicorée à son café moulu; je le sais de bonne part, je connais la fabrique où il la prend...

—Cela peut être, reprit Lecorneur, et M. Gausse ne fait sans doute que ce qu'il doit en prenant chez vous, mais avouez que, d'un autre côté, il donne peu de dîners sans que vous y soyez invité.

— C'est vrai.

— Aujourd'hui même, ne sommes-nous pas tous du déjeuner d'installation du vicaire?

— On m'a oublié, dit Tullius avec dédain.

— Il y a de bonnes raisons pour cela, reprit le percepteur.

— Oui, ajouta le maire, tout à fait revenu de ses préventions contre le curé; vous, Tullius, le subordonné de M. Gausse, vous...

— Vous n'avez aucune complaisance pour lui, dit Lecorneur; vous l'accablez sous le poids de votre érudition, de votre latin.

— C'est vrai, continua le maire-épicier, mais votre fierté pourra s'abaisser; le sous-préfet, dans sa dernière tournée, a dit que le cumul était prohibé.

— Or, ajouta Lecorneur, vous êtes secrétaire de la mairie, maître d'école, premier chantre, collecteur au marché, et....

— Et cela fait quatre places, si je compte bien, reprit M. Gravadel, et si vous n'avez pas beaucoup d'attentions pour vos chefs, vous pourriez bien...

— Les perdre, dit le percepteur.

A ce mot, et à l'effroi de Tullius, M. Gravadel se radoucissant, ajouta:

— Je sais que vous m'êtes très-utile pour la correspondance, mais il ne faut pas pour cela vous croire un aigle; j'aurais voulu vous voir avec votre latin, dans les réparations des chemins vicinaux.

— Ah! parlez-en! dit le fermier, qui jusque-là n'avait rien dit; vous y avez si bien employé les mille francs, que ma jument grise a manqué rester dans un trou de marne mal comblé.

Tullius avait trop à ménager avec le maire et M. Engerbé, pour dire un mot; il resta impassible.

— Le fait est qu'on aurait pu les mieux réparer, s'écria l'ancien maire, se haussant sur la pointe du pied et se caressant le menton.

Les yeux étincelants de l'épicier annoncèrent un orage, mais le bon percepteur le détourna en disant à Leseq :

— J'aurais aussi voulu voir à quoi Cicéron vous aurait servi dans la comptabilité des emprunts forcés, lors du passage des alliés !

M. Engerbé, voyant le précepteur de son fils accablé sous les sarcasmes, répliqua :

— Il est vrai que vous vous en êtes très-bien tiré, monsieur Lecorneur, car c'est vers cette époque, ou un peu après, que vos revenus se sont accrus, et que vous avez acheté votre maison, mais ce n'est pas un reproche, chacun son métier !

— Oui, dit Leseq, *cuique suœ clitellœ*, à chacun sa clientelle.

— Mais où logera ce jeune vicaire? demanda le juge de paix.

— Au presbytère, répondit Gravadel.

— On pourrait prendre son logement sur les centimes *facultatives*, observa le percepteur.

— Nous avons bien assez de charges ! s'écria le fermier.

— Messieurs, dit Marcus-Tullius en se pavanant et se mettant au milieu du groupe, voulez-vous que je vous fasse maintenant découvrir la raison de l'arrivée d'un jeune vicaire bien tourné?

— Eh bien? demandèrent tous ensemble le maire, l'adjoint, le percepteur et le fermier.

— Eh bien, dit Leseq, vous ne voyez pas que c'est madame la marquise de Rosann qui aurait fait placer un de ses *protégés;* on n'a pas toujours du monde si loin de Paris, voyez-vous !... et nous savons tous que M. Gausse ne sait pas assez bien le jeu pour faire sa partie !...

Marcus-Tullius n'était jamais si content que lorsqu'il avait dit une méchanceté ; il aurait sacrifié tout pour un bon mot ; pauvre et attendant tout de ses supérieurs, il les immolait, sans pitié, sous les coups de sa langue, mais sa méchanceté n'allait pas plus loin que les paroles.

Pendant que les honnêtes gens d'Aulnay-le-Vicomte discouraient ainsi, le curé Gausse était dans de grands embarras. Une simple lettre partie de l'évêché d'A... lui avait annoncé que, le 4 mai, M. Joseph, jeune séminariste nouvellement ordonné, viendrait le soulager dans l'exercice de ses augustes fonctions avec le titre de vicaire, et qu'on eût à l'installer avec pompe et dignité. L'évêque regrettait que la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait l'empêchât de présider à cette cérémonie pour laquelle il nommait trois curés des environs pour le remplacer.

On sent que le mot *jeune séminariste* avait été semé dans tout le village par la gouvernante du curé, qui ne manqua pas d'encadrer cette épithète d'une vaste bordure de commentaires et de conjectures qui piquèrent justement la curiosité.

Enfin, depuis deux jours, Marguerite, aidée par le plus âgé des enfants de chœur, balayait et nettoyait le presbytère avec le plus grand soin : la poussière, qui faisait mine de tenir garnison, fut combattue avec une telle ténacité, qu'elle s'en alla des endroits réputés jusqu'alors inaccessibles. Tout devint reluisant comme l'or. La gouvernante tournait, dans la cuisine, autour de cinq fourneaux tous allumés. Les provisions arrivaient et chacun, en les apportant, donnait un coup d'œil aux apprêts de Marguerite ; après le coup d'œil, un conseil ; et ce conseil entraînait une causette, où la bonne Marguerite ne refusait jamais de faire sa partie.

Le curé, dès le matin, avait mis une demi-heure à descendre à sa seule bibliothèque, pour y reconnaître et choisir son meilleur vin et ses liqueurs.

Ces préparatifs étant achevés, le calme régnait au presbytère depuis une heure, et Marguerite, assise dans sa cuisine devant la cheminée, se reposait sur ses lauriers.

— Marguerite ! s'écria le curé du fond de son salon, dont les croisées étaient garnies de vieux rideaux de lampas rouge, Marguerite !

— Me voici !....

— Le couvert est-il tout à fait mis?

— Oui, monsieur.

— Mène-moi, mon enfant, que je voie ce joyeux coup d'œil.

Le bon vieillard, arrivé juste à l'embonpoint du prélat du Lutrin, avait besoin, pour se lever de son antique bergère de velours d'Utrecht rouge, du bras potelé de sa grosse et fraîche gouvernante. Marguerite le guida vers une salle à manger décorée d'un ancien papier à ramages verts.

Le gilet de velours noir du bon curé ne rejoignait jamais ses larges culottes, et sa chemise, en se montrant par ce petit intervalle, rompait l'uniformité de la couleur. Cette légère remarque suffit pour vous donner une idée du *laisser-aller* de son maintien. La figure de M. Gausse était en harmonie avec cet abandon : sans être trop rouge, elle avait un honnête coloris ; ses yeux bleus, pleins d'une douceur angélique, annonçaient un cœur excellent, et la limpidité de leur cristal ne lui permettait jamais de déguiser une seule des pensées de son âme candide.

Cette bonté répandue sur son visage était tempérée par une teinte de gaieté et de satisfaction qui prouvait que le curé n'avait rien à se reprocher, et que c'était un homme *selon le cœur de Dieu*, ne s'inquiétant nullement des *pourquoi* ni des *comment* de la vie, ni des mystères de tous les mondes ; ayant pris l'existence du bon côté et ne tourmentant personne.

Ses traits s'animèrent, et ses lèvres se retroussèrent légèrement vers le nez à l'aspect du beau linge blanc qui couvrait une table chargée d'un gros pâté, de volailles froides, etc. Mais en voyant la rangée de bouteilles que Marguerite avait disposées sur une petite servante à côté de sa place, son rire devint plus prononcé, son œil plus gai, et regardant Marguerite avec un air d'approbation, il lui passa la main sous le menton, ce qui la fit sourire à son tour, soit de souvenir, soit de contentement.

— Eh! eh! mon enfant, crois-tu que cela soit bien?

— Très-bien, monsieur!

— Le café, Marguerite, est-il prêt ?

— Il est moulu, foulé et il coule.

— Tu as mis le couvert de mon vicaire à côté de moi ?

— Oui, monsieur : tenez, le voici.

— Aïe, aïe ! Cette exclamation était causée par une douleur de sciatique qui tourmentait le curé. — Ah! Marguerite, dit-il, *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise !....* Je ne suis pas bien, mais *qui sait vivre sait mourir.*

— Eh! qu'avez-vous donc de si déchiré pour vous plaindre ?

— Ah! ma fille, j'ai trop d'années derrière moi, reprit-il avec un sourire gaillard, semblable à ces coups de soleil qui brillent en hiver ; vois-tu mes cheveux blancs, Marguerite? il est vrai que *tête de fou ne blanchit jamais*, et comme *un bon tiens vaut mieux que deux tu auras*, je préfère être au bout de ma carrière que de la recommencer : *au bout du fossé la culbute !*

— Monsieur, dit Marguerite, ne parlez pas de tout cela, ça m'attriste, et j'aime mieux croire que vous ne mourrez pas....

— Marguerite, il ne faut pas dire : *fontaine, je ne boirai pas de ton eau ; le temps passe, et la mort vient.* J'aime assez dormir, et après tout, la mort n'est peut-être qu'un sommeil sans rêve.... pourquoi s'en effrayer?.... Les Indiens disent : *Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela !....*

— Vous avez beau rire, monsieur, quand on meurt, on voudrait bien vivre encore !....

— *L'habitude est une seconde nature,* dit le curé; mais au total, pourvu que je meure au milieu de mes amis, que je sente le bouquet d'un bon vin de Nuits, et que Marguerite me ferme les yeux, je rendrai mon âme à Dieu, telle qu'il me l'a donnée, ni plus ni moins ; il la mettra où il voudra, ce qu'il fera sera bien fait.....

Il y eut un moment de silence : Marguerite regarda d'un œil attendri le vieillard qui contemplait le ciel avec une expression sublime de bonhomie et de simplicité.

— Écoute, Marguerite, dit le curé à voix basse, je n'ai pas prié Marcus-Tullius, parce qu'il me drape toujours, et que devant mon vicaire, il faut garder le décorum ; mais il est pauvre !... Alors mon enfant, tu lui porteras, à la nuit, sans qu'on te voie, un gros morceau de pâté, une bouteille de bon vin, et ce qui te restera de présentable parmi les volailles.

— Pauvre cher homme ! toujours le même!... s'écria Marguerite, tandis que son maître courait de chaise en chaise, pour aller boucher une bouteille, dont le bouchon venait de sauter parterre.

— Marguerite, quelqu'un connaît-il dans le village ce jeune vicaire ?

— Non, monsieur.

— Hélas ! mon enfant, il faut espérer que ce sera un bon jeune homme ; car s'il en était autrement, qu'il tourmentât ces pauvres gens pour leur danse, leurs petits défauts inséparables de notre nature, qu'il fût trop rigide, je serais fort embarrassé !

— Monsieur, s'il est jeune, vous pourrez l'endoctriner.

— C'est vrai, Marguerite, *cire molle reçoit toutes les empreintes.*

— Et puis, s'il est jeune.... A ces mots, Marguerite se regarda dans le miroir, arrangea ses cheveux et une rougeur subite envahit son visage : alors le curé l'examina, car l'accent naïf avec lequel elle prononça ces paroles d'espoir, n'était pas de nature à laisser un moment de doute à M. Gausse, et quand il eût douté, l'ensemble de coquetterie qui régnait dans l'attitude de Marguerite, l'aurait détrompé.

L'œil du curé n'exprima point le reproche, son visage n'eut pas de sévérité ; seulement il dit avec un accent paternel :

— *A blanchir un nègre on perd son temps.*

— Mais, monsieur, je n'ai que trente-sept ans et demi, et je trouverais bien à me marier.

— *Il n'y a pas de si vilain pot qui ne trouve son couvercle.*

Cette épigramme fut la seule vengeance du bon curé. Marguerite le regarda d'un air fâché ; le bon vieillard ne put y tenir, il se rapprocha de sa gouvernante, lui prit son bras qu'elle laissa prendre ; et le curé, suivant sa joue qu'elle détournait lentement, l'embrassa, et lui dit, d'un ton qui aurait remué les entrailles d'un ennemi :

— Marguerite, je n'ai pas voulu te causer de peine !... Va, mon enfant, fais comme tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire, pourvu que tu aimes toujours un peu ton vieux maître !...

Marguerite, la larme à l'œil, serra le bras de Gausse, et en ce moment les principaux personna-

ges que nous avons vus sur la place, arrivèrent et sonnèrent; la gouvernante courut ouvrir....

CHAPITRE II.

Le vicaire. — Son installation. — Les deux prônes.

M. Gausse passa dans son salon pour recevoir les arrivants, qui furent bientôt suivis des collègues du curé d'Aulnay-le-Vicomte : ces derniers déclarèrent avoir vainement attendu sur la route le jeune vicaire annoncé. Dix heures étaient sonnées, on commençait à s'inquiéter, lorsqu'au bout d'un quart d'heure l'on entendit, au-dehors, le bruit des pas d'une multitude silencieuse; Marguerite entra tout effarée; elle s'approcha de l'oreille de son maître, et lui dit :

— Monsieur, voici votre vicaire!...

— *Vaut mieux tard que jamais,* répondit Jérome Gausse; et, s'appuyant sur le bras de Marguerite, il s'avança vers l'antichambre pour recevoir le jeune prêtre.

En l'apercevant, le bon homme tressaille, il retient la parole bienveillante et proverbiale qu'il avait préparée, et une espèce de crainte se glisse dans son âme. Le jeune homme, voyant le trouble causé par sa présence, dit au curé d'un ton grave :

— Monsieur, je suis M. Joseph, le vicaire dont M. l'évêque d'A..... vous annonça l'arrivée, il y a peu de jours, je m'empresse de me rendre à ses ordres et de vous assurer de mon respect.

En prononçant ces paroles, le prêtre s'efforçait en vain de répandre un peu d'aménité sur son visage, mais cette contraction mensongère produisait une tout autre expression.

Le curé trembla de nouveau et ne put rien répondre, tant il était interdit. En effet, à travers le teint basané d'un Indien, on apercevait une pâleur livide, presque mortelle, répandue sur le visage du jeune homme : ses lèvres décolorées, son attitude morne, semblaient annoncer la pratique la plus rigoureuse des lois de la vie ascétique; ses cheveux noirs, coupés par devant et tombant en grosses boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure un air inspiré, qu'augmentait encore la vivacité d'un œil noir, pénétrant et rempli d'une sombre énergie.

— Voilà un homme qui ne boira que de l'eau, murmura tristement le pasteur, ils m'ont envoyé quelque jeune fanatique!...

Alors, jetant à Marguerite désolée un regard où toute sa pensée se lisait, le curé prit le prêtre par la main et l'introduisit dans le salon, en disant d'une voix chevrotante :

— Messieurs, je vous présente M. Joseph, le vicaire que Monseigneur l'évêque d'A..... a eu la bonté de m'accorder, afin de me soulager dans l'exercice du sacerdoce.

Tout le monde se leva; M. Joseph salua avec une noblesse et une aisance qui étonnèrent les assistants, car ils ne s'attendaient pas à trouver de telles manières dans un vicaire de campagne; mais tous, ainsi que le curé, ressentirent une frayeur involontaire, lorsque l'étranger laissa tomber sur eux son coup d'œil éclatant, semblable à celui de l'aigle. Le regard du crime ou du remords n'est pas plus profond ni plus éloquent; encore celui du vicaire avait-il une expression terrible qui glaçait l'âme et la transperçait comme on voit un rayon de soleil éclairer par delà les ondes. Ce prêtre semblait contenir la mort dans son sein, ou pleurer intérieurement une faute que les larmes de toute une vie pénitente ne sauraient racheter.

Le jeune prêtre s'assit, la conversation cessa, le silence le plus profond s'établit. M. Joseph ne fit rien pour l'interrompre et sa présence produisit un effet aussi magique que celui de la tête de la fameuse Gorgone : la crainte et ses vertiges paraissaient former le cortége du vicaire, ou plutôt le sentiment qui nous porte à nous taire devant les grandes douleurs, les grands coupables, les grandes vertus, agissait dans toute sa force.

A bien examiner la figure de M. Joseph, l'on y reconnaissait pourtant quelque chose de gracieux et de chevaleresque, mais c'étaient de légers vestiges presque effacés, soit par une passion forte, soit par les souvenirs; enfin, de même qu'il y a des gens dont les manières vous introduisent sur-le-champ dans leurs âmes, dont la franchise aimable et la folâtrerie naïve font tomber toutes les barrières; il y en a d'autres qui renferment tellement dans un geste, une expression, un regard, une parole, tout le grand, le sévère, le noble et le respect, qu'on est forcé de contempler, de se taire, d'admirer ou de trembler.

Le vicaire était un exemple frappant de cette dernière catégorie des physionomistes et l'on ne pouvait s'empêcher, en le voyant, de prendre une haute idée de son égarement ou de ses vertus.

Enfin le maire, qui ne doutait de rien, se hasarda à rompre le silence en interrogeant ce personnage extraordinaire.

— Monsieur, dit-il, avez-vous trouvé *notre endroit conséquent?*

— Oui, monsieur, répondit le vicaire; et un sourire sardonique vint effleurer sa lèvre décolorée.

— Il paraît, continua le maire, que ce bourg est bien *sité, à cause que* les étrangers viennent quel-

quefois le visiter, ce qui supposerait alors que la campagne et ses environs... la plaine.... les bois... enfin le village... ont...

Ici l'épicier, interdit par l'air glacial et sévère de M. Joseph, s'arrêta tout court, en cherchant, par habitude, son fidèle aide-de-camp Leseq, qui, cette fois, ne put achever sa phrase.

Le curé Gausse reprit et dit avec une bonhomie qui aurait dû intéresser le vicaire :

— M. le maire voulait dire que notre pays est délicieux : en effet, la vaste forêt des Ardennes couronne de tous côtés nos montagnes, et ses arbres semblent une foule réunie dans un amphithéâtre, pour jouir du spectacle de notre joli vallon. La petite rivière qui y serpente l'anime par ses détours; ces chaumières irrégulièrement placées, ce clocher gothique qui les domine, le château qui finit le village, son beau parc, les ruines du lac; tout ici est enchanteur, et l'on serait heureux, monsieur, dans ce hameau, si l'ambition ne tourmentait pas les hommes, mais *chacun veut monter plus haut que son échelon,* et cette ambition est quelquefois le principe des petits tourments de nos villageois, quoique je répète souvent : *chacun son métier, les vaches sont bien gardées!*... Mais au total, ici l'on est bon, et vous aurez envie d'y finir vos jours, mon cher vicaire, quand vous aurez vu la scène charmante que présente la nature, lorsqu'on ne la contraint pas!

En disant ces derniers mots, le bon curé regardait si le vicaire ne froncerait pas le sourcil; mais le jeune prêtre, tout en paraissant écouter, voilait, par sa pose modeste, une parfaite indifférence; et son œil fixé sur le chambranle de la cheminée, semblait y voir autre chose qu'un froid marbre. Le gros fermier tournait ses pouces en ne pensant peut-être à rien; l'épicier ouvrait de grands yeux en apercevant qu'il n'avait pas dans sa boutique de linge aussi fin que celui de M. Joseph, tandis que M. Lecorneur minutait déjà la cote des impositions du nouveau venu, et que les trois confrères du curé Gausse remarquaient que les souliers du jeune homme n'étaient pas poudreux.

— Que peut-on désirer de plus, continua le curé, qu'une charmante vallée et un ami, de bons villageois que l'on encourage, dont on n'arrête pas les innocents plaisirs? ils ont bien assez de peine, grand Dieu!... Quant à moi, je réponds que ma tombe sera parmi les leurs!....

— Et la mienne aussi! répliqua le vicaire avec un profond accent de mélancolie.

A ce mot, le silence vint encore régner dans le salon. Après quelques minutes, les trois curés attirèrent le jeune homme dans l'embrasure d'une des deux croisées, et l'un d'eux lui demanda s'il avait préparé son prône d'installation.

— Non, monsieur; pensez-vous que cela soit nécessaire?

— Comment donc? autant qu'un bouchon à une bouteille, s'écria le curé Gausse, en survenant.

— Si vous voulez, dit un des curés, qui prit l'expression du visage de M. Joseph pour de l'embarras, je puis vous en donner un des miens.

— Je vous remercie, reprit le vicaire; quelques phrases dictées par le sentiment profond qu'inspirent les obligations sublimes du sacerdoce doivent suffire et toucheront plus le cœur des habitants de la campagne, que les pensers d'un étranger que la circonstance où je me trouve n'émouvait point lorsqu'il les conçut.

Le vicaire prononça ces paroles d'un ton solennel qui frappa les curés.

En ce moment, les cloches sonnèrent avec une furie sans exemple, et un petit malheureux revêtu d'une robe blanche trop courte qui laissait voir un pantalon déchiré et des bas troués, entra, en tenant à sa main une petite calotte de drap rouge, faite avec le reste d'un vieux corsage de Marguerite. Il annonça que tout était prêt à l'église, et que les derniers coups sonnaient.

Les membres du corps municipal s'en furent à l'église, et les prêtres à la sacristie, par une communication qui existait entre elle et le presbytère.

L'église d'Aulnay était une de ces créations originales, dont l'architecture gothique a semé la France. Sa fondation remontait à des temps très-reculés, et cette église dépendit autrefois d'une abbaye, dont il ne restait plus de vestiges. Le clocher de ce temple avait une hardiesse heureuse, et l'œil était flatté des agréments qui accompagnaient son aiguille pyramidale. Les murs noircis par le temps, ruinés en quelques endroits, inspiraient cette mélancolie qui s'élève dans notre âme à l'aspect de la destruction lente et successive à laquelle les ouvrages de l'homme ne peuvent se soustraire. Le portail était assez vaste; la voûte de la nef étendue et sonore; les piliers, composés de petites colonnes assemblées et décorées par des espèces de trêfles, avaient de la grâce. Du reste, l'édifice n'était défiguré par aucun ornement étranger. La chaire était simple, et le maître-autel en marbre, surmonté d'une croix et garni de six cierges, brillait de toute la beauté d'un temple, c'est-à-dire, de la majesté de celui qui y réside!...

La nef contenait des bancs très-propres et toute la population d'Aulnay s'y trouvait rassemblée. Le jour, passant à travers des vitraux de couleur retenus par des plombs, était sombre et jetait une teinte qui ne messied pas dans ces basiliques : on aime ce demi-jour, il porte au recueillement.

Cette foule, naguère bruyante et agitée par des passions aussi nombreuses que les personnes qui

la composaient, était devenue tout à coup silencieuse. Cependant, il est présumable que M. Joseph entrait pour beaucoup dans ce silence, car chacun, l'œil fixé sur la sacristie, attendait impatiemment son apparition. Un murmure peu câtholique s'éleva dans l'assemblée, lorsqu'il apparut, suivi des quatre curés et du clergé champêtre d'Aulnay; mais bientôt le plus grand calme succéda à ces agitations, et le calme ne fut plus interrompu.

La messe fut dite par le jeune vicaire, avec un air de conviction qui saisit cette multitude; l'espèce d'inspiration qui régnait dans les manières de ce prêtre, passa dans l'âme des assistants, et ce sacrifice auguste fait avec tant de sainteté, contemplé avec tant de ferveur, devint alors un sublime spectacle. Ces âmes simples, que le même sentiment portait vers la divinité; ces regards, tantôt sur la voûte, tantôt baissés sur la terre; cette unité d'action, ce silence religieux, et cette attention dirigée sur un seul être, placé en intermédiaire entre les hommes et la divinité, entre la terre et le ciel, demandant au créateur, des miséricordes pour les coupables, des forces pour les affligés, et le trésor entier de ses grâces, tout saisit d'admiration, et cela formera dans tous les temps un tableau poétique; mais si l'on songe que la victime du sacrifice est un Dieu, alors on reconnaîtra que le christianisme a été plus loin que les religions qui l'ont précédé.

Bientôt le jeune vicaire arriva au moment que le curé Gausse regardait comme le plus redoutable, c'était l'instant du prône. D'abord, il n'entrait pas dans la tête du curé, ni je crois d'aucun curé de campagne, que l'on parlât d'abondance; ensuite, son vicaire allait nécessairement faire une profession de foi, et Gausse, en regardant l'œil éloquent et mélancolique du prêtre, se trompait sur cette expression, qu'il prenait comme l'enseigne de la sévérité; confirmé dans ses conjectures, par la dignité et l'exaltation du jeune prêtre, le curé pensait, que M. Joseph serait exact observateur des minutieuses pratiques de la religion.

D'un autre côté, tout le monde désirait entendre ce prêtre, qui officiait avec tant d'onction, et les femmes, par-dessus tout, attendaient ce moment, pour juger plus à fond de cette figure, qu'elles n'apercevaient que lorsque M. Joseph se retournait, et de l'organe, des sentiments, de la taille du jeune vicaire, etc.

Le bon curé, enchanté de se voir pour toujours débarrassé des prônes et des sermons, qui étaient pour lui la tâche la plus difficile et la plus fatigante, débita avec sa bonhomie habituelle, le dernier prône qu'il ait composé. Nous le transcrivons, à cause de de son originalité :

« Mes enfants, *à bon entendeur salut,* il suffit d'un mot pour éclairer la conscience; or, *nu l'on s'en vient, nu l'on s'en retourne;* songez à cela, et vous verrez qu'il ne faut emporter au ciel qu'une âme sans remords, sans cela vous seriez *reçus comme des chiens dans un jeu de quilles;* or, *on ne court pas deux lièvres à la fois*, on ne fait pas son salut et sa fortune; un riche passe plutôt par un trou d'aiguille qu'au ciel; *les honneurs changent les mœurs,* et *un mors doré ne rend pas le cheval meilleur.* Hélas! le chemin du ciel est étroit, et celui de l'enfer, large; *gardez donc une poire pour la soif,* en vous conduisant bien; ne soyez *pas moitié figue moitié raisin*, et, *sans chercher midi à quatorze heures,* allez droit votre chemin, vous arriverez. Je sais bien que l'on vous dira *faut hurler avec les loups,* alors souvenez-vous que *les conseilleurs ne sont pas les payeurs*, et que *qui casse les verres les paye;* allez, pensez toujours à votre salut, et pour cela *deux sûretés valent mieux qu'une;* car saint Pierre ne laissera pas *passer des chats pour des lièvres.* Il est vrai qu'il *n'y a si bon cheval qui ne bronche*, et qu'il *n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe,* quoique j'ignore ce que c'est que Corinthe, car *à petit mercier, petit panier;* je puis vous assurer que le Seigneur est bon, et sans rester *entre le ziste et zeste*, assurez souvent vos comptes avec lui, pour *ne pas mourir en fraude :* les *bons comptes font les bons amis.*

« Je vous laisse, mes enfants, car *il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter;* souffrez donc que je répète, une derrière fois, que *chacun est fils de ses œuvres*, et *un bon conseil vaut un œil dans la main :* or, *qui a su vivre,* c'est-à-dire bien vivre, *sait mourir.* Je sais bien qu'il *n'y a pas de rose sans épines,* et que la vie est difficile, mais souvenez-vous qu'*avec du temps et de la patience, la feuille du mûrier devient satin;* du reste, si le diable est fin, nous sommes *comme des éveillés de Poissy*, et *à trompeur, trompeur et demi.* Je vous réponds qu'*il y perdra son latin,* car *fin contre fin il n'y a pas de doublure :* au surplus n'avons-nous pas l'espoir du paradis? or, *qui a terre a guerre;* défendons-nous du démon, *à bon chat bon rat;* et souvenez-vous qu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent;* il vous aidera, mes enfants; *un père est toujours père.*

« Vous voyez qu'aujourd'hui, comme toujours je n'ai jamais cherché *à vous jeter de la poudre aux yeux.* Je vous dis les choses *sans fleurs de rhétorique.* Adieu, mes enfants, *le moine répond comme l'abbé chante;* j'espère que mon successeur vous conduira encore mieux que je n'ai fait! néanmoins, je crois que vous n'oublierez pas votre vieux pasteur, qui vous souhaite la béatitude des anges. »

A peine M. Gausse eut-il fini, que le jeune prêtre, précédé par le bedeau, se dirigea vers la chaire de vérité. Le plus grand silence se rétablit, le clergé se groupa à l'entrée du chœur; M. Joseph se plaça

dans la chaire, et regardant tour à tour et cette antique voûte et ses paroissiens, il leur dit d'un ton de voix lent, grave et paternel :

« Mes frères, c'est ici, dans cette humble campagne, que j'annoncerai la parole divine, le pain de vie; c'est à vos cœurs simples et exempts des grandes passions, que je m'adresserai toujours, car toujours je veux demeurer parmi vous; c'est dans cette vallée que j'ai marqué ma place.

« Mes enfants, je vous donne ce nom, car je vous adopte et veux être pour vous un véritable père spirituel; je ferai tout pour acquérir votre amour, heureux si j'y réussis! heureux si, vous dirigeant dans la bonne voie, après avoir guidé les pères, je les console par l'idée qu'ils laisseront des fils dignes d'eux. Nous tâcherons d'écarter les orages qui pourraient menacer notre vallée et nous l'enceindrons de manière à la purifier, à n'y faire croître que le bonheur, cette plante si rare et d'un si doux parfum !

« Mes enfants, n'attendez jamais de moi ni d'éloquents discours, ni de la sévérité, ni de l'exigence; ministre du Dieu qui disait : « Laissez approcher les enfants de moi, » je ne parlerai qu'à votre cœur; Jésus pardonna à la Samaritaine : Jésus se contentait de peu, je tâcherai d'imiter ce divin maître, je ne vous prêcherai que ce qu'il a prêché, la douceur, la charité et.... l'amour : ce dernier sentiment comprend tout. »

Une larme s'échappa de l'œil du vicaire à cette dernière phrase, et son émotion fut remarquée par tout le monde.

« Surtout, dit-il, nous vous préserverons de notre mieux de ces grandes passions, le malheur de l'homme véritablement sensible, et si nous ne pouvons réussir à les écarter, nous vous offrirons des consolations : enfin, nous irons pleurer avec le malheureux, secourir le pauvre, faire entrevoir au mourant la bonté et non la vengeance de l'Éternel. Bénissant toujours, récompensant et conciliant sans cesse, nous tâcherons que notre mort soit regardée par vous comme un malheur, et que souvent, dans vos afflictions, vous disiez : « Ah! si notre vicaire vivait!... » Voilà la seule oraison funèbre, les seules louanges que nous désirons, après nous être efforcé de semer des fleurs sur vos pas dans cette vie de douleur. Songeons toujours que c'est là-haut (et il montra du doigt et de l'œil la voûte des cieux) que nous devons nous rencontrer tous, jouissant d'un éternel bonheur! »

Il semblait que cette douce voix fît résonner dans les cœurs la divine musique des anges. Un attendrissement général fut pour le jeune vicaire un triomphe qui n'eut rien d'amer.

— Il n'a pas dit un seul mot de latin, dit Marcus-Tullius Leseq, à l'un des curés; sans cela son discours ne serait pas mal.

Lorsque le jeune homme revint au chœur, M. Gausse lui prit la main et la lui serra avec une expression admirable de remerciement et de compassion, car le bon curé avait pleuré quand M. Joseph avait parlé de sa fin prochaine.

La messe fut achevée avec la même componction; les cœurs de tous les bons habitants avaient été émus; et dans l'assemblée, il y eut une jeune fille qui pleura amèrement lorsque le vicaire parla des malheurs que causaient les passions. C'était la fille de Marie, concierge du château d'Aulnay. Avant la fin de la messe, elle se trouva tellement malade, que son frère Michel fut obligé de la prendre dans ses bras, pour la transporter chez elle. Pauvre fille! bientôt elle devait revenir dans cette église pour la dernière fois, et portée par ses compagnes!

En sortant de la messe, on parla longtemps du vicaire, du prône, de la jeune fille, et chacun fit des commentaires que nous nous dispensons de raconter.

Le bon curé, suivi de son vicaire et de ses trois collègues, revint à cette salle à manger où déjà les conviés se trouvaient, et bientôt on se livra à la joie du festin. Cette joie fut un peu contenue par la mélancolie empreinte dans toutes les manières et les discours du jeune prêtre; M. Gausse, qui plaignait déjà le malheur qu'il ignorait, parut moins gai qu'à l'ordinaire. Il usa auprès de son jeune suppléant de cette affabilité douce et prévenante qu'il n'est au pouvoir de personne de rejeter, à moins qu'au lieu d'un cœur on n'ait que ce composé de veines et d'artères destiné à recevoir et à chasser le sang.

La conversation fut trop insipide pour que nous la rapportions, M. Joseph n'y ayant rien fourni, si ce n'est une ample collection de formules comme les suivantes : *oui, non, je vous suis obligé, merci, je vous remercie beaucoup, j'aurai cet honneur-là*, etc., etc.

Lorsque les curés furent partis, ainsi que la haute société d'Aulnay; lorsque M. Gausse et M. Joseph se trouvèrent seuls dans le salon éclairé par les bougies de la cheminée, et d'une table où l'on avait joué *à la mouche,* le bon curé regarda le vicaire qui, pensif et la tête inclinée, ne disait mot; il fut à lui, et lui prenant la main :

— Mon jeune ami, vous logerez ici et pas ailleurs; votre appartement est tout préparé; il est décoré avec le luxe de l'amitié et de la bonhomie qu'un vieillard tel que moi doit avoir pour attributs. Marguerite a sa chambre non loin de la vôtre, de manière que, s'il vous arrive quelque chose, elle sera à vos ordres; elle était auparavant au rez-de-chaussée afin d'être plus à portée de moi, lorsque

mes attaques de goutte viennent me faire des sommations pas trop respectueuses. *A bon entendeur demi-mot*, je sais ce qu'elles signifient; mais il y a quelques jours, Marguerite m'a fait comprendre qu'une sonnette à mon chevet était beaucoup plus sûre; elle m'en a donné de fort bonnes raisons, on peut toujours sonner et il est quelquefois difficile de se lever et d'appeler; ainsi, ajouta le curé en voyant que le jeune homme allait parler, ne craignez pas pour moi.

Il y avait dans les manières de ce bon curé une franchise qui mettait à l'aise, et qui faisait disparaître les intervalles de temps, d'âge, etc. Enfin, il était déjà l'ami de ce jeune homme, et Joseph éprouvait, malgré sa sombre misanthropie, un secret penchant pour ce vieillard aimable. Le vicaire accepta donc, mais il accepta en donnant à entendre au curé qu'il croyait lui sacrifier beaucoup et notamment sa liberté.

— Ah! mon ami, *il n'est point de belles prisons ni de laides amours*, ainsi comptez que dans cette maison vous serez dans la plus entière liberté : pas de gêne, faites ce que vous voudrez, agissez comme il vous plaira, *chacun est fils de ses œuvres*. Ménagez Marguerite!... du reste tout est à vous : jardins, maison, cœurs, tout enfin; et comme on dit : *vinaigre donné vaut mieux que miel acheté*..... non que je veuille mettre un prix à ce service : ce qui doit le faire valoir, c'est la franchise et l'amitié.

Que dire à cela? Le vicaire serra la main de son hôte et le remercia avec une chaleur et des expressions qui prouvaient que son extérieur était une glace qui couvrait un volcan.

— Jeune homme, dit Gausse avec un ton de consolation au moment où ils allaient se dire l'adieu du soir, souvenez-vous qu'*avec du temps et de la patience la feuille du mûrier devient satin*.

Ce proverbe parut agir sur Joseph qui monta pensif à son appartement.

Pour la première fois depuis longtemps, le curé se mit à réfléchir en procédant, avec Marguerite, à l'œuvre de son coucher. La gouvernante fut étonnée de la taciturnité de son maître; cependant lorsqu'il fut couché, il dit :

—Marguerite, ce jeune homme a quelque chose!...

— Oh! monsieur, bien certainement, *il y a quelque anguille sous roche*....

Un « adieu, Marguerite! » arrêta le flux qui devait suivre cette réponse. Alors la gouvernante, renfonçant ses paroles, alla se reposer de ses fatigues non loin de l'endroit où dormait le beau vicaire....

CHAPITRE III.

Traité sur les servantes. — Projets de Marguerite. — Comment le curé se débarrassa de ses prônes. — Marguerite sur une échelle. — Ce qui s'ensuit.

Oui, de toutes les servantes, je n'en excepte pas même les femmes de chambre de grandes dames qui, souvent, veillent sur les escaliers dérobés, je prétends et je soutiens que la servante qui déploie le plus de génie, c'est la servante d'un curé.

Cette assertion ne me regarde nullement, elle est prononcée entre une heure et deux de la nuit par Marguerite qui ne dort pas, aussi je la laisse prouver son dire.

Ah, grand Dieu! pensait-elle, que nous avons de mal dans *nos états!*... que de menées, que d'adresse, que de science ne faut-il pas déployer depuis le moment où l'on entre chez un curé, jusqu'au moment où l'on devient maîtresse absolue!... et que de prudence ensuite, pour ne pas trop leur faire sentir notre empire et arriver jusqu'au testament! Ne faut-il pas, de plus, se contenter de la vertu de son maître? car une gouvernante de curé ne peut se livrer aux vertus séculières du village, elle doit afficher un vernis de sainteté et de componction qui éblouisse les honnêtes gens et retienne les insolents. Ce n'est pas que... (Les idées de la servante devinrent trop compliquées pour qu'elle osât se hasarder dans ce labyrinthe.)

Mais, reprit-elle, j'ai tout accompli et je vois que ce n'est rien encore!... Le véritable chef-d'œuvre, c'est s'il arrive un vicaire, s'il est jeune, qu'il loge à la cure, à trois pas de nous, que le curé soit vieux..... c'est de savoir *ménager la chèvre et le chou*, comme dit M. Gausse : pauvre cher homme!.... Mais n'a-t-il pas soixante-dix ans, et depuis la saint Jérôme de l'année 18.... Ici Marguerite se perdit tout à fait dans ses calculs.

— Le brave homme ne peut m'en vouloir, ajouta-t-elle après bien des réflexions; et en effet, pourquoi ce vicaire vient-il? pour lui succéder dans sa cure, dans ses prérogatives, dans son casuel, dans *tout*.... dans *tout* enfin!... Marguerite caressa cette idée, et après un instant de silence, elle ajouta : Quel mal y aurait-il donc à ce que, dès à présent, j'essaye à captiver...

Un « *oui* » et le sommeil terminèrent cette discussion.

Certes, le lecteur ne voit, entre ce monologue et la garde-robe de Marguerite, aucuns rapports, aucunes coïncidences?... hé bien, il n'en est pas moins vrai que ce fut ce monologue qui fit lever la gouvernante plus tôt que d'ordinaire pour tenir un conseil sur ce que ses atours lui offraient de plus

coquet et de plus séduisant. Elle consentit à subir le supplice imposé par une paire de souliers qui lui procuraient un petit pied; elle frisa ses cheveux, arrangea son mouchoir de linon de manière à laisser des interstices, que je nommerais volontiers des *meurtrières*, qui devaient mettre à mal le vicaire. Enfin, Marguerite se serra la taille, mit un corsage à manches courtes, et résolut de soutenir les dépenses causées par ce costume sur le pied de guerre, jusqu'à ce que le cœur de monsieur Joseph fût entrepris, envahi, conquis et suppliant.

Le jeune vicaire descendit pour aller dire sa messe et revint pour déjeuner; il salua le bon curé, mais du reste ne dit pas un mot, et son œil chaste ne se leva pas une seule fois sur Marguerite, dont les ruses n'eurent aucun succès. En vain, en apportant le café, avait-elle étalé sur la manche noire du prêtre son beau bras blanc et potelé, en vain elle interpella le jeune homme pour consulter ses goûts, en vain elle fut jusqu'à le laisser manquer de pain pour obtenir un regard, le vicaire resta impassible comme le marbre d'une statue, et M. Gausse imita son silence en examinant, toutefois, le manége de Marguerite et la sévère attitude du jeune homme.

— Marguerite, dit enfin M. Gausse, *qui a bu boira*, et je sens bien que *où la chèvre est liée il faut qu'elle broute*, *mais les raisins sont trop verts*, mon enfant, *l'homme propose et Dieu dispose*, vois-tu. Crois-mois, Marguerite, *faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas*, et *courir deux lièvres à la fois*, on manque de dîner....

Marguerite fut abasourdie et déconcertée de cette tirade de proverbes; elle disparut promptement en ne pouvant répondre, mais elle jeta encore un regard sur le jeune prêtre, qui, de son côté, levant les yeux sur M. Gausse, semblait solliciter une explication.

— C'est une bonne fille, ajouta Gausse, mais vous savez, mon jeune ami, que *la caque sent toujours le hareng*, et que *la femme est un animal d'habitude*. Laissons cela, voulez-vous venir faire un tour dans la vallée?... ma sciatique est bonne personne aujourd'hui, et il y a longtemps que je ne me suis promené. Le jeune vicaire prit son chapeau, alla chercher celui de son curé, et, lui donnant son bras, ils furent examiner la beauté de site d'Aulnay.

Joseph parut s'animer à la vue de cette délicieuse vallée choisie pour sa retraite, et il fut en proie aux plus vives émotions à l'aspect de ce site admirable; il lui semblait connaître ces beaux lieux, et il en avait dans l'âme une connaissance vague comme si ses rêves lui eussent montré cet endroit, ou comme si les premiers jours de son enfance s'y fussent passés. Il déroba ces sentiments et son étonnement au curé.

Néanmoins, au bout d'une demi-heure de silence.

— On devrait être heureux ici! dit-il en soupirant. Mais cette réflexion le fit retomber dans ses rêveries, et sa figure exprima alternativement, ou la douleur profonde, ou la résignation amère. Cette préoccupation ne lui permit pas d'entendre le long discours et les proverbes du curé; ils revinrent lentement à la maison, et M. Gausse, se croyant bien écouté, vu le silence du jeune homme, continuait toujours son discours qu'il termina ainsi:

— Oui, mon ami, *ménager le vin quand le tonneau tire à sa fin, c'est s'y prendre trop tard;* il est certain que vous avez du chagrin, je n'en veux pas demander la cause: *chacun est maître de son secret*, et *confiance se donne, mais ne se prend point;* mais écoutez, mon ami, *un bon conseil vaut un œil dans la main*, n'usez pas votre âme, elle me paraît de bon aloi, vivez pour les autres si ce n'est pas pour vous, et n'imitez pas cette jeune personne qui meurt de chagrin: quoiqu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent*, la pauvre fille aimait trop, et elle n'a pu supporter la nouvelle de la mort de son soldat?

— C'est vrai, monsieur, ajouta Marguerite qui se trouvait sur le pas de la porte; depuis hier qu'elle est sortie si mal de l'église, elle a encore empiré?

Ces paroles germèrent dans l'âme du prêtre et redoublèrent les voiles sombres de son front, si bien qu'en se mettant à table, sa pâleur était tellement effrayante, que Marguerite s'écria:

— M. Joseph, vous vous trouvez mal!...

— Mon enfant, qu'avez-vous? dit le bon curé. Marguerite, verse un verre de vin de Malaga et donne-le....

— Non, je vous remercie, répondit-il; vous dites donc que cette jeune fille se meurt?...

— La pauvre enfant! elle est peut-être morte!... s'écria Marguerite.

A ce mot, le vicaire regarda la gouvernante qui rougit et baissa les yeux.

— Où est-elle? où demeure-t-elle? reprit Joseph... Il faut que j'aille la voir pour la consoler. Pauvre malheureuse! que je la plains, qu'elle doit souffrir!...

— Plus d'espoir, dit le curé, l'on a reçu la nouvelle que Robert est mort en Russie: *pierre qui roule n'amasse pas mousse*.

Des larmes vinrent sillonner les joues pâles du vicaire à ce mot *plus d'espoir*, et il lui fut impossible de manger.

Au sortir de la table, il se fit enseigner le chemin du château et il se dirigea vers l'habitation de la concierge. Le vicaire arrive, entre, voit la jeune fille sur son lit de douleur, il va s'asseoir au chevet,

lui prend sa main brûlante, sa parole expire sur ses lèvres, il fixe cette victime de l'amour, de grosses larmes roulent dans ses yeux!.... La vieille mère, le frère et une femme de jardinier, qui se trouvaient dans cette chambre, restent stupéfaits de ce tableau; le silence règne, et le vicaire ne sait que regarder Laurette et répéter :

— Pauvre enfant !... que ferais-tu sur cette terre si ton cœur est brisé, pauvre enfant !...

Après une heure, le vicaire accablé sort, et serrant la main de la vieille mère il dit :

Je reviendrai !...

L'on s'aperçut facilement que le jeune homme avait pris part à cette souffrance beaucoup plus qu'il ne le devait, et cette famille désolée resta longtemps frappée de cette visite éloquente de douleur.

A quelques jours de là, le curé voyant qu'au total son vicaire *n'était pas si diable qu'il paraissait noir* (ce sont ses propres expressions), et son premier prône surtout lui revenant beaucoup, parce qu'il n'y avait trouvé ni fanatisme, ni hypocrisie; comme ils étaient assis à côté l'un de l'autre dans le salon, un samedi soir au sortir du souper, il entama ainsi la conversation et hasarda les propositions suivantes:

— Écoutez, M. Joseph, il faut maintenant nous partager notre besogne, *les bons comptes font les bons amis*, comme vous savez. Je vous dirai donc, qu'étant infirme, j'espère que vous voudrez bien vous charger des courses dans le village, des secours à remettre aux malheureux, des consolations à donner, des malades à assister ?

— Monsieur, répondit le jeune homme, ce sont les plus beaux priviléges des ministres du Seigneur, et si vous me les cédez, j'en serai reconnaissant.

Le curé enchanté de la docilité de M. Joseph continua ainsi :

— *Qui parle bien ne saurait trop parler !* Mon cher vicaire, votre prône *non préparé* m'a d'autant plus séduit qu'il a fait effet sur mes ouailles, et vous avez une si grande facilité, que je ne vois aucune peine pour vous à vous charger aussi des sermons?...

Ici, il regarda le vicaire avec une espèce d'anxiété.

— M. le curé, vos paroissiens regretteront de ne plus entendre la voix de leur digne pasteur, mais je peux vous répondre qu'ils trouveront en moi votre zèle pour leur éviter les malheurs qu'entraînent les vices.

— Mon jeune ami, reprit Gausse en hésitant visiblement, j'ai encore une chose à vous dire : je me fais vieux! soit faiblesse, soit chagrin de voir mourir ces pauvres gens que j'aime, et avec lesquels j'ai vécu si long temps, les enterrements me font mal. N'allez pas croire, mon ami, que me trouvant près de la mort, j'aime mieux être dos à dos avec elle que face à face, non, Dieu m'est témoin que je suis résigné! d'ailleurs puisque je suis né, ne faut-il pas mourir?.... Mais les baptêmes, les naissances me vont mieux, mes repas n'en souffrent point, et vous qui êtes jeune, courageux, vous qui ne connaissez personne ici, alors...

— Oui, monsieur, les enterrements me conviennent, la mort me plaît mieux que la vie; une naissance, un mariage, m'attristent, et je souris à la tombe. Qu'est-ce, M. Gausse, qu'est-ce que la mort en comparaison de la vie?... Vivre c'est souffrir !... mais....

— Mais la réalité vaut mieux que l'espoir, reprit vivement et gaiement le curé, qui voulait détourner le cours des idées tristes du jeune homme; mon ami ajouta-t-il, tâchez d'être heureux avec un vieillard qui vous aime (ces paroles étaient affectueuses et il cherchait la main du vicaire); et souvenez-vous *que le temps est un grand maître.*

Le ton du bon curé alla au cœur de Joseph, et son âme de feu exprima avec chaleur sa reconnaissance pour le tendre intérêt que M. Gausse prenait à lui.

Ainsi se termina la conversation où le curé fit accepter à son vicaire les charges dont il se démettait avec tant de bonheur.

Le surlendemain de ces arrangements, plusieurs voitures de meubles arrivèrent à Aulnay pour M. Joseph; l'élégance simple et noble de tout ce qui lui appartenait fut remarquée par Marguerite. — Le vicaire paya généreusement les hommes qui procédèrent à l'arrangement de ses appartements, et la curieuse gouvernante profita de cette circonstance pour examiner tout ce qui composait le mobilier du jeune ecclésiastique. Elle vit bien des choses dont elle ignorait l'usage et qui lui fournirent la matière de bien des commentaires.

Lorsque tout fut mis en place, que la chambre et les deux cabinets de M. Joseph furent meublés avec une recherche qui passa pour de la somptuosité dans l'esprit de Marguerite, elle fut très-surprise en entendant le vicaire l'appeler; elle se rendit dans son cabinet. Il serait impossible de confier au papier toutes les réflexions, les espérances, les craintes qui se pressèrent dans l'âme de Marguerite; elle s'avança, rouge, palpitante, timide, et demanda d'une voix doucement tendre et entrecoupée :

— Monsieur, que me voulez-vous?...

— Marguerite, dit le vicaire, d'après le caractère de M. Gausse, je vois qu'il me serait impossible de lui faire entendre raison sur certaines choses....

La gouvernante s'avança contre le prêtre, et lui répondit un : « Eh! bien?... » dont l'expression

amoureuse aurait éclairé tout autre que le chaste Joseph.

— Eh bien! Marguerite, nous devons alors nous arranger ensemble.... et....

— Monsieur, interrompit la coquette Marguerite, je ne croyais pas que vous auriez pensé si promptement à ces choses-là !....

En fidèle historien, je dois dire que la gouvernante, en prononçant ces paroles, jetait un rapide regard sur le cabinet, et, ne le voyant garni que d'une bibliothèque, d'un vaste bureau et d'un seul fauteuil, occupé par le jeune homme, une réflexion toute féminine se glissait dans son esprit. Un chevalet de peintre excita son imagination vagabonde, et elle se dit : A quoi, diable, cela peut-il servir?...

— Comment, Marguerite ! c'est la première pensée que j'ai eue, lorsque M. Gausse m'a offert sa maison....

— Vraiment, monsieur? Et la servante se groupa encore plus près du vicaire, qu'elle regarda d'un air tout à fait jésuitique.

Pauvre Marguerite! c'est ici que ton illusion va cesser.

— Ainsi, reprit Joseph, j'ai moi-même fixé la somme....

— Ah! monsieur! vous avez une bien mauvaise opinion de moi : une servante de curé peut être aimable...

A ce ton, à ces paroles, le vicaire leva la tête, aussitôt Marguerite baisse les yeux d'un air modeste, et laisse le jeune homme indécis. L'instant de silence qui s'ensuivit fut encore un moment d'ivresse pour la gouvernante. Et j'observerai que quinze jours de réflexion, d'attaques et de désirs, suffisaient bien pour avoir rempli la coupe de l'espérance que Marguerite buvait à longs traits. Qu'on juge de sa surprise, et de son dépit, quand les paroles suivantes la firent descendre du trône qu'elle occupait.

— J'ai cru, Marguerite, continua M. Joseph d'une voix qui parut sévère à la pauvre servante, j'ai cru qu'une somme de deux mille francs serait une somme suffisante pour dédommager chaque année M. Gausse des frais que doivent causer mon logement, ma nourriture, etc. Tenez, Marguerite, les voici, car M. Gausse ne voudrait pas entendre parler de cela...

Les deux mille francs que le vicaire mit sur son bureau ne paraissaient pas valoir quinze sous à la gouvernante, et malgré l'intérêt qu'elle portait à l'argent, une somme plus forte n'eût rien été pour elle en ce moment.

— Mais, ajouta Joseph, je vous supplie d'une chose, Marguerite : c'est de ne jamais me parler, et de ne point interrompre mes méditations. Je connais l'heure du déjeuner et du dîner, je me ferai rarement attendre; ainsi, sous aucun prétexte n'entrez chez moi et ne me dérangez... sinon, je serais forcé de quitter cette maison. Le matin, vous ferez ma chambre. Voilà tout ce que je réclame de vous; allez !...

Marguerite sortit accablée et les larmes aux yeux. Ordinairement une femme passe à une haine bien prononcée, lorsque ses batteries n'ont pas foudroyé l'ennemi; mais le vicaire ne pouvait pas inspirer de haine à Marguerite... Il paraissait malheureux!

Cruellement *désappointée*, elle courut verser sa douleur dans le sein de M. Gausse, et lui raconta l'étrange conduite et les étranges recommandations de son vicaire. M. Gausse, pétri de l'argile la plus douce et la plus rare qui soit au monde, compatissait à tous les chagrins, mais il y compatissait par des proverbes; aussi, lorsque Marguerite eut fini sa longue litanie, le bon curé lui dit, en mouchant la lumière :

Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe; au total, Marguerite, *ce n'est jamais que de la poudre tirée aux moineaux*, et tu as heureusement *plus d'une corde à ton arc.*

Il devint évident que le vicaire n'était pas un homme ordinaire : pendant quelques jours, la gouvernante fut triste, morose, mais enfin, elle prit son parti, et ne regarda plus le vicaire que comme un être supérieur qui n'avait aucun rapport avec les servantes de curé. Tout son amour en déroute se convertit en une curiosité, mais une curiosité!... mille fois plus *pommée* que celle d'Ève, s'il est permis à un bachelier ès-lettres de se servir d'un terme aussi hasardé.

Le vicaire ne dévia pas de ce qu'il avait prononcé : il fut dans la maison sans y être, et vaqua à ses occupations sacerdotales, avec la ponctualité de l'aiguille qui parcourt un cadran; le curé Gausse s'habitua à la vie de ce personnage mystérieux, en ce qu'il ne retrancha rien de ses habitudes, qu'il agit comme à l'ordinaire, et que le vicaire ôta au bon curé, comme nous l'avons dit, toutes les obligations qui le gênaient.

Cependant, le vicaire était toujours l'objet des perpétuelles conversations du village, à commencer par Marguerite, qui, bavarde par vocation, jasait avec le plus de monde qu'elle pouvait attraper.

— J'en reviens toujours à penser, disait-elle à M. Gravadel, qu'un jeune homme qui ne mange ni ne parle, ni ne.... (Ici, Marguerite baissait les yeux, confuse, soit de son intempérance de langue, soit de ses espérances déçues) n'est pas un *jeune homme naturel*, ajoutait-elle.

Le pauvre maire n'eût jamais compris ces réticences, alors même que Marguerite les eût rendues plus sensibles, car jamais imagination ne se trouva aussi paisible que celle de l'honnête Gravadel.

Tous ces caquets se faisaient à petit bruit, le bon curé n'aimait pas les bavardages extérieurs, cela lui donnait des inquiétudes; *trop parler nuit, comme trop gratter cuit,* disait-il souvent à Marguerite; aussi cette dernière avait-elle soin de tout faire marcher comme à l'ordinaire, afin que son maître ne s'aperçût de rien. Malgré tous les soins qu'elle prenait, les paroles qu'elle disait, Marguerite avait encore le temps de penser; c'était une fille unique que cette Marguerite! Pour preuve de ce que j'avance, elle médita une réconciliation avec Marcus-Tullius Leseq, dont elle prévit que l'intelligence lui serait utile dans les découvertes à faire sur le vicaire; car, disait-elle en elle-même :

— *Faut que tout cela ait une fin.*

En foi de quoi, elle entama les premières négociations qui consistaient à saluer le maître d'école avec plus d'attention, et à lui demander des nouvelles de sa santé.

Le bon curé Gausse, suivant toujours les impulsions données par sa gouvernante, se préparait, sans s'en douter, à voir Leseq plus favorablement : cependant, tout en soignant bien son existence, ce brave homme était plus rêveur que de coutume, la rareté des proverbes faisait voir à Marguerite que son maître était fortement dominé par la pensée (chose inouie!).

M. Joseph, fidèle à ses promesses, parcourait les chaumières, secourait les malheureux, avait été revoir la jeune Laurette, qui était dans un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Enfin, le vicaire était regardé dans le village comme une seconde providence. Il se trouvait aux heures du repas du curé; quelquefois il restait le soir avec lui; mais une indifférence de la vie se montrait toujours dans ses moindres actions, dans ses moindres gestes; le sourire n'effleurait point ses lèvres; son œil n'exprimait que l'infortune; sa voix était sombre, la parole la plus innocente le faisait souvent tressaillir; mais aucune plainte ne sortait de sa bouche, et cette résignation perçait l'âme du bon curé, qui se voyait forcé de se taire, au lieu de consoler le jeune homme.

— *Qui marche à tâtons, heurte presque toujours,* concluait ce bon homme, qui, au besoin, inventait des proverbes; donc, tant qu'il ne me dira pas ses peines, il ne faut pas essayer de les adoucir.

Un nouvel incident vint mettre le comble à la curiosité et aux bavardages sur M. Joseph : cet incident jeta même un vernis sur sa conduite, qui donna lieu aux plus graves réflexions, comme nous le verrons bientôt.

Marguerite découvrit, *par hasard,* que, bien que M. Joseph restât des journées entières renfermé chez lui, il veillait encore une partie des nuits. Un soir Marguerite, ne pouvant résister à sa curiosité, dressa une échelle à côté de la croisée de son cabinet, et, regardant par les intervalles de la jalousie, elle eut la constance de suivre M. Joseph dans toutes ses opérations. Elle le vit assis sur son fauteuil, l'œil fixé sur un objet qu'elle ne put distinguer, à son grand déplaisir : la gouvernante, étonnée d'une attitude si constante, se fatigua de la sienne et fut obligée de descendre de son échelle; de quart d'heure en quart d'heure, elle remontait avec une ténacité vraiment héroïque, si nous considérons la position périlleuse d'une grosse gouvernante sur une faible échelle. Le vicaire était toujours immobile comme une statue. Enfin, au quatrième voyage elle tressaillit en apercevant le jeune homme lever ses mains et ses yeux au ciel, s'approcher de la table, et écrire avec une vitesse incroyable. Il parlait... Marguerite risqua une chute en cherchant à coller son oreille contre la fenêtre, mais ce fut en vain, la fenêtre était trop bien close pour qu'elle pût entendre quelque chose. Le jeune homme paraissait oppressé, des larmes coulaient de ses yeux; bientôt il se leva, essaya de lire, essaya de prier, mais un charme invincible le faisait toujours revenir à sa contemplation première. Marguerite leva à la fin le siége, c'est-à-dire qu'elle emporta son échelle; il était une heure du matin et le vicaire ne paraissait pas encore vouloir se coucher.

Marguerite, le lendemain, commença par apprendre à M. Gausse cette circonstance majeure. M. Gausse et elle causèrent une journée tout entière là-dessus, et M. Gausse finit par conclure que *chacun était fils de ses œuvres.* Marguerite, voyant que tout avait été tellement approfondi avec son maître dans cette journée, qu'il était impossible de reparler encore le lendemain sur ce sujet, pensa que la curiosité du village lui procurerait encore les douceurs des répétitions : elle se transporta donc, sous un vain prétexte, chez madame Gravadel, et son air de mystère y attira sur-le-champ quelques habitués du cercle qui virent que Marguerite apportait du butin.

— Enfin, oui, disait-elle, en frappant le comptoir avec sa clef, ce n'est pas que je lui en veuille, au moins, mais je dis, je soutiens, je répète et vous conviendrez avec moi, que la vie de ce jeune homme est dominée par quelque chose de bien déplorable, bien intéressant, ou bien criminel peut-être!... Et elle prononça ces derniers mots lentement et à voix basse!...

— Ah! répondit Tullius, se hasardant à poser la main sur le bras de Marguerite, ce qui faisait présumer que les négociations étaient toujours en vi-

gueur ; celui qui ne sait pas le latin a toujours quelque chose à se reprocher !...

— Cela vous plaît à dire, interrompit Gravadel, mais moi qui n'en sais pas une once, cela ne m'empêche pas d'être honnête homme, aussi vrai que vous êtes honnête fille, mademoiselle Marguerite...

— Allez, M. Gravadel, j'aime mieux vous croire que de le prouver. *Lis sub judice adhuc est.*

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Gravadel en colère.

— Que cela n'a point besoin de preuves, repartit promptement le maître d'école ; cela n'empêche pas que si j'étais maire ou juge de paix, je saurais si quelque chose de coupable ne cause pas sa tristesse...

— *A cause qu'*un homme est sérieux, reprit le maire, est-ce une raison pour en induire pis que pendre? S'il veille, il lui faut de la bougie, je n'y vois que cela. Il a fort bien su me parler, l'autre jour, pour me prier d'acquitter les malheureux du village, *à cause qu'*il m'en a remboursé plus de trente articles, parmi lesquels il y en avait d'assez considérables, ma foi, je croyais bien les perdre, et, voyez-vous, un prêtre qui a de l'humanité, qui ne vous fait rien perdre, le commerce qui va, la charité, la bienfaisance... Voyez-vous... enfin... c'est clair...

— Je suis parfaitement de l'avis de M. le maire, dit Leseq, *amen* donc ! car si le vicaire est riche, s'il fait du bien, *errare humanum est :* prenez que je me suis trompé.

Marguerite essaya en vain de ramener la conversation à laquelle l'*amen* de Leseq avait donné l'extrême-onction, elle eut la douleur de voir que cet *amen* prévalut. En effet, la séance fut levée par le fait de la disparition de tous les membres qui la composaient ; elle reprit alors le chemin de la maison, méditant sur la brièveté des paroles et la durée du silence.

En attendant les recherches que Leseq avait proposées, comme aucun autre objet ne venait alimenter la curiosité du village, elle restait toujours sur le vicaire. Ses beaux cheveux bouclés, ses yeux si noirs dont le feu était souvent tempéré par la douleur, sa démarche noble, ses mouvements gracieux, sont des avantages qui intéressent, même au village, et qui le faisaient remarquer. Chaque fois qu'il sortait, les femmes venaient sur leur porte en avertissant les autres par ces mots :

— Voilà le vicaire, voilà le vicaire ! Et tout le monde accourait, et tout le monde regardait passer le mélancolique jeune homme !...

CHAPITRE IV.

La marquise. — Laurette. — Mort d'une Amante. — Toujours le vicaire.

Pendant que ces petits événements occupaient tous les esprits, et étaient, pour le village, des choses de la plus haute importance, une calèche élégante, attelée de deux beaux chevaux, roulait sur la route d'A..... y à Aulnay-le-Vicomte, et entraînait la marquise de Rosann vers son château.

Comme elle n'en est plus qu'à une lieue, il devient urgent de donner une idée de son caractère et de celui de son mari.

Madame de Rosann était une femme de trente-huit ans, mais en voyant sa taille svelte, sa figure encore séduisante, ses cheveux noirs et son teint blanc, les hommes et même les femmes se trompaient sur son âge. De tout temps son esprit, sa bonté, firent oublier qu'elle était belle. Madame de Rosann portait sur son visage une douce expression, ses lèvres formaient un fin sourire, ses yeux avaient une éloquence qui annonçaient une âme tendre, une âme excellente, contenant et cette mobilité de pensée et cette exquise chaleur de sentiment qui sont quelquefois la source de bien des peines ! Sans être vive, inconséquente ni légère, elle était entraînée vers les êtres doués de qualités brillantes, elle obéissait à l'enthousiasme qu'ils inspirent; enfin cette pente irrésistible que la nature imprime à la femme, cet admirable désir de plaire, de rendre heureux, cette sensibilité touchante se déployaient chez elle au dernier point; et si depuis son mariage elle avait su dompter cette tendance de son cœur, ce fut, soit par l'estime qu'elle portait à son mari, soit parce qu'elle ne rencontra pas des âmes susceptibles de répondre à l'*idéal* qu'elle s'était formé de la beauté.

Elle arrivait donc, jeune de cœur, vers quarante ans ; c'est-à-dire, à l'âge où les passions des femmes acquièrent leur dernier degré d'intensité. Elle aimait la méditation, et les larmes qu'elle répandait quelquefois en secret donnaient beaucoup à penser.

Sa jeunesse fut malheureuse, elle devint orpheline en naissant; sa mère, déjà veuve, mourut en lui donnant le jour, et la tante qui prit soin de son enfance avait un caractère froid, acariâtre et minutieux, qui contrastait singulièrement avec l'âme de sa jeune nièce. On peut donc croire que les qualités de la marquise furent en quelque sorte la conséquence de l'espèce de rigueur monastique que sa tante déploya dans son éducation ; car il est bien certain que les enfants ne prennent jamais les défauts de ceux qui les élèvent.

Cette tante, janséniste outrée, n'y voyait pas bien

clair, malgré les lunettes qui lui servaient à lire les ouvrages sur *la grâce,* et Joséphine de Vaucelle, sa tendre pupille, lut quelquefois toute autre chose que le père Quesnel et les œuvres d'Arnaud.

Une fille dévote n'est pas censée se connaître aux détails qu'entraîne la naissance d'un enfant; aussi, lorsqu'elle se trouva chargée de sa nièce, la confia-t-elle à une nourrice pour ne la reprendre que lorsque la pauvre petite fut en état de se tenir tranquille sur une chaise.

Alors les seuls plaisirs de cette malheureuse enfant consistaient, au dehors, dans les pompes de l'église, et à la maison dans les soins qu'elle prenait pour ne pas embarrasser *mademoiselle Ursule de Karadeuc.* C'était un crime de déranger l'inviolable disposition de son chapelet, de ses livres, de sa tabatière, et en général de tous les meubles de sa chambre; il fallait caresser le petit doguin et ne jamais le contrarier; elle devait doucement évacuer l'appartement de Mlle de Karadeuc aussitôt que certains ecclésiastiques y entraient : elle parvint à cette connaissance en observant la mauvaise humeur qui l'accablait lorsqu'elle resta les premières fois. Il fallait encore écouter toujours en silence, et ne jamais se hasarder à attirer l'attention des abbés, en jouant avec leur canne ou leur chapeau; mais surtout, il fallait ne pas détourner les sucreries, les massepains et les confitures qui leur étaient destinés; ce dernier crime ne pouvait être surpassé que par le crime capital de regarder par les trous des serrures.

Au milieu de cette contrainte la pauvre Joséphine, passive et réservée, contracta une douceur d'ange qui couvrait une âme de feu. Dans cette solitude et dans cette ignorance, les belles qualités de son cœur grandirent comme ses défauts, et les méditations de cette âme naïve ne furent dirigées par personne. Enfin, cette belle enfant n'étant connue ni de sa tante, ni de ceux qui, habitués à son timide silence, le prenaient pour de la nullité d'esprit, elle dut être surprise et heureuse lorsqu'un être aimable, devinant son mérite, sut le lui révéler avec adresse!..... de là les malheurs qui, dans cette occurrence, ne manquent jamais de fondre sur les jeunes personnes livrées à elles-mêmes.

La sévérité de sa tante lui rendait chère sa pauvre nourrice d'Aulnay, qui l'aimait comme une mère, et lui en avait prodigué les soins; aussi Joséphine était-elle bien reconnaissante. C'était pour elle une grande fête, lorsque sa tante, gagnée par une conduite exemplaire, lui permettait d'aller passer quelque temps à la chaumière de sa nourrice. Mademoiselle de Karadeuc, ayant souvent des *extases,* accorda souvent cette permission à mesure que Joséphine avançait en âge.

Tous les souvenirs de la jeunesse de la marquise se rattachaient donc au village d'Aulnay-le-Vicomte et le lui rendaient cher; aussi, lorsque la mort de sa tante lui permit de se marier, au lieu d'aller régner dans un couvent d'Allemagne où les intrigues de Mlle de Karadeuc devaient la placer, Joséphine de Vaucelle ressentit une grande joie en devenant, à vingt ans, maîtresse de la terre d'Aulnay, l'une des possessions de son mari.

Le marquis de Rosann était entré au service à l'âge de vingt ans, en obtenant la survivance du régiment de son père. L'état de paix dans lequel se trouvait la France lui permit de suivre le tourbillon de la cour : il joua, eut des maîtresses, fit des dettes, battit ses créanciers, creva ses chevaux, conduisit et brisa des voitures, suivit toutes les intrigues, en un mot, réalisa toutes les idées que l'on se forme d'un jeune marquis français. A travers ces vices du temps, le jeune de Rosann avait du courage, de l'honneur, et cette passion *du chevaleresque* qui constitue le caractère de la nation française. Bref, émigrant par mode, rentrant en France par bravoure, il se trouva à quarante ans, ayant traversé les orages de la vie et de la politique, et, devenu sage, il comprit alors en quoi consistait le bonheur.

Par l'effet des événements qui procurèrent à Leseq la faculté de prendre le glorieux nom de Tullius, le marquis, autrefois seigneur d'Aulnay, n'en était plus que le protecteur; ce fut dans cette terre que le ci-devant marquis de Rosann, heureux d'avoir conservé sa fortune dans le grand naufrage nobiliaire, se retira pour réfléchir à sa vie future. Alors, il jeta les yeux autour de lui pour chercher une femme qui, tout en ne le faisant pas déroger, eût assez de qualités solides, de douceur et d'amabilité pour assurer le bonheur de la seconde moitié de sa vie.

En ce moment, Joséphine de Vaucelle, ayant perdu sa tante, et laissé l'administration de ses biens à un homme d'affaires, s'était réfugiée chez sa nourrice, dont la chaumière lui présentait un asile contre les persécutions. M. de Rosann vit cette jeune orpheline : elle avait sur le visage une expression de mélancolie que le marquis attribuait à la manière dont elle fut élevée, et il pensa, dès ce moment, à compenser les privations de la jeunesse de Joséphine, par un bonheur continu dont ils goûteraient ensemble les charmes. La jeune fille apparut au marquis décorée de tout le lustre des vertus, et personne ne pouvait détruire cette idée, en révélant la faute de Joséphine, car personne n'en était instruit, et nul, en la voyant, n'aurait imaginé qu'à quinze ans elle avait cru aimer, et qu'elle fût trompée par les premiers avis des sens.

Joséphine n'était heureuse qu'avec sa nourrice; et, par la manière dont Marie compatissait aux peines de sa fille de lait, on eût dit qu'elle était

instruite des secrets importants qui causaient les larmes de la jeune fille. Quoi qu'il en soit, la beauté de Joséphine, et avant tout, son heureux caractère séduisirent M. de Rosann : les soins qu'il prodigua, les hommages qu'il offrit, ses attentions furent reçues d'abord avec indifférence, puis avec le sourire de l'amitié. Enfin, reconnaissant dans le marquis quelques-unes des qualités dont elle était idolâtre, mademoiselle de Vaucelle consentit à l'épouser, en ne le regardant que comme un ami véritable. On voyait que, le cœur de cette jeune fille ayant déjà été entraîné, détrompé, elle considérait cette union comme un port de refuge pour une âme qui n'avait pas encore rencontré et qui désespérait de trouver l'être qui devait lui plaire. Ils furent mariés en secret, et cette cérémonie touchante, célébrée au milieu de la nuit, dans la chapelle ruinée du château, fit verser bien des larmes à la jeune fiancée : mais depuis son mariage sa mélancolie cessa par degrés, ne parut que par instants, et elle finit par mettre tous ses soins à rendre heureux le marquis de Rosann.

Marie, ayant toujours refusé de suivre la marquise, n'eut d'autre ambition que d'être concierge au château d'Aulnay, où elle voulait mourir au service de sa fille de lait.

Ce château était à dix minutes de chemin d'Aulnay-le-Vicomte; une belle avenue de quatre rangs d'arbres conduisait à une énorme grille de fer, de chaque côté de laquelle étaient deux jolis bâtiments en briques. L'un formait l'habitation de Marie, l'autre celle des jardiniers.

A cette porte commençait une longue prairie terminée par le château, dont la vue embrassait tout le village. Par la seconde façade, on jouissait de l'aspect des jardins anglais, du parc, des bois du domaine, et des ruines romantiques de l'ancien castel situé sur un petit lac. Toutes ces circonstances contribuaient à rendre ce séjour délicieux. Le château moderne avait été bâti par le père du marquis : il se trouvait assez grand pour recevoir des amis, et pas assez vaste pour devenir triste dans la solitude.

Comme je l'ai déjà dit, cette terre rappelait trop de souvenirs à la marquise, pour qu'elle manquât de venir l'habiter dans la belle saison ; quant au marquis, il s'y rendait lorsque ses affaires le lui permettaient.

Cinq heures sonnaient à l'horloge de la paroisse : en ce moment, Marie était assise au pied du lit de sa fille. Les chagrins, encore plus que l'âge, ont vieilli cette pauvre nourrice; ses cheveux sont tout blancs, et des rides nombreuses sillonnent son visage. Ses lunettes sur le nez, elle s'imagine tricoter un bas bleu à large bord blanc qu'elle tient dans ses mains, mais à chaque minute, ses yeux sont levés sur sa fille, elle soupire, et de grosses larmes tombent sur son ouvrage. Quoique la fièvre de Laurette vienne de cesser, un reste de délire se promène encore dans son imagination affaiblie. Elle croit voir celui qu'elle aime, ses yeux s'animent d'une flamme renaissante et elle dit :

— Robert, attends-moi, nous allons ensemble aller cueillir des fleurs à ma mère....

Puis elle se tait, mais bientôt retombant dans d'autres souvenirs, elle tourne sa tête du côté de sa mère.

— Vois-tu, reprend-elle en élevant ses bras vers la croisée, vois-tu, ma mère?.. il part!... il me fait son dernier signe de main! ses yeux me disent qu'il m'aime.. qu'il ne m'oubliera pas... Pauvre Robert! quand te reverrai-je?...

— Lui! et toujours lui! murmura Marie, en fixant les colonnes torses de sa table vermoulue.

— Ma mère, dis-moi qu'il n'est pas mort? s'écria la jeune fille d'un ton de voix déchirant; ou bien, ajouta-t-elle d'un accent plus déchirant encore, si c'est vrai.... je vais te rejoindre, mon Robert!

La vieille mère tressaille, pâlit, regarde autour d'elle avec frayeur.

— Michel ne revient pas du château! Et elle prononça ces mots d'une voix chevrotante qui annonçait combien elle redoutait la solitude auprès de sa fille mourante.

Laurette, retombant sur son lit, paraissait dominée par un profond accablement; tout à coup des hennissements de chevaux, le bruit du roulement de deux voitures, les cris des cochers, se font entendre et interrompent le silence de l'avenue. Marie reconnaît l'équipage de la marquise, et descend les trois marches de sa maison; d'une main décharnée et tremblante elle ouvre la grille, après de longs efforts, elle conduit péniblement chaque côté de cette lourde porte qui crie sur des gonds; son visage s'anime à l'aspect de sa maîtresse, elle essaye de sourire, mais on devine que le chagrin est l'expression habituelle de sa physionomie.

La marquise, apercevant la tristesse de Marie, fit signe d'arrêter.

— Bonne nourrice, dit-elle, comment va ta fille!

Les larmes de Marie répondent pour elle.

La marquise, attendrie, craint de faire une seconde question, et regarde avec inquiétude Michel, son frère de lait, qui venait d'accourir au bruit des voitures; celui-ci la comprenant fait un mouvement de tête qui signifie que sa sœur vit encore, mais ses yeux levés au ciel indiquent en même temps que de là seulement peut venir du secours.

—Viens me dire tes chagrins, bonne marie, viens, dit la marquise.

— Hélas! ma chère maîtresse, je ne peux, ma pauvre fille se meurt; et, jusqu'à son dernier moment, ne faut-il pas que je voie ou son sourire ou ses pleurs! ne faut-il pas que j'entende ses paroles et même ses soupirs!..... Mourir à vingt ans, ajouta cette triste mère, et mourir de chagrin pour avoir trop aimé! ô Laurette!... Et, son tablier sur ses yeux, ne pouvant retenir les sanglots qui l'étouffaient, Marie, le dos voûté, la tête penchée, remonta les marches de sa maison et disparut.

— Qu'il est douloureux de voir pleurer une mère! dit la marquise; Michel, viens ce soir que j'entende au moins parler de Marie. Et l'équipage entraîna madame de Rosann, que cette scène avait violemment émue.

En entrant dans ses appartements elle s'attendrit en voyant les fleurs fraîches qui décorent les jardinières: celles qu'elle préfère ont été placées dans sa chambre. Partout, et dans les plus petites choses, on a étudié ses goûts, donc la volonté de Marie a dirigé les travaux de Michel. —Qui m'aimera comme ma nourrice quand elle ne sera plus? se demanda-t-elle.

L'air était si calme qu'il ne pouvait agiter les rideaux les plus légers; le jour qui fuyait, la cloche qui sonnait la prière du soir, cette jeune fille mourante, tout portait à la mélancolie, et la marquise s'y abandonna.

Assise devant la fenêtre, elle contemplait le ciel, lorsque Michel arriva dans sa chambre. Madame de Rosann lui sourit avec une expression touchante où le malheur de Marie se peignait, et du doigt elle lui indiqua un siége.

Michel donne à madame de Rosann tous les détails qu'elle désire sur les événements qui ont aggravé si promptement les souffrances de Laurette.

— Ah! madame, Robert au fond de cette Sibérie a dû regretter plus d'une fois les fleurs et les beaux espaliers d'Aulnay.

— Il est donc mort? s'écria la marquise.

— Hélas! oui, madame, nous l'avons appris bien brusquement par une lettre du ministère de la guerre. La vieille mère de Robert, croyant que c'était une bonne nouvelle, s'était empressée de la donner à lire à cette pauvre Laurette. C'etait même la veille de l'arrivée de notre vicaire. Ce fut le coup de la mort pour ma pauvre sœur. Faut convenir que ce Robert était bien aimable, aussi! il passait pour votre meilleur jardinier, ma foi! eh bien, il est mort sans avoir revu Laurette!...

— Il est donc vrai, dit la marquise, le malheur est dans toutes les classes, et les passions dans tous les cœurs! Des larmes coulèrent de ses yeux, et ces larmes paraissaient avoir deux sources: Laurette et elle-même.

— Mais, Michel, vous avez parlé d'un vicaire, le bon curé Gausse serait-il dangereusement malade?

— Non, madame, mais....

Comme Michel allait expliquer son mais, il s'entendit appeler du bout de la prairie; craignant que sa mère n'eût besoin de lui, il fit, d'un air embarrassé, quelques révérences bien gauches à la marquise, heurta la porte en se reculant, et sortit de la chambre.

Ce que Michel venait de dire du vicaire avait éveillé l'attention de madame de Rosann; il semblait que le sort voulût que cet être excitât le même sentiment de curiosité et d'intérêt chez tous ceux qui en entendaient parler. Elle chercha à s'expliquer pourquoi un vicaire était venu, puisque M. Gausse se portait bien, car elle ne connaissait ni les souhaits de M. Gausse, ni les besoins du village: mais, comme un vicaire et surtout un vicaire de campagne était un objet très-peu important pour elle, selon l'admirable coutume de son sexe, elle ne s'en occupa pas longtemps, et au bout de dix minutes elle n'y pensait plus. Ce qui l'inquiéta davantage ce fut la pauvre Laurette, dont le sort touchait son âme; elle l'avait vue naître, élever, elle avait suivi chaque année les progrès de sa beauté, les développements de son esprit et de son cœur. Des présents souvent répétés, des confidences que l'affabilité de la marquise avait sollicitées et encouragées, tout cela attacha madame de Rosann à la seule fille de sa nourrice.

La marquise, après avoir arrangé le mariage de Laurette et de Robert, devait doter Laurette; la noce se serait faite au château. C'était encore elle qui avait fait les démarches pour tâcher d'exempter Robert, lors de son départ pour l'armée; mais comme le nom de Rosann n'avait pas beaucoup de crédit sous Bonaparte, et que Robert n'avait aucune bonne excuse à donner pour être dispensé de servir, puisqu'il était beau, grand et bien fait, si madame de Rosann ne réussit pas dans cette affaire, du moins elle consola Laurette du départ de son bien-aimé et lui donna souvent des espérances qui, par la suite, devinrent bien funestes à la pauvre fille.

Madame de Rosann se rappelle toutes ces circonstances, elle craint que la disparition de Michel n'ait eu des causes graves; s'étant reposée quelques heures de la fatigue du voyage, elle ne voulut pas se coucher avant d'avoir vu la jeune fille; si cette visite est pénible pour elle, elle songe qu'elle va faire plaisir à sa nourrice et peut-être à Laurette. Elle s'achemine donc vers la prairie qui sépare son château du pavillon de Marie.

Bien que la lune éclairât la campagne de sa lumière bleuâtre, de gros nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et annonçaient un orage prochain, ainsi

que la chaleur terrible qui se faisait sentir, malgré la soirée déjà avancée.

— L'orage qui se prépare va peut-être détruire Laurette? pense Mme de Rosann : ce pressentiment la remplit de crainte, elle approche, elle arrive, elle n'entend rien : ce fatal silence redouble son effroi; la porte est ouverte, elle monte lentement, sa respiration est gênée, on dirait qu'elle appréhende de rompre ce silence qu'elle croit le silence de la mort. Sa marche n'a produit aucun bruit, elle est dans la chambre funèbre, personne ne l'a vue ni entendue.

Le vieille mère, le visage dans ses mains, n'ose regarder sa chère fille, Michel pleure, la mourante cherche à se rattacher à la vie en essayant encore de faire quelques mouvements. La marquise a à peine entrevu tout cela, elle est tout entière dans la contemplation d'un être qui, par sa voix touchante et harmonieuse, tâche d'adoucir les peines d'un pareil moment!...

La vue faible de Laurette ne peut plus soutenir que la lueur d'une lampe posée sur une table, derrière son lit; mais les rayons de la lune arrivent à travers les carreaux de la fenêtre, et cette teinte pâle, combinée avec celle de la lampe rougeâtre, éclaire lugubrement cette chambre et imprime une expression sinistre à toutes les personnes, à tous les objets qui y sont.

Au milieu de la mère désolée, du frère immobile et de la mourante, est un homme d'une belle stature; il est enveloppé d'une soutane noire qui ajoute à son attitude imposante cette espèce de majesté qui résulte d'un large et simple vêtement; ce jeune homme, M. Joseph enfin, a le visage tourné vers Laurette, et, sur ce visage, la douce pitié, la plainte humaine, la consolation divine apparaissent et le font resplendir; cet homme semble, au milieu de ce groupe de douleur, un envoyé céleste qui tout à la fois souffre de ce spectacle et apporte l'espérance.

C'est ce tableau offert par le vicaire qui retient la marquise immobile et presque stupéfaite sur le haut de l'escalier.

En apercevant cette figure exaltée, noble, douce et qui garde l'empreinte d'une profonde mélancolie, la marquise a senti son cœur se troubler, ses yeux ont éprouvé la sensation de l'éclair d'une tempête, et une force sympathique, un attrait invincible lui a fait oublier Laurette mourante, pour ne s'occuper que de cette créature qui bouleverse tout son être. Elle ne peut rassembler aucune idée, son âme semble s'être échappée, elle erre autour du vicaire, et madame de Rosann écoute avec avidité le doux murmure des paroles consolatrices de cet homme qu'elle ne connaît pas.

— Oui, ma fille, dit-il, le divin concert des anges s'apprête pour toi, ta réception au céleste palais sera brillante, quitte cette terre, belle vierge!... oui, belle de toutes les vertus et de toutes les beautés humaines, quitte cette terre, puisque tu n'y as pas trouvé le fragile bonheur des enfants d'Adam, et puisque tu vas être heureuse là-haut de la félicité des anges! ton bien-aimé t'y attend, il prépare ta place!...

— Il y sera donc?... murmura faiblement Laurette, en cherchant toujours à soulever sa pesante paupière.

Madame de Rosann fut encore bien plus étonnée du langage du jeune prêtre : ce langage annonce une éducation soignée; elle tâche de l'examiner plus attentivement, mais cette attention donne une forte commotion à son âme; et, malgré la solennité du moment, malgré sa volonté qui veut diriger toutes ses pensées, toutes ses affections sur Laurette, elle se sent toujours entraînée vers le vicaire, elle est *forcée* de le contempler et de remarquer ses moindres gestes!...

— Souffrez-vous, ma fille? demande le prêtre.

— Ma mère, je sens que je meurs! dit Laurette d'un ton plaintif, en tâchant de presser la main du jeune homme.

A ce moment, ses yeux se débattent contre la nuit de la tombe, elle voudrait voir encore, mais les pulsations du cœur s'arrêtent insensiblement, le sang se glace, la vierge souffre en silence, une légère contraction ride son visage et son dernier souffle s'échappe.

Quel silence!... La marquise n'est point aperçue, toute distinction humaine cesse : bientôt, le visage de Laurette s'embellit d'une fraîcheur céleste, il semble, qu'en entrant dans la tombe, elle ait une vision sublime de la sublime éternité, et que la magie des cieux se reflète sur sa figure; la mort grave sur ce front blanc et pur le sceau de l'immortalité, les secrets de l'autre vie.

Ce fut alors que le prêtre s'écria d'une voix profondément émue :

— Ame pure et chérie, ton passage sur cette terre a été le passage d'une fleur! comme elle, un orage t'a fait mourir!

— Ma fille, ma chère fille! crie Marie avec un accent déchirant; elle dort! ajoute-t-elle d'un air égaré.

Le vicaire se lève, s'incline respectueusement devant le corps de Laurette, et regardant la beauté de ses traits :

— Ange du ciel, dit-il, veille sur nous!... Courage, pauvre mère! ajoute-t-il, elle nous a entendus... à demain... je reviendrai prier.

En même temps il regarde la marquise, et, du doigt, lui montre la mère de la jeune fille. Ce regard dit tout, la marquise obéit comme à un maître, elle entraîne Marie dont les yeux sont secs, et

qui paraît ne rien voir, ne rien entendre; la nature semble prendre part à ce moment d'horreur, les nuages qui couvrent la lune paraissent un crêpe funèbre étendu sur l'univers, pour annoncer la mort de l'innocence, et les vents, précurseurs de la tempête, sifflent au loin et font résonner, en sons inégaux, la cloche du village...

Le lendemain matin, le bruit de la mort de la jeune fille réveilla ses compagnes et les autres habitants du village. Tout le monde la pleure et le curé n'est pas le moins ému. Le vicaire, que l'enthousiasme religieux ne soutient plus, est dans un accablement difficile à décrire. Marguerite désolée n'en raconte pas moins toutes les circonstances de la vie de Laurette, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Leseq prononce qu'il n'y aura pas de classe; les enfants, qui ne comprennent point encore l'humanité, ne voient que le congé, et se réjouissent. Madame de Rosann garde sa nourrice dont la folie déchire le cœur. Michel veille Laurette; le vicaire vient prier auprès d'elle. Il prend un repas au château; madame de Rosann se trouble lorsqu'elle le voit, lorsqu'elle l'entend; elle cherche à comprendre son cœur et se demande si c'est la mort de la jeune fille ou les paroles du vicaire qui la troublent.

Le moment arrive de rendre les derniers devoirs à Laurette. Le vicaire, ayant revêtu ses ornements sacerdotaux, arriva précédé du silencieux cortége qui devait escorter la jeune fille. On se mit en marche, on franchit la porte de fer, et l'on traversa cette longue avenue, théâtre des fêtes et des danses où Laurette était si belle!... On passe devant la pelouse où elle avait appris à marcher; devant le gros chêne où elle prononça des serments d'amour; plus loin, un jeune arbre a reçu sur son écorce tendre les chiffres de Robert et de Laurette; ici, elle s'est assise près de lui, et ils ont parlé de leur bonheur à venir.

Ah! comme jadis, palpitante d'espérance, elle courait dans cette avenue, demander des nouvelles de son Robert aux soldats qui passaient par hasard dans le village! maintenant, sa beauté, son amour, tout est mort, et la terre de l'avenue la supporte pour la dernière fois. Les tremblantes et désolées jeunes filles baissent les yeux, elles semblent redouter l'aspect de cette avenue féconde en souvenirs.

Les chants lugubres et les chants des oiseaux forment un désolant contraste, les pas qui résonnent dans l'avenue, les moments de silence, le bruissement des arbres que le vent agite doucement, le vêtement blanc des jeunes filles, le cercueil et sa couronne blanche, tout cela produisait un tableau sublime de douleur.

CHAPITRE V.

Le vicaire et la marquise. — Visite au presbytère. — Dîner au château.

La monotonie des quinze jours qui suivirent la mort de la jeune fille m'oblige à les passer rapidement. Marie tomba dangereusement malade, et le vicaire vint souvent consoler cette mère au désespoir; de son côté, la marquise soignait sa nourrice, et se rencontrait sans cesse avec M. Joseph, car, ayant remarqué les heures auxquelles le vicaire voyait Marie, elle avait soin de s'y trouver.

La présence de Joseph produisait dans l'âme de la marquise des tressaillements qu'elle n'était pas maîtresse de réprimer. Ce mouvement invincible, presque semblable à la peur, par la violence et l'émoi qu'il causait, ne fut pas chez la marquise cette dette que l'on paie en voyant pour la première fois un homme supérieur, un de ces êtres qui possèdent le don d'étonner par leur seul aspect. En effet, à chaque fois que madame de Rosann entendait les pas du vicaire, cette impression se renouvelait en acquérant chaque fois un plus haut degré de force. Elle tremblait en le regardant, mais comme on aime à trembler; assise dans un coin de la chambre, elle restait longtemps les yeux attachés sur cet être imposant, et elle oubliait les souffrances de sa nourrice, tant son cœur était plein d'autres sentiments dont elle ne voulait pas se rendre compte. L'impassible vicaire, ne s'apercevant de rien, consolait la pauvre mère de Laurette par des discours d'ange qui tiraient des larmes à la marquise.

Enfin, bien que le vicaire fût absent, toutes les pensées de Joséphine entouraient ce jeune prêtre dont la belle figure basanée, le regard profond, la douleur concentrée faisaient battre son cœur, meme lorsqu'elle ne l'apercevait qu'à l'aide de son imagination.

Marie se portait bien mieux, elle était hors de tout danger et en convalescence; le vicaire devait venir la voir pour la dernière fois. Madame de Rosann attendait avec impatience l'heure à laquelle M. Joseph arrivait ordinairement à cette petite maison de briques qui semblait un temple à la marquise.

Joséphine assise contre l'antique fauteuil de sa nourrice, pensait profondément, et Marie, en se retournant, aperçut des larmes sillonner le visage de sa maîtresse.

— Hélas! qu'avez-vous, madame?...

— Ce que j'ai, Marie... ne le sais-tu pas?

A cette parole, des larmes inondèrent les joues ridées de Marie. — Dites, madame, que je viens de l'apprendre!.... Autrefois, je ne vous plaignais qu'à moitié! maintenant je connais votre douleur

tout entière!.... Votre pauvre enfant !.... ajouta Marie à voix basse, il aurait l'âge de notre vicaire... Ah ! madame, quelle mort anticipée que celle de voir périr un enfant ! au moins vous n'avez pas eu ce spectacle !

— Marie, s'écria la marquise, tu m'éclaires, et si ce jeune homme me fait tant de plaisir à voir, c'est qu'il me représente mon fils !

— Madame, il se nomme Joseph! dit la nourrice avec un air de mystère.

A ce nom, la marquise pâlit, elle lève un œil effrayé sur sa nourrice, et mettant un doigt sur sa bouche, elle lui dit : — Marie, que tes lèvres soient comme le marbre d'un tombeau qui aurait enseveli ce nom et ce secret, auxquels l'honneur et presque la vie de trois personnes sont attachés...

A peine la marquise achevait-elle ces paroles, que le vicaire entra.

Joséphine l'envisage, tout l'incarnat d'une grenade s'empare de son front, et elle sent son cœur se troubler à l'aspect du front sévère du jeune homme.

— Hé bien, Marie, vous voilà mieux !.... dit M. Joseph après avoir salué respectueusement la marquise...

— Elle est sauvée, répondit madame de Rosann, et aussi vous y avez bien contribué par vos soins.

Le vicaire s'inclina en disant : — Madame, je n'ai fait que mon devoir.

— M. le vicaire, reprit la marquise en souriant, vous devez savoir combien nous sommes curieuses; et je vais vous en donner une bien grande preuve, en vous demandant votre âge.

— J'ai vingt-deux ans, madame.

A cette réponse laconique, Marie jeta un regard sur Joséphine au moment où celle-ci contemplait furtivement sa nourrice, et, par ce clin d'œil rapide, elles se dirent une multitude de pensées.

— Et de quel pays êtez-vous ?... demanda la joyeuse nourrice.

— De la Martinique,.... répondit sèchement le prêtre, qui, par le mouvement qui lui échappa, laissa voir que toutes ces questions lui déplaisaient.

Aussitôt que Joseph eut répondu, les yeux de la marquise, qui brillaient d'une lueur d'espoir et de bonheur, passèrent à l'extrême tristesse. Elle regarda Marie d'une manière lamentable, comme si elle eût dit : — Ce n'est pas lui !...

— Quelle vaine recherche ! dit la nourrice à voix basse ; *ne vous a-t-il pas dit* que votre Joseph était mort ?...

Des larmes envahirent les yeux de la marquise, elle se tut, éloigna son siége, de manière à pouvoir contempler le jeune homme tout à son aise, et sa figure radieuse indiquait combien elle aimait à le voir.

— Vous êtes toujours bien triste ! dit Marie au prêtre pensif.

Le vicaire ne répondit pas, le silence régna, et bientôt M. Joseph sortit, après avoir salué la marquise et dit un mot d'adieu à la convalescente.

— Hé bien, Marie !.... s'écria la marquise d'une voix douloureusement affectée, est-ce un fils ?...

— Oh non !... répondit Marie.

Cependant, aussitôt que le jeune homme eut disparu, il sembla à Joséphine que la chambre de sa nourrice fût vide, il lui sembla que sa vie venait de lui être enlevée.

Cette visite du vicaire avait été précédée par une foule de souvenirs évoqués par les paroles de Marie, et ces souvenirs plongeant la marquise dans un état inconcevable, augmenté par la présence de Joseph, tout contribua à rendre cette scène d'un instant comme magique. Joséphine croyait avoir fait un rêve, pour elle le départ du jeune homme était un réveil.

Elle frémit des sentiments confus qui se débattaient dans son âme; elle quitta brusquement Marie, et se réfugia dans ses appartements, comme pour éviter un être dont le souvenir la poursuivait trop vivement dans la chambre de Marie, à cet endroit où elle l'avait contemplé pour la première fois, où, pour la première fois elle tressaillit en le voyant. Ce fut vainement qu'elle se reposa sur son sopha, si elle crut pouvoir y oublier M. Joseph : depuis quinze jours toutes ses pensées ne se dirigeaient que d'un seul côté : c'était vers le presbytère où demeurait le jeune homme.

La marquise n'en était pas encore venue au point de s'avouer à elle-même ce qu'elle ressentait, et d'examiner ce qui se passait dans son cœur : elle ressemblait à un jeune habitant des forêts qui, pour la première fois, est percé d'une flèche : il court à travers les bois sans prendre garde au trait mortel, et ce n'est qu'après bien des courses, qu'il se reposera sous un arbre antique et qu'il contemplera la plaie, en essayant d'arracher la flèche qu'il enlèvera peut-être.

Ainsi Joséphine, tour à tour bruyante et silencieuse, parcourait souvent son parc, et s'asseyait sur une hauteur d'où, contemplant la nuée fugitive, elle aimait à entendre le bruit de la pluie ; l'effort du vent, et à voir l'effroi de la nature à l'approche d'un orage; ou bien, elle admirait l'écharpe azurée d'un ciel sans nuage, et toutes ces actions étaient accompagnées d'un déluge de pensées vagues, qui plongeaient son cœur dans un délire plein de charmes ; car elle oubliait son âge en ne regardant qu'à son âme ; puis, elle faisait mettre ses chevaux à sa calèche, ordonnait d'aller au grand galop et se plaisait à être emportée par un mouve-

ment aussi rapide, tâchant d'éloigner ses pensées et de se dérober à elle-même. Enfin, on la voyait assise dans son boudoir, l'œil fixé sur un portrait d'ecclésiastique qui fut toujours placé sur sa cheminée; et, là, immobile, elle passait d'autres journées entières, sans dire un mot, soupirant parfois et pleurant beaucoup : les lettres de son mari furent reçues avec indifférence, et quelquefois, à table, ses gens en la servant s'effrayaient de sa pâleur et de ses distractions.

Depuis huit jours le vicaire n'était pas venu au château, Marie se portait tout à fait bien, et la marquise n'espéra plus revoir M. Joseph. Cette semaine lui parut un siècle.

Un soir le curé et son vicaire causaient ensemble, et le curé témoignait à son suppléant combien il était étonné, en n'entendant plus parler de misère dans le village; il faisait sentir à M. Joseph qu'il n'ignorait pas ses bonnes œuvres. Le jeune homme, plein de modestie, allait répondre, lorsque la porte du salon du curé s'ouvre et la marquise paraît.

— Ah, madame ! s'écria M. Gausse en se levant précipitamment et lui offrant sa bergère de velours d'Utrecht rouge, quel honneur vous faites à votre vieux pasteur!...

— Il le mérite bien, répondit la marquise tremblante et regardant M. Joseph, qui la saluait en rougissant.

Cette rougeur insolite chez M. Joseph fit naître dans l'âme de la marquise un sentiment d'espoir qu'il lui fut impossible d'expliquer et d'exprimer. — Il a pensé à moi ! se disait-elle; mais pensant aussi avec rapidité qu'alors s'il n'était pas venu chez Marie et au château, sa volonté l'avait ordonné, elle éprouva un mouvement de peine qui flétrit son visage.

— J'ai senti, M. Gausse, dit-elle en affectant de ne regarder que le curé, j'ai senti que si vous n'étiez pas venu au château, c'est que vos infirmités vous retenaient chez vous; et alors, ne voulant pas que nos chers pauvres en souffrissent, je viens savoir de vos nouvelles par moi-même et vous apporter la petite somme que je vous remets tous les ans, pour soulager les indigents.

— Madame, il n'y en a plus, M. Joseph nous a enlevé le plaisir de faire des heureux !

— C'est mal, monsieur, dit la marquise en se tournant vers le jeune homme et le regardant avec un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler.

— Aussi, madame, je lui en faisais de vifs reproches au moment où vous êtes entrée.

Au maintien de la marquise, un observateur habile aurait jugé que la visite qu'elle rendait au curé était une démarche qu'elle avait longtemps méditée et l'objet d'un long combat chez elle. Joséphine, embarrassée, cherchait à fixer ses regards sur toute autre chose que sur le vicaire, et cependant une force morale invincible la contraignait à reporter à chaque instant sa vue sur cet être, devenu *tout l'univers* pour elle !

— Alors, reprit Joséphine après un moment de silence, je prierai M. le vicaire d'accepter ma petite somme pour me faire participer à ses œuvres secrètes de charité. Et sans attendre la réponse, madame de Rosann tira une bourse pleine d'or et la tendit à M. Joseph. Ce dernier ne put faire autrement que de la prendre, et la marquise saisit cette occasion pour effleurer légèrement la main du vicaire. Ce tact fugitif, cette sensation d'un moment fit une telle impression à madame de Rosann, qu'elle ressentit quelque chose de semblable à la douleur. Joseph étonné la regarda, elle baissa les yeux et rougit comme si elle eût commis un crime.

M. Gausse, regardant alternativement la marquise et le vicaire, commençait à comprendre que cette visite, la première que lui eût faite la marquise, pouvait fort bien ne pas être pour lui. De son côté, Marguerite, l'œil collé contre une des fentes de la porte, ne perdait pas un mot ni un coup d'œil et retenait son haleine.

—On ne peut que se féliciter d'avoir obtenu pour vicaire un homme tel que vous, monsieur, continua la marquise; et puisque vous voulez bien accepter mon offrande, je n'ai plus de querelle à vous faire. M. Gausse, vous devez être bien satisfait : talents, vertus, tout se trouve réuni dans votre suppléant.

— Madame, s'écria le curé, j'en remercie Dieu tous les jours.

La froide impassibilité de la contenance du jeune prêtre glaçait l'âme tendre de madame de Rosann. Elle contempla quelques moments la belle et noble figure de M. Joseph, et se retira navrée et le cœur gonflé des soupirs qu'elle avait retenus.

Cette visite, commentée et racontée par Marguerite, réveilla la curiosité du village, et le vicaire redevint le sujet des conversations; car la mort de Laurette avait pendant longtemps fait disparaître le vicaire, comme objet principal des bavardages. Mais le malheur d'autrui ne donnant aux hommes que des émotions passagères qui font promptement place à une insouciance nommée bonheur, on finit par oublier Laurette et l'on parla du vicaire comme auparavant; mais en ajoutant à ce que l'on disait de lui, le narré de la visite que madame de Rosann avait faite plutôt à lui qu'à M. Gausse. Marguerite n'oubliait pas l'air glacial que M. Joseph avait affecté en écoutant madame la marquise, et une certaine satisfaction brillait alors dans les discours de Marguerite qui pensait qu'elle ne serait pas seule humiliée. L'espèce de dédain témoigné à la marquise par M. Joseph,

acheva de porter la curiosité au dernier degré, et cette circonstance dérangea toutes les conjectures de Leseq, qui n'imaginait pas que l'on pût ne pas courber la tête devant le pouvoir.

D'après la froideur que le vicaire avait manifestée, la malheureuse marquise jugea que jamais le prêtre ne lui adresserait une seule parole d'amitié, et que le fanatisme intérieur qui le dévorait lui formait une égide qui repoussait tous les sentiments humains. Elle gémit, et résolut de se contenter du simple et naïf bonheur de le voir, mais elle résolut d'avoir très-souvent ce bonheur-là, puisque c'était le seul dont elle pût jouir. Si la marquise eût été en état de se raisonner seulement dix minutes, elle se serait aperçue que le sentiment qu'elle portait à ce jeune homme, ce sentiment sympathique né dans un moment, et rapide dans son accroissement et sa force, était de l'amour; alors, effrayée, elle se serait enfuie et n'aurait jamais revu Aulnay-le-Vicomte et son vicaire; mais, je le répète, depuis un mois sa vie était un songe délicieux, un véritable songe, un délire, un enchantement! n'étant plus elle-même, redevenue jeune et retrouvant toutes les richesses d'un sentiment neuf et inouï, elle vivait sans vivre, et s'élançait au-delà de la création, en trouvant, pour la première fois de sa vie, un être qui répondait à toutes les idées qu'elle s'était formées de celui qu'elle aimerait toujours. Enfin, elle avait rencontré l'homme de ses rêves, l'homme de son choix, l'homme dont l'extérieur et les qualités morales devaient toujours lui plaire, malheureuse de le voir trop tard!

Voici ce qui peut expliquer pourquoi M. Gausse et son vicaire reçurent l'invitation d'aller dîner au château. Le curé répondit, sans prévenir M. Joseph, et le jour indiqué, le curé l'entraîna.

Cette démarche avait été l'objet d'une longue méditation du bon curé, qui n'en parla même pas à Marguerite. — *Chat échaudé craint l'eau froide*, s'était-il dit; si mon vicaire est malheureux, c'est à cause de quelque passion, et il s'écarte des occasions de retomber dans son premier malheur : c'est fort bien! mais *si le renard sait beaucoup, la femme amoureuse en sait davantage;* et, si Mme la marquise veut du bien à ce jeune homme, il ne faut pas qu'il manque son chemin par une fausse délicatesse : il peut devenir évêque! et Jérôme Gausse doit *battre le fer pendant qu'il est chaud,* si le jeune homme ne le bat pas lui-même; *le moine doit répondre comme l'abbé chante,* aussi ferai-je si bien, que malgré lui, il regardera Mme la marquise autrement que le jour de sa visite! Hélas! que les abbés de mon temps étaient bien autre chose que M. Joseph! Enfin, je le mettrai sur la voie : *à bon entendeur salut, à bon joueur la balle vient.*

Ce fut dans cette intention que le bon curé emmena M. Joseph au château.

Depuis le matin, depuis la veille, la marquise pensait qu'elle allait voir M. le vicaire, et le voir pendant la moitié d'une journée. Elle s'était mise avec une simplicité apparente, car la plus grande recherche et tout l'art de la toilette avaient présidé à sa parure. Enfin, postée dans une chambre qui donnait sur les cours et sur l'avenue, elle attendait avec impatience ses deux hôtes, et se promettait le plaisir de voir le jeune homme sans en être vue. Cinq heures sonnaient, elle entend résonner la cloche de la grille, et elle aperçoit M. Joseph qui donnait le bras au respectable curé. Elle admire l'attention soigneuse et les recherches dont le vicaire usait envers le vieillard; un instant elle souhaita être M. Gausse, pour être soutenue, protégée et pressée par ce jeune homme au teint de créole, et à la démarche silencieuse.

— Qu'il doit être passionné! se dit-elle, quel front noble, quelles manières distinguées! ce n'est pas là un homme ordinaire, le fils d'un paysan. Quel est le mystère qui l'enveloppe?.... Et tout en pensant ainsi, elle se complaisait à voir marcher le vicaire. Cet assemblage philosophique de la jeunesse protégeant un vieillard débile, ne la frappait pas; elle ne pouvait apercevoir que les qualités extérieures qui décoraient M. Joseph, qualités qui lui semblaient l'enseigne des perfections morales qu'elle désira toujours.

Enfin, Mme de Rosann est à table, elle est entre les deux ecclésiastiques, et elle sent à ses côtés celui qui fait vibrer toutes les cordes de son cœur.

— J'espère, monsieur, dit-elle à M. Gausse, que nous allons reprendre toutes nos habitudes des années précédentes, et que, maintenant que vous avez un jeune bras, la goutte et la sciatique ne vous empêcheront plus de venir, au moins une fois par semaine, dîner au château.

— Madame, répondit le curé, si j'étais jeune, je ne trouverais pas que cela fût assez, je voudrais vous faire ma cour plus souvent; mais M. Joseph me suppléera!... je vous le livre, madame, dit le bon curé avec un malin sourire; c'est aux belles dames que je confie le soin de dissiper sa profonde mélancolie et sa tristesse noire. *La santé du corps est le pavot de l'âme,* ainsi, madame, en voyant combien il est abattu, jugez combien son âme est affectée et brûle d'un feu dévorant.

— Est-ce que vous avez des chagrins?... demanda la marquise d'une voix tremblante; les nuages de votre front seraient-ils amoncelés par l'ambition...?

— Madame, dit le jeune homme sans regarder madame de Rosann, mon ambition est satisfaite du

poste que j'occupe, et j'ai plus de fortune que je n'en ai jamais souhaité.

L'air de hauteur qui parut sur la figure du prêtre, pendant qu'il prononça ces paroles, les yeux baissés sur son assiette, surprit le curé, et brisa le cœur de la marquise.

— Jeune homme, dit M. Gausse, vous ne désirez donc rien?

— Si, monsieur, s'écria Joseph, en levant sur M. Gausse un œil exalté, je désire le repos... de la tombe.

— A votre âge!... repartit la marquise; et qui vous porte à ce funèbre souhait?

Deux grosses larmes sillonnèrent les joues creuses du prêtre; et cette réponse muette fit taire la marquise.

— Madame, reprit le vicaire, heureux ceux dont l'âme pure ne contient aucune source de douleur, et qui peuvent regarder toute la vie, sans rougir, ou sans trembler.

Cette phrase innocente s'appliquait trop aux événements de la jeunesse de madame de Rosann, pour qu'elle ne fût pas profondément émue.

— Quoi! dit-elle pour détourner la conversation, vous ne cherchez pas à vous faire des amis, dont la voix affectueuse vous consolerait?

— Il est des douleurs dont les remèdes sont inconnus, et pour lesquelles la nature n'a point produit de baume.

— *Le temps est un grand maître,* dit le curé.

— Parce qu'il amène la mort! repartit le vicaire.

— Savez-vous que c'est peu chrétien de la désirer? s'écria la marquise.

— Aussi je ne la cherche pas, je l'attends!

Tout le monde se tut. Une circonstance bien faible vint mettre le comble à la douleur de la marquise. Son bonheur était d'offrir, à chaque instant, au vicaire, les mets que l'on apportait, et elle comptait pour une joie de pouvoir servir M. Joseph. Ce dernier, très-frugal, la refusa sans cesse, et ne prit que d'un seul mets, que lui présenta M. Gausse. Cette chose, légère en elle-même, fut, pour la marquise, un supplice. Son imagination lui dépeignait ces refus comme une détermination arrêtée par le vicaire, et elle l'accordait avec la rigidité qui régnait dans les paroles du prêtre, et la chasteté de son œil, qui ne s'arrêta pas une seule fois sur madame de Rosann.

Cette soirée, qu'elle croyait devoir être un bonheur, fut un tourment perpétuel, une torture : elle endura toutes les souffrances que l'on éprouve à se voir dédaignée, et dédaignée cruellement. Sur la fin, les larmes lui vinrent dans les yeux, plutôt par sensibilité que par dépit.

Il y a des actions qui blessent plus que des offenses réelles. La marquise avait laissé tomber son mouchoir, hélas! bien par mégarde, et sans intention. Le vicaire arrête madame de Rosann, et, sans le ramasser, ce qu'il aurait dû faire, puisqu'il était derrière la pauvre marquise, il lui dit en lui lançant un regard foudroyant :

— Votre mouchoir est à terre!.... Le sévère Joseph semblait lui dire : L'avez-vous jeté pour que je le reprenne?....

Joséphine se baissa, prit son mouchoir et s'en servit pour essuyer ses larmes. M. Gausse les vit, son cœur compatissant en fut brisé. La marquise fut en proie à une douleur mortelle; l'idée du mépris qu'elle attribuait au jeune homme resta dans son âme. Eh bien! quoique son cœur eût été si cruellement tourmenté, lorsque ses hôtes se retirèrent, elle les accompagna jusqu'à la grille; et là, s'appuyant sur le bras de Marie, elle contempla longtemps la démarche du jeune prêtre, après lui avoir dit adieu de la bouche et du cœur. Marie ne proféra pas une seule parole. La nourrice et la maîtresse restèrent plongées dans la rêverie; madame de Rosann revint l'enfer dans son âme, elle n'avait même pas entendu le bonsoir et les souhaits respectueux de Marie.

Le sommeil ne visita point la couche de Joséphine, et elle ne profita point de cette veille pour examiner son cœur. Elle ne chercha point à savoir si elle aimait, si cette passion involontaire était légitime selon la nature, si elle pouvait s'en garantir, enfin quel était le sentiment qu'elle portait à Joseph.....; non, elle pleura en se représentant sans cesse le coup d'œil rigide du vicaire et elle gémit sur les malheurs que son âme brisée pressentait.

CHAPITRE VI.

Curiosité poussée au dernier degré. — Réconciliation. — Voyage de Leseq à A....y. — On a des renseignements sur le vicaire.

Lorsque le curé fut rentré au presbytère avec M. Joseph, il le chapitra doucement et par un déluge de proverbes, sur la scandaleuse rigidité de ses manières, les habitudes sauvages et misanthropes de sa tenue, et sur *le froid* de sa conversation. Le vicaire parut étonné : M. Gausse lui dit qu'il avait percé le cœur de la protectrice du village par ses propos et ses actions, et que la grande bonté de madame de Rosann était cause qu'elle se contentait d'en gémir. Enfin, le curé obtint de M. Joseph qu'il retournerait au château, s'excuser, non pas verbalement, car ce serait reconnaître que madame Rosann avait été offensée, mais en se comportant avec

plus d'affabilité, en mettant de la grâce et du liant dans ses manières et sa conversation. Ce que le curé dit au vicaire, touchant l'âme pure et candide de madame de Rosann, parut produire beaucoup d'effet sur M. Joseph, qui se retira dans son appartement.

Marguerite avait tout entendu, toutes les portes de la maison de M. Gausse étaient organisées d'après le système qui régissait celles du château de M. Shandy, chez qui les gens savaient les premiers tout ce qui s'y disait. Aussi Marguerite, en couchant son maître, entama une conversation qui devait avoir de grands résultats. — Monsieur, vous douteriez-vous, dit-elle, en suivant sa louable habitude de prendre, entre mille phrases, la tournure la plus longue; vous douteriez-vous de tout ce que le village dit sur nous?

— Eh bien?.....

Sur cet « eh bien? » Marguerite croisa ses bras, s'assit et s'écria : — Monsieur, tout le monde prétend qu'il est bien étonnant que madame la marquise s'intéresse à un inconnu, car Joseph, monsieur, n'est pas un nom de famille.... votre vicaire a-t-il dit ce qu'il était, d'où il venait? — non... l'on n'en sait rien, et vous verrez qu'on n'en saura jamais rien!... Vous aurez beau faire, monsieur, il n'est pas naturel qu'on se taise quand on a du bon à dire.

— Certes, ce n'est pas naturel pour toi, Marguerite.

— Monsieur, *il n'est pire eau, qu'eau qui dort.*

Le curé, flatté de voir ses proverbes prospérer, sourit à Marguerite.

— Tenez, monsieur, comment justifierez-vous ses veilles?... Oh! comme je voudrais connaître ce qu'il écrit! ah! si jamais la maudite porte du cabinet reste ouverte, je le punirai bien de son défaut de confiance.

— Marguerite, s'écria sévèrement le curé, *chacun est maître chez soi,* et c'est très-mal ce que vous dites là! *qui cherche mal, mal y tourne,* ainsi prenez garde... à ce que tu feras : *il ne faut pas mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce....*

— Monsieur, dit fièrement Marguerite, devriez-vous me reprocher cette curiosité-là!... n'est-ce pas à cause de vous que je cherche des détails? n'êtes-vous pas compromis par cette ignorance? Si l'on vient vous demander des renseignements sur lui... qu'aurez-vous à répondre?... Vous répondrez... — Je ne sais rien!....

— *A tout seigneur tout honneur*, il aurait dû me dire, à moi, son supérieur, ce qu'il est et d'où il vient...

— Monsieur, voulez-vous l'apprendre?... s'écria Marguerite en épiant le regard de son maître. — Le curé hésita. — Alors Marguerite porta les derniers coups.

— Monsieur, dit-elle, j'ai revu M. Leseq (elle rougit).

— Il est veuf, murmura le curé, et je m'imaginais bien que vous ne seriez pas en guerre longtemps : *qui a bu boira,* mais prends garde, ma fille, *promettre et tenir c'est deux!...*

— Monsieur, si vous le permettiez, M. Leseq viendrait demain déjeuner avec le maire et le juge de paix et le percepteur. M. Leseq a dit que, si on l'autorisait, il irait volontiers à A.... y, et que là il s'informerait tant et si bien au séminaire, au chapitre, à l'évêché, dans la ville, qu'il saurait tout ce qui concerne M. Joseph.

— Je ne voulais plus voir Leseq.

— Monsieur il en est au regret, il est repentant de vous avoir offensé; il m'a assuré que si vous l'admettiez dans votre maison, il ne dirait plus un mot de latin.

— Allons, repartit le curé, il m'a fait une visite l'autre jour pendant que j'étais à la promenade, il est malheureux cet homme! qu'il vienne, car au total, *chien qui aboie ne mord pas.*

—Ainsi, monsieur, à demain, dit la servante en s'en allant joyeuse de voir tous les ressorts qu'elle avait préparés, jouer avec un plein succès.

Le curé s'endormit en pensant qu'enfin il saurait bientôt, et par des moyens légitimes, ce qu'était son vicaire.

On sent que l'intimité que madame de Rosann paraissait vouloir établir entre elle et M. Joseph, était d'une conséquence trop grande dans ses résultats, et menaçait trop l'oscillation des pouvoirs et l'état politique de la commune, pour que les grands du village n'y songeassent pas. Aussi, l'on avait tenu un conseil, auquel on appela Marguerite, et après de longues et de mûres discussions dont les voûtes de la boutique du maire résonnèrent, l'on avait décidé qu'il devenait urgent de savoir à quoi s'en tenir sur le compte d'un vicaire taciturne, haut comme le temps, riche sans fortune apparente, qu'il fallait chercher si sa vie antérieure ne fournissait pas des moyens de l'exclure du château, même de la commune; ou apprendre, enfin, si c'était réellement un être devant lequel on dût courber la tête, et, dans le premier cas, l'écraser; dans le second, l'honorer.

— Oui, avait dit Leseq en terminant une phrase du maire, il importe de *cognoscere aliquem ab aliquo,* savoir sur quel pied danser avec lui.

C'était en conséquence de cet arrêté que Marguerite engagea M. Gausse à donner à déjeuner aux membres de ce conseil, car le consentement du curé était nécessaire pour que Leseq pût s'absenter, et

d'ailleurs, on avait pensé que ce serait un coup de maître que de faire entrer M. Gausse dans cette ligue.

Le lendemain matin, Marguerite prépara un déjeuner splendide, et les conviés, avertis par la gouvernante, vinrent trouver M. Gausse qui les reçut cordialement.

Leseq se tenait debout derrière le percepteur et il tourmentait les boutons de son méchant habit noir, lorsque M. Gausse l'apercevant, lui dit :

— *A tous péchés miséricorde*, mon cher maître d'école, asseyez-vous et devenons bons amis.

— *Amen dico vobis*, M. le curé, comme dit Cicé... non comme dit l'Évangile; je veux être déchiré comme un hérétique si je ne suis pas digne de vos bontés.

— C'est un bon diable, reprit le maire, et la *brouille conséquente* que vous avez eue *à cause que*... Mais voyez-vous?... c'est un brave garçon qui écrit joliment une lettre, et...

En ce moment, Marguerite vint annoncer que le déjeuner était prêt, et que M. Joseph descendait. Alors M. Gausse, s'acheminant vers la salle à manger en s'appuyant sur le bras du percepteur, fut suivi de tout le monde. L'officieux Leseq apporta le coussin de la bergère du curé, le mit sur la chaise du bonhomme, qui le remercia par un coup d'œil.

— Allons, s'écria le curé joyeux à la vue de sa table bien servie ; allons, Marcus-Tullius, dites-nous le *Benedicite* en latin ; *c'est vous chatouiller à l'endroit où cela démange.*

— On ne peut pas dire le *Benedicite* autrement qu'en latin, et c'est ainsi que bien des gens profèrent du latin sans....

A ce mot, le curé fronça le sourcil, et Leseq s'aperçut à temps de sa gaucherie.

— *Chassez le naturel, il revient au galop*, s'écria le bon prêtre.

— Que l'on me mette en sang, dit Tullius, *unguibus et rostro, à la tribune* et avec les ongles, s'il m'arrive de vouloir vous offenser.

A cette phrase, M. Joseph se mit à sourire pour la première fois depuis qu'il était à Aulnay.

— Que vous arrive-t-il? demanda M. Gausse.

— Heureusement, répliqua le vicaire, que notre maître d'école ne montre pas le latin, car il ferait faire de rudes contre-sens à ses élèves, *rostro* veut dire les dents, il ne signifie tribune qu'au pluriel.

Leseq se mordit les lèvres, et jura de se venger. Chacun, et surtout le maire, le percepteur, tombèrent à bras raccourci sur le pauvre maître d'école, qui vit sa réputation de latiniste se briser contre la juste observation du vicaire.

Le repas fini, M. Joseph salua la compagnie et se retira.

— Il devient plus important que jamais de savoir ce qu'il est!.... dit Leseq.

— Oui, M. le curé, s'écria le maire, vous sentez qu'il est important de connaître enfin quel est votre vicaire : je conviens qu'il me paie bien les dettes des malheureux ; mais, voyez-vous, un maire doit veiller à ce qui se passe dans sa commune, et, à chaque instant, il doit être en état de fournir des mémoires sur ses administrés, *à cause que*.... Ici il regarda Leseq.

A cause que *est togatus magistratus*, c'est comme qui dirait un *Préteur.*

— Non, non, je ne prête pas, s'écria vivement le maire, je ne vends qu'au comptant, excepté à Marguerite, *à cause que*....

— Mais, monsieur le maire, *togatus*...

— Non, pas de cela !

— Mais, *magistratus*, signifie un *juge de paix*.

— Comment cela? s'écria à son tour le juge de paix, il n'y en a pas deux dans un chef-lieu,... j'espère?

— Je ne dis pas cela, reprit Leseq.

— Taisez-vous, dit le maire. Voyez-vous, monsieur, il y a un mystère dans la conduite du vicaire, *à cause que*,.... on ne se cache pas lorsqu'on n'a rien à craindre, *à cause que*.... Un marchand, par exemple, supposé un épicier, s'il fait banqueroute, il ferme sa boutique et se cache, ainsi...

—Ainsi, continua Leseq, il faut savoir à A.....y ce qu'est M. Joseph.

—Je suis de cet avis, murmura le percepteur, car il n'a pas encore payé ces contributions.

—Je le pense, ajouta le juge de paix, car si la justice avait quelque chose à démêler là-dedans, mon greffier, je crois.... ; enfin, il faut s'informer, le code le dit formellement.

—Que je serais aise d'apprendre... ! s'écria Marguerite.

—Monsieur me permet-il, dit Leseq au curé, d'aller à A.....y ?

—Certes, répondit M. Gausse.

—Ainsi, continua Tullius, en se tournant vers M. Gravadel, je vais partir sur l'heure ?... mais, pour éviter des fatigues, et aller plus vite, vous feriez, M. le maire, un acte de générosité en me prêtant votre jument. Le maire fit la grimace.

—Si j'en avais une, s'écria Marguerite pour décider le maire, elle serait déjà bridée.

—Je n'ai pas de cheval ! dit le juge de paix.

— Il y a longtemps que j'ai vendu le mien!... s'écria le percepteur.

— Hé bien, Leseq, répondit le maire avec une visible anxiété, envoie chercher ma jument, mais aies-en bien soin ! laisse-la aller son pas! tu iras mieux... ne va que sur l'herbe ! fais-la manger à

ses heures;... ménage-la;... ne la contrarie pas...

Au bout d'une demi-heure, Leseq partit, en recevant les adieux du comité-directeur du village; et le dernier mot que cria le maire à son secrétaire, fut : — Pas si vite !... pas si vite !.... mais Leseq fouettait la jument sans écouter l'épicier.

Leseq promit de revenir dans quatre jours, et pendant ces quatre jours on l'attendit avec une impatience sans égale. Marguerite comptait les heures, et, chaque matin, au lieu de la formule, qui depuis dix ans servait de préface au lever de son maître, au lieu de dire : — Monsieur a-t-il passé une bonne nuit? elle s'écriait : — Monsieur, c'est après demain ou demain que M. Leseq doit revenir, et nous saurons tout.

— Mon enfant, répondit le curé la veille du retour de Leseq, *qui veut tout savoir perd l'espoir;* j'aime ce pauvre jeune homme, et je serais désolé d'apprendre quelque chose de mal sur son compte : *qui a mal fait peut pis faire, un jour ne suffit pas pour ennoblir*, ni par conséquent pour expier une faute, et cependant il faudra que je vive avec lui : en sorte que pour un peu de curiosité, je risque ma tranquillité, *le mieux est l'ennemi du bien!*

Leseq n'arriva pas, et tout le village fut inquiet sur le maître d'école. Le sixième jour, la marquise en sortant de la messe, où elle allait toutes les fois que le vicaire la disait, vint encore voir M. Gausse. Cette visite, évidemment destinée à M. Joseph, donna de grandes inquiétudes au maire, qui craignit de s'être compromis en envoyant Leseq à A.....y; et il regrettait surtout son cheval : si Leseq ne revenait pas, c'est que la jument était malade, morte peut-être!

Enfin, le septième jour au soir, le maire vint trouver le curé. Le percepteur et le juge de paix y étaient déjà, pour protester de leur dévouement envers M. Joseph, et dire qu'ils n'avaient point trempé dans le complot de Leseq.— M. Gravadel, à l'aspect des deux fonctionnaires, sembla se troubler, car il venait d'entendre M. Lecorneur dire : — Il est très-certain, M. Gausse, que madame la marquise a demandé une haute place pour M. Joseph : mon frère est garçon de bureau au ministère...

Au moment où le maire effrayé prenait la parole, on entend du bruit au-dehors, et Marguerite essoufflée entre en criant : Voilà M. Leseq!... aussitôt le maître d'école paraît et s'assied.

— Mon cheval? fut le premier mot que le maire prononça. Leseq ne put répondre, car la gouvernante, aux petits soins pour le porteur des nouvelles, essuyait, avec son tablier, la sueur qui couvrait le front du maître d'école, lui avançait un fauteuil, et apportait un verre de vin. Tous les yeux étaient attachés sur Tullius qui, sentant sa supériorité, buvait lentement, et quand il eut bu, il brossa ses manches et arrangea ses cheveux.

Le bon curé déguisait son impatience en faisant passer en revue, d'un seul coup, toutes les pages de son bréviaire, et cela à plusieurs reprises. Le percepteur tournait ses pouces, le juge de paix ouvrait de grands yeux, mais le maire répéta :

— Et mon cheval?

— Presque rien, répondit Leseq d'un air qui jeta M. Gravadel dans une vive inquiétude.

— Mais encore?...

— Elle s'est déferrée à Vannay.

— Ah! s'il n'y a que cela...

— Lorsque son fer se défaisait, elle est tombée.

— Ah! s'écria le maire en regardant Leseq avec anxiété; eh bien?

— Presque rien!... elle s'est un peu blessée!...

— Oh ma pauvre jument!...

—Pourquoi était-elle mal ferrée! dit Leseq, car elle m'a coûté cent sous pour les emplâtres et les drogues que le maréchal...

— Que lui est-il donc arrivé?

— Oh! dit Leseq, elle n'en mourra pas, seulement elle est couronnée!... mais j'ai eu soin...

— Ah! dit le maire.

— De faire, reprit Leseq, la note de ce qu'elle m'a coûté; tenez, avec les frais de mon voyage, cela monte à cinquante francs soixante-quinze centimes.

—Qui les paiera? s'écria le maire en colère.

— La commune!..... cria l'assemblée impatiente. Le maire se radoucit, tout en grommelant; et Leseq s'étant recueilli parla à peu près en ces termes :

VOYAGE DE MARCUS-TULLIUS LESEQ.

— Je vous ai déjà dit ce qui m'arriva à Vannay; le cheval se blessa, c'eût été bien dommage que la pauvre bête mourût.

— Certes; prêtez vos chevaux! murmura le maire.

— Car, reprit Leseq, elle ne m'aurait pas mené jusqu'à A.....y. Pendant que le maréchal ferrait ma bête, *ardebat Alexim*, je brûlais au soleil; alors, j'entrai à l'auberge pour balayer la poussière de mon gosier, et la femme de l'hôte, grosse, fraîche, jolie, comme mademoiselle Marguerite enfin (Marguerite rougit), vint me tenir compagnie.

Ce fut alors que, pensant à mon entreprise, et, jugeant que M. Joseph avait dû passer par Vannay, je demandai à cette digne femme si notre vicaire était descendu chez elle, la veille de son arrivée à Aulnay-le-Vicomte. Elle me répondit, en cherchant l'époque dans sa mémoire, *in cerebro,* qu'effective-

ment la voiture de l'évêque d'A.....y était passée ce jour-là, et que l'on y avait remarqué un jeune ecclésiastique.

— La voiture de l'évêque ! s'écrièrent les auditeurs.

— La propre voiture de Monseigneur, répéta Leseq, avec ses armes, son cocher, sa livrée, tout, et il est certain qu'ils ont amené M. Joseph à la vue d'Aulnay, car les gens se sont arrêtés à cette auberge, en revenant, et l'ont dit à l'hôtesse : bien plus, le secrétaire de Monseigneur l'accompagnait.

—Le secrétaire ! s'écria le curé ; qu'est donc mon vicaire ?

— *Patienza,* comme dit Cicéron, s'écria Leseq en continuant : *inde factum est*, il est donc de fait que M. Joseph a ordonné, *jussit,* qu'on l'arrêtât à une portée de fusil d'Aulnay, et que le secrétaire a obéi. — Tout ceci explique déjà un peu comment ses souliers n'étaient pas poudreux le jour de son arrivée.

Espérant beaucoup d'après un tel début, j'explique à l'hôtesse l'objet de mon voyage, les singularités de M. Joseph ; enfin, je m'ouvrais à elle, et de même que Didon, elle devint, *dux femina facti*, la cheville ouvrière de mon ambassade ; voici comme :

— Je connais, m'a-t-elle répondu, un homme qui vous donnera tous les renseignements possibles ; cet excellent homme, dit-elle en levant les yeux au ciel, c'est l'abbé Frelu, qui vient très-souvent me confesser : n'en parlez pas à mon mari... il ne l'aime pas. Restez ; je vais aller vous écrire un mot pour M. l'abbé. — Elle me parla encore longtemps, car quoique belle, elle aimait à causer.

— Je passerais des journées à entendre M. Leseq, s'écria Marguerite, qui s'approcha du maître d'école.

— Ma jument était ferrée, mais elle ne se portait pas trop bien ! j'avais la lettre et je partais pour A....y ;.... non, je ne partis pas...

Ici Leseq rougit et s'embarrassa ; Marguerite interpréta cette rougeur sur-le-champ, et s'éloigna de Tullius, surtout quand il ajouta :

— Cela n'y fait rien, *nihil.* Je couchai à l'auberge, d'autant plus que le mari n'était pas revenu, et que l'hôtesse (à ce nom Marguerite envisagea Leseq, de manière à le faire trembler) me dit que l'abbé Frelu viendrait peut-être : alors, je restai, et bien m'en prit, car au bout de trois jours, je vis l'abbé Frelu. Il eut soin, en entrant, de demander à sa pénitente si son mari était absent, et il parut joyeux lorsqu'elle lui répondit affirmativement. Comme je connais les usages, je les laissai ensemble et ne reparus que le soir pour souper.

— Mon père, dis-je à cet abbé, je vous attendais, pour avoir des renseignements sur un jeune prêtre nommé Joseph ; vous devez le connaître.

— Si je le connais ! s'écria l'abbé Frelu, c'est un grand, bel homme, basané comme un africain, triste, parlant peu ; un bel organe et des yeux noirs qui jettent des flammes.

— C'est cela même, répondis-je ; il est vicaire à Aulnay !

— Vicaire !... l'hypocrite !... reprit l'abbé, il sera bientôt évêque. Je vais vous apprendre tout ce que je sais, et vous iriez à A....y, l'on ne ferait que vous répéter ce que je vais vous dire, car toute la ville a parlé de M. Joseph pendant plus de quinze jours. Pour premier renseignement, je vous préviens que *M. de Saint-André,* notre évêque, est depuis six mois tous les jours à la mort. Remarquez bien ceci.

Il y a un an et demi, un jeune homme, M. Joseph, arriva en chaise de poste à A....y, et se fit descendre à la porte du séminaire. Il était plongé dans un égarement difficile à décrire. Je tiens, me dit l'abbé Frelu, ces détails du Père Aubry, directeur du séminaire. M. Joseph fut conduit, sur sa demande, à l'appartement du directeur. Là, sans *déclarer d'autre nom que celui de Joseph, sans donner d'extrait de naissance,* il pria le Père Aubry de le recevoir au séminaire. Il acquitta même sur-le-champ la somme due pour sa pension pendant un an, et il se retira dans la cellule qu'on lui permit de choisir. La plus écartée fut celle qui lui plut davantage, l'on n'a pas d'exemple d'une retraite aussi austère que celle de M. Joseph. Sa frugalité fut rigide, et sa piété, en apparence, sincère. Toujours méditant, toujours priant, sans cesse occupé des pratiques les plus sévères des solitaires anciens, il réussit à fixer l'attention. M. Aubry vint le voir, il le trouva plongé dans la plus sombre rêverie, l'œil fixé sur une peinture très-érotique, mais les larmes aux yeux, pâle, abattu. Il le loua de son assiduité, de la science qu'il montrait, et des progrès qu'il faisait dans la théologie. Le jeune homme n'interrompit son farouche silence que pour répondre d'une manière encore plus farouche. Toutes ses expressions montraient un dédain bien prononcé pour l'humanité entière, sa misanthropie fut sévèrement blâmée par le directeur, qui lui enjoignit de prendre de la récréation, et de ne pas mépriser ses camarades. M. Joseph ne se rendit pas à ses ordres, et M. Aubry m'a dit qu'il accablait tout le monde par une conscience de supériorité qui aliéna bientôt les esprits. M. Aubry crut devoir sévir contre un être qui affichait un tel orgueil : M. Joseph subit les punitions avec indifférence, et ne semblait pas en être touché. On essaya de lui en infliger de plus fortes. Il se rendit chez le supérieur, et lui dit :

— Je suis majeur, je suis mon maître, je ne con-

nais personne dont la volonté puisse m'être imposée : je m'en vais si l'on me tourmente; car je n'ai rien fait de répréhensible : je crois être bon, vertueux, religieux, je n'ai heurté personne.... si l'on me heurte!... je brise tout ce qui me fera obstacle : je le puis.

Étonné d'un pareil langage, le P. Aubry, voyant que l'époque du sous-diaconat arrivait, se hâta d'aller prévenir l'évêque. L'évêque ne fit pas attention à ce rapport, et se contenta de dire à M. Aubry :

— Le jeune homme dont vous me parlez est quelque homme de distinction qui aura commis quelque faute grave, que la mort d'une personne chère aura plongé dans la désolation, ou que des passions vives nous ont amené : en lui conférant le sous-diaconat je lui parlerai.

Tout le séminaire était persuadé que M. Joseph n'avait pas d'autre but que de contenter l'ambition qui le rongeait; qu'il réussirait à attirer l'attention; que l'ardeur qu'il mettait à ses études théologiques le prouvait, et que l'on ne tarderait pas à voir ses projets plus à découvert. On commençait déjà à parler, dans la ville, du néophyte extraordinaire que nous possédions; et, les femmes, au récit qu'on faisait de ses actions, en entendant dire qu'il était bel homme, plein de feu, d'enthousiasme, et qu'il méprisait tout, s'intéressèrent violemment à lui.

Le jour du sous-diaconat arriva, la salle de l'évêché était pleine de monde et surtout de femmes. M. Joseph arriva à son tour dans le cabinet de l'évêque pour répondre à toutes les questions qu'il voulait lui faire et enfin pour décliner son nom de famille. J'ai su par le secrétaire de l'évêché les détails de cette entrevue. Le secrétaire était au bout du cabinet de M. de Saint-André. Le jeune néophyte s'approcha, dit son nom, et Monseigneur jeta un cri qui fit accourir le secrétaire. M. Joseph, surpris, attendait le résultat de l'émotion de l'évêque. Ce dernier fut longtemps à reprendre ses sens, mais ayant contracté depuis longtemps l'habitude de déguiser ses passions et ses secrets sous un front sévère et impénétrable, il revint à lui, regarda le jeune homme avec une bonté qui ne lui est pas ordinaire, et lui dit :

— Jeune homme, quels sont vos projets?

— Monseigneur, c'est d'être prêtre au plus tôt; si vous aviez le pouvoir d'abréger le temps d'épreuve, je vous serais infiniment obligé.

L'évêque étonné, presque stupéfait, examinait avec un soin curieux le visage du néophyte. Il se complut en la rêverie dans laquelle cet examen le jeta, sa figure indiquait qu'il était en proie à tout le charme des souvenirs.

— Et quand vous serez prêtre, dit-il, que voulez-vous faire?

— Obtenir un modeste vicariat et y mourir tranquille.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans.

A cet instant, l'évêque renvoya son secrétaire, l'on n'a jamais eu de renseignement sur la scène qui se passa entre Monseigneur et le jeune homme. M. Joseph reparut dans la salle des ordinations en accompagnant Monseigneur. M. de Saint-André lui conféra le sous-diaconat et le retira du séminaire; il le logea à l'évêché, dans un endroit conforme à ses goûts; M. Joseph y mena la même vie qu'au séminaire, ce qui étonna beaucoup de monde.

L'évêque a témoigné à ce jeune homme une amitié, une affection extraordinaire, enfin pour tout dire, paternelle. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'on a lieu de croire que Monseigneur n'a rien su sur la vie antérieure de M. Joseph, et qu'il n'a rien confié à M. Joseph, sur les motifs qui l'engageaient à lui donner tant de marques d'amour; car c'est le seul mot que l'on puisse employer. On fit courir les bruits les plus absurdes, qui attaquaient les mœurs du prélat et de M. Joseph. Toute la ville parla de cet événement, les plus jolies dames de la ville affluèrent au cercle de Monseigneur, afin de pouvoir revoir M. Joseph; mais ce dernier ne paraissait jamais, et quand par hasard on l'y trouvait, son humeur sévère, sa contenance glaciale repoussaient les hommages par lesquels on tâchait d'ébranler sa prétendue vertu.

Enfin, Monseigneur écrivit en cour de Rome pour obtenir des dispenses, et, il y a trois mois, le jeune homme fut ordonné prêtre. Lorsqu'il demanda la première place qui vaquerait, l'évêque se fit apporter la feuille, il n'y avait rien de disponible, mais le secrétaire dit à Monseigneur que depuis longtemps on sollicitait un vicaire dans la commune d'Aulnay-le-Vicomte. Alors le jeune homme se jeta aux genoux de Monseigneur pour obtenir cette place.

L'évêque, en réfléchissant au nom d'Aulnay-le-Vicomte, s'écria :

« Le malheureux! il y a des choses écrites dans le ciel! »

Depuis cette parole, Monseigneur est à la mort, la goutte et la sciatique se sont combinées avec une fièvre qui ne l'a pas quitté. Il n'a pu résister aux instances de son cher Joseph, et il a donné sa voiture, ses gens, son secrétaire, pour conduire notre jeune vicaire à Aulnay. Depuis le départ de M. Joseph, l'évêque n'a pas prononcé son nom, mais souvent ses regards cherchent le jeune homme, surtout lorsqu'il se trouve plus mal. Les ecclésiastiques qui comme moi sont instruits de la marche des passions humaines, ont admiré l'astuce de ce jeune ambitieux, et nous n'avons pas douté de la conduite qu'il

tiendrait à Aulnay. N'est-il pas sombre, réservé, méprisant même les personnes les plus élevées en dignité, affectant la plus grande piété, taciturne, bienfaisant?...

— C'est cela même, ai-je dit.

— Je l'ai deviné!... répondit M. l'abbé Frelu.

Là-dessus, nous avons beaucoup parlé de tout ce qu'a fait M. Joseph depuis son arrivée; de vous, M. Gausse, car M. l'abbé Frelu m'a beaucoup loué de vous approcher, et votre éloge ne lui a pas coûté.

— Monsieur, me dit l'abbé Frelu en terminant, soyez sûr qu'avant sept ans ce jeune hypocrite, du reste plein de talents, sera cardinal et ministre.

Alors, j'ai salué M. l'abbé, j'ai embrassé l'hôtesse, j'ai fait galoper ma jument vers A....y.

— Galoper!... s'écria le maire en levant les mains et les yeux vers le ciel.

Là, continua Leseq, un de mes parents qui est employé honorablement à la garde des enfants au lycée, m'a confirmé les discours de l'abbé Frelu : il m'a donné des détails que l'abbé avait omis : ce sont les petits événements qui ont eu lieu lorsque Monseigneur a ordonné M. Joseph.

Il y avait beaucoup de monde, le jeune homme portait sur sa figure les traces de la plus profonde douleur, et son aspect tirait les larmes des yeux. Un grand combat se passait évidemment en lui-même, ses gestes n'étaient pas en harmonie avec la noblesse ordinaire de son maintien. Lorsque l'évêque parut, il tomba à genoux à sa place, des larmes s'échappèrent de ses yeux; il s'écria en sanglotant :

— Mon Dieu! le sacrifice se fera donc!.....

Tout le temps de la cérémonie, il pleura, et l'on fut obligé de l'emporter presque mourant; mais la curiosité ne put être satisfaite sur la cause de ses larmes. On croit lui avoir entendu prononcer souvent un nom que personne n'a pu distinguer à travers ses sanglots.

J'ai remercié mon parent, je suis revenu à Vannay; j'ai revu l'hôtesse; *et dixi*, j'ai dit! s'écria Leseq, en forçant sa voix.

Puis il avala un verre de vin que la joyeuse Marguerite avait apprêté.

CHAPITRE VII.

Dans lequel on a l'espérance de savoir tout ce qu'est le vicaire. — Discussion jésuitique sur le manuscrit. — Il cède!

Aussitôt que Leseq eut terminé son éloquente narration, chacun se regarda avec un étonnement que le maître d'école crut produit par son discours, qu'il aurait nommé *pro vicario;* mais bientôt un sourd murmure s'éleva dans le salon du curé.

— Nous ne sommes guère plus avancés, s'écria Marguerite.

— Nous en savons assez, dit le juge de paix, pour nous abstenir désormais de toute recherche sur M. Joseph. S'il est favori de Monseigneur, favori de madame de Rosann, nous ne serions pas bien reçus de lui causer quelque peine.

— C'est cela, ajouta M. Gravadel; d'ailleurs il est riche, il paie bien ce qu'il prend et sans marchander encore!....

— Je n'ai plus rien à craindre pour ses contributions, s'écria le percepteur; pourquoi, M. le maire, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous payait comptant?

— Et en or, répliqua le maire.

— En or! s'écrièrent-ils en chœur.

— Parbleu, s'écria Leseq, belle merveille, *quantum prodigium*, s'il l'a volé!... Hé! messieurs, suivez le système de l'abbé Frelu, cet homme ne se cache pas pour rien. Or, il a commis quelque crime!... déchirons à force de tentatives et d'efforts, déchirons le voile dont il se couvre : *refert*, il importe, *communœ*, à la commune, *et securitati publicœ*, à la hache publique, ce qui signifie la justice, *justitia*, de savoir ce qu'est cet homme : et si c'était un criminel qui, doué d'avantages extérieurs séduisants, eût trompé Monseigneur, surpris l'âme et les bonnes grâces de madame la marquise, voyez ce qu'il nous en arrivera en le démasquant!... Vous, M. le percepteur, vous devenez receveur d'arrondissement; vous, M. le maire, vous êtes nommé sous-préfet, peut-être!... vous, M. le juge de paix qui auriez arrêté le coupable fugitif, vous iriez siéger sur les lis du tribunal!... et moi...

Les trois premiers fonctionnaires d'Aulnay restaient la bouche béante en aspirant l'espoir présenté par l'éloquent Leseq.

— Un instant, mes enfants, dit le curé, en soulevant sa jambe malade de dessus le tabouret où elle était posée; et il se leva en prenant une attitude rendue imposante par son air de bonté; un instant, mes enfants : *chacun est maître chez soi*, et l'on ne doit pas inculper ainsi M. Joseph. Je conviens qu'il *n'y a pas de feu sans fumée*, mais *chacun son métier*, et celui d'espion n'est pas le nôtre; d'ailleurs il ne faut pas mettre *son doigt entre l'arbre et l'écorce*, car il *n'est pire eau qu'eau qui dort;* et que savez-vous ce qu'il vous reviendrait de vos recherches, *qui cherche mal, mal y tourne :* d'où je conclus que *chacun est fils de ses œuvres*, et qu'il ne convient pas de nuire à M. Joseph. S'il est riche, *monnaie fait tout*, prenez garde! *tel cherchait rose qui a trouvé épine;* et *l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va; l'homme propose et Dieu dispose;* et *les battus payent l'amende;* ainsi, pas de complot, croyez-moi, *un bon conseil vaut un œil dans la main.*

Ce déluge de proverbes n'était pas de nature à satisfaire Leseq; mais se voyant le seul de son avis, il se tut et s'en alla, ayant des renseignements qui devaient assouvir la curiosité publique, sans cependant qu'ils expliquassent l'éloignement de M. Joseph pour toutes les circonstances sublunaires.

L'honneur de cette découverte devait appartenir à Marguerite, le destin avait décidé que le village n'en serait jamais instruit, et que la gouvernante garderait un secret en sa vie.

Elle était restée seule dans le salon, et bien qu'elle pensât au vicaire, elle cherchait à deviner comment le perfide Leseq avait pu rester quatre jours chez une belle hôtesse!... elle se rappelait l'embarras du maître d'école lorsqu'il arriva à cette partie de sa narration... quand le trot d'un cheval retentit au dehors, et la sonnette du presbytère au dedans; Marguerite s'élance, un paysan venait demander avec instance les secours de l'église pour sa mère qui se mourait. Marguerite monte chez M. Joseph et l'instruit de ce que l'humanité et la religion exigent de lui. Le jeune prêtre sort avec rapidité, il court à l'église et saute sur le cheval que le fils désolé lui avait amené. Il court, il vole, malgré la nuit, malgré la pluie, il est déjà loin!...

Quelle joie! Marguerite en pâlit, elle est seule en ce cabinet dans lequel, depuis que le vicaire est dans la maison, personne n'a pénétré..... L'imprudent vicaire a, dans son zèle, tout laissé pour aller au secours de l'homme en détresse, et Marguerite, la curieuse Marguerite triomphe!...

Elle parcourt le cabinet avec une joie inexprimable; elle arrive devant le chevalet, et reste immobile d'admiration à l'aspect de la plus belle femme qu'il soit possible d'imaginer. Ce portrait est l'ouvrage du jeune prêtre, et, en apercevant cette figure céleste, la première idée qui vienne à l'esprit, c'est de croire que cette femme est une création imaginaire, dans laquelle une âme voluptueuse, grande et pleine de poésie, a rassemblé tous les traits épars dans la nature, et dont les peintres nomment la réunion, *beau idéal*.

Quand Marguerite s'est rassasiée de cette vue charmante, elle s'avance vers le bureau, voit le manuscrit, l'ouvre et lit. . . . .

. . . .

Le bon curé ne s'inquiétant pas de l'absence de sa gouvernante, ayant remis sa jambe en place, et appuyé sa tête sur l'énorme dossier de sa bergère rouge, s'était laissé aller à une envie de dormir, produite par la trop grande tension de ses esprits pendant le discours de Leseq. Il dormait....

Tout à coup des cris perçants le réveillent dans son premier somme, il écoute : Marguerite entre effarée, une lumière à la main.

— Ah, monsieur! une abomination... une révolte, on va le pendre!... le tuer!... les coquins!

— Qu'as-tu, ma fille? mon vicaire... qu'est-il arrivé? parle!...

— Ah, monsieur, quelle histoire! un vaisseau, des pirates, les pauvres enfants, leur père!... c'est lui.

— Mais Marguerite, assieds-toi, et conte-moi!...

— M. votre vicaire est parti, il a laissé la porte de son cabinet ouverte, je suis entrée, j'ai tout vu, voici son manuscrit, voici toute son histoire; je l'ai lue au milieu, et il y a un sabbat d'enfer!...

— Marguerite, dit sévèrement le curé, reportez ce manuscrit où vous l'avez trouvé, fermez la porte du cabinet de mon vicaire et revenez ici! vous ne me quitterez pas qu'il ne soit arrivé.

— Comment, monsieur!... s'écria Marguerite stupéfaite du sang-froid et de la sévérité inconnue du bon curé.

— Faites ce que je dis!.... répéta le curé en faisant taire le désir qui la dévorait.

— Y pensez-vous, monsieur! nous allons tout connaître, tout savoir, cela se peut et vous vous y refusez!... Ma foi, monsieur, on profite du hasard. *Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.*

Un proverbe déridait toujours ce bon curé, sa sévérité disparut et il commença à admirer la figure friponne et curieuse de sa gouvernante. Celle-ci continua :

— Monsieur!... eh bien, je le lirai tout bas.

Le curé se mit à sourire malignement; mais il répondit : — Non!... non, Marguerite.

— Monsieur, écoutez, reprit la servante, je suis de votre avis, nous devons remettre ce manuscrit à sa place, mais permettez-moi de vous faire observer : 1° que je l'ai commencé; 2° que si M. Joseph a écrit son histoire, c'est pour qu'elle soit lue; 3° qu'enfin personne n'en saura rien.

— Et Dieu, Marguerite?...

— Ah, monsieur! n'y a-t-il plus que cela qui vous arrête? reprit naïvement la malicieuse servante; écoutez-moi toujours!...

— Ah, satan!... s'écria M. Gausse qui commençait à désirer lire le manuscrit, si l'on dit pour la faim : *ventre affamé n'a point d'oreilles,* que dira-t-on pour la curiosité?

— Tout ce que l'on voudra, mon bon maître, dit-elle, en se coulant sur un fauteuil près de M. Gausse; mais écoutez-moi!... Et, posant son bras sur celui du curé, elle le regarda d'un air tendre, et lui dit :

— Nous sommes deux personnes bien distinctes et les péchés que l'une commet ne regardent nullement l'autre.

— Où diable veux-tu en venir?

— Hé bien, monsieur, continua la jésuitique servante, je prends sur moi le péché!... c'est moi qui ai pris le manuscrit, c'est moi qui vais le lire, vous l'écouterez ou vous ne l'écouterez pas, vous agirez comme bon vous semblera; mais moi je le lis... et, dans deux ou trois jours, je me confesserai à vous, je montrerai un sincère repentir, alors vous me donnerez l'absolution.

— Cela ne se peut, dit le curé en remuant la tête de droite à gauche.

— Mais, monsieur, vous ne m'empêcherez pas de pécher, *ce que femme veut Dieu le veut.*

D'ailleurs, ce que je vous soumets, ce raisonnement, ne me l'avez-vous pas fait il y a quinze ans, le surlendemain de mon arrivée chez vous?

A ces paroles, Marguerite jeta un coup d'œil à M. Gausse, le curé rougit, baissa les yeux, et la gouvernante triompha au moyen de ces puissants souvenirs. Le curé se tut; par ce silence il s'avoua vaincu. Mais, je l'ai dit, M. Gausse était la franchise même; alors, ayant consulté son cœur, il s'écria : Allons, Marguerite, lis....

Cette dernière, rusée et maligne comme un vieux juge, sortit précipitamment, courut éveiller un enfant de chœur qui logeait à deux pas du presbytère, elle lui promit mille friandises, sa protection et une récompense s'il voulait faire sentinelle au bout du village, et revenir avertir lorsqu'il entendrait le vicaire arriver.

L'enfant promit, la gouvernante ayant tout prévu accourut vers son maître, se plaça en face de lui, moucha la chandelle, mit ses lunettes, et M. Gausse ayant fermé les yeux pour n'être pas témoin du sacrilége, Marguerite lut ce qui suit, d'une voix nazillarde.

CHAPITRE VIII.

Histoire de deux Créoles.

Si j'écris l'histoire de ma jeunesse, c'est dans le but de faire penser profondément ceux qui me liront: j'essaie de placer un phare sur la plus orageuse des mers, espérant ainsi pouvoir éclairer mes frères, et leur montrer les dangers que renferment les sentiments les plus innocents, et les plus douces affections que la nature a posées dans nos cœurs.

— Ses écrits lui ressemblent! s'écria le curé en jetant un regard vers le ciel; pauvre jeune homme! il a été bien malheureux, à ce qu'il paraît.

— Hé pourquoi chercher à me tromper moi-même! continua Marguerite, Dieu ne sait-il pas que si j'écris mes aventures, c'est pour m'occuper de ma chère Mélanie! Pas de détours : ma conscience gronde! avouons donc que je suis, à moi seul, le motif de l'écrit que je trace avec tant de plaisir, parce que tous les souvenirs que je vais évoquer satisferont mon effrénée passion. Ne commençons pas un récit véritable par un mensonge;...... je suis prêtre, je dois m'en souvenir... O religion! présent céleste, toi seule me soutiens! donne-moi la force d'achever, avant que la mort que je vois arriver à pas précipités ne vienne me saisir! je t'invoque, et te dédie toutes mes pensées, quoiqu'elles concernent toutes, la douce, la tendre, la pure Mélanie.

M'inquiétant peu des lois de l'éloquence, je vais suivre les impulsions de mon cœur, je vais obéir à l'influence des souvenirs, et j'écris pour moi seul (je nose dire pour *elle*), sous la dictée d'un cœur pur!... Oui, pur, il le sera toujours quoi qu'il arrive. Tout homme, en parlant de lui-même, est porté à la diffusion; mais si je suis diffus pour moi, que sera-ce quand il s'agira d'*elle?*... Ah! tout ce que j'en dirai sera toujours *peu.*

Il est des circonstances dans ma vie et des faits qui ne sont venus à ma connaissance que bien tard; cependant, au lieu de les placer à l'époque véritable à laquelle je les appris, je suivrai dans ces mémoires l'ordre naturel des idées, et je rangerai les faits de manière à ce qu'ils forment une histoire suivie.

Je suis né en France; où? je l'ignore; de qui? je l'ignorai longtemps; ma naissance fut enveloppée des voiles les plus mystérieux; car, en ce moment même, je n'ai pas encore une preuve légale, authentique et positive de ma nativité; il me serait impossible de prouver ce que j'avance.

Aussitôt que je vis, dernièrement, Aulnay-le-Vicomte, j'eus un vague souvenir d'y avoir été nourri et d'y avoir passé les deux premières années de ma vie : ce qui m'a donné ce soupçon, c'est que j'ai toujours eu dans la mémoire le paysage d'Aulnay gravé d'une manière ineffaçable; et qu'à la première promenade que je fis avec le bon curé, je fus stupéfait en reconnaissant, au sortir du village, du côté des Ardennes, le poirier sous lequel ma nourrice me déposait ordinairement lorsqu'elle allait travailler dans un champ voisin. Ma nourrice était une grosse paysanne, j'ai vainement cherché sa chaumière; si elle existait encore, je la distinguerais entre mille semblables. Cette habitation annonçait la pauvreté, cependant ce toit de chaume était souvent visité par un ecclésiastique qui me prenait sur ses genoux, me souriait, voulait me faire rire et parler, et me couvrait de baisers. Ces faits se trouvent gravés dans ma tête à cause de l'habillement singulier des ecclésiastiques.

J'avais deux ans et demi : un matin ma nourrice était sortie pour aller travailler dans les champs, et

resté tout seul dans la maison, je jouais, lorsque deux hommes entrent brusquement; je reconnus l'ecclésiastique qui parlait vivement à un militaire. Après une longue altercation qui n'avait rien d'offensif, car ces deux hommes paraissaient amis, le militaire me prit, m'enveloppa dans son manteau, monta en voiture, sortit du village; et, au bout d'un certain temps, sur lequel il ne me reste aucune idée distincte, je me trouvai dans une grande ville au bord de la mer : enfin, quelques jours après je fus transporté dans une chaloupe et de la chaloupe dans un grand vaisseau qui m'a bien étonné. Voici en peu de mots tout ce que ma mémoire me fournit sur mon enfance.

Ce militaire, capitaine de vaisseau, était M. le marquis de Saint-André, mon père; quant à ma mère, jamais je ne l'ai vue, jamais son sourire ineffable n'a porté le frémissement dans mon cœur; aussi mon âme est grosse d'une reconnaissance que je n'ai pu rejeter sur aucune femme.

Le vaisseau dans lequel j'étais voguait à la M....... M. le marquis de Saint-André me donna d'abord peu de marques de sa tendresse. Sa femme, à ce que l'on m'a dit, avait émigré, et n'habitait plus la France : on ne me donna pas d'autres renseignements, et toutes les fois que j'ai questionné mon père là-dessus, il m'imposa silence.—Hé quoi, pensai-je lorsque je fus plus âgé, comment une mère a-t-elle pu abandonner son fils aîné? comment a-t-elle pu le reléguer dans un village loin d'elle et le confier aux soins d'une étrangère? Et cette mère n'a pas tenté une seule fois de venir me voir! elle n'a pas bravé tous les dangers pour m'embrasser?... Ce fut toujours et c'est encore pour moi un mystère dont je n'ai jamais pu soulever le voile : il est vrai, qu'enfant de la nature et initié depuis peu aux inventions sacriléges de la société, j'ignore les abominables combinaisons que produisent les vices particuliers à l'état social et aux agglomérations d'hommes.

Mon père était doué d'une grande énergie, passionné, sévère et même quelquefois dur. Je dois avouer, néanmoins, que bien que j'aie souffert de sa brusquerie, il a souvent eu pour moi une bonté toute paternelle, mais ce fut lorsque mes qualités morales se développèrent, et qu'il crut que je pourrais un jour lui faire honneur. M. de Saint-André était franc, généreux, brave à l'excès, instruit, ayant tout pour plaire, et n'y réussissant jamais, même lorsqu'il le voulait. Il faisait peut-être trop sentir sa supériorité; l'habitude de commander en souverain sur son bord avait contribué à féconder les semences d'orgueil et de hauteur que son âme contenait, et ceux qui froissent l'amour-propre par leur seule présence peuvent être estimés, craints, admirés même, mais ils ne plairont jamais.

Nous arrivâmes à la M........., et c'est dans cette île que j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse. Ici, je dois faire observer que la France était au fort de la révolution, qu'alors le voyage pacifique de mon père est une nouvelle énigme dont je ne puis trouver le mot : j'ignore encore en ce moment si mon père existe, et lui seul pourrait m'expliquer ces contradictions.

A la M........., le premier soin de mon père fut d'acheter une petite propriété, éloignée de tout, et de m'y confiner en me remettant entre les mains de la femme d'un de ses contre-maîtres. Mme Hamel et deux nègres ont été les seules personnes que j'aie vues jusqu'à l'âge de neuf ans. Madame Hamel devint presque une mère pour moi : elle n'est pas spirituelle, mais elle a un excellent jugement, une âme pétrie de douceur, de bonté et de vertus aimables; dès l'âge le plus tendre elle m'a inspiré la crainte de Dieu, et m'a nourri des célestes préceptes de l'Évangile.

M. de Saint-André ne resta pas longtemps à la M.........; je ne le revis qu'à des époques très-éloignées, mais l'état de marin ne permet pas de longs séjours, et il ne pouvait guère venir que lorsqu'il se trouvait dans les parages de nos îles.

Ainsi, mes premières années se sont écoulées loin des villes, loin des hommes, loin des vices; je fus livré à la nature, et je puis me dire son élève, car madame Hamel ne me contraignit jamais; elle me laissa suivre les penchants de mon âme, jugeant, comme elle me l'a dit, que les hommes naissent bons, et qu'en les préservant de la civilisation, on leur donne, par cette seule et simple précaution, la plus belle éducation possible. La pauvre femme a été la cause bien innocente de tous nos malheurs!...

Cette bonne madame Hamel ne pensa pas une seule fois à me faire étudier les sciences; elle n'a jamais compris que le latin, les mathématiques, etc., pussent être essentiels au bonheur de l'homme. Je mets en fait qu'elle ne sait pas si la M........., qu'elle a habitée la moitié de sa vie, est sous la ligne ou dans un tropique. Elle ne connaît pas la différence des plantes d'Amérique d'avec celles de l'Europe; elle ne donnerait pas un sou pour apprendre une découverte, et elle ne m'a montré que bien peu de choses, au dire de la plupart des hommes.

L'instruction qu'elle me répétait à chaque instant, et qui était sa plus douce étude, consistait en quelques maximes plus difficiles à pratiquer qu'à retenir. — Mon ami, me disait-elle en me regardant d'un œil attendri, sois digne du nom de Joseph; fais le bien pour le bien; respecte la vieillesse et l'enfance, car tu es un enfant et tu seras vieillard; ne te moque de personne; ne nuis à qui que ce soit, pas même aux animaux les plus petits; préfère le

bonheur d'autrui au tien; *oublie-toi souvent;* admire l'univers, et tire toi-même les conclusions de ce spectacle.

Le beau est qu'elle prêchait d'exemple. Elle eût rougi, comme d'un crime, de trahir un nègre *marron* qui venait se réfugier dans les montagnes; aussi très-souvent ces malheureux fugitifs venaient apporter des fruits, des curiosités, et me protégeaient dans mes courses. Nos deux nègres adoraient cette bonne et aimable femme. Enfin tout ce qu'elle me disait était appuyé par des actions vertueuses, accomplies avec cette simplicité qui doit les faire doubler de prix aux yeux de l'Éternel.

Je vécus sept ans sans connaître d'autre loi que la mienne, d'autres lieux que les montagnes brûlantes et les forêts humides qui nous environnaient. Je reçus de la nature un caractère impétueux et passionné : cette énergie terrible, fille du climat de feu et de la terre volcanique que j'habitais, ne se déploya que dans deux passions qui furent pour ainsi dire son refuge, car, dans tout le reste des sentiments, dans les usages et les accidents de la vie, j'ai entendu vanter, par les autres, ma douceur et ma patience; cependant, je ne crois pas briller par ces deux qualités-là.

La première de ces deux passions, est un doux fanatisme pour la religion de Jésus-Christ. Je fus chrétien de mon propre mouvement, et j'attribue cet entraînement de mon âme à cette liberté dont j'ai joui : sans cesse devant la campagne, contemplant cette immense nature de l'Amérique, j'ai senti naître dans mon cœur des sentiments élevés, et je n'ai trouvé que l'Évangile qui fût à la hauteur de ces merveilles : on y reconnaît la même main. Ce livre est, comme la nature, vaste, simple et compliqué, naïf et grand, varié, sublime. Les montagnes, les forêts m'ont rendu religieux, mystique, et longtemps j'ai vu le monde du côté le plus beau. Jusqu'à neuf ans, je parcourus les environs de notre demeure en n'ayant aucune idée arrêtée, et de même qu'un jeune faon, jouant toujours, marchant d'étonnements en étonnements, grimpant sur les bambous, sur les rochers, sur les cocotiers, et furetant comme un jeune singe, curieux, léger, sauvage.

Souvent je parvenais dans l'antre du nègre marron. Le pauvre fugitif me reconnaissait pour l'enfant que ses camarades lui avaient signalé comme le fils de madame Hamel, et le nègre, m'apportant une natte, me racontait ses malheurs, ses durs traitements. Je pleurais avec lui, et il baisait respectueusement mes mains *parce que j'étais un blanc.* O souvenirs de l'enfance, que vous êtes doux!...... Cette partie de ma jeunesse fut comme l'aube d'un beau jour : mes jouissances pures, la fraîcheur de mes sentiments, le calme, la naïveté, tout contribue à rendre délectable la mémoire de mes premiers essais de la vie, et je ne puis penser au son de la cloche de notre habitation, sans donner à mon cœur une fête suave, douce et belle de toutes les harmonies que le ciel de mon île me révéla.

Cependant, au milieu de mes promenades, il m'arrivait quelquefois de réfléchir; je commençais à sentir dans mon cœur des sentiments vagues, des affections qui cherchaient à se fixer sur quelqu'un; enfin, il me manquait quelque chose. Souvent j'allais prendre un vieux nègre marron, pour lui confier combien j'éprouvais de plaisir à voir un beau paysage, et une roche pendante qui semblait vouloir tomber sur la source qui s'échappait de ses pieds. Je voulais qu'il partageât mes découvertes, car une belle aurore, un coucher du soleil ne me plaisaient plus autant lorsque j'étais seul à les contempler. La bonne madame Hamel ne me fit jamais un reproche de ce que je l'abandonnais pour courir, et cependant la pauvre femme mourait de frayeur lorsque je passais une nuit dans la grotte de mon bon ami Fimo, le vieux nègre marron, le chef des fugitifs. N'est-ce pas le comble de la bonté, que de souffrir ainsi sans le dire?.... O madame Hamel!....

J'avais neuf ans, et depuis sept ans je n'avais pas revu mon père. Un jour, je revenais à notre maison, il était presque nuit, j'aperçus de loin beaucoup de lumières; je courus pour savoir ce qui produisait cette clarté extraordinaire. En entrant dans l'avenue, bordée d'une haie de jeunes goyaviers, d'agnacats, de jacqs, d'agathis, je vis qu'il y avait beaucoup de soldats devant la maison, j'arrive, et je revois mon père.

Je lui sautai au col et je l'embrassai; quelle fut ma surprise en me retournant de voir, à côté de madame Hamel, une petite fille âgée d'environ cinq ans!... Mme Hamel la tenait sur ses genoux et lorsque je la regardai, elle me jeta un coup d'œil qui n'est jamais sorti de ma mémoire. Elle était assise sur madame Hamel avec une élégance qui semblait lui être naturelle. Son petit visage brillait de toutes les beautés de l'enfance : sur sa peau blanche, rouge et tendue, apparaissaient tous les germes des grâces et des attraits; c'était un abrégé des perfections de la nature, et sa pose enfantine, son naïf sourire!.... ses longues et grosses boucles de cheveux blonds, qui retombaient sur son col frais et mignon. Ah! malheureux! je vois encore tout, au moment où j'écris ces lignes.

— Mon fils, me dit M. de Saint-André, je vous amène votre sœur.

A ce mot j'embrassai cette charmante enfant.

— Aimez-la bien!... car c'est le vivant portrait de madame de Saint-André, et *c'est le seul que nous*

puissions avoir. En disant cela, mon père versa quelques larmes. Elle est morte!.... continua-t-il; mais il ne put achever.

J'appris la nouvelle de la mort de ma mère avec une indifférence dont je m'accuse encore, car je ne fus chagrin que de la douleur de mon père, et quant à moi, je n'étais nullement affecté : cependant, le matin j'avais pleuré amèrement la mort d'un jeune loxia que j'avais apprivoisé de concert avec mon vieux nègre. Que l'on explique cette bizarrerie! Ne serait-ce pas que nous ne pouvons aimer que des êtres sans cesse présents et que nous connaissons, avec lesquels nous avons des rapports continuels.

Lorsque M. de Saint-André fut seul avec moi, ma sœur et madame Hamel, il s'adressa à cette dernière, et lui dit : — Madame, je vous ai amené Mélanie parce qu'il y a encore trop de dangers pour nous en France, et que je n'y connais personne à qui j'aurais pu confier cette chère enfant. Aussitôt que nous pourrons revenir en Europe je viendrai vous chercher. Vous savez quels dangers je cours ici; je vous quitte!... c'est peut-être beaucoup trop d'y être venu. Je ne sais comment je vais faire pour rejoindre mon bord, mais ma troupe est nombreuse et bien armée.

Après cette courte entrevue, mon père m'embrassa, couvrit Mélanie de baisers, et partit. Je voulus absolument l'accompagner jusqu'à la côte, et le suivre pour participer aux dangers qu'il allait courir, il m'ordonna de rester par un geste impératif et un regard absolu, à l'influence desquels il était impossible de se soustraire.

Je rentrai dans la maison, et toute la soirée mes yeux furent attachés sur la petite Mélanie. Une foule de réflexions vinrent alors m'assaillir, et je sentis naître en moi un attachement dont je n'avais pas d'idée. Le sentiment que j'éprouvais à voir cette jeune enfant est indéfinissable, et je vis avec joie qu'elle le partagea dans toute son étendue. Nous couchâmes dans la même chambre non loin de madame Hamel, car je voulus à toute force me charger de ma sœur.

Dès-lors s'ouvrit, pour moi, une bien autre carrière. Il ne me manqua plus rien, et la passion la plus terrible jeta sourdement ses fondements dans mon âme. Tous les sourires de ma sœur m'appartenaient, de même que je ne fis plus rien qu'en son nom et pour elle. Je l'emmenais dans mes courses que je proportionnais à ses petites jambes, et chaque belle fleur que je rencontrais lui était offerte comme jouet, chaque beau fruit, chaque nid d'oiseau arrivaient dans ses belles mains avant qu'elle eût le temps de les désirer. Où l'on apercevait Mélanie, on était sûr de me trouver, car nous n'allions jamais l'un sans l'autre. Un quart d'heure d'absence devenait un supplice pour nous deux, et toute notre étude fut de nous complaire, de chercher à faire le bonheur l'un de l'autre. Fier de mon âge, de ma force, je rendais à Mélanie des services qui ne me coûtaient rien, tant je trouvais de douceur à l'obliger. Peines, fatigues, soins, dangers me semblaient des roses. Si Mélanie fatiguée ne pouvait plus revenir, je formais un siége avec des lianes, et, l'adaptant à mon dos, je portais ma sœur jusqu'à la maison; cette jolie fille me passait ses bras autour du col, en laissant ses cheveux dorés se mêler aux boucles de jais de ma chevelure, et mon cœur palpitait de joie lorsque je sentais la douce main de Mélanie, qui essuyait la sueur de mon front.

J'initiai Mélanie dans mes grands secrets, je la menai dans mes routes favorites, chez les nègres marrons, nous gravîmes les rochers, et en voyant les pompes du couchant et les magnificences de l'aurore, je tâchais de lui faire comprendre le peu que je savais sur l'Éternel; nous lisions ensemble ce qu'il écrivit sur la voûte des cieux, ce qu'il traça sur les sables de la mer, sur les feuilles des arbres, sur les ailes diaprées des oiseaux. Quant aux autres préceptes, le cœur naïf et pur de Mélanie les contenait tous, et c'est surtout elle qui, en *apprenant* les sublimes obligations de l'homme envers l'homme, ne parut que se *souvenir*. Toute jeune, une bonne action, une pensée noble, découlaient de sa bouche et de son cœur avec une facilité qui faisait croire que le bien et la vertu étaient son élément.

Un jour, nous allons à la grotte du vieux Fimo. Nous arrivons à sa retraite, après avoir traversé les plus jolis sentiers et nous être livrés à la gaieté la plus franche. Le soleil couchant dorait toutes les cimes et disait adieu à la nature, en l'enrichissant de ses belles teintes de couleur de bronze, d'or et de pourpre; l'air était calme. Un funeste silence régnait aux environs de l'antre de Fimo. Nous approchons... le malheureux venait de saluer le soleil pour la dernière fois! Étendu sur une grosse pierre couverte de mousse qui lui servait de siége, le pauvre nègre immobile ne respirait plus, et ses yeux fixes et ouverts annonçaient que l'homme de la nature meurt sans être entouré d'amis, parce que l'homme de la nature a horreur de la mort. Mélanie lui ferma les paupières, détacha son voile, le mit sur le visage du pauvre nègre, et, s'agenouillant, elle me dit : « — *Prions!...* »

Oui, par-delà la tombe, j'entendrais encore cette voix pure et touchante et cet accent qui terrasse toutes les fibres du cœur!... Quel regard! quelle attitude! Notre prière consista à contempler tour à tour et le nègre et le ciel! j'ignore ce que pensa Mélanie, mais je sais qu'alors mon âme s'éleva vers tout ce que la mélancolie et la religion ont de plus grand, de plus sublime et de plus extrême. Ensem-

ble nous nous relevâmes et nos yeux étaient en pleurs.

Quelque mérite que possèdent les longues prières des morts, je n'ai jamais entendu d'oraison plus belle que le *Prions!* de Mélanie. La religion est un besoin de l'homme.

Nous aperçûmes deux nègres qui cherchaient leur chétive subsistance, nous les appelâmes à grands cris. Ils vinrent en reconnaissant notre voix, nous les guidâmes vers le corps inanimé du bon *Fimo*. Ils firent une fosse sous un cocotier que Mélanie indiqua. Tous deux muets et remplis d'une sainte attention, nous suivîmes en nous tenant par la main, les deux nègres qui portaient *Fimo* sur leurs épaules. Enfin, nous le vîmes placer dans sa dernière demeure : en ce moment, par un artifice de la nature et la disposition des lieux, un rayon de soleil, se faisant jour, vint illuminer solitairement cette fosse. — Dieu l'emmène! m'écriai-je. Lorsque la terre fut jetée sur lui, Mélanie dit : — Nous ne le verrons plus!... On fit une espèce de tertre, et lorsque nous avions du chagrin *la tombe du nègre* était l'autel où nous venions pleurer.

En revenant, nous gardâmes le silence; mais en sortant de la forêt, ému de tout ce qu'avait dit Mélanie, je m'arrêtai, et, regardant ma sœur, je lui dis avec la voix de l'âme : — Ah! tu es un ange!...

Elle ne me répondit que par un fin sourire et un gracieux mouvement de tête qui sont gravés dans ma mémoire avec tout ce qu'elle a dit et tout ce qu'elle a fait. Ce soir-là nous ne mangeâmes pas, car en entrant elle murmura : — « Joseph, on n'a pas faim quand on a du chagrin! »

— Ame divine!...

— Mon bon Jésus! s'écria Marguerite; voyez, monsieur, dit-elle à M. Gausse en lui montrant le manuscrit, voyez! comme il a pleuré dans cet endroit! l'écriture est presque effacée.

M. Gausse ne répondit rien, mais sa figure indiquait que toutes les cordes de son cœur bienfaisant et sensible étaient contractées.

CHAPITRE IX.

Le temple du *Val-terrible*. — Le nègre ravisseur. — Le mariage de la nature. — Départ pour la France.

Ce fut ainsi que nous passâmes le temps de notre enfance. Tout ce que les sentiments humains ont de plus naïf et de plus touchant embellissait nos jeux et nos courses. Nos corps, n'étant pas déformés par les habillements ridicules que produisent les modes, se développèrent rapidement et les belles proportions que la nature, livrée à elle-même, enfante sans efforts, nous donnèrent les frêles avantages de la beauté. Notre liberté douce faisait briller nos visages d'un divin contentement.

Mélanie atteignit douze ans. Sa jolie taille était presque formée; elle se regardait déjà dans l'eau claire des fontaines pour arranger d'une manière encore plus gracieuse les milliers de boucles que formaient ses beaux cheveux blonds. Ses yeux bleus souriaient toujours, et elle avait l'art de les jeter d'une certaine façon qui peignait tout d'un coup une âme tendre et portée à la mélancolie. Elle chaussait son pied mignon avec une sandale artistement tissue par nos nègres; et, selon la coutume des îles, elle le laissait à nu : rien n'était séduisant comme cette jeune fille, douée de toutes les aimables qualités des femmes!... Maintenant qu'en invoquant ces douloureux et charmants souvenirs, je me rappelle le groupe admirable que nous devions former, lorsqu'entrelacés au bord d'une fontaine, sous un rocher, au milieu des vastes colonnades antiques de la forêt et protégés par des buissons épineux, nous étions livrés aux jeux de la jeunesse, il me semble que les fameuses statues de la Grèce ne devaient pas être plus belles, car quel que soit le feu divin qu'ait répandu le génie sur ses créations, nous les surpassions par la naïveté de nos attitudes, la fraîcheur de nos visages, et, semblables aux deux ombres charmantes de ces amants dont parle Klopstock, nous n'avions pas besoin des paroles humaines pour nous faire part de nos sentiments et de nos pensées... un geste, un sourire, un coup d'œil, un baiser tenaient lieu du langage, nos âmes s'entendaient. L'habitude avait tellement fait passer nos cœurs l'un dans l'autre qu'il n'en existait plus qu'un seul.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'âmes qui se plairont à la simple description des événements qui marquèrent ces années de bonheur; ils semblent appartenir à un autre temps qu'au siècle d'aujourd'hui; mais la peinture n'en sera fade que pour des gens dont l'imagination n'a jamais tracé les tableaux mensongers de *l'âge d'or*. Hélas, je puis dire avec orgueil que je l'ai connu pour mon malheur.

Un jour, j'avais conduit Mélanie vers un lieu dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Que l'on se figure deux énormes pics, séparés l'un de l'autre, à leur sommet, par un immense espace; cette ouverture dans les airs ressemblait à celle d'un angle immense, car les deux montagnes se rejoignaient par en bas et représentaient exactement un angle aigu assis sur l'angle même, dont le sommet formait une vallée, et les rochers aériens, les deux côtés. Ainsi le vallon du bas était extrêmement étroit, chaque montagne présentait un aspect miraculeux par la végétation qui l'embellissait; par un côté de la vallée, on apercevait la mer à une distance énorme; et

de l'autre, un bocage disposé en cercle, au milieu duquel une source faisait entendre son doux murmure. Lorsque Mélanie fut à l'entrée de ce vaste et admirable paysage, nommé le *Val-terrible,* elle me regarda, me serra la main et, me montrant un fragment de rocher d'où l'on découvrait toutes ces beautés, assemblage unique de toutes les ressources de la nature : — Je voudrais, dit-elle, que sur cette roche, sous ces arbres l'on complétât le spectacle en bâtissant une chaumière élégante, entourée de fleurs, et plus loin, dans l'île qui se trouve au milieu de ce petit lac, je sens que je m'attendrirais en y apercevans la *tombe du nègre*, placée sous un tatamaque.

Je reconduisis Mélanie à notre maison; lorsqu'elle fut couchée, je m'échappai, et, courant de toutes mes forces, je regagnai le *Val-terrible.* J'allai dans toutes les retraites des nègres marrons auxquels nous portions tous les jours leur nourriture. Je les rassemblai; et, les amenant sur la roche où Mélanie avait exprimé son désir avec cette aimable légèreté de son sexe, je leur dis : — Mes amis, Mélanie a dit qu'elle voulait voir là une habitation, il faut la construire à l'instant.

Aussitôt sept ou huit nègres mettent le feu au pied d'une trentaine d'arbres qui ne tardèrent pas à tomber, pendant que d'autres creusaient la terre et que d'autres cherchaient de la mousse. Nous travaillâmes toute la nuit, et le jour nous surprit que l'ouvrage était bien avancé. Je ne sais comment je fis pour construire une chaumière selon les règles de l'architecture, mais j'ai vu, dans les parcs des grands, des constructions champêtres artificielles qui n'étaient que des masures auprès de mon palais sauvage.

De chaque côté de la porte s'élevaient trente pieds d'arbres parfaitement droits, qui représentaient des colonnes, tant les troncs noueux étaient gros et ronds; les interstices furent soigneusement remplies avec de la mousse. Sur ces colonnes l'on plaça transversalement un énorme cocotier qui servit de frise; puis, par une adresse dont les nègres donnent souvent des preuves, ils réussirent à poser sur cette frise deux gros troncs en triangle, qui formèrent un fronton. En bas des colonnes, ils disposèrent le terrain de manière à ce que des marches naturelles donnèrent une base aux arbres, et cette chaumière eut toute la tournure de la façade du Parthénon. Elle était très-longue, et ses côtés furent façonnés selon le systène de la façade; on fit le toit avec des feuilles de mangle et nous laissâmes des jours pour que l'intérieur fut éclairé.

Cependant la journée s'avançait; tout en travaillant pour Mélanie, je l'oubliais!... Enfin, sur le soir, lorsque je vis que les nègres pouvaient finir tout à eux seuls, avec mes instructions, j'accourus à la maison... j'entrai et je vis Mélanie qui, les yeux rouges, était assise sur la porte. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se mit à agiter son mouchoir, car la joie la suffoquait, elle ne pouvait parler. A cette action je reconnus combien sa douleur avait été vive, et, en une seconde, je fus à ses côtés...

— Méchant enfant, me dit madame Hamel, sans me demander d'où je venais, que vous nous avez causé d'inquiétude!

— Ne le gronde pas, ma mère, répondit Mélanie, vois comme il en est fâché!... — Joseph, ajouta-t-elle avec une charmante naïveté, je ne te dirai pas que tu m'as fait mal, parce que tu aurais trop de chagrin! Elle se mit à essuyer la sueur de mon front et à caresser ma chevelure avec une attention pleine de grâce.

— Lorsque je ne t'ai plus vu j'ai pleuré! me dit-elle; je n'ai pas vécu cette journée-ci, il faut la rayer du nombre des jours que Dieu m'accordera! méchant, comment as-tu fait pour t'éloigner de moi? si ce fut pour une bonne action, je ne te pardonnerai jamais de m'avoir laissée à l'habitation.

Ne voulant pas dire mon secret, je gardai le silence, ce qui étonna Mélanie. Elle me regarda d'un air boudeur qui la rendait charmante, par la difficulté qu'elle trouvait à faire paraître sur son visage une expression disgracieuse. En se couchant, elle me dit, en grossissant sa voix :

— Je ne te souhaite pas une bonne nuit!....

— Et moi, Mélanie, lui répondis-je avec douceur et en souriant, je supplie le Tout-Puissant de répandre le charme des plus beaux songes sur ton sommeil d'innocence.

A cette réponse, elle fut un peu confuse, et se coucha en murmurant : « — Pourquoi aussi ne me dit-il pas ce qu'il fait! » Il semble que la jalousie soit un sentiment dont le germe est naturellement en nous, et que la civilisation ne l'ait point créée.

Le lendemain, ma sœur vint à moi, et, m'embrassant avec un air repentant, elle me dit avec tendresse : — Je te demande pardon, mon frère! — Tu n'en as pas besoin! Et je l'embrassai avec ivresse.

Madame Hamel nous pressa tour à tour sur son sein en s'écriant : « — Heureux enfants!.... conservez bien la pureté de votre âme!..... »

Nous nous regardâmes nous deux Mélanie, sans pouvoir comprendre le sens de ces paroles. Je les comprends maintenant!... Après le repas, j'emmenai Mélanie, et je la conduisis au *Val-terrible,* par un chemin qui devait la mettre brusquement en face du spectacle qu'elle avait souhaité. Presque tous les nègres marrons étaient de la côte de Guinée, et ils chantaient en chœur une chanson de leur pays. Cette sauvage mélodie allait admirablement à ce site pittoresque, et elle vint frapper nos oreilles.

— Ce sont nos noirs! dit Mélanie en arrivant à la

vallée. Elle fait un pas de plus, jette un cri d'étonnement, elle me regarde, se précipite dans mon sein, et sur sa joue en fleur roulèrent les larmes d'une joie céleste. Les nègres avaient eu le soin de gratter la terre et de former une avenue sur laquelle un sable doré répandu rendait le marcher plus agréable. — Que j'aime cette précaution ! dit Mélanie.

Elle entra dans la chaumière que nous nommâmes *le Temple*. Quelles sont les paroles qui pourraient rendre les charmes d'un pareil moment?......

A quelque temps de là, une aventure vint m'éclairer sur la nature du sentiment que je portais à cette sœur chérie. Il y avait, parmi les nègres marrons, un noir de la Côte-d'Or, d'un naturel extrêmement féroce, et les mauvais traitements dont il fut accablé contribuèrent encore à aigrir son caractère. Il fuyait ses compagnons de malheur, il errait dans les endroits les plus escarpés et les plus sauvages, rien ne pouvait l'adoucir : Mélanie l'entreprit. Un jour, le voyant assis sur un quartier de roche, elle me dit : — Il est impossible, Joseph, qu'il y ait des êtres complétement méchants : on peut se tromper, mais personne n'a dit au fond de son cœur, « Je veux être cruel ; » ce nègre regarde le ciel, or, cette seule action m'indique que nous réussirons.

Aussitôt elle se mit en marche et nous arrivâmes à ce noir qui ne s'enfuit point selon sa coutume, il regarda même Mélanie d'une manière qui me déplut.

— Bon nègre, dit ma sœur avec une voix douce à laquelle rien ne résistait, pourquoi restes-tu toujours seul? pourquoi te réfugies-tu dans des antres sauvages, au lieu d'habiter des grottes charmantes?

— Parce que la nature ne m'a jamais souri, et que je suis malheureux.

— Veux-tu que nous t'apportions de la nourriture? tu n'auras pas la peine de la chercher.

— Non. C'est peut-être une amorce pour me charger de chaînes et me ramener à mon maître.

— Mais pourquoi brises-tu des arbres, et troubles-tu l'eau des fontaines? Tu déchires des oiseaux... c'est mal cela!...

— Il faut bien que je rende tous les maux qu'on m'a faits. Allez-vous-en ! je ne puis vous voir !

Tout en parlant ainsi, il jetait des regards farouches sur Mélanie, en paraissant ne pas me voir ; son œil exprimait un sauvage désir et alors des idées vagues vinrent troubler mon cerveau. — Allons-nous-en, dis-je à Mélanie. Et ma sœur, plaignant le nègre malheureux, laissa tomber sur lui un coup d'œil de compassion et de tendresse naïve qui le fit tressaillir.

— Le malheureux ! s'écria-t-elle ; et tout en se retournant, elle le regardait toujours. Je vis le nègre rester à la même place en contemplant Mélanie ; il ressemblait de loin à une statue de bronze. Lorsque nous fûmes trop loin pour qu'il pût nous voir, il s'élança et nous suivit toujours jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'habitation.

Le lendemain, lorsque nous nous promenâmes en apportant des douceurs à nos pauvres nègres marrons, je vis ce même noir nous épier avec soin, et se cacher pour admirer Mélanie. Nous étions assis sur une pelouse, à côté de notre temple ; nous causions ; j'entendis un léger bruit dans le feuillage, et, portant mes regards vers l'endroit d'où partait ce frémissement, j'aperçus les deux yeux noirs de ce nègre qui dévoraient Mélanie. Une peur mortelle glissa son froid glacial dans tous mes membres, et je fus comme *charmé* par l'infernal regard de ce noir. Alors, j'eus une connaissance confuse des dangers que courait Mélanie, et, appelant par son nom un nègre qui avait son refuge à deux pas de là, je réussis à reprendre courage lorsque je le vis accourir : aussitôt j'entraînai Mélanie à notre habitation, avec une promptitude dont elle ne devina pas la cause. Pendant plusieurs jours j'allai dans la forêt sans Mélanie, et j'eus la force de résister à ses prières.

Cependant un matin, elle fit tant que je l'emmenai. Jamais, je crois, je ne l'avais vue si jolie et si séduisante. Lorsque nous arrivâmes au milieu de la forêt, non loin du *Val-terrible*, j'entendis les pas d'un homme qui marchait derrière nous... Je me retourne, et j'aperçois le nègre'... une sueur froide me saisit. — Marchons plus vite ! dis-je à ma sœur. Vains efforts ! le nègre fondit sur Mélanie, et, la prenant dans ses bras, il s'élança vers les montagnes avec la rapidité de l'éclair. Je le suivis en courant de toutes mes forces, et en faisant retentir la forêt de mes cris de détresse. En poursuivant le nègre, je le forçais à la retraite, et, tant qu'il courait, j'étais tranquille sur le sort de Mélanie, dont les pleurs et les sanglots me déchiraient le cœur. Elle se débattait avec son ravisseur, et retardait sa fuite, mais ce dernier atteignit un endroit écarté, et là, déposant à terre Mélanie, il la couvrit de baisers. Non, jamais un homme ne connaîtra la rage qui s'alluma dans mon âme! je volais avec la vélocité de l'aigle, à travers les pointes de rochers qui me mettaient les pieds en sang, et je ne sentais aucune douleur, tant les feux de la colère me brûlaient. Enfin, sur le haut de la roche, deux nègres parurent, semblables à deux chasseurs qui accourent pour empêcher un tigre de dévorer une jeune biche. Je fus en même temps qu'eux aux côtés du nègre qui fut massacré impitoyablement par les deux marrons. Mélanie ne fut pas témoin de ce meurtre, je l'avais prise dans mes bras, et, rapide comme une flèche, je l'emportais à travers les rochers, que je descendais avec

une aveugle fureur en les teignant de mon sang. Ma sœur pleurait à chaudes larmes, obéissant à un vague sentiment de pudeur, de coquetterie que je ne pourrais définir; et moi, pendant ce temps, je l'inondais de baisers enflammés, cherchant ainsi à la purifier et à effacer la souillure imprimée par ceux du nègre effronté.

—Embrasse-moi bien! s'écriait-elle en sanglotant.

Ce moment m'éclaira; je vis quelle était la nature de l'amour que je portais à ma sœur!...

— Monsieur, dit Marguerite en interrompant sa lecture, notre pauvre vicaire a encore bien pleuré à cet endroit-là... tenez!... et elle montra le manuscrit à M. Gausse.

— Le malheureux! s'écria le bon curé.

Alors, continua la servante, je n'aperçus aucun mal dans ce sentiment : ignorants comme des créoles, n'ayant aucune idée des prohibitions légales et justes des lois humaines, je fus ravi!... — Je me livrai au doux charme de trouver une maîtresse, une amante, une épouse dans ma sœur, et je me gardai bien de l'instruire des découvertes que j'avais faites dans mon propre cœur. Une joie céleste vint jeter son baume rafraîchissant sur la plaie passagère que venait d'ouvrir le nègre, et je bénis en quelque sorte cette aventure. Je revins avec Mélanie chagrine, car les farouches baisers de son noir ravisseur lui restaient sur les lèvres, et maintes fois elle y portait la main en s'essuyant avec dépit. Alors, je la comblais de mes caresses, et ces caresses eurent dès-lors un autre caractère! alors je questionnai fréquemment madame Hamel, les nègres, tous : je fus plus attentif à tous les mystères de la nature; souvent assis sur les branches d'un arbre, je contemplais curieusement les oiseaux; enfin une nouvelle source de pensées et de mélancolie vint augmenter mes réflexions habituelles.

Je me souviens avec un charme mêlé de honte, de ce temps délicieux, où mes sentiments prirent une teinte indécise de sensualité divine, où je donnais à ma sœur des baisers qui l'étonnaient elle-même. Confuse et rougissant, elle penchait sa tête dans mon sein, et semblait provoquer mes caresses amoureuses. Alors je n'étais pas criminel, j'avais le cœur pur!... et alors cette passion laissa des traces indélébiles! *elle est criminelle maintenant!...* et cependant, malgré tous mes efforts, elle ne pourra s'éteindre que lorsque le froid marbre de la tombe m'aura recouvert.

Quelque temps après cet événement, ma sœur qui croissait en grâce, en beauté, et dont l'esprit était au moins à la hauteur des perfections du corps, devint aussi rêveuse, et son charmant visage se couvrait parfois d'une rougeur subite.

Un jour, me prenant par la main, elle me dit avec une espèce de solennité; — Viens, mon frère! allons au temple!... là, j'aurai quelque chose à te dire...

Nous marchâmes en silence, en nous jetant des regards furtifs, ainsi qu'Adam et Ève lorsqu'ils eurent mangé la pomme fatale; il semblait que nous nous comprissions parfaitement l'un et l'autre. Nous arrivâmes à notre banc de mousse au pied de notre temple. Pour faire passer dans l'âme des autres le ravissement qui vint saisir la nôtre par degrés, il faudrait pouvoir asseoir en ce moment ceux qui liront cet écrit, sous le papayer qui nous ombrageait, et leur faire voir les magnifiques couleurs dont les montagnes étaient parées : l'azur foncé de l'indigo teignait le milieu des rochers, leurs cimes arrivaient par des teintes insensibles à l'or le plus brillant, et leurs formes pyramidales tranchaient vivement sur un ciel d'une étonnante pureté; la mer roulait de petites vagues d'argent; la végétation variée de l'Amérique étalait les mille sortes de vert des feuilles de ses productions; et, le soleil à son couchant, donnant une touchante mélancolie à ce tableau, imprimait à l'âme un mouvement indéfinissable. Ce fut à la face de toutes ces richesses, que Mélanie, après me les avoir montrées par un geste de main plein de grâce, me dit d'une voix altérée :

— Mon frère, je ne sais plus comment je t'aime! tes regards portent le trouble dans mon âme et je te désire comme le prisonnier doit désirer la liberté, l'aveugle la lumière! je t'aime d'amour, et je prononce ces paroles sans savoir s'il y a plusieurs amours; hélas! je ne le saurai jamais, parce que je n'en trouve qu'un seul dans mon âme. Cependant, à force de penser, j'ai vu que l'amour dont je t'entoure est autre que celui par lequel j'aime madame Hamel. Je voudrais apprendre de toi, si quand je te regarde tu éprouves ce bouleversement que ton œil arrêté sur le mien produit chez moi. Je n'ose plus te voir qu'en secret, c'est-à-dire lorsque tu ne me vois point; et alors j'éprouve une douceur inouie que je ne connaissais pas encore, et qui chaque jour devient plus forte et plus vive.

— O ma sœur! m'écriai-je en lui prenant la main, un feu terrible me brûle, et depuis quelque temps j'ai reçu une nouvelle vie!... nous nous appartenons l'un à l'autre pour toujours! tiens, vois-tu, je serai pour toi comme Nchani pour sa femme : tu seras mon épouse et je serai ton mari, tu es Ève et je suis Adam. Il n'y a que ce moyen!... mais, il faut une cérémonie, un serment.

— Allons donc, dit-elle, jure bien vite! et prenons toute cette vallée, cette mer et ces montagnes à témoin!... Joseph, toi, tu dois te mettre à genoux...

Je m'agenouillai effectivement, elle prit ma main dans les siennes, son visage devint d'une étonnante gravité, et alors, levant mon autre main vers le ciel, je lui dis : « Mélanie, je te jure de n'aimer jamais que toi ! le reste des femmes n'est plus rien ! tu es pour toujours ma sœur et ma femme !... »

Je me rassis à ses côtés et elle me dit avec un sourire et une naïveté enivrante.—Moi, je ne me mettrai pas à genoux !... Je jure, reprit-elle en me lançant tous les feux de l'amour par un regard empreint des suavités les plus enchanteresses ; je jure de n'aimer que toi !... — Puis, se jetant dans mon sein, elle me couvrit de baisers. Le flambeau de cet hymen fut le soleil; les témoins, le ciel et la mer frémissante; et la nature dut sourire aux simples caresses qui terminèrent cette scène enfantine.

Dès-lors, je ne sais quelle tranquillité se glissa dans nos âmes, nous fûmes heureux et rien ne manqua à notre bonheur. Les rires charmants, les jeux de l'innocence, les candides caresses d'un frère et d'une sœur vinrent nous enivrer, et notre vie coula pure comme l'eau d'un ruisseau qui court sur un sable doré.

Alors Mélanie avait treize ans et j'en avais seize. Un matin que je bêchais, que ma sœur brodait, M. de Saint-André se montra dans notre avenue, et en deux sauts nous fûmes dans ses bras. Il admira l'étonnante beauté de ma sœur, ainsi que ma taille élancée, et il parut content...

— Mes enfants, nous dit-il, l'horizon politique de la France n'est plus orageux : ce sont des énigmes pour vous que de pareilles paroles; mais enfin, votre père n'est plus proscrit ; il quitte l'Amérique. Le souverain de notre pays m'a donné le commandement d'un vaisseau, avec le grade de contre-amiral, et je viens vous chercher pour vous emmener en France. Vous allez revoir votre patrie, et connaître les jouissances de la vie sociale. Toi, Mélanie (et sa voix avait un accent de tendresse qu'il ne put cacher), ta beauté te rendra l'objet de l'hommage de tous les hommes : vous, Joseph (sa voix devint plus sévère), vous allez réparer le temps perdu, et vous instruire, pour vous faire un état, un nom, et arriver à des places éminentes.

Ces paroles furent pour moi l'objet d'un long commentaire. J'eus beaucoup de peine à les comprendre, et pour être franc, je dois dire que je ne les compris pas.

Le lendemain, mon père nous quitta, et fut à C... vendre l'habitation de madame Hamel. Trois jours après, nous étions dans une frégate, et nous voguions vers la terre de France.

CHAPITRE X.

Comment il se trouve des *Carbonari* en pleine mer. — Événements qui s'ensuivent. — Les deux Créoles à Paris.

J'ai déjà dit que M. de Saint-André avait, dans le caractère, une rudesse et une sévérité terribles. J'en acquis la preuve pendant les premiers jours de notre navigation. Il ne laissait passer aucune faute, et les lois de la discipline maritime, de cette discipline qui confère une si grande autorité aux capitaines, étaient observées avec une ponctualité qui montrait combien l'on craignait mon père.

Au bout d'une quinzaine de jours, pendant lesquels mon père m'observait avec attention, et paraissait satisfait de moi, il arriva qu'un chef de matelots (j'ignore quel grade il avait) commit une faute qui fut d'autant plus sévèrement punie, que M. de Saint-André paraissait avoir une haine secrète contre le coupable.

Ce matelot, nommé Argow, était un de ces hommes que la nature semble ne pas avoir achevés : court, trapu, large vers les épaules et la poitrine, ayant une grosse tête, et une horrible expression de férocité; il régnait, parmi tout cela, un air de majesté sauvage, qui révélait une énergie rare et de l'intrépidité : son coup d'œil annonçait que dans le danger il exécutait promptement ce qu'une sagacité naturelle lui dévoilait comme le meilleur parti. Du reste, ivrogne, sale, brutal et ambitieux. Lorsque, dans l'histoire, Grégorio Leti et autres me montrèrent Cromwell, sur-le-champ, je me rappelai Argow, et je crus voir le célèbre protecteur de l'Angleterre, lorsque pour la première fois il parut au parlement.

Ce matelot, connaissant l'humeur de M. de Saint-André, subit sa punition sans mot dire, et avec une résignation qui surprit tout l'équipage ; mais il jurait, en lui-même, la perte du contre-amiral, et la grandeur de l'entreprise ne l'épouvantait en rien. Ceux qui virent son air rêveur, sa figure sombre et les regards qu'il lançait sur mon père, jugèrent qu'Argow méditait quelque hardi projet.

Comme ce matelot avait une espèce d'ascendant sur ses camarades, ils se firent part mutuellement de leurs pensées ; et, sans qu'Argow eût encore rien dit, leurs esprits étaient préparés à quelque ouverture. Lorsque ce chef fut libre, il commença par prendre à l'écart ceux qu'il connaissait pour être ses amis, et il les sonda pour savoir s'ils coopéreraient à son dessein.

Un soir, lorsque tout était tranquille dans le bâtiment, que le mari de madame Hamel, dont on se défiait le plus, faisait son quart; que les officiers, les capitaines en second et mon père, renfermés

dans leurs chambres, ne pouvaient voir ce qui se passait, je fus témoin inconnu d'une singulière scène; car, curieux comme on devait l'être à mon âge, et ayant remarqué certains mouvements parmi l'équipage, je m'étais caché dans l'embrasure d'un canon, et, protégé par l'ombre, voici ce que j'entendis :

— Il est là-haut, disait le matelot à Argow, mais qu'en veux-tu faire?

— Ce que j'en veux faire! répondit Argow à voix basse et entremêlant d'horribles jurons à tous ses propos, je veux qu'il entre dans nos projets ou dans le ventre d'un poisson! il est dévoué au commandant, et si M. de Saint-André, se voyant le plus faible, voulait nous mettre à la raison, il serait capable, sur un ordre, de mettre le feu à la sainte-barbe.

A ces mots, je reconnus qu'il s'agissait du maître canonnier.

— Nous ne l'attirerons jamais ici, il faut seulement, s'il est contre le *bastingage*, lui donner un coup de coude.

— Mille boulets! répondit vivement Argow, nous n'aurions plus de poudre, il a la clef de la soute.

Ils restèrent quelque temps à réfléchir, mais Argow rompit le silence, en disant : — Je m'en charge!... fais descendre tout notre monde dans la cale!

J'ignore ce que devint le pauvre maître canonnier, tout ce que je sais, c'est que, lors de l'événement, je vis l'homme auquel Argow venait de parler, revêtu des habits particuliers du canonnier qu'il remplaça. En entendant l'ordre d'envoyer l'équipage à fond de cale, je m'y glissai et je me tapis dans un coin obscur.

Ce fut le premier spectacle que me donna l'état social : cette scène avait pour acteurs les plus grossiers des hommes, et comme ils ne retenaient point l'expression de leurs passions, j'en vis le jeu à découvert. Chaque matelot descendit avec précaution, et quelques-uns apportaient des lanternes. Toutes ces figures sauvages et animées sur lesquelles se gravait ingénument la crainte, car ils redoutaient encore leur conscience, formaient un tableau digne d'être vu.

Un murmure s'éleva lorsqu'Argow parut avec son lieutenant. Il s'alla placer devant un ballot, chacun se groupa autour de lui, les uns sur les provisions, les autres sur les tonneaux, tous dans des postures originales et l'œil fixé sur le chef de la sédition. Quand ce dernier les vit attentifs, il promena sur eux son œil inquisitorial, et leur prononça le discours suivant :

— Si je ne vous connaissais pas, et que le capitaine ne m'eût pas trop sévèrement puni pour une légère faute, jamais nous n'aurions saisi l'occasion qui se présente pour nous, de faire fortune. La puissance et les richesses nous seraient passées devant le nez, sans que l'un de vous ait eu la pensée de devenir heureux tout d'un coup, sans qu'aucune puissance humaine puisse nous atteindre; mais j'ai osé compter sur votre courage et votre force de caractère, je vois que je ne me suis point trompé. Maintenant nous sommes tous liés! car M. de Saint-André nous ferait tous pendre aux vergues, et ferait le service avec ses officiers, plutot que de donner la grâce à l'un de nous.

— Flatmers, John et Tribels vous ont instruit séparément de ce que je vais vous expliquer d'une manière plus claire. — Triple bordée! mes amis, j'enrage lorsque j'examine notre genre de vie : traîner sur les ponts cette (ici un juron) *pierre infernale;* toujours travailler, durement menés, sans consolation, sans avenir, sans pain, et (un juron) qu'avons-nous fait pour mériter un pareil sort? nous sommes venus au monde de la même manière que ceux qui sont riches, et qui dorment dans de bons lits, sans être toujours séparés de la mort par quatre planches pourries. Lequel, à votre avis, vaut mieux de risquer une ou deux fois sa vie pour être heureux, ou bien de traîner une existence dont le plus grand bonheur est de dormir dans un entrepont et de gober l'air par le trou d'un sabord? Or, voici mon projet : le convoi de la Havane va passer demain, il n'y a qu'un vaisseau de 76 canons, notre frégate n'en a que vingt!... n'en eût-elle pas du tout, je vous promets que nous aurons jusqu'à la dernière piastre des Espagnols.

Mais pour cela et pour avoir le droit de parcourir toutes les mers en nous enrichissant et ayant soin de tout couler bas pour que l'on ignore nos manœuvres, il faut commencer par expédier ceux qui nous gênent là-haut. Ils sont tous réunis dans le même endroit, il ne s'agit, lorsque je crierai le *branle-bas,* que de réunir tous les canons sur les chambres, et alors... laissez-moi agir.... Je ne demande le commandement que pendant ce premier danger; quand nous serons maîtres du bâtiment, alors nous organiserons la manœuvre : en avant!....

Pendant ce discours, les figures de tous ces gens peignaient une foule de sentiments divers. Lorsqu'il fut terminé, un geste impératif d'Argow empêcha les acclamations. — Que chacun, dit-il, vienne à son tour jurer devant moi obéissance pour vingt-quatre heures et qu'il adhère au complot!...

Parmi les gens de l'équipage il n'y eut qu'un mousse qui refusa obstinément de coopérer à cette conspiration. Argow le fit garder à vue.

J'étais rempli d'épouvante. Néanmoins le danger que couraient Mélanie et mon père me rendit de la force; je réussis à m'échapper et j'arrivai, pâle

et blême, à la chambre de M. de Saint-André. — Nous sommes morts! lui dis-je. — Il se mit à rire. — Tout l'équipage vient de jurer de se défaire de vous! C'est Argow qui est le chef du complot. — Alors il commença à réfléchir.

— Où sont-ils?... fut sa première question.

— Dans la cale, répondis-je.

M. de Saint-André, s'habillant à la hâte, prit son porte-voix en m'ordonnant de réveiller tous les officiers.

— Branle-bas!... retentit dans tout le bâtiment. — Hamel, quittez votre quart, et fermez les écoutilles!...

Mon père était tranquille comme s'il eût fait une partie de piquet. Les officiers se réunirent autour de lui, et Hamel vint rejoindre ce groupe peu nombreux, on chargea l'écoutille de la cale de tout ce que l'on put trouver, et l'on entendit alors un effroyable tapage à fond de cale.

— Trois minutes pour rentrer dans le devoir!... s'écria M. de Saint-André, sinon vous serez tous pendus; nous voyons *l'Hirondelle,* à laquelle je vais faire tirer les coups de détresse et vous n'échapperez pas.

Le silence le plus profond fut la seule réponse des matelots. M. de Saint-André tira froidement sa montre. — Que ceux qui se soumettent disent leurs noms!... cria Hamel. On ne répondit pas; les officiers se jetaient des regards inquiets, car un pareil silence annonçait quelque ruse, et ils savaient Argow capable des choses les plus audacieuses.

Les trois minutes expirées, M. de Saint-André ordonna à tous les officiers de diriger le bout de leurs pistolets sur l'ouverture; et, commandant à Hamel de débarrasser le plancher, il se disposait à descendre lui seul, sans armes,... lorsque des cris de « — Victoire!... victoire!... » retentirent sur le second pont et dans tout le bâtiment. Argow avait démoli le fond de la soute, et, comme il s'était emparé de la clef de la porte, au risque de faire sauter le bâtiment, il venait de conduire ses gens par la soute: et, parvenu au second pont au-dessus de celui où se trouvait M. de Saint-André, il s'emparait de la frégate. Alors, fermant à son tour le pont, il mit les chefs dans l'embarras où ces derniers croyaient plonger l'irascible matelot.

M. de Saint-André regardant les officiers leur dit: — Messieurs, un peu de hardiesse et nous devons le surprendre!... — Les officiers, promenant leurs regards sur l'entrepont, semblaient répondre au contre-amiral: — Par où voulez-vous sortir?...

Mon père se mit à sourire en comprenant leur tacite demande, et il s'écria à voix basse: — Ils sont dans l'ivresse de leur succès et ne prennent pas garde à tout. Risquons quelque chose! mais de la hardiesse et que personne ne perde la tête; la mer est plus haute que nous, et, en ouvrant cette embrasure, l'eau entrera, mais il faut en même temps que l'un après l'autre nous sortions. L'échelle du bâtiment passe à deux doigts de l'embrasure. L'un de nous restera pour la fermer et il chassera l'eau, car Hamel manœuvrera de manière à faire pencher le bâtiment.

M. de Saint-André s'élança le premier, et, une fois qu'il eut saisi l'échelon, nous entendîmes avec quelle célérité il montait. Le hasard voulut que, chose imprévue, le bâtiment penchât du côté opposé et que tous les officiers s'échappassent sans qu'il entrât une goutte d'eau.

Lorsque le dernier sortait, Argow entr'ouvrit l'écoutille, et, me voyant seul, il fut stupéfait; il me laissa monter et courut avec la rapidité de l'éclair sur le tillac, car il comprit tout d'un coup la manœuvre de M. de Saint-André.

En un clin d'œil la scène prit un aspect formidable. L'état-major, rangé sur un côté du tillac, combattait avec une audace et un courage étonnants; et les matelots, ne s'attendant pas à une attaque aussi brusque et aussi vigoureuse, avaient été obligés de plier et d'aller se rallier plus loin. Il y en avait sept ou huit étendus par terre et baignés dans leur sang.

Ce fut en ce moment que le terrible Argow revint furieux et en jurant. Un des matelots, effrayé et doutant du succès, s'était avisé de demander à parlementer: dans le premier instant de terreur, les gens, sans écouter Argow, se tournèrent vers le groupe d'officiers, et, ce qui rendit cette disposition des esprits plus stable, fut que le farouche matelot brûla la cervelle à celui qui parlait de se rendre, en alléguant qu'ils lui avaient tous juré obéissance. M. de Saint-André perdit tout par son inflexibilité, car sur la demande des matelots, il répondit qu'il les voulait tous à discrétion. Sa sévérité était tellement connue que lorsqu'Argow cria: — « Et le convoi!... allons ferme!... » tout l'équipage tomba sur le groupe d'officiers; et, après un léger combat, ils furent dispersés. Un canonnier attacha M. de Saint-André au grand-mât; tous les officiers, connus et désarmés, se rangèrent autour de lui.

Argow, maître du bâtiment, disposa tous ses hommes comme il le fallait pour manœuvrer; et, prenant le sifflet, il commanda la manœuvre et fit marcher le vaisseau, du banc de quart où il s'était assis. Lorsque tout son monde fut occupé, il mit à sa place le matelot avec lequel je l'avais entendu parler, et se dirigea vers le mât où mon père, garrotté, rongeait son frein.

Sans être ni arrogant ni respectueux, Argow, s'adressant à M. de Saint-André lui dit: — Capitaine, l'homme que vous avez puni si sévèrement

est maintenant le maître, il vous remplace, et vous êtes où était Argow.

— Où voulez-vous en venir?.... Usez de votre droit! répondit mon père.

— Certes, oui, si je le veux! repartit Argow avec un regard farouche; mais écoutez, vous voyez quel homme je suis, le ciel ne m'a pas fait pour rester matelot : jurez-moi sur l'honneur d'oublier tout ce qui vient de se passer! revenus en France obtenez-moi le grade de lieutenant.... vous le pouvez!... puisque je viens des États-Unis et qu'en disant que j'avais ce grade vous me le ferez donner... alors, en deux secondes, je vous salue contre-amiral et nous voguerons vers la France. Vous me donniez tout à l'heure trois minutes!... moi, je vous en donne six!...

Là-dessus, Argow, s'asseyant sur un câble, tira sa pipe, battit le briquet et se mit à fumer.

— Il faut vous rendre tous à discrétion!... fut l'unique réponse de M. de Saint-André.

Argow, ayant fini sa pipe, la remit tranquillement dans sa poche et s'en alla au banc de quart.

Je n'ai pas besoin de dire que durant toute cette scène j'avais été aux côtés de mon père, cependant, j'étais libre. Quant à ma pauvre Mélanie et à madame Hamel, elles furent renfermées dans leur cabine et je ne les vis que lorsque le dénouement de cette fatale aventure arriva. La plus vive inquiétude me dévorait, mais à qui pouvais-je m'adresser? il ne m'était pas permis de quitter le tillac.

Argow profita de la présence de M. de Saint-André qui mettait toujours les rebelles en danger, pour constituer le réglement qui devait les guider dans leurs pirateries. Il fut nommé le capitaine, et fit lui-même des promotions qui contentèrent tout l'équipage. Lorsque les choses eurent une apparence de hiérarchie, il assembla le conseil pour délibérer. Il vint signifier aux officiers et à M. de Saint-André, avec beaucoup de calme et de modération, le résultat des discussions de l'assemblée. On offrait aux officiers qui voudraient pirater, la conservation de leur grade : tous refusèrent. Alors Argow leur annonça qu'on allait les déporter à la première île déserte que l'on rencontrerait.

Cet arrêt fut exécuté. Au moment où l'on descendit mon père, il parut se ressouvenir d'une chose fort importante qu'il voulait me communiquer. Argow, qui refusa de me déporter avec M. de Saint-André, l'envoya sans permettre qu'il me parlât. Il me cria du rivage une phrase que je ne pus entendre. Elle finissait par ces mots que je distinguai : — *mon fils!...*

Le conseil de ces pirates s'était occupé de nous. Lorsqu'on fut à la vue de la flotte de la Havane, vers le chemin de laquelle on se dirigea, l'on mit, par l'ordre d'Argow, la chaloupe en mer, et alors on me descendit avec Mme Hamel et la tremblante Mélanie. Par une singulière délicatesse, Argow nous remit la cassette et l'argent de mon père : alors, il donnait l'ordre de l'attaque; et le matelot qui nous jetait ces effets, laissa tomber à la mer les papiers de M. de Saint-André. La perte de ces papiers me cause, aujourd'hui, les plus vifs regrets; car j'aurais, par la suite, éclairci tous les mystères dont j'ai trouvé ma naissance entourée, lorsque j'ai pu réfléchir et que j'ai connu de quelle importance de pareils papiers étaient pour l'état d'un homme, dans le monde et les affaires.

Quand nous nous trouvâmes, tous trois, dans cette chaloupe, au milieu de la mer, ayant des provisions pour environ trois jours, venant de perdre notre père et n'espérant plus le revoir jamais, le désespoir vint s'emparer de nos âmes. Néanmoins tel est le caractère de ceux qui aiment avec ivresse, que dans les situations les plus désolantes, et sur le bord même de la tombe, ils trouvent des fleurs au fond du précipice, et aux amants seuls il est permis de n'être jamais tout à fait malheureux!

— Je ne tremble plus, puisque me voilà seule avec toi!... me dit Mélanie... et, je mourrai joyeuse puisque nous mourrons ensemble, en nous couvrant de baisers. Tiens, Joseph, nous nous entrelacerons et quand on trouvera nos corps ainsi réunis l'on dira : — « Ce sont deux amants, » et l'on nous mettra dans une même tombe.— Madame Hamel, résignée à tout, rangeait la cassette, l'argent, les provisions, et elle était absolument la même que si elle se trouvait dans son fauteuil de canne à l'*habitation*.

Je tâchai de gouverner la chaloupe de mon mieux, en la guidant obstinément vers un point. C'était par où j'avais vu fuir les vaisseaux du convoi de la Havane. Nous entendîmes la canonnade de la bataille. Mille idées affligeantes m'assaillaient. — Qu'as-tu donc à t'attrister? me dit Mélanie avec un charmant sourire, nous n'avons qu'à nous laisser aller, la mort nous prendra quand elle voudra. Tiens, Joseph, garantis-moi la tête, je ne veux pas que l'on me trouve morte avec un visage noir!...

Deux, trois jours se passèrent et nous commençâmes à ménager nos provisions. Enfin elles disparurent.

— Songez, mes enfants, nous dit madame Hamel qui n'avait presque rien mangé, songez qu'à la dernière extrémité, c'est moi que vous tuerez!...

Elle prononça ces paroles avec une simplicité, une tranquillité d'âme qui nous étonnèrent encore plus que sa proposition. Il y avait deux jours que nous n'avions mangé, nous ne disions plus rien. — Je voyais avec effroi les joues de Mélanie pâlir, lorsque nous aperçûmes à l'horizon les voiles blan-

châtres d'un navire : — Tiens ! dis-je à ma sœur ; et nous nous livrâmes à la joie. C'était un vaisseau danois qui se rendait à Copenhague. On nous prit. Il ne nous arriva pas d'autre accident, nous allâmes en Danemarck pour couper au plus court et venir à Paris. Nous trouvâmes à Copenhague, une famille française qui eut mille bontés pour nous ; et, quelque temps après notre arrivée en Danemarck, nous partîmes pour la France. Enfin, nous entrâmes un beau matin à Paris, après avoir semé sur les routes tout l'argent que l'on devait obtenir de voyageurs tels que nous. Toutes ces aventures et ces traverses, les dons et notre voiture, les doubles postes et les éternels pourboires, enfin nos mémoires d'aubergistes, etc... ne nous diminuèrent pas beaucoup notre trésor. Nous avions en arrivant à Paris deux cent mille francs à toucher sur un banquier ; et, sur nous, deux ou trois mille francs en or.

CHAPITRE XI.

Amours troublés. — Grands combats. — Incertitudes.

J'arrive à l'époque la plus douloureuse de ma vie! Hélas ! mon papier va se tremper souvent de mes larmes et beaucoup de phrases resteront sans être achevées [1].

J'avais alors plus de seize ans : Mélanie âgée de treize ans, mais formée par le climat de l'Amérique, semblait, par sa tournure et ses manières, être une jeune fille de dix-sept ans. Tous les feux d'un amour chastement violent embellissaient ses yeux si doux, ses lèvres de grenade, et ses joues en fleur. Ses longs cils donnaient à son regard une expression de mélancolie qu'elle démentait souvent, lorsque ses yeux se portaient sur moi...

A chaque instant, les souvenirs les plus séducteurs viennent m'assassiner en m'offrant toutes ces douceurs, qui s'évanouirent comme la fleur d'un fruit. Il me semble encore être au milieu de cette grande et majestueuse allée des Tuileries, lorsque nous y vînmes pour la première fois. « Qu'elle est belle! » entendais-je répéter de tous côtés, et ces doux accents flattaient mon âme entière. Mélanie me disait que les femmes m'admiraient : je lui disais qu'elle était l'objet des hommages des hommes, qui tous l'adoraient des yeux. Quel triomphe !... Quelle joie !... que nous fûmes heureux !....

[1] On sent qu'un bachelier ès-lettres n'aurait pas livré aux lecteurs des périodes sans les avoir, au préalable, arrondies, parachevées !.... et Dieu m'est témoin que j'ai rétabli de mon mieux les idées que le vicaire a dû avoir.

(*Note de l'Éditeur.*)

En arrivant à Paris, notre premier soin fut, comme bien l'on pense, de chercher un endroit écarté, champêtre et pittoresque, dont la solitude et l'ombrage pût nous donner une faible image de notre belle Amérique. A force de soin et de démarches, je trouvai dans la rue de la Santé une espèce d'hôtel abandonné, dont les jardins et les alentours sont ce que j'ai vu de plus gracieux à Paris. Une fois que nous eûmes établi nos dieux pénates dans cet endroit, le problème d'une vie heureuse fut une seconde fois résolu pour nous. Moments trop courts!.... Mes premières réflexions me démontrèrent que, comme chef de famille, je n'avais aucune des notions nécessaires pour diriger une fortune que je crus immense, lorsque je la proportionnais à la simplicité de nos goûts, à la modicité de nos besoins. En effet, pour deux êtres qui s'aiment, et dont le plus grand plaisir est la vue douce l'un de l'autre, qui furent habitués à se nourrir des mets les plus simples, l'on conviendra que notre fortune était colossale. Mais au bout d'un mois seulement je m'aperçus qu'il était urgent d'*apprendre* et de pouvoir *être* quelque chose. Les usages, les mœurs de la ville vinrent s'interposer entre la naïveté de nos âmes et la décence du siècle. Je sentis que je devais être prêt à défendre nos biens et nos personnes, enfin que l'instruction était la base de l'esprit de l'homme en société.

Dieu !... quelles scènes charmantes d'étonnement! Quel rire! combien d'observations naïves, lorsque Mélanie et moi nous devinions quelque chose dans les mystères sociaux. Hélas! souvenirs cruels, fuyez !...... laissez-moi !

Alors, pendant quatre années consécutives, je ne connus d'autre chemin que celui qu'il y a entre la bibliothèque du Panthéon et la rue de la Santé. J'appris tout ce qu'il convient à un homme de savoir, pendant ce temps, et je l'appris tout seul, sans maître, par la seule force de mon imagination et aidé par la puissante énergie d'un caractère ardent. J'avais la douce tâche d'instruire Mélanie : je consigne ici notre aveu mutuel ; ce que nous avons trouvé de plus difficile, ce fut le premier pas!... la lecture nous parut une hydre. Madame Hamel ne concevait pas la folie qui nous avait saisis, et ses plaintes, ses raisonnements nous faisaient sourire. Elle se soumit à notre instruction, parce qu'elle crut entrevoir que nous en étions plus heureux.

L'instant fatal approche.... Ah! je m'arrête, à demain !...

— Il y a une interruption, dit Marguerite.

— Ah! les pauvres enfants! s'écria le bon curé Gausse, je devine leurs malheurs!...

— Monsieur, reprit la servante, entendez-vous comme la pluie tombe par torrents? on va retenir

M. Joseph *de Saint-André*, dit-elle en appuyant sur ce nom, et il couchera dehors : alors, nous pourrons achever l'histoire de ce pauvre jeune homme!

Comme la chandelle n'avait pas été mouchée depuis que Marguerite s'était mise à lire, elle s'acquitta de ce soin ; car le bon curé, la bouche béante, l'œil sur le manuscrit, n'y aurait jamais pensé. La gouvernante se moucha, remit ses lunettes et continua :

— Avant de commencer cette histoire de douleur et d'éternelle peine, je ne puis me refuser à montrer celle que je regardais comme mon épouse chérie.

La voyez-vous assise contre une fenêtre?... à côté de madame Hamel : ses yeux sont baissés sur le fichu qu'elle se brode, mais, à chaque instant, elle les relève sur moi, et son regard commence à désirer plus que les chastes baisers dont le temple du Val-terrible fut témoin. Elle jette souvent les yeux sur le tableau, ouvrage de mes mains, dans lequel cette scène charmante est représentée entourée de tout le luxe des productions de l'Amérique. Chacun de ses mouvements révèle une grâce que l'on croit ne pas avoir déjà connue; sa pose virginale n'exclut pas le naïf aveu des désirs d'une jeune fille de dix-sept ans; sa tête est doucement penchée, et ses blonds cheveux sont disposés avec une élégance qui séduit; le bout de son petit pied se montre sous une longue robe; l'odeur suave de l'iris s'échappe de toute sa personne... Elle sourit!... et la vierge, dont le col est paré d'une croix noire, a surpassé le sourire de Vénus... Ah, c'est toi, ma sœur!..... tu parles!... quelles roses naîtront sous les perles de ta bouche divine...

— Joseph, me disait-elle alors, nous sommes trop heureux! il nous arrivera quelque malheur comme à Polycrate, auquel le poisson rapporta la bague que ce tyran de Samos avait jetée pour conjurer les caprices de la fortune.

— Nous sommes chrétiens, ma sœur, ai-je répondu.

— Joseph, les cérémonies par lesquelles on se marie dans ce pays-ci, sont bien autres que les simples serments que nous nous sommes jurés.

— Et, d'où sais-tu cela ?

— De Finette, ma femme de chambre, elle va se marier! J'imagine, Joseph, que nous sommes aussi peu instruits sur tout cela (quel sourire!) que nous étions ignorants sur les sciences. Oh! Joseph, il y a certainement quelque chose que tu me caches.

Ame céleste! âme pure! adieu, ma tombe se creuse.

Ces paroles prononcées avec la naïveté de l'enfance, me firent réfléchir; elle prit l'expression de ma figure pour l'expression du chagrin.

— Va, dit-elle, Joseph, je sais que tu m'aimes et que tu ne m'as jamais rien caché! Elle vint s'asseoir sur mes genoux, me jeta ses bras d'ivoire autour du col et me couvrit de baisers, empreints de toutes les voluptés que l'on peut jeter dans un baiser sans pécher. Je les sens encore ! ils me brûlent les lèvres, et me poursuivront toujours de leur charme !

— T'aurais-je fait de la peine ?

— Grand Dieu ! Mélanie, que dis-tu ?

Il me semble voir encore Mme Hamel se réveiller et sourire. — Pauvres anges, savez vous combien vous êtes heureux? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, répondit Mélanie, le visage de mon frère est pour moi toute l'Amérique.

Ici, avant d'écrire la phrase suivante, je rappellerai que je suis l'enfant de la nature; et que, bien qu'initié aux vaines délicatesses du monde, je n'ai jamais pu concevoir qu'il y eût de la honte à s'avouer, à manifester les mouvements d'âme que la nature a mis en nous; ma sœur était de même, et je n'hésite pas à prononcer *anathème* à ceux qui rougiraient de la naïveté de Mélanie.

Depuis longtemps je sentais en moi les atteintes de ce sentiment que la nature a posé dans notre âme pour la conservation de ses œuvres : ce que ma sœur venait de dire me montrait que, chez elle aussi, tout se développait. Les idées vagues qui roulaient dans ma tête, finirent par devenir plus claires, et je pensai à tout ce que Mélanie racontait des cérémonies du mariage. — Alors je commençais mon Droit : il y avait, je crois, huit jours que les cours étaient ouverts. J'ouvre mon code!... la fatale prohibition, les deux fatales lignes me frappent à mort, et le Code pénal me montre le crime. Je cours aux éclaircissements : nature, religion, ordre social, tout s'accorde, et notre amour est incestueux !... Je regarde à mon cœur et j'y trouve l'image de ma sœur gravée comme celle d'une épouse!... Terre, bonheur, plaisir, toutes les jouissances célestes s'évanouissent, et la main noire du crime, la harpie souille tout!... devant moi se découvre la profondeur d'un immense abîme! et.... la mort en est le fond.

Alors une rage me saisit, et je sortis de la maison, en courant, comme si j'eusse craint que les feux de Sodôme ne tombassent une seconde fois du ciel pour nous dévorer : un lion m'aurait déchiré, je ne l'aurais pas senti! j'étais furieux au point de ne plus connaître le temps, les lieux, les usages. Je courus comme un insensé, et ne m'arrêtai que devant une grande maison où une foule immense se pressait. Un homme m'offre un morceau de carton, me demande de l'argent, je lui en donne et je suis le torrent. Je suis assis, serré, et je me déchirais la poitrine, elle était en sang. On joue devant moi *Phè-*

dre. à la scène de la déclaration je me trouve mal; et, quand Phèdre s'accuse et veut descendre aux enfers, mes voisins m'entraînent. Je rentrai chez moi colère, furieux, ivre, *détruit!* je n'avais plus rien de l'homme.

Le lendemain j'étais calme, pâle, triste, abattu. Pendant la nuit, la philosophie du chrétien m'avait apparu; l'homme de la nature ayant joué son rôle, celui de l'homme du monde, de cet homme habitué à la dissimulation, aux peines, aux douleurs, allait commencer... Heureux si, lorsque je passai sur le Pont-Neuf, ma fièvre m'eût suggéré de me précipiter dans les flots!... A table, Mélanie me sourit, je détourne les yeux; elle me parle, je tâche de ne pas entendre la douceur de ses paroles de miel; ô tourments!... ô tourments!...

Si j'ai écrit pour moi, qu'au moins je mette ici, à cette place, là, un avis aux âmes qui auront quelque ressemblance avec la mienne, et je ne sais si je dois les en louer ou les en plaindre!... Sachez, cœurs grands et sensibles, sachez, vous que la vue du malheur attendrit, qu'une larme d'une femme fait frissonner, sachez que dans une passion, même légitime, il y aura tout autant de malheurs que dans la mienne. L'ordre social est la boîte de Pandore sans l'espérance! nous sommes des êtres finis, il ne peut y avoir pour nous de bonheur infini! et les âmes qui *veulent de l'immense,* doivent périr consumées par elles-mêmes.

Lorsque je revins à moi, je me mis à sophistiquer; et, en cela, chacun reconnaîtra la marche de toutes les passions humaines. — En quoi, me suis-je dit, ma passion est-elle criminelle?... en rien. Aucune voix secrète ne nous a arrêtés! et si nous nous sommes aimés ainsi, c'est que le Seigneur l'a voulu! rien n'arrive dans l'Univers que par son ordre, et il n'a pu vouloir notre malheur. L'histoire nous apprend que les Égyptiens épousaient leurs sœurs!...

Et, de là, mettant tous les récits des voyageurs à contribution, je m'énumérais tous les pays où cette coutume avait lieu. Enfin, et ce fut l'argument le plus solide, « — enfin s'il n'y a eu qu'un premier homme et qu'une première femme!... ou le fils épousa la mère, ou le père épousa ses filles, *ou les frères épousèrent leurs sœurs :* ce que Dieu a permis dans un temps ne peut être criminel maintenant! »

Ces raisonnements et une foule d'autres me consolèrent quelque temps. Mélanie oublia le chagrin passager que j'avais éprouvé; elle ne m'en demanda pas compte, et nous nous livrâmes à toute l'ardeur de l'amour. Mais, il était dit que je boirais jusqu'à la lie du calice. En effet, un jour que, triste et mélancolique, je réfléchissais à cette bizarre défense, la raison vint briller dans mon âme comme un éclair, mais comme l'éclair qui donne la mort. « — Admettant que mon amour avec Mélanie ne soit point criminel, et que nous nous abandonnions à ces douces étreintes, dis-je, la société refusera toujours de nous unir, et, sous peine de la déshonorer, je ne puis l'aimer d'amour!... »

Dès ce moment, une sombre mélancolie s'empara de toute mon âme, et elle s'en empara pour toujours. Je résolus de combattre courageusement ma passion et de la contenir dans mon sein, en domptant les ardeurs de l'enfer : car, par une singulière fatalité, ce fut au moment où je sus que je ne pouvais plus aimer Mélanie, que les désirs les plus terribles vinrent me tourmenter. Mais, usant de cette énergie brûlante qui me consume, je la tournai vers les combats.

Détournant tristement les yeux lorsque ma sœur me contait sa tendresse par un regard, je me mis à la fuir; mais cette fuite avait des symptômes d'amour que Mélanie apercevait. Tout ce que je lui disais n'en était pas moins toujours touchant, et d'autant plus attrayant, que mes paroles se paraient des accents de la mélancolie, et ma langueur se décelait dans tout. Quittant la maison, j'allais m'asseoir sur une hauteur, dans la campagne : et là, en proie aux accès de cette maladie de l'âme, je cherchais à m'endormir le cœur par de funèbres méditations. Oh! que l'automne me parut belle! que ses vents furent l'objet de mes prières! je voulais qu'ils m'emportassent avec la feuille jaune dont ils faisaient leur jouet.

Ces accents des passions dans un cœur attristé, ressemblent aux murmures qui troublent le silence d'une forêt; on les entend, mais on ne peut les dépeindre. Chose incroyable! je trouvais de la douceur dans mes peines, et quelque chose de voluptueux se glissait dans mon âme. Moi, le plus tendre ami, enfin le frère de ma sœur, je craignais de lui parler et de la voir. Ma main tremblait en lui offrant quelque chose, et ce frémissement ressemblait à celui de la haine. La pâleur habita sur mon visage, et mon œil ne regarda plus que la terre; les larmes que je dérobais à ma sœur étaient versées en secret. Le supplice de Tantale fut réel et mille fois plus cruel : chaque jour, ma sœur redoublait ses caresses, elle m'en accabla, en s'apercevant qu'elle trouvait les occasions moins fréquentes. Enfin, elle finit par ne plus douter que mon cœur ne renfermât un chagrin profond, mais la véritable cause ne pouvait jamais être devinée par son âme naïve; alors, sa sollicitude, son tendre amour lui firent chercher tout autre chose.

Elle ne me parla point d'abord de ma mélancolie, parce qu'en même temps que je connus mon crime,

il s'éleva dans son cœur un sujet de méditation qui vint altérer les roses de son visage. Mélanie, à force de consulter Finette, à force de rêverie ou parce qu'ainsi le veut la nature, Mélanie, dis-je, devina le but du mariage, et cette découverte introduisit, dans sa manière de voir et de sentir, de grands changements. Sa passion, ayant thésaurisé toutes les richesses des sentiments de l'âme, et arrivée au dernier degré moral de l'amour, entra dans la carrière terrible de la passion physique!... alors elle brûla tout entière, corps et âme. Je voyais ses yeux briller, son teint changer, une pâleur croissante et funeste envahir son visage; je n'osais plus m'asseoir à ses côtés; et la chaste jeune fille, gardant le silence, soupçonna que ce qui la minait sourdement, cette flamme inextinguible et secrète, était le principe de ma mélancolie.

Dieu! que de témoignages d'amour elle donnait... Aussitôt que je quittais un siége, elle s'en emparait et méditait là où je venais de méditer. Elle épiait mes pas, elle attendait mon retour, et, lorsque j'étais dans un appartement, elle venait écouter le bruit de ma démarche. Lorsque je peignais, elle prenait son ouvrage et se contentait de me voir sans prononcer une seule parole.

Un jour, en me retournant brusquement, j'aperçus ses yeux mouillés de larmes qu'elle n'eut pas le temps d'essuyer.

A l'aspect de ces pleurs roulant le long de ses joues, un trait, un coup de poignard me perça le cœur. — « Elle croit que je la dédaigne, elle gémit sur ma barbarie, sans s'en plaindre!... » Lorsqu'elle vit que ses larmes m'attendrissaient, elle quitta son ouvrage, je quittai le mien, et elle vint s'asseoir sur mes genoux en passant ses bras autour de mon cou!... et, m'embrassant à plusieurs reprises, effleurant ma figure par ses joues brûlantes et par ses cheveux légers, elle s'écria en sanglotant: — Joseph! Joseph!... — Son sein qui se gonflait ne lui permit pas d'en dire davantage.

A ces accents déchirants, je frémis de notre danger, et j'eus encore bien plus lieu de frémir, lorsque, relevant un peu sa tête qu'elle cachait dans son sein, elle me regarda en souriant des yeux et des lèvres, par un fin sourire trop expressif pour qu'il restât sans être compris. Au milieu de cette grâce qui faisait briller son visage, il y avait la teinte de la souffrance d'amour et cet air doucement suppliant qui rendent les amantes si touchantes.

— Joseph, reprit-elle, je t'aime et je crois être aimée! je suis belle, et je suis ton épouse!.... D'où vient, dit-elle en hésitant, que tu n'avoues pas tous tes chagrins? tu souffres!... je le vois! Tiens, mon frère, il y a entre nous une masse de sentiments nouveaux que nous nous taisons mutuellement. Pourquoi me fuis-tu?... pourquoi ne me regardes-tu plus? tu m'as privée de mon bonheur...

— Ah! Mélanie, tu ne sauras que trop tôt tout ce que je souffre!...

— Non, je veux le savoir sur-le-champ, pour apaiser tes douleurs, je sais que je le puis...

— Mélanie, la guérison de mon mal n'est pas entre des mains mortelles.

— Quel est ce mal?... Que sens-tu?... Voyons, dis-le-moi!... Et, se balançant mollement, elle se mit à caresser légèrement ma chevelure; sa figure attentive et curieuse cherchait à lire dans mon œil: puis, en s'apercevant de mon embarras, elle s'écria en riant: — « Joseph, j'ai lu que les amants se faisaient de doux présents!... tu ne m'as encore rien donné!... »

— Tout change sur la terre, lui répondis-je, et je ne puis rien t'offrir qui ne soit périssable.

— Tu as une chaîne d'or à ton cou, je la veux!... s'écria-t-elle avec une douce confusion, et le coloris de la pudeur teignit ses joues de la couleur de la pourpre. Elle s'empara de ma chaîne, et la mit autour de son cou. — Maintenant, reprit-elle, je veux te faire présent d'une chose qui restera toujours à toi tant que tu vivras, car ce que l'on grave sur le cerveau de l'homme ne meurt qu'avec lui. » Là-dessus, appliquant ses mains derrière ma tête, elle la prit, l'attira et déroba sur mes lèvres le plus ardent baiser que femme puisse donner.

— Mélanie, m'écriai-je en fureur, je ne veux pas que tu m'embrasses ainsi!... Va-t-en!

La pauvre enfant, honteuse, rouge, s'en alla sur sa chaise, avec cette douce soumission féminine, avec cette docilité passive qui ferait naître la pitié dans le cœur d'un tigre. Elle ne leva seulement pas la tête, elle pleura, mais elle tâcha de me cacher ses larmes, et son cœur gonflé ne put pas expliquer ma sauvage et impérieuse exclamation.

Mon âme chancela, je vins à ses côtés, je l'embrassai sur le front, et lorsqu'elle leva la tête, elle vit mon visage sillonné de larmes; alors elle dit ces mots touchants : — « Si nous avons pleuré ensemble, il n'y a point de mal!... mais écoute-moi, Joseph, il faut nous marier, n'attendons pas plus longtemps! vois ce que la société exige de nous, et qu'il n'y ait plus rien entre nos caresses! »

A cette parole, je regardai Mélanie d'un air hébété, je fondis en larmes, et, gardant sa main dans la mienne, nous restâmes longtemps sans rien dire, livrés l'un et l'autre à des réflexions bien différentes.

Hélas! quelle tâche j'avais à remplir! il fallait donc que j'instruisisse ma sœur de toutes les barrières qui nous séparaient. A cette idée, je quittai sa main, je sortis et je fus me promener dans la

campagne, croyant que l'air rafraîchirait mon sein embrasé.

CHAPITRE XII.

Il instruit sa sœur. — Naïveté de Mélanie. — Terreur de la jeune fille. — Ils sont au désespoir.

Comment oser dire à ma sœur : « Séparons-nous, notre amour est criminel ! » comment se résoudre à briser la barque légère dans laquelle elle vogue? comment s'y prendre pour ternir sa vie, faire évanouir son bonheur!... et la rendre malheureuse pour tout le reste de son existence ?

Plusieurs fois j'ouvris la bouche pour lui parler, sans le pouvoir. Un jour je la conduisis jusque sous un saule pleureur; et là, assis, je lui pris la main, mais l'attitude extatique de cette vierge du Corrége, l'amour qui brillait dans tous ses traits avec l'attente du bonheur suprême, me glaça la langue, et je me contentai de la contempler en silence, dans un triste ravissement.

Enfin, m'étant convaincu que je ne pourrais jamais lui parler de notre crime éternel, un soir, versant des larmes, je me mis à mon secrétaire, et dans le silence de la nuit, je lui écrivis à peu près en ces termes :

« O ma sœur! je ne puis que te donner ce nom! « Hélas! c'est de la main de celui qui t'aime comme « jamais on n'aimera, que doit partir le trait mor- « tel, c'est ton frère qui va te dire : « Meurs, Méla- « nie! » jusqu'ici notre vie fut un songe, en voici le « réveil.

« Nous nous adorons, nos âmes se sont touchées « sur tous les points, nous nous aimons de tous les « amours à la fois, nous ne pouvons vivre l'un sans « l'autre... — il faut mourir! — Nous sommes au « milieu d'une mer de plaisirs et de voluptés, il en « est d'autres dont l'attente est un des plaisirs les « vifs!... à côté de cette prairie riante de la vie, « loin de ce parterre émaillé de fleurs, il est un lieu « sauvage, un aride désert!... que des sables!... « que des feux!... point d'eau vive!... un vent brû- « lant!... c'est là qu'il faut aller, en un mot, il « faut nous fuir, et nous fuir... n'est-ce pas mou- « rir?...

« Depuis deux mois, l'enfer est dans mon cœur; « depuis deux mois, je sais que l'amour que nous « nous portons est criminel. Oui, Mélanie, la reli- « gion, les lois et le monde l'ont ainsi ordonné. Si, « dans nos cœurs, une voix secrète nous dit que « nous n'en serons pas moins vertueux en enfrei- « gnant toutes ces lois, il n'en sera pas moins vrai « que tu ne seras jamais à moi *légitimement*. En « lisant ce mot, vois combien de malheurs nous « sommes venus chercher à Paris. Ah! pourquoi ne « sommes-nous pas restés dans les vastes forêts du « Nouveau-Monde, nous aurions été heureux!...

« Ainsi, Mélanie, il faut faire taire tous nos dé- « sirs; il faudra que tu ne me regardes plus; nous « devrons nous bien garder de nous parler; voile « tes blonds cheveux, apaise le feu de tes yeux, ne « déploie plus les grâces d'une taille enchanteresse, « ne prononce plus ces mots si doux, avec des in- « flexions de voix si enivrantes, et qui marchent « droit au cœur! De mon côté, je t'éviterai, si je « le puis!

« Comme deux rochers sans verdure, qui sont « séparés l'un de l'autre par un torrent impétueux « qui roule dans un abîme sans fond, nous vivrons, « en présence l'un de l'autre, sans pouvoir nous « toucher... car, ma sœur, je m'empêche moi-même « d'écrire qu'il soit nécessaire de nous fuir pour « toujours et de ne plus nous voir!... j'espère que « nous pourrons vivre à côté l'un de l'autre, sous la « garde d'une conscience sévère qui dirigera tous « nos mouvements, et que notre précieuse inno- « cence restera pure comme la neige du *Val-terrible*. « Nous l'emporterons dans la tombe, et nous irons « recevoir là-haut la récompense de notre mar- « tyre.

« Il ne nous restera plus que le triste bonheur de « nous voir, d'assister à notre vie, et de nous consu- « mer comme cette nymphe de la fable qui ne conserva « plus que sa voix. C'est au milieu de cette nuit, « c'est pendant que tu sommeilles, que je t'adresse « les adieux de l'amant! avec le jour, je vais renaî- « tre ton frère pour le rester à jamais. Maintenant « je te regarderai comme les mânes d'une personne « chère! et chaque souvenir, chaque grâce, chaque « objet qui nous peindront ce que nous fûmes, « seront comme les lettres de l'inscription d'une « tombe. Tout va porter l'empreinte de notre mé- « lancolie, tout!... les notes que tes mains forme- « ront, en errant sur ton piano, seront toujours des « notes de tristesse, des chants de douleur... Heu- « reux si la mort vient nous emmener de bonne « heure!

« Adieu, beauté chérie, l'espérance que je te « voyais cultiver, les plaisirs que tu rêvais, tout « s'est évanoui! Nous allons végéter comme les « arbres en hiver, et cette saison sera, pour nos « cœurs, la seule saison. Ah! Mélanie, en traçant « ces mots, il me semble que mon âme, que ma « vie m'abandonnent, et je ne trouve des forces que « pour chasser mes pleurs!... Hélas! je te propo- « serais de mourir si la religion ne nous le défen- « dait!... »

Lorsque j'eus écrit cette lettre, il me sembla que l'on venait de m'ôter un manteau de plomb de dessus les épaules. Je sortis de ma chambre, j'entrai dans celle de Mélanie. Cette vierge céleste dormait du sommeil de l'innocence, sa pose était gracieuse et lorsque j'arrivai près d'elle, elle murmurait mon nom d'une manière si tendre que je sentis naître les désirs les plus invincibles. La tentation était trop forte pour pouvoir y résister longtemps!.., je déposai la lettre sur sa table et je m'enfuis sans oser la regarder une seconde fois.

Dans quelle effrayante position je me trouvai, lorsqu'il fallut le lendemain me rendre dans la salle où nous déjeunions. J'allais affronter la douleur par moi-même excitée et revoir ma sœur instruite du crime qui s'élevait entre nos deux regards. Ah! qui n'a pas passé par les fouets de tels chagrins, ne connaît pas tout ce que le cœur de l'homme peut enfanter d'angoisses... Elle vint! elle était riante, et son doux visage n'annonçait aucune inquiétude. — « Elle n'a pas lu ma lettre!... : » me dis-je; et un sentiment de compassion me poussait à aller la brûler... *Mélanie l'avait lue!...*

Cette charmante créature ne concevait pas que l'on eût fait une pareille prohibition, et refusait d'y croire. Son sourire angélique ressemblait à celui d'un grand géomètre à qui l'on apporterait un petit problème à résoudre. Ainsi la perfection de cet être adorable ne me fit grâce d'aucune douleur! cette scène, ces discours, et l'étonnement, le chagrin que je redoutais, cette première larme, il me fallut tout essuyer!

Nous étions dans le salon avec madame Hamel, Mélanie s'approcha de moi et me dit :

— Mon frère, il faut que tu sois fou, ta lettre m'a chagrinée, parce que j'ai pensé, en la lisant, que tu avais été bien triste, mais sois certain que tu as mal compris les lois; je suis sûre qu'elles font un devoir de ce que tu appelles un crime...

— Mélanie, je ne t'ai rien écrit qui ne fût vrai!...

Elle commença à me regarder avec inquiétude.

— Ne serait-ce pas que tu en aimes une autre!... Ta pauvre Mélanie ne serait-elle pas assez belle!... Et les larmes lui vinrent aux yeux...

— Ah! ma sœur!... m'écriai-je, comment un pareil soupçon est-il entré dans ton âme? Pour la première fois de ta vie tu m'as causé de la peine.

— Comment, Joseph, nous serions criminels en nous aimant!

A cette proposition, la bonne madame Hamel déposa ses lunettes et nous regarda tour à tour.

— Mère, reprit Mélanie, le crois-tu?...

— Mes enfants, répondit madame Hamel, cela me paraît bien inconcevable, mais il y a quelque chose qui m'inquiète. J'ai peur que Joseph n'ait raison. — Mélanie pâlit. — Quant à moi, je n'osais apporter la conviction. Enfin je montrai le Code.

— Ces gens-là, dit ma sœur, ne connaissaient pas la nature!... hélas! Joseph, ils ont beau faire, je ne puis que t'aimer. — Je lui donnai à lire l'article du Code pénal.

— Hé bien! Joseph, ils me puniront s'ils veulent!...

A ces accents, à ce regard, entraîné par une rage que nulle barrière morale ne pouvait arrêter, je la saisis dans mes bras; et, l'étouffant presque, je la dévorai, recueillant de longs baisers sur ses lèvres de pourpre, et noyant mes remords dans l'océan de voluptés où je me plongeais.

— Oui! m'écriai-je, oui, Mélanie, tu viens d'atteindre le comble de l'amour, de cet amour qui foule aux pieds toutes les lois!... Ah! tu aimes!... tu peux le dire avec orgueil!... nulle femme n'a été jusqu'à sacrifier l'honneur à son amant : on sacrifiait sa vie, mais on n'a pas encore été jusqu'à faire servir les débris du trône de la vertu, de lit à la volupté... Soyons criminels, coupables, mais soyons heureux!

A ces mots, elle réfléchit et dit avec tristesse : — Mais non, nous ne serons pas heureux si, pour l'être, il faut abandonner la vertu et renoncer aux cieux!...

Aussitôt elle quitta mes genoux, s'arracha de mes bras et fut se placer sur un fauteuil devant moi. Sa figure animée pâlit tout à coup. Elle n'osa plus me regarder : madame Hamel était pensive. — « Mes enfants, nous dit-elle, s'il n'y a que les lois de la terre qui vous empêchent d'être heureux, je ne vois qu'une chose, c'est de prendre notre voiture, d'aller à Copenhague. » Je la regardai, en lui disant avec étonnement! — Eh! que nous fait Copenhague? — Nous y retrouverons, continua-t-elle, notre vaisseau danois qui nous ramènera au *Val-terrible*.

Malgré ma profonde douleur, un sourire effleura mes lèvres, en voyant que cette bonne femme croyait, parce qu'elle était venue par Copenhague, qu'il n'y avait pas d'autre route tracée sur le globe pour aller de Paris à la M....

— Ma mère, lui dis-je, cela serait bon, si le *Val-terrible* était un endroit où l'on fût hors la vue du Seigneur, mais il n'en est aucun sur la terre, et nous ne pouvons pas faire ce que la religion défend.

— Mais si vous étiez nés dans cette contrée, où les sœurs sont obligées d'épouser leurs frères?

— Nous n'y sommes pas, bonne mère, et nous sommes chrétiens.

— Ah! mes pauvres enfants!... s'écria madame Hamel épouvantée, qu'allez-vous devenir?... attendez, j'irai consulter l'abbé Valette, mon confesseur.

— C'est inutile, ma mère, j'ai consulté vingt casuistes. Notre amour est incestueux.

— Incestueux ! mon enfant ; mais c'est un crime ça.... Dans mon temps l'on brûlait vif pour cela.... et pour bien autre chose encore !... Pauvres enfants !... Et elle nous regarda d'un œil attendri.

Mélanie n'avait rien dit ; tout à coup elle s'écria violemment : — « J'aime mieux mourir !... » Son accent était réellement effrayant. Elle contemplait le salon d'un air morne qui me fit trembler. Son œil semblait ne pas vivre !

— Oh! Joseph! dit-elle d'une voix douloureuse, ce que tu m'écrivais est donc vrai !... nous voilà seuls, quoique ensemble. (Je souffrais le martyre.) Plus de baisers !... plus de caresses !... ajouta-t-elle en sanglotant.

— Nous recueillons, m'écriai-je, une moisson funeste que notre ignorance a semée !... O jours de notre enfance !... mais non, dis-je en prenant la main de Mélanie, quand même nous aurions su la défense, je crois que nous nous serions aimés.

— Oh ! oui !... répondit-elle avec un sourire qui perça ses larmes.

— Mélanie, lui dis-je, maintenant que tu vois le danger, penses-tu que nous puissions rester ensemble !....

— Ah !... Joseph, ne nous séparons jamais !.... s'écria-t-elle avec une sauvage énergie. Ce fut la dernière étincelle de l'incendie, elle retomba sur son fauteuil, je la crus morte. Elle ne bougea plus de cette place jusqu'au soir, elle ne dit plus un seul mot, ne fit pas un geste. Pendant quinze jours elle resta dans cette espèce d'aliénation, donnant des marques d'impatience et changeant à vue d'œil. Elle devint pâle, mais ses yeux conservèrent un brillant extraordinaire. La nuit je l'entendais pleurer, et... cette créature céleste avait soin, le jour, de me dérober le spectacle de ses larmes.

— Joseph, me dit-elle un jour, notre mort sera pour nous une douce fête !....

Hélas ! j'eus dès lors deux chagrins, le sien et le mien. Notre sourire, notre gaieté, s'enfuirent pour ne jamais revenir, la plus profonde mélancolie marqua de sa teinte lugubre tous nos jours, nos instants, nos actions, nos paroles, nos pensées, et madame Hamel fut aussi triste que nous. Quel changement ! quelle terrible punition ! et pourquoi ?.... Quel était notre crime ?

Notre vie devint un combat perpétuel. Malgré la promesse de recueillir ses regards, Mélanie ne put pas plus les dépouiller de leur tendre expression, que moi, me dispenser de les voir. Tout, jusqu'aux touches de son piano, parlait de sa passion ; car je ne sais comment elle fit pour jeter dans tout ce qu'elle jouait une expression qui donnait à l'âme une espèce de frisson. Souvent Mélanie, errante, me rencontrait dans une pièce, elle venait à moi, et, me prenant la main, elle me regardait avec ivresse, puis s'éloignait à grands pas.

Lorsque nous sortions, elle s'appuyait sur mon bras de manière à me faire sentir que d'être à mes côtés était pour elle la plus grande des faibles félicités que l'innocence permettait. Je tâchais de l'encourager en lui disant : — « Ma sœur, nous jouissons de tout ce qui constitue le bonheur sur la terre : nous nous aimons de l'âme, nous nous voyons, nous sommes sûrs l'un l'autre de notre fidélité, et chacun de nous en regardant dans son cœur y trouve les pensées de l'autre. Nous avons ce qu'il y a de plus beau dans les sentiments humains, l'âme et ses charmants sourires, pourquoi nous désoler ?....

— Ah ! mon frère, le mal est fait !.... les discours n'y peuvent plus rien du tout.

Elle disait vrai. Je le sentais moi-même. — Joseph, continuait-elle, tu es mon plus ferme appui ; avec un homme sans vertu, j'aurais déjà succombé ! Ah ! je dois me féliciter de t'avoir pour guide.

Voyant que notre passion s'exaltait sans cesse dans la profonde solitude où nous étions, je résolus de jeter ma sœur dans les distractions du monde. Ici je ferai observer que, par un singulier bonheur, nous nous trouvions riches. A mon arrivée à Paris, j'avais laissé nos deux cent mille francs aux mains de notre banquier, qui me proposa d'entrer dans une belle entreprise : elle réussit si bien, que, dans l'espace de quatre années, nos fonds triplèrent et une faible partie des intérêts suffisait grandement à notre dépense, sagement dirigée par madame Hamel. Alors, je pris un équipage, et, occupant ma sœur des soins d'une toilette recherchée, je la menai d'abord chez notre banquier, dont le salon nous fournit une foule de *connaissances*. Les bals, les invitations, les spectacles se succédèrent. Ma sœur obtint, par sa beauté, un triomphe éclatant : tous les hommages arrivèrent à ses pieds. Mon amour-propre fut flatté de voir que ces adorations ressemblèrent aux couronnes que l'on dédie à la statue d'une déesse, les fleurs meurent sur le marbre impassible. Ma sœur porta partout cette mélancolie dévoratrice, et, dans les plus beaux salons, lorsque les yeux de toute une assemblée se portaient sur elle, elle ne regardait qu'un seul homme assis dans un coin ; et cet homme, morne et rêveur, ne contemplait qu'elle. Le monde était, pour nous, un vaste désert d'hommes, notre passion le remplissait et nous n'avions quitté notre solitude, que pour en trouver une autre qui nous faisait regretter la première....

Il me souviendra toujours de la dernière fête où nous parûmes. Mélanie, couronnée de roses, réunissant sur elle toutes les perfections de ses rivales,

sans avoir leurs défauts, excita un murmure d'étonnement. Comme elle n'avait aucune coquetterie, aucune fierté, elle plut même aux femmes. A la lueur de cent bougies, au milieu de cette assemblée, elle vint me retrouver dans l'angle où j'étais confiné et où je jouissais en silence. — « Joseph, me dit-elle, sortons!... le monde me fatigue, j'aime mieux te voir un quart-d'heure que d'être parmi cette foule. » — Nous montâmes en voiture pour nous rendre à notre hôtel.

La voluptueuse toilette qui rendait ma sœur si séduisante, l'aspect admirable sous lequel je venais de la voir, avait rallumé tous mes feux, embrasé toutes mes veines, j'étais tranquillement furieux; je me contenais lorsqu'elle vint me parler. Dans la voiture, elle pencha sa tête endolorie sur mon épaule, et me dit :

— Joseph, je t'aime!... L'accent de ces paroles ressemblait au dernier cri d'un mourant; il m'avertit que ma sœur ressentait tout ce que je ressentais. Je tremblai.... Que de choses proférait cette phrase suppliante de Mélanie! alors, l'extrémité de son gant blanc effleura ma main, et je me rappelle que cette dernière circonstance mit le comble à mon ardeur.

— Mélanie, je meurs!... lui répondis-je.

— Eh bien! mourons, dit-elle, et elle m'embrassa avec ivresse pour la première fois depuis trois mois.

Qu'il me soit permis de m'arrêter et de dire que nous avons plus vaincu, Mélanie et moi, que tous les saints ensemble, et que nous sommes dix fois, cent fois, mille fois dignes du nom d'*êtres vertueux*.

Le lendemain, je jugeai que je n'avais pas un moment à perdre, qu'il fallait me séparer de ma sœur; car sa passion et la mienne ne pouvaient plus être gouvernées, notre raison s'éteignait chaque jour et notre amour devenait tel, que, aurions-nous été criminels, je crois, dans la sincérité de mon cœur, que l'Éternel nous eût absous.

C'est alors qu'après bien des combats, et lorsque je consultai un digne ecclésiastique, il me dit que, pour terminer une lutte où nous succomberions, il fallait mettre, entre Mélanie et moi, une barrière insurmontable; il me donna le conseil de me faire prêtre. Cette idée crut dans mon imagination et je la caressai longtemps. Voyant enfin chaque jour rendre le combat plus rude, et la victoire plus incertaine, je regardai le sein de l'Église comme un asile sûr et sacré.

Oui, me dis-je un jour, ayons le courage de fuir Mélanie, mais en même temps séparons-nous de toute l'humanité. Cherchons quelque endroit écarté, où, dans le plus modeste poste qui soit dans le sacerdoce, je puisse achever une vie dont j'entrevois le terme. Rendons-nous utile au monde. Je n'ai plus besoin de rien ici-bas; la terre ne m'offre plus rien de digne de moi, puisque Mélanie m'est enlevée. Je ne veux pas qu'elle noircisse sa splendide virginité. Qu'elle meure! je la suivrai au tombeau.

Cependant, on ne forme pas le projet de se séparer de tout ce qui nous attache à la vie, sans faire des réflexions, et ma mélancolie devint encore plus sombre. Renfermé dans mon cabinet, méditant sans cesse sur les avis que m'avait donnés mon confesseur, je ne vis plus Mélanie : lorsque suppliante et pleurante elle voulut entrer, je refusai de la voir. Cette barbarie me fendait le cœur; mais, devenu cruel, je tâchais de m'endurcir par ces petits traits, je me préparais à porter le dernier coup. Nos adieux m'effrayaient : comment ma sœur me laisserait-elle sortir? Voulant la garantir d'elle-même, je résolus de lui cacher ma décision et le lieu de ma retraite. Les plus cruels tyrans n'ont pas eu plus de cruauté que moi.

Hélas! Mélanie, vis-tu encore? Je n'ose porter ma pensée sur le pays que tu habites.

— Encore des larmes, et des lignes tellement barbouillées que je ne puis pas les lire, s'écria Marguerite.

— Eh bien! répondit le curé, ce sont des redoublements de douleur pour moi; je souffre, Marguerite! donne-moi un verre de vin de Malaga!... Quoiqu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent,* les pauvres enfants en ont eu plus qu'ils n'en pouvaient porter, et *comme il n'y a si bon cheval qui ne bronche,* le ciel m'est témoin que je les aurais absous de leur péché, s'ils eussent succombé, sûr que Dieu, par la suite, ratifierait mon absolution.

CHAPITRE XIII.

Leurs adieux. — Retour inopiné. — Fin du manuscrit du vicaire. — Il revient.

Lorsque le bon curé eut pris son verre de malaga, il dit à sa gouvernante : « Achève vite, car cela m'étouffe..... et je ne pourrai pas dormir!.. »

Marguerite reprit le manuscrit, et continua en ces termes:

Quand j'eus irrévocablement arrêté ma destinée, je sortis de ma retraite; et, Mélanie vit, à l'altération de mes traits, qu'un nouveau chagrin me désolait. Usant de cette douceur d'ange qui formait la base de son caractère, elle souffrit en silence, respecta mon secret, mais elle me fit bien voir qu'elle participait à ma douleur, car chaque instant son visage, reluisant d'une auréole divine d'huma-

nité, me suppliait de l'instruire du secret que je renfermais dans mon sein. Ses yeux semblaient aller jusqu'au fond de mon âme, et ses douces paroles étaient une musique digne du trône de l'Éternel: je fus inébranlable.

En parcourant la liste des diocèses, j'aperçus mon nom à l'évêché d'A....y ; le voisinage de cette ville avec la forêt des Ardennes, mais principalement le nom de M. de Saint-André, me détermina à aller de ce côté préférablement à tout autre. Je fus chez mon banquier, je pris cinquante mille francs que je déposai chez un notaire inconnu, afin que si Mélanie faisait des recherches, elle ne trouvât aucun renseignement. J'arrangeai toutes nos affaires, et je liquidai notre fortune, que je plaçai sur le grand-livre au nom de Mélanie; et, lorsque les grands intérêts furent traités, je m'occupai des plus petites choses, pour laisser ma sœur dans l'impossibilité de se douter de mon départ et de suivre mes traces. J'achetai une chaise de poste, du linge; j'envoyai d'avance mon argent à A....y. Bientôt et trop tôt tout fut prêt : je marquai le jour fatal.

Cette activité inusitée avait singulièrement alarmé Mélanie, et chaque fois que je rentrais ou que je sortais, elle m'épiait avec la douce inquiétude de l'amour. Elle ressemblait à une mère qui veille à son enfant. Enfin le jour que j'avais indiqué arriva, dès le matin j'avais le frisson d'une fièvre violente.

— Mon frère, me dit Mélanie, vous êtes malade : qu'avez-vous ?.... dis-le moi, Joseph ! sinon, j'userai de mon droit en t'ordonnant de m'en instruire.

— Ah ! ma sœur... tu ne le sauras que trop tôt ! savoure bien cette demi-journée ! à cinq heures nous serons dans les larmes.

— Eh! Joseph, dit-elle, en me regardant d'un air effrayé, est-ce qu'il peut y avoir encore des malheurs pour nous ?.... je n'en devine pas !....

— Écoute, Mélanie, l'amour a cela de beau que les plus grands sacrifices ne sont rien lorsqu'ils sont faits pour la personne aimée... Ce sentiment rend léger ce qui est pesant, il rend doux ce qui est amer... Dieu m'est témoin que je donnerais cent mille fois ma vie plutôt que de te causer la moindre peine.

— Joseph, tu n'es plus le même, dit-elle, en me lançant un douloureux regard, que signifient ces paroles? jadis aurais-tu préludé par tant de phrases à ce que tu versais dans le sein de... d'une... de ta sœur?

— Ah! Mélanie, que les temps sont changés !.... nous étions innocents et nous sommes coupables !.... Mais tu as raison ! eh bien, sache, Mélanie, que pour assurer ton repos, ton innocence et la mienne, j'ai résolu de t'offrir un sacrifice....

— *Tu vas te tuer!* s'écria-t-elle avec l'accent sublime de l'horreur et de la crainte : elle était à quatre pas de moi, le visage contracté et pâle comme la mort, les yeux secs et fixés sur moi.

— Non, Mélanie (elle respira), non ! Et, la prenant dans mes bras, je l'attirai sur moi. Cette charmante fille, appuyant sa noble tête presque échevelée sur mon épaule, versa des larmes amères qui soulagèrent son cœur. Je pleurais aussi : — « Ma sœur, lui dis-je, jure-moi que jamais tu n'attenteras à tes jours!... que telle malheureuse que tu puisses être, tu vivras!

— Oui ! répondit-elle avec le sourire des anges, mais, tant que tu resteras sur la terre.

— Mélanie, c'est bien! car la mort de l'un sera celle de l'autre. Il n'y a rien que de juste. Maintenant, mets-toi à ton piano! joue-moi le plus beau de tes morceaux! jette dans ton jeu enflammé tout l'amour qui te rend une mortelle, et toute la mélodie, toute la pureté qui te rendent un ange. Entourons cette matinée d'automne des plus brillantes caresses et des plus grandes beautés ! que ces heures s'écoulent suaves, pures, sans chagrin; enivrons-nous !...

Elle me regarda avec étonnement, et, plongée dans la rêverie par mes paroles énigmatiques, elle s'assit sur son tabouret, toucha, sans s'en douter, quelques notes plaintives, et parut chercher la conséquence de mes discours. Enfin elle se leva, vint à moi, puis, avec cette tendresse sans égale, presque d'une mère, elle m'embrassa, et me dit : « N'importe... tu le désires ! je vais te plaire, cela doit me suffire. »

Alors elle me fit entendre une masse de sons et d'accords, une harmonie divine pour moi : pour elle c'était le chant du cygne; aussi tout en écoutant, des larmes involontaires sortaient de mes yeux. Jamais l'idée d'une séparation ne m'apparut plus cruelle, j'en aperçus toutes les conséquences. Lorsqu'elle eut fini, j'embrassai le piano, les touches, ses doigts avec un délire inimaginable: elle ne revenait pas de sa surprise; cette indécision que produit l'étonnement régnait dans son attitude, dans son regard, dans ses gestes. Elle resta immobile, cherchant de l'œil, dans les airs, un objet inaperçu, de même qu'Ariane dut être sur son rocher, lorsqu'elle suivit le vaisseau de Thésée, et que, presque statue, elle regarda toujours l'immense mer où elle ne voyait plus rien.

— Mélanie, lui dis-je, chantons ensemble cet admirable morceau :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour.
. . . .

En finissant, elle s'écria : — Joseph, tu as des idées bien tristes ! j'aime mieux mourir que de rester dans l'incertitude où tu me plonges.

— Mélanie, un seul mot, et tu comprendras tout...... mais je ne te crois pas assez de force, je voudrais.....

A ces mots elle me regarda fixement et dit :

— Tu veux me quitter!....... Puis elle tomba sur le tapis, sans force et sans vie : son visage était pâle comme la mousseline qui badinait sur son col.

Effrayé, pleurant, je la relevai; et, lorsqu'elle eut repris ses sens à force de sels que je lui fis respirer, elle répéta sans cesse avec l'accent de la folie et du désespoir. — « Je veux mourir !... je veux mourir!... je veux mourir !... » Je me jetai à ses genoux, je la pris sur moi, je la réchauffai des baisers les plus enflammés, je la consolai par les paroles les plus délirantes : à tout, elle ne répondit que par sa phrase. « Je veux mourir !.... » et ses yeux égarés parcouraient l'appartement avec une effroyable vivacité.

Alors la regardant avec une sévérité affectée. — « Mélanie, lui dis-je, vous ne m'aimez pas !... »

Pour toute réponse elle se tut et vint m'embrasser! Grand Dieu! quel baiser!... ou plutôt, quel discours!...

Au bout d'une heure elle fut plus calme, mais en réalité plus abattue; à son aspect, je me disais intérieurement : « Partirai-je?.... ne partirai-je pas?... » A chaque fois que je me levais, elle poussait un cri lamentable qui me faisait frémir. Enfin, elle quitta sa place, se dirigea lentement vers la mienne et se mettant à mes genoux elle s'écria :

Mon frère, je t'en supplie! aie pitié de moi... ne pars pas!... tu m'enlèves mon air, ma vie! Nous resterons séparés par des cachots, par des murs de fer, si tu le veux, mais reste! que je sache que tu respires le même air que moi, que tu es à deux pas de moi, que, lorsque je rendrai le dernier soupir, tu n'aies qu'un pas à faire pour le recevoir!... heureuse de t'avouer sans crime que tu fus ma pensée de tous les intants!... je bénirai les sévérités que nous emploierons mutuellement! mais, ô Joseph! ô mon seul ami, mon frère, reste, reste! tu es tout pour moi!...

— Eh ! malheureuse ! répondis-je, en repoussant ses mains, veux-tu perdre ton âme et perpétuer ton malheur dans l'autre vie? Ame lâche! ne saurais-tu prendre une résolution grande et fière?

— Non, je ne le puis! Et, me regardant avec des yeux qui me reprochaient ma brusquerie : « Joseph, si je ne damnais que moi, il y a longtemps que tu serais heureux!.... »

Cet admirable dévouement qui n'appartient qu'à l'espèce féminine, parce qu'elle y met la grâce et le charme dont nous dépouillons nos sacrifices, fit trembler toutes mes fibres, et les moindres cheveux de ma tête. Je la relevai, la pris dans mes bras et je m'écriai :

— Périssent la vertu, l'honneur.... Mélanie, tu l'emportes...

Elle se recula de trois pas, me regarda avec une dignité incroyable et me dit : — « Joseph, je veux bien te voir toujours, mais sans crime.... » La majesté qu'elle déploya, la froide beauté de son accent me rappelèrent à la raison, et je sentis qu'il était impossible, plus que jamais, de rester au milieu de dangers pareils.

— Il faut que je parte.... A cette parole elle me répondit : — Eh bien! s'il n'y a qu'un crime qui puisse te faire rester... En parlant ainsi elle s'élança sur moi, et m'embrassa par une étreinte pleine de chaleur.

— Non, non, adieu, Mélanie!... Et regardant une dernière fois le salon, les tableaux, le piano, les meubles : — Je laisse mon âme en ces lieux ! lui dis-je, et je m'avançai vers la porte : mais ma sœur, me tenant étroitement serré, ne voulait pas se séparer de moi, et elle jetait des cris inarticulés noyés dans un déluge de pleurs. Je m'en séparai de force, cette violence de ma part mit fin à ses larmes, et elle me regarda en me disant : « Oh ! Joseph !... »

Profitant de cet étonnement, je m'enfuis !..... je l'entendis crier :

« — Et notre adieu !... Je ne t'ai pas vu!... barbare!.... notre adieu !.... » Inquiet, je m'arrêtai dans la cour et j'aperçus madame Hamel et tous les gens accourir. « Elle se meurt!... pensai-je, eh! qu'elle meure!... c'est son plus beau moment, je vais la rejoindre. » Je voulais retourner la voir, mais dans cet instant l'inflexibilité de mon père s'offrit à ma mémoire; et, plus cruel qu'un tigre, j'ouvris la porte et courus à la poste aux chevaux. J'étais égaré, presque en convulsion; l'idée de la mort de la tendre Mélanie me remplissait le cœur d'un froid glacial. Je ne sais comment il se fit que je fus à deux lieues de Paris, sans avoir encore pu rassembler une idée.... Alors maudissant ma barbarie, je me représentai vivement les derniers moments de ma sœur!.... — « Si elle expire, me disais-je, il faut être indigne du nom d'homme pour la priver du plaisir d'exhaler son dernier soupir sur mes lèvres.... »

Il était nuit, j'ordonnai au postillon de retourner, feignant d'avoir oublié quelque chose. Je rentrai dans Paris et revins à la maison. Je sautai par dessus le mur du jardin pour ne pas être aperçu, je montai l'escalier avec un tremblement convulsif. Je me glissai dans ma chambre; de là je m'acheminai vers le salon; et, sans m'y montrer, je regardai par la porte entr'ouverte ce qui s'y passait.

Mélanie, étendue sur un canapé, était contenue

par ses femmes; un médecin examinait avec attention les moindres traits de son visage. Je fis signe à madame Hamel qui vint me rejoindre.

— Eh bien! lui dis-je....

—Ah! mon Joseph! on craint que ta sœur ne soit folle!.... —Je frissonnai.—Elle s'est écriée pendant dix minutes en se tordant les bras, et dans des convulsions affreuses: « Sans adieu!.... sans un baiser!.... le monstre!.... » Tout à l'heure elle a dit: « Que verrai-je?.... Quel visage me plaira!.... » Enfin elle vient de s'écrier avec force il y a environ cinq minutes: « Si je le voyais seulement une minute!.... je sens que je me résignerais!.... »

En ce moment, Mélanie, brisant toutes les entraves, secouant toutes ses femmes qui ne purent la retenir, s'écria en errant dans le salon, échevelée, furieuse: — « Il est ici, il est ici!... » Je me précipitai dans ses bras!.... — « Je t'aurai donc revu!» dit-elle....

Hélas! son sourire n'avait déjà plus cette douceur d'ange. — « Mélanie, lui répondis-je, je suis revenu te dire adieu!.... — J'en étais sûre, s'écria-t-elle, je te connaissais. » — Puis, elle m'embrassa avec délire.... Non! je n'ai pas la force d'achever.....

— Mais c'est une agonie que cela!... interrompit le bon curé qui s'essuya les yeux.

— Monsieur, repartit Marguerite, mon cœur est tellement gonflé que je ne puis plus lire. La gouvernante et son maître se turent, se regardèrent en silence; et en ce moment, la pendule sonna onze heures.

— Il y a encore là du barbouillage, reprit la curieuse servante.

— Les pauvres enfants!... s'écria M. Gausse, ils méritent le Paradis comme Satan a mérité l'Enfer.

Marguerite reprit le manuscrit et continua ainsi:

Enfin je partis, laissant Mélanie entre la vie et la mort. J'arrivai à A....y, je me fis descendre au séminaire. Loin de me donner pour M. le marquis de Saint-André, je ne me présentai que sous le modeste nom de Joseph, disant que tous les papiers de ma famille étaient perdus, et que je n'avais plus ni père ni mère. Lorsque je fus seul dans ma cellule, c'est alors que je sentis toute l'étendue de mon malheur; c'est alors que je vis que la mort arrivait à grands pas. L'existence me devint à charge, mon âme errait sans cesse dans l'hôtel habité par Mélanie. Je ne pouvais me passer d'elle. Enfin, je fis son portrait de mémoire, et il est d'une fidélité incroyable. Ce portrait est pour moi la somme totale de mon bonheur. Un jour, craignant que Mélanie ne perdît tout à fait l'espoir, et ne crût que j'avais été finir mes jours loin d'elle, voici ce que je lui écrivis:

« Ma sœur, je vis!... ce seul mot doit te conter « toute l'étendue de mon malheur, de ma résignation, « de mon courage. Je t'adresse cette lettre pour t'en-« gager à supporter l'existence; écoute! car, en « t'écrivant, je crois te voir et te parler; lorsque « nous aurons atteint l'âge auquel les passions « meurent dans le cœur de l'homme, lorsque tu « n'auras plus rien qui ne soit de l'ange, lorsque « tes qualités humaines, tes désirs seront usés par « le temps, alors nous nous reverrons, alors, nous « jouirons d'avance des plaisirs d'une vie toute cé-« leste: car, en regardant en arrière, et voyant les « écueils que nous aurons évités, notre âme se rem-« plira de joie, nos cœurs, dégagés des impuretés « du désir, frémiront doucement. Conserve-toi pour « ce moment auquel j'aspire... Je voudrais voir le « temps fuir plus vite pour y arriver. O toi que « j'ose, de loin, appeler encore du doux nom d'é-« pouse! toi, la pensée de mes pensées, l'âme de « mon âme! adieu! Songe que tu peux encore faire « mon bonheur, et tu vivras de même que je ne « vis... qu'à cause de toi. Prends courage, espère! « adieu donc, *charme* de tous mes instants. Ton « frère qui t'aime d'amour!... »

J'envoyai cette lettre par un exprès, avec l'ordre de la mettre à la poste de Paris.

Hélas! cette effrénée passion me ronge toujours. Aucune circonstance humaine ne peut atteindre mon cœur. A A....y, je trouvai mon oncle, il ne me donna point de renseignements sur mon père. Quand je le questionnai sur ma mère, des larmes lui sont venues aux yeux et il m'a regardé avec une tendresse inimaginable. Elle était d'autant plus surprenante que mon oncle a tout le caractère de mon père, et l'état ecclésiastique lui a donné dans les mœurs une austérité singulière. Il a une réputation de sainteté qui le rend un objet de vénération. Ce trouble, lorsqu'il s'agit de ma mère, me parut singulier, car mon père aussi était ému lorsque je lui parlais de ma mère.

Toutes ces bizarreries, qui eussent allumé la curiosité d'un jeune homme, ne me touchèrent même pas; l'image de Mélanie régnait dans mon âme d'une manière tyrannique.

Elle y règne encore, elle y régnera toujours!... je meurs consumé par cet infernal amour, et j'aperçois chaque jour que le chemin de ma tombe devient plus court.

Ah! béni soit le jour où le bon curé, près de qui le hasard m'a placé...

— Pauvre ami! s'écria M. Gausse. — ......me fermera les yeux!... Alors, je lui donnerai ce manuscrit, et je le prierai d'aller..........

— Voyez-vous, monsieur, s'écria la triomphante

Marguerite, voyez-vous qu'il n'y a ni crime, ni péché, et que tôt ou tard vous deviez le lire.

— Continue donc, Marguerite ! s'écria monsieur Gausse.

..... Et je le prierai d'aller voir, en mon nom, l'*infortunée!* il lui portera mes derniers mots, qui seront pour elle l'ordre du départ!... Je n'aurai eu dans ma vie qu'une seule idée, et cette idée, je l'aurai, je crois, par-delà le cercueil. A chaque instant du jour, je me dis : « Mélanie pense à moi! » Elle est la compagne fidèle de toutes mes actions, je ne fais pas un seul mouvement sans la voir. O Mélanie, est-il vrai que nous ne nous reverrons plus!... L'amour que j'ai dans mon cœur me brûle d'un feu noir qui n'a rien de petillant; tout ce que je vois n'a de grâce que quand des pensées funèbres se marient à mes sensations, et... je n'ai pas un seul ami dont la voix bienfaisante m'encourage!...... Non! mon fatal secret mourra dans mon sein.

Lorsque je parlai à mon oncle de mon dessein d'aller mourir à Aulnay-le-Vicomte, il..............

Marguerite en était là, lorsque le petit enfant de chœur accourut avec la vélocité d'un lièvre, et s'écria, en dehors et contre les volets : — « Voici M. Joseph!... » Marguerite, effrayée, courut au cabinet du vicaire et remit le manuscrit à la même place, elle regarda le portrait beaucoup plus attentivement, arrangea tout dans le même état, et redescendit en entendant sonner à la porte. En effet, c'était le vicaire qui n'avait pas voulu découcher; il parut à Marguerite très-inquiet, et sa première question fut : — « Marguerite, n'ai-je pas laissé la clef à la porte de mon cabinet? »

— Oh! mon Dieu, je n'en sais rien, repartit l'astucieuse gouvernante, en regardant le bon jeune homme, avec cette obliquité, apanage ordinaire de l'œil des servantes de curé; car je ne suis pas remontée au premier depuis que vous êtes parti. — M. Gausse, dit-elle en élevant la voix, pour que le curé pût entendre; le pauvre cher homme s'est trouvé bien affecté! sérieusement pris! il a eu des éblouissements comme lorsque son attaque d'apoplexie veut lui prendre; mais, dans ce moment-ci, il va beaucoup mieux, ajouta-t-elle, en suivant le jeune homme qui se précipitait dans le salon.

— Eh bien! monsieur, dit-il au curé, vous souffrez?

— Oh! oui, répondit le brave homme, *je souffre au cœur!* » Le vicaire resta quelque temps auprès de M. Gausse; et, pendant ce temps-là, Marguerite, le curé, regardèrent en silence et avec respect la figure altérée du jeune homme : ils y lurent une seconde fois et tout d'un coup le récit de ses aventures, son œil leur parut mille fois plus éloquent. De temps en temps, le curé et la gouvernante se lançaient un coup d'œil significatif. Bientôt, le jeune marquis de Saint-André prit son flambeau et courut à sa chambre, après avoir salué M. Gausse.

Marguerite admira plus que jamais la noblesse de sa marche, que sa longue soutane noire rendait imposante.

CHAPITRE XIV.

Comment la marquise choisit le vicaire pour son confesseur, et comment elle l'initia dans le secret de ses fautes. — Commencement des aventures de madame de Rosann.

On sent que, lorsque le vicaire fut parti, la gouvernante eut un assez long rosaire à réciter avec M. Gausse.

— Eh bien! monsieur, dit-elle en se croisant les bras, est-ce là une aventure! et que nous sommes heureux de la savoir, tandis que tout le village se démène pour l'apprendre!...

— Marguerite, répondit le curé, quoiqu'*à blanchir un nègre on perde son temps*, et que *qui a bu boira,* j'espère que vous garderez le plus profond secret sur cette indiscrétion, que jamais le nom de M. le marquis de Saint-André ne sortira de votre bouche.

— Ah ! monsieur, Dieu m'est témoin que c'est enterré là ! — Et elle montra son cœur.

— *Promettre et tenir c'est deux,*... murmura le curé.

— Vous verrez!... répliqua Marguerite toute courroucée de ce que son maître mettait sa discrétion en doute.

Cet incident fit que leur conversation en resta là, car la gouvernante retint ses conjectures pour elle, sans les communiquer à M. Gausse qui se coucha, en pensant toujours aux malheurs de son vicaire.

Marguerite tint parole par dépit. Vainement Leseq, le percepteur, le maire qui s'aperçurent que la gouvernante en savait plus long qu'eux, voulurent-ils la séduire; elle fut sourde aux compliments, aux avances, aux flatteries!... et, comme Leseq était le plus ardent, elle se débarrassa de lui en disant qu'elle ne lui confierait ce secret que pendant la première nuit de leurs noces.

— En ce cas, répondit Leseq, nous resterons *in statu quo*, c'est-à-dire incertains.

Néanmoins, Marguerite, qui avait conçu une douce pitié pour le vicaire, calma le village, où l'on finit, au bout d'un certain laps de temps, par ne plus s'occuper de M. de Saint-André.

Mais il y avait à Aulnay une femme pour qui le vicaire était *tout l'univers*. Madame de Rosann ne cessait de penser à M. Joseph. Elle commençait à s'avouer à elle-même que cet être était essentiel à

son bonheur. Une innocente affection l'entraînait vers lui par une force infinie et qu'elle ne pouvait dompter; or, comme les femmes sont en général portées à tout expliquer par l'amour, *qu'elles sont tout amour,* la marquise se précipitait dans le vaste champ de ce sentiment séducteur. Elle entrevoyait cependant tous les dangers d'une semblable passion; elle ne se déguisait même pas qu'au moment où elle arrivait à l'âge qui, pour les femmes, est un port assuré contre les orages du cœur, elle échouait et brisait son existence vertueuse. L'image de son mari, de l'homme dont elle faisait le bonheur, son âge, sa vertu, rien ne pouvait frapper son âme et l'arrêter. Elle admirait en elle-même la bizarrerie du sort qui avait ordonné qu'elle finirait sa carrière comme elle l'avait commencée.

— Quoi! disait-elle, n'était-ce pas assez qu'à seize ans un ecclésiastique m'inspirât un violent amour dont il était indigne!... faut-il qu'à la fin de ma carrière féminine, je brûle d'un feu sacrilége pour un autre ecclésiastique ! et la fatalité veut que les rôles soient changés; qu'aujourd'hui je remplisse le rôle de celui qui me séduisit et que celui que j'aime soit à ma place. Ah! pourquoi n'existait-il pas il y a vingt-deux ans!...

Ceux qui ont de l'expérience savent que nos cœurs enfantent de ces passions indomptables, dont les orages renversent toute espèce de barrière. Celle de la marquise était de ce genre.

Quelques jours après que le manuscrit du jeune prêtre eut été lu par la curieuse Marguerite, le vicaire alla se promener dans le parc de madame de Rosann; il aimait assez ce lieu qui lui retraçait un peu sa chère Amérique. De plus, les ruines de l'ancien château lui offraient une scène qui plaisait à sa mélancolie. Du tertre où il se plaçait, il apercevait la vaste forêt des Ardennes qui semblait une couronne posée sur la tête des aimables collines qui formaient la vallée circulaire d'Aulnay. A ses pieds, un lac factice, assez vaste, le séparait des débris romantiques de l'antique forteresse dont il ne restait que des tours carrées, solidement bâties, que l'on n'avait pas pu démolir. La mousse, le lierre couvraient toutes ces ruines et les eaux du lac environnaient cette île pittoresque. Le jeune homme, plongé dans une rêverie dont les souvenirs de son enfance faisaient tous les frais, était assis sur son tertre favori, sous un arbre d'Amérique. Il admirait le paysage qu'il avait devant les yeux, lorsque le bruit léger des pas d'une femme résonna dans l'air : il se retourne, madame de Rosann est à deux pas de lui, et le contemple avec une expression qui lui causa une douce émotion. En ce moment, son âme était bien disposée, il ne s'enfuit pas, ainsi qu'il en avait l'habitude, et loin de prendre son bréviaire, il le déposa; enfin, lorsque la marquise fut assise à ses côtés, la présence de cette femme ne lui déplut en rien. Quant à Joséphine, elle tremblait comme une feuille d'automne et n'osait regarder le vicaire une seconde fois.

— Monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée, je vais être jalouse de mon parc! il y a huit jours que vous n'êtes venu me voir, et depuis ce temps, voici la seconde fois que vous parcourez mes jardins...

— Madame, le spectacle de cette charmante retraite est muet et ne peut se plaindre de ce que je vienne trop souvent; au lieu que si je vous apportais aussi souvent mon respectueux hommage, vous pourriez, à juste titre, vous plaindre! En effet, il n'y a pas d'homme au monde qui soit plus mal placé que moi dans un salon.

— Monsieur Joseph, vous êtes beaucoup trop modeste!... En prononçant pour la première fois le nom du vicaire, la marquise y mit un accent que rien ne peut dépeindre.

— Oh! vous êtes trop bonne!... repartit vivement le jeune homme.

— Non, mon jeune *ami* (car j'espère que vous deviendrez le mien, lorsque vous connaîtrez mes malheurs), non, il n'y a point de bonté dans cette affaire-là, je suis même un peu égoïste, car en vous parlant ainsi, je ne consulte que mon intérêt et mon plaisir...

— Eh quoi! madame, s'écria le vicaire avec compassion, vous êtes malheureuse!

— Oh! beaucoup, je vous en fais juge... En vous racontant mes infortunes, je m'adresserai à votre cœur, pour qu'il plaide ma cause. Si je vous découvre un secret qui n'est connu que de trois personnes, c'est parce que, dès aujourd'hui, je vous confie le soin d'une conscience que je croyais en repos pour le reste de mes jours, et que, du reste, j'espère, par ma confiance, obtenir la vôtre et vous offrir le sein d'une amie. Mon jeune *ami*, votre mélancolie profonde m'a révélé vos besoins, il vous faut un cœur où vous puissiez fuir le vôtre et trouver des consolations. A l'exemple de ces hommes d'autrefois, avec leur même franchise, je vous offre ma main, en vous disant : « Soyons amis. »

A ce mot, le vicaire, mu par un sentiment indéfinissable, serra la main de la tremblante marquise: ensemble, is tressaillirent et se quittèrent avec cette *demi-honte,* qui fait le charme des sensations. Une joie divine s'éleva dans l'âme de madame de Rosann, qui commença en ces termes :

« Je suis née orpheline et je n'ai pas connu ma mère. »

A ce début, le vicaire regarda madame de Rosann, en lui disant : — Je vous plains, madame, je connais ce malheur là...

— Vous ne connaissez pas votre mère!.... s'écria la marquise en se levant. Grand Dieu!... oui!... vous avez vingt-deux ans!... vous vous nommez Joseph!... bonté céleste! permettrais-tu? — Puis, regardant la figure basanée du vicaire, des larmes inondèrent ses yeux et elle se rassit toute triste, comme si un cruel souvenir se fût présenté à son imagination. Elle reprit donc ainsi :

HISTOIRE DE MADAME LA MARQUISE DE ROSANN.

« Je suis orpheline, disais-je; avec les marques et l'apparence de la douceur je suis vive, quoique contemplative; cette vivacité n'agit qu'à l'intérieur, elle s'est reportée tout entière dans mes sentiments, pour en accroître la force; et vous devez savoir, pour peu que vous vous soyez observé vous-même, que plus les passions sont vives, plus elles nous jettent dans la méditation et dans cette oisive rêverie dont le délire a tant de charme ; je suis tendre, quoiqu'au premier abord mon esprit paraisse avoir de la froideur. Cette modestie, qui convient à notre sexe, a dégénéré et est devenue indifférence, par suite de l'éducation que je reçus.

« Une tante extrêmement dévote, mais de cette dévotion minutieuse, qui rend les plus futiles pratiques du culte *l'essentiel* de la religion, se chargea de m'élever. Je passai donc mon enfance de manière à ce que les souvenirs de cette époque, la plus belle de notre vie, ne fussent pas agréables ; je n'en dirai pas plus, mon jeune ami, ma tante est morte... et vivrait-elle,... je devrais encore me taire.

« Comptée pour rien par ma tante, j'étais bien rarement admise au cercle d'ecclésiastiques, dont Mlle de Karadeuc s'entourait. A mesure que j'avançais en âge, elle m'en éloignait davantage; alors cette défense de paraître chez elle, lorsque d'aussi saints personnages s'y trouvaient, exerça longtemps mon esprit. Vivant dans une telle solitude, vous devez penser que mon imagination, livrée à elle-même, parcourut de vastes champs; et, soit que la nature le veuille ainsi, soit que telle fût la pente de mon esprit, toutes mes pensées furent des pensées d'amour, et d'un amour indécis, qui se portait sur les moindres objets ; il semblait qu'il résidât en moi un besoin d'aimer que je n'étais pas maîtresse de diriger. Je me figurais le caractère des hommes d'une manière avantageuse, et toujours, cependant, je les dessinais en prenant pour modèle ceux de l'antiquité; je les imaginais sévères, ne se courbant qu'avec peine sous le sceptre de l'amour. Hélas ! dans quels égarements se jette une âme dans la solitude !

« La défense, qui m'empêchait de paraître au salon, donnait à la société qui s'y rassemblait le charme qui résulte d'une prohibition, de manière que, curieuse comme une jeune fille l'est ordinairement, je me cachais pour voir entrer et sortir tous les ecclésiastiques qui venaient chez ma tante; ils étaient tous d'un certain âge, c'est-à-dire d'un âge certain, car ils me parurent tous être entre cinquante et soixante ans, et sans vouloir médire de ma tante, on voyait qu'elle craignait un jeune ecclésiastique tout autant qu'un vieux. Cependant, à force d'examiner, j'aperçus un jour un jeune abbé qui devait n'avoir qu'une trentaine d'années ; aussitôt que je le vis, je désirai le contempler souvent : alors, je fus plus attentive et je ne manquai pas une seule fois de le voir à son passage, et je le suivais longtemps des yeux lorsqu'il traversait les appartements.

« Un jour, il m'aperçut, et je me retirai promptement, mais au bout de quelques minutes, j'avançai la tête, il était encore à la même place, regardant l'endroit où j'apparus. La fixité de ses yeux, l'étonnement de sa figure et son attitude, me firent un incroyable plaisir, et dès lors, ces petits événements déterminèrent mes pensées à s'arrêter sur ce jeune homme : il devint l'objet de toutes mes méditations, et je m'en occupai sans cesse le plus innocemment du monde; suivant le penchant de mon âme, je n'apercevais aucun danger à l'entourer de toutes les perfections que je rêvais. Longtemps je me contentai de penser à lui, mais il arriva un moment où sa vue me devint nécessaire : ne l'ayant jamais aperçu qu'à la dérobée, je voulais le contempler à mon aise, l'entendre parler, et savoir si son âme était réellement aussi parfaite que je la supposais.

« J'avais alors quinze ans et demi : sans ignorer que j'étais belle, je ne concevais pas les avantages que donne la beauté; j'accordais la naïveté avec cette finesse d'esprit que nous avons naturellement; et, dès lors que j'eus résolu d'être admise au salon, je le fus. En effet, un jour que je venais de voir entrer mon jeune abbé, je me hâtai de faire une toilette soignée, et je m'avançai hardiment vers le salon : j'entre, je cours m'asseoir, en tremblant, à côté de ma tante, et quand j'eus relevé la tête, il se fit un léger murmure dans l'assemblée. Mademoiselle de Karadeuc me regarda avec étonnement, la conversation qui était animée lorsque j'ouvris la porte, à laquelle je m'étais arrêtée un instant, fut interrompue, et tous les yeux se tournèrent sur moi, ma tante ne dit pas un mot... Alors, jetant un furtif regard sur cette réunion, j'aperçus que mon jeune abbé était le seul qui ne me regardait pas ; et ses yeux parlaient à Mlle de Karadeuc un langage qui me déplut singulièrement. Je ne doutais pas que ma tante ne fût charmée intérieurement de voir que, pendant que sa nièce attirait tous les regards, le plus jeune des ecclésiastiques lui conservait un sourire aimable ; aussi, je ne m'étonnai plus de ce

qu'elle ne me dît rien de sévère, et de ce qu'elle ne m'ordonnât pas de sortir. J'avoue franchement que l'espèce de dédain du jeune prêtre fit élever dans mon cœur un mouvement de dépit qui me rendit plus soigneuse d'attirer son attention. »

— Mon jeune ami, dit la marquise en souriant, au vicaire, vous voyez avec quelle franchise je vous raconte ces premières circonstances. Depuis, j'ai acquis de l'expérience, et j'ai remarqué que ce qui m'est arrivé, arrive à tout le monde, et que ce que je vous rapporte est, en abrégé, l'histoire de tous les amours passés et à naître. Je continue.

« Je me rappelle encore les moindres paroles qui se sont prononcées ce jour-là, et je crois voir encore celui dont je vous parle tel qu'il m'apparut. Représentez-vous un jeune homme d'une figure noble, mais sévère ; ses longs cheveux tombant en boucles sur ses épaules ; il était d'une taille élevée ; son teint pâle contribuait à rendre le feu de ses yeux noirs encore plus vif : ses manières distinguées, son attitude, l'harmonie de ses traits, tout me séduisait.

« — Monsieur, lui dit ma tante qui rompit le silence, comment vous tirerez-vous de ces objections-là ?..... cela ne me paraît pas très-facile !...

« — Mademoiselle, répondit-il avec une charmante modestie, j'ai déjà un grand tort, c'est d'être, à mon âge, en contradiction avec des personnes dont je dois respecter les opinions : ainsi, je ne défendrai pas les miennes plus longtemps. Seulement, qu'il me soit permis de dire que les règlements de l'Église nous ont placés dans une position dangereuse, c'est à-dire entre ses lois et celles de la nature. Quant à moi, je regarderai comme un crime de fausser mes serments, je ferai tout pour les tenir; mais si, pour mon malheur, une passion, la seule que j'aurais, naissait dans mon cœur, je me confierais en la bonté de celui qui pardonna à la Samaritaine et à la femme adultère.

« — Ainsi, s'écria un vieil ecclésiastique, vous déshonoreriez l'objet de vos adorations !..

« — Monsieur, repartit vivement le jeune homme, vous faites naître une autre question, qui ne peut être résolue par personne d'entre nous ; elle appartient aux femmes, et nous ne pouvons pas la traiter maintenant, elle est trop dangereuse, car il ne s'agit rien moins que de savoir si une jeune fille est criminelle en obéissant à ses désirs ; je sais qu'il y a crime selon nos lois civiles ; mais admettant qu'elles soient abrogées, je ne vois pas ce qu'on aurait à dire à celle...

« — Assez, interrompit mademoiselle de Karadeuc...

« En entendant parler ainsi celui qui était l'objet de mes rêves, je trouvai son organe flatteur : ses paroles me parurent pleines de franchise. Je le regardais furtivement, sans pouvoir réussir à être vue par lui. Ma tante avait toute son attention. Ignorante comme je l'étais, je ne savais pas que cette manœuvre adroite avait pour objet de ne pas donner de soupçon à mademoiselle de Karadeuc, et de pouvoir revenir aussi souvent qu'il le voudrait. C'est ce qui arriva, car ma tante, flattée au dernier point de voir qu'à son âge, elle captivait un jeune homme dont les principes passaient pour être très-sévères, la conduite exemplaire, et chez qui les idées religieuses avaient un très-grand empire, jugea qu'elle remportait un des plus beaux triomphes féminins, et qu'il fallait qu'elle eût encore un charme bien puissant pour faire taire la religion. Je ne devinai pas, tout d'abord, le secret de la conduite d'Adolphe (c'était, de tous ses noms, celui que j'aimais à prononcer), et je fus longtemps en proie à de cruels tourments. Ma tante me laissait venir au salon, depuis que j'y étais entrée par supercherie, et je crois que ce fut par le conseil de ses amis les abbés, qu'elle ne s'opposa plus à ce que j'y parusse. La froideur que me témoignait le jeune abbé, le peu d'attention qu'il avait pour moi, me chagrinèrent : je devins rêveuse et triste; lorsque je le voyais, mon regard s'attachait sur lui bien tendrement, et je tombais sur-le-champ dans la mélancolie.

« Un jour que je reconduisais Adolphe, et que j'étais seule, parce que ma tante avait du monde, je le regardai d'une manière touchante, et je lui dis : « Adieu, monsieur. » Il faut qu'il y ait eu, dans la manière dont je prononçai ces paroles, quelque chose d'extraordinaire, car, il s'approcha de moi, me prit la main ; je la laissai prendre ; et la serrant doucement, il ne me répondit que par un « adieu, mademoiselle !... » qui me fit tressaillir. Je restai sur le haut de l'escalier, appuyée sur la rampe, il descendit lentement en me regardant toujours, et moi, lorsque je ne le vis plus, j'écoutai le bruit de ses pas !... toute cette journée je crus entendre, et son *adieu mademoiselle,* et l'expression délicieuse qu'il avait mise à dire ces mots. Je prenais plaisir à me représenter notre attitude embarrassée et l'espèce de honte qui régnait dans la manière dont nous nous étions regardés ; enfin les rappels des sensations fugitives de cet instant charmant, amenaient dans mon âme une douceur qui m'était alors inconnue. »

Comme madame de Rosann achevait ces paroles, elle regarda M. Joseph. Elle aperçut une vive émotion répandue sur sa figure, car ses longs cils noirs pouvaient à peine retenir des larmes. En effet, un pareil récit, fait avec la naïveté que la marquise y répandait, lui rappelait sa propre passion ; mais madame de Rosann, se trompant sur le motif qui attendrissait M. Joseph, reprit avec joie :

« Ces événements sont peu de chose, mais ils sont

tout en amour, car rien n'est indifférent : un geste, un regard forment époque. C'est depuis l'adieu d'Adolphe, que naquit mon espérance. Qu'espérais-je?... Dieu m'est témoin que je l'ignorais; il n'y a rien de si difficile que de vouloir expliquer ces premiers mouvements de notre cœur; ceux qui ont aimé doivent les comprendre, parce qu'ils les ont éprouvés. Il y a comme cela, dans la nature, des choses qui ne peuvent qu'être *senties :* par exemple, la sensation qui s'élève en nous à l'aspect de la nuit étoilée, ou en entrant dans une sombre forêt, ou en écoutant le bruissement des vagues de la mer, ne peut être exprimée; l'âme frappée rend un son indistinct, pour lequel il n'y a point de paroles. Il en est ainsi de l'éveil de nos sens et de nos cœurs.»

— C'est vrai!... s'écria le vicaire.

« — La première fois, lorsque nous nous revîmes, notre regard fut un regard d'intelligence qui nous prouva l'un à l'autre que nous nous étions mutuellement occupés de nous-mêmes pendant l'absence. Alors je fus heureuse!... J'avoue même, aujourd'hui que ce temps de bonheur et d'illusion a fui, que le prisme est brisé, j'avoue qu'il n'y a pas dans la vie humaine de plaisir plus pur, plus suave, plus délirant, et je ne croyais pas qu'on pût le rencontrer deux fois!... »

L'œil de la marquise devint humide et elle s'arrêta un moment en contemplant M. Joseph qui, la tête entre les mains, semblait vouloir dérober à madame de Rosann la vue de ses larmes. L'infortuné pensait à Mélanie, et le récit de madame de Rosann donnait à son cœur une bien douce fête de mélancolie. Joséphine reprit bientôt ainsi :

« — Nous marchions, comme vous voyez, bien lentement dans la carrière; timides l'un et l'autre, tous deux religieux et candides, satisfaits d'un regard, nous restâmes longtemps dans cet état plein de charmes. Nous eûmes le bonheur de tromper ma tante sur nos intelligences secrètes. Ce fut vers ce temps que la persécution que l'on exerçait envers les nobles et les prêtres devint cruelle. Un jour j'étais assise à côté de ma tante, et je lui lisais un saint livre, lorsque tout à coup, la porte de la chambre s'ouvre, et je vois Adolphe. Mlle de Karadeuc dormait, il s'approche de moi, et me dit :

« — Mademoiselle, je suis poursuivi, et je n'ai échappé aux dangers qui m'environnent que par le plus grand des hasards, je viens chercher un asile dans votre maison, et j'ai osé croire que vous ne me refuseriez pas....

« — Monsieur, je ne crois pas, lui dis-je, que ma tante vous repousse, elle sera enchantée, j'en suis sûre, de vous rendre service, et vous... Je n'en pouvais plus de joie, en le voyant, je m'arrêtai. Mon regard lui dit tout ce que je pensais.

« Alors Mlle de Karadeuc s'éveilla et fut grandement étonnée de le trouver à mes côtés, mais comme il avait l'œil sur ma tante, il se composa très-bien et l'instruisit des circonstances fâcheuses dans lesquelles il se trouvait. Mlle de Karadeuc réfléchit longtemps avant de répondre; elle me parut calculer et les dangers qu'elle courrait elle-même en recélant un prêtre, et ce qui pouvait lui en revenir de bon dans cette vie et dans l'autre. Je tremblais pendant ce silence; enfin elle prononça, avec une répugnance évidente, qu'elle consentait à cacher Adolphe, mais pour quelque temps seulement.

« Une joie divine s'empara de mon âme à ce décret de la sainte fille, et je pris un plaisir inexprimable à tous les détails qu'entraînèrent les soins qu'il fallut prendre pour dérober Adolphe à tous les regards. Il habita donc notre maison : ce fut alors que, sans cesse en présence l'un de l'autre, notre passion s'alluma plus vive, plus ardente, et que l'enthousiasme qu'excitent les premiers amours, s'empara de mon cœur. Quant à Adolphe, il paraissait souffrir et combattre beaucoup, il luttait avec un incroyable courage, et le feu secret dont il brûlait le fit changer et pâlir. Ce jeune prêtre avait été élevé par une mère extrêmement pieuse, qui lui inculqua, dès le berceau, la crainte de Dieu et les rigoureux préceptes de notre religion, en sorte que l'idée de compromettre le salut de son âme et de ternir l'éclat d'une vie sainte, de perdre sa réputation, avait et eut toujours sur lui le plus grand empire. Alors, il souffrit cruellement et livra de rudes combats à son âme en délire. »

— Venez, dit madame de Rosann au vicaire, venez, traversons le pont qui est devant nous et allons dans la chapelle ruinée, je vais vous montrer le seul monument que j'aie gardé de cet amour... M. Joseph suivit la marquise en silence : ils entrèrent dans l'antique chapelle; et, parvenus à un autel de marbre noir, madame de Rosann, soulevant un fût de colonne, tira des papiers. S'asseyant alors sur un banc de pierre, elle reprit la suite de son aventure.

« — Au bout de quinze jours, Adolphe, ne pouvant plus résister à sa passion, et n'osant m'en instruire, mit, pendant la nuit, la lettre suivante sur ma table. » — Alors, la marquise, dépliant un papier tout usé, lut avec une visible émotion.

« Mademoiselle, quels que soient les dangers qui m'attendent au dehors, je dois fuir l'asile que votre tante m'a offert. Bien que ma mort soit presque certaine, je la préfère au péril que je cours dans la maison que vous habitez!..... Si je vous écris ceci, c'est afin que vous ne soyez pas surprise de me voir vous quitter précipitamment, sans raison apparente; car alors, vous pourriez penser que quelque senti-

ment de dédain (que sais-je?) causerait cette fuite, et je ne voudrais pas, pour le salut de mon âme même, apporter la moindre peine dans votre cœur; car enfin, mademoiselle, je crois que vous avez un peu d'amitié pour moi! Hélas! puisque je me retire, que je fuirai pour jamais, me sera-t-il permis de vous écrire que je vous aime? Le fatal secret sort de mon cœur brûlant!... O Joséphine, je sais que le feu qui me dévore ne peut pas vous atteindre, et c'est ce qui m'enhardit à vous dire ce que je sens. Vous êtes belle sans doute, mais combien les beautés de votre âme l'emportent sur vos charmes! Quelle âme candide révèle votre regard pur et chaste! voilà les perfections qui m'ont séduit, et ce n'est pas d'hier, c'est depuis longtemps. La passion que je combats depuis trois mois, fera encore battre mon cœur lorsque je mourrai! je la voilerai toute ma vie d'une apparente froideur, et je ne vivrai toute ma vie qu'en me recueillant en moi-même et cherchant les traits dont mon cœur gardera une empreinte éternelle. Je ne cherche pas à savoir si vous m'aimez, je ne vous supplie de m'accorder aucune faveur!... où nous mènerait-elle?... Non, je me contente de vous adorer de loin comme un autel dont on n'ose approcher. Seulement, j'espère que vous aurez quelque pitié pour moi, que vous vous direz: « Il est dans l'univers,... je ne sais où!... un malheureux qui m'aime,... sans espoir!... » L'idée que vous penserez quelquefois à moi me fera plaisir; et, lorsque je serai mort, j'obtiendrai quelques larmes... Ce sont les seules que je veux que vous répandiez pour moi.

« Hélas, mademoiselle, si vous vouliez m'assurer que vous déposerez votre touchante pitié, que vous armerez vos regards de sévérité!... je puis répondre de moi... alors, je resterais, et du moins, dans ma vie, j'aurais encore quelques instants de bonheur à compter; car, lorsque je vous vois, j'éprouve tout ce qu'il y a de plaisir sur la terre! et... si le ciel, le hasard... que sais-je, faisaient que vous eussiez pour moi quelque chose de plus que de l'amitié!... ah! mademoiselle, nous aurions les jouissances les plus divines... Dieu!... si nos âmes s'entendaient! Quels concerts charmants! Quelle vie pleine et agréable! Je ne demanderais que cette jouissance dans le paradis que l'on acquiert par une vie sainte. Vous remplissez tout mon cœur, vous m'êtes tout.... Mais, je le sens, je viens de donner carrière à mon imagination. Je dois partir, car il n'est rien de tout cela! Ainsi donc, adieu, beauté pure et chérie, adieu, je te salue comme le rivage de la patrie que l'on quitte pour toujours! je vais traîner ailleurs et mon amour et ma triste existence, heureux si je rencontre en chemin la hache révolutionnaire. »

« Monsieur, reprit la marquise, vous ne sauriez croire dans quel état me plongea la lecture de cette lettre touchante et pleine de mélancolie. Je restai longtemps les yeux remplis de larmes, sans pouvoir réfléchir: le lendemain matin, lorsque je rencontrai le jeune prêtre, je lui pris la main, et l'attirant à moi, je lui dis d'une voix altérée: « Ne partez pas. »

« C'était tout dire! aussi, il frémit de bonheur et me lança un regard attendrissant. Ma tante ne nous laissant jamais seuls, nous ne pouvions nous dire tout ce dont nos cœurs étaient gros. Alors, me confiant en notre mutuelle innocence, un soir je suivis Adolphe dans sa chambre secrète; et là, m'asseyant près de lui, je saisis sa main, et pleurant de honte je lui dis: « Ah! je vous aime!... »

« — Joséphine! s'écria-t-il, ah, Joséphine! vous me faites mourir à force de bonheur!

« — Mais que deviendrons-nous? lui dis-je.

« — Joséphine, ne sentez-vous pas dans votre cœur un plaisir enivrant?... Il doit nous suffire: le charmant accord de nos âmes nous fournira des voluptés calmes et pures. Parcourons une carrière où peu de mortels ont brillé; séparons-nous, dégageons-nous de ce qu'il y a de matériel en nous et ne vivons que de la vie des anges..... Avec une volonté forte nous éteindrons tous désirs, et n'ayant plus de combats à redouter, nous goûterons tout le bonheur d'ici-bas. Contents, jouissant d'une félicité qui ne fera point perdre à la vertu son brillant coloris, nous mourrons ensemble après avoir épuisé tous les plaisirs de l'âme.

« — Ainsi donc, repris-je, dès aujourd'hui nos cœurs s'entendent, et lorsque je vous regarderai vous comprendrez tout ce que je dirai.

« Alors, nous passâmes une heure délicieuse, en proie à ce premier bonheur d'amour, à ce charme des premières paroles où l'on ose tout dire, avec des réticences, des mouvements de honte, de joie qui sont indéfinissables. Ce doux moment rempli par les prières, les soupirs, les regards que l'on craint d'entendre et que l'on aime à sentir, ce moment enchanteur est resté gravé dans mon souvenir, tellement, qu'il ne m'apparaît jamais dans l'imagination sans me causer une volupté secrète que la distance des temps revêt d'une grâce attendrissante.

« Notre résolution sublime, prise avec courage, fut suivie avec constance et sans murmure pendant quelque temps; mais, mon jeune ami! que de semblables promesses sont imprudentes, et que de mouvements impérieux s'élèvent dans l'âme, lorsque deux êtres qui se chérissent sont en présence l'un de l'autre!...... »

— Ah madame!.. s'écria le vicaire. Puis le jeune homme, s'éloignant de quelques pas de madame de Rosann, s'arrêta et parut à la marquise en proie à la plus vive émotion. Lorsqu'il revint, des pleurs sil-

lonnaient ses joues pâles, et tout le feu de sa passion pour Mélanie brillait dans ses yeux.

— Madame, dit-il, je ne puis vous exprimer à quel point ce récit est cruel pour moi!... La marquise sourit et, pressant la main du jeune prêtre, elle lui lança un regard qui semblait lui dire qu'elle comprenait sa phrase énergique et qu'il eût à espérer. Ce coup d'œil compatissant fit tressaillir le vicaire qui se remit en silence à côté de Joséphine. Elle continua ainsi :

« Un soir Adolphe, m'attirant contre lui, me dit : — Joséphine, je dois partir, car rien n'est moins sûr que le salut de mon âme et de la tienne.

« — Que voulez-vous dire?

« — Que je t'aime beaucoup trop et que je ne puis résister plus longtemps; nous avons trop présumé de nos forces : je désire plus... je ne suis pas content...

« — Eh bien! parlez, lui dis-je, que voulez-vous? Pour toute réponse il me prit la main et la serra contre son cœur. Il me regarda!... Ah! j'avoue que ces simples mouvements m'instruisirent de tout! Je le contemplai longtemps et ma tête paraissait attirée vers la sienne par une force invincible. Nous restâmes longtemps dans ce redoutable silence : mais enfin Adolphe, se penchant vers mon visage, déposa sur mes lèvres un baiser que je reçus avec ivresse... Alors il se recula brusquement de trois pas, et me dit : — Séparons-nous!... Joséphine, je t'aimerai toute ma vie! tu seras la seule femme dont le nom, le souvenir feront battre mon cœur!... mais je t'aime assez pour préférer ton honneur au plaisir, et ton bonheur futur au bonheur d'un instant.

« Il s'élança dans sa retraite et je l'entendis se mettre en prière et soupirer. Je l'écoutai longtemps... Je l'admirais, et une douce compassion, un attendrissement vainqueur se glissaient dans mon âme.

« Je rentrai dans mon appartement et je me mis à réfléchir, si l'on peut appeler du nom de *réflexion*, les vagues pensées qui viennent inonder l'âme d'une amante passionnée. »

CHAPITRE XV.

Suite et fin de l'histoire de madame de Rosann. — Le vicaire ne hait pas la marquise.

La marquise continua en ces termes :

« Il n'y a rien de plus touchant et de plus puissant, pour faire chanceler le cœur d'une femme, que le spectacle des efforts que fait un homme pour la respecter : c'est cette grande preuve d'amour qui me perdit : il se glissa dans mon âme une pitié, une compassion perfide. — Hé quoi! me disais-je, ne dois-je pas me sacrifier pour le bonheur de celui que j'aime!... N'est-ce pas montrer peu de grandeur d'âme, que de profiter à moi seule des combats d'un autre? N'est-il pas plus beau de ne choisir que mon infortune, et de tout prendre sur ma tête?... N'étais-je pas barbare de contempler cette pâleur d'amour éparse sur son visage, sans le récompenser de tant d'ardeur et de vertu?... Je pleurerai en secret les fautes que je commettrai pour sauver mon amant, et devant lui je serai joyeuse et riante!

« Enfin, je trouvai je ne sais quelle grandeur, quelle sublimité à m'attacher pour toute ma vie au même individu, bien qu'il y eût de la honte à gagner, parce que je m'imaginais devoir tout couvrir par le plus violent amour et par la beauté de ce dévouement; que personne ne pourrait me blâmer parce que l'on dirait : — Quelle amante!...

« Ce fut par ces raisonnements que je parvins à chasser la raison de mon cœur. Une circonstance vint achever la défaite de ma vertu chancelante : le plus grand des hasards fit que j'entrai dans le cabinet secret de ma tante; je trouvai la *Nouvelle Héloïse*, je la lus. Dans ce livre, je vis l'histoire fidèle de mes sentiments; l'éloquent auteur de ce chef-d'œuvre me persuada que je resterais brillante, pure, candide, malgré mon amour satisfait. Nous étions dans une situation semblable, et j'imitai Julie.... en tout! »

Ici la marquise se couvrit le visage de ses jolies mains, et elle garda le silence pendant quelque temps. Enfin elle releva la tête en regardant le vicaire; il était immobile, sa figure n'avait aucune sévérité. Alors Joséphine reprit :

« Tout ce que je sais, c'est que ce n'est point aux hommes à me blâmer.... Mon Adolphe admira mon dévouement, il noya ses scrupules dans un océan de voluptés, et j'aurai le courage de dire que je ne sentis aucun remords!... cependant, je ne suis pas dépravée, je ne pouvais pas l'être, rien n'avait corrompu l'aimable pureté de mes mœurs. Ce défaut de regrets, cette tranquillité d'âme au milieu de ce que le monde appelle du nom de *crime*, doit faire naître plus d'une réflexion. La sévérité des principes d'Adolphe le tourmentait cependant à chaque instant, et il souffrait pour moi.

« Ce fut au milieu de cette douce existence, ce fut lorsque je m'enivrais de tant de plaisirs, que mademoiselle de Karadeuc devint plus clairvoyante. Un soir, que nous étions ensemble, elle me regarda d'un air sévère et me dit : — Ma nièce, songez-vous au poste éminent que vous devez occuper? oubliez-vous que la noblesse de votre famille vous a donné le droit d'entrer dans un chapitre, et que les puis-

santes protections que j'ai auprès de l'empereur d'Allemagne et du saint Père, m'ont promis pour vous une dignité dans le chapitre de L****, et que si vous menez une conduite *régulière*.... (en disant ce mot elle me regardait avec une ironie perçante) vous pouvez devenir abbesse?...

« — Mais, mademoiselle, je n'ai, je vous assure, aucun goût pour la vie monastique.

« — Vous n'aimez pas l'Église? reprit-elle avec un sourire sardonique.

« — Je suis, répondis-je, je suis religieuse et je crois en Dieu, mais il a laissé à chacun le droit de se choisir l'état le plus convenable pour faire son salut.

« — Celui que vous prenez, petite hypocrite, doit vous conduire droit en enfer. Croyez-vous, dit-elle en colère, que mes lunettes m'aient empêché de voir les regards que vous lancez à notre jeune réfugié? Dès demain il quittera la maison.

« — Quoi! ma tante, vous le renverriez! vous le laisseriez aller à la mort!... Et en prononçant ces mots, vous devez juger combien j'étais tremblante. Cette vieille fille me jeta un regard scrutateur et s'écria :

« — Ah, malheureuse!... vous l'aimez!...

« — Non, ma tante!.. répondis-je d'une voix entrecoupée. Ah! je vous en supplie, qu'un regard involontaire, dénué d'intention, ne perde pas un ministre du Seigneur!... Vous seriez comptable de sa mort au jugement dernier, et c'est un crime dont rien ne pourrait vous laver...

« — Voyez-vous, le petit Satan, comme elle a peur de le voir s'éloigner... Il s'en ira, mademoiselle, et ne craignez rien, je le conduirai moi-même chez une sainte fille qui le recueillera.

« — Mademoiselle, mais, savez-vous s'il aura les soins dont vous l'entourez ici, et dont il est si reconnaissant? Songez, que si, par une imprudence, celle à qui vous le confierez le laissait découvrir, vous seriez la cause de la perte d'un jeune homme qui appartient à une des plus nobles familles de France, un jeune ecclésiastique qui, si les choses changeaient, deviendrait cardinal.

« — Tout ce que vous dites, la chaleur que vous y mettez, ne fait que me confirmer dans mes soupçons, et peut-être êtes-vous plus criminelle que je ne le pense!...

« Ces paroles me donnèrent un frisson mortel, car elle disait vrai.

« — Mademoiselle, lui dis-je avec une dignité qui lui en imposa, vous oubliez le nom que je porte, et qu'enfin, vous êtes la plus vigilante et la meilleure des tantes... (Vous voyez, mon jeune ami, si nous savons mentir au besoin?...)

« Mlle de Karadeuc me regarda, elle resta un instant indécise, mais après un court moment de réflexion, elle me laissa, fut ouvrir la retraite du jeune prêtre et l'amena par la main. Cette vieille fille était digne de régir un couvent! Elle mit Adolphe devant moi, et, jouissant de ma rougeur, elle lui dit d'un air de bonté : Je sais que vous vous aimez...

« Adolphe pâlit. Avant qu'il pût répondre, je composai mon visage et je répondis à ma tante : — « Qui donc a pu vous faire inventer cela?... » Mon ami me comprit, il regarda mademoiselle de Karadeuc et lui repartit avec un trouble inexprimable : — Mademoiselle, je ne croyais pas que mes mœurs fussent encore assez dissolues pour donner lieu à de pareils soupçons... O Dieu! s'écria-t-il avec un accent de mélancolie, ce que je suis forcé de dire est déjà une punition de mes péchés! cette humiliation terrestre sera-t-elle comptée?... et ce que je souffre, ajouta-t-il en me regardant, pourra-t-il effacer quelque chose du livre éternel où l'on écrit nos fautes?

« Ma tante nous examinait tour à tour avec une maligne curiosité :

« Monsieur, dit-elle avec une colère sourde qu'elle retenait, mais qui perçait dans l'accent de ses paroles, monsieur, je crois à vos paroles, je vous ai donné volontiers un asile, mais il n'est pas encore assez sûr pour vous, et ma dévotion connue doit, tôt ou tard, m'attirer des visites. Demain je vous conduirai moi-même chez une dame de mes amies, et vous n'aurez rien à y craindre.

« — Mademoiselle, m'écriai-je, ma chère tante, je vois que rien ne peut effacer vos soupçons, eh bien! je vais vous donner une preuve à l'évidence de laquelle vous vous rendrez peut-être... Que ne ferais-je pas pour sauver un prêtre de la mort certaine qui l'attend s'il quitte ces lieux... Je vais les quitter! Je le laisse seul avec vous, dis-je avec un accent d'ironie, et j'irai à Aulnay-le-Vicomte, me cacher dans la chaumière de Marie, ma pauvre nourrice!... Serez-vous satisfaite?

« A cette proposition, ma tante sembla se radoucir, et pendant qu'elle réfléchissait, Adolphe, les larmes aux yeux, me regardait, et son coup d'œil ému me disait combien il admirait mon dévouement. Mlle de Karadeuc consentit à cet arrangement, il fut convenu que le lendemain je partirais pour Aulnay. Nous pûmes, Adolphe et moi, nous embrasser et nous dire adieu!... Quelle scène touchante et mélancolique!...

« — Non, s'écriait Adolphe, je ne t'abandonnerai pas, surtout dans l'état où tu es!...

« — Adolphe, restez ici! s'il me fallait trembler pour votre vie!... je périrais!... — Que de pleurs! que de baisers! quel charme cruel!... Je partis!...

« Je passai quelque temps ensevelie dans la plus profonde douleur, et je confiai tout à ma pauvre

nourrice : je pus verser mes larmes sur un sein ami, ce fut alors que j'appréciai le bonheur que l'on éprouve à dire ses secrets à quelqu'un! — Mon jeune ami, ah! ne vous privez pas de cette douce liberté-là !...

« Un soir que j'étais assise auprès du foyer de Marie, et que nous nous entretenions d'Adolphe, son mari entre, me regarde d'un air triste... Nous le questionnons et il nous apprend que le jeune prêtre que recélait Mlle de Karadeuc avait été découvert et transféré dans les prisons !...

« Cette nouvelle, dite sans ménagement, me fit tomber sans connaissance ; une fièvre brûlante s'empara de moi, et dans mon délire, je ne parlais que de l'enfant que je portais dans mon sein. Marie tremblait pour moi. Au moment où j'étais tellement affaiblie par les mille souffrances qui m'accablaient, que ma nourrice, assise à mon chevet, croyait que j'allais expirer... le bruit du galop d'un cheval retentit à la porte de la maison, un militaire entre!... je reconnais Adolphe !... il vole à mon lit de douleur... La joie produisit chez moi le même effet que la peine. Lorsque je revins à moi, Adolphe tenait ma main dans la sienne, et quand je fus en état de l'entendre, il me raconta que la violence de sa passion n'avait pas pu lui permettre de supporter mon absence, et que l'amour lui avait inspiré le stratagème qui causait ma douleur.

« En effet, s'il s'échappait, Mlle de Karadeuc n'en serait que plus confirmée dans ses conjectures, et s'imaginerait que c'était vers sa nièce qu'il volerait. — « Ainsi donc, me dit-il, je commençai par endormir ta tante en l'entourant d'attentions et d'hommages dont elle me sut un gré infini. J'effaçai dans son âme toute trace de soupçon, et quand je la présumai revenue à son amitié première pour moi, j'écrivis à des amis fidèles, entr'autres à mon frère, de tomber, déguisés en gendarmes, une nuit, à l'improviste, chez Mlle de Karadeuc, et de m'arracher de chez elle !... Ils exécutèrent si bien cette adroite manœuvre, que ta tante pensa mourir de chagrin, lorsqu'à minuit on vint faire une perquisition exacte de son hôtel, et que mon frère à qui j'avais indiqué le secret de mon introuvable cachette, sonda, avec son sabre, le mur dans lequel était pratiquée la fausse porte. Je jouai la résignation, je consolai votre tante qui s'accusait d'imprudence, et je la laissai, joyeux de pouvoir aller vous retrouver. Mon frère m'a donné un uniforme, je suis accouru de bois en bois, à la nuit, et... me voici !... »

« O joie enivrante !... ô plaisir !... j'ai savouré, dans cette époque de ma vie, toutes les peines et toutes les voluptés d'un plus long amour, car j'approchais du terme, et le chagrin devait bientôt mettre sur mon cœur sa main de fer. »

— Mon jeune ami, dit la marquise en montrant au jeune prêtre le parc du château, voyez ce charmant asile, il est plein de souvenirs pour moi !... Ces lieux, ces beaux lieux, m'ont vue trois mois heureuse,... aussi heureuse que peut l'être une mortelle !... Pendant ces trois mois, libre, sans inquiétude !... aimée, adorée d'Adolphe, je ne demandais rien au ciel que d'être ainsi toute ma vie.

« La première punition de mon crime me fut infligée par Adolphe lui-même, lorsqu'il vit qu'il existerait à jamais un témoin de nos amours !... Il devint rêveur : par les questions que je lui fis, je vis qu'il pensait à l'avenir, qu'il redoutait jusqu'à la tendresse que j'aurais pour mon enfant. Ce fut alors qu'il me dit de quitter Aulnay, pour aller mettre au jour, dans d'autres lieux, le fruit, le doux fruit de nos amours !...

« Personne ne s'apercevait de mon état, parce que j'eus le cruel courage de le dissimuler jusqu'au dernier moment, et je suis restée pure et vierge aux yeux des hommes !.. Quel mal ai-je commis envers la société?.. Hélas! je n'ai nui qu'à l'être que je chérirais le plus !.. mon pauvre enfant !...

« Pour dépayser Mlle de Karadeuc, nous dîmes à Marie qu'elle eût à instruire ma tante que j'avais été obligée de me réfugier chez une de ses parentes, parce qu'on avait fait des perquisitions dans le village d'Aulnay, pour venir arrêter les nobles qui pouvaient encore s'y trouver ; et que, lorsque le premier moment de perquisition serait passé, je retournerais chez elle. Adophe m'emmena donc, ce fut lui qui me tint lieu de tout. Son amour se déploya dans les soins qu'il me prodigua. Mais hélas !.. le barbare me déroba mon enfant, et... je ne le revis plus !.. »

Ici la marquise de Rosann pleura longtemps !..

« — Tout ce que je sais, reprit-elle, c'est qu'Adolphe que j'avais supplié de lui donner mon nom, l'appela Joseph !...

— Joseph !.. s'écria le vicaire avec les marques de la surprise, et le visage en feu ! Madame de Rosann le contempla avec plaisir.

— Vous vous nommez Joseph aussi !... dit-elle.

— Où êtes-vous accouchée? reprit-il en lui saisissant le bras et la regardant.

— Ah ! loin d'ici, répondit-elle, à Vans-la-Pavée !.. Et elle fut cependant en proie à une vive anxiété, en examinant la figure du jeune prêtre.

— Malheureux que je suis !... s'écria-t-il, ne sais-je donc pas qui je suis !... Cependant un prêtre !.. Puis il tomba dans une rêverie que Joséphine respecta.

Après un long silence, pendant lequel le jeune prêtre regardait furtivement Mme de Rosann, elle reprit :

« — D'ailleurs, Adolphe vint me dire que mon fils était mort : il employa beaucoup de ménagements pour m'annoncer cette fatale nouvelle, mais, oserai-je le dire? je n'ai jamais cru à la réalité de ce qu'il m'a dit!... Un secret pressentiment me crie que mon fils existe!.. Ainsi, jugez si, lorsque j'aperçois un enfant ou un jeune homme, je n'ai pas le cœur gros d'une tendresse qui cherche à sortir de ce cœur qu'elle gonfle!...

« Depuis, je n'eus que des malheurs... Adolphe émigra, je retournai chez ma tante, et je vécus dans les larmes, parce que, d'après la nature de mon caractère, une passion devait faire de grands ravages dans mon âme... Quelle mélancolie me saisit!... J'étais inconsolable, et de la perte de mon enfant, et de celle de mon ami. Je reçus de ses nouvelles, il m'assurait qu'il m'aimait, et cependant une amertume secrète régnait dans ses lettres, il semblait qu'il pleurât sa faute, et il n'osait me la reprocher, car c'eût été le comble de l'infamie!.. Ah! les caractères par trop religieux, ceux qu'une teinte de fanatisme dégrade, sont capables de bien des cruautés. Vous allez en juger!.. Il ne me restait plus, grand Dieu!... qu'à être méprisée de celui que j'ai tant aimé, à qui j'ai tout sacrifié!.. Car j'ai aimé, autant que l'on puisse aimer ici bas!...

« Après que ma tante fut morte, je revins habiter mon cher Aulnay-le-Vicomte. M. de Rosann me vit et m'aima. Je trouvai de la douceur dans le lien que nous avons contracté, mais je lui tus ma faute, il l'ignorera toujours!...

« Bientot un règne éclatant vint remplacer les excès de notre révolution. Le souverain d'alors rétablit la religion et ses autels, Adolphe fut rappelé, et obtint un poste éclatant; il y a six ans, je courus avec ivresse le revoir!... Jamais cette scène ne sortira de ma mémoire. Il était chez lui, j'entre, il ne me reconnait pas, et le laquais lui dit mon nom. Cette insulte gratuite me perça l'âme par un froid mortel.

— Hé quoi! m'écriai-je, en courant à lui, Adolphe ne reconnaît pas Josephine!..

Alors il me dit froidement : — « C'est vous! madame.... »

Il renvoya tout le monde et nous restâmes seuls!... Je crus que cette grande sévérité, cette retenue, cesseraient. Non, hélas! non...

— Joséphine, me dit-il, vous êtes mariée?...

Cette interrogation me fit frémir. Ah! je recueillis en ce moment toute l'ivraie que j'avais semée dans ma jeunessse!

— Cruel! m'écriai-je, il aurait été beau de vous rester fidèle et d'être reçue ainsi!...

— Joséphine, continua-t-il d'un ton grave, je t'aime toujours.

Malgré l'accent profond qui accompagna ces paroles, sa froideur, sa figure pâle et sévère détruisaient la conviction que je brûlais d'avoir.

— Joséphine, continua-t-il, vous avez un époux!...

— Et croyez-vous, lui dis-je vivement, que je viens ici pour manquer à ce que je lui dois? Si c'est là ce que signifient vos paroles, dispensez-vous de parler plus longtemps!..... O Adolphe!... Adolphe!.. Malgré ma fierté, je fondis en larmes.

— La religion.... reprit-il.

— Eh! laisse ta religion; et jette-moi un seul regard d'autrefois!...

A cette parole, il me lança un coup d'œil d'horreur et de mépris.

— Adieu!.... lui dis-je; et je m'élançai hors de son hôtel, en jurant de ne plus le revoir. La sécheresse de son organe, son attitude sombre, son repentir m'avaient accablée. »

Ainsi, mon jeune ami, croyez-vous qu'il y ait d'homme assez sévère pour condamner ma faute lorsqu'elle a été suivie de deux pareils châtiments : la perte de celui qui pourrait me rendre glorieuse de mon crime, et le froid mépris de celui que j'ai tant aimé!..... Ah! il est des crimes (si c'en est un) que le Ciel punit bien ici bas!..... Vous voyez que j'ai dans l'âme un vaste sujet de méditations, et d'autant plus vaste, que je n'ai pas d'enfants de M. de Rosann : le Ciel a maudit ma couche!... Hélas! les larmes que je verse en secret compenseront-elles mes torts? Notre religion, qui a fait une vertu du repentir, m'en donne l'espérance!.... Mais, grand Dieu!... que vais-je devenir, si je ne dompte pas les nouvelles étincelles que jette mon cœur enflammé!... — Elle regarda le vicaire.

Ce dernier restait plongé dans une rêverie profonde : la manière simple et naïve dont la marquise avait raconté son histoire : le site, les souvenirs qui s'éveillaient au fond de son cœur au récit de cette femme; son accent tendre et les regards qu'elle lui avait lancés en disant certaines phrases, construites par elle évidemment pour lui; tout contribua à le rendre rêveur, il n'entendit même pas les dernières phrases de l'amoureuse Joséphine, qui n'osa pas d'abord interrompre cette mélancolie. Néanmoins, après quelques moments, elle lui dit :

— Regagnons notre banc de gazon, ces ruines, ces voûtes portent à la réflexion!....

Elle s'appuya sur le bras du jeune prêtre, et ils revinrent en silence s'asseoir sous le cèdre.

— Eh bien! M. Joseph, vous ne me dites rien?....

— Madame, répondit-il, je ne puis rien vous dire, je suis incompétent dans ces cas-là, car j'absous toujours ceux qui ont souffert ou qui souffrent de pareils tourments.

— Vous êtes digne du saint ministère que vous remplissez!....... Ah! venez quelquefois me donner de douces consolations, je sens qu'elles rafraîchiront mon cœur!... hélas!... il est toujours embrasé!..... Je crois qu'une cruelle fatalité me poursuit... Ah! si vous saviez!....

Elle détourna la tête et pleura!....

— Venez, dit-elle, venez, mon jeune ami..... vous me représenterez celui que..... j'ai perdu!....

A ce moment, la cloche du château sonna le déjeuner; alors, la marquise, regardant M. Joseph, lui dit:

— Si vous ne craignez pas de faire un méchant déjeuner, faites-moi le plaisir d'accepter la moitié du mien!...

Le pensif vicaire suivit madame de Rosann, sans répondre. On eût dit qu'un charme secret agissait sur lui et l'entraînait malgré lui.

CHAPITRE XVI.

La marquise aime le vicaire. — Retour de M. de Rosann. — Son accueil. — Rendez-vous donné à M. Joseph.

Nous avons laissé le vicaire plongé dans une profonde mélancolie et ayant suivi madame de Rosann jusque dans la salle à manger du château. — Il est à table, à côté de la marquise, qu'il ignore encore où il est. Au moment où Joséphine lui offrait quelque chose, il leva les yeux, et vit, sur le visage de l'un des domestiques qui servaient, un sourire dont l'expression sardonique le fit tressaillir.

Ce domestique était debout, la serviette sous le bras, placé juste en face du jeune prêtre; il ne se soutenait que sur un pied, sa tête légèrement courbée suivait la pente générale du corps; cette inclinaison ajoutait encore à l'ironie qu'exprimait son visage. Ses yeux embrassaient également, par leur regard perçant, et la marquise et son protégé. Ce coup d'œil arrêta l'extase de M. Joseph, et jeta dans son âme une vague inquiétude qui le tourmenta.

Ce domestique nommé Jonio était un de ces êtres dévorés du désir de se sortir de l'état où le hasard les a placés; qui ont assez *philosophé* pour secouer le joug de la conscience, et se servir de tous les moyens possibles pour parvenir. Enfin, par une faveur spéciale de la nature, il avait des formes et des manières, dont la candeur excluait tout soupçon sur ses principes. Il paraissait attaché à M. le marquis de Rosann, au service duquel il était depuis quelque temps; mais il ne le servait avec tant de zèle, que parce que le crédit que M. de Rosann avait auprès du pouvoir, depuis la rentrée des Bourbons, lui donnait de l'espoir, et il regardait son maître comme le premier instrument qu'il emploierait pour l'édifice de sa fortune.

Le vicaire fut bientôt débarrassé de la présence importune de ce domestique; car madame de Rosann, lisant dans les yeux du vicaire une espèce d'inquiétude, et voyant qu'il regardait Jonio à la dérobée, renvoya ce dernier sur-le-champ.

M. Joseph avait naturellement de la compassion pour ceux qui étaient victimes d'une passion: ainsi, la marquise trouva le rigide vicaire beaucoup plus affectueux qu'elle ne l'espérait; elle jouit de ce changement comme si c'était un premier pas que le jeune homme fît vers elle.

— Mon jeune ami, dit-elle avec un ton de voix affectueux, j'espère que quelque jour vous me confierez vos peines.

— Hélas! madame, je vous les dirais, si l'amitié pouvait m'offrir des consolations; mais il n'en est aucune pour mes chagrins, et c'est affliger son semblable en pure perte, que de raconter mes aventures.

— J'aimerais, répondit la marquise, à participer à votre chagrin, même vainement et, comme vous le dites, en pure perte. Deux malheureux se trouvent plus forts à porter leur infortune, lorsqu'ils sont ensemble, et que leurs cœurs s'entendent.

— Ah! madame, votre malheur n'est pas au comble!.... Vous retrouverez votre fils!.. mais moi!.. Le fatal *jamais* est gravé sur tous mes souhaits, l'espérance même m'est interdite!..

— Pauvre enfant!... s'écria la marquise, et d'un air tellement amical, qu'il était impossible au vicaire de s'étonner de cette exclamation qui semblait conquérir, pour celle qui la prononçait, tous les droits de l'amitié.

La marquise emmena le vicaire dans le salon: là, après quelques phrases insignifiantes, madame de Rosann se mit à son piano; elle commença négligemment, et de mémoire, un morceau de Haydn. Aux premières notes, le vicaire tressaille, il s'approche, et Joséphine, s'apercevant de l'attention du jeune homme, continue en déployant toute sa sensibilité dans son jeu..... Elle se retourne; le vicaire, les yeux humides, immobile, avait l'attitude d'un prophète, et il recueillait religieusement les sons que la marquise tirait de l'harmonieux instrument.

— Madame, s'écria-t-il, vous m'avez, sans le savoir, causé le plus grand plaisir et la plus grande peine!.. — L'infortuné, en entendant jouer la sonate favorite de sa sœur, crut revoir Mélanie elle-même..... Il se laissa aller sur son fauteuil, se cacha le visage dans ses mains, et la marquise accourut à ses côtés, en respectant la douleur de M. Joseph.

Cette matinée fut pour madame de Rosann un des moments les plus délicieux de sa vie, elle savourait un bonheur pur, sans même que sa conscience le lui reprochât. Lorsque le vicaire se retira, elle prit le prétexte d'aller voir sa nourrice pour pouvoir accompagner le jeune prêtre jusqu'à la grille du château; son cœur petillait de joie et d'amour en marchant aux côtés de cet être qui semblait emporter avec lui toute son âme.

Lorsque le vicaire se trouva seul, il se mit à réfléchir sur l'affection que madame de Rosann lui portait, et rien dans son cœur n'en murmura. Le souvenir de Mélanie ne nuisait aucunement à cette nouvelle douceur qui se glissait dans son âme. Cependant, il se tint en garde contre ce sentiment naissant, et résolut d'aller moins souvent au château; mais Joséphine avait trop d'adresse, et de cette finesse féminine qui dompte les plus grands obstacles, pour laisser le jeune prêtre au presbytère. A chaque instant, elle faisait naître des prétextes. Marie lui servait singulièrement dans ces occasions. Tantôt madame de Rosann se fâchait contre un de ses gens et le renvoyait, aussitôt Marie consolait l'affligé, lui conseillait d'aller trouver M. Joseph, et de l'intéresser à son sort. Le vicaire revenait demander une grâce, obtenue dès qu'il parlait : tantôt, Marie allait instruire le vicaire des besoins d'une famille pauvre, et, dans la chaumière, M. Joseph trouvait un ange de bonté qui l'avait précédé. Madame de Rosann, venue à pied, pour ne pas donner à ses bienfaits l'éclat d'une orgueilleuse philanthropie, avait besoin de la compagnie et du bras de M. Joseph. Durant le chemin, douces conversations, mots délicats et charmants, tendres à-propos, devenaient autant de coups frappés par Joséphine sur le cœur du prêtre.

Toutes ces menées étaient déguisées par trop de bonhomie et d'esprit, pour que M. Joseph s'en aperçût : cependant il commençait à réfléchir sur les soins empressés dont on l'entourait. Lorsqu'il parlait au bon curé de son embarras, M. Gausse ne savait que répondre : instruit de l'ardent amour du jeune homme pour Mélanie, il n'ignorait pas que le cœur de M. Joseph ne pouvait plus contenir aucun autre sentiment semblable; mais d'un autre côté, il eût été enchanté de voir son vicaire lancé dans une passion qui lui fît oublier l'être qu'une barrière insurmontable lui défendait d'approcher. Alors, le bon curé se contentait de sourire avec une certaine finesse, et il lâchait deux ou trois proverbes, qui enveloppaient sa pensée secrète, que la candeur de Joseph l'empêchait de comprendre.

Le résultat des réflexions du vicaire fut qu'il devait renoncer à aller au château, non qu'il conçût des soupçons sur la nature du sentiment que lui portait madame de Rosann, mais parce qu'il croyait commettre un sacrilége envers Mélanie, en trouvant du plaisir auprès d'une autre femme, et que, du reste, il manquait, en quelque sorte, au serment qu'il avait fait de se séparer de toute l'humanité.

Cette décision immuable fut exécutée à la rigueur, et les intrigues les plus subtiles de madame de Rosann vinrent échouer devant ce décret du jeune prêtre qui en était revenu à la contemplation de son portrait chéri. Madame de Rosann fut au désespoir.

Son amour, parvenu au comble, ne pouvait supporter une telle privation. Un matin elle se hasarda à écrire le billet suivant au vicaire.

Lettre de Joséphine de Rosann a M. Joseph.

« Il me semble, mon ami, que vous négligez « beaucoup Joséphine! est-ce qu'elle serait encore « pour vous madame la marquise de Rosann? Je « crois, à vous dire vrai, avoir assez fait pour con- « quérir le beau titre d'*amie*. Ayez quelque récipro- « cité!... Songez que vous me devez bien des con- « solations; vous seul pouvez bannir la tristesse qui « m'accable... Voici bientôt un mois que vous n'êtes « venu me voir. Je vous attends, hélas! je sens que « vous me devenez de plus en plus nécessaire. En « effet, réfléchissez au bonheur d'un *grand* lorsqu'il « trouve un ami véritable, et voyez si je n'ai pas « lieu d'être joyeuse..... Enfin, mon jeune ami, je « vous souhaite, et ce mot doit vous suffire... »

Le malheur voulut que la marquise chargeât Jonio d'aller porter cette lettre à M. Joseph. Lorsque le domestique entra chez madame de Rosann, il aperçut sur son visage une expression passionnée dont l'homme le moins observateur aurait deviné la cause.

— Jonio, dit-elle, ayez bien soin de ne remettre cette lettre qu'à monsieur Joseph lui-même; s'il n'y est pas, vous la rapporterez!... L'accent, le regard de la marquise disaient tout, et ses yeux suivaient le papier entre les mains de Jonio, comme si cette lettre eût été le fil de sa vie.

Aussitôt que Jonio posséda la lettre, il conçut la pensée de la retenir. « — Mais, pensait-il en lui-même, si ce billet ne dit rien, il est inutile de l'intercepter. » — En songeant ainsi, il était dans l'avenue du château, il marchait lentement, lorsqu'un homme l'aborde, et après avoir lu l'adresse de cette lettre :

— *Tu quoque Brute*, et toi aussi Jonio!... *indulges amori*, tu donnes dans le panneau! *Quò te Mœri pedes?* tu trottes chez le vicaire; va! *timeo Danaos*

et dona ferentes, crains les coups de bâton en portant des poulets.

— C'est vous, monsieur Leseq... dit le valet préoccupé.

— Heureusement pour vous! Pouvez-vous ignorer tout ce que le village pense de monsieur Joseph? Madame de Rosann l'aime, *et traxit per ossa furorem*, elle a le diable au corps, il y a quelque chose pour nous; *oportet servire marito*, il nous faut éclairer le mari, et nous y gagnerons, *munus*, un emploi, *in circumvallationibus*, dans les douanes, *vel œrario*, ou dans les contributions.

— Vous pensez donc que cette lettre est un billet.... Hein!.... Comment s'en assurer?..

— Cela vous embarrasse, dit le curieux maître d'école qui ne courait aucun danger dans cette affaire. *Ego sum alpha et omega*, je suis unique pour ces expéditions-là! Allez!.... notre fortune est faite, et nous allons *vertere materiam*, débrouiller la fusée. Venez chez moi, j'ai encore une bouteille de vin, c'est tout ce qui me reste de ce que le curé m'a donné.

Jonio suivit le maître d'école qui fit bouillir de l'eau, et, suspendant la lettre au-dessus de la vapeur, il rendit le pain à cacheter humide; il décacheta le billet sans endommager l'empreinte du cachet, et, lisant le contenu à haute voix, il fit tressaillir Jonio de joie et d'espérance. La lettre fut rétablie, si bien qu'il était impossible de croire qu'elle avait été ouverte.

— Quelle nouvelle!... s'écria Leseq, j'en saurai bien plus que Marguerite, ma foi!... Ah ça! dit-il en regardant le valet, j'espère que si monsieur le marquis de Rosann vous récompense, vous ne m'oublierez pas. Gardez bien la lettre, et lorsque vous apprendrez quelque chose de nouveau, venez me le dire....

Jonio revint au château, il affirma à sa maîtresse que M. Joseph venait de lire la lettre en sa présence, et, qu'en le chargeant de présenter à madame la marquise son respectueux hommage, il avait ajouté qu'il porterait la réponse lui-même.

Le vicaire, attendu avec une impatience sans égale, ne vint pas. Madame de Rosann, assise contre une des fenêtres de la façade, qui donnait sur l'avenue, avait plus souvent les yeux sur la prairie que sur l'ouvrage qu'elle tenait pour avoir une contenance. Sur le soir, le bruit d'un équipage retentit dans l'avenue; la marquise tremblante regarde et elle aperçoit la voiture de M. de Rosann. Un sentiment inexplicable se glissa dans l'âme de Joséphine; pour en donner une idée, il faudrait mêler tout à la fois le dépit, la colère, à l'espèce d'humeur que l'on a contre ceux qui viennent déranger nos projets: encore, la marquise joignait-elle à tout cela un je ne sais quoi qui ressemblait à de l'aversion, sans que cela fût ce sentiment lui-même.

Enfin, son mari, pour la première fois, lui était à charge et la gênait par sa seule présence. Un remords importun s'élevait dans son âme, à mesure que la légère voiture volait vers le perron. Le marquis, ayant aperçu sa femme à la fenêtre du salon du rez-de-chaussée, avait donné un violent coup de fouet à son cheval pour arriver plus vite.

Un homme de cinquante et quelques années, mais encore jeune de tournure et de figure, s'élance légèrement hors de son élégante voiture, et monte rapidement le perron, en boutonnant son frac bleu, décoré des rubans de plusieurs ordres. Il fut surpris de ne pas trouver sa femme dans le vestibule, il ouvre la porte de l'antichambre, et, n'y voyant pas madame de Rosann, il crut qu'elle était indisposée, il court au salon et alors il aperçoit la marquise qui s'est levée lentement et qui s'est avancée presqu'à la moitié de l'appartement.

— On voit, dit-il avec un léger sourire, que vous ne m'attendiez pas!... ma belle!...

— Certes non, répondit froidement Joséphine qui pensait encore au vicaire.

A ce mot, le marquis regarda sa femme avec surprise, et se mit à examiner la toilette recherchée qui l'embellissait; croyant que c'était un jeu concerté, il repartit:

— Joséphine, un pressentiment vous avertissait sans doute de mon arrivée, car vous êtes mise avec une élégance, une coquetterie qui prouvent que vous jouez l'étonnement très-bien!... à merveille...

— Ah! s'écria la marquise en revenant à elle, je vois que c'est assez plaisanter!... Et elle embrassa M. de Rosann, en croyant mettre à ce baiser toute la grâce et le charme d'autrefois, mais ce fut un baiser conjugal, dans toute la force du terme: et, le marquis, tout en rendant à sa femme cette froide caresse, ne put s'empêcher de penser qu'il était arrivé quelque chose à celle qu'il aimait.

Il s'en suivit donc un moment de silence que madame de Rosann ne put interrompre, car son esprit troublé ne lui fournissait rien, et elle commençait déjà à peser la valeur de ce qu'elle avait à dire.

— Eh bien! chère amie, s'écria monsieur de Rosann, depuis notre mariage voici, je crois, la première entrevue qui se passe sans que vous m'accabliez de questions!...

— Mais, M. le marquis, je ne sais à qui de nous deux ce reproche doit s'adresser, je ne me tais qu'à cause de votre silence.

— Vous avez l'air rêveur, et vos regards ne cherchent pas les miens?.....

— C'est aussi ce que je pourrais vous dire!.....

— Ah! Joséphine, tourne tes yeux sur moi, et tu

liras combien je suis ravi de te revoir! tu n'as donc pas entendu le coup de fouet que j'ai donné à mon cheval, il t'aurait tout dit.... J'ai pressé toutes mes affaires à Paris, j'ai quitté la Chambre avant la fin de la session pour te surprendre! mais toi, as-tu quelquefois songé à moi... m'as-tu souhaité?.... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau à Aulnay?... dis!... En achevant ces mots, le marquis, s'approchant de sa femme, lui prit le bras et baisa sa main avec ardeur.

— Monsieur, je suis *enchantée* de vous revoir, mais, j'aurais désiré qu'un mot de votre *chère* main eût prévenu votre Joséphine, quand ce n'aurait été que pour la mettre à l'abri du reproche que vous lui faites... alors (car je vois que j'ai manqué à voler sur le perron), alors, vous m'auriez trouvée en calèche sur la route, vous attendant avec une *anxiété sans égale;* et, lorsque vous auriez donné *un coup* de fouet à votre cheval, mon cocher en eût appliqué *deux*... même *dix* à mes chevaux, afin de hâter le moment *enchanteur* de notre réunion.... Enfin, je ne sais pas si, pour vous convaincre de ma tendresse, car il est de mode d'en douter à ce qu'il paraît, je n'eusse pas été jusqu'à A....y.

— Vous n'eussiez fait qu'une chose très-ordinaire! répliqua vivement le marquis piqué de l'ironie que Joséphine mettait dans la manière dont elle prononça ce qu'elle venait de dire.

— Une autre fois, reprit-elle, j'irai jusqu'à Septinan, alors trouverez-vous que vingt-cinq lieues soient assez?... Si cela ne suffisait pas! j'irais jusqu'à Meaux.

— On ne saurait trop aimer qui nous aime! murmura le marquis.

— Reprocher son amour est un peu fort!... dit la marquise en frappant le parquet par de petits coups de pied légers et répétés.

— J'ai tort, madame, j'ai tort! dit le marquis avec un dépit concentré et en tourmentant ses gants avec violence.

— Non, monsieur, non, c'est moi... Je devrais sans cesse me souvenir que je fus mademoiselle de Vauxcelle, et que vous étiez M. le marquis de Rosann... qu'alors *mon devoir* est d'être sans cesse dans l'abaissement..., et de ne voir en vous qu'un bienfaiteur... même un maître!...

— Ah! Joséphine!... Joséphine!... s'écria M. de Rosann avec une profonde douleur.

A cet accent, madame de Rosann, revenant à sa bonté naturelle, eut un mouvement de honte, et, abhorrant sa cruauté, elle se jeta dans les bras de son époux; puis, avec cette dissimulation innée chez les femmes, elle l'embrassa avec une expression qui ressemblait à celle de l'amour, et dit en riant :
— Conviens, mon ami, que ces petits orages sont nécessaires pour sentir le bonheur en ménage?...

Qui ne serait pas trompé par de pareils stratagèmes? M. de Rosann s'excusa et reçut son pardon : cependant, il lui resta dans l'âme de légers soupçons, mais tellement vagues, qu'il s'étonnait de s'arrêter à de semblables pensées.

Madame de Rosann lui raconta la mort de Laurette, et certes, n'oublia pas le vicaire. En parlant de Joseph, la marquise semblait marcher sur des charbons ardents; M. de Rosann, en s'apercevant que sa femme craignait autant de parler que de se taire, la pressait, et un noir pressentiment envahissait son âme à mesure que l'expression de la marquise devenait plus passionnée lorsqu'elle détaillait les perfections du jeune homme.

— Il est sans doute venu au château? demanda-t-il.

— Assez souvent. Comme la marquise répondait, M. de Rosann avait les yeux fixés sur Jonio; il vit, sur les lèvres du domestique, errer ce sourire de pitié, d'ironie, qui avait si fort ému le vicaire; il produisit un effet terrible sur le marquis. Il ne dit plus rien; se contenta de regarder sa femme d'un œil scrutateur en paraissant chercher à lire dans son âme. Jonio contemplait son maître avec une curiosité intéressée, il tâchait de deviner si M. de Rosann serait assez jaloux pour ne pas mépriser celui qui l'éclairerait.

— Ma chère, dit M. de Rosann, songez que si je vous reparle de cela, je n'y mets aucune intention, mais, convenez que vous avez eu un motif pour ne pas aller au-devant de moi, car vous ne pouvez pas ne pas avoir aperçu ma voiture.

— Pour user de votre langage parlementaire, répondit madame de Rosann en riant, je commence par vous nier le droit de me faire cette question; mais je veux bien vous ôter de l'esprit votre inquiétude, quoique, en femme sage, je devrais vous la laisser : eh! bien, vassal, votre souveraine vous avoue que, lorsque vous êtes entré, elle était tout entière occupée des moyens d'obtenir la grâce d'un malheureux bûcheron que l'on vient de condamner à six mois de prison, et dont l'absence va laisser toute une famille dans la misère. Je pensais à ce que je devais vous écrire à ce sujet à Paris, et je méditais aussi d'envoyer notre jeune vicaire porter des secours à ces malheureux.

— Ce jeune vicaire vous occupe beaucoup...

— Beaucoup, cher vassal, et je m'en occuperai encore bien davantage si je m'aperçois qu'il vous rend jaloux, parce qu'alors nous reviendrons au temps délicieux de vos premiers amours.

Le ton, l'accent, l'ironie, la coquetterie fine que madame de Rosann déploya dans cette réponse, ôtèrent de la force aux soupçons de l'ombrageux

marquis; cependant, il se glissa dans son âme une prévention défavorable au vicaire, et il ne fallait pas grand'chose pour que cette prévention devînt de la haine.

Par un hasard extraordinaire, M. Joseph se rendit le même soir au château; et, ne voyant madame de Rosann qu'en présence de son mari, cette dernière ne put savoir si la visite du vicaire était, ou non, la réponse à son billet du matin. Le jeune vicaire, en trouvant M. de Rosann, se comporta envers lui selon son habitude : il fut sévère, réservé, froid, et donna libre carrière à ce dédain, ce mépris qu'il affectait pour les hommes. Il écrasa, en quelque sorte, M. de Rosann, qui ne s'imaginait pas rencontrer un être dont les manières, les paroles appartenaient à la plus haute classe de la société. Le marquis, blessé de la supériorité qu'il reconnaissait tacitement à M. Joseph, conçut de la haine pour ce personnage, et il eut le singulier soupçon que la soutane du vicaire cachait un amant d'une haute distinction : il surprit quelques regards de sa femme qui le confirmèrent dans cette opinion, ainsi que la politesse affectée de M. Joseph envers madame de Rosann.

Le jeune homme revint pendant quelques jours au château, et ces visites n'étaient pas de nature à faire changer M. de Rosann d'opinion. Il fut rêveur, brusque, et se mit à étudier sa femme avec le soin et l'attention de la jalousie. On concevra facilement ce sentiment chez M. de Rosann. En effet, un homme constamment heureux, depuis nombre d'années, se croyant aimé d'amour de sa femme, et ayant tout trouvé auprès d'elle, doit être fortement attaqué, lorsqu'en arrivant à l'âge où l'on désire le plus une compagne véritablement fidèle, il voit tout son bonheur s'évanouir comme un rêve.

Cependant la marquise semblait encore plus hardie, depuis que la présence de M. de Rosann rendait sa position plus dangereuse, et sa passion, irritée de ce péril, s'exaspéra et devint plus furieuse.

Un jour la marquise se dirigea vers le pavillon de Marie : elle monte et arrive à cette chambre où le vicaire recueillit naguère le premier hommage de son regard.

— Marie, dit-elle, je me défie de tout le monde; cours chez le curé, et préviens M. Joseph, que la famille de Jacques Cachel, le bûcheron condamné, meurt de faim!... Qu'il s'y rende demain; mais, nourrice, ne lui dis pas que j'y serai.....

La nourrice s'acquitta fidèlement de cette commission : le vicaire promit que, le lendemain, après le dîner, il se rendrait dans la forêt, chez Jacques Cachel, et Marie instruisit madame de Rosann de l'heure à laquelle le vicaire serait au milieu de cette malheureuse famille.

CHAPITRE XVII.

Déclaration. — Ce qui s'en suit. — La marquise à la mort. — M. de Rosann la quitte. — Joseph au chevet du lit de Joséphine.

La chaumière de Jacques Cachel était située sur le penchant de l'une des collines qui environnaient Aulnay-le-Vicomte. Alors une pauvre femme assez belle l'habitait et avait pour compagnie trois petits enfants, la misère et la faim. Qu'on se représente cette mère désolée, couverte de haillons, regardant bouillir une marmite remplie de pommes de terre, et empêchant ses enfants de les saisir avant qu'elles ne soient cuites! Elle pleurait sur les maux de ses fils, sur la douleur de son mari, avant de songer à son propre malheur. Elle est excédée de travail et gémit parce que son travail, tel excessif qu'il soit, ne lui procure par un salaire suffisant pour les besoins de sa petite famille. Elle tourne ses regards vers le trou qui sert de fenêtre et elle s'applaudit de voir les rayons du soleil disposer les magiques tableaux du couchant et d'un couchant de l'automme, car elle pense que, pendant la nuit, ses enfants ne se plaindront pas de la faim, et que le sommeil va leur enlever le souvenir de leurs maux. Son regard attristé n'est pas celui d'un infortuné qui ne tremble que pour lui, c'est le regard d'une mère qui pleure pour *d'autres qu'elle*,... qui lui sont plus qu'elle. Elle pleure quoiqu'elle sache que ses larmes sont inutiles. Elle pleure!... Quelqu'un a-t-il pu soutenir le spectacle des larmes d'une femme?... La pauvre Madeleine contemple les richesses du vallon, et demande au ciel pourquoi tant d'inégalités dans la distribution des biens. — Ah! dit-elle, si j'étais riche, je ferais du bien!...

A cette exclamation qu'elle lance à voix basse, elle entend un léger bruit, doux et agréable, elle distingue le souffle d'une personne fatiguée.... Les enfants sortent et rentrent subitement avec la crainte et la surprise gravées sur leurs innocents visage flétris par le besoin. Madeleine regarde, et la marquise paraît!....

— Hé bien! ma pauvre enfant, vous êtes malheureuse, et vous ne m'en instruisez pas?.... Madeleine, interdite, se jette aux genoux de la marquise, et lui baise son gant.

— Allons, ma fille, relevez-vous! qu'est-ce que cela signifie? je ne fais que ce que je dois..... La paysanne essaya de parler, pour exprimer sa reconnaissance, mais les paroles lui manquèrent, et la pauvre femme ne savait pas qu'elle ne devait rien à madame de Rosann!... que s'il n'eût pas existé un vicaire, la marquise l'eût à la vérité secourue, mais que jamais elle n'eût meurtri ses pieds blancs et délicats sur les cailloux de la forêt!..... Ayons la consolation de

croire que les passions humaines peuvent quelquefois produire du bien à travers leurs maux!....

— Tenez, Madeleine, dit madame de Rosann en s'asseyant, voici des bons sur le boucher du vilage, il vous donnera la viande dont vous aurez besoin; en voici de semblables sur le boulanger. Quant à de l'argent.... adressez-vous à Marie, au château, elle vous remettra du chanvre à filer, et l'on vous paiera bien si vous travaillez....

Heureux, mille fois heureux celui qui, sans témoin, a recueilli, dans une chaumière, cette larme qui coule sur la joue du malheureux que l'on oblige! ce beau discours que prononce la reconnaissance par un seul regard et par cette seule larme!..... La marquise caressa les petits enfants avec cette affabilité qui double le prix d'un bienfait. Elle regarde la chaumière ruinée et ne conçoit pas que des êtres humains puissent habiter cette masure.

— Il le faut bien! répond Madeleine. A cette humble réponse, la marquise se promet, en elle-même, de faire à cette pauvre femme la surprise de réparer sa chaumière pendant qu'elle en sera absente.

A ce moment, la marquise tressaille, car elle entend le pas rapide d'un homme; et, longtemps avant que Madeleine le distingue, Joséphine a reconnu le bruit de la marche du vicaire..... Il se baisse pour entrer sous ce chaume et madame de Rosann le salue par un regard de feu. Son âme s'agita tout entière, car le désordre de ses sentiments était au comble, sa passion avait thésaurisé ses forces pour les déployer dans ce moment. A cette minute, la marquise décréta qu'elle dirait au jeune homme : « Je t'aime!..... » car elle atteignait ce degré de désir, où tout devient indifférent; elle arrivait à ce sommet si élevé, que l'on n'aperçoit plus ni les lois, ni les temps, ni la terre, enfin où l'on est seul avec celui que l'on aime, où tout a disparu, excepté *soi* et *lui*.

— Je vous ai devancé!... dit-elle en souriant au jeune prêtre étonné.

— Alors, vous ne m'avez laissé rien à faire!... répondit il en rougissant des regards enflammés de la pauvre marquise.

— Voyons, reprit-elle, j'ai donné du pain et de l'ouvrage... Qu'apportez-vous?

— L'espoir, répondit-il, oui, ma pauvre Madeleine, vous reverrez bientôt votre mari! je viens d'écrire à monseigneur, et je crois que l'on assoupira l'affaire de Cachel. Une autre fois, qu'il soit plus prudent, car il n'y aurait pas de protection s'il récidivait. Envoyez vos enfants à l'école; je me charge du paiement de cette dette-là. Pauvre femme! comme elle a souffert... Quel grabat!...

— Envoyez chercher du linge au château!... s'écria vivement madame de Rosann.

Après quelques instants pendant lesquels le vicaire donna de douces consolations à Madeleine, il sortit avec l'amoureuse Joséphine. La pauvre paysanne les suivit longtemps de ses yeux humides et en rentrant elle embrassa ses enfants avec un plaisir pur, sans crainte, en donnant essor à toute sa tendresse.

La marquise marchait à côté du prêtre, elle le regardait par instants en jetant ses yeux de côté d'un air charmant, et elle jouissait de l'admiration du jeune homme qui contemplait la beauté pittoresque d'un horizon décoré des feux bizarres du couchant. L'azur, le vert pâle, le rouge ponceau, se mariaient aux teintes inimitables de la flamme, de l'argent, de l'or, et le ciel ressemblait à un de ces trésors de pierres précieuses dont parlent les contes orientaux. Ces pierreries célestes jetaient leurs feux sur tous les objets de la vallée, et chaque arbre, chaque toit mêlait aux reflets du ciel, sa propre couleur: de manière que les brins d'herbe semblaient contenir des diamants, les troncs des arbres paraissaient de bronze, les toits de chaume se coloraient d'un brun rougeâtre, et les accidents de lumière les plus originaux et les plus étonnants s'accordaient pour plonger l'âme dans une rêverie que la chute des feuilles rendait profonde. Le silence qui régnait entre la marquise et le jeune homme, ne fut interrompu que par les sons de la cloche du village. Cette harmonie mettait le comble à la douce mélancolie qui avait saisi l'âme; quelque chose de voluptueux s'y glissait et préparait à écouter de tendres paroles. Alors, un bruit soudain, un mouvement rapide eussent brisé le charme de ce spectacle. Certes, la marquise n'avait pas pu choisir un plus bel exorde.

— Quel spectacle!... s'écria-t-elle, comme il élève l'âme, il inspire l'amour du ciel et détache de la terre! il partage cette puissance avec la plus noble de nos passions...

— Ah oui!... s'écria de son côté le vicaire, en saisissant la main de madame de Rosann, comme s'il eût saisi celle de son nègre *Fimo*. — Vos paroles, reprit-il après un instant de silence, vos paroles sont en harmonie avec tout ce qui se passe dans mon cœur!... Hélas!... Une joie divine s'éleva dans l'âme de la marquise quand elle entendit ces mots qui s'appliquaient aux événements de la vie passée de Joseph. Madame de Rosann les interprétait en sa faveur.

— Mon ami, continua-t-elle, malgré l'abord froid, la contenance sévère, et les manières sauvages que vous affectez d'avoir, un instinct secret m'a toujours dit que vous possédez une de ces âmes susceptibles d'exaltation, brûlantes, qui ne conçoivent rien que de grand et de sublime; qu'enfin vous comprenez l'amour, ce sentiment des héros...

— Que trop!... dit le vicaire avec une sombre énergie qui charma Joséphine.

— Vous devez savoir excuser avec grandeur d'âme les écarts dans lesquels nous jette cette passion indomptée; vous usez de cette indulgence si rare envers les victimes; vous les plaignez, et votre compassion douce et tendre arrose leurs blessures par le baume frais des consolations. Il n'est, je gage, jamais venu dans votre noble esprit de repousser froidement ou avec horreur une infortune d'amour.

— Et quel est le sauvage des déserts d'Afrique qui en serait capable!... s'écria le jeune homme avec la chaleur d'un criminel qui plaide sa cause.

— Alors, reprit la marquise confuse à force de bonheur, vous ne repousserez jamais de votre sein l'être qui s'y réfugiera?...

A ces mots prononcés avec un accent inexprimable, le vicaire contempla la figure de la marquise, et, malgré lui, fut forcé d'admirer l'expression sublime dont l'amour faisait briller son visage. Joséphine, profitant de son silence, reprit :

— Vous souvient-il que jadis les Athéniens condamnèrent à mort un enfant qui tua le moineau qui avait cherché un asile sur son cœur?... Le vicaire pencha la tête en regardant toujours la marquise. O doux mouvement! il enivra Joséphine!... Elle crut être entendue.

— Eh bien, mon ami, si devant vous se présentait une femme et qu'elle vous dît : — O Joseph! je n'ai pu oublier la fierté de ton regard!... je t'aime! Le peu de route que nous avons fait ensemble sur ce chemin que l'on nomme la vie, m'a fait désirer de le parcourir tout entier en m'appuyant sur ton bras chéri... J'ai les mains pleines de fleurs, laisse-moi t'en couronner, et parer ce que j'aime de toutes mes richesses!... Sans pouvoir me vanter de posséder la jeunesse et la beauté, je puis répondre d'une constance sans mérite, car elle ne me coûtera pas d'efforts... Regarde-moi donc! puisque je suis folle de ton rare sourire : n'as-tu donc pas une parole à me dire? Ah!... un seul soupir me mettrait sur le trône du bonheur... Eh bien! Joseph?...

L'innocente candeur et l'égide que formait son amour pour Mélanie, empêchaient le vicaire de comprendre ce discours, il était immobile, et prenait un plaisir indicible à voir la marquise. Un murmure confus s'élevait dans son âme; il semblait qu'un sentiment naquît en lui...

— Que diriez-vous?... dit madame de Rosann avec l'accent de la douleur.

— Mais, madame, à quoi bon cette fiction?... jamais pareille chose n'arrivera.

— Eh! Joseph! s'écria Joséphine, cette femme est moi!...

A ce mot, le vicaire se recula de trois pas et resta plongé dans un étonnement profond. Sa figure avait même une expression d'horreur.

— Oui!... continua la marquise, sachez que j'ai compté sur votre cœur... Ah! mon jeune ami!... rougissez pour nous deux, car la violence de ma fatale passion m'ôte, vous le voyez, toute retenue : je suis indigne du jour! mais apprenez au moins tout ce que je souffre : oui, depuis le moment où je vous ai vu, j'ai senti que le sort m'avait donnée à vous, je vous appartiens à jamais, malgré moi; depuis ce moment une fièvre m'a saisie et me dévore; je ne vois et ne désire que vous; je suis aussi malheureuse que créature puisse l'être, et tout à l'heure j'enviais le destin de la paysanne que nous venons de secourir! maintenant, je n'aurai à envier le malheur de personne, le mien sera le plus grand de tous! je conçois le crime, et rien ne me retient... Oh! Joseph!...

Un déluge de larmes succéda au déluge de ces paroles.

Le vicaire effrayé s'élança vers le village, mais madame de Rosann, se précipitant sur ses pas et l'arrêtant, lui cria au milieu de ses sanglots : — Joseph, vous me fuyez! vous me méprisez! que je vous voie encore; ce sera pour la dernière fois!...

— Madame, songez-vous... à ce que vous faites!... un crime!...

— Dieu!... quelle punition!... le dédain de celui qu'on adore!... cruel! tu n'as donc pas aimé?...

Le vicaire s'arrêta, car le souvenir de tous ses maux le toucha.

— Au nom de celle que tu chéris, laisse-moi te dire adieu! s'écria madame de Rosann avec une énergie terrible... Grâce!... grâce pour celles qui aiment!... un regard et je suis contente!...

— Madame, songez à votre nom, il vous dira tout!... En prononçant ces mots, le vicaire lança à la pauvre marquise un de ces regards foudroyants qui percent l'âme, par un dédain froid et une ironie cruelle.

— Grand Dieu!... C'est ma mort!... et madame de Rosann tomba sur un tertre de gazon. Le vicaire était déjà bien loin. Néanmoins, n'entendant plus rien, il se retourna et aperçut, à la lueur du crépuscule, la marquise étendue, pâle comme la mort. Il accourut, la sueur froide de la peur le saisit à cet aspect. Il relève cette femme en lui prodiguant les plus doux noms, il s'accuse, il la presse contre son sein. — Madame!... s'écriait-il, je vous aimerai!...

A ce moment, elle ouvre un œil mourant, en murmurant : « — Quelle scène!... J'en mourrai!... » — Elle tombe sans force. Tout à coup le bruit d'un équipage retentit, et bientôt, la calèche de M. de Rosann et M. de Rosann lui-même sont à côté de la marquise. Joséphine est transportée dans

la voiture avant qu'elle ait repris ses sens, et le marquis, en montant à côté de sa femme, saisit violemment la main de M. Joseph, et lui dit :

— Monsieur, nous éclaircirons cette affaire, ne comptez pas m'échapper !...

Le vicaire est resté seul à l'endroit où la marquise lui a fait l'aveu de sa passion ; il regarde machinalement le paysage, le ciel, et cette voiture qui s'enfuit. Après un moment de rêverie, il revint à pas lents au presbytère, en réfléchissant à la bizarrerie de cette aventnre. Sa candeur virginale et son bon cœur étaient tels qu'il plaignit la marquise de ressentir tous les maux qu'il connaissait. « — Ah ! s'écria-t-il, en voyant le portrait de Mélanie, elle est doublement malheureuse, car jamais son amour ne sera partagé !... »

Cette scène fut, comme on doit le deviner, le sujet des conversations de tout le village. Marguerite défendit le vicaire et fut seule à prétendre que le jeune homme avait rebuté madame de Rosann. En agissant ainsi, Marguerite n'était pas poussée par l'intérêt de M. Joseph ; non, elle avait éprouvé la rigueur du vicaire, elle eût été au désespoir qu'une autre que Mélanie fît chanceler l'impassible ecclésiastique. Quant au bon curé, lorsque sa gouvernante lui raconta cette aventure singulière :

— *Chacun est fils de ses œuvres*, répondit-il, en faisant craquer les feuillets de son bréviaire.

Lorsque la marquise arriva au château, on fut obligé de la mettre au lit sur-le-champ, et elle ne se réveilla de son long évanouissement que pour tomber dans un effroyable délire.

— Hé quoi ! disait-elle à son mari, tu me dédaignes ?... Ah ! quand tu m'aimerais toute une éternité, quand tu m'accablerais des sourires les plus gracieux, quand je serais enfin au comble du bonheur !... je ne pourrais oublier ton coup d'œil... Tu sais ? ce regard... Pas un mot... Non, c'est un roc !...

Puis, se levant sur son séant, et roulant des yeux égarés, elle saisissait le bras de Marie, en criant...

— Mon fils !... que je revoie mon fils... et je mourrai heureuse... J'ai beaucoup aimé mon mari, reprenait-elle avec un fin sourire. Oh ! oui, je l'aime encore... d'amitié. — D'amour, dites vous ?... Non... non... Un être a tout emporté !... dans mon boudoir !... Joseph !... Joseph !... adieu !

M. de Rosann, assis sur une chaise, au pied du lit de sa femme, restait plongé dans un morne désespoir, il avait dépêché un exprès à A....y et un autre à Paris... A peine s'il ose regarder le visage en délire de celle qu'il aime tant. Une horrible fièvre s'empara de madame de Rosann, et, lorsque les accès cessaient, elle devenait la proie d'un tel accablement, que l'on doutait qu'elle vécût, quand, les yeux fermés et le visage pâle, elle penchait sa belle tête décolorée comme si elle eût souhaité le cercueil. Le marquis passait toutes les nuits et le jour auprès du lit de sa femme, incapable de faire un seul mouvement, d'avoir aucune idée qui n'eussent pas pour objet la malade chérie.

Enfin le médecin de Paris arriva. Il suivit madame de Rosann pendant plusieurs jours et déclara que lorsque la fièvre et la maladie momentanée auraient cessé, la marquise languirait toujours : que son moral avait reçu une trop forte secousse, et que le moindre malheur qu'il pût en résulter, serait une mélancolie dont rien ne la guérirait ; qu'enfin si cette secousse violente, si cette mélancolie avaient pour cause un amour, une passion, elle ne disparaîtrait que par une complète satisfaction. Comme il était impossible au marquis de douter de l'amitié que le médecin avait pour lui, cet arrêt le jeta dans la plus grande consternation. Il ne lui restait plus qu'à chercher quelle était la cause de l'état de la marquise, et par quel événement on l'avait trouvée presque morte à côté du vicaire, au milieu de la vallée d'Aulnay-le-Vicomte.

Il devait marcher de malheur en malheur ! Un matin, Joséphine reposait, il espérait sa guérison prochaine, à l'aspect de son visage doux qui, pendant son sommeil d'innocence, paraissait revenir à la santé. Peut-être un songe, dans lequel elle voyait le vicaire, réjouissait-il son âme !... Tout à coup Jonio entre, et, s'approchant de son maître, demande à lui parler. M. de Rosann se lève, suit son domestique et s'arrête avec lui dans l'embrasure d'une des croisées du salon.

— Monsieur, je crois vous avoir donné plus d'une preuve d'attachement depuis que je suis à votre service.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Aurais-tu quelque querelle avec un de tes camarades ?

— Non, monsieur, mais j'ai entendu parler de ce que le médecin avait prononcé sur l'état de madame la marquise.

— Eh bien !

— Monsieur, songez, je vous en supplie, qu'il faut vous être bien dévoué pour se soumettre volontairement à votre colère, en vous révélant ce que nous devons cacher dans notre cœur ; car je n'ignore pas que notre devoir est de tout voir, tout entendre et oublier...

— Jonio, tu m'impatientes !... s'écrie le marquis.

— Monsieur, donnez-moi votre parole d'honneur que si, par suite des aveux que je vais vous faire, je vous deviens odieux, quoique vous en reconnaissiez l'utilité, vous prendrez soin de mon existence, en me plaçant dans quelque administration !...

— Ah ça, Jonio, plaisantez-vous?... Je vous ordonne de parler.

— Monsieur, je ne parlerai pas que vous ne m'ayez solennellement juré de prendre soin de moi, car je sais que, bien que je vais vous dire la vérité, il arrivera un temps, où l'on vous excitera contre moi, et qu'alors vous préférerez mon malheur à celui d'une personne chère.

— Je te promets ce que tu veux, répondit le marquis.

L'astucieux Jonio déguisa le mouvement de sa joie, car M. de Rosann l'observait habilement : alors il répondit ainsi :

— Monsieur, le lendemain de son arrivée ici, madame la marquise (le marquis tressaillit) vit M. Joseph... Depuis ce temps, monsieur, elle n'a pensé qu'à lui : depuis ce temps, ils n'ont cessé d'être ensemble, et tout le village est instruit de ce que vous seul ignorez !...

— Malheureux !... s'écria le marquis, oses-tu bien calomnier ainsi !... mais M. de Rosann s'arrêta, parce qu'au fond de son cœur, une voix lui criait que Jonio avait raison.

— Je m'attendais à cela, monsieur, aussi je ne suis pas arrivé devant vous sans avoir des preuves !..

— Des preuves !... s'écria le marquis ; ainsi, il serait donc vrai que ce que je soupçonne est réel ; Joséphine aime ce jeune homme!... et, elle se meurt pour lui !...

— Rien n'est plus vrai, monsieur, et l'ambitieux vicaire irrite l'amour de madame, afin de parvenir à des dignités par le crédit de monsieur.

— Et tes preuves?.... s'écria brusquement M. de Rosann.

— Monsieur, ce qui prouve combien je suis certain de ce que je vous dis, c'est que je vous présente une lettre dont j'ignore le contenu : je ne me serais pas permis pour un million de décacheter une lettre d'un maître, mais je gage ma tête, M. le marquis, que ce billet est un billet d'amour, et qu'il indique un rendez-vous !...

Le marquis, ayant examiné le cachet, ouvrit avec rage ce fatal papier, le lut avec avidité. Une pâleur soudaine envahit son visage, et il s'écria : — C'était le jour de mon arrivée !... Voilà la cause de la froideur de Joséphine... Sors !... dit-il à Jonio, avec une sombre colère.

Le marquis serra la lettre, rentra dans la chambre de sa femme. Le désespoir le plus affreux torturait son âme, et une rage cruelle s'emparait de lui lorsqu'il regardait le doux visage de Joséphine... Que faire ?... Mille projets, aussitôt détruits que formés, s'enfantaient dans sa tête exaltée. Madame de Rosann s'éveilla.

— Je suis mieux !... s'écria-t-elle doucement ; mon ami, pourquoi n'es-tu plus à mon chevet?..... Je veux me lever ! Ah ! comme je désire aller dans le parc, au tertre qui se trouve en face des ruines du château !

— Pourquoi ?...... dit le marquis en s'approchant.

— Pour y mourir !... car je sens que mes forces m'abandonnent.

— Tu disais être mieux ?...

— N'est-ce pas être mieux que de mourir quand on ne peut plus vivre qu'entourée de honte ? — M. le marquis, dit-elle d'un ton de voix suppliant en lui prenant la main ; n'imaginez jamais que je ne vous aime pas... mais souvenez-vous, qu'avant de mourir, je veux revoir le vicaire d'Aulnay !...

— Je vais vous l'envoyer, madame !... s'écria le marquis avec un regard terrible ; mais en le voyant, souvenez-vous aussi que ce sera pour la dernière fois !

— Que voulez-vous dire?... M. le marquis !.... Il va le tuer !... Frédéric !...

Le marquis, s'éloignant à grands pas, laissa sa femme dans les douleurs d'une horrible convulsion.

Marie accourut et prodigua des soins touchants à sa maîtresse. Au milieu de son délire et prête à rendre le dernier soupir, la marquise jetait des cris perçants: — Marie, je meurs!... arrête-les!.. Ah! si je voyais!.... Ce dernier événement avait tellement allumé le sang de l'infortunée marquise, qu'elle touchait à sa fin. Penchée sur son oreiller, elle ne pouvait même plus parler, et, pour exprimer sa pensée, elle agitait faiblement ses doigts blancs et délicats. La nourrice, versant un torrent de larmes, s'écriait : — « Elle meurt comme Laurette !... mes deux filles chéries!... toutes deux !... c'en est trop!... »

— Encore, Marie, dit la marquise avec une sombre fureur, si je voyais mon fils, ma mort serait presque douce !.... O mon fils, je n'aurai pas tressailli à ton aspect !... Ne pas avoir joui d'un seul de tes sourires !... Ah ! Marie, que de peines !... Le sujet des larmes secrètes de toute ma vie, mon fils !... la pensée de tous mes moments, je mourrai sans le voir !... Qu'elles sont heureuses celles qui rendent le dernier soupir entourées d'enfants !.. O Dieu ! tiens-moi compte de tout cela !.... Encore si je contemplais notre jeune prêtre !...

Madame de Rosann, fatiguée de ce discours déchirant, retomba comme morte.

— Il me semble voir Laurette !... dit alors la nourrice effrayée.

A ce nom, la marquise fait un dernier effort, elle soulève sa paupière, et cherche à faire signe qu'elle trouve Laurette heureuse... A ce moment elle jette un faible cri ! le vicaire est à la porte, il est arrivé doucement, et il regarde avec douleur le visage flétri de la mourante !

— Madame, dit-il en s'approchant du chevet funèbre, M. le marquis lui-même m'envoie.

Madame de Rosann, pour toute réponse, saisit de sa main brûlante la main du vicaire, et, par un geste délirant, elle la porte à ses lèvres et y dépose un baiser d'amour.

— Hélas! dit-elle, je suis entourée d'anges!.. moi seule suis indigne... Vous me faites aimer mon mari, encore plus que je ne l'aimais... ajouta-t-elle faiblement.

— Il est parti!... répondit le vicaire, et il est venu me supplier d'aller vous voir...

— Être grand et généreux!... s'écria madame de Rosann, tout cela, mon ami, dit-elle, m'ordonne de mourir! En achevant ces mots, une joie toute divine brillait sur son visage, elle regardait M. Joseph avec d'autant plus de volupté qu'elle se croyait tout permis par le voisinage de la tombe.

Le vicaire prodigua à madame de Rosann les consolations les plus tendres et les plus affectueuses. En entendant cette voix chérie, Joséphine sentait son horrible douleur morale se calmer, et le mieux sensible qu'elle éprouvait par la présence de M. Joseph, engagea ce dernier à venir au château, pour tâcher de rétablir la santé de cette infortunée.

CHAPITRE XVIII.

Le marquis à la ville d'A....y.—L'évêque d'A....y.—M. de Rosann s'occupe de l'état du vicaire. — Reconnaissance des deux amants. — Ils revoient ensemble leur fils.

Le marquis de Rosann, en proie à la plus profonde douleur, se dirigeait vers la route d'A....y. Après avoir longtemps médité sur le malheur qui l'accablait, il venait de prendre un parti raisonnable: c'était de laisser le vicaire procurer par sa présence quelque soulagement à la maladie morale de sa femme, et il avait en même temps ordonné à Jonio de bien surveiller leurs entretiens et de s'assurer jusqu'à quel point l'intimité de ces deux êtres était arrivée : lui, pendant ce temps, allait à A....y solliciter, de l'évêque, un ordre subit et péremptoire, par lequel le vicaire serait forcé de quitter sur-le-champ Aulnay-le-Vicomte. Alors, il emmenait, de son côté, la marquise à Paris, en espérant que la dissipation achèverait la guérison que le vicaire aurait commencée.

— Certes, se disait-il en chemin, je n'en puis vouloir, au fond de mon âme, à la pauvre Joséphine! Les passions naissent involontairement chez nous; et la maladie de Mme de Rosann, les discours qu'elle tient dans ses accès de délire prouvent qu'elle combat sa passion... je ne puis que la plaindre, gémir sur mon sort et sur le sien!... sa mort est pour moi le plus grand des maux, je dois donc tout sacrifier pour lui faire recouvrer la santé.

Aussitôt qu'il fut arrivé à A....y, il se dirigea vers l'évêché. Sa voiture entre dans la cour et la paille sur laquelle elle roule indique à M. de Rosann que M. de Saint-André doit être bien mal. En effet, on refusa au marquis l'entrée de la chambre de l'évêque. Alors M. de Rosann s'adressa au secrétaire de monseigneur.

— Monsieur, dit le marquis à un jeune abbé, vous devez connaître M. Joseph, vicaire de ma terre d'Aulnay-le-Vicomte.

— Oui, M. le marquis. Est-ce que vous auriez à vous en plaindre?

— Au contraire!... s'écria le marquis, je m'intéresse tellement à lui que je venais prier monseigneur de lui trouver quelque place plus proportionnée à son mérite.

— Il ne la prendrait pas!... répondit le secrétaire, en donnant une chiquenaude à une barbe de plume qui se trouvait sur sa manche.

— Vous m'étonnez!.... dit M. de Rosann stupéfait; il est donc venu à Aulnay...

— De lui-même, interrompit le secrétaire, il a supplié monseigneur de l'envoyer là.

— Et quel est donc ce personnage?... demanda le marquis surpris.

— Monseigneur seul le sait!... repartit le jeune abbé avec un air de mystère qui fit trembler M. de Rosann.

— Quand je devrais le faire nommer cardinal!.... s'écria-t-il avec dépit, il sortira d'Aulnay!...

— Je ne crois pas, dit finement le secrétaire, et si Votre Seigneurie veut faire quelqu'un cardinal, qu'elle s'adresse à un autre qui ne la refusera pas!...

— Monsieur, reprit le marquis, comme je ne suis pas un héritier de M. de Saint-André, que je ne dérangerai en rien ses dispositions testamentaires, pourriez-vous m'introduire auprès de lui?

— Très-volontiers, dit le jeune prêtre en courbant sa moelle épinière devant le pair de France, ami intime du président du conseil des ministres : il guida le marquis de Rosann par un escalier secret, en lui recommandant de ne pas faire de bruit. M. de Rosann entendit résonner la voix du prélat et ces paroles parvinrent à son oreille.

— J'institue M. Joseph, vicaire d'Aulnay, mon légataire uni...

A ce mot, M. de Saint-André s'arrêta en prêtant l'oreille au bruit des pas de ceux qui montaient par son escalier.—Le marquis, frappant trois coups

à la porte, entra sans attendre que l'évêque répondît. — M. de Rosann trouva le prélat couché sur une chaise longue, auprès de la seule fenêtre dont les persiennes fussent ouvertes, de manière que le jour, donnant sur lui tout d'abord, faisait disparaître la teinte blanchâtre de sa figure sévère. L'appartement annonçait par sa noble simplicité le caractère de celui qui l'habitait.

— Monseigneur, dit le marquis, je vous supplie de m'accorder un instant d'audience, à charge de vous en rendre l'équivalent, à Paris, à votre ordre.

Le prélat se mit à sourire légèrement, et après avoir fait signe au notaire de se retirer, il indiqua au marquis un fauteuil qui se trouvait près de sa chaise longue.

— Mon fils, dit M. de Saint-André, si quelque péché vous amène à nous, je vous conseille d'aller mettre le verrou à la première porte de l'escalier, car, par la raison que mon secrétaire a méconnu mes ordres une fois, il pourrait y contrevenir une seconde.

Pendant que M. de Rosann courait fermer la porte, l'évêque sonna et ordonna à un de ses gens de faire retirer tout le monde des appartements voisins : puis il jeta sur ses jambes un couvre-pied de soie violette, et, secouant de dessus sa soutane violette le peu de tabac qui y séjournait, il se tourna vers M. de Rosann en poussant un soupir arraché par ses souffrances. Alors il regarda un grand crucifix placé sur la muraille en face de lui, et confiant sa tête chenue à sa main droite, il dit au marquis : Parlez !....

Comme le marquis ouvrait la bouche pour répondre, le prélat, dégageant sa main avec une vivacité qui contrastait avec l'espèce de solennité de ses mouvements, posa sa main droite sur le bras du marquis en lui demandant avec une visible émotion : « Et comment va madame de Rosann ?... »

— Hélas, répondit le marquis en soupirant, elle est à la mort !...

— A la mort !.... s'écria l'évêque en se mettant brusquement sur son séant, et... je n'en ai rien su !.... Il est vrai, ajouta-t-il, que depuis six mois, je suis perclus !...

— C'est au sujet de madame de Rosann que je viens vous voir, dit le marquis.

A ces mots l'évêque changea de couleur et regarda M. de Rosann avec une anxiété que l'on ne pourrait décrire ; il remua même sa jambe paralysée sans seulement s'en apercevoir. — Que voulez-vous dire ?... s'écria-t-il, expliquez-vous !

— Monsieur, reprit le marquis, il y a un mois, j'étais l'homme de France le plus heureux : riche, bien vu du maître, ayant autant de pouvoir qu'un homme sage peut en désirer, bien portant, enfin, me reposant sur le sein d'une femme dont tous les regards étaient pour moi, passant ma vie avec un ange de vertu !

— Oh oui !... interrompit le prélat, c'est le modèle des *femmes* vertueuses, et un an de sa vie de *femme* effacerait mille fautes !... L'évêque en disant cela avait les yeux au ciel et son visage semblait se rajeunir.

— Eh bien ! reprit M. de Rosann d'une voix altérée, tout mon bonheur s'est brisé devant un homme, et cet homme... est notre vicaire.

— Joseph !.... s'écria le prélat avec effroi.

— Oui, monseigneur, madame de Rosann meurt d'amour pour lui !...

L'évêque s'est levé, il parcourt sa chambre en proie à une agitation cruelle. — « Oh ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, Dieu de paix !... » Puis, se croisant les bras, il regarda fixement le crucifix et lui dit : « Dieu tout-puissant, donne-moi la force, donne-la-moi !... » Enfin après un long silence il se retourna vers le marquis stupéfait, et lui dit :

— Que venez-vous me demander ?. Qui vous a poussé à me déchirer ?... Pourquoi me choisir pour confident de cette peine ?... Que voulez-vous ?...

— Monseigneur, répondit le marquis, je venais vous prier de placer autre part ce jeune prêtre, afin que madame de Rosann puisse l'oublier !... et recouvrer sa santé.

— *Il est des choses écrites dans le ciel !*.... s'écria lentement le prélat ; et c'est folie que de vouloir arrêter le cours des volontés de Dieu !....

— Que dites-vous ?.... reprit M. de Rosann, vous connaissez ce prêtre !...

— Si je le connais !.... répéta avec énergie le prélat.

— Quel est-il ?... demanda le marquis, en se plaçant devant M. de Saint-André.

— Il faut que Dieu même l'ignore !... répondit gravement l'évêque en levant un doigt vers le ciel.

— Parbleu ! je veux le savoir !... dit M. de Rosann avec un ton despotique.

— Mon fils !... répondit doucement le prélat.

— Instruisez-moi de la vie de cet homme, et vous aurez un chapeau de cardinal.

— Monsieur, dit froidement l'évêque, je suis près de ma tombe, les honneurs ne me regardent plus guère ; le pouvoir, ajouta-t-il ironiquement, ne peut plus m'atteindre, et tout ce qui me touche maintenant, c'est le salut de mon âme, c'est d'obtenir le pardon d'une faute éternelle. La terre ne m'occupe plus.

— Ainsi, vous me refusez tout !... dit M. de Rosann d'un air piqué.

— Retournez vers madame de Rosann, répondit doucement le prélat, annoncez-lui ma visite ; je me

traînerai, même mourant, jusqu'à votre château... et... ma présence y rétablira la paix...

— Vous en chasserez donc le vicaire ?...

— Au contraire ! s'écria le prélat d'une voix forte. Écoutez-moi, mon fils, les paroles des vieillards sont plus sages que l'on ne pense. Avez-vous songé quelquefois que vous n'aviez pas d'héritier, que votre nom meurt avec vous ?...

M. de Rosann poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel.

— Pensez-vous aussi que la faveur dont vous jouissez peut s'évanouir d'un moment à l'autre, et que depuis longtemps vous auriez dû en profiter pour ne pas laisser mourir votre pairie avec vous...» Le ton que le prélat mettait à ces paroles, son regard profond, dénotaient une ambition, un désir, annonçaient des projets vagues; l'attitude de ce vieillard frappa M. de Rosann, de manière à ce qu'il en gardât un long souvenir.

— Que voulez-vous dire ?....... demanda-t-il avec l'accent de l'inquiétude.

— En voilà assez, reprit l'évêque, je suis fatigué, et... Je vous reverrai bientôt... Là-dessus, lui donnant sa bénédiction, il ouvrit lui-même la porte au marquis qui sortit machinalement, et en proie à une rêverie causée par les derniers mots du prélat.

M. de Rosann remonta dans sa voiture, et regagna son château. Il courut à l'appartement de sa femme avec un empressement qui prouvait combien il l'aimait... Il eut un vif mouvement de joie, en apercevant Joséphine levée; elle était assise sur un sopha, mais son œil terne, son attitude mélancolique, annonçaient qu'elle brûlait toujours. M. de Rosann ne put s'empêcher de frémir en pensant que ce triste mieux était dû aux soins de son rival. La marquise se leva avec peine, marcha lentement vers son mari, lui jeta ses faibles bras autour du cou, et l'embrassa avec joie.

— Mon ami, dit-elle, sans M. Joseph tu ne m'aurais jamais revue.

Le marquis dissimula la douleur que cette naïve parole lui causa. Il regarda Joséphine avec une compassion touchante, et lorsqu'ils furent assis à côté l'un de l'autre :

— Ma chère belle, dit-il, l'évêque d'A....y, M. de Saint-André, viendra te voir très-incessamment !...

— C'est un de ceux que je dois revoir avant de mourir !...

Le soir, Jonio, qui connaissait assez le cœur humain, prit à part M. de Rosann et lui dit : — Monsieur, je vous jure sur ma tête que la maladie de madame ne vient que de ce que le jeune vicaire est un fanatique que l'amour de son état transporte, et qu'il ne veut pas répondre à son amour... J'ai entendu leurs conversations, et j'en suis certain !...

— Jonio !... Jonio !... s'écria le marquis, aussitôt à Paris, je te procurerai l'emploi que tu désires !... Le marquis, transporté de joie, court à l'appartement de sa femme ; et, sans l'instruire des causes de son bonheur, il l'accable de tendres caresses et de soins touchants.

Le lendemain même, l'évêque d'A....y se rendit au château d'Aulnay-le-Vicomte. Lorsque le marquis aperçut la voiture du prélat, il descendit lui donner le bras, et il le guida lui-même vers l'appartement de madame de Rosann.

L'infortunée marquise était dans son boudoir à la cheminée duquel le portrait de l'ecclésiastique dont nous avons parlé, restait toujours. Joséphine, assise sur un fauteuil, et les yeux fixés sur la tenture de mousseline, croyait y voir la noble et touchante figure de son idole, des larmes roulaient sous ses paupières, et son attitude suffisait pour déceler la contemplation méditative d'une amante malheureuse. Tout à coup, elle entend des pas, elle tressaille, la porte s'ouvre et son mari paraît, conduisant M. de Saint-André. Madame de Rosann baissa les yeux, le prélat n'osa regarder Joséphine.

— Madame, dit-il avec une émotion qu'il ne put cacher malgré sa longue habitude et l'expérience que l'âge lui avait donnée pour dérober ses passions à l'œil des hommes ; madame, aussitôt que j'ai appris vos souffrances, je suis accouru, vous le voyez, pour y prendre part.

— Monseigneur, dit-elle, il en est que vous auriez dû calmer depuis bien longtemps !...

— Depuis bien longtemps, répéta le prélat avec un air de reproche; non madame, non !... il n'y a pas longtemps que je le puis.

— Vous parlez hébreu pour moi, interrompit le marquis, en examinant avec attention l'émotion profonde de sa femme et du prélat.

— Mon ami, dit Joséphine regardant M. de Rosann avec douceur, je te prie de me laisser seule avec monseigneur, et d'avoir soin que personne n'approche d'ici !...

Le marquis se leva, et s'en fut !..... Quel moment !... Après dix ans, la marquise revoyait l'objet de ses premières amours !... Malgré la rudesse que la religion avait donnée à son âme, l'évêque ne put réprimer le mouvement de volupté douce qui fit tressaillir son cœur lorsque son amante lui jeta un premier coup d'œil, empreint de toute la grâce des souvenirs. Quoique la vertu la plus austère eût depuis longtemps détaché le vieux prêtre de tout ce que le monde offre de plaisirs, il fut forcé de s'approcher, et une force indomptable le porta à serrer la main de madame de Rosann, en s'écriant « Joséphine !... »

Pour toute réponse, la marquise lui montra du doigt le portrait qui était sur la cheminée, et l'austère prélat, y jetant un rapide coup d'œil, sentit battre tout son cœur, sentit tous ses amours-propres flattés, en reconnaissant le portrait qu'il donna jadis à Mlle de Vauxcelle, sa première, sa seule passion. Il ramena son regard sur la pâle Joséphine et il s'aperçut que ce qu'il venait lui dire exigeait les plus grands ménagements, car elle n'était pas assez forte pour pouvoir en supporter la nouvelle.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, comment puis-je aggraver ma faute, au moment où je touche au cercueil!... Grand Dieu! me pardonneras-tu?....

— Il n'y a plus de crime à me voir!... répondit la marquise.

— Vous ignorez donc que je vous aime toujours!....

— Ne le dois-je pas, d'après l'accueil que vous me fîtes lorsque, il y a dix ans, je fus à A....y?

— Joséphine, s'écria le prélat, excuse-moi! J'ai craint de perdre, par quelque imprudence, la considération dont je suis entouré : cette odeur de sainteté, cette réputation sans tache se seraient évanouies, et..., s'il faut l'avouer, je me craignais moi-même! Je sentais que je t'aimais toujours, et la sévérité dont je me suis armé n'était que trop nécessaire pour moi!... Quant à vous, madame, reprit le prélat, quant à vous, chez qui mon image n'est pas restée gravée longtemps...

— Ingrat!... s'écria la marquise, quand j'aurais dû oublier l'amant, le père de mon enfant ne me serait jamais devenu indifférent!... Adophe! je vous aime toujours!...

Le ton de cette dernière phrase était d'une énergie sans pareille, il indiquait l'espèce de sentiment que madame de Rosann gardait au prélat. — Ah! je vous aimerais bien plus, reprit-elle avec un soupir, si vous m'aviez laissé mon fils!...

— Comment, Joséphine, osez-vous me tenir un tel langage, lorsque vos traits annoncent que vous êtes en proie à une passion criminelle?...

— Monseigneur, est-ce à vous à me la reprocher?... dit-elle en lui lançant un regard foudroyant.

— Oui, madame, répondit le prélat, parce que lorsqu'on a un fils...

— J'ai un fils!... j'ai un fils!... s'écria-t-elle en délire, où est-il donc?... ah! monseigneur!... Adolphe!... Et elle se précipita aux genoux de l'évêque; « Par grâce, dites-moi tout!... rendez-moi mon fils!... » cria-t-elle avec cette brûlante énergie, avec cette voix déchirante d'une mère espérant voir son seul enfant pour la dernière fois de sa vie.

— Madame, s'écria le prêtre à voix basse et en se levant; madame, songez que l'on peut nous entendre!... qu'un seul mot me perd!... vous, votre enfant!... tout!... L'effroi de M. de Saint-André annonçait combien il tenait à l'éclat de sa réputation de sainteté.

— Il n'est donc pas mort?..... demanda madame de Rosann presque hors d'haleine, et dont les yeux dévoraient le cœur de glace du rigide évêque.

— Non!... répondit-il avec un sourire expressif.

— Puissances du ciel, mon âme se brise!... Et la marquise tomba presque évanouie sur son sopha. « Adolphe, à quelle torture tu me mets... au nom de Dieu!... si tu veux effacer tes fautes aux yeux de l'Éternel, ne me fais pas languir... dis-moi, tu l'as revu?...

— Oui...

— Tu l'as nommé ton fils!... tu...

— Non!... répondit énergiquement le prélat, tout doit ignorer notre faute, même lui!...

— Ah! je reconnais là, s'écria la marquise pleurant, je reconnais celui que la religion, poussée à l'excès, a rendu inaccessible aux sentiments les plus beaux qui soient dans le cœur de l'homme. Adolphe, dit Joséphine en saisissant le bras du prêtre, dis-moi où est mon fils, ce qu'il est, ou je publie sur toute la terre ma honte et la tienne.

— Le secret mourra donc là!... répondit froidement l'évêque en montrant son cœur, si tu ne me jures pas d'observer exactement tout ce que je vais te prescrire.

— Oh, je te devine!... Eh quoi! tu n'as pas foulé toutes les lois humaines, vertu, gloire, vie future pour saluer ton fils d'un baiser paternel!... ah Dieu!... je sacrifierais cette vie mortelle et... l'autre, pour le voir dix minutes!... Ayant dit, la marquise retomba sur son siége et resta immobile. L'évêque, saisissant ce moment d'abattement, s'avança pour lui parler :

— Laisse-moi! dit-elle, va, malgré tes pénitences, tu n'iras pas auprès d'un Dieu dont le plus beau titre est celui de Père!... Faire languir et mettre au supplice une mère!...

— Joséphine, tu dois savoir quel est ton fils! le ciel le veut, car, après tout ce que j'ai fait pour anéantir cette preuve énergique de notre faute!...

— Anéantir!... s'écria la marquise avec le cri sublime de l'effroi.

— S'il a pu échapper...

— Ah!... Et madame de Rosann put respirer.

— S'il a pu échapper, reprit l'évêque, c'est que Dieu veut que vous jouissiez de son aspect.

— Et je suis forcée d'entendre de pareils discours... dit Joséphine avec l'accent d'une profonde douleur.

— Joséphine, écoute-moi!... continua l'évêque, regarde mes cheveux blancs!... dans peu, la tombe va recevoir celui dont tu fus l'unique passion! laisse

cette tête blanchie se couvrir sans tache du fatal linceul; tu n'auras pas longtemps à tenir tes serments. Je vais te déchirer le voile qui te cache ton fils, mais jure-moi que, tant que je vivrai, tu ne l'instruiras pas du mystère de sa naissance! Imite-moi, Joséphine! contente-toi du délicieux tressaillement de ton sein à sa douce vue,... renferme en toi-même cette joie divine... Quand je serai mort, tu pourras lui dire: « Je suis ta mère... » Jusque-là, garde le secret dans ton sein! car, ma fille, l'intérêt de notre enfant l'exige, tu peux encore l'adopter un jour!... alors, garde-toi de prononcer un seul mot qui puisse nuire à sa fortune,... elle sera brillante,... à ce prix, tu vas connaître ton fils.

— Adolphe, monseigneur, je jure tout!... s'écria-t-elle avec vivacité.

— Tu m'as compris,... continua le prêtre en exprimant le contraire par son regard.

— Oui!... répondit-elle brièvement.

— Jurez sur l'Évangile!... dit le prélat.

— Je jurerais avant tout par mon enfant!... mais, dit-elle avec un sourire ironique, l'évêque d'A.... y doit savoir que madame de Rosann tient un serment.

— C'est vrai! repartit le prélat en se souvenant qu'aucune indiscrétion n'avait trahi le secret de sa faute, ainsi que Joséphine le jura jadis. Madame, reprit-il, votre fils...

— C'est?... dit-elle en pâlissant, tremblant, rougissant et respirant à peine...

— Au moins, Joséphine, recueillez vous, rassemblez vos forces, il faut vous attendre...

— Mon fils!... mon fils!... mon fils!... répéta-t-elle avec une énergie croissante.

— C'est..., dit l'évêque en la regardant.

— Achevez, car je meurs!...

— C'est Joseph!... le vicaire... s'écria M. de Saint-André.

A ce nom, madame de Rosann tomba évanouie, il semblait qu'un coup de feu l'eût atteinte au cœur. En voyant Joséphine étendue sur le parquet, l'évêque perdit la tête et sonna, mais lui-même sentit son cœur défaillir, et lorsque M. de Rosann accourut, il eut l'effrayant spectacle de ces deux êtres privés de la vie!... Il s'échappa, courut rapidement chercher des sels... Alors, la marquise revint à elle, et s'élança en criant avec la rage de la folie... — « Mon fils!... mon fils!... » L'évêque la retint dans ses bras débiles en lui disant:

— Madame!... vos serments!... Madame de Rosann regarda le prêtre effrayé et se tut; mais son regard reprochait énergiquement cette barbarie au prélat.

— Mon ami, dit-elle à M. de Rosann qui rentra dans ce moment, mon ami,... *j'existe maintenant!...* je suis guérie!... Elle n'était plus sur la terre, sa joie l'assimilait aux anges.

— Mon fils, reprit l'évêque en s'adressant au marquis, je vous ai promis d'apporter la paix en ces lieux; j'ai rempli ma promesse!... heureux si cet effort ne me coûte pas la vie, adieu. — M. de Saint-André se leva, mais un regard de Joséphine le fit rester, elle fut à lui, et l'attirant dans la pièce suivante: — Barbare, vous n'irez pas voir votre fils!...

— Avec vous, n'est-ce pas?... reprit-il avec un sourire et un regard où tout le feu de son premier âge et de son premier amour apparaissait.

— C'est le moyen de reconquérir tout ce que vous avez perdu.

— M. le marquis, dit le prélat, en rejoignant M. de Rosann, madame vient de faire un vœu, je vais la conduire pour qu'elle l'accomplisse, vous ne tarderez pas à nous revoir.

— Comment, ma belle, s'écria le marquis, toi qui pouvais à peine te traîner, même soutenue par deux femmes,... tu parles de sortir?

— Mon ami, j'existe, reprit-elle, je ne suis plus *moi* de tout-à-l'heure, je suis une autre femme, et tu y gagnes!... au revoir, mon vassal!...

Elle marcha avec une légèreté incroyable, en souriant à toute la nature: jamais ciel ne lui parut plus beau, jamais heure, jamais moment ne furent plus délicieux. Elle se plaça à côté de l'évêque qui ordonna à son cocher de les conduire au presbytère. . . .

. . . .

Le bon curé était à table avec son vicaire; le jeune homme, triste comme à son ordinaire, songeait à Mélanie.

— Comment avez-vous trouvé la marquise? demanda M. Gausse.

— Elle marche à sa tombe à grands pas, ainsi que... Mélanie, ajouta-t-il en lui-même. — Malheureuse femme! je la plains! mais, d'un autre côté, le néant est le lit de roses de l'infortune.

— J'aime mieux mon lit de plume! dit joyeusement le curé; que cela m'afflige! reprit-il avec un air attristé, madame de Rosann est si bonne, si aimable!... bah! Dieu est sage, mon jeune ami, le marquis se remariera, il aura des enfants qui hériteront de sa pairie; cependant, *vieux mari, jeune femme, mettent l'amour en terre;* et, quoiqu'*amour et seigneurie ne veulent pas compagnie*, s'il se remariait, il pourrait avoir des enfants... mais, *il n'y a si bon cheval qui ne bronche, un clou chasse l'autre.* — Marguerite!... —

Ah! bah!... Marguerite regardait par la fenêtre, elle accourt, s'écrie:

— Voici monseigneur!... Puis, elle s'échappe et ouvre la porte en arrangeant son bonnet. M. Gausse et M. Joseph s'étant élancés dans le salon, ce fut

de cette pièce qu'ils allèrent à la rencontre de l'évêque et de la marquise. — Je voudrais qu'un peintre représentât fidèlement le premier regard que madame de Rosann jeta sur son fils... Elle s'admira elle-même !... Son œil humide, ayant perdu le feu sombre de sa passion criminelle, savoura la plus grande volupté qu'il y ait pour une femme... Ah ! quelle énergie il lui fallut pour ne pas voler dans les bras de ce beau jeune homme, et le couvrir de ses baisers maternels ! Grand Dieu ! quel supplice !...

L'évêque prit la main du jeune homme, chose qui excita l'envie de la mère, et il lui témoigna tout son amour par un doux serrement de main. On s'assit, M. Gausse, malgré sa haine pour le latin, récita, pour compliment, le *nunc dimittis*, à M. de Saint-André, qui remercia le bon pasteur par un mouvement de tête. Le bon homme, dans sa joie, prit d'abord la visite pour lui; mais un instant de réflexion, et l'aspect de la marquise qui ne leva pas les yeux de dessus le vicaire, le firent revenir de son enthousiasme.

Madame de Rosann ne savait pas où elle était : pour elle, l'humble salon du curé devenait un palais embelli par les magnificences des prémices de ses sentiments de mère. Si je ne m'appesantis pas davantage sur un pareil instant, c'est qu'il n'y a pas de couleurs pour en peindre le charme, et qu'il passa aussi vite que la ligne que vos yeux viennent de parcourir. La marquise était revenue au château, elle se trouvait assise dans son fauteuil, et l'évêque voyageait depuis longtemps sur la route d'A....y, qu'elle s'imaginait avoir rêvé, et n'avoir vécu qu'une seule minute ; la minute où elle vit son fils. Le soir elle se coucha en pensant à M. Joseph, elle devait se réveiller avec cette même pensée. Heureuse, mille fois heureuse !...

On doit, pour peu qu'on ait d'imagination, se figurer tout ce qui se passa dans le village, que la visite de l'évêque au presbytère avait mis en rumeur. Marguerite eut une longue conférence avec son maître, à qui elle chercha à prouver que M. Joseph était fils de l'évêque ; mais M. Gausse répondit que *chacun était fils de ses œuvres.*

CHAPITRE XIX.

La marquise et son fils. — Rendez-vous donné. — Jalousie de M. de Rosann au comble. — Type des scènes conjugales.

Un tel événement influa visiblement sur l'état de la marquise, et si elle avait trouvé des forces pour le premier moment, lorsque le lendemain elle se réveilla, une grande faiblesse terrassait toutes ses facultés. En effet, à l'instant où l'évêque lui avait montré son fils dans celui qu'elle aimait d'amour par une impulsion secrète de la nature, une terrible révolution s'était faite dans son esprit. Cette situation, une des plus extraordinaires, la plus inouie peut-être qui puisse se rencontrer dans la vie d'une femme, lui eût causé la mort, si, au milieu du renversement total de ses sentiments, il ne s'était pas élevé la joie ineffable de la maternité.

Enfin, lorsqu'elle vint à pouvoir réfléchir, elle se trouva malheureuse.

— Eh quoi ! se disait-elle, il me faut voir mon fils, sans oser lui parler... Il va me fuir, car il prendra tous mes regards et toutes mes paroles pour des preuves d'amour, de cet amour que j'abhorre ! Ah ! comme je suis bien plus heureuse d'être sa mère ! oh ! comme je voudrais ne lui avoir jamais parlé, et pouvoir effacer le souvenir de la scène de la vallée... Quel fils !... talent, beauté, vertu !... Ah ! quand pourrai-je lui dire : « Joseph, tu es mon fils !... » mais hélas !... ce sera lui dire : « Mon fils, tu n'as point de nom, ton père te renie, quoiqu'il t'aime !... » Hélas oui, comme l'a fait observer Adolphe, sa fortune dépend de mon silence !... Si M. de Rosann pouvait l'aimer !... Quoi ! un jour, à la face du monde, et non plus en secret, je le nommerais mon fils ?... il aurait un nom !... Malheureuse mère, tais-toi !... — Quel supplice !

Elle en était là de ses réflexions, lorsque M. de Rosann entra, en regardant sa femme avec inquiétude.

— Hé bien ! ma belle, comment allez-vous ce matin ?

— Très-bien, très-bien, je suis guérie... Asseyez-vous là, plus près de mon lit... Bien !...

— Es-tu guérie de tout... âme et corps ?... demanda le marquis.

— Oui, dit Joséphine, en pressant la main de son mari; mais écoute, mon cher enfant, si tu veux me voir toujours rayonnante de bonheur et de santé, laisse-moi souvent avec M. Joseph, et n'en prends nul souci...

A ces mots, le marquis frémit et regarda sa femme avec une vive inquiétude. — Chère amie, dit-il, vous savez à quel point je vous aime ; pour vous, je ferais les plus grands sacrifices, mais songez à vous-même, aux dangers auxquels vous vous exposez !... Si vous êtes mieux, partons plutôt pour Paris !...

— Jamais !... s'écria la marquise, je veux rester à Aulnay toute ma vie !...

— Que dites-vous ?... repartit M. de Rosann stupéfait. — Quelle paix l'évêque a-t-il donc apportée ? se dit-il à lui-même.

— Monsieur, reprit Joséphine en attirant son mari par un geste plein de grâce, vous qui vous mêlez journellement des secrets des États de l'Europe, et qui devez en savoir long sur la manière de surprendre

les pensées des autres... écoutez donc!... Je voudrais bien savoir pourquoi un jeune homme de l'âge, de la tournure et de l'esprit de M. Joseph se confine à Aulnay!... Il a des chagrins... car par quel événement s'est-il fait prêtre?... Ces derniers mots furent dits avec l'accent du regret.

— Madame, répondit le marquis, on ne cherche à deviner que des secrets d'une grande utilité...

— Mon cher vassal (c'était le mot favori de la marquise), dit-elle en changeant subitement de pensée, avouez-moi, cher ami, quels sentiments vous avez pour ce jeune prêtre...

— Je le hais...

— Parce que je l'aime!...

— Peut-être...

— Je veux vous le faire aimer!... Et vous savez, beau chevalier, que ce que je me mets en tête...

— Je suis un homme perdu! dit le marquis en riant.

Ce fut ainsi que, chaque jour, la marquise harcela M. de Rosann, pour le faire changer de sentiments à l'égard de M. Joseph. Elle y mit une telle grâce, elle entoura son mari de tant de soins, de prévenances, d'amour, que ce dernier ne savait qu'en penser : toutes ses idées se confondaient et se perdaient dans ce labyrinthe inextricable, et il s'avouait en lui-même que la femme est un être indéfinissable. Mais, ce qui se passa entre le jeune prêtre et madame de Rosann vint le troubler encore plus qu'auparavant, et sa jalousie, croissant de jour en jour, ne connut bientôt plus de bornes.

En effet, une fois que la marquise apprit qu'il n'y avait plus de crime à voir M. Joseph, on sent qu'elle le vit souvent. D'abord, tant qu'elle fut trop faible pour se lever, elle faisait demander le jeune prêtre, et le retenait longtemps à son chevet; puis, lorsqu'elle entra en convalescence, elle se promena dans son parc appuyée sur le bras du vicaire, qu'elle choisissait pour soutien avec un visible plaisir, et ces préférences marquées déchiraient le cœur de M. de Rosann, qui, pendant les huit premiers jours, ne les laissa pas une minute seuls, et une rage effroyable agitait son âme lorsqu'il surprenait les regards humides que sa femme lançait au jeune prêtre.

Un matin (c'était la troisième fois que madame de Rosann se promenait dans son parc), elle se dirigeait, avec M. Joseph et son mari, vers les ruines de l'ancien château, lorsqu'une affaire obligea le marquis de se retirer et de les laisser seuls.

— Mon ami, dit madame de Rosann au jeune prêtre, vous devez vous souvenir de la cabane du bûcheron... Tâchez, je vous en prie, d'oublier cette affreuse scène; car maintenant mes sentiments pour vous ont pris un autre cours, et je ne vous aime plus que comme *une mère*... Vous n'avez jamais connu la vôtre, je n'ai jamais vu mon fils... il aurait votre âge... laissez-moi vous donner ce doux nom, et si vous avez quelque amitié pour moi, l'illusion sera presque une réalité.

— Ah! madame, reprit le vicaire, je puis vous assurer qu'il ne me sera pas difficile d'avoir pour vous des sentiments de cette nature, mais, si vous voulez que je parle à cœur ouvert, je les crains...

— Ah! ne balancez pas, s'écria la marquise avec vivacité, livrez-vous-y tout entier!...

— Je regardais même, continua Joseph, cette promenade comme la dernière. Vous êtes parfaitement bien rétablie, vous avez sur le visage les roses de la santé... vous n'êtes plus triste, et la mélancolie a fui... Je ne dois plus être à vos côtés... là où gémit le malheur, là j'habite... Regardez mon front, chaque jour il pâlit davantage.

— Joseph! vous ne direz donc pas vos chagrins à votre mère?

— Oh! non... s'écria le jeune prêtre.

— Mon ami, dit la marquise, vous ne sauriez croire combien j'aurais de plaisir à vous consoler. Ah! croyez-moi, les femmes véritablement amies connaissent l'art de guérir les plaies de l'âme... et si vous pouviez deviner à quel point je vous aime... sans que ma vertu en reçoive aucune atteinte, ah! Joseph, si vous en aviez l'idée, vous ne me refuseriez pas... Concevez-vous, dit-elle avec un son de voix touchant, concevez-vous un amour chaste, un sentiment qui s'effarouche de la seule apparence d'une caresse amoureuse : enfin, une tendresse sainte, dont les témoignages sont purs comme une goutte de rosée qui pare le calice d'une fleur matinale; prenez une idée exacte de cette grande beauté de sentiment, et vous comprendrez ce que je sens pour vous... Puisse, mon jeune ami, mon fils, puisse cette phrase, cet aveu remplacer dans votre mémoire les fougueuses paroles que je vous ai prononcées au milieu de la vallée, et les remplacer tellement qu'il n'en reste plus de traces...

— Ah! s'écria Joseph, vous avez dépeint tout ce que je sens pour vous! car vous avez vaincu ma misanthropie, et près de vous seule j'oublie mon serment et mes malheurs, et tout..... enfin.

— Viens donc me les confier, dit cette mère dont les yeux parcouraient avec complaisance le visage basané du vicaire; j'imagine, ajouta-t-elle, que vos maux ne sont pas sans remède, et que votre douleur repose sur des causes qui manquent de réalité.

— Hélas! s'écria le jeune prêtre en lui-même et en détournant ses yeux pleins de larmes, qui donc peut faire que je ne sois pas le frère de Mélanie?...

— A quoi songez-vous? vous ne répondez-pas!

Allons, Joseph, vous êtes *mon fils... d'adoption,* ayez confiance en votre mère.

— Ah! si cela était! s'écria Joseph en versant un torrent de larmes. Il s'assit sur le gazon, et cachant son visage entre ses mains : — O Mélanie! Mélanie, quelle joie! dit-il à travers ses sanglots.

— Qu'est-ce? demanda la marquise qui pleurait en voyant pleurer son fils.

— Eh bien! reprit le vicaire, puisque vous avez une amitié sincère...

— Ah! je vous l'ai prouvé, ici même, en vous confiant mes secrets... Joseph, dit-elle en le regardant avec une émotion profonde, si vous aviez pour mère (songez que c'est une supposition!) si vous aviez pour mère une femme qui, de même que moi, vous eût conçu d'une manière illégitime, que feriez-vous en la retrouvant?

— Ce que je ferais! s'écria le vicaire enflammé par le mépris qu'il avait toujours conçu pour les cérémonies et les barrières sociales; ce que je ferais! je me jetterais dans ses bras, et je voudrais, à la face du monde, la proclamer ma mère et vertueuse! j'irais au bout de la terre vivre avec elle, et l'entourer de tant d'amour, que la honte et l'opprobre injuste des hommes ne pourraient l'approcher.

— Joseph, Joseph! qui donc t'instruisit?

— La nature! s'écria-t-il avec une force incroyable, en montrant le ciel par un geste délirant. Ah! dit-il, que ne suis-je resté dans mon désert, avec les nègres-marrons?... je ne mourrais pas jeune, triste et consumé par une passion éternelle!

Madame de Rosann s'était jetée au cou du prêtre, et l'embrassait avec un délice que rien ne peut rendre.

— Je n'en puis plus! répondit-elle, je suis suffoquée!... Joseph, à demain, viens au château, par le parc! tu monteras par l'escalier dérobé, je serai dans mon boudoir, et je m'arrangerai pour que nous soyons seuls.

— C'est cela!... s'écria M. de Rosann quand le vicaire et sa femme furent partis. Il s'était approché à pas de loup, et favorisé par un massif, il venait d'entendre ces derniers mots.

— Ah! reprit-il, je vois ce que l'évêque d'A....y est venu faire chez moi!... O race infernale des gens d'église!... Ils prennent le monde pour leur sérail, et se secourent les uns les autres. Oui... M. de Saint-André sera venu par quelques arguments bien jésuitiques, bien spécieux, lever les doutes de madame de Rosann et lui donner même l'absolution... mais, quel intérêt avait-il?... O rage!... Ah! je veux éclaircir ce mystère!... ou plutôt, je ne sais ce que je veux!...

M. de Rosann fut au supplice toute la journée, il regardait sa femme avec une attention, un soin d'inquisiteur, et ses yeux semblaient aller chercher ses plus secrètes pensées au fond de son âme. Un horrible tourment torturait son cœur lorsque Joséphine tournait sur lui des yeux remplis de douceur et d'innocence, et qu'il voyait son visage resplendir de contentement et de bonheur, lorsqu'il sentait ses caresses l'accabler d'une manière tellement affectueuse, qu'il en était surpris... Alors, l'idée qu'elle aimait le vicaire empoisonnait tout, et il se serait volontairement déchiré le sein, quand il songeait que tout était feint, et qu'elle s'imaginait le tromper... Il jura d'enlever sa femme de vive force et de l'emmener à Rosann ou à Paris. Enfin, sa fureur arrivant au comble, il médita de se venger et du prêtre et de Joséphine.

Le lendemain matin, il mit Jonio en embuscade, pour qu'il le prévînt lorsque le prêtre paraîtrait. Mais madame de Rosann ne lui laissa pas le loisir de pouvoir venir troubler son entretien. Elle entra chez son mari, chose qui ne lui était pas ordinaire; et, s'asseyant sur ses genoux, elle lui dit avec des gestes gracieux, et un ton charmant de plaisanterie et de gaieté:

— Mon amour, les vassaux doivent obéir fidèlement aux moindres ordres de leurs seigneurs, vous savez cela...

— Nous y voilà!... s'écria M. de Rosann, je vois...

— Ah!... il est expressément défendu de murmurer... interrompit Joséphine en embrassant son mari. Écoutez donc! mais lorsque c'est le plaisir d'une souveraine qui fait marcher le vassal, il doit alors se briser en mille morceaux plutôt que de ne pas la satisfaire.

— Et tout cela est, reprit le marquis, pour me dire....

— D'attendre patiemment ma volonté...

— Ah! c'est un peu trop fort! s'écria M. de Rosann.

— Comment trop!... pas assez! il n'y a jamais rien de trop fort. Eh vraiment! on se donnera la peine de vous aimer de tout ce que l'on a de force dans l'âme, on vous prodiguera toutes les plus jolies caresses, on cherchera à vous plaire, et nous n'aurions aucun droit sur vous!... Naissez donc jolie femme!...

— Joséphine, souvenez-vous bien de ce que vous venez de dire là, et tâchez de pratiquer ces préceptes... aujourd'hui, seulement.

— Qu'est-ce que cela?... votre ton annonce de la rébellion, je crois? allons, j'exige que vous montiez en calèche, et que vous vous dirigiez vers A....y, vous m'en rapporterez tous les romans nouveaux qui auront paru depuis mon arrivée à Aulnay.

— Quelle est cette nouvelle fantaisie?...

— Ah! ah! s'écria madame de Rosann en riant, avez-vous jamais vu qu'une femme rendît compte de

ses caprices ?... Mais, tout change..... Comment feriez-vous donc, si nous n'en avions pas ?... Ah! désormais, lorsque je m'en irai, j'aurai soin, pour vous gouverner, de laisser mon dé ou l'un de mes chapeaux, pour imiter Charles XII qui voulait envoyer une de ses bottes au sénat de Stockholm.

— J'y cours, madame, j'y cours ! L'expression sardonique que M. de Rosann mit à ce mot fit tressaillir Joséphine. Néanmoins, le marquis fit mettre les chevaux et partit au grand galop. Bientôt madame de Rosann perdit de vue la calèche, et elle se rendit à son boudoir. « Enfin, se dit-elle, je vais connaître les malheurs de mon fils !... »

— Madame, s'écria Marie, tout essoufflée, voici le vicaire !

— Bon, ma chère nourrice, mets-toi en sentinelle, et que rien ne nous interrompe.

La nourrice courut dans le vestibule en laissant toutes les portes ouvertes. Comme Marie arrivait à l'antichambre des appartements de la marquise, elle se trouva face à face avec M. de Rosann qui avait laissé partir la calèche toute seule, et que Jonio venait d'avertir que le prêtre montait chez madame par l'escalier dérobé. Jonio avait même eu l'adresse perfide de mettre le verrou en dehors, à la porte de l'escalier, de manière que M. Joseph ne pouvait plus sortir que par les appartements.

— Monsieur, s'écria courageusement la nourrice, madame désire être seule...

— Taisez-vous, vieille folle !... Et le marquis s'élance. Mais la nourrice, oubliant son âge, courut plus rapidement et arriva au boudoir en criant :

— Madame, voilà monsieur...

Sur-le-champ, la marquise ferma la porte au verrou, en priant le prêtre de ne pas dire un mot. En ce moment, une idée terrible vint l'épouvanter, c'est que, sous peine de faire le malheur de M. de Rosann, il fallait lui expliquer l'intérêt qu'elle portait au jeune homme.

— Madame, s'écria le marquis en secouant la porte du boudoir, ouvrez-moi sur-le-champ, je le veux !...

— Il ne me plaît pas de le faire, répondit-elle.

— Jonio, dit le marquis, allez chercher des maçons, et faites murer l'autre porte ! — Madame, reprit-il, vous n'êtes pas seule?...

— Non.

— Ouvrez-moi donc sur-le-champ, ou je brise la porte !...

— Libre à vous, monsieur le marquis, mais, si vous brisez la porte, vous m'ouvrirez celle d'un couvent, et de votre vie vous ne me reverrez.

— Que faut-il donc que je fasse !... s'écria-t-il en frappant du pied et déchargeant un coup de canne sur une pendule qui se trouva sur la cheminée contre laquelle il était; car je n'ignore pas, dit-il d'une voix éteinte, que vous êtes avec le vicaire; mais il le paiera de sa vie.

— Tuez-moi donc !... dit froidement le vicaire, en ouvrant la porte du boudoir.

Ce sang-froid et l'attitude noble et imposante de M. Joseph glacèrent le marquis.

— Joseph !... s'écria madame de Rosann, retirez-vous !... Et vous, monsieur le marquis, sous peine de me voir mourir, gardez-vous de toucher à un seul cheveu de sa belle tête !... L'ecclésiastique s'en alla lentement, et en déployant une majesté noble et le calme de l'innocence.

Le marquis, stupéfait, le regarda sortir; et, après avoir laissé échapper un mouvement convulsif, se retourna brusquement vers le boudoir où il entra. Madame de Rosann lui dit froidement : « — Fermez la porte, car ce que vous allez proférer mérite sans doute l'honneur d'un verrou !.. Puis elle ajouta quand il fut revenu :

— Que me voulez-vous?...

— Madame, s'écria le marquis, pâle et tremblant de fureur, madame..... osez-vous bien me le demander?... Enfin mes yeux sont dessillés, et je ne conçois plus pour vous que les seuls sentiments que vous méritiez !... l'horreur !... Hé quoi ! une *créature* que j'ai tirée de la misère, que ma main a fait monter au rang des plus grandes familles, qui me doit tout !... s'abaisse, se dégrade... un vicaire de campagne !.. encore, madame, si c'était un homme distingué, si une passion fondée sur ce qu'on reconnaît comme devoir entraîner, vous excusait; mais non... vous descendez plus bas...

— Monsieur le marquis, s'écria Joséphine avec un accent sublme, vous vous déshonorez vous-même !...

— Ah ! je me déshonore, reprit-il, ah ! dans cette affaire, c'est *moi* qui imprime à mon front le sceau du déshonneur !... Il se promena vivement dans le boudoir.

Joséphine, muette, pâle, interdite, n'osait ouvrir la bouche; elle sentait que toutes les apparences étaient contre elle; et que, pour se justifier de cette imprudence, il fallait, au bout de sa carrière, avouer la faute de sa jeunesse, devant un homme qui, s'apercevant qu'il avait été trompé dès le premier jour de son mariage, ne la croirait peut-être plus!... Elle se laissait donc accabler, parce que sa fierté, son amour maternel, une foule de considérations le lui commandaient impérieusement.

—Hé bien ! madame, continua le marquis en croisant ses bras, s'arrêtant devant elle, et lui jetant un regard d'horreur; hé bien ! à tout cela qu'avez-vous à répondre?... Rien, rien, *malheureuse !*... Ah ! dès aujourd'hui je deviens un maître, et vous connaîtrez

jusqu'où peut aller ma colère!... Répondrez-vous?.. s'écria-t-il, mu par ce sentiment de rage qui désire des réponses pour pouvoir nourrir les feux du torrent d'injures qu'il suggère. Le marquis ne put rien ajouter, la fureur l'étouffait. La marquise se leva, se mit devant sa psyché; et, rétablissant le désordre de sa chevelure, elle dit tranquillement et sans regarder son mari :

— Que voulez-vous que je réponde à un homme qui s'abaisse jusqu'à épier sa femme? Vous partez pour A.... y, du moins vous le dites, et monsieur se cache!... Un grand personnage!... un pair de France se cacher!... Est-ce la diplomatie qui vous apprit d'aussi nobles ruses?... ajouta-t-elle avec un léger sourire, qui couvrait tout son embarras.

— O comble d'infamie!... Comment, madame, dit le marquis, en saisissant avec force le bras de sa femme, comment vous...

— Monsieur, interrompit-elle, mettez moins d'ardeur dans vos caresses, voyez!... Et elle lui montra son bras, sur la peau douce duquel les doigts de M. de Rosann restaient imprimés. Il eut un mouvement de regret, mais il continua :

— Comment, vous osez me reprocher ma ruse! et la vôtre!... fille de l'enfer!..

— La mienne, reprit-elle, jamais je ne me cache... Vous m'auriez ce matin demandé ce que je comptais faire, je vous l'aurais dit. Et le visage de Joséphine semblait calme.

— Vous auriez avoué que vous attendiez ce vicaire du diable!...

— Oui, oui!.. répéta-t-elle vivement, comme si elle était en délire.

— Voyons votre franchise... lui avez-vous écrit?... demanda le marquis en la foudroyant de ses regards perçants.

— Oui.

— C'est vous qui lui avez dit de venir?..

— Oui... cent fois oui, monsieur!... et je ne puis me passer de ce jeune homme. Enfin, dit-elle avec dépit, je l'aurai, sans cesse, toujours, incessamment, à toute heure, à chaque minute, à mes côtés!... Reprenez vos dons, vos douaires, vos présents, votre luxe!... je m'en irai avec lui, loin, bien loin, seule, et je serai plus heureuse que je ne l'ai jamais été... Là, vous le voulez, je vous le dis, et je n'en aurai jamais de remords, mon cœur sera pur... Eh quoi! grand Dieu! les hommes prétendent-ils qu'un morceau de parchemin, une corbeille, des gants et des donations, des dots, des maires, un mot et du latin que nous ne comprenons pas, doivent exclure tous nos sentiments!... et que nous devenions pour eux un champ, une métairie, que notre contrat de mariage soit un acte de vente, que l'usufruit et la nue propriété de cette terre conjugale leur appartiennent... en tout cas, que de jachères!... Ah! que de pleurs on doit répandre en mettant une fille au monde!... Oui, malheureuses que nous sommes, l'amour d'un mari est quelquefois aussi cruel que son dédain. Hélas! notre bonheur dépend donc d'un regard, d'un geste! Ma foi, je ne veux plus de la vie, elle est trop pesante avec ces conditions!... Et quelles sont nos jouissances?... En voilà une dans ce moment!.... mais en vérité c'est effrayant......

Le marquis, poussé à bout par ce déluge de paroles, s'écria : — Madame... madame! vous me faites mal!... j'étouffe!... Et il s'avança sur Joséphine avec une sombre fureur, il lui présenta les mains de telle manière qu'elle crut, en voyant ses yeux étinceler, qu'il venait la tuer. Une peur glaciale s'empara d'elle.

— Monsieur!... cria-t-elle, au secours!.... au secours! Ah!...

— Qu'avez-vous, madame? je viens vous dire adieu... En disant cela il était pâle et tremblant.

— Non, monsieur le marquis, c'est à moi à m'en aller. Mlle de Vauxcelle trouvera un asile chez son cousin le duc d'Ivrajo, *cette malheureuse créature* a des amis qui ne la soupçonneront pas et qui sont encore assez puissants, je pense!...

Elle se leva avec une incroyable dignité, et, faisant quelques pas, elle se retourna, regarda M. de Rosann avec cet air de douleur et de contentement que Rubens a répandu sur la figure de Marie de Médicis, et elle lui dit :

— Vous m'aimez, M. de Rosann, je le vois... Je ne vous dirai pas si je vous aime, si, malgré toutes les apparences, il n'est rien de tout ce que vous croyez.... Non... je me tais!.... adieu!.... je vous attends.

— Joséphine!... Et le marquis se jeta violemment à ses pieds. Je t'en conjure, un mot, un seul!... mon cœur en a besoin, une seule parole!... j'ai besoin de te croire vertueuse!...

— Ceci, dit-elle en riant et en caressant doucement le front de son époux, ceci devient un peu moins marital!... Voilà des formes au moins!... Fi donc, monsieur! relevez-vous! je ne suis digne que d'horreur... une *malheureuse, tirée de la misère!* Cependant, monsieur, je me nommais alors Mlle de Vauxcelle!... vous l'avez un peu oublié!... Son accent et son regard étaient alors remplis d'une gracieuse tendresse.

— Ah! je l'ai oublié, dit le marquis avec un reste de dépit, mais, vous aussi!... reprit-il, tenez!... Et il présenta à sa femme la lettre interceptée. Elle la prit et se mit à rougir.

— Ah!... vous rougissez encore!... dit-il avec un sourire sardonique.

— Je rougirai toujours pour vous, répondit-elle, et... pour moi! Car je verse des larmes de sang sur mon erreur d'un moment quant à ce jeune prêtre!... Lorsque j'écrivis cette lettre, M. le marquis, j'aimais le vicaire d'amour et.., bien violemment!

— Et maintenant?...

— Je l'aime encore, dit-elle, en regardant M. de Rosann avec la plus grande tendresse... En vérité, mon cher vassal, il faut convenir que nous sommes entourés de gens bien méchants!... Qui vous a remis cette lettre?...

— Joséphine!... j'ai promis.... je dois...

— Allons, je veux le savoir, dit-elle d'un ton de maîtresse; m'aimez-vous?... dites-le.

— Jonio,... qui... l'intercepta, me...

La marquise se tourna vers le ruban de la sonnette, le tira légèrement et sans aucune marque de colère. Marie arriva.

—Marie, dit Joséphine, que dans une demi-heure Jonio sorte du château! il n'est plus au service de M. le marquis, et s'il se présentait devant nous, apprenez-lui qu'il irait en prison pour plus d'un jour.

Mon cher vassal, sans que vous le demandiez, je vous accorde le pardon de vos outrages : c'est désormais à moi à devenir suppliante.

Aussitôt Joséphine se mit à genoux avec cet air d'obéissance qui rend une femme si touchante; elle regarda douloureusement M. de Rosann stupéfait, qui s'assit; quelques larmes roulèrent dans les yeux de la marquise, elle soupira, puis elle dit d'une voix plaintive :

— Il faut en finir, M. de Rosann, je vous dois la vérité; je ne vous demanderai pas le secret : vous le garderez, j'en suis sûre...

—Relevez-vous, Joséphine, c'est à votre vassal... dit le marquis surpris.

— Ah! dit-elle, il n'y a plus de vassal! cette attitude est la seule que je doive prendre et je vais perdre tout mon lustre....

— Mais que voulez-vous dire?

— Monsieur, reprit-elle, vous rappelez-vous la mélancolie dont j'étais accablée lorsque vous me fîtes la cour? (Le marquis pencha légèrement sa tête.) Alors, ne vous ai-je pas longtemps refusé?...

— Oui...

— Cette souffrance que je vous ai tue n'a-t-elle pas duré longtemps?... vous a-t-elle inquiété?...

— Beaucoup.

— Je vous en remercie, répondit-elle avec un sourire.

— Joséphine!...

— Monsieur, dit-elle avec une répugnance invincible et en versant un torrent de larmes, j'avais commis *une faute* dont je ne vous ai jamais instruit.

Le marquis, à l'aspect de la douleur de Joséphine, sentit des pleurs inonder ses yeux : il la regarda fixement.

— Monsieur... cette douleur était causée par la mort prétendue de mon fils...

— Un fils!... un fils!... s'écria le marquis avec une joie inimaginable. Il parcourut la chambre comme un fou : Vous aviez un fils,.... avant mon mariage!

— Grand Dieu! cria la marquise en tombant; bonté céleste! il ne m'accable pas!

— Moi t'accabler!... dit M. de Rosann en prenant Joséphine dans ses bras et la serrant contre son cœur. Ma Joséphine!... Et il la couvrit de baisers.

— Ce fils... est M. Joseph!... (Le marquis s'assit, et, stupéfait, attira sur ses genoux sa femme qui épiait, avec le soin d'une mère, les moindres mouvements de la figure de son mari.) On a tout fait pour le perdre,, on l'a envoyé dans les Indes!... le sort, le hasard, l'ont ramené aux lieux où il fut nourri et sous l'œil de sa mère.... Trompée par la nature, je l'aimai.... oh! bien d'amour!.... Maintenant..... *c'est mon fils!...* Rien ne peut rendre l'accent de ces derniers mots.

— Et son père... est M. de Saint-André, l'évêque.... ajouta le marquis.

— Silence, monsieur, silence!... Garde que ta bouche s'ouvre sur un pareil mystère.... cher vassal! de la discrétion.... Et elle embrassa son mari.

—Je le jure, Joséphine! Pendant longtemps le silence régna : enfin, le marquis, regardant sa femme avec ivresse, lui dit : « Tu m'aimes donc toujours?... »

— Oh oui! répondit-elle.

— Ma belle, dit le marquis doucement, nous n'avons pas d'enfants....

Une joie céleste inonda le cœur de cette mère en délire. — Eh bien? demanda-t-elle avec un air avide.

— Eh bien! continua le marquis, nous adopterons Joseph, il aura mon nom, j'obtiendrai du roi qu'il me succède dans ma pairie, et il sera riche, car l'évêque l'a institué son légataire universel. Ce jeune homme est bien, reprit le marquis d'un ton de voix flatteur, il a de la fierté, il est instruit, grand, beau, il deviendra quelque chose.

— Frédéric.... tu me fais mourir de plaisir!... Et la marquise évanouie laissa aller sa tête sur le sein de M. de Rosann.

— Je sens que j'aimerai ton fils!.... Cette parole douce et les caresses du marquis rendirent Joséphine à la vie.

— Et moi, dit-elle, je bénirai cet événement; mon existence maintenant sera complète. Le pauvre enfant venait me raconter ses malheurs! Mon cher vassal, dit-elle avec gravité, songez que le vi-

caire ignore qu'il est mon fils, que j'ai juré de ne pas l'en instruire; promettez-moi de garder le secret jusqu'à ce que monseigneur soit mort, et même jusqu'à ce que nous l'ayons adopté.

— Nous ne jouirons donc qu'en secret?....

—Il le faut, dit-elle en soupirant; il le faut pour son propre intérêt et son avenir!

—Ah! que je suis heureux! s'écria M. de Rosann. Les deux époux contents et attendris vinrent dîner en se prodiguant les marques d'un tendre amour.

La conclusion de cette scène qui avait mis tout le monde en émoi, surprit les habitants du château.

CHAPITRE XX.

Grandeur d'âme de Joseph. — Il quitte Aulnay-le-Vicomte. — Comment l'abbé Frelu fut cause qu'il acheta une chaise. — Il retrouve un homme de connaissance. — Il apprend que Mélanie n'est pas sa sœur.

Pendant que cette scène avait lieu dans le boudoir de la marquise, il s'en passait une autre au Presbytère. Le jeune prêtre, en retournant à pas lents chez le curé, fit de sérieuses réflexions.

« Eh quoi! s'était-il dit, l'amour de madame de Rosann n'est pas éteint, chaque jour il se réveille; s'il est aussi violent que celui de Mélanie, ma présence va l'entretenir, et je vais causer ainsi le malheur de deux personnes.... il semble que j'apporte partout l'infortune qui m'entoure, qui me poursuit!... Allons, je dois quitter ces lieux... ces beaux lieux que j'aime tant, où je comptais mourir... »

Lorsqu'il fut à la grille, il jeta un coup d'œil sur le parc, sur les ruines de l'ancien château, il poussa un soupir et dit: Je ne les reverrai plus.... adieu!... il me faudra donc toujours, par une espèce de fatalité, abandonner tout ce que j'aimerai. Puis, pensant à sa chère Mélanie, il s'achemina lentement vers la demeure du bon curé.

Marguerite, en lui ouvrant la porte, fut frappée du changement de figure du jeune prêtre. — Qu'avez-vous, monsieur? s'écria-t-elle.

— Rien, rien, ma bonne Marguerite.

M. Joseph de Saint-André se dirigea vers le salon, il y entra doucement et s'assit auprès de M. Gausse qui *lisait* son bréviaire, c'est-à-dire, qui en faisait crier toutes les pages en les passant en revue d'un seul coup sous ses doigts.

— Eh bien! mon ami, qu'est-ce qui vous pique? vous êtes encore plus triste qu'à l'ordinaire: tuez-moi donc votre chagrin avant qu'il ne vous tue!...

— Hélas! mon vieil ami, vous m'avez témoigné de l'affection, j'ai besoin d'un avis.

— Vous *dites d'or, un bon conseil vaut...*

— J'entends du bruit, dit le vicaire interrompant un des proverbes favoris du curé.

— Mon cher vicaire, reprit M. Gausse à voix basse en se penchant vers l'oreille du jeune homme; c'est Marguerite qui a toujours pensé que, si le Seigneur permit à l'extrême chaleur de disjoindre le bois; c'était pour plaire aux servantes.... Il serait plus facile de tirer une lettre-de-change de la Gascogne et du Limousin, que de l'empêcher de connaître ce qui se dit... Aussi, lorsque je discute quelque chose d'important, j'ai coutume de l'appeler et de lui recommander le secret; en la piquant d'honneur on arrête sa langue.

— Eh bien, parlons à voix basse! dit le vicaire.

— La pauvre fille va se damner! répliqua le curé avec un accent de bonté, et pendant quinze jours elle m'assassinera pour connaître ce dont il aura été question.

— Qu'elle entre! s'écria M. Joseph.

Marguerite était entrée.

— Monsieur, reprit le vicaire, il est certain que madame la marquise de Rosann m'aime...

A ce mot, Marguerite s'approcha du vicaire, et le curé le regarda d'un air étonné.

— Vous ne faites que de vous en apercevoir? s'écria M. Gausse.

— Il y a quelque temps que je le sais, reprit gravement M. Joseph, mais j'ai cru que cette passion se guérirait; je crois que chaque jour elle augmente, et que madame de Rosann la présente sous divers aspects pour se tromper elle-même peut-être, mais aujourd'hui, M. le marquis ne peut pas ignorer que je suis cause de son malheur.... Je dois le faire cesser!

— Certes, s'écria le curé, c'est ne pas être homme que de causer volontairement l'infortune de notre semblable, il y a là-haut quelqu'un qui récompensera tout cela.

— Alors, M. Gausse, je vais vous quitter.

— Me quitter! s'écria M. Gausse. Oh! mon enfant, *l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va;* que vous ai-je fait pour m'abandonner? Puis-je vous suivre, moi? *où la chèvre est liée il faut qu'elle broute!* restez, mon ami, restez.

— Oh non! je dois m'en aller, et sur-le-champ encore. Ce n'est pas crainte au moins! s'écria-t-il d'un visage enflammé. Si vous voyez M. de Rosann, dites-lui que *le marquis,* caché sous l'humble soutane du vicaire, ne redoute personne et qu'il sait se sacrifier à son bonheur!... En disant ces paroles, le jeune vicaire s'était levé, et courait à son appartement: il y prit le portrait de Mélanie, son manuscrit, ses papiers, et redescendit.

— Mon cher enfant, s'écria le curé les yeux pleins

de larmes, que deviendrai-je, que deviendront les malheureux?

— Je leur laisse un père.

— Mon cher ami, vous abandonnez un pauvre vieillard qui se réjouissait de savoir que vous lui fermeriez les yeux. Je vous aimais, Joseph!... Ainsi donc, ce vallon, cette campagne, cette habitation modeste.... cette douceur d'existence!

— Il faut dire adieu à tout! Monsieur, reprit-il après un moment d'attendrissement, je vous laisse mes livres, c'est une faible marque de ma reconnaissance.

— Ah! s'écria le curé, je ne monterai jamais chez vous, je n'aime pas les tombeaux.

— Homme aimable, simple, dit le vicaire ému, et toi aussi, tu es d'Amérique!...

— Pauvre enfant! sois heureux!... Et pour que je puisse te servir à quelque chose, *grave dans ton souvenir que l'on n'est jamais criminel en obéissant à la voix de la nature.*

Le vicaire regarda le curé avec étonnement. M. Gausse leva péniblement sa jambe de dessus le tabouret où elle était posée, et se servant du bras de M. Joseph, il réussit à se mettre debout. — Allons, mon enfant, je veux te conduire aussi loin que je pourrai..... Va, ton dévouement, la bonté de ton cœur, m'ont touché l'âme. *Quoi que tu fasses, tu iras aux cieux!*

— Monsieur, dit le jeune homme, d'un ton imposant, et vous, Marguerite, promettez-moi de ne jamais ouvrir la bouche sur moi; de ne dire à personne que je suis parti.... avant deux jours... car, alors je serai *loin*, ajouta-t-il avec un sourire sombre et sardonique. Si l'on vient me demander, trouvez quelque prétexte, que je sois en course, indisposé, que sais-je?....

— Nous vous le promettons, dirent le curé et sa servante.

— Adieu, Marguerite, dit le vicaire d'un air affable qui fit tressaillir la servante.

— Adieu, monsieur.... Ah! si vous m'écoutiez, ajouta-t-elle d'un air fin, et en agitant son tablier de percale blanche, vous ne vous en iriez pas!.... il y a quelque chose dessous le sentiment de madame de Rosann, et.....

— Marguerite, dit le vicaire, adieu! Un pressentiment secret m'entraîne, je dois fuir cette vallée.

Marguerite, l'œil en pleurs, suivit longtemps le jeune prêtre en admirant sa belle taille, ses manières nobles, qui contrastaient avec la démarche pesante et l'air de bonhomie de M. Gausse. Les deux prêtres se dirigèrent vers la route d'A....y; et lorsque le curé eut dépassé le village d'une centaine de pas, il embrassa le jeune fugitif avec cordialité, en lui disant:

— Adieu! sois heureux, c'est une loi de la nature! Puis, s'asseyant sur une pierre, il regarda M. Joseph s'éloigner à grands pas. Il fallait que M. Gausse fût bien profondément ému pour ne pas avoir dit un seul proverbe.

Lorsqu'il revint au presbytère, quelques larmes coulèrent sur ses joues; et en voyant Marguerite, il dit avec un accent de douleur: « Nous sommes seuls! » puis, se rattachant à l'esprit des vieillards qui voient d'un coup d'œil tout ce qui les atteint dans les moindres détails, il s'écria: « Qui me fera mes prônes? »

— Monsieur, répéta la servante, la langue me démangeait de lui dire que je le croyais fils de madame de Rosann et de l'évêque, et qu'alors, il n'est pas le frère de mademoiselle Mélanie.

— Ah! le malheureux! s'écria le curé, qui tomba dans une rêverie profonde.

Cependant notre héros s'avançait rapidement et il arriva bientôt à Vannay.

En traversant le village il marcha moins lentement.

— Que le diable emporte le prêtre! s'écria un homme qui, les bras croisés, regardait, du seuil de sa porte, les deux côtés de la route alternativement, regard qui dénotait un aubergiste.

Le jeune prêtre leva la tête en croyant que cette exclamation s'adressait à lui.

— Et que vous ai-je fait? demanda-t-il à l'hôte.

— Rien, lui répondit brusquement ce dernier. Cette réponse convainquit le vicaire que l'exclamation ne le concernait pas. Alors, il s'aperçut que la maison devant laquelle il se trouvait était une auberge, il y entra en disant: — « Allez, mon ami, je vais vous prouver qu'il ne faut pas envoyer tous les prêtres au diable. » L'aubergiste se dérida en voyant qu'au moins il aurait un voyageur.

— En vînt-il dix! s'écria-t-il tourmenté par son idée, tout cela n'empêchera pas que l'abbé Frelu ne confesse ma femme tous les quinze jours! mais aussi la première fois, je lui donnerai une terrible absolution.

L'intention de Joseph était d'acheter à Vannay une voiture quelconque pour aller en poste, et il regardait dans la cour s'il n'y aurait pas quelque chose qui ressemblât à cela. Il y avait effectivement une chaise de poste (si tant est que cette ruine en méritât le nom), gisant sous un hangar. Comme il n'entrait guère dans l'esprit de l'aubergiste qu'un jeune prêtre eût besoin de voiture, il lui dit:

— Il faudra que je la brûle quelque jour, elle n'est plus bonne qu'à cela, et elle me rappelle trop souvent la plus grosse des pertes que j'aie faites; en tout cas, j'en pendrai le brancard dans la salle pour qu'à chaque instant, je me souvienne des cent

écus que j'ai perdus, et de prendre garde à la solvabilité des voyageurs : cela et ma femme, ce sont deux fiers points de côtés.

— Elle ne vous a coûté que cent écus? dit Joseph.

— Oui, répondit l'aubergiste, mais c'est là comme une châsse, et les cent écus dorment.

— Vendez-la-moi? répliqua Joseph en se dirigeant vers le hangar.

L'aubergiste poussa un grand soupir, et il aurait voulu reprendre ses paroles. — « Je ne ferai donc que des gaucheries! » marmota-t-il. Joseph examina la chaise.

— Allez, monsieur, voilà des roues qui iraient encore jusqu'en Russie, et qui grimperaient sur le pont Euxin, quoique l'empereur l'ait fait en fer; le maréchal d'ici m'en offre deux cents francs. Mais c'est dommage de détruire.... la caisse est bonne, et on ne fabrique plus de voiture comme cela... c'est du vieux temps où l'on travaillait en conscience; quel drap, quand il sera brossé! le cuir est vieux, j'en conviens, mais on peut l'huiler... et le noircir : donnez-moi huit cents francs et je vous la vends.

— Mais, mon cher, elle ne vous coûte que cent écus.

— Oui, monsieur, vous avez raison, mais il y a dix ans que mes cent écus dorment.

— Je la prends, dit Joseph, arrangez-la.

— Que ma femme fasse ce qu'elle voudra aujourd'hui!.... s'écria-t-il dans sa joie, je m'en f... formaliserai pas. » Il se mit à nettoyer la voiture; et, pour ne pas tromper le vicaire, il tint conseil avec le charron, qui décida que la chaise *pouvait encore aller*.

Joseph fut obligé de rester deux jours à Vannay, car la voiture se raccommoda lentement et la belle hôtesse fit son aimable à côté de lui.

— Encore, si c'était un prêtre comme celui-là, disait son mari, mais l'abbé Frelu...... qu'il ne revienne plus, au moins!

— Et ma conscience? disait sa femme.

— Je m'en charge, répondait-il.

Enfin, la voiture fut restaurée, et Joseph s'avança vers A.... y au grand galop, car l'aubergiste avait prévenu le postillon que l'étranger ne regardait pas à la bourse.

Pendant que le vicaire s'enfuyait, le marquis et sa femme, brûlant tous deux du désir de revoir leur fils, avaient dépêché Marie vers le presbytère. La nourrice arrive, et, sur la porte, elle trouve Marguerite qui, les bras croisés, agitait mélancoliquement son trousseau de clefs.

— Bonjour, mademoiselle Marguerite.

— Bonjour, madame Vernillet, vous voilà donc de notre côté. Par quel hasard?...

— Je viens, de la part de M. le marquis et de madame, inviter M. Joseph à passer la soirée au château, ce soir... tout de suite!

— Ah, M. Joseph! reprit l'astucieuse servante qui était sur son terrain lorsqu'il s'agissait de dissimuler; il paraît qu'il est bien ancré chez vous! il va devenir cardinal, ce jeune homme-là! Ses gouvernantes seront heureuses... Et madame de Rosann, comment va-t-elle? et votre Michel, et vous? qu'y a-t-il de nouveau de vos côtés? Jonio est renvoyé, Leseq m'a dit cela... C'est une fine mouche que le maître d'école... il m'a dit que c'était pour une lettre... interceptée; ah! voilà ce que c'est que de trahir des maîtres.... Comment une chose comme cela peut-elle entrer dans la tête d'un honnête homme?... Marie profita d'un soupir de la gouvernante pour glisser rapidement :

— Voulez-vous dire à M. Joseph que monsieur et madame l'attendent?

— J'y vais! — Marguerite monta et redescendit. « — M. Joseph n'y est pas!... je le croyais encore chez lui... mais, non! Je ne l'ai pas vu sortir... Ah! ma chère amie, on a tant de mal dans *nos états*... je suis seule ici.... c'est la cuisine, les chambres. Deux hommes!... c'est quelque chose!...

— Adieu, Mlle Marguerite....

— Mais je m'en vais vous reconduire... Et la gouvernante parla jusqu'à ce que Marie fût arrivée à la grille.

Le marquis et sa femme ne furent pas satisfaits de la réponse de la nourrice, et le soir se passa sans qu'ils vissent le jeune prêtre. Le lendemain Marie fut renvoyée avec une lettre.

— Je m'en vais la lui remettre.... dit Marguerite. Le marquis attendit la réponse : il n'y en eut point. Troisième voyage de Marie, et cette fois la gouvernante dit confidentiellement et à voix basse, que M. Joseph était malade. Madame de Rosann, alarmée, s'achemina elle-même avec Marie, et elle courait dans l'avenue, lorsqu'un homme habillé en noir, et tortillant un chapeau qui paraissait de bois tant il était dur, se présenta devant madame de Rosann.

— Si madame la marquise me permettait *infandum renovare dolorem,* de vendre la mèche.

— Je n'ai rien, mon cher.... Et elle marcha encore plus vite.

— Vous n'êtes, madame, *jactu sagittæ,* qu'à une portée de fusil du château, vous n'iriez pas plus loin *si fas mihi loquendi*, si vous ajoutez foi à mes discours.

— Adressez-vous au château de ma part! Et la marquise courait.

— Madame, dit Marie, c'est le magister.

— *Ego sum,* c'est-à-dire, reçu par l'université.

Madame, dit Leseq, *doli sunt,* on vous trompe... *decampaverunt gentes,* le vicaire est parti....

A ces mots, la marquise étonnée s'arrêta tout court, et elle regarda Leseq avec effroi. — Que me dites-vous?...

— Oui, madame, *vulnus alit venis,* cela doit vous faire de la peine; mais *ab ovo,* du fond de mon école, j'ai vu Marie aller quatre fois au presbytère depuis deux jours; *gallus Margaritam reperit,* Marguerite trouve moyen *illudere vobis*, de faire promener Marie, car *vidi,* j'ai vu, M. Joseph faire ses adieux à M. Gausse, et il s'est enfui pour toujours... *habemus reum confitentem,* ce qui signifie qu'il ne sentait pas comme baume....

— Silence, impertinent, s'écria la marquise, et prenez garde à vos paroles sur M. Joseph.... s'il est à Aulnay, je vous....

— Voilà le *quos ego* de Neptune... s'écria Leseq! quelle belle traduction!

— S'il n'y est pas, je vous donne cinquante louis pour me découvrir où il est.

— Madame, dans deux jours vous le saurez... Et Leseq courut à toutes jambes. — « *Dux femina,* la fortune m'entraîne! » s'écria-t-il.

Madame de Rosann continua sa route vers le presbytère où elle fut convaincue, par les aveux du curé et de sa gouvernante, de la vérité des paroles de Marcus Tullius Leseq.

Nous allons quitter Aulnay-le-Vicomte, en disant adieu au bon curé, à sa gouvernante et au maire-épicier: il nous faut suivre les traces du jeune voyageur. Sa chaise de poste, traînée par des chevaux aiguillonnés par de bons coups de fouet, et par les mot sacramentels que l'*abbesse des Andouillettes* eut tant de peine à prononcer, l'entraînait vers A....y sans qu'il s'en aperçût, car il était plongé dans une rêverie profonde. Les derniers mots que que le curé avait dits lui donnaient à passer qu'il connaissait son histoire, et cela suffisait pour le jeter au milieu des souvenirs. Cette rêverie fut cause (grand Dieu, si l'on voulait rechercher les causes premières!...) que le postillon, voyant l'indifférence de son voyageur, le conduisit à l'auberge où il avait coutume d'engager chacun à descendre.

Dans la grande rue d'A....y, chacun admire en passant les lettres d'or qui forment sur une vaste enseigne, *Hôtel d'Espagne;* ce fut dans cette maison renommée que le postillon fit entrer M. Joseph. Le jeune vicaire se laissa mener dans son appartement, où l'on porta officieusement tout ce qui lui appartenait.

— Monsieur mangera-t-il à la table d'hôte? elle est très-bien servie, et un gros banquier de Paris, arrivé depuis peu, s'y trouve on ne peut pas mieux!

— Tout comme vous voudrez, répondit doucement le jeune homme qui resta tout pensif sur sa chaise. Dix minutes après le postillon monta.

— Monsieur, dit-il en chancelant, on est honnête homme, pas vrai.... ou... l'on l'est... pas!... de ce qu'il y a, sss.... voyez-vous que ces...sss, je vous rapporte.... je.....ss, vous rapporte, votre argent en or.... que je voudrais que..... vous vissiez double comme moi!...

M. Joseph reprit le sac qu'il avait oublié dans sa voiture et que le postillon avait aperçu.— « Mon ge..énéral, mon père... vous penserez au... *pour manger*... car en conscience, j'ai bu. » La préoccupation de M. Joseph était telle, qu'il lui donna une pièce de cinq francs...— « Vivent tous les souverains de l'Europe!.. s'écria le postillon.. je suis vieux so...ldat et malin.. comme ça on n'est pas s...s...s... séditieux... attrape!... » Et il jeta son bonnet en l'air.

Comment le vicaire pouvait-il entendre et voir tout cela? il pensait à aller retrouver Mélanie, c'est-à-dire, à aller habiter une maison voisine de la sienne, et, sans le lui dire, jouir de l'aspect de tous ses mouvements, contempler sa vie. Il commença par commander un habit bourgeois, et comme ses cheveux avaient repoussé sur le sommet de sa tête, que sa tonsure était presque effacée, il se flatta de n'être plus pris pour un ecclésiastique.

Il était au milieu de ces réflexions, lorsqu'on vint l'avertir que le dîner l'attendait: il descendit machinalement, et machinalement se plaça juste en face du gros banquier, venu de Paris depuis quelques jours. C'était un homme extrêmement opulent, habillé en beau drap noir, ayant du linge extrêmement fin et une figure dure, mais il tâchait de la rendre agréable par des soins recherchés: sa barbe toujours faite, ses cheveux plats soigneusement arrangés, sa toilette, les bijoux qu'il portait, enfin la grâce dont la fortune entoure ses favoris, enlevaient l'espèce de crainte que son abord inspirait pour la convertir en ce respect, cette considération qu'on accorde à la richesse. Il vint avec un homme qui semblait être son associé, mais dont l'air de déférence, la mise plus simple, donnaient l'idée qu'il n'était pas sur la même ligne que le gros banquier, et que le génie matériel de l'un suivait de loin les conceptions de l'autre. Malgré le soin que prenait le banquier pour donner à ses gestes et à ses discours une certaine fleur de bonne compagnie, il trahissait à chaque instant et son défaut d'éducation et une brusquerie innée, qui dénotaient une profession guerrière. Aussi la maîtresse de l'hôtel, ayant été jadis dans la bonne société, et déchue par suite de malheurs, s'apercevant que le banquier et son compagnon cherchaient à déguiser qu'ils n'étaient que

des *bêtes frottées d'esprit* et de grossiers parvenus, s'amusait d'eux et riait sous cape.

— Votre évêque est-il *bon enfant*, demanda le banquier, et me fera-t-il payer la convenance en me vendant sa terre?... s'il apprend qu'elle est voisine de la mienne, il va m'écorcher, comme un vaisseau marchand pris par un corsaire; qu'en dites-vous, grosse mère?

A ce son de voix, Joseph lève brusquement la tête et cherche à se convaincre de ses soupçons. Il vient d'entendre Argow, mais à l'aspect de tout ce qui déguise le matelot, le jeune vicaire hésite.

— Monsieur a servi sur mer?... demanda-t-il au banquier. Ce dernier regarda le jeune prêtre, et, l'examinant avec une inquiétude qu'il dissimula sous un léger sourire, il répondit brièvement : — Non, monsieur.

A cette dénégation, le vicaire surpris regarda Argow (car c'était lui) avec plus d'attention, et il ne put s'empêcher de penser qu'il avait devant les yeux l'auteur de la conspiration qui éclata dans le vaisseau de son père. Cependant Argow eut une telle assurance en fixant Joseph, que ce dernier n'osa persister dans ses soupçons, en songeant aux caprices de la nature, et en examinant toutes les circonstances par lesquelles le farouche matelot de la frégate *la Daphnis* s'était transformé en un riche capitaliste de la Chaussée-d'Antin.

— J'arrive à temps, car on dit que le bonhomme fait ses paquets, mais j'ai déjà parlé, *à ce matin*, à son homme d'affaire, et ce soir je vais signer l'acte de vente.

— M. de Saint-André n'est pas encore à la mort, reprit l'hôtesse.

— Non, répondit Argow, il ne m'a pas paru *pourri*, ce garçon-là!

— C'est un nom que vous devez connaître!... dit Joseph avec ironie, et en regardant Argow d'un air inquisiteur.

— Sur mon honneur, jeune homme, répliqua Argow s'échauffant, vous avez juré de vous mêler de mes affaires; mais, n'y mettez pas trop le nez,... je ne suis pas le *prince commode!*... il me semble qu'en bonne compagnie, on n'est pas si curieux!...

— Si c'était lui..., murmura Joseph, comme je vengerais mon père!...

— Parlez haut!... mon ami, j'aime qu'on s'explique, et si M. Maxendi, votre serviteur, vous doit quelque chose, apportez votre quittance.... il va vous payer.

— M. Maxendi n'a rien à moi que je connaisse!... reprit le vicaire, et je vous prenais pour un matelot nommé Argow!...

— Un matelot!... s'écria le banquier.... je ne distinguerais pas un mât de misaine d'avec un beaupré; que l'on me donne la cale sèche si je sais ce que c'est qu'un hunier, un tillac, une dunette, un entrepont ou une écoutille;... j'ai toujours demeuré rue de la Victoire, et je n'ai navigué que sur l'eau de la Seine; quoique ces mariniers-là ne sachent pas grand'chose, et que leurs coquilles de noix ne valent pas un bon sloop, fin voilier que l'on fait manœuvrer sous pavillon indépendant, et courir sus à tout le monde, sous la ligne, n'est-ce pas, Vernyct? cependant nous nous sommes confiés à leurs batelets pour aller à Saint-Cloud. A propos, grosse mère, vous avez oublié le punch au rack, hier soir! c'est notre lait, à nous! ça rince un gosier mieux que vos tisanes.

— On voit que ces messieurs viennent de Paris, et sont lancés dans ce qu'il y a de mieux, car la mode, le grand genre est, en effet, de se *rincer le gosier* après le bal.

— Vous riez, grosse mère, prenez garde qu'on ne vous *radoube!*... comme une jolie frégate qu'un trop gros récif a fendue... A ce mot, Argow et son compagnon lâchèrent un gros rire qui fit rougir l'hôtesse.

— Est-ce que ces messieurs doivent voir monseigneur l'évêque ce soir?... demanda Joseph.

— Oui, mon cher monsieur, répliqua Argow, cela vous arrange-t-il?

En ce moment, Joseph pensa qu'il devait au moins aller voir son oncle, M. de Saint-André, et lui demamder la permission de quitter son diocèse. L'amitié que ce prélat lui avait témoignée, le désir de lui présenter ses remerciements et aussi de le prévenir qu'il pouvait venger son père, si son acquéreur était Argow, le poussèrent à aller à l'évêché. Enfin, il brûlait d'apprendre de l'intendant de monseigneur, si c'était réellement Argow qu'il venait de voir, et alors de dire à son oncle de faire arrêter ce matelot sur-le-champ. Il arrive à l'évêché où le concierge lui dit, qu'il y a une demi-heure, monseigneur a reçu une lettre qui, malgré ses douleurs, l'a contraint à sortir, car il est monté dans sa voiture et s'est dirigé vers la route de N...., en ordonnant, contre son ordinaire, d'aller au grand galop.

Néanmoins, comme Joseph était connu de tous les gens de la maison, non pas comme le neveu de monseigneur (car l'évêque et Joseph n'en avaient instruit personne), mais comme un homme chéri de monseigneur, on le laissa pénétrer dans les appartements. Le vicaire s'assit sur une chaise à côté du lit de son oncle, et il attendit patiemment le retour du prélat, auquel il venait faire ses adieux!

Le jour tombait, il faisait sombre, et Joseph, enseveli dans sa rêverie habituelle, ne prit plus garde à ce qui l'environnait. Deux hommes arrivent sans bruit.

— Oui, mon frère, puisque ton fils a échappé, disait le premier, puisqu'il existe, je dois lui déclarer qu'il n'est pas mon fils!... Joseph est, dis-tu, dans ce département! je vais courir le voir et lui demander où est ma fille!...

Le vicaire, stupéfait, sentit tout son corps transir, brûler, et il resta impassible comme une statue, à force d'émotion!... Quelle découverte! Il se tut et écouta avec attention. C'était son prétendu père qui venait de parler.

— Mon frère, repartit le prélat, je t'en supplie, attends, pour cet aveu, attends ma mort, elle n'est pas éloignée...

— Comment cela te nuirait-il?... Joseph ne porte que ce nom dans son acte de naissance. Madame de Rosann, ni toi, personne n'est compromis : Joseph est un orphelin né à Vans-la-Pavée, et voilà tout... tu lui laisses tout ton bien, M. de Rosann l'adopte, tout est dans l'ordre, mais quant à moi, je ne puis pas souffrir cette supercherie; j'ai essuyé assez de malheurs, sans m'en forger d'autres, et tout ceci en amènerait, si cela n'en a pas déjà produit. Mon premier soin, en abordant, n'a pas été de courir à Paris; non, je suis venu te voir et je vais chercher ma fille, par terre et par mer.

— Mais dis-moi, comment, par quel miracle te revois-je? car, depuis un quart d'heure que je te tiens, la joie nous a empêchés de parler. Qui t'a pu tirer de cette île? Ah! le Seigneur le voulait!.... Demain je dirai, moi-même, une messe d'actions de grâce pour ce miracle.

— C'est un vrai miracle, mon frère, je suis le seul qui ait échappé à la faim, à la soif, et c'est un des navires anglais qui ont été à Sainte-Hélène, qui, par le plus grand des hasards, est venu toucher à L... Au surplus mes malheurs sont passés : ce qui m'occupe, c'est de retrouver ma fille, d'être employé dans la marine, et de me venger de mes brigands de matelots qui ont piraté trois ans, et qui sont signalés à tous les gouvernements comme les plus infâmes scélérats!... Ah ça, tu es bien en cour? tu pourras me servir,... car on a dû m'oublier : mais tout est changé!... tant mieux pour nous!...

— M. de Rosann t'introduira à la cour, il est presque le favori.

Le jeune vicaire était évanoui; la révolution terrible que ces paroles opérèrent en lui, l'avait abattu. En se réveillant de son évanouissement il se trouva seul. A la fois il apprenait que Mélanie n'était pas sa sœur, que madame de Rosann était sa mère, l'évêque, son père; l'histoire que la marquise lui raconta, la sienne. Ces nouvelles, la barrière qu'il avait élevée entre Mélanie et lui, tout bouleversait son imagination; il se lève, parcourt la chambre, il voit le portefeuille du marquis de Saint-André; il l'ouvre et lit l'acte de naissance de Mélanie, l'acte de décès de sa mère. Une idée vague que ces pièces lui seront utiles, voltige dans son esprit, il entrevoit Mélanie dans le lointain comme sa possession; il s'empare de ces pièces, dans le but de prouver à sa sœur qu'il n'y a plus de crime à s'aimer; puis, il s'échappe par l'escalier dérobé. Il court, il vole, il arrive à son hôtel, et fait demander des chevaux de poste, il veut partir dans six heures pour Paris, il veut revoir Mélanie : il n'y a dans son âme qu'une seule idée, c'est Mélanie, c'est cette amante pure, douce, tendre, fidèle, c'est cette sœur chérie. A voir les mouvements délirants du jeune prêtre, on croirait qu'il est attaqué par une aliénation.

L'hôtesse, et tous ceux qui l'envisagent, se regardent avec étonnement, et parlent entre eux du changement soudain qui s'est opéré dans le visage et les manières d'un homme qui, au premier abord, avait paru si froid, si sévère, si tranquille. Son délire était tel qu'il ne pouvait même pas prononcer un mot.

Aussi, il est impossible de rendre les millions de pensées qui envahirent l'imagination du vicaire, depuis qu'il venait d'apprendre qu'aucune barrière ne l'avait séparé de sa chère Mélanie. Il tira de son sein le portrait de son amante, et il le couvrit de baisers enflammés pendant longtemps. Une ligne de plus dans son exaltation, un degré de plus dans la multitude de ses pensées, et il devenait fou. Succombant sous l'effort d'une telle rapidité, d'une telle activité d'imagination, accablé par cette nouvelle qui donnait à son existence une face toute différente, il tomba sur son lit et s'endormit.

CHAPITRE XXI.

Argow à l'évêché. — Il est reconnu. — Danger de Mélanie. — Projets du pirate.

Pendant que M. Joseph dormait, il se passait à l'évêché une scène dont il est bien à regretter qu'il n'ait pas été témoin; car il aurait été instruit du danger que courait sa chère Mélanie.

Argow-Maxendi, et Vernyct son complice, après avoir coulé à fond plus de cent bâtiments marchands de toutes nations, échappèrent d'une manière miraculeuse à la mort que la justice humaine leur préparait aux États-Unis, et voici comment : Argow et Vernyct furent pris par un vaisseau américain. Conduits à C... T..., on les condamna à être pendus avec deux cents de leurs complices; ces pirates, riches de plusieurs millions, ne purent se sauver, parce qu'aux États-Unis rien ne peut arrêter le cours

de la justice. Alors, les Anglais assiégeaient C... T...; les forbans, honteux de mourir par la corde, firent demander à former un corps franc, qui se battrait toute la journée contre les assiégeants, et ils engagèrent leur parole d'honneur, et promirent de déposer leur fortune pour caution, ajoutant qu'aussitôt le siége levé, ils reviendraient (c'est-à-dire les vivants) se reconstituer prisonniers; ils comptaient tous mourir les armes à la main [1].

Cette bizarre proposition fut acceptée. Argow enrégimenta ses hommes, les harangua, les enivra : à toute heure, ils sortent, attaquent les assiégeants; aussitôt qu'une batterie est établie, ils courent la prendre et l'enclouent, et ces enragés corsaires, se présentant avec audace devant les batteries, profitaient du recul des canons qui tiraient sur eux pour monter par l'embrasure, et s'emparer des pièces. La peur de mourir pendus leur fit opérer des miracles.

Alors, la furie avec laquelle ils attaquèrent les Anglais força ces derniers à lever le siége; et les autorités, convaincues que la ville aurait été prise sans le secours de ces hardis forbans, accordèrent la grâce aux trente qui revinrent loyalement reprendre leurs fers lorsque le siége fut levé. Parmi ces trente, étaient leur chef Argow, et Vernyct, son lieutenant, qui vivaient encore. Cette leçon fut assez forte pour déterminer le farouche corsaire à songer à passer une vie tranquille. Il se déguisa pour tâcher d'échapper à la justice de chaque gouvernement, au commerce duquel il avait fait le plus grand tort, et il réussit à gagner Paris avec sa fortune : il changea de nom, c'est-à-dire, prit son nom véritable de Maxendi, et il goûta les douceurs du repos. Nous saurons bientôt la suite de ses aventures.

En ce moment, il était à A....y, pour acheter une terre que l'évêque voulait vendre. Cette terre, se trouvant contre la sienne, le rendait possesseur unique d'une vaste forêt, au bord de laquelle s'élevait son château de Vans-la-Pavée. Il avait déjà eu plusieurs conférences avec l'homme d'affaires de l'évêque, et, pendant que notre vicaire dormait, il s'acheminait à l'évêché pour signer le contrat.

Lorsque l'évêque et son frère quittèrent la chambre où Joseph s'était évanoui, ils se rendirent dans un petit salon ou Mgr. avait ordonné de servir un souper friand, pour fêter l'arrivée et l'heureux retour d'un frère qu'il croyait mort : M. de Saint-André l'aîné se mit à table à côté de l'évêque, et sa première parole fut :

— Et par quel hasard as-tu revu ton fils ?

— Je ne l'ai jamais questionné, de peur que ma tendresse pour lui ne se trahît, mais il paraît qu'il a essuyé de grands malheurs : il est venu au séminaire il y a un an et demi environ, et j'ai obtenu des dispenses pour le faire prêtre.

— Il est prêtre ? s'écria le contre-amiral avec un geste d'effroi.

— Eh bien ! qu'as-tu ? demanda l'évêque.

— Hélas ! répondit le marin, vois que de malheurs notre arrangement a causés ! ton fils aimait Mélanie, il doit la croire sa sœur, et de désespoir il se sera fait prêtre !... Je les aurais unis. Maintenant, je te demande en grâce de laisser Joseph dans son ignorance, de tâcher d'avoir de lui le nom de la ville où demeure Mélanie, et sur-le-champ, car demain je veux repartir voir ma chère fille ! Il ne l'épousera jamais, il ne le peut plus. Ah ! que Mélanie doit être belle ! quel charmant sourire elle me jetait, ainsi qu'à son frère ! avec quelle joie je voyais que Joseph pouvait être digne d'elle, et devenir un *homme d'état !* tout est dit ! mon frère. Mais que d'événements ont pu me changer Mélanie ! Joseph a-t-il suivi sa sœur? ah ! quelle cruelle incertitude !

Ces paroles éclairèrent le père de Joseph, qui, devinant le secret de l'infortune de son fils, à qui il avait entendu nommer Mélanie, ressentit un vif chagrin. Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'évêque, les yeux attachés sur le papier vert de la salle, pensait s'il aurait des protections assez puissantes pour faire casser les vœux de Joseph par le pape, chose presque impossible ! lorsque tout à coup, un des domestiques de l'évêque, entrant pour servir, demanda à son maître, si Mgr. avait vu M. Joseph, le vicaire d'Aulnay-le-Vicomte.

— Est-il ici? s'écria M. de Saint-André.

— Il doit y être, répondit le domestique.

— Mon frère, continua le contre-amiral, vois-le ! fais-le demander ! mais qu'il ne m'aperçoive pas ; qu'il me croie toujours son père !.... Puisqu'il est prêtre... nous ne lui découvrirons le secret de sa naissance que lorsque j'aurai marié Mélanie !

— Patience, mon frère, répondit l'évêque, tout n'est pas perdu.

On chercha partout le jeune vicaire, le concierge avertit enfin qu'il était sorti, après avoir attendu monseigneur.

— Puisqu'il est à A....y, dit l'évêque à son frère, demain matin tu sauras où est ta fille : je ferai demander Joseph, il m'en instruira.

Comme Mgr. achevait ces mots, on vint l'avertir que l'acquéreur de sa terre venait d'arriver ; il ordonna qu'on le fît attendre dans la pièce voisine.

— Comment, mon ami, dit M. de Saint-André, un homme qui nous apporte sept ou huit cent mille francs, un million, mérite bien l'honneur de se mettre à table avec nous.

— Faites entrer, dit alors l'évêque à son domes-

[1] Le fait est historique.

(*Note de l'Éditeur.*)

tique, et mettez deux couverts, car ils sont deux, je crois.

Argow et Vernyct entrèrent: M. de Saint-André lève les yeux, tressaille et s'écrie: — « Par ma foi, le ciel est juste, et il me dédommage tout d'un coup de mes malheurs! »

A cette voix, à ce regard de M. de Saint-André, l'audacieux Argow dissimula la peur qui l'envahissait, mais Vernyct, voyant leur perte certaine, pâlit et chancela.

— Puis-je savoir ce qui cause l'étonnement de monsieur?... demanda le pirate, en portant la main à la poche de son habit, pour tâter et s'assurer de la présence de petits pistolets anglais extrêmement plats qu'il portait toujours.

— Comment, scélérat...... s'écria d'une voix tonnante le contre-amiral, tu ne reconnais pas M. de Saint-André?... et tu crois que j'ignore tes horribles pirateries signalées à toutes les cours!...... heureusement que tu ne peux plus échapper.

— Monsieur, si M. Maxendi, banquier, vous doit quelque chose.....

— Non, il ne me doit rien, mais moi, je lui dois un bon jugement de cour martiale, de cour d'assises... et M. le banquier Maxendi, qui n'est autre chose que le capitaine Argow, finira ses jours dans un bain de fagots ou à six pieds de terre.

— M. le contre-amiral, songez-vous qu'on ne pend pas un homme qui a cinq millions!

— Sont-ils à toi, brigand infâme? Et M. de Saint-André se mit à sonner à tout rompre, ne sont-ils pas à tous les malheureux que tu as coulés à fond?... Tiens, mon frère, tu as devant les yeux un homme qui a fait périr trois mille hommes.

— Vous vous trompez!... interrompit Argow en hochant la tête.

— Oses-tu encore nier? dit le contre-amiral en fureur, malgré son sang-froid.

— Oh! ce n'est pas cela! je ne nie rien, dit le pirate avec un sourire plein de férocité, mais il faut rectifier votre calcul; maintenant c'est trois mille *un*, ajouta-t-il en regardant M. de Saint-André, de manière à lui faire comprendre qu'il méditait sa perte, mais M. de Saint-André ne le vit pas.

— Grand Dieu! s'écria l'évêque, quelle perversité!... Et il leva les yeux au ciel.

— Mais, monseigneur, dit Argow, ils seraient morts de la fièvre jaune peut-être!...

— Mon frère, continua l'évêque, débarrasse-moi de la présence de ce misérable!...

— Misérable! s'écria le pirate en agitant les breloques de diamants qui garnissaient la chaîne d'or de sa montre, n'ai-je pas un équipage, de l'or, ne suis-je pas bien mis? un misérable!... personne ne peut voir ma conscience...... je l'ai noyée... bah! dit-il, avec un geste indéfinissable, j'ai fait comme tant d'autres!

— Sors, malheureux... s'écria l'évêque.

— Ah! votre bénédiction, monseigneur! les justes n'en ont que faire, alors elle ne saurait mieux tomber. — Quel sourire vint errer sur les lèvres de cet affreux coquin!....

— Mon frère, dit le prêtre d'une voix faible, la vue de cet homme me fait mal; qu'il s'en aille, je vous prie.

— J'en serais bien fâché!... dit le contre-amiral, qui depuis qu'il avait sonné mangeait tranquillement comme si Argow n'eût pas été là.

— Que comptes-tu donc en faire? demanda l'évêque étonné de ce sang-froid.

— L'arrêter... répliqua le marin. M. de Saint-André se leva effectivement, il alla dans l'appartement voisin, il ordonna aux domestiques de se tenir prêts à tout événement, et il en dépêcha un pour demander main forte à la gendarmerie; car le maintien calme d'Argow lui donnait de l'inquiétude.

— Monsieur, lui dit le pirate, lorsqu'il rentra, tenez! (le corsaire lui montra sa paire de pistolets) voyez-vous, ceci m'empêchera désormais d'être du gibier de potence, car mon affaire d'Amérique, lorsque l'on m'a pris sans ce biscuit-là, dit-il en remuant ses armes, m'a instruit à ne jamais marcher sans précaution. Écoutez-moi bien, M. de Saint-André! — Le contre-amiral mangeait toujours. — Argow, se retournant vers Vernyct et le voyant inquiet, lui jeta un regard de pitié. — Vernyct, s'écria-t-il, as-tu tes *amis?* A ce mot le lieutenant tira de sa poche de côté sa paire de pistolets.

— Vous comprenez, amiral, que nous avons quatre coups, et que l'on ne nous arrêtera pas facilement; mais on ne nous arrêtera pas du tout par dix raisons... A ces mots M. de Saint-André regarda le pirate.

— D'abord, continua Argow, personne ne vous a entendu!... si cela était, vous seriez déjà mort. Ah! vous avez beau me lancer des regards foudroyants, cela est... personne ne nous a entendus, par conséquent nous pouvons vous tuer, vous et votre frère, sans bruit, sans répandre du sang, et nous sortirions sans être arrêtés, parce que l'on nous prend pour des banquiers et des *personnages*, et qu'en deux heures je suis loin!... Deuxièmement, Argow n'est pas mon nom, et avant que vous ayez rassemblé des témoins pour me faire condamner, j'aurais séduit un gardien et j'aurais la clef des champs! Troisièmement, 4, 5, 6, 7, 8, 9, je ne vous les dis pas parce que cela ne me plaît pas!...

— Quelle insolence!... s'écria l'évêque.

— Ce n'est pas de l'insolence, monseigneur, c'est raisonner juste, et comme je suis de la bonne so-

ciété, je ne me fâche pas de ce que vous me dites!... Si nous étions sous la ligne vous pourriez aller bénir les poissons, mais je suis en compagnie... tout cela, monseigneur, n'empêchera pas notre marché.

A ces mots, un domestique fit signe à M. de Saint-André que la gendarmerie était venue.

— Dixièmement, car il est temps d'en finir, je le vois, dixièmement, mon amiral vous avez une fille?.. et, en interrogeant M. de Saint-André, il lui lança un regard terrible qui fit tressaillir l'intrépide marin qu'il attaquait par son faible.

— Que voulez-vous dire?.... s'écria-t-il.

— L'aimez-vous?.... lui demanda Argow avec un sourire ironique et en remuant le jabot de sa chemise. M. de Saint-André, interdit, regarda le pirate sans répondre.

— Vous voyez, amiral, que, quoique arrêté, il y aura loin d'ici à mon procès, et que je ne dois pas être de sitôt enterré; mais si vous dites un mot, si vous me faites aller en prison seulement deux heures....

— Eh bien! demande M. de Saint-André en fureur.

— Eh bien.... vous ne reverrez jamais votre fille!... Ne se nomme-t-elle pas Mélanie? n'est-elle pas blonde?...

— Comment, infâme brigand!....

— Supprimez mes titres, je ne vous appelle pas contre-amiral.

— Comment se fait-il, scélérat, que tu sois destiné à me tourmenter.... fléau de ma vie!... ô destinée!...

— N'êtes-vous pas le fléau de la mienne?... je tiens votre fille, vous tenez bien faiblement ma vie et ma réputation, il y a un marché à faire...

— Scélérat rusé!... s'écria M. de Saint-André souriant, tu crois te tirer de ce pas par une fourberie, elle ne te sauvera pas!

— Imbécile, malgré tout ton esprit, répliqua Argow, est-ce que tu crois que je ne t'aurais pas *asphyxié* en t'apercevant toi et ton frère, si je n'avais pas su avoir les moyens de te contenir!

— Ruse que tout cela, repartit le contre-amiral.

— Il faut en finir... tiens, amiral, lis! et si tu es bon père laisse-moi tranquille, et convenons une bonne fois de ne plus guerroyer ensemble : j'ai une parole à laquelle on peut se fier, je l'ai prouvé... promets-moi de ne plus me poursuivre, et je promets de refuser l'avantage que le sort me donna toujours sur toi par une fatalité inconcevable.» En achevant ces mots, le pirate présenta une lettre ouverte au contre-amiral; c'était une lettre de Mélanie adressée à son banquier.

« Monsieur, je ne puis consentir à l'union que « vous me proposez, telle avantageuse qu'elle puisse « être; cependant, comme vous m'avez présentée « sans mon consentement à M. Maxendi, je pense « qu'il serait bien, qu'il serait convenable de lui « faire entendre qu'il n'entre dans mon refus aucun « motif désagréable pour lui, et pour preuve de cette « bienveillance, je consens à assister à votre réunion « de demain; si vous voulez avoir la bonté de m'en- « voyer votre voiture, je vous serai obligée... etc.

« Mélanie de Saint-André. »

LETTRE DU BANQUIER.

« Mademoiselle, si vous le permettez, M. Maxendi « se fera un véritable plaisir de vous offrir sa voi- « ture pour venir à notre bal de demain. C'est une « bien faible marque de bienveillance que vous lui « donneriez, etc...

« William Badger. »

— Eh bien! s'écria M. de Saint-André, en regardant Argow.

— Eh bien! ma voiture était une voiture fermée, qui a emmené votre fille en poste où j'ai voulu... Un de mes affidés, ancien matelot et homme expert en ces affaires, se tenait sur le siége et payait les postillons, en disant que ses maîtres conduisaient leur fille aux eaux de V...

— Scélérat! reprit M. de Saint-André d'une voix faible, qui donc t'a suggéré de pareils desseins? quel était ton projet? quel intérêt te poussait?

— Oh! je n'ai rien de caché pour mes amis, dit Argow en s'asseyant à côté de M. de Saint-André. Je vais vous tout dire... Mais d'abord, renvoyez les gendarmes et vos gens que j'entends près de nous....

M. de Saint-André, se couvrant les yeux avec sa main, se mit à réfléchir. Il pensa rapidement qu'il pouvait hardiment promettre tout ce qu'Argow voudrait, pour qu'il lui rendît sa fille, et qu'ensuite, son frère ou une autre personne attirerait la vengeance des lois sur la tête de cet effronté pirate. Dégageant donc sa tête, il fit signe à Argow qu'il y consentait, et le matelot, allant vers les gendarmes, leur dit que monsieur de Saint-André connaissait dans la ville un homme suspect, et qu'il irait avec lui, demain, chez le commandant de la gendarmerie. Il leur recommanda aussi de dire à leur chef d'attendre M. le contre-amiral de Saint-André : puis, en passant près de Vernyct, il lui ordonna d'aller sur-le-champ faire viser leurs passeports, et de demander des chevaux pour minuit, une heure, et de revenir aussitôt. Alors, Argow regagna la chaise voisine de celle de M. de Saint-André, et lui dit avec un sang-froid égal à celui du contre-amiral qui

s'était remis des grandes émotions qui venaient de l'agiter:

— Monsieur, lorsque je revins à Paris, il y a dix mois, je fis connaissance avec M. William Badger, honnête garçon que je sauvai d'une banqueroute. Pour me payer du service que je lui rendais, il me conseilla de me marier, en me disant qu'avec une fortune telle que la mienne, (j'ai cinq millions, monseigneur), je devais avoir une femme pour m'aider à jouir de la vie; il m'ajouta qu'il connaissait une jeune fille à laquelle on rendrait un véritable service en la mariant; qu'elle était venue, depuis cinq ans, de l'Amérique, qu'elle était belle, touchante, riche (car c'est lui qui, par une heureuse entreprise, lui avait décuplé ses fonds), qu'elle ignorait le monde, vivait seule, chagrine, et qu'un bon vivant comme moi la réjouirait. Je ne suis pas beau, mais je suis, vous le voyez, nerveux, fort bien portant, j'ai de bonnes épaules, et je n'engendre pas de mélancolie. Je consentis. Lorsqu'il me nomma mademoiselle Mélanie de Saint-André, une secrète joie s'éleva dans mon âme, et je la déguisai. En effet, monsieur, vous êtes mon plus cruel ennemi; vous seul, en France, pouvez me trahir, car presque tous vos officiers doivent être morts et mes complices aussi!... N'était-ce pas un coup de maître que de devenir votre gendre?... Votre fille ne voulut pas! d'ailleurs, ne pouvant fournir votre acte de décès, il fallait le concours de son frère... il m'aurait reconnu... A Paris, les officiers-marieurs ne sont pas faciles à tromper. J'ai donc fait faire un acte de notoriété, constatant que deux de mes matelots vous ont vu tomber d'un coup de feu à bord de l'Atalante. Avec cet acte, j'irai dans l'endroit où l'on a conduit Mélanie : là, avec quelques *sonnettes*, je ferai accroire tout ce que je voudrai au maire, et je deviendrai... votre gendre... J'adore votre fille... Elle est gentille, faut en convenir!

— Rendez-la-moi, Argow, dit M. de Saint-André, je vous jure que jamais je ne trahirai le secret de votre vie passée... Des larmes inondèrent les yeux de l'insensible contre-amiral... « Argow, ajouta-t-il, rends-moi ma fille... devant Dieu, je promets de faire tout ce que tu voudras.

— Vous n'ouvrirez jamais la bouche sur tout ce que vous savez sur moi?

— Je le jure!... dit M. de Saint-André avec un accent de bonne foi qu'il était difficile de ne pas reconnaître.

— Eh bien! répliqua le farouche matelot avec un infernal sourire, je jure, foi de corsaire, *de ne remettre votre fille qu'à vous-même.*

— Quand?... demanda le contre-amiral.

— Demain soir!... à cette heure!... il faut le temps de l'aller chercher!...

— Argow, je me fie à toi!... et j'oublie toute ma haine, j'abjure tout désir de vengeance!...

— Et moi, reprit Argow, je me fie à vous... Adieu, monseigneur; adieu, amiral!...

La matelot s'en alla lentement pour faire voir qu'il n'avait pas peur. Il rentra, et dit : « Ne vous étonnez pas si je pars cette nuit!... votre fille est loin!... »

Il laissa les deux frères ensemble. Dans l'antichambre il rencontra son lieutenant Vernyct, qui avait exécuté tous ses ordres.

— Sortons, Vernyct!... et examinons bien les appartements par lesquels nous passerons!... — Les deux pirates regardèrent la hauteur des croisées, l'escalier, la cour, la porte. Quand ils furent sortis, Vernyct demanda à Maxendi ce qu'il voulait faire du plan de l'évêché.

— Ce que j'en veux faire! s'écria le matelot à voix basse; il ne faut compter sur le secret de personne, je ne m'en fie pour cela qu'à une femme.

— Une femme!... repartit Vernyct en riant, et regardant son capitaine.

— La mort! ajouta Maxendi avec un sourire effroyable. Faisons le tour de l'évêché, dit-il, car tous ces renseignements-là nous sont nécessaires. Et de la résolution!... car il s'agit d'assurer toute notre existence!... Quand ils furent en face du jardin, le matelot vit avec joie que les murs n'étaient pas très-élevés, et que les toits de l'hôtel de l'évêque fourmillaient de cheminées. A cet aspect, Argow arrêta son plan et se rendit à son auberge.

Comme il cheminait par les rues, il heurta un malheureux, âgé de dix-sept ans environ. C'était un Auvergnat, et ses habits prouvaient qu'il offrait son dos à tous venants.

Argow s'arrête et se met à considérer sa figure tant soit peu chafouine et rusée.

— Que gagnes-tu, mon garçon? lui dit-il en l'examinant avec attention.

— Autant que vous, répliqua le commissionnaire.

— Comment cela? demanda le matelot étonné de cette repartie.

— Oui, j'ai mes profits et vous avez les vôtres! répondit sèchement le Savoyard.

— Tu me plais singulièrement, reprit Argow surpris.

— J'ai plu à bien d'autres.

— Trêve de paroles, dit impérativement Vernyct, ne fâche pas ce gros monsieur-là.

— Mon ami, veux-tu faire ta fortune? demanda Maxendi.

— Certes! répondit le jeune homme.

— Eh bien, continua Argow, quelle serait la somme qui te rendrait heureux? voyons, cherche,...

mais heureux, tellement, que tu n'aies plus rien à désirer.

— Ah ! pour cela, il faudrait que j'aie le champ à la mère Véronique, une maison couverte en ardoises, un jardin et des... oh ! j'aurai tout cela pour douze mille francs, et j'épouserais Jeannette !... Oh ! j'épouserais Jeannette quoiqu'elle soit plus riche! Elle m'a dit d'aller gagner de quoi l'avoir pour femme... oh ! qu'elle serait étonnée !...

— Mon garçon, tu peux les gagner ces douze mille francs... sur-le-champ !...

— Les gagner ! s'écria l'Auvergnat en ouvrant de grands yeux, oui, dit-il en se reprenant, les gagner loyalement ?

— Loyalement ! reprit Argow, ta conscience n'aura rien à se reprocher, mais il faut de l'adresse,... sans quoi tu ne gagnerais que douze sous...

— Quel est ton dessein? dit tout bas Vernyct.

— Mon ami, continua Argow, sans répondre à son lieutenant, tu vas nous suivre, je te donnerai un gros paquet, tu entreras à l'évêché, tu demanderas au domestique de te conduire à la chambre de M. de Saint-André, le contre-amiral, qui est arrivé aujourd'hui : tu iras à sa chambre, tu lui remettras le fardeau et tu auras soin d'examiner dans quelle partie de l'évêché est situé cet appartement, s'il donne sur le jardin ou sur la cour, dans l'aile droite ou l'aile gauche, et si tu me rapportes ces renseignements avec exactitude, je t'emmènerai avec moi, à mon château, et je te compte, cette nuit même, tes douze mille francs; au moins j'aurai fait un heureux en ma vie !... Comprends-tu ?

— Oui... mais, qu'est-ce que vous voulez faire ?... et dans quel but ces renseignements ?...

— Cela ne te regarde pas. Veux-tu épouser Jeannette et gagner douze mille francs ?

— Oui.

— Marche !... L'Auvergnat se mit à courir.

— Comprends-tu maintenant? dit Argow à Vernyct.

— Non.

— Eh bien, va toujours...

Ils arrivèrent tous trois à l'hôtel d'Espagne et Argow fit un énorme paquet de papiers, de linge, de tout ce qu'il put trouver, il le posa sur les crochets du petit Auvergnat qui courut à l'évêché.

— Me diras-tu ton dessein? demanda Vernyct à Argow lorsque le commissionnaire fut parti.

— Cela ne se dit pas entre quatre murs, répondit Argow à l'oreille de son lieutenant, ne vois-tu pas qu'il n'y a qu'une porte d'un pouce d'épaisseur qui nous sépare de l'appartement voisin, et que l'on peut voir à travers même, ajouta-t-il en fixant les yeux sur la porte.

Au bout d'une demi-heure l'Auvergnat revint et donna à M. Maxendi tous les renseignements qu'il avait demandés, jurant de plus par sa Jeannette qu'ils étaient exacts.

— Je le crois, lui dit Argow, mais j'en aurai la preuve. As-tu vu M. de Saint-André ?

— Non. Il venait de sortir en voiture avec Monseigneur pour aller à la recherche d'un jeune homme qui était venu dans la soirée.

— Attends-nous à la porte de l'hôtel. — L'Auvergnat sortit.

Argow se déshabilla et invita Vernyct à en faire autant. Ils se revêtirent de méchants habits qu'ils avaient toujours pour fumer et boire le matin; et, ainsi travestis, ils s'échappèrent de l'hôtel sans être vus, si ce n'est par l'Auvergnat. Argow, regardant à sa montre, vit qu'il n'était encore que neuf heures, et il mit ce temps à profit en achetant des cordes et des crampons en fer. Ils se promenèrent par la ville et lorsque onze heures et demie sonnèrent à la cathédrale d'A...y ils se dirigèrent vers l'évêché.

CHAPITRE XXII.

Nouveau crime d'Argow. — Danger du vicaire. — Il part pour Paris. — Il s'arrête au lieu de sa naissance. — Lettre à sa mère. — Vision matinale.

Le hasard voulut que la nuit la plus obscure protégeât l'entreprise d'Argow et de son complice. Ils arrivèrent derrière le mur d'enceinte des jardins de l'évêché. Vernyct jeta sur un arbre un crampon en fer attaché au bout d'une corde assez forte pour supporter le poids d'un homme, et à laquelle ils avaient fait des nœuds de distance en distance. Aussitôt que le crampon eût été fixé sur des branches qui formaient une fourche par leur réunion, les deux pirates grimpèrent lestement sur ce cordage impromptu, et lorsqu'ils furent sur l'arbre ils attirèrent à eux la corde et le paquet entier.

Ils sont dans les jardins et bientôt ils se trouvent devant la façade de l'hôtel qui donne sur le parterre. Argow mesure de l'œil cette façade.

— Il nous a dit que cette chambre donnait sur la cour... les deux fenêtres se trouvent les seules de l'aile gauche, ainsi cette aile aura notre visite... Bon, il y a une cheminée, c'est celle-là !

— Mais comment arriver au toit ?

— Voilà la question, le problème à résoudre, dit Argow, et pour cela nous n'avons qu'une heure... Il ne faut pas que les chevaux nous attendent, ça produirait un mauvais effet. On doit nous venir éveiller dans nos lits. En prononçant ces diverses phrases, le matelot contemplait la façade.

— Es-tu léger, Vernyct? car moi, je suis si gros maintenant, que je n'oserais tenter cela.

— Quoi? demanda le lieutenant.

— Tiens, il faudrait aller attacher la corde au balcon du premier étage en grimpant sur les feuilles des persiennes du rez-de-chaussée : une fois sur le balcon, tu remontes la corde au-dessus de la persienne du premier étage, et de là au second, du second au toit. L'avancement que forme le cartouche où sont sculptées les armes et je ne sais quoi, te donne la facilité de fixer le crampon sur le toit.

Vernyct hésita longtemps, mais enfin il s'y résolut. Argow, tirant, d'une bague qu'il avait au doigt, une épingle empoisonnée dans la liqueur avec laquelle les sauvages se défont de leurs ennemis [1], la remit à Vernyct pour qu'il pût anéantir sans bruit ceux qui s'opposeraient à son opération. Puis il se mit à veiller, et à tout examiner pendant que le lieutenant s'acquittait de ce dont il se chargeait.

Vernyct parvint, en effet, à se placer sur le haut du cartouche, et il y arrêta, entre deux pierres disjointes, le crampon de fer. Argow se suspendit en bas de la corde pour en essayer la solidité, et il se hissa jusqu'en haut. De là, ils marchèrent sur les toits, jusqu'à la cheminée de la chambre de M. de Saint-André, et après en avoir démoli le faîteau, Argow s'y glissa, en faisant le moins de bruit qu'il pût. Quand il fut à la hauteur de l'appartement, il écouta, pour découvrir par l'extrême silence, si le contre-amiral était couché.

Après cet examen, Argow se laissa tomber sur le foyer. Là, il écouta encore, et se hasarda à regarder dans l'appartement. M. de Saint-André dormait. Le matelot se lève, court et enfonce son épingle dans une artère. L'infortuné ouvre les yeux, voit Argow, il veut crier,... il expire.

— Son câble est filé!... dit le pirate. Aussitôt, il regagne la cheminée, le toit, il redescend par sa corde dans les jardins, et de là, dans la rue. Il est une heure de la nuit, et les deux corsaires s'acheminent vers l'hôtel d'Espagne. Argow est aussi tranquille que s'il eût donné un coup de pied dans une bouteille vide. Son complice le suit, et un homme qui les aurait vus ainsi, marchant au milieu de cette nuit profonde, les aurait comparés au *Crime* suivi du *Remords*. . . . .

Le vicaire dormait, et il était en proie aux douleurs d'un songe pénible. Il rêvait que Mélanie, au milieu des jouissances les plus pures et les plus vives, regardait *la tête* de son cher Joseph. Alors, une pâleur mortelle couvrait son front, elle devenait immobile et froide; sur sa bouche errait le sourire de l'innocence, et par la manière dont ses yeux se fermaient, le vicaire apercevait que son dernier regard, avant d'abaisser sa paupière, avait été pour lui. Puis, après ce douloureux geste, il voyait Mélanie entourée de feux extrêmement brillants; son visage était semblable à celui d'une sainte; ses vêtements comme tissus d'un fil d'argent; ses cheveux en désordre; sa pose aérienne; en cet état, elle s'élevait vers les cieux et lui faisait signe du doigt de la suivre. Il se trouvait à terre dans une convulsion terrible, cherchant à obéir au doux signe de son amie, et ne le pouvant pas, il s'indignait, levait les bras; mais quelque chose de corporel le retenait attaché sur la terre... Dans le lointain, il apercevait un marbre de tombeau qui se levait lentement, et M. de Saint-André montrait sa tête, mais morte!... et plus loin encore, d'une manière indistincte, madame de Rosann se dessinait, et il entendait ses larmes, sans pouvoir parvenir à la reconnaître... Il s'éveille en sursaut, il écoute, et son nom, prononcé vivement, frappe son oreille. Alors, il se lève et voit briller de la lumière à travers les fentes de la porte qui le sépare de l'autre appartement.

M. Joseph s'approche, et il cherche à distinguer quels sont les hommes qui parlent à cette heure,... il reconnaît Argow et son complice.

— C'est son prétendu fils!... te dis-je,... répétait Argow, et pendant que l'on va chercher nos chevaux, il faudrait...

— Il faudrait, reprit Vernyct, il faudrait résoudre quelque chose,... la bonne femme va tout trahir!... elle est échappée... Tu viens d'entendre ce qu'a dit Gorbuln, c'est une imprudence.

— Bah!... si la petite est bien enfermée, je défie que la vieille sache se retourner, elle ne connaît rien!... et d'ailleurs, elle restera aux environs du château, nous allons nous y rendre et veiller à tout cela... Tu désespères toujours...

En disant cela, Argow tenait un rouleau de papier, avec lequel il frappait sur une table.

— Qu'est-ce que tu as là?... demanda Vernyct.

— Ce n'est rien. C'est le journal de la petite. Ce qu'elle écrivait tous les jours!... Fadaises!... Et il jeta le rouleau sur une autre table.

[1] Lorsqu'un sauvage veut faire périr un de ses ennemis, il se trouve avec lui à un festin, après une longue chasse : il se place immédiatement au-dessus de celui qu'il veut empoisonner; et lorsqu'à la fin du repas, la grande coupe où chacun boit passe de main en main, le sauvage y boit, son ennemi l'imite et tombe mort, sans que celui qui se venge soit atteint en rien. —

Voici comment : Les Américains font sécher cette liqueur, et lorsqu'elle ne laisse plus qu'un résidu compact, ils la mettent en poudre et ils remplissent leur ongle de cette poudre mortelle (ils la nomment *Peygu*); lorsque la coupe arrive, ils boivent; mais ils lâchent, après avoir bu, la poudre contenue entre leur ongle et la chair de leur doigt. Personne ne peut se soustraire à leur vengeance : celle-ci est la plus usitée. — (Tiré du Voyage de Sambuco.)

(*Note de l'éditeur.*)

— Eh bien, à quoi penses-tu donc? les chevaux viennent! tu as payé l'hôtesse?

— Je pense que puisque ce jeune homme dort!... il ne nous en coûtera pas plus de l'envoyer dormir au loin!... Ces paroles firent frémir Joseph, car, Argow, en les prononçant, indiquait du doigt la porte par où le vicaire regardait : et, pour Joseph, périr sans avoir revu Mélanie, alors que leur amour devenait innocent, c'était la mort la plus amère et la plus horrible. Il frémit et contempla sa chambre pour voir s'il pourrait fuir et faire arrêter le pirate.

— Il m'a reconnu, continua Argow, et il est homme à me poursuivre!... Il n'y a rien à craindre comme les jeunes gens, parce qu'ils sont exaltés; l'intérêt, le péril, ne peuvent rien sur eux!... et... tiens, allons!

— Non, dit Vernyct, *il mourrait de même que l'autre!*... et les chirurgiens pourraient fort bien... deux!... les mêmes symptômes!...

— Voilà la première bonne raison que tu m'aies donnée... Cependant, songe donc qu'il ne reste aucune trace,... que rien ne peut découvrir... c'est un coup de sang!... le sang se glace!... notre sûreté!...

— Je sais bien que le diable ne nous trouvera pas ici!... car j'espère que nous allons faire un tour à la Colombie,... prendre des lettres de marque, nous mettre à leur service et houspiller les Espagnols. Il faut laisser oublier cette affaire-ci...

— Lâche!... c'est au dernier moment que nous courrons par là. L'Angleterre, la Suède, le Danemarck, la Russie, ne nous ont pas gracié comme à Ch... T... Et va, l'endroit le plus sûr pour nous, c'est Paris...

— Mais tu abandonneras donc la petite?...

— Non,... je veux l'épouser,... je l'aime!... A ce mot, la hideuse figure d'Argow prenait un singulier caractère d'énergie.

— Tu vas donc donner des ordres à Gorbuln?

— Oui!... Ce oui prolongé annonçait qu'Argow pensait toujours à son dessein. — Quelque courageux et intrépide que fût le vicaire, il frissonnait, et, en voyant les yeux terribles du pirate fixés sur la porte, il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il en était vu.

— Tiens, Vernyct, il faut que je passe mon envie!...

— Argow, mon ami, c'est un crime inutile, crois-moi!... s'il nous poursuit!... à la bonne heure!... j'admets tout ce qui est nécessaire!...

En disant cela, Vernyct prêtait l'oreille comme pour tâcher d'entendre si les chevaux ne venaient pas, et le vicaire lisait sur sa figure le désir qu'avait le lieutenant de partir...

— Allons, dit Argow, les chevaux ne viennent pas, j'ai le temps!... Argow sortit et fut suivi de son complice, qui lui parlait toujours.

Jamais le vicaire n'aima la vie comme en ce moment, il en connaissait tout le prix, il se serait défendu comme un lion; mais il avait vu Argow sans armes, et une idée vague de trahison se glissait dans son âme. Un pressentiment secret lui disait qu'il fallait employer la ruse. Alors, il eut la présence d'esprit d'ôter la fiche des gonds de la porte condamnée, et au moment où Argow entrait dans sa chambre, il passa dans celle des deux pirates. Le matelot, ayant forcé la serrure, s'avança sans lumière dans la chambre du vicaire.

M. Joseph le vit plonger sa main dans le lit à plusieurs reprises!... En ce moment, les chevaux de poste demandés par Joseph, entrèrent dans l'auberge avec ceux d'Argow. Vernyct s'écria :

— Argow!... Argow, voici notre Auvergnat et la fille!...

— C'est fait! dit à voix basse le pirate, et il s'élança dans les escaliers avec Vernyct.

Joseph, stupéfait du danger qu'il avait couru, restait immobile, et il tenait, sans s'en apercevoir, le rouleau de papier que le matelot avait jeté avec dédain. Le vicaire, s'entendant appeler, reparut dans sa chambre, il rétablit la porte, et la servante lui dit que sa voiture était prête.

— Savez-vous, demanda-t-il à la jeune fille, où ces exécrables coquins ont ordonné de les mener?

— A son château de Vans, a dit le gros monsieur.

— Était-il étonné, surpris?...

— Non, il riait!... répondit la servante.

— Il riait, mon enfant!... s'écria le vicaire... Tenez, ma fille, ajouta-t-il, je vais vous charger d'une commission dont j'espère que vous vous acquitterez!... Allez chez M. de Saint-André... mon p... mon protecteur, mon oncle... vous lui direz que M. Joseph a été pour lui présenter ses respects, à huit heures environ...; qu'il a été forcé de sortir sur-le-champ sans qu'il puisse voir *son père!*...

— Quoi! s'écria la servante, vous êtes le neveu de monseigneur?

— Oui, dit Joseph en remettant une pièce de cinq francs à la servante, et, tenez, mon enfant, gardez cette pièce de monnaie; si vous aimez un jour!... souvenez-vous de M. Joseph... et.... si vous épousez celui que vous chérissez, pensez encore à moi!...

La servante, émue du ton que le jeune prêtre mit à ses paroles, l'accompagna jusqu'à sa voiture; il donna l'ordre d'aller à Paris, et promit au postillon un pourboire qui fut cause que tous les habitants d'A....y furent réveillés par le claquement du fouet du postillon.

Au moment où le vicaire était entraîné avec la rapidité de la foudre, et que la servante allait fer-

mer la porte après avoir suivi la voiture des yeux.

— *Qui potest capere capiat*, s'écria une voix, ce qui veut dire, ma belle enfant, qu'en prenant du galon, on n'en saurait trop prendre!... et il l'embrassa deux ou trois fois de suite.... Elle se mit à crier :

— Chut! chut! répliqua Leseq, vous êtes la servante de la meilleure auberge d'A...y, ainsi, c'est ici que notre vicaire, M. Joseph, a dû venir.

— Un beau jeune homme, brun, qui court à Paris sans attendre les habits qu'il a commandés!...

— Non, mon jeune prêtre en a assez,... ce n'est pas comme moi!... *Vestes usatas semper.*

— Le neveu de monseigneur! s'écria la servante, il paraît triste,... amoureux!

— C'est cela même!... répondit Leseq, où est-il? où va-t-il?

— Il est resté ici toute la journée, il vient de partir pour Paris, et...

Leseq, sans attendre la fin de la harangue, était remonté sur son cheval et galopait vers Aulnay-le-Vicomte, instruire madame de Rosann de la fuite de son fils, recevoir les douze cents francs promis, mettre Joséphine au désespoir de n'en pas savoir davantage, et assister à tous les conciliabules que l'on tiendrait dans le village, sens dessus dessous, depuis que Joseph l'avait quitté.

Cependant, le vicaire, confiné dans un coin de sa mauvaise chaise, réfléchissait à tous les événements qui l'avaient assailli dans cette courte soirée. Ses pensées trouvaient une nouvelle matière dans le danger auquel il échappait, la scélératesse d'Argow et son impunité : la multitude de ses idées l'obséda; mais enfin, il en revint à Mélanie, qu'il allait revoir. Il se reportait par la force de son imagination dans l'appartement qu'elle occupait, et cette douce rêverie le subjuguant tout entier, elle chassa toutes les autres idées, même le souvenir de sa mère, madame de Rosann, dont la tendresse ingénieuse l'avait d'abord attendri. En montant en voiture, il jeta le rouleau de papier dans un coin, comme une chose qui gêne, et, appuyé contre un des côtés de la chaise, il resta plongé dans ce demi-sommeil qui résulte d'une profonde préoccupation.

Ce fut ainsi qu'il arriva à Vans-la-Pavée.

C'était à ce village que se trouvait la première poste après A....y. Vans-la-Pavée touchait par un bout à la forêt qu'Aulnay-le-Vicomte et sa charmante vallée terminaient de l'autre d'une manière si pittoresque. Au commencement de cette immense forêt, on voyait l'immense château qui jadis appartenait à la famille de B... et qu'Argow avait acheté depuis un an.

La cessation de ce mouvement rapide de la voiture tira Joseph de sa mélancolie; il demanda au postillon où il était.

— A Vans-la-Pavée!... lui répondit-il. Joseph sauta hors de la voiture en annonçant l'intention de s'y arrêter quelques minutes. Il demanda à parler au maire, et aussitôt on l'introduisit dans la chambre du maître de poste qui, par un effet du hasard, était maire de la commune de Vans.

— Monsieur, lui dit Joseph, il y a vingt et quelques années, une jeune fille.....

— C'était avant la révolution, dit le maire.

— Oui, monsieur, une jeune fille de qualité, déguisée probablement, est venue accoucher ici....

— Elles ne font que cela!... interrompit le maire, avant comme après la révolution, les enfants ont toujours été leur train.... ces femmes...

— Mais, mon ami, nous sommes au monde pour cela!... dit une jeune femme en se mettant sur son séant.

— Me voilà perdu!... s'écria le maître de poste en montrant au vicaire une figure assez âgée.

— Monsieur, reprit Joseph, je désirerais savoir si la femme chez laquelle cette jeune fille se logea, existe encore.

— Certainement, répondit la femme, c'est la sœur de la concierge du château d'Aulnay-le-Vicomte, je me rappelle parfaitement cette histoire-là... Un ecclésiastique, une jeune personne, jolie comme les amours...

— C'est cela, madame, dit Joseph. Monsieur, je vous prie d'avoir la bonté de dire au maire d'envoyer l'acte de naissance de l'enfant...

— Le maire, c'est moi!... s'écria le maître de poste. Je tiens cette dignité de la faveur royale...

— Monsieur, je vais vous laisser le prix de cet acte, en vous suppliant de l'envoyer à Paris, à l'adresse que j'écrirai en bas...

— Quel joli homme!... murmura la jeune femme.

Joseph n'entendit plus que la voix du maire qui gronda sa femme. En descendant, le vicaire réfléchit qu'il devait au moins aller voir la cabane où madame de Rosann l'avait mis au monde. Il se fit indiquer la demeure de la sœur de Marie, et un postillon le conduisit au bout du village, du côté de la forêt et du château. Le vicaire frappa à la porte d'une maison presque ruinée, couverte d'un toit de chaume, une vieille femme ridée, décrépite, ouvrit, et elle fut remuer les cendres du foyer pour éclairer sa chaumière. A la faveur de cette lueur vacillante, Joseph jeta un rapide coup d'œil sur ce temple de la misère, et un sentiment doux, mais pénible, s'empara de son âme.

— Hé quoi! s'écria-t-il, c'est ici que j'ai commencé à respirer pour la première fois, c'est ici que j'ai jeté mon premier regard, mon premier cri!

O mère que j'aime! O tendre et douce femme, que je me reproche de ne pas t'avoir assez vue, c'est ici que tu as souffert !... Salut, cabane chérie,... je relèverai ton toit en ruine, je veux que l'être qui habitera ce lieu, soit heureux !... heureux autant que peut l'être un mortel !...

— Hé quoi ! c'est vous que cette pauvre petite dame a mis au monde !... s'écria la vieille femme, c'est moi qui vous ai reçu dans mes bras : l'ecclésiastique était là... Et elle montra un fauteuil vermoulu. Votre mère souffrait...

— Elle souffrait !... dit le vicaire avec un accent de pitié touchant.

— Sur ce lit qui était meilleur !...

— Il deviendra ce qu'il doit être !... pauvre femme, quelle misère !...

Joseph, apercevant de l'encre, écrivit à madame de Rosann.

« O ma mère ! c'est de la chaumière qui retentit « de vos cris de douleur que je vous écris, c'est le « cœur pénétré de cette reconnaissance suave que « l'on nomme du nom d'*amour filial*, que je m'a- « dresse à votre cœur... Je conçois, maintenant, le « motif de vos prévenances, de vos attentions !... « et, je vous ai rebutée !... Oh !... je reviendrai à « Aulnay !... je brûle de couvrir votre visage sacré « de mes baisers !... mon âme est en proie à un dé- « luge de sensations douces et charmantes. Souffrez « que je vous salue du doux nom de mère, de loin, « il est vrai, mais la fatalité l'exige... Un jour, ap- « puyé sur votre sein, j'y verserai le secret de mes « maux, qui, maintenant, ont un cruel remède,... « j'admire la bizarrerie des événements qui m'ont « séparé de vous. Croyez, qu'après un désir qui « tient, malgré moi, la première place dans mon « cœur, le plus sincère de mes souhaits est de vous « embrasser !... Si le destin ne m'entraînait, j'au- « rais volé dans vos bras aussitôt que j'ai appris le « secret de ma naissance, et votre admirable dé- « vouement. En ce moment, cependant, *tout* en « moi *se tait* au souvenir de vos douleurs, et à l'as- « pect du toit chéri, où, furtivement, vous m'avez « donné le jour !... cet événement de votre jeunesse « vous rend plus chère à mon cœur, parce que je « sens tout ce que mon amour vous doit de plus « qu'à une autre mère !... entendez, en lisant cette « lettre, entendez la voix de votre fils qui vous re- « mercie, qui vous voit, qui dépose tout son être « sur ce papier. Songez qu'à cette place, j'ai attaché « l'idée du baiser le plus respectueux et le plus ten- « dre que fils ait jamais donné; votre image est à « mes côtés, je vous vois sur ce lit, je pleure, en « croyant vous entendre gémir, et cette masure me « semble un palais !... Adieu !...

« La femme qui habite cette demeure est pauvre, « je veux qu'ensemble nous l'enrichissions, qu'en- « semble nous fassions relever son toit; cette pre- « mière de nos actions doit nous être commune, et « il n'y a que cette femme qui puisse vous porter « cette lettre.

« JOSEPH. »

— Tenez, ma bonne mère, dit le vicaire tout ému, vous partirez ce matin, et vous vous rendrez au château d'Aulnay-le-Vicomte, vous demanderez madame de Rosann !

— Jamais je n'oserai,... dit la paysanne honteuse.

— Allez ! allez !... vous serez bien reçue en lui présentant cette lettre !... Et le vicaire, parcourant des yeux cette chaumière délabrée, sortit accompagné par la paysanne étonnée.

Appuyé contre la porte, le postillon, immobile, regardait au loin. Le vicaire lui demanda ce qu'il voyait.

— Tenez, monsieur, voyez-vous, là-bas, sur la terrasse du château ?...

Les premières teintes du crépuscule permettaient à peine de distinguer les objets; néanmoins, Joseph aperçut sur une petite terrasse, au-dessus d'une rivière, une jeune fille assise, au milieu d'un massif de verdure, et elle chantait tristement : la distance ne laissait parvenir que des sons indistincts d'une mélancolie extrême. La jeune fille restait immobile; son attitude et sa pose donnaient à penser, car elle semblait considérer le précipice comme Sapho dut regarder le saut de Leucate avant de s'y engloutir. Cette femme, vêtue de blanc, assise sur les fortifications du château entouré d'eau, et posée d'une manière pittoresque, soupirant des chansons d'amour, et dont les modulations tendres semblaient venir des airs, le vague indéfini des couleurs de la première aurore, tout rendait ce spectacle extraordinaire : aussi, ces circonstances plongèrent-elles le vicaire dans une espèce d'extase. Il tâchait d'écouter et de voir, sans pouvoir saisir un son ni apercevoir un trait...

Une imagination amie du romantique aurait cru entrevoir une de ces filles de l'air, que Girodet et Gérard ont placées dans leurs tableaux d'Ossian. Cette femme, semblable à une légère vapeur blanchâtre, apparaissait comme le génie de l'antique féodalité, pleurant de se voir proscrit et déplorant la ruine de ses châteaux.

— C'est, dit le postillon, la malheureuse petite femme que M. Maxendi a amenée, on la dit folle, et ceux qui entendent ses discours, prétendent qu'elle est folle d'amour !

— On dit, reprit la vieille femme qu'elle n'est pas plus folle que moi, et que M. Maxendi l'a enlevée.

— Quoi!... c'est le château d'Argow! s'écria le vicaire, tiré de sa rêverie par le nom de Maxendi. Néanmoins, il ne donna pas suite à ces paroles, parce qu'un charme irrésistible le contraignit à revenir contempler ce spectacle qui lui inspira un pressentiment douloureux : une crainte vague voltigeait dans son esprit, car les amants craignent tout.

A cet instant, une modulation plus distincte parvint à l'oreille de Joseph. Il lui sembla avoir entendu Mélanie; mais, attribuant cette idée à la fixité de l'image de son amante dans son imagination, il se laissa entraîner par le postillon, sans seulement s'en apercevoir, car tout en s'en allant regagner sa voiture, il regardait toujours ce château, dont l'ensemble imposant et les vastes constructions se doraient des premiers feux du jour. Au dernier regard qu'il jeta, il crut voir que la jeune fille agitait son mouchoir. Ce geste le fit tressaillir.

— Elle demande du secours, se dit-il, je voudrais la voir!...

— Les chevaux attendent, monsieur.

— Elle est infortunée!... je suis heureux!... rien ne peut m'enlever Mélanie!... que ne resté-je pour m'informer de cette aventure?... que me fait une heure?...

— Monsieur, monsieur, dit le postillon en faisant claquer son fouet.

Le vicaire partit....

CHAPITRE XXIII.

Journal de Mélanie. — Désespoir du vicaire. — Il retourne à Vans.

Je ne connais rien de plus terrible que la solitude, lorsque des âmes grandes et fortes ont reçu une commotion violente qui les jette dans cette profonde méditation où l'esprit finit par s'égarer. Le spectacle dont le vicaire venait d'être témoin avait été pour lui comme un rêve, et ce rêve se continua pendant longtemps, parce que la rapidité avec laquelle on l'entraînait ajoutait à cette disposition de son âme. Sans dormir, il avait toutes les lourdes sensations d'un songe, et ce songe était étouffant par la crainte vague que la dernière modulation de la jeune fille imprima à l'âme du vicaire.

Joseph arriva aux portes de Paris, qu'il frappait encore son genou avec le rouleau de papier qu'Argow avait jeté avec dédain. Il finit cependant par s'étonner de sa constance à tenir ces papiers; et, en les regardant, la pensée qu'il avait eue de les lire revint s'offrir à sa mémoire : il déroule ce papier dédaigné, jette les yeux dessus, reconnaît l'écriture de Mélanie, et tout son sang sembla vouloir abandonner son cœur!.... Il pâlit et se pencha sur le coussin de maroquin vert qui garnissait le coin de sa voiture.

— Hé quoi, pensa-t-il, c'est Mélanie dont Argow parlait! c'est elle que j'ai vue!..... Une effroyable série de malheurs se déroula à ses yeux, son esprit s'égara, il devint incapable de penser, son cerveau paraissait se dissoudre. Enfin, il reporta ses yeux sur le fatal papier et lut ce qui suit.

JOURNAL DE MÉLANIE[1].

« Je suis mieux, mais je suis seule!.. O mon frère, je ne puis que m'occuper de toi! — Quand l'aurore a paru, j'ai trouvé ma maison grande, triste, vide, et les appartements m'en sont odieux; il me semble qu'ils ne m'offrent qu'une teinte uniforme et grisâtre; tout porte ton deuil!.... Mon âme est enveloppée d'un crêpe qui assourdit les moindres sons qu'elle rend.

« Je veux chaque jour t'écrire un mot, te parler comme si je t'avais à mes côtés. Ah, Joseph! qu'une journée est longue depuis que je ne te vois plus! Je ne puis pas vivre de ma vie intellectuelle, il m'est impossible de méditer et de penser; j'essaie de former des raisonnements, mais mes yeux errent sur le plafond, sur les meubles, je cherche quelque chose qui n'est plus! J'habite une tombe où rien ne me sourit.

« Joseph, mon ami, mes nuits sont plus affreuses que mes jours! les songes les plus effrayants m'assiégent. Ce matin, j'ai commencé à faire une entaille sur un morceau de bois, pour marquer chaque jour, et voir combien j'en passerai sans vivre!... Que fais-tu, toi?

« Tu as laissé une plume sur ton bureau, je m'en suis emparée avec avidité, c'est avec celle-là que j'écrirai désormais!... Quand je l'ai saisie j'ai cru te posséder.... un instant après j'ai pleuré!... j'ai vu que je n'avais rien qu'un trop grand souvenir!...

[1] Le journal de mademoiselle Mélanie de Saint-André m'aurait facilement fourni trois cents pages d'impression. Usant de tout le goût et le discernement qu'un bachelier ès-lettres peut avoir, j'ai réduit cette divagation amoureuse à sa juste valeur. Les écrits des amants sont lâches, diffus, remplis de répétitions, et ce n'est pas une petite tâche que de les resserrer. Aussi je demande grâce pour les incohérences, les expressions et le délire de ces morceaux, en faisant observer qu'ils ne sont pas de moi. C'est par ces mêmes raisons que je me suis permis de retrancher beaucoup de choses dans le *manuscrit* du vicaire. J'espère que les lecteurs me tiendront compte de cette délicatesse de conscience.

« Il est minuit, je suis seule, une lampe nocturne m'éclaire : pas un zéphir ne modifie l'air; tout se tait, à côté de moi, sous moi, sur ma tête; je suis au sein du repos le plus profond.... Une agitation me trouble, ma tête est pesante!.... au milieu du calme, règne un trouble effroyable, car je t'ai vu!.... oui je t'ai vu, toi que je n'ose nommer! Ta noble figure vient de m'apparaître portée par le nuage du rêve, et cette vision m'a inondée d'une joie douce et balsamique, comme l'odeur fugitive d'une fleur des champs. Ton âme voltige dans cette chambre trop petite pour mes émotions!... O mon époux chéri! je te sens à mes côtés, tu me brûles le flanc : amour! retire ce tableau magique! car je ne caresse qu'une fumée légère. Dieu! quelle puissance! Dans cet air inapercevable, mon âme a tracé, a fixé un portrait dessiné par le crayon le plus voluptueux! que de roses!... comme il me sourit!... quelle couronne!... Quoi! rien n'existe, et je le vois!... rêverie d'amour!... nuit enflammée!... Joseph, je me meurs!...

« Aujourd'hui, je suis restée pâle, immobile, sans penser à rien, et sans éprouver aucune fatigue dans l'âme : ton image me poursuit! Mme Hamel est devant moi, je ne la vois point : les domestiques passent, je n'entends pas le bruit de leurs pas; je ne pense point à tes formes délicieuses, et je les vois; je n'entends pas ta voix, et elle retentit à mon oreille : je ne vois pas ceux que je vois, et je vois celui que je ne vois point. Quel charme!... qu'on m'explique comment il se fait que l'on sente la pensée, sans penser réellement?... *Il me semble que je suis nuage!*...

« Je vais mourir jeune; la volupté n'aura point épanché pour moi la liqueur de son divin calice; je suis dévorée, minée : ma pauvre mère Hamel a frémi ce matin. Elle m'a dit :

« — Mélanie!... tu es bien pâle!... tes yeux sont brillants, tes boucles de cheveux sont en désordre, tu n'es point parée!... tu n'es plus soigneuse.

« — *Y est-il?*... ai-je répondu.

« — O ma fille, a-t-elle dit,... ne descends pas dans la tombe, car nos mains sont éternellement jointes, et tu m'entraînerais avec toi.

« — Non, non, ai-je dit, je ne mourrai pas, tant qu'il vivra;... mort, j'irai le rejoindre puisque la tombe est notre couche nuptiale, la Mort tiendra la torche de notre hyménée.... et la nuit de notre noce funèbre sera éternelle. — Madame Hamel a frémi.... Pauvre femme.

« Joseph! j'ai reçu ta lettre!... j'ai baisé cent fois ces caractères chéris... ils seront toujours sur mon cœur! ils le brûleraient s'il n'était pas déjà calciné. Oui, mon chéri, oui je suivrai tes ordres, je vivrai pour toi! j'attendrai avec impatience cet âge où tout sera mort excepté nos cœurs,.... qui ne mourront jamais. J'ai trop de joie pour exprimer quelque chose. Adieu, pour aujourd'hui!... je vais m'asseoir, et toute la journée contempler les airs en y cherchant ta douce image!...

« Joseph, notre banquier est venu; il a été surpris de me voir aussi changée. Il a appris ton départ avec peine. Il paraît vouloir prendre beaucoup d'intérêt à moi!... je crois que c'est un bien honnête homme et une belle âme.

« Le banquier, M. William Badger est revenu, il a dit que je devrais me marier.... il me l'a prouvé. J'ai tâché de ne pas entendre ses blasphèmes. Moi me marier!... Oh! Joseph, je préférerais cent fois mourir.

« M. Badger m'a amené aujourd'hui un monsieur qu'il nomme Maxendi. Il me déplaît, son physique est désagréable. Sa figure a une sorte d'énergie qui n'inspire à ceux qui la voient, que l'idée que cette force morale ne produit pas de beaux effets...

« Grand Dieu!... c'est à M. Maxendi que M. William Badger veut me marier. Je reviens d'un bal où j'ai souffert mort et passion. On me criait aux oreilles que M. Maxendi a cinq millions, que je serais heureuse et souveraine.

« — Comment, ma chère petite, me disait madame Badger, cela ne vous étonne pas?... Mais voyez donc comme toutes les mères et les jeunes demoiselles saluent M. Maxendi! voyez comme elles l'appellent des yeux! Il n'y a que lui dans l'assemblée...

« — Madame, ai-je répondu, M. Maxendi ne me plaît pas et ne me plaira jamais.

« Madame Badger m'a quittée et j'ai été m'asseoir à côté de ma pauvre mère Hamel, qui, vêtue somptueusement et au milieu de cette éclatante fête, n'en dormait pas moins le plus décemment possible. Madame Badger est revenue me présenter M. Maxendi, et j'ai été forcée de danser avec lui. Je n'aime point cet homme, et tout le monde veut que je le chérisse...

« Joseph, je te dois toute la vérité, et les moindres sentiments de mon cœur t'appartiennent! je t'avouerai donc, qu'au milieu de cet entraînement produit par le spectacle des plus belles femmes de Paris, des plus riches, des plus fraîches parures, au milieu des conquêtes du luxe, j'ai eu un mouvement d'orgueil en me voyant proclamer, par les regards de chacun, la reine de cette assemblée... J'étais simplement vêtue, avec cette robe de mousseline

que tu m'as donnée, une couronne de soucis parait ma tête souffrante d'amour : cette simplicité m'a fait plus remarquer que celles dont les cheveux s'embellissaient de tous les feux du diamant. Ah ! je n'ai brillé que parce que quelque étincelle du feu qui consume mon cœur sera venue resplendir sur mon visage... C'est donc à toi que j'ai dû ce triomphe! mes yeux se sont souvent portés sur ces coins solitaires où mon Joseph se plaçait toujours, et mon âme t'adressait là tous ses discours, toutes ses prières.

« L'on me proclame la femme de M. Maxendi... Je ne sais comment cela s'arrange, mais vraiment ces gens du monde ont un art de vous faire parler, d'interpréter le moindre regard, le moindre sourire... Ah, Joseph! pourquoi n'es-tu pas là pour me défendre des séductions de ces gens de salon!

« Si je ne m'en tenais pas à un *non* bien décidé, je crois, en vérité, que l'on me marierait, malgré moi, à M. Maxendi... Je ne conçois pas l'acharnement de tous ces gens-là ! de quelle importance est-il donc pour eux que je me marie? ne peuvent-ils pas laisser tranquille une pauvre fille qui ne demande rien qu'à gémir toute seule, et dont le cœur est à jamais donné ? »

« Mon ami, Joseph, me pardonneras-tu? j'ai fait une imprudence, je suis vive, légère, enfin je suis femme. On m'a encore amené ce Maxendi; je l'ai reçu; il est revenu le lendemain, j'ai fait refuser ma porte.... j'ai voulu sortir, ma calèche s'est trouvée cassée... on ne peut pas deviner comment!... M. Badger m'écrit que, d'après ce qui s'est passé, j'ai commis une grande malhonnêteté; il croit que je dois aller à un bal auquel M. Maxendi vient de m'inviter.... Je réponds que j'irai, mais je compte, au milieu de l'assemblée, dire que je ne peux épouser personne, parce que je suis mariée. M. Badger doit m'envoyer sa voiture...

« Ce matin, Joseph, je suis triste, c'est la voiture de M. Maxendi qui viendra me chercher; je n'ai plus le temps de dire non... D'ailleurs, c'est la dernière fois que je sors... Joseph, c'est aujourd'hui le jour où tu m'as quittée ! ce jour doit m'être malheureux !... un horrible pressentiment m'assiége, à toute minute mon cœur se gonfle, et je suis inquiète... Je viens de me mettre à la croisée : il y a des hommes dans la rue, ils causent ensemble, leurs figures me déplaisent; il me semble qu'ils montrent ma maison du doigt... O jour malheureux!... chaque chose que j'envisage ne m'apparaît que sous un aspect désagréable, je suis plus abattue que si je devais marcher à la mort... j'ai grondé Finette pour un rien;... la pauvre enfant s'est mise à pleurer, et le spectacle de ses larmes a fait venir les miennes...

« Joseph, je m'habille pour le bal... je suis habillée. Madame Hamel me regarde avec étonnement: elle me dit que je suis changée à faire peur.... La voiture arrive... adieu, chéri! . . . . »

C'était ainsi que finissait le volume du journal de la tendre Mélanie... En l'achevant, le vicaire n'était plus un homme : il se déchirait la poitrine, et le sang coulant sur ses vêtements, il tirait son mouchoir pour l'essuyer *sans s'apercevoir que c'était du sang*... En ce moment, on le dirigeait vers la rue de la Santé : il entre dans la maison de Mélanie... Finette était sur la porte.

— Finette, dit-il en pleurant, Mélanie, Mélanie !...

— Savez-vous où elle est? demanda la femme de chambre... depuis dix jours qu'elle est partie pour le bal de M. Maxendi, elle n'est pas revenue, et j'ai eu beau me rendre chez M. Badger, on m'a dit que M. Badger n'y était pas et que tout le monde a été à la campagne.

— A la campagne en hiver !.. s'écria Joseph, sotte que tu es!.. Finette, reprit-il, je te demande pardon... O pauvre Mélanie !...

Là-dessus, le vicaire, montant précipitamment, parcourut avec un sauvage délire ces lieux tout pleins de Mélanie, il se précipita sur le lit qu'elle avait occupé, il embrassa sa plume, son piano;... il s'agenouilla devant la toilette qu'elle avait quittée avant d'aller au prétendu bal d'Argow, il pleura à l'aspect du charmant désordre de sa chambre à coucher; il donna toutes les marques d'une véritable folie... Et Finette, stupéfaite, le regardait avec un étonnement dont elle ne pouvait revenir.

— Où est mademoiselle?... demanda-t-elle.

— Où elle est, Finette !... elle est au fond d'un cachot... au pouvoir du plus infâme brigand que le soleil ait éclairé dans sa course!.. Seule, je l'ai entrevue comme une vapeur légère sans savoir que ce fût elle... O Mélanie! je jure de te délivrer, de te venger, et le glaive des lois tombera sur la tête de ce féroce pirate.

— Ah ! comme mademoiselle doit être mal, dit Finette, elle qui aime tant les petites recherches !... elle est sans femme de chambre, qui donc la soignera, l'habillera ?... Ah !... Ah !... et Finette se mit à pleurer.

— Ai-je de l'or ?... s'écria subitement le vicaire... en ai-je assez?... et il tira sa bourse et son portefeuille.

— De l'or? eh, tenez! dit Finette en ouvrant le secrétaire, en voilà plein les tiroirs.

Le vicaire s'empara de tout ce qu'il trouva.

— Pour faire la guerre, s'écria-t-il, il ne faut que cela; allons, Finette!...

Joseph descendit les escaliers en courant, et il se remit dans sa chaise de poste.

— Monsieur, dit Finette, vous êtes en sang!...

— Non, non... Postillon, un louis de pourboire! et fends-moi l'air en reprenant la route que tu viens de parcourir! il faut que je sois demain dans les Ardennes.

— Dans les Ardennes!... s'écria Finette, ô ma pauvre maîtresse!...

A chaque poste le vicaire jette de l'or, en s'écriant : « Des chevaux! des chevaux! un courrier en avant, un louis au postillon, je paierai les chevaux que l'on pourra crever!.. » Et le vicaire, emporté par quatre chevaux, allait comme la foudre...

Laissons-le courir aussi vite que les ambassadeurs qui se rendent à un congrès, et revenons à Vans-la-Pavée.

CHAPITRE XXIV.

Le maître de poste. — Madame Hamel. — Situation de Mélanie. — Argow lui déclare ses desseins.

Le maître de poste de Vans-la-Pavée tenait une auberge justement renommée; et, comme il était aussi le maire de l'endroit, les beaux esprits du village prétendaient que plus d'un mariage, ébauché dans le jardin de l'aubergiste, se finissait légalement dans le cabinet du maire. Aussitôt qu'il s'élevait une dispute entre les buveurs, le maire paraissait en même temps que le cabaretier, et malgré la loi qui veut que les cabarets soient fermés à neuf heures, et que passé dix heures l'on ne danse plus, le maire avait une douceur d'ange sur cet article, et le maître de poste conciliait tout.

M. Gargarou (c'est le nom de ce personnage) était digne d'être ministre d'état, quoique le nom de Gargarou ne prête guère à l'anoblissement et à la pairie : quoi qu'il en soit, celui de nos princes qui passa par Vans-la-Pavée ne le jugea digne que de la mairie : aussi, le bonhomme était-il fier de sa place; et, quoique bon vivant, peu tracassier, obligeant, il y avait un seul article sur lequel il ne badinait jamais, c'était le dévouement que tout bon Français devait avoir pour le *gouvernement*. On lui aurait tout fait faire pour le *gouvernement;* pour lui, le mot *gouvernement* était un talisman, et, lorsque je suis passé à Vans-la-Pavée, je me suis convaincu par moi-même qu'il ignorait la forme et la base de notre gouvernement.

Nous l'avons laissé couché à côté d'une jeune et jolie femme, nous ne le reprendrons pas cependant à ce moment-là, pour son honneur. Le matin il descendit visiter ses écuries et montrer partout le visage du maître, car il était très-soigneux. Après cette visite générale, il se rendit à la grande salle noire et enfumée qui servait de salon.

— Ma femme n'est pas levée? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit une servante assez jolie qui tenait un bouillon.

— Et pour qui ce déjeuner?

— Pour la vieille femme que nous avons ici depuis huit jours, et que nous ne voyons que le matin et le soir... elle est triste, vous savez!

— J'ai peur qu'elle ne fasse *jouer quelque marotte,* reprit l'aubergiste, qu'elle ne trame quelque chose contre le gouvernement... Une femme qui ne dit rien, qui paraît triste... si elle était jeune, on pourrait interpréter sa tristesse... mais... enfin, cela n'est pas clair, et je vais lui parler : quand on est maire, on doit au gouvernement de faire une police exacte.

Boutonnant donc sa redingote brune, tachée en mille endroits, il s'avança vers le coin où une vieille femme attendait patiemment son déjeuner. Elle offrait dans son habillement les contrastes les plus singuliers. Son bonnet de dentelle avait un nœud de rubans très-distingué et se rattachait sous son menton par des rubans de satin blanc : sa figure portait tout le caractère d'une douceur et d'une bonté touchantes; mais le voile d'une profonde souffrance était jeté sur son visage : elle ne prenait pas garde au cachemire qui couvrait ses épaules; et, le coude sur la table malpropre de l'auberge, elle levait ses yeux au plafond noirci, comme pour implorer le secours du ciel. Sa robe n'était pas en harmonie avec le luxe de cette toilette de *son buste;* on eût dit, avec raison, qu'elle venait de quitter un somptueux habillement pour ne garder que ce qu'en termes de l'art de la toilette on nomme, je crois, un *jupon de dessous*[1]*;* et ce jupon de toile, assez fort, garni d'un simple effilé, contrastait d'au-

[1] Je ne hasarde ce terme qu'avec la plus grande circonspection, ne sachant pas s'il y a de la convenance ou de l'inconvenance à le mettre dans cet ouvrage; car je déclare humblement n'être jamais sorti de la *rue de la Femme-Sans-Tête*, à l'île Saint-Louis, que pour me rendre au quartier latin, séjour gracieux des Muses, lesquelles sont nues, s'il en faut croire la fable.... et, n'ayant jamais pu m'introduire auprès des femmes du monde, cette expression est le fruit de mes conjectures..... Peut-être lorsque j'aurai l'honneur insigne d'être licencié ès-lettres, ce titre me rendra-t-il assez important pour pouvoir obtenir quelque regard favorable; et alors, dans mon premier ouvrage, j'en dirai plus long sur les jupons de dessus et de dessous, s'il en est question.

tant plus avec le reste, qu'il était crotté, et que les bas de soie et les souliers de satin noir de l'étrangère avaient aussi leur part de boue. Cette description doit donner une idée de l'insouciance de cette vieille femme, et ses larmes indiquent assez que c'était madame Hamel.

— Madame, dit M. Gargarou, vous paraissez bien affligée... est-ce que les affaires qui vous ont amenée de notre côté ne vont pas à votre fantaisie? auriez-vous besoin de quelque chose?... Si vous ne nous dites rien, nous ne pouvons pas vous aider.

— Ah! répondit madame Hamel, malheureusement je suis vieille, je ne connais personne dans ce pays-ci, et je ne puis que pleurer sur l'événement fâcheux qui m'arrive; car où trouver des gens pour me servir, quand il faudrait se dévouer pour moi!

— Comment donc! mais avec de l'argent on trouve du dévouement.... de tout.... mais, en avez-vous des *sonnettes?*

— Hélas! je n'ai que la bourse que j'ai emportée pour aller au bal....

— Ah! vous alliez au bal!... dit l'aubergiste avec un air de curiosité.

— Oui.... et l'on me l'a enlevée.... s'écria madame Hamel en pleurant.

— Ah! vous n'avez pas d'argent?.... reprit l'aubergiste avec effroi, en regardant le bonnet et le châle de madame Hamel, et les adaptant déjà à la tête et aux épaules de madame Gargarou.

— Non... je n'ai plus de fille.... non.... Et la pauvre vieille essuya ses yeux avec un beau mouchoir de batiste: Les barbares! me refuser de m'emprisonner avec elle!....

— Elle est folle!... dit Gargarou en lui-même. Ah! ah! reprit-il en voyant le papier que le vicaire avait laissé sur la table; voilà ce que m'a demandé le jeune homme de cette nuit.... *Adresser le tout à M. Joseph, chez Mademoiselle de Saint-André, rue de la Santé*..... et puis voilà cinq francs.

— Joseph!..... Joseph!..... s'écria madame Hamel, il a passé par ici?....

— Hé bien! qu'avez-vous donc? elle est folle.... hé, Jacqueline.

— Serait-il possible?.... continua madame Hamel, montrez moi cela... Oui... c'est bien son écriture.... le pauvre enfant!.... Ah! si je l'avais vu... ma fille ne serait plus en prison..... Là-dessus, sans attendre son déjeuner, elle sortit et se dirigea vers la forêt.

— Oh! dit l'aubergiste en la suivant des yeux, je crois que la pauvre femme ne cherche guère à nuire au gouvernement! elle paraît avoir de quoi payer.... ainsi, laissons-la tranquille.

Lorsque les gens d'Argow eurent conduit Mélanie au château de Vans, ils en chassèrent impitoyablement madame Hamel, dont ils craignirent l'âge et l'expérience. La femme du contre-maître eut beau pleurer et supplier qu'on la laissât avec sa fille, rien ne put fléchir la détermination des gens du pirate: elle sortit donc du château en robe de bal et se sauva à l'auberge du grand I vert, en se dépouillant toutefois de sa redingote de satin blanc. Alors, tous les matins elle se rendait au château; et, s'asseyant sur une pierre, elle contemplait la fenêtre de la chambre où était Mélanie; et, lorsque la jeune fille se promenait sur la terrasse, elle causait avec elle. Puis, sur le soir, elle revenait coucher à son auberge. Ainsi, l'on doit voir où courait la bonne femme lorsqu'elle apprit que Joseph était passé cette nuit à Vans-la-Pavée...

Elle hâte son pas, et se hasarde à courir, malgré son âge, pour arriver à cette pierre, sur laquelle Mélanie jetait toujours les yeux en s'éveillant. Mélanie n'avait pas quitté cette terrasse, presque ruinée et entourée d'eau; elle était encore à la place où le vicaire l'aperçut... Elle regarde le village, et de loin reconnaît sa seconde mère.

— La voici, s'écria Mélanie, rien ne l'arrête, le froid, la pluie! et, pour me voir, elle brave tout, comme si c'était un amant!... O digne mère, reçois mon hommage! avant que tu n'arrives, que ma pensée t'entoure et te récompense!...

— Ma fille!... ma fille!... s'écria madame Hamel, d'aussi loin qu'elle put voir Mélanie; *il* est venu, *il* est venu!... réjouis-toi!..... *il* n'est pas mort!...

— Qui? ma mère.

— Joseph!

— C'était donc *lui!*... dit tristement la jeune fille pâle et tremblante, mon cœur me le disait. O ma mère, figure-toi que cette nuit, trouvant mon appartement trop petit pour ma douleur, je suis venue ici, gardée par les deux argus qui ne me quittent pas... J'ai chanté douloureusement cette plainte qui marqua nos derniers regards et nos adieux:

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre,
Anime la fin d'un beau jour.

Tout à coup, j'ai vu une lumière paraître à cette chaumière; cette soudaine lueur m'a frappé l'âme, comme si c'était un rayon d'espoir: je ne pourrais expliquer ce que j'ai ressenti. Sans croire que ce fût Joseph, un pressentiment involontaire me criait: « *Si c'était lui!*... » Tu me vois, ma mère, encore en proie à cette méditation!... et tu dis que c'est *lui!*...

— Oui, ma fille!... mais pourquoi nous réjouir?... il a fui comme une ombre! il s'en allait à Paris, car il a demandé quelque chose dans ce vil-

lage, en écrivant qu'on le lui envoyât rue de la Santé.

— Il court me voir !... Il va me voir !... et... je n'y serai pas !... O ma mère! quel supplice !... tire-moi de cette odieuse prison, ou j'y meurs...

— Ma fille, ne prononce pas ce mot... tu me fais une peine trop grande... attendons Joseph !

— Mais comment saura-t-il que je suis ici ?

Madame Hamel réfléchit longtemps; et, après avoir ramassé la somme totale de son intelligence, elle s'écria : « Je vais lui écrire ! » Mélanie sauta de joie en frappant dans ses mains.

— O ma mère ! écris, écris bien vite! si je revois Joseph, nous serons sauvées !... écris !...

Comme elle achevait ces paroles, un laquais, à figure rébarbative, se dirigea précipitamment vers madame Hamel : « Allons, la vieille, vous ne pouvez plus rester là... »

— Comment ! je ne puis plus rester là... Le terrain est-il à vous ?

— Oui ! allez-vous-en !...

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Mélanie, ne m'avez-vous pas dit que la volonté du maître de ce château était que j'y commandasse en souveraine....

— Oui, madame, répondit respectueusement le laquais, en ôtant son chapeau; mais, tant que vos ordres ne seraient pas contraires à la surveillance qu'il a ordonné d'exercer autour de ce château,... et M. Navardin a jugé que cette femme ne devait plus approcher d'ici.

— Et pourquoi ne l'enfermez-vous pas avec moi ?... je le veux !... reprit Mélanie.

— M. Navardin, ne veut pas, madame, sans cela....

— Allons, dit Mélanie avec une sombre résignation, adieu, ma mère !...

Madame Hamel n'eut pas la force de répondre, elle jeta sur sa fille un douloureux regard, et se retira jusqu'à ce que le domestique fût satisfait de la distance à laquelle elle se tint. Là, elle agita son mouchoir lentement, et Mélanie lui répondit en faisant le même geste.

— Madame, dit un autre homme à Mélanie, en la regardant respectueusement, il est impossible que vous restiez ici, si vous continuez à faire de pareils signaux...

— Mais, mon cher monsieur Navardin, je suis donc réellement prisonnière ?...

— Je ne dis pas cela, madame; mais je réponds de vous sur ma tête, et l'homme auquel j'aurais affaire, si vous échappiez, est homme à me la faire sauter...

— Eh bien! M. Navardin, votre tête est fortement en danger, dit Mélanie avec dépit.

— Alors, madame, vous ne sortirez plus de vos appartements !... rentrez-y...

— Et si je ne voulais pas !... reprit fièrement Mélanie.

— Je vous y forcerais !... s'écria le matelot en lui lançant un féroce regard.

Mélanie pleura, baissa la tête, et suivit à pas lents le farouche Navardin. Ce dernier la conduisit dans un appartement somptueux, dans lequel elle demeurait depuis dix jours. Elle s'assit dans un fauteuil ; et, posant sa jolie tête dans ses mains, elle se mit à penser à son frère, dont l'image chérie lui avait apparu le matin. Le temps était singulièrement brumeux, la chambre vaste n'avait que deux grandes fenêtres garnies de rideaux de lampas rouge, de manière qu'il régnait une espèce d'obscurité : Mélanie devint plus pensive, et une teinte de chagrin se mêla à toutes ses réflexions.

— Que va-t-il m'arriver ?... Ils n'ont pas encore prononcé le nom de celui qui m'a enlevée, mais tout me porte à croire que c'est M. Maxendi, ils paraissent le redouter,... s'il est riche, puissant et servi par des hommes qui regardent ses ordres comme absolus, comment Joseph fera-t-il pour me délivrer ?... il risquera sa vie !... Mais non, M. Maxendi ne peut pas m'épouser contre ma volonté ,... il y a des lois !... O Joseph !... arrive... arrive...

A ces mots, elle tira de son sein une lettre tout usée, et dont chaque pli avait formé un lambeau : une soie verte en rattachait tous les morceaux. La jeune fille la déplia avec une soigneuse précaution, et son œil *revisita* ces caractères chéris... Maudit amour que je ne puis arracher de mon sein !... s'écria-t-elle après avoir lu, tu luiras encore à mon dernier soupir !...

Comme elle prononçait ces mots, un grand bruit se fit entendre dans la cour de cet immense château; c'étaient Argow, Vernyct et l'Auvergnat qui arrivaient d'A....y par des chemins détournés.

— Hé bien, Navardin, quelle nouvelle? demanda Maxendi.

— Capitaine, votre jeune poulette est toujours ici, pleurante, mourante, parlant de se tuer; du reste, elle n'est pas d'une garde bien difficile... Elle est gentille comme une frégate de vingt-quatre canons.

— Et qu'avez-vous fait de la vieille femme ? demanda Vernyct.

— Nous l'avons mise à la porte sur-le-champ.

— Imprudents !... s'écria Maxendi, imprudents ! elle va dire partout que nous avons enlevé cette jeune fille.... Qu'on la rattrape :..... et que sur-le-champ on la mette sous de bons verrous jusqu'à parfait achèvement de notre affaire. — Vernyct, reprit-il, tu vas prendre le commandement de la

forteresse : et toi, Navardin, remets-toi en chaise de poste et conduis moi en Auvergne ce garçon-là. Tu lui compteras douze mille francs, je te les enverrai à Clermont, par Badger.

A ces mots, Navardin jeta un coup d'œil oblique au pirate pour savoir s'il n'était pas nécessaire que l'Auvergnat mourût en route d'un coup de sang, mais Argow lui répondit : « Allons, fais ce que je te dis, et rien de plus. » Le matelot regarda l'Auvergnat étonné et le poussa vers la chaise en lui criant : « Marchons !..... » Ils partirent.

Argow, après avoir demandé dans quel appartement on avait placé Mélanie, se dirigea vers la chambre où la tendre amante du vicaire écoutait avec attention le bruit insolite qui interrompait le silence de cet antique château. Elle se lève en entendant des pas : elle court.

— Ah ! s'écria-t-elle, c'est vous, Maxendi :... je suis donc sauvée !... La naïveté de cette exclamation fit sourire Argow malgré lui.

—Mademoiselle, lui demanda-t-il, comment avez-vous trouvé ce séjour?

— S'il m'avait été permis de le parcourir, je pourrais donner mon avis.

— Comment? s'écria vivement Argow, j'avais ordonné de vous laisser libre.

— Hé quoi ! monsieur, interrompit Mélanie, c'est donc par vos ordres que j'ai été enlevée?... Avec quelle douleur je me vois forcée de changer d'opinion sur votre compte... Je vous estimais, monsieur!... dit-elle avec un accent de reproche; et dans quel but, pourquoi, à quel titre agissez-vous ainsi envers moi? savez-vous à quoi vous vous exposez?...

— Mademoiselle, répondit le forban en tâchant d'adoucir la rudesse de sa voix et de son visage, croyez-vous que je n'aie pas vu sur votre figure une forte indécision quand il a été question de notre mariage?... Vous ignorez, mademoiselle, à quel excès l'amour peut porter un caractère comme le mien... N'avez-vous donc jamais examiné l'effet que vous produisez sur l'âme de ceux qui vous voient?... Ah ! mademoiselle, vous avez allumé dans mon cœur une effroyable passion!... Je vous avoue cet amour avec la franchise qui distingue les âmes énergiques. Je désire votre possession légitime, elle seule peut m'empêcher de mourir...

— Alors, vous mourrez, mon cher monsieur Maxendi, dit-elle en penchant gracieusement sa jolie tête, car jamais homme n'aura rien de Mélanie... elle a tout donné!...

— Par les trente canons de ma dernière frégate ! vous en aurez menti !... s'écria le forban en colère, et lorsque je vous ai enlevée, c'était pour vous forcer à m'épouser... comment pourrez-vous reparaître dans le monde après avoir passé quinze jours chez moi ?

— Je n'irai plus dans le monde.

— Bon ! mais vous ne sortirez d'ici que morte... ou ma femme...

— Pour morte, dit Mélanie, la mort est la seule chose que je souhaite, ainsi c'est me servir !... pour votre femme, cela ne sera jamais !... jamais!...

— Mais, petite scélérate, vos sourires et votre tête penchée n'empêcheront pas que vous ne soyez en mon pouvoir et que je ne puisse faire de vous tout ce que je voudrai.

— Non, non...

— Comment cela?...

— Parce que les malheureux ont toujours un refuge qu'on ne peut leur enlever.

— Et lequel?

— La tombe !

— Oh ! que je vous empêcherai bien de mourir.

— M. Maxendi, la pensée et la mort sont les seules choses qui soient hors du pouvoir des tyrans et des scélérats. Rien ne les empêche...

— Comment mademoiselle, vous refuseriez cette vie aimable, pleine de jouissances et de plaisirs que je vous offre? Figurez-vous que vous commanderiez tout, à commencer par moi, avec le despotisme d'un capitaine qui fait manœuvrer un sloop ! votre amour-propre sera satisfait sur tous les points : vous serez reine, je vous défierai de former un désir que je ne satisfasse, quand il exigerait même la mort d'un homme : (Mélanie frémit.) vous auriez de la volupté *à gorge-que-veux-tu*.... et.....

— Tout cela et rien c'est la même chose, interrompit doucement Mélanie, un de mes rêves et une minute de méditation me donnent plus de jouissances que tous les plaisirs que vous m'étalez inutilement.

— Mais, petite flûte, vous ignorez ce que c'est qu'un mari, à quoi c'est utile, combien il est tendre, ce qu'il procure de volupté, vous n'en savez rien.

— C'est vrai; mais je sais, dit-elle avec un fin sourire, que j'aime encore mieux un amant.

— Ah ! s'il faut n'être que cela !... s'écria le matelot.

— Que cela !... dit Mélanie : à mon tour, je puis vous répondre, monsieur, que d'après ce que je vois de vous, il vous est à jamais impossible d'*aimer*, car un véritable amant n'afflige point ce qu'il aime.

— Ta... ta... ta... ta..., reprit Argow en colère. Ah ça, petite folle, prenez garde à votre tête !... elle est trop jolie pour que ces beaux yeux se ferment à jamais. Vous me refusez?...

— Oui ! dit Mélanie avec un geste d'horreur.

—Mais on a des motifs, dit le pirate en pliant dans

ce moment la rigueur de son caractère d'une manière étonnante devant la naïve simplicité de Mélanie.

— Aussi en ai-je, M. Maxendi!... car ce n'est ni par aversion, ni par un sentiment de haine que je vous refuse : tout homme, fût-il prince, essuierait ce refus... Écoutez-moi! j'aime!... j'aime pour toujours!...

— Ah! pour votre salut, petite femme, ne prononcez pas ces paroles-là devant moi, avec ce regard et cet accent!... croyez-moi, n'attisez pas un incendie.

— J'aime, reprit-elle, un être qui aura sans cesse mon amour..... je mourrai vierge!...

— Cet être, dit Argow en la contemplant avec le sourire de l'enfer sur les lèvres, cet être ne vous accompagnait-il pas sur le vaisseau qui vous a ramenée en France?

— Joseph!... s'écria-t-elle, mon frère... oui... oui... c'est lui! ô mon bien-aimé, dit-elle comme en délire, oui, c'est toi!... image chérie, sur un bûcher je te verrais encore....

— Et vous croyez, reprit le pirate, et vous croyez que je n'ai pas le moyen de vous empêcher de mourir, et de vous épouser?... allons, ma belle enfant, vous serez madame Maxendi! Lorsqu'on a comme moi cinq millions et douze hommes dévoués, on a tout ce que l'on veut. Aucune puissance humaine, s'écria-t-il en fixant Mélanie de manière à la faire pâlir et frissonner, aucune puissance humaine ne peut vous tirer d'ici : et, forcé de vous remettre, je vous tuerais!...

— Monsieur!... monsieur!... au secours!... au secours!... cria Mélanie épouvantée de l'horrible expression de ce visage.

— Au secours! répéta-t-il avec un accent d'ironie, vous oubliez que personne ici n'a d'oreilles, ni d'yeux pour vous!... tout est à moi. Pensez-vous de bonne foi que je vais laisser arriver jusqu'ici votre amant?

A cette idée, Mélanie resta comme une statue de marbre et regarda le pirate avec une expression de stupeur qu'il est impossible de rendre. Jamais son esprit chaste et pur, son esprit divin n'avait pu concevoir l'idée d'une scélératesse pareille; et, dans ce moment, Argow semblait par son attitude et la férocité de son visage être le *crime* lui-même.

— Je sais où est Joseph, reprit-il avec un sourire sardonique, je l'ai vu cette nuit, et je puis vous répondre, ajouta-t-il en serrant les lèvres, que vous ne le verrez plus!

— Quoi! vous savez qu'il est à Paris....

— A Paris! dit le pirate surpris; est-ce qu'il ne serait pas mort? se dit-il en lui-même.

— Il a passé, je l'ai vu, reprit Mélanie, et...

— Vous l'avez vu? lui demanda encore Maxendi.

— Oui, cette vue fugitive a rafraîchi mon âme flétrie; le malheureux, il allait à Paris...

En ce moment, son visage avait une expression divine, on eût dit une de ces saintes dont la tête est entourée d'une auréole céleste.

— Ah! il est à Paris, dit le forban, c'est bon, je l'ignorais.

Mélanie pleura de désespoir en voyant que sa candeur donnait des armes contre elle.

— Ma belle enfant, je vais envoyer mes gens en campagne, car ce Joseph doit revenir par ici... Alors, dans peu, il vous faudra choisir entre ma main et la mort de votre amant... Aussi bien je l'ai déjà jurée, et c'est un grand miracle...

— Grand Dieu! s'écria Mélanie, où suis-je? que suis-je?... Et elle se laissa aller dans un fauteuil en versant un torrent de larmes.

— Vous voyez, dit froidement Argow, toute l'étendue de mon amour, il me rend capable des plus grands excès.... Ma reine, je vous laisse réfléchir à ces propositions... mais, je veux vous donner un fil pour vous tirer du labyrinthe où elles vous entraîneront : souvenez-vous bien que, de ce que je dis à ce que je fais, il n'y a qu'un pas; et, ce pas, il ne faut qu'une minute, une seconde pour le faire. Adieu... Ne pleurez pas, les pleurs sont inutiles.... prenez une résolution! et... il n'y en a qu'une bonne.

— Grand Dieu! répéta Mélanie en se tordant les bras de désespoir, tu ne me secourras donc pas! Je souffre presque autant que lorsque Joseph m'a dit adieu.

Argow la contempla, car elle était plus que belle; puis il s'en alla en lui lançant un regard de maître, et la laissant dans un horrible état de souffrance.

Elle pleura toute la journée, toute la nuit : elle ne voulut rien prendre, et son âme bouleversée, presque en délire, ne put former une seule pensée raisonnable.

CHAPITRE XXV.

Dans lequel on voit comment le maire de Vans se prêta aux desseins du pirate. — Dîner au château. — La femme du maître de poste prend le parti de madame Hamel. — Arrivée de Joseph. — Il aperçoit Mélanie. — Combat. — Le vicaire s'enfuit.

Argow revint dans le salon de son château où, dans ce moment, Vernyct et deux pirates retirés, au service de M. Maxendi, buvaient du punch à qui mieux mieux.

— Oh, oh! s'écria le maître forban, arrêtez la

cuiller! ne levez pas tant les coudes! il nous faudra user du *pousse-moulin* ces jours-ci.

A ces paroles, les trois matelots regardèrent avec étonnement Argow, qui vint s'asseoir à côté de Vernyct....

— Dis-nous donc, l'homme! lui cria Maxendi en le remuant brusquement, comment se fait-il que le jeune homme de l'auberge ne soit pas dans le champ du Seigneur?

— Si tu ne le sais pas, toi, qui sais tout, comment veux-tu que je le sache, mon capi.....taine, répondit Vernyct ivre.

— Ah! les brutes! s'écria Maxendi, cela n'aura jamais de tenue, ils ne pourront jamais prendre...

— Ah! que si, mon sup...é...rieur, que si, nous prendrons bien... toujours...

—......... (Ceci remplace l'effroyable juron d'Argow) écoutez-moi!... Et en disant cela, Argow saisit le vaste vaisseau de cristal et le jeta par la fenêtre; le premier qui, jusqu'à mon mariage, se grise, je le renferme à la cave, dans un tonneau de vin de champagne.

Tous regardèrent le pirate avec effroi.

— Vernyct, s'écria-t-il en lui frappant sur l'épaule, as-tu ton bon sens maintenant?...

— Présent, mon capitaine! répondit le lieutenant en secouant les fumées du punch.

— Et vous, Scalyvt, Ornal et Carilleyn, êtes-vous à la manœuvre?

— A nos pièces! crièrent-ils.

— C'est bon, dit Argow d'un air plus radouci; vous allez d'abord faire nettoyer tout le château en un tour de main : vous aurez à vous habiller d'une manière décente et même somptueuse; toi, Scalyvt, tâche de ne pas fourrer tes mains à chaque instant dans tes poches; Ornal, ne te gratte pas ; et toi, Carilleyn, ne mets pas dans ta bouche une seule feuille de tabac; que personne ne jure.... sans quoi, à la cave! elle remplacera la cale. Enfin mes enfants, quoique cela vous soit bien difficile, prenez-moi les manières, le ton des gens de la haute société, ne parlez pas tous ensemble, ne vous coupez pas la parole, pas de gestes, pas d'injures... Songe, Ornal, que tu es duc, Scalyvt marquis, et Carilleyn baron. Vernyct, tu vas dire au cuisinier de se distinguer, et de nous faire, pour demain, un dîner à trois services; tous nos gens seront en livrée, on mettra un suisse à la porte du château; que les jardiniers ratissent les avenues, et me nettoyent le petit bois de l'entrée, et tout ce qui tombe en ruine! m'entendez-vous?

— Qu'il a d'esprit le capitaine! dit tout bas Scalyvt à Ornal, il est capable de tout...

— M'entendez-vous?..... répéta Argow.

— Oui, crièrent les quatre forbans.

— Branle bas donc! répondit Maxendi.

— En avant! dit Carilleyn, je veux que le feu Saint-Elme me brûle, si je comprends ce qu'il veut faire, mais en avant!

— Hé bien! dit Vernyct quand il fut seul avec Argow, que prétends-tu?...

— Ce que je prétends? épouser Mélanie : et, pour cela, attendu les difficultés, il nous faut *embosser* le maire de la commune, afin qu'il ne soit pas trop scrupuleux sur nos titres, et il faut à toute force lui faire croire que des chats sont des lièvres.... Tu vas donc aller de la part de M. le comte de Maxendi, l'inviter au somptueux repas de demain; et, comme il faut prendre toutes ses précautions, tu auras à lui faire entendre que je suis instruit qu'un séditieux, caché sous le nom de Joseph, doit arriver en ce pays : et, pour s'en saisir et le surveiller quand il viendra, tu placeras quelque fine mouche, Gornault par exemple, en embuscade dans le village. Allons, va t'habiller, prends la calèche, et étudie un peu le caractère de ce maire de village, pour savoir en quel endroit je pourrai jeter le *grappin* sur lui.

— Mais, Argow, mon ami, ta tête, cette tête excellente déménage donc? Comment, tu vas épouser cette poulette!... es-tu fou? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux?... tu m'entends? ajouta-t-il en regardant Maxendi, et ton envie satisfaite, la planter-là?

— Je l'aime, Vernyct, et sur ta tête respecte-la. Si elle m'échauffe, et qu'elle refuse de m'épouser, j'aurai toujours ce moyen-là... Allons, marche.

Vernyct s'en fut en murmurant, et en pensant que ce mariage-là était le comble de la folie; car, se disait-il : « Une fois Argow marié, sa femme nous chassera tous, il deviendra sage, s'attachera à la vie. nous laissera là comme des chiens morts... et, du diable, si l'on peut joûter avec lui; il est rusé; ce qu'il veut, il faut le vouloir. Si ce mariage pouvait manquer..... sans que ce fût de notre faute, car il nous ferait sauter la cervelle. »

En devisant ainsi, Vernyct s'habillait, la calèche s'apprêtait, et en un instant, il arriva chez le maire. Ce dernier, en voyant une voiture s'arrêter à sa porte, se frotta les mains, et fit place au lieutenant.

— Monsieur, n'êtes-vous pas le maire de Vans?... pourrais-je avoir l'honneur d'obtenir un instant d'audience?

— Monsieur!... monsieur!... dit le maire troublé par cette déférence qui flattait son orgueil..... Monsieur, asseyez-vous.... entrez, faites-moi l'honneur...

Vernyct entra dans la salle, où madame Hamel était assise contre la femme du maître de poste, qu'elle instruisait de ses malheurs.

— Ma femme, vite un siége..... — Monsieur est sans doute attaché au gouvernement?

— Je suis, reprit Vernyct en croisant ses jambes et se balançant sur sa chaise, je suis l'ami intime de monseigneur le comte de Maxendi, qui, depuis un an, est propriétaire de la terre de Vans... A ces mots, madame Hamel, pressant la main de l'hôtesse, prêta la plus grande attention à ce que Vernyct allait dire à M. Gargarou.

— Maxendi, reprit le pirate, regrette beaucoup que les occupations, et le soin des affaires publiques, l'aient jusqu'à présent retenu à Paris, car il aime beaucoup votre pays, et il compte, désormais, l'habiter tous les étés : il m'envoie, M. le maire, vous inviter à dîner avec lui pour demain. Il désire singulièrement faire votre connaissance, et il a, je crois, quelques affaires à traiter avec vous; nous n'aurons personne, nous serons en petit comité avec le marquis Scalyvt, avec le célèbre Ornal, et un baron allemand...

— Monsieur, interrompit le maître de poste qui ne se sentait pas de joie, ces messieurs sont-ils quelque chose dans le gouvernement?...

— Comment donc!... s'écria Vernyct en faisant un geste de dédain, ce sont tous les amis du ministère actuel, ils sont très-influents...

— Ah!... dit M. Gargarou, j'aurai l'espoir de faire doubler ma poste, si ces messieurs veulent prendre intérêt à moi. Monsieur, j'ai d'ici à A....y, deux montagnes, et trois d'ici à Septinan, vous concevez quelle injustice...

— Vous devez, interrompit Vernyct, être attaché à la noble famille qui nous gouverne et à l'État, M. le maire...

— Comment, si j'y suis attaché!... s'écria Gargarou.

— Hé bien! vous comprenez alors qu'il est très-important de déjouer toutes les trames des pervers qui en veulent au bonheur des amis de la légitimité.

— La légitimité!... Ah! ma femme, le voilà!... s'écria le maître de poste en se frappant le front; la *légitimité,* il faut que j'écrive ce mot-là, je ne peux jamais m'en souvenir... Le gouvernement de la légitimité.

— Monsieur, reprit gravement Vernyct, je vous signale un jeune homme nommé Joseph... (madame Hamel frémit) comme un ennemi du gouvernement, un séditieux, et il importe singulièrement au ministère de l'arrêter, car il tient les secrets d'une conjuration... Vous me comprenez... Il doit venir dans ce village; si vous l'arrêtiez, vous deviendriez au moins sous-préfet!... donnez-en avis sur-le-champ au château, et envoyez-nous-le...

— Sous-préfet!... s'écria le maire. Ma femme!... Ma femme!...

— Tais-toi, grosse bête!... lui dit tout bas sa femme... tout ce qui reluit n'est pas or.

— Au surplus, continua Vernyct, je vous laisserai ici un jeune homme qui vous sera d'un puissant secours; il est alerte, vif, a bon pied, bon œil... Ainsi, reprit-il, vous nous ferez l'honneur de venir dîner avec nous demain?...

— Comment donc, mais certainement, dit M. Gargarou en reconduisant le lieutenant, son chapeau à la main, et saluant à chaque pas.

Hé bien! ma femme, tu vois!... s'écria le maître de poste en ne se tenant pas de joie, notre poste est doublée, je suis sous-préfet... Mais, dit-il, ce M. Joseph... c'est notre jeune homme d'avant-hier... Oh oui! il avait bien la figure d'un conspirateur, l'air sombre... Hé! il demeure, s'écria-t-il en tirant de sa poche le billet laissé par le vicaire, il demeure... (il mit ses lunettes) rue de la Santé... Le maître de poste se retira pour réfléchir à cette affaire importante.

— Oh mon Dieu! mon Dieu, comme tout cela s'embrouille, dit madame Hamel à madame Gargarou, ma pauvre tête n'y suffira pas! qui est-ce qui a dit à M. Maxendi que Joseph doit revenir, quand ma lettre ne fait que de partir?... Que faire?...

— Ma pauvre dame, répondit l'hôtesse, je m'intéresse singulièrement à ce beau jeune homme que j'ai vu hier, et il est impossible que ce soit un méchant...

— Lui, un conspirateur!... mais ce sont des mensonges,... c'est le fils d'un contre-amiral.

— D'un contre-amiral! s'écria la jeune femme... Écoutez, je ne suis pas d'avis que Gargarou se mêle de cette affaire : cette figure qui est venue à l'instant ne m'a pas eu l'air de ce qu'elle est : nous voyons tous les jours des grands seigneurs, quand ils voyagent, et celui-là me paraît de fabrique. Écoutez : il faut que vous alliez à la poste voisine, du côté de Paris; que là, vous attendiez votre jeune homme qui aime cette jeune fille,... et vous l'avertirez de se déguiser en paysan : il arrivera ici à pied et je dirai que c'est un de mes cousins.

Comme elle achevait ces mots, une vieille femme entra dans l'auberge et s'avança vers madame Gargarou... Ah, madame! dit-elle, je viens vous payer ce que je *vous devons...* Allez, ce jeune homme qui a visité ma chaumière, a joliment mis du beurre sur mon pain.

— Quel jeune homme?... demanda madame Hamel.

— Un grand, brun, beau, le fils de cette jeune dame qui... Vous savez l'histoire... dit la femme.

— Oui,... dit l'hôtesse, eh bien?

— Hé bien! il m'a donné une lettre à porter à la marquise de Rosann, à l'autre bout de la forêt,...

on m'a fait entrer dans le plus beau château ! dans des appartements !.. dame ! c'est un pair de France !.. Aussitôt qu'elle eut lu la lettre, voilà-t-il pas qu'elle courut à son secrétaire, et elle m'a baillé un sac de douze cents francs... et qu'elle a fait plus de cris de joie !.. elle a dit qu'elle viendrait ici...

— La marquise de Rosann, s'écria l'hôtesse,... allons, allons, je vais dire à Gargarou qu'il aille prudemment dans cette affaire-là ;... ce jeune homme... Allez, la mère, dit-elle à madame Hamel, courez à l'autre poste et guettez-le...

La pauvre madame Hamel se mit en route, malgré le mauvais temps, et chemina vers Septinan, en s'éloignant à regret de l'endroit où était Mélanie.

— Votre mari n'est-il pas le berger de mon frère ? demanda l'hôtesse à la vieille femme.

— Oui, madame, à votre service !...

— Hé bien, il faudra qu'il me fasse le plaisir de montrer le métier à l'un de mes cousins... et qu'il garde le secret sur ce que je lui dirai... La vieille femme s'en alla, joyeuse, raconter dans tout le village l'heureux événement qui la tirait de la misère.

L'hôtesse eut une grande querelle avec son mari, sur la conduite qu'il avait à tenir avec M. Maxendi : mais l'hôte, gonflé d'ambition, défendit à sa femme de se mêler des *affaires du gouvernement;* et la femme se mettant en colère contre son mari, il en résulta ce qu'en langage parlementaire l'on appelle *une opposition*. Madame Gargarou résolut de servir la cause de M. Joseph, et le maire se dévoua, par contradiction, à la cause de M. Maxendi.

Le lendemain, le maître de poste se para de son mieux et se dirigea vers le château où gémissait la tendre Mélanie... Un grand laquais, bien habillé, l'annonça dans le salon, par le titre de M. le maire de Vans-la-Pavée.

Argow courut au-devant de lui, et successivement, l'on annonça les quatre compagnons du pirate. Le maître de poste fut ébloui en se trouvant dans la compagnie d'aussi nobles personnages, et l'on ne tarda pas à se mettre à table. M. Gargarou ne revint pas de son étonnement, à l'aspect du luxe déployé sur cette table couverte d'argenterie, de cristaux et de vins fins, dont on changea fréquemment.

— M. le maire, dit Argow, vous ne vous douteriez pas de la raison pour laquelle je vous ai prié de passer chez moi...

— Non, monseigneur, répondit respectueusement le maire.

— C'est pour mon mariage, continua négligemment le pirate ; étant en quelque sorte le seigneur du village, je n'ai pas voulu me marier à Paris... A propos, mon cher M. Gargarou, l'on m'a dit que vous désiriez voir doubler votre poste ?...

— Ah ! monseigneur, s'écria l'aubergiste, c'est une indignité que l'on ne me l'ait pas doublée depuis longtemps ; vous qui avez voyagé sur cette route, vous savez comme elle est rude pour moi, des deux côtés...

— On vous la doublera ! ne faut-il pas une ordonnance, une loi ?...

— Une loi, je crois, monseigneur.

— Ah ! une loi, une petite loi, dit Maxendi en regardant ses compagnons.

— Nous avons la majorité, on la fera cette loi... dit Vernyct, c'est une bagatelle.

— Marquis, ajouta Argow en parlant à Vernyct, cela te regarde, car tu es l'ami du ministre de l'intérieur.

— Monsieur le maire, reprit-il en frappant sur le bras du maître de poste, je voudrais que ce mariage se fît très-promptement, et l'un de mes amis doit m'envoyer une ordonnance du ministère de la justice, qui me dispensera de la seconde publication ; ainsi, vous pouvez commencer, et préparer la première : je vous donnerai toutes les pièces, et, la semaine prochaine, nous danserons ici...

— Mais votre future ?... demanda le maître de poste...

— Elle est ici, reprit Argow, mais comme elle aurait été seule de femme au milieu de six hommes, vous sentez qu'une jeune fille, ma cousine, dont je suis le protecteur....

— Est-ce que ce serait la jeune femme que l'on a amenée l'autre jour ? demanda le maître de poste, on la disait folle...

— Folle ! dit Argow, elle l'est un peu : c'est-à-dire, qu'elle aime un *va-nu-pieds*, un coquin, et c'est avec un peu de répugnance qu'elle m'épouse : mais, elle ne sera pas mariée quinze jours, que cette fantaisie se dissipera. Je vous dis cela parce que nous sommes bons amis, et que vous la verrez un peu chagrine, peut-être...

— Mais, reprit M. Gargarou, a-t-elle son père et sa mère ?... car...

— Tout est mort, dit Vernyct ; allez, M. Gargarou, le présent de noces de M. le comte sera de doubler votre poste...

— M. le maire, reprit Argow, comme je vais faire venir un avocat pour notre contrat de mariage que vous signerez, j'espère !... il rédigera vos actes, car c'est encore difficile ; alors, vous n'aurez qu'à signer...

— Je n'aurai qu'à signer ! répéta le maire un peu étourdi par le vin, et j'aurai ma poste doublée, car vous qui êtes dans le gouvernement...

— Le gouvernement de l'État... continua Ornal.

— Et de la légitimité ! dit Vernyct.

— Oui, reprit le maître de poste, la légitimité du

gouvernement, de l'État, du royaume... j'y suis attaché et nul ne peut dire que je ne suis pas bon Français et honnête homme. Alors ma poste doit être doublée, vous comprenez, monseigneur?

Argow, voyant à quel homme il avait affaire, jugea qu'il n'éprouverait aucune opposition de sa part, dans le dessein qu'il méditait. Il lui versa si souvent rasade, et ses compagnons lui donnèrent de si bons exemples, que M. Gargarou et les quatre matelots devinrent complétement ivres. Argow fit promettre tout ce qu'il voulut au maire, au nom du gouvernement et de la sûreté du trône; puis il invita le maire à venir dîner dans trois jours, parce qu'alors, l'avocat prétendu serait arrivé et rédigerait l'acte de mariage, pour lequel Argow devait faire demander toutes les pièces nécessaires, en fabriquant les plus essentielles.

La pauvre Mélanie passa ces trois jours dans une mortelle tristesse. Ses fenêtres donnaient sur le commencement de la forêt, et les arbres dépouillés de feuilles, la campagne déserte, la nature revêtant son habit de deuil, formaient un spectacle en harmonie avec les sombres pensées qui l'assaillaient. La jeune fille pâlissait chaque jour, et se désolait de ne plus voir madame Hamel. Elle ne faisait plus qu'un seul mouvement : c'était d'aller à sa fenêtre contempler la tristesse de l'hiver, et de revenir s'asseoir sur son fauteuil, en pensant toujours à Joseph, et ne désirant plus son arrivée dans les lieux où M. Maxendi était tout-puissant, puisque ce farouche ravisseur avait juré sa mort : elle sentait que si Joseph ne tombait pas au pouvoir d'Argow, ce dernier ne pourrait pas lui présenter la cruelle alternative de la mort de son frère, ou de son mariage.

Pendant que ces choses se passaient à Vans-la-Pavée, madame Hamel s'était rendue, à pied, à Septinan; et cette pauvre femme, sortie de son caractère par ces tristes événements, avait une activité de corps et d'esprit vraiment étonnante. Elle se tint sur la route de Paris, tout le jour; et, la nuit, elle veillait en écoutant le moindre bruit et arrêtant chaque voiture, pour voir si Joseph n'y serait pas. L'impatience, l'inquiétude, la tenaient dans un état bien extraordinaire pour elle; sa tête, faible, était comme dérangée, car elle se trouvait dans une sphère bien éloignée de sa sphère d'indolence et de tranquillité; mais l'attachement inouï qu'elle portait à Mélanie et à son frère la soutenait.

Enfin, sur la fin du second jour, un courrier arrive au grand galop à la poste, et demande quatre chevaux qui seront payés double. On s'empresse, madame Hamel se tient sur la porte de l'écurie, les pieds dans la boue, et en souliers de satin presque usés : au bout de huit minutes elle aperçoit Joseph.

— Mon fils! s'écria-t-elle, ne va pas plus loin...

— Quoi! c'est vous, ma mère! Mélanie, Mélanie!... où est-elle? c'était donc elle!

— Descends, et reste ici... Finette, dépêchez!...

Le vicaire, pâle, abattu, dévoré de chagrin, presse madame Hamel dans ses bras, et l'embrasse en pleurant.

— Mélanie! où est-elle?

— Mon fils, dit la vieille femme à voix basse, sortons d'ici! laisses-y ta voiture... et viens à l'écart... tu as affaire à un homme rusé, habile, puissant, et l'on ne saurait trop prendre de précautions... Viens, Finette...

— Ah! s'écria le vicaire, je vais requérir la force armée, ou des gens que j'achèterai, s'il le faut, et j'enlèverai Mélanie de vive force, je périrai plutôt!

— Il va tout perdre... s'écria madame Hamel. Mon ami, écoute-moi; au premier pas que tu vas faire dans ce pays-ci, l'on t'arrêtera... pendant que tu seras en prison sauveras-tu Mélanie, que l'on peut emmener si l'on sait que tu es ici?

— Je la suivrai, s'écria le vicaire.

— Non, mon ami, il faut que tu te déguises ici en paysan, et Finette en paysanne : il faut que Finette passe pour ta femme... alors, sous ce costume, et lorsque tu seras à l'abri des desseins des méchants, tu pourras chercher les moyens de tirer Mélanie de sa prison, du château de M. Maxendi.

— D'Argow, ma mère! c'est lui, c'est lui qui a soulevé l'équipage de notre vaisseau. — Madame Hamel resta muette de stupeur. — Mon fils, sauvons-la! Argow est capable de la tuer.

Alors le vicaire, admirant la justesse des avis de madame Hamel, s'en fut à la poste payer les chevaux, en priant le maître de poste de Septinan de garder sa voiture, et de la tenir toujours prête à partir avec de bons chevaux. Puis il revint à l'auberge de madame Hamel, il quitta ses habits, colla ses cheveux sur son front comme le font les paysans, et il se revêtit du costume que la soigneuse bonne femme avait acheté d'avance. Finette emprunta le déshabillé d'une fille de l'auberge; et madame Hamel ayant aussi pris un costume de campagne, ils s'acheminèrent tous trois vers Vans-la-Pavée : durant le chemin madame Hamel mit le vicaire au fait de ce qui s'était passé.

Heureusement pour eux, le maître de poste de Vans, M. Gargarou, ne se trouva pas dans la salle de son auberge lorsque Joseph s'y présenta, car en voyant ce jeune cousin de sa femme avec madame Hamel, il n'aurait pas manqué de concevoir de graves soupçons, puisque madame Hamel avait avoué devant lui connaître M. Joseph.

— Vous ne pouvez pas rester ici, mon cousin, dit finement la jolie hôtesse, en parcourant des yeux le jeune vicaire, vous y seriez trop en danger; car

M. Maxendi a tellement fanatisé mon mari, qu'il ne rêve que votre arrestation. Si vous voulez réussir dans votre entreprise, rendez-vous à la maison que vous avez visitée il y a quatre jours, et vous y trouverez deux braves gens qui vous seront dévoués... vous prendrez un manteau de berger, et vous tournerez autour du château.... Vous aimez, n'est-ce pas?... alors, c'est à l'amour à vous dire le reste...

Le vicaire laissa Finette, et courut avec une étonnante rapidité, vers la chaumière chérie. Le mari et la femme se chauffaient à un feu de tourbe : lorsque leur porte vola en éclats, ils se retournèrent, et la sœur de Marie reconnut le vicaire.

—Mes amis, s'écria-t-il, vous devez me cacher... la femme de l'auberge vous en a-t-elle prévenus?... si elle ne l'a pas fait, songez à garder le silence sur moi, et je paierai votre discrétion!... je suis, pour tout le monde, un pauvre paysan, et nous allons conduire ensemble les troupeaux... Allons, mon ami, prenons nos manteaux et sortons!...

— Un instant, mon bon monsieur, les moutons ne sortent pas maintenant, ils sont à la ferme.

— Allez donc les chercher.... car je meurs d'impatience... Et le vicaire, revêtant l'humble manteau du berger, sortit précipitamment, et se mit à la porte en regardant le château qui renfermait sa bien-aimée...

En ce moment Mélanie était à la fenêtre, elle contemplait la campagne d'un œil rempli de larmes... sans pouvoir reconnaître, à travers le nuage de ses pensées, si elle désirait ou ne désirait pas Joseph. Elle voit un troupeau de moutons, dirigé par deux hommes, s'avancer vers les fossés du château.

— Sont-ils heureux! se dit-elle, ils sont libres et moi je suis enchaînée!...

Le troupeau s'approche de plus en plus, car les chiens aiguillonnés par la voix de leur maître, mordent les moutons pour les faire avancer plus vite. Cette singularité frappa Mélanie; elle ouvrit sa fenêtre, et, posant ses bras sur la pierre froide, elle s'accouda pour deviner le motif de cette conduite de la part du berger; elle s'intéressait à ces moutons. « Hélas! disait-elle, l'homme est despote! toujours absolu quand il commande, il ne met aucune bonté dans ses actions!... ces pauvres bêtes n'arriveront-elles pas assez à temps!... »

Un des bergers s'assied sur une pierre, et l'autre l'imite. Mélanie éprouva un mouvement de joie, en voyant les moutons tranquilles, et les chiens reposer aux pieds de leurs maîtres : tout à coup, elle aperçoit un des bergers s'avancer et regarder dans la campagne. Elle tressaille involontairement en croyant reconnaître la taille de Joseph, elle se frotte les yeux, craignant une illusion; son cœur bat avec une violence extraordinaire, elle respire à peine... En ce moment Joseph chantant, de sa voix pure et légère,

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animé la fin d'un beau jour,

acheva de se dévoiler... Mélanie ne voit plus rien, le bonheur jette un voile sur ses yeux, elle se trouve mal... elle succombe sous l'effort du plaisir... Elle se réveilla de cette défaillance aux doux accents de Joseph : l'air lui transmettait les paroles avec une pureté admirable. Ah! rien ne peut dépeindre le charme d'un tel moment... que ceux qui ont aimé se l'imaginent!... Après presque deux ans se revoir!... et se revoir séparés par une distance cruelle, se revoir au milieu de l'hiver, se reconnaître par ce doux chant, dont la première modulation mit leurs cœurs d'accord! Quelle poésie dans ce tendre moment!... Comme l'on existe au double!... Mélanie, l'imprudente Mélanie agita son mouchoir, pour dire à son frère qu'elle entendait sa voix. Le vicaire, tout entier à cette douce contemplation, heureux, oubliant les lieux et les circonstances, agita le sien....

— Retirons-nous, monsieur! dit le berger, voici un homme qui accourt!... venez de ce côté, si vous m'en croyez!... Cet homme était le matelot chargé de surveiller la partie de la campagne sur laquelle les fenêtres de Mélanie avaient leur vue. Il vint rôder autour des deux bergers, et voyant les mains de Joseph :

— Il me semble, mon ami, dit-il, que vous avez les mains bien blanches pour un homme de la campagne?

— Qu'est-ce que cela vous fait? demanda le berger.

— Je ne te parle pas, à toi.

— Mais moi, je te parle, dit le berger.

— L'ami, continua le matelot, après avoir toisé les deux bergers : toi qui as une chemise de batiste pour garder des troupeaux, pourrais-tu me dire ce que font les moutons dans un endroit où il n'y a pas un brin d'herbe?....

— Encore un coup, qu'est-ce que cela te fait? s'écria le berger.

— Ce que cela me fait? tu vas le voir!.... et le brigand siffla trois coups.

— Vous êtes sur nos terres, et vous n'avez pas le droit d'y mener vos moutons, s'écria-t-il.

—Ah! je ne sais pas mon métier peut-être!... répondit le berger.

Comme il finissait ces paroles, trois grands laquais arrivèrent en courant, et le matelot leur cria de s'emparer de Joseph. Il s'engagea un combat, et

les chiens donnèrent un moment l'avantage au berger; alors, le vicaire, saisissant cet instant pendant lequel il avait réussi à se délivrer des deux hommes qui l'avaient assailli, prit sa course en se dirigeant vers la forêt avec la rapidité d'une flèche. Les laquais, abandonnant le berger, se mirent à la poursuite de Joseph; mais le gardeur de troupeaux ameuta ses chiens après ces brigands, ils furent arrêtés dans leur course et forcés de se défendre des morsures. Au reste, Joseph, élevé dans les forêts et les montagnes, était beaucoup trop agile pour qu'aucun de ceux qui le poursuivaient pût l'approcher. Mélanie, que ce combat avait rendue tremblante comme les feuilles qui restaient encore aux arbres, vit avec joie son frère disparaître dans la forêt...

Sur-le-champ Argow fut instruit de la présence de son rival, il redoubla les gardes autour du château, et mit ses gens en campagne, en s'applaudissant de ce que Joseph était venu s'offrir à ses coups.

CHAPITRE XXVI.

Le vicaire court toujours. — Rencontre. — Le charbonnier et sa famille. — Le vicaire s'introduit au château et revoit Mélanie. — Dangers évités.

La nuit arrivait à grands pas, et le vicaire courait toujours avec la même vélocité, à travers l'immense forêt dans laquelle il était entré. Au bout de deux heures, il commença à sentir la fatigue et le besoin : alors il marcha plus lentement, en se dirigeant, avec ténacité, en ligne droite pour arriver à un bout de la forêt.

En entrant dans une route plus fréquentée que celle qu'il venait de traverser, et dont les ornières assez profondes indiquaient le passage des voitures, il entendit au loin le mouvement d'une charrette, le claquement d'un fouet, et le sifflement du conducteur. Il courut alors vers l'endroit d'où partait ce bruit, afin de savoir en quelle partie de la forêt le hasard l'avait conduit.

— Mon brave homme, dit-il à un paysan couvert d'une blouse, et qui était d'une taille énorme, pourriez-vous me dire où je suis?

— A une demi-lieue d'Aulnay, répondit le grand charretier.

— Mais, reprit le vicaire, votre voix ne m'est pas inconnue... N'êtes-vous pas Jacques Cachel, le bûcheron-charbonnier qui demeure sur la hauteur?...

— Ah! c'est M. Joseph! s'écria Cachel. Ah! M. le vicaire, je n'ai pas pu vous témoigner ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu. Usez de moi corps et âme... Vous êtes cause de ma petite fortune, car c'est moi qui fournis le bois et le charbon au château de Vans, et c'est une pratique que j'aurais perdue si j'avais été en prison. Monseigneur m'a obtenu ma grâce; et vos bontés, celles de madame la marquise, m'ont mis sur le pinacle... Corps, âme et biens, je suis à vous, M. Joseph... Mais, par quelle aventure vous trouvez-vous, à cette heure, dans cette forêt? tandis que, depuis huit jours, tout Aulnay est sens dessus dessous? tout le monde vous pleure!... M. le marquis est parti pour Paris, pour aller à votre recherche... On dit que vous êtes un grand seigneur : M. Leseq, M. Gausse, mademoiselle Marguerite, ne cessent de parler de vous et de votre histoire. C'est ma femme qui m'a tout conté... ma pauvre femme, ah! comme votre retour va l'étonner!... Monseigneur l'évêque est venu vous chercher itou, et il y a des aucuns qui disent que le frère de l'évêque, un contre-amiral, est mort le soir de son retour, il y a des manigances d'enfer!

— M. de Saint-André est mort! s'écria Joseph, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, par une bien bonne raison : en effet, aussitôt que le bûcheron avait parlé de l'accès qu'il avait au château d'Argow, le vicaire était tombé dans une méditation dont il ne fut tiré que par la nouvelle de la mort de M. de Saint-André.

— Jacques, reprit-il, puis-je compter sur votre dévouement et sur votre discrétion, dont la volubilité de votre langue ne me donne guère bonne opinion?

— Monsieur, répondit Jacques Cachel, comptez sur moi comme sur vous-même... je vous prouverai ma discrétion et mon dévouement en temps et lieu...

— Marchons donc vite à votre chaumière, parce que j'ai faim et que je suis fatigué...

Cachel donna un coup de fouet à ses chevaux, et en un quart d'heure, ils aperçurent la lumière qui brillait par la lucarne de la chaumière déserte.

— Allons, femme, ouvre! c'est moi!... Entrez, monsieur, je vais aller mettre mes chevaux à l'écurie, que, grâce à madame la marquise, nous avons fait arranger...

— Chut! s'écria le vicaire en arrêtant l'exclamation d'étonnement que la femme de Cachel allait pousser; chut, ma bonne mère! et attendez votre mari; j'ai à vous parler à tous deux.

Le bûcheron étant rentré, le vicaire s'assit entre le mari et la femme : on se rapprocha du feu que Cachel ranima, et M. Joseph, s'assurant du sommeil des enfants, parla en ces termes :

— Mes chers amis, songez qu'avant toute chose, il faut me promettre solennellement de ne pas ouvrir la bouche sur ma présence en ces lieux, c'est un

point capital. Maintenant, Cachel, je vous promets deux mille francs, si nous parvenons à tirer du château une jeune fille que M. Maxendi y retient. Pour cela, il faut du courage, de l'adresse et de la discrétion, de la célérité et un dévouement sans bornes. La première chose à faire, ce sera, Cachel, d'aller tous les jours au château pour savoir ce qui s'y passe et m'en instruire.

— Justement, monsieur, interrompit Cachel, demain j'y porte du charbon, et après-demain six voitures de bois... J'y suis connu du concierge et du cuisinier en chef.

Bon, bon, Cachel! s'écria le vicaire transporté de joie, nous allons rêver aux moyens de m'y introduire, car il faut que je voie Mélanie... Demain, au lever du soleil, vous irez acheter un cheval réputé bon coureur, pour le tenir prêt à tout événement.

— Il y aurait celui de M. de Rosann; si, par Marie, nous pouvions l'emprunter?

— Connaissez-vous, demanda le vicaire, la distribution intérieure du château?

— Monsieur, répondit le charbonnier, il y a deux ailes et une façade : le grand escalier est dans la jonction de l'aile gauche avec le corps-de-logis principal du château; et cet escalier conduit dans une immense galerie où sont les appartements de cette aile gauche dans laquelle est la jeune dame : quant aux grands appartements ils sont au rez-de-chaussée de la grande façade...

— Ainsi, dit le vicaire, pour aller chez Mélanie, il faut traverser la cour, aller dans le vestibule où commence le grand escalier, et... sa chambre donne sur la campagne... Eh bien! Cachel, dites-moi, maintenant, où est la cuisine où vous apportez sans doute votre charbon.

— Les cuisines, monsieur, sont justement dans le rez-de-chaussée de cette aile gauche, et la porte n'est pas loin du perron.

— Cachel, s'écria le vicaire, demain je me mettraî dans un de vos sacs à charbon, et je me hasarderai dans ce labyrinthe... n'y allez qu'à la nuit tombante... O bonheur! je verrai Mélanie!

Le vicaire fit un frugal repas que sa faim rendit succulent, et se coucha dans son manteau, en recommandant encore la discrétion au mari et à la femme. Malgré sa fatigue, le vicaire ne put dormir; et, toute la nuit, Mélanie fut l'objet de ses pensées : la mort de M. de Saint-André lui donnait un espoir de posséder Mélanie, car il discutait déjà en lui-même jusqu'à quel point il serait criminel en épousant *sa sœur*... ou plutôt, emporté par les dangers que courait Mélanie, emporté par la violence de sa passion, il remettait à un autre temps d'examiner les graves questions que ferait naître son désir d'épouser Mélanie : il ne voyait qu'une chose, le bonheur de sa sœur, sa félicité, et son amour si bien partagé...

Le lendemain matin, la femme de Cachel se mit à coudre un sac assez grand pour qu'il pût contenir et cacher le vicaire, et lorsque tout fut préparé, Joseph se mit en route avec le charbonnier, en prenant leurs mesures de manière à n'arriver au château de Vans que vers les cinq ou six heures du soir. Lorsqu'ils furent sur le point de quitter la forêt, Joseph, montant sur la charrette, se coula dans le sac noir qui lui était destiné, et le charbonnier, sifflant et faisant claquer son fouet, se dirigea vers le château. Quand il fut à la porte de la dernière grille, le matelot chargé de l'inspection de cette partie, s'avança en criant : — « Qui est-ce?... » car il faisait assez nuit.

— C'est moi! s'écria Cachel, je n'ai pas pu venir plus tôt, car la pluie a gâté les chemins.

— Ah bien! vous allez être joliment reçu du cuisinier, maître Jacques Cachel : il y a un grand dîner, et il jure après vous depuis une heure, il vient d'envoyer un gâte-sauce voir si vous n'arriviez pas.

— Ne m'arrêtez donc pas...

— Ah! c'est vrai, vous êtes de la maison, passez! mais, voyez-vous! les cartes se brouillent : hier il y a eu engagement avec l'ennemi, et l'on est à sa poursuite; on redouble de surveillance : ce n'est pas peu qu'une fille à garder lorsqu'elle a un amant qui rôde... allez!... Et Jacques d'enfiler l'avenue, de passer la cour, en criant gare et jurant après les chemins : il conduisit sa voiture, juste en face de la porte de la cuisine.

— Arriverez-vous!... s'écria le chef en colère; par mon bonnet de coton! vous perdrez la pratique, M. Cachel! Et le chef faisant signe à un marmiton, l'aide-de-camp du cuisinier se mit en devoir de monter sur la charrette pour jeter les sacs.

— Hé! hé! gâte-sauce! s'écria le charbonnier effrayé et jetant le jeune homme par terre en le saisissant par le col; je ne touche pas à tes plats, ne va pas casser mon charbon. Aussitôt Cachel atteignit un sac et le porta au milieu de la cuisine.

— Parbleu, M. Lesnagil, vous n'avez guère l'idée de ce que c'est qu'un chemin... Mes chevaux ont manqué périr dans un bourbier...

Cachel retourna à sa voiture et rangea plusieurs sacs le long du mur en mettant Joseph contre l'escalier :

— Sortez, lui dit-il, je vais amuser le chef pendant une bonne demi-heure.

Joseph sort de son sac, s'élance dans l'antichambre et il entend les voix bruyantes des convives, car c'était justement le jour où le maire dînait pour la seconde fois chez M. Maxendi. Le vicaire frémit involontairement : il monte rapidement les escaliers

et arrive dans cette sombre galerie où il présume que la chambre de Mélanie doit se trouver. Il parcourt la galerie, et il voit, de loin, un filet de lueur s'échapper sur le carreau par l'intervalle qu'il y a toujours entre une porte et les dalles du plancher... Il se hasarde à ouvrir la porte... il entre...

Mélanie, assise sur un fauteuil, lisait sa lettre. Elle lève la tête, regarde dans l'ombre... elle jette un cri et tombe comme morte, en reconnaissant le visage du vicaire... Ce dernier s'élance et les plus doux baisers la firent revenir à la vie : ces baisers étaient l'expression d'une volupté encore inconnue à Mélanie : elle relève sa pesante paupière et s'écrie : — « Enfin, c'est toi! »

— *Mélanie*... je n'ai qu'un instant, un quart d'heure, et je cours les plus grands dangers, tâche que nous ne soyons pas surpris.

— Tu m'ôtes toutes mes idées, par ta présence... je suis folle... que faire?... — Son joli visage, resplendissant de toute la joie des amours, prit le caractère distinctif d'une figure qui pense : son joli front se plissa; puis, souriant à son frère comme Venus à Mars, elle lui lança un regard enivrant en lui disant : « J'ai trouvé... puisqu'il s'agit de ta sûreté. »

Alors, elle prit sur la table, où étaient les restes de son dîner, les fragiles débris de quelques noix, elle sortit rapidement et courut les semer dans la galerie; puis, accourant avec la légèreté des zéphirs, elle ferma la porte au verrou et dit :

— Joseph, nous sommes tranquilles maintenant... et elle courut se poser sur les genoux de son frère.

— *Mélanie!* dit-il avec un tremblement presque convulsif, comment m'aimes-tu?...

— Joseph!... comme par le passé, et ton aspect vient ranimer le feu, car la cendre qui le couvrait a volé partout... Et elle pencha sa belle tête sur l'épaule du vicaire.

— Toujours ton même sourire !... s'écria-t-il.

— Toujours ! répondit-elle avec mélancolie et avec cet accent mélodieux qui ravit l'âme et lui inspire le sentiment de la douleur, sans cependant faire mal : « Cruel, comme tu m'as quittée ! j'espère que si tu me délivres, nous ne nous séparerons plus !...

— Non! dit Joseph avec énergie.

Il ne savait comment instruire Mélanie du mystère de sa naissance. Cette nouvelle ne devait être annoncée qu'avec bien des ménagements.

— Que j'aime cette promesse!... elle vient, continua Mélanie, elle vient de retentir dans mon âme avec une force étonnante.... Oui, mon frère, vivons ensemble! va, nous souffrirons moins de nos combats que de l'absence. Laisse-moi t'embrasser,.... il y a deux ans que je n'ai savouré le nectar d'un baiser...

Le vicaire embrassa son amante d'une manière voluptueuse.

— Joseph ! dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je voudrais, *Mélanie,* t'en instruire sans que mes lèvres formassent des paroles... ah!.. je crains ta joie.

— Que veux-tu dire?... et elle regarda le visage de Joseph avec une inquiétude qui n'avait rien de pénible. Mon frère!....

— *Mélanie!*... répondit le vicaire en appuyant sur ce mot.

— Mon frère, pourquoi ne me nommes-tu pas du doux nom de sœur ? depuis que tu es entré tu ne l'as pas prononcé.... Hé qu'est-ce que cela me fait? s'écria-t-elle comme en délire; ne te vois-je pas?... ne suis-je plus ta douce amie?... ah, ne cherchons pas par de mystérieuses paroles à comprimer l'élan de notre joie. Eh bien, oui ! je t'aime toujours avec ardeur ! si c'est là ce que me demandent tes yeux interrogatifs... Oui, je t'aime avec cette fureur invaincue, invincible... qui me possédera jusqu'au tombeau... Mais oublions tout cela, je t'en prie! gardons cet instant pur et brillant, qu'au milieu de notre vie de malheur il se trouve une fleur.... Tu ne dis rien, mon frère,... et tes yeux me dévorent... ah ! oui, ils parlent assez... abaisse ta paupière et tes longs cils, je veux les couvrir de baisers !...

— *Mélanie,* tu me revois.... dit lentement le vicaire en mettant un accent pensif et profond à cette phrase.

— Mais, mon amour, que veux-tu dire?

— *Mélanie,* lorsque je t'ai quittée, je t'ai juré de ne plus revenir que lorsque nous pourrions nous revoir *sans crime.*

— Sans crime !... quelle pensée ! Joseph, mon frère !

— Ne m'appelle plus ton frère....

— Ne le serais-tu pas !.... dit-elle d'une voix languissante; et toutes ses couleurs abandonnèrent ses joues, elle pâlit, elle confondit sa tête dans le sein du vicaire, elle y perdit le sentiment du bonheur. Les larmes de Joseph, ces larmes brûlantes d'amour coulèrent sur ce joli visage presque mort.

— Voilà ce que je redoutais ! s'écria-t-il; et relevant Mélanie, il tâcha de la réchauffer par les plus ardents et les plus nombreux baisers.

— Mélanie !... reviens ! Et il essaya de la relever.

— Mon ami, dit-elle en ouvrant à peine son bel œil bleu, je me meurs... j'en mourrai ! Ah ! beaucoup de baisers !..... Il y a deux ans que je...... Joseph !..... fais dire que nous n'y sommes pas... et sonne Finette !...

— Mélanie.... tu es au pouvoir d'Argow.

— D'Argow!... s'écria-t-elle en se levant avec cette précipitation que donne l'indignation; de ce pirate qui a déporté notre père!....

— Mélanie, reprit le vicaire en l'asseyant sur ses genoux, ne crie pas si haut!.... écoute-moi! M. de Saint-André est mort.... il n'était point mon père, et ta mère n'était point la mienne..... *Ton amour est innocent!...*

— Innocent!.... mon frère, oui, *mon frère,* car je veux toujours te donner ce doux nom!... Innocent!.. oh laisse-moi t'embrasser comme ce jour où tu m'as repoussée!...... Hé quoi! s'écria-t-elle, Joseph, tu es triste! qu'as-tu donc?.... dit-elle en passant sa main dans les cheveux du prêtre avec un ravissement divin.

— Mélanie, dit-il avec chagrin, pour lui donner le change sur la cause de sa tristesse; comment puis-je sourire en te voyant dans ce château, sans avoir trouvé le moyen de t'en tirer?.....

— C'est vrai, dit-elle, c'est triste! mais l'amour n'a pas vainement un flambeau, et..... il t'éclairera.... — Elle lui jeta un des plus gracieux sourires.....

A ces mots, les pas rapides d'un homme firent retentir dans la galerie le bruit des coquilles de noix qui s'écrasaient.

— C'est Argow!... s'écria Mélanie, nous sommes perdus!..... Où te cacher?.....

La stupeur saisit le vicaire.

— Tuons-le!... s'écria-t-il...

— Non, non, cache-toi dans mon lit!...

— Mademoiselle, ouvrez-moi!... dit Argow d'une voix tonnante...

Le vicaire se mit entre deux matelas: Mélanie rétablit le désordre du lit, et se disposa à aller ouvrir.

Pour mettre au fait de ce nouvel incident, il faut que l'on se transporte, un peu avant l'arrivée du pirate, dans la salle à manger dont la porte donnait sur le vestibule où commençait l'escalier. Lorsque le vicaire le monta si rapidement, les convives, au fort du repas, s'occupaient à mettre M. Gargarou entre deux vins.

— Allons, M. le maire, disait Argow, c'est hier que vous avez fait la première publication, sous quatre jours vous nous mariez... Buvez à cette fête-là!...

— Vous finirez par me faire voir ma poste *double,* dit Gargarou en riant de ce gros rire franc qui distingue les gens de la campagne.

— Vous voyez? voici un avocat qui vous évitera la peine de faire l'acte... il va rédiger le contrat de mariage; ah! il est habile.

— Est-il du gouvernement?... demanda le maire en le regardant.

— Sans doute.

— Faut avouer, M. le comte, que vous êtes un fameux bon vivant, et que ceux qui vous entourent n'engendrent pas de mélancolie... Je m'étonne qu'avec une existence comme la vôtre, vous cherchiez le mal comme avec la main.

— Que voulez-vous dire? demanda Argow en fixant le maire.

— Eh oui!... répondit M. Gargarou, le mariage... n'est-il pas...

— Ah! interrompit le pirate, l'amour est une terrible chose...

— Oui, dit le maître de poste, surtout chez les femmes, car lorsque la mienne...

— Elle est jolie, dit Vernyct.

— Que trop!... répondit mélancoliquement le maire; car, je vous réponds... non, je n'en réponds pas...

Tous les convives se mirent à rire, et à louanger l'esprit de Gargarou, en lui disant qu'il éclipserait bien du monde à Paris, et qu'il n'était pas fait pour être maître de poste.

— Oh oui, dit-il, je devrais fourrager dans le gouvernement!...

— Allons, répondit Argow, vous entendez la politique...

— Ah ça, M. le comte, continua le maire en frappant sur le ventre d'Argow, n'interrompez pas le cours de mes idées... Nous sommes au dessert, et vous dites que l'amour vous brûle; il faut donc que cette jeune fille soit bien belle!...

— Divine!... s'écria le pirate.

— Divine!... Est-ce qu'il ne serait pas possible de la voir?...

— Non, dit Argow.

— Ce n'est pas, dit Vernyct, que M. le comte n'en aurait pas envie, c'est qu'il ne le peut pas, ajouta le lieutenant, qui ne demandait pas mieux que de brouiller son capitaine avec Mélanie, pour que le mariage manquât.

— Je ne le peux pas, double coquin!

— Ah! cela se gâte!... dit le maire, les injures sont prohibées!...

— Si je le voulais!... à l'instant même elle descendrait!... mais vous êtes ivres...

— Non, crièrent-ils ensemble, c'est une mauvaise excuse...

— Mon ami, dit le maire, si elle ne vient pas, nous croirons qu'elle vous mène par le bout du nez!... et c'est signe de malheur... Du nez au front...!

— Silence, M. Gargarou!... je coupe la gorge à ceux qui médisent de ma fiancée...

— Cela se gâte!... dit tout bas le maire... Ah bah! amenez-la, cette jeunesse!... on ne vous la mangera pas!...

Argow, craignant que le maire ne se fâchât, et

voyant qu'il avait besoin de lui, pressé d'ailleurs par les plaisanteries dont ses complices l'assaillirent en ce moment, se leva et leur dit :

— Je vais la chercher, mais, mordieu! si quelqu'un se lâche et n'est pas respectueux, il aura affaire à moi!

— Ah! dit le maire, nous sommes tous dans le gouvernement et la légitimité, de manière qu'il n'y a rien à craindre.

Argow sortit et monta chercher Mélanie.

— Ma reine, lui dit-il, qu'avez-vous? vous êtes tremblante!...

— C'est le vent qui souffle, le froid, la solitude.

— En ce cas, venez, ma petite femme!... venez... présider à la fin de notre festin!...

— Non!... je veux être seule... s'écria-t-elle avec une énergie terrible.

— Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là?...

— Dame!... je suis femme!...

— Oui, mais moi, je suis homme!...

— Qu'est-ce que cela fait? En France, ce n'est pas à moi à obéir...

— Je suis d'Amérique, dit Argow en fronçant le sourcil; ma belle amie, pourriez-vous m'expliquer par quelle aventure votre robe est noire comme du charbon?...

— C'est le vent qui a soufflé des cendres sur moi...

— Jeune fille, vous êtes une fleur, dit le pirate en lui lançant un regard foudroyant, prenez garde à soulever l'orage qui brise les chênes!... Et il se mit à regarder par la chambre avec une curiosité frénétique.

— Que me vouliez-vous?... reprit Mélanie avec un doux accent de voix qui couvrait toute la crainte horrible qui l'envahissait. — Voyant Argow contempler le lit avec une attention terrible, elle courut à lui, le prit par l'épaule, le força de la regarder, et lui lançant un regard enchanteur :

— Que me vouliez-vous donc?...

— Que vous descendiez!... dans la salle à manger!...

— J'y descendrai, M. Maxendi, répondit-elle avec un air de soumission qui désarma le pirate. Il s'approcha, la saisit...

— Monsieur! s'écria-t-elle, je ne suis pas encore votre femme!.... Et un effroi mortel la glaça, en voyant le lit se mouvoir, ce qui indiquait que Joseph ne pouvait contenir son indignation, en imaginant probablement des choses qui n'existaient pas.

— Allons, suivez-moi,... mon ange! lui dit le farouche pirate...

— Oh, monsieur!... non! répondit-elle avec un geste rempli de grâce et d'expression, je ne suis pas habillée, je suis couverte de cendres, il faut au moins que je passe une robe... dans dix minutes... C'est bien le moins qu'en obéissant à *vos ordres,* je sois maîtresse de ce que l'on n'a contesté à aucune femme, de ma toilette.

— Hé bien, je vous attendrai!... dit le soupçonneux forban en s'asseyant.

— Puis-je m'habiller devant vous?... Allez-vous-en, je vais vous rejoindre.

— Petite sirène!... s'écria le corsaire en ouvrant la porte, je me confie en votre parole et je vais vous annoncer...

— Oui, dit-elle avec un gracieux sourire, soyez mon aurore!...

Elle écouta le bruit des pas du pirate, et lorsqu'elle ne les entendit plus, elle se hasarda dans la galerie, et s'en fut jusque dans l'escalier... Elle entendit la voix d'Argow mêlée à celle des autres convives, alors elle accourut avec la légèreté d'une biche dans son appartement. Le vicaire était déjà hors de sa retraite...

— Mélanie, j'étouffais de rage!...

— Et moi de frayeur!... Allons, mon ami, comment vas-tu sortir de cette caverne?

— Avant d'en sortir, Mélanie, convenons d'une chose nécessaire pour ta délivrance à laquelle je viens de penser... Toutes les fois qu'une heure dans la journée ou dans la nuit, n'importe laquelle, sonnera, trouve-toi dans ta chambre en te cachant dans le coin de ton lit : lorsqu'on tirera un coup de fusil, s'il y a une balle qui siffle dans ta chambre, elle te dira que l'instant d'après il se passera quelque chose d'intéressant pour toi, soit une pierre lancée avec une fronde et qui sera enveloppée d'une lettre, soit une flèche qui t'apportera un billet. A compter de demain, ma bien-aimée, tiens-toi sur tes gardes!... que nous ne te blessions pas!... Adieu, reçois mon baiser de départ...

— Joseph!... nous reverrons-nous?...

— Comment, Mélanie, tu en doutes!... Mais, avant trois jours, je veux que nous soyons sur la route de Paris!...

— Allons, je te crois, puisque tu le dis... Adieu. Et s'élançant dans leurs bras, ils se donnèrent un dernier baiser où tous les feux de l'amour résidaient.

— Oh! dit Mélanie, Joseph, quelle douceur!... Allons, sortons!...

Elle s'avança la première dans la galerie, et Joseph suivit de loin, prêt à se réfugier dans la chambre de Mélanie, au premier bruit. Ils parvinrent jusque dans l'escalier, ils descendirent dans le vestibule, et comme le vicaire se glissait dans la cour pour regagner son sac à charbon... Argow ouvrit la porte de la salle à manger...

— Comment, mademoiselle, vous dites que vous voulez vous habiller...

— Est-ce que je ne le suis pas?... répondit-elle en pâlissant. Argow regardait dans la cour.

— Qu'est-ce que c'est que cette charrette? demanda-t-il.

— Monseigneur, dit Jacques Cachel, vous manquiez de charbon, et je n'ai pas pu venir plus tôt... — M. Lesnagil, vous ne voulez pas mon reste?

— Allons, dit Argow, débarrassez le perron de ces sacs... Un jour où j'ai du monde!...

Cachel tâta ses sacs pour savoir si le vicaire était revenu, et voyant qu'effectivement il remplissait son sac, il en jeta deux ou trois devant Argow : les sacs retentirent sur la voiture : puis, il prit le vicaire et le posa doucement, en saisissant le moment où le pirate, se retournant vers Mélanie, lui dit :

— Hé bien, cette robe!...

— Comment vouliez-vous que je la misse, je n'avais personne.

— Vous le saviez cependant, petite rusée, lorsque vous m'avez renvoyé...

En cet instant, Jacques Cachel, regardant Mélanie, dit :

— Vous n'avez plus rien à craindre!...

— A qui parles-tu?...

— Vous n'avez plus rien à craindre, M. Lesnagil, continua le charbonnier, sans répondre à Argow, car vous êtes fourni de charbon pour au moins quinze jours; à demain!... Cachel s'en alla en faisant claquer son fouet et galoper ses chevaux!...

— Entrez, mademoiselle, dit monsieur Maxendi ; et, prenant la main de Mélanie, il ouvrit la porte en s'écriant : « Voici Mme Maxendi!... »

Un murmure d'étonnement s'éleva à l'aspect de la belle Mélanie que la présence de son amant, et les dangers qu'il venait de courir, avaient décorée des plus ravissantes couleurs...

— Mme Maxendi!..... dit-elle avec énergie, jamais, messieurs! un mariage veut un consentement, et, la hache sur la tête, je ne dirais pas « oui!.... »

— Bravo! dit Vernyct, voilà de l'énergie... Eh bien, monsieur le comte?

— Monsieur le comte, s'écria Mélanie, celui qui prend le nom de Maxendi n'est autre qu'un pirate, nommé Argow.

— Tu en as menti!... serpent! s'écria Argow en colère! tais-toi, jeune fille, si tu ne veux pas... Il la regarda en lui jetant un tel éclair que Mélanie devint muette un moment.

— Vous avez vu quelqu'un, mademoiselle?... dit-il, en se radoucissant.

— Je ne m'en cache pas, je viens de voir, à l'instant, celui que j'aime, et, avant deux jours, je serai arrachée de ces lieux!...

— Diable, mais cela se gâte, s'écria M. Gargarou, vous ne me disiez pas cela, monsieur le comte.

— Tais-toi, imbécile!... lui répliqua le forban.

— Bravo! dit Vernyct, il n'épousera plus.

— Jeune fille, dit Argow à voix basse, tu as élevé la tempête, et tu y périras.

— J'avoue, dit-elle avec un naïf sourire, que je mourrais avec chagrin, au moment où je viens d'apprendre que je puis épouser Joseph, et qu'il n'est pas mon frère!..

— Mais, où l'avez-vous vu?... demanda Argow étonné.

— A l'instant, dit-elle.

— Où était-il?

— Devant vous.

Maxendi lâcha un effroyable juron, et lança des regards terribles sur l'assemblée.

— Votre amant est dans le pays!... reprit-il d'un air sombre qui annonçait la mort, vous m'épouserez!...

— Jamais, s'écria-t-elle, et s'il y a ici quelqu'un qui ait quelque pouvoir, quelque autorité, je l'adjure de me retirer d'ici, d'employer son pouvoir; car je suis enlevée de force, et c'est un crime!...

L'énergie que déployait Mélanie était sublime, et Argow, craignant que le maire ne conçût de graves soupçons, malgré son ivresse, fit venir des laquais, et l'on ramena Mélanie, de force, dans son appartement.

CHAPITRE XXVII.

Argow furieux. — Il veut s'enfuir avec Mélanie. — Plan du vicaire. — L'hôtesse le sert. — Dévouement de Cachel. — Mélanie est enlevée.

Argow, furieux, ordonna de faire les recherches les plus actives; elles lui prouvèrent que personne n'avait pu s'introduire au château sans être vu : cependant, comme il lui était impossible de douter que Mélanie n'eût revu Joseph, puisqu'elle avait appris les circonstances de ses pirateries, qu'il avait si grand soin de cacher, il tomba dans une étrange perplexité, mais il n'était pas homme à y rester longtemps. L'obscurité qui régnait dans cette aventure subite, l'énergie déployée par Mélanie, les soupçons que les paroles de la jeune fille devaient exciter dans l'esprit de M. Gargarou, tout décida le pirate à frapper un grand coup. Il y réfléchit toute la nuit, et le matin même, il résolut de mettre son dessein à exécution, pour se défaire des recherches et de la présence du dangereux ennemi qu'il avait en la personne de l'amant de Mélanie.

Ce projet était de partir sur-le-champ pour le village de Durantal, situé au milieu des montagnes

du Dauphiné, lieu charmant et retiré, où il possédait un château et une terre considérable qu'il n'avait pas encore visitée. Il ordonna tout pour son départ ; il fit demander des chevaux à M. Gargarou, et l'invita à déjeuner, afin de savoir quel effet avait produit sur lui la scène de la veille, et, en cas de soupçon, décider comment il les effacerait de l'esprit du maître de poste.

Ces préparatifs eurent lieu le plus secrètement possible, afin que personne ne pût se douter du projet de Maxendi. Cependant, comme on ne se défiait point de Jacques Cachel, et que Jacques Cachel était resté toute la nuit au bord de la forêt, il sut dès le matin que le pirate allait faire un grand voyage, car le cuisinier lui paya son charbon, et refusa son bois, en lui disant qu'il allait en Dauphiné.

Sur cette nouvelle, Jacques enfourcha un de ses chevaux, il accourut à bride abattue à sa chaumière, et, faisant monter sur-le-champ le vicaire sur un autre cheval, il lui raconta, en revenant vers le château, le nouveau dessein du matelot. Joseph embrassa Cachel pour son dévouement, et il se mit à réfléchir sur ce qu'il y avait à faire dans une semblable conjoncture. Or, on sait que, si l'amour ne tient pas un flambeau toujours allumé pour lui, car il est aveugle, il le tient pour éclairer les amants : aussi le vicaire eut-il bien vite formé son plan de défense.

— Cachel, lui dit-il, connais-tu beaucoup de bûcherons dans cette forêt, et pourrais-tu en rassembler un bon nombre, dans peu de temps?

— En une heure, j'en aurai dix ou douze ; que faut-il faire?...

— Il faut, mon ami, les poster au commencement de la forêt, en les armant jusqu'aux dents ; il faut de plus, barrer le chemin avec ta charrette, et je viendrai te rejoindre dans peu, pour te donner les dernières instructions !... Mélanie est à nous...

Cachel s'élança dans la forêt, et Joseph au village de Vans. En approchant de l'auberge de M. Gargarou, il cacha son visage, et se mit à épier avec soin quelles étaient les personnes qui se trouvaient dans la salle. Comme il regardait, le maître de poste et Vernyct sortirent : effrayé, le vicaire s'échappa au grand galop en courant vers Septinan. Quand il se fut éloigné, il se retourna, et voyant Gargarou et le lieutenant se diriger vers le château, il revint à petits pas vers l'auberge du Grand I vert. Il y entra hardiment, après avoir attaché la bride de son cheval à l'un des anneaux de fer qui garnissaient le mur. L'hôtesse était seule ; aussitôt qu'elle aperçut Joseph, elle lui fit signe de marcher avec précaution, et elle l'emmena dans une chambre haute, où madame Hamel et Finette se trouvaient.

— Madame, s'écria le vicaire, Mélanie est à moi, pour peu que vous vouliez me seconder...

— Que faut-il faire?..

— Maxendi n'a-t-il pas demandé des chevaux ?...

— Oui.

— Avez-vous un postillon sur le dévouement duquel l'on puisse compter?....

— Oui, un joli garçon, qui fait pour moi tout ce que je veux !

— Hé bien, madame, si la pensée de sauver une infortunée des mains d'un pirate effronté, vous touche, et si la réunion de deux êtres qui s'adorent vous émeut, c'est entre vos mains : donnez ce postillon à Maxendi, et qu'il lui amène des chevaux ombrageux ; tenez, voilà cent louis !... (et le vicaire jeta sur la table un rouleau de napoléons) voilà deux mille francs pour lui, s'il veut consentir à suivre mes ordres.

— Et de quoi s'agit-il?... demandèrent à la fois Finette, madame Hamel et la maîtresse de poste.

— Il s'agirait, continua le vicaire, de faire prendre le mors aux dents à ses chevaux, lorsqu'il sortira du château, de conduire M. Maxendi par la forêt ; et, là, de ne s'épouvanter en rien de ce qu'il y arrivera, lorsqu'il se trouvera arrêté par deux charrettes.

— Ce n'est que cela? dit la maîtresse de poste, mon jeune postillon vous servira à merveille, et seulement pour l'amour de moi !...

— Ce n'est pas tout, reprit le vicaire : il faudra que vous, madame Hamel, et vous, Finette, vous alliez m'attendre à Septinan, que vous fassiez préparer la chaise de poste, qu'elle soit prête, et que les chevaux restent toujours attelés !.... Vous nous attendrez... allez, courez !...

— Pour cela, il ne faut qu'un petit bout de lettre à notre confrère, dit la jolie hôtesse, et je vais l'écrire au plus tôt, sur-le-champ, n'est-ce pas? Catherine, de l'encre !...

— Pas tant de pétulance, madame ; dites-moi, je vous prie, ne connaîtriez-vous pas, dans le village, un bon tireur d'arc, car vous avez sans doute une compagnie de chevaliers comme à Aulnay-le-Vicomte.

— Certainement, et le plus adroit, le coq d'ici, c'est votre berger... répondit madame Gargarou.

— Maintenant, reprit Joseph, il ne me faut plus qu'un fusil chargé à balle, du papier et de l'encre.

En une minute, le vicaire eut tout ce qu'il demandait. Il écrivit à Mélanie de suivre Argow, en jouant un grand désespoir, et de s'effrayer beaucoup lorsque les chevaux prendraient le mors aux dents, afin de ne pas paraître de connivence, et de ne pas éveiller les soupçons du rusé pirate, mais qu'à

l'entrée de la forêt, douze hommes apostés s'empareraient du forban, et la délivreraient.

Ayant tout expliqué, il s'échappa de l'auberge, laissa madame Hamel ébahie, parce qu'elle ne comprit rien à tout cela, laissa Finette et l'aubergiste qui comprenaient tout, et il courut chez le berger, dans la maison duquel il était né, et dont il portait encore le manteau, afin de disposer le reste, et prévenir Mélanie.

Pendant que le vicaire prenait toutes ces mesures avec une activité qui lui faisait trouver les moments trop courts, Argow, ayant remis l'intendance de ses biens à Vernyet, ayant tout ordonné, tout prévu, finissait de déjeuner avec M. Gargarou, auquel il proposa de l'accompagner dans une promenade qu'il comptait faire avec sa jeune fiancée.

— Elle est donc devenue moins mutine qu'hier? car elle vous accusait de choses qui sont contraires à l'esprit du gouvernement légitime...

— Reste de folie!... répondit le matelot, en fascinant le maire par un regard qu'il lui lança en cherchant à deviner ce qu'il pensait; — la nuit porte conseil, vous allez la voir...

Aussitôt, Argow, laissant le maire sous la garde de Vernyct auquel il jeta un regard significatif, se dirigea vers la chambre de Mélanie, qui, malgré le froid, tenait ses fenêtres constamment ouvertes, depuis que Joseph l'avait avertie des dangereux signaux qu'il pourrait faire : aussi, elle avait soin de se ranger dans un coin, à chaque heure qui sonnait à la grosse horloge du château. Ces petits soins, l'attente, et l'espoir, l'avaient rendue moins sombre et moins pensive; elle chantait, et s'habillait avec recherche; enfin, son appartement, qui lui avait paru si triste, était devenu, pour elle, un palais, depuis que Joseph y avait porté l'espérance.

Elle passa la nuit au milieu des rêveries les plus délicieuses. « Puisqu'il n'est pas mon frère, s'était-elle dit, nous nous épouserons... nous serons heureux d'un bonheur sans trouble, sans nuage. » Et, là-dessus, elle dévorait l'avenir, en bâtissant mille projets, songeant à mille voluptés, appelant Joseph sans rougir, et arrêtant sa pensée sur les plaisirs de l'hymen, avec une rare complaisance.

Pour elle, cette nuit fut presque le bonheur même; car l'aurore du plaisir, l'espérance, est comme l'aurore du jour, belle, splendide, fraîche, élégante, gracieuse, et j'ignore si le plaisir en réalité est plus voluptueux que le plaisir espéré par la pensée!... je laisse ce problème à décider à de plus savants que moi!

Lorsque l'âme est ainsi disposée, une jeune fille, candide et naïve comme Mélanie, sourit à tout ce qui l'approche : aussi, lorsque le farouche pirate entra, elle quitta la fenêtre, et accourut vers lui, semblable à l'innocence qui offre à manger à un serpent : tous ses traits respiraient le bonheur...

Mademoiselle, dit Argow, il faut me suivre à l'instant, et songez que s'il vous échappe un seul mot défavorable pour moi, si vous ne paraissez pas telle que vous devez être avec celui qui veut vous épouser... je vous brise comme un verre.

— Certes, M. Maxendi, vous ne me ferez pas mourir; car la vie, depuis hier, m'est devenue trop précieuse... mais, avec toute l'envie que j'ai de vous plaire aujourd'hui, je ne puis m'en aller avec vous, que lorque onze heures seront sonnées...

— Quel est ce nouveau caprice, ma reine? dit le forban en regardant Mélanie avec attention; cache-t-il quelque piége, comme votre désir de vous habiller, hier au soir?...

— Comment, s'il cache un piége!... je le crois, répondit-elle en penchant sa tête d'une mânière séduisante, ne sommes-nous pas *tout piége,* nous autres femmes ?...

— Oui, mais nous sommes *toute force,* nous autres hommes!... et je veux que vous me suiviez à l'instant même.

— Vous vous trompez, mon cher M. Maxendi, vous ne le voulez pas!... vous croyez le vouloir..., reprit Mélanie, en cherchant à gagner du temps. Je suis persuadée que dans deux secondes vous ne le voudrez plus...

— Comment cela? arrière-petite-fille de Satan!...

— Si je vous promettais de vous embrasser, ici, lorsque onze heures sonneront!... et de vous suivre après, partout où bon vous semblera...

— M'embrasser!.... me suivre!.... s'écria le pirate stupéfait de l'expression de malicieuse coquetterie qui régnait dans la pose, le visage et le regard de Mélanie; en vérité, je ne conçois plus rien!... les femmes sont toutes uniques!...

— Allons, reprit-elle en souriant légèrement, le marché vous plaît-il?..

— Quelle heure est-il?... s'écria Maxendi en tirant sa montre : il ne s'en fallait pas de dix secondes que l'aiguille arrivât sur la soixantième minute. Je vais avec le château!... dit-il en regardant Mélanie avec un air ironique.

— Je ne m'en dédis pas!... répondit cette charmante fille.

— J'accepte, s'écria le matelot; et il s'élança sur Mélanie pour la saisir dans ses bras et l'embrasser.

— Il n'est pas onze heures!... cria-t-elle avec énergie, et en se défendant. Maxendi l'avait prise, et la tenait entre ses bras; elle détournait sa bouche avec répugnance, et ce débat avait lieu devant la fenêtre... onze heures sonnent! — En entendant le son de l'airain, Mélanie veut se retirer de la fatale

fenêtre, un coup de feu part, la balle enlève une des boucles de cheveux qui se jouaient contre les tempes de la jeune fille, frise l'oreille du pirate, et va mourir dans la porte....

— Mille canons! morts et furie! satan incarné, je te paierai cela!..... je vois ton frère, et dans peu je vais le tenir sous de bons verrous. Quel tireur!... allons *branle bas l'équipage!* à vos postes!...

En criant ainsi, le matelot courait dans la galerie, et volait s'emparer lui-même de Joseph. Mélanie, restée seule, n'eut que le temps de se rejeter en arrière, de tomber à genoux pour remercier Dieu de ce que le pirate avait pris le change, en croyant qu'on en voulait à ses jours; et comme elle se relevait, une flèche siffle, et rejoint la balle sur la porte de l'appartement. La jeune fille saute dessus avec l'avidité de l'amour, elle saisit le billet, rejette la flèche dans le fossé; et, après avoir lu le billet, elle l'avala, et se mit à regarder ce qui se passait dans la plaine. Tremblante, comme une fauvette poursuivie, elle vit son frère et le berger s'enfuir sur leurs chevaux avec la rapidité d'un nuage chassé par le vent du nord, et le pirate rester confus avec ses gens, car ils étaient tous à pied. Argow, en fureur, les maltraitait, et paraissait leur donner des ordres pour s'emparer de Joseph, s'il revenait; mais, bientôt, il les quitta, et revint au château. Elle l'entendit avec effroi s'avancer dans la galerie, et il parut devant elle en proie à une fureur sans égale.

— Allons, serpent d'Afrique, suivez-moi!... dit-il en la fixant par un regard absolu.

Mélanie effrayée suivit le forban, qui la conduisit à la salle à manger, où l'honnête Gargarou avait bien de la peine à faire raison à Vernyct de toutes les santés que ce dernier lui portait.

— Ah! ah! s'écria-t-il en voyant Mélanie, voilà la femme future de M. Maxendi..... elle est donc plus raisonnable, ce matin! allons, *mon administrée,* quel jour vous mariez-vous ?... je sui tout prêt...

— Oui, mais je ne le suis plus, reprit Argow en colère, et nous allons *virer de bord*... Tu sais ce que je t'ai dit, Vernyct, ajouta-t-il en regardant son lieutenant, veille sur lui, et s'il reparaît, ne le manque pas!... Monsieur le maire, reprit-il en tendant la main au maître de poste sur un signe du lieutenant, si vous voulez venir nous conduire un petit bout de chemin, je vous donnerai les instructions nécessaires...

— Pour doubler ma poste?...

— Oui, reprit ironiquement Argow, pour doubler votre poste.

Les chevaux étaient attelés à la calèche du pirate, et le jeune postillon paraissait avoir beaucoup de peine à les contenir; mais, si le maître de poste n'avait pas eu son rayon visuel un peu altéré par les petillants produits de la Champagne, il aurait remarqué que son postillon s'arrangeait de manière que, tout en semblant retenir les chevaux, il les piquait violemment avec ses éperons.

— On nous a donné des chevaux neufs!... dit-il en soutenant la tremblante Mélanie, à laquelle le postillon fit un signe d'intelligence. Lorsque la jeune fille fut montée, les chevaux s'emportèrent, mais il les retint, et joua parfaitement bien son jeu, car, aussitôt que M. Gargarou et le pirate furent assis, les chevaux partirent comme s'ils avaient des légions de diables à leur poursuite.

Mélanie jeta les hauts cris... « Nous allons verser!... où m'emmène-t-on?... au secours!... »

— Ne craignez rien, ma belle petite dame, dit M. Gargarou. Monsieur le comte, dit-il à Maxendi, la calèche est-elle bonne?

— Oui, répondit Argow.

— Nous n'en irons que plus vite! le jeune homme est bon postillon, c'est un cousin de ma femme.

— Eh bien, où nous mènes-tu?... demanda le pirate.

— Au secours!... on m'enlève malgré moi, criait toujours Mélanie.

— Où je vous mène? répondit le postillon, je ne vous mène pas, ce sont les chevaux, car je n'en suis pas le maître!... (et le rusé gaillard les éperonnait); c'est la première fois qu'ils vont à la voiture.

— Voyez-vous, dit le maître de poste, ils ont pris le mors aux dents.

— Prends par la forêt! s'écria Maxendi, je ne demande pas mieux.

— J'irai si je peux! répondit le postillon qui enfila la route du bois en paraissant emporté par ses chevaux. Mélanie criait toujours. Gargarou la consolait en répétant qu'il n'y avait pas de danger, et Argow, inquiet pour sa proie, regardait chaque ornière, et parlait au postillon qui n'écoutait rien.

Enfin la calèche roulait avec une effrayante rapidité dans le chemin de la forêt. Du plus loin que le postillon aperçut les deux charrettes, il demanda passage en criant et faisant claquer son fouet, mais les charrettes restèrent immobiles. Ce danger palpable émut fortement le maître de poste, qui tremblait pour la vie de ses quatre chevaux, qui devaient se fracasser contre les charrettes; le postillon et le maître de poste criaient à tue-tête, Mélanie tremblait de peur, car elle savait que c'était en cet endroit que son enlèvement allait avoir lieu; Argow regardait en avant pour examiner le choc et sauver Mélanie; et le bruit était tel, que personne n'entendait le pas des chevaux qui suivaient la voiture.

En une minute, la calèche arrive entre les charrettes, et les deux premiers chevaux s'écrasent et

tombent, Mélanie jette un cri, le postillon se débarrasse, Gargarou gémit, et Argow se sent saisir et serrer par des cordes qui le prennent par le milieu du corps, de manière qu'il ne put faire aucun mouvement; il jura comme les *Treize Cantons*, et acheva de casser la voiture par les efforts qu'il essaya pour se soustraire à la force par laquelle Cachel l'entourait impitoyablement; le vicaire se saisissait de Mélanie joyeuse; deux hommes contenaient Gargarou, et les trois autres leurs fusils braqués sur la poitrine du domestique d'Argow, l'empêchaient de s'opposer à cet enlèvement.

Le pirate, écumant de rage, fut garrotté de telle sorte, qu'il était forcé de rester immobile comme une masse inerte : on lia le maire sans écouter ses réclamations et on les plaça tous trois sur une charrette. Argow, comme tous ceux qui ont un grand caractère, et qui conçoivent *la force,* ne dit plus rien, et contempla le vicaire avec une rage concentrée. Gargarou, comme tous les imbéciles qui croient que les cris et la plainte peuvent changer le destin, se tuait de dire aux charbonniers : « Je suis le maire de Vans!... déliez-moi!... » On ne l'écoutait pas. Il cherchait des yeux son postillon, mais le rusé jeune homme s'était caché.

Le vicaire ordonna à Cachel de rétablir la calèche, on releva les chevaux en remplaçant les deux qui s'étaient tués, il remit Mélanie dans la voiture : et lorsque tout fut arrangé, que les complices de Cachel se furent enfuis, le vicaire dit au bûcheron :

— Vous enfermerez ces trois hommes dans votre cave, et vous les y tiendrez jusqu'à ce qu'un exprès vous remette une lettre de moi, qui statuera sur leur sort. Nourrissez-les, empêchez qu'ils ne s'évadent, et, dans votre intérêt, tâchez que leurs cris ne soient point entendus. Si cet enlèvement donnait lieu à quelques poursuites, instruisez-m'en sur-le-champ, je les ferai cesser... Tenez!... Et le vicaire remit une bourse pleine d'or à l'honnête Cachel. Le bûcheron couvrit les trois captifs avec des sacs, et il fit trotter ses chevaux vers Aulnay.

Lorsque le vicaire fut seul avec Mélanie, que Cachel fut loin, le jeune postillon reparut, et ramena au grand galop la calèche d'Argow à l'auberge. Mélanie, en apprenant la part que l'hôtesse avait prise à sa délivrance, lui laissa une chaîne d'or pour souvenir; Joseph lui paya grassement les deux chevaux tués, et récompensa encore le postillon, qui le mena sur-le-champ ventre à terre à Septinan.

Là, Mélanie et son frère reprirent leur voiture, et le postillon fut chargé de reconduire la calèche au château de Vans.

La jeune fille, au comble de la joie, embrassa madame Hamel et Finette, et la chaise de poste vola vers Paris, avec la célérité d'un solliciteur gascon qui apprend que son cousin, au neuvième degré, vient d'être nommé ministre.

CHAPITRE XXVIII.

Bonheur de Mélanie. — Chagrin du vicaire. — Ses combats. — Il l'épouse.

Quelles scènes d'amour! quel gracieux voyage! Mélanie accabla son frère sous les roses : un déluge de caresses enchanteresses l'inonda, et, malgré le remords qui commençait à le ronger, il ne put se refuser à savourer ce charme qui n'était plus aussi criminel.

— Joseph, disait Mélanie emportée par la rapide voiture, Joseph, nous allons nous épouser, nous ne sommes plus frère et sœur; c'est-à-dire, nous nous le serons toujours, mais nous joindrons, aux doux sentiments de notre enfance, celui qu'une femme doit à son mari, celui qu'un époux doit à sa femme. Je ne serai plus si pâle, et c'est toi qui me donneras la beauté nouvelle dont mes joues se pareront... N'est-ce pas, Finette?... Joseph, tu ne me dis rien, tu regardes la campagne... Elle est triste et nous sommes gais; pourquoi, lorsque nos cœurs sont en délire, et qu'en voyant ta Mélanie tu jouis de l'aspect du bonheur, cherches-tu, de tes yeux, l'hiver, emblème de la tristesse?

— Mélanie, répondit le vicaire, ne conçois-tu qu'une joie bruyante?...

— Oh! non, non, mon amour, ma vie, mon bonheur! non, je connais le silence auguste de la volupté : mais, ajouta-t-elle en souriant et en ôtant elle-même la main dont le vicaire couvrait son front, ne faut-il pas qu'une jeune fille parle un peu?... Cependant, Joseph, si ce babil de l'ivresse te déplaît, je vais me taire...

— Oui, tais-toi, Mélanie!

La jeune fille ne dit plus rien, et elle commença à regarder son *frère* avec une espèce d'inquiétude. — Depuis quand, murmura-t-elle, les paroles de Mélanie ne plaisent-elles plus à Joseph!

— Ma sœur, répondit le vicaire en retenant des larmes prêtes à s'échapper, je crois t'avoir prouvé que je t'aimais... Fille céleste, vierge! ajouta-t-il en laissant tomber une larme sur le visage étonné de sa *sœur*, je ne puis adorer que toi, pourquoi soupçonner mes sentiments? va... je te donnerai la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse... Il s'arrêta. Et... dit-il, pour comble de grandeur, tu l'ignoreras....

— Tu pleures, Joseph (et Mélanie pleurait) tu pleures!.... qu'as-tu donc?...

— Mélanie, je pleure de bonheur!

Elle le regarda avec un effroi dont elle ne se rendit pas compte. Elle se garda bien d'ouvrir la bouche, et pendant le reste du voyage, elle épia avec le soin curieux de l'amour, le moindre geste, le moindre regard, la moindre parole du vicaire.

Ce dernier, s'apercevant de l'inquiétude de sa *sœur*, s'empressa de la dissiper en secouant la mélancolie qui s'était emparée de lui, du moment où il se mit à réfléchir à la nouvelle barrière qu'il avait élevée *lui-même* entre lui et Mélanie, mais ses douces caresses, ses paroles ne purent dissiper le nuage qui s'était formé dans l'âme de la jeune fille.

Bientôt ils arrivèrent à Paris, et se retrouvèrent dans leur hôtel de la rue de la Santé. En y entrant, Mélanie saisit son frère, et l'entraînant hors du salon, elle lui montra, par un geste plein de grâce, le siége où il s'était assis avant que de partir, et elle lui dit : — « C'est là que je pensais à toi!...... Ah! reprit-elle, j'y pensais partout. »

Le vicaire tomba dans une mélancolie aussi profonde que celle qui l'avait saisi, lorsqu'il découvrit que, Mélanie étant sa sœur, il ne pouvait pas l'épouser. Cependant cette perpétuelle rêverie avait un certain charme, car dans cette nouvelle position, la défense sociale n'était pas la même : elle n'était plus aussi forte, mais les combats de Joseph avec lui-même n'en furent que plus violents. L'histoire de sa mère lui revenait sans cesse à la mémoire, et ne trouvant rien en son cœur qui lui fît mépriser soit madame de Rosann, soit M. de Saint-André, il se servait de cette aventure comme d'un bouclier. On doit juger facilement de la violence de ses combats, si l'on songe un instant à l'esprit religieux dont le vicaire était imbu. La foi du serment, sa conscience, sa croyance à la religion, tout rendait ce déchirement de son âme mille fois plus cruel, car à côté de ces liens il s'élevait un des amours les plus passionnés et les plus purs qui soient entrés dans le cœur d'un homme. Cette souffrance bizarre de l'âme ne peut pas être décrite, l'imagination même ne la conçoit pas, car il faudrait se représenter exactement toute l'âme du vicaire.

— « Hé quoi! écrivait-il [1], si j'épouse Mélanie, ne reste-t-elle pas pure? Elle ignore ma qualité de prêtre, elle sera toujours vertueuse. Moi seul je serai criminel, et encore qui le saura?... « Dieu, malheureux! » me répond ma conscience; mais ne pardonnera-t-il pas à tant d'amour?... et au reste, Mélanie ne vaut-elle pas l'éternité? Quel amant aura fait un aussi grand sacrifice!... Oui, Mélanie, oui, beauté céleste, je t'épouse, je ne puis souffrir plus longtemps la vue de tes yeux qui se tournent languissamment vers moi; c'est une lâcheté que de tarder;... d'ailleurs, le bon curé ne m'a-t-il pas dit, en me quittant, que l'on n'était pas criminel en obéissant à la nature... ah! j'en crois cette âme simple... Ah, Mélanie! douce épouse! si tu montes aux cieux, tu imploreras mon pardon et ta main me tirera des enfers!... O supplice!... mais quoi, Joseph, c'est de l'égoïsme, tu n'oses te sacrifier!.. Allons, lâche, du courage! »

« Non, je ne le puis, car Mélanie ne serait que ma maîtresse! Elle l'ignorera, elle se croira mon épouse, mais *moi* je sais le contraire, et c'est peu délicat, ce n'est pas d'un honnête homme. La rigide vertu ne veut pas que je l'épouse. Mourons!... Oui, mais elle meurt!... »

« Comme elle m'a souri tout à l'heure!... ô visage divin!... ô Mélanie! je t'épouserai! ce moment a tout décidé!... Oui, la figure des femmes brille d'une certaine grâce que rien ne peut définir... Oh! que je grave à jamais ce moment dans ma mémoire, car un rayon du ciel est descendu sur Mélanie, et me l'a montrée comme mon épouse!.. D'ailleurs, les prêtres se mariaient autrefois! nos frères, les protestants, dans la même religion, se marient! je ne serai pas si coupable!... »

Ces phrases donnent une idée exacte de la situation dans laquelle se trouvait l'âme de Joseph. Il n'avait que deux pensées, deux *nutations* dans l'âme : « L'épouserai-je?... Oui. » Alors sa mélancolie devenait douce et Mélanie espérait. — « L'épouserai-je?... Non. » Dans ces instants de vertu, il était sombre, sauvage, et son amante inquiète pleurait en secret.

On sent combien Mélanie dut être chagrine. Elle participait d'autant plus à la préoccupation de Joseph, qu'elle l'ignorait : elle ne concevait pas ce qui pouvait l'avoir rendu tel, au moment où le bonheur les environnait; mais comme elle aimait, avec cette douce soumission, ce respect qu'a celui qui aime le plus, elle n'osait interroger son frère : elle le regardait en pleurant, elle déplorait son peu de confiance, et dévorait sa propre douleur.

Néanmoins, au bout de quelques jours, un soir qu'elle était assise au coin de la cheminée, qu'ils se trouvaient seuls, Mélanie quitta la bergère, vint se poser sur les genoux de Joseph qui regardait tristement et *sa sœur* et le feu tour à tour, et là, préludant par des caresses pleines de grâce et de suavité, elle finit par déposer sur la bouche de Joseph un long baiser d'amour, et, passant plusieurs fois ses mains sur ses cheveux, le contemplant dans ses yeux avec curiosité, elle lui dit :

[1] Ce fragment a été trouvé dans les papiers que j'ai dérobés à l'infortuné jeune homme. (*Note de l'éditeur.*)

— Joseph, depuis huit jours que nous sommes revenus et réunis, tu ne m'as pas souri?... Sais-tu que le mariage a une aurore peu brillante... Mon ami, j'ai respecté huit jours le secret de ta mélancolie... sais-tu que c'est beaucoup pour une femme!... c'est trop pour toi, de cacher la cause de ton chagrin!... Pourquoi ne sommes-nous pas unis?... je n'en souffre pas, parce que je me doute bien que cela ne peut tarder, car tu m'aimes, n'est-ce pas (il fit un douloureux signe de tête)?... Eh bien! qu'as-tu, Joseph? verse ton chagrin dans mon sein, il est fait pour cela!... J'ai plus de tristesse en ignorant, que si j'étais instruite... Allons, monsieur!... car je t'appellerai monsieur... Lorsque les gens me diront que les chevaux sont mis, je dirai : Monsieur est-il habillé? ce monsieur sera Joseph, mon frère, mon mari...

Ces paroles empreintes d'une grâce enfantine, qui rappela à Joseph la scène du Val-Terrible, le tirèrent de sa léthargie, il pensa tout à coup, qu'en effet il n'était plus seul, que sa sœur partageait son chagrin, qu'elle en avait été témoin, et que leur confiance exigeait qu'il donnât un motif à sa mélancolie.

— Mélanie! dit-il avec émotion en lui prenant les mains et la regardant avec fixité.

— Oh, Joseph! ne me contemple pas ainsi, j'ai peur... tu me perces l'âme...

— Mélanie, reprit-il, je suis triste à juste titre, et je vais te dire pourquoi : Je n'ai point de nom, je suis un enfant naturel, cette naissance apporte aux yeux du monde une espèce de tache, et j'éprouve de la honte à...

— O Joseph!... Joseph, s'écria Mélanie en l'interrompant, je te connaissais mal!..... puisque je ne te croyais pas capable d'une telle petitesse, et... tu ne me connaissais pas du tout, si tu as pensé un instant que cette misère sociale pouvait entrer dans mon âme... ô mon ami, je rougis pour toi!... cruel!...

— Ame divine! s'écria Joseph les yeux pleins de larmes, qui ne sacrifierait pas son âme pour toi?...

— Comment, mon frère, c'est pour cela que tu te chagrinais?... que je suis aise d'avoir parlé!

Alors le vicaire affecta dans ce moment une fausse joie qui fit tressaillir Mélanie.

— Ah! dit-elle, je ne te verrai plus triste, et nous allons nous marier!... Joseph la couvrit de baisers et se retira. Lorsque madame Hamel rentra et que Mélanie lui conta naïvement le sujet de la tristesse de Joseph, la bonne femme se mit en colère, pour la première fois de sa vie, et s'écria :

— Je ne reconnais pas là mon élève!...

Deux jours après, comme Joseph avait encore dans ses manières et ses paroles des restes de tristesse, Mélanie saisit un moment où il était renfermé dans son cabinet, et elle y frappa.

— Qui est là?... demanda une voix brusque.

— Oh! je ne réponds pas à un pareil accent! parle autrement, Joseph, et je dirai que c'est Mélanie.

— Tu peux entrer, ma sœur!... répondit-il doucement.

— C'est cela! dit-elle avec une charmante naïveté; comment, mon ami, ajouta-t-elle en s'approchant de lui, vous me fuyez? voilà deux jours pendant lesquels je suis privée de tout ce qui soutient mon existence!... parle-moi, mon chéri, le son de ta voix fera cesser ma souffrance.

— Pardonne-moi, ma *sœur*, mais une disposition d'âme, dont je ne puis secouer le joug, m'attriste, mes sens sont égarés, obscurcis, et les notions du bien et du mal deviennent indistinctes pour moi...

— Et c'est, interrompit Mélanie, lorsque tu es en cet état que tu me fuis? il me semble que si jamais mon âme tombait en langueur, je te chercherais pour la dissiper. Il me souvient de m'être ainsi trouvée quelquefois, c'était pendant ton absence : soudain je pensais à toi, à ta parole si douce, à tes formes charmantes,... et toute ma peine s'enfuyait!...

— Tu l'emportes, *démon!*... s'écria le vicaire... Et il pressa Mélanie contre son cœur.

La jeune fille le regarda avec un étonnement inconcevable, car cette parole, cette action, furent marquées au coin de la folie...... — Qu'as-tu, Joseph?...

— Ce que j'ai!... je t'épouse... je me fiance à toi pour jamais!... heureux, Mélanie, si la *Mort* ne nous écoute pas!...

— Que dis-tu? tu m'effraies!...

— Non, non, ne t'effraie pas! Maintenant, ajouta-t-il avec un rire sardonique, je vais être gai, bien gai!... je viens de prendre mon parti!...

— Quelle voix!... Joseph, mon ami, tu souffres,... Joseph!

— Hé bien! qu'as-tu?... je t'épouse... Après un moment de silence, il lui dit, en la saisissant avec force par le bras :

— Mélanie, je t'en supplie, avoue-moi... écoute!...

— J'écoute.

— Dis-moi, reprit-il avec un mélodieux et plaintif accent de tendresse, dis-moi, si pour nous appartenir l'un à l'autre il fallait n'être que ma maîtresse, que ferais-tu?

Elle pencha la tête vers la terre.

— N'hésite pas! cria le vicaire, c'est notre mort!... réponds, oui!... non!...

— Joseph, répondit-elle avec la flamme de l'amour dans les yeux, et sur les lèvres le doux sourire de l'innocence, je n'hésite pas.

— Que ferais-tu donc ?

— Je noierais mon infamie dans ton sein! s'écria-t-elle avec une énergie brûlante; je serais tellement vertueuse, bonne, tendre, que personne n'aurait le courage de me condamner, et mon amour forcerait au silence. D'ailleurs, Joseph, cela ne me regarde pas, c'est à moi de me sacrifier si mon amant a la lâcheté d'y consentir...

— Je t'épouse! je t'épouse! s'écria Joseph avec le cri de l'horreur.

Depuis cette scène, terrible par l'expression qui anima ces deux charmants êtres, le vicaire noya ses remords. Il fit demander l'acte de décès de M. de Saint-André, celui de sa naissance, et l'on publia leurs bans à la mairie et à l'église. Mélanie fut au comble de la joie, et le vicaire, sortant des bornes de la stricte vertu, se livra aux délices de sa passion avec la fureur que des caractères tels que le sien portent dans leurs vertus comme dans leurs écarts. Mélanie, tournant sans cesse sa tête vers celle de son bien-aimé, fut enfin satisfaite de l'ardeur de son amour.

— Je te retrouve! lui dit-elle ; tu es le Joseph des montagnes, celui qui jadis m'enveloppait de lianes pour me rapporter à l'habitation... Et ces douces paroles étaient suivies de baisers encore plus doux.

Le jour de leur mariage arriva lentement pour Mélanie, trop vite pour le vicaire.

— Mélanie, dit-il le matin, je ne t'ai pas fait de présents de noces, *tu ne les vois pas*...

— En ai-je besoin? interrompit-elle, le plus beau présent que l'on puisse offrir à une mariée, c'est le cœur d'un époux,.. et... je le tiens,... ajouta-t-elle avec un fin sourire.

— Tiens, Mélanie!.. Et le vicaire présenta à sa future le portrait qu'il avait peint dans sa cellule de séminariste.

Mélanie tressaillit de surprise.

— Ma sœur, reprit le vicaire, en ce jour je te sacrifie...... Elle le regarda.

Non! s'écria-t-il, je ne dois point le dire...

— En aimerais-tu une autre?.... demanda-t-elle avec anxiété.

— Grand Dieu ! Mélanie, c'est la seconde fois que, dans ta vie, tu me fais une pareille question : c'était trop d'une pour mon cœur....

C'était à minuit, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, qu'ils devaient se jurer le dernier serment, celui que l'imagination de l'homme social a entouré de plus de pompe et de plus d'appareil en y faisant intervenir le Dieu des cieux.

L'heure solennelle de la nuit des noces arrive. Mélanie, parée comme sont les mariées, resplendissait d'une beauté céleste.

Jamais la couronne de fleurs d'orange ne fut posée sur une tête plus noble, plus belle et plus pure. Le vicaire la contempla dans cette toilette ravissante et ce doux spectacle fit taire tous les murmures de son cœur.

— Joseph, dit-elle, nous avons choisi une heure bien sombre... pour nous marier : je ne sais quel froid me glace d'avance, quand je songe que nous allons nous trouver.... seuls, dans une église ténébreuse, à minuit, au milieu de l'ombre, du silence, et... ce n'est pas une fête.

— Tu es bien femme, répondit le vicaire avec un sourire de dédain ; quel malheur peut nous atteindre ? nous sommes riches, nous nous aimons, nous ne craignons personne!... eh bien, chère Mélanie, qui nous empêche, pour être encore plus heureux, de fuir le monde et d'aller dans une contrée lointaine ?

— Non, non, répondit-elle avec un léger sourire, et en frappant ses jolis ongles avec son bel éventail, et présentant son pied devant le feu, non, je veux que les hommes admirent un instant notre bonheur! qu'ils sachent que tu possèdes Mélanie ! je veux reparaître ta compagne.... et lorsque tu auras recueilli l'encens de leur envie, que j'aurai satisfait l'amour-propre que la société m'a donné, que j'aurai vu combien de regards d'envie se seront tournés sur toi, alors, mon Joseph, nous fuirons au Val-Terrible, aux îles Bermudes, où tu voudras, sur un rocher désert; pourvu que tu y sois, il sera splendide....

— Mélanie, il est onze heures et demie, et nos chevaux frappent du pied dans la cour.

— Rusé chéri, tu me presses... je te devine, va.... je désire notre retour ici autant que toi... Nous sommes seuls, n'est-ce pas ? car cela ne se dit qu'entre époux !... Mais vois-tu, Joseph, j'ai froid, et il serait scandaleux qu'une épousée se gelât...

Ils montèrent en voiture, et arrivèrent en peu de minutes à Saint-Étienne-du-Mont. L'église n'était point éclairée, la chapelle à laquelle on mariait se trouvait au fond du temple, et les cierges ne jetaient pas une lueur bien triomphale. Joseph, en entrant dans cette basilique, eut un mouvement de terreur qui le domina, car il ne fut pas le maître de le chasser de son âme.

— La vois-tu? s'écria-t-il.

— Quoi ? disait Mélanie.

— La mort!... répondit le vicaire.

— Tu veux rire ? reprit Mélanie.

— Non, non, tiens!... Alors le vicaire montra à Mélanie que le premier objet qui s'offrit à leurs regards fut une tête de mort blanche sur un drap noir. En effet, on n'avait pas enlevé de l'église toutes les draperies funèbres qui avaient servi à un enterrement, parce qu'il devait y en avoir un autre le lendemain matin.

Mélanie frémit et un froid glacial se glissa dans son âme.

— Joseph,... pourquoi m'attrister?...

— O ma sœur! je te demande pardon!... Marchons... toujours pour qu'*elle* ne nous suive pas...

Ils arrivèrent à l'autel : il n'y avait encore personne. Joseph y laissa Mélanie agenouillée à côté de madame Hamel et de leurs gens, et il alla vers la sacristie, presser le prêtre. En y entrant, il ôta son habit et se mit en devoir de s'habiller comme pour dire la messe.

— Que faites-vous? lui demanda le sacristain.

Il le regarda d'un air étonné et lui répondit : — « Je suis presque aliéné... j'ai trop de bonheur... »

Enfin, le vicaire est à genoux à côté de Mélanie; un vénérable prêtre arrive pour les marier : c'était l'ancien confesseur de Joseph... Il recule d'effroi... descend, prend Joseph à part et lui demande : « N'êtes-vous donc pas prêtre?... »

— Non!... s'écria Joseph, je ne suis pas prêtre!... non!... non, monsieur!...

— Si cela est, reprit le bon vieillard, je me trompais... Excusez-moi.

Joseph embrassa la main du vénérable prêtre. Ce dernier, étonné, lui dit : « Pourquoi donc embrassez-vous ma main?

— Je ne suis pas prêtre!... répéta Joseph.

Certes, une cérémonie pareille, faite au milieu de la nuit, a quelque chose de très-imposant : cette obscurité, altérée par la lueur tremblante des cierges qui rougissaient faiblement les piliers, un vieux prêtre qui implorait le ciel, et parmi ces circonstances, une jeune fille, l'amour de la nature, belle de toutes les beautés possibles, formaient un des tableaux les plus poétiques de notre religion : mais ce qui rendait la scène plus grande, c'était la présence de ce jeune marié, qui, pâle, les yeux hagards, jetait sur tout ce regard profond de l'homme qui commet un crime. La douce Mélanie ne regardait pas Joseph, fort heureusement! et son âme tout entière implorait pour leur union la tendresse de l'Éternel, car telle était la beauté de son cœur, que cette vision céleste écrasait tous ses charmants désirs.

Au moment où le prêtre se retournait pour parler aux époux, et qu'il s'arrêtait effrayé de la pâleur de Joseph, dont le visage contrastait avec celui de la pure Mélanie, un grand bruit se fit entendre à la porte de l'église, et des pas précipités retentirent sous les voûtes. Joseph se retourne, et dans le lointain il aperçoit une femme qui s'écrie : « Mon fils!... mon fils!... » Le vicaire s'élance, il a reconnu madame de Rosann, il court à sa rencontre.

— Mon fils, que fais-tu?...

— Ma mère, s'écria le vicaire, taisez-vous!... taisez-vous!...

— Comment peux-tu te marier?...

— Silence, écoutez-moi!.... M'aimes-tu?.... demanda-t-il avec énergie et en saisissant avec force la main de la marquise.

— Si je t'aime!.... répondit Joséphine en élevant ses regards vers l'autel; grand Dieu! il demande si je l'aime!...

— Hé bien, ma mère, si vous ne voulez pas me voir mourir...

— Mourir!... s'écria-t-elle avec effroi.

— Oui, mourir, reprit le vicaire. Retournez sur vos pas! gardez le silence! j'irai vous voir, je vous amènerai ma Mélanie; et surtout, ma mère, répéta-t-il comme en délire, que jamais le fatal secret de mon état de prêtre ne sorte de votre bouche.... si Mélanie l'apprend.... je meurs!....

— Mon fils, laisse-moi te voir!...

— Non, non, ma mère, demain, tantôt, quand vous voudrez, mais maintenant...

Madame de Rosann resta stupéfaite... Joseph se retournant avait vu la curieuse Mélanie qui regardait la marquise avec anxiété, et il s'était empressé de rejoindre sa femme.

— Joseph, dit-elle, quelle est cette dame?...

— C'est ma mère!.. répondit Joseph.

— Ah!... s'écria Mélanie.

La marquise se cacha derrière un pilier, et contempla en silence l'auguste cérémonie, qui la mit au fait de toute la mélancolie du vicaire, et de l'importance du secret qu'elle devait garder.

— Ma fille!... dit madame de Rosann en embrassant Mélanie.

— Puisque vous êtes la mère de Joseph, ah! que je vous chérirai bien! dit la jeune épouse que la marquise serra contre son cœur.

— Va, tu seras heureuse!... dit la marquise.

— Tiens, Joseph, reprit Mélanie, vois-tu comme la tête de mort nous sourit.... c'est un heureux présage!

— Hélas! dit le vicaire, comment donc la vois-tu?...

— Hé bien, mes enfants, reprit la marquise attendrie, êtes-vous fous de vous occuper de cela!

— Maman, répondit Mélanie avec un charmant sourire, c'est que nous sommes réellement ivres!...

— Charmante!... s'écria le vicaire.

Joseph, Mélanie, madame de Rosann et madame Hamel, revinrent à une heure de la nuit à l'hôtel de la rue de la Santé. Après le premier moment de joie, madame de Rosann, ayant embrassé ses enfants, sentit qu'elle devait les laisser seuls....

Mélanie, après avoir jeté sur Joseph un dernier regard de vierge, s'échappa la première, suivie de Finette et de madame de Rosann.

Elle entre dans cette chambre, que le luxe le plus

élégant décore : elle sourit en voyant la faible et blanche lueur, presque fantasmagorique, qui s'échappe d'une lampe contenue dans un vaisseau d'albâtre : elle regarde le lit somptueux, l'arrangement des meubles, et n'ose reporter ses regards sur Finette ; son sein palpite.

— O ma mère!.... dit-elle en se jetant dans le sein de madame de Rosann, que je suis heureuse!....

— Vous pleurez cependant?....

— Je pleure par instinct. . . . .

Finette vient de fermer la chambre conjugale, et madame de Rosann, versant une larme, se retire. Si Finette a souri, je puis aussi sourire! mais aussi je dois l'imiter, et mettre le verrou sur tout ce qu'il m'est loisible de penser. Souriez donc si vous voulez!... que votre imagination s'exerce sur la lacune que je laisse! remplissez cette feuille d'idées voluptueuses!... quant à moi, je n'en ferai rien, car j'aime trop Mélanie, et l'avenir m'effraie. . . . .

Nous allons donc tirer aussi le rideau, et nous reprendrons Mélanie lorsque son regard amoureux n'aura plus que cette douceur, cette satisfaction qui brille dans le regard d'une épouse; lorsque la flamme ardente sera devenue humide, et que l'amour n'agitera plus qu'une torche pure en la place de son flambeau petillant. Pendant ce temps nous verrons par quel événement madame de Rosann a assisté au mariage de son fils chéri.

CHAPITRE XXIX.

Argow chez Cachel. — Bruits qui courent dans le village. — Leseq découvre tout. — On arrête Argow. — Séduction de Leseq, qui devient riche.

Pendant que tous ces événements avaient lieu à Paris, il se passait d'étranges choses à Aulnay-le-Vicomte ; et pour bien connaître les ressorts de cette aventure, il faut se reporter au moment où Jacques Cachel emmenait sur sa charrette Argow, son domestique et le pauvre M. Gargarou.

Le charbonnier arriva sans encombre à sa chaumière, et après avoir ouvert sa cave, il y transporta chaque captif l'un après l'autre, et lorsqu'ils y furent tous, il les regarda de travers, et leur dit : « Songez à ne pas crier, car je ne suis pas bon quand je me mets en colère!... vous serez bien traités, et remis en liberté quand j'en aurai reçu l'ordre... »

— Monsieur, interrompit Gargarou, êtes-vous attaché au gouvernement légitime?

— Après?...

— C'est que si vous êtes bon Français, vous ne devez pas retenir un maire nommé par le roi.

— Chantez-moi autre chose, dit le charbonnier.

— Écoute, reprit Argow, veux-tu me délivrer avant deux heures, je te fais compter cent mille francs?...

A cette proposition le charbonnier s'enfuit, et chargea sa femme de porter à manger aux prisonniers, en se bouchant les oreilles pour ne pas se laisser séduire.

Cependant, malgré le silence des prisonniers et la discrétion de Cachel et de sa femme, on ne put empêcher la renommée de jaser, et comme elle jasa à Aulnay-le-Vicomte par l'organe de Marguerite et de Leseq, nous allons introduire le lecteur dans la boutique de M. Gravadel.

— *A cause que*, voyez-vous, disait ce dernier, Jacques Cachel a fait ajouter une écurie à sa maison, et qu'il me prend bien des articles et qu'il les paie au comptant et avec de l'or, il est devenu riche... à cause que.... Ici il regarda Leseq.

— Oui, acheva ce dernier, c'est clair, on ne s'enrichit pas si subitement sans quelque manigance, *sine turpitudine,* et *latet anguis in herbâ,* comme dit Cicéron, il y a quelque anguille sous roche.

— Écoutez-moi, dit Marguerite en posant sa livre de sucre sur le comptoir... la sœur de madame Vernillet, la concierge du château, est venue hier, et elle a dit que le gros seigneur de Vans-la-Pavée était un quelqu'un qui ne *sentait pas comme baume,* et que M. Joseph à qui il avait enlevé une sœur qui n'est pas sa sœur, car c'est une histoire que vous ne connaissez pas et que je vous conterai quelque jour; elle est bien intéressante, il y a des pirates, oui c'est pirate que M. Joseph a dit à Vans.

— *Fiat lux,* s'écrie Leseq, c'est-à-dire donnez-nous une chandelle pour y voir clair dans ce que vous dites, *age quod agis,* ne courez pas deux lièvres!...

— Enfin, reprit Marguerite, il y a qu'elle a dit que notre vicaire avait enlevé une demoiselle, et que le gros seigneur qui est un scélérat, à ce que dit madame Gargarou, a été transporté de nos côtés, et je soutiens, je répète et je prétends, comme je le soutenais tout à l'heure, que Jacques Cachel y est pour quelque chose, et au château de Vans on voudrait bien le tenir ; mais *comme on connaît les saints on les honore,* dit M. Gausse, et Jacques ne va plus au château.

— *Fortunate senex*, heureux Leseq, s'écria le maître d'école, je vois encore douze cents francs à gagner! Et il s'échappa comme un trait.

— Que dit-il? reprit le maire en ouvrant de grands yeux, où va-t-il?...

— Je l'ignore, répondit Marguerite; mais ce que je sais, c'est que c'est un rusé gaillard, et que s'il veut que je fasse son bonheur... M. le maire, dit-elle, s'il gagne comme cela des douze cents francs tous les mois, c'est un bon parti...

— Bah! le commerce ne va pas! répondit le maire.

Marguerite s'en fut tout raconter au bon curé qui devina facilement que la jeune fille que le vicaire avait enlevée, était Mélanie.

— Je vois bien ce qu'il en arrivera, répondit-il à Marguerite, mais, *chacun est fils de ses œuvres.*

Cependant Leseq courait vers le château, et lorsqu'il fut en présence de madame de Rosann, il tira respectueusement son chapeau et lui dit :

— *Risum teneatis,* soyez joyeuse, madame la marquise, à force de soins et de démarches, j'ai découvert où est notre vicaire.

— Hé bien! reprit madame de Rosann, où? dites, voyons, dépêchez!

Leseq tortillait son chapeau. — « Madame, reprit-il, Jacques Cachel l'a vu l'autre jour, et il... »

La marquise s'était précipitée dehors, laissant Leseq tout seul : elle pressa elle-même les gens pour que ses chevaux fussent prêts, et elle se rendit chez le charbonnier.

La première chose qu'elle aperçut en entrant, ce fut, sur la cheminée, l'adresse que Joseph avait donnée au charbonnier, pour lui écrire, en cas de malheur. Alors, Joséphine, sans dire un seul mot, saisit le papier, redescendit la montagne en courant à toutes jambes, au grand étonnement de Cachel et de sa femme, et elle se dirigea vers A....y, en faisant galoper ses chevaux. Elle prit la poste et se rendit à Paris où nous l'avons revue.

Le départ précipité de la marquise donna beaucoup à penser à tous les habitants d'Aulnay-le-Vicomte, mais Leseq, entre autres, concevant qu'alors la chaumière de Jacques Cachel renfermait quelque mystère, se mit à rôder tout autour, et à épier ce qui s'y passait. Un matin, il y entra, sous prétexte de dire à madame Cachel d'envoyer ses enfants à l'école, parce que le vicaire avait payé leur pension.

— Oh! oh!... s'écria-t-il, en voyant la femme du charbonnier tailler une soupe trop forte pour son ménage, oh! oh! la mère Cachel, vos enfants mangent donc beaucoup?...

— Beaucoup, répondit la ménagère.

— Hé, voilà un gigot, un poulet!...

— C'est fête chez nous!..... dit madame Cachel.

— Vous êtes maintenant de gros seigneurs!... reprit Leseq, en jetant des regards furtifs sur toute la maison.

— Cela ne regarde personne!..... répondit brièvement la femme du charbonnier; que nous voulez-vous ce matin?..

— Je venais pour vos enfants..... En ce moment, un éclat de rire d'Argow retentit sous les pieds de Leseq.

— Qui diable est donc là-dessous?..... demanda-t-il...

— Mon mari tire du vin, avec un de ses cousins.

Plus la femme de Cachel s'impatientait, plus l'astucieux Leseq, feignant de ne pas le voir, restait en furetant des yeux.

Alors, Jacques Cachel arriva de la forêt en faisant claquer son fouet.

— Holà! hé, femme!... ouvre la porte!...

Pour le coup, Leseq comprit qu'il y avait quelque mystère, et il jura de le découvrir. Saluant madame Cachel, après lui avoir lancé un malin coup d'œil, il s'en retourna à Aulnay-le-Vicomte.

Le lendemain, il se rendit avec le juge de paix chez le maire, sous prétexte de parler d'une affaire extraordinairement importante... Lorsqu'ils furent assis dans l'arrière-boutique, le maître d'école prit la parole en ces termes :

— Messieurs, vous êtes les deux grandes autorités du village, *consules Romæ;* or, vous savez si jusqu'à présent j'ai manqué *vos servire,* de vous être utile; il se présente aujourd'hui *magnum prœlium,* une grande occasion *ire Corintho,* de vous faire monter en grade, et de rendre célèbres les noms de Gravadel et de Marignon. Il y a, dans la commune, des chefs de voleurs, de faux monnayeurs, ou de grands scélérats, choisissez!...

A ces mots, le maire et le juge de paix regardèrent le triomphant Leseq avec une anxiété sans égale.

— *Florentem cytisum sequitur lasciva capella,* ces paroles de Cicéron signifient qu'un juge de paix doit poursuivre les criminels, *trahit sua quemque voluptas,* on ne dispute pas des goûts, mais, si vous m'en croyez, il y a une marche à suivre.

— Mais, dit le juge de paix, expliquez-vous, et si vous me faites trouver le moyen d'être juge à A....y, je vous laisse ma place de juge de paix.

— Si vous me faites aller mon commerce...

— Tout ira, reprit Leseq. Alors il leur détailla tout ce qu'il avait entendu chez Jacques Cachel. Vous sentez que, *rem tetigeris acu,* vous mettez le doigt sur la plaie en faisant une descente judiciaire chez le charbonnier, car ceci annonce, ou qu'il tient renfermés les scélérats de Vans-la-Pavée, que le gouvernement cherche, ou qu'il est chef de brigands, ou qu'enfin, il fabrique de la fausse monnaie, *falsos nummos.* Car où a-t-il pris cet or qu'il vous apporte? voilà trente bouteilles de Bordeaux qu'il achète!

— Et du bon encore!... s'écria le maire.

— Ceci devient très-important, dit le juge de paix.

— Leseq, dit Gravadel, de ma vie je ne chercherai à faire pendre un homme!...

— Monsieur le maire, reprit gravement le juge de paix, la sûreté de l'état exige...

— Oui, oui, interrompit Leseq, il faut *coercere latrones,* poursuivre les criminels!... Là-dessus, le maître d'école, s'élevant à de hautes considérations, prouva, par sa harangue, que l'on devait cerner la maison de Cachel et découvrir le mystère : son éloquence entraîna le maire, et il fut résolu, qu'au commencement de la nuit, Gravadel en écharpe, monsieur le juge de paix en robe, se rendraient l'un et l'autre avec son greffier, et Leseq, pour visiter la chaumière de Cachel.

En effet, sur les huit heures du soir, l'escadron se mit en marche, suivi par le garde champêtre, et le garde de M. de Rosann, qui firent l'office de la gendarmerie. Arrivés à la porte du charbonnier, Leseq frappa rudement : — *Attolle portas,* c'est-à-dire, ouvrez de par la loi, le roi, etc. !

— Vois-tu, s'écria la femme de Cachel, que nous nous attirerons une mauvaise affaire, en gardant ces brigands.

— Qui êtes-vous?... demanda Cachel.

— Ouvrez de par la loi!... dit le juge de paix.

En reconnaissant cette voix, le charbonnier ouvrit la porte et l'escouade judiciaire entra dans la maison de Cachel.

— Jacques, dit le juge de paix, vous êtes signalé comme recélant chez vous des personnes que vous auriez dû remettre entre les mains de la justice... Nous allons visiter votre maison, si vous n'aimez pas mieux nous déclarer la vérité.

— Allons, dis tout! reprit sa femme.

— Cachel, reprit le juge de paix, d'après votre dernière aventure, si vous vous trouviez coupable de quelque chose, cela irait fort mal pour vous... Déclarez-nous franchement...

— Parguienne, monsieur, j'allons vous le dire : j'ai dans ma cave trois brigands, qui avaient enlevé la bonne amie à M. Joseph, le vicaire d'ici. Ils alliont la transporter en Dauphiné, lorsque, il y a un mois, notre vicaire a arrêté la voiture de monsieur Maxendi, qui est, à ce qui paraît, comme qui dirait, un chef de brigands sur mer, et qu'il me l'a baillé à garder, jusqu'à ce qu'il m'écrivît, pour m'instruire de ce qu'il faudrait en faire par la suite.

— Affaire criminelle! dit le juge de paix; un chef de brigands!... si c'était celui que monseigneur a signalé au procureur du roi d'A....y, quelle découverte!... Cachel, vous allez nous suivre, et remettre entre nos mains le criminel.

— Oui, M. le juge de paix, mais vous m'assurez bien qu'il ne me sera rien fait pour l'avoir arrêté et retenu...

— Non, non, tu seras même récompensé!...

A ces mots, Cachel, jugeant que tout ce que le vicaire désirait, c'était d'être délivré d'Argow, trouva que son prisonnier serait encore mieux entre les mains de la justice qu'entre les siennes, et alors il guida tout le monde dans sa cave; et lorsque l'assemblée y fut descendue, M. Gargarou se mit à crier :

— Messieurs, je suis attaché au gouvernement... et je suis...

— Tais-toi, brigand, lui répondit Leseq.

— Comment, brigand! reprit Gargarou, je suis le maire de Vans-la-Pavée...

— Le maire de Vans-la-Pavée, s'écria M. Gravadel, et c'est vrai!... voici M. Gargarou.

— Ah! M. Gravadel! dit le maître de poste, vous êtes bon Français et dévoué au gouvernement, j'espère que vous allez me délivrer de mes liens et me faire rendre justice.

— Monsieur, répondit gravement le juge de paix, vous vous trouvez cependant dans une affaire criminelle au premier chef, car il ne s'agit de rien moins que de vols faits à main armée et avec effraction, en pleine mer... Vous êtes avec des pirates!

— Non, monsieur, reprit Gargarou, je suis maître de poste, attaché sincèrement à la légitimité, et je suis innocent.

— Comment vous nommez-vous? dit Leseq à Argow.

— Je suis le comte Maxendi.

— Maxendi!... reprit M. Gravadel, vous êtes dénoncé à tous les maires du canton, comme un homme à arrêter sur-le-champ! Le procureur du roi d'A....y nous l'a écrit.

— Et c'est moi qui ai lu la lettre!... s'écria Leseq.

Argow les regarda tous fièrement, et leur dit : « Cela peut-être, messieurs, mais je suis innocent, l'estimable M. Gargarou vous l'affirmera, et du reste, pour vous prouver que je ne crains pas les regards de la justice, faites-moi délier, et je vais vous suivre. Si vous croyez nécessaire de me mettre en prison, je m'y rendrai avec plaisir, car je suis certain qu'en vingt-quatre heures le *quiproquo* cessera, et que c'est, au contraire, moi qui aurai à réclamer la vengeance des lois pour punir mes assassins...

— Ta... ta... ta... dit Leseq; monsieur, c'est vous qui avez enlevé la bonne amie de M. Joseph, notre vicaire...

— Quoi!... s'écria Argow, en faisant paraître la joie la plus vive, Joseph est *prêtre?*

— Voyez-vous, reprit le maître d'école, *habemus reum confitentem,* il se trahit.

— Non, non, je ne me trahis pas, mon ami, ré-

pondit Argow en reprenant sa tranquillité, allons, messieurs, finissez-en...

Sur l'observation de Gravadel, on délivra M. Gargarou, qui, après avoir remercié la compagnie, s'enfuit sans attendre son reste. Argow et son domestique furent remis entre les mains des deux gardes; on les conduisit à Aulnay; et, attendu qu'il n'y avait pas de prison, on les enferma dans l'école de Leseq, que l'on nomma intendant de la geôle.

Cette arrestation donna lieu à bien des bavardages; et, comme dans toute espèce d'affaires il y a deux opinions, la moitié d'Aulnay regarda Maxendi comme un scélérat, et l'autre moitié comme une *victime*. L'opinion de cette dernière moitié inquiétait beaucoup le juge de paix et M. Gravadel, qui eurent grand'peur de s'être compromis, car l'assurance du prisonnier, sa mise, son opulence, appuyaient fortement les raisonnements de ceux qui prétendaient que l'épicier et le juge de paix se fourvoyaient.

Mais il arriva un événement qui délivra l'honnête Gravadel de son inquiétude. M. Maxendi commença par envoyer Leseq acheter un pain de sucre, six bouteilles d'eau-de-vie, des liqueurs, du tabac à fumer, du thé, et d'autres provisions en telle quantité, que l'épicier trouva que ce pirate avait de fort bonnes manières, et n'était pas si diable qu'on le disait.

Lorsque tout fut arrivé dans la prison, Argow pria Leseq de l'aider à faire son punch, et l'invita poliment à en boire.

— Vous me paraissez, lui dit le pirate, un excellent garçon, et je serais vraiment fâché qu'il vous arrivât malheur!...

— Et moi aussi, *me quoque,* répondit Leseq.

— Raisonnez-vous quelquefois? lui demanda le forban.

— Presque toujours, dit le maître d'école.

— Eh bien! écoutez-moi! reprit Maxendi, il n'y a pour moi que deux manières d'être, ou je suis criminel, ou je suis innocent.

— *Æquum et justum est,* rien n'est plus vrai.

— Si je suis criminel, dit Argow, je suis sûr que vous vous repentirez toute votre vie d'avoir fait sauter la tête à un homme, car il est possible que, bien que je sois innocent, on trouve des preuves... mais il n'y en a pas... Si je suis innocent, vous êtes gravement compromis, et l'on n'arrête pas impunément un homme comme moi... De toute manière, qui diable pourra vous en vouloir de ce que je me sois sauvé par le tuyau de votre cheminée?... Écoutez-moi! vous n'avez aucune responsabilité, rien ne peut vous atteindre, je vous offre *cent mille francs* pour m'ouvrir la porte ce soir...

— Cent mille francs!... s'écria Leseq, et où sont-ils?...

—Tenez!... s'écria Maxendi en ouvrant son portefeuille et étalant des billets de banque, les voyez-vous?...

Le maître d'école resta stupéfait.

— Ce n'est pas tout, je veux vous mettre la conscience à l'abri de tout remords : si je demande à fuir, vous devez tout naturellement me croire coupable... Il n'en est rien, je veux sortir parce que je veux me venger et qu'il faut que dans trois jours je sois à Paris : que si je reste ici une nuit de plus, on me transférera à A....y; et que là, il faudra que j'attende que mon affaire s'éclaircisse; or, concevez-vous une vengeance retardée?... tandis qu'il faudrait qu'en ce moment même je jouisse du spectacle qu'un mot va produire... Allons, mon ami, buvons, et songez à cela...

— Cent mille francs pour ouvrir une porte!... s'écria Leseq, attendez, je vais allez consulter M. Gravadel et le curé...

— Imbécile! dit Argow en l'arrêtant, est-ce qu'il faut qu'on sache cela?... écoutez-moi avant tout : vous me répondez que M. Joseph, un grand jeune homme, beau, brun, est prêtre?

— Comment, c'est notre vicaire!

— Hé bien! mon ami, s'écria le pirate, allons, décide-toi!... car dans deux heures il ne sera plus temps.

— Je crois bien qu'il ne sera plus temps, dit le maître d'école, *equites,* c'est-à-dire, la gendarmerie va arriver; on l'attend...

— En ce cas, reprit Argow, je ne te donne plus que trois minutes!... Le pirate mit sa montre, garnie de brillants, sur la table, et pendant que Leseq réfléchissait, il défit sa bague et chercha son épingle, en s'écriant : « Que tout m'écrase, je veux me venger!... »

— *Ego prendo,* tope!... dit Leseq.

— Et tu as bien fait, l'ami, répondit Argow en remettant son épingle dans sa bague. Partons!...

— Et les cent mille francs?...

— Je te les laisse là,... dit Argow; conduis-nous hors du village, et tu viendras les reprendre.

Le maître d'école guida le forban et son matelot jusqu'au chemin de la forêt, et après leur avoir souhaité un bon voyage, il regagna son école et serra les cent billets de banque. Puis, feignant un grand désespoir, il ferma la porte de la prison et se rendit chez le juge de paix et le maire, auxquels il raconta que les deux criminels s'étaient échappés par la fenêtre. Comme il achevait ses doléances, le procureur du roi et des gendarmes arrivaient à Aulnay pour se saisir d'Argow : on leur fit part de l'évasion, et sur-le-champ les gendarmes se mirent à la poursuite du forban.

Ce dernier, se gardant bien d'aller à son château, se rendit chez Gargarou et courut en poste à Paris.

CHAPITRE XXX.

Bonheur de Mélanie. — Vengeance d'Argow.

Il est impossible de décrire le bonheur pur et suave qui régnait dans l'hôtel de la rue de la Santé. La douce Mélanie, ayant tout ce qu'elle souhaitait, ressemblait à une sainte nouvellement admise dans le séjour des bienheureux. Cette volupté tranquille n'offre aucun trait à l'art du poëte ou de l'écrivain : c'est comme la peinture du paradis que rien ne peut désigner à l'esprit, parce qu'une fois qu'on a dit : « Ils ont tout le bonheur possible, » on a tout dit, car il n'y a pas de nuance dans la perfection; c'est le bien et le mal mélangés qui donnent seuls des choses saisissables. Enfin, la passion de ces deux êtres s'épura même dans cet état où les passions des hommes prennent une teinte de sensualité. La destinée de ces deux êtres charmants était de donner à tout ce qu'ils toucheraient la qualité de l'or comme ce roi de la fable. En effet, ils ennoblissaient tout par le charme de leurs manières, la beauté de leurs âmes et la perfection de leurs qualités.

Mme de Rosann ne fut point déplacée au milieu de cette scène touchante et perpétuelle d'un amour qui devait survivre à ce qui tue les amours. Elle garda si bien le silence sur les secrets terribles de son fils, qu'elle n'en reparla même pas à Joseph, et cette tendre mère sentit le bonheur de Joseph absolument comme si c'était le sien propre; elle ne pouvait quitter Mélanie dont la douceur, la beauté et le charme la séduisaient. Enfin, Mme de Rosann, voulant rendre cette félicité durable, et la mettre hors de toute atteinte, la placer hors de la portée des dévorantes mains du malheur, usa de son crédit et de celui du marquis pour faire casser les vœux de son fils et le relever de ses serments de prêtre. Elle se trouvait parente de l'ambassadeur à Rome, et l'évêque d'A....y connaissait un des cardinaux les plus intimes avec le saint Père. Ainsi, sans instruire son fils de toutes ses démarches que le succès sembla vouloir couronner, elle comptait, un beau jour, rendre son cher Joseph tout à fait heureux, en lui apportant le bref du pape qui le séculariserait, et l'ordonnance du roi qui transporterait sur sa tête le titre et la pairie de M. de Rosann.

Ainsi, tout se préparait pour le bonheur de ce couple, et la fortune paraissait devoir leur sourire pour toujours. Hélas! le démon avait décrété que l'être qui s'était acharné sur leur famille la poursuivrait sans cesse.

Quoique le vicaire fût parvenu à faire taire tous les cris de sa conscience, ou du moins à les écouter sans laisser paraître sur son visage le chagrin qui le dévorait, Mélanie n'en devinait pas moins que son mari n'était pas tranquille.

Un soir, que Joseph avait été obligé d'accompagner M. de Rosann à une réunion diplomatique, et que Mélanie se trouvait seule avec Mme Hamel, la jeune femme, poussant un soupir, regarda sa seconde mère et lui dit :

— Mère, as-tu remarqué comme parfois mon Joseph est rêveur?

— Ma fille, c'est tout simple, les hommes ont souvent à penser aux grandes affaires dont ils s'occupent.

— Mais, petite mère, Joseph ne serait pas rêveur pour cela... Tiens, bonne mère, laisse-moi t'expliquer ma pensée : je suis tellement heureuse, que je ne puis me comparer qu'à un ciel pur dont l'azur doux et tranquille ne présente aucun nuage; hé bien, certes Joseph ressemble à ce ciel enchanteur, mais il y a sur lui ce voile que l'on aperçoit quelquefois dans l'air lorsqu'il fait du vent, et que l'on est sur une haute montagne.

Mme Hamel restait ébahie en contemplant le visage de Mélanie qui resplendissait de grâce, et sur le front de laquelle toute la poésie de ses idées apparaissait : Mélanie se mit à sourire, en se souvenant que jamais la bonne femme n'avait pu se mettre à la hauteur d'une idée poétique; et elle reprit ainsi :

— Écontez-moi, ma mère.

— Je t'écoute, cela me fait plaisir, mais je ne te comprends pas.

— Tiens, dit Mélanie, regarde la glace, vois-tu cette tache qui en ternit l'éclat ?

— Hé bien? dit Mme Hamel.

— Hé bien, reprit Mélanie, cette tache est l'esprit de Joseph, et l'autre partie de la glace c'est le mien.

— Où vas-tu chercher tout ce que tu dis, petite fille? dit Mme Hamel, tu t'amuses de moi... Joseph est heureux, il n'a pas de chagrin.

— Si, ma mère, il en a... c'est-à-dire, il est heureux, mais son bonheur n'est pas complet. J'ai peur, ou qu'il n'ait une maladie chronique qui le ronge, ou qu'il n'ait pas trouvé en moi tout ce qu'il s'imaginait trouver... Je le lui demanderai !... dit-elle en versant une larme.

— Quelles chimères tu inventes ! s'écria la bonne femme.

— Non, ma mère, je n'invente rien : pour mon malheur, j'ai une âme *trop la sienne*, je sens, par contre-coup, ce qu'il a dans son cœur, car il n'a pas une pensée qui ne soit la mienne, et je soutiens qu'il n'est pas le même qu'il aurait été si, n'ayant jamais su que nous étions frère et sœur, nous nou étions épousés à la M........

— Mais, qui te fait présumer toutes ces choses-là? dit Mme Hamel en posant ses lunettes sur ses genoux, et regardant la pendule qui marquait onze heures.

— Ma mère, quelquefois je le regarde, il ne me sourit pas : souvent, dans son sommeil, éveillée par des rêves ou l'inquiétude, je tâte son front pour m'assurer qu'il est toujours là; son front est brûlant : il parle, et il semble, en dormant, se disputer avec des étrangers qui veulent qu'il soit prêtre... Enfin, que veux-tu? mère aimée, je sens qu'il a quelque chose dans son âme : hier, il entendait une cloche de St.-Étienne, il a dit : « En voilà un d'heureux!... » Son accent disait encore bien plus que sa parole elle-même.

— Mélanie, interrompit la bonne femme, il est tard... adieu!

— Adieu!... tu devrais rester, pourtant, car Finette est sortie... Elle est sourde, la pauvre mère, se dit-elle; en effet, Mme Hamel n'avait pas entendu, et elle s'en était allée.

Mélanie demeura toute seule dans son grand salon, comptant les minutes, et croyant que chaque voiture était celle de Joseph. Après un moment de réflexion, elle s'écria : — « Bah! Mme Hamel a peut-être raison, je me forge des chimères... » Au bout d'un quart d'heure elle dit : — « J'ai froid... mon âme frissonne en elle-même, il va m'arriver quelque chose... »

Elle regarda le salon, écouta au milieu du silence, en cherchant des sons. Dans le lointain, elle entendit le roulement d'une voiture : le roulement approche... son cœur bat. — « Oh! dit-elle, c'est Joseph!... » En effet, le carrosse entre dans la cour, elle s'élance, en éprouvant un frisson général!... la porte s'ouvre... Argow paraît... Mélanie tombe dans sa bergère, et l'effroi la glace.

— Vous attendiez votre mari!... dit le pirate avec un sourire exécrable... Ma belle fugitive, n'ayez aucune peur de moi... Tenez, je reste à cette place, et je jure de m'y tenir... je ne vous condamne qu'à une seule peine, celle de m'entendre...

— C'est un effroyable supplice, répondit Mélanie, et je veux m'en délivrer...

— Non, vous ne m'échapperez pas! J'ai tout prévu, vous êtes à moi!...

Mélanie fut en proie à une profonde horreur, en voyant que les cordons de sonnette étaient coupés.

— On n'en remontre pas à un homme qui veut se venger, dit Argow, toutes mes précautions sont prises : votre mari ne reviendra que dans une heure, vos gens n'y sont pas, Finette est absente, et on la retient, vous êtes en ma puissance... mais je ne vous toucherai pas!... Je vous abhorre!... s'écria-t-il avec énergie. Oui, pour dévorer le charme de cette minute de vengeance, j'ai tendu, comme l'araignée, une toile invisible. Puisque je dois être un démon, je le serai jusqu'à mon dernier soupir!... et, vassal de Satan, je te ferai tout le mal que je pourrai, puisque tu as refusé, beauté cruelle, de me tendre la main pour me tirer de l'ornière du crime.

— Ah! ne me parlez pas ainsi...

— Ne pas te parler?... Ce que je vais te dire retentira dans ton oreille jusqu'à ta mort!... Elle s'approche, il y a un fer sur ta tête, il tient à un fil, je vais le couper!...

— Non, monsieur, dit Mélanie avec un léger sourire, mon bonheur et ma vie ne sont plus entre vos mains...

— Enfant, répliqua le forban avec le ricanement de la mort, je te l'ai dit, je suis extrême, et le jour que je deviendrai vertueux, je le serai trop peut-être!... mais en ce moment, je ne veux qu'une seule chose, *me venger!*... et je t'ai prévenue jadis de ne jamais exciter la tempête qui renverse les forêts, parce que tu n'es qu'une fleur!...

Mélanie, stupide, l'œil fixé sur le visage énergique d'Argow qui restait calme, ressemblait à une statue.

— Un reste de pitié m'anime, continua le pirate, et je te laisse une minute de bonheur, avant d'attacher, pour toujours, le chagrin dévorant à ton jeune cœur.

Maxendi se tut, puis, après un moment, il dit :

— Tu aimes M. Joseph?...

— Oh oui!... Et un sourire vint errer sur la lèvre glacée de Mélanie.

— Ton amour est fondé sur l'estime?

Elle fit un doux mouvement de tête.

— Elle va cesser, reprit le pirate.

— N'achevez pas, la calomnie déshonore l'homme! s'écria Mélanie.

Le pirate se mit à rire, et lui dit :

— Mélanie, tu te crois belle, vertueuse... tu n'es qu'une infâme, ton mariage est *nul*, ton mari est *prêtre!*... et tu es... une *concubine!*... Tu rougis!... tu peux t'en dispenser, tes pareilles ne rougissent jamais.

— Je meurs!... s'écria Mélanie, je meurs!... au secours! *ah! je suis frappée à mort, je le sens.*

— Joseph, cet homme rare, continua Maxendi en jouissant de l'agonie de sa victime; ce Joseph si chéri est un scélérat, il t'a menti!... il t'a abusée!...

— Non, non, dit-elle, mon frère est vertueux!..

Son cri d'amour était déchirant.

— Vertueux?... comme toi... Vous êtes plongés dans la débauche, l'infamie...

— Est-ce tout? reprit Mélanie avec calme, et en contenant sa terreur.

— Non!... dit Argow froidement, ce n'est rien!...

— Comment, ce n'est rien!.. s'écria la jeune femme en frissonnant.

— Oui, tu vas venir à mes pieds, je vais t'y voir!... dit-il avec une hideuse expression de rage, en lui montrant le parquet. Mélanie le regarda fixement, comme l'agneau qui tremble devant le *boa* de l'Afrique.

— A tes pieds!... murmura-t-elle faiblement, avec l'accent de l'aliéné qui rit de sa propre souffrance.

—Oui, reprit le forban, je veux que ma vengeance soit éclatante : crois-tu que je sois satisfait du chagrin qui va t'assaillir?.. Non, non, je veux que toute la terre sache que tu n'es qu'une infâme, que Joseph aille sur l'échafaud!..

—Taisez-vous, taisez-vous!.. monsieur Maxendi, par grâce, taisez-vous!...

— Sur *l'échafaud*, répéta-t-il, en appuyant sur chaque syllabe du mot; qu'un procès criminel fasse retentir partout: « Mélanie de Saint-André n'est qu'une concubine!.. » et tu ne trouveras pas un être, en France, qui ne te le dise!... On ne te recevra plus dans le monde, la mère ne voudra pas que sa fille t'approche; et, dès demain, un avis sera porté au parquet du procureur-général, pour l'instruire de vos crimes. Ma vengeance sera secondée par celle des lois.

— M. Maxendi, si, pour empêcher un tel désastre, vous voulez me voir à vos genoux, certes, je vais m'y traîner... La pauvre Mélanie, voyant une espèce d'hésitation sur la figure du pirate, s'avança lentement vers lui, s'agenouilla, lui prit les mains, et, le contemplant avec une expression de supplication qui aurait attendri un tigre, elle lui dit :

« Argow, si vous avez eu une mère, que vous l'ayez aimée!... c'est par son doux souvenir que je vous conjure d'épargner Joseph... J'ai, depuis dix minutes, la mort dans le sein, j'ai senti le coup de sa faux, vous devez être content d'une victime telle que moi!... C'est vous qui m'aurez tuée!... si... ce que vous venez de me dire est vrai...

— Vous pouvez vous en assurer, répliqua froidement le pirate; si Joseph est prêtre, il est tonsuré, et quelque soin qu'il prenne pour vous dérober le sommet de sa tête...

— C'est vrai, dit-elle avec effroi...

— Vous n'avez qu'à l'examiner!...

— Argow, reprit-elle, je vous en supplie, gardez le secret!...

— Que m'en reviendra-t-il?

— Un crime de moins, répondit-elle.

— Hé bien, soit!... j'y consens... Adieu, Mélanie, nous ne nous reverrons plus qu'aux enfers!...

Le pirate s'en alla doucement, en laissant l'épouse du vicaire toujours agenouillée au milieu du salon. Elle resta dans cette attitude assez longtemps, comme si elle eût été ensevelie dans une profonde méditation, et elle tendit ses mains en disant :

— Vous me le promettez!... Tiens, dit-elle, il n'y est plus!... Alors, elle se releva, se mit dans sa bergère, appuya sa tête sur une de ses mains, posa son coude sur le bras du siége, et elle ne fut tirée de son absorption, que par une douce voix qui lui dit :

— Hé bien, Mélanie, ton amour sommeille, je crois?...

— Qui me parle?... répondit-elle d'un air égaré.

— Ah! ciel! qu'as-tu, Mélanie?...

Alors, elle regarda, reconnut son époux, et cette céleste créature, lui déguisant son chagrin, répondit :

— Ah! c'est toi, Joseph, je dormais... quel malheur de n'avoir pas entendu ta voiture, je n'ai pas pu accourir jusque dans l'escalier, et être ramenée, portée dans tes bras!...

— Mélanie, reprit le vicaire inquiet, tu as pleuré!... tu es pâle, changée, tes yeux ne me sourient plus, qu'as-tu?

—Tiens, dit-elle, Joseph, j'ai fait un vilain rêve!... cela m'a troublée, et j'aurai pleuré en dormant.

— Pourquoi ne t'es-tu pas couchée? il est une heure et demie...

— C'est une heure sacrée pour nous, dit-elle en s'efforçant de sourire, et de plus, il y a aujourd'hui *un mois* que nous sommes mariés...

— Mélanie, tu trembles!... s'écria le vicaire effrayé.

— C'est que j'ai froid!

— Tu as froid, et cependant voici un feu qui brûle à dix pas...

— N'importe, mon ami, je suis toute glacée... toute!... reprit-elle, oh, non, mon cœur brûlera toujours... Joseph, réchauffe-moi par tes baisers... tiens, assieds-toi là... Et Mélanie indiqua à son frère sa place ordinaire dans une *causeuse*. Le vicaire s'y mit : alors la jeune femme prit la tête de Joseph, et la posa doucement sur son sein palpitant de terreur.

— Qu'as-tu donc ce soir, Mélanie? ton cœur bat avec une violence extraordinaire! qu'as-tu, ma chérie?... tu me caches quelque chose, je le répète, car ton œil ne me regarde plus avec cette charmante expression d'amour qui l'anime toujours... il s'y mêle un sentiment que je crains de nommer...

Pendant que le vicaire prononçait ces mots, Mélanie, tenant la tête de son époux captive contre ses jolis doigts, caressait doucement les cheveux de son frère... Une horreur secrète l'empêchait de regarder la place de la tonsure, qui n'était pas tellement effacée, qu'un œil exercé ne pût la reconnaître. La *fatalité* poussait la pauvre infortunée... Elle y jeta un coup d'œil furtif.

— Mélanie! s'écria Joseph, Mélanie! Le vicaire prend un flacon et lui fait respirer des sels, elle reste immobile. Il la couvre de baisers!... A cette caresse, elle rouvre son œil et le referme soudain. Le vicaire effrayé, n'ayant aucune idée de ce qui pouvait tuer Mélanie, lui prodigua les soins les plus touchants.

— Mon ami, dit-elle d'une voix faible,... je te remercie... Puis, saisissant le vicaire par une étreinte d'une énergie terrible, elle le serra avec toute la chaleur de l'amour, en l'embrassant avec cette volupté que l'idée d'un sacrifice rend plus ardente et comme *frénétique*.

— Mélanie, reprit le prêtre avec un ton de reproche, crois-tu qu'une pareille scène au milieu d'un bonheur *pur*...

— *Pur!*... s'écria la jeune femme avec effroi; mais se remettant soudain, elle dit : — Joseph... mon frisson est passé... il a fait place à la fièvre... tiens... Elle prit la main du vicaire, en la portant à son front; il tressaillit de terreur, en trouvant Mélanie aussi brûlante que si des torrents de flammes eussent remplacé le sang dans ses veines.

— Mon ami, dit-elle, ne t'étonne pas de me voir malade... je t'aime trop pour vivre... les âmes qui dirigent toutes leurs forces morales vers un seul sentiment, doivent se consumer bien vite quand leur passion est trop vive.

— Mélanie! s'écria le vicaire en reculant de dix pas, tu me glaces à mon tour...

— Viens, viens, chéri! viens et bannis toutes tes craintes... tu sais que les femmes ont des moments de folie... c'est une méditation sombre, faite au milieu de cette nuit, lorsque j'étais seule...Cette tête de mort que nous avons vue à Saint-Étienne, la nuit de notre mariage, est venue s'offrir à ma mémoire; une pensée m'a envahie...., mes esprits se sont trouvés dans une mauvaise disposition... que te dirai-je?... tiens, viens, un baiser remettra tout!... Ne t'absente plus!... Joseph, s'écria-t-elle en l'entraînant, *je me sens des forces pour t'aimer plus que jamais!*...

Chassant alors de dessus son front les nuages de tristesse funèbre qui le déparaient, Mélanie rejeta son froid de mort et son horreur dans le fond de son âme. Par un admirable dévouement, elle se tut, et revêtit parmi les robes diaprées de la joie, la plus brillante et la plus voluptueuse; elle s'en couvrit pour toujours, et son mal n'en fit que plus de progrès.

Néanmoins, cette scène singulière frappa le vicaire, qui devint plus pensif, et qui se mit à observer l'étonnant accroissement que l'amour de Mélanie prit depuis cette fatale soirée. En effet, cette victime de l'amour, couronnée de fleurs, comme ceux qui marchent à la mort dans le jeune âge, redoublait ses témoignages de tendresse, en les imprégnant d'un charme tellement enflammé, que le vicaire ne pouvait s'empêcher de croire que quelque chose de surnaturel agissait en Mélanie.

Ne serait-ce pas que, devant la tombe, les jouissances sont plus senties, et que les étreintes à la vie ont plus de force?

CHAPITRE XXXI ET DERNIER.

Maladie de Mélanie. — Le vicaire sécularisé. — Fin.

Au bout de quelques jours, Mélanie, dévorée par le chagrin qui la minait sourdement, fut obligée de se mettre au lit. Ellle combattit longtemps avant de prendre cette cruelle détermination, car elle sentait qu'elle ne sortirait de son lit que pour aller au cercueil. Mais un matin elle essaya de jouer quelque dernier morceau au vicaire, devant qui elle s'efforçait de paraître bien portante : elle se plaça devant son piano, ses faibles doigts ne purent faire rendre des sons aux touches d'ivoire... alors des larmes s'échappèrent de ses beaux yeux. Elle se leva, en s'appuyant sur l'instrument chéri, dont les accents plaisaient tant à Joseph, et elle regagna péniblement sa *causeuse*. Versant toujours des pleurs bien amers, elle pencha sa tête sur le sein de Joseph, et comme elle n'avait pas dormi une minute depuis plusieurs jours, elle y reposa dans un léger sommeil.

— Ma mère Hamel, dit Joseph à voix basse aussitôt que Mélanie fut endormie, savez-vous quelle est la souffrance interne qui fait ainsi pâlir notre pauvre enfant?

— Mon ami, répondit cette excellente femme en s'approchant et montrant au vicaire un visage empreint d'une mortelle tristesse, crois-tu que j'aie attendu ta demande?.... crois-tu que bien que je ne sois pas l'amant de cet ange de la terre, je n'aie pas remarqué combien elle maigrit chaque jour?... chaque jour sa pâleur devient de plus en plus terrible. Autrefois elle se parait de roses, de couronnes gracieuses pour te plaire : hier, elle s'est couronnée avec des fleurs noires!... si elle t'a prouvé en riant que c'était la mode.... la mode, mon Joseph, est dans son cœur. Ses lèvres deviennent blanches; son sourire si noble, si amoureux quand elle te regarde, est triste quand ses yeux tombent sur moi!..... crois-tu que tout cela m'ait échappé?... Mon fils, voici trois jours que je la questionne..... la pauvre enfant n'a rien voulu me dire : mais, va, Joseph,

elle t'en impose!... car elle n'a pas de force : souvent je prends sa main, et jamais je ne l'ai trouvée sans une horrible fièvre... Tu ne vois pas qu'elle veut te déguiser sa souffrance pour ne pas t'affliger, ainsi que tu agirais envers elle...... Joseph, il n'y a pas de temps à perdre... je t'assure que Mélanie est bien malade! Regarde!... même dans ce touchant sommeil d'innocence, sa joue est dénuée de ces belles couleurs qui désespéraient toutes les femmes, et par-dessous sa peau blanche, il y a une couleur funèbre...

Les sanglots empêchèrent cette pauvre femme de continuer : ce discours, le plus long qu'elle ait tenu dans sa vie, ne pouvait être dit par elle que dans une semblable occasion.

Le vicaire, immobile d'horreur, regardait avec les yeux de la folie le doux mouvement du sein de sa compagne : sa bouche entr'ouverte semblait dévorer le souffle pur qui s'échappait des lèvres décolorées de Mélanie. Cette grande vision d'éternité céleste qui brille sur le visage d'une vierge expirée, apparaissait déjà sur la douce figure de cette femme admirable. Ces terribles présages que le prêtre avait remarqués, à Aulnay, dans les traits délirants de Laurette, le firent frémir, et il sentit en lui-même une horrible convulsion agiter toutes ses entrailles.

— Anges du ciel... murmura faiblement Mélanie dans son sommeil, vous ne me repousserez pas!... je suis pure!... je n'ai que trop aimé... voilà tout mon crime!...

— Que veulent dire ces paroles?... dit le vicaire.

— Quand dormirai-je toujours!... murmura encore Mélanie en s'éveillant et jetant sur tout ce qui l'entourait les regards incertains du réveil; une tendre expression anima son visage quand elle contempla Joseph et madame Hamel.

— Mélanie, lui dit le prêtre, tu me dois compte de tes moindres sentiments;... j'exige que tu me confies le secret de ta douleur.

— Joseph, je t'aurai tout dit quand je t'aurai avoué que je souffre : mon ami, reprit-elle, je suis malade... bien malade... mais je te le dis parce que tu es grand, que ton âme est forte... ainsi ne sois étonné de rien.

— Mais, Mélanie, qui donc a pu...

— Mon amour!... répondit-elle avec un sourire; oui, Joseph, mon sang s'est allumé, rien ne peut plus le rafraîchir, car à chaque instant ta vue l'embrase encore... et... j'aime mieux mourir que de ne pas te voir...

— Mourir! s'écria le vicaire qui, pour la première fois, aperçut l'étendue du danger de Mélanie... mourir!...

— Joseph! répondit-elle avec un air d'effroi, ne sois pas si peu maître de toi, car ta douleur va m'achever... Imite-moi, mon ami... et vivons toute notre vie sans chagrin! Entoure-moi de joie, de fleurs, de sourires, d'amour, de tout ce que la vie humaine, le luxe, les sentiments, les cœurs ont de plus splendide! Si je dois mourir de cette maladie qui me dévore, tu ne peux l'empêcher... ainsi, ton âme est assez forte pour concevoir la *nécessité,* puisque moi, faible, je la conçois; que je fasse mes derniers pas sur un sable doré comme celui que tu fis répandre sur les sentiers qui menaient au Val-Terrible!... Si je vis... le chagrin serait encore de trop : ainsi, de la gaieté de toute manière...

Cependant la stupeur du vicaire était trop grande, et Mélanie s'écria douloureusement : — Joseph, tu m'avances!... Elle tomba sur lui, et ce fut avec bien de la peine que l'on transporta la mourante sur son lit.

Aussitôt, un domestique monta à cheval et fut chercher un médecin. Il vint, s'approcha de Mélanie, et, après l'avoir examinée, il affecta un air riant, en s'écriant : — Il ne faut à cette jolie dame-là que de la dissipation et la campagne.

— Oui, monsieur, dit-elle, la campagne... du ciel, ajouta-t-elle tout bas. — Joseph, reprit-elle, et toi, mère, allez-vous-en...

Ils sortirent les larmes aux yeux.

— Monsieur, dit Mélanie, je n'ai pas trois jours à vivre! vous avez dû deviner la cause de mon mal... l'événement terrible qui a changé mon état de femme est une scène cruelle.... rien ne peut me sauver, car ce matin j'en ai eu la conviction; je dois mourir... vous le savez, n'est-ce pas?

Le médecin se tut.

— Tenez, monsieur, je réponds de moi jusqu'à mon dernier soupir, je vais être gaie et riante : promettez-moi seulement d'abuser mon mari, et de lui persuader que ce n'est rien, et que je suis effrayée d'une bagatelle; dites-lui, pour mieux le tromper (car, dit-elle en riant, c'est admirable à nous autres femmes de vous tromper, même à l'article de la mort), dites-lui de prendre soin, ainsi que madame Hamel, de m'ôter de la tête les idées qui s'y sont glissées : que ce que je m'imagine peut retarder ma guérison; que mon imagination, trop vive, m'abuse; et que si l'on ne me détrompe pas je tomberai en langueur... Alors mon mari ne m'offrira pas le cruel spectacle de sa douleur... et j'emporterai dans ma tombe l'espoir qu'il me survivra... je ne serai pas la plus malheureuse...

Le médecin, frappé de ce discours, la regarde avec une surprise causée par l'admiration. — Ah! madame, dit-il, si c'est là votre mort, comment avez-vous donc vécu?

Elle se mit à sourire, et lui dit :

— Me promettez-vous?

— Ainsi, répliqua-t-elle, vous viendrez de temps en temps, et, chaque fois, vous leur direz que je vais beaucoup mieux... Ils sont à la porte, reprit-elle. — Allons, mes amis, entrez!... s'écria-t-elle doucement. Le vicaire revint et regarda tour à tour Mélanie et le médecin.

Ce dernier se leva après avoir écrit quelque ordonnance insignifiante, et madame Hamel, le vicaire, s'empressèrent de le suivre... Il fut fidèle à ce qu'il venait de promettre à Mélanie, aussi le prêtre et la vieille femme rentrèrent-ils avec un visage riant et satisfait.

— Mélanie, dit le vicaire, dans un mois tu danseras au bal. Si, alors, M. de Rosann a obtenu mon ordonnance pour la pairie, nous aurons ici une superbe assemblée pour célébrer ta convalescence : ce n'est rien, ma bien-aimée. Là-dessus, il s'entretint longtemps avec cet ange divin, qui ne se rendit que par degrés au sentiment du vicaire.

Jamais Mélanie ne fut plus touchante, plus gracieuse, plus caressante que dans cette dernière période de sa vie : pas une plainte ne sortait de sa bouche, et pour donner le change, elle déguisait les atteintes cruelles de sa maladie sous une toilette recherchée, en sorte qu'elle conservait une espèce de fraîcheur. La fièvre animait son teint par une couleur qui la rendait brillante de beauté. Elle ressemblait parfaitement à ces lampes nocturnes qui, près de s'éteindre, jettent, avant d'expirer, une dernière lueur qui brille de mille sortes de clartés. Son esprit même, avait une douceur, une suavité qui sentait le ciel.

Lorsque la fièvre cessait et que son visage prenait cette teinte livide messagère de la mort, qu'elle devenait pâle, défaite, que ses beaux yeux plombés se ternissaient et que son malaise était trop évident, elle feignait de vouloir quelque chose de rare, et elle exigeait que ce fût son mari qui courût l'acheter. Le vicaire, trompé, sortait et parcourait Paris : lorsqu'il revenait avec la fleur, le bijou, le livre, la parure souhaités, il retrouvait Mélanie brillante.

Dans ces derniers moments, elle accabla son mari des preuves de l'amour violent qui l'avait embrasée depuis son jeune âge, et Joseph était étonné de cette frénésie d'amour!... Un homme instruit du secret de Mélanie aurait fondu en larmes en devinant les admirables pensées qui faisaient agir Mélanie.

Madame de Rosann fut trompée par son fils sur la gravité de la maladie de sa fille, et bien qu'elle fût la voir souvent, elle ne conçut jamais que Mélanie fût en danger : elle riait et pleurait avec elle, et la douce amante du vicaire était en proie à une joie céleste en s'apercevant que tout le monde, excepté madame Hamel, donnait dans le piége qu'elle avait tendu. Quant à la pauvre mère Hamel, assise au chevet de Mélanie, elle pressentait sa mort et contenait son chagrin avec un courage héroïque. Cette vieille femme était admirable pour son sang-froid, elle cachait une âme sensible et joignait à la fermeté de Caton la chaleur de sentiment de son sexe. Elle semblait, dans la chambre de sa fille chérie, être tranquille, calme, et elle lui rendait mille petits services avec l'amour d'une mère et la ponctualité d'un soldat. Cependant son œil se fixait sur Mélanie et devinait à chaque geste sa pensée secrète. Madame Hamel savait que sa fille allait mourir, et elle se disait en elle-même avec un sang-froid inimaginable : « *Je suivrai ma fille.* » Elle s'y préparait comme à un voyage de plaisir, comme si elle eût dû aller visiter une propriété nouvellement acquise.

Un matin, on était au mois de mars, madame de Rosann accourt précipitamment à l'hôtel, et son fils, en voyant les chevaux de sa mère couverts de sueur, et leurs harnais blanchis par l'écume, jugea qu'elle venait d'apprendre quelque chose de bien important : cette bonne mère s'élance dans les escaliers, elle se précipite dans les appartements, tombe dans les bras de son fils, et jette sur la table le bref du pape qui sécularisait Joseph, et l'ordonnance du roi qui lui donnait le nom de Saint-André de Rosann, le titre de comte et le droit de succéder à M. de Rosann dans la pairie... Joseph s'évanouit de bonheur... il se réveille et s'écrie : — O ma mère!... tu me rends l'honneur,... et je te dois deux fois la vie.

— Mon fils, ton mariage est maintenant légitime.

Le prêtre, rayonnant d'espoir, joyeux d'une joie indescriptible, entre dans la chambre de Mélanie, en proie à un violent accès de fièvre. Elle sourit en voyant la mère et le fils joyeux. Joseph arrive près du lit de sa femme, il lui prend la main, la baise avec ardeur : il veut parler, le bouillonnement de son cœur l'en empêche...

— Joseph.... qu'as-tu?

— Mélanie, en t'épousant j'étais prêtre...

— *Je le savais!*... répondit-elle en pâlissant (Joseph et madame de Rosann furent stupéfaits!), et, dit-elle, c'est là ce qui me tue. Joseph, je t'ai plus aimé peut-être....

— Qui te l'a dit? interrompit le vicaire, quel est le monstre.....?

— Argow.... il y a trois semaines, est venu me révéler ce fatal secret... Va, il s'est bien vengé!

— Mélanie! Mélanie! s'écria le vicaire, je ne suis plus prêtre!...... voici le bref du pape....

A ces mots, dits sans ménagement, Mélanie.... Ma plume m'échappe. . . . .

Voyez-vous, dans la rue des Amandiers, deux corbillards bien simples s'avancer lentement vers le champ du repos ?....

Un seul homme suit le premier... Cet homme est pâle, il est défait, il ne regarde que la terre, il ne pleure pas.....

Une femme suit le second : c'est Finette qui pleure madame Hamel....

Le temps est gris et la terre souillée par une boue liquide. Joseph et Finette ne voient rien. Malgré le peu d'éclat de cette pompe funèbre, beaucoup de gens s'arrêtent et contemplent un des plus touchants tableaux que la douleur ait offerts.

Madame de Rosann n'a plus revu son fils, bien qu'il lui ait promis de revenir.....

Les anges des cieux ont repris le présent qu'ils firent à la terre. . . . .

Prévoyant ma propre douleur, de ce moment, j'ai mis la conclusion de cet ouvrage au commencement.

CLOTILDE DE LUSIGNAN

OU

LE BEAU JUIF.

PROLOGUE.

Va, cours, douce et folle imagination, le charme de ma vie, la source de tous mes plaisirs! vole, papillonne, cours; récompense-toi d'un moment de captivité! Va, ma fille, je ne te retiens plus; badine, voltige à gauche, à droite, au centre, par monts et par vaux; deci, delà; aval, amont; à l'orient, au nord; dans les cieux, chez les morts, ici-bas!... partout!... Oui, tout est ton domaine, depuis le passé jusqu'au présent : tu peux même embrasser le néant, et dessiner tes tableaux fugitifs sur le voile qui cache l'avenir! O ma tendre amie, la seule fidèle malgré ton inconstance, ne te garde que d'une seule chose, d'un seul écueil funeste..... le bon sens!...

Hélas! n'y brise pas notre légère nacelle si chargée de mousse, de vent et de fictions riantes! D'aussi loin que tu verras cette île de la raison et de la vérité, ce rocher si désert habité par cinq ou six hommes de génie, fuis!... fuis d'une aile rapide comme la pensée; enfin, fuis avec la vitesse du vulgaire et des grands; mais sois plus charmante et plus originale en ta fuite, tournoie dans les airs comme le fils de Dédale... Hélas! ne péris pas en tombant; j'ai besoin de ton délire, ne souffre pas que les feux de la vérité t'enlèvent jamais tes ailes diaprées... De même que le monde, je préfère une brillante illusion à de tristes réalités : charme donc mes soucis! couvre d'un voile menteur le passé, l'avenir, et tresse une couronne de fleurs pour embellir la minute présente.... Que tout me sourie, je le veux! enivre-moi, j'aime l'ivresse de l'âme et le trop de plaisir!... Lecteur, tout à moi!...

De l'aimable Momus je saisis les grelots;
Beau Juif, sors de ta presse et loin de nous les sots.

O mon petit livret, livret mon ami, qui m'as fait passer tant d'heures cruelles, puisses-tu procurer une heure de plaisir à qui te lira! je serai content!

CLOTILDE DE LUSIGNAN.

I.

O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!
RACINE. *Andromaque.*

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux;
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
VOLTAIRE, *Henriade; variantes du ch. IX.*

La féodalité, qu'il ne m'appartient pas de juger, attendu que je suis vilain au premier chef, a semé la France de monuments dont l'ensemble, vraiment romantique, excite une foule de souvenirs. On éprouve en les voyant le charme qui saisit le captif lorsqu'il visite la prison où jadis il s'était presque habitué. Ces anciens châteaux offrent les lieux des plus belles scènes du drame que la France joue depuis longtemps, sans pouvoir arriver à un dénouement qui plaise au parterre, comme aux loges et aux acteurs souvent sifflés!..... Et qu'ils ne s'en fâchent pas!.....

C'est un droit qu'au budget on achète en payant.

Ces châteaux, dis-je, sont pour l'histoire du sol français ce que les *quipos* sont pour les Péruviens: aussi, par toutes ces raisons et une foule d'autres qu'il vous plaira suppléer, je ressens une peine infinie quand j'apprends qu'ils disparaissent sous le marteau des spéculateurs. J'avouerai même, à ma honte, que j'aimerais à posséder un de ces tombeaux de l'ancienne France, pourvu qu'il fût bien et dûment entouré d'un millier d'arpents de terres, loués cinquante francs l'arpent, et ce, par un bon bail notarié. Hélas!... je ne serais pas effrayé de la charge d'en rendre hommage au suzerain d'aujourd'hui; mais à la condition qu'il ne changera pas trop souvent. Je me trouverais, dans ce vaste monument, mille fois plus à l'aise que dans nos petites maisons de campagne étriquées : je crois même que je deviendrais plus qu'*ultra* dans le manoir d'un ancien baron chrétien! et qui sait si je ne finirais pas par redevenir noble, et partant remplir un rôle très-comique! enfin monter avec audace sur le premier bâton de l'échelle des dignités, en me faisant nommer maire!... Alors, qui serait assez ennemi de lui-même pour borner ma carrière, dans un siècle où l'on récompense toute espèce de talent?... Munito, malgré sa fidélité pour son maître, n'a-t-il pas acquis une brillante fortune?...

Ce mélange de réflexions canino-historiques m'est inspiré par le trépas du château dont vous avez à subir la description, et je rends grâce aux Camaldules de la Provence de n'être pas restés oisifs, à dater du jour où ils en firent l'histoire.

J'ignore quand cedit castel fut démoli; mais ce que je sais parfaitement bien, et ce qui doit vous suffire, c'est qu'en 1440 la Provence s'enorgueillissait du château de Casin-Grandes, et certes ce n'est pas sans raison!... Soyez-en juges, chers et précieux lecteurs; surtout, ne vous endormez pas! ou dormez si vous gardez le titre de juges.

Il existe sur les côtes de Provence, et ce, près de Jonquières, un endroit qu'heureusement l'on n'a pas pu détruire : vous irez le voir si c'est votre bon plaisir. Il est assez curieux par la singularité des récifs et des falaises que la capricieuse nature y plaça de ses mains. L'on présume qu'ils sont les débris de quelque volcan éteint, et les grottes souterraines de la côte en donnent une espèce de preuve. Ces écueils forment trois promontoires dont celui du milieu présente une plate-forme charmante ; à sa droite et à sa gauche s'élèvent les masses imposantes des deux autres, qui sont arides et montueux. L'espace de côte remplis par ces trois berges est inabordable, à cause des écueils qui se prolongent dans la mer : son onde ne laisse jamais le chemin libre en bas des falaises ; et elles sont tellement inégales et rocailleuses qu'elles offrent au voyageur les moyens de prouver son courage.

On ne connaît encore qu'un seul homme,... un enragé chimiste qui, depuis cette époque, s'y soit hasardé ; ce fut pour démontrer que ces rocs contenaient de la lave semblable à celle du Vésuve. Que ne peut l'amour des sciences ! allez-vous dire... Pas du tout : il n'avait pas un sou, et cette démonstration lui valut une place qu'il sollicitait.

Le promontoire à droite est plus élevé que celui de gauche, et il porte le nom de *la Coquette*. Dans cette étroite vallée, qui se trouve entre eux, c'est-à-dire, sur l'esplanade formée par la berge du milieu, un habile architecte construisit le château de Casin-Grandes, par l'ordre de Guy de Lusignan. Ce fut en 1303, lorsque Hugues XIII de Lusignan, son frère, donna par testament le comté de la Marche à Philippe-le-Bel, pour en frustrer Guy. Ce dernier défendit son héritage, mais la force l'emporta. Casin-Grandes devint alors l'apanage de ceux de la famille de Lusignan qui ne régnaient pas en Chypre. Leur race s'éteignit bientôt, et Casin-Grandes appartint aux rois de Chypre, qui gouvernèrent ce domaine par des intendants.

La façade du côté de la mer est d'un genre très-noble, et lorsqu'un vaisseau passe elle rappelle aux marins les magnifiques palais de la reine amphibie de l'Adriatique. Deux vastes ailes du château longent et dominent les deux montagnes dont elles ne sont séparées que par un sentier d'environ vingt pieds de large ; et ce sentier est fermé du côté de la terre par deux masses de granit qui servent d'embellissement, tant leur disposition est extraordinaire et pittoresque ; elles ont l'air de deux énormes pierres tombées des mains des géants quand Jupiter les foudroya. Cette habitation, ainsi défendue par la nature, est inexpugnable du côté de la terre, au moyen d'un fossé de quarante pieds de largeur et par des tours crénelées placées de cinquante en cinquante pieds. Elles décorent très-bien la façade d'entrée et donnent à cette demeure un air de puissance qui, du temps du roi Charles VII, imposait encore assez pour que les vilains, mes confrères, n'osassent pas remuer. Le portail, de forme ogive, passait pour un des plus beaux morceaux de l'architecture féodale. Une allée majestueuse, plantée par Guy de Lusignan, conduit au pont-levis. A droite et à gauche, les deux montagnes finissent en pente douce, et cette pente est garnie d'oliviers, de romarins, de palmiers, de safran, d'orangers, de myrtes et d'autres arbres remarquables par leur beauté. Le parc se trouve donc de chaque côté du fort et le précède. Appuyé sur ces deux roches, ce château centenaire s'élève majestueusement au milieu de ce site romantique, en ayant, d'un côté, la vue de l'immensité de la mer, et de l'autre celle des gais accidents de la Provence. En effet, la vallée est riante ; une route la traverse et par delà cette route, on a l'aspect des terres qui dépendent de ce fief. Le charme de ce paysage unique résulte principalement de l'opposition que présentent la mer, ce château l'ouvrage des hommes, ces arides falaises ouvrage du hasard, les bois du parc, la verte prairie et les villages au loin. Mais ce charme est doublé par la transparence du ciel et le délicieux climat de cette Italie de la France.

Une femme seule animait alors par sa présence ce gracieux vallon... La disposition de sa chevelure et ses vêtements étrangers annoncent une Grecque. Il règne dans sa personne un désordre portant une trop forte empreinte d'habitude, pour être l'effet du hasard. Cette femme, d'une maigreur presque hideuse, roulant des yeux hagards, le visage sillonné de rides venues avant le temps, et produites sans doute par son rire forcé, conservait encore sur sa figure des vestiges de jeunesse et de beauté.

Tel est le portrait de la nourrice de Clotilde, la fille unique de Jean II de Lusignan, roi de Chypre, détrôné pour le moment comme tant d'autres, et réfugié dans le château de Casin-Grandes, avec tous les trésors qu'il put dérober aux mains rapaces des Vénitiens, ses vainqueurs.

La sueur inondait les joues creuses et pâles de la nourrice, mais sa fatigue et la chaleur ne l'empêchaient pas de continuer son travail. Elle creuse une fosse. De temps en temps ses yeux égarés, en errant sur la campagne, paraissent redouter des témoins de son œuvre funèbre ; et tantôt, posant un pied sur sa bêche, elle rit aux éclats, ou verse une larme arrachée par l'horreur, en contemplant un tronc d'arbre dont la disposition originale ressemblait assez à un cadavre.

— Va !... mon fils !.... tu ne seras pas sans sépulture ! Pauvre enfant ! je t'ai nourri de mon lait...

Hélas!... les douleurs de l'enfantement durent toute la vie!.... Mais poussant un grand éclat de rire, elle ajouta : Te voilà bien drôle!..

Pour comprendre ces mots, il faut dire que Marie Stoub perdit la raison en voyant percer son fils d'un coup d'épée, lorsque les Vénitiens emportèrent d'assaut Nicosie, la capitale du royaume de Chypre. C'est ce qui la fit surnommer *l'Innocente.* Sa folie avait cela de particulier, qu'aussitôt qu'elle fixait la princesse, Marie, songeant à l'enfance de Clotilde, se rappelait celle de son fils. Alors une lueur de raison lui faisant sentir son malheur, elle pleurait, en gardant un silence plus terrible que le gai bavardage de sa folie, souvent touchante.

Après avoir regardé ce tronc d'arbre avec l'expression de la douleur devant laquelle toutes les autres se taisent, celle d'une mère qui pleure son fils, elle reprit son travail avec une effrayante activité. La tombe était presque finie, lorsque sur le haut d'une petite éminence, appelée *la colline des Amants,* parut une jeune fille en jupon court, car de tout temps les Provençales en ont porté. Cette enfant, à la taille souple et déliée comme un jonc, tient un mouchoir à la main, et les douces et gracieuses ondulations qu'elle lui imprime trahissent de tendres adieux. A cet instant le bruit d'un cheval galopant en deçà de l'éminence se fit entendre, et l'Innocente, ayant promptement levé la tête, aperçut la jeune fille balançant encore son mouchoir. Alors la figure de cette femme prit une expression de finesse malicieuse, elle mit en souriant son doigt sur ses lèvres; mais, voyant la Provençale se retourner et venir, elle se pencha sur sa bêche, en feignant de ne pas l'apercevoir.

Cette jeune enfant, nommée Josette, était la fille de l'intendant que le roi de Chypre avait envoyé régir le domaine de Casin-Grandes. Hercule Bombans, son père, succéda dans cette charge à un intendant, prétendu concussionnaire, qui fut tellement noirci dans l'esprit du roi de Chypre *Janus,* que ce prince crut faire un acte de clémence, en se contentant de lui donner un successeur. Cet intendant destitué se trouvait par hasard un homme intègre, il était chéri des habitants; aussi le comte de Provence le nomma bailli de Montyrat... Ce passage prouve évidemment qu'il exista des délateurs dans les temps de la chevalerie!... Consolons-nous donc!...

Quoi qu'il en soit, Hercule Bombans, le père de la gentille Josette, exerçant depuis vingt ans cette place lucrative, ne fut pas épargné par l'envie, qui s'attache aux fonctionnaires publics, et sous les coups de laquelle son prédécesseur avait succombé. Cependant, malgré ses détracteurs, il réussit, à l'arrivée du prince fugitif, à faire nommer sa fille demoiselle de la princesse, et les méchants osèrent publier qu'on ne la promut à cette dignité que parce que Josette Bombans se trouvait la seule en état de servir Clotilde!... Mais peut-on empêcher la médisance?...

La jeune et jolie Provençale arriva, rouge comme une grenade, près de l'Innocente; et l'accostant d'un air assez embarrassé :

— Comment, lui dit-elle, avez-vous fait, ma pauvre Marie, pour vous échapper du château?...

— Comme toi!... quand tu as quitté ta maîtresse pour aller courir l'aiguillette!...

— Il n'y a rien de bon à gagner avec les fous, murmura tout bas Josette, dont l'incarnat était devenu plus vif. Mais que creusez-vous là? reprit-elle tout haut, en s'asseyant sur le tronc de l'arbre.

— Mauvaise!... respect aux morts!... Tu t'assieds sur la poitrine de mon fils!... Mon fils!... mon cher fils... Jean, que fais-tu là? Pourquoi ne te relèves-tu pas comme les roseaux, après avoir plié?...

La jeune fille, épouvantée des cris de l'Innocente et de l'expression de son visage, se leva précipitamment.

— Tiens, continua-t-elle, vois comme *ils* l'ont blessé! En prononçant ces mots, elle montrait à Josette une fente rouge, où la séve de l'orme avait coulé. Mais, reprit-elle, j'ai retrouvé son corps!... *Ils* l'ont laissé là... sans le couvrir d'un peu de terre! Elle se tut un moment, une larme roula dans son œil, et montrant à Josette ce bois informe, que sa tendre pensée animait, elle ajouta d'un ton qui faisait mal : Ma fille!... tu l'aurais aimé, si tu l'avais connu!... tu le pleurerais au moins!... Et moi, qui l'ai porté dans mon sein et perdu... je vis!... Elle se tordit les bras, puis poussant un éclat de rire à gorge déployée, elle se mit à sauter et danser au tour de la tombe.

Josette, émue de pitié, laissa couler une larme. L'Innocente la vit, et lui serrant la main avec force elle lui dit d'un ton de voix qui partait du cœur : *Tu seras mère!...* Puis, revenant à sa folie, elle lui prit avec adresse son mouchoir, et imitant la pose de la jeune fille, elle l'agita comme elle, en ayant l'air de la narguer.

En ce moment, Josette seule aperçut au bout de l'avenue d'ormes la princesse Clotilde, entourée de quelques personnes. La nourrice n'en continua pas moins sa danse grecque, avec toute la frénésie d'une Bacchante que le vin a momentanément privée de sa raison; elle chantait des vers grecs; et ne s'inquiétant pas du désordre de ses vêtements et des lambeaux qui s'en détachaient, elle prit Josette et voulut la faire danser.

Le cortége de la fille de Jean II se réduisait à quatre hommes, les seuls grands personnages dont son

père ait voulu se voir accompagné dans sa fuite. Il laissa dans son royaume une foule de partisans qui brûlaient du désir de le suivre, car il était adoré de ses sujets. Le langage qu'il tint en leur ordonnant de rester en Chypre est trop rare de nos jours pour n'être pas rapporté.

« Un citoyen, s'écria-t-il en quittant son palais « ensanglanté, doit préférer sa famille à lui-même; « son prince à sa famille; mais rien ne peut se pré- « férer à la patrie, si ce n'est le genre humain. Ne « quittez donc pas votre pays et comptez qu'en le « servant, même sous les Vénitiens, c'est me servir « moi-même : votre courage y brillera bien plus que « dans un exil qui ne convient désormais qu'à votre « prince... Il ne doit pas habiter les lieux témoins « de sa chute... Adieu donc... »

Jean II, presque aveugle, ne put voir les larmes dont les yeux furent inondés à son départ. Un monarque ainsi détrôné peut être sûr de régner toujours... Il ne put même empêcher quelques seigneurs de venir le rejoindre.

Les quatre personnages auxquels Lusignan accorda les honneurs de son exil, accompagnaient Clotilde dans sa promenade. Cette charmante princesse paraît, au milieu d'eux, comme une jeune fleur pleine de coloris et d'élégance, qui se trouve entre des ronces et des arbustes dépouillés de feuilles. Naïve comme l'enfance, simple comme la nature, il résidait en elle un charme inexprimable, qui la rendait un spectacle ravissant pour la vieillesse, et pour les jeunes un sujet d'extase. De beaux yeux bleus tout humides et fendus en amande semblent loger l'amour et dire : Esclaves, protégez-moi! Une bouche de corail, sur laquelle se jouent le plus charmant sourire et des nichées d'Amours, attire le baiser... Sa figure et son organe sont doux comme ceux d'une sirène, et ses mouvements petillants de grâces comme ceux d'un jeune cygne, dont elle possède la taille élégante, les voluptueux contours, la démarche, l'éclat et la blancheur; certes, elle n'avait pas besoin, pour séduire, de sa délicieuse parure. Vêtue à la grecque, elle portait sur une robe blanche comme la neige une précieuse tunique bleue, terminée par des glands d'argent; une espèce de cothurne rouge chausse un pied mignon large de deux doigts; ses cheveux noirs sont retenus par des bandelettes blanches, qui, mêlées à ses tresses, en font valoir l'ébène.

Pour se garantir du soleil, Clotilde avait entouré sa tête charmante d'une gaze légère, qui lui donnait cette grâce aérienne que notre imagination prête aux divinités mythologiques. La nature avait dit pour elle : Faisons un chef-d'œuvre!... Il fut complet : les attraits de Clotilde n'étaient que la divine enseigne d'une âme plus divine encore!... Enfin, belle de cette beauté rêvée chez toutes les nations, ignorant l'amour et s'ignorant elle-même, elle ressemblait à la rose vierge encore des baisers du zéphire, ou plutôt à cette admirable statue égyptienne qui, pour résonner, attendait une caresse du soleil.

. . . .

J'avoue que, pour mon usage personnel, je regrette, ainsi que vous, lecteur, que Clotilde ne soit qu'une cendre égarée dans la nature... et, comme vouloir la retrouver... c'est tenter *la chose impossible* de La Fontaine, il faut nous contenter de nos femmes!... hélas!

II.

Oui, princesse, l'Éternel a fait le nez des Parias pareil à celui des Bramines, il n'a pas distingué entre eux.... Pourquoi l'homme ne l'imite-t-il pas?...

SAADI, *trad. de* M. L...

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

LA BRUYÈRE, *du Cœur*.

Clotilde, apercevant sa pauvre nourrice, se dirigea de ce côté. Pendant qu'elle s'avance, examinez un peu, je vous prie, à quatre pas derrière la princesse, un farouche soldat qui marche en silence. C'est un homme court, trapu, d'une figure africaine : lèvres épaisses, bouche fendue, et nez plat soufflant du feu. Son œil annonce la férocité; sa barbe touffue, la force; sa démarche, l'homme qui n'a jamais peur; et ses traits grossiers, une origine commune. Pour toute arme défensive, il avait un casque sur la tête; mais il portait à sa ceinture un sabre turc très-recourbé, dont il caressait souvent la brillante poignée. — Castriot l'Albanais fut, de la garde du prince, le seul qui survécut à la prise de Nicosie. Elle mourut dans le palais, et chaque soldat gardait de son corps la place assignée par le chef.— Ils ne dirent point dans les rues de Nicosie : *Nous périrons pour la défense du roi!* — Ils moururent! On leur fit, dans la suite, un magnifique service par les soins de Monestan, le premier ministre, que vous allez bientôt connaître.

Castriot peut servir de modèle aux fanatiques présents et à venir. Sa cervelle albanaise n'enfanta qu'une seule idée sans cesse présente : elle consistait à lui faire anéantir tout ce qui nuisait ou qu'il supposait devoir nuire à son prince et à sa fille. Ce dévouement, fils de sa reconnaissance, était tout son code et sa religion.... A genoux, ingrats! à genoux devant Castriot!...

Entre Castriot et la princesse, un homme grand,

sec, maigre, chauve, à nez aquilin en forme de lame de couteau, gémissait en lui-même d'aller à pied. — Ce personnage était le connétable comte Kéfalein; il n'avait pas encore pu se consoler de la perte de ses chevaux, dont il ne sauva que Vol-au-vent, son favori.—Certes, Vol-au-vent méritait bien cette faveur! Je croirais volontiers qu'il était un de ceux qui jadis ont charrié le soleil dans les cieux, et qui revinrent sur la terre lorsque les faux dieux et leurs équipages disparurent devant la croix. Parmi les regrets de Kéfalein, il faut compter celui de ne plus commander la cavalerie cypriote. En outre, ce digne chevalier aimait assez à raconter ses anciens exploits. Pour achever son portrait, nous aurons le courage de dire qu'on l'accusa toujours de manquer de bon sens, et l'on présume que Kéfalein fut un sobriquet ironique qui lui resta... enfin il vola le baptême.

Mais la belle Clotilde est entre deux personnages beaucoup plus importants. Celui de droite était le comte Ludovic de Monestan, ministre de Jean II. Ce vieillard à cheveux blancs, simple et doux, avait une bonhomie rare, même chez un ministre; une éloquence naïve, chose encore plus rare; et un cœur droit qui l'eût rendu le phénix des ministres, s'il n'eût pas été dominé par un zèle démesuré pour la religion; tandis que le second, Hilarion d'Aosti, l'évêque de Nicosie, l'aumônier du prince, possédait toute l'ardeur d'un jeune guerrier, la ruse d'un diplomate et la science ministérielle. Sa figure altière respirait les combats, et ne pouvant satisfaire cette envie dans les camps, il s'en dédommageait, pour le moment, dans la polémique : aussi, lorsque la princesse fut aperçue par Josette, une grave discussion se débattait entre Hilarion et Monestan.

— Je le répète, disait ce dernier, nous n'avons perdu le royaume que parce que les préceptes de la religion mis en oubli, les mœurs dissolues, nous ont fait retirer la protection de l'Éternel.

— Ah! monsieur, répondait l'évêque, *si nous avions eu trente mille hommes* de bonnes troupes, l'Éternel aurait été pour nous!... il aime les gros bataillons; les croisades qui nous ont donné Chypre et Jérusalem le prouvent bien.

— Monsieur, avouez cependant qu'on négligeait le service divin?

— M. le comte, Nicosie n'était pas assez bien fortifiée!...

— Oui!... contre les mauvaises doctrines qui nous ont envahis bien avant les Vénitiens, interrompit le ministre; c'est la religion qui forme les bons soldats en les rendant pieux et soumis au prince, et si les églises avaient été pleines nous n'eussions pas succombé; le Dieu fort nous aurait accompagnés.

—Non, monsieur, permettez; nous succombâmes parce qu'il nous manquait *trente mille hommes*, voilà le fait... Monsieur, *trente mille hommes* sont la base nécessaire de toute résistance, de toute oppression, de toute entreprise, de tout royaume à défendre, à envahir, à conserver... ensuite depuis longtemps l'on négligeait les relations diplomatiques avec les états européens. Que cela nous serve d'exemple à l'avenir; n'est-ce pas, madame?...

A cette interrogation du prélat vindicatif, Clotilde garda le silence, en faisant la plus jolie petite moue qu'il fût possible de voir, et elle s'avança plus rapidement vers sa nourrice et sa demoiselle d'honneur.

Monestan, se trouvant attaqué gravement, saisit l'évêque par sa ceinture, et, tout en doublant le pas pour suivre la princesse, il dit au prélat avec la chaleur de l'innocence accusée :

— M. l'évêque, trente mille hommes ne peuvent rien là où les mauvaises mœurs ont abâtardi le courage; trente mille hommes sans religion ne valent pas la légion thébaine; et quant aux relations diplomatiques, qui vous dit qu'elles n'ont pas été entretenues? Pensez-vous à vos paroles? pour en parler connaissez-vous bien l'état de l'Europe? Quel secours pouvions-nous attendre du roi de France qui, dans ce moment même, a la moitié de son royaume à conquérir? et comment a-t-il conquis la première moitié? C'est avec l'envoyée du Seigneur, cette vierge dont la force vient d'en-haut et qui a rempli sa mission en sacrant son roi: elle n'est morte que parce que Dieu l'a rappelée, voulant laisser faire les hommes. — L'Angleterre pouvait-elle penser à nous, quand elle ne conserve pas ses conquêtes attaquées, et que des factions s'apprêtent dans son sein et servent la France plus puissamment que le courage de Dunois? Le roi René, dont nous habitons le comté, ne soutient-il pas une guerre ruineuse en Italie avec l'Aragon? L'Aragon lui-même est en guerre avec les Maures, ainsi que le Portugal : et, de tous ces malheurs, le plus grand, et que vous ignorez sans doute, c'est l'état de la cour de Rome.... A peine remise des secousses éprouvées au concile de Constance, elle a vu chasser le véritable pape!... le vicaire de Jésus-Christ! Eugène IV!... Les Turcs attaquent l'Allemagne, déjà attaquée par les Hussites; Constantinople est aux abois; Jérusalem a succombé!..... Le tombeau de Jésus est aux infidèles!... Au milieu de ces chocs des masses premières, lorsque les grandes puissances croulent, se reconstruisent de leurs débris, pour crouler encore et s'entre-déchirer; lorsque Dieu, pour punir la terre, a déchaîné son ange exterminateur, quel secours l'Europe pouvait-elle donner à un petit royaume attaqué par une petite république? Quand on ne

fait pas attention au siége de Constantinople, devait-on regarder Chypre? lorsque les lions se battent, s'arrêtent-ils pour séparer les écureuils? Attendez la pacification générale, et l'on nous rétablira!.....

L'évêque, atterré par ce discours *ab irato*, resta quelques moments sans répondre : mais vous connaissez bien peu la persévérance sacerdotale si vous le croyez abattu.

— Si la Pucelle triompha, répondit-il, elle avait presque *trente bons mille hommes* que l'originalité du chef d'armée fanatisait... Ici, continua-t-il en regardant Monestan d'un air goguenard, il faut rendre justice à la haute politique de la cour de France, et je suis bien fâché d'ignorer le nom de celui qui trouva ce nouvel expédient pour ranimer l'ardeur des soldats..... Mais brisons là-dessus, ajouta-t-il en voyant l'effroi de Monestan ; je persiste à dire que si nous avions *trente mille hommes*, cela nous vaudrait mieux que d'attendre votre pacification, et je réponds qu'en les faisant débarquer sur la pointe orientale de Nisastro, car c'est la partie la plus faible de l'île que j'ai observée plusieurs fois, on viendrait à bout des Vénitiens.

— Hélas, dit Kéfalein, nous fûmes vaincus parce que nous n'avions pas assez de cavalerie.

— Et vous, Castriot, demanda la princesse en riant, que pensez-vous?.....

— S'il y avait eu deux mille hommes comme moi, vous seriez encore à Nicosie. Au reste, il ne s'agit plus de savoir comment on a perdu Chypre, mais bien comment on la reprendra.

— Tu as raison, Castriot, dit l'évêque, tu es le modèle des soldats : courage et dévouement.

— C'est vrai, reprit Monestan; mais il manque de religion.

— Voilà ma croyance et mon Dieu, s'écria le soldat en tirant à moitié son sabre; hors mon service, ma tête et le dedans ne regardent personne.

Ainsi, chacun parlait sa langue en voulant la faire parler aux autres, et cette toute petite cour avait encore ses intrigues : partout où se trouveront trois hommes et un pouvoir, vous en verrez!...

En ce moment la princesse arriva près de sa nourrice et de Josette. Aussitôt que l'Innocente l'aperçoit, elle cesse ses extravagances, sa figure se contracte, elle est muette et pleure!.....

— Pourquoi donc avoir quitté le château, ma bonne Marie? vous savez que j'aime mieux vous y voir que dans la campagne, où il peut vous arriver malheur.

L'Innocente, ses petits yeux noirs fixés sur Clotilde, pleura plus fort en entendant cette voix dont elle eut les prémices : elle se tut, et marchant lentement, elle s'alla mettre à côté de Castriot qu'elle recherchait volontiers par reconnaissance. Il défendit son fils!...

— Josette, dit la princesse d'une voix douce, vous m'avez quittée?..... je n'ai qu'à vous louer si ce fut pour veiller sur Marie; cependant, comment lui laissâtes-vous faire cette fosse?.....

Josette rougit et balbutia : Madame!..... je..... j'y.....

— Écoutez, mon enfant, vous avez tort de vous promener seule; quoique vous soyez du pays, il est en proie à des brigands qui ne vous en tiendront pas compte, car ils ne sont d'aucun pays. Vous devez savoir que le comte Enguerry-le-Mécréant court la campagne et la pille, ses soldats se permettent tout!.....

Josette rougit encore davantage; et la princesse, en examinant cette rougeur croissante au nom d'Enguerry et de ses soldats, devint toute pensive..... Alors la folle chanta deux vers grecs d'une chanson moderne dont voici le sens :

> Je la vis sur la montagne
> Embrasser son tendre amant,
> Puis revenir tristement
> Au travers de la campagne.

La princesse, entendant ces vers, regarda sa demoiselle avec un air inquisiteur, qu'elle eût voulu rendre grave, comme si une jeune fille pouvait l'être!..... Clotilde avait parlé d'Enguerry-le-Mécréant; alors l'aumônier lança son dernier trait au comte de Monestan en lui disant :

— Il faudra songer à nous fortifier contre ce furieux qui lève des contributions, pille, massacre et profite pour faire trembler la Provence de ce que le fils de René-le-Bon n'est pas encore arrivé.

— Il n'a ni foi ni loi, ne croit ni à Dieu ni au Diable, répondit le comte. — Castriot s'avança et dit avec un affreux sourire : « Quand il en sera temps, qu'on me dise : Va... et vous ne le craindrez plus. » Il fit avec sa main un geste qui indiquait énergiquement son dessein.

— Nous n'assassinons personne, reprit Monestan d'un ton grave; la loi divine.....

— A-t-il de la cavalerie? demanda Kéfalein.

— On dit son château très-bien fortifié, repartit l'évêque.

— Je gage qu'il n'y a pas de chapelle, s'écria Ludovic.

Le groupe s'était arrêté pour attendre que Clotilde continuât sa promenade : en ce moment la folle, voyant sur la colline une belle tête d'homme, se prit à rire en indiquant du doigt la place où Josette avait fait ses adieux. L'on eut beau y regarder, on n'y aperçut rien. On prit cela pour un trait d'extravagance, ce qui fâcha Marie, et elle se mit à

murmurer. Tout à coup l'on entendit le bruit des pas d'un homme courant avec vitesse ; tous les yeux se tournèrent vers l'endroit où la route faisait un coude avec la colline des Amants et d'où le bruit partait ; alors Castriot se mit en avant, la main sur son sabre.

Un sentiment mixte qui tient le milieu entre l'inquiétude et la curiosité rendit chacun immobile ; le bruit s'approcha par degrés et le pauvre fugitif ne tarda pas à paraître. C'était un jeune homme enveloppé d'un manteau. Quand il se montra, l'on vit au-dessus de sa tête, et dans le ciel, une lueur rougeâtre dont l'éclat sinistre effaça celui du jour, une fumée noire, des étincelles et des pailles enflammées, voltigeant dans les airs, indiquaient un grand incendie, et tout, excepté l'Albanais et l'Innocente, fut saisi de terreur. L'inconnu s'avançant toujours, Castriot tira son sabre et se mit sur la défensive. L'étranger ne se trouva bientôt plus qu'à cinquante pas de la princesse de Chypre. Objet de tous les regards inquiets, il fut examiné avec l'attention qu'il est bien naturel d'avoir lorsqu'on rencontre un étranger, et qu'il peut donner des éclaircissements sur ce qu'on ignore. On remarqua donc ses cheveux bouclés, noirs comme du jais, et rendus plus éclatants par une peau très-blanche ; son visage annonçait un grand effroi, et ses vêtements en désordre, une fuite bien précipitée. A la faveur de ce désordre, chacun, et principalement Clotilde, admira les belles proportions de l'étranger. Il tenait à la main un mauvais bonnet vert appuyé sur son cœur, où il pressait en même temps son manteau, avec lequel il semblait cacher quelque chose. Certes, la beauté est un avantage qui prévient toujours en faveur des gens qui en sont doués, et il n'y avait au monde que Castriot ou un gendarme du 19e siècle capables d'arrêter sur une route un beau jeune homme, par ces mots prononcés d'un ton brusque.

— D'où venez-vous ?

— De Montyrat.

— Où allez-vous ?

— Ici.

— Pourquoi ?

— Regardez cette lueur....

— Hé bien ?... demanda la princesse effrayée.

— Ce beau village est brûlé.....

— Est-il du domaine ? interrompit Monestan.

— Non, monsieur, il dépend de l'apanage de Gaston II, fils du comte de Provence. J'y avais une modeste demeure, elle est détruite et je fuis le terrible Enguerry-le-Mécréant. Hier, il vint demander les contributions qu'il imposa la veille. On fut dans l'impossibilité de le satisfaire. Il marqua le village d'une croix rouge, et depuis ce matin ses soldats le pillent. Ces flammes annoncent que tout est terminé. Je suis sans patrie et sans asile ! on ne m'en refusera pas un chez Jean de Lusignan !...

— Et pourquoi ? demanda Kéfalein qui parut sortir d'un songe.

— Parce qu'il connaît le malheur !.....

Les accents de cette voix enchanteresse furent pour Clotilde la plus délicieuse musique qu'elle eût entendue. Elle était sous le charme, immobile, et regardait l'inconnu de toutes les forces de son œil ; elle se sentait entraînée vers lui par une attraction sympathique si violente, qu'on ne peut la comparer qu'à cette fascination qui contraint l'oiseau à s'avancer lentement vers le serpent. De son côté l'étranger ne regarde qu'elle et ses yeux avides semblent dévorer ses attraits ; ils errent sur le sein blanc et ferme de la princesse avec tant d'ardeur, que l'intellect de Castriot en fut chiffonné. S'indignant de ce qu'un étranger eût l'audace de prendre du plaisir à l'aspect de la princesse de Chypre, il lui dit brutalement.

— Pourquoi ne parles-tu plus ?

— Parce que l'admiration est muette !... répondit-il d'une voix entrecoupée.

— Mon cher, dit cavalièrement le prélat, malgré vos phrases vous sentez que l'on ne peut pas accueillir un inconnu sans savoir...

— Ah ! monsieur l'évêque, reprit le ministre, vous avez bien peu de charité !...

— Voyons, qui es-tu ? lui cria Castriot. — L'étranger ne répondait rien, l'Albanais commença à brandir son sabre. La princesse n'entendait rien ; et Josette, que toutes les soubrettes devront avoir devant les yeux, si elles veulent briller dans leur carrière, remarqua fort bien l'émotion de sa maîtresse.

— Qui que vous soyez, dit enfin Clotilde, je puis, sans être démentie par mon père, vous accorder un asile dans ses États. Quant à savoir qui vous êtes.... son hospitalité perdrait tout son prix : les mesures de sûreté ne regardent que ses ministres.

Lorsque Clotilde eut fait connaître sa bienveillance, on s'approcha de l'étranger et chacun s'apprêtait à le féliciter, quand il répondit avec la voix de l'âme :

— Que les hommes aient une étoile aux cieux, la mienne est désormais sur la terre !... O ma bienfaitrice !... ma reconnaissance seule suffira-t-elle ?... Je me consacre à vous, comme au culte d'une déesse. Vous fûtes aujourd'hui ma Providence, soyez-la toujours !... En finissant avec énergie ces paroles exaltées, il voulut tendre ses mains à la princesse, et par ce mouvement il laissa tomber le manteau protecteur dont il était couvert. Le groupe recula d'épouvante comme si la foudre eût tombé, et cette clameur terrible fut unanime.

— Un juif !... Le seul Monestan dit : Un damné !...

Le taciturne Albanais décrivit avec son sabre une courbe turque qui aurait promptement fait voler la tête du vil animal, si, plus prompte encore, la princesse effrayée n'eût crié : Castriot !... Son accent disait tout; le damas s'arrêta à deux lignes du beau col de l'Israélite, et Clotilde s'évanouit dans les bras de Josette et de Monestan. Kéfalein et l'évêque la soutinrent, en montrant une vive inquiétude.

Ce qui produisit ce mouvement de dégoût, c'est qu'en lâchant son manteau, le malheureux découvrit la roue de drap jaune, de la largeur d'un blanc tournois, que les juifs étaient forcés de porter sur le côté gauche de leur habit, par l'ordonnance de Louis X; de plus, on aperçut sur son bonnet vert les deux cornes rouges que l'arrêt de Philippe-le-Hardi y plaça.

Le Juif, immobile et pâle, ressemblait à la statue d'un Lapithe pétrifié par la tête de Méduse. Les restes infortunés de cette nation éternelle, que l'on croyait alors écrasée sous le poids de la colère céleste, étaient repoussés par toutes les justices et toutes les religions. La pitié ne les regarda jamais, ils furent les *parias* de l'Europe..., eurent le monde pour patrie, le déshonneur pour cachet, l'injure et les avanies pour nourriture, la lèpre et l'indignation générale pour compagne, les supplices pour consolation; ils eurent le courage de s'envelopper froidement dans leur infortune et de tenir à la vie, par cela même qu'à chaque instant le dernier des vilains pouvait la leur ôter sans rien craindre. Courbés sous le faix de l'exécration publique, les restes de leur vertu succombant à ce poids, force leur était de se rendre nécessaires à leurs tyrans par des richesses acquises dans une usure si âpre, qu'elle justifiait en quelque sorte la haine de la terre. Contraints de déguiser leur opulence, ils inventèrent les lettres-de-change et les billets; de manière que, semblable à Bias, un juif portait en tous lieux une invisible fortune. Bannis sous le règne précédent, ils venaient de rentrer en France, pour y pressurer les grands obérés par la guerre, au risque de tout perdre et d'être encore chassés et torturés, au moindre prétexte plausible.

Lorsque l'Albanais se fut assuré que la princesse objet de tous les regards reprenait ses sens, il dit au Juif brièvement, comme s'il eût eu de la répugnance à lui parler.

— Ton nom?

— Nephtaly Jaffa.

— Ton pays?

— Venise.

— Juif et Vénitien, c'en est trop !... meurs.

— Je ne veux pas que l'on égorge un homme devant moi !... s'écria la princesse; la présence des rois ne doit pas être fatale !...

— Est-ce un homme? demanda l'aumônier.

— J'espère qu'il est moins qu'un cheval, dit Kéfalein.

L'Innocente se mit à rire et à sauter autour du Juif, comme un cannibale devant sa victime, en criant : J'ai fait sa fosse, Castriot mon ami, tuons !... brûlons cet ennemi de Dieu!...

— Marie ! dit Clotilde avec douceur.

La nourrice resta la bouche béante: — Puis-je prononcer le mot tuer?... Mon ami, dit-elle au Juif, nous nous ressemblons, nous sommes hors de l'humanité, viens dans ma loge, je t'y soignerai!...

Castriot guettait le moment où Clotilde se retournerait, pour débarrasser le beau Juif de sa tête; mais Clotilde, regardant toujours l'Israélite à la dérobée, ne lui en laissa pas le loisir. Celui-ci, sans faire un seul pas pour se garantir du sabre de l'Albanais, faisait briller une joie pure dans ses yeux noirs, en voyant les roses succéder aux lis sur les joues de sa bienfaitrice.

— Fuis donc, au moins ! s'écria l'aumônier d'une voix colérique, retourne d'où tu sors! Va te faire pendre ailleurs!... Déicide, rebut des hommes, ne salis plus notre vue, ne souille plus notre air. *Vade, Satana !...*

— Vous pourriez le lui dire avec plus de douceur ! dit le comte Ludovic.

— Et va-t'en à pied, ne déshonore pas un cheval ?... continua le connétable sur le même ton que l'évêque.

— Messieurs, reprit Clotilde, je vous prie de ne plus tourmenter ce... cet...

— Cet animal bipède, dit Kéfalein.

— Je le prends sous ma protection, continua la princesse. Qu'il reste en ces lieux, jusqu'à ce que j'aie demandé à mon père de lui permettre d'habiter ses domaines; si mon père me refuse, alors il les quittera. Mais qu'on ne le maltraite pas !... Et, s'apercevant du dessein de Castriot, elle ajouta : Gardez-vous de lui faire aucun mal!

— C'est bien votre volonté? demanda le farouche Albanais.

— Je vous le commande.

— Soit... Vis donc, animal immonde! Et le soldat remit avec humeur son sabre dans le fourreau, en lançant un regard très-équivoque au Juif. L'Albanais lui montra la terre du doigt, en fronçant de gros sourcils noirs de manière à lui faire comprendre qu'il eût à remercier la princesse.

Cette pensée ne fut pas assez clairement exprimée pour que l'infortuné la conçût. Alors Castriot, le jetant par terre d'un vigoureux coup de poing, lui cria : « A genoux, Judas, et baise la poussière de ses pas !... »

Clotilde gémit et se retourna promptement, comme

pour ne pas être témoin d'une chose pénible. Marie poussa les petits cris d'un enfant auquel on prend un joujou, quand Josette lui arracha le bonnet vert et rouge du Juif, dont elle s'amusait.

— Tiens, Juif!... dit la soubrette en tendant les deux cornes rouges à l'Israélite immobile. Et voyant qu'il ne faisait aucun mouvement pour le reprendre, elle le lui jeta au nez.

— Allons, venez, Marie, ajouta-t-elle en emmenant l'Innocente, qui ne cessait de regarder Nephtaly en lui faisant des grimaces.

— Et c'est un juif!... dit involontairement Clotilde en s'éloignant suivie de son cortége.

— On pourra lui imposer des contributions, s'il est riche, répondit l'évêque.

— Et le tuer s'il ne les paie pas, répliqua Castriot.

— L'on essaiera de le convertir, dit le premier ministre.

Josette, s'étant déjà retournée pour examiner l'Israélite, observa très-judicieusement à sa belle maîtresse, qu'il gardait toujours la même posture, et qu'il baisait la marque du cothurne de Clotilde, en la suivant d'un œil enflammé!...

— C'est un juif!... répliqua Clotilde; et le préjugé agissant dans toute sa force, alors qu'elle ne voyait plus la figure suave de l'Israélite, elle eut un léger frisson, en songeant qu'elle venait d'approcher de trois pas un être aussi immonde. . . . . .

. . . .

Je dois donner des renseignements exacts sur les héros et les faits historiques qui forment la base de cet ouvrage, car bien des personnes pourraient croire qu'ils sont imaginaires ou crayonnés à dessein pour représenter des personnages du temps présent.

Le roi Jean II est effectivement le dernier des rois de Chypre et de Jérusalem, l'*augustule* des empires créés par les croisades. Voici l'époque de la fondation du royaume de Chypre.

Lorsque la grande croisade suscitée par Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste eut lieu, le trône de Jérusalem, fondé par Godefroi-de-Bouillon, était vacant. Deux compétiteurs se présentaient. L'un, Guy-de-Lusignan, comte d'Ascalon et de Joppé, se prétendait roi par Sybille de Montferrat, sœur de Baudouin IV. L'autre était Henri, comte de Champagne, qui avait épousé Isabelle, deuxième fille d'Amaury Ier, un des premiers rois de la Terre-Sainte.

Ce dernier l'emporta. Mais Richard-Cœur-de-Lion, qui soutenait Guy-de-Lusignan, le couronna roi de Chypre, après avoir tué Isaac Comnène, dernier roi latin de cette île. Quelques auteurs prétendent que Richard-Cœur-de-Lion vendit cette couronne. Je laisse à deviner quelle est la véritable version.

Ainsi, Guy-de-Lusignan fut, en 1192, le premier roi de Chypre. Voici la liste de tous les rois qui réunirent souvent le trône de la Judée à celui de la Chypre :

Amaury, 1194.
Hugues, 1205.
Henri Ier, 1219.
Hugues II, 1253.
Hugues-le-Grand, 1267.
Jean Ier, 1284.
Henri II, 1285.
Hugues IV, 1324.
Petrin, 1369.
Jacques, 1382.
Janus, 1398.
Auquel notre roi Jean II succéda en 1432.

Ce fut en 1439 que les Vénitiens firent la conquête de Chypre, sous le doge Foscari. On ne sait où se réfugia le roi Jean II, qui, alors, n'avait plus pour héritier qu'une fille.

En 1458, Charlotte et Louis de Savoie furent reconnus, en Europe seulement, rois de Chypre, car en 1459 le soudan d'Égypte s'en empara.

Mais en 1464 Jacques II fut rétabli. Ce Jacques II était la postérité de la fille de Jean II.

En 1473, Jacques III lui succéda, et en 1489, les Vénitiens rentrèrent dans la possession de l'île de Chypre, qui ne tarda pas à leur être enlevée par les Turcs.

Tel est le sommaire de l'histoire cypriote, à laquelle il ne manque qu'un habile historien pour la rendre intéressante. On y trouverait, comme dans toutes les histoires du monde, le jeu des passions humaines, des traits de courage, des actions infâmes, et toutes les richesses de la politique, déployées pour la possession de l'île de Chypre, comme pour celle de la France.

Le caractère du roi Jean II n'est point une fantaisie; d'après les recherches que j'ai faites dans les historiens qui parlent de lui, il était à peu près ce que je l'ai peint.

Le connétable Kéfalein n'est pas nommé dans les historiens, mais il paraît que ce fut par l'impéritie d'un général que Chypre fut conquise. — Du reste, si quelque critique prétendait que les caractères de Monestan, de l'évêque et de Kéfalein sont forcés, je consigne ici l'aveu que notre siècle en offre les originaux.

Celui de Michel l'Ange est le portrait exact d'un ministre des sourdes vengeances d'un prince qui s'est rendu célèbre dans nos annales, Charles-le-Mauvais.

III.

Sire, grâce! . . . . . grâce! . . . .
(*Opéra du Condamné.*)

Allons, donne-moi ton or! . . . . .
(SHAKESPEARE.)

L'Amour, par tyrannie, obtient ce qu'il demande;
S'il parle, il faut céder; obéir, s'il commande;
Et ce dieu, tout aveugle et tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs quand et comme il lui plaît.
(CORNEILLE, *Trag.*)

Jusqu'ici, lecteur, l'usage étant de se ranger du côté de la majorité, nous sommes forcés de laisser le beau Juif à la colline des Amants, et de suivre les sept personnages qui s'en retournent au château.

La belle princesse était pensive, et la route se serait achevée en silence, si le guerroyant évêque n'eût dit à Monestan :

— Je prétendais donc que rien n'est plus facile que de reprendre l'île de Chypre, et voici comme...

Alors il s'engagea une conversation très-animée, dont le lecteur doit savoir le résultat, c'est-à-dire, que Nicosie ne fut pas reprise, malgré la cavalerie de Kéfalein, les trente mille hommes de l'évêque, et les étendards que Monestan faisait bénir par le Saint-Père.

La princesse, toujours préoccupée, ne disait mot, et tant qu'elle fut sur la route, elle marcha très-lentement, sans toutefois se retourner.

Arrivée près de l'avenue, elle s'arrangea pour pouvoir, en y entrant, donner un coup d'œil sur l'endroit où était Nephtaly. Josette se trouva par malheur à ses côtés... Jamais la pauvre soubrette ne sut comment Clotilde avait pu faire un faux pas sur un sable uni comme une glace; et surtout pourquoi la princesse, en s'appuyant sur elle, la poussa avec tant de violence.

Quoiqu'alors la fille de Jean II n'eût lancé sur le Juif qu'une fugitive œillade, elle n'en vit pas moins ce dernier embrasser un gland détaché de sa tunique et le mettre dans son sein....

Ce que la vérité historique force à dire, c'est que du moment qu'il fut impossible à la princesse d'apercevoir Nephtaly, elle s'avança vers le château avec trop de rapidité pour que Monestan, l'évêque et le connétable, pussent la suivre.

Sa course s'interrompit par un obstacle. Cet obstacle était la rencontre d'un petit homme gros et court, dont le centre, c'est-à-dire le ventre, se présentait avant l'homme même, tant cette partie semblait, par son volume, faire un être à part. Il sortit de cette machine vêtue de noir, une petite voix clairette comme celle d'un flageolet.

— Madame, la colonne d'air atmosphérique aurait-elle attaqué votre système nerveux? je vous trouve la figure altérée! Ah! vous aurez trop pensé. Je le répète pourtant assez, les émotions du cœur et de l'esprit sont les plus grands fléaux de la santé; *moi, par exemple*, si je me porte bien, c'est que je ne pense jamais... La vie est tout, et chacun la gaspille...

— Mais je vous assure, maître Trousse, que mon système nerveux, répondit-elle en souriant, n'a pas souffert de ma promenade.

— Alors, madame, mes fonctions de médecin cessent, et je vais m'acquitter de celles d'huissier du roi, en vous prévenant qu'il m'envoie savoir quel accident vous retarde si longtemps dans votre promenade : et comme on ne sait ni qui vit ni qui meurt, je m'étais chargé de mes instruments de chirurgie, en cas de malheur; car, *moi,* je prévois tout et j'opère fort bien, et c'est bien naturel, j'ai étudié à Grenade...

Cette observation fit marcher Clotilde encore plus vite : elle laissa son cortége en chemin. Josette, Castriot et la nourrice, seuls, la suivirent. — Au moment où elle entra, l'Albanais voulut s'esquiver. Ayant fourré dans sa cervelle, pendant la route, qu'il commettait un crime de lèse-majesté, en laissant vivre un Juif vénitien, coupable d'avoir regardé la princesse avec concupiscence, il courait le tuer. Castriot, semblable à cette bête féroce apprivoisée par Androclès, ne connaissait que Clotilde et son père; il eût assassiné Monestan, tout le premier, s'il se fût imaginé que le prince en était mécontent. La princesse le rappela, il vint à pas lents et la tête baissée.

— Castriot, dit-elle, jurez, par ma vie, que vous respecterez celle de Nephtaly Jaffa. L'Albanais, comme un renard pris au piége, prononça le serment en rechignant. Ce serment était solennel pour lui, il le tenait avec la même fidélité que les dieux d'Homère, celui du Styx.

Ainsi rassurée, la belle Clotilde traversa les cours, aux sons du cor, et au milieu de la haie respectueuse formée par la foule des domestiques et des Cypriotes de la maison. Son passage peu fréquent donnait lieu à des acclamations et à des cris de joie. Plusieurs lui parlèrent; contre son ordinaire, elle ne leur répondit rien, et ces pauvres gens furent étonnés de ne pas entendre sa douce voix et les mots pleins de bienveillance qu'elle leur adressait toujours.

Parvenue à la dernière cour et au corps-de-logis dont la façade donnait sur le bord de la mer, elle monta avec empressement aux appartements du roi.

Jean de Lusignan, ayant choisi pour demeure le premier de cette somptueuse façade, s'y trouvait entouré d'une magnificence royale. Une vaste salle des gardes, bâtie par Guy pour contenir ses chevaliers, impose par son air guerrier. Elle est ornée de trophées, d'armures et de tous les portraits des rois de Chypre sauvés du pillage de Nicosie par Kéfalein; le salon d'audience vient après, il est décoré par des étoffes précieuses du Levant, et un dais rouge et le trône y brillent malgré les autres meubles précieux qui les garnissent, la balustrade du trône est en or pur. Le cabinet royal vient ensuite; puis, la chambre du monarque se trouve la dernière : elle est ornée d'un tapis de Perse et d'un mobilier gothique, mais éclatant par un rare travail. La chaise grossière de la fameuse Mélusine forme par sa présence un contraste assez singulier.

Le prince, vêtu d'une dalmatique garnie de menu-vair, mais encore mieux décoré par ses vénérables cheveux blancs, qui rendaient plus touchant l'air de bonté répandu sur son visage, était alors dans cette chambre. Rassemblant les forces de sa vue éteinte, il fatiguait ses yeux paralysés en cherchant à découvrir sa fille, dans le groupe qu'il entrevoyait comme une masse dans les cours.

Tout à coup le vieillard quitte sa fenêtre, prête l'oreille, et comptant sur son reste de vue, se dirige vers la porte, en heurtant tous les meubles qu'il rencontre. Clotilde n'est encore que dans le salon rouge, et déjà ce bon père entend les pas légers de sa fille. Sa figure presque morte s'anime de tout l'incarnat qui peut nuancer la pâleur de la vieillesse, et lorsque Clotilde entre, elle trouve son père qui lui tend les bras.

— C'est vous, ma fille, je ne vous ai pas encore vue d'aujourd'hui!... Et le vieillard l'embrassa sur le front, sans se tromper. — Vous êtes émue, car j'entends battre votre cœur, qu'avez-vous?... Est-ce le bonheur ou d'autres infortunes qui causent votre trouble? y a-t-il de mauvaises nouvelles?... Enguerry aurait-il connaissance de nos trésors?... Ces derniers mots furent prononcés à voix basse.

— Non, mon bien aimé père; si je suis émue, c'est que je viens implorer la bonté du roi, sans être sûre de réussir.

— Vous êtes donc du complot, ma fille? L'on veut me faire croire que je règne toujours!...

— Hélas, mon père, je vous présente la requête d'un pauvre Juif...

— Un Juif!... s'écria le monarque; ma fille, un Juif vous aurait-il approchée?... Il s'en trouverait dans mon royaume!... que dis-je?... dans mon domaine!... Oubliez-vous que Henri Ier a péri de la main d'un de ces ennemis du Sauveur?...

Clotilde fut presque heureuse de ce que son père ne put voir la rougeur de son front.

— O mon père, reprit-elle en caressant le vieillard et en prenant les plus douces inflexions de sa voix, si vous connaissiez ses malheurs, vous en seriez touché. Enguerry-le-Mécréant a brûlé, ce matin, sa demeure, il est sans asile, et ne demande que d'habiter votre domaine. Voici la première fois que je vous implore.... me refuserez-vous?...

— Petite sirène, un rocher s'attendrirait à votre voix!... où est-il ce protégé?

— A la colline des Amants!... Il y est peut-être encore!... ajouta-t-elle entre ses dents.

— Comment savez-vous qu'il y est resté, reprit Jean II dont l'ouïe, par sa finesse, compensait la cécité.

Clotilde embarrassée garda le silence.

— De quel pays est-il?...

— De Venise, répondit-elle en tremblant.

— O ma fille!... c'est admettre un serpent! s'écria le méfiant vieillard; Venise, continua-t-il avec cette chaleur guerrière, apanage des Lusignans; Venise ne l'a-t-elle pas chargé de détruire une dynastie qui, tant qu'elle existera, ne la laissera pas tranquille dans sa possession?... Je ne tremble que pour vous, ma fille!... Un Lusignan, trop vieux pour reconquérir le trône qu'il a perdu, peut se regarder comme dans la tombe!...

— Il mourra donc, l'infortuné!... Le vieillard s'émut. — Le Mécréant le fera périr!... ajouta la jeune fille. — Alors le monarque chercha sur sa table d'ébène son sifflet d'or : l'empressée Clotilde l'eut bientôt poussé sous sa main, et Jean remua la tête, en signe de mécontentement, pendant qu'il siffla deux coups. — Bientôt l'on entendit les pas pesants de maître Trousse.

— Faites venir Hercule Bombans.

L'intendant ne tarda pas à montrer sa figure soucieuse. Si l'avarice n'y avait pas éclaté, par les protubérances si savamment décrites par Gall, ses habits hors d'âge l'eussent certainement indiquée. Toutes les fois qu'il paraissait devant le prince, sa visible anxiété n'annonçait pas une conscience très-nette. Il se rassura donc en entendant ces paroles:

— Allez à la colline des Amants, vous y trouverez un Juif: dites-lui, que Jean de Lusignan lui accorde un asile, à la condition qu'il n'approchera jamais du château; si on le trouve à dix pieds de distance il sera pendu... L'intendant frémit involontairement à ce mot.

— Avertissez, continua le prince, Castriot et les gens de cette circonstance. Bombans sortit.

— Êtes-vous contente? dit le vieillard à sa fille.

Pour toute réponse, elle embrassa ses yeux privés de lumière; elle tint compagnie au bon vieillard, joua du luth toute la soirée, chanta des romances du temps, en choisissant de préférence celles qui parlaient d'amour; enfin elle donna mille petits signes d'une joie intérieure, dont Lusignan ne comprit pas le motif... Je le crois, la jeune fille l'ignorait encore!... mais elle était contente!...

L'intendant, monté sur un vieux cheval qui lui fut donné par un fermier arriéré, s'empressa d'exécuter les ordres du roi, en essayant de faire trotter le pauvre animal vers la colline des Amants, et par habitude il regardait autour de lui, comme s'il eût craint les voleurs.

Au milieu de l'avenue, il se mit à réfléchir combien il devenait de plus en plus difficile de faire les comptes; qu'il serait prudent de mettre en sûreté son petit trésor, en quittant le service du prince.... N'avait-il pas, lui Bombans, gagné loyalement son argent?... Il est vrai qu'il interpréta toujours les choses en sa faveur; mais le système interprétatif n'est-il pas admis?... L'argent que j'ai en ma possession, tant qu'on ne me prouve pas qu'il n'est pas à moi, est à moi!... Il le comptait et recomptait déjà dans sa pensée, lorsqu'une voix retentissante, des cris de guerre et le pas d'une cavalerie se font entendre.

— Chargez... xi, xi, mes amis, courage, voilà l'ennemi!...

A ces mots terribles, l'intendant ne doute pas qu'Enguerry ne soit en embuscade. Il s'écrie: « Monseigneur, ayez pitié de moi!... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*... Grâce!...

— Ferme!... xi... xi, xi!

— Hé bien, continua Bombans, je vous donnerai mille besans de rançon. Hélas, ils ne sont pas à moi, je n'ai rien à moi... mais je les emprunterai...

— Xi, xi, allez mes amis, ferme en selle...

L'intendant, abattu par la peur, se coule à bas de son cheval et se met à genoux: Grâce! reprit-il... Sa frayeur fut vive mais courte, car il vit passer Kéfalein qui, monté sur Vol-au-vent, faisait manœuvrer sept à huit chevaux, afin de créer au prince une cavalerie provençale.

— Hé bien, Bombans, ce n'est pas l'heure de matines...

— Monseigneur, je suis tombé de cheval.

— Mauvais écuyer!... A ces mots prononcés avec le ton du plus souverain mépris, le connétable s'éloigna au grand galop.

L'intendant remonta sur sa pauvre bête et continua son chemin. Une idée vint l'illuminer d'un trait de feu, et s'applaudissant de son génie, il pressa son cheval et fut bientôt près du Juif. On va voir si Hercule Bombans s'entendait en finance.

— Êtes-vous Juif? demanda-t-il brusquement à un homme, dont les yeux étaient attachés sur les tours de Casin-Grandes.

— Hélas oui!... répondit Nephtaly de sa douce voix.

— Eh bien, misérable ennemi du Sauveur, le prince t'accorde un asile à deux conditions: la première, que tu n'approcheras jamais à plus de dix pieds du château; si l'on te trouve à neuf, tu seras immédiatement pendu. Ici la voix de Bombans s'altéra, car jamais il ne prononçait ce mot bien distinctement. La seconde condition, reprit-il, est que tu vas lui payer par les mains de son intendant, et ce, sans quittance aucune, mille livres tournois, pour son secours et sa protection qui ne te manqueront jamais... Paie et entre sur nos terres!...

— Comment les donnerais-je?... répondit le Juif d'un ton lamentable, j'ai été pillé ce matin, et je n'ai plus rien!...

— Sangsue, veux-tu vite les compter!... Ce ne sera qu'une restitution de tes usures... Ce n'est pas que je condamne l'usure.... mais, vous autres Juifs, vous en prenez trop et gâtez le métier... Ainsi paie!...

— Il faut donc quitter ces lieux!... Et Nephtaly fit un pas.

L'intendant, embarrassé par les ordres du prince, et craignant qu'il ne s'en allât, s'efforça de le retenir par ces terribles paroles: « Tu veux donc mourir en prison? Monseigneur m'a ordonné de t'y mettre, en cas de refus, et tu auras toujours un asile préférable à celui d'Enguerry; car il te tuera sans rémission au lieu de t'écouter. »

— O Salomon!... Le Juif s'arracha les cheveux... Israël!.... on me tue!..... Dieu de Jacob!..... on me tue!..... l'on m'assassine!.....

— Jure, mais paie..... Et la figure de Bombans s'épanouit en entendant l'Israélite continuer ses imprécations, ce qui annonçait que sa bourse allait se délier..... En effet, Nephtaly, comme saisi d'un trait de lumière, défit lestement (ce qui est un miracle pour un Juif) la doublure de son manteau et il présenta un billet à Bombans.

— Tenez! je n'ai que cinq cents livres, dit-il d'un ton piteux, c'est un billet sur le trésorier du roi René-le-Bon, comte de Provence.

— Scélérat, paie mille francs.....

— Je ne les ai pas!.....

— Paieras-tu?.....

— Je ne les ai pas!...

— Je m'en vais prendre ton manteau! s'écria Bombans d'une voix terrible.

— Tenez, le voici! dit l'Israélite.

Cette manœuvre hardie en imposa à l'intendant; il ne crut pas un homme capable de céder son trésor avec un tel sang-froid. Nephtaly lui paraissait comme impatienté, et la soumission juive l'abandonnait déjà.

Alors Hercule Bombans se contenta des cinq cents livres en ajoutant, moitié souriant de ce qu'il touchait et moitié chagrin de ce qu'il croyait perdre:

— Tu solderas le reste plus tard!

Ici le Juif, fixant ses beaux yeux noirs sur l'intendant lui dit:

— C'est mon tour!.... Maître intendant, je puis faire savoir au prince que, vous, qui êtes parti de Chypre nu comme un ver, possédez maintenant pour cent mille livres de biens dans le Dauphiné, sur les terres du comte Gaston le fils du roi René.... Vous avez bombé vos comptes, M. Bombans.

L'intendant consterné ne souffla mot, sa triste figure indiqua le plus violent combat qui se soit livré dans le cœur d'un avare: nul doute que ces paroles tendaient à lui faire opérer une restitution....

— *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*.... Nephtaly devina la pensée de l'intendant.

— Rassurez-vous, Bombans, lui dit-il avec des yeux brillants de désirs, je vous abandonne les cinq cents livres si vous voulez m'indiquer en quel endroit donnent les croisées de la chambre où repose la princesse Clotilde....

Une femme entre son devoir et son plaisir; un auteur entre l'argent sans gloire, et la gloire sans argent; un gastronome entre deux plats; un ministre forcé de

chanter la palinodie, n'éprouvent pas un choc aussi violent que Bombans... Malgré la pensée que ce Juif pouvait avoir de mauvais desseins, d'après le ton impérieux qu'il prenait en ce moment, le démon de l'avarice l'emporta, et il répondit avec une espèce de rage :

— Oui!... Et il piqua des deux. Mais Nephtaly, arrêtant par la bride la pauvre bête (je veux dire le cheval), s'écria d'une voix menaçante : « Hé bien?... » — L'intendant, faisant la grimace, répondit :

— La chambre de la princesse fait l'angle de la façade du côté de la mer, une de ses fenêtres donne sur la Coquette, et l'autre sur le bord de l'eau....

Ayant dit ces mots, avec une rapidité qui permet de croire qu'il craignait d'user sa langue, Bombans serra fort attentivement le billet, tout en s'enfuyant comme s'il eût commis un crime... « Au surplus, se dit-il, du diable *s'il peut m'en arriver malheur!* La Coquette est, dans cet endroit, comme une muraille de cinquante pieds de haut! ... c'est inabordable!... et puis, s'il en approche!... on le pend! » Ayant ainsi rassuré sa conscience, l'intendant poursuivit sa route [1].......

—

Le soir vint.... Clotilde se retira chez elle. Josette fit son service accoutumé; et lorsqu'après avoir allumé une lampe d'huile parfumée, la jolie fille de Bombans se fut éloignée, la princesse, au lieu de se coucher, se mit à la fenêtre du bord de la mer, pour contempler la beauté de la nuit.... A l'aspect de l'immensité de cette mer alors silencieuse, et de la muette éloquence du ciel étoilé, dont la lumière vive et scintillante contrastait avec le terne de la mer et ses pâles reflets, la princesse resta longtemps plongée dans une tendre mélancolie dont jusqu'alors elle avait ignoré le charme... Des pensers inconnus vinrent agiter son cœur.... Un léger bruit la tira de cette douce rêverie... ce bruit partait de la Coquette.. Le cœur de la jeune fille battit avec force.... non qu'elle eût peur, mais ce bruit avait quelque chose de soyeux et de délicat... enfin, il coïncidait tellement avec sa pensée, qu'elle courut à l'autre fenêtre; et, tirant brusquement deux riches rideaux verts fabriqués en Perse, et que le commerce des Vénitiens répandait en Europe, elle aperçut.... le Juif, suspendu sur l'abîme par une pointe de rocher de trois pieds de large, qui se trouvait au milieu de la muraille formée par la Coquette.... Il lui parut incompréhensible qu'un homme eût assez de courage pour aller se placer sur cette faible inégalité d'un roc droit comme le mur d'un bastion... « Et dans quel motif? »... se dit-elle... Au milieu de l'effroi dont elle était saisie, je ne sais quel sentiment involontaire lui fit admirer ce beau Juif, couché dans une position pleine de tant de grâce, qu'on l'aurait crue en effet méditée par Phidias... La douce clarté de la lune l'entourait d'un léger nuage de lumière, qui donnait un charme extraordinaire à ses attraits. Clotilde vit briller un bijou sur son sein... Elle reconnut le gland de sa tunique!... Nephtaly, presqu'à deux doigts du bord de l'inégalité du rocher, contemplait la croisée de la princesse avec des yeux pleins d'ivresse et de bonheur, et le calme de sa belle figure annonçait la douce harmonie de ses pensées.... Une heure s'écoula, rapide comme un songe, et sans son horloge d'eau, Clotilde aurait cru n'avoir passé qu'un léger instant. S'arrachant alors à cette fatale contemplation, la princesse sortit de sa rêverie, et songeant aux paroles de son père, elle s'écria tout bas : « Il est trop beau pour être criminel!... »

La jeune fille, émue au dernier point, s'endormit au milieu du murmure gracieux des flots, et de l'importune agitation de la raison sévère... Au moment où le sommeil s'empara de ses sens, elle voyait encore l'ovale délicat, la blancheur et la beauté des traits de cette figure juive........

[1] Les lacunes que l'on rencontrera quelquefois sont dans le manuscrit des R. P. Camaldules. (*Note de l'Éditeur.*)

IV.

> .... *Quid non mortalia pectora cogis,*
> *Auri sacra fames?...*
>
> (Virg., Énéid., liv. III.)
>
> Que ne peut l'infernale soif de l'or!...
>
> (Trad.)
>
> Entendez-vous le son du cor?
> Il retentit encor
> A mon oreille.
>
> (Thibaut, Egl. X.)

Pendant que tout le monde dort au château de Casin-Grandes, je prie mon aimable lectrice de prendre, si cela ne la fatigue pas trop, le chemin de la colline des Deux-Amants... Ah! madame, puissiez-vous ne jamais éprouver le malheur qui la fit nommer ainsi! Je vous le raconterai quelque jour, si mon style vous plaît... Pour le moment, ne vous arrêtez pas à cette jolie colline, et veuillez continuer la route pendant huit milles; alors vous vous trouverez au milieu du malheur et de la désolation, c'est-à-dire au milieu du pauvre bourg de Montyrat.

Depuis le matin il était en proie à toutes les hor-

reurs d'un pillage... Et quel pillage, grand Dieu !... Sur la grande place et devant l'église, un homme à cheval commande, avec un rare sang-froid, les plus affreuses cruautés. Il est assez bien fait, sa figure même est douce, mais son œil a quelque chose de faux, comme celui du chat, et de barbare, comme celui du tigre. Ses cheveux, qui ne frisèrent jamais, ont cette couleur rouge que l'on prête à ceux de Caïn. Il voyait tranquillement et de l'air le plus innocent du monde, toutes les portes des maisons enfoncées et ses soldats en tirer de force les malheureux habitants, qui n'avaient pas eu le temps de fuir dans les bois. On les amenait devant lui, et ils s'y tenaient dans la contenance la plus humble. Les cris des jeunes filles et leur silence; le bruit des portes secrètes que l'on brisait, et les jurements des soldats; la défense imprudente des jeunes et la résignation des vieillards; les cadavres et le sang répandu formaient un tableau dont le spectacle aurait arraché des larmes de compassion, à tout autre qu'au sire Enguerry-le-Mécréant.

Sur une table grossière, dont les supports chancelaient sous le poids, les soldats apportaient scrupuleusement l'argent et l'or ravis aux malheureux qui, pour comble de barbarie, étaient spectateurs de ce monceau de leurs dépouilles. Le curé du lieu gémissait sur les vases sacrés, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes; mainte jeune fille, encore toute rouge, regrettait, en réparant le désordre de sa toilette, ses croix d'or et tous ses petits bijoux..... Le visage des vieillards portait l'empreinte de cette douleur concentrée qui leur est propre.... Enfin les soudards ne cessaient de charger cette table, jusqu'à ce que la somme exigée par Enguerry fût complète... Le reste du butin devait leur appartenir.

Les soldats furetaient avec une avidité sans égale; cependant, une certaine inquiétude régnait dans leurs recherches : tout à coup, ils jetèrent des cris de triomphe, et le Mécréant daigna porter ses yeux sur la maison la plus apparente de Montyrat, d'où partait le bruit. — C'était la demeure du plus riche du village, en un mot, de l'intendant calomnié, que Janus destitua et que le comte de Provence nomma bailli.

A ces clameurs soudaines, les habitants se retournèrent aussi, et ils frémirent, en voyant leur bienfaiteur indignement traîné par les soldats, qui le découvrirent au fond d'un puits, où il s'était caché. Son fils se trouvait, par malheur, à côté d'Enguerry, et celui-ci remarqua la défaillance du jeune homme, quand il aperçut son vieux père couvert de boue, maltraité, menacé par les soldats, qui l'amenèrent devant le Mécréant. Le vieillard, au milieu de ce péril, avait l'air calme que le poëte lyrique signale comme l'enseigne de l'homme vertueux.

— Ah ! te voilà, dit Enguerry, séditieux personnage, qui persuades à tes subordonnés de résister à l'autorité !... Avoue où sont tes trésors, et tu auras la vie !...

Le vieillard, immobile, resta muet.

— Réponds au chef ! s'écria un soldat, en le frappant avec un bâton.

— Tu dois être riche, reprit Enguerry, tu as assez volé dans ton intendance, concussionnaire infâme !

A ce reproche, le vieillard s'anime et s'écrie : « Dieu m'est témoin !... »

— Témoin ?... Tu vas le savoir, si tu ne déclares où sont tes trésors !

— Cherche-les ! lui répondit le bailli, ils ne sont pas loin ! — Un brutal soldat lui appliqua un violent coup de plat d'épée sur la figure, en lui disant : « Parle avec plus de respect au chef !... » Le vieillard ne s'émut en rien.

— Tes trésors, hérétique ? répéta Enguerry avec un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Les voici ! dit le bailli de Montyrat en montrant les habitants ; tous leurs cœurs sont à moi..... prends-les si tu peux....

— Certes, je le puis... » Ce mot fit trembler les paysans. « Ah ! tu plaisantes, vieux pécheur ! songe à toi !... Je ne t'interroge plus qu'une fois. Pense bien à ta réponse !.. Où sont les trésors et ceux de la commune ?... » En disant cela, le Mécréant tira son épée et jeta un coup d'œil malicieux sur le fils du bailli. Le courageux vieillard resta toujours muet, en montrant un visage tranquille, au milieu de la forêt d'épées dont les pointes se tournaient vers lui.

— Vieillard !... songe que tu l'as voulu !... Et sur-le-champ, le Mécréant trancha d'un coup d'épée la tête du fils, il la prit et la posant sur la table à trois pas du vieux bailli, il lui dit froidement : « Répondras-tu ?... »

Le bonhomme, stupéfait et blême, murmura faiblement : « Mon fils !... » et il tomba roide mort. A ce spectable horrible, les habitants se serrèrent les uns contre les autres.

— L'imbécile, s'écria Enguerry, il meurt sans dire où est son argent !... que le diable l'emporte !.. Le Barbu, cherche sa femme.

— Le Barbu n'y est pas, répondit un soldat.

— Où est-il ?

— Nous n'en savons rien !...

— Il aura affaire à moi !... Nicol, dit Enguerry à un autre de ses lieutenants, cherchez la femme de ce bailli de malheur !

Le corps de l'infortuné jeune homme était tombé sur sa fiancée ; elle le retint entre ses bras, en laissant couler le sang sur elle ; car elle contemplait

d'un œil sec et égaré cette tête chérie posée sur la table, où elle souillait les besans d'or, les croix et les vases sacrés : elle semble chercher un regard, dans ses yeux que l'absence de la vie rend effrayants.... Les plus courageux tremblèrent à l'idée de ce qui pouvait leur arriver, si le Mécréant venait à se mettre en colère ; alors un horrible silence régna dans le village, et dans ce moment, l'on aperçut sur les montagnes d'alentour les têtes de quelques fugitifs se hasardant à regarder leur patrie.

Les soudards ne tardèrent pas à revenir, en traînant avec peine une femme dont les cheveux gris échevelés, les vêtements déchirés, et les bras nus, auraient annoncé la résistance, si le visage en sang des ravisseurs ne l'avait pas énergiquement attesté. On l'amena au milieu du cercle formé par les soldats, autour de la table devant laquelle est Enguerry.

A l'aspect du corps de son mari, le parchemin ridé de ses joues maigres se contracta et une voix criarde sortit de sa bouche démeublée.

— Brigand!... tu recevras le salaire de tes crimes!... Infâme, si notre bon roi René n'était pas à Naples, tu serais déjà pendu! n'importe, son fils Gaston ne peut tarder, et ta dernière cravate se file!... Que j'en paierais volontiers le chanvre, assassin !... hérétique, qui renie Dieu!....

— Il ne s'agit pas de moi !... dit froidement Enguerry, en remuant, avec la pointe de son épée sanglante, les richesses accumulées sur la table... Ce mouvement fit apercevoir à la vieille la tête de son fils. Elle resta comme une statue : un cri plaintif sortit de son gosier.

— Tais-toi, vieux registre ! dit un soldat, le chef te parle....

— Il s'agit, continua le Mécréant, de nous dire où sont tes trésors et ceux de la commune !...

La vieille ne répondit rien.

— M'entends-tu? reprit Enguerry. — Les yeux toujours fixés sur la tête de son cher fils, la vieille ne souffla mot.

— Le Barbu ?... le scélérat n'y est pas!... Nicol, donc, fais chauffer l'huile !

Les soldats, à la voix d'Enguerry, s'empressent d'apporter des meubles, ils les allument, dressent une immense chaudière et l'emplissent d'huile. Pendant que l'huile s'échauffa, ils continuèrent à fouiller les maisons, à rudoyer et tuer ceux qu'ils trouvaient cachés; et le terrible Mécréant, séparant chaque chose du bout de son épée, s'amusa à compter de l'œil ce que pouvait valoir son butin. Les habitants avaient la fièvre, en voyant apprêter l'affreux supplice de la vieille, qui, veuve de tout ce qu'elle chérissait, restait immobile en se repaissant de la vue de cette tête.

Nicol eut bientôt et trop tôt planté un poteau au-dessus duquel il mit un morceau de bois en travers, qu'il fixa par une corde... L'huile bouillait...

— Allons, vite ! dit Enguerry, dépêchons!...

Alors Nicol saisit la vieille, l'attache par les aisselles au bout de la poutre, qui s'avance au-dessus de la chaudière; et, prenant la place du soldat, qui la haussait à trois pieds de l'huile enflée par des bouillons jaunâtres, il attendit l'ordre du chef insensible...

— Parleras-tu maintenant, vieille sorcière? s'écria Enguerry.

La pauvre femme, quoique suspendue dans les airs au-dessus de la mort, regardait la tête chérie de son enfant, avec l'égarement d'une mère au désespoir... Elle ne voyait qu'une chose... cette tête!...

— Où sont tes trésors? répéta Enguerry, les yeux étincelants de colère.

La vieille ne lui répondit qu'en croisant son index droit sur l'index gauche, et en faisant des gestes ironiques, qui nous prouvent que la chanson de *On vous en ratisse* est de la plus haute antiquité... Le visage de la vieille se plissa, et elle poussa un rire fanatique.

Cette plaisanterie féminine mit Enguerry en fureur.

— Plonge, Nicol! — Et la vieille fut plongée, à moitié, dans la chaudière, et relevée presque aussitôt.

Un cri d'horreur s'éleva parmi les paysans; mais Enguerry les regardant d'un air farouche, ils se turent et restèrent cois.

— Vieille infernale ! où sont tes écus?... La baillive recommença ses gestes ironiques.

— Plonge, Nicol, et laisse-l'y.

La vieille obstinée resta dans la chaudière, et tout en poussant un hurlement terrible, l'œil sec et regardant son fils, elle nargua le Mécréant jusqu'à son dernier soupir. — A ce spectacle, un des habitants mourut de douleur.

— *De profundis*, dit le soldat qui le vit tomber.

Enguerry, furieux, massacra une dizaine de paysans, et donna l'ordre de brûler le village. Le feu fut mis par Nicol. Lorsque la flamme fut générale, et qu'au milieu des tourbillons de cendre, de brandons et de fumée, les toits tombèrent, un faible cri, plaintif et unanime, s'échappa du groupe consterné; quelques-uns s'écrièrent : Au feu! au secours !... de l'eau !... par instinct et sans savoir ce qu'ils disaient.... Heureusement pour eux, leurs voix se perdirent dans l'épouvantable craquement de l'incendie...

— Ça n'a pas rendu ! dit Enguerry en chargeant un cheval de tout son butin; mais, ajouta-t-il en se

retournant vers les paysans, la somme est complète : je vous donne la vie....

— Direz-vous merci? cria Nicol aux paysans, muets à cette largesse.

— Vive monseigneur!... s'écrièrent-ils en chœur.

Au moment où le Mécréant montait à cheval, la jeune fille qui devait épouser le fils du bailli, s'étant saisie de l'épée de Nicol, voulut percer le Mécréant au défaut de sa cotte de mailles. Malheureusement l'arme glissa, et Enguerry se retournant la prit par la taille, et la plongea lui-même dans la fatale chaudière. Elle y mourut en tenant entre ses bras la main de son bien-aimé.

Les soldats n'en continuèrent pas moins à chercher avec ardeur dans les cendres des chaumières; ils y firent un ample butin dans les murs; et les cendres des meubles où les paysans avaient resserré leur or, le chaume des toits, les bois de lits creusés, découvrirent des cachettes antiques et des monnaies enfouies depuis longtemps.

Un des soldats, enfonçant une huche oubliée dans une basse-cour, y vit une pauvre femme à qui il demanda : Que fais-tu là? — Je me promène, dit-elle. Que ne peut l'épouvante!

Tant que les soldats restèrent, les habitants n'osaient ni pleurer ni remuer. Enfin, au son du cor d'Enguerry, les soudards revinrent un à un. Des charrettes emportaient les moissons, les fourrages et les huiles... Le bourg n'offrant plus rien à prendre, ces brigands n'y laissèrent que le désespoir, la rage, et les habitants dénués de tout.

— Mes amis, leur dit en partant Enguerry d'une voix doucereuse, vous êtes miens, et je vous l'ai prouvé : or, désormais ma protection vous est acquise et vous accompagnera toujours; je vous défendrai envers et contre tous, pourvu que le tribut s'acquitte fidèlement; une autre fois arrangeons-nous à l'amiable.

— Vive monseigneur! s'écrièrent les paysans.

Enguerry s'approcha du poteau qui était à l'entrée du bourg, effaça sa croix rouge, et en mit une blanche. — Sa troupe se rangea en bataille, et prit le chemin du château. Le Mécréant suivit l'escadron.

Aussitôt qu'il fut parti, les paysans se regardèrent en pleurant et la mort dans l'âme. Des plaintes, ils passèrent aux murmures, et finirent par se reprocher mutuellement leurs torts, chacun rejeta le malheur public sur son voisin en l'injuriant.

— Vieil avare! tu as caché ton argent... que ne le donnais-tu?

— C'est toi, Lancy, qui le premier as refusé la contribution.

— Moi, non, c'est Jehan.

— Avare!... Etc.

Bref, ils se battirent et déchargèrent sur eux-mêmes la fureur que leur ruine avait allumée..... Ce fut bien pis quand les fuyards revinrent des bois!.... Image de bien des États!

Cependant Enguerry continuait sa route, et chaque personne qui de loin apercevait la branche de cyprès que tout soldat du Mécréant portait à son casque, s'éloignait au plus vite, ou sinon faisait d'humbles salutations aux terribles brigands.

A moitié route, un cavalier bien armé, galopant à toute bride, attira l'attention du sire Enguerry.

Le cavalier l'eut bientôt rejoint.

— Ah! te voilà, le Barbu, d'où viens-tu?.... de Casin-Grandes, je parie?....

— Non, monseigneur.

— Prends garde à ce que tu dis, il y va de ta tête; d'où viens-tu?...

— Monseigneur, je n'ai été que jusqu'à la colline des Amants, où j'ai poursuivi des fuyards.

— Tu mens, double chien! tu avais un rendez-vous avec quelque fillette du château de Casin-Grandes..... Crois-tu que j'ignore tes pas?.... Le Barbu, mon ami, un soldat amoureux, ne le fût-il que depuis quinze jours, est un mauvais outil, et je le casse.

— Je ne dis rien que je ne prouve, monseigneur, et voici la preuve, répondit l'imperturbable le Barbu. — En achevant ces mots il ôta son casque et en tira un sac d'or. — Tenez, ajouta-t-il, j'ai rencontré un Juif, qui courait lestement, je l'ai poursuivi, et lorsqu'il s'est senti près d'être atteint, le castor m'a lâché sa peau.

— Allons, le Barbu, ta paix est faite; garde le sac pour toi, et va te mettre à la tête de la troupe; par le tranchant de mon épée je t'aurais tué, si je t'eusse trouvé amoureux. Gorgez-vous dans le pillage; mais, morbleu! rien de sérieux, ou l'on n'est pas mon fait!..

— Par le ventre de défunt ma pauvre chère mère, je jure, capitaine, que je ne songe pas au mariage!...

On arriva au château fort d'Enguerry, situé sur une hauteur : c'était une de ces positions imprenables tant que le canon ne fut pas connu; on pouvait y braver la colère de tous les rois, pourvu qu'on eût des vivres, et c'est ce dont Enguerry avait soin. Cette position lui donnait son assurance, car jamais il ne déguisait ses desseins!... la force est toujours franche...

Les soudards partagèrent fidèlement entre eux le butin fait à Montyrat; ils se mirent à boire, chanter et rire sans nul souci de la justice divine et humaine, impuissante dans ces temps-là.... Enguerry monta dans son appartement et serra soigneusement sa contribution en un trésor habilement caché dans les murs épais de ce château... Il le contempla un moment, en mesurant de l'œil la quantité qui n'était pas encore assez considérable pour qu'il pût

entreprendre de vastes desseins dont l'époque justifiait la hardiesse... Il ne tendait rien moins qu'à la conquête d'une principauté, dont l'héritière chassée par ses sujets serait forcée d'accepter la main d'Enguerry..... On n'a jamais su quelle était cette princesse, attendu que ce dessein fut le seul sur lequel Enguerry garda le silence.

Se trouvant fatigué, le Mécréant se disposait à se coucher, lorsque la sentinelle placée sur la tour d'observation sonna du cor.

V.

D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat.
(La Fontaine, Fables.)

Il y a des héros en mal comme en bien.
(La Rochefoucauld, 190e maxime.)

Et gavisi sunt et pacti sunt pecuniam illi dare.
(Ev. sec. Lucam, Ch. XXII, v. 5.)

Ils se réjouirent, convinrent du prix, et la perte de l'innocence fut résolue.
(*Trad. libre.*)

Mon cher lecteur, je trouve dans les manuscrits de ces bons Camaldules une note que je m'empresse de vous communiquer : ayant pris la charge de vous translater ces manuscrits de latin en français, en les ornant de quelques détails que la narration sèche de ces bons pères ne contient pas, je dois ne rien négliger pour votre instruction. Or, il résulte de cette susdite note que le personnage du sire Enguerry est parfaitement historique, en ce sens qu'ils ont voulu peindre Louis d'Anjou, oncle de Charles VI, dont ces braves moines avaient à se plaindre... Ceci prouve qu'il ne faut jamais déplaire aux prêtres. — Vous me permettrez, en conséquence, de passer une foule de petites notes marginales, où il est dit à chaque prouesse d'Enguerry :... *C'est comme fit monseigneur d'Anjou*, etc.

Nous avons laissé Enguerry prêt à se coucher, tout à coup le Barbu entre précipitamment en lui disant :

— Monseigneur, un inconnu demande à vous parler.

— Quel est-il?

— C'est, m'a-t-on dit, un fort joli garçon.

— Que veut-il?

— Il se prétend ambassadeur.

— D'où?

— De Venise.

— Fais-le attendre dans la salle basse, j'y suis dans un instant.

Le Barbu descendit et trouva l'étranger dans la cour s'amusant à considérer les groupes de tous les soldats, jouant l'argent de leur butin, buvant le vin qu'ils avaient pillé, et mangeant, plus pour manger que par besoin.... Toutes ces figures farouches éclairées par la lune et par des torches exprimaient une foule de passions et de caractères, jusqu'aux sentinelles, qui du haut des tours, gémissaient de ne pas avoir été de l'expédition.

— Nicol, s'écria le Barbu, mets ce cheval aux écuries! Puis regardant l'étranger : « Par le ventre de défunte ma pauvre mère, vous ressemblez furieusement à un homme à qui j'ai grand sujet d'en vouloir pour certain coup!...

— Est-ce un honnête homme? demanda l'étranger en riant.

— Je veux que le diable m'emporte si je le sais!...

— Alors, reprit l'inconnu, comment veux-tu que je sache si c'est moi?...

— Allons, honnête homme ou coquin, suivez-moi. Et le Barbu alluma une lanterne.

— Me mènes-tu donc à la cave?

— Non...

Le Vénitien fut introduit par le Barbu dans un vaste salon lambrissé tout en chêne uni, pavé avec de grandes dalles de marbre blanc et noir, à croisées ogives garnies de petits carreaux de couleur, et sans autre ornement que des fauteuils de bois de noyer; seulement, au milieu de cette pièce, un morceau de bois noir, travaillé en forme du dessus d'une de nos chaires d'église, surmontait un fauteuil de drap rouge élevé sur une estrade. A côté était une table d'ébène.

L'inconnu se mit à examiner les armures attachées de distance en distance à la boiserie, et il en demanda l'usage au Barbu qui allumait deux grosses chandelles de cire jaune.

— Ce sont les armures que monseigneur donne à ceux qui se distinguent.

— C'est donc ici qu'il reçoit?

— Jamais autre part.

A ces mots Enguerry entra et fut s'asseoir sur son fauteuil rouge, en disant à l'étranger : « Soyez le bienvenu.... » et faisant un signe au Barbu; le soldat resta près de la porte.

— Est-ce au comte Enguerry que j'ai l'honneur extrême de parler? dit l'Italien.

— A lui-même, répondit le Mécréant, en jetant un coup d'œil scrutateur sur l'étranger.

— Monseigneur, ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance et veut que nous soyons seuls.

— Je n'ai de secret pour personne, ce que je médite tout le monde le sait...

— Monseigneur, croyez...!

— Suffit. — Le Barbu, sors, et dis à ceux qui jouent sous les fenêtres de s'en aller plus loin! place une croix rouge à la porte de la salle, pour qu'on ne nous interrompe pas. En achevant ces paroles le Mécréant mit un doigt en l'air... Ce signe signifiait apparemment de rester en dehors, car cinq minutes après, on entendit dans la galerie le bruit du sabre de l'honnête lieutenant.

— Monseigneur, dit l'Italien, c'est assez inutile de se flatter; je vous préviens donc sans façon que je suis le fameux Michel l'Ange, au service de quiconque a des ennemis, de l'or et la force de me protéger; je suis Vénitien et j'ai le bras très-agile; tel que vous me voyez, j'ai déjà eu l'honneur d'expédier pour le troisième hémisphère deux ou trois princes, après toutefois m'être fait donner l'absolution....

— M. l'Ange, vous moquez-vous de moi?....

— Permettez, monseigneur.... Le personnel de l'ambassadeur expliqué, et possédant tant de droits à votre bienveillance, j'en viens à ma mission. Foscari, doge de Venise, fort honnête homme en son particulier, mais obligé de commettre de petits crimes par son état de doge, m'a chargé d'une ambassade dont vous êtes l'objet.

— Très-flatté suis-je, M. Michel-l'Ange, d'obtenir l'attention de la République, répondit Enguerry ne sachant à quoi s'en tenir, d'après le visage riant de l'envoyé.

— Vous devez cet honneur à votre courageuse scélératesse...

— Maître l'Ange! dit le Mécréant en mettant la main sur son épée.

— Là, là, monseigneur, calmez-vous; l'on n'a pas l'argent et la bonne mine des joueurs; on n'est pas honnête homme et brigand tout ensemble; il faut opter en ce bas monde!... L'enfer, pour un péché mortel ou pour cent, on va toujours rôtir avec le diable; nous n'y serons pas seuls!... La compagnie sera bonne, nous y aurons plus d'un prince... Le brigandage a son beau côté, et comme la vérité n'est pas une injure,... apaisez-vous!

— Vous le prenez sur un ton...

— Plaisant, monseigneur; les choses de ce bas monde le sont, la vie comme la mort; c'est, j'espère, tout comprendre, soyons donc toujours joyeux!...

— Enfin quel est l'objet de votre mission? dit Enguerry s'impatientant de l'air léger, de la figure doucement perfide et des retards de l'Italien.

— Une bagatelle pour vous.... comme pour moi à cet égard-là!... Il s'agirait (à ce mot l'Italien parla à voix basse), il s'agirait de s'emparer de la respectable personne de Jean II, roi de Chypre, et de celle de sa jolie fille Clotilde... Le conseil des Dix vient d'apprendre qu'ils sont réfugiés ici près. Or vous pensez bien, seigneur, qu'il est impossible à l'honorable république de laisser exister ces deux personnages, quand leur vie l'empêche d'être légitime souveraine de l'île de Chypre, qu'elle leur a prise l'année dernière. Concevez-vous, seigneur, ce que c'est que la légitimité *de droit et de fait des choses et des personnes?* et voyez-vous d'ici comment par un peu de poison, Venise, reine illégitime de Chypre, deviendra reine très légitime, quand les Lusignans auront été voir leurs ancêtres? Au surplus, c'est leur rendre service; ils iront droit en paradis, car j'ai pour eux un bref *in articulo mortis;* et l'absolution d'un digne cardinal pour vous et pour moi; je suis, vous le voyez, un homme de précaution.

— Vous raisonnez en vrai diable, maître l'Ange, répondit le Mécréant embarrassé des deux petits yeux verts de l'Italien qui le fixait avec obstination; mais pour vous répondre avec votre encre, me direz-vous si dans le monde vous trouverez, hors le tigre et vous, un brigand qui fasse le mal pour le plaisir de le faire?... Par combien de besans d'or cet honnête Foscari appuie-t-il sa proposition et ses raisonnements?

— Ici, je me flatte, monseigneur, que vous vous apercevrez que la République est libérale et connaît le tarif.... Que souhaitez-vous?

— Cinq cent mille francs.

— Elle en donne le triple; un million pour vous, le reste à moi...

— Le Barbu!... cria le Mécréant dont la figure se dilata.

— De plus, monseigneur, la République accorde un asile dans ses États, et un excellent voilier pour fuir; il est à Marseille d'où je viens...

— Le Barbu!.. le Barbu! Ce dernier parut.

— Apporte-nous de ce bon vin d'Orléans que nous avons pris à ces coquins d'Anglais.

Le vin arriva bientôt.

— Buvons, M. Michel l'Ange, et montrez-moi vos cédules, reprit Enguerry avec un sourire diabolique.

Le digne Vénitien ne se fit pas prier, et il chercha dans sa ceinture.

— Cependant m'expliquerez-vous, mon ami, pourquoi votre République se sert de moi?

— Parce qu'elle a appris votre adresse et votre courage, et qu'elle ne voulait pas se mettre à découvert, en envoyant ses troupes assiéger Casin-Grandes. Tenez?... Alors l'Italien montra le billet du Doge, qui n'était acquittable qu'en plein conseil des Dix, et qui portait la mention expresse de la translation à Venise du prince détrôné et de sa fille...

— Buvons!.... Certes, dit Enguerry, vous êtes un admirable homme, M. l'Ange, et vous n'aurez pas affaire à un ingrat.. En vérité, je ne comprends

pas que pour un million il n'y ait que deux personnes à occire! Mais, j'ai un petit scrupule. Jean-sans-Peur, ce brave duc de Bourgogne, que Dieu veuille avoir son âme! professait un principe dont il ne s'écarta jamais quelle que fût son envie d'amasser ce métal précieux, qui nous rend honnêtes gens de scélérats que nous sommes; ce qui fut certes bien prouvé par le célèbre Jean Petit, honnête cordelier aimant fort l'argent, et qui fit voir, moyennant bonne somme, comment le duc de Bourgogne eut raison de tuer le duc d'Orléans, et ce, sans crime aucun.... Or ce principe de mon cher maître, principe qui l'aida puissamment à consentir et ordonner même une foule d'exécutions, que l'on a nommées assassinats, parce que le public ne comprend rien à la politique des grands, dont la seule différence avec nous c'est qu'ils sont criminels sans l'avouer....

— Et que nous l'avouons, monseigneur; mais votre principe, de grâce?...

— Ce principe, continua le Mécréant en tâchant de percer l'enveloppe du cœur de l'Italien, est de n'attaquer personne sans cause.... Alors on n'est plus un brigand, on se venge, comprenez-vous?

— Oui...

— Or, l'envie de gagner loyalement un million ne suffit pas pour que j'aille tuer de braves gens, de plus souverains, que, du reste, je me proposais bien d'aller visiter...

— J'admire, seigneur, répondit l'Italien avec le rire de Satan, votre philosophie profonde et votre philanthropie : mais, nous avons de ces dilemmes diplomatiques qui rendent les hommes d'État bien rares, et qui sont tout le secret de la haute politique qui consiste à s'emparer de tout ce qui nous convient. Moi qui vous parle, seigneur, je suis connu dans l'Europe pour cette espèce de talent; les papes me paient pension; plusieurs princes sont en marché de m'avoir; j'ai fait trois apologies à Charles-le-Mauvais et je suis l'auteur des manifestes de tous ceux qui se prétendent rois de Naples..... Or voici, continua le cauteleux Italien, ce que je vous propose..... Allez à Casin-Grandes!....

— Buvons un coup, interrompit Enguerry, car il y a un petit bout de chemin.

— Votre vin est délicieux!.... Arrivé à Casin-Grandes, vous ne commettez aucun mal, et... vous demandez en mariage la belle Clotilde... On vous la refuse.

— Certainement ils auront cette indignité-là! s'écria le Mécréant.

—Tant mieux, sire chevalier; car alors vous vous mettez dans une colère furieuse, et vous jurez la mort de ceux qui vous outragent; vous ravagez le château.

— Certes, je le ravagerai!...

— Oui.... Mais ceci demande d'autant plus de célérité, ajouta l'Italien en prenant un ton confidentiel pour dire son mensonge, que je vous apporte l'avis charitable que nous avons rencontré cent chevaliers bannerets et mille hommes d'armes cinglant vers la Provence, où Gaston, le fils du roi de Naples, leur a donné rendez-vous. Il a quitté la Palestine l'année dernière; il s'est même trouvé à Chypre lors de la prise de Nicosie; et c'est là que son père lui envoya l'investiture de ce beau comté de Provence... Je ne crois pas qu'il vous laisse en repos : un asile et de l'argent, c'est ce qu'il vous faut au plus vite, et je vous offre tout cela!....

— Corbleu! quoique j'aie l'un et l'autre ici, et que je défie cet amoureux transi, qui court après le parfait amour jusque dans l'Asie... et ce... sans le trouver... Le Mécréant s'arrêta, parut réfléchir, mais, serrant la main du Vénitien, il s'écria : « Morbleu!... allons, tu es un brave garçon, Michel l'Ange!... »

— Je le sais certes bien!... et maint seigneur que j'ai délivré de ses ennemis ou de ses oncles trop riches, me l'a dit plus d'une fois; surtout lorsqu'il n'était pas vengé; car après le paiement, ils sont aussi ingrats que des grands peuvent l'être...; mais, s'il leur arrive de me mépriser, je ne suis pas en reste avec eux!...

— Tu es aussi habile que Jean Petit le cordelier! s'écria Enguerry consterné par la nouvelle du retour de Gaston II.

— Mais, monseigneur, c'est tout simple : nous autres gens à talent, nous jugeons le monde et la vie ce qu'ils valent. Quand on monte sur le pinacle, que l'on nomme *pouvoir*, on ne voit l'homme qu'en masse! alors, qu'est-ce qu'un homme isolé, lorsqu'il s'agit de sauver les grands troupeaux que l'on nomme nations? Par saint Marc, le salut de l'État est une bien bonne raison! et, j'en ai bien souvent profité pour l'acquit de ma conscience... comme le font les potentats qui sont des géants; ils écrasent les hommes, comme les hommes écrasent les fourmis en marchant.... et le plaisant, c'est qu'on se plaint!...

— Buvons un coup, maître l'Ange, et vivons bien! j'ai grand' peur que nous ne mourions pas de maladie!...

— Seigneur, nous en comptons une de plus que le reste des hommes : on l'appelle *potence, jugement, corde,* car nos médecins varient... On se sert même du mot *gibet!*... Gibet, soit! Être écrasé par un chêne, ou y mourir accroché, c'est tout un... Il n'y a que la différence du public qui nous voit... et moi, j'ai toujours aimé la compagnie! aussi, j'ai préféré l'enfer où j'irai, joyeux comme durant ma vie. Après tout, nous sommes ici-bas aussi passa-

gers qu'un éclair ! une minute de plus, une minute de moins ; être une comète désolante, ou une paisible étoile ;... ce fut de tout temps l'histoire de chaque homme. Spartacus, Alexandre, Jean de Bourgogne, Viriate, Sylla, Procuste et autres brigands nos chefs de file, valent bien les bons bourgeois qui se lèvent à huit heures et se couchent à neuf, à côté d'une femme qu'ils aiment et qui s'inquiète d'un péché véniel !

— Il me semble que nous blasphémons un tant soit peu ?... car enfin, la vertu....

— Eh ! monseigneur, j'ai l'absolution. Écoutez ! nous autres savants, nous expliquons tout : vous ne vous doutez pas que vous servez la vertu ? si les coquins comme nous n'existaient pas, comment saurait-on que cette vertu si rare existe !...

— Oh ! oh !...

— Ma foi, monseigneur, j'ai la science du crime, je m'y adonne tout entier, je l'ai aimé dès le bas âge ! . . . Hé quoi, le marchand trompe pour gagner son argent ! le maltôtier ne prend-il pas la sueur des malheureux ? le militaire n'assomme-t-il pas de pauvres malheureux à prix fixe, et moyennant mes dilemmes qu'il ignore ?... Nous autres, au moins, nous ne tuons que par-ci par là... et nous gagnons bien notre argent en loyaux corsaires; corbleu ! vive la corde !... C'est la panacée universelle, elle guérit de tous les maux ; ma foi, vogue la galère !..

— Vous avez raison, mon ami l'Ange ; nous prenons l'état de brigand par instinct, et les autres prennent le leur au hasard !...

— Tout cela est bel et bon, monseigneur, mais revenons à notre sujet.

— Buvons donc, maître l'Ange ?

— Nenni. Convenons de nos faits ? Consentez-vous à servir la République ?

— Je jure, s'écria le Mécréant en se levant, d'exterminer les Lusignans, moyennant un million cependant, dit-il en baissant le ton ; je le jure par les mânes de Jean-sans-Peur, mon cher maître, honnête brigand s'il en fut... Mais il était couronné; je ne le suis pas, et si Jean-Petit l'accompagne, le cordelier est capable d'en imposer au Père éternel. Dites un peu un *De profundis* pour lui.

— Dix, si vous voulez, répliqua Michel l'Ange, car c'est très-utile à ceux qui ne sont plus rien !.... Quant à moi, monseigneur, je jure par le lion de Saint Marc....

— Que jures-tu, mon ami ?..

— Tout ce que vous voudrez.

Le Mécréant sentit la force de cette réponse et l'inutilité de faire jurer le Vénitien, alors il s'écria : « Buvons par là-dessus, mon cher l'Ange ! » Et Enguerry versa une ample rasade à son digne compagnon.

Le Mécréant, en donnant si souvent à boire au Vénitien, avait de bonnes raisons : c'était de le faire expliquer sur certaines choses qui le tracassaient. *In vino veritas !*.... Mais, Michel l'Ange n'était pas un homme à qui l'on cachât une pensée, et il eut soin de boire à grands coups pour conserver son entendement. Feignant, quand Enguerry buvait, de lui exposer un raisonnement, il lui arrêtait le bras, de manière à ce qu'il fît trois coups d'une rasade, pendant que lui Michel n'en faisait qu'une et laissait son verre à moitié plein.

L'on n'a jamais su quelle était l'intention de Michel l'Ange, en voulant enivrer le Mécréant; quant à ce dernier, il manifesta promptement la sienne, alors qu'il fut entre deux vins.

— Mon cher ami l'Ange, dit-il en tournant ses yeux brillants sur l'Italien, j'ai un certain doute que je vais t'exposer avec franchise, car je suis franc !... ah franc ! comme un Franc !... ton diable de conseil des Dix, avec sa clause d'acquittement, me chiffonne ; si l'on se servait de moi pour tirer les marrons du feu ?... On ne lâche pas facilement un million !.. On pourrait fort bien m'envoyer au pont des Soupirs !... et toi t'en tirer !... tu m'entends, mon loyal ami ?...

— Ah seigneur !..

— Mon ami l'Ange, ne m'appelle pas seigneur !.. je suis un franc vaurien comme toi ! et mon comté !..

— Que dites-vous, monseigneur ?

— Drôle !... je suis un brave soldat et pas plus ; mais quand on a cinq cents hommes d'armes, on est tout ce qu'on veut....

— Eh ! comment avez-vous fait ?

— Mon ami, buvez donc !... Voici comment : après avoir été lieutenant des ducs de Bourgogne, je devins celui du comte Enguerry... à la bataille d'Azincourt, il fut pris par les Anglais, je ne sais même pas si je n'y ai pas contribué !... Je sauvai sa compagnie et m'en vins par ici, me disant son frère... Dieu veuille qu'il reste en Angleterre le plus longtemps possible !.. C'est mon bienfaiteur, et je soigne ses domaines en véritable ami !..

— Ne craignez-vous pas ses parents ?.. — Le geste horizontal par lequel le Mécréant répondit, équivalait au *vixerunt* de l'orateur romain.

— Et vos soldats doivent savoir ?...

— Rien. J'ai eu soin de les mettre, un à un, aux postes les plus dangereux, et . . . j'ai eu le malheur de les perdre !... *De profundis !* et il se signa... Vive Dieu ou le diable !

— Je suis pour le diable, observa l'Italien.

— Vive le diable donc !... Ceux que j'ai maintenant sont de rudes coquins que j'ai choisis de tous les pays... Mais ce sénat, mon ami ! je disais que ce sénat....

— Le sénat est le sénat, répliqua l'adroit Vénitien.

— Je le sais morbleu bien ; mais quelles sont vos précautions contre ce sénat ?...

— Les quinze cent mille francs sont en main tierce.

— Et à qui la main-tierce est-elle dévouée ?

— A moi.

— A toi!... s'écria le Mécréant, qui, malgré son ivresse, parut illuminé d'une soudaine lumière.

— Aimeriez-vous mieux que ce fût au sénat ?

— C'est bien... M. l'Ange, allons nous coucher! je réfléchirai au mariage que vous me proposez.

— Mais ce n'est pas un mariage...

— Ah! ce n'est pas un mariage... Tu me démens, double coquin !... s'écria Enguerry tirant son épée.

L'Italien, voyant la fureur du Mécréant, répondit doucement : « Mon cher hôte, allons nous coucher ? »

— Mon ami... vous... avez raison. Nicol... le pendard!... le Barbu ! veux-je dire?... — Le Barbu parut.

— Conduis cet honnête garçon à la chambre rouge, et qu'on le respecte à l'égal de moi-même ; il est tout aussi respectable, l'ambassadeur!... et il a de plus tout l'esprit de Jean-Petit *de cordelière mémoire!*... — Ce vin d'Orléans est bon, pas vrai notre féal?... Et il frappa rudement l'épaule de l'Italien cauteleux, très-occupé à réfléchir... — Il fallait que sa figure eût quelque chose de sinistre, car le brave soldat eut encore peur, en le conduisant. — Bientôt le calme le plus grand régna dans cette enceinte, et ces brigands dormirent tout aussi bien que les vertueux habitants de Casin-Grandes, dont la perte venait d'être jurée!... Qu'on dise maintenant que les criminels ont des remords !

VI.

Voir ce qu'on aime est un premier bonheur !
(*Poëme de Moïse sauvé.*)

Les manies sont aux vrais goûts que la nature nous a donnés, ce que les ifs taillés, les décorations de buis des jardins du 17e siècle etaient à la beauté des champs et des forêts.
(MIRANDOL, VIe livre.)

Les grands croient être seuls parfaits, et sont jaloux de leurs prérogatives.
(LA BRUYÈRE.)

Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée,
Apaisons par sa mort et la terre et des cieux.
(RACINE, *Esther, acte III, scène VI.*)

On ne s'avoue que bien tard son amour.
(Le comte MAXIME ODIN.)

Depuis une heure le soleil dorait les tours de Casin-Grandes, et l'aurore trouva l'intendant montant éveiller sa fille, pour qu'elle fût prête au réveil de la princesse.

— Bien, mon enfant! lui dit l'avare en la voyant levée, il ne faut jamais être en retard auprès des princes ; ne manque pas d'arriver au coup de sifflet de la princesse : elle récompensera ton zèle.

— Ah! elle l'a déjà fait, répliqua l'imprudente Josette en montrant une riche bourse.

— Donne, donne, mon enfant! s'écria Bombans en ouvrant de grands yeux et prenant un ton paternel, tu n'as pas besoin de cet argent!... je le ferai valoir ; et quant à la bourse, je la vendrai : elle est trop riche pour nous.

— O mon père! laissez-la-moi ! c'est un souvenir!...

— Elle vaut vingt angelots! Et l'intendant la remit avec peine à sa fille.... *Je t'avais bien dit* que la princesse était généreuse.

— Et bonne, douce, point difficile à servir...

— Mais, Josette, dis-moi, comment es-tu avec elle?...

— Comme me voilà, mon père.

— Ce n'est pas cela. A-t-elle de l'amitié pour toi ? te rudoie-t-elle ? est-elle franche, confiante ?

— Mon père, nous sommes comme deux amies!...

— Bien, bien!... deviens sa favorite... elle nous soutiendra contre l'envie.

— Vous parlez toujours de malheur! que craignez-vous ? n'êtes-vous pas honnête homme ?

— Oui, répliqua l'intendant embarrassé, mais tâche d'en convaincre la princesse ? les grands croient aussi difficilement le bien, qu'ils croient facilement le mal!... Surtout, ma fille, ne va pas me ruiner en habits somptueux : depuis quinze jours, tu as mis deux robes différentes ; nous ne sommes pas riches : je me suis ruiné au service du prince!... Allons, va dans l'antichambre de ta maîtresse.

La jolie Provençale sortit, et son père fouilla toute la chambre, pour voir si Josette ne lui avait pas caché quelque ducaton, ayant également peur d'en trouver et de n'en trouver pas! La recherche fut inutile ; aussi s'en alla-t-il gronder les gens et les faire hâter...

Josette, en entrant chez la princesse, éveilla le farouche Castriot qui, couché en travers du seuil, dormait à la porte de la chambre de Clotilde. L'Albanais calculait sa reconnaissance : « En effet, se disait-il, que dois-je faire? Empêcher la race de Lusignan de finir : or, on peut tuer le prince !... c'est un très-grand malheur sans doute ; mais le malheur serait irréparable si la princesse mourait, puisque tout périt avec elle... » Clotilde était donc l'objet de tous ses soins grossiers, mais empreints de la plus vive reconnaissance..... Il avait soin d'ouvrir la porte des appartements du prince ; et alors

il pouvait veiller en même temps sur le père et la fille, car la salle des gardes n'était séparée de l'antichambre de Clotilde que par le péristyle d'un escalier tout en marbre.

— Allons, Castriot, levez-vous! s'écria Josette, il est temps que je vous remplace.

— C'est vous, belle enfant, dit l'Albanais en faisant une affreuse grimace qu'il prenait pour un sourire; et il s'en alla, en remettant son sabre dans le fourreau.

Les pas de l'Albanais fidèle éveillèrent Clotilde... Sa première pensée fut pour le beau Juif: au moins, c'est ce qu'on peut présumer d'après sa promptitude à sauter hors de son lit pour courir à sa fenêtre... Sa jolie petite et blanche main entr'ouvrit bien légèrement les rideaux; et son tendre cœur agita le simple vêtement qui couvrait à peine deux trésors d'amour, quand elle aperçut les beaux yeux noirs du Juif appliqués à la croisée, avec une telle avidité qu'on aurait cru qu'il admirait Clotilde!... Mais Nephtaly, voyant le soleil s'avancer dans les cieux, fit les mouvements d'un homme qui songe à la retraite avec chagrin.

La princesse fut curieuse de voir comment il sortirait du péril inouï dans lequel il s'était engagé, pour savourer la vue de l'appartement habité par sa bienfaitrice.

En cet endroit, le pic de la Coquette avait la roideur perpendiculaire d'une muraille de soixante pieds de haut : peut-être l'ai-je déjà dit, mais pardonnez-moi cette répétition!

Qu'on se figure donc, au milieu de ce mur bâti par la nature, c'est-à-dire à trente pieds du haut comme du bas, une pierre rocailleuse dont la saillie offre trois pieds de large.

Or, l'angle solide, que forme la Coquette du côté de la mer, ayant la roideur de l'angle d'un bastion ; et la falaise, qui longe la Méditerranée, étant beaucoup trop rapide et trop dangereuse pour qu'on eût la pensée de s'y hasarder, il semblait que Nephtaly n'avait pu parvenir à cette rocaille que par le haut du pic; car l'on doit se rappeler que le seul côté accessible de la Coquette, celui qui s'en allait en mourant vers la terre, lui était défendu puisqu'il faisait partie du parc. Aux premiers mouvements que le Juif osa se permettre sur un si petit espace, la princesse trembla de tous ses membres.

Ce dernier, ne sachant pas qu'il est vu, saisit de ses deux mains une corde remplie de nœuds que Clotilde n'avait pas aperçue. . . . preuve que le beau Juif attirait toute son attention! Cette corde était fixée sur le piton de la montagne : tout à coup Nephtaly s'élança, et posant, en forme d'arc-boutant, ses deux pieds sur le rocher, il se trouva horizontalement suspendu, par rapport au fossé, et parvint, en faisant manœuvrer ses pieds avec adresse, à gagner la première crevasse de la falaise. Bientôt la princesse, immobile de frayeur, le vit sur le haut du pic détacher sa corde et disparaître au milieu des aspérités, des pointes de rocher et de l'écume de la mer, qui blanchissait les crevasses en s'y glissant. . . .

Il régna, dans tous ces mouvements du beau Juif, une grâce dont la nature gratifie au hasard certains êtres. La force, l'élégance, l'adresse et toutes les beautés de Nephtaly, parurent aux yeux de la curieuse princesse, qui savourait l'espèce de plaisir que l'on éprouve à l'aspect des dangers d'autrui. Involontairement, sans doute, elle imitait les mouvements de Nephtaly, et, lorsqu'il atteignit la plage, elle fit un cri de joie, auquel Josette accourut.

— Qu'avez-vous, mademoiselle?...

— Rien, rien, Josette..... répondit Clotilde toute tremblante; je ne vous appelais pas, pourquoi donc êtes-vous entrée?....

— J'ai cru vous entendre jeter un cri.... redoutant quelque malheur, je suis vite accourue.

En effet, Josette était émue, et l'inquiétude se peignait sur ses traits.

La princesse lui lança quelque petit sourire d'amitié, comme pour la remercier; mais je suis fâché d'avoir à dire qu'il entra dans ce sourire quelque chose de trop distrait pour ne pas dévoiler une méditation profonde.

Josette, trop habile pour ne pas le remarquer, respecta la rêverie de sa maîtresse, et fut ouvrir la fenêtre du côté de la mer; puis elle en vint à celle qui donnait sur la Coquette : Ah!... s'écria-t-elle.

— Qu'avez-vous? dit Clotilde effrayée.

— Ah! madame, les belles fleurs!...

Clotilde, en un centième de seconde, fut auprès de Josette. Elle vit sur la fenêtre des fleurs tout récemment cueillies, elles contenaient même encore des gouttes de rosée, semblables à des perles orientales... ces fleurs sentirent très-bon pour la jeune Provençale; mais pour la fille des Lusignans, ce lui fut un parfum céleste!.. Les fleurs annonçaient une pensée dominante par leur gracieuse simplicité, et la disposition de leurs couleurs.... Clotilde, craignant de la comprendre, osait à peine les regarder.

— Madame!.. A ce mot, Josette s'arrêta, car, se tournant vers sa maîtresse pensive, elle lui trouva une expression qui n'avait jamais animé sa belle figure; alors la Provençale se mit aussi à réfléchir. Néanmoins, comme il serait peu convenable que deux jeunes filles restassent plus de dix minutes sans parler, Josette se hâta de sauver l'honneur du sexe.

— Madame, répéta-t-elle, que faut-il faire de ces fleurs?...

— Comment sont-elles venues?... s'écria Clotilde. Et la princesse prenant, par un mouvement machinal, une rose d'églantier, en savoura l'odeur fugitive avec une espèce d'avidité.

— Madame désire les conserver? demanda Josette en voyant l'action de sa maîtresse. Cette observation fit naître sur les joues de Clotilde l'incarnat de la honte; elle aperçut rapidement les conséquences de la conservation de ces fleurs, et s'écria : « Vous pouvez les jeter. »

— Oh! madame, c'est dommage!... Et néanmoins, la soubrette d'un coup de main les fit voler vers la terre. D'après le mouvement que Clotilde laissa échapper, la soubrette put conclure que c'était un grand sacrifice pour la princesse, et cependant Clotilde lui dit :

— Josette, nous avons eu raison de les ôter! regardez! elles se sont effeuillées en chemin!.. Puisse l'espérance se dissiper ainsi... le sylphe n'en apportera plus!...

Après ces paroles qui tombèrent une à une, Clotilde s'habilla dans le plus grand silence, elle prit son ouvrage de tapisserie, Josette le sien, et, de temps en temps, elles regardèrent la fenêtre.......

—

Au-dessous de la salle des gardes, se trouvait une vaste galerie voûtée et garnie des petites colonnes assemblées qui distinguent l'ordre gothique; une de ses portes de forme ogive donnait sur la plate-forme large de près de cinquante pieds, qui séparait le château des vagues mugissantes; et l'autre porte offrait une sortie sous le péristyle de l'escalier de marbre qui menait aux appartements du prince... Cette salle, messieurs du centre, était la salle à manger... Salut... trois fois salut!... En ce moment, les trois ministres, finissant de déjeuner, quittaient une table ornée de plusieurs pièces d'argenterie massive, et ils achevaient une conversation très-sérieuse, avant de livrer cette salle à l'appétit des officiers de seconde classe, pour le service desquels on retirait les pièces d'argenterie.

— Enfin, monsieur le connétable, disait Monestan, de quoi pourrons-nous entretenir le roi?... Le conseil d'aujourd'hui sera sans intérêt! Depuis deux mois que nous sommes à Casin-Grandes, nous avons tout expédié : notes secrètes à nos émissaires, instructions à nos partisans, envois d'argent, affaires intérieures et extérieures... tout est épuisé.

— Il est vrai que la cavalerie et les armées ne peuvent pas nous fournir de grands sujets de conseil... Nous n'en avons plus! A ce mot le grand Kéfalein poussa un soupir de regret.

— Et, continua Monestan, nous ne recevons aucune réponse de nos envoyés dans toutes les cours de l'Europe!...

— Est-ce que vous pensez que Venise les aura laissés parvenir? dit l'évêque en haussant les épaules.

— Que va donc devenir le roi? s'écria Kéfalein.

— On pourrait, reprit le prélat, lui forger une dépêche fort importante.

— Oh! monsieur, dit Monestan, faire un mensonge, et se jouer du prince!...

— M. le comte, répondit Hilarion, on ignore le mot de mensonge dans la haute politique; et du reste, si le prince s'en aperçoit, nous ferons pendre le courrier qui sera censé apporter la dépêche.

— Il est écrit : *tu ne mentiras point!*... s'écria le pieux ministre.

— Cependant monsieur le comte, répliqua l'évêque, tous les jours un général invente un stratagème pour battre l'ennemi : il envoie de prétendus espions qui se laissent prendre, et qui, pour avoir leur grâce, font de faux rapports sur le nombre, etc. Notre ennemi c'est l'ennui du prince, et pour tuer le temps, on peut bien...

— Grand Dieu! se permettre une chose indigne de la majesté du souverain!... interrompit le premier ministre; pour qui prenez-vous le roi Jean II? C'est de nous tous le plus sage, le plus religieux, et le plus politique...

— Au reste, reprit l'évêque en affectant un air de mépris pour le ministre, une affaire importante est bientôt trouvée. Ne peut-on pas concerter le plan à suivre pour reprendre l'île de Chypre? mais... le prince a la manie de l'initiative! il veut toujours avoir parlé le premier des choses et les proposer!...

— Vous pensez juste, monsieur, répondit Monestan; n'ayant plus rien qui s'applique au présent, il faudrait pouvoir s'occuper de l'avenir, et faire voir au prince les abus qu'il devra détruire en entrant dans son royaume.

— Mais nous nous occuperons d'abord des moyens de reprendre ce royaume?... s'écria l'évêque.

— Soit, dit Monestan; je conviens que c'est le plus essentiel : et après, la religion sera...

— Messieurs, interrompit Kéfalein, je vous laisserai tenir le conseil sans moi : tirez-vous de cette difficulté, vous avez plus de talent que moi pour les discussions; mais s'il s'agissait d'une charge de cavalerie comme celle que je fis à Édesse!... Ah! quel combat! messieurs.... Il allait entamer le récit de la bataille où il fut fait connétable et où il sauva l'État, quand il aperçut Castriot; aussitôt il courut vers l'Albanais.

— Je crois, dit l'évêque avec un sourire et un

geste contempteur, qu'il ne nous serait pas grandement utile... ce pauvre général !... *quid nobis ?*

— J'avoue, monsieur, que le connétable n'est pas un aigle, mais l'Éternel a ses raisons en distribuant aux hommes leurs divers talents, et Kéfalein est brave, il a sauvé l'État.

— Il vous l'a bien assez répété pour que vous le sachiez !...

—M. l'évêque, la religion nous ordonne de souffrir les défauts des autres, parce que nous en avons tous; et que sans cette tolérance, l'amour fraternel qu'elle recommande n'existerait plus... Si vous n'estimez que les grands capitaines, Kéfalein n'estime que ceux qui montent à cheval ; Trousse, ceux qui se portent bien et ne pensent pas ; Bombans ne juge un homme que sur sa richesse, et que de gens comme lui !... chacun sa marotte ! l'indulgence est une des premières vertus du vrai chrétien !...

Kéfalein et Castriot sortirent ensemble, accompagnés des quinze chevaux que le connétable exerçait : il avait le chagrin de n'avoir pu trouver que dix personnes en état de les monter; aussi s'occupait-il à faire des recrues dans le domaine !...

Le chef et le soldat cheminèrent quelque temps sans rien dire ; seulement, le connétable retournait sa petite tête longue pour examiner comment ses néophytes équestres s'en tiraient.

Enfin Castriot, comprenant que le devoir lui dictait au moins une interrogation, risqua la suivante :

— Monseigneur, une difficulté m'a toujours occupé ; lorsqu'on fait une charge de cavalerie doit-on tenir son sabre en l'air ou en ligne droite ?

— Castriot, c'est une grave question ! répondit le joyeux connétable, en arrêtant Vol-au-vent. Si tous les gouvernements avaient des hommes exercés comme toi dans l'art de se servir du sabre des Turcomans, on devrait le tenir sans cesse prêt à décrire une courbe rapide ; mais remarque que l'objet de la cavalerie n'est pas précisément de tuer les soldats ennemis, elle les dissipe ; voilà pourquoi les charges de cavalerie décident le succès d'une bataille, comme à celle d'Édesse, où je sauvai l'État par une charge brillante, que je vais te représenter :... Ici,... continua Kéfalein en montrant un champ de blé, ici se trouvaient les bataillons ennemis presque entamés ; et dans cette position-là (il indiquait un champ d'avoine) nos soldats les attaquaient avec courage. L'ennemi pressé tente un dernier effort, et fond sur les nôtres ; à cette furieuse irruption nos soldats étonnés s'enfuient....

— C'étaient des lâches ! interrompit Castriot en colère.

— Soit : mais posté depuis longtemps à un millier de pas avec ma cavalerie, je me disposais à donner ; lorsqu'un vieux soudard , qui, par parenthèse, fut tué, me dit : « Monseigneur, ils ne sont pas encore assez en désordre, vous risqueriez d'être abîmé... » Je suivis ce conseil, et lorsque leurs rangs commencèrent à se rompre je fondis...

A ce mot Kéfalein pressant les flancs de son cheval, Vol-au-vent partit au grand galop ; les autres chevaux suivirent cette impulsion par instinct en cherchant à se devancer ; de manière que, lorsque le connétable se trouva dans le champ de blé, il aperçut sept de ses cavaliers sur dix, étendus par terre et criant comme des aveugles sans bâton.

— Cette manœuvre sauva l'État, dit-il tristement à Castriot, le seul homme qui fût à ses côtés. Comment, belîtres, s'écria-t-il quand les maladroits revinrent chercher leurs chevaux, après douze leçons vous vous laissez désarçonner ?... Jamais, non jamais, le roi n'aura de cavalerie dans ce maudit pays !...

— Coquins !... continua Castriot, vous devez savoir monter à cheval puisque monseigneur le veut ! sachez-le demain, ou sinon !... Il leur fit une affreuse menace avec son sabre.

— Il faut convenir cependant qu'un bon cavalier est une chose rare, répondit le connétable en ramenant vers la tête de son cheval ses deux longues jambes en fuseau, qui lui donnaient l'air d'une paire de pincettes ; et il força son beau cheval arabe à caracoler. Après cette manœuvre, il regarda ses gens avec l'air de supériorité d'un acteur qui rentre dans la coulisse, au bruit des applaudissements.

Les cavaliers, honteux, remontèrent en silence sur leurs chevaux, et l'escadron continua sa route à travers les domaines.

Pendant ce temps-là, les deux ministres, fort embarrassés de ce qu'ils allaient dire à leur souverain, traversaient le péristyle : au bruit de leurs pas la garde du prince, c'est-à-dire, trois Cypriotes qui jouaient aux dés, saisirent leurs hallebardes et prirent une position semi-militaire. Les deux ministres entrèrent au salon, en se dirigeant vers le cabinet royal, lorsque le docteur Trousse, une verge d'ébène à la main, les arrêta.

— Messeigneurs, le roi n'est pas encore visible.

— Serait-il indisposé, maître Trousse ? demanda Monestan.

— Un roi sans royaume se trouve toujours malade, monseigneur ; *moi*, je prétends qu'il ne s'en porte que mieux. Mais vous, messeigneurs, votre santé doit toujours être chancelante, car les affaires de l'État emportent une somme considérable de vos idées, et plus nous en perdons, plus la maladie a de prise sur nous. *Moi*, vous le savez, je crois que les nerfs sont la cause immédiate de nos douleurs ; et les nerfs, visibles ou invisibles, étant les agents immédiats de la pensée, la pensée les détériore et cause

nos maladies et notre mort. Nos pères, qui pensaient peu, se portaient bien ; et de nos jours les maladies augmentent avec les sciences !... Ah ! les médecins dans quatre cents ans auront de la besogne !... *moi*...

A ce mot favori du docteur-huissier, un léger bruit se fit entendre dans le cabinet, il y transporta sa ronde et lourde petite machine, en pensant le moins possible.

— Sire, dit-il, vos ministres se présentent pour avoir l'honneur...

— Vous pouvez faire entrer.

— Messieurs, répéta Trousse en s'inclinant, le roi m'a dit : « Vous pouvez faire entrer. » Trousse se tapit respectueusement contre la porte, en criant d'une voix clairette : « M. le comte de Monestan et M. l'évêque de Nicosie. » — On pourrait croire, d'après la fidélité avec laquelle Trousse rendait les paroles du roi, qu'il avait lu Homère !...

Monestan seul salua profondément Jean II, qui était assis dans un fauteuil de bois doré, près d'une table ronde couverte d'une étoffe verte et de papiers. — L'évêque entra d'un air très-cavalier.

— Sire, nous attendons vos ordres ! dit Monestan.

— Messieurs, je vous permets de vous asseoir à cause de votre grand âge...

Ces paroles, depuis trois ans, servaient de prélude à toute espèce de conseil. — Un assez long silence suivit cet ordre, et les deux ministres se regardèrent, comme pour se demander : Qu'allons-nous faire ?...

— Eh bien ! messieurs, dit le prince avec le geste d'un homme accablé de travail, de quoi s'agit-il aujourd'hui ?...

— Sire, répliqua l'évêque qui ne doutait de rien, parce qu'il se croyait la plus forte tête du conseil ; nous pourrions nous occuper de la marche à suivre pour reconquérir l'île de Chypre ?...

— En avons-nous déjà parlé ? reprit fièrement le monarque aveugle en se retournant plus loin que l'endroit où se trouvait le prélat ; c'est à nous seuls à juger quand et comment il conviendra de le faire...

— Si je proposais cette chose, c'est que je présumais, d'après quelques paroles de monseigneur, que tel était son dessein.

— Ce fut toujours le nôtre ! reprit Jean II avec orgueil ; mais nous ne pensons pas qu'il soit temps.

— Vous avez raison, monseigneur, ajouta Monestan... Avant-hier, sire, à l'occasion de votre ambassade au Très-Saint Père, n'avez-vous pas parlé d'envoyer l'un de nous à Venise, afin de...

— Nous y renonçons, répliqua le monarque fâché de ce simulacre de conseil, et de ce qu'on n'attendait pas ses ordres.

— Monseigneur a-t-il appris que le comte Enguerry-le-Mécréant s'est approché jusqu'à Montyrat ? demanda l'évêque.

— Croyez-vous que nous ignorions quelque chose ? nous le savons !...

— Hé bien ! sire, n'est-ce pas un grand sujet... ? continua Hilarion.

— Oui.... interrompit le monarque avec colère, c'est sur ce dangereux voisinage que nous voulions attirer votre attention : mais, ne pensez pas, messieurs, nous persuader que nous régnons encore ; à chaque instant, les circonstances nous le rappellent assez énergiquement ; néanmoins, il nous semble que le caractère indélébile que nous portons, réclame toujours un peu de respect ? et nous saurons, dans notre adversité, conserver une plus grande pruderie de royauté que si nous étions à Nicosie. Ne croyez donc pas qu'il nous faille chaque jour un conseil ! désormais, nous vous manderons lorsque les secrets de l'État nous feront désirer de consulter votre expérience.

L'évêque voulut dire un mot. — Paix !... s'écria le roi.

— Sire, reprit Monestan, vous connaissez notre dévouement ; jamais nous n'avons eu l'intention d'ajouter aux peines de votre exil...

— Nous vous rendons justice. Et Jean II serra la main de son vieil ami.

— Sire, je ne suis pas seul ici !... s'écria Monestan. Le roi se leva, fut à l'évêque, et lui dit : « Nous vous avons accordé les honneurs de la fidélité, en vous amenant dans cette retraite ; cette distinction vaut plus que vous ne pensez, quoique l'on ne croie pas à l'amitié des rois. — Le vieillard croisa sa dalmatique, revint à sa place avec une dignité que sa cécité rendait touchante, et les deux rivaux furent attendris de la bonté de leur souverain.

— Monestan, dit le monarque, quelle est votre opinion sur les mesures à prendre contre Enguerry ?..

— Sire, je pense qu'il n'est pas digne de la majesté d'un roi de Chypre et de Jérusalem, d'aller au-devant d'un tel brigand ; s'il a cinq cents hommes d'armes, vous avez ici deux cents personnes qui mourraient pour vous, si le château de vos ancêtres n'était pas inexpugnable. — Le vieux roi tressaillit.

— Et vous Hilarion ? dit-il tout ému.

— Monseigneur, je crois au contraire qu'il serait important de vous concilier le cœur de ce compagnon valeureux de Jean-Sans-Peur. Il est grand capitaine, et ses invincibles soldats seraient un commencement des *trente mille hommes*...

— En nous associant à un tel homme, interrompit le ministre, nous perdrions notre dignité aux yeux des habitants de ce pays, qui attendent avec impatience l'arrivée du prince Gaston II, pour en être délivrés, et du reste, sa troupe pervertirait l'enfer !..

— M. le comte, reprit l'évêque, dans l'état actuel

de la France, un rebelle heureux, quand il a cinq cents hommes d'armes et un château-fort imprenable, n'est jamais en danger; il partage ses trésors avec le prince, quand il est lâche; et quand il est brave, il lasse sa patience...

— Le connétable est donc absent?.. demanda le roi.

— Oui, sire...

— Il faut donc attendre son retour, puisque vous êtes d'opinion différente... Il se fit un moment de silence. Nous avons, reprit le roi, dont la figure exprimait le contentement; nous avons à vous entretenir d'une chose beaucoup plus importante...

Les deux ministres se regardèrent et prêtèrent une oreille attentive.

— Notre bien-aimée fille arrive à l'âge où l'on se marie, et sa beauté, ses droits au trône, peuvent nous procurer un allié puissant; mais le généreux chevalier qui nous sauva la vie, quand les Vénitiens envahissaient notre palais, nous dit en nous conduisant au vaisseau qu'il nous procura : « Vous avez une fille! » Alors son émotion nous prouva qu'il avait vu Clotilde; et ces mots semblent annoncer que son bienfait ne sera pas gratuit...

— Ah! sire, ne l'accusez pas d'un tel calcul, le *Chevalier Noir* est trop brave pour être déloyal!..

— Nous ne l'accusons ni ne nous en plaignons, reprit le prince; ce serait s'emporter contre l'arbre qui nous écrase! mais il n'est point venu réclamer Clotilde, et nous pouvons, je crois....

A ces paroles un grand bruit de chevaux se fit entendre dans la cour et le roi s'arrêta.

— Quel est ce tumulte?... demanda-t-il.

Monestan s'avança vers la croisée. — Le connétable amène un jeune pâtre garrotté, répondit le ministre; nous allons être instruits.

En effet Kéfalein, sachant l'embarras de ses collègues, apportait la matière d'une discussion.

— Sire, dit-il en entrant avec le jeune pâtre contenu par Castriot; nous venons de saisir ce braconnier, assez audacieux pour poursuivre un chevreuil jusque dans le parc et le tirer : il est, du reste, très-bon archer.

— Connétable, répondit le roi d'un air sévère, nous ne vous avons pas fait appeler! oublierez-vous toujours les choses les plus ordinaires? retirez-vous!..... Jean prit son sifflet et Trousse parut au son de l'instrument.

— Maître Trousse, sur quel ordre avez-vous laissé pénétrer le connétable?....

— *Moi*, sire, j'étais occupé à démontrer que les cordes trop serrées allaient faire périr le coupable, car ses nerfs se trouvaient tellement attaqués que sans *moi*.....

Le monarque interrompit Trousse, en permettant au connétable de reprendre sa place. Jean II, malgré son désir de conserver sa dignité, tout en satisfaisant le plaisir qu'il trouvait à tenir ses conseils, manifesta cette fois sa joie, à l'aspect de ce surcroît de besogne.

Le beau pâtre était debout; sa figure ronde et spirituelle n'annonçait pas la crainte; et son œil furtif semblait chercher une autre personne. La hardiesse du jeune criminel indisposa l'évêque.

— Est-il vrai, lui dit le roi, que vous ayez commis le crime dont on vous accuse?...

— Oui, monseigneur, répondit-il avec franchise.

— En ce cas, il mérite la mort, s'écria l'évêque.

— C'est juste, dit Kéfalein en levant sa petite tête oblongue.

A ces mots Monestan pâlit et répliqua : « Sire, vous m'avez toujours vu frémir à l'idée de la destruction d'un être, tel chétif qu'il fût : mais ici, quelle cruauté l'on exercerait en faisant mourir un homme pour un plat de gibier! La religion de Jésus défend une telle doctrine; elle met la vie d'un homme à un plus haut prix que celle d'une perdrix.

Kéfalein s'écria : C'est vrai!....

— Sire, reprit l'évêque, il convient d'imprimer à ces misérables l'idée de votre puissance; trop de bonté nuit aux princes!...

— Que pensez-vous, monsieur le connétable? demanda le prince.

— M. l'évêque a raison, répondit-il.

— Hé quoi! répliqua Monestan, n'est-il aucune circonstance atténuante? Si c'était pour soutenir son vieux père qu'il aurait chassé ce chevreuil? cette légère faute deviendrait une belle œuvre. Sire, lorsqu'un homme arrive à vingt ans, la nature a décrété qu'il vivra; et l'homme ne doit pas s'opposer à l'Éternel...

— C'est vrai, je me range à l'avis de M. le comte, ajouta Kéfalein.

— Si l'on tue aujourd'hui les chevreuils du parc sans être puni, demain que n'oseront-ils pas? observa le vindicatif prélat.

— Alors il faut le pendre pour assurer notre tranquillité, dit le connétable.

— Sans l'entendre? répliqua Monestan.

— Entendons-le pour la forme! répondit le sage Kéfalein.

— Parle donc! s'écria Castriot, qui crut que le geste de son souverain signifiait de frapper rudement le beau chevrier. Ce dernier se retourna brusquement, mais il réprima son mouvement d'indignation trop vite pour que l'on s'en aperçût.

— Par quel motif avez-vous tué ce chevreuil? lui demanda le roi.

— Sire, répondit le jeune pâtre en souriant, un

chevalier vient d'aborder à l'instant dans les récifs, il mourait de faim et je n'ai pu résister à sa prière.

— Quel est ce chevalier?

— Je l'ignore. Il a grand soin de dérober sa figure aux regards; la visière de son casque est baissée; ses armes sont d'un acier bruni; la barque et le vaisseau qui l'ont amené portaient le pavillon anglais; ils disparurent dès qu'il fut sur la plage.

— *Serait-ce mon bienfaiteur?* murmura le prince.

— Frivole excuse! dit l'évêque; les lois veulent la mort de ce jeune rebelle, les lois sont au-dessus de tout, et Dieu, monsieur le comte, exécute celles qu'il s'est tracées!...

— Je suis de cet avis, observa Kéfalein.

Monestan, gémissant de voir ce jeune homme périr pour si peu de chose, essaya de ramener Kéfalein à son opinion, en lui disant :

— Monsieur le connétable, on pourrait faire de ce jeune pâtre un très-bon cavalier.

L'évêque, prenant un malin plaisir à l'emporter sur Monestan, l'interrompit : « Monsieur le comte, s'écria-t-il, ce serait compromettre notre sûreté en l'admettant... »

— Ce n'est pas à nous à prononcer un arrêt, interrompit à son tour le roi qui se retira tout pensif dans son appartement.

Le pâtre fut donc condamné : les ministres s'en allèrent en causant de l'émotion que le roi avait manifestée lorsque le pâtre dépeignit le chevalier.

Le chevrier fut remis entre les mains du docteur Trousse, qui le conduisit à la loge de Marie, en se promettant bien de le disséquer, afin de prouver son système aux incrédules; et il eut la bonhomie de le dire au prisonnier.

— Allons, Marie, levez-vous, et faites place à ce condamné!

La folle grogna comme un jeune chien.

— C'est un de tes malades qui ressuscite, Trousse mon ami! Je n'en veux pas chez moi, ma réputation en souffrirait!...

— Tes nerfs seront donc toujours attaqués!....

— Aussi longtemps que ton cerveau, docteur du diable; rends-moi mon fils!

— Mais *moi!*

— Mon ami, dit l'Innocente au jeune pâtre, je plains ta mère!..

Aussitôt le jeune pâtre incarcéré, Trousse s'en fut au plus vite à son poste.

L'Innocente resta près de la grille. « Mon enfant, dit-elle au captif, personne ne te consolera!... si j'avais la clef je te délivrerais... mais tu es un scélérat... ils me battraient!... et puis, mon fils ne reviendra jamais de dessous terre!.. »

— Madame, dit le pâtre, si vous pouvez me faire parler à l'intendant.... — Elle se mit à rire. — Cela me sauverait peut-être. — Elle rit encore plus fort.

Le jeune homme, voyant l'inutilité de sa demande, ne dit plus rien; mais l'Innocente n'en resta pas moins assise sur une pierre, à côté de la grille...

Heureusement pour le condamné, sur le soir, Bombans arriva suivi d'un aide de cuisine qui portait le dernier repas du chevrier.

— Êtes-vous l'intendant du château? demanda le captif.

— Oui, pour le moment...

— J'ai besoin de vous parler, reprit le chevrier en faisant sonner de l'or.

— Va-t'en, drôle, dit l'intendant au petit marmiton.

— De quoi s'agit-il? continua Bombans qui pensa que le condamné voulait racheter sa vie, ainsi que les lois de ce temps-là le permettaient.

— Il s'agit, s'écria le pâtre en saisissant l'intendant par son vieil habit, il s'agit de me délivrer!...

L'intendant resta immobile parce qu'il prévit que sa résistance lui coûterait un habit; il s'y opérait déjà certains craquements qui l'inquiétaient fort; il se contenta donc de crier au secours!...

Mais le chevrier lui glissa son poing si fort à propos dans la bouche, que force fut à Bombans de se taire : Économie de parole!..... dut-il penser.

— Si tu ne te sers pas de la princesse Clotilde pour obtenir ma grâce, je déclare au roi Jean, avant de mourir, que tu as pour cent mille francs de biens dans les terres de monseigneur Gaston II.

— Tout le monde le sait donc? s'écria l'intendant pétrifié.

— Vilain cancre! dit la folle en riant aux éclats et montrant à Bombans une basque qu'elle avait détachée de son habit en en mordant l'étoffe...

— Je suis ruiné!... cria Bombans, un habit de trois marcs!

— La même corde nous servira, maître Hercule, ajouta le chevrier.

A cette sage réflexion du malin pâtre, Bombans fit un signe de consentement, non pas à la pendaison, mais à la précédente proposition du captif.

— Songe toujours que ma mort sera la tienne!... lui cria ce dernier en le voyant se diriger vers la cour des appartements royaux. — Bombans obtint de sa fille qu'elle parlât sur-le-champ à la princesse. Aussitôt Clotilde se rendit chez Jean II, qui se laissa séduire par sa fille chérie; mais il lui déclara que cette grâce serait la dernière qu'il accorderait à sa prière, en ajoutant qu'il n'entendait pas qu'elle se mêlât des affaires de l'État.

Rentrée chez elle, la princesse attendit avec assez d'impatience que Josette en fût sortie... : à peine la jeune Provençale eut-elle fermé la porte en jetant un dernier coup d'œil à cette fenêtre que la prin-

cesse avait regardée toute la journée, que Clotilde courut en entr'ouvrir les rideaux; elle revit le beau Juif déjà placé sur sa rocaille. La lune étant couverte d'un nuage, il cherchait vainement à distinguer si ses fleurs ornaient la fenêtre de sa bienfaitrice; la princesse attentive devina cette pensée et fut touchée de compassion, lorsqu'un faible rayon de lune, perçant le nuage, fit voir à Nephtaly ses fleurs gisant à terre. Il regarda douloureusement la fenêtre, des larmes sillonnèrent son beau visage, et le chemin qu'elles y laissèrent fut brillanté par les doux feux de Diane.

Clotilde voudrait bien ouvrir la fenêtre, sans être aperçue, afin d'être plus rapprochée du Juif.....; un verre est bien peu de chose! dira-t-on, mais encore c'est un obstacle, et ceux qui ont aimé comprendront pourquoi la princesse était gênée par cette importune croisée! Elle parvint à l'ouvrir sans bruit aucun; et elle étendit légèrement le rideau sur tout l'espace de la fenêtre, en s'y ménageant une place pour son œil... Alors elle respire avec délices l'air qui s'engouffre, en pensant que cet élément vient d'effleurer le corps de son protégé. L'air est un messager fidèle; cet air est le même qu'aspire Nephtaly; enfin l'air ne les sépare point; tout à coup l'air modulé transmit les paroles suivantes, prononcées avec l'accent de la plainte.

— Dieu n'écoute pas toujours nos prières, il en faut beaucoup pour le fléchir!.. La croisée fermée, Clotilde aurait-elle reconnu l'organe enchanteur de Nephtaly? Ces paroles pleines d'une mélancolie gracieuse remplirent l'âme de Clotilde d'une volupté suave comme l'odeur de la rose du matin.... Le calme de la nuit répandait un grand charme sur ce religieux et muet hommage de l'Israélite; et ce culte de la reconnaissance émut tellement la jeune fille, qu'elle aperçut, à l'oscillation de son sein, le danger qu'elle courait à cette douce contemplation.... Elle eut la force de se réfugier dans son lit; elle ne le gagna qu'à pas lents!...

Il est, entre la veille et le sommeil, un état mixte où notre âme réfléchit encore, mais nos pensées pâles et comme fantastiques n'offrent, pour ainsi dire, que l'ombre des pensées; ce fut pendant cette rêverie vaporeuse que Clotilde examina quel sentiment elle portait au beau Juif.....

« Je le protége!..... se disait-elle, il est recon-
« naissant... S'il vient toujours, je serai contente!...
« ce bonheur me suffira... car je ne puis l'aimer!...
« Cependant, qui pourrait savoir le secret de mon
« cœur?... personne.... » Elle s'endormit néanmoins, sans convenir avec elle-même qu'elle aimât le beau Juif.

Le lendemain, un faible souvenir de cette pensée fugitive s'offrit à Clotilde, elle s'en indigna, elle courut à sa croisée, et... l'Israélite à genoux frappa ses regards; sa contenance semblait dire : « Je ne veux que de l'espoir... Ne tuez pas mon bonheur!... grâce!.. » — Le courroux de la jeune fille se dissipa comme un nuage fugace. Aussitôt Nephtaly retiré, Clotilde ouvre elle-même la fenêtre, y voit des fleurs nouvelles; en respire l'odeur délicieuse, les touche, et les jette, afin que Josette ne les aperçoive pas. — « Nous verrons s'il aura de la constance!.. » — se dit-elle. Et, sans achever, elle se remit au lit en sifflant Josette... La curieuse Provençale accourut et ne manqua pas d'ouvrir la fenêtre de la Coquette la première.

— Madame, il n'y a plus de fleurs aujourd'hui!... s'écria la suivante.

— Probablement ce sont des oiseaux qui les apportèrent hier pour commencer leur nid.

Josette fit un sourire d'incrédulité, sans cependant concevoir pourquoi, s'il s'en était trouvé la veille, il ne s'en trouvait plus le lendemain; elle douta par instinct...

A ce moment le jeune chevrier fit réclamer, par Bombans, la faveur de remercier la princesse.

— Madame, dit le pâtre avec des manières et un son de voix qui n'annonçaient pas la rusticité d'un vilain du quinzième siècle, qu'il me soit permis de vous témoigner ma reconnaissance!... Il s'arrêta presque interdit de la beauté de Clotilde; cet embarras est la louange qui flatte le plus; aussi la princesse sourit.

— Madame je vous souhaite, continua-t-il, le seul théâtre digne de vos charmes, une cour brillante. J'ai vu celles de l'Europe!... partout, je vous assure, vous auriez la palme de la beauté. Adieu madame. *Raoul* cherchera quelque jour à s'acquitter : puisse l'occasion se présenter bientôt!...

— Ne m'aviez-vous pas dit que c'était un chevrier?

— Oui, madame!..

— *Raoul!* s'écria la princesse pensive, quel est ce nom? . . . .

Pendant six jours le beau Juif ne cessa de venir, chaque soir, contempler la croisée de Clotilde, et chaque matin, les fleurs les plus belles et les plus rares l'embellirent; chaque matin, elles furent jetées sans aucune pitié...

Le soir du sixième jour, Nephtaly, les voyant encore dédaignées, chanta la romance suivante, au moment où Clotilde allait s'endormir, après avoir contemplé le Juif pendant deux heures entières, en croyant toujours ne le regarder qu'un moment.

Je me fais un devoir de copier cette romance telle qu'elle est dans les manuscrits des Camaldules,

sans chercher à la rajeunir; c'est une des plus fameuses chansons d'un spirituel troubadour de Provence.

Ie ne fay rien que requérir,
Sans acquérir
L'aueu d'amoureuse liesse,
Las!... ma maytresse,
Dictes quand est-ce
Qu'il uous plaira me secourir;
Ne fay rien que le requérir.

Vostre beaulté qu'on uoit flourir,
Me fayct mourir :
Ainsy j'ayme ce qui me blesse;
C'est grand' simplesse,
Mais grand' liesse,
Pourueu que me ueuillez guarir.
Ie ne fay rien que requérir.

La pureté du chant de Nephtaly, la douce mélancolie de l'air, la naïveté des paroles, le murmure gracieux de sa voix flexible et les accords de son luth, plongèrent la princesse dans une extase ravissante. Le beau Juif avait cessé, que Clotilde crut entendre errer dans les airs des restes de cette mélodie enchanteresse... Au tendre refrain de l'Israélite, elle se reprocha sa cruauté, et résolut de ne plus jeter les fleurs...

– Mais à quoi cela servira-t-il?... se dit-elle, à lui donner de l'espoir... Que d'idées ce mot entraîne à sa suite....! Ne suis-je pas sûre de mon cœur...? Quelle distance entre nous!... Sa qualité de Juif est le marbre funéraire de tout sentiment excepté ma pitié... mais...

Une jolie gondole, tourmentée par les vents étésiens, est une image fidèle de l'âme de Clotilde... Elle s'endormit pour ne plus réfléchir. Qu'a-t-elle décidé...? D'accepter les fleurs et de *laisser faire aux Dieux.*

Un négociant, au milieu d'une foule de spéculations, à la veille de proclamer sa banqueroute, source de fortune, ne sachant ni ce qu'il a, ni ce qu'il doit, tenant encore à l'honneur, tremble de se convaincre et prolonge son incertitude!... ainsi de Clotilde!. . . . .

VII.

L'air siffle, le ciel gronde et l'onde au loin mugit,
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues,
Et le feu des éclairs et l'abîme des flots,
Montraient partout la mort......

(VOLTAIRE, *Henriade, chant Ier.*)

La terre est le grand cercueil que nous prépara la nature.

(*Anonyme.*)

Au petit jour, Clotilde se lève... incertaine, elle n'ose approcher de la fenêtre... Sa conscience lui reproche chacune de ses pensées, l'état de son cœur, et de n'être plus auprès de son père; à peine paraissait-elle un instant le soir! Il est vrai qu'elle chantait au bon vieillard des tensons et des ballades où l'amour jouait un grand rôle, et que Jean II trouvait, dans la voix de sa fille, un charme extraordinaire... Était-ce assez?... Abandonner son père pour contempler l'endroit où se pose un Juif!... Mais le monarque ne s'apercevait pas de l'absence de sa fille!... Des conseils se tenaient fréquemment, et Clotilde ignorait que son mariage en fût l'objet!... Ainsi parlait la voix de sa conscience..... et Clotilde n'en hésitait que davantage; elle attend que cette voix secrète se taise, pour ouvrir un peu le rideau... — Tu vas faire un pas, criait-elle toujours; ce pas te mène vers le *don d'amoureuse liesse*, de même que le premier pas de la vie mène vers la mort... En prenant les fleurs tu proclames que ton cœur n'est plus vierge!... Attends au moins qu'il soit parti!....

Maugré cettuy sage aduertissement, la pucelle feit ung male pas. Elle se délibéra de tirer le ridelet moult doulcettement, et, par le pertuiz, vist le soulas de son cueur : elle gorgia ses oeilz de ce Juif, qui l'affoloyt, en l'esguardant ores-cy ores-là..... tant, qu'on l'auroyt cuydé incongneu à la bachelette..... Ce repast d'amour paracheué, son cueur se mollifia, adonc sa conscience, qui douloyt, se tinst mute et quoye (coie), *ung aultre appetist occyt ses clamours...* Les bons Camaldules ne disent pas quel est cet appétit.

Au moment où le beau Juif s'élançait sur la crevasse protectrice, après avoir salué la fenêtre d'un geste plein de mélancolie, le bruit de la croisée, bien qu'ouverte avec précaution, retentit légèrement, et le fit retourner sur-le-champ; l'attention le rendit immobile... La princesse se rejeta dans sa chambre, et n'osa pas revenir, de peur d'être aperçue.....

Attirée cependant par une force invincible, elle s'approche à petits pas et s'arrange de manière à ce qu'un seul de ses yeux lance un regard fugitif..... Nephtaly se trouvait toujours sur la crevasse périlleuse; et sans voir que la mer atteignait son pied, tout entier à l'espoir, il attendait, avant de partir, s'il se réaliserait..... Deux heures se passent..... il est encore là.... L'imprudent oublie l'heure du départ!..... Que n'oublierait-on pas, pour jouir de l'aspect de sa *bienfaitrice!...*

Les fleurs sont sur l'appui gothique de la fenêtre ogive; Clotilde les dévore de l'œil et brûle de les tenir, par cela même qu'elle ne le peut pas. Elle tâche d'en aspirer l'odeur délicieuse!... de temps en temps une secrète œillade lui découvre la constance de Nephtaly... Tout à coup, elle songe que Josette

va venir et verra les fleurs qu'elle a décidé de ne plus flétrir.

O génie féminin, nous devons te rendre les armes !..... Lecteur, cet aveu devient précieux, car il échappe à des moines... Clotilde s'habille elle-même à la hâte; elle ordonne à Josette de la suivre; et les deux jeunes filles se rendent sur la petite plate-forme qui régnait au bas du château, du côté de la mer. Clotilde veut y respirer l'air frais du matin et cueillir des fleurs; Clotilde aime les fleurs; elle en désire chez elle, et ne conçoit pas qu'elle s'en soit passée jusqu'ici! Ne lui faut-il pas garnir deux magnifiques vases de cristal qui sont sur son prie-Dieu? Josette trouve ce goût bien subit; néanmoins, elle aide la princesse, et Clotilde remonte avec un charmant bouquet, en éloignant toutefois la suivante, sous un prétexte quelconque.

Elle rentre, et, pleine de dépit, jette dans la mer les fleurs qu'elle vient de cueillir; l'onde les emporte en les balançant..... Nephtaly, du haut de sa falaise, a vu la blanche main de Clotilde lancer les fleurs : il se plonge dans la mer pour saisir ce trésor!.... La princesse court à l'autre fenêtre, s'empare avidement des fleurs de l'Israëlite, et les sent avec une sorte de délire. A la voir, on dirait qu'il existe pour elle une odeur de plus dans la nature!...

— Il n'y est plus, s'écria-t-elle en jetant un regard furtif sur la crevasse.

A peine a-t-elle prononcé ces mots, que Nephtaly, mouillé par l'onde amère, reparaît le bouquet à la main; il en secoue l'eau salée, le met au soleil levant; il se tourne vers la fenêtre qu'il aperçoit à peine, la salue par son refrain; et son attitude toujours respectueuse, semble dire : J'ai plus que je n'espérais!... Tous ses gestes exprimèrent la joie d'un cœur en délire : cette joie n'offensa point Clotilde, parce qu'elle était joyeuse sans savoir pourquoi....

La douceur de ces petits riens, qui sont de grands événements d'amour, répandit un tel charme, que la princesse ne songea point combien le hasard l'avait compromise. « Peut-être, lui dit sa conscience, que le Juif n'a pas vu que ses fleurs étaient acceptées!.... l'honneur est encore sauf!.... »

Clotilde regardait toujours cette crevasse, maintenant déserte; et le reste de l'innocente volupté qui saisissait son âme l'empêcha d'entendre que Josette avait exécuté ses ordres; enfin, elle revint à elle, et Josette revêtit sa maîtresse de la même parure qu'elle portait le jour de la rencontre du beau Juif, en observant toutefois qu'il manquait un gland à la tunique.

Clotilde rougit.... Pourquoi rougir?... *Qui aime le die!*...

— Madame, continua Josette, il y a huit jours que vous n'êtes sortie...

— C'est vrai..... Mettez de l'eau dans les vases de cristal...

— Madame sortira-t-elle?.....

Cette question fit penser à la princesse qu'elle n'avait pas encore parcouru les périlleuses falaises que le Juif affrontait chaque jour pour arriver à cette rocaille, où le diable seul parviendrait, si des hommes passionnés ne valaient pas mieux que le diable.... Elle résolut donc d'aller visiter les chemins que prenait l'Israëlite, et répondit : « Oui, je sortirai.... »

Josette fit une jolie petite moue, que je traduirais volontiers ainsi :

« Peste soit du service des princes! on a un « rendez-vous et l'on ne peut y courir. Les rendez-« vous sont la vie d'une Provençale; faut-il m'en « priver!.... Vivre sans amour, c'est mourir d'a-« vance!... »

Alors la soubrette se hasarda à demander :

— Madame aurait-elle la bonté de me permettre d'aller voir un de mes oncles à Montyrat?

— C'est bien loin pour vous. Vous êtes d'une hardiesse!... Quelqu'un vous accompagne-t-il?

— Oui, madame, répliqua l'amoureuse Josette.

— Si le comte Enguerry vous rencontrait?

— Que voulez-vous qu'il me prenne?...... La princesse ne dit mot. Mais, se souvenant de l'embarras et de la rougeur de Josette, au seul nom des soldats d'Enguerry, le jour de la rencontre de Nephtaly :

— Josette, répliqua-t-elle en se saisissant de sa main, vous avez des secrets et vous me les cachez!..

— Madame, s'écria la fille de l'intendant, par grâce, ne les demandez pas! demain, je vous ouvrirai mon cœur. Permettez que j'aille à Montyrat; mon père me remplacera pendant votre promenade.

— Mon enfant, répondit Clotilde émue des pleurs de Josette, va partout où tu voudras.... Votre cœur ne m'appartient pas, et la pensée est la seule chose qui soit hors du domaine des rois.

— Ah! madame, dit Josette en se tordant les mains, mon cœur est bien à vous; Dieu du ciel! en doutez-vous?.... je vous aime comme *lui!*..

Heureusement pour la Provençale, Clotilde se trompa sur le sens de ce dernier mot, et Josette ne jugea pas à propos de la tirer de son erreur, en l'instruisant de ses amours avec le Barbu.

Aussitôt son service fini, la jeune suivante mit son jupon rouge, son joli corset, et courut à Montyrat avec toute l'ardeur des filles de ce pays des amours.....

Les ministres, occupés à tenir conseil, ne purent accompagner Clotilde. Alors, le docteur Trousse,

Castriot et l'intendant, reçurent l'ordre de suivre la princesse de Chypre.

Hercule Bombans, jugeant qu'il était en grande faveur, ne voulut rien négliger pour s'y maintenir. Clotilde aimant la toilette, il se revêtit d'un pourpoint à gros boutons, tout neuf depuis deux ans; il mit ses belles braguettes, découpées et garnies de ferrets d'argent; il sortit de son coffre des bas pers et de riches souliers à la polonaise, qui, depuis, furent appelés à la poulaine, et une fraise brodée par sa fille. Il s'alla promener fastueusement dans les cours, en jouant avec sa médaille et son bâton de majordome, aux armes de Chypre; ayant soin de se faire voir aux gens, afin de leur imprimer du respect; il fut même, à ce sujet, un peu plus hargneux que de coutume; il regarda le temps avec anxiété, et ne se rassura qu'à l'aspect de l'azur du ciel.

La princesse ne tarda pas à passer, suivie de Castriot et du docteur Trousse. Elle avait à la main deux des fleurs les plus rares, apportées par le beau Juif; et, de temps en temps, elle les sentait avec un visible plaisir.

— M. l'intendant est d'une somptuosité!...... s'écria Clotilde en apercevant Bombans.

— Ah! madame, je dois encore le prix de cet habillement, répondit l'avare effrayé.

— Il faut acquitter vos dettes...

— Cela lui attaque les nerfs!... observa Trousse.

— Hélas! quand on est pauvre... L'intendant se tut, parce qu'il prévit un orage, d'après les regards de l'Albanais.

Clotilde prit à travers le parc et se mit à gravir le pic de la Coquette; son pas léger, animé par le désir, était trop rapide et fatiguait horriblement le pauvre Trousse, dont le ventre pouvait passer pour un second lui-même; pour ne pas déplaire, il souffrit en silence.

La princesse, parvenue au sommet, put juger des difficultés inouïes que le beau juif avait à surmonter, pour arriver seulement à la crevasse, qui altérait la pureté de l'angle droit formé par le coin de la Coquette; la pente rapide de la falaise ne laissait, pour tout chemin, que de rares inégalités et des sables mouvants, dont les éboulements annonçaient les pas de Nephtaly... après un quart de lieue de cette côte, on apercevait alors un chemin moins dangereux, car le bord de la mer offrait des déchirements de terre, des anfractuosités et des grottes curieuses, parmi lesquelles on distinguait le *rocher du Géant,* dont le sommet avait l'air d'une immense tête d'homme courbée vers la mer; ce caprice de la nature effrayait la vue par sa bizarrerie; jusque-là l'on ne découvrait aucune trace humaine..... quelques plantes maritimes, des mousses, des algues et des coquillages diminuaient, par un simulacre de végétation, le jaune foncé des rochers et l'horreur de ces lieux sauvages.

La princesse remarqua les vestiges des pieds et des mains de Nephtaly. L'idée d'essayer à courir le même danger que le Juif, lui sourit; mais lorsqu'elle la manifesta, Trousse et l'intendant se récrièrent :

— Madame, c'est risquer d'attaquer vos nerfs très-fortement par la peur de la mort que vous allez affronter à chaque pas; et *moi,* comme médecin, je m'y oppose; songez donc que *moi,* gros comme je suis, je ne pourrai jamais descendre.

— Tu rouleras, dit Castriot.

— Madame, observa Bombans, mon habit......

Un regard terrible de l'Albanais glaça le visage jaunâtre de l'avare.

— Un désir de la princesse est un arrêt du destin pour nous! — Ayant dit, Castriot s'élança après Clotilde, qui, légère comme un faon, sauta d'inégalités en inégalités, en imprimant la marque de son joli pied sur les traces de celui de Nephtaly. La princesse ayant un peu froissé les deux fleurs qu'elle tenait à la main, les mit dans son sein, prévoyant qu'elle s'aiderait de ses mains, pour suivre le chemin du Juif.

Trousse et l'intendant, effrayés, restèrent sur le haut de la falaise, à se regarder l'un l'autre, pour se donner du courage.

— On risque de tomber à la mer! s'écria le médecin.

— Si ce n'était que cela... répondit tristement Bombans, mais mon habit, mes souliers!.... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*

— *Moi!*..... je suis trop gras pour dégringoler; la masse totale de mes nerfs m'emportera jusqu'au fond de la Méditerranée, mais vous!

La princesse et Castriot riaient de l'embarras des deux poltrons. — Descendrez-vous? cria l'Albanais, puisque cela plaît à madame : descendez, ou je remonte!

— Oui!... répondit le docteur, plus effrayé de la menace que du danger; *moi,* je descends! Et le pauvre Trousse, recommandant ses nerfs à l'Éternel, roula comme une boule, sans s'inquiéter des déchirures de son pourpoint noir. Heureusement Castriot le retint, car il eût dégringolé jusqu'au fond de la mer.

Pour l'intendant, il s'aida de ses pieds et de ses mains, en ayant soin que ses habits ne fussent pas souillés; mais il ne put empêcher que la moitié de la collerette ne se déchirât, et qu'une des pointes de ses souliers ne restât, pour échantillon, sur un caillou maudit.

C'était un curieux spectacle de voir ces quatre

personnes errer au-dessus des flots : Bombans et Trousse marchaient comme sur des charbons ardents; la peur leur donnait des vertiges; mais le cœur de la princesse battait de joie...... Elle voulut aller jusqu'à ce qu'elle ne vît plus de traces de la marche du Juif. Pendant qu'ils s'avançaient vers le rocher du Géant, où les guidaient les pas de l'Israélite, un immense nuage noir envahissait les cieux : il semblait qu'une déesse malfaisante étendit un crêpe funèbre marqueté de ces petits nuages blancs, que l'on nomme fleurs d'orage. Quand Clotilde et sa suite aperçurent le jour cesser derrière eux, les flots de la mer s'agiter par des mouvements intestins, et bouillonner, en enfantant de grosses vagues qui, semblables à des moutons bondissants, couraient les unes après les autres, ils se retournèrent, et l'effroi les saisit!..... Castriot lui-même trembla pour sa maîtresse, parce que tout courage devenait inutile; nul doute que les torrents de pluie allaient rendre la falaise impraticable et les entraîner dans la mer. Chacun se regarda avec cette muette horreur que cause la vue de la mort; ce silence fut rompu par ces trois phrases qui partirent en même temps :

— Sauvons au moins la princesse!... dit Castriot.

— Et moi!... s'écria Trousse.

— Mon habit!... dit l'intendant.

— Voilà donc, murmura Clotilde, les dangers qu'il affronte pour m'apporter ses fleurs!...

A ces mots, les éclairs se succèdent, un bruit horrible s'étend au loin, et l'orage éclate avec une furie sans exemple; le ciel et la mer semblent ne faire qu'un et se déchaînent en se menaçant l'un l'autre; l'eau ruisselle par torrents, et siffle en tombant. Castriot se dépouille de ses vêtements, s'accroche à des cailloux pointus et tâche de former un abri pour la tête de Clotilde..... Aussitôt le vent l'emporte, l'Albanais jure!...

La mer s'enfle par degrés, et son onde paraît vouloir atteindre le haut des falaises : les lames menaçantes arrivent déjà jusqu'aux pieds des spectateurs imprudents, tandis que l'eau qui se précipite du haut de la côte, forme des torrents partiels qui creusent le sable et l'entraînent. La petite plate-forme où est Clotilde se trouve sur le chemin de l'un de ces ruisseaux. Le caillou protecteur ne résiste pas longtemps, et la princesse, mouillée, tremblante de froid, tombe, en mettant sa main sur l'endroit de son sein où sont les fleurs qu'elle veut préserver; elle resta, passive comme le rocher qui la reçut durement.

En la voyant étendue, et l'eau se diviser sur sa tête en détachant ses noirs cheveux qu'elle emporte, l'Albanais se mit à pleurer et à écumer de rage; il s'enfonça dans le sable jusqu'à mi-corps pour retenir la princesse mourante, et, tirant son sabre, il essaya de renvoyer l'eau qui les envahissait graduellement.

L'intendant, cramponné sur deux cailloux, ne disait mot, tant sa douleur était grande, en apercevant l'eau qui dégouttait de ses vêtements en absorber la couleur, et la grêle couper les ferrets d'argent qui garnissaient les découpures de ses braguettes. Son œil, suivant cette couleur fugitive qui devenait la proie de la mer, ne se tourna pas une seule fois sur la pâle Clotilde, dont Castriot protégeait la tête au moyen de son casque.

Trousse, ne s'inquiétant ni de ses habits, ni de personne, roulait son gros petit corps à travers les écueils et les ruisseaux, sans s'occuper de la commotion de ses nerfs; animé par l'amour de la vie, il cherchait à atteindre le rocher du Géant, dont le flanc ruiné promettait un asile.

Il n'est rien de tel qu'un égoïste en danger, ce qu'il trouve pour lui sert aux autres. Trousse, en arrivant à cette roche salutaire, s'écria :

— *Moi* je suis à l'abri!... Ce mot fit tourner la tête à Castriot; il se dégage du sable, prend Clotilde dans ses bras; et rapide comme l'éclair qui sillonna la nue dans ce moment, il franchit les obstacles, et parvint heureusement à la roche, car le tonnerre tomba au même endroit où était Clotilde. Les brusques mouvements de l'Albanais dégagèrent du sein de la princesse une des fleurs du Juif : au milieu de son épouvante elle en gémit, une larme roula dans son œil quand elle vit cette tendre fleur emportée par l'onde furieuse.

Restait l'intendant, qui, séparé de tout, et presque envahi par la mer, s'écria douloureusement :

— On m'abandonne!... *j'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!..* mon habit est perdu; vingt-cinq marcs jetés à l'eau! Je suis mort! au moins, mon enterrement et mon cercueil ne me coûteront rien...

Ayant dit, il chercha à gagner le rocher du Géant; Castriot lui tendit le fourreau de son sabre, et il aida l'intendant à grimper sur le récif; mais, dans cette opération salutaire, les deux souliers à la poulaine et la médaille d'or restèrent sur des cailloux, et Bombans les montra du doigt sans rien dire, lorsque la mer les emporta.

— *Moi* je n'ai rien perdu, répondit Trousse à ce mouvement de l'avare, seulement mes nerfs sont agacés; et les vôtres, madame?... La princesse, presque morte de froid, ne répliqua rien.

Cependant la mer en furie menaçait de son onde blanchissante les endroits qu'on aurait crus les plus inaccessibles, l'eau tombant du haut rocher du Geant, se réunissait dans la grotte, plus basse que sa plate-forme qui saillait dans la mer. A mesure que l'onde s'avance, Clotilde et sa suite, entrant par

la petite ouverture de la caverne, se retirent vers le fond... Tout à coup un horrible éclat de tonnerre se fait entendre, il est suivi d'un craquement effroyable, et la masse informe, cette tête du rocher, qui se penchait vers la mer, se détache et ferme l'entrée de la caverne..... Un cri terrible s'élance dans les airs, et l'on aurait pu distinguer l'inévitable *moi* de Trousse. Il servit d'oraison funèbre; un affreux silence succéda... Cette porte fut la pierre tumulaire de ce sépulcre, ouvrage du hasard et de la nature..., et pour que le *ci-gît* n'y manquât même pas, au-dessus du rocher fendu par la foudre, un jeune et gracieux arbuste lutte contre la furie du vent, au milieu de trois troncs d'arbres déracinés.

. . . .

Dès le commencement de l'orage, Raoul s'est élancé vers le château; mais comment trouvera-t-on les victimes?....

Le ciel se nettoie, l'azur reparaît, les oiseaux chantent, et la nature a repris sa suavité pittoresque; la mer est calme, et les chèvres de Raoul se suspendent sur les rochers!. . . . .

VIII.

Il monta sur son palefroi,
Prêt à semer l'effroi,
Le carnage et la guerre
Par toute l'Angleterre.

(*Ballade de Nicoplew.*)

Il ne faut pas croire que Sacripanti ne prenait pas ses précautions.

(*Histoire de Sacripanti.*)

N'oublions pas le sire Enguerry le Mécréant. Après huit jours de réflexions, il résolut de partir pour le château de Casin-Grandes; Nicol et le Barbu reçurent le commandement de la forteresse, et l'ordre de veiller sur Michel l'Ange, et surtout de ne pas le laisser approcher de la chambre d'Enguerry. Le Barbu tint l'étrier et le Mécréant prit la route de l'asile du roi de Chypre, en pensant: 1° que si le roi de Chypre lui donnait sa fille, il hériterait du royaume, qu'alors ses desseins s'accompliraient; et qu'il livrerait Michel l'Ange. 2° Qu'au cas contraire, il serait toujours le maître du cauteleux Vénitien en gardant chez lui le prince et la princesse et ne les délivrant qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire, en recevant le million promis; qu'alors les difficultés qu'il avait trouvées dans les cédules de l'Italien disparaissaient et qu'il serait le maître du sénat vénitien.

3° Que puisque Gaston II ne s'était pas montré en Provence, depuis huit jours que le Vénitien avait annoncé son arrivée, il pouvait assiéger Casin-Grandes en toute sûreté, s'il éprouvait un refus.

Alors, il donna un grand coup d'éperon à son cheval, et galopa vers Casin-Grandes, en ôtant toutefois de son casque la branche de cyprès qui l'eût fait reconnaître...

Au bout d'une lieue, l'orage, fatal à la pauvre Clotilde, arrêta la marche du Mécréant, et il se réfugia dans une hôtellerie située à l'endroit où la route d'Aix rejoignait celle de Casin-Grandes....

IX.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

(Malherbe.)

Ie suys ung paoure diable,
On m'écrase à plaisir,
C'est bien espouuentable
Si uous uenez à me trahir.

(*Romance du Lépreux.*)

*At regina gravi jam dudum saucia cura
Vulnus alit venis.*

(Virg., livre IV.)

La masse de lave qui formait la porte éternelle de la grotte du Géant, ne joignait pas le haut du rocher assez hermétiquement, pour ne pas laisser pénétrer un peu de jour; mais cette fenêtre légère, en jetant une faible lumière, ne servait qu'à rendre l'obscurité plus affreuse et à faire évanouir tout espoir de salut.

L'humidité de la grotte et la pluie dont les vêtements de Clotilde sont chargés, ont pénétré jusque dans ses veines; son sang s'est glacé, elle est pâle et froide... Castriot cherche en vain à la ranimer!...

— Trousse!... Trousse!... s'écrie-t-il.

Mais le docteur ne l'entend point; il est occupé à fureter, comme une souris poursuivie, s'il n'est pas quelque fente, quelque trou qui puisse le sauver de la mort inévitable.

— Trousse! répéta Castriot d'une voix formidable.

Celui-ci, pour s'excuser, lui répondit: « Le prince a la bonté de m'appeler maître Trousse. »

— Le malheur nous rend égaux, répliqua le farouche soldat; arrive donc et vois ce qu'éprouve la princesse!

Le docteur se dirigea vers Clotilde qui était éten-

due sur une pierre aussi froide qu'elle; Castriot, soulevant la tête endolorie de sa bienfaitrice, l'appuya sur ses genoux, en cherchant à rétablir l'ordre parmi ses longs cheveux noirs souillés par le sable et parmi ses vêtements.

— Ses nerfs sont trop faibles pour de pareilles émotions, s'écria le docteur en lui tâtant le pouls; je le crois bien, car *moi*, je sens que les miens ne sont pas en trop bon état, de semblables pensées sont trop fortes, l'âme n'a qu'une somme d'énergie, et....

— Imbécile! reprit Castriot, pense-t-elle maintenant?

— Non ....

— Alors elle devrait bien se porter selon ton jargon.

— Aussi, *moi*, je prétends que les morts se portent comme il faut.

— Serait-elle morte? s'écria l'Albanais; et ses yeux étincelants effrayèrent Trousse, qui se hâta de répondre:

— Je ne dis pas cela, mais moi!

— Il ne s'agit pas de toi, guéris la princesse.... ou sinon.... Il caressa son sabre.

— Comment voulez-vous que je la guérisse si le sang est figé dans les divers coins où il est distribué pour toujours!... et d'ailleurs, Castriot, voyez cette prison! C'est notre tombeau: moi comme vous, nous allons y mourir..... Grand Dieu, mourir!.... aucun espoir!.... Savez-vous ce que c'est que la mort?

— Et toi, le sais-tu?..

— Que trop, dit le tremblant médecin.

— Et tu penses vivre!... s'écria le soldat, lâche!.. Si quelque chose est rien, la mort est encore moins.

— C'est bien facile à dire, mais vivre est notre plus beau patrimoine, et notre père commun fut juste, car...

— Lâche! interrompit encore Castriot.

— Qu'a de plus que moi le plus grand roi du monde?... Dans le vivre, je ne le cède qu'à Dieu!.... Lui!.... il vit toujours.

— Lâche! répéta Castriot en caressant son sabre.

A ce moment, un léger bruit se fit entendre, et le docteur tressaillit d'espérance pour lui-même.

— Serais-je sauvé!... dit-il.

L'Albanais s'écria: « Pourrait-elle l'être!... » en ne pensant qu'à sa bienfaitrice. Ils prêtèrent une oreille attentive: mais c'était l'intendant qui secouait ses habits, en pressait l'eau, tâchait de les sécher et de les brosser, en se servant alternativement de chacune de ses manches; il comptait combien il lui manquait de ses ferrets d'argent...

— Au moins, murmurait-il, je ne craindrai plus la corde!.... je mourrai de ma belle mort; et, encore, vivrai-je au moins trois jours sans rien dépenser!...

Castriot, tout en colère, réchauffait la princesse en répétant: Le lâche!... Enfin, un rayon de soleil, perçant le voile épais des nuages, fit voir au fidèle Albanais Clotilde ouvrant ses deux beaux yeux bleus affaiblis par la souffrance!...

— Où suis-je?.... dit-elle d'une voix douce.

— Hélas! madame, *je* suis rayé de la liste des vivants! répondit le docteur.

— Tais-toi, vieux radoteur; lâche! n'effraie pas les autres. Madame, dit l'Albanais en se tournant vers Clotilde, nous sommes en danger. . . . . mais vous vous sauverez peut-être. . . .

— Et comment? s'écria Trousse; les morts n'ont jamais levé leur marbre funéraire! . . .

A ces mots, Clotilde leva les yeux sur les flancs rougeâtres de cette espèce de tombe, et chacun l'imita. Cet aspect lugubre n'attrista point la princesse. . . . En général, la jeunesse, insouciante et gaie, ne conçoit pas la mort; au printemps de la vie on ne voit partout que des roses! . . .

— C'est un bienfait du ciel . . . murmura-t-elle; que de malheurs cette mort m'évite! *Ah! je sens que je l'aurais aimé!* . . . . . . Je meurs au moment de goûter le festin de la vie! . . . . . N'importe, je me retire enivrée! oui, si l'existence réside en l'usage, j'aurai vécu huit jours pleins! huit siècles!... *et je serai pleurée!...*

A cette pensée, elle tire de son sein la fleur de l'Israëlite et la sent avec délices; pour elle, cette fleur possède un charme rare, elle semble cueillie sur les bords du Léthé, car Clotilde oublie le danger présent, et son âme, toute en proie à des voluptés idéales, déguise l'horreur de cette tombe, en brodant de fleurs le suaire dont s'enveloppe son amour sans espoir.

— Madame, murmura le docteur, quelle horrible situation pour un homme qui n'a pas gaspillé sa vie de la perdre par un tel événement!...

— Mon pauvre maître Trousse, je sens combien je suis coupable; j'ai causé votre perte; j'en suis au désespoir!...

L'intendant, se rapprochant de Clotilde, s'écria: « *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!...* » Puis, il s'assit sur une pierre avec une résignation morne.

Le silence régnait dans la grotte, comme si personne ne l'habitait; et ces malheureux se jetèrent des regards désespérés; la princesse seule avait sur ses lèvres pâlies le doux sourire des amours; sûre de mourir, elle se livait tout entière au charme de s'avouer sa flamme innocente, et ses yeux brillaient de joie......... Elle repassa dans sa mémoire les moindres événements de ces huit jours, et s'en-

vironna de tous les enchantements de l'amour...

Castriot pleurait de rage en voyant le visage gracieux de sa maîtresse.

— Elle a plus de courage que moi!... se disait-il, et voilà les Lusignans perdus !...

Il se lève, et suivi de ses compagnons d'infortune, ils se hissent près de la fente du rocher, et s'écrient à la fois, avec toute la force du désespoir : — Au secours ! Ils entendirent les sons de leur voix s'étendre sur la vaste plaine des eaux, et les échos des montagnes les prolonger.... Point de réponse !...

Trois fois ils crièrent, et trois fois l'imperturbable silence de la nature leur signifia qu'ils devaient mourir !...

Alors la rage s'empara de leurs cœurs, ils assemblèrent leurs forces contre le rocher, et semblables à ces enfants qui frappent la pierre dont ils sont blessés, ils déchargèrent leur fureur sur cette masse de lave, en cherchant vainement à l'ébranler : le destin n'est pas plus inflexible!.... Castriot, tirant son sabre, essaya de miner la fente légère, mais il s'aperçut que ce rocher de granit userait son sabre, avant d'avoir laissé place pour le passage d'une souris.

Le découragement se glissa dans leurs âmes et en consuma la force, aussi rapidement que le feu dévore un toit de chaume. Ils revinrent prendre leurs places et l'attitude du désespoir; leurs yeux fixes regardèrent la terre en paraissant craindre l'aspect de ce groupe de douleur faiblement éclairé..... Cette lueur fugitive, ce rayon fluet était l'image du peu de vie qui leur restait!... les plus tristes réflexions vinrent errer dans leur imagination et le silence de la mort régna par avance !...

Oublieuse du danger et toujours suspendue dans un monde idéal, la princesse en fut tirée par la vue de la douleur morne de ses compagnons. « Mes amis, leur dit-elle sans que sa voix enchanteresse fît impression sur leurs âmes, car nul mets n'a de goût pour un condamné ; mes amis, pourquoi nous attrister, si notre douleur ne change pas l'arrêt du destin ?... Vivons toute notre vie ! la dernière heure est quelquefois la plus suave ; il est un charme dans les adieux !..

— Ah! madame, vivre est tout ! s'écria le docteur.

— Si cependant on gagnait à mourir !... dit l'intendant.

— Peut-être!... répliqua Castriot; après tout, les mortels se passent le flambeau de la vie les uns après les autres; dans quel but?... nous l'ignorons....

A ce mot, le silence de la vie ne fut plus interrompu . . . .

(Il y a dans le manuscrit une lacune.)

Trousse s'écria: J'ai faim ! . . . .
La voix de l'égoïste avait une expression qui faisait frémir.

— Et vous, madame? demanda l'Albanais à Clotilde.

— Je souffre et je me tais!... répondit-elle d'une voix altérée.

— Entends-tu?.... dit l'Albanais au docteur avec un regard de reproche. — Les boyaux de la jeune fille retentirent de ce bruit qui précède l'extrême faim !

A cet avertissement, Castriot, fronçant ses noirs sourcils, jeta de temps en temps des regards avides sur Hercule Bombans et le docteur Trousse, en les comparant l'un à l'autre.

Le pauvre docteur ne les comprit que trop, et l'Albanais n'avait pas besoin d'y ajouter, pour commentaire, cette caresse habituelle qu'il faisait à la poignée de son sabre.

— Moi!... je ne suis pas très-gras, observa Trousse en tremblant, et ces événements, en agaçant mes nerfs, auront rendu ma chair très-coriace, car j'ai soixante ans!... ajouta-t-il en se veillissant de vingt ans.

— J'en ai soixante-dix ! s'écria Bombans effrayé.

— Cela ne changera pas ma résolution, dit l'impitoyable Castriot; aussitôt que la princesse ressentira la faim, je tuerai Trousse, comme le plus gras ; l'intendant après Trousse, et moi-même après l'intendant !...

— Qu'entends-je? s'écria Clotilde. Castriot, j'aime mieux cent fois périr !...

— Non, madame,... dit l'Albanais avec l'accent immuable du destin.

— Castriot, je vous ordonne,... répliqua-t-elle en pleurant.

— Madame, dit-il en tirant son sabre, je suis le maître, et...

A ces mots la princesse s'évanouit... Castriot, croyant que c'était de besoin, brandit son sabre..... Trousse et l'intendant, se comprenant par un regard, se jetèrent sur l'Albanais furieux, pour lui arracher son arme... Un combat s'engagea sur le cadavre de Clotilde...

La lutte ne fut pas longue; Castriot, se reculant de trois pas, abattit d'un coup violent l'intendant, qui tomba par terre; et roulant des yeux animés par la rage, il levait son sabre sur le col de Trousse, lorsque la princesse, se relevant, arrêta son bras en s'écriant d'une voix déchirante : « Je n'ai plus faim !... »

A ce moment, un horrible craquement retentit; et son bruit semblait annoncer de nouveaux malheurs; le fond de la grotte parut se mouvoir; la princesse fut joyeuse, en pensant qu'ils allaient tous mou-

rir d'un coup. L'intendant, malgré sa résignation, et le pauvre Trousse, tremblèrent comme les feuilles en novembre, et Castriot éleva ses mains pour soutenir la voûte au-dessus de la tête de Clotilde!...

Le flanc de la grotte se retira comme par enchantement, une lumière vive illumina ce théâtre d'horreur, et, du milieu d'un palais souterrain, l'on aperçut, comme un Dieu protecteur, le beau Juif, environné d'un nuage de lumière et d'une auréole céleste!... Soudain un cri de joie frappa la voûte, rendue moins sonore par les ornements de tout le luxe de l'Orient. En effet, les étoffes les plus précieuses, plissées avec élégance, forment un dais de pourpre et descendent en tapissant les parois volcaniques de la grotte. Tous les plis ondulés de l'étoffe se rattachent, au milieu de la voûte, à une rosace d'or du plus beau travail, et de cette rosace pend une lampe d'argent, remplie d'huile odorante; un magnifique tapis de Perse déguise le sol poudreux; tout à l'entour de cet appartement règne un divan en bois d'ébène enrichi d'or; des coussins moelleux et à glands de soie y sont à profusion; aux quatre coins, s'élèvent des colonnes brisées; elles supportent des trépieds d'or d'un goût exquis, d'où s'échappe la fumée bleuâtre des parfums de l'Arabie; des vases précieux, des pierreries, des curiosités, des livres, embellissent cette délicieuse retraite!..... L'étonnement a saisi chacun, et l'intendant reste la bouche béante devant tant de richesses..... Ce coup d'œil fut l'affaire d'un moment!...

— Madame!....... dit l'Israélite aussitôt qu'il parut; je n'hésite pas à vous découvrir un asile devant lequel, depuis deux cents ans, ma famille vit expirer la haine de la terre et le pouvoir des rois!... Je sais, qu'en vous sauvant, je perds tout, car l'intolérante persécution et la haine n'ont point de mémoire dans le cœur.... Lorsqu'on nous poursuivra, ce refuge, fruit de la prudence de mes ancêtres, ne sera plus impénétrable, et nos richesses seront la proie de nos persécuteurs. Mais j'éprouve une douceur extrême à tout sacrifier pour votre vie!... elle vaut tous les biens de la terre et tous les Juifs qui l'habitent!...... Venez, ô ma bienfaitrice! venez, je vais vous rendre au jour...... Quel que soit le faible luxe qui décore ces parois, rien n'est beau que le ciel, et vous croirez, comme moi quand je sors, assister au premier jour de la création....

Il aurait pu parler cent ans.... cent ans Clotilde l'eût écouté!.... N'en croyant pas ses yeux, elle contemple le beau Juif d'un œil affamé...... Elle le quitte un instant pour parcourir d'un regard curieux cette demeure qui recèle Nephtaly. Sur une table d'ivoire et d'or, elle remarque son bouquet placé dans un vase murrhin et tout près d'un luth précieux dont elle entendit naguère les tendres accords...... A cette vue, une joie céleste s'empara de son âme, et Castriot attribua l'oscillation de son sein à la surprise de devoir la vie à un Juif.

Avant que l'on entrât, le bel Israélite s'élança, et la princesse inquiète le vit se diriger vers sa place habituelle; il ôte, avec une soigneuse précipitation, le gland de la tunique qui se trouvait, comme une relique d'amour, posé sur un coussin précieux; songeant que ce talisman pourrait être reconnu, il le cacha sous son luth.

Cette délicatesse de sentiment toucha plus Clotilde, que le soin qu'il avait eu de lui sauver la vie; elle comprit que cet homme l'aimait pour elle-même, et que la vanité cédait à l'amour.

Aussi, quand il revint, Clotilde tirant de son sein sa fleur chérie, la sentit, en souriant de ce doux sourire produit par la seule volupté de l'âme..... En reconnaissant la fleur qu'il apporta le matin, le beau Juif change de couleur, il pâlit et s'écrie :

— Ah! je sens que l'on peut mourir de plaisir!...... quand on a sauvé sa bienfaitrice, ajouta-t-il en remarquant l'œil ardent de l'Albanais....... Ai-je besoin de dire que Clotilde le comprit?

Ces mouvements furent rapides et incompréhensibles pour les trois spectateurs, qui, du reste, ne se lassaient pas d'admirer ce lieu qui semblait le trône du roi des Gnômes.

— Je suis lasse et veux me reposer un moment...... dit la princesse en courant s'emparer avec avidité de la place que le froissement des coussins indiquait être celle du bel Israélite; elle s'y pose complaisamment, étale ses bras d'ivoire en foulant la pourpre; et regarde les riches ornements, le luth, les vases, surtout les fleurs qu'elle jeta le matin dans les flots... et qui semblaient l'amulette protecteur du Juif.

La douceur des parfums, la gracieuse recherche de ce lieu tout plein de Nephtaly, sa présence, le souvenir du danger qu'il venait de prévenir, et, plus que tout cela, la correspondance secrète de leurs âmes embellissaient ce moment d'un charme inexprimable : la princesse ne pouvait s'empêcher de porter fréquemment sa vue sur Nephtaly, qui fit asseoir ses hôtes sur des coussins, et leur présenta de l'hypocras et du vin de Chio... Quant à lui, il resta debout dans une humble contenance.

Gracieux Raphaël! toi seul pourrais rendre la molle langueur des regards du Juif et de la princesse, et cette attitude extatique qui dévoile l'amour...... Mille pensées, légères comme les bizarreries d'un songe, voltigèrent dans leur imagination, et ces pensées leur furent communes. Si Nephtaly rêva des baisers imaginaires savourés sur la bouche de rose de Clotilde,... Clotilde retint Nephtaly dans ses bras; elle le pressa, posa cette tête charmante

sur son sein palpitant.... et son chaste cœur ne devina pas de plus suaves voluptés!...

Ce sont ces idées involontaires qui, retenues captives par la pudeur, font briller nos yeux du feu de Prométhée. En vain Clotilde veut les chasser; un malin démon les enfante à plaisir, et, quoiqu'elle détourne souvent ses regards de dessus le Juif immobile, ce démon la pousse à lever ses yeux plus souvent encore..... enfin elle s'écrie d'une voix enchanteresse :

— Nephtaly!.... Autant elle eut de joie en prononçant ce nom, autant en ressentit le Juif en s'entendant nommer par Clotilde........ Nephtaly, je vous donne l'assurance que votre asile sera respecté : j'oublierai, *s'il se peut,* de l'avoir vu!.... Quant à ces gens, soyez sûr de leur discrétion..... Leur silence sera semblable à celui de la mort dont vous les avez sauvés!...

Le Juif, les yeux toujours attachés sur la fleur avec laquelle la princesse badinait, resta muet, et Clotilde comprit son silence.

— C'était un bien honnête homme! dit tout bas l'intendant en se promettant bien de lui redemander les cinq cents livres qu'il croyait lui être dues. Trousse savourait la vie, et ne répondit rien... mais Castriot se lève, s'approche de Nephtaly, lui saisit la main et tire son sabre :

— Mon ami, tu n'es plus Juif pour moi, puisque tu viens de te dévouer pour sauver ma bienfaitrice : songe que Castriot et ceci te défendront contre tous tes ennemis, lorsque le salut et l'intérêt du prince ne s'y opposeront pas!..... Et vous, ma bienfaitrice, je sais que vous m'avez recueilli, tenu lieu de mère, que j'ai mangé votre pain de bienfaisance, il me fut délicieux, madame! dit-il d'un ton plus grave, je crois m'acquitter de tout, en taisant que vous avez été dans la tanière d'un Juif!... du reste, mon silence sera comme mon dévouement.... éternel!...

La princesse le remercia par un de ces regards qui donnent la vie et qui font naître dans le cœur des ouragans de désirs.

— Vous,... reprit Castriot en s'adressant à Trousse et à Bombans qui buvaient toujours, s'il vous arrive d'en lâcher une parole et de nuire au Juif Nephtaly...... toi, Bombans, je déclare au prince que tu possèdes....

— Chut!... dit l'intendant, j'obéirai!

— Et toi, continua l'Albanais en faisant voir de près son sabre à Trousse, si tu n'oublies pas cet asile, je te trousse..... Tu aimes la vie?...

— Moi...

— Silence! s'écria Castriot, si tu veux vivre!

La princesse et Nephtaly, se dévorant l'un l'autre des yeux, n'entendirent pas ce colloque.

— Si je pouvais l'aimer.... ma vie serait une extase perpétuelle... mais un Juif... le dernier des hommes!.... Ainsi pensait Clotilde!... — Qu'elle dise, *je t'aime,* et je meurs content!..... Ainsi pensait Nepthaly : et leurs regards trahirent leurs pensées, car les trois quarts de ce qui se dit en amour s'exprime par l'œil... Aussi Clotilde s'écria-t-elle tout bas :

— L'air de ces lieux est mortel pour mon bonheur!... Nephtaly, continua-t-elle à voix basse, en lui montrant le divan pour qu'il vînt s'y asseoir, si vous avez un sentiment généreux pour Clotilde,... promettez-moi de ne plus venir sur la Coquette.....

Une grosse larme humecta l'œil du Juif et la princesse sentit tressaillir le plus profond de son cœur.

— Madame, répondit-il à voix basse, ma vie vous est consacrée; lorsque vous me direz : *meurs!*... je mourrai... Toutefois, sachez que c'est me l'ordonner que de me faire renoncer à votre aspect; l'endroit que vous habitez est pour moi tout l'univers! et le reste... l'autre monde!

— Nepthaly, combien de fois faudra-t-il donc que vous voyiez *votre bienfaitrice*... Voulez-vous que...?

Elle s'arrêta de peur d'en trop dire.

— Madame, vous venez du bord de la mer; si vous en avez compté les grains de sable, vous aurez marqué combien d'années vivra ma *reconnaissance.*

Clotilde soupira.

— Hélas! je sais tout ce que me dit ce soupir..... Malheureux, s'écria-t-il en déchirant sa précieuse dalmatique, peux-tu donc oublier que tu es un animal immonde, rebut de la terre qui te dénie les droits de l'homme!... Depuis le jour que je vous vis, madame, mon cœur m'a convaincu de l'injustice de la terre!... O Judas! que de malheureux tu as faits!...

— Nephtaly, quel est donc votre espoir?...

A son tour il soupira.

— Que devenir?...

A ce mot l'Israélite leva ses yeux et sa main droite vers le ciel comme pour lui redemander, par ce geste, l'égalité de la nature, puis il revint tristement puiser la vie dans l'aspect de la princesse.

— Songez-vous, Nephtaly, que le ciel ne peut rien et que vous devez...

A la contenance du Juif il était facile de voir qu'il allait répondre : « L'amour ennoblit tout, et le temps tire de l'urne du destin les arrêts les plus bizarres.... Si vous deveniez orpheline!..... pauvre, abandonnée!... cette retraite...

La princesse le comprit et s'arrêta... Et comme l'homme espère jusqu'au tombeau, Clotilde, écartant tout ce qui pourrait troubler sa pensée, crut entrevoir une ombre d'espérance, que la réflexion devait détruire; mais, pour le moment, elle s'y livra tout entière et la prudence s'envola en gémissant.

La modeste retenue du beau Juif qui n'exigeait rien, son culte silencieux émurent le cœur de la princesse, et le donnèrent à jamais à l'Israélite; cette minute décida de l'âme de Clotilde, sans que la jeune bachelette s'en aperçût, car elle avait encore un reste de fierté qui l'empêchait de se l'avouer à elle-même.

Castriot, regardant une magnifique clepsydre, s'écria : « Madame, il est bien tard et le roi doit être au supplice!... »

Clotilde se leva précipitamment; alors l'Israélite furieux brisa l'horloge importune en mille pièces; bien en fut-il récompensé par un regard d'amour!... Ce fut à regret qu'il guida ses hôtes à travers un labyrinthe d'escaliers et de grottes ménagées dans l'intérieur du rocher du Géant. Bientôt Clotilde se trouva dans le cratère d'un volcan éteint... Nephtaly leur montra la falaise et dit à Clotilde un « Adieu madame!... » qui fit tressaillir jusqu'au terrible Castriot. La princesse salua son libérateur par un geste de main plein de mélancolie; et plus pensive que jamais, elle s'en fut à pas lents!... En sortant de cette rêverie, elle remarqua que ses vêtements étaient souillés, que sa chevelure en désordre couvrait son sein d'un voile noir, qui, laissant des interstices, rendait plus éclatante la blancheur de sa peau satinée : sa tunique mouillée, les algues et les mousses qui ornaient sa tête, lui donnaient l'air d'une naïade; et l'amour avait jeté sur cette scène un tel charme, que le Juif ne s'en était pas plus aperçu qu'elle... Clotilde se retourna pour admirer la beauté pittoresque des rochers du Géant, bouleversés par l'orage... Alors elle vit le bel Israélite, qui, plongé dans une extase profonde, la suivait de ses regards; il ressemblait, par son immobilité, à Niobé près de devenir rocher.

L'air purgé par l'orage était suave et la mer apaisée; les fleurs exhalaient leurs plus doux parfums; le chant des oiseaux avait quelque chose de voluptueux; enfin la nature semblait solliciter l'attention de Clotilde par cette amoureuse coïncidence... mais non! La jeune fille ne voit rien de tout cela.... son pied léger foule à peine la terre; et elle paraît dédaigner le ciel, tant elle est heureuse et tant son cœur est chargé de pensées nouvelles!... Le bonheur nous rend presque athées... les infortunés seuls regardent les cieux!

Ce fut alors que Clotilde conçut la vie!... et semblable à l'athlète qui vient pour la première fois aux jeux olympiques, elle admira l'étendue du cirque : l'espérance, aux doigts fragiles, en ouvrit la barrière et son imagination le parcourut semé de fleurs, de même que l'athlète croit à victoire!..... Mais que d'anxiétés dans l'amour!... Pauvre Clotilde!...

X.

Et l'on verra venir sur un beau destrier
Un étrange inconnu, de plus bon écuyer,
Beau, bien fait, amoureux, ayant tout le courage
Des fils aimés des cieux, et des rois le lignage!...

(*Prédictions de Merlin, mises en vers par un anonyme.*)

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.
Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

(Racine, *Athalie.*)

Si les plaisirs peuvent se comparer à des fleurs, la joie d'un père est un lis d'une pureté, d'une blancheur éclatante.

(Anonyme.)

Malgré tout le plaisir que l'on éprouve à suivre cette charmante Clotilde, l'abrégé des perfections humaines, il nous faut revenir à cette hôtellerie située au coin de la jonction de la route d'Aix et de celle qui conduit au château de Casin-Grandes.

Le sire Enguerry rongea son frein en entendant son éloge, fait de main de maître par plusieurs paysans ruinés; il s'impatienta!... Une femme impatientée ouvre la bouche et ne la referme que pour prononcer indistinctement les mots que lui souffle la colère, mais un homme... se promène sans rien dire. C'est ce que fit le Mécréant. Il marcha de long en large, notant du coin de l'œil les paysans qui le maudissaient, et à chaque fois qu'il arrivait à une mauvaise fenêtre qui se trouvait contre la porte de l'hôtellerie, il regardait si l'orage cessait, ce qui ne tarda pas; mais il fallait encore attendre que les eaux fussent écoulées; alors il prit le parti de s'asseoir au coin d'une vaste cheminée.

Une jeune et jolie fille vint aussi chercher un asile dans l'hôtellerie; ses pieds n'avaient aucune tache de boue et ses vêtements étaient à peine mouillés. C'est cette circonstance qui la rendit l'objet de l'attention générale lorsqu'elle entra; chacun tâchant de deviner comment il se pouvait que cette petite sorcière eût reçu l'averse sans se crotter la jambe... mais ce n'était pas là le plus extraordinaire de son aventure!...

— Vous voilà, mademoiselle, dit l'hôtesse, en allant au-devant d'elle avec un certain respect; approchez-vous du feu! faites-lui place, vous autres!... Je croyais que votre service auprès de la princesse vous prenait tout votre temps. Que se passe-t-il au château?... Que vous êtes heureuse d'être avec la fille d'un roi! Comment se porte M. Hercule Bombans votre père?...

A ces mots les paysans ne pensèrent plus mal de la fille de l'intendant, et Josette répondit :

— Très-bien madame!...

— Est-il toujours soucieux?...

— C'est un bien honnête homme!... s'écria un paysan dont le terme du fermage approchait.

— Et d'où venez-vous, sans curiosité?... demanda l'hôtesse.

— De Montyrat, répondit Josette en rougissant jusque dans le blanc de ses yeux.

La jeune Provençale était tout en émoi; ses joues pâles, ses cheveux dérangés, et ses yeux fatigués annonçaient qu'elle venait de faire une bien grande course!... et, je crois, en vérité, qu'il n'existe pas dans la vie, hors la minute qui précède la mort, une traversée plus longue que celle de Josette, telle courte qu'elle puisse sembler..... Josette n'osait presque lever les yeux; cependant elle trouva moyen de lancer sur l'assemblée des coups d'œil plus savants que ceux du matin : ses œillades friandes avaient ce feu qui distingue les yeux du midi; je ne sais quel épanouissement régnait sur la figure animée de Josette : quand on a bu de l'ambroisie, il en reste toujours une certaine odeur!... Cet état, que toute femme devine, n'échappa donc pas à l'hôtesse qui trouva l'ample matière des discours du lendemain... Alors il courut les bruits les plus étranges sur la fille d'Hercule Bombans..... mais j'affirme, sur mon honneur, qu'elle était innocente!... sans cependant affirmer qu'elle eût conservé ce dont on est épris en France et ce qu'on méprisait à Sparte!...

— Vous êtes donc du château de Casin-Grandes? demanda le Mécréant.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes fille de l'intendant?...

— Oui, monsieur.

— Alors vous savez si la princesse Clotilde...!

A ce mot, Enguerry fut interrompu par l'arrivée d'un autre personnage extraordinairement intéressant. Il venait de la route d'Aix, capitale de la Provence, et il allait prendre celle de Casin-Grandes, lorsqu'en passant devant l'hôtellerie, il entendit prononcer le nom de la princesse de Chypre. Or rien ne fut si facile, car il laissait marcher négligemment son cheval, dans le moment où Enguerry parla de Clotilde; je dis dans ce moment-là; car, le destrier étant couvert d'écume, cela suppose une marche très-précipitée. Or, à ce compte, il y aurait contradiction dans la conduite de l'étranger; mais, les Camaldules ont tout expliqué... voici comme...

Les grands chagrins, disent-ils, *produisent à la longue une mélancolie qui se fait sentir dans les moindres actions de ceux qui sont attaqués de cette langueur morale...*

Ainsi le cheval d'un mélancolique sera forcé de galoper une lieue, et d'aller au pas l'autre lieue, selon les distractions de son maître...

Néanmoins, les mêmes Camaldules avouent *que ce personnage n'avait pas de chagrin... mais il n'était pas joyeux non plus :* la mélancolie est peut-être la moyenne proportionnelle entre ces deux quantités morales.

... *Une âme forte et grande surmonte la fortune, bonne ou mauvaise; une âme basse penche vers le crime; il n'appartient donc qu'aux gens d'un caractère tranquille, d'un esprit tant soit peu superstitieux, et d'une imagination disposée à la rêverie de devenir mélancoliques...*

Eh bien, foi d'auteur! le personnage dont il est question possède une âme magnanime, il est brave, bel homme; point superstitieux, pour rêveur? je n'en répondrais pas.

... *Les injustices de l'amour, la perte de ce qui nous est cher sont les principales causes de cet état qui n'est ni maladie, ni défaut, ni perfection de l'âme...*

Or je déclare, moi, lord Rhoone, que ce cavalier n'a rien perdu d'essentiel, soit dans sa famille!..... hélas, que dis-je?... il a perdu sa mère!... cependant, comme elle mourut en le mettant au monde, il ne l'a pas connue et partant ne peut avoir aucun sentiment pour elle. Je reprends donc... qu'il n'a rien perdu de ce qui nous est cher; et qu'alors il est très-apte à fournir une longue carrière, sans que son cheval bronche. Il n'est point marié, n'a point d'enfants, et conséquemment il ne peut ressentir aucune des grandes peines de l'humanité, puisque son père vit encore!... et cependant, disent les Camaldules.... *Il est mélancolique.....*

Le serait-il de caractère? qu'a-t-il enfin?... demandons plutôt ce qu'il n'a pas?...

En commençant par ce qu'il a, car c'est le plus visible, nous viendrons peut-être à trouver ce qui manque à son bonheur!... je gage que toutes les femmes qui me liront l'ont déjà deviné!..... néanmoins elles ne savent pas ce que je vais dire :

Il a d'abord un très-beau casque d'acier bronzé, surmonté de belles plumes noires, son gorgerin est noir, sa cuirasse est noire, ses brassards, sa cotte de mailles, le fourreau de sa large épée, ses cuissards, ses gants, le harnais de son beau cheval noir, tout est noir; son écusson n'offrait aucune marque héraldique, si ce n'est un tournesol privé de l'astre qui lui donne la vie, et l'on lisait (ceux qui savaient lire), en lettres noires : *dueuil à qui n'est pas aimé...*

Il régnait, dans les mouvements de ce cavalier, une grandeur simple et naturelle, un air dégagé, sans apprêt, qui dévoile les hommes au-dessus du vulgaire, car sans démentir l'épigraphe de ce livre, on distingue l'allure d'un pauvre auteur et d'un homme de peine, de celle d'un gros banquier; cela ne prouve pas néanmoins que nous ne sommes pas égaux!... tous les chênes sont chênes, mais il en est de gros, de fluets, de tortus, de droits!...

Ce chevalier, sur lequel les Camaldules appellent

toute notre attention, était sans doute un de ces paladins, grands redresseurs de torts et servant les princes opprimés, un fils de famille allant chercher, à cheval, les aventures que de nos jours nos jeunes gens cherchent en poste, sous prétexte de s'instruire : enfin un de ces preux, comme cette époque en fournit encore quelques-uns ; hélas! ce furent les derniers! et ce beau temps, l'âge d'or de l'Europe, ce temps où les hommes se battaient sur les grands chemins pour les dames, espérant sans doute que quelque jour elles se battraient pour nous ; cette époque où, pour un bien, arrivaient mille maux; enfin ce règne de l'adresse individuelle disparut devant l'invention déloyale du canon : l'*ultima ratio regum*, la logique éternelle!...

Ce qui prouve que ce cavalier noir était un homme au-dessus du commun, c'est qu'il sentit qu'il devait dire quelque chose en entrant : aussi demanda-t-il d'un air de curiosité :

— Quelle est la route qui mène à Casin-Grandes?... Mais sa curiosité jalouse se portait plus particulièrement sur le Mécréant, auteur de la question sur Clotilde ; ce qui peut faire présumer qu'il connaissait Clotilde, car je veux tout expliquer, pour éviter les commentateurs, si, par hasard, cet ouvrage ne meurt pas en huit jours.

L'hôtesse indiqua le chemin... certes on indique un chemin du doigt en disant : « Le voici : » mais l'hôtesse prit le chemin de Lafontaine quand il allait à l'Académie :

— Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix criarde, ah! vous voulez savoir la route de Casin-Grandes! mais elle est faite depuis longtemps, c'est vous dire qu'elle n'est pas en trop bon état et qu'elle doit être impraticable ; si vous attendiez, j'ai du vin d'Orléans; et voici la fille de l'intendant du château qui s'en retourne dans une minute, elle vous tiendra compagnie, et certes elle est gentille et dans ce pays nous avons assez généralement de l'esprit et les Provençales sont de bonne compagnie et..., etc., etc.

Qu'il vous suffise d'apprendre qu'elle parla pendant cinq minutes, et que ce qu'elle débita remplirait de vide vingt bonnes pages.

Le cavalier noir et le sire Enguerry s'examinaient avec l'attention farouche de deux rivaux, mais le Mécréant ne put en aucune manière voir le visage de l'étranger, sa visière était baissée et les jours si serrés que l'on n'apercevait rien au travers.

— La princesse Clotilde n'est pas mariée? dit le Mécréant en reprenant sa conversation interrompue par l'arrivée de l'inconnu.

— Non, monsieur, répondit Josette avec un petit air d'importance.

— C'est bon, s'écria-t-il, car mon voyage serait fini....

A ce mot le cavalier noir se tourna brusquement vers le Mécréant avec un air d'étonnement mêlé de dédain qui semblait dire : « Qui es-tu pour prétendre au parangon des femmes?... à une reine?... »

Ces pensées furent arrêtées par l'interrogation suivante faite par l'hôtesse à l'étranger :

— Monsieur vient d'Aix...?

— *Peut-être*, répondit-il.

— Dit-on, demanda le Mécréant, que le prince Gaston soit arrivé d'Asie, de Chypre, du diable!... avec je ne sais combien de chevaliers bannerets?

— *On l'ignore*, répliqua le taciturne chevalier.

— Tant mieux, répondit Enguerry; sans doute il soupire auprès de quelque pièce de satin, pour savoir si le contenu d'icelle l'aime ou ne l'aime pas, plutôt que de régner! Au surplus tant mieux..... Mon bel ami, continua-t-il enchanté de cette nouvelle, si vous allez à Casin-Grandes nous ferons route ensemble!...

Pendant ce discours l'étranger donna quelques signes de colère en grattant la terre avec la pointe de son épée et en frappant du pied.

Enguerry se leva et le cavalier noir l'imita sans rien dire.

— Allez avec eux, mademoiselle, dit l'hôtesse à Josette, la nuit s'approche.

— Nenni, répondit Josette, et ma réputation?....

— Bon s'il n'y en avait qu'un?.... mais deux!

Malgré ce profond raisonnement de l'hôtesse, Josette attendit et les suivit de loin.

— Dirait-on pas qu'elle a grand' chose à perdre? s'écria l'hôtesse aussitôt qu'elle fut partie... Ce blasphême étonna les paysans, et il s'entama une dispute ; le défenseur de l'honneur des Bombans fut le fermier qui n'avait pas encore payé son terme. Laissons-les se quereller, car je n'aime que les raccommodements.

Le Mécréant et l'inconnu cheminèrent quelque temps, sans que ce dernier desserrât les dents. Enguerry, toujours occupé de ses intérêts, songea, d'après l'encolure de ce cavalier et la manière dont il se tenait à cheval, que ce serait une excellente acquisition pour sa troupe, d'autant plus qu'il était mécontent de le Barbu son lieutenant ; il dit donc à l'inconnu :

— Beau sire, il paraît que vous avez guerroyé?....

— *Beaucoup*.

— En France!...

— *Non*.

— Tant mieux, dit en lui-même le Mécréant, je gage, continua-t-il, que vous êtes brave!...

— L'ennemi le sait.

— Comment se fait-il qu'un bon soldat comme vous coure après une viande aussi creuse que l'amour, ainsi que le dit votre devise?

— Chacun son faible, répliqua le taciturne étranger.

— Croyez-moi, renoncez à cette chimère.

— Chimère!... O Dieu du ciel! s'écria l'étranger en colère, n'as-tu pas rendu l'amour un allégement des misères de cette vallée de passage! et le cœur d'une femme qui nous chérit réellement n'est-il pas la source du bien, l'antidote du mal?... Oui, qui ne se plaît pas au doux servage, je le tiens félon ou prêt à le devenir.

— Eh! l'ami, vous brillez dans les orémus... chansons que tout cela. L'amour n'existe pas.

— Cela peut se dire... mais alors on ment par sa gorge! — Le ton de l'étranger avait un tel ascendant, une telle conscience de supériorité, qu'Enguerry ne voulut point batailler; il était même enchanté de cette ardeur.

— Et quand on le prouve?... répondit-il.

— Cela est impossible, dit l'inconnu se radoucissant.

— Beau sire, reprit le Mécréant, avez-vous aimé?...

— Oui, répliqua le chevalier noir en soupirant, et sans l'être jamais; mon rang ou mon abaissement, ma fortune ou ma pauvreté, ma laideur ou ma beauté, tout fut obstacle.

— C'est déjà prouver en ma faveur!.... Continuons.... Aimez-vous?...

— Oui, pour la dernière fois!...

— Bon : dans quel but?...

— D'être heureux, c'est notre cause finale.

— Ah! mon cher soldat, est-ce de l'amour que d'aimer pour soi seul!.. Avouez que l'on ne cherche que son plaisir? et partant, l'on aime l'objet qui nous en donne le plus, si par *amour* l'on entend le *plaisir*, je suis d'accord.

— Hérétique, Mécréant!

— Aussi le suis-je. Mais convenez encore que si vous cessiez d'aimer votre maîtresse, il vous serait bien difficile de l'aimer une seconde fois! Vîtes-vous jamais jeune fille amoureuse d'un vieillard; car pour ce qui est des vieilles femmes, elles ne valent pas un zeste d'orange.

— Vous n'avez donc pas de mère?

— Si fait; mais, avouez que l'on ne cherche que son plaisir; qu'alors les formes et la beauté sont nos points cardinaux. En France, on nous aime plutôt par vanité que par ardeur amoureuse. Paris est un pays de femmes glaciales : en Italie, on aime tout ce qui est homme; en Espagne, on nous aime un à un, en nous chérissant beaucoup, car elles veulent contenter le corps et l'âme; chaque pays, chaque mode; mais la mode éternelle, c'est l'intérêt.... L'amour est donc un besoin comme le boire, et l'on ne boit pas toujours! dont bien nous fâche...

— Sire chevalier, répondit l'inconnu, laissez-moi mon erreur; elle m'est trop douce; je veux encore croire un moment à ce sentiment qui n'embrasse que la perfection de l'âme, à cet amour exquis, pur comme la neige qui n'a pas touché la terre, suave comme l'odeur d'une rose, et dans lequel on est certain que notre belle maîtresse ne pense qu'à nous, comme on ne pense qu'à elle; enfin, que l'on est une même âme. Se reposer sur le sein d'une telle femme, c'est une jouissance du paradis!...

— Ce n'est plus de l'amour!... car si vous ne cherchez que ce point, l'imagination peut vous fournir, comme aux faiseurs de vers, une maîtresse idéale... J'en reviens à mon dire, qu'amour est une petite rage.... Ainsi pensait Jean-Sans-Peur...

— Il tenait cependant à l'honneur de sa femme, car il fit assassiner le duc d'Orléans à ce sujet.

— Vous vous trompez! il fut, au contraire, très-content de ce prétexte pour tuer le duc, *j'en sais quelque chose*.... Ainsi pensait-il, ainsi je pense, ainsi pensèrent les grands capitaines, ainsi le veut la nature; et je n'en permets pas plus à mes soldats; l'homme et la société firent le reste...

— Et pourquoi sommes-nous donc au monde, si ce n'est pour aimer et jouir!...

— Jouir!... Certes, répliqua le Mécréant, donner de bons horions sans en recevoir, boire, rire, régner, se battre sans se soucier des robes et du dessous qui met martel en tête aux amoureux transis; voilà ce qui doit occuper les hommes, et ce que je vous offre...

— Comment cela? demanda le cavalier.

— Écoutez!... vous me semblez bon compagnon, *je suis Enguerry le Mécréant*.

A ce nom, le chevalier noir fit un mouvement involontaire en regardant le Mécréant, qui lui dit :

— Auriez-vous peur?

— Peur! répondit l'étranger; quel est ce mot? Est-il anglais? je ne le connais pas; que signifie-t-il, je vous prie?....

— Bon!..... s'écria le Mécréant, en voyant la colère du chevalier, il me faut beaucoup de soldats comme vous. Venez avec moi! vous aurez l'occasion de faire fortune : si mes desseins réussissent, je vous promets un comté comme celui de Provence; en attendant, nul souci ne vous talonnera; le bon vin, la bonne chère, les filles des vaincus, ne vous manqueront jamais...... Tenez, incessamment nous pillerons ce château de Casin-Grandes et tous les trésors de ce bon roi Jean.

— Comment cela? interrompit le chevalier en cachant sa curiosité.

— Je viens demander la princesse; et, si l'on fait la sottise de me la refuser, je saccage tout...

— Vous prétendez à la main de Clotilde?

— Certes!....

— Et avez-vous beaucoup de soldats?

— Sept à huit cents chevaux....

— Et vous êtes Enguerry?... s'écria l'étranger avec mépris.

— En chair et en os.

— En ce cas, votre chair et vos os n'ont guère de prudence de dévoiler les secrets qu'ils contiennent.

— L'ami, le pouvoir est franc, et le lion ne déguise rien.

— Le pouvoir !..... Pour qui prenez-vous le souverain de ces lieux? s'écria l'étranger d'une voix fière et retentissante; ne croyez-vous pas à sa vengeance?...

— Ne savez-vous pas que je m'appelle Mécréant, et de fait ne croyant ni à Dieu ni au diable..... Est-ce que je connais les rois? ajouta-t-il avec un air de mépris.

— Vous ne les connaîtrez que trop tôt!... murmura l'étranger.

— Baste! ne m'avez-vous pas dit que Gaston était toujours à chercher des aventures?

— Il reviendra !...

— Au surplus, qu'il revienne, je m'en bats l'œil : je le défie. Ma retraite est un abri contre la vengeance des rois; elle en a vu périr plus d'un, aux pieds de ses remparts : on ne peut s'en emparer que par une certaine poterne, mais elle est toujours bien gardée.

— La foudre tombe partout, répondit brièvement le chevalier.

— Soit.

— Ce Gaston, reprit l'étranger, n'est donc pas brave, puisqu'on le redoute si peu?...

— Soudard!... dit Enguerry avec respect, le prince est une bonne lame, et je réponds pour lui. C'est me vanter que d'assurer que je le vaux. Allons, mon ami, voulez-vous mener la vie joyeuse d'un enfant sans souci?...

— Comte Enguerry, répliqua d'une voix sévère le chevalier noir, avez-vous regardé mes éperons?...

— Non, mon ami.

— Je m'en suis aperçu plus d'une fois..... Voyez-les donc! ils vous apprendront que j'ai fait les serments d'un loyal chevalier : Dunois les a reçus; ce serait me perdre d'honneur que d'être un de vos soudards, tous gibiers de potence!...

Ce mot fut comme le signal d'une tempête : en effet, une grêle de coups tomba : le Mécréant ayant détaché sa hache et le chevalier noir la sienne, ils se battirent à outrance. Josette, qui les suivait de près, admira quelques instants la vigueur d'Enguerry, l'adresse et le courage de l'étranger; puis, elle s'enfuit à Casin-Grandes, en pensant que ces chevaliers avaient une valeur intrinsèque au moins égale à celle de son cher Barbu.

Les deux adversaires luttèrent comme deux lions, mais le chevalier noir assena sur le chef du Mécréant un si vigoureux coup, que le cimier du brigand en fut brisé. La nuit ne leur permettant plus de continuer :

— Bien, chevalier, s'écria le Mécréant étourdi du coup; Dunois se connaît en hommes; je suis bien sot de m'être fâché d'une vérité.... Touchez là, dit-il en lui présentant sa main.

L'inconnu, faisant semblant de ne pas entendre, piqua des deux, et le Mécréant, déconcerté, l'imita. L'avenue de Casin-Grandes se trouvant illuminée par des torches, les deux adversaires ne surent que penser de cette circonstance.

Ici, il faut nous reporter au moment où le pâtre, rapide comme la foudre, entra dans les cours de Casin-Grandes, en s'écriant : *Au secours!... Madame est en danger!...*

Ces mots retentirent et plongèrent le château dans un désordre presqu'aussi grand que celui dans lequel il se trouva, lorsque les pierres, la chaux, le sable, les charpentes qui devaient le former gisaient pêle-mêle.... Chacun s'ébranla, s'arma; tout, jusqu'à Marie, comprenant le danger, se précipita, en formant un groupe inquiet, dont les murmures frappèrent les airs très-inutilement...

Le chevrier arriva au conseil du prince, au moment où l'on venait de décider, au grand regret du jaloux évêque, que Monestan irait en ambassade à la cour de Naples, vanter la beauté de la princesse, assez adroitement pour enflammer le bon roi René, veuf depuis longtemps, et l'inciter à épouser l'héritière du royaume de Chypre; et sinon s'adresser à *Gaston II, son fils...*

Raoul raconte comment il a vu la princesse se promener sur le bord de la mer, comment la tempête a fait grossir et monter les vagues à une hauteur prodigieuse, et comment il n'a plus vu Clotilde!..... A ce récit, le prince et ses trois ministres sont comme frappés de la foudre!... Kéfalein parla le premier, en s'écriant :

— A cheval! vite, ma cavalerie!..... et il s'élança, suivi du pâtre.

— Grand Dieu, dit Monestan, en levant les mains au ciel, l'auras-tu protégée!...

— Tous nos projets s'évanouissent; plus de guerre, si la princesse est morte! continua l'évêque; Chypre est à jamais perdue!...

— Morte!... répéta le prince machinalement. Il se leva; mais la douleur le fit retomber sur son siége : Ma fille!... ma fille!...

Il descendit, soutenu par ses deux ministres, et voulut aller sauver sa Clotilde.

Ce fut un touchant spectacle que de voir le cortége de ce père désolé; entouré de tous ses gens, il se dirigea vers les falaises.

Les visages inquiets, la stupeur de chacun ne servaient qu'à prouver combien était grande la douleur du roi... La belle tête de ce vieillard, dénuée des couleurs vitales, portait l'empreinte d'une tristesse funèbre, quelques larmes s'échappaient de ses yeux privés de lumière, et son silence, plus morne que le silence du cortége, inspirait la terreur plutôt que les larmes. On alluma des torches; on se précipita vers la mer, et, malgré son grand âge, le roi, marchant avec la vigueur que donne le désespoir, se trouvait à la tête de cet escadron de fidèles serviteurs.

Vol-au-vent fut digne de ce nom. En peu de temps Kéfalein eut parcouru le haut de la falaise; il était guidé par Raoul. Le connétable s'étonnant de voir le pâtre aussi savant que lui dans l'équitation, tout en courant, lui criait :

— Bon cavalier!... Mon ami, la lieutenance de ma cavalerie est à toi : tu es digne de commander; je suis sûr que la charge que je fis à Édesse n'est pas plus... !

A ces mots il s'arrêta, car ils aperçurent la princesse; et Kéfalein revint, avec la rapidité de l'éclair, rassurer le monarque.

— Sire, elle existe!... s'écria-t-il en caressant Vol-au-vent couvert d'écume.

— Ah!... Ce monosyllabe fut toute la réponse de Jean II. Il s'arrêta en s'appuyant sur Monestan pour ne pas succomber à sa joie. Les rides du prince disparaissent, son front s'éclaircit, et, sans qu'il sourie, son visage offre les traits du bonheur; il dirige sa main vers le connétable, lui prend la sienne, et, la mettant sur son cœur, il fait entendre à Kéfalein qu'il battait un peu pour lui.

A ce geste, la plus belle des récompenses, le connétable regarda ses deux collègues avec orgueil, et s'écria :

— Que l'on dise que la cavalerie ne sert à rien!...

L'attitude du prince, la larme de joie qu'il laissait couler sur les traces de ses larmes de chagrin, émurent tous les cœurs.

— Ma fille!..... dit-il, en entendant son pas et le bruit soyeux de ses vêtements encore humides.

— Mon père!...

Ils sont dans les bras l'un de l'autre!..... A ce spectacle, à ces mots déchirants par leur accent, chacun, comme dans le conte de la Belle au bois dormant, garda sa même pose, tant on savourait le bonheur peint dans ce vivant tableau : les suaves caresses de la jeune épouse sont gracieuses, mais le baiser d'un père qui retrouve une fille qu'il croyait perdue, porte un caractère admirable : c'est la sainteté du sentiment, une volupté toute à part!... Le front large et majestueux, les cheveux argentés, le visage sévère et ridé de Jean II contrastent avec la blancheur, la naïveté, la douceur et la taille svelte de Clotilde..... elle est dans les bras de son père, comme une rose qui s'épanouit dans le creux d'un vieux chêne.

— Ma fille!..... te voilà donc?..... Il semblait à Jean II qu'un siècle se fût écoulé.

— Mon père! j'ai pensé ne plus vous revoir!.....

— C'est *moi* qui l'ai sauvée!... s'écria Trousse.

— Lâche! tais-toi, dit Castriot.

— J'y ai perdu dix de mes ferrets d'argent, mes souliers et ma médaille, observa Bombans.

— Je vous en donnerai d'autres, répliqua le monarque.

— J'ai presque acquitté ma dette!... dit modestement le jeune chevrier.

— Chacun a fait son devoir, s'écria le prince, et, dans son ivresse, il tira sa bourse, et l'offrit au beau Raoul.

— Monseigneur, je suis payé, répondit-il avec finesse.

— Ouais!... s'écria l'intendant qui poussa le coude du chevrier, accepte toujours!...

— Ce drôle a de l'honneur, observa l'évêque.

— Voilà l'effet des bons principes, dit Monestan en caressant la joue du pâtre.

— Jeune homme, reprit Jean II, je vous offre une place d'écuyer.

— Il monte à cheval comme moi; vous devinez les talents des hommes, dit Kéfalein, car c'est à Édesse que vous me fîtes conné...

— Sire, je ne puis l'accepter, interrompit le jeune chevrier; et, sans attendre de réponse, il s'élança dans les montagnes...

La troupe s'étonna seule de ce désintéressement; car pour le prince et Clotilde, ils nageaient dans un fleuve de joie céleste.

On forma à la hâte une litière avec des branches, et l'on y porta en triomphe le monarque et sa fille. Les cris de joie font retentir les airs; le bon prince, environné de cette petite foule bruyante, se croit encore à Nicosie; ses deux ministres, de chaque côté du palanquin, figurent sa cour; Kéfalein, avec ses quinze chevaux, forme escorte; et Josette s'est glissée sans rien dire derrière sa maîtresse.

Cette marche triomphale, éclairée par des torches, s'avançant dans l'avenue aux cris de : « Vive Jean II, vive Clotilde!... » était ce qui causa l'étonnement d'Enguerry-le-Mécréant et du chevalier noir; aussitôt ils piquèrent des deux pour s'y joindre....

XI.

Un fantôme élégant se forma dans les airs.
(Le Comte MAXIME ODIN.)

Un bienfaiteur peut-il être
Difficile à reconnaître?
(PERRAULT.)

Et lui frappant le col d'un coup de cimeterre,
L'envoya sur-le-champ goûter de la poussière.
(Poëme de JONAS.)

En arrivant près du château, la curiosité de chacun fut fortement excitée par un phénomène miraculeux.

La lueur incertaine des torches fit apercevoir, à dix pieds de terre, un grand fantôme blanc, d'une forme aérienne, qui se débattait dans les airs, en jetant des sons inarticulés comme ceux des sibylles; une auréole entourait sa tête prophétique, et le bruit infernal des chaînes servait d'accompagnement à ses cris.

On s'arrête, en regardant ce phénomène avec les yeux de la peur, qui se glissa dans l'âme des plus courageux.

— C'est une vapeur formée par les exhalaisons des fossés, dit l'évêque.

— Monsieur, répondit Monestan, la sainte Écriture enseigne que le Seigneur fait souvent des miracles pour avertir les hommes.

Hilarion haussa les épaules par un mouvement imperceptible.

Cependant Monestan parut avoir raison, car l'on entendit distinctement ces paroles qu'une voix rauque lança dans les airs :

« Courage, prince, courage! Chypre sera reprise!...... Mais les malheurs et l'adversité ne sont pas à leur terme!..... Je vois ton ennemi le plus cruel s'approcher : le voilà; le serpent est à tes côtés; le vois-tu?.... Regarde l'ange de bonté, le défenseur, le vaillant, le fort des forts!... Courage, et rendez le sang versé; me.....

Le bruit des chaînes empêcha d'entendre le reste... On s'examina mutuellement, et la stupeur fut au comble, quand on aperçut, à dix pas du prince, les deux chevaliers qui parurent tombés du ciel; car chacun, le nez en l'air, ne les avait pas vus venir.

— C'est Marie!.... s'écria Kéfalein revenant du portail; elle déraisonne à cheval sur les chaînes du pont-levis où elle a grimpé!....

En effet, l'Innocente, les cheveux épars, descendit et se jeta aux pieds du prince en criant lamentablement :

— Sire, mon fils! rendez-le-moi!...

— Pauvre folle!... dit le monarque, en trouvant au milieu de sa joie une infortune que toute la puissance des rois ne pouvait adoucir. Cependant un regard de Clotilde fit taire Marie.

Castriot tournait autour des deux inconnus, en brandissant son sabre, avec l'air hargneux d'un chien de ferme lorsque deux pauvres y entrent.

Monestan, ne sachant pas si les deux cavaliers n'étaient point des anges descendus du ciel, leur dit, avec toute la douceur qu'annonçait sa figure aplatie, et sa contenance abbatiale :

— Seigneurs, qui êtes-vous et que demandez-vous?...

— Beau cher sire, répondit le Mécréant, nos talons prouvent que nous sommes chevaliers, et je ne sache pas que l'on nous ait jamais refusé l'hospitalité dans aucun château.

— Voilà de bien beaux chevaux! s'écria le sage Kéfalein.

— Connétable!... interrompit le roi d'un air imposant; ce seul mot fit taire Kéfalein. Messieurs, continua le prince, les rois de Jérusalem ont créé l'ordre des Hospitaliers, c'est assez vous en dire! notre château sera toujours ouvert aux chevaliers : soyez les bien-venus.....

— D'autant plus, répliqua le Mécréant, que nous avons à parler à vous!...

Le chevalier noir ne cessait de regarder la princesse : protégé par la sombre clarté des torches, il s'approcha le plus qu'il put de Clotilde, et l'on s'avança vers le pont-levis, au milieu du murmure général causé par les conversations dont l'apparition des chevaliers était le sujet. Castriot ne perdit pas de vue ces deux inconnus.

La princesse, en proie aux souvenirs d'un moment à peine écoulé, ne pensait point au désordre de ses vêtements et encore moins aux survenants...

Depuis deux mois que le prince habitait Casin-Grandes, il n'avait pas encore eu l'occasion de recevoir........ Il fut donc au comble de la joie, en pensant au simulacre de grandeur qu'il allait déployer; il se félicita que la circonstance eût rassemblé tout son peuple autour de lui, lors de l'arrivée des deux chevaliers, et il ne cessa de donner des ordres à Bombans.

A dix pas du château, le roi quitta son palanquin, et Clotilde fut transportée à son appartement afin d'avoir le temps de s'habiller; la jolie Provençale l'aida dans les apprêts d'une toilette bien simple!... la fille de Lusignan n'était plus jalouse que d'un seul suffrage!...

Arrivé sous le portail, le roi dit à ses deux hôtes, en les confiant aux soins de ses trois ministres : « Le château, tout grand qu'il est, se trouve trop petit, même pour les restes de notre splendeur presque éclipsée; si nous étions en Chypre, vous seriez mieux reçus.... »

— Sire, répondit l'inconnu, votre bonté, votre franchise décorent mieux votre hospitalité que tout le luxe des cours.

A ces paroles, le prince tressaille, son cœur s'émeut, il rassemble les vestiges de sa vue, afin d'apercevoir le chevalier...... il ne le peut; un geste trahit son impatience, et il se retire tout rêveur!....

Castriot, sur un mot du prince, s'empressa de grossir la garde royale par les dix apprentis-cavaliers du digne connétable; il se mit à leur tête, et tâcha, par sa contenance, de donner un air martial et grandiose à la salle des gardes.

Le monarque passa sa dalmatique doublée d'hermine; il se décora de tous les attributs de son pouvoir, et vint presser les valets de pied, les serviteurs fidèles qui se dépêchaient d'ôter la housse de la balustrade d'or, de découvrir les meubles, d'allumer les torches de cire que contenaient des candelabres d'or appelés *torchères*.

Bombans, de son côté, pour rendre le souper digne d'un monarque, se concertait avec le fameux cuisinier Taillevant, qui, depuis, fut au service du roi de France, et qui nous laissa même un précieux traité sur la cuisine. Le souper convenu, l'intendant employa plusieurs Cypriotes affidés pour sortir la vaisselle du trésor.

Pendant ces apprêts, les trois ministres promenaient les deux chevaliers dans les cours. Le grand écuyer, c'est ainsi que l'on nommait le palefrenier en chef, vint chercher les deux destriers.

— Ayez-en bien soin, Vérynel! s'écria Kéfalein.

Sur un message secret de Jean II, Monestan dit aux inconnus :

— Si vous vouliez monter au palais, sires chevaliers? il ne fait pas assez jour pour examiner les fortifications.

L'évêque ne se tenait pas de joie, en voyant Enguerry s'occuper de la forteresse en guerrier savant; il discutait guerre et combats avec le Mécréant, et il le prit en amitié par un secret penchant.

Sur l'observation du comte de Monestan, ils s'acheminèrent vers le perron de l'aile de Hugues, et le sire Enguerry-le-Mécréant admira la beauté du portique et l'escalier de marbre.

Dans la salle des gardes, Castriot disposa ses quinze soldats tout contre les trophées, de manière qu'ils parurent en plus grand nombre.

— Ce sont les chefs de nos compagnies d'ordonnance!... dit l'évêque au Mécréant, pour lui faire concevoir une haute idée de la puissance guerrière du prince; il n'ajouta pas que les compagnies manquaient : ce mot produisit son effet. Enguerry crut le monarque entouré de mille hommes au moins.

— Je croyais le prince sans soldats!...

— Sans soldats?... reprit l'évêque avec un geste de hauteur; lorsque le reste de *nos trente mille hommes* sera disposé, Chypre nous appartiendra... A ces mots ils se dirigèrent vers la salle du trône.

— Le roi de Chypre est visible, sires chevaliers, leur dit Trousse en grand costume de maître des cérémonies; et, prenant par la main les deux étrangers, il les introduisit dans le salon rouge, tout brillant de dorures, de pierreries et de choses précieuses. Jean II était assis sur son trône, dans une attitude majestueuse et calme; les trois ministres se rangèrent debout à côté du trône, deux vieux serviteurs qui servaient de pages, et six hobereaux de l'île de Chypre, trois musiciens, deux écuyers du prince, Vérynel le grand écuyer, le commandant des chasses, grand louvetier, le curé subalterne qui disait la messe, et cinq ou six autres personnes, formaient une espèce de cour : leurs habits somptueux et leur contenance firent croire au Mécréant que c'étaient des princes.

— Vous devez être fatigués, sires chevaliers, dit le monarque; nous vous prions de vous asseoir.

Alors les deux pages, âgés d'une quarantaine d'années, apportèrent des escabelles garnies de coussins. A ce moment Clotilde se présenta, suivie de Josette : les deux étrangers se levèrent; et le Mécréant, profitant du charmant usage de ce temps féodal, baisa Clotilde sur la bouche, tandis que l'inconnu lui prit la main et y déposa un respectueux baiser.

A ce geste, Clotilde frémit d'une terreur secrète, et pâlit en reconnaissant, à l'éclat des lumières, le chevalier noir qui sauva son père de la fureur des Vénitiens, et le transporta dans un navire anglais, avec tous ses trésors... Les soins de ce chevalier mystérieux lui reviennent en la mémoire!... Nul doute qu'il n'allait réclamer sa main. Comme elle achevait cette parole en elle-même, une chouette, placée dans la vaste cheminée de ce salon, fit entendre des cris lugubres et plaintifs. — « Quel augure!... » se dit-elle en s'asseyant à côté de son père, qui, toujours intrigué de la présence de l'étranger, écoutait tous ses mouvements.

— Pâque Dieu! qu'elle est belle!... s'écria très-involontairement Enguerry.

— Désirez-vous quitter vos armes? leur demanda le prince.

— Un vœu me force de toujours garder les miennes, répondit l'inconnu.

— Il aura commis quelque crime! murmura l'évêque.

— Le ciel en ait pitié! dit Monestan, cherchant à se rappeler la tournure du chevalier dont il reconnaissait les armes.

— Quant à moi, reprit Enguerry, je garde volontiers les miennes par habitude.

Alors l'intendant, revêtu momentanément de la haute dignité de maître-d'hôtel, parut, orné de la dalmatique de Kéfalein; mais sa face jaunâtre, ses traits régulièrement grossiers et ses gros vilains sourcils, en annonçant son avarice, prouvèrent qu'un roturier ne joue jamais bien le rôle d'un grand!... Avis aux anoblis!...

— Sire, dit-il, vous souperez quand il vou plaira!...

A ce mot, le chevalier noir, qui n'avait pas ce de regarder Clotilde, s'élança pour lui préser une main tremblante d'amour, et l'on descendit a salle du festin.

Là commença le triomphe du prince et d ntendant.

Sur un dressoir en vermeil, on aperçut u louzaine de grands plats d'argent, des aiguiè des drageoirs et des bassins en argent; au mi de ce buffet brillait une grande nef, ou navire ctogone tout en or, représentant en bosse les dou pairs du temps de Charlemagne, ladite nef su rtée par huit lions massifs, aux armes du prince un baquet en or soutenu par quatre sirènes, des cons et une foule d'aiguières, d'hydres, de quart contenir le vin, en même métal; enfin des tass en vermeil, douze salières en or, trente cuillers argent, autant de fourchettes, et des hanaps, des upes, etc.

La table du festin, en bois d'ébène, ornée d'une lame d'argent très-épaisse, et sur quelle on sculpta une vigne, était couverte d'un nappe peluchée, mise de manière à laisser ce ch d'œuvre d'orfévrerie à découvert.

Cette salle immense, voûté et décorée par de petites colonnes gothiques e pierre et à base de marbre, avait aux quatre coi s des torchères en argent, garnies de grosses cha delles de cire; et, pour plus de luxe, sept valets magnifiquement habillés, tenaient des torches dans leurs mains, en mettant leur gloire à ne pas remuer. — Le haut bout de la table était orné d'un dais rouge, et dans cet endroit Enguerry remarqua une autre nef d'or soutenue par des centaures, et contenant, selon l'usage, la serviette brochée d'or du prince, sa salière, son hanap, son couteau, son sifflet, et à côté, la quarte dorée renfermant son vin particulier.

A la place de chaque convive se trouvait un hanap d'or (espèce de vase semblable à un calice) et un pot à boire de même métal, plein de vin d'Orléans; les viandes qui surchargeaient la table étaient disposées en pyramide dans de magnifiques plats d'or; on avait parsemé la nappe de feuilles de roses, et deux chandeliers d'or, symétriquement placés, éclairaient la table et les mets du temps; Taillevant nous en a donné le détail : c'étaient des poulets dorés avec des jaunes d'œufs, des chapons à l'huile, des gelées aux a du prince, des pâtés de gibier et des prunes es à l'eau de rose, etc., etc.

ır une vaste cheminée, remplie de feuillage et leurs, il y avait une horloge d'Orient, et du manu de la cheminée pendait une bande de taffetas ert découpée en dents de loup, et sur laquelle les ırmes du prince étaient brodées. Le Mécréant désira bien ardemment qu'on lui refusât la princesse, en contemplant toutes ces richesses avec un œil d'envie.

Clotilde s'avança gracieusement, et présenta aux deux chevaliers une aiguière remplie d'eau parfumée; ils s'y lavèrent les mains, et la princesse leur donna une serviette peluchée pour s'essuyer.

Cette cérémonie faite, l'évêque prononça négligemment le *benedicite*, et chacun s'assit sur un banc de bois de cèdre sculpté, sur lequel il n'y avait de coussins qu'à la place du monarque et de sa fille. Ces derniers se placèrent sous le dais rouge, dans le haut bout de la table : personne ne se mit à côté de Clotilde; si ce n'est que le chevalier noir, ne voulant point manger, se posa doucement sur une escabelle, à l'angle de la cheminée; il prit sa tête dans sa main droite, et, l'appuyant sur un de ses genoux qu'il croisa sur l'autre, il parut plongé dans une rêverie profonde!... A gauche du monarque était Monestan, venait ensuite l'évêque, puis le Mécréant, qui s'assit derrière le riche dressoir, en ayant le connétable à sa gauche.

Le reste de la cour se tint debout, dans une attitude respectueuse.

Clotilde aidait son père à manger, en lui poussant avec adresse chaque chose sous sa main; elle lui versait à boire, coupait son pain, et tous ces soins délicats étaient empreints de trop d'amour filial, pour ne pas faire penser qu'elle serait une tendre épouse... Certes le monarque avait besoin de ces attentions, car il ne s'occupait que du chevalier noir, et lorsqu'il eut bu, laissant la moitié de son vin dans le hanap :

— Présentez le reste au chevalier! dit-il à sa fille.

Clotilde le lui donna; l'étranger s'arrangea pour toucher les doigts de Clotilde en le prenant, et il les pressa tout doucement; la jeune fille rougit.

— Sire!... s'écria l'étranger, c'est trop d'honneur et trop de plaisir; en vous voyant, on se croit à la table des dieux, et servi par Hébé. Il rendit le hanap en tremblant, et Clotilde remarqua ses yeux briller à travers la visière serrée!... Un froid mortel se glissa dans les veines de la jeune vierge, en pensant que le beau Juif mourrait de chagrin en apprenant son mariage!... Le chevalier reprit sa position mélancolique.

Après le premier moment de silence qui sert de

préface à tous les repas, l'évêque fit la demande suivante au Mécréant :

— Dans quels pays avez-vous porté vos armes? sire chevalier.

— En France seulement, répondit Enguerry.

— C'est un très-beau métier! continua l'évêque.

— Hélas! dit Monestan, on désole la terre, au lieu de la cultiver!... Les hommes vont mourir en des pays qui ne les virent point naître!... que de larmes ont coulé!... que de larmes couleront encore dans cette vallée où la guerre les sème à chaque combat !

— Monestan, reprit le roi, la guerre est nécessaire; c'est une maladie de la race humaine, et une maladie salutaire : la guerre est juste quelquefois! lorsqu'on dépouille un prince, ne doit-il pas chercher à reconquérir son royaume?

— Puis, dit l'évêque, si tous les hommes vivaient, la terre ne pourrait les contenir.

— Croyez-vous, s'écria Monestan, que le Seigneur ne l'ait pas prévu? la terre est assez fertile!...

— Ou plutôt les combats assez fréquents, dit Enguerry, en vidant son hanap.

— Oui, continua l'évêque, en soutenant le Mécréant pour lequel il avait un faible.

— C'est un point douteux, reprit le prince, et vous avez tort tous les deux : les combats n'ont pas toujours déchiré le monde, et alors la terre suffisait aux besoins des hommes, et ce, par le moyen des maladies contagieuses et partielles, dont l'Éternel laissa le germe chez nous : une profonde sagesse préside à nos maux comme à nos biens.

— C'est autoriser la guerre, dit Enguerry.

— Je ne le pense pas, répondit le prince.

— Cependant l'Éternel est appelé *le dieu des armées*, observa l'évêque.

— Non pas dans l'Évangile, répliqua prestement Monestan.

— Cela ne prouve rien, reprit le prince; Dieu n'a jamais autorisé la guerre, et si les rois étaient tous prudents, ce fléau n'existerait pas.

Les trois ministres se turent, et firent un signe au Mécréant prêt à répondre. En effet, on aurait parlé de faire de la toile, le bon prince eût été le meilleur tisserand; de cavalerie, c'était le meilleur cavalier; de politique, de guerre, de religion, il connaissait tout à fond; se fâchait de ne pas parler le premier, et contredisait chaque raisonnement, en croyant avoir convaincu lorsqu'on se taisait par respect.

C'est une maladie commune à tous les grands, à tous les rois, et j'ai vu beaucoup d'hommes qui sont empereurs sur cet article...

— Comment avez-vous trouvé notre forteresse? demanda l'évêque.

— Que trop fortifiée, répondit le Mécréant avec humeur.

— Un château ne l'est jamais assez, dit le prince.

— Sire, il l'est toujours trop pour ceux qui l'assiégent!.. observa le Mécréant, en achevant, pour la seconde fois, de vider sa quarte de vin d'Orléans.

— Au contraire, continua le monarque, plus un castel est fort, plus il y a de gloire à l'emporter; et si nous avions bâti ce château, nous l'aurions encore mieux défendu, surtout du côté de la mer.

— Mais, monseigneur, répliqua le Mécréant, il n'y a pas besoin de fortifications, précisément à cet endroit.

— C'est vrai, dit l'évêque.

— En effet, observa Kéfalein.

Clotilde était offensée des regards effrontés du Mécréant, et elle le fixa de manière à lui faire baisser les yeux. « Elle ne m'aimera pas, » pensa-t-il, et il se consola de cet échec, en buvant.

Le roi, comme accablé par l'approbation générale donnée au comte Enguerry, reprit en ces termes : Vous vous trompez, messieurs; vous n'avez donc pas étudié le mouvement de l'eau sur notre globe? Dans cent ans l'on abordera peut-être à Casin-Grandes aussi facilement que dans une rade, si la mer se retire, comme je le crois, ou plutôt y apporte des sables; il faut tout prévoir...

— Sire, vous avez raison, dit Kéfalein.

L'évêque haussa les épaules, mais la princesse lui lança un coup d'œil de reproche.

— Vîtes-vous les fossés? continua l'aumônier.

— Certes, répondit Enguerry.

— Et l'épaisseur des murs?

— Ils sont indestructibles.

— Croyez-vous qu'il y ait un côté faible?...

— Non...

— Si, messieurs, reprit Jean II; et rien n'est plus facile que de prendre...

Enguerry prêta l'oreille. A ce moment, le chevalier noir, dégageant sa tête, fit quelque bruit avec les plumes de son casque; Clotilde se retourne, et le chevalier, craignant que le prince ne trahît sa détresse, dit à voix basse :

— Cet homme est Enguerry.....

Clotilde laissa tomber sa fourchette d'or, et Monestan la vit pâlir.

..... Et rien n'est plus facile, observait le monarque, que de prendre Casin-Grandes.....

A ce mot, la princesse fit un signe au comte de Monestan; ce signe signifiait : *Méfiez-vous d'Enguerry!...* Le premier ministre le comprit heureusement.......

..... Hélas! continuait toujours Jean II, si nous pouvions avoir assez de soldats pour défendre la façade d'entrée, ce château serait inexpugnable!.....

—Que dites-vous, sire? interrompit brusquement l'évêque en achevant de vider son hanap, et confus de ne plus paraître un guerrier d'importance, et de ce que l'étranger allait découvrir qu'il en avait imposé; sire, vous oubliez donc les quinze compagnies d'hommes d'armes dont les chefs vous servent de gardes-du-corps.

— Hilarion, répondit tristement le prince, je les avais en Chypre, mais nous n'y sommes plus!..... et je crois qu'excepté Castriot, il serait difficile de trouver ici...

A ce mot funeste, Clotilde réitéra un signe de tête et d'yeux à Monestan, pour lui donner à entendre qu'il fallait soutenir l'évêque dans ses assertions, et l'empêcher de parler au Mécréant.

...... De trouver ici d'autres soldats, acheva le prince.

— Monseigneur ne veut pas que l'on connaisse ses forces, dit l'évêque à l'oreille du comte Enguerry.

Monestan se mit à tirer Hilarion par sa soutane, pour qu'il ne causât pas avec l'ennemi, mais l'opiniâtre Hilarion donna, par-dessous la table, de petits coups sur les doigts de Monestan, afin de défendre sa soutane; il en résulta un combat intestin, le premier qu'ait soutenu l'évêque, et il continua de dire au Mécréant:

— Nous avons aussi des raisons d'État pour les lui cacher à lui-même.

Ici Monestan remporta la victoire et l'évêque en gémit. En effet, Monestan avait tiré si fort la soutane, que force fut à l'aumônier de se retourner pour voir les signes du premier ministre.

En toute autre circonstance, Clotilde eût ri de cette bataille.

Malheureusement la nature mit une telle douceur dans les yeux bleus et la figure anodine de Monestan, que l'évêque n'y comprit rien; et il se mit à parler de nouveau à l'oreille du Mécréant.

Tout ceci fut l'affaire d'un moment.

—Sire, s'écria alors Monestan, vous ignorez donc que vous avez trois cents hommes dans le château, deux cents à Marseille, cinq cents à Aix!... une armée!...

— Une armée!.... répéta le roi dans un profond étonnement.

— Oui, mon père, dit Clotilde.

Le Mécréant ne savait que penser.

— Et de plus, une cavalerie ottomane que je vous ai créée, ajouta Kéfalein; il est vrai que ces Provençaux ne veulent pas devenir habiles....

— De la cavalerie! dit Jean II.

— Oui, monseigneur, s'écria l'évêque au comble de la joie de se voir soutenu, vos armées jusqu'à présent ne vous ont rien coûté. Notre dévouement, dût-il encourir votre disgrâce, les a préparées pour vos succès; et habilement disséminées dans divers endroits, elles attendent le moment où l'on s'embarquera pour aller reconquérir l'île de Chypre, et dès que nos *trente mille hommes* seront complets, vous n'aurez plus qu'à vous mettre à leur tête; et, débarquant à Nisastro, vous volerez jusqu'à Nicosie de victoire en victoire; nous y entrerons entourés de drapeaux vénitiens, aux acclamations du peuple, et les Lusignans brilleront d'une gloire nouvelle!..... on pourra même peut-être reprendre Jérusalem.

En disant ces derniers mots l'évêque n'était plus sur le banc; il se remuait dans sa soutane, en brandissant son hanap comme un sabre.

— Certes, on le pourra, dit Kéfalein, car je formerai un corps de Mamelucks, pour ne plus avoir à craindre la redoutable cavalerie des Turcs de l'Asie.

Le prince, ne pouvant deviner les motifs de cette conspiration, s'écria tout en colère:

— Que signifie cette multitude de soldats que vous me donnez si libéralement, lorsque vous savez notre détresse? avons-nous dix hommes d'armes au château?... Oubliez-vous qui nous sommes, pour plaisanter ainsi?...

— Ah! sire.... répondirent à la fois les trois ministres, excités par les coups d'œil de Clotilde effrayée.

— Silence, messieurs, répliqua sévèrement le monarque, nous n'avons pas d'armée.... mais nous en aurons une, le jour que cela nous plaira..... Lorsqu'on possède nos trésors, on peut espérer tout; et supposé que nous eussions les bataillons que vous nous créez, vous nous auriez donc abusé, lorsque vous confessiez notre dénuement, le jour où, d'après mes ordres, l'on discuta les mesures à prendre contre le fléau du pays, cet infâme scélérat.....

— Mon père! interrompit Clotilde, qui pressentait une catastrophe; mon père, votre vin se renverse!....

— Contre ce traître Enguerry-le-Mécréant, acheva le prince.

— Traître!..... répéta le Mécréant échauffé par le vin, jamais le comte Enguerry n'a trahi personne!

— Ciel!.... le plus grand brigand!... dit le prince.

— Vous en avez menti par votre gorge. Et le Mécréant, se dressant, leva sa visière et s'écria: C'est moi qui suis Enguerry!...

A ce mot, l'épouvante est dans la salle; chacun est debout; la figure altière de l'évêque est animée, Kéfalein met la main sur son épée, en regardant, avec ses yeux à fleur de tête, le terrible Mécréant; Clotilde, comme évanouie, penche sa belle tête sur le dos du banc.....; le chevalier noir reste impassible; la figure de Monestan indique une sainte hor-

reur; et, au milieu du tumulte, Bombans effrayé cache sous sa dalmatique les pièces de vaisselle les plus précieuses, et les reporte au trésor, en semant l'alarme..... Le prince s'écria d'un accent guerrier :

— Mânes de mes ancêtres qui planez dans cette salle, vous indignez-vous assez de mon affront, et de voir votre descendant aveugle et sans épée... pour se venger !...

— Se venger !.... répéta Enguerry d'une voix retentissante, de quoi? Ne suis-je pas comte? Ai-je déshonoré votre table? Qui m'a déclaré félon et déloyal?

— Tes actions !.... dit le roi avec l'accent d'une rage concentrée.

— Je n'ai jamais tiré mon épée que pour me venger !... et j'avais, selon la maxime de Jean-sans-Peur, de bonnes raisons, et prenez garde de m'en donner une !..... Mais je m'explique, et vais déclarer le dessein qui m'amène...... Je demande en mariage la princesse Clotilde !....

A ce mot, la jeune fille s'évanouit, à l'aspect de la barbe rousse du Mécréant, et à l'idée d'être la femme de ce monstre d'iniquité : Monestan se signa, et Bombans emporta de nouvelles pièces d'argenterie.

—Voûtes, écrasez-nous donc!... s'écria le prince... Kéfalein, Castriot! Castriot, armez-vous! votre prince est insulté... Heureux que vous êtes de ne pas voir ce Mécréant!... La figure de ce vieillard en cheveux blancs était sublime de dépit et de colère !...

Kéfalein tira son épée et le Mécréant la sienne.

— Le combat est inégal, dit l'évêque, le connétable est sans armure.

Le prince se lève, cherche sa fille et la prend dans ses bras, en lui demandant où est l'autre chevalier.

— Ah ! si notre libérateur était en ces lieux ! demanda Jean II.

A ce mot, l'étranger saisit le bras du prince.

— C'est lui ! dit le roi, nous en étions sûr !...

A cet instant, Castriot, qui s'était entendu nommer par le monarque, franchit les escaliers; il entre, voit le prince et sa fille dans les bras du chevalier noir, l'épouvante sur tous les visages, et l'imprudent Kéfalein près d'être percé par l'épée du Mécréant. Les yeux de l'Albanais lancent des éclairs; il n'hésite pas, et décharge un tel coup de sabre sur la nuque du sire Enguerry, qu'il alla faire connaissance avec les dalles de marbre qui pavaient la salle, puis Castriot s'en alla sans rien dire. A cet instant Bombans avait emporté la dernière pièce d'argenterie.

— Il est mort, aussi vrai que moi je vis ! s'écria Trousse survenant : il est mort!...

A ce mot fatal, toute l'indignation de Jean II cessa, il réfléchit aux suites de sa colère, et le politique Monestan lui dit :

— S'il existe, nous sommes perdus; s'il est mort, monseigneur, c'est une tache à votre mémoire.

— Sire, dit le chevalier noir, le comte Enguerry-le-Mécréant était votre hôte; vous avez violé les lois de l'hospitalité.

Pour toute réponse, le prince, reconnaissant tout à fait son libérateur, le serra dans ses bras : « Ma fille, c'est lui !... » dit-il.

— Je le savais, mon père !... Et Clotilde vit tressaillir le chevalier à ce mot, qu'il crut dicté par l'amour... « Pauvre chevalier, pensa-t-elle en voyant ce mouvement de joie, je ne puis t'aimer !...

— Et vous ne me l'avez pas dit, cruelle ! répondit le prince à sa fille. Enfants, dit-il en se tournant vers sa cour, parez de fleurs ce château ! appelez les musiciens ! que l'on apprête un plus beau festin, et que l'on répande nos vins les plus précieux ! brûlez des parfums, et que tout respire la joie; notre libérateur est en ces lieux !... Il a sauvé votre prince !...

En ce moment, Enguerry se releva en s'écriant : « Vengeance !... l'on m'a fait grandement outrage !.. on m'assassine quand je crois manger le pain de l'hospitalité !... c'est une félonie ! »

XII.

Mon âme avec plaisir vous destine ma fille;
Il faut la mériter !.... Quelle est votre famille?...
(Anonyme.)

Ah ! que je suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre.
(Corneille, *le Cid.*)

Ung grand effroy se respandit soubdain,
Guerre !... guerre !...
(Ronsard.)

Lecteur, le prince était bien en faute; car, selon l'usage admirable de ce temps antique, on pouvait bien se venger de son ennemi, mais l'on attendait, pour le faire avec décence, qu'il fût dehors; et les jésuites ne vivaient pas à cette époque !... Je le dis, car la race future sera si méchante, qu'elle leur attribuera cette subtile distinction.

Dans sa joie, le monarque se tourna vers le Mécréant, sans cependant quitter la main du chevalier noir, qu'il pressait sur son cœur, et il dit au comte Enguerry, d'une manière touchante, quoique pleine de majesté :

— Nous ne voulons pas que les voyageurs secouent la poussière de leurs pieds à la porte de notre châ-

teau sans y entrer. Sire chevalier, notre intention est que nos hôtes soient reçus avec toute la dignité que leur donne momentanément leur caractère sacré ; le malheur est susceptible, et si vous songez à ce que nous fûmes et ce que nous sommes, vous verrez que l'on peut passer beaucoup à qui souffrit beaucoup. Les rois ne sont pas plus exempts que les autres hommes du joug des passions et de l'erreur ; et plus grand est leur mérite quand ils le reconnaissent....

Ce fut tout ce que la dignité royale et la politique permirent au bon Jean II de dire, pour ne pas ensanglanter la fête causée par le retour de son libérateur.

— Vous fûtes toujours moult bon, vaillant et généreux !... s'écria le chevalier noir.

— Sire, répondit Enguerry, vous pouvez encore mieux réparer le mal ; je vous réitère la demande de la main de votre fille. C'est à vous de m'entendre : demain matin, j'attendrai votre réponse, sinon je partirai !..

— Seriez-vous fatigué ? dit le prince à son libérateur, en le sentant tressaillir aux paroles d'Enguerry.

— Oui, sire....

Alors Trousse conduisit le Mécréant à l'appartement qu'on lui destinait ; le monarque voulut guider lui-même le chevalier noir vers le sien ; la princesse monta à son appartement, et les ministres au salon rouge, pour discuter sur les événements importants qui venaient d'avoir lieu.... L'on en causa même dans les cuisines, dans les écuries, dans les cours, partout, et le calme, un instant troublé, se rétablit.

Suivons d'abord le prince et son libérateur. Arrivés à l'appartement des hôtes de distinction, Jean II tout ému l'introduisit en lui disant :

— Que j'ai de joie à vous posséder ici ! j'espère que vous resterez longtemps avec nous ?...

— Impossible, sire !...

— Hé quoi !...

— Monseigneur, aujourd'hui même je me suis convaincu qu'il est urgent que demain je parte dès l'aurore ; il s'agit de choses importantes pour le salut de mes.... de ma patrie, et peut-être pour votre tranquillité même...

— Je ne vous reverrai donc plus ? s'écria le prince avec douleur.

— Ah ! sire, il est un aimant qui me fera sans cesse revenir vers vous !...

— Je le devine, répondit le monarque en soupirant, Clotilde !...

— D'où le savez-vous ? dit le chevalier en déposant son casque.

— L'amour est-il un sentiment que l'on puisse cacher ? entre tous les hommes on voit un amant, de même qu'entre les femmes on distingue une mère !...

— Eh bien ! oui, sire, j'aime votre fille ; que dis-je ? j'aime !... j'adore, j'idolâtre, et cette passion n'est point guérie ; je pensais que l'absence la ferait mourir faute d'aliment. Ah ! le souvenir est dans les amours plus puissant que la présence ; celui de Clotilde m'assiége sans cesse, et depuis le jour où je réussis à vous embarquer sur un de mes vaisseaux, j'éprouvai des malheurs....

— Des malheurs !... répéta péniblement le prince avec un air de bonté touchante, ont-ils cessé ?...

— Oui, sire, des tempêtes assaillirent notre flotte ; les chevaliers, qui me firent l'honneur de me choisir pour chef, et mes soldats furent séparés de moi ; je n'en ai point encore de nouvelles, et j'en suis d'autant plus inquiet, que j'ai pensé périr dans un naufrage. Un navire anglais nous sauva, mon écuyer et moi, lorsque nous allions être victimes des flots. Hé bien ! au milieu de ces maux, j'y fus insensible, tant je pensais à votre fille ; et presque enseveli dans l'onde, mon amour brillait au fond de mon cœur, comme un feu que rien ne pouvait éteindre, pas même le danger....

La voix du chevalier n'avait plus l'accent rude et guerrier ; elle était douce, pénétrante, et Jean II se sentit ému.

— Mon ami, dit-il, je sais que la reconnaissance m'oblige à vous donner ma fille..., c'est tout ce que j'ai pour m'acquitter....

— Donner !... interrompit le chevalier, sire, vous m'estimez bien peu en croyant qu'un homme, digne de ce nom, vous sauva par intérêt !..... donner !.... je n'exige rien, sire ; je ne veux devoir Clotilde qu'à elle-même, qu'à mon amour ; il faut que je lui plaise, qu'elle m'aime ; dès aujourd'hui je commence à me déclarer son servant d'amour !...

— Mais, sire chevalier, Clotilde ne doit épouser que des princes !.. A la manière dont Jean II se débarrassa de ces paroles, on pouvait s'apercevoir qu'elles lui coûtaient beaucoup à dire ; aussi le chevalier répondit en soupirant, et d'une voix sonore et presque ironique :

— Monseigneur, croyez que je puis aspirer à elle ! et quand je me découvrirai, vous serez satisfait du sang qui coule dans mes veines ; c'est le plus noble de toute la chrétienté, il ne peut qu'honorer les Lusignans ; tout rois qu'ils sont, ils furent vassaux de mes ancêtres !....

— Ils ne furent vassaux que des rois de France !.... dit fièrement Jean II, et ils les firent trembler. Mais, seigneur, cette question ne peut vous déplaire : vous vous couvrez d'un voile mystérieux qu'un père doit lever.

— Il est vrai, sire, mais on ne le peut encore; il faut attendre...

— Serait-ce un bâtard? pensa le monarque en frissonnant à cette idée.

— En me découvrant à vous, continua l'étranger, je ne me perdrais pas seul, car mes desseins enferment le bonheur de bien du monde, et votre propre salut.

— Comment? s'écria le roi.

— Je ne m'explique point, mais soyez persuadé que je vous prouverai mon dire.

— Chevalier, dit le prince avec l'accent de la plainte, votre courte apparition est en quelque sorte douloureuse; c'est me montrer le plaisir pour me le faire regretter; si du moins vous vous étiez découvert plus tôt, bien que mon cœur vous devinât, j'aurais pu vous recevoir avec plus d'éclat.

— A quoi sert-il !...

— C'est vrai, la véritable fête est dans mon cœur.... Vous ne voulez donc pas la prolonger?

— O mon vénérable ami, mon père! croyez qu'il faut de grands motifs pour me faire quitter ces lieux avec tant de précipitation; ne contiennent-ils pas tout ce que j'aime!....

Le roi lui serra la main avec attendrissement; cette muette réponse, empreinte de l'éloquence du cœur, toucha le chevalier. Que de choses disait cette douce pression: ne pouvant voir son libérateur, le prince remplaçait l'expression de ses yeux par le tact amical de sa main généreuse. Après un moment de ce silence compris des grandes âmes,

— Prince, s'écria l'étranger, je suis venu réclamer un serment.

— Demandez, chevalier!... vous êtes sûr d'obtenir....

— Jurez-moi donc que votre fille ne sera l'épouse d'aucun autre, tant que j'aurai l'espoir de lui plaire . . . . . et de l'épouser.

— Je le jure, dit le prince avec calme.

— Me voilà tranquille! . . . . . Adieu, sire...

— Pourquoi cet adieu?...

— Je pars demain dès l'aurore...

— Vous ne passerez donc qu'une nuit sous le toit de vòtre père!...

— Les princes doivent savoir faire des sacrifices...

— Adieu donc! Et ils s'embrassèrent: une larme du vieillard coula sur la joue de l'étranger. Adieu... Mais revenez! dit encore le monarque en fermant la porte; et il entendit le chevalier pousser un soupir.

— Je ne lui ai pas offert mes trésors, pensa le bon Jean II. Il rentra donc.

— Sire chevalier, si vos entreprises exigeaient des secours d'argent, je puis vous être utile, car, pour des soldats, *je suis détrôné!..* (Le prince soupira): dans ce moment, je regrette mon trône doublement.

— Sire, vous êtes trop bon!... et je vous remercie.

Alors le monarque s'achemina vers son salon rouge. A son approche les ministres se levèrent et ôtèrent leurs toques.

Le roi, les trouvant occupés à discuter, se hâta de dire en arrivant, de crainte qu'on ne lui enlevât la parole:

Messieurs, nous nous trouvons dans de graves circonstances: Enguerry nous demande notre fille et, d'un autre côté, le chevalier noir vient de réclamer sa main. Il est nécessaire de réfléchir à la conduite que nous devons tenir, et de la rendre conforme à notre dignité...

Tous tombèrent d'accord qu'il était impossible de donner Clotilde au Mécréant.

— Messieurs, nous avons engagé notre royale parole, de ne point marier notre bien-aimée fille avant que le chevalier noir ait renoncé à elle....

— Sire, observa l'évêque, l'on ignore ce qu'est le chevalier noir, et le comte Enguerry n'est pas tant à dédaigner: il a huit cents hommes d'armes, et des trésors, du courage; il est noble....

— Oubliez-vous qu'il nous insulta? Oubliez-vous aussi que vous nous avez souverainement déplu? Messieurs, dit sévèrement Jean II, nous ne savons pas à quoi tient que nous ne vous bannissions de notre présence; nous honorons votre repas en y venant prendre part, et vous avez l'audace de nous contredire, de nous rendre ridicule aux yeux de deux étrangers, en nous donnant des armées que nous n'avons pas: il ne nous manquait plus pour dernier outrage, que d'être insulté par nos propres sujets!...

— Sire, dit Monestan en tortillant sa toque entre ses doigts, et retenant l'évêque qui frappait du pied; j'avoue que nous sommes coupables; mais ces assertions étaient une ruse innocente pour inspirer au Mécréant une idée imposante de votre puissance et vous mettre à l'abri de ses desseins.

Le roi ne répondit rien.

Son silence à la réponse de ses ministres équivalait toujours à l'aveu d'un tort, ce qui n'arrivait pas souvent; cette fois, il y ajouta un mouvement circulaire de la main gauche, qui semblait dire: « Vous aviez raison... » Mais il s'écria sur-le-champ:

— Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenu de cette circonstance?

— Sire, vous ne pouviez pas voir nos signes, répondit Kéfalein.

Le roi se tut de nouveau.

Rien n'était plus facile aux ministres que de pro-

fiter de ce moment de triomphe, mais ils eurent la générosité de laisser le champ libre au roi.

— Messieurs, reprit-il, encore faut-il que nous donnions une réponse au comte Enguerry.

— Et qui ne le choque pas, dit l'évêque.

— Qui la lui portera? demanda Monestan.

— Moi, si cela plaît à monseigneur, répondit le connétable.

— On pourrait s'en dispenser, observa le comte Ludovic.

— Nous préférons ce parti pour l'honneur des Lusignans; un Enguerry ne doit pas....

— Sire, continua Monestan, le Mécréant nous a dit que, faute de réponse, il partirait demain matin après l'avoir attendue; il faut le laisser partir.

— Admirable, s'écria Kéfalein; je n'aurais jamais trouvé cet expédient.

— Nous y accédons, dit le monarque, et c'est notre bon plaisir. Messieurs, que Dieu vous ait en sa garde!

Les ministres s'inclinèrent, et sur ce mot, Jean II se retira dans son appartement, car les émotions de cette journée l'avaient un peu fatigué.

— Votre ambassade à Naples est finie, dit l'évêque à Monestan d'un air de triomphe.

— Dieu veuille que le Mécréant ne se trouve pas offensé!... répondit le premier ministre.

— Quel mal y aurait-il à le combattre? répliqua le guerroyant Hilarion.

Kéfalein les regardait gravement.

Si l'on avait voulu les peindre, on aurait très-bien représenté le groupe de la douceur, de l'orgueil et de la naïveté..... L'évêque en soutane affectait une supériorité sur ses deux collègues; Monestan avait les yeux baissés avec humilité; Kéfalein était dans une pose unique, il jouait avec la plume de sa toque, en contemplant l'évêque d'un œil effaré, et son immobilité seule suffisait pour dévoiler le peu de complication qui régnait dans ses pensées......

— Pourvu *qu'il n'arrive pas de malheurs*, messeigneurs, s'écria l'intendant qui venait recouvrir les choses précieuses, et notamment la balustrade; ce Mécréant regardait le dressoir avec un œil de convoitise, oh! je m'y connais!......

Les ministres laissèrent Bombans et ses valets s'acquitter de leur devoir.

Revenons à la princesse. Aussitôt que Clotilde eut regagné son appartement, elle s'assit pour réfléchir à ses malheurs: « Quelle journée!... se dit-elle, j'oubliais trop promptement que les filles des rois ne doivent point avoir de cœur! l'obéissance est le seul sentiment qu'elles connaissent; pourquoi suis-je fille d'un roi!... pauvre Juif!... ce soir ton amour a reçu le coup de la mort!... »

Elle n'eut pas le courage d'aller à sa fenêtre!... « Pourquoi l'entretenir dans son espérance? se dit-elle, quand le chevalier noir me demande peut-être à mon père?... et peut-il me refuser? moi-même, puis-je résister?... je suis la rançon de mon père!... il s'acquitte à mes dépens!... hélas! épouser l'étranger, ou je ne sais quel prince que j'ignore, n'est-ce pas toujours là mon destin!... pauvre Juif!... » Elle entendit du bruit sur la Coquette: « Il y est, le malheureux!... » dit-elle; et la jeune fille reçut un coup terrible!... A ce moment Josette entra:

— Madame doit se trouver bien fatiguée?...

— Ah beaucoup, Josette!...

— Madame aurait-elle du chagrin?...

— A quoi voyez-vous cela?...

— Vous avez pleuré, madame!...

— Je ne m'en apercevais pas!... Josette, dit Clotilde pour changer de conversation pendant que la jeune Provençale la déshabillait, n'avez-vous rien à me dire sur vos secrets? vous voilà revenue...

— Hélas, madame!... j'ai peur de vous déplaire...

— Non, ma fille!... laissez mes cheveux, reprit Clotilde, ils n'ont plus besoin d'être si bien arrangés *maintenant!*... Ces mots furent dits avec l'accent de la plainte.

— Mais, madame, ils sont gâtés et remplis de sable et de mousses, il faut les nettoyer.

— Ne jetez rien à terre, s'écria Clotilde, mettez sur ma table ces faibles débris! ils me rappelleront le danger que j'ai couru... comment je me suis sauvée!... et... continuez votre récit!...

— Vous me renverrez de votre service si je parle!...

— Pouvez-vous le craindre? à moins d'une grosse faute.

La Provençale se tut, une larme brilla sur sa joue.

— Mon enfant, reprit Clotilde, vous vous trouvez donc bien coupable?... allez, dites toujours, je suis indulgente... que trop!... même pour moi...

— Madame, je ne suis point coupable; mais, je sais que j'aurais plutôt dû vous parler ce matin; car ce soir, dit-elle en pleurant, je n'en ai pas le courage!...

— Suis-je donc si redoutable?... donnez-moi mon missel, reprit Clotilde, en montrant de son doigt un livre de prières; je veux y mettre cette fleur afin de la sécher pour la conserver toujours!...

Clotilde tira de son sein la fleur du beau Juif; et, ce ne fut pas sans chagrin qu'elle la fana, en la pressant dans le vélin monastique; alors elle pensa que la religion réprouvait son amour; mais aussi qu'elle lui offrait des consolations: « c'est comme si je consacrais mon amour à Dieu!... » se dit-elle, et elle ferma le missel en soupirant.

— Vous pleurez aussi, Josette!...

— Madame, cet Enguerry doit vous être en horreur!

— Pourquoi?... je suis sûre que mon père n'accueillera pas sa demande, aussi...

—Hé bien, je vais vous ouvrir mon pauvre cœur!...

— Bon, mon enfant, je vous écoute!...

Onze heures sonnèrent à l'horloge du château.

— Madame, nous devons toutes...

— Auparavant, dit la princesse en se levant, je veux voir à ma fenêtre si le ciel est calme...

Clotilde, ne pouvant résister à l'envie de contempler son bel Israélite avant de se mettre au lit, courut entr'ouvrir son rideau : le temps était chargé de gros nuages noirs et l'obscurité la plus profonde régnait; mais les yeux de l'amour sont perçants et Clotilde crut entrevoir sur la rocaille une masse brune qui tranchait avec le flanc blanchâtre de la Coquette.

— Il y est sans doute! se dit-elle, et la lune ne nous éclaire pas ce soir!... pauvre Juif, la nature elle-même nous dénie son assistance, adieu pour toujours!...

A ce moment la chouette cria de ce cri lent, clair, plaintif et funèbre, qui jette dans l'âme le froid de la mort qu'il annonce!... A ce son lugubre, à l'aspect du voile noir des cieux, au silence imposant de la nuit, au pressentiment de son sœur glacé, Clotilde laissa tomber le rideau, revint toute tremblante, comme si la mort l'eût désignée par un mouvement de sa faux!...

— Voilà deux fois que j'entends la chouette!... il mourra de douleur, ajouta-t-elle à voix basse, et moi... peut-être aussi!...

Josette soutint sa maîtresse qui se mit au lit presque évanouie, ses joues n'étaient plus que faiblement rosées!... et le vague qui régnait dans son âme apparut sur son visage.

— Madame, qu'avez-vous?... s'écria la jeune Provençale effrayée.

— Rien, c'est le cri de la chouette!... continuez!...

— Madame, vous ne vous fâcherez pas?...

— Non...

— Hélas, reprit la jeune fille, notre destin est d'aimer!...

— Malheureusement pour nous, Josette!...

— Mais, madame, le comble du malheur c'est que nous ne sommes pas maîtresses de notre cœur, un je ne sais quoi l'emporte en un instant : M. Trousse nomme cela *sympathie*.

— *Sympathie*, Josette!...

— Oui, c'est ce qui fait que l'on aime des gens malgré soi, des gens que quelquefois nous ne pouvons pas... La fille de Bombans se mit à pleurer.

— Josette, je t'entends!... et des larmes inondèrent le visage de Clotilde : il régna un moment de silence, pendant lequel les deux jeunes filles se regardèrent; et la princesse, entendant un léger bruit sur la Coquette, tressaillit et pleura plus fort.

— Madame, je serais bien malheureuse, reprit Josette, si j'aimais un prince; car, je ne pourrais pas l'épouser! je serais bien malheureuse aussi si j'aimais un Juif...

— Josette... n'achevez pas!... Et la princesse se couvrit la figure de ses deux mains.

— Ah! madame, ce n'est pas un Juif que j'aime! s'empressa-t-elle d'ajouter avec un accent de triomphe qui fit trembler Clotilde; mais cependant je n'ose vous dire qui je chéris!...

— Ne craignez rien, ma fille, rien n'est impossible à l'amour, et vous, vous pouvez aimer en liberté.

— Si c'était un soldat d'Enguerry?... Et la Provençale épia le visage de sa maîtresse.

— D'Enguerry!... répéta Clotilde.

— Mais ce n'est pas un soldat, madame, c'est son premier lieutenant!.... Le grand mot était lâché.

— Il vous aime donc bien, Josette?...

— Ah! madame, j'en ai la plus grande preuve!... En disant cela, la Provençale, rassurée, badinait avec une croix d'or qu'elle avait au col.

— Quelle?.... demanda Clotilde.

— Vous saurez donc, madame, que ce vilain Mécréant défend à ses soldats de se marier sous peine de mort; il dit que cela les rend lâches!.....

— Eh bien?

— Eh bien, madame, ce matin... je me suis mariée avec le lieutenant, à Montyrat... Elle frémit dans l'incertitude où elle était de la réponse de Clotilde, qu'elle regardait avec anxiété.

— Heureuse fille!... s'écria la princesse, je voudrais être toi!... Et elle contempla la Provençale étonnée, avec des yeux remplis de larmes et d'envie.

— Ah! madame, dit-elle d'un air fin, j'ai bien vu que ce chevalier noir vous aimait!...

— Que trop, Josette!...

— Est-ce que vous croyez ne pas pouvoir l'épouser?...

La princesse, à cette idée, laissa tomber les larmes qu'elle retenait, sans chercher à tirer Josette d'erreur; seulement elle lui dit :

— Josette, l'amour est toute notre histoire, il fait notre malheur ou notre bonheur.

— Ne craignez donc rien, madame, continua Josette en parlant à voix basse et prenant un air mystérieux; lorsque le roi s'enferma dans la chambre de l'étranger, je passais dans la galerie; j'ai tout entendu : votre père a promis votre main au chevalier noir... La jeune fille fut surprise de voir la terreur se peindre sur le visage de Clotilde.

— Dites-vous vrai ?.... grand Dieu !.... plus d'espoir !... Allez-vous-en, Josette, votre bonheur me fait mal !....

— Adieu, madame !...

— Allez dormir pour nous deux !.. mais donnez-moi sur ma table le vase de cristal où sont les fleurs de ce matin ?.... La jeune fille les apporta en silence.

— Elles se fanent..., dit Clotilde, et elle les respira avec une jouissance indicible.

Josette s'éloigna en ne sachant que penser de l'état de sa maîtresse ; cependant, le bonheur qu'elle ressentait d'avoir instruit Clotilde, chassa bien vite ses tristes réflexions. En sortant, elle trouva Castriot avec un renfort de deux gardes, qui veillaient à la porte [1]. . . . .
. . . .

Aussitôt que l'aurore lança le char du soleil dans les campagnes du ciel, le chevalier noir sella lui-même son cheval et sortit du château ; ce fut Marie qui lui baissa le pont-levis en souriant.

— N'êtes-vous pas la nourrice de la princesse ?... lui dit-il.

— Oui.

— Tenez !... Et l'étranger lui donna une magnifique chaîne d'or ; rappelez-vous le chevalier noir, et présentez-le quelquefois au souvenir de Clotilde.

A ces mots, il s'éloigna si rapidement que son cheval semblait voler. L'Innocente resta muette et retourna cette chaîne en la regardant avec insouciance.... Elle eut la constance de la remuer ainsi pendant deux heures entières.... L'arrivée du Mécréant la tira de son absorbement ; elle regarda Enguerry tracer une grande croix rouge à l'une des colonnes gothiques qui supportaient l'ogive du portail, et précisément au-dessous des armes des Lusignans, que l'architecte avait sculptées dans la pierre.

— Ma mie, dit-il à l'Innocente, vous pouvez annoncer qu'avant trois jours on aura de mes nouvelles,... et je serai vengé du mépris que l'on a pour moi !... Puis il disparut.

— C'est un vilain !... il ne me donne rien, s'écria Marie.

A ce mot, Bombans parut, et sa figure jaunâtre s'épanouit à la vue de l'or qui brillait dans les mains de la nourrice.

— Marie, ma mignonne, dit-il en se frottant les doigts qui lui démangeaient, où donc as-tu pris cela ?.....

[1] Ces lacunes sont quelquefois dans le manuscrit, endommagé par le temps ; mais ici j'avoue que j'ai passé des choses de peu d'intérêt.

(*Note de l'Éditeur.*)

— Mon bon ami de là-bas me l'a donné !... répondit-elle avec un léger sourire.

— Donne-la-moi, reprit l'intendant en caressant l'épaule nue de Marie, je te la serrerai, tu pourrais perdre ce bijou.

— Non, je le mettrai sur mon cœur !... mon cœur, reprit-elle en jetant un regard sur elle-même,... mon cœur, il est mort !... Je n'ai plus de fils !

— Que feras-tu de cette chaîne ?... Et l'intendant la suivait de l'œil dans tous les mouvements que la folle lui imprimait en la tournant.

— Je la garde pour mon fils !...

Bombans, à force de manœuvres, saisit la chaîne, en disant : « Elle est d'un beau travail et bien lourde ! » et il la prit tout à fait des mains de Marie. Il a toujours prétendu qu'elle la lui donna librement, et que ce mouvement valait donation ; mais on prétend qu'il l'arracha violemment, ce que les paroles suivantes de l'Innocente confirment :

— Au voleur !... au voleur !...

— Dieu ! quel malheur ! s'écria l'intendant, *je l'avais bien dit !*... Et il cria si fort que la voix de Marie fut couverte par la sienne.

— Qu'avez-vous, M. l'intendant ? dit Vérynel survenant.

— Regardez cette croix !.... et Bombans lui montra la fatale croix rouge. Alors pensant à son trésor et au pillage qu'en ferait le Mécréant, l'intendant courut le mettre en sûreté, criant que tout était perdu ; dans sa douleur, il ne rendit pas la chaîne d'or ; la pauvre Marie n'en cria que davantage ; tous les gens accoururent, et quand on apprit le dessein du Mécréant, la plus grande consternation régna dans les cours du château..... Tout le monde se rassembla, et se précipita vers le pavillon de Hugues.

— Tous ces gens-là seront bientôt malades, dit l'impassible Trousse en les voyant entourer le perron ; et qu'est-ce qui les agite ?... c'est une pensée ; et quel est l'intermédiaire entre le corps et la pensée ?... ce sont les nerfs ? Or...

— Or, va avertir les ministres, lui répliqua Castriot. — Alors l'huissier fut prévenir le connétable et le comte de Monestan du grand événement qui jetait le trouble dans le château.

En ce moment la princesse se levait. Elle court à sa fenêtre, elle l'ouvre... le bel Israélite assis sur son rocher la regardait avec amour... Elle rougit en le voyant, et rougit encore plus fort, lorsque le céleste parfum des fleurs nouvelles embauma l'air ; ne sachant comment se tirer de ce pas difficile, elle prit, d'un air embarrassé et sans oser lever les yeux, chacune des fleurs l'une après l'autre ; elle les assembla et quitta la croisée pour les mettre dans le second de ses vases de cristal... Elle tremblait en

les posant... Son esprit était agité de mille idées diverses, enfin elle revint à la fenêtre... Imprudente, elle dit : — Nephtaly... ma main est promise!... retirez-vous!... et ne venez plus!...

— Pourquoi me ravir votre vue?... demandais-je autre chose!... s'écria l'Israélite au comble de la joie, en entendant Clotilde lui parler.

Elle soupira!... et le Juif, prenant ce soupir pour une réponse favorable, dévora des yeux sa tendre bienfaitrice et la remercia, par un geste, de cette espèce d'assentiment qu'elle donnait à leurs amours. Son geste semblait dire : « Enfin vous m'ordonnez quelque chose, vous prenez possession de moi, je vous appartiens.... »

Clotilde fut interdite, et un regard fugitif répondait : « Ne croyez pas que je vous avoue que je vous aime..., n'est-ce pas impossible?... »

Ce muet langage plein de charme et d'une mélancolie réelle, puisque c'était presque un adieu, fit voir à Clotilde toute l'étendue de sa passion.

Enfin le Juif rassembla tout son amour dans un dernier regard, et se retira sur sa crevasse...

Clotilde le vit se mettre à genoux, et envoyer un tendre baiser à cette fenêtre.... « Quelle est donc sa joie? » se dit-elle... Naïve, elle ignore que l'amour est aveugle, et que, tout entier au bonheur présent, jamais il n'a regardé l'avenir : la folie ne le guide-t-elle pas en l'étourdissant de ses grelots?... Aussi, Clotilde s'étourdit-elle et partagea la joie du beau Juif, sans comprendre que le langage qu'elle avait tenu, les gestes qu'elle avait faits, trahirent un sentiment, trop tendre pour n'être que de l'intérêt ou de la pitié...

A ce moment Josette entra sans être appelée : « Madame, dit-elle, Enguerry va venir assiéger le château!... » Et le visage de la Provençale amoureuse respirait le plaisir.

— Hé bien, Josette?...

— Hé bien, madame, je verrai mon mari!...

— Malheureuse, vous oubliez donc les maux qui vont nous accabler?

— Ah! madame, pardonnez-moi!.... Et elle se mit à genoux avec les marques du repentir le plus grand, je suis bien coupable!.....

—Sa joie n'est-elle pas naturelle?... se dit Clotilde en regardant les fleurs nouvelles... Moi-même ne suis-je pas coupable!... Je n'ai plus le droit d'être sévère!....

Relevez-vous, Josette!...

La jeune fille raconta à sa maîtresse le désordre qui régnait dans le château....

Laissons-les pour assister au grand conseil qui doit se tenir en ce moment.

XIII.

> Je vois que la sagesse elle-même t'inspire,
> Avec mes volontés ton sentiment conspire.
> Va, ne perds point de temps; ce que tu m'as dicté,
> Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
> (Racine, *Esther.*)

> O Dieux! quel favorable augure
> Pour ces généreux fils de Mars!
> (J. B. Rousseau.)

Ici, l'on doit me rendre la justice d'avouer que l'action de ce petit drame se complique, sans rien perdre de son unité; et qu'elle devient un peu plus intéressante que lorsque je n'en étais qu'au titre. Peut-être me reprochera-t-on plus d'un caractère? mais que l'on s'en prenne à la nature et aux Camaldules, ou plutôt, que l'on cherche le grain de sagesse qu'ils y renfermèrent, et que l'on convienne, pour l'honneur des *R'hoone*, que cette histoire avance. Elle avance bien peu, dira-t-on, mais enfin elle avance! et l'on s'attend à de grands événements... Amis, vous n'avez pas tort; et sur ce, je reprends le fil de ma traduction libre, car je hais l'esclavage, ainsi daignez me pardonner mes digressions...

Chaque jour l'on nous retrace des scènes de la vie humaine; mais rarement on nous offre des scènes de la vie de ces grandes masses que l'on nomme nations, et de ces rois qui les conduisent bien ou mal. Ces demi-dieux s'enveloppent d'une toile d'opéra, sur laquelle sont imprimées les lois de lèse-majesté... Cette toile est comme le voile de plomb qui couvre l'avenir, en la levant on s'attire des chagrins : moi qui suis un vrai sans-souci, je brave le courroux et je me félicite d'avoir rencontré l'histoire d'un prince, et surtout d'un prince détrôné; car je vais essayer de remplir la lacune des histoires, quant aux secrets de l'intérieur des conseils des rois, et je vous introduis sans façon, et sans pudeur aucune, dans le cabinet du roi de Chypre; en déclarant que je regarde cette scène comme le type, prototype, archétype de toutes celles qui se sont passées, qui se passent ou qui se passeront dans le cabinet des rois morts, vivants et à naître. Pour la rendre ressemblante, l'on n'aura qu'à l'étendre, y mettre plus de monde, de plus grands intérêts, et la mienne sera comme une lanterne magique dans laquelle on met les verres que l'on veut.

Princes morts, vivants et à naître! je vous demande grâce, la hart au col, à genoux et la torche à la main, pour le ton léger que je prends, et quoique j'aie fait ce vers depuis longtemps,

> Le malheur est sacré, n'insultons pas les rois;

ma foi, mon naturel m'emporte, et je ris, non pas de vous, mais de la sottise de l'humanité : toutefois

sachez que je serais grave et mélancolique, si j'avais à raconter le malheur d'un de mes frères; je ne ris jamais que de l'homme en masse!...

Depuis cinq minutes les trois ministres étaient entrés dans le cabinet du roi de Chypre. Jean II, instruit du malheur qui le menaçait, avait oublié la formule qui servait de prélude à tous les conseils, et les ministres, étonnés de se trouver debout, attendaient l'ordre du prince. Monestan, les yeux baissés, tenait son chaperon à la main sans le remuer aucunement; tandis que Kéfalein faisait mouvoir le sien avec l'insouciance qui résultait des désinences de son caractère; quant à l'évêque, il avait sa main droite appuyée sur sa hanche, et par sa pose et son œil fier il semblait s'indigner du silence du prince.

Jean II, assis sur son fauteuil, frappa son genou de sa main gauche avec un air embarrassé; sa noble figure ressemblait assez à ces bustes antiques dont les yeux sans expression offrent l'image d'une impassible résignation. Enfin il rompit le silence par ces mots :

— Messieurs, jamais nous ne nous sommes trouvés dans des circonstances si graves et si pénibles.... En effet, nous avons pu perdre notre royaume, ce fut un malheur bien grand; néanmoins, il nous restait la perspective de pouvoir le reconquérir!... Mais la menace d'Enguerry, le dénuement où nous nous trouvons, dénuement que malheureusement il connaît ainsi que nos trésors, nous plongeront, si le Mécréant est vainqueur, dans un abîme d'où nous ne pourrons plus sortir, car nos espérances de rétablissement s'évanouiront...

Un grand homme, et je ne sais lequel,... a dit et je le répète : *un rien allége les souffrances*... tel homme se console de la perte d'un fils en discourant; tel autre sera soulagé de la mort de sa maîtresse, par la sublime inscription qu'il a trouvée pour mettre sur sa tombe... Le bon roi Jean II, au milieu de sa nouvelle infortune, éprouvait, en prononçant les paroles que l'on vient de lire, une espèce de joie, en voyant les affaires de l'État prendre une importance, une gravité, qu'elles n'avaient point eues depuis qu'il habitait Casin-Grandes; cette satisfaction de tenir un conseil véritable perça dans les mots suivants.

— Aussi, messieurs, nous nous sommes empressé de vous mander, pour profiter des lumières que vous avez acquises par votre expérience et votre savoir : employez-les à trouver une résolution digne des rois de Jérusalem et de Chypre! Nous sommes dans le dernier asile des Lusignans, il ne fut jamais violé!... c'est assez vous en dire!...

— Sire, dit l'évêque, Enguerry-le-Mécréant en plaçant cette croix vengeresse, que nous aurions évitée si l'on avait suivi mon conseil d'hier, a déclaré qu'avant trois jours il investirait votre château, l'on ne saurait donc prendre des mesures trop promptes...

A cette observation le roi leva brusquement la main qu'il avait appuyée sur sa cuisse gauche, et cette main tendue semblait demander : « Est-il vrai? » Le silence des trois ministres affirma que l'évêque disait la vérité.

Le prince laissa retomber sa main sur sa cuisse; or, il y a bien des manières de laisser tomber sa main, et ce geste peut exprimer la douleur comme le plaisir; mais le prince mit tant de mélancolie dans ce mouvement, cette main tomba si bien d'aplomb, que Kéfalein fut ému de ce simple geste; son corps fluet se pencha, sa petite tête oblongue suivit le mouvement de la main du prince, et son bonnet ne tourna plus entre ses doigts.... Quant à Monestan, il lève les yeux au ciel, croise ses bras, insère son pouce droit entre ses deux lèvres, et se met à réfléchir.... Le silence régna dans toute sa pureté.

Il devenait clair qu'il fallait prendre une décision importante dans ses résultats : la guerre ou la paix, la vie ou la mort dépendaient de ce conseil. Aussi je n'en omets aucune circonstance.

Remarquons, pendant qu'ils réfléchissent tous, 1° que la mère de M. l'aumônier le conçut pendant une guerre cruelle, au milieu du récit interrompu, que son mari lui fit un soir, d'un combat sanglant; et que l'attitude du père d'Hilarion était fière; qu'alors sa mère le mit au monde avec des organes, des fibres et des nerfs tellement disposés, que les idées qu'ils produisirent furent des idées guerrières, d'ambition et d'orgueil, qui se jouèrent dans une seule partie du cerveau d'Hilarion; à force de s'y jouer ces pensées formèrent une bosse à son crâne, parce que les idées y affluèrent, en allant de préférence vers ce point cérébral; enfin ces pensées n'étant pas réprimées, ni son crâne amolli dans cet endroit, elles firent de l'aumônier un homme du caractère dont je vous ai donné quelques esquisses.

2° Que la comtesse, mère du connétable, montait très-souvent à cheval pendant sa grossesse, et qu'elle accoucha de Kéfalein en descendant de cheval.

3° Que la princesse Ludovic de Monestan était dévote, ainsi que son mari...

Si je voulais rechercher les causes de la guerre pendant laquelle Hilarion fut conçu, celles du goût de madame Kéfalein pour les chevaux, et celles de madame Ludovic pour les églises, je remonterais jusqu'à la création, et je prouverais qu'elle est la cause première des événements dont vous allez lire le récit; mais je sens que cette vérité pourrait vous choquer, et je me restreins à la proposition suivante.

Ce sont les trois mères des trois ministres qui furent cause des malheurs de Jean II, lequel ne s'en douta nullement.

Sur la masse totale des lecteurs qui liront cette assertion, il y en a la moitié qui lèveront, par un mouvement soudain, le drap qui garnit leurs épaules; je commence par les remercier....

Sur l'autre moitié qui reste, un quart de moitié sera pyrrhonien, et dira qu'il y a du pour et du contre, et ils seront sages; je les croirais même un peu ministériels ou prêts à le devenir : le second quart sera composé de gens qui voudront passer pour savants, et qui diront que j'ai raison, en employant beaucoup d'esprit pour prouver leur dire; je les félicite d'avoir de l'esprit : le troisième quart renfermera des penseurs philosophes; et le dernier quart des originaux qui me croiront plus de talent que je n'en ai.... Ce quart sera le plus faible.

Telle est la nature humaine, que l'opinion de cette seconde moitié ne m'est de rien, précisément parce qu'elle m'est favorable; et que je brûle d'obtenir l'assentiment de la première qui rit de moi. Mais si je voulais la réduire au silence, voilà ce que je lui dirais, en priant la seconde moitié et les femmes, de passer ce discours *ab irato,* que je regarde comme inutile.

« Oui, messieurs, ce que je dis est vrai, l'histoire « serait très-utile si l'on voulait rechercher ainsi « les causes des événements et des actions des hom- « mes..... Oh! quelles lumières vives éclaireraient « la nature humaine, et feraient voir qu'un atome « influe sur nos destinées et pèse beaucoup!...

« La jeune personne qui se pâme sous les atta- « ques réitérées d'un soldat vigoureux, la maman « qui reçoit des injures parce qu'elle est laide, le « père que l'on vole, les échevins que l'on pend, les « soldats que l'on tue, les bourgeois dont on démolit « les remparts, les franchises et les maisons quand « on saccage leur ville en temps de guerre, auraient « la consolation de savoir que cela leur arrive, parce « que leur prince, ou le potentat voisin en colère, « n'avait pas été saigné la veille, ou parce qu'il avait « trop mangé, et que ce fut pendant qu'une indi- « gestion ou telle autre cause le portait à la mauvaise « humeur, par la disposition acrimonieuse des houp- « pes qui correspondent au cerveau, suivant le sys- « tème de Trousse, que l'on tint le conseil où il « opina pour la guerre... Alors la lancette d'un chirur- « gien ou la canule d'un apothicaire auraient sauvé « la vie à trente mille hommes, et l'honneur à trente « et une mille pucelles, épargné trente millions d'im- « pôts; et vous, MM. N. N., qui me cherchez chi- « cane, vous ou vos ancêtres ne les auriez pas payés! « Mais, vous seriez bien surpris, en apprenant tout « ce que des choses semblables ont de poids dans « les balances où l'on pèse l'humanité d'un côté, « contre deux ou trois hommes de l'autre : vous fré- « miriez en lisant qu'un verre d'eau répandu sur « la robe d'une duchesse à Londres, dans un palais « où l'on dansait, a sauvé Louis XIV et la France, « qu'une fenêtre mal placée à Versailles avait « mis à deux doigts de leur perte; car Louvois, « voyant son maître en colère de la critique sur la « croisée, et craignant de perdre son crédit, se ren- « dit indispensable, en le jetant dans la fatale guerre, « terminée par le verre d'eau qui fit rappeler Marl- « borough.

« *Vous sauriez que* le jeune Biron donnant à son « père le moyen de prendre Rouen en dix heures, le « vieux guerrier lui répondit : *Veux-tu nous en-* « *voyer planter des choux à Biron?*

« *Vous connaîtriez* que quelques grains de sable « dans la vessie d'un monarque ou qu'un *sensorium* « *commune* un peu trop compacte, rendent tout un « royaume malheureux; et que si la nourrice de « Charles VI n'eût pas raconté des histoires de reve- « nants et n'eût pas pressé la tête au jeune prince « quand elle le reçut au sortir du sein royal, trente « ans de guerres intestines, les Bourguignons et les « Armagnacs n'auraient pas désolé la France.

« *Que* si les sens d'une jeune fille, émue par je ne « sais quoi, n'avaient produit un rêve fantasque, la « France n'eût pas été sauvée, nous serions devenus « Anglais, et au lieu *de ce mot au plaisir consacré,* « nous aurions dit *goddem!*

« *Que* si l'Angleterre secoua le joug du papisme, « c'est parce que Henri VIII étant enfant mangea « beaucoup de fruits, qui produisirent une telle « âcreté dans ses humeurs séminales, qu'il voulut « divorcer comme bon lui semblerait, afin de con- « tenter sa voracité amoureuse.

« *Que* si le premier piqueur du connétable n'avait « pas aimé la fille d'un meunier et traversé je ne « sais quelle rivière en un certain gué, il ne l'aurait « pas indiqué à son maître, allant opiner au conseil « du roi Jean avant la bataille de Poitiers.

« *Que* si M. d'Armagnac n'eût pas offensé le con- « nétable par une plaisanterie, le connétable aurait « été de son avis; la bataille n'eût pas été perdue, « la noblesse massacrée, et Jean prisonnier; de là « des malheurs, des impôts!... Sans cela nous pos- « séderions l'Angleterre, et au lieu de *goddem* ils « diraient le superlatif de nos jurons, et nous n'au- « rions pas perdu notre marine à la Hogue, nos écus « au siége de Dunkerque, et nos soldats à Fontenoi; « mais nous les aurions toujours perdus quelque « part...

« *Que* s'il n'eût pas fait froid lorsque le duc de « Guise alla à Blois, il n'aurait pas été assassiné;

« parce que Henri III n'était irascible et ne prenait « de grandes résolutions que lorsque le froid l'ai- « grissait.

« *Que* si le curé de Denain ne s'était pas promené, « Villars aurait été battu par le prince Eugène, car « Villars n'aurait pas su que l'on pouvait rompre « les lignes du prince à Marchiennes. »

Enfin il en est mille exemples. Alors combien de victoires dont les généraux ont eu la gloire, tandis que, semblables à Kéfalein, ce fut par le conseil d'un soldat, par la défense d'un lieutenant, même par la maladresse d'un goujat, que l'ennemi fut battu. Alors j'engage la moitié récalcitrante de mes lecteurs, 1° à ne pas oublier, dans ses prières pour le maintien de la paix, la lancette des chirurgiens, les canules d'apothicaires, les cerveaux, les fenêtres, les songes des jeunes filles, leurs amants, et l'Éternel avant tout.

2° A convenir qu'elle portait tout au moins un jugement précipité, irréfléchi, sur mon assertion, et je l'engage à ne plus lever les épaules, parce que c'est l'action de la colère ou du dédain, et que je ne mérite ni l'un ni l'autre.

Alors personne ne me contestant plus *que les trois mères des trois ministres sont la cause des malheurs qui vont fondre sur Casin-Grandes,* puisque ce sont elles qui leur communiquèrent leurs passions d'homme, je reprends la suite du manuscrit des Camaldules tout en vous observant, que les événements de ce monde sont liés entre eux, par une force de cohésion telle, qu'ils forment un véritable tout, et que l'événement qui se passe aujourd'hui est la suite du mouvement imprimé aux choses de ce monde depuis longtemps. Continuons...

Parmi les historiens du cœur humain, La Rochefoucauld est un de ceux qui surprirent le plus de ses secrets, et je pense avec lui que l'amour-propre est le motif de toutes les actions des hommes ; mais j'y joins l'intérêt : et cela posé, je prétends que tous les conseils des rois finissent comme celui du roi de Chypre, c'est-à-dire selon l'intérêt et les passions de ceux qui les composent.

L'aumônier pensa que la guerre lui fournirait l'occasion de se distinguer, et de faire briller ses talents militaires.

Kéfalein, de son côté, se disait intérieurement que sa cavalerie pourrait faire des prodiges, des charges, des évolutions, etc.

Monestan gémissait, et lui seul avait raison : car le prince étant résolu à ne pas donner sa fille, seul moyen d'apaiser le Mécréant, ce sage ministre voyait bien que la guerre allait fondre sur l'asile de son roi.

— Non, s'écria Jean II en frappant sur la table, nous ne sacrifierons pas notre fille !...

A cet élan généreux, l'évêque jugea que le prince penchait pour la guerre, et il répondit :

— Sire, qu'a donc d'effrayant la guerre avec Enguerry? Ne peut-on pas armer vos vassaux, votre maison ; et conduits par un chef habile, la cavalerie commandée par le connétable, j'ose croire à des succès, et dans l'hypothèse la plus désespérante, c'est-à-dire le siége de Casin-Grandes, ne pouvons-nous pas le défendre pendant cent ans contre Enguerry?... même contre trente mille hommes..... Ah ! si nous les avions !...

— Hilarion, dit le prince entraîné par l'accent du prélat, il faudra bien faire ce que vous proposez : ce n'est pas un expédient, c'est ce que la nécessité nous force d'entreprendre. Certes, nous savons que nous devons espérer des succès ; les Lusignans vainquirent souvent quand ils commandèrent !...

— Sire, répondit le prélat se chagrinant à l'idée de voir le prince commander en personne ; votre grand âge?...

— Notre âge !... A cent ans les Lusignans sont jeunes, quand il s'agit de défendre leurs sujets !...

— Sire, dit Kéfalein, nous n'avons pas à choisir, il faut combattre !...

— C'est ce que nous observions, répliqua le roi.

A ce moment Monestan détacha son pouce d'entre ses dents, et dit avec une douceur monastique :

— Sire, je crois que l'on peut encore éloigner le fléau de la guerre...

— Le moindre détour déshonorerait les Lusignans, s'écria l'évêque en interrompant.

— Ce n'est point une défaite que je propose, reprit Monestan sans s'émouvoir ; tout le premier je défendrai mon prince lorsque tout espoir sera perdu ; mais, sire, laissez-moi suivre un dessein qui m'est inspiré par un bon ange. Envoyez une ambassade au sire Enguerry ! qu'on lui fasse amitié ; qu'on lui dise qu'il partit trop matin ; que vous ne pouvez prononcer sur le sort de votre fille ; qu'elle a demandé huit jours pour rendre réponse. Au moins, messieurs, pendant ce temps nous pourrons rassembler nos forces pour résister ; nous enverrons à Aix ou en Dauphiné demander du secours ou soudoyer des troupes : qui sait même si le ciel pendant ce temps ne nous secourra pas si nous l'implorons !...

A ces paroles dictées par la prudence, chacun fut comme illuminé d'une lueur subite, et l'évêque lui-même ne trouva point d'objection.

— Monestan, dit le roi, flatté d'avoir une ambassade à nommer, à envoyer, à attendre, nous vous remercions de cette opinion sage et qui peut s'accorder avec notre dignité ; nous vous nommons ambassadeur avec notre aumônier ; Maître Trousse vous accompagnera comme secrétaire, et Vérynel

avec deux Cypriotes vous serviront d'escorte; acquittez-vous avec noblesse de vos fonctions; que votre vertu en impose, et si l'on vous refuse, déclarez la guerre; que dès aujourd'hui l'on s'y prépare!

Ces mots éveillèrent dans l'esprit du prélat l'idée des combats, car il se promit bien qu'il s'acquitterait de l'ambassade de manière à ne pas apaiser le Mécréant, et Kéfalein songea sur-le-champ à sa cavalerie. Monestan calcula que de toute manière on prierait Dieu pour vaincre et que l'on chanterait des *Te Deum* en cas de victoire, et de son côté il espéra calmer le Mécréant. Le prince se retira moitié content, moitié chagrin; et, ne sachant quelle issue aurait cette guerre future, il résolut de cacher à sa fille l'amour du chevalier noir pour elle, car le matin il avait décidé de l'en instruire en lui déclarant qu'il désirait ce mariage.

Clotilde eut donc encore du répit, et elle aurait eu sans doute la même joie que Josette, si elle avait su que la guerre lui évitait cet ordre paternel.

Les ministres sortirent du conseil, et descendirent dans la cour : tous les gens de la maison, excepté Clotilde et Josette, étaient rassemblés en attendant avec impatience le résultat de ce conseil; les ministres furent tous flattés de l'importance que leurs dignités acquéraient dans un asile où ils ne croyaient pas avoir à gouverner. Kéfalein, en qualité de connétable, fit la harangue suivante, en agitant ses deux bras en forme de télégraphe : « Fidèles serviteurs du roi notre maître, la guerre vient d'être décidée. »

A ces mots une espèce de frayeur s'empara de l'assemblée.

« En décidant la guerre, reprit Kéfalein qui prit ce mouvement soudain pour un effet de son éloquence, nous avons décidé la victoire, et c'est en voyant votre dévouement que nous en pouvons répondre; que chacun songe donc à défendre son prince, et à se défendre soi-même : dès à présent nous allons prendre les mesures les plus sévères, pour composer une armée qui sera redoutable, si vous avez du courage; et c'est vous faire injure que de le mettre en doute, car tout homme en a, lorsqu'il combat *pro aris et focis*, pour son sac et ses quilles, sa patrie et son prince, cette seule idée en donne. »

Un morne silence succéda à cette harangue, la seule que le connétable eût faite dans sa vie : le seul Castriot avait joyeusement tiré son sabre et il le frottait, le nettoyait, l'aiguisait sur le fer du perron en tâchant de faire disparaître la brèche qu'il reçut, en tombant sur le gorgerin du Mécréant. Les trois ministres descendirent le perron après avoir décidé à voix basse de faire une revue générale des forces militaires du château.

— « Nous aurons bien de la peine à arriver à *trente mille hommes*, dit tristement l'évêque en jetant un piteux regard sur les deux cents serviteurs qui composaient la tremblante assemblée.

Le corps d'élite fut formé de Castriot, que l'on promut sur-le-champ au grade de commandant; on lui donna pour soldats, les trois Cypriotes et les trois musiciens du prince, ses huit valets de pied, les trois valets de chambre et cinq aides de cuisine; le concierge, le boulanger et deux de ses garçons, le sommelier et son fils, le sacristain de la chapelle, le gardeur de troupeaux, et huit hommes de peine.

Ce premier corps composé de trente-huit hommes se sépara du reste et se groupa mélancoliquement autour de Castriot, qui ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement d'orgueil, ses gros sourcils noirs remuèrent si bien que nul des incorporés n'osa se plaindre, il les rangea tout le long d'un mur et se promena devant eux en caressant la poignée de son sabre.

L'évêque, le connétable et Monestan, virent avec chagrin que dans ce qui restait d'effectif, il n'y avait plus que quatre-vingts hommes.... ils se regardèrent d'un air consultatif, et l'évêque rompit le silence en s'écriant :

— On fera un corps de réserve avec les femmes, nous l'emploierons en temps et lieu.

— En amazones, observa le connétable.

L'on procéda à la formation du second corps, dont le commandement fut décerné au docteur Trousse.

—Mais, monseigneur, s'écria le docteur en émoi, songez donc que moi, comme médecin, chirurgien et apothicaire, j'aurai les blessés à soigner et qu'il conviendrait, loin de m'exposer, de me placer avec une vingtaine de femmes dans un lieu bien sûr, et hors de tout danger.

— Il n'y aura pas de blessés, répondit l'évêque.

— Qu'y aura-t-il donc? s'écria le docteur consterné.

— Que des morts, observa Kéfalein, on s'arrangera pour cela, et obéissez sans murmurer.

Trousse fronça la peau tendue de sa grosse figure bien nourrie et il se retourna tristement vers l'intendant, qui lui dit :

— J'avais bien prévu qu'il arriverait mal...

— Et moi aussi!... interrompit Trousse au désespoir, commander un corps!... quand je ne suffis pas à gouverner le mien et celui du prince!... me battre!... ah! cette pensée m'emportera si elle se convertit en peur!...

Dans ce corps entrèrent les deux valets de Kéfalein, deux de l'évêque, les quatre de Monestan, le secrétaire des ministres et ses deux scribes; on y joignit huit palefreniers, les trois hommes du che-

nil, les deux sous-cuisiniers, six jardiniers et quatre ouvriers, le fauconnier avec ses quatre oiseleurs, et l'officier de bouche qui sonnait les repas; en tout quarante hommes.

Le docteur Trousse se mit en rechignant à leur tête, et fut se placer à l'opposite de Castriot, en cherchant à ranger ses soldats sur une seule ligne; mais il feignit de ne pas le pouvoir, afin qu'on le destituât.

Il est impossible de rendre la joie de l'évêque en assemblant ces bataillons et en les voyant en ordre de bataille.

— Le troisième corps, s'écria-t-il en regardant Monestan, sera composé de....

—De quoi? dit Monestan en lui montrant les quarante vieillards qui restaient; maître Taillevant ne peut pas combattre, M. l'abbé Simon non plus.

— Vous avez raison, reprit l'évêque, mais alors nous prendrons tous ceux qui sont au-dessous de soixante ans, et j'en vois à peu près quinze; nous y incorporerons les gens de la ferme de Casin-Grandes, au nombre de douze, et le garde-chasse avec ses gardes particuliers formeront un effectif de trente hommes dont maître Bombans prendra le commandement, et l'on donnera le nom de *corps des vieillards* à ce bataillon.

— La cavalerie maintenant, s'écria Kéfalein, c'est le plus essentiel.

Les ministres se dirigèrent vers les écuries, et l'on y compta :

1° Les seize chevaux de Kéfalein, y compris Vol-au-vent, ci.	16
2° Les trois chevaux du prince, ci.	3
3° Sept, employés aux charrois des grains, fumiers, etc., ci.	7
4° La haquenée de la princesse Clotilde, ci.	1
5° Les neuf chevaux appartenant aux piqueurs, à Vérynel, grand écuyer, ci.	9
6° La jument de Monestan, le cheval entier de l'évêque, le vieux cheval volé par l'intendant, et la mule de Trousse, en tout quatre, ci.	4
	40

Ce qui donna, comme on voit, la masse équestre de quarante chevaux à pourvoir.

Kéfalein avait ses dix néophytes que l'on avait compris dans le dénombrement des fantassins; ainsi restait trente chevaux : mais le connétable recruta l'évêque en qualité de lieutenant, huit piqueurs, le commandant des chasses, le grand écuyer Vérynel, deux écuyers et les six demi-seigneurs cypriotes qui formaient au besoin la cour du prince, ce qui ne laissa plus que onze chevaux vacants; et Kéfalein frémit à l'idée de voir sa cavalerie incomplète, lorsque les deux vieux serviteurs que l'on décorait du nom de pages du roi, vinrent s'offrir à ses regards et sur-le-champ furent enrôlés bon gré mal gré.

— Encore neuf chevaux, M. l'évêque! s'écria Kéfalein avec l'accent de la plainte.

— Et vous oubliez nos deux courriers, répondit Hilarion.

— Il en resterait toujours sept, observa le triste connétable en poussant un long soupir.

— Hé! ne faut-il pas songer aux chevaux de remonte en cas de chevaux tués!...

A ces mots le visage de Kéfalein s'épanouit comme une rose au soleil.

— Ainsi, continua l'évêque, en récapitulant nos forces, nous avons cent huit hommes d'infanterie, et trente-trois de cavalerie; eh bien, dit-il en se frottant les mains et regardant Monestan avec un air martial, l'on peut encore se défendre avec cela contre cinq cents hommes d'armes.

— Ce n'est rien, monsieur, observa Monestan, il...

— Comment ce n'est rien, interrompit brusquement l'évêque, c'est le commencement de *trente mille*, de cent mille hommes, et c'est beaucoup, si l'on fait attention que nous avons des murailles de douze pieds d'épaisseur derrière lesquelles nous combattrons.

— Monsieur, je voulais dire, reprit Monestan avec douceur, qu'il faut les armer.

— C'est juste, répliqua l'évêque, qui dans son extase oubliait le plus essentiel.

— Maître Hercule Bombans, dit Monestan, vous ne nous avez jamais découvert l'endroit où étaient les armes que le comte Hugues de Lusignan a déposées dans ce château.

— Monseigneur, dit l'intendant en balbutiant (car il les avait vendues), je les chercherai, et vous les trouverez pour demain.

— N'y manquez pas, vous en répondez sur votre tête, s'écria l'évêque, il doit s'y trouver les armures des cent chevaliers de Hugues, sans compter celles de ses autres soldats.

— C'est vrai, monseigneur, mais je ne sais plus dans quel souterrain elles sont amassées; je le répète, demain vous aurez des armes.

— Demain donc!... dit Castriot d'un air qui convertit le jaune de la figure d'Hercule Bombans en un blanc mat.

— Que l'on ait soin, observa le premier ministre, de publier dans tout le marquisat que les vassaux peuvent se réfugier ici avec leurs troupeaux, leurs meubles et leur argent.

— Ne serait-il pas prudent, dit l'évêque, de ne pas recevoir les femmes; leurs maris les conduiront à Aix; il ne faut pas se charger de bouches inutiles, en cas de blocus.

— Vous observerez cela dans les villages, dit Monestan au crieur, qui partit sur-le-champ.

Les ministres se retirèrent sur le perron, et contemplèrent l'agitation qui régnait dans les cours; ils y mirent le comble en déclarant Casin-Grandes en état de siége; défendant à chacun d'en sortir sans permission, et ordonnant de hausser le pont-levis, et de mettre un Cypriote dans la petite tourelle d'observation, afin de savoir ce qui se passerait dans la campagne : ils appelèrent avec eux Bombans, afin de se concerter avec lui sur les moyens d'approvisionnement, et la quantité d'argent nécessaire pour y subvenir. Vérynel fut nommé commandant de la place; le prince approuva tout, et se renferma avec ses ministres pour discuter le plan de campagne.

Aussitôt que Bombans eut terminé ses opérations avec les ministres, il enfourcha son cheval hors d'âge, et le fit trotter vers la ville d'Aix. Trois motifs dirigeaient l'avare de ce côté : le premier était d'éviter la corde; le second, de sauver son trésor qu'il allait confier aux mains du trésorier du comte de Provence; et le troisième, d'acheter à prix d'or des armes pour le lendemain... Il s'arrangea de manière à gagner la somme nécessaire à cet achat sur les approvisionnements qu'il avait à faire pour le siége. Laissons-le calculer, combiner, en trottinant sur la route, et revenons à la princesse! . . .

XIV.

Il est, en son printemps, une fleur qu'on ignore. . .
Oui, tout plein de désirs, mon cœur est vierge encore.
Et comme ces cristaux qui n'ont rien réfléchi,
De trésors dédaignés il se trouve enrichi :
Ah! si j'aimais!... je sens que je trace l'image
D'un amour gracieux, ardent et point sauvage;
Tel je veux l'inspirer........

(L... R....)

On doit sentir que le prince était au comble de la joie au milieu des graves occupations qui l'assaillaient; et bien que dans Casin-Grandes chacun pliât sous le faix pour le travail, Jean II n'était pas le moins affairé.

Aussi, ce soir il ne dit rien à Clotilde, qu'il ne voyait ordinairement qu'aux heures des repas, puisqu'ils les faisaient ensemble, et la jeune fille restait toujours la soirée presque entière après le souper; mais cette fois la manie du bon prince l'emporta sur son amour pour sa fille.

— Laissez-moi, ma bien-aimée, lui dit-il, je suis accablé d'affaires, avec cette guerre à soutenir. D'après le ton de Jean II, on l'aurait pris pour un puissant monarque.

— Plaise au ciel que vous soyez victorieux, mon père, répondit Clotilde à Jean II, d'un ton presque plaintif.

— Vous êtes toujours rêveuse, ma fille! car si je pouvais apercevoir votre figure, j'y verrais une expression inaccoutumée...

— Qui vous le fait penser, mon père?...

— Mais vous parlez plus rarement et avec plus de circonspection; maintes fois vous oubliez de répondre ou d'achever votre pensée; vous soupirez de manière à me faire croire que votre peine est presqu'un plaisir; enfin, il est des mots que vous ne prononcez qu'en tremblant, votre accent annonce une idée fixe. Je suis vieux, ma fille, et c'est pour cela que je puis deviner l'intérieur par les dehors; et je pressens les sentiments, comme cet Arabe les gens de sa tribu par l'impression de leurs pieds, et d'autres circonstances nulles pour les autres.

— Mon père, je vous assure...

— Ne jurez rien! une autre fois nous causerons plus à fond de tout cela... Va, tu seras heureuse, car je t'aime plus en père qu'en monarque... Adieu, ma fille.

— Adieu, mon père!... Et Clotilde embrassa le front vénérable du vieillard, en tâchant d'arrêter les palpitations de son cœur; si Jean II put les entendre, du moins il ne vit pas la pâleur de sa fille, qui se retira à pas lents, la mort dans l'âme. — « Saurait-il mon secret?... » se dit-elle en rentrant dans ses appartements.

Toutes ces circonstances, ces obstacles, le peu d'espoir, le défaut de bienséance, le soin des convenances, ne faisaient qu'irriter et augmenter l'amour de Clotilde... « Enfin [1], quant la nuict eust « tollu la lumière, la gente bachelette feust ouvrir « la fenestre avec une tant brusque hastiuité que « nous cuyderions icelle s'estre ébaudie tout le iour « à ramentevoir en son esprit les doulces, mirificques « et gratieulses perfections de son gentil Hébrieu, « quantes fois, que ce transon de bonne chière d'a- « mour, l'ayt affriolée à s'aduouer sa passion, d'au- « tant, que l'enuie l'en chastouilloyt sans l'es- « pouuanter, comme quant l'amour yssit de prime « abord dans son cueur.

« Si veit elle la joie de son âme?... et sa male- « suade faim d'amour s'esueigla en sursault dans sa « poictrine.

« Ores Nepthaly, pour la prime fois de sa vie, « boyt, à pleins guodetz, en la coupe jolyette où

[1] Le morceau qui suit est copié littéralement sur le manuscrit; il m'a semblé si facile à comprendre, que je n'ai pu me résoudre à en priver ceux qui aiment la naïveté de notre langue antique.

« boyuent tous hommes franchement, librement, « hardiment, sans rien payer; aussi ne l'espar- « gnent!... Icelle coupe ha source viue et veine « perenne; l'espoir y gist au fons, et, aulcuns l'expui- « sent-ils jusqu'à la lie? Si ha-t-elle incluz la male « mort, la uie, la ioyeuse et aëlée fortune, le mal- « heur, voire les crimes et les vertus; et, selon la « dille par où l'on boyt, est-on ung beat ou ung « paoure, ung vertueux ou ung criminel! L'Hébrieu « s'y enyura, pour ce qu'il comprint que la paou- « rette l'aimait... Il l'esguarde sans dire ung seul « propous; peu s'en fault qu'il ne choyt ébaudi!... « Heureux prime-vère des amours!...

« L'amour est semblablement à ung fruict, il ha « dessuz et dessoubz une flour délicate : si s'efface- « t elle au reguard! tant est fugitifue sa gratieulse « beaulté. En icelle flour, sont les primes sermentz, « accordz, esguards, gualans deviz, et petitz guer- « dons. Cette mysticque et sacrosaincte doulceur « s'euapore comme ung refue, se deflore comme ung « mirouer, ainsy qu'un fruict tastonné gist descou- « loré... Ores l'amour de Clotilde et de l'Hébrieu ha « encores sa fleur, point n'est gasté; la bachelette « n'ha qu'une paour, si est-ce que Nephtaly ne soict « tant plein de feaulté et confict de respect qu'il « faille à dire : *j'aime!*...

« Tant meslent-ils leurs doulx reguards sans estre « mesnagers, que semblent ils se sugcer leur asme!... « et ils se baignent en lour allaigresse, sauourent « cette mélodieuse harmonie de leurs cueurs, se « guardant, comme d'un forfaict, de rompre le si- « lence de la nuict argentée à la fauueur de Diane : « et, la dive amante d'Endymion espand auec com- « plaisance ung faisceau de lueur autour d'eulx.

« Clotilde mignonement s'accoulda sur l'appuyz « de la fenestre ogifue; Diane jalousa l'iuoire de ses « bras rondeletz. Ores Nephtaly ne pouuant retrayre « son heur, il print son beau luth et feist sursaulter « sa gente maîtresse aux primes parolles de la chorde. « L'aer s'esmut doulcettement, en pourchassant les « carmes suiuans sur les aesles des mutz zéphyres « de la coite nuict.

« Au fons de sa pensée,
Au fons de ses ennuicts,
A toy s'est adressée
La clamour, jourz et nuicts,
De l'Hébrieu.

Escoute sa voi plainctifue,
Las!.... n'est-il pas sayson
Que l'aureille ententifue
Soyct à cette orayson
De l'Hébrieu.

Si restes rigoreuse
Deniant ung reguard!.....
La male mort heureuse
Férira de son dard
Ton Hébrieu.

Il t'esguarde encore
Soir, matin, sans seiour;
Plus matin que l'aurore,
Assis au poinct du iour
Est l'Hébrieu.

Seroit content de peu,
Oui... peu le console!...
Prins ung peu de ce feu
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu!.... »

Qui n'a pas entendu, dans le calme des nuits, une femme entourée des doux feux de Diane, et assise sur un rocher, ou sous un saule, ou sur le bord de l'onde, faire rendre à une harpe quelques sons plaintifs comme ceux d'une tourterelle, ne peut se figurer l'extase angélique des deux amants solitaires; car, le doux fruit d'amourette veut être cueilli furtivement... Des larmes roulèrent sur la joue de Clotilde; larmes que le Juif eût voulu pouvoir sentir répandre sur son sein, brûlant de désirs qu'il n'osait avouer... Toutefois il répète avec la voix de l'âme :

Prins ung peu de ce feu
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu.

— Nephtaly, répondit Clotilde, un peu, c'est tout!...

— Je le sais!...

— Et cependant, reprit-elle, l'enfer et le ciel ne sont pas plus éloignés que nous le....

— Je le sais... mais un seul de vos regards n'est-il pas plus fort que le destin!...

— Qu'espérez-vous donc?... dit-elle tout émue et sans oser respirer.

— Hélas! ma vie n'est-elle pas un crime?... et n'est-ce pas un nouveau crime que d'espérer?...

— Vous ne serez pas seul coupable!...

A peine ce mot eut-il passé de son cœur sur ses lèvres de corail, que Clotilde aussi pâle, aussi tremblante, aussi confuse que si elle eût abjuré la foi de ses pères, ferme brusquement la croisée, tire le rideau et se réfugie dans son lit virginal, bien tourmenté depuis que le cœur de la jeune fille n'est plus vierge.

— Hé quoi! je l'aimerais, se dit-elle? un Juif!... Et quand cela serait, puis-je l'épouser? L'épouser?.. il faudrait que nous fussions seuls sur la terre!...

Mais bientôt un malin démon ou un ange, je ne sais lequel des deux, l'entraîna vers une autre perspective, et lui fit oublier la raison.... « Mon cœur l'a choisi!... » fut la dernière pensée de la jeune

fille, et même pendant son sommeil d'innocence, la figure, les formes du Juif, rendues plus belles par le prisme de l'imagination des rêves, vinrent tourmenter son âme qui se débattait encore sous les derniers coups du dieu des caprices. . . . . . .

L'aurore, pure et belle comme l'aurore de leurs amours, fit voir à Clotilde des fleurs nouvelles : un sourire d'intelligence récompensa le bel Israélite ! ô doux sourire d'yeux, de bouche et de tête ! doux messager de bonheur, tu renfermais tout ce que peut dire l'amour de plus tendre et de plus significatif! Aussi Nephtaly, satisfait de ce sourire encyclopédique, quitta son poste périlleux en s'agenouillant et tendant ses mains tantôt vers le ciel, tantôt vers Clotilde, sa seconde divinité...

Dès-lors, la jeune fille s'abandonne au torrent qui l'emporte.... en s'écriant comme les Croisés : — « *Dieu le veut!...* » — Et elle se couronne en espérance des myrtes et des lauriers de l'amour... Malheureuse !... que de peines!... Mais n'anticipons pas !...

XV.

Une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritait l'entremise.
(Racine, *Andromaque.*)

Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère,
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.
(J. B. Rousseau.)

Je ne vous retiens plus
Et vous pouvez aux Grecs annoncer mon refus.
(Racine, *Andromaque.*)

La même aurore vit l'intendant conduire, d'Aix à Casin-Grandes, des chariots rompant sous le faix des armes. Il s'avançait vers le château, suivi de la foule désolée des paysans et des fermiers du marquisat; néanmoins, comme ces derniers n'avaient rien en propre que la vie, ils n'étaient guère occupés que de la conservation de ce précieux meuble. Hercule Bombans jetait des regards avides sur ces pauvres main-mortables, qui rongeaient leur pain noir avec l'insouciance de la misère, et maintes fois l'envie lui prit de leur vendre la protection du prince, en les faisant payer à l'entrée du château; « car, se disait-il, ils n'ont pas l'air assez affligés pour des indigents; ils doivent avoir des trésors cachés; mais le moyen de les leur écorner, cela se saurait.!.. »

Cette idée le mettant de mauvaise humeur, il les rudoya pendant la route, et les fit gémir en eux-mêmes... Enfin ils arrivèrent, et le pont-levis s'abaissa sous leurs pas, quand Vérynel eut reconnu le soucieux intendant.

— Allons, paresseux! s'écria Bombans dans les cours, en s'adressant à son cortége; à l'ouvrage, et payez de vos corps la protection que l'on vous accorde ! déchargez les voitures !

A sa voix et à l'aspect de ces armes, les trois corps d'infanterie s'approchent : chacun s'empresse de travailler pour la défense commune : les uns dérouillent, polissent, affilent; les autres remettent en état les corselets, les chanfreins, les salades, les morions, les gorgerins, les casques, les pavois, les hauberts, les mailles; on apprête des arcs, des frondes, des arbalètes, des lances, des pertuisanes, des hallebardes, des piques, des javelines, des cimeterres, des massues. La cour offre le tableau d'un arsenal, où les fers résonnent, l'activité de la guerre y règne; on entend le bruit des travaux, et l'on voit arriver du bétail, des vins, des grains, des fruits, victuailles, vaches, bœufs, taureaux, fourrages; de l'huile pour jeter sur les assiégeants, du bois pour la chauffer, des pierres pour accabler l'ennemi. On amoncèle tout, on emmagasine; les cours ressemblent à la tour de Babel; on crie, on fouette, on siffle, on chante, on ordonne, on obéit, on brouette, on s'exerce, on s'essaie, on s'occupe; on oublie le malheur qui menace, car le travail est un demi-dieu trempé dans les eaux du Léthé. Enfin rien n'est en repos, c'est une fourmilière qui semble sourdre, et en petit, l'image d'un État où chacun intrigue et remue à un changement de ministère.

Ce fut au milieu de cette scène, que les ambassadeurs, munis des lettres de créance du soigneux Jean second, s'avancèrent vers le portail du château.... A cet aspect guerrier, l'évêque sourit; et à l'approche des envoyés, le tableau mouvant s'arrête, comme si, dans une machine tournant par des ressorts, l'un d'eux se fût cassé; chaque figure indique le désir de voir Monestan réussir dans son ambassade; on le suit des yeux, on le charge de vœux, et le ciel est importuné des bénédictions qu'on lui demande; enfin le pont-levis s'abat, ils sortent, et le tableau mouvant reprend son activité.

Le prélat montait son beau cheval entier, en le faisant caracoler; tandis que la jument de Monestan, douce et tranquille comme son maître, marchait l'amble... Trousse, à sa mule près, avait l'air de Silène; et sa grosse figure, ayant perdu sa gaieté égoïste, annonçait que la machine entière *pensait*... Vérynel et les deux Cypriotes, craignant quelque malheur, jetaient des regards inquiets sur la campagne.

Au bout d'une heure de marche faite en silence : — « Monseigneur, demanda le docteur à l'évêque,

si le comte Enguerry exaspéré, ou s'exaspérant, allait nous garder en otage, je ne pourrais pas soigner le prince s'il tombe malade, ce qui ne manquera pas d'arriver, si la guerre est déclarée, car sa pensée. . . . . »

A cette observation présentée par le tremblant docteur, la petite troupe s'arrêta, comme si elle eût rencontré le grand mur de la Chine.

— Vous avez raison, dit le prélat; dans cette hypothèse probable, le prince serait privé de ses plus précieux défenseurs et de vos sages avis, monsieur le comte, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan.

— Ce que j'en dis, reprit Trousse, n'est que pour vous faire voir que ma présence est indispensable au château; ce n'est pas que la captivité m'effraie, moi!.... car vivre dans une prison ou dans un palais, pourvu que l'on vive....

Chacun, regardant Monestan, semblait attendre sa réponse.

— Messieurs, s'écria le courageux vieillard, lorsqu'il s'agit du service du prince et de l'État, doit-on se considérer? que rien ne nous arrête... Allez, messieurs, ne craignez rien d'Enguerry-le-Mécréant! entre un homme de bien et un scélérat, Dieu réside tout entier, comme la nuée invisible qui entourait autrefois les fils des dieux, et il veillera sur nous... marchons!

— Dieu!... Dieu!... répéta Trousse.

L'évêque rougit de s'être arrêté; et donnant un grand coup d'éperon à son destrier, il galopa vers la forteresse du Mécréant, en disant à Trousse :

— Qu'il ne vous arrive plus de faire de sottes réflexions; quittez votre robe de médecin pour devenir digne de l'ambassade qui représente le souverain de Chypre et de Jérusalem.

Ils arrivèrent sans encombre devant les murs de la forteresse du sire Enguerry. L'air retentissait de cris et d'un tapage si bruyant, que la sentinelle fut obligée de sonner plusieurs fois de son cor avant d'être entendue. Trousse tremblait de tous ses membres.

Au bout de cinq à six minutes, le pont-levis s'abaisse; et Nicol qui remplaçait le Barbu, parti pour une expédition, vint à moitié ivre au-devant des ambassadeurs.

— Pâques-Dieu, que demandez-vous chez le diable?...

— Mon ami, dit Monestan, ne jurez pas, je vous prie?...

— Vertudieu! je le veux bien; or, sur mon âme, que désirez-vous à *Brigandinopolis,* comme l'appelle M. l'Ange?

— Nous sommes, répondit l'évêque, les ambassadeurs du roi de Chypre; allez savoir du comte Enguerry s'il peut nous donner audience sur-le-champ!

— Des ambassadeurs!... Entrez toujours, dit Nicol chancelant sur ses jambes, je vais voir monseigneur... Des ambassadeurs!... nous en avons déjà.

— Et d'où?... demanda l'évêque.

— De la république de...

— De quoi?... répéta Trousse.

— Drôle! dit Nicol au docteur, ce sont les secrets de monseigneur. Entrez, messeigneurs!

Ce début ne promettait rien de bon, et ce ne fut pas sans un certain effroi que l'ambassade passa sur le pont-levis, et sous la voûte du porche de ce repaire.

— Allons, dit Nicol à Trousse, qui regardait à deux fois avant d'entrer; dépêche-toi, extrait d'homme! on ne te mangera pas d'une seule bouchée, si c'est cela que tu crains!...

— Moi!... je ne crains rien!... s'écria Trousse en voyant qu'il fallait entrer.

L'évêque et Monestan ne purent se défendre d'un mouvement machinal de terreur, quand ils entendirent hausser le pont-levis derrière eux. Hilarion regarda le premier ministre d'un air qui voulait dire : « Que va-t-il arriver?... Respecte-t-on le droit des gens à Brigandinopolis? »

— Cela n'annonce rien de bon pour moi, s'écria le docteur.

— Silence!... lui répondit Monestan avec le flegme de la vertu.

Lorsqu'ils parvinrent dans la seconde cour, un singulier spectacle frappa leurs regards, et une sainte horreur se peignit sur la figure du religieux Monestan, indigné de l'impiété de ces brigands.

Tous les soldats d'Enguerry, rangés par bande, comme les chrétiens à l'église, tenaient à la main, au lieu d'un livre, un vaste gobelet de fer, et ils avaient à côté d'eux un quartaut de vin. — Au milieu de la cour était dressé, sur des morceaux de bois, une manière d'autel; en guise de cierges, on voyait de grandes lances; au lieu d'un crucifix, l'image grossière d'un brigand en croix; et, sur les marches, un homme, grotesquement habillé d'un surplis de pampre, était l'objet de l'attention des brigands : un des leurs marchait gravement une canne à la main, et quand l'ambassade arriva, on chantait le verset suivant de ces vêpres parodiées comme ces temps-là nous en offrent mille exemples, comme dans la fête de l'âne à Beauvais, etc.

— Bambochamini *gentes,* s'écria l'officiant; et il avala une rasade.

— *Et non cagotando passamus vitam,* répondirent en chœur les brigands en achevant le verset et buvant aussi.

— *Scandalizate et pressurate terram l'ecumando,*

tout doucement, reprit Michel l'Ange, que l'on doit reconnaître à cette fête burlesque dans le goût du carnaval de Venise.

— *Sed nolite peccare*, répond le chœur en buvant de nouveau.

— *Adorate dominum*, dit Michel l'Ange.

— *Quia fecit vinum*, crièrent les brigands buvant à la cardinale.

— *Non peccamini trop fort*, reprit le Vénitien.

— *Bonus repentirus sauvabit nos*, continuèrent-ils en buvant d'autant.

— *Ibitis in infernum.*

— *Nùm?...* demandèrent les scélérats.

— *Je n'en sais rien*, répondit l'Italien en éclatant de rire ; puis il reprit, en leur montrant le barbouillage du tableau : *Bonus laronus!...*

— *Orate pro nobis*, dirent les brigands.

— *Amen!* s'écria Michel l'Ange ; mon quartaut est fini !...

— *Amen!* répétèrent-ils ; et ils ne tardèrent pas à vider leurs pots.

— Qu'est-ce-là ?... demanda Trousse au brigand contre lequel il était.

— C'est la fête de notre patron.

— Quel est-il ?

— *Le bon larron*. Nous l'invoquons sous les auspices de l'Ange Michel, qui nous préside, parce que nous avons une grande expédition à faire, un château à piller; et comme on sait bien où l'on est, mais que l'on ne sait pas où l'on va, nous nous réjouissons en attendant la camuse, buvant, chantant, car notre carnaval dure toute l'année.

— Vous moquez-vous aussi de la justice ?...

— Nenni, nous ne nous moquons que du ciel, parce qu'il est bon et n'est pas rancunier, et nous vivons sans souci, sans penser à rien.

— Vous devez bien vous porter, observa le médecin.

— Nous ne mourons qu'une fois et jamais vieux.

— Voilà bien le tort, l'on devrait avoir à mourir deux fois.

— Silence, dit le soldat, l'Ange monte en chaire, et nous allons rire; on ne fait que cela depuis qu'il est ici !...

Monestan frémit et leva les mains au ciel à l'aspect de cette profanation, tandis que l'évêque ne revenait pas de son admiration.

— Voilà des soldats !... quelle mine! quelle taille, quelle contenance ! Ah ! monsieur le comte, si nous avions *trente mille hommes comme ceux-ci....*

— Nous ne triompherions pas; car le courroux de Dieu gronde sur leurs têtes, répondit Monestan.

— Hé, monsieur le comte, il grondait sur celles des Huns, qui prirent Rome et le Saint-Père !... et cependant....

— C'est que le seigneur voulait punir la terre !.. répliqua le ministre.

A ces mots, ils aperçurent Michel l'Ange monter dans une espèce de cuve attachée à un poteau. Il ôte un fragment de casque noirci qu'il avait sur la tête, il s'incline, déploie un mouchoir, tousse, et boit une grande lampée de vin.

L'importance comique qu'il mit à cela, fit rire les soldats qui l'imitèrent et l'écoutèrent avec une attention qui prouvait qu'ils s'attendaient à de nouveaux lazzis semblables à ceux dont il les amusait depuis dix jours.

« Brigands, mes frères, s'écria le plaisant Véni-« tien en forçant et déguisant sa voix, je ne prends « pas de texte, parce que c'est fort inutile; notre « texte de tous les jours, c'est de songer à votre sa-« lut, et vous, plus que tous les autres ! car, vous « êtes noirs de crimes, et vous suez l'iniquité par « tous vos pores : mais, il est toujours temps de « vous repentir : le repentir et l'espérance sont les « deux Antigones que l'Éternel nous a léguées, pour « parcourir les sentiers de la vie !.. Scélérats, mes « amis, repentez-vous donc, puisque votre conver-« sion est plus agréable à Dieu que la constance de « dix fidèles! et, je vous en avertis, il vous sera par-« donné beaucoup, pour une larme de pitié : or « faites quelque chose pour Dieu, puisqu'il a tant « fait pour vous; et je vous le dis en vérité, vous « n'êtes pas si loin que vous le pensez de l'état de « grâce. Il est dans le monde de bien plus grands « coupables, qui s'en vont entourés de la faveur « publique et la tête levée, quand du fond de leur « cœur se lève un effroyable levain d'iniquités!... « mais, ne vous repentez pas en vain, car l'enfer « est pavé de bonnes résolutions, et surtout ne « vous croyez pas absous en voyant vivre de plus « grands coquins que vous, car chacun est fils de « ses œuvres. »

— Je ne l'aurais pas cru si moral, dit Monestan.

« — Eh pourquoi fîtes-vous vos œuvres d'ini-« quité ?... Pour un peu d'or !... Oh ! coquins, mes « frères, prétendez-vous devenir riches ?... Si c'est « là votre but, rentrez dans le sentier de la vertu, « car qui me montrerez-vous de riche ? l'homme « peut-il être satisfait ici-bas ? un je ne sais quoi ne « nous dit-il pas que nous sommes faits pour les « cieux ? Croyez-moi, vivez gais, prenez tout en « bien; le plus riche meurt, et nu l'on vient, nu « l'on s'en retourne... repentez-vous, il est temps « encore, et ne croyez pas que vous serez damnés « pour avoir partagé avec les grands de la terre, car « alors Alexandre-le-Grand et saint Sylvestre le se-« raient. Ce dernier n'a-t-il pas partagé avec Con-« stantin ? Mais vous le serez, pour avoir refusé « quartier aux vaincus, pris le denier de la veuve,

« refusé le verre d'eau au malheur, et fermé votre « cœur à votre semblable, humble et soumis... « Vous le serez !... mais il ne tient qu'à vous de ne « pas l'être... travaillez dans le bon sentier ; le tra- « vail est la moitié de la vertu !... Hélas ! mes frè- « res, quand je regarde la vie de l'univers, et la vie « de l'homme, quand je pense que Dieu conduit la « masse de la nature vers un but ignoré, et que « toutes nos actions sont des lignes, des coups de « pinceau du grand tableau que trace sa main puis- « sante, et que je me remémore de plus sa bonté si « sublime, je crois....... »

A ces mots, qui excitaient l'attention la plus vive, et sourtout celle de Monestan, Nicol vint chercher les ambassadeurs, et leur faisant traverser la foule des brigands, il les mena dans cette salle basse que vous connaissez sans doute, et ils y trouvèrent le Mécréant, assis dans son fauteuil ; il se leva, et fut à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, messieurs, et daignez vous asseoir ! leur dit-il avec une espèce de courtoisie qui fit trembler le docteur.

A cet instant des éclats de rire et des cris de joie annoncèrent que les plaisanteries de Michel l'Ange égayaient fortement l'assemblée, et que son sermon n'avait peut-être été qu'une satire... Il ne tarda pas à paraître lui-même dans la salle; il s'y glissa comme un chat et se tapit dans un coin, pour voir ce qu'Enguerry répondrait aux envoyés, et s'ils ne venaient pas proposer, pour éloigner le danger, des conditions plus lucratives que celles du sénat de Venise.

— Sire chevalier, s'écria l'évêque en prenant la parole, nous sommes députés en qualité d'ambassadeurs par le roi de Chypre et de Jérusalem, pour vous apporter la réponse qu'il ne vous a pas plu d'attendre hier.

— Je la savais, dit sèchement Enguerry.

— Sire chevalier, si elle était telle que vous le pensez, vous ne nous verriez pas, reprit Monestan; au surplus, voici nos lettres de créance. — Trousse les tenant entre son index et son pouce droit, les offrit au Mécréant.

Enguerry les prit brusquement et les jeta sur sa table d'un air de mépris.

— Bon !... se dit en lui-même le Vénitien en voyant ce geste, ils ne réussiront pas !

— Mais, seigneur comte, continua l'évêque avec hauteur, il me semble que les écrits d'un roi de Chypre et de Jérusalem veulent plus de respect !

Monestan tira violemment le prélat par sa soutane pour le faire souvenir qu'il fallait de la douceur et de l'abnégation dans les négociations.

— D'abord, répondit le Mécréant, je fais peu de cas des rois, et surtout des rois sans couronne ; mais je comprends qu'il vous est facile, messieurs, d'oublier que l'on m'outragea ! moi, je ne l'oublie pas, et n'ai jamais rien pardonné; finissons en deux mots! J'ai demandé la princesse en mariage ; me l'amenez-vous ? Non. Le prince a voulu la guerre, il l'aura !...

— Sire chevalier, dit Monestan, le roi ne vous refuse point sa fille !...

Ces mots débités avec douceur produisirent un coup de théâtre ; le Vénitien avança sa tête en maudissant le vieillard, et le Mécréant resta la bouche béante et s'écria :

— Serait-il vrai?...

— Je vous le dis, comte Enguerry, mes lèvres sont vierges de mensonge.

Enguerry croisa ses bras sur sa poitrine, et se mit à marcher à grands pas dans la salle, et Monestan, Trousse, et l'évêque le regardèrent aller et venir en espérant obtenir du répit. D'après ses mouvements, Michel l'Ange voyant son parti prêt à être coulé bas, faisait mille signes d'intelligence au Mécréant. Celui-ci, tout absorbé dans ses réflexions, n'y prit pas garde, et l'astucieux Vénitien n'en trembla que davantage. Enfin le Mécréant s'arrête, contemple Monestan, et lui dit :

— Vieillard, si cela est... je renonce à ma vengeance, et..... voyons vos propositions !...

— Sire chevalier, elles sont justes, la princesse a demandé huit jours pour réfléchir et se résoudre à cette alliance..... le roi n'a pu les refuser à sa fille. Il faut au moins ce laps de temps pour vous connaître, pour que vous vous rendiez digne d'elle par mille petits soins, enfin pour lui faire la cour. Ce temps est même nécessaire quand il ne s'agirait que des préparatifs et des formalités.....

Monestan s'arrêta en voyant le changement de visage du Mécréant. Ce dernier continua de marcher en songeant à cette brillante alliance, qui l'éblouissait. Michel l'Ange, sentant qu'il serait égal au Mécréant de posséder les trésors du roi Jean en servant le sénat, ou en épousant Clotilde, et que, lui Michel, serait la victime de ce dernier moyen, fit alors des signes qui pouvaient passer pour des signes de détresse, et ils devinrent si pressants, qu'Enguerry s'arrêta devant lui, et pencha son oreille vers l'Italien.

— Songez, mon compère, dit l'Ange à voix basse, que l'on se joue de vous et qu'on vous tend un piége !... Et ses petits yeux verts exprimaient une fine ironie.

— Et lequel ?... lui demanda le Mécréant.

— Vertu-Dieu, ils veulent gagner du temps, rassembler des forces, ou donner à Gaston le loisir de venir !..... Vous n'avez donc aucun principe de politique?...

Le Mécréant, rouge de colère à ces idées qui se

glissèrent dans son âme, comme un rayon de soleil dans une chambre obscure, revint précipitamment vers les ambassadeurs, et s'écria, d'une voix ironique qui fit retentir la voûte :

— Ah! beaux chers sires, vous voulez que j'aille courtiser la princesse?... oui, j'irai dès ce soir, avec un cortége de cinq cents hommes d'armes..... le trouvez-vous assez nombreux?... faut-il l'augmenter? dites, perfides messagers! N'espérez pas me voir consumer un temps précieux en négociations dont j'entrevois le but.

— Oubliez-vous, s'écria l'évêque à son tour d'une voix colérique, que nous représentons un roi de Chypre et de Jérusalem?

— Vous l'avez oublié vous-même en vous chargeant d'une perfidie!...

— Une perfidie! reprit Monestan; seigneur, je vois que vous n'aimez pas la princesse, et que ce n'est pas elle que vous cherchez....

— Est-ce que vous croyez que l'on se marie pour avoir une femme?... répondit le Mécréant avec un sourire infernal.

— Allons, sire chevalier, dit le premier ministre, c'est de l'or qu'il vous faut!... je le vois...

— Certes...

— Eh bien, je vous en offre! pour éviter la guerre voulez-vous *vingt mille marcs?*...

— *Vingt mille marcs!* s'écria le Mécréant, en se reculant vers le Vénitien, tandis que l'évêque tordait la main de Monestan pour le faire taire, et cesser des propositions déshonorantes.

— Nouvelle ruse!... dit tout bas le Vénitien, ils veulent vous attirer à leur château pour se défaire de vous.

— Ouais!... mon ami, dit Enguerry à Monestan, voulez-vous rester pour otage pendant que j'irai les chercher?

— Oui! répliqua Monestan avec un sublime dévouement et en faisant signe à l'évêque qu'il consentait à périr pourvu qu'on s'assurât d'Enguerry... Trousse trembla de tous ses membres en craignant que la proposition ne fût acceptée.

— Mon compère, dit Michel l'Ange à voix basse, gardez-vous d'y consentir!... je connais ces gens vertueux, ils sont capables de mourir pour le salut de leurs princes.

— Mais, mon féal, deux millions!...

— Eh! brigand, mon ami, tu les auras puisqu'ils les ont, et tu auras de plus les dix mille marcs du sénat.

A ce raisonnement subtil, Enguerry revint vers les ambassadeurs et leur répondit :

— Messieurs, je ne consens point à vos cauteleuses propositions!...

— Hé bien, répliqua Monestan presqu'en colère, vous en serez victime; et prenant un ton grave il se couvrit et ajouta : « Au nom de Jean II, roi de Chypre et de Jérusalem, je vous déclare la guerre. »

— Adieu, sire Enguerry, continua l'évêque, le glaive est entre nous et décidera; nous nous verrons!... ajouta l'audacieux prélat.

— J'accepte joyeusement, dit le Mécréant; et sans plus attendre, je vous donne assignation sous les murs de Casin-Grandes.

— Nous y serons!... répondit l'évêque avec un ton fier qui en imposa au Mécréant.

— Oui nous y serons, répéta Monestan, assistés de notre bon droit, et du Dieu des armées.

— Tant mieux pour vous, dit le Mécréant; qu'il vous défende!...

A ces mots, les ambassadeurs, contrits au fond de l'âme, se retirèrent, et lorsqu'ils furent sortis de l'enceinte du château, le premier mot de Trousse fut :

— Ah! je vis!... Et il se tâta le corps... J'ai presque eu une idée fixe de peur qui m'aurait à la longue emporté.

Que l'on juge de la désolation qui régna dans le malheureux château de Casin-Grandes, quand la nouvelle du mauvais succès de l'ambassade y fut répandue!

— Messieurs, dit le prince à ses ministres, quand ils eurent fini leur récit, tout n'est pas encore perdu; sortons, allez examiner nos ressources et rassurer nos soldats...

XVI.

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible
Qui nous délivrera par sa force invincible!...

(Rousseau.)

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime.

(Racine.)

A ces mots d'effroyables cris
Troublent le silence des nuicts,
Et pour délivrer son amante
De sa grande espouvante,
Pierre s'élançant dans les flots,
Périt en répétant ces mots :
Maguelonne! Maguelonne!...

(Maguelonne *et* Pierre de Provence.)

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre; depuis que l'on a su ce que c'était que *le tien* et *le mien*, ce que valaient les mots *patrie* et *honneur*, jamais déclaration de guerre n'apporta tant de terreur chez une nation, que l'assurance d'avoir la guerre avec le Mécréant n'en fit régner dans Casin-Grandes, et dans l'esprit de ses habitants! et ce, par une bien bonne raison, c'est que chacun avait la conscience de sa faiblesse, et que, dans l'état des choses, il de-

venait palpable que la résistance en pleine campagne était impossible . . . De cette idée sourdirent la stupeur et l'immobilité des trois corps d'armée et des paysans. Cette idée fit une peine bien grande au prélat, qui voulait à toute force une bataille rangée. On résolut de ne soutenir qu'un siége.

Lorsque le roi, guidé par Monestan, descendit au milieu de son petit peuple, il y eut, tant dans la nation que dans l'armée, un mouvement d'enthousiasme dont, en général habile, le prélat sut profiter en s'écriant : « Aux remparts !... »

— Aux remparts !.... répète la foule. Or, on sait combien les cris d'une multitude exaltent ceux qui la composent ; il en résulte un enivrement moral, qui dans cette circonstance fit disparaître les dangers, et l'on s'écria de plus belle : « Aux remparts !.. Vive Jean II !... Aux remparts !... » Bien plus. . . . on y monta.

— Sire, dit le prélat, l'endroit le plus important à défendre, c'est la façade du château ; nous y devrions placer tous les archers, les femmes et le corps des vieillards : il sera difficile de les atteindre , et ils peuvent jeter des pierres, de l'huile bouillante et des masses sur les assiégeants.

— Vous pouvez donner des ordres en conséquence, dit le prince fâché de ne pas y voir assez pour exercer son initiative sur les propositions de ses ministres.

Le corps des vieillards, les femmes et les enfants, enfin tout ce qui ne faisait pas partie des autres corps d'armée grimpèrent avec courage sur la muraille et l'on s'y campa pour être toujours prêt à défendre cette précieuse façade..... On fit une espèce de chaîne et l'on ne cessa de transporter des pierres, des huiles, de l'eau, du bois et des projectiles.

— Il sera difficile de nous vaincre, monseigneur, dit Monestan resté seul avec le prince. Ah ! si vous pouviez voir le zèle et l'amour de ces fidèles serviteurs et vassaux !

— Mon ami, reprit le prince, puissé-je les récompenser ! . . . Les deux vieillards s'attendrirent.

— Sire, vous méritez bien ce dévouement.

— L'amour des peuples, Monestan, est la plus belle couronne des rois.

Le connétable et l'évêque ne tardèrent pas à revenir.

— Sire, dit le connétable, quel est votre avis pour la disposition des autres corps d'armée ?

— Nous pensons, répondit le prince avec un visible plaisir causé par cette déférence, qu'il faut diviser le second corps en deux bataillons, qui garderont les deux ailes latérales de Casin-Grandes, et nous réserverons le corps d'élite pour le portail, il protégera les sorties si la cavalerie en fait !. . . . .

— Elle en fera, sire, dit Kéfalein en agitant sa tête pointue; je veux trouver en ces lieux un second Édesse, où je sauvai l'État par cette charge de. . . .

— Et si les ennemis, continua le monarque, arrivaient, par quelque malheur, à ce portail, ils le défendront ; ce plan me paraît sage.

— Annibal n'eût pas mieux raisonné, dit le prélat.

J'ai remarqué que nous sommes disposés à la flatterie quand nous sommes joyeux, et l'évêque en s'occupant de combattre n'était plus un homme ni un prêtre !... Il tenait le milieu entre la terre et le ciel.

Les défenseurs de Casin-Grandes ainsi placés et armés jusqu'aux dents, le bas du château fut désert, il ne resta dans les cours que le corps d'élite, la cavalerie et quelques vieux serviteurs qui entouraient le prince, l'évêque et le connétable.

— Ne serait-il pas à propos, s'écria Monestan, maintenant que toutes les précautions humaines sont prises, de nous rendre à la chapelle et d'invoquer le seigneur des armées ?...

L'évêque remua la tête à cette proposition; et les bons Camaldules, ne connaissant pas la théorie des signes de tête, ne nous disent pas s'il fut vertical, ou diagonal, ou horizontal, indiquant joie ou chagrin.

— Sans doute, il le faut, répondit le pieux monarque, allons-y tous de ce pas, et le Dieu dont nous avons délivré la crèche et le tombeau ne nous oubliera pas !... mais, s'il nous laissait dans l'infortune, nous adorerions toujours sa main puissante, car ses décrets sont immuables et pleins de sagesse.

La petite troupe se met en marche vers la chapelle : chacun entre avec un saint respect, excepté l'évêque qui marche avec l'air dégagé d'un ministre prenant possession d'un portefeuille. Le prince s'assied sous son dais, les vieux serviteurs se groupent en silence autour de l'autel, et le prélat, s'étant revêtu de ses habits pontificaux, parut suivi de l'abbé Simon et du sacristain couvert de son armure.

Les vitraux coloriés semblent empêcher le soleil de pénétrer, et ne laissent passer que le faible jour des cloîtres, ce qui donne à cette scène quelque chose de religieux : car la réunion des circonstances les plus ordinaires peut quelquefois produire une sorte de majesté : le silence profond, les voûtes majestueuses, les piliers gothiques, l'attitude du prince agenouillé qui s'humilie devant le maître des rois ; la componction des vieillards, la ferveur de Monestan, et, plus que tout cela, l'idée de la présence immédiate de l'Éternel, inspiraient un sentiment que l'on ne pourra jamais expliquer que par le mot de

religion. L'ensemble moral auquel on donne ce nom, outre le charme consolant qu'il porte, aura toujours quelque chose de suave et de poétique : ces vieillards, en levant leurs mains vers la voûte, par ce seul geste, espèrent et interrogent un œil intelligent qu'ils devinent derrière l'écharpe diaprée des cieux !...

Des cheveux blancs, courbés vers la terre, des hommes affligés avouant leurs faiblesses, et des mains suppliantes m'ont toujours attendri ; je ne puis même songer sans émotion aux Prières boiteuses qu'Homère nous montre suivant toujours l'Éternel.

L'évêque chanta le psaume par lequel David demandait au Seigneur du secours contre son fils et ses partisans rebelles ; la triste monotonie du chant d'église a une mélancolie plaintive que je trouve admirable : dans cette circonstance, elle était sublime !...

Il me semble voir, sur une mer orageuse, au fort d'une tempête, des matelots chanter l'hymne de la Vierge, et leurs cris de détresse surmonter la voix immense des orages et parvenir au trône céleste, sur l'aile rapide des vents. L'évêque, tout en mettant une ardeur guerrière dans son invocation à l'Éternel, ne pouvait s'empêcher, à la fin de chaque verset, de regarder les armures suspendues aux piliers de la chapelle.

Au premier verset, il gémit de ce qu'on les eût laissées oisives. Au second, il pensa d'après l'ampleur des cuirasses que les hommes étaient plus forts du temps de Hugues. Au troisième, il donna un corps à ces cuirasses. Au septième, il vint à regretter les hommes d'armes et les cent chevaliers de Hugues.... Enfin son idée favorite le subjugua tellement, qu'au dixième verset, au lieu des paroles latines, il entonna :

— *Ah! si nous avions trente mille....*

Ces mots détruisirent le charme céleste de cette scène religieuse... L'Éternel aura sans doute pardonné en riant, mais il n'en fut pas ainsi du prince, il ouvrait la bouche pour admonester Hilarion ; et Monestan, la bouche béante, regardait l'évêque confus ; lorsque des cris et un effroyable bruit, un trépignement et une clameur soudaine retentirent sourdement contre les murs de la chapelle, et l'on entendit ce mot fatal : « Aux armes !... voilà l'ennemi. »

On sort tumultueusement de la chapelle, et l'évêque, oubliant qu'il est en habits pontificaux, monte avec vitesse sur les murailles. Quel spectacle !... Le Mécréant, à la tête de six cents hommes d'armes, entrait dans l'avenue en poussant avec sa troupe des cris de joie et de victoire ; leurs casques brillaient ainsi que leurs armures, un nuage de poussière s'élevait au-dessus du feuillage des arbres centenaires. Enfin la troupe ennemie s'approche, et s'établit en face de la muraille du château. Elle s'étend jusqu'aux deux énormes quartiers de roche qui ferment le vaste fossé formé par la *Coquette* et l'autre montagne ; on dresse quelques tentes et l'on se campe : l'évêque voit dans le lointain une seconde troupe d'ouvriers apportant des machines et des fascines, et déjà des barbares coupent les premiers arbres de l'avenue pour servir au siége ; les vieux ormes craquent en tombant, et la terre gémit du poids de ses fils chéris.

— Ils auront bien vite comblé les fossés avec tout cela !... s'écria l'évêque, en s'apercevant que les combats qu'il voyait jusqu'alors en idée, allaient devenir sérieux.

A ce moment une lueur soudaine éclaira les cieux à l'horizon, et l'effroi saisit les habitants de Casin-Grandes assis sur leurs créneaux, en contemplant l'incendie des villages du marquisat : un cri d'horreur s'éleva avec les flammes, et le courage des assiégés s'augmenta par le désespoir qui leur glissa sa rage. Ils virent consumer en un instant les toits paternels, et il n'en resta plus que la place.

— Malédiction sur Enguerry, ses soldats, fauteurs et adhérents !... s'écria l'évêque ; je les excommunie, eux et leur postérité ! Et l'évêque prononça la formule d'excommunication.

Ceux qui connaissent ces temps-là ne seront pas étonnés d'entendre répéter à la foule :

— Ils sont excommuniés..... nous les vaincrons !...

— Croyez-le !... dit le pauvre Trousse, tout chagrin de voir son gros corps emprisonné dans une armure.

Les paroles du fougueux prélat donnèrent de la confiance aux soldats ; l'idée s'accrédita, parcourut les rangs, et les Casin-Grandésiens regardèrent l'ennemi, en le menaçant comme s'ils étaient des anges, et les soldats d'Enguerry, des démons. Mais je pense, que malgré cette assertion des Camaldules, il est plus sensé de présumer que ce renfort de courage leur vint plutôt de la nécessité où ils se trouvèrent de défendre leur existence : car le *moi* de Trousse est le pivot du monde.

L'évêque redescendit et fit part au prince de l'investissement de la place, en appuyant sur l'enthousiasme des troupes. Alors, on prit la dernière précaution : toutes les richesses du prince furent enfouies dans un des caveaux de la chapelle, et l'on en mura l'entrée.

La nuit ne tarda pas à couvrir de son voile les assiégés et les assiégeants, sans distinguer entre eux : car, le ciel a une égalité cruelle : il n'a de privilége pour personne, et le proverbe *le soleil luit pour tout*

le monde devrait faire rougir les législateurs qui créèrent des castes.

Le prudent évêque plaça une sentinelle près du beffroi, pour, en cas d'alarme, mettre chacun sur pied. Enfin, suivi de Kéfalein et de Castriot, ils visitèrent tous les postes, les sentinelles, les armes; encouragèrent les faibles, fortifièrent les plus courageux; et le bon et sensible Monestan promit l'affranchissement aux main-mortables qui se distingueraient, et la libération de leurs enfants à tous ceux des serfs que l'on trouverait morts...

— Pourvu qu'ils soient blessés par-devant, observa Castriot.

Après avoir pris toutes ces actives précautions, le petit état-major rentra dans les appartements, et l'on rendit compte au prince de l'état satisfaisant des troupes, soit au moral, soit au physique, en l'assurant que l'on ne devait rien craindre.

Malgré cette assurance, le souper du bon Jean II fut triste, et Clotilde n'osa point chanter. Le monarque passa la soirée à réfléchir, la tête appuyée dans sa main; il garda la même attitude, et son visage souffrant faisait d'autant plus de peine à voir, qu'il ne se plaignait pas. Était-ce par majesté? était-ce par grandeur d'âme? Nous aimons à croire, d'après les différentes esquisses que les Camaldules nous ont données de son portrait, que c'était par ce dernier motif.

— Mon père, vous êtes rêveur? votre Clotilde est là! dit la jeune fille après un long silence..... Si je pouvais vous soulager....... Hélas! je ne puis que partager vos peines!

— Ma fille, je ne vous oubliais pas; n'entends-je pas le doux murmure de votre sein?... Ah! si j'étais jeune et plein de la vigueur qui me manque, je me réjouirais à l'idée des combats!...

— Vous serez victorieux, mon père!...

— O jeunesse!... s'écria le vieillard; et si l'on succombe, que deviendrez-vous, Clotilde?

— Le malheur a des avantages!... En prononçant ces paroles, l'amoureuse princesse se voyait, en idée, errante, abandonnée, orpheline, sans espoir, sans asile, et recueillie par son bel Israélite dans une solitude pleine d'amour. Cette infortune n'était-elle pas la seule cause qui pût enfanter son bonheur?.... Le ton qu'elle mit à ces paroles frappa le vieillard.

— Vous tremblez, ma fille!... et ce que vous venez de dire couvre quelque secret, car c'est trop philosophique pour votre âge.

— Sire, en coulant vos jours dans une chaumière, loin des agitations du monde; soigné par votre fille chérie; ne vous occupant que des seuls biens réels que nous légua la nature; tranquille et sans alarmes, ne seriez-vous pas heureux?... plus heureux peut-être!...

A ces mots prononcés avec une candeur virginale, mêlée à je ne sais quoi de suppliant et d'espérant, le vieillard allonge la tête, et le mouvement répété de ses yeux annonce qu'il cherche à deviner ce qui se passe dans le cœur de Clotilde.

—Vous aimez, Clotilde?... s'écria-t-il après avoir pensé longtemps. Hélas! ajouta-t-il, en croyant que sa fille était éprise du chevalier noir; si je suis vaincu, je ne pourrai vous rendre heureuse, vous souffrirez de votre amour!... ne le deviné-je pas?... La jeune fille tremblait comme une génisse devant la hache; le vieillard lui prit ses blanches mains, qu'il serra de ses mains glacées « Tu trembles, ma fille! à ce signe je reconnaîtrais l'amour, si déjà je ne l'avais reconnu... Va, Clotilde, si l'honneur existe, s'il n'a pas fait ses derniers pas sur la terre, tu seras heureuse!... »

La jeune fille pleura, car l'erreur de son père était bien manifeste; une des larmes tomba sur la main du vieillard... » Rassure-toi, Clotilde, s'écria le bon prince, *il t'aime!...* »

Ce fut un coup de poignard bien cruel pour le cœur de la tendre amante du bel Israélite.

—Et je vois à tes larmes, continua le prince, que tu l'aimes aussi... Heureux enfants, l'aspect de vos feux réchauffe mon cœur!... O ma bien-aimée! voilà pourquoi j'étais triste... Je crains plus que vous, pour vos amours!... Le tableau que vous me dérouliez tout à l'heure est ma mort, comme celle des fêtes de vos deux cœurs; car, à moins qu'il ne soit qu'un simple chevalier, comment voudriez-vous qu'il épousât la fille d'un monarque sans asile, sans couronne et sans richesses?...

Clotilde pleura plus fort à ce dernier mot.

— Et, continua toujours le prince, n'espérez pas que je vive, n'étant plus qu'un objet de pitié, un débris du roi, la honte de notre maison, et, comme un monument ruiné, n'offrant plus que le faible souvenir de ce que je fus!... Non, si malgré nos malheurs, le chevalier noir est constant, ma tombe vous servira d'autel, vous viendrez, tous les deux, y pleurer un bon père; et si je vous sais heureuse, Clotilde, ma mort ne sera pas toute amère!...

Clotilde, ne pouvant plus soutenir l'aspect de son père, lui dit :

— Adieu, mon père!... Et elle embrassa la joue du vieillard. L'accent de cet adieu fit tressaillir Jean II, qui répondit en levant la tête et comme en fixant Clotilde :

— Oh! que de larmes, ma fille!... C'est juste, vous aimez trop votre père pour ne pas aimer aussi celui qui doit le remplacer...

Que de sanglots la pauvrette étouffa, et qui éclatèrent quand elle rentra dans son appartement! La

vue des fleurs du bel Israélite sécha toutes ses larmes... N'est-ce pas l'effet du feu?...

Josette attendait sa maîtresse depuis longtemps.

— Madame, lui dit la jolie Provençale en la déshabillant, mon mari n'est pas avec les assiégeants; il garde apparemment la forteresse, vous l'auriez pu voir... et *moi aussi.* La princesse, absorbée tout entière dans la douce contemplation des fleurs qui éveillaient une si grande masse de souvenirs, ne fit pas attention au ton boudeur de sa suivante, et à l'expression naïve de son *moi aussi.* Clotilde répondit négligemment :

— C'est heureux pour vous, Josette, il aurait pu périr...

La petite moue de la chagrine Provençale indiqua qu'elle préférait le plaisir dont elle était friande, accompagné de dangers, à l'assurance du repos de son époux sans plaisirs : et c'est dans la nature!...

La princesse ne vit rien de tout cela, car elle avait le visage toujours tourné vers les fleurs qu'elle aspirait de loin, et sa figure annonçait tout le délire de son âme; il régnait, dans sa pose, cette extase céleste dont Raphaël a répandu le charme sur ses vierges correctes et pures.

Aussitôt que Josette fut partie, Clotilde courut à sa fenêtre chérie avec la légèreté d'un faon, ou plutôt avec les ailes du bonheur, j'allais dire de l'amour!... choisissez...

— Nephtaly, dit-elle d'une voix tremblante, ne craignez-vous pas que la sentinelle vous aperçoive?...

— Elle dort... Hélas! demain elle me fera disparaître bien avant l'aurore... Il s'arrête : « demain, continua-t-il avec un ton plaintif, je ne vous verrai point!... Pour moi, l'aube sera sans charme et le jour sans éclat; je ne vous verrai point!...

— Nephtaly, la nuit qui nous environna toujours est d'un triste présage! ce voile demi-funéraire devrait vous empêcher de revenir.

— O ma bienfaitrice, si j'osais!...

— Eh bien!...

— Puis-je espérer de ne pas être pour vous un objet de colère, si je vous avoue ma pensée?...

— Nephtaly!

— Hélas! je vous aime. A ce mot il semble aux deux amants que tout dans la nature l'entend! Un instant de silence suivit; après quoi l'Israélite reprit avec une expression... oh! une expression... heureux qui l'a connue!...

— Je ne puis plus, dit-il, contenir en moi le torrent qui me déchire dans sa violence. Hélas! souffrir sans que vous le sachiez, c'est souffrir mille fois davantage..... Punissez-moi, mais sachez mon audace!...

— Nephtaly!...

— Ah! madame, je sens que je vous offense... Mais cette injure et mon mal viennent de vous, je désire souffrir seul et ne pas troubler votre repos... Quelle démence s'est emparée de moi!..... malheureux!...

— Nephtaly!

— Ah! n'augmentez pas ma douleur, n'attisez pas les feux de l'enfer en prononçant si doucement mon nom, si vous devez me bannir...

— Nephtaly!...

Ces quatre exclamations étaient, chez la princesse, l'effet d'une joie céleste; à peine si elle savait les avoir prononcées.

— Nephtaly, reprit-elle, je sens que vous êtes pour moi plus qu'un frère! à votre voix, à votre aspect, que dis-je! à votre seul souvenir, tout tremble en moi; j'aime mon père, mais avec un saint respect que je n'ai pas pour vous, car j'éprouve trop de douceur à votre vue sacrilége; je dirais que j'aime, si je connaissais ce que c'est que l'amour... Hélas! je ne suis plus la même; j'ai trouvé de la douceur dans mes larmes; et, du jour où je vous aperçus, la verte prairie arrosée par le ruisseau, le ciel tranquille, ces montagnes bleuâtres, cette scène magique, que j'envisageais d'un cœur sans désirs, n'eut plus le même aspect; je sentis que l'orage altère le ciel, que le torrent trouble le ruisseau limpide; que la foudre frappe les montagnes, et que je devais changer!... Je devrais me taire, mais mon âme s'envole malgré moi sur ces paroles qui s'échappent de mon cœur... Au moins, Nephtaly, songez que vous êtes chargé d'un immense fardeau! je me remets entre vos mains, car je n'ai plus d'empire sur moi-même. Je pourrais commander... je veux être esclave!... Aurais-je raison?... serez-vous toujours constant, fidèle, et respecterez-vous ma faiblesse?...

Il est impossible de rendre la volubilité avec laquelle ces paroles furent prononcées; on pourrait la comparer à celle des eaux qui, longtemps retenues par une digue, la rompent et s'échappent par une ouverture, en emportant dans leur flux rapide toutes les barrières. Clotilde aperçut, à la lueur diamantée des étoiles, le beau Juif se cramponner au rocher, comme un homme étourdi de bonheur et prêt à succomber à son plaisir.

— Ah! j'accepte, s'écria-t-il, j'accepte ce dangereux dépôt; jamais or et richesses n'auront été si respectées par un avare!... ma Clotilde!...

A ces mots un effroyable bruit retentit dans les airs; le beffroi sonne lugubrement; les cours et les vieux bâtiments tremblent sous le trépignement des soldats; les murs et les échos répètent les cris, et cette clameur unanime s'élève : « Aux armes!... aux armes!... » Les flambeaux, les torches s'allument; les créneaux se garnissent de soldats; l'alarme se répand; la confusion règne, la Terreur et

la Guerre semblent être présentes, en semant leurs brandons et leur épouvante ; on s'entrechoque, on court, des pas précipités ébranlent les galeries, le bruit des armes éveillerait les morts ! Clotilde est immobile et muette de stupeur, car elle entend les gardes s'assembler, et la foule se diriger vers ses appartements... Nul doute que Nephtaly ait été aperçu...

— Sauvez-vous ! dit-elle à Nephtaly.

Le beau Juif, sentant le prix de ces paroles, saisit sa corde avec trop de précipitation, et Clotilde entend rouler une masse, et le bruit sourd d'une chute suivi d'un faible gémissement... Elle écoute, et ce gémissement lugubre parvient à son oreille : « Clotilde !... » Il est prolongé, plaintif, comme celui d'un homme qui tout à la fois accuse et remercie le ciel...

— Il est mort !... dit la vierge pâle ; et la voix de Clotilde expire...

On entre chez elle... elle reste immobile comme le fantôme de la mort ; ses yeux sont secs.

— *Il meurt pour moi !... il l'avait bien dit....* fut sa dernière parole, car la porte s'ouvre, et. . . . .

XVII.

Que fais-tu là, bergère ?
— Je pleure mon ami.
(Anonyme.)

Sur un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant *s'abaisser le trépas*,
Et l'assiégeant terrible avancer aux combats.
(Voltaire, *Henriade.*)

J'ai fini par—.....—ne croyez pas que ce soit une charlatanerie pour produire de l'effet à bon marché comme tant de romanciers. — N'est-ce pas une véritable histoire que je traduis du latin des Camaldules ? Or je déclare que leur manuscrit est terminé par —..... — l'on doit me croire, —... je continue. —...

— Des soldats entrèrent dans la chambre sacrée de la jeune fille : quant à Clotilde, elle existe ou n'existe pas, elle n'en sait rien ; moi qui le sais, je vous le dis pour vous ôter cette crainte de l'esprit... *ce n'est pas qu'elle ne doive pas mourir !...*

A la tête des soldats se trouve le fidèle Albanais, le sabre nu, la main tendue.

— Madame ?..... dit-il respectueusement.

La jeune fille, toujours immobile et l'œil d'une horrible fixité, ne répondit rien à l'Albanais stupéfait.

— Madame ? répéta Castriot.

— Il est mort !... murmura Clotilde.

—Ah ! venez au plus tôt ! reprit l'Albanais ; *Marie* vient de mettre nos soldats à une rude épreuve, l'alarme est dans la forteresse et vous seule pouvez calmer l'Innocente !...

La princesse suit Castriot machinalement... elle descend et s'avance dans les cours à demi sombres... Elle arrive vis-à-vis le portail, et le spectacle de l'Innocente échevelée, tenant une torche qu'elle secoue, semblable à la Discorde, et se débattant au milieu de tout le premier corps d'armée, qui suffit à peine à la contenir, frappe ses regards sans qu'elle le voie intellectuellement. Ce tableau nocturne et pittoresque dans ses effets, les figures des soldats, éclairés par la lueur des torches, les murs grisâtres, et Marie en proie à ses convulsions, sont devant elle comme s'ils n'y étaient pas.

Cependant Clotilde s'approche de l'Innocente, et apercevant alors sa nourrice elle eut une idée vague de ce dont il s'agissait ; mais, sa pensée dominante ayant trop d'empire, ces mots errèrent sur ses lèvres pâlies par la douleur :

— Marie !... ma bonne Marie !... vous ne savez pas tous *les malheurs que vous causez !.......* Ah ! nous sommes bien malheureuses, si vous avez perdu votre fils, j'ai... La jeune fille effrayée s'arrête.

A ces accents chéris, l'Innocente revient à elle, arrange sa chevelure en désordre, se tait, regarde fixement celle qui fait vibrer encore quelques cordes d'un cœur mort au plaisir des mères, et ses yeux ne tardent pas à se remplir de larmes.

Cette jeune fille, pâle, immobile au milieu de ces soldats étonnés ; ces torches qui ne rompaient le terne de la nuit qu'en un seul endroit, en colorant les vieux murs couverts de mousse ; cette femme calmée d'un regard, offraient le tableau d'une jeune magicienne évoquant un mort aux yeux d'un peuple effrayé : car la pauvre Marie, par son air délabré et la nudité de ses membres décharnés, avait l'air de sortir d'une tombe et de se couvrir par une pudeur renaissante, du linceul, dernier vêtement de l'homme !...

Le calme reprit, peu à peu, son empire. Chacun retourna à son poste. Marie, dont on avait laissé la loge entr'ouverte, fut renfermée, et la princesse, suivie de Castriot, revint à pas lents comme une ombre qui cesse !...

Elle rentre et s'assied, en tombant d'aplomb sur un fauteuil : elle y resta, dans la même position, jusqu'au lever de l'aurore, et ces heures douloureuses doivent être encore plus effacées de sa vie que si elle eût dormi. . . . .
. . . .

A peine le jour commence-t-il à poindre, qu'elle

se lève doucement, va vers la fenêtre et l'ouvre en tremblant, avec l'anxiété d'une mère qui reçoit des nouvelles de l'armée, et qui, ne reconnaissant pas l'écriture de son fils, pâlit en décachetant la lettre fatale!

Clotilde regarde avec l'avidité de la douleur sur tout le rocher, dans le fossé, sur les dunes... l'œil de l'amour lui découvre du sang... elle en suit la trace, elle voit les vestiges des mains rougies du bel Israélite!... ces déchirants indices sont empreints des soins de l'amour le plus délicat. En effet, ces marques sanglantes sont effacées à moitié, et recouvertes de sable afin de déconcerter des recherches trop curieuses... Ces précautions prises au milieu des angoisses de la mort,.... cette attention de se traîner pour aller expirer loin des lieux qui pourraient paraître suspects, et flétrir l'honneur d'une maîtresse adorée,... cet ensemble touchant frappa l'âme de Clotilde comme un éclair... mais comme l'éclair qui précède la foudre; car un froid glacial parcourt ses membres; un nuage se répand sur ses yeux; à peine a-t-elle le temps de dire: « ... *étais je aimée!...* » qu'elle tombe!..... et, blanche comme un lis abattu par l'orage, elle gît décolorée, les bras étendus et l'œil fermé. Ses longs cils, sa noire chevelure, et les deux arcs d'ébène qui surmontent ses yeux tranchent seuls sur cette effrayante pâleur. .

. . . .

. . . .

Inquiète, et impatientée d'attendre, la jolie Provençale entra en chantant chez sa maîtresse. L'effroi de Josette fut presque égal à la douleur de la princesse: la suivante, muette de stupeur, soulève Clotilde; elle parvient à la prendre dans ses bras, et elle la porte sur le lit, qu'elle s'étonne de trouver en ordre. Elle réchauffe la princesse; elle l'appelle et pleure, en laissant tomber ses larmes sur le visage de Clotilde; la Provençale porte sa main sur le cœur de sa maîtresse et le sent battre faiblement..... L'espèce de sourire que fait naître l'espoir vint errer sur les lèvres de la fille de l'intendant; ce sourire, au milieu de ses larmes, ressemblait au rayon de soleil qui paraît dans le fort d'un orage.

Enfin Clotilde remue avec peine sa pesante paupière, elle la soulève et son œil se découvre; mais il est terne, et dénué de cette flamme humide et brillante qui l'embellissait!...

— Ah, madame!...

— Josette!... Et la princesse, comme sortant des bras de la mort, promène un œil sec sur tout ce qui l'environne... Ce regard rencontre les vases de cristal chargés des fleurs du bel Israélite!... A cette vue, un torrent de larmes s'échappe... et Clotilde est sauvée.... Ces larmes semblent desserrer son cœur; le gonflement qui l'avait étouffée se relâche, et quelques débris de pensées confuses commencent à lui rappeler son malheur.

— Est-il mort, Josette?

— Non, madame, répondit l'adroite Provençale avec un mouvement de tête assez gracieux. Ce mot produisit dans l'âme de Clotilde la même détente que ses larmes opérèrent dans son corps: l'espérance agite son rameau vert et la jeune fille se confie à la barque légère que la déesse conduit sur un océan sans rivages.

La Provençale ne devina que bien tard le secret de cet accident inconcevable pour elle. Clotilde, en reprenant de l'empire sur elle-même, lui recommanda le plus profond silence; et la fille des Lusignans, alléguant le siége de Casin-Grandes, déclara qu'elle voulait rester dans ses appartements, se souciant peu d'aller montrer sa pâleur et les larmes involontaires qu'elle répandrait en pensant à ces traces de sang et aux événements de cette fatale nuit...

— S'il existe, je le saurai bientôt, se disait-elle, car... je verrai des fleurs ... mais si je n'en vois pas ... (Nouveaux pleurs ...) J'en verrai ... peut-être.... (Nouvel espoir....)

Laissons-la pleurer et sourire alternativement, balancée entre le deuil et l'espoir; et, soit qu'elle revête les voiles du veuvage, soit qu'elle se couronne de myrtes, prouvant toujours un amour extrême, pur comme la rosée, naïf comme l'enfance, et violent comme la colère...

Maintenant de plus graves intérêts doivent nous occuper, et je suis presque tenté de vous retarder par la traduction d'une vingtaine de mauvais vers latins, par lesquels les bons Camaldules invoquent le dieu Mars pour les aider à raconter les combats.

Dès l'aurore, l'évêque, Monestan et le connétable, après avoir été saluer le prince, étaient montés sur les tours pour contempler l'ordonnance de l'armée ennemie: ce ne fut pas sans effroi qu'ils s'aperçurent des desseins de l'habile Mécréant: la perte de Casin-Grandes s'y lisait écrite en lettres majuscules, ainsi qu'au mélodrame, quand on déroule des papiers où sont imprimées des inscriptions que n'a pas fournies l'Académie.

En effet, deux cents travailleurs avaient apporté des fascines, des troncs d'arbres, et des pierres pendant toute la nuit. Ces matériaux formaient deux monceaux immenses, et, comme ils étaient placés de chaque côté de l'endroit où s'abaissait le pont-levis, il fallait être bien maltraité du ciel pour ne pas s'apercevoir que le Mécréant avait l'intention de combler le large fossé, juste en face du portail, afin de l'enfoncer....... Ce plan ne demandait pas huit heures pour l'exécution.

Aussi, cette manœuvre savante excita l'épou-

vante parmi les trois ministres; ils se regardèrent tristement et d'un air bien peu rassurant pour la foule qui les entourait à une distance respectueuse.

— Lorsqu'ils s'approcheront, dit l'évêque en montrant les soldats du Mécréant, nous les accablerons bien de pierres, de traits et d'une foule de projectiles que voici..... mais nous les aiderons d'autant à combler le fossé, et notre pont-levis, quoique doublé de fer, ne leur résistera pas longtemps.

Kéfalein fit un mouvement de tête perpendiculaire assez expressif.

—On pourrait, observa Monestan, bâtir un mur sous le portail.

— C'est juste, dit Kéfalein, sans songer qu'il ne pourrait plus faire de charge de cavalerie...

— Oui, répondit l'évêque, mais notre mur n'aura pas douze pieds d'épaisseur, car nous n'avons pas le temps de le bâtir de cette largeur-là, et le Mécréant l'abattra sans effort.

Le petit état-major se regarda de nouveau silencieusement..... A ce moment, les soldats et les travailleurs d'Enguerry commencèrent à combler le fossé avec une effrayante activité... On fit sur-le-champ une décharge de pierres et de traits qui en tuèrent quelques-uns; mais ils levèrent leurs boucliers, formèrent une espèce de tortue protectrice, et continuèrent leur ouvrage sans se soucier de la vengeance inutile de ce second ciel.

— Hé quoi! s'écria Kéfalein, messieurs, verrons-nous consommer notre ruine sans faire des efforts pour la conjurer? Descendons, abaissons promptement le pont-levis? et je vous promets une charge semblable à celle d'Édesse, où je sauvai l'État, et où je fus fait connétable, et où...

— Bien, seigneur, interrompit Monestan, en arrêtant l'inévitable récit d'Édesse; ordonnons aux archers et aux arbalétriers de descendre; ils protégeront notre rentrée si nous ne réussissons pas par notre courage à chasser l'ennemi.

L'évêque tressaillait de joie en voyant que cette charge pourrait lui remplacer une bataille rangée, et il s'écria : « Partons!... » avec l'enthousiasme d'un soldat français...

A ce mot, les trois ministres descendirent suivis de la moitié des archers... L'ordre de monter à cheval fut donné à voix basse et l'on se prépara, dans la première cour, à cette sortie.

Les trente-trois cavaliers se mirent trois par trois : à leur suite, le corps d'élite partagé par la moitié, se plaça de chaque côté pour défendre les abords du pont-levis; et le reste eut ordre de ne pas quitter le portail et de ne lancer les traits qu'à un signal convenu. L'évêque s'arma d'une massue; Monestan monta sur son cheval; Castriot enfourcha le trente-quatrième; et six paysans dévoués, les six chevaux de labour qui restaient; Kéfalein prit le commandement, et fit deux ou trois fois le tour de l'escadron; puis, il commanda de la main le silence, et dit au concierge d'ouvrir.

Le gros concierge et sa femme abaissent le pont-levis avec une célérité admirable, et la cavalerie s'élance comme un éclair en jetant un effroyable cri de guerre. On surprend les travailleurs, et cette trombe équestre renverse, tue et détruit tout sur son passage; les archers lancent leurs traits par-dessus l'escadron, et les deux détachements du premier corps garnissent le pont-levis.

Dans le moment où cette charge eut lieu, le Mécréant, ne s'attendant pas à tant d'audace, était occupé à voir s'il ne pourrait pas faire grimper ses soldats sur les masses de granit qui fermaient les fossés, formés par la Coquette d'un côté, et par la seconde montagne de l'autre, et il s'assurait qu'il était inutile d'entrer dans le parc, parce que les murs du château surpassaient en hauteur les deux collines. Ainsi, ses troupes furent prises au dépourvu, personne n'était à cheval, le chef était absent, et la charge de Kéfalein eut un succès triomphal.

La cavalerie Casin-Grandésienne tomba sur les brigands étonnés et empaquetés dans leurs armures; la stupéfaction les saisit, ils se laissèrent tuer, et le carnage fut assez satisfaisant. Au milieu de cette scène, l'évêque et Castriot brillèrent par leur ardeur. Le prélat, ne voulant pas violer les préceptes de l'Église, qui défend à ses ministres de verser le sang, assommait les brigands en leur appliquant sur le chef une lourde massue; Castriot se délectait en décrivant avec son sabre des courbes qui trouvaient si bien le défaut des gorgerins, que les têtes tombèrent autour de lui comme de la grêle; Kéfalein, tout en promenant son grand œil bleu sur la bataille et en perçant les brigands de son épée, dirigeait la charge avec un sang-froid et une prudence qui feraient honneur à plus d'un grand général; il trouva même le temps de montrer à l'ennemi que Vol-au-vent caracolait comme un papillon léger... Enfin Monestan prenait toutes les précautions en cas de retraite; et il achevait, par humanité, les brigands blessés à mort qui souffraient trop, en leur donnant toutefois l'absolution en cas de repentir *in articulo mortis*. Cette admirable sortie fut l'affaire d'un clin d'œil, et tant que les brigands ne purent reconnaître le petit nombre des assaillants, ils moururent comme des mouches.

Le Mécréant avait échelonné ses gens, et ce fut la première division qui soutint l'effort de cette furieuse attaque, honneur éternel de Kéfalein!..... Mais au bruit de cette irruption soudaine, aux jure-

ments horribles de ses brigands, qu'à ce signe il reconnut périssants sous les cris des vainqueurs, Enguerry transporté d'une bouillante colère, monta sur son cheval, et courut avec la rapidité de l'éclair pour aller rallier le second corps, qui déjà participait à la déroute.

La présence du valeureux chef rétablit l'ordre; le troisième corps monta à cheval, et le combat prit un aspect très-sérieux.

A la tête de la cavalerie Casin-Grandésienne arrivèrent Kéfalein, l'évêque, Castriot, et les plus intrépides; ils firent des prodiges, et le Mécréant trouva des guerriers autrement difficiles à vaincre, que les pauvres paysans sans défense qu'il pillait. L'évêque criait à tue-tête : *frappez, ils sont excommuniés !*....... Et ces mots, retentissant comme la trompette du jugement dernier, donnèrent du courage aux Casin-Grandésiens.

Enguerry fut même enveloppé par l'évêque et Castriot; et sans l'arrivée de Nicol, la courbe du sabre de l'Albanais allait délivrer Casin-Grandes.

— A moi, brigands ! s'écria le Mécréant en fureur; et il conçut une manœuvre bien fatale à l'armée cypriote.

En effet, les débris des deuxième et premier corps d'armée du Mécréant s'étaient reformés sur les flancs de la cavalerie Casin-Grandésienne, et le Mécréant, en donnant son ordre, s'élança pour les soutenir, afin de couper aux Cypriotes toute communication avec le pont-levis et cerner ainsi les imprudents assiégés.

C'en était fait de l'État sans la prudence de Monestan, qui, prévoyant ce danger, avait envoyé chercher du feu au château, et venait, par une heureuse inspiration, d'incendier les deux montagnes de matériaux qui se trouvaient de chaque côté du pont-levis.

D'autre part, le connétable, comprenant la manœuvre d'Enguerry (ce qui fut le plus grand effort de la tête vide de Kéfalein), donna l'ordre de la retraite, et l'on se recula vers le pont-levis en combattant toujours. Ici, Kéfalein se félicita intérieurement d'avoir appris à sa cavalerie à reculer. Ainsi protégés par les feux des deux vastes bûchers dont le vent soufflait la flamme et la fumée aux yeux des brigands, ils arrivèrent près du pont-levis avant Enguerry, qui fut salué par une décharge de traits. Alors il se reporta sur la tête de la cavalerie cypriote, et, avec toutes ses forces réunies, il tâcha de l'écraser. Toujours gardés par les flammes des deux bûchers, qui brûlaient comme ceux de l'Inquisition, sans s'éteindre, les flancs des Casin-Grandésiens étaient inattaquables; et, comme on sait, l'évêque, Castriot et Kéfalein, se trouvaient à la tête!... Or, si vous avez lu Homère, représentez-vous les fils de Télamon défendant l'entrée de leur camp contre Hector.

Une grêle de pierres, de traits et de projectiles fut habilement lancée du haut des murs. Cette heureuse pluie permit, par son effet, à la cavalerie de rentrer; des cris de joie et de victoire retentirent !... et le pont-levis se haussa !...

Le Mécréant se mit dans une horrible colère, quand il se trouva seul, entre les deux bûchers, renversé sur le bord du fossé; et qu'il vit son cheval, à bas duquel il se laissa couler, suivre le pont-levis ; car le Mécréant, malgré la pluie de traits, avait eu le courage de se hasarder sur le pont-levis : les jambes de son cheval s'y embarrassèrent dans les chaînes qu'il cherchait à couper, tout en recevant la grêle d'en-haut; alors son pauvre cheval fut enlevé, il se trouva fixé par les pieds, et attaché au portail, comme ces bêtes carnassières clouées à la porte des châteaux, en forme de dépouilles opimes. Le généreux animal pleurait et hennissait lamentablement; enfin le bon Monestan donna l'ordre de baisser un peu le pont, et il tomba dans le fossé, où il mourut sur-le-champ.

Qu'on juge, dis-je, de la rage, de la furie et des imprécations du Mécréant; il écumait et menaçait de ses poings le château; il aurait voulu pouvoir voler pour franchir l'espace qui l'en séparait : la grêle devenant très-meurtrière, il fut contraint de se sauver à une distance où il n'y eût plus de danger..... Dans sa fureur il fendit la tête à un pauvre cavalier de Kéfalein, qui, s'étant laissé désarçonner par son cheval, fut trouvé par terre... Cette cruauté fit trembler les Casin-Grandésiens, qui jetèrent un cri d'effroi !

Aussitôt la cavalerie rentrée, chacun reconnu, et le premier enivrement de la victoire passé, les trois ministres coururent donner au prince un rapport officiel de cette première sortie.

— Sire, s'écria Kéfalein en finissant le récit, nous n'avons perdu qu'un seul homme et j'en suis au désespoir.

— Il y a de quoi, connétable, et la mort d'un de nos sujets, dit le prince, est un deuil pour nous...

— Ce n'est pas précisément sa mort qui m'afflige, reprit le connétable; mais, sire, il est tombé de cheval, et l'on peut croire que je l'avais mal instruit. Je vous assure, monseigneur, qu'il reçut ses quinze leçons tout comme les autres !...

— On priera Dieu pour lui ! s'écria l'évêque appuyé sur sa massue avec une fierté qui l'aurait fait prendre pour Hercule si le paganisme avait encore eu ses autels.

Monestan ne put s'empêcher de sourire, et ne chercha point à troubler le triomphe de Kéfalein, en disant que, sans son idée de mettre le feu aux

monceaux de bois, la cavalerie était cernée et perdue.

— Sire, continua le connétable enthousiasmé, depuis la charge d'Édesse, où vous me nommâtes connétable, on ne connaît pas dans l'histoire de la cavalerie européenne une charge aussi brillante!...

— Allons, messieurs, répondit le prince dont la figure respirait la joie, espérons des succès d'après un tel début!

— Sire, dit l'évêque, nous délivrerons Casin-Grandes à la première occasion.

Il est inutile de dire que cette victoire fit atteindre aux soldats du prince l'apogée du courage, et que l'espoir se glissa dans tous les cœurs, et se manifesta par des insultes que l'on adressa du haut des murs aux assiégeants battus et frémissants de rage.

Mais Enguerry venait de jurer qu'avant la nuit il serait maître de la forteresse, et qu'il vengerait la mort de ses soldats : la revue qu'il en achevait, lui prouva que cette sortie lui en coûtait cent trente-trois de ses plus braves; l'évêque pour sa part en avait mis douze au cercueil. Les précautions du Mécréant annonçaient un général habile, et rien ne pouvait empêcher cette fois que Casin-Grandes ne fût pris en cinq ou six heures.

Ces fatales dispositions se firent pendant que les défenseurs de la place déjeunaient pour prendre des forces, afin de voler à de nouveaux exploits.... Au moins ils n'en furent pas témoins, car les sentinelles n'avaient pas assez de lumières stratégiques pour deviner les intentions du Mécréant.

Il commença par ordonner de couper de quoi combler le fossé, il disposa ses travailleurs de manière à ce que cet ouvrage marchât avec la plus grande célérité, et il distribua des soldats avec des boucliers, pour qu'ils préservassent les pionniers de la pluie de pierres; il enjoignit à ce corps de fuir à toutes jambes si l'on s'avisait de baisser le pont-levis; puis il choisit parmi ses brigands une cinquantaine des plus déterminés, il les partagea en deux troupes, dont il donna le commandement à Nicol et à un autre de ses officiers : ces deux détachements, armés de haches, eurent l'ordre de briser les chaînes du pont-levis, en cas de sortie, et de mourir plutôt que de manquer à cet ordre.

Enfin, il divisa sa troupe en trois corps; il commanda aux deux moins nombreux de se cacher sous le feuillage touffu des premiers ormes de l'avenue, et d'appuyer, en cas d'une nouvelle charge, les détachements chargés de couper les chaînes, et, en même temps, d'essayer simultanément à séparer les Casin-Grandésiens de leur château, et de les cerner..... Il se mit à la tête du troisième corps, qu'il posta derrière les travailleurs afin de soutenir l'effort des assiégés, ou d'être tout prêt, si les Casin-Grandésiens renonçaient à une nouvelle sortie, à entrer dans la place lorsque le fossé comblé offrirait un chemin praticable, et que la porte serait enfoncée ou brûlée.

Ces dispositions fatales aux assiégés étant toutes prises, et ces ordres exécutés, les travailleurs comblèrent le fossé avec une ardeur vraiment effrayante, et qui permit au Mécréant de croire qu'avant deux ou trois heures il entrerait à Casin-Grandes.

Quand l'état-major, c'est-à-dire quand Kéfalein, l'évêque et Monestan, revinrent examiner l'ennemi du haut des remparts, ils y revinrent ivres de leur premier succès, et chacun sait que l'ivresse de l'âme aveugle tout autant que l'autre.

Néanmoins ils ne furent pas aveugles en ce sens qu'ils aperçurent très-bien les dispositions et le plan du Mécréant; mais, tout en voyant le danger qui les menaçait, ils se flattèrent que leur courage suppléerait au nombre, et qu'ils chasseraient le Mécréant.

Cependant le fossé se remplissait avec une rapidité qui prouvait combien le sac de Casin-Grandes affriandait les soldats d'Enguerry. Les ministres donnèrent l'ordre de faire chauffer de l'huile, de l'eau, et de préparer des matériaux pour une vigoureuse défense : en même temps, ils commandèrent aux détachements qui gardaient les murailles latérales du château de redescendre dans les cours, et l'on discuta le moment favorable pour la défense.

— Une première charge nous ayant été si favorable, pourquoi ne tenterions-nous pas une seconde sortie? dit Kéfalein.

— Messieurs, répondit Monestan, rien que le plus héroïque courage ne peut nous sauver : que nous fassions une sortie, que nous ne la fassions pas, notre perte est inévitable; mais, continua le courageux vieillard, je me confie à Dieu, et je me jetterai à corps perdu sur l'ennemi, préférant mourir, à voir la ruine du prince. En effet, notre porte va dans peu être livrée aux flammes, et nous aurons beau accabler l'ennemi, rien ne pourra empêcher la porte de brûler.... Sortons, messieurs? et vendons cher notre vie! quant au prince, laissons faire au ciel!.......

L'évêque fut ému du discours de Monestan. « Monsieur le comte, reprit le prélat, tout n'est pas encore perdu, voici le plan que je vous soumets : dans peu d'instants le fossé sera comblé; lorsque les soldats s'avanceront sur ce petit espace, on les accablera d'huile, d'eau, de pierres et de masses; quand cette ressource sera épuisée, nous abaisserons le pont-levis, et il écrasera tout ce qui se trouvera sous lui; c'est alors que nous ferons notre sortie : à notre suite, viendront toutes nos forces,

divisées en trois corps, dont le premier se déploiera en aile pour garder le pont, et, croyez-moi, Dieu aidant, comme vous le dites, nous vaincrons!....

— Vaincre ou périr!... s'écria Kéfalein en regardant la troupe et les remparts. Ce cri fut répété...... Les forces Casin-Grandésiaques reçurent l'ordre de se concentrer dans les cours, et il ne resta sur la tour du milieu que les femmes qui devaient accabler l'ennemi.

Le fossé comblé, l'armée du Mécréant se mit en devoir d'aller enfoncer le portail : là commença le triomphe des femmes : l'huile bouillante s'insinua dans les armures, et fit souffrir des tourments affreux aux assaillants qui moururent à la barigoule; les pierres et les troncs d'arbres les écrasaient comme du linge sous le pilon, et le carnage fut si grand que leur constance les abandonna; ils reculèrent.

— Lâches! s'écria le Mécréant, ils vont bientôt manquer du munitions! Courage!

Les soldats retournèrent à l'assaut, mais les opiniâtres Casin-Grandésiennes démolirent les créneaux, et assommèrent les brigands...... Cependant les pierres devinrent bientôt plus difficiles à extraire, elles ne tombaient plus qu'une à une, et les coups de hache retentissaient dans les cours, ainsi que les cris de joie des brigands.

Alors la cavalerie au complet et les trois corps d'armée étant disposés, l'évêque s'écria :

« Au nom de Dieu!... mes amis, du courage! c'est ici qu'il faut mourir; alors souvenez-vous que les cieux vous seront ouverts, et si nous sommes vainqueurs, la liberté.......! Baissez le pont!....

Sous l'horrible craquement de la machine, cinquante hommes furent écrasés, et leurs cris étouffés par ceux de l'escadron qui partit comme un boulet que vomit le canon : sous les pas des chevaux il ruissela, de chaque côté du pont-levis, un fleuve de sang, qui s'écoula des cadavres pressés!.... En voyant cette manœuvre, le Mécréant s'écria : « Je triomphe!... A moi, brigands!.. »

Le premier choc fut terrible, et les Enguerryens reculèrent : alors Enguerry donna l'ordre à ses deux ailes cachées sous les ormes d'accourir; mais déjà les deux divisions d'infanterie cypriote étaient sorties, et, par une heureuse inspiration, ou par un mouvement naturel, elles formèrent un bataillon carré qui protégea les flancs de la cavalerie.

Les Casin-Grandésiens ainsi disposés représentaient un T à l'envers adossé sur le fossé, et les troupes du Mécréant l'attaquèrent de tous côtés!..... Les chaînes du pont-levis furent brisées; mais, dans le combat partiel qui s'établit à cet endroit, si les brigands parvinrent à couper les chaînes, ils y périrent tous, à l'exception de Nicol.

De part et d'autre, l'acharnement était égal; la massue de l'évêque faisait des prodiges, et le bruit horrible des armes, de la mêlée, des cris des mourants et de vivants, retentit jusqu'aux appartements du roi de Chypre.................. il troubla même la méditation de Clotilde!.... Effrayée, elle se réfugia près de son père!....

XVIII.

Le Tout-Puissant a des ressources cachées pour secourir ses élus.
(SAINT THOMAS D'AQUIN.)

L'envoyé de Satan jura de les détruire.
(ANONYME.)

Il était difficile que les héroïques et vertueux défenseurs de Jean II ne succombassent pas; et, malgré tout leur courage, le plateau de la balance du Destin ne les favorisait pas : ce qui veut dire, que si vous mettez d'un côté cent soixante-quinze hommes et de l'autre six cents; à force égale, les six cents l'emporteront.

Cependant ceux qui combattent *pro aris et focis,* pour leur sac et leurs quilles, comme le disait Kéfalein dans sa harangue, ont une énergie capable des plus grandes choses.

Aussi ce fut un bien grand miracle que la résistance de cent huit hommes d'infanterie et quarante de cavalerie contre les six cents hommes d'armes du Mécréant. Le combat se soutint avec un tel acharnement, qu'après une demi-heure de faits héroïques, Kéfalein, l'évêque, Monestan, Vérynel, Castriot, et les six demi-seigneurs cypriotes, rassemblant leurs efforts par un désespoir unanime, firent une telle décharge de coups redoublés sur l'élite du Mécréant, qu'elle plia et tourna casaque. Le terrain était jonché de morts..... En voyant fuir l'ennemi, Kéfalein perdit la tête, et, au lieu de garder sa formidable position, il donna l'ordre d'avancer!..... ordre fatal!.....

Cette marche, peut-être préparée par une ruse du Mécréant, ruse trop subtile pour que le connétable la devinât, cette marche, dis-je, se fit sentir jusqu'à la fin de la cavalerie, à l'endroit où cette ligne équestre se joignait perpendiculairement à la ligne d'infanterie, et ce mouvement opéra un clair, un vide, à la vérité bien petit, mais les assaillants, saisissant cette brèche de quelques pas, séparèrent les quarante héros de leur infanterie, avec d'autant plus de facilité que les plus faibles se trouvaient à la queue, et il en périt sept! Les trente-trois restants furent donc environnés de la plus grande partie des forces mécréantiques, pendant que l'autre

partie tâcha d'enfoncer et d'entamer l'infanterie, qui, sous les ordres d'Hercule Bombans, se défendit avec un courage digne d'un meilleur sort.

Au milieu de ce péril, je n'irai pas vous raconter les faits d'armes particuliers : celui de Trousse, qui, trouvant un soldat plus lâche que lui, réussit après un quart d'heure d'essais, qui représentent assez le combat d'une souris et d'une grenouille, à tuer son adversaire, en le saignant à une artère. Dirai-je le mot de Castriot, qui répondit à un soldat qui lui demandait la vie : « Ami ! tout ce que tu voudras, mais pour la vie, impossible !..... »

Sans que je m'arrête à les décrire, on doit voir l'évêque bénissant chaque mort, Kéfalein tuant à tort et à travers, et Monestan priant le Seigneur à chaque coup de hache qu'il appliquait le plus doucement possible.

Dans le danger extrême où se trouvaient les Casin-Grandésiens, l'évêque commanda une manœuvre sur laquelle j'appelle l'attention de tous les militaires d'avant et d'après la révolution. Le prélat fit mettre les cavaliers en rond, de manière que le contour de ce cercle ne présentait que les têtes des chevaux bardés de fer, et celles des cavaliers intrépides qui, à l'exception de Castriot et de l'évêque, saisirent leur hache, quittèrent leurs épées, et se défendirent comme des lions, en n'offrant à l'ennemi, que du fer, des haches levées, et la détermination courageuse de périr en rond, ce qui ne laisse pas que d'avoir de grands avantages.

Au milieu de ce nouvel effort, l'évêque s'écria d'une voix tonnante : « Faites avancer les troupes fraîches !..... ils sont perdus !..... » En ce moment Bombans ayant décrit avec son infanterie un quart de conversion, il se trouva, que si le Mécréant entourait les trente-trois cavaliers, il l'était de son côté par l'infanterie Bombansine..... Enguerry trembla en entendant demander des renforts, et Trousse, à l'aspect du danger croissant, saisit le prétexte de ce message pour se réfugier dans le château.

Les troupes fraîches ne manquèrent pas d'arriver..... c'étaient les courageuses Casin-Grandésiennes accourant *unguibus et rostro* et accompagnées du corps des vieillards. En voyant la qualité de ce renfort le Mécréant se mit à rire et redoubla ses efforts !... Hélas ! qu'ai-je à dire !

Enguerry se trouvait à l'endroit où combattait le courageux Monestan ; le vieux ministre avait le Mécréant pour adversaire, et malgré le secours que de temps en temps lui portait l'évêque, son valeureux compagnon d'armes, le Mécréant déchargea sur la tête du vieillard un tel coup de hache d'armes, que Monestan tomba en s'écriant : « *ora pro nobis!...* » On n'a jamais su le nom du saint qu'il invoquait, mais sa ferveur pour la Vierge nous porte à croire que c'était elle !...

L'évêque, voulant venger cette blessure, fit tomber sa redoutable massue sur l'épaule du brigand ; mais le cercle fut rompu, la cavalerie du Mécréant entra dans le rond et chacun se défendit partiellement. En ce même moment les cavaliers d'Enguerry brisèrent la ligne d'infanterie du courageux Bombans, et le Mécréant, suivi d'une foule furieuse, s'avança vers le pont-levis abandonné...

Le carnage fut horrible : çà et là, les plus intrépides résistaient encore, et l'évêque, Castriot et Kéfalein formaient une trinité dont personne n'osait approcher ; ils étaient protégés par un rempart de morts... mais en voyant le pont-levis emporté, vainqueurs et vaincus se précipitèrent pêle-mêle dans le château, les uns pour l'envahir et les autres pour le défendre encore.

En effet, l'on combattit vaillamment dans les cours ; hélas ! c'étaient les dernières étincelles d'un incendie, les derniers soupirs de la forteresse expirante, les derniers efforts du courage malheureux. Enguerry triomphe, ses soldats sont en force, et lui-même, à la tête de cinquante hommes d'armes, entre dans la cour royale et s'apprête à monter aux appartements pour se saisir du prince et de Clotilde !... Les Casin-Grandésiens rangés en haie et adossés contre les murs, regardent en pleurant de rage, passer leurs farouches vainqueurs ; les cris de joie, le bruit des pas des chevaux, les gémissements des blessés, les soupirs de ceux que l'on insulte, tout retentit !.....

En cet instant Trousse caché dans l'horloge sonna, de peur, le beffroi..... Les sons lugubres de cette cloche, qui semble se plaindre, se répandent dans les airs et mettent le comble au désordre, à l'épouvante, et l'asile du vénérable roi de Chypre est livré à toutes les horreurs du pillage...

A l'instant où le beffroi tinte, où le Mécréant franchit la cour d'Hugues, appelée la Cour Royale, un bruit extraordinaire se fait entendre dans l'intérieur de la façade du bord de la mer, un cri prolongé sort des flots, Enguerry étonné s'arrête, et écoute un effroyable cri de *Montjoie Saint-Denis!.....*

Alors par le perron, par les trois fenêtres de la salle à manger, sort une nuée de chevaliers ; il semble que la terre en vomit, tant ils se précipitent avec célérité ; ils fondent sur le Mécréant avec une furie sans exemple, et au milieu de ces chevaliers miraculeux, l'on remarque le prince noir... Une terreur panique saisit les brigands, et les cent cinquante chevaliers que fournit la salle à manger les poursuivent en les tuant, massacrant, abîmant. Les Casin-Grandésiens reprennent courage et la scène change avec la rapidité de l'éclair !...

Au moment où Enguerry, repoussé, arrive dans la seconde cour, les pierres pleuvent des remparts. Attaqués de tous côtés, ne sachant auquel entendre, pris en flanc par les paysans qui tuent les chevaux et assomment les cavaliers, combattus en tête par les chevaliers noirs, accablés par les pierres détachées des murs par les courageuses Casin-Grandésiennes, les soldats d'Enguerry croient que le ciel et la terre conjurent leur perte; sourds à la voix du Mécréant, ils fuient, rapides comme le vent...

A la sortie de Casin-Grandes, nouveau combat: Bombans avait rallié soixante hommes, reste de son infanterie, et les formant en bataillon carré, il arrêta les brigands. Ces derniers se précipitent sur le pont-levis sans discernement, et un bon nombre fut renversé dans les fossés. Alors la défaite du Mécréant, entraîné par le torrent, fut complète; il se sauve avec trois cents hommes qui lui restent, et les cent cinquante chevaliers se mettent à sa poursuite avec une ardeur et une célérité qui ne lui laissent même pas l'espoir de rentrer sain et sauf... Heureusement pour les brigands, la nuit ne tarda pas à étendre son voile brodé d'étoiles, mais les chevaliers n'en ralentirent pas pour cela leur course... et la campagne fut couverte d'un déluge de fuyards!...

Tandis que cela se passait à Casin-Grandes, Michel l'Ange se réjouissait d'avance en attendant le Mécréant et sa proie; le fidèle le Barbu, triste de cette expédition (et l'on saura plus tard pourquoi), se promenait sur les créneaux pour découvrir de plus loin le retour du comte Enguerry... A la faveur des rayons de la lune, il aperçoit dans la campagne une nuée de soldats fuyant à toute bride, les plus avancés s'écrient d'une voix suppliante: « Ouvrez!... baissez le pont-levis!... » et le Barbu voit une seconde troupe qui serre de près les fuyards.

Ne concevant pas par quel accident son maître peut avoir été mis en déroute, le Barbu, joyeux de cette défaite, donne l'ordre de baisser le pont-levis, et les brigands s'y précipitèrent poussés par la peur. Comme le Mécréant et dix des siens, les derniers de la troupe, atteignaient le seuil, et que le pont salutaire se relevait... l'escadron formidable des chevaliers noirs arriva sur le bord du fossé... Une minute de plus, et la contrée était délivrée de son cruel fléau...

Les brigands, honteux de leur défaite, reçurent, pour prix de leur lâcheté, une mercuriale ornée de tout ce que la mauvaise humeur du Mécréant lui suggéra: et mauvaise humeur est un terme que j'emploie parce que colère est trop faible, et qu'alors tout est indifférent.

— Hé bien! lui dit Michel l'Ange quand Enguerry rentra dans sa salle basse, où sont nos prisonniers?... voyons cette belle Clotilde?

Le Mécréant regarda le Vénitien avec étonnement, et il se convainquit, en l'examinant le verre en main et le visage joyeux, que cette question n'était pas ironique.

— Que la carcasse du diable me serve de voiture, répondit Enguerry tout courroucé, si je ne les renvoie pas dans le *trou-madame*, dont ils sont sortis.

— Mon ami, que vous est-il donc arrivé?... s'écria le Vénitien.

— J'ai perdu quatre cents hommes!...

— On leur chantera des *de profundis*...

— Trève de plaisanteries... soldat du pape! je ne ris pas!...

— Et vous avez tort... Pourquoi s'attrister, mon compère? buvez-moi de ce vin et trinquons! *Trinc* est un mot universel... et console de tout.

Le Mécréant s'assit en jetant sur la table son épée et sa hache d'armes, teintes de sang; il ôta son casque, puis il prit un hanap, le vida d'un trait, et regardant le visage de l'Italien, il s'écria:

— Les lâches, se faire tuer!... le diable s'en est mêlé!...

— Il ne vous aura donc pas reconnu.

— Alors ce sera Dieu! dit avec dépit le Mécréant tout chagrin.

— N'importe! buvons d'autant! reprit Michel l'Ange, car toute la puissance temporelle, papale et divine, ne peut pas faire que ce qui s'est passé ne soit pas... Ah! beau cher cousin, vous prenez du noir! c'est ce qu'il ne faut pas, même lorsque le prévôt voudra savoir ce que nous pesons, car la corde pourra casser... Buvons, morbleu, et demain nous recommencerons.

— Mais, ventre-Dieu, cela ne me rendra pas mes vertueux coquins!

— Une demi-once de patience et nous verrons!...

— Que le *maulubec* [1] me prenne, si je n'en tire pas vengeance!..

— C'est parler comme un diable!.... Allons, jurez moins et racontez-moi votre aventure?

Alors Enguerry fit au Vénitien le récit du siége que vous connaissez. Michel l'Ange riait comme un échappé d'enfer, et à chaque mort des brigands, il se remuait sur sa chaise et tapait dans ses mains.

— Et qu'as-tu donc à rire de ces braves gens?... Ne les aimais-tu pas? encore hier, tu les amusais...

— C'est vrai, mais je ris de la figure qu'ils doivent faire en ce moment devant le Seigneur Dieu, puisqu'ils n'ont pas d'absolution ni de bref du pape....

— Mon ami l'Ange, vous êtes un bien grand scélérat!

[1] Le *maulubec* (mal au bec) était une maladie qui régna quelque temps en Provence et en Languedoc. On présume que ce pouvait être une lèpre particulière au palais.

— Bast!.. ce n'est pas neuf, il y a trente ans que je le sais!...

— Mon compère, reprit Enguerry, vous pouvez nous montrer les talons, car je me désiste de mon entreprise, j'y perdrais le reste de mes hommes.

— Voilà donc, s'écria Michel l'Ange, ce courage si vanté, qui vous rendait le *parangon* des enfants de Caïn? Par le grand diable d'enfer! je viendrai à bout de cette affaire avec mon petit doigt et la semelle de mon escarpin.

— Comment?... je n'y comprends rien!...

— Je le crois, vous ne connaissez que la force, vous autres. Et la cautèle donc!... Si je ne les empoisonne pas tous, en m'en faisant remercier même, je consens à passer pour un saint de plâtre... Tudieu! quand je pense à ces deux vertueux millions, je sens là, dit-il en montrant son cœur, je sens là un certain mouvement qui me ferait abjurer la croix pour le croissant. Deux millions!... que de jouissances incluses! que de joie, de vin, de filles, que d'éclat, de puissance, de louanges, de flatteurs, et que de vertus on nous accordera; deux millions!... c'est l'encyclopédie des jouissances de l'univers; que de passions à contenter, tous nos caprices seront rois!... nous les déchaînerons tous!... Deux millions!... pensez-vous que nous serons deux petits saints!... et qu'il y a de quoi soudoyer un conclave et devenir pape!

En prononçant ces paroles, les petits yeux verts de l'Italien brillaient comme ceux d'un chat, et le Mécréant fut tout échauffé par l'éloquence de ce serpent. Il se mit à sourire, en croyant voir les deux millions devant lui, à l'aspect des gestes du Vénitien, qui semblait compter de l'or et voir tout ce qu'il décrivait.

En ce moment on entendit sourdement gronder autour des murs de la forteresse les cent cinquante chevaliers, qui faisaient de vains efforts pour emporter la poterne.

— Vertu de froc!... s'écria le Mécréant, veulent-ils nous forcer?...

— Allons, buvons, et croyez-moi, tout n'est pas perdu, continua Michel l'Ange; les scélérats spirituels ont d'immenses avantages sur les honnêtes gens sans esprit, et je ne vous dis qu'un seul mot: J'irai à Casin-Grandes, et que la peste me crève, si je n'avance pas les affaires; je ne vous demande plus qu'une tentative après mon retour... Demain vous compterez vos hommes, et pourvu qu'il vous en reste deux cents, ce sera toujours assez pour le malheur des Lusignans et de la contrée...

— Et où recruterais-je de ces âmes damnées?...

— Partout!... il n'en manque pas, l'année est bonne et la *providence du mal* aussi.... Buvons un dernier coup! et allons réjouir ceux qui n'ont pas eu le malheur de mourir comme des honnêtes gens...

Le Mécréant et son digne acolyte sortirent, suivis de le Barbu; ils rejoignirent les brigands, qui, du haut des remparts, s'amusaient à lancer des traits aux chevaliers noirs.

— Hé bien! camarades, s'écria Michel l'Ange, d'assiégeants vous voilà assiégés! ainsi va le monde. En tout cas, malheur à l'ennemi, car je suis ici, et ma présence a toujours nui aux honnêtes gens... Ne craignez rien, vous autres!...

Les lazzis de l'Italien, ses bons mots et sa gaieté infernale, firent renaître la joie; on apporta du vin par l'ordre du Mécréant, et l'on noya dans les pots les soucis de cette fatale journée.

— Vous vivez, heureux coquins!... reprit Michel l'Ange, le Seigneur vous favorise! mais si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain; tôt ou tard il faut épouser la camuse; heureusement c'est une femme, et en lui disant qu'elle est belle, on aura du répit... En l'attendant, rions! car souvenez-vous bien qu'un seul instant perdu pour la *gaspille* et la joie, c'est un crime de lèse-vie!... le passé ne revient pas plus que les morts! et que Dieu les bénisse! nous autres nous n'y pouvons rien, pas même les plaindre, car nous ignorons s'ils sont bien ou mal... Sur ce, trinquons!

Un homme comme Michel l'Ange serait précieux dans une armée, pour relever le moral des soldats: s'il avait employé dans le bien ses qualités brillantes, il aurait été l'un des hommes les plus remarquables du siècle de Charles VII: mais c'était un véritable diable échappé de l'enfer et flétrissant tout de ce rire satanique qui étonne le vice et le fait rougir de lui-même, autant que le crime peut rougir... Pendant que le Vénitien égayait les brigands, le Mécréant les comptait de l'œil; il lui en restait près de quatre cents, en comprenant ceux qui gardaient la forteresse.

Enguerry s'aperçut que les chevaliers n'étaient pas en assez grand nombre pour enceindre son fort, et il se promit bien qu'une sortie le délivrerait de ce surcroît d'ennemis... Je dis surcroît, car le Mécréant pressentait que ces chevaliers ne pouvaient être que les précurseurs de Gaston II, le fils de René, comte de Provence et roi de Naples, si déjà ce prince n'était pas arrivé, comme le bruit en courait à Aix... Ces réflexions lui firent dire à Michel l'Ange:

— Mon compère, si le comte Gaston est revenu, j'ai bonne envie d'aller camper ailleurs, notre entreprise et ma vie deviennent très-douteuses.

— Je n'ai jamais douté que d'une seule chose, répondit l'Italien.

— De quoi?...

Le Vénitien lui montra du doigt la voûte céleste,

avec un sourire diabolique et rempli d'une expression désolante.

— Mille diables!... je me croyais mécréant, mais je trouve mon chef de file.

— Aussi suis-je de Rome...

— Par Mahom! je te cède le pas pour aller en enfer.

— Allez, je vous le répète, mon compère, j'irai à Casin-Grandes et je n'en reviendrai qu'à bonnes enseignes.

Là-dessus, ils descendirent des créneaux et furent se coucher. Ce n'est pas sans une certaine honte, que nous avouerons que l'Italien et le Mécréant dormirent aussi tranquillement que des gens vertueux.

Il est temps de retourner à Casin-Grandes.......

XIX.

J'éprouve du plaisir à te nommer mon fils.
(Poëme de *Moïse sauvé*.)

Jurant alors de mourir l'un pour l'autre,
Si le destin les voulait désunir,
Ils n'ont d'espoir qu'aux soins de l'avenir.
(ANONYME.)

Nous avons quitté cette forteresse en même temps que les brigands, qui, je l'avoue, n'étaient pas une très-bonne compagnie; je vous en demande pardon.

Examinons ce qui se passa sur le champ de bataille. Aussitôt que Bombans s'en vit le maître, il commença par le parcourir; il fit rattacher les chaînes du pont-levis; il ordonna de transporter les blessés au château, brûla le bois qui comblait le fossé, rattrapa les chevaux sans maîtres; et comme Hercule Bombans, le parangon des intendants, ne perdait jamais la tête lorsqu'il s'agissait de finance, il se mit à procéder catégoriquement au dépouillement des morts; il se déclara leur légataire universel, et il recueillit sur-le-champ leurs successions sans autre forme de procès; il s'empara donc de tout ce qu'Enguerry laissa sur le champ de bataille, d'une huitaine de chariots chargés d'armures, et de tout l'or qu'il trouva sur les cadavres; il abandonna le reste du butin aux paysans, comme récompense, et les cadavres aux corbeaux, en qualité de gens de justice de la gent volatile.

Il rentra dans le château, releva le pont-levis et s'occupa très-activement de rétablir l'ordre; il y trouva chacun encore plongé dans l'étonnement d'une délivrance aussi subite... On se regardait en silence, et l'on n'osait y croire.

— Où est le prince? demanda Bombans. On ne répondit rien, personne ne le savait.

En effet, aussitôt que le Mécréant entra dans Casin-Grandes, le prince et sa fille cherchèrent un dernier asile dans la chapelle: Castriot, l'évêque et Kéfalein y transportèrent Monestan, et suivis de quelques vieillards, des demi-seigneurs cypriotes, de Josette et de cinq ou six soldats, fidèles débris du premier corps d'armée, tous ces restes généreux attendirent le moment de mourir aux pieds du roi...

La pâle Clotilde ne tremblait pas du danger présent, et elle fut heureuse de pouvoir se livrer à sa tristesse, alors imputée à la circonstance.

Ce groupe dans la posture la plus calme ressemblait au sénat romain lorsqu'il fut pris pour une assemblée de dieux par les Gaulois, maîtres de Rome. Castriot était devant le prince, et, son sabre tiré, il regardait la porte de la chapelle avec les yeux d'une lionne défendant ses petits cachés au fond de son antre. De temps en temps ses yeux farouches, se reportant sur Clotilde, annonçaient qu'il pensait à la tuer plutôt que de la voir la proie du Mécréant, et les regards de la jeune fille lui disaient qu'elle ne demandait pas mieux... Tout bonheur n'était-il pas perdu pour elle?...

Ce silence fut interrompu par les pas de la foule, qui retentissant faiblement au-dedans de la chapelle firent trembler les plus courageux.

— Victoire!... victoire!... cria la foule aux portes de la chapelle où Bombans jugea que le prince pouvait être renfermé.

Ces mots n'étaient pas de nature à rassurer les défenseurs du prince. Alors ils se regardèrent en silence, d'un air qui semblait dire: « L'heure de mourir est arrivée! »

— « Ouvrez, c'est nous!... victoire!... » La peur fit encore méconnaître les voix tumultueuses.

— C'est *moi*, dit Trousse, qui avait changé de vêtement et pour cause...

— Sire, les ennemis sont vaincus, cria Bombans.

— C'est la voix de mon père, dit Josette, et elle courut ouvrir. Aussitôt se précipitent dans la chapelle, Bombans, Trousse, les soixante soldats et les dix cavaliers échappés à la mort, les femmes, le reste des gens; et le temple retentit de ce cri: Victoire!... victoire!...

— Sire, *je l'avais bien dit*, s'écria Hercule Bombans en se prosternant.

— C'est *moi* qui sonnai le beffroi, aux sons duquel ont paru les chevaliers célestes, dit Trousse.

— Le seigneur nous a donc secourus, reprit Monestan d'une voix faible, et revenant de son long évanouissement, en entendant ces cris qu'il prit pour des chants d'église.

— S'il a envoyé des anges, ils étaient à cheval, observa Kéfalein.

Castriot remit son sabre dans le fourreau, et regarda la princesse et le monarque avec le ravissement de la reconnaissance et du dévouement. Il ne dit ni ne demanda rien.....

Il est impossible de dépeindre l'étonnement du bon Jean II, et du groupe de ses fidèles serviteurs : une mère qui retrouve son fils, une amante son amant, un fils son père, un voyageur son clocher, ne sont pas plus joyeux, ébahis, attendris et le cœur plein de liesse.

— Chantez donc un *Te Deum,* s'écria le premier ministre.

Aussitôt l'évêque, sans quitter ses armes, monte à l'autel; chacun s'agenouille, et Hilarion d'Aosti entonna le chant d'actions de grâces, qui monta vers le Seigneur : le cri de ces âmes vertueuses dut être un agréable encens, puisque le cœur d'un homme de bien est la plus belle offrande qui puisse lui être offerte.

Le *Te Deum* fini, le prince s'écria : « Mes amis, « nous saurons reconnaître vos services, nous don- « nons la liberté à tous les serfs qui se trouvent « dans le château et aux enfants de ceux qui sont « morts; nous les enrichirons, et rebâtirons leurs « chaumières ruinées. Vous avez dès longtemps « acquis le titre de mes enfants, si nous en savions « un plus beau, nous vous l'accorderions en ce « jour. »

Des larmes s'échappèrent d'entre les paupières du bon roi, dont les paroles flatteuses retentirent dans le fond du cœur de ses sujets, comme la douce musique des anges.

— Il ne faudra pas oublier de faire un service pour les âmes des morts, dit le premier ministre, encore pâle et chancelant.

Le prince, accompagné de ses ministres et de sa fille, qui guidait ses pas, sortit de la chapelle et s'achemina vers ses appartements.

Bombans sembla se multiplier pour rétablir l'ordre dans le château : nous devons lui rendre justice! avarice à part, et l'on sait combien cette passion entraîne facilement à de vilaines actions, Bombans avait des qualités, il était actif, prudent, courageux et dévoué à sa manière, c'est-à-dire en tout ce qui ne concernait pas la bourse : les cours furent nettoyées, et les gens morts remplacés au plus tôt. Chacun est à son poste, tout rentre dans l'ordre, et lorsque la nuit arriva, l'on n'aurait jamais cru que le château de Casin-Grandes eût subi un siége, si le nombre des serviteurs ne l'eût pas indiqué par la diminution. Encore Bombans eut-il bientôt rempli le vide par de nombreuses promotions faites parmi les paysans les plus courageux... Les Camaldules prétendent que c'est lui qui, dans cette occasion, donna l'idée de la vente des charges. Au milieu de ces événements, la pauvre Marie était restée dans sa loge, négligée par toût le monde; et lorsque Castriot s'approcha pour la voir, elle s'écria comme en rugissant : « J'ai faim!... l'on m'oublie!... »

En ce moment le prince et ses ministres recueillaient au salon rouge les différents ouï-dire sur l'apparition miraculeuse des chevaliers, et l'on cherchait d'où pouvait être venu ce secours opportun.

— Il y a eu des miracles plus extraordinaires!... disait Monestan.

— Un miracle l'est toujours, observa l'évêque.

— Je croyais qu'on n'en faisait plus, dit Kéfalein, sans se douter qu'il avait eu de l'esprit une fois en sa vie.

A cette observation, Monestan regarda fixement le connétable, et se convainquit par cet aspect de l'innocence du bon Kéfalein. Alors il retint sa réponse, en pensant que cette parole n'empêcherait pas le connétable d'entrer au ciel.

— Messieurs, observa gravement le roi, nous croyons que ce ne peut être que le chevalier noir, notre libérateur.

— Mais par où serait-il venu? demanda l'évêque; comment s'est-il trouvé à point nommé au moment où nous succombions? il aurait bien dû venir lorsque nous fîmes un instant plier les ennemis, alors sa présence eût épargné la mort de bien des braves gens...

— N'accusons donc jamais, interrompit Monestan, ni le ciel ni les hommes, avant d'être parfaitement instruits de toutes les circonstances.

— Si c'est notre libérateur, continua le prince, nul doute qu'il n'ait mis toute la diligence possible.....

A cette conjecture, Clotilde soupira. Pauvre enfant, c'est un coup mortel à tes amours!

— Vous serez heureuse, lui dit son père en lui pressant la main; ne soupirez plus de crainte, mon cœur a dans ce moment un pressentiment qui ne m'a jamais trompé. » Ces paroles, dites à voix basse, augmentèrent la pâleur et la tristesse de Clotilde.

— Mais, demanda Monestan, comment a-t-il su que vous étiez en danger?

— L'amour, Monestan, est le plus sûr de tous les messagers...

La princesse, dont la figure chagrine était l'objet de l'attention générale, dégagea à ce moment sa main tremblante des mains de son père, et par ce mouvement, manifesta le désir de se retirer.

— Vous nous quittez, ma fille!... revenez au plus tôt; nous tenons ce soir et demain cour plénière; il faut fêter notre libérateur quel qu'il soit!...

Tous les yeux suivirent la démarche lente et morne de la jeune fille, dont le cœur en deuil aspirait après la nuit, pour s'assurer si le beau Juif existait encore, et..... la nuit était venue!...

Le prince ordonna que l'on mît une sentinelle sur la tour du pont-levis, afin d'être averti de l'arrivée de ses libérateurs, et chacun attendit avec impatience.

Clotilde a regagné son appartement... « Y sera-t-il?... » se dit-elle, en consultant son cœur, pour savoir si elle ne préférait pas l'incertitude et l'espérance, à la vérité. Pleine de joie ou de chagrin... elle hésite!... tout son univers et là, sur ce rideau qu'elle n'ose lever.... elle le regarde avec anxiété, elle voudrait, tout à la fois, et voir et ne pas voir; enfin, la curiosité l'emporte!... qu'ai-je dit, curiosité? c'est l'amour, c'est un sentiment inexplicable, suave et douloureux, divin et terrestre, voluptueux et cependant aigu!... elle se hasarde, elle approche...

A ce moment, un léger bruit sur la Coquette fit refluer tout son sang vers son cœur, qui ne put suffire à la violence de l'émoi que lui causa le pressentiment du bonheur... Le rideau résiste, il est déchiré, la croisée ouverte, et Clotilde voit son bien-aimé!... Des fleurs sont sur l'appui de la fenêtre!...

On peut peindre par des paroles la joie d'un guerrier qui triomphe, d'un enfant qui remporte un prix, d'un époux devenant père, d'un homme qui prouve sa reconnaissance à son bienfaiteur, d'un Français qui, dans le désert de l'Afrique, entend la douce voix d'un Français échappé de Saint-Jean-d'Acre; mais rien ne peut dépeindre la fête idéale qui transporte le cœur d'une femme saluant le bien-aimé qu'elle a cru perdre à jamais.... C'est le déluge de tous les sentiments que la nature a resserrés dans le petit espace que l'on nomme une âme. On se sent une facilité d'existence, une légèreté de corps; on semble prêt à s'envoler vers les cieux. Je ne connais aucune hyperbole pour donner l'idée de ces pleurs de l'âme en joie.... Les fêtes du cœur ne sont pas bruyantes.

— Clotilde!....... s'écria le Juif.

— Nephtaly... Vous vivez!...

— Oui, puisque je vous vois!...

— O Nephtaly, ne risquez plus votre vie sur ce rocher! votre mort serait la mienne. Combien j'ai souffert aujourd'hui!...

— Souffert!... et pour moi!... Ah! ne craignez rien, Clotilde, il n'est aucun danger pour qui vient vous admirer!...

— Je le crois, puisque vous le dites... mais, je tremblerai toujours!...

—Voulez-vous, reprit-il, que je sacrifie mon bonheur à votre tranquillité?

— Non, non, Nephtaly..... j'aime mieux votre présence que votre souvenir!... et cependant, je devrais ne plus vous voir. Un autre ne va-t-il pas venir? tout espoir n'est-il pas perdu?... Elle s'arrêta, car elle aperçut Nephtaly pâlir, lever les mains au ciel et les reporter vers elle avec le geste d'un naufragé qui demande du secours.

—Ah, Clotilde!... s'écria-t-il, et sa belle tête retomba sur son sein.

—Je vous entends! reprit la princesse en versant quelques larmes bien pénibles. Hélas! jamais les morts ne s'aiment et nous sommes comme morts l'un pour l'autre!.... Adieu donc!.....

Nephtaly, pour toute réponse, montra le ciel par un geste empreint de cette grâce mélancolique, qui est la poésie du malheur!....

— Oui, nous n'aurons de bonheur que là, continua Clotilde; écoutez, Nephtaly! une consolation nous reste, c'est de savoir que nos cœurs s'entendront toujours!...

Elle prit les fleurs, en orna son sein palpitant, et referma la croisée en jetant un regard plein d'amour sur son bien-aimé... Puis elle s'achemina vers le salon... tout à la fois heureuse et malheureuse : comme il y a des voluptés qui font mal, il y a des douleurs qui charment.

L'on venait d'apprendre, au salon du prince, le chemin que les chevaliers prirent pour venir au secours de Jean II, et voici comme : Bombans, ayant fort à faire pour remplacer les trésors enfouis et décorer la salle à manger, y entra pour prendre ses dimensions et voir comment il lui donnerait un air de fête. Il remarqua que la porte de l'immense salle à manger, du côté de la mer, était ouverte, et il suivit tout naturellement la trace des pas des chevaux. Alors il découvrit que l'on avait coulé à fond, au milieu des récifs, une assez grande quantité de chaloupes, à l'aide desquelles on forma une espèce de bac, par où les chevaliers abordèrent jusqu'à l'esplanade, dont les fleurs et les arbustes étaient foulés, les gazons chevauchés et flétris. Il courut instruire le prince de toutes ces circonstances.

— Ils m'ont tout gâté! dit Bombans en finissant, le pavé de la salle est cassé; cela coûte beaucoup, mais pas encore si cher qu'un pillage : on n'en a jamais vu à bon marché, tout est si coûteux!... et je réponds qu'il sera difficile de régulariser....

— L'on vous passera tout en compte, s'écria le prince joyeux.

A ces paroles la figure de Bombans se dilata, ses muscles buccinateurs jouèrent, et le contentement parut pour la première fois sur sa face soucieuse.

Clotilde arrivait au salon comme l'intendant se retirait, et comme le prince s'écriait : « Nul doute, c'est le chevalier noir!.... »

A ce moment les sons du cor retentirent, et les échos des vastes murailles de Casin-Grandes les répétèrent.

— Connétable, dit le bon Jean II, allez au-devant de nos libérateurs, et amenez-les ici! qu'on leur prépare un joyeux festin, et célébrons cette nuit la délivrance de Casin-Grandes...

Clotilde s'assit sur le trône à côté de son père, et la petite cour prit une attitude majestueuse... Castriot essaya de remplacer de son mieux les trois Cypriotes morts dans les combats du matin.

Kéfalein arriva dans la première cour au moment où le chevalier noir, monté sur un cheval noir tout blanchi d'écume, franchissait le pont-levis.

— Vérynel, accourez! s'écria le connétable ; et vous, sire chevalier, dit-il à l'étranger en l'aidant à descendre de cheval, venez vous remettre de vos fatigues, le prince et ses sujets attendent avec impatience la vue de leur libérateur.... Ils s'avancèrent vers le pavillon de Hugues.

— C'est lui!... dit le monarque en reconnaissant la démarche du chevalier. Venez, mon fils!... Et le prince, descendant de son trône, courut, à côté du chevalier, tendre ses bras au connétable. Chacun fut étonné à l'aspect du chevalier noir, et un murmure flatteur pour l'étranger le suivit jusqu'à ce que le prince l'eût conduit près de son trône.

— Hé quoi! continua le monarque ivre de joie, nous vous devrons donc deux fois la vie! Eh! mon fils, nous n'avons qu'une fille et un cœur!...

— Prince, dit le chevalier noir, ne craignez plus rien, j'ai laissé mes chevaliers à la poursuite de vos ennemis, ils ne tarderont pas à revenir victorieux... Avais-je raison de vous quitter la dernière fois? Mais, ajouta-t-il en se tournant courtoisement vers la princesse et cherchant à adoucir la rudesse de sa voix, madame, depuis longtemps vous savez que je vous aime, ne croyez pas que je veuille faire passer pour des preuves d'amour ce qui me fut dicté par la seule humanité et le devoir d'un vrai chevalier français; je ne puis vous offrir encore, comme preuve de mon éternel amour, que ma constance! Oui, belle Clotilde, je chercherai, par tous les moyens qu'il sera en mon pouvoir, à conquérir votre affection; je me déclare, devant la cour et devant Dieu, votre servant d'amour et votre chevalier : heureux si je puis, à force de dévouement et de gracieuses attentions, vaincre votre froideur...

Chacun admira la prestance, la loyauté, les manières élégantes et la générosité de l'inconnu; Clotilde seule, muette et détournant les yeux, craignait de le voir; c'eût été un crime de lèse-amour!

— Froideur!.... répéta le bon Jean II; ne craignez rien, mon fils! nous ne voulons pas trahir les secrets de notre bien-aimée fille, ils ne nous appartiennent pas; mais, nous vous répondons de votre bonheur; et si vous en voulez une preuve, regardez la rougeur qui doit se répandre sur son front virginal.

Le cercle curieux porta ses yeux sur Clotilde, dont la pâleur devint un problème; car naguère, lorsqu'elle rentra, l'on avait remarqué la joie briller dans ses yeux et sur son visage épanoui.

Cette contenance, l'écueil de la pénétration des vieillards comme des jeunes, ne fut expliquée que par Kéfalein, qui dit, avec un gros rire, à l'oreille de l'évêque :

— La femme est une énigme... et, nous avons le mot!... L'évêque sourit; et Monestan se dit en lui-même : « C'est quelque blasphème, car ils rient... »

— Hé bien, ma fille, ne fêtez-vous pas notre libérateur? demanda Jean II.

— Sire chevalier, répondit Clotilde d'une voix entrecoupée, les simples désirs de mon père sont des ordres pour nous, et j'obéirai toujours!... Si je dois être votre récompense, j'acquitterai par le don de ma main la dette du roi de Chypre....

— Madame, ce n'est pas de l'obéissance que je demande!... répliqua le chevalier à voix basse.

Le prince saisit la main du chevalier noir, comme pour le rassurer; mais l'aspect de la figure attristée de la princesse n'était pas fait pour donner de l'espoir.

Madame, dit-il avec une espèce d'accent de reproche, en voyant votre beauté, tout homme, tel courtois qu'il puisse être, s'empresserait pour la posséder de se servir de l'autorité d'un père.... Ne craignez jamais cela de moi!... je ne veux vous devoir qu'à vous-même!...

Puis saisissant la main de Clotilde par un geste qu'il déroba à l'assemblée à la faveur des draperies du trône, il lui dit d'un ton plaintif : « Vous ne m'aimez donc pas?.... »

Ce reproche mérité répandit sur le visage de Clotilde un incarnat subit, que les courtisans remarquèrent, et elle répondit en pleurant : « *Je vous aimerai, seigneur!...* »

A ce moment Bombans qui avait fait tous ses efforts avec Me Taillevant, pour arranger un repas digne du roi de Chypre, vint annoncer que la salle du festin n'attendait plus que les convives. La salle à manger était décorée de fleurs, de guirlandes, de feuillages, et à défaut de toutes les richesses resserrées, l'intendant plaça des valets qui tinrent de grosses torches de cire pendant le repas. Ne pouvant donner l'éclat de l'or, il le remplaça par celui de la lumière en profusion.

Le courtois chevalier offrit sa main à Clotilde, et la conduisit à la salle à manger, en ayant soin qu'elle posât bien ses pieds à chaque marche, que personne ne la froissât, la regardant sans cesse, en-

viant le marbre que ses pieds touchaient, la rampe que sa main légère parcourait, et écoutant le bruit soyeux de ses vêtements. Ces attentions firent d'autant plus de peine à la jeune fille, qu'elle se sentait de la reconnaissance et de l'estime pour le chevalier, et qu'elle se trouvait dans l'impuissance de le récompenser.

Le chevalier noir refusa de s'asseoir et de manger en alléguant ses vœux, et il se tint debout derrière Clotilde; il la servit en prévenant ses moindres désirs, changeant ses assiettes, lui versant à boire d'une main tremblante de bonheur, offrant le pain, cherchant à effleurer ses doigts, ses cheveux, ses vêtements, et la dévorant d'un œil que l'on voyait briller à travers sa visière serrée; il l'aidait aussi à servir son père, et le bon vieillard était au comble de la joie en croyant leurs cœurs d'intelligence d'après ce concert de soins.

Au milieu de ce banquet, les musiciens du prince chantèrent des tensons, des ballades, et des chants de guerre en l'honneur des Lusignans.

Comme ils finissaient minuit sonna.

— Chevalier, dit le prince, vos compagnons d'armes tardent bien à venir.

— S'ils ne sont pas arrivés à la pointe du jour, répondit l'étranger, je serai forcé d'aller à leur rencontre, et savoir qui peut les arrêter... Peut-être l'imposteur, le faux Enguerry se sera renfermé dans sa citadelle avant qu'ils aient pu l'atteindre; ils essaient de la forcer, et c'est en vain, je la connais; il faut pour cela des machines et une armée plus nombreuse; j'attends à cet effet avec une grande impatience le reste de mes troupes que les vents ont retardées... Je suis bien heureux que le comte de Foix m'ait ramené ces cent cinquante vaillants chevaliers bannerets.

— Et comment avez-vous su notre détresse? demanda Monestan.

— Et ne vis-je pas aux menaces que le sire Enguerry vous fit lorsque je vins dernièrement en ce château, qu'il n'en voulait qu'à vos trésors? alors je fus assez chagrin de me voir sans ressources pour vous secourir, et perdu si je me découvrais...

Heureusement que ces généreux gentilshommes ont abordé hier du côté de Jonquières, et mon écuyer s'empressa de leur apprendre où j'étais, et ce que je réclamais d'eux... Aussitôt que mes troupes seront arrivées, je me montrerai dans la contrée, et le sire Enguerry paiera de sa tête sa félonie. Il a osé usurper l'héritage d'un vaillant chevalier, qui, délivré de ses fers, viendra le reprendre et venger l'humanité.

Le prince saisit la main du chevalier noir, et la serra de nouveau sans mot dire.

— C'est un siége auquel je désirerais bien assister, dit l'évêque, car la forteresse est bien située et de difficile accès.

— *J'en connais le faible,* répondit le chevalier.

Le souper fini, le monarque donna l'ordre de préparer pour le lendemain une fête brillante à ses généreux défenseurs, et l'on fit pour cela des efforts inouïs pendant toute la nuit.

Chacun se retira pour se livrer au repos, et, certes, l'on en avait besoin après une journée aussi fatigante et remplie d'autant d'événements. On servit le chevalier noir dans son appartement, et il recommanda au docteur Trousse de l'éveiller à la pointe du jour, si ses chevaliers, dont il commençait à devenir inquiet, n'étaient pas arrivés.

La pauvre Clotilde regagna son appartement, à la porte duquel elle trouva l'infatigable Castriot le sabre nu, et prêt à se coucher sur le seuil de marbre... Elle ôta tristement de son sein les fleurs du bel Israélite, et se laissa déshabiller sans mot dire par Josette.

— Hé bien, madame, votre mariage ou plutôt votre bonheur ne tardera pas, car il ne manque que votre consentement; j'ai tout vu par un carreau cassé de la croisée de la salle... Ah! comme ce chevalier vous aime! vous n'avez pas fait un mouvement qui n'ait excité son attention : sa tournure est noble, il est bien fait, car ses armes sont comme des modèles.

— Mademoiselle, dit la princesse, songez à ne jamais m'entretenir sans ordre, et surtout sur des choses qui doivent être respectées par votre silence, plus que toutes les autres.

— Oui, madame, répondit Josette étonnée.

— Adieu, Josette, dit Clotilde avec douceur, pour la rassurer sur le ton sévère qu'elle avait pris.

— Adieu, madame! Et Josette s'en fut en pleurant.

Clotilde ne put dormir; une seule pensée l'agitait, c'est : Combien elle serait malheureuse d'épouser le chevalier Noir : et son âme candide et pure ne lui fournissait d'autre moyen de sortir de ce labyrinthe que la résignation. « Je lui porterai, se dit-elle, une triste dot, les larmes et le chagrin seront mon seul apanage... »

Elle n'eut qu'un moment de sommeil, sans même y goûter de repos, car elle vit en songe son beau Juif découvert, banni, allant en captivité. Le chevalier noir, sachant qu'il était son rival, cherchait à le faire mourir. Elle aperçut Nephtaly tourner ses yeux sur elle une dernière fois : ce regard désespérant était rendu plus cruel par les circonstances vaporeuses de ce rêve, et le farouche chevalier noir, en donnant le coup de la mort à l'Israélite, disait à Clotilde : « *Je n'ai plus de rival!...* » Elle se réveilla en sursaut et tout épouvantée, car elle avait tou-

jours eu une espèce de croyance aux annonces des songes : c'était Marie qui la lui communiqua dès son enfance; aussi sa frayeur fut-elle mortelle. Elle regarde autour d'elle et aperçoit l'aurore qui jetait dans sa chambre une clarté blanchâtre; elle se lève soudain, et court à sa fenêtre pour s'assurer de la vie de Nephtaly.

Elle le voit fidèlement assis sur son rocher comme un Français banni, qui, s'asseyant sur le bord de la mer, respire le vent qu'il suppose venir de sa patrie. Lorsqu'elle entr'ouvrit la fenêtre, leurs yeux et leurs âmes se confondirent, et l'amour battit de ses ailes dans les cieux.

— Nephtaly, lui dit-elle encore tout émue et d'une voix douce comme celle d'un enfant qui prononce pour la première fois : *ma mère...;* Nephtaly, promettez-moi de ne jamais affronter votre rival?...

— Et quel est-il?...

— Hélas! c'est un grand chevalier qui porte toujours des armes noires, et sa devise est : *Deuil à qui n'est pas aimé!*...

—Clotilde, vous ne l'aimez pas!... dites-le-moi?... Le regard du Juif exprimait la crainte.

— Il faudra que je l'épouse!... Et elle soupira.

— Il vous épousera, Clotilde!... Et il soupira à son tour.

— Oui...

— Grand Dieu!...

— Nous n'aurons, reprit-elle, d'autre ressource que de nous aimer de l'âme...

Le beau Juif, la regardant avec des yeux petillants d'amour et d'un feu qui s'échappait en éclairs, lui dit d'un ton morne, solennel et dénué de cette exaltation que donne l'espérance:

— Clotilde!... lorsque votre mariage approchera, promettez-moi de m'accorder un rendez-vous... un seul! Que je puisse vous voir, vous serrer dans ces bras désespérés, et je vous jure de trouver alors un moyen pour nous unir à jamais...

— A jamais!..... répète Clotilde en délire.

— A jamais!... reprend le Juif. Alors je verrai si tu m'aimes!...

— O mon bien-aimé, joie de mon cœur, vous auriez un tel moyen! dit la jeune fille dont le visage offrait le portrait d'une sainte en extase. Elle ne fit pas attention au ton d'autorité que prenait le Juif immonde.

—Oui, je l'ai!... hélas! qui ne l'a pas! Mais c'est le dernier refuge du désespoir, et songeons à ne l'employer qu'à la dernière extrémité!... promettez-vous, Clotilde?

— Si je le promets! je le jure par toi!...

— Adieu! je suis content, ô ma douce amie; continuons alors de savourer, sans crainte et sans remords, les douceurs d'amour. Cette promesse, écrite dans le ciel dans le livre éternel, nous fiance bien mieux que les cérémonies des hommes!... tu m'appartiens!... Adieu!... Et il envoya un doux baiser à sa maîtresse sur l'aile des zéphyrs.

Le ton qu'il mit à ses paroles avait quelque chose de farouche... Clotilde reste pensive, tout en le voyant se confier aux airs pour regagner sa crevasse.... Il y parvient, s'agenouille, et réitère un doux baiser à son idole.

Clotilde prit alors les fleurs nouvelles que l'Israélite avait apportées sur l'appui de la croisée et elle en décora son sein tout palpitant de joie. Elle se mit à sauter dans sa chambre avec la naïveté de la jeunesse, et elle répéta : « Nous serons unis!... » Cette idée rafraîchit son cœur comme une rosée bienfaisante.... Ah! c'était une véritable fille d'Ève! . . .

XX.

Prodiguez à mon hôte, en ce beau jour de fête,
Le luxe des festins, mes trésors précieux,
Enchantez son oreille et charmez-lui les yeux.
Que ne puis-je montrer le dedans de mon âme!

(ROTROU, *comédie de l'Hypocondriaque.*)

Tout à coup dans ces lieux un homme se présente :
Comme un nouveau soleil, il frappe les regards
Par un portrait exact de la mine charmante
De ce beau chevalier, etc.

(DURYER, *comédie.*)

C'était une fille d'Ève!... Ève fut inconséquente... Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle n'eut pas de mère... Or, toutes les jeunes filles qui se trouveront privées de ce Mentor aimable sont menacées de la même infortune qui se grossit et s'amasse sur la tête de la pauvre Clotilde. Elle n'eut de sa mère ni le sourire, ni les instructions douces et tendres qui l'auraient empêchée de tomber dans le précipice d'un amour sans espoir. Une mère l'aurait surtout empêchée de sauter par sa chambre comme une petite folle, parce que son amant lui a dit qu'ils pouvaient s'unir!..... Je recommande ces sages réflexions à l'attention des mères de famille et des jeunes filles..... Mais, hélas, depuis six mille ans elles sont répétées, et depuis six mille ans, malgré les mêmes remontrances et les mêmes lois, les mêmes fautes et les mêmes crimes se commettent!..... O Nature!..... si l'homme n'avait pas de passions, on accuserait le ciel!... il en a, l'on accuse encore le ciel!... Mais laissons cela.

Josette accourut au moment où Clotilde était au plus haut degré de joie.

— Hé bien! Josette, qu'avez-vous avec votre air soucieux!...

— Madame, le roi vous fait dire de passer au plus tôt chez lui....

— Que peut-il me vouloir, Josette?... reprit-elle en riant.

— Je l'ignore. Madame m'a recommandé si sévèrement de ne plus m'occuper des choses qui concernent madame....

— Mais, Josette, je ne vous disais cela que parce que je ne savais pas... et de quoi me parliez-vous?... Ah! dit-elle en s'interrompant, laissez-moi ces fleurs!... Voyez-vous, Josette?... il en faut faire une couronne et me la poser sur la tête...

— Madame n'a plus de chagrin!...

— Du chagrin, Josette! est-ce que j'en ai eu?... Ma fille, mettez-moi tous mes atours, que je sois parée, je veux être belle... gardez cette rose, j'en ornerai mon sein.

A la fin, Josette se déridant un peu et voyant tout ce qu'elle perdait à rester muette, dit à Clotilde :

— Madame fait bien de se parer, car on a tout bouleversé le château pour les apprêts de la fête! jamais je n'en ai tant vu : les préparatifs eux-mêmes sont une fête.

— Vraiment, Josette?

— Oh! madame, ils ont duré toute la nuit.

— Je n'en ai rien entendu.

— Enfin c'est superbe!... mon père a bien du talent : c'est un honnête homme, il ne cesse de dire qu'il ne voudrait pas y gagner un sou!...

— Je le crois! répondit la princesse tout comme elle eût dit autre chose.

En effet, il régnait dans tous les mouvements de Clotilde une espèce d'impatience, un ensemble de gestes, de regards, qui trahissait plus que de la joie!... Celle de l'amour devrait avoir un autre nom. Josette ne savait plus que penser de sa maîtresse... « Triste hier, joyeuse aujourd'hui, se disait-elle, que sera-t-elle ce soir?... voilà les princes!... On ne sait sur quoi compter!... »

La fille des Lusignans sortit en bondissant comme un jeune faon, et elle s'en fut chez son vieux père qui l'attendait avec impatience. Trousse l'introduisit, et l'annonça en se prosternant devant elle.

« Elle ne sera jamais malade!... » dit en lui-même le docteur, en apercevant l'heureux mélange de roses et de lis qui régnait sur la figure de Clotilde.

Après être entrée, la princesse embrassa son vieux père à plusieurs reprises.

— Oh oh! s'écria le vieillard, la nuit a porté conseil!... et qu'avez-vous, ma fille?...

— Beaucoup de bonheur..., quand je vous vois, mon père!

Jean II remua la tête en se tournant vers sa fille; il se garda bien de prendre pour lui ce que disait Clotilde.

— Fille amoureuse, s'écria-t-il avec un geste d'abandon, en sait plus que dix centenaires, et c'est folie à moi..... de chercher!.....

Écoutez, Clotilde, reprit-il d'un air grave; et la jeune enfant parut attentive, mais tout lui représentait son beau Juif... Écoutez, Clotilde... Mes ministres m'ont entretenu du défaut de politique qui se faisait sentir dans votre conduite d'hier : je conçois que vous ne connaissiez guère la diplomatie, et j'approuve, en quelque sorte, la réserve que vous avez adoptée; elle convient à la dignité royale et surtout au sang des Lusignans : la pudeur est le plus charmant coloris de la jeunesse et de la vertu; mais il ne faut pas, ma bien-aimée, que cette pudeur dégénère en un maintien glacial qui repousse les hommages. Va, ma fille, il existe un rire et une folâtrerie des honnêtes gens et de la vertu qui ne messiéent pas, surtout dans les amours. La vertu ne fut jamais revêche, elle est aimable; et, lorsqu'on aime, on peut le faire sentir par de petites douceurs, et par des ébattements d'âme... Ce pauvre chevalier doit avoir la mort dans le cœur, et votre amour ressemblerait à de la répugnance par ce que l'on m'a dit... Vous ne m'écoutez pas, ma fille?... s'écria le vieillard qui suivait tous les mouvements de l'amoureuse Clotilde.

— Si, mon père! je vous assure qu'aujourd'hui le chevalier noir n'aura pas à se plaindre de moi...

— Faites-lui bon accueil!...

— Oui, monseigneur.

— Ne devez-vous pas bientôt l'épouser?...

— Puisque vous le voulez, mon père...

— Vous tremblez!..... s'écria Jean II.

— C'est de joie, sire!... Mais sera-ce bientôt?... continua Clotilde, en pensant que l'époque de cet hymen avec le chevalier était celle de son union avec le Juif... — Pauvre innocente!...

— Tu te trahis, ma fille, s'écria l'heureux vieillard; allons, soyez tranquille, nous le déciderons au plus tôt! Et il se frotta les mains en signe de joie.

En ce moment, le son du cor se fit entendre, et le chevalier noir, à la tête de ses cent cinquante chevaliers, et accompagné de son écuyer, du comte de Foix, et de plusieurs seigneurs, arriva près de Casin-Grandes : les musiciens du prince et tous ceux que l'on avait pu rencontrer étaient placés sous un arc de triomphe en verdure, dressé à la hâte, et, lorsque les chevaliers passèrent dessous ce fragile monument, une douce musique les accueillit. Les trois ministres et la cour les attendaient, tous les habitants agitant des lauriers étaient rangés en haie et les saluèrent par des acclamations : ce fut ainsi que commença la fête préparée avec un grand soin par maître Taillevant et maître Hercule Bombans.

La première cour était tendue de tapisseries et garnie d'échafaudages recouverts de draps et d'é-

toffes; le milieu, tout sablé, offrait un vaste cirque pour les tournois; la seconde cour, qui menait aux appartements du roi de Chypre, contenait une table immense formant un grand cercle extrêmement élevé; le centre de cette table présentait, par son vide, une arène, où l'on voyait différentes machines, préparations des décors du festin; les bancs tout à l'entour, ornés d'une feuillée, étaient garnis de coussins de pourpre, et l'on avait mis les couverts des cent cinquante chevaliers sur cette vaste table. Au milieu de cette table le dais du prince était disposé pour recevoir le roi, sa fille, les ministres, le chevalier noir, le comte de Foix et les principaux seigneurs.

Au son du cor, le prince et sa fille descendirent, et, s'avançant par les espèces de portiques ménagés entre ces divers apprêts, ils vinrent au-devant de leurs libérateurs, qui mirent pied à terre.

Tous, à l'exception du chevalier noir, avaient ôté leurs casques et leurs armures; à l'aspect du prince de Chypre, ils saluèrent avec respect, leurs yeux se tournèrent unanimement sur Clotilde et un murmure flatteur résonna dans les airs. Le prince, même pendant son règne en Chypre, n'avait pas eu un si beau spectacle!..... Malheureux de ne pas le voir, il écoutait ce que lui disait sa fille : le chevalier noir mit en arrivant un genou en terre devant Clotilde.

— Vous êtes bien heureux!... lui dit le comte de Foix en lui frappant sur l'épaule; si faudra-t-il que je m'en aille promptement pour ne pas devenir fou!...

— Belle dame, s'écria le chevalier noir, agréez-vous l'hommage-lige de ma personne?

— Certes, sire chevalier, et j'en ressens un plaisir infini; la reconnaissance seule ne m'y force pas...

A ces mots le chevalier se baisse, et, dégageant un moment sa visière, il embrassa les jolis petits pieds de Clotilde confuse, qui lui dit avec un doux sourire et une grâce piquante :

— Allons donc, beau sire, ma main sera jalouse!

Le chevalier se relevant alors déposa sur cette jolie main un baiser tellement enflammé, que le cœur de Clotilde en reçut une espèce d'atteinte.

— Bien, mes enfants, s'écria le monarque : sires chevaliers, dit-il en haussant la voix, acceptez tous nos remercîments pour l'assistance que vous m'avez prêtée. Nous tâcherons que vous ayez toujours souvenir de nous, car nous l'aurons toujours de vous.

A ces mots la musique et les trompettes indiquèrent le commencement de la fête, que Bombans avait préparée très-brillante, en espérant bien gagner sur l'ensemble des dépenses. Une foule de monde attirée par l'annonce de cette solennité entra dans les cours; mais aucun chevalier étranger n'y vint encore, malgré le soin qu'on avait eu la veille d'envoyer à Aix et dans les villes voisines les armes du prince, et le détail des prix du tournoi. Les chevaliers se rangèrent autour du trône préparé dans la première cour et Clotilde fut déclarée reine du tournoi.

S'asseyant alors sous le dais, et entourée des personnages les plus marquants de l'assemblée, elle fit signe de commencer les premières joûtes simples. Je passe la description de ce tournoi. Qu'il suffise de savoir que la princesse décerna le prix du combat à l'épée au comte de Foix; ce prix était une épée enrichie de pierres précieuses. Le prix du combat à la hache fut une coupe d'or garnie de diamants blancs : le prix de la lance une nef d'argent, et le prix du combat à cheval fut remporté par Kéfalein : il eut une aiguière en vermeil.

On reserva le combat à outrance pour le soir.... Le prix était une nef d'or et une couronne de laurier.

Ce premier tournoi fini, l'on passa dans la seconde cour pour se livrer à la joie du magnifique festin que l'on y avait préparé. Je vais en donner une description succincte, parce qu'il est assez curieux par les divers *entremets* qu'on y joua.

Chez nos aïeux, un *entremets* était un divertissement entre chaque service, ce qui rendait l'art de la cuisine encore plus important qu'il ne l'est de nos jours, quant à la science du cuisinier, car, dans ce temps-là, les festins n'influaient pas comme à présent sur les destinées d'un État.

Chacun ayant pris place, le chevalier noir à côté de sa chère et joyeuse Clotilde, le prince, les ministres et les seigneurs à l'avenant, on vit paraître dans l'arène du milieu plusieurs petits enfants de chœur, qui chantèrent le *Benedicite* en musique, et l'on ne voyait nullement les musiciens qui les accompagnaient.

— C'est un peu profane, dit Monestan, et si Me Taillevant nous avait consultés....

— Laissez faire, répondit l'évêque, je l'absous en cas de péché.

Alors les mets arrivèrent devant les chevaliers, sans qu'aucun valet les apportât; ils parurent sur la table en sortant de dessous comme par enchantement. Pendant ce premier service, la curiosité fut excitée par l'arrivée de petits diablotins, qui arrangèrent une île, des fortifications, des machines, etc.

— C'est l'île de Chypre, s'écria l'évêque.

En effet, le premier entremets fut l'envahissement de la Chypre par les troupes du bon roi Jean II; les Vénitiens furent battus, comme bien on pense, et les petits enfants, vainqueurs, en entrant dans l'espèce de petit village qui représentait Nicosie, crièrent : Vive Jean II.

— Voilà nos trente mille hommes, dit l'évêque en voyant les bambins habillés en chevaliers.

Le second entremets représenta un immense navire, d'où il sortit un grand nombre d'enfants et de musiciens qui célébrèrent par des chants la prise de Nicosie, et, par des machines habilement préparées, ils mirent tous ensemble, devant chaque chevalier, un petit navire pavoisé de ses armes particulières; et à la fin du dessert le navire tomba de lui-même, et sa quille restant seule découvrit une magnifique chaîne d'or, dont le roi de Chypre fit présent à chaque chevalier banneret.

Il s'ensuivit un cri de: « Vive le généreux Jean II! » qui fut pour le bon monarque un mets exquis... Aussi attendait-il avec impatience le dessert. Heureusement pour Bombans le prince ne sut pas si toutes les chaînes étaient du même poids.

A la fin du repas, les enfants de chœur, en plus grand nombre, revinrent et chantèrent les *Grâces* en musique.

Ce fut pendant ce festin que l'on décida le mariage de Clotilde.

— Sire chevalier, dit le prince de Chypre, vers le second service, quoique nous ne connaissions pas encore votre rang, dont l'amitié de ces vaillants seigneurs nous donne une haute idée, il convient de fixer le jour de votre union.

— Ne craignez rien quant à la naissance du chevalier noir, dit le comte de Foix au roi Jean II; tout prince que je suis, je me fais gloire de sa protection.

— Hé quoi, Clotilde!... s'écria l'étranger qui tout le temps de ce long repas l'avait servie et choyée avec l'empressement d'un amant, c'est tout dire d'un mot!...

— Que voulez-vous dire, seigneur?... reprit-elle en souriant comme une sirène.

— Quoi, dit-il avec étonnement, vous vous décideriez si vite à combler tous mes vœux! Non pas que je m'en plaigne, mais hier encore vous m'avez montré un visage si sévère.

— Je ne le suis plus... seigneur!... Et sa figure respirait une joie céleste... On va sans doute lui reprocher sa dissimulation.... Injustes censeurs, du moment que l'on aime on apprend la ruse... Blâmez donc l'amour!

Quoi qu'il en soit, le chevalier noir s'écria :

— Qui vous fit donc changer si promptement? qui donc m'a fait trouver grâce à vos yeux? par quel enchantement m'avez-vous souri, me parlez-vous et consentez-vous au don d'amoureuse liesse?... à qui le dois-je?...

— Est-ce que cela s'explique? observa judicieusement le comte de Foix.

— Cela m'importe fort, mon ami, répliqua l'étranger; quand on cherche le bonheur, les plus petites choses portent ombrage...

— N'en prenez aucune crainte, sire chevalier, dit Clotilde, je vous jure que vous n'aurez pas à vous plaindre *de celle qui sera votre épouse*...

A ces paroles, dites d'un ton presque ironique et empreintes de cette douceur aigre qui fait douter involontairement, le chevalier noir reste immobile et muet à regarder Clotilde.

— Allons, sire chevalier, reprit le prince de Chypre, hésitez-vous à marquer l'époque où vous deviendrez notre fils et notre successeur?

— Ne croyez pas, sire, que votre royaume, que du reste je saurai vous reconquérir, soit une amorce, la seule Clotilde... Mais je doute encore plus de son amour en la voyant joyeuse, qu'hier lorsque je la vis triste.

— Chevalier, s'écria le comte de Foix, vous êtes le mortel le plus difficile à contenter qu'oncques je connus; rien ne vous satisfait, vous avez cru à Édesse.....

— A Édesse! interrompit le connétable. Seigneur, j'y fis une charge qui, je le vois, est restée dans la mémoire de tous les guerriers.

Le comte de Foix regarda Kéfalein, et l'attitude du bon connétable, ses gros yeux bleus errants lui firent croire que le vin de Chio lui avait causé des lacunes dans le cerveau.

— Souvenez-vous, reprit le comte de Foix en s'adressant au chevalier noir, souvenez-vous qu'à Édesse vous croyiez que cette jeune Musulmane ne vous aimait pas, et cependant elle est morte de chagrin depuis votre départ, sans qu'aucun de nous ait pu la consoler... et nous sommes aimables!...

Clotilde fit un mouvement qui trahit son effroi.

— Serait-il vrai!... s'écria-t-elle.

— Ah! ne craignez rien, dit le comte de Foix en saisissant la main blanche de la jeune fille; d'après ce qu'il a versé dans le sein de l'amitié, d'après ce qu'il m'a dit du sentiment que vous lui inspirez, je puis vous répondre que vous serez, d'entre toutes les femmes, la plus heureuse.

— Oui, Clotilde!... continua le chevalier en tremblant de bonheur... Prince, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, lorsque le véritable Enguerry sera rentré dans la possession de ses biens usurpés; lorsque vous serez délivré de cet ennemi, alors je réclamerai votre parole et la promesse que vient de me faire votre fille.

— Ce sera donc bientôt!... observa le comte de Foix.

— Oui, répondit le chevalier noir, car dès ce soir, nous partirons pour Aix, où le reste de mes troupes ne tardera pas à arriver : alors nous irons

assiéger le ministre odieux des vengeances de Jean-sans-Peur, le farouche et cruel Capeluche.

— Hé quoi ! s'écria le prince, vous nous quitterez encore?...

— Ne le faut-il pas?... répondit l'inconnu, pour être plus tôt réunis à jamais.

— C'est vrai, dit le prince avec un ton de regret.

En ce moment, huit hommes habillés magnifiquement, et montés sur des bœufs richement caparaçonnés, parurent dans le milieu du cercle; ils sonnèrent du cor dans tout Casin-Grandes, et au portail, pour annoncer que le festin était fini, et que la dernière joûte allait commencer.

Le chevalier noir donna la main à sa fiancée, et, après l'avoir conduite à son trône, il alla se confondre parmi tous les chevaliers qui murmuraient entre eux et se disputaient le dangereux honneur du combat à outrance : le comte de Foix leur parlait avec chaleur, et enfin il finit par user d'autorité. Le sort désigna trois chevaliers pour combattre le comte et le chevalier noir qui se déclarèrent les tenants.

Les gradins étaient couverts de spectateurs attentifs qui affluèrent pendant le repas. Un profond silence s'établit lorsque la lutte fut déterminée. Kéfalein reçut le titre de juge du camp; l'évêque et Monestan s'offrirent pour être les parrains des tenants; Trousse et Vérynel furent ceux des contredisants.

Le chevalier noir se fit longtemps attendre. Alors on arrosa le sable du cirque; les trompettes et les hérauts prirent place; les trois contredisants parcoururent la carrière comme pour l'essayer...... *Enfin le chevalier noir* ne revenant pas, le comte de Foix se décida à commencer sans son compagnon d'armes. Trousse, par habitude, s'écria : « Silence !... »

Le premier chevalier qui parut était le baron de Piles, un des hommes les plus adroits dans l'exercice de la lance et de l'épée; à la première charge, qui ne dura que sept à huit minutes, le comte de Foix fut désarçonné et reçut un tel coup de hache sur son haubert, qu'il demanda quartier... Alors il s'en retourna tout chancelant à côté du prince et de sa suite..... L'on sonna de la trompette pour proclamer le vainqueur. Trousse fit rire toute l'assemblée, lorsqu'il courut le long du cirque pour aller voir si les nerfs du comte de Foix réclamaient son assistance : il tâchait d'éviter les coups avec un tel soin, que ses précautions et le roulement de sa petite machine excitèrent la joie.

Le baron de Piles se promenait fièrement dans l'arène, et faisait caracoler son cheval en attendant le chevalier noir... Les Camaldules prétendent que les dames d'Aix, venues à ce tournoi, rêvèrent toute la nuit de ce beau baron de Piles; mais comment l'ont-ils su?....

Enfin le chevalier noir ne tarda pas à paraître, et vainquit successivement le baron de Piles, le chevalier de Villars et le marquis de Croix, ses trois antagonistes désignés....... A l'aspect de la valeur et de la bonne tournure du vainqueur, les Camaldules disent encore que les dames d'Aix..... mais je ne le crois pas !...

La nuit commençait à envahir les cieux; Bombans, en homme sage, avait prévu ce phénomène quotidien, et cinquante paysans habillés en valets tinrent des torches. Ce fut à ce moment que le chevalier noir allait être proclamé vainqueur, et déjà Kéfalein, en grand habit de connétable, prononçait les premiers mots du protocole d'usage, lorsqu'au milieu des acclamations générales, parmi lesquelles on distinguait celles des dames d'Aix, de Jonquières et lieux circonvoisins, l'on entendit sonner du cor, du haut du portail, et trois nouveaux personnages se présentèrent....

Le premier était un vieillard en cheveux blancs, d'une figure vénérable; et je conjure mes lecteurs de prêter une grande attention, une attention extraordinaire à ce bon vieillard; il est.......

Il est conduit par un chevalier dont les armes absolument semblables à celles du chevalier noir excitèrent un violent murmure d'étonnement; le silence suivit ce murmure, et une espèce de sentiment d'attente, que l'on ne saurait expliquer, agita les esprits...

Clotilde, en apercevant cet étranger, fut saisie d'un frisson involontaire, mais si violent que sa couronne de fleurs tomba par terre... Elle était formée des fleurs du bel Israélite.... Ce simple accident ajouta à son épouvante... Elle regarde l'inconnu; les belles plumes noires de son casque se remuaient par un doux mouvement de tête qu'elle crut reconnaître... et son imagination bizarre lui souffla une idée importune; elle cherchait à revêtir ce chevalier de certaines formes bien connues... Elle le suivait dans sa démarche avec une invincible curiosité. A peine le chevalier fut-il admis dans l'arène, qu'il chercha de tous côtés Clotilde : aussitôt qu'il l'eut aperçue, sa tête se tourna constamment vers elle...

Le troisième personnage était un chevalier sans armes, vêtu comme un trouvère, les cheveux bouclés, le collet renversé, la jaquette de couleur *pers* et large, une riche ceinture, l'écharpe bleue, une épée au côté et sa toque surmontée de belles plumes blanches flottantes.... Ne le reconnaissez-vous pas? — Non. Eh bien ! sa figure est riante et maligne, et ses petits yeux verts ont un air de méchanceté qu'il déguise en vain par un sourire; telle chose qu'il fasse, ce sourire a toujours une teinte infernale.... Cela seul doit vous indiquer Michel l'Ange, l'envoyé de Venise.

Il s'approche, d'une démarche aisée, et s'avance avec le bon vieillard et le *Sosie* du chevalier noir vers le trône du roi de Chypre...

En apercevant ce nouvel ennemi, le chevalier noir vainqueur fit un mouvement de surprise qui se changea en mouvement de colère, quand il vit de plus près ce Sosie saluer avec grâce toute l'assistance; son armure était entièrement semblable à la sienne, à l'exception qu'elle n'avait pas de devise... Le premier chevalier noir indiqua par tous ses mouvements qu'il prenait cette ressemblance comme une injure, le défaut de devise comme un sanglant outrage; et les dames comme le reste des spectateurs prévirent que le combat serait véritablement à outrance...

Clotilde pâlit... son rêve revint en sa mémoire, et des pressentiments sinistres l'agitèrent... Elle cherche à écarter l'idée que cet inconnu peut être le Juif qui veut lui prouver son courage; mais un malin démon et même la vanité de l'amour la lui ramenèrent sans cesse en son esprit, et une espèce de sentiment mixte qui tenait par un coin à la douleur et par l'autre au plaisir, régna dans son cœur.

L'assemblée était tout aussi attentive que Clotilde.... et la singularité de l'aventure la mettait en suspens... Deux chevaliers revêtus de la même armure; quel sujet de méditations!... Aussi les dames se partagèrent-elles : celles qui habitaient dans le 45e degré penchaient pour le chevalier sans devise, les autres pour le chevalier à la devise. Alors deux factions féminines s'élevèrent dans l'assemblée, comme à Rome la faction verte et la faction bleue, et de nos jours le côté gauche et le côté droit... Quoi qu'il en soit, la rumeur fut grande, et l'on peut se l'imaginer. . . . .

XXI.

> L'homme le plus faible est un lion devant sa maîtresse.
>
> (ANONYME.)

> Mais la trompette sonne : ils s'élancent tous deux,
> Ils commencent enfin ce combat dangereux.
> Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
> L'ardeur, la fermeté, la force et la souplesse,
> Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
>
> (VOLTAIRE.)

> Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait la différence.
>
> (VOLTAIRE.)

Pendant que les dames se disputaient pour le chevalier avant ou après la lettre, le groupe des trois survenants arrivait au trône de Jean II.

— Prince, dit Michel l'Ange en prenant l'accent français, nous venons, ce bon vieillard et moi, vous demander l'hospitalité; nous sommes des prisonniers arrivant d'Angleterre; un prince généreux a payé notre rançon, il aurait bien dû nous donner de quoi revenir!... mais on ne pense pas à tout... Nous nous réfugions ici, car nous craignons le terrible Enguerry, ou plutôt Capeluche-le-Mécréant, usurpateur du bien de son maître et de son libérateur.

— Soyez les bienvenus, répondit le prince, et restez à ma cour le temps qu'il vous plaira.

— Grand merci, monseigneur, dit Michel l'Ange, et *je ferai en sorte que mon séjour y marque.*

— Que veut ce nouveau chevalier? demanda le connétable, en sa qualité de juge du camp.

— Combattre!... s'écria le vieillard avec un accent et une figure qui dénotaient un vieux guerrier. Va, mon fils, pour briller et vaincre tu n'as qu'à être toi....

Le chevalier survenu donne aussitôt un léger coup d'éperon à son magnifique cheval arabe, afin d'aller gagner le côté des contredisants; il parcourut le champ avec une telle rapidité, une telle prestesse, sans être ébranlé ni perdre son équilibre, enfin avec une telle grâce que chacun fut contraint de l'admirer; et beaucoup de dames partagèrent l'opinion de celles qui habitaient le 45e degré; elles penchaient, comme on sait, pour le survenant.

Le chevalier noir *à la devise* remonta, sans mot dire, sur son cheval, attacha sa hache et se tint ferme sur ses arçons : tous ceux qui étaient sous le dais s'avancèrent et furent attentifs; le silence régna, et Clotilde, le cou tendu, attacha ses yeux sur le chevalier sans devise; elle tint à la main la couronne de laurier, et l'on vit qu'elle tremblait; en effet, chaque geste du chevalier était pour elle un événement.

Enfin les deux rivaux sont armés, la trompette sonne... Elle retentit dans le cœur de Clotilde comme un cri de mort, car le songe qu'elle a fait la nuit dernière vient errer dans son souvenir, accompagné de ses horribles images; elle voit déjà l'arène ensanglantée et le regard mourant de l'Israélite..... Elle pâlit et reste frappée de stupeur.

L'assemblée ressemblait à un tableau, tant la multitude des personnages qui la composaient était immobile.... On regarde les combattants.

Les deux chevaliers s'examinent en silence, avec une fureur sombre; ils remuent leurs lances d'impatience, et se tournent vers le juge comme pour demander le dernier signal : la trompette sonne pour la troisième fois....

Ils se précipitent l'un sur l'autre avec la célérité d'un boulet, et l'assemblée tout entière tressaillit de peur, lorsque chaque lance frappa sur la poitrine

de chaque chevalier; le son de chaque cuirasse retentit, et un murmure de joie et de surprise rompit le silence, quand on vit les chevaliers tous les deux fermes sur leurs arçons, et le fer de leur lance tomber sur l'arène.... En même temps ils tirèrent leurs épées, et ils cherchèrent mutuellement le défaut de leurs armures, attaquant, défendant, épiant et frappant; on les admire voltiger, tourner, virer, et tous ces mouvements sont empreints d'une sombre jalousie et du désir de se venger.... Ils semblent s'être devinés.... Les spectateurs tremblent en craignant que le combat ne devienne funeste.... Déjà Monestan disait qu'il fallait les séparer; Castriot en se promenant devant Clotilde caressait son sabre avec une démangeaison telle, qu'on voyait qu'il brûlait d'être en tiers.... Quant à la princesse, son visage était une glace fidèle; on y pouvait apercevoir quand le chevalier sans devise était en péril, ou triomphant.

Après un quart d'heure d'attaques mutuelles, rendues vaines par une habile défense et par des manœuvres qui semblaient être entendues des coursiers noirs, couverts de sueur et d'écume blanche, la rage, concentrée dans le cœur des deux combattants se dévoila; ils saisirent leurs épées à deux mains et se frappèrent à tort et à travers... Leurs épées trop faibles pour leur haine se brisent.... N'importe, ils s'attaquent avec les tronçons.

— Bravo! s'écriait Castriot.

Trousse avait une joie indicible en voyant un danger qui ne le concernait pas...

— L'un d'eux aura besoin de mon secours, disait-il à Bombans qui revenait en ce moment de l'autre cour, qu'il venait de débarrasser et de remettre en son état ordinaire.

— Oh oh!... s'écria l'intendant en apercevant la fureur qui les animait, il va y avoir une succession à régler... Heureux leurs intendants!...

A cet instant les deux chevaliers avaient jeté leurs fragments d'épée, et ils s'écrièrent en même temps :

— A mort!... à mort!...

Les deux cris furent tellement simultanés, que Clotilde ne put distinguer, par la voix, si Nephtaly Jaffa était un des combattants; son cœur le lui disait... et... le cœur est toujours cru...

Ils prirent leurs redoutables haches, et déchargèrent sur leurs armures une grêle de coups si vigoureux, qu'à chaque fois que l'acier frappait sur l'acier, on croyait voir les armes tomber en lambeaux avec la chair et le sang..... Le bruit qui retentissait dans l'enceinte faisait frissonner les spectateurs... Le fer des haches brillait à la lueur des flambeaux en répandant une multitude d'éclairs, tant les coups étaient prompts et multipliés.

Le chevalier sans devise avait une ardeur et une adresse qui le firent regarder comme le plus habile. Quoiqu'il eût abandonné les rênes de son coursier, ce fidèle animal, comprenant les pensées de son maître, s'identifiait tellement avec lui qu'ils ressemblaient à un centaure : l'inconnu tenait alors sa hache à deux mains et pressait son adversaire avec une vigueur funeste... Mais son cheval broncha, et le chevalier *à la devise*, profitant de ce faux pas, leva sa hache sur le défaut du gorgerin de son adversaire... Un cri de Clotilde, un cri de l'assemblée frappées de terreur, avertirent le pauvre chevalier; il se dérobe au coup fatal, enlève son ennemi de dessus son cheval, et ils combattent à pied...

Quoique le chevalier noir fût le libérateur de Casin-Grandes, la force déployée par le survenant emporta les suffrages, et l'on s'intéressait plus à ce dernier qu'au chevalier *à la devise*... En ce moment l'étranger fondit sur son rival avec une telle vitesse, qu'après cinq ou six efforts furieux il l'étendit à ses pieds par un coup de hache, qui lui abattit son cimier et ses plumes... Alors Monestan s'avança pour les séparer au nom de Dieu et de l'humanité... Comme il s'approchait avec les juges du camp, les parrains et les hérauts, le libérateur du prince lâchait d'horribles imprécations de rage en sentant le chevalier survenant lui mettre le pied sur la gorge et tirer sa dague...

— Demande quartier!... disait l'inconnu.

— Non, répondit le vaincu. L'étranger leva sa dague avec un mouvement de colère.

A cette énergique réponse, tout le monde s'élance dans l'arène pour voler au secours du libérateur de Casin-Grandes, qui dès-lors absorba tout l'intérêt...

En voyant ce tumulte, le vainqueur suivi du vieillard courut se précipiter aux genoux de Clotilde, restée seule sur le trône... Il défait sa visière, Clotilde jette un coup d'œil... Puissances du ciel, comment rendre le charme de cette minute..... de cet instant fugitif!... La vierge amoureuse reconnaît son bel Israélite à la lueur des torches; ce beau visage est couvert de sueur : quelle joie de voir son amant vainqueur au milieu de la cour... et vainqueur de son vaillant rival!... Clotilde s'évanouit presque de plaisir... elle sent, en revenant à elle, le beau Juif se saisir de la couronne de laurier, en dédaignant la massive nef d'or, et s'écrier :

— Suis-je un lâche, et mon rival est-il à craindre?...

Elle le considère à ses genoux avec une volupté divine, leurs regards brillent de tout ce que le Créateur a permis d'amour aux mortels; mais ce moment plein de charmes, cette rose de bonheur eut son épine, car le vieillard s'écrie :

— La foule revient... Fuyons, mon fils!... tu cours des dangers!...

En effet, le premier geste du chevalier *à la devise* quand il revint à lui, fut de regarder Clotilde; et s'apercevant du triomphe de son rival, de la pâleur de la princesse, de l'amour qui règne dans l'attitude de ces deux êtres qui furent dédiés l'un à l'autre dès leur naissance... enfin, de cet ensemble de bonheur, d'espoir, de désirs qui se peint dans leur groupe solitaire... il s'élance... et la foule le suit.

Alors le vieillard et le beau Juif se précipitent vers le portail; le libérateur de Casin-Grandes saisit sa hache et les accompagne... Ils disparaissent ensemble et en se bravant du geste et de l'œil. — A l'instant où ils sortirent, une muette horreur se répandit dans l'assemblée et personne n'osa les suivre pour les séparer, bien que l'on pressentît des malheurs...

Clotilde reste immobile, les yeux fixés sur le creux que le genou du bel Israélite a tracé sur le sable...

— Il était là!... se dit-elle...

Tout à coup elle regarda les deux rivaux disparaître sous le portail... Un affreux frisson la parcourt... Son rêve se représente à sa mémoire... Elle s'évanouit..... et sa chute aperçue fit refluer toute l'assemblée autour du trône...

Le prince laisse échapper une larme, et tâche vainement de relever sa fille... La tristesse envahit les spectateurs à l'aspect de la douleur du vieillard serrant sa fille dans ses bras... La pâle Clotilde semblait atteinte par la faux de la mort...

— *Le malheureux!*... s'écria le comte de Foix, *que de choses il risque!...*

— Serait-elle morte! dit l'Albanais, sur le visage duquel on vit la seconde larme qu'il ait répandue dans sa vie.

— Ce sont des émotions trop fortes pour ses nerfs! dit Trousse; *moi*-même, je sens que l'idée de ce combat a presque consumé mon humide radical.

— Vit-elle encore? demanda le prince.

— Un peu, dit Trousse.

A ce mot consolant, la joie éclata : le seul Michel l'Ange en fut chagrin, il espérait déjà la mort de la princesse.

Alors on transporta Clotilde : le fidèle Castriot, l'évêque et le comte de Foix, la tenaient entre leurs bras en formant une espèce de litière... le monarque suivait avec inquiétude cette espèce de convoi, et cette jeune fille pâle, dont les cheveux épars couvraient un sein qui ne palpitait presque plus, cette scène éclairée par des flambeaux, ce cortége, cette nuit, la douleur et son immuable silence, tout jetait sur cette marche une teinte poétique; on eût dit Atala, transportée par Chactas et le père Aubry vers sa dernière demeure.

On monta l'escalier de marbre avec précaution, et Clotilde fut déposée sur une espèce de divan, ainsi qu'une sainte expirée, que l'on expose à l'adoration des fidèles.

Bombans et son armée de valets s'occupèrent à rétablir l'ordre dans cette cour, où tant de brillants faits d'armes venaient de se passer; et le soigneux intendant mit de côté la nef d'or dédaignée par le beau Juif... La foule resta dans la seconde cour, les yeux fixés sur les fenêtres du salon rouge, cherchant à voir ce qui s'y passait, et attendant pour s'en aller que la princesse fût rétablie.

Les chevaliers formaient devant Clotilde un cercle silencieux, son vieux père tenait la tête de sa fille appuyée sur son sein, et ses cheveux blanchis par l'âge se mêlaient aux cheveux noirs de Clotilde..... Trousse tenait la main de la princesse dans la sienne et lui tâtait le pouls avec un air d'importance : il déclara que l'idée de la peur avait terrassé les nerfs de la princesse.

— Je m'en vais la guérir, s'écria Michel l'Ange : on le regarde, il fend la presse, éloigne Trousse, et l'habile Vénitien dit à l'oreille de la jeune fille : « Voici votre amant... »

En cet instant Clotilde lève sa paupière, et un bruit sourd se fait entendre dans la cour!... des pas précipités annoncent qu'un homme monte les escaliers, et le chevalier noir paraît. Devant lui le cercle s'ouvre respectueusement.... Clotilde l'aperçoit et un affreux soupçon lui fait refermer son œil mourant!...

Le chevalier se met à genoux devant la jeune fille, et lui baise les mains!...

— Clotilde!... Clotilde!... s'écria-t-il.

— Vous ne l'avez pas assassiné!... lui répondit-elle d'un ton de voix déchirant.

— Assassiner!... reprit le chevalier noir avec un accent d'indignation; Clotilde, le désordre de vos sens vous égare!... j'ai voulu connaître mon généreux vainqueur...

— Et qu'a-t-il dit?...

— Que vous êtes la plus belle, la plus chaste, la plus aimable des femmes... je le savais...

A ces mots prononcés d'un son de voix dénué de la rudesse ordinaire de l'organe du chevalier, l'oreille de Clotilde est charmée, elle ne sait quel est le chevalier qu'elle voit à ses pieds!... mais la fatale devise, et le haubert fracassé, le casque sans plumes lui démontrent que c'est celui qui n'a que son estime... Elle dégage donc doucement sa main d'entre les siennes, et jette un regard sur l'assemblée comme pour la remercier de l'intérêt peint dans l'attitude de ceux qui la composent.... Son bel œil bleu répand dans tous les cœurs une douceur inconnue..... Chacun envie le bonheur du chevalier noir... elle embrasse son vieux père, qui, par ce

baiser, fut sur-le-champ rassuré... puis elle se lève et remet ses cheveux en ordre.

— Vous êtes bien heureux, chevalier!... dit le comte de Foix en serrant la main du futur époux de Clotilde; oui, bien heureux d'avoir inspiré à la plus jolie femme qu'enserre l'univers, un amour aussi violent..... j'aurais voulu perdre une épaule, et qu'elle se fût évanouie ainsi pour moi!...

— Folie!... dit Michel l'Ange à Trousse, la vie vaut mieux qu'une femme!...

— C'est vrai, répondit le docteur.

— Allons, messieurs, s'écria le chevalier noir, prenons congé du généreux roi de Chypre et partons le délivrer, ainsi que la contrée, de son cruel ennemi; retournons à Aix faire nos préparatifs.

— Madame, dit-il en regardant Clotilde, je vous laisse, et toujours fidèle, je reviendrai dans peu réclamer votre main.... Puissé-je être sûr de votre amour!...

— Allons, Clotilde, s'écria le prince, embrassez votre fiancé devant toute la cour!...

La jeune fille se contenta de lui présenter sa main blanche qu'il couvrit de baisers.

— Adieu! sire, dit le chevalier au monarque. Et tour à tour il serra la main de Kéfalein, de Monestan et de l'évêque.

— Ah! si *nous avions trente mille hommes comme vos chevaliers!* dit ce dernier.

—Vous seriez le roi de la terre, répondit le comte de Foix avec orgueil; chacun de ces seigneurs peut lever mille hommes d'armes.

Ces mots les grandirent de dix pieds aux yeux de l'évêque. Chaque chevalier banneret fit ses adieux au bon prince et salua Clotilde, qui leur donnait avec grâce sa main à baiser... On les convia pour les noces de la princesse..... Leurs destriers les attendaient dans les cours..... On les entendit partir, on écouta les pas de leurs chevaux... Ils sont partis.

En un instant Casin-Grandes devint désert, et l'extrême silence remplaça l'extrême bruit... Le château vide, fut morne, les lumières s'éteignirent, Bombans rétablit l'ordre partout en faisant sa ronde, et lorsque minuit sonna en retentissant dans les coins du château, il semblait que rien n'était arrivé, que le silence n'eût jamais été troublé..... le souvenir seul retraçait à la pensée les événements de la fête!...

Le dernier mot du prince à sa fille lorsqu'ils se quittèrent fut :

— Adieu, ma chère enfant, dans peu vous serez heureuse!

La jeune fille rentra chez elle encore plongée dans l'étonnement que lui avaient causé l'audace, la valeur et la témérité du beau Juif... Elle trouva Josette toute joyeuse et très-peu au fait de ce qui s'était passé, car la fille de la Provence avait consumé tout le jour à Montyrat, nageant dans la joie, épuisant la coupe de l'amour, y buvant à longs traits!... Elle revint ivre!... Aussitôt que la languissante Provençale eût fini son service, la princesse courut à sa croisée.

Le fidèle Nephtaly s'y trouvait : il salua Clotilde par un regard plein de finesse, et en balançant mollement la couronne de laurier que Clotilde lui posa naguère sur son casque.

— Nephtaly, quelle imprudence vous avez commise!....

— Clotilde, répondit-il, votre amant ne doit pas plus être un lâche que vous une infidèle..... vous deviez connaître que vous aviez bien choisi... j'ai vu votre cour, j'ai vu mon rival, et j'ai vu votre regard!.... seul, il m'a fait triompher... je vous rapporte cette gloire, elle vous appartient, je ne veux vous disputer que la palme de l'amour!...

— Nephtaly, de grâce ne vous exposez plus!... si l'on vous avait reconnu.... rien n'aurait pu vous garantir de la mort...... *j'aurais pleuré!*...

— Être pleuré de vous et mourir en sachant que ma tombe vous verrait chaque jour... Ah! Clotilde, c'est une chance que je courrai souvent!...

— Non, car vous ne voulez pas faire mon malheur. — La flamme de son bel œil bleu pénétra le cœur de l'Israélite... Un soupir s'échappa de sa poitrine gonflée de désirs inexaucés, et il ne put retenir cette plainte :

— Hélas! quand serons-nous heureux?...

—Jamais, Nephtaly.... l'instant approche où votre rival me mènera en épousée à la chapelle où je devrai lui jurer de l'amour!...

— Il n'en sera rien, répondit l'Israélite avec un regard où Clotilde crut apercevoir la férocité de la passion!

— Et comment, Nephtaly? reprit-elle presque épouvantée.

— Clotilde, il sera toujours temps de vous le dire alors... ne m'êtes-vous pas acquise... je saurai vous défendre!...

— Cependant, Nephtaly, vous êtes Juif!... Elle eut regret d'avoir dit cette parole.

— Clotilde!..... s'écria l'Israélite d'un ton déchirant, j'étais sur le sommet du temple du bonheur où vous m'emportiez avec vous!... et je tombe plus bas que les morts, dans la fange où la terre nous relègue... Hé quoi, fille céleste, démentirais-tu ton origine en adoptant les rêveries et les préjugés de la terre!... ses noires vapeurs montent-elles jusqu'au trône des dieux!.... Clotilde, les Juifs ne sont-ils donc plus le peuple éternel, le peuple immuable, devant lequel les nations se sont brisées comme de

fragiles arbrisseaux?... il les a vues passer comme des ombres! et lui seul reste debout, gardé par la protection du Seigneur, semblable à la terre elle-même, que l'homme ne peut détruire!... Dis-moi, Clotilde, si les Juifs sont vertueux, Dieu les séparera-t-il des chrétiens?..... Et dans le séjour où meurent toutes les passions, les divisions qu'a tracées la terre y subsisteront-elles?... Quel est donc le signe qui nous distingue du reste des hommes?... Avons-nous le front courbé vers la terre... Ne pouvons-nous plus élever nos plaintes jusqu'à Dieu?... Le beau ne nous touche-t-il pas? Nos yeux sont-ils fermés? Le cri du désespoir ne nous émeut-il pas?... Hélas! l'amour immense que mon cœur a conçu doit seul suffire pour te convaincre que je suis un fils d'Adam... L'amour exclut toute bassesse, son feu purifie tout; c'est une passion qui renferme tous les sentiments généreux, c'est une magnifique preuve de l'égalité des hommes!... Hé quoi! la terre refuse-t-elle de recevoir nos cadavres et de nous nourrir? Les fleuves, fuyant notre bouche, nous rendent-ils de nouveaux Tantales?.... Qui nous a valu la haine de la terre?... Le crime de Judas fut-il le mien?... Où serait la bonté du Seigneur en m'en punissant!... Mais que me fait la haine de la terre puisque tu ne m'accables pas de la tienne, ô Clotilde!... Quel pouvoir as-tu pour consoler ainsi de tout ce que cette vallée de misère contient d'opprobre... O ma bien-aimée, tu peux reposer ta tête sur mon cœur, sans aucune défiance, puisque Dieu lui-même y fait sa résidence en l'animant d'un de ses rayons... Crois-tu qu'alors mon âme puisse être vile, si l'Éternel et Clotilde l'habitent?...

— Que puis-je croire quand tu me parles?... Ta voix n'est-elle pas la mienne!... Ne sommes-nous pas la même âme!...

— Clotilde!...

— Nephtaly!... A ce mot la jeune fille lui jette un regard affamé.

— Ton œil, reprit-il, contient tous les enchantements de la nature... Épargne-moi, je mourrais de plaisir!...

— Je le crois!... car les tiens me bouleversent l'âme!... Nephtaly, l'heure sonne!... Je croyais n'être là que depuis peu!

— Adieu, Clotilde... Ah! quand pourrai-je appuyer ma tête sur ton sein et sentir les boucles de cheveux effleurer mon visage!...

— Nephtaly! dit-elle d'une voix tant soit peu réprimante.

— Pardon, je m'égare!... Dépôt sacré, tu seras respecté!...

— Adieu!...

— Adieu!...

Malgré ces langoureuses syllabes, ils se regardèrent encore quelque temps, en se souriant de ce doux sourire de volupté qui n'appartient qu'à l'amour!...

Or, le moyen qu'une jeune fille qui voit tous les jours, au clair de la lune, un beau jeune homme, l'abrégé des perfections de la nature et une de ces productions qui nous retracent le beau idéal, puisse ne pas concevoir un violent amour!... Quant à moi je lui pardonne, en plaignant ceux qui la blâmeront!... Puissent ces censeurs aimer une jeune beauté, de toute la force de leur âme!... et, pour punition de leur blâme, puisse cette femme leur dénier ses faveurs!... Alors, je leur conseille de s'en passer!...

XXII.

> Faut-il que sur le front d'un profane adultère
> Brille de la vertu le sacré caractère?
> Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
> Reconnaître le cœur des perfides humains?
>
> (Racine.)
>
> Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire.
>
> (Voltaire.)
>
> Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur!
>
> (*Britannicus.*)

Je veux une seule fois me dispenser de dépeindre l'aube matinale et vous laisser imaginer cette douceur d'amour toujours croissante, les regards, les propos des deux amants, la fraîcheur du bouquet chéri, l'émoi de Clotilde en voyant son bien-aimé traverser les airs à l'aide d'une faible corde... Imaginez le soleil s'arrêtant pour admirer cette invention périlleuse de l'amour, et l'aurore sourire en enviant le bonheur de la fille des Lusignans, comme jadis elle envia celui de Procris; enfin l'amour inscrivant dans son temple les noms de Clotilde et de Nephtaly, comme de ceux qui ont le plus aimé!...

Cette fois la critique n'aura rien à mordre, puisque c'est votre imagination qui aura fait les frais de ce tableau suave et délicat: aussi bien, faut-il que je trempe mon pinceau dans des couleurs plus sombres, pour vous mettre sous les yeux la présence de Michel l'Ange au château de Casin-Grandes, et ce qu'il y produisit...

Ce nouvel hôte, le Sinon moderne, ne tarda pas à s'insinuer dans la confiance de chacun, et à répandre la joie et la gaieté dont il était un des grands-prêtres. Voici quelques esquisses nouvelles qui suffiront pour vous le faire connaître...

Dès le matin il se mit à fureter dans toutes les cours, en examinant tout et portant partout un œil investigateur... Il s'approcha de la loge de Marie...

Ses pas de loup la réveillèrent d'assez loin. A l'aspect du Vénitien, la pauvre folle tomba dans un horrible accès; elle grinça des dents et devint comme hydrophobe.

— Il a tué mon fils!... Voilà le meurtrier, s'écria-t-elle, le voilà!... qu'on le saisisse... je le sens!... Au secours!... Je le reconnais!...

— Il y paraît, ma mie... répondit Michel l'Ange.

— C'est une pauvre folle, dit Vérynel en survenant.

— Elle n'est pas seule ici-bas, répliqua l'Italien, nous le sommes tous, plus ou moins; malheureux qui n'a pas de marotte à caresser : le vin, le jeu, les femmes et les trônes sont des marottes, sans compter les petites manies..... On voit que le monde fut conçu dans un moment de joie...

Marie ne cessait de pousser de petits cris plaintifs et tellement déchirants, qu'un autre que Michel l'Ange y aurait entendu l'accent d'une mère au désespoir, dont le cri n'est jamais imitable...

— C'est toi! je te reconnais, ton œil infernal est assez visible, tu périras par....

— Certes je périrai, interrompit le Vénitien, et ce sera en riant...

— En public, répéta la folle.

— M. le chevalier s'est levé bien matin, dit Bombans en rentrant par le portail.

— Et vous encore plus, répliqua Michel l'Ange. On voit que vous connaissez les grands principes; il faut être économe de tout, et plus encore de sa vie que de son argent; or, dormir, ce n'est pas vivre.

— Cependant, monseigneur, reprit Bombans, je crois que l'argent est plus nécessaire que la vie.

— Vous avez deviné le monde, Me Bombans, est-ce que non content d'être économe vous seriez un sage?...

Bombans à cet éloge se redressa sur la pointe de ses pieds, et caressa son menton.

— Néanmoins, Me Bombans, continua l'Italien en regardant les pieds de l'intendant, vous n'êtes pas encore arrivé au dernier degré de l'économie.

— Oh oh!... s'écria l'avare par excellence, je parie dix angelots.... il s'arrêta sur ces mots.... dix angelots, que vous ne m'en remontrerez pas...

— J'y consens, dit Michel l'Ange.

L'affirmation de l'Italien fit trembler Bombans, qui, craignant toujours de perdre, voulut se retirer.

— Hé hé! M. le majordome, ne bougez pas, et regardez à vos pieds... qu'y voyez-vous?

— La marche du portail...

— Eh bien, vous marchez au milieu juste, et toujours sur ce pauvre milieu... usé de trois pouces.... Me Bombans, un homme vraiment économe prendrait toujours les côtés de la marche pour l'user également.

Le visage de l'intendant se contracta de manière que sa lèvre inférieure s'avança de beaucoup sous la supérieure; ses sourcils se froncèrent, son front se plissa; il porta la main vers sa poche et dit ces deux mots : « J'ai perdu!... »

Mais tout à coup ses yeux, dont la couleur fut toujours douteuse, brillent, son front jaune se déride, ses deux lèvres forment un léger sourire, et il ajoute d'un air triomphant : — « Oui... mais ce n'est pas mon bien!... »

— Je suis vaincu!... s'écria Michel l'Ange... et tirant dix beaux angelots de sa bourse, il les lui présenta..... Est-ce bien à moi, qui ai mangé ma fortune, à vouloir joûter avec vous, qui faites la vôtre?...

Bombans, étonné que le chevalier eût admis sa ruse jésuitique, prit d'abord les dix angelots et s'écria : « Vous êtes le chevalier le plus loyal que jamais je vis! » — Néanmoins l'intendant examina si les angelots étaient bons... mais, l'habitude est une terrible chose...

— Hélas! dit Michel l'Ange, je ne fus jamais économe que de ma peine, en fait de joie je mange toujours mon blé en herbe... et je suis tellement susceptible pour le souci, que jamais je n'ai demandé de comptes à mes intendants...

— Il serait à désirer, répondit Bombans, que chacun eût cette méthode... Mais on veut des comptes, et l'on en a!...

— Fi donc! reprit l'Italien, écoutez, Me Bombans : ou un intendant est probe ou il ne l'est pas (l'intendant frémit à cette proposition); s'il l'est, plus de comptes...; s'il ne l'est pas... encore moins : car rien n'est si clair que le compte d'un intendant prévaricateur.

— C'est vrai, repartit Bombans; eh! monseigneur! comment voulez-vous qu'un intendant, telle bonne tête qu'il ait, puisse donner un compte exact d'une fête comme celle d'hier, où il y avait cent cinquante chaînes d'or de mille francs; un repas où toutes les richesses étaient dehors : un enfant vole un plat, un autre un hanap; que de dépenses pour rassembler des hommes, donner avis à Aix, chercher des musiciens, couper des feuillages, faire des guirlandes; des ouvriers en foule; et tout cela dans une nuit!... n'ayant que trois cents personnes à employer... Aussi le prince m'a autorisé à dépenser trois cent mille francs..... et ils le sont....

— Et d'après ce que j'ai ouï dire de la fête, il doit vous être rendu, ajouta Michel l'Ange.

— Quelque chose.... dit Bombans.

Là-dessus le Vénitien s'en alla...

— En vérité, dit l'intendant, voici le meilleur, le

plus judicieux, le plus aimable de tous les gentilshommes.

Comme le Vénitien regagnait le péristyle, il rencontra la petite machine ronde que nous avons l'habitude de nommer Trousse, et le docteur lui dit d'une voix clairette :

— Monseigneur, le roi n'est pas encore visible, et moi...

— Vous vous portez comme un ange, repartit Michel.

— Hé, hé!... sire chevalier, je fais tout cela... ne pensant à rien...

— Et vous agissez en sage, car alors votre cerveau, ne dépensant pas, conserve saine et entière la masse d'idées que la nature vous a départie.

— Sire chevalier! s'écria le docteur en délire, tant il était heureux de trouver un homme qui abondât dans son sens (ce fut le seul)... sire chevalier, vous êtes un grand et habile seigneur, car vous entendez justement ce que je n'ai jamais pu prouver... on ne m'écoute pas!...

— L'on a grand tort.

— Moi, voyez-vous, reprit Trousse, mon système embrasse toute la nature...

— Il doit être curieux!...

— Écoutez, s'écria le docteur, dont la figure s'épanouit en voyant Michel l'Ange croiser ses bras et le regarder en souriant; écoutez, sire chevalier.... moi je prétends que nos maladies ne viennent jamais que du sang, ou des humeurs.

— C'est-à-dire, observa Michel l'Ange, de ce qui compose le corps humain, car je défie qu'elles n'en procèdent pas.

— Oui, reprit Trousse; or, qui est-ce qui met notre sang ou nos humeurs en mouvement?...

Un air de triomphe régnait sur le visage rond et potelé du docteur, qui parvint à sourire, et ce n'était pas chose facile à cause de la tension de sa peau.

— C'est Dieu, répondit Michel l'Ange.

— Dieu!... Dieu!... il ne s'agit pas de lui, dit le docteur avec un geste d'impatience.

— Oui... je conçois, reprit l'Italien, Dieu ne peut pas vouloir le mal...

— Ce n'est pas cela, dit Trousse; et se hasardant à saisir Michel l'Ange par un des boutons de son juste-au-corps, il ajouta... « Ce qui met nos humeurs et notre sang en mouvement, ce sont nos nerfs... »

— C'est vrai!... s'écria le Vénitien.

— Ce n'est pas tout, dit le docteur en s'enflammant, les nerfs répandent partout l'humide radical et le fluide vital; mais comment?...

Ici, il regarda Michel l'Ange avec la joie d'un savant qui découvre une médaille.

— C'est, reprit-il, par la force de la volonté; enfin de ce qui constitue la vie... Et l'agent de cette vivification!... c'est.... la pensée...

— Admirable!...

— Oui, monsieur, la pensée est un produit auquel concourt le cœur, qui met en mouvement les atomes invisibles du cerveau... Voilà pourquoi un cœur, un estomac et un cerveau font un homme; on peut tout lui ôter, s'il conserve cela, il vit....

— Miracolo!...

— Or, vous voyez bien que la pensée étant la clef de la voûte, une fois qu'on la tient, on domine la maladie et le malade... En effet, un malade qui se croit malade ne l'est-il pas réellement?... donc...

— Monsieur, vous êtes un grand homme!...

— Sire chevalier, je ne m'en doutais pas... Mais vous voyez que l'on peut, en dirigeant la pensée, guérir, rendre malade, etc... je crois même que l'on peut rendre bête un homme d'esprit, en mettant sur son cerveau des relâchants, émollients, assoupissants, etc...... grande preuve!..

—Certes, reprit l'Italien, et Galien pensait comme vous..... L'empereur Marc-Aurèle et Antonin ne furent bons que parce que Galien leur mettait des topiques sur la tête pour chasser les mauvaises intentions, maîtriser les pensées, abattre leurs bosses méchantes; et élever leurs bosses aux vertus, animant, dirigeant, épurant leurs cerveaux... Il est vrai que la nature avait furieusement préparé ce travail...

— La nature!... la nature!... s'écria Trousse d'un air de dédain, on la fait.....! les grands médecins la défont même! M. le chevalier, pourrais-je voir ce Galien?..

— Comment donc, certes!.... dit Michel l'Ange du plus grand sérieux, les grands hommes se rencontrent : allez à Rome, il demeure à la bibliothèque du Vatican.

— Il y a trop loin.... je craindrais.... Voyez-vous, monsieur, la vie est tout...

— C'est ce que nous avons dit de plus vrai!.. Mais alors, maître Trousse, publiez votre système, Galien viendra...

— Ah! si je savais écrire!... s'écria le docteur... en latin, M. le chevalier..... j'ai toujours refusé de l'apprendre; car j'aurais blessé mon cerveau...

— Un homme comme vous ne devrait jamais mourir!.. dit l'Italien en riant.

— C'est vrai, répondit Trousse, mais maintenant suivons tout le système : ce fluide vital que transmettent les nerfs, ce feu divin est dans toute la nature, et...

A ces mots, Trousse, entendant le sifflet du roi, se hâta de se rendre à son poste, en pensant que ce chevalier était un véritable prodige!...

Pendant cette matinée, Michel l'Ange, en digne héritier de la science du serpent du paradis terrestre, sut séduire tout le monde, valets, servantes, écuyers, Josette, et Castriot même, qui avoua que personne n'était plus brave : la flatterie et la gaieté furent les moyens qu'il employa, et le premier est le rival de l'argent pour ouvrir les tours d'airain. Tout retentissait des louanges du chevalier Michel. Mais le lieu que fréquenta le plus le Vénitien fut la cuisine, et l'homme qu'il environna de ses louanges, et l'objet de tous ses soins, fut le célèbre maître Taillevant, le cuisinier du roi de Chypre ..

Aussitôt le premier repas sonné, Michel l'Ange accourut à la salle à manger, et il vit arriver successivement les trois ministres et les grands dignitaires de la cour... On se mit à table, et celui des convives dont il devina sur-le-champ l'âme tout entière, fut le bon Kéfalein. Au *Benedicite*, Monestan se dévoila par son attention à prononcer les saintes paroles...... Michel l'Ange se signa avec la ferveur d'un néophyte, composa son maintien, et Monestan le crut un saint...

— Eh bien! sire chevalier, dit l'évêque, comment avez-vous trouvé la fête d'hier?...

— A en juger par la fin, c'est une des plus somptueuses, et je n'en connais qu'une plus belle; c'est l'exaltation du pape Eugène....

— Les pompes de l'Église, observa Monestan, ont toujours quelque chose de plus imposant, de plus moral, que les spectacles profanes!...

— Ah! que vous avez bien raison, seigneur! dit l'Italien d'un ton confit de dévotion; la présence de l'Éternel, écrasant toujours la magnificence humaine, remplit l'âme d'un sentiment mystique qui ne laisse pas que d'avoir du charme. Eh! la religion n'est-elle pas le bâton blanc que Dieu nous a mis à la main pour nous soutenir dans la vie? c'est elle qui est le fondement des véritables vertus humaines; c'est à sa voix qu'un homme va se pencher sur les mourants pour recueillir leurs derniers soupirs et verser du baume sur leurs douleurs; c'est elle qui fait monter le prêtre jusque sur la brèche, lorsqu'il accompagne le condamné en lui montrant des cieux pleins de clémence; enfin, elle vivifie l'ordre social, réjouit les malheureux, venge la vertu dans la crotte du vice en carrosse; elle prévient le crime, fait les bons rois, et apprend aux riches à n'être que les administrateurs de leurs biens..... N'est-ce pas à ce sentiment généreux que je dois ma délivrance?... Sans l'Évangile je serais mort dans les fers!....

— Sire chevalier, s'écria Monestan avec le visage d'un illuminé qui voit le troisième ciel, votre vocation fut de prêcher la vérité...

— Hélas! oui, seigneur; mais je fais tout le contraire.... je suis un trop grand pécheur pour pouvoir enseigner à mes frères..... Le Seigneur a voulu se servir de moi pour punir la terre...... et je suis un chasseur d'hommes....

— Mais les guerriers, répondit l'évêque, peuvent tout aussi bien gagner le ciel... c'est une erreur de proscrire cette profession...

— Comment!... s'écria Michel l'Ange en voyant des armées se mouvoir dans le cerveau du guerroyant Hilarion, dont le Mécréant lui avait dit la valeur... comment, c'est la première profession!.. après le sacerdoce, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan, et...., reprit-il, qui peut être à la fois un grand guerrier et un vénérable pontife, est un dieu sur la terre; il est Éléazar, il est le généreux Simon Machabée, Josué, Moïse, Gédéon, qui défendaient leur patrie, l'épée dans une main et l'encensoir de l'autre, priant de gauche, combattant de droite, comme les patriarches en des temps plus reculés!..... et les combats ne sont-ils pas sacrés?... Dieu ne s'appelle-t-il pas le Seigneur des armées; le Dieu vengeur n'a-t-il pas tué plus d'un million d'hommes lors des plaies d'Égypte, afin de vaincre les faux magiciens; dans la guerre des infidèles; à la conquête de la terre promise; et des milliards au déluge!....

L'évêque et Monestan, pour la première fois, furent simultanément contents et d'accord, leurs figures dilatées et joyeuses étaient suspendues à la langue de l'infernal démon..... le seul Kéfalein mangeait tristement.

— Le Seigneur ne s'est-il pas défendu lui même en bataille?

L'évêque, n'y tenant plus, répéta : « En bataille rangée même!.. »

— En bataille rangée, reprit Michel l'Ange; Saint-Michel était son premier lieutenant, et à l'aide des légions célestes, n'ont-ils pas défait le diable?

— Et saint Michel était à cheval, s'écria Kéfalein, dont le visage annonça la joie de pouvoir monter sur son dada favori.

— C'était même un cheval arabe, dit Michel l'Ange avec un léger sourire, mais un cheval idéal, car alors il n'y en avait pas...

— Sire chevalier, reprit Kéfalein d'un ton grave, d'après les traditions et les tableaux d'église, il est constant que l'archange Michel était à cheval. Les chevaux, monsieur, ont une origine céleste.

— Comme tout le reste, dit Monestan, puisque Dieu a tout fait de sa main puissante.

— Mais, continua le connétable, d'après une très-bonne autorité, qui est l'Apocalypse....

A ce mot, Monestan remua la tête comme pour dire que l'Apocalypse n'était pas reconnue par l'Eglise.

Mais Kéfalein n'en tint compte.

— D'après l'Apocalypse, continua-t-il, je crois que le diable fut mis en déroute par une charge assez semblable à celle que je fis à Édesse!.. où je décidai la victoire, où je fus...

— Quoi!.. seriez-vous le vainqueur d'Édesse?... s'écria le Vénitien.

A cette louange exclamatoire, Kéfalein, transporté de joie, se leva comme pour décrire le combat:

Les ennemis étaient là.... nos troupes fuyaient....

L'évêque et Monestan souriaient, en se voyant prêts à servir à représenter le champ de bataille d'Édesse; mais Michel l'Ange s'écria :

— Ah! je le sais!..... Et il sauta au cou de Kéfalein, en criant : Vous avez sauvé mon père!... il se trouvait dans le premier groupe à droite.....

— Le groupe à droite répéta, Kéfalein; M. votre père était-il à cheval?

— Oui, seigneur, dit le Vénitien du plus grand sérieux.

— En ce cas, il était à gauche!..

— Ah! la joie me faisait oublier qu'il y donnait toujours!...... Acceptez mes remercîments.... Tout vieux qu'il est, il viendra voir son libérateur.

— Voilà, dit l'évêque à Monestan, les récompenses et les avantages des guerriers!...

— On oublie facilement les larmes qu'ils font répandre, répondit le premier ministre.

— Hélas! reprit l'Italien, rien est-il parfait en ce monde!... la perfection n'est que dans le ciel! Et il le montra d'un air monacal.

— Oui, répondit Monestan enchanté, sire chevalier, vous resterez, j'espère, quelque temps avec nous.

— Hélas! monseigneur, je reprendrai bientôt ma route...... je suis en pèlerinage comme tous les hommes!..... et je cherche le bon chemin...

— Vous l'avez trouvé, dit Monestan.

Le dîner était fini. Les trois ministres s'en furent au conseil que le roi Jean II tint ce jour-là pour régler la dot que l'on donnerait à Clotilde. Il est vrai de dire que le monarque avait été beaucoup trop occupé par les derniers événements pour penser à ses conseils; il eut, dans celui-ci, l'éminente satisfaction de parler le premier et de jouir de son droit d'initiative....

Les ministres, encore charmés de Michel l'Ange, parlèrent tant au roi de sa courtoisie, de son éloquence et de sa bonne mine, que le prince, désirant le connaître, ordonna qu'il y aurait, le soir même, cercle au salon rouge....

Il n'était bruit dans toute la maison que de Michel l'Ange : on en parlait dans les cuisines, dans les écuries, au fournil, chez le concierge, dans les cours, chez les seigneurs, chez le roi, chez Clotilde, à qui Josette raconta les compliments qu'elle en avait reçus, à l'intendance, au tournebride, enfin partout, et partout sa présence amenait le rire et la joie : à la fin de la journée, on le bénissait comme une nouvelle providence!...

Le soir, les trois ministres, le prince, sa fille, les seigneurs cypriotes, Vérynel, le grand écuyer, les pages et Castriot, se rassemblèrent dans le grand salon rouge. L'Italien y fut introduit par le respectueux Trousse, qui baisa le pan de son habit.

— Sire chevalier, lui dit le roi, les embarras inséparables d'une fête comme celle d'avant-hier, nous ont empêché de vous faire tout l'accueil dû à votre mérite, et cette fête...

—Était digne d'un Lusignan, reprit Michel l'Ange; les Lusignans, héritiers de la magnificence des Sarrasins qu'ils ont vaincus, joignant au luxe la courtoisie française, ont laissé dans l'Asie des souvenirs si puissants que je ne doute pas de les voir rappelés par les peuples de Jérusalem, de Tyr et de Sidon. Oui, monseigneur, j'ai parcouru ces contrées, et, dans les montagnes de la Judée, un vieillard en cheveux blancs ne me fit qu'une question : « Lusignan règne-t-il?..... » Sur ma réponse, il rentra tristement et me répondit : « Ils reviendront, j'espère!... »

Le bon prince fut charmé de cette prédiction.

— Puisse votre vœu se réaliser!... s'écria-t-il.

— Monseigneur, aussitôt que nous *aurons trente mille hommes*... dit l'évêque.

— Eh! monseigneur, reprit Michel l'Ange, vous n'avez pas besoin de tant de troupes; avec votre expérience, le poids d'un nom tel que le vôtre, et des ministres dont la sagesse et la valeur sont célèbres, vous devez vaincre!... Alors, ajouta-t-il en se tournant vers Clotilde, la beauté retournera dans les lieux que la nature a désignés comme son habitation, le pavillon des cieux de l'Asie, toujours pur, toujours brillant, ne fut tendu que pour elle, et l'Orient est sa patrie.

— Sire chevalier, à quelle école avez-vous puisé cette courtoisie?...

— En vous voyant, madame. Car, à votre aspect, l'éloge est la seule langue que l'on puisse parler : où sont les roses volent les papillons, et la louange est l'inséparable cortége de la beauté. Vous forcez à l'admiration, comme votre père au respect.

Déjà le perfide Italien avait lu, sur le visage de la princesse, le peu d'amour qu'elle portait au chevalier noir, et il soupçonnait le vainqueur inconnu du tournoi d'être un rival obscur, mais préféré : quelques mots échappés au vieillard qui accompagnait le beau Juif, lui donnèrent ces vagues idées. Voulant changer ses soupçons en certitude, il saisit le

luth de Clotilde et se mit à examiner l'instrument de manière à se faire prier de chanter. Il n'hésita pas, et voici la ballade à laquelle il donna toute l'expression du sentiment [1].

ROMANCE D'ILDEGONDE.

Au bord d'une onde pure et sous un peuplier, un jeune et beau pâtre irlandais pleurait en regardant tantôt le ciel, et tantôt son troupeau.

« O Dieu ! l'on t'implore en ce moment à la chapelle de Gle-
« nordill. Tous les hommes sont à genoux ; aussitôt qu'ils sorti-
« ront, cette égalité cessera. »

« J'aime et je ne puis me livrer à mon amour ; cependant le
« bélier courtise le brebis qui lui plaît, le taureau sa gé-
« nisse...... malheureux ! je suis homme, et j'envie le sort de
« mes moutons !... »

Comme le berger finissait ces mots, une jeune princesse sort de la chapelle avec un nombreux cortége. Elle s'arrête devant le pâtre. Elle rougit et le pâtre aussi.

Apercevant les larmes du pâtre et reconnaissant le bel inconnu qui errait autour du palais, elle lui dit : « Tu pleures, donc tu aimes !... » En disant cela elle lui souriait.

Alors le berger la suivit et Ildegonde disparut un matin du palais du roi son père. — Elle vécut ignorée, heureuse, et les deux époux moururent ensemble en s'embrassant. Les amants vont sur leur tombe se jurer d'être fidèles.

En chantant cette romance, l'Italien ne cessa d'examiner le visage de la princesse, et les divers mouvements qui s'y manifestèrent augmentant encore ses soupçons, il résolut de chercher dans le château les indices de cet amour secret.

Michel l'Ange reçut des éloges pour son chant pur et plein de grâce ; le reste de la soirée fut charmant, et il en fit tous les frais, en y jetant un vernis de plaisanterie fine, de l'instruction et des mots pleins d'un esprit de bonne compagnie, car Michel l'Ange savait prendre tous les tons. Lorsqu'il se retira, le salon parut vide !... et Trousse s'écria :

— Voyez-vous ce que c'est que la pensée !...

Clotilde convint avec Josette que Michel l'Ange était un des plus aimables chevaliers qu'elle eût vus ! . . . .

Bientôt la nuit étendit son crêpe, et tout rentrant dans le calme, invita les mortels au repos... Le seul Michel l'Ange veille !... Semblable au démon qui plane sans cesse, et l'œil ouvert pour nuire, il monte sur les créneaux afin d'examiner les fortifications, l'endroit faible de la place, et surtout l'endroit par lequel les chevaliers arrivèrent au secours du château. L'on n'avait pas encore eu la précaution de briser l'espèce de bac formé par les bateaux que le chevalier noir fit couler à fond dans les récifs !... Michel l'Ange arrive sur la muraille en face de la mer, et il aperçoit ce chemin tracé dans les flots !... Sur-le-champ, en un seul coup d'œil, il y vit la perte de Casin-Grandes et résolut de partir dès le lendemain pour s'en emparer le soir même, car il fallait la plus grande célérité !

L'esprit malin se réjouit d'avance de cette destruction qu'il médite. Si par hasard on l'eût aperçu, on l'aurait pris, dans ce siècle de superstition, pour un mauvais ange, marquant ce monument d'un signe de mort !

Il semble voltiger en marchant à pas de loup sur le sommet de ces murailles ; il admire malgré lui la beauté pittoresque de ces lieux, le calme de la mer, le calme du ciel étoilé et le charme de ces masses romantiques éclairées par la douce lumière de la lune. Ses accidents lumineux forment des contrastes dans les champs, sur les arbres et sur les vieux murs, dont les mousses et les pariétaires jettent une ombre pâle !... Ému de ce spectacle, et semblable à Satan prêt à perdre Ève, l'Italien s'écrie : « Quel dommage !... » Tout à coup il s'arrête !... Il entend troubler ce vaste silence par un léger bruit... Il prête l'oreille... C'est le balancier de l'horloge...... Néanmoins il s'y joint un murmure d'une douceur semblable à celle d'un clair ruisseau.

L'enfant de Caïn s'approche vers les créneaux qui sont au-dessus de la chambre de Clotilde et il écoute deux voix célestes répandre la vie dans cette nuit, dans ces rochers sauvages, dans ces murs immenses !... Les échos lui apportèrent des réponses de l'amoureuse princesse !... Il se penche et distingue la corde attachée sur le piton de la montagne ; alors la lune jalouse ne se couvrit point d'un nuage, elle laissa voir Nephtaly qui tendait les mains à son amante, et l'Italien aperçut la roue blanche brodée sur son habit !...

— Un juif !... s'écria-t-il, par saint Marc, un juif !... elle est folle donc !... Il est vrai que juif ou chrétien, un nez est un nez, et les deux yeux d'un Israélite de vingt ans en disent plus que ceux d'un chrétien de quarante !...

Dès le matin, Michel l'Ange fut se promener dans le parc, et ce grand bailli de l'enfer, montant sur la falaise, vit Nephtaly rentrer à pas lents vers sa demeure cachée, au milieu de la mer mugissante et des plus grands périls.

— Quel plaisir j'aurais à troubler ses amours, si je ne l'empoisonnais pas !... s'écria le Vénitien ; ils s'aiment !... tant mieux, le Juif mourra de douleur.

[1] Les Camaldules ayant rapporté la ballade telle qu'elle était, c'est-à-dire en langue *romance*, je me suis vu forcé de la traduire, attendu qu'elle aurait été comprise par un trop petit nombre de lecteurs. Néanmoins, les savants trouveront la ballade en langue romance à la fin du deuxième volume, lors de la dixième édition. (*Note de l'éditeur.*)

Comme Michel l'Ange descendait le pic de la Coquette, il aperçut dans la plaine un cavalier galopant à toute bride vers la colline des Amants. — La tournure de l'homme et celle du cheval lui rappelèrent le Barbu. Un rayon de soleil, donnant sur le casque, lui fit voir la branche de cyprès que portaient les soldats du Mécréant. Alors l'Italien s'arrêtant examina ce que ce cavalier venait faire. Il l'entendit crier à plusieurs reprises et agiter ses bras vers un gardeur de chèvres qui chantait sur le haut de la colline des Amants. Ce chevrier s'empressa d'accourir... Raoul, car c'était lui, s'approcha du soldat d'Enguerry, et au bout de cinq minutes, le brigand s'enfuit à toute bride vers le chemin de la forteresse, et le chevrier courut de toute sa force aux montagnes du bord de la mer. Michel l'Ange le vit disparaître dans les sinuosités du pic du Géant!...

— Oh oh!.... s'il y a des intelligences entre la forteresse du Mécréant et le château de Casin-Grandes, adieu mes projets d'envahissement; au surplus, empoisonnons toujours, et l'on verra après!...

En réfléchissant ainsi, il regagna l'avenue et le château.

L'Italien redoubla d'esprit et de gaieté dans cette matinée, et jamais les murs de Casin-Grandes ne répétèrent autant d'éclats de rire. Le bon connétable se crut de l'esprit en causant avec le Vénitien, et ils convinrent ensemble, qu'après le dîner du prince, ils iraient se promener à cheval, Michel l'Ange prétendant avoir une nouvelle manœuvre à montrer à Kéfalein. D'avance ils furent seller leurs chevaux, car Michel l'Ange pensait à tout, et au sortir des écuries, l'Italien se dirigea vers les vastes cuisines de Casin-Grandes, où, dans ce moment, l'on apprêtait le dîner du prince.

Il y entra avec le sourire d'un malin génie.

— Maître Taillevant, dit-il au célèbre cuisinier, j'ai une soif qui me prend au gosier comme la corde d'un pendu qui s'étrangle; donnez-moi un verre d'eau! le Seigneur vous en tiendra compte à la vallée de Josaphat!...

A ces mots un homme de moyenne taille, ayant un assez gros ventre et un très-beau tablier de *cental* blanc (espèce de taffetas commun), quitta précipitamment une table couverte de papiers, et ôtant son bonnet, il s'avança vers le chevalier.

— Monseigneur, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir visiter sur mon champ de bataille, dit-il en montrant la voûte noircie, les fourneaux, la vaste cheminée et l'attirail des poêles et des instruments de cuisine; mais, M. le chevalier, nous ne connaissons point l'eau, ajouta-t-il avec un sourire de supériorité : Frilair! et il s'adressa à son premier aide-de-camp, va chercher mon hypocras à l'eau de rose et aux amandes!... sire chevalier, c'est un pactole dans le gosier!...

— Mais, maître Taillevant, vous vous exprimez avec une recherche...

— Monseigneur, cela convient à un homme qui deviendra célèbre!... Et le cuisinier, se croisant les mains derrière le dos, se haussa sur la pointe de ses pieds.

— Tenez! continua l'architriclin; et il montra sa petite table avec un geste d'orgueil; tenez, voilà l'*histoire de la cuisine française*, et les races futures liront cet écrit, où sont contenues, dit-il avec emphase, toutes les richesses de la *chimie culinaire :* les dix-sept sauces dont mon père, maître-queux du roi Charles VI, inventa huit, et moi cinq : la *dodine*, la *poitevine* et la *galantine*, enfin l'art des *entremets* et celui de vaincre les grandes difficultés de la cuisine : comme de frire du beurre ou le mettre à la broche, les rôtis, les pâtés, les salades, et le service, simple, composé, symétrique ou renversé!... l'emploi des herbes, etc. C'est un chef-d'œuvre!...

— Il doit être très-substantiel, dit l'Italien; et l'on sait, ajouta-t-il en prenant le verre d'hypocras, que vous êtes le prince des cuisiniers... La fête d'avant-hier décelait du génie!...

— Du génie!... c'est le mot! répéta maître Taillevant en jetant un coulis d'amandes et d'œufs, pour dorer le potage du prince; il en faut beaucoup, sire chevalier, et je ne changerais pas de tête avec le roi de l'Europe.

— Vous avez raison; un homme qui prime dans son art est un monarque. Mais une chose m'inquiète...

— Qu'est-ce?... dit le cuisinier, avec l'air d'un charlatan qui présente son eau de Cologne.

— Comment avez-vous pu, en une seule nuit, dresser toutes vos machines pour le repas de la fête dont on a parlé.... ces décors, le drame de la prise de Chypre!....

Le cuisinier se mit à sourire de l'air d'un faiseur de tours qui jouit de la stupéfaction des spectateurs.

—Venez, sire chevalier, je m'en vais vous montrer mon arsenal!... Et Me Taillevant se tourna vers Frilair pour lui demander la clef de son magasin.

Saisissant le moment où le cuisinier avait le dos tourné, et où Frilair marchait vers le clou auquel la clef se trouvait suspendue, l'Italien jeta une poudre dans le potage que Taillevant soignait.

Frilair apporta la clef avec un respect qui montrait combien Me Taillevant lui paraissait un homme extraordinaire.

— Soignez le potage du prince! lui dit Taillevant; et, se tournant vers l'Italien, il l'entraîna vers un vaste bâtiment avec l'ardeur d'un cicérone qui vous

emmène vers Saint-Pierre de Rome. — Les gonds de la porte résonnèrent, et Michel l'Ange entra dans un magasin semblable à celui de l'Opéra, et il y vit une foule d'inventions, de machines, de décors et d'habillements.

— Voilà mes armes!... s'écria Taillevant, voilà de quoi m'immortaliser, car j'ai les sujets de plus de vingt entremets : la prise de Troie, celle de Jérusalem, l'enlèvement d'Europe, la bataille de Roncevaux!..... etc.

Michel l'Ange parut stupéfait :

— Un homme comme vous, dit le Vénitien, devait-il rester au service d'un prince aussi peu célèbre que le roi de Chypre ?...

— Monseigneur, repartit le cuisinier d'un ton grave, en mettant son bonnet sur sa tête et une main sur sa hanche gauche; mon père était le cuisinier du roi Charles VI, il fut banni parce qu'il penchait pour les Armagnacs; le roi de Chypre nous donna un asile; tant qu'il sera dans le malheur, je ne l'abandonnerai jamais!... s'il remonte sur son trône, je suis sûr de la place de premier cuisinier du roi de France... La cour de France est mon héritage!... et alors... on verra!.....

— Vous n'êtes pas seulement un homme habile, Me Taillevant, vous êtes un homme de bien!......

Ces paroles enivrèrent tant le célèbre cuisinier qu'il ne s'aperçut pas que Michel l'Ange l'avait quitté pour monter à cheval et s'éloigner à bride abattue de Casin-Grandes. Taillevant fut tiré de sa rêverie par la cloche qui sonnait le dîner du prince... Il revint en hâte à sa cuisine et trouva les officiers du roi qui s'écrièrent :

— Me Taillevant, le potage.... qu'on le serve!....

— Le prince peut bien attendre!... s'écria fièrement le cuisinier. Il fit jeter quelques bouillons à sa casserole, la remua, gronda Frilair d'avoir laissé prendre le potage en un endroit de la casserole, et l'on emporta le fatal potage.......

XXIII.

Je voudrais bien mourir pour sauver ce que j'aime!...
(L... R.....)

Rien n'empêche leur perte, elle est décidée, ils doivent périr; ainsi le veut le destin!....
(Homère, ch. 10.)

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui devait apporter le tonnerre et l'orage.
(Voltaire.)

Clotilde avait une foule de petites recherches qui jetaient sur l'exil de son père une espèce de volupté; elle tâchait de lui remplacer par les soins de l'amitié la plus tendre, les pompes de la cour de Chypre.

L'on me dira peut-être qu'une salle à manger contribue pour bien peu de chose au bonheur de la vie.... Il n'en est pas moins vrai que si vous étiez assis sur un banc dont le dossier est garni, comme le reste, de beaux coussins moelleux; que si vous aviez les pieds sur un tapis de Perse; que si votre vue était récréée au dehors par la vue de la mer, et au-dedans par l'ensemble imposant de vingt colonnes de marbre vert supportant une frise de marbre blanc; que si votre oreille entendait le doux murmure des flots; que si vous arriviez à cette pièce ronde par un péristyle gothique et très-sombre, vous seriez enchanté d'apercevoir un lieu clair, bien décoré, rempli des féeries de l'art et de la nature.

Telle était la salle à manger particulière du roi de Chypre. Clotilde l'avait encore embellie par des vases myrrhins dont elle renouvelait elle-même les fleurs.... Je déclare que j'en désire une semblable!...... Ne me reprochez pas de la décrire : car c'est le lieu d'une tragédie, et Aristote recommande d'en bien fixer le lieu. Cette salle se trouvait donc entre la salle des gardes et l'appartement de Clotilde....

Avertis par Trousse, le prince et la princesse s'y rendirent. La jeune fille guidait avec attention son père à travers la galerie; ils furent reçus par l'évêque, Kéfalein, Monestan et les officiers de service, qui tous les attendaient dans une attitude respectueuse, comme cela se doit......

L'évêque prononça le *Benedicite;* Kéfalein apporta, selon le devoir de sa charge, une aiguière dans laquelle le prince trempa ses mains, et Monestan présenta la serviette pour les essuyer. Leur service fini, Kéfalein sortit pour aller retrouver le Vénitien et apprendre la manœuvre des tartares; l'évêque se retira de même, on ne sait pas pourquoi!.... Alors le prince et sa fille s'assirent.... J'avoue que si j'étais prince je n'aimerais pas tout ce cérémonial, mais le roi de Chypre y tenait autant qu'à la vie..... C'est encore un des traits du caractère de ce prince minutieux!.... Et ne faut-il pas qu'un roi ressemble le moins possible à un autre homme?....

Clotilde ôta de la nef de son père la serviette peluchée du monarque, son couteau, son hanap, son couvert d'or, et elle découvrit le potage empoisonné, dont l'odeur et la fumée auraient nourri dix Limousins. La princesse armée d'une grande cuiller d'or, la plonge avec grâce dans le breuvage, et remplit une assiette de vermeil qu'elle pose devant le vieillard en lui disant :

— Attendez un peu, monseigneur, je crois qu'il est trop chaud. Le roi ne répondit rien parce qu'il avait faim. Je fais cette remarque pour prouver que les princes se rapprochent un peu de nous!...

La jeune fille s'en servit tout autant, et elle se mit à remuer ce fatal poison pour le refroidir.

— Ce chevalier est fort aimable, dit le roi, on aurait dû l'inviter à venir à notre couvert; cela nous fait penser que ce pauvre Lulu nous manquera toujours.

Lulu périt à Nicosie; c'était le fou du prince, qui le regretta parce qu'il était très-spirituel : sans cela Lulu aurait-il été regretté ?..... Je déclare que cette question est de la plus haute importance pour l'humanité.

— Sire, répondit Vérynel, si vous désirez le chevalier, je vais aller le chercher.

A ces mots le prince et sa fille levèrent leurs cuillers pour les porter à leur bouche, mais s'apercevant que le fatal breuvage était encore trop chaud, ils soufflèrent dessus! Je défie la critique de ne pas trouver du naturel dans tous ces mouvements-là !... et, naturels, on n'a rien à me dire!... s'ils ne le sont pas, alors ils deviennent romantiques! ainsi la critique est battue!... Ceci peut passer pour l'avant-scène de la tragédie..... mais patience, elle commence. . . . .

Devant le portail du château, figurez-vous un gros concierge assez bon homme; il est appuyé contre une colonne, à côté d'une femme dans l'âge où l'on peut encore avec décence recevoir un compliment. Ils ont l'air de mauvaise humeur l'un contre l'autre, cela seul indique à l'observateur qu'ils sont mariés.

En ce moment, un homme en habit très-simple, ayant cet âge heureux où l'existence et le sourire d'une femme sont tout pour nous, ayant une belle figure et une espèce de majesté, se présente d'un air suppliant devant le concierge, tout en adressant à la femme un coup d'œil qui voulait dire : « Vous êtes encore belle, et si vous le désiriez..... » Le concierge, après avoir regardé sa femme, s'écria :

— Sauve-toi, misérable, si je t'aperçois tu risques ta vie!...... allons, disparais !..... ou j'appelle la garde pour te tuer.....

Ces paroles peu chrétiennes étaient inspirées par l'aspect de cette fatale roue blanche que Nephtaly portait sur son sein.....

La femme du concierge était de mauvaise humeur contre son mari : dans cette disposition, on aime assez à contredire, surtout son mari! du reste, elle aimait les beaux hommes : alors on voit qu'elle avait mille motifs pour soutenir Nephtaly; aussi, lui demanda-t-elle d'une voix douce :

Que voulez-vous?....

— Tuez-moi, s'écria-t-il, mais il faut que j'entre! Et le beau Juif, s'apercevant, d'après ces préliminaires, que l'orage grondait entre la femme et le mari, prend son temps, s'élance, franchit le pont-levis avec la rapidité de l'éclair!... il est dans les cours...

La flamme aurait dévoré Casin-Grandes que le concierge n'eût pas crié si fort, et il criait par trois raisons : la première, c'est que lorsqu'il se mit en devoir de courir après le Juif, sa femme, mue par je ne sais quoi, le retint par son habit; la seconde, parce que le Juif souillait le château; la troisième, parce qu'il fallait appeler au secours.

La femme triomphait, mais elle triomphait en criant et babillant. Le pauvre Nephtaly ne se doutait pas qu'il n'entra au château que parce que la nuit dernière le concierge n'avait pas. . . . . Prudes, je m'arrête!... Ce concierge arrêté par sa femme, ses cris, ceux de sa moitié, les gens du prince qui accourent, Nephtaly qui s'enfuit, la sentinelle qui sonne du cor, tous ces divers traits du tableau peuvent former l'exposition d'un drame, il contient le type de tous les premiers actes de ceux que l'on voit au boulevard et même à l'Odéon.

A la voix du concierge, on accourt; il redouble ses cris en montrant du doigt le Juif qui volait vers le pavillon royal; on se précipite sur ses pas et l'on crie encore plus fort en espérant atteindre le coupable : seconds cris, second acte; s'il est trop faible on y mettra un ballet.

— La princesse dîne-t-elle? demanda l'Israélite à un écuyer; où est-elle? où est la salle à manger?... L'écuyer ouvre la bouche, mais, sans attendre sa réponse, Nephtaly court toujours.

A ce moment la troupe assassine, grossie de tous les gens, rejoint le beau Juif et cherche à l'accabler; le Juif se défend vaillamment.

Grand combat!....

— Tuez-le donc, avant qu'il souille le palais? s'écrie l'évêque en reconnaissant le vil animal; et l'évêque saisit un morceau de bois et le lance vers Nephtaly.

Tumulte effroyable!.. Ceux que l'Israélite frappe crient de plus belle. Tout ceci peut former, je crois, un troisième acte aussi bruyant que celui de maint opéra.

Nephtaly cherche à se faire jour, et, par un effort plus qu'humain, il se dégage des assaillants, il monte l'escalier rapidement, mais plus rapidement encore la foule le suit et l'atteint presqu'en haut du péristyle, au moment où il parvenait au premier étage!... Le tumulte est à son comble, et de nouveaux cris, beaucoup plus aigus, augmentent la somme totale du tapage. Ce quatrième acte de bruit était causé par un tour de force de Nephtaly : lorsqu'en haut de l'escalier les officiers et valets se jetèrent sur lui, il les repoussa en les embrassant tous et les fit rouler dans l'escalier; or l'escalier étant

de marbre, vous jugez que plus d'un nez fut meurtri ; et le moyen que d'honnêtes chrétiens auxquels un Juif casse le nez ne crient pas ! Néanmoins, Nephtaly ne put se débarrasser de deux officiers plus tenaces qui l'arrêtaient par ses habits : les entraînant alors avec lui, il parvint à la porte de la salle en criant :

— Clotilde, ne mangez pas, vous êtes empoisonnée !.....

Ici je puis dire avec orgueil que j'ai préparé un admirable cinquième acte !... L'exclamation du Juif ne fut pas entendue parce qu'elle était couverte par les clameurs des blessés, par les ordres que donna l'évêque, joyeux de ce nouveau combat et sûr cette fois de la victoire, enfin par le tumulte qui arrive à son plus haut période.

La maison tout entière est assemblée dans ce petit endroit, l'escalier est plein, et, parmi cette foule, l'intrépide Castriot traverse et tâche de parvenir au Juif!... Un peintre!... un peintre !... qu'il saisisse ses pinceaux !.....

L'on juge bien que l'effroyable total du tapage de ce drame parvint alors dans la salle à manger !.... Aussi, Trousse ouvre la porte et Nephtaly, faisant un dernier effort quoique terrassé, se traîne sous les assaillants, avance sa belle tête sous les pieds du docteur, et il répète d'une voix terrible :

Clotilde !... ne mangez pas !... Et l'expression de son visage semble dire : *et moi aussi je vous sauve !...* mon rival n'est pas seul à veiller sur vous !...

Voilà dans quel état il parut devant sa bien-aimée !... Aux accents de cette voix chérie, Clotilde laisse tomber sa cuiller et arrête celle de son père : elle se lève... ce fut l'affaire d'un clin d'œil.

Nephtaly, voyant le potage abandonné, dit fièrement à ceux qui l'accablent : « Vous pouvez me tuer maintenant... j'ai sauvé Clotilde !..... »

Jamais cinquième acte ne fut plus beau !..... Cet homme renversé par terre, et près d'expirer, cette foule assemblée, et cette multitude de têtes tendues, offrent un spectacle curieux, surtout si vous pouvez, de l'endroit où vous êtes, parvenir à bien voir l'émotion de Clotilde rougissant jusque dans le blanc des yeux, son père étonné, et le Juif au comble de la joie, faisant sortir des éclairs d'amour de ses yeux en apercevant sur le sein de Clotilde la rose qu'il apporta le matin.

L'amoureuse princesse remarque que la posture et le regard de son Israélite sont les mêmes que ceux qu'elle rêva naguère !...

Sur un signe du prince, cette lutte cesse, l'Israélite se relève, et le murmure de la foule finit par degrés et fait place au silence.

— C'est le Juif qui nous sauva du naufrage !... s'écria le docteur regardant avec attention Nephtaly.

— Un juif! répète le monarque, tuez-le!..... Et le visage de Jean II peignit l'horreur !

Comme Trousse prononçait son dernier mot, il se sentit saisir et tordre le cou ; alors il lança dans les airs un effroyable « Je meurs ! » qui attira toute l'attention.

C'était Castriot qui punissait le docteur de son indiscrétion : l'Albanais, après avoir lâché le cou de Trousse, alla se mettre à côté de Nephtaly, comme pour le défendre, et il eut la seule récompense qu'il enviât, un coup d'œil flatteur de Clotilde !... Trousse devint muet en apercevant les contractions menaçantes du visage de Castriot.

Qu'on juge s'il se peut de l'étonnement de la multitude, en voyant le farouche Albanais prendre place à côté du Juif, sans lui faire aucun mal ! lui, qui n'hésitait jamais à tuer les Juifs et ceux qui déplaisaient au prince !

— Que signifie tout ceci ? demanda Jean II, en se tournant vers sa fille et Nephtaly. A cette question, le Juif resta immobile en regardant Clotilde. La jeune fille, pour ne pas laisser lire son amour dans ses yeux, les fiche en terre, mais sa prunelle, toute baissée qu'elle est, regarde en dessous !... Quel groupe !....... je voudrais être Canova, pour le sculpter !... Girodet, pour le peindre !

— Parleras-tu ? déicide !...... cria l'évêque au Juif.

L'attention redoubla.

Nephtaly se penche à l'oreille de Castriot, et l'Albanais, s'avançant, caressa son sabre en forme d'exorde, et dit :

Cet honnête Juif, chrétien par sa vertu, n'ose pas parler devant le prince, et il fait bien ; il a fait mieux, puisqu'il a risqué sa vie pour venir apprendre que le dîner du prince doit être empoisonné ; c'est ce qu'il faut voir !...

L'étonnement fut grand....

Comment rendre les regards furtifs de Clotilde, et le tremblement qui agitait l'Israélite en se voyant à côté de sa bien-aimée : ils maudissaient de bien bon cœur l'assemblée qui forçait leurs yeux au silence ; mais, à l'air dont ils ne se regardent pas, on voit qu'ils s'aiment !.....

On attend ce que va dire le prince.

Pendant qu'une petite chienne, amenée par Vérynel, mangeait le potage, le prince réfléchissait ; tout à coup il demanda :

— Comment ce Juif a-t-il appris que notre dîner devait être empoisonné ?...

Castriot se penche derechef vers l'Israélite :

— Ce Juif observe, dit l'Albanais, qu'il ne peut dévoiler comment il a découvert cette trame.

— C'est lui, s'écria l'évêque, qui l'a ourdie pour avoir une récompense en la dénonçant !...

Nephtaly fit un mouvement d'indignation qui intéressa vivement l'auditoire en sa faveur : la majorité était séduite par sa belle figure, ses formes gracieuses et la majesté de son attitude; la femme du concierge pérorait tout bas pour le beau prévenu, et les femmes, quand une fois elles pérorent, ne cessent que lorsqu'on en est convaincu.....

A ce moment, la petite chienne expira dans d'horribles convulsions, et Nephtaly se penchant encore vers Castriot, au bout d'un instant l'Albanais s'écria :

Nephtaly Jaffa prétend que c'est Michel l'Ange, le chevalier que l'on a reçu ici, qui est l'auteur de cet empoisonnement; il dit que Michel l'Ange est un envoyé de Venise, qu'il a mission de détruire la famille de Lusignan et que dans peu l'on en aura des preuves!.... et moi, et moi, j'ajoute que si je le rencontre je le tue...

L'étonnement, comme toutes les passions humaines, a une gamme composée de tons et de demi-tons : si l'on peut se servir de cette image, je dirai que l'étonnement atteignit alors la dernière note de la dernière octave : il y eut un *murmure en tant de sens divers*, qu'il faudrait vingt pages de musique et un bon orchestre pour le rendre.

Le prince fit signe de la main, et l'on se tut. Ici, je dois observer que le peu de temps que cette histoire embrasse n'a pas permis de dévoiler toutes les nuances du caractère de Jean II. On l'a vu tenant ses conseils, aimant l'étiquette, bon père, prince généreux et reconnaissant; mais on ne l'a pas vu, rendant la justice avec une sévérité, une égalité merveilleuses; il se piquait d'être un petit Salomon, et l'affaire du chevrier n'a pas suffi pour le prouver.

En ce moment, le grand Kéfalein perce la foule avec sa tête pointue, la présente au prince, et les yeux effarés, il s'écrie : « Le chevalier vient de s'enfuir, monté sur un de mes meilleurs chevaux. »

— C'est le complice de ce Juif!... dit l'évêque; au surplus, je réclame ce coupable comme relevant de la justice ecclésiastique.

Clotilde trembla.

— Vous êtes bien hardi, répondit le monarque, de donner votre opinion sans que nous la demandions; que l'on songe à se taire.

L'assemblée admira la majesté du prince.

Il se leva, et se tournant vers l'endroit où il supposait Castriot, il lui dit :

— Ce Juif ne se nomme-t-il pas Nephtaly Jaffa?....

— Oui, mon père...., répondit doucement Clotilde, c'est notre pauvre protégé!....

— N'avions-nous pas défendu, sous peine de mort, à Nephtaly Jaffa, d'approcher du château, reprit le prince avec le ton de Pharasmane répondant à Rhadamiste.

— C'est vrai, dit Bombans; je lui ai transmis les ordres de monseigneur.

— Ne souille-t-il pas notre palais?..... continua Jean II avec chaleur.

— Non, mon père, observa Clotilde à voix basse.

— C'est à nos ministres à prononcer maintenant!.... Et le roi se rassit.

— Il doit être pendu, dit l'évêque.

Kéfalein fit un signe de tête affirmatif, et Monestan leva les yeux au ciel.

— Castriot, faites votre devoir!... ajouta le prince; mais il attira l'Albanais par le bras et lui donna des ordres secrets. Castriot disparut et revint bientôt.

L'évêque triomphait, mais Monestan, connaissant le roi, ne pria seulement pas pour le Juif!... sa figure douce annonçait qu'il contemplait l'Israélite en pensant combien sa conversion serait agréable au seigneur.

La salle fut évacuée par tout le monde, et Castriot emmena le beau Juif, dont le dernier regard fut à Clotilde.

Elle resta muette et immobile comme un marbre, et n'eut pas la force de dire un seul mot à son père.... tant elle était étonnée de cette cruauté....

On suivit Castriot et le Juif jusque dans la seconde cour. Là, le farouche soldat s'arrêta devant le gibet de la justice seigneuriale, et il passa une corde au cou de Nephtaly.

— Castriot, lui dit ce dernier avec un ton de reproche, tu ferais mourir ton bienfaiteur?..

— Je suis l'ordre de mon prince, je ne connais que cela!...

La foule, épouvantée, fut saisie d'horreur; et déjà Nephtaly, sans se décontenancer, *allait se dépouiller de ses vêtements, je ne sais dans quelle intention,* lorsque l'Albanais, tirant une magnifique chaîne d'or, la mit au col de l'Israélite, en s'écriant :

— Monseigneur a puni ton crime, maintenant il récompense ton dévouement!... sors!... et ne reparais plus!...

En un saut, Nephtaly atteignit le pont-levis, et il s'enfuit à travers la campagne!... La femme du concierge était évanouie, et son époux, fort de cette preuve, la fit revenir à elle assez brusquement. Elle put entendre les cris d'admiration que la foule élança vers les cieux; ils parvinrent jusqu'aux oreilles du monarque, qui racontait à sa fille comment il avait su concilier la reconnaissance et la justice... L'on doit voir le contentement de la jeune amante.... et son sein palpiter!...

Un pareil événement aurait fait, dans une ville de province, le sujet de trois semaines de récits et de

commentaires; à Casin-Grandes on en parla jusqu'au soir seulement, et le prince tint un conseil fort long sur cet événement qui annonçait clairement les desseins de Venise.

Les Calmadules ont omis de nous en donner l'historique; mais ceux qui lisent avec attention et qui connaissent l'humeur du prince et des trois ministres, doivent imaginer facilement cette scène, et voir l'évêque proposer de soudoyer des troupes, Kéfalein se promettant de créer un corps de cavalerie, etc., etc.

Le pieux Monestan fut le seul qui se rendit à la chapelle, s'agenouilla sur le marbre et tendit ses mains reconnaissantes vers l'Éternel, pour le remercier de sa protection!...... et surtout, de ce qu'il avait inspiré au concierge de sevrer sa femme; car, si le ménage eût été d'accord, Nephtaly ne serait pas entré..... le prince et Clotilde n'existeraient plus!..... et cette histoire serait finie. Elle tient, comme vous le voyez, à une scène maritale, et de nuit encore!..

Pendant que l'on commentait à Casin-Grandes toutes ces graves circonstances, que la femme du concierge prétendait avoir sauvé le prince, que, que, que, etc., la tempête grondait sur cet asile du roi de Chypre, et l'orage se préparait au loin. Michel l'Ange était arrivé à la forteresse d'Enguerry, il avait fait armer toute la troupe, et le plan de campagne n'étant pas long à décider, on se mit sur-le-champ en marche vers le bord de la mer à Jonquières, et. . . . .

XXIV.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
(RACINE, *Athalie.*)

Heureux mur, tu devais servir mieux leur désir :
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
(LA FONTAINE, *les Filles de Minée.*)

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants.
(RACINE.)

Aussitôt que la nuit fut arrivée, Clotilde s'empressa de renvoyer Josette, et d'ouvrir sa fenêtre.... Nephtaly n'était pas sur sa rocaille... La princesse s'impatienta d'autant plus que son désir de le voir avait plus de violence..... Ah! je ne connais rien de plus douloureux que l'attente!.... en amour, c'est un supplice...

Enfin, un léger bruit annonce que le Juif est sur la crevasse; il se cramponne à sa corde, et son poids le fait parvenir à la rocaille chérie.

La nuit ayant redoublé ses voiles funèbres, ce qui veut dire qu'il faisait plus noir encore que dans la nuit du charpentier, l'obscurité força Clotilde à mettre sur l'appui de la croisée sa lampe de nuit.... Cette lueur colora son visage d'une lumière rougeâtre, et, dans l'ombre de la nuit, elle apparut à son tendre amant entourée d'une espèce d'auréole, qui lui donnait une grâce nouvelle.

— Nephtaly, dit-elle, voilà deux fois que vous me sauvez la vie....

— Ah! Clotilde, ne me la sauves-tu pas chaque jour, chaque soir, chaque matin!..... La vue de ton col si bien attaché sur tes épaules de neige, l'aspect charmant de tes joues rosées où tout le carmin de la nature semble infusé, de tes yeux bleus plus doux que le lait, et plus brillants que l'or, ne me donnent-ils pas la vie? Ah! Clotilde, ne comptons jamais en amour!..... je craindrais de savoir qui l'emporte de nous deux!...

— Mon bien-aimé, je veux te récompenser en te donnant un talisman d'amour, qui te représentera Clotilde; il te dira sans cesse qu'elle ne sut pas feindre et que tu es tout pour elle!.. ce sera le seul monument de nos tendresses.

— En ai-je besoin, s'écria le Juif, n'es-tu pas sans cesse présente à ma pensée?

Clotilde ne l'entendit pas, elle avait disparu. La jeune fille va chercher une écharpe qu'elle a brodée en secret dans le silence des nuits; ses mains douces et polies ont erré sur la soie, pour y tracer son chiffre et celui de Nephtaly..... l'amoureuse ouvrière les a entrelacés, et l'amour avait dessiné tous les ornements de cette brillante écharpe.

Nephtaly..... c'est à la lueur de cette lampe que j'ai tissu ce léger voile!..... porte-le quelquefois!..... si nous sommes séparés, il te contera tout!...... Elle souriait en tenant l'écharpe, mais ce sourire avait quelque chose de triste : il vint errer sur sa lèvre coralline, semblable à un rayon de soleil en hiver, ou plutôt comme le sourire de l'indigence témoin des prodigalités de la fortune..... Ce sourire, dénué d'espoir, peignait bien leurs amours : plus il était empreint de regrets, plus il découvrait d'amour à Nephtaly.

— Clotilde, s'écria le Juif avec l'accent du regret, comment puis-je la prendre?

Sans proférer une seule parole, la jeune fille regarda le Juif d'un air qui semblait dire : « Aimes-tu? »

Avez-vous éprouvé quelquefois le désir de vous jeter à l'eau, si le regard de votre maîtresse vous eût fait croire qu'elle le voulait? connaissez-vous

cette frénésie qu'allume un coup d'œil de mépris?... Aussitôt que Clotilde eut jeté son œillade..... Nephtaly, saisissant sa corde, y attache une pierre et la lance sur la fenêtre de Clotilde, en la priant de l'attacher.

— Que voulez-vous faire,.... Nephtaly?

— Périr... plutôt que d'essuyer un second coup d'œil pareil à celui.....

— Nephtaly, je vous commande, je vous ordonne de ne pas...

Vaines menaces, le Juif cherche à franchir l'espace d'un saut. Alors Clotilde fixe la corde malgré elle, et Nephtaly traverse les airs sur ce fragile appui.

Clotilde a tremblé en attachant cette corde; elle tremble en voyant Nephtaly se hisser au moyen des nœuds; elle tremble à mesure qu'il avance; elle tremble alors qu'il s'assied sur la croisée..... ils sont près l'un de l'autre; elle ne tremble plus.

Une crainte vague erre dans l'esprit de Clotilde; mais son extrême innocence, sa candeur ne lui permet pas d'apercevoir un danger quelconque, et, fille de la nature, elle salue son doux ami par un sourire et un regard propres à lui faire courir le danger qu'elle ignore..... Si elle l'eût connu, le respect de Nephtaly lui aurait appris combien elle en était aimée!...

— Donne-moi cette écharpe, que je la couvre de baisers!...

Clotilde la noua tout autour de son beau Juif, et elle ne put se refuser à passer légèrement ses mains dans les boucles noires des cheveux de Nephtaly: l'ivoire de sa main se mêle à ce jais ondoyant!.. et l'Israélite, de même qu'une fleur trop chargée de rosée, se penche vers Clotilde...... Il est ivre..... Ce léger contact, cette chaste et douce caresse fut la plus grande faveur qu'il obtint! Les cheveux de la princesse effleurèrent aussi sa joue en y portant une délicatesse aérienne, une suavité que je ne puis rendre; il faut même l'avoir ressentie pour en avoir l'idée...... Ils osent appuyer bien mollement leurs têtes charmantes l'une contre l'autre!..... Cet assemblement pur, angélique et momentané, ce toucher délicieux sous lequel leurs âmes se réunirent, leur causa quelque chose de plus tendre, de plus vif, de plus beau que ce que l'on nomme plaisir.... Cette douce pression était pour leurs âmes ce que la suprême faveur est aux sens!.... ils auraient voulu rester toute leur vie en cette extase, embellie de toute la richesse du silence de l'amour satisfait.

— Clotilde, tu m'as juré d'être fidèle? demanda le Juif après quelques moments.

— Tiendras-tu tes serments?... répondit-elle en abandonnant la chevelure de l'Israélite.

— Hélas!... quand sera-ce?... fut la seule réponse du Juif.

A ce vœu, Clotilde lui dit:

— Nephtaly, tu as ton écharpe; quitte ce lieu!...

— Je ne le puis.

— Tu le dois.

— Cruelle, qui te presse?

— Je ne sais.

— N'es-tu pas contente?

— Oui.

— Que peux-tu désirer?

— Rien; mais quitte ce lieu!

— Pourquoi?

— Nephtaly, je le veux; cela doit te suffire.

— Tu me crains donc?...

A cette demande, elle répondit par un regard dans lequel on lisait autant oui que non.

Vainement l'on chercherait à peindre, par des paroles, le charme céleste que la douce harmonie de leurs cœurs répandait sur ce moment. Cette scène a quelque chose de trop indéfinissable!.... seulement, j'y vois une jeune fille, rayonnante d'innocence, se confier dans les bras d'un amant respectueux; et j'y trouve le plus bel effort, le plus beau spectacle de la nature, car il les renferme tous!... des quatre grandes scènes de la vie, cette scène n'est-elle pas la plus touchante, la plus remplie de voluptés? Chaste comme le lis qui vient d'éclore, Clotilde folâtre avec amour sur le sein de Nephtaly, dont l'œil fier et les formes font un contraste avec les courbes gracieuses et la finesse de la jeune vierge; elle ne s'effraie en rien de ce qu'une autre, se croyant vertueuse, appellerait un grand danger!...... Il me semble que les anges des cieux applaudissent à ce tableau.

Ne pouvant résister à son envie cuisante, le Juif se penche sur le col d'albâtre de la princessse, et il y dépose un baiser de feu.....

Clotilde n'eut pas le temps de se courroucer, car un léger bruit vint les épouvanter..... Ce bruit part de la mer, qui gronde sous le sillage d'un vaisseau...... Le bel Israélite regarde, et il aperçoit des voiles blanchâtres fendre silencieusement la Méditerranée: ces voiles apparaissent au milieu de l'obscurité, comme les ombres nuageuses d'un rêve....... Une sueur froide saisit Clotilde.... elle regarde le Juif avec stupeur.... Nephtaly, prompt comme un éclair, s'élance sur sa corde, parvient à son rocher, la retire. Il regarde les vaisseaux, compte dix petites galères....... regagne aussitôt sa crevasse, et se jette dans les flots.

Clotilde court à son autre fenêtre, et l'ouvre précipitamment: elle voit Nephtaly nager vers le pont de bateaux, et chercher à l'atteindre avant les funestes vaisseaux!...... Il arrive à l'esplanade comme les soldats du Mécréant, contenus dans le premier vaisseau, descendaient sur le bac.

Nephtaly s'arme d'un débris de chaloupe; il se place à l'entrée du pont de bateaux, et se faisant un rempart de planches, il tâche de démolir le pont en attendant l'ennemi.

Les soldats s'avancent sur ce bac, large de quelques pieds : il marchent, trois par trois, avec confiance et en silence. Arrivés à l'extrémité, près d'atteindre l'esplanade, Nephtaly se lève, Clotilde jette un cri perçant, et le Juif, à l'aide de sa massue, défend le passage; les trois premiers brigands sont massacrés en un clin d'œil : il frappe sur les autres et défend le passage avec une valeur héroïque.

Les soldats, étonnés de trouver de la résistance, et ne sachant, à cause de l'obscurité, si Nephtaly est seul, se poussent les uns contre les autres, et tombent dans la mer.

Nouvel Horatius Coclès, le beau Juif poursuit les brigands : en un instant il a nettoyé le pont et il s'en retourne à sa place, en essayant derechef à rompre le bac.

Mais d'autres soldats débarquèrent bien vite!.... et animés par les reproches du Mécréant, ils fondent sur le Juif.

Clotilde est en délire à l'aspect de ce combat, où la mort voltige sur la tête du bel Israélite. La jeune fille fait retentir l'air de ses cris, parcourt ses appartements, arrive à son antichambre, trouve Castriot, et l'entraîne en criant :

— *Sauvez-le!* sauvez-nous!... L'Albanais, étonné des cris de sa maîtresse, du bruit qu'il entend au dehors, et de l'effroi de Clotilde, arrive à la croisée; et la jeune fille lui montre du doigt ce combat nocturne.

En ce moment, Nephtaly, accablé sous le nombre, succombe et se défend entre les mains de trois soldats qui peuvent à peine le contenir et l'empêcher de crier!.... Enguerry lui-même et Michel l'Ange enfoncent la porte de la salle à manger, qui résiste faiblement, et les coups de la pièce de bois avec laquelle on frappe sur la porte, retentissent dans le château.

A ce spectacle, Castriot vit que Casin-Grandes était perdu sans ressource; il saisit alors la princesse presque évanouie, et il se précipita dans les appartements du prince, afin de sauver les Lusignans, s'il en est temps encore.

Il éveille le docteur Trousse, qui roule sa machine tout endormie vers l'appartement du prince : Castriot arrache Jean II au sommeil, le revêt de sa dalmatique, et, prenant le monarque sur ses épaules, sans plier sous la charge, il ressaisit Clotilde, met son sabre entre ses dents et vole vers le portail, en criant, ainsi que Trousse, à travers les galeries, les escaliers, les cours.

— Courez à la salle à manger!.. aux armes!... voilà l'ennemi!......

A ce coup de tonnerre et au bruit horrible qui se fait entendre, on s'éveille en tumulte; toute la maison s'ébranle, on allume des torches, et pendant que la foule envahit les cours, le courageux Castriot traverse Casin-Grandes en portant tous ses Dieux, comme Énée lorsqu'il fuyait sa patrie devenue la proie des Grecs. Trousse, prévoyant bien que l'Albanais fidèle allait cacher le prince et sa fille, le suit comme un chien, espérant bien profiter de l'asile pour son propre compte.

Tous les habitants du château volent à la salle à manger, ils arrivent armés comme ils peuvent; mais ce fut pour être témoins du triomphe du Mécréant qui envahissait l'asile du roi de Chypre!... En vain l'on sonne le beffroi, en vain la sentinelle de la cour y répond par son cor...... nul ne vient au secours de Casin-Grandes.

A l'aspect du Mécréant vainqueur, à l'aspect de cette salle qui vomit des soldats furieux, chacun se mit à fuir... La foule se rejeta vers le portail; mais Enguerry n'était pas homme à négliger les précautions. Lorsque la sentinelle sonna du cor, c'était pour signaler l'approche d'un corps de brigands qui ne tarda pas à s'étendre en face du château.

Plus d'espoir!...... les forces Mécréantiques ont cerné tout Casin-Grandes et les soldats le parcourent des torches à la main.... les galeries tremblent sous leurs pas précipités et les échos répètent leurs affreux cris de joie. Enguerry place ses soldats avec un soin et une attention toute particulière, afin que rien ne puisse échapper.

Il se dirige vers le portail, met une espèce de corps-de-garde sur le pont-levis; il range ses troupes par pelotons; en garnit chaque galerie, chaque appartement; pose des sentinelles partout, même sur les tours, sur l'esplanade, dans les cours; enfin, il s'assure de toutes les issues de ce vaste château.

Il y eut des résistances particulières; l'évêque, Monestan, Kéfalein, Vérynel et l'élite du château défendirent la porte des appartements royaux, croyant que le prince et sa fille y étaient encore.... mais le Mécréant triompha.

Me Taillevant fut le dernier à se rendre, il fallut que Michel l'Ange vînt avec du monde pour le forcer. Ce célèbre chef avait assemblé toute sa cuisine, ainsi que Bombans, les gens de l'intendance et du fournil; et tous, armés de broches, de pelles, de piques, et de ce que l'on put trouver, gardèrent l'arsenal qui contenait les chefs-d'œuvre de Taillevant.

A l'aspect de ce bataillon généreux, résolu de périr pour sauver les trésors du chef immortel de la

cuisine française, Michel l'Ange se mit à rire et offrit une honorable capitulation en s'écriant :

— Les œuvres du génie seront respectées !..... sauf à pendre le génie lui-même.

On se saisit de Taillevant et de son escadron, que l'on conduisit avec le reste des prisonniers.

Dans la cour de Hugues et contre le perron, les soldats d'Enguerry formèrent un vaste carré, au milieu duquel on entassa tous les habitants de Casin-Grandes.

Parmi eux, on vit avec surprise l'audacieux Nephtaly qui, debout, les bras croisés et ensanglantés, sa noble tête penchée sur sa poitrine, était dans l'attitude sombre de la douleur; il se trouvait entre les trois ministres et Bombans. La foule des prisonniers leur avait laissé par respect un petit espace...

Rien n'était effrayant pour ce groupe de Casin-Grandésiens comme de voir les brigands dévaster ce beau château. Chaque soldat courait sans nulle précaution avec une torche à la main, et cette multitude de lueurs voltigeantes redoublait leurs terreurs, en leur faisant craindre un incendie : ils entendaient briser les portes, crier, rire; et cela sans pouvoir se venger !... ô rage !

Néanmoins, au milieu de ce malheur, et tout grand qu'il était, ils éprouvaient une joie pure, quand, en se regardant les uns les autres, ils ne virent ni le prince ni sa fille. Les trois ministres se flattèrent que le prudent Albanais les aurait sauvés !... Quant à l'absence de Trousse, elle ne surprit personne; on savait qu'il trouvait toujours moyen de se mettre à couvert.

Chacun gémissait en apercevant le génie de la destruction et ses ministres envahir les appartements; les soldats mirent le feu aux boiseries afin de découvrir toutes les issues secrètes et les endroits ou l'on aurait pu cacher des trésors !...

— Que de réparations ! dit Bombans aux trois ministres.

— Ils prendront nos chevaux et Vol-au-vent aussi !... répondit Kéfalein.

— Ils profaneront les vases sacrés ! s'écria Monestan.

— Ils emporteront nos armes ! repartit l'évêque.

— J'ai sauvé l'histoire de la cuisine française ! cria Taillevant en montrant dans son sein les précieux manuscrits.

Chacun se plaignit en son langage; le Juif seul ne disait rien : la femme du concierge était à quatre pas de lui, et malgré la désolation générale, elle admirait les belles formes de l'Israélite; et cherchait à s'approcher davantage pour lui prendre la main.

Tout à coup l'attention fut fortement excitée par des cris violents qui partaient de la seconde cour : on écoute, on cherche à distinguer les voix.

— Moi je suis médecin, ne me tuez pas !.... je vous guérirai !.... je meurs !.... je meurs !......

Alors un groupe de soldats parut; il amenait Trousse qui se laissait traîner, et Castriot qui tout couvert de sang se débattait avec le tronçon de son sabre !..... Ils furent introduits dans le carré : l'on garrotta Castriot, et le fidèle Albanais se traîna à côté du beau Juif.

— Est-elle sauvée ? demanda Nephtaly.

— Je l'espère, répondit le farouche soldat.

— Dieu soit loué ! s'écria Monestan.

— *Fatale destinée et que je suis imprudent !....* dit le beau Juif : levant alors ses yeux au ciel, il semblait appeler du secours ; on voyait dans sa contenance une indignation, un sombre désespoir; et à la manière dont il regardait les brigands, on pouvait deviner qu'il espérait la vengeance !....

A ce moment Michel l'Ange se présenta aux regards des habitants de Casin-Grandes, en leur lançant un sourire empreint d'une malice infernale. Le reflet de sa torche lui donnait l'air d'un diable sortant des enfers !....... Aussi, à son aspect, un mouvement d'horreur fit mouvoir toute cette assemblée de malheureux.

— Hé bien ! prudents ministres, dit-il, je viens vous engager à détruire une autre fois le pont de bateaux !...... Ne vous avais-je pas dit que ma présence marquerait au château !.... ne craignez rien cependant, il ne vous arrivera rien autre chose que la mort.

— La mort ! répéta Trousse....

Les prisonniers gardèrent cette dignité qui sied bien au malheur, ils ne répondirent rien et le Vénitien continua sa recherche.

— Je ne vois pas, dit-il, la fleur de Casin-Grandes, la beauté par excellence; et le respect en personne, l'essence de vertu, le prince de Chypre. L'amoureuse Clotilde devrait y être, car j'y vois son amant; et où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

A ces paroles, l'assemblée stupéfaite porte ses regards sur le Juif; mais l'Italien continue.

— Mon poison les aurait-il envoyés dans le troisième hémisphère ?... répondrez-vous, vertueuse canaille ?....

L'œil vert de l'Italien plongeait dans ce groupe de prisonniers; sa revue finie, il s'écria : « Par le chef de Dieu, les oiseaux seraient-ils envolés ?......

— Hé bien ! le prince et sa fille y sont-ils ? lui demanda le Mécréant, qui survint.

— Non, dit Michel l'Ange. Ah ça, gens de bien, si vous aimez la vie nous direz-vous si votre chef de file est mort ainsi que sa fille ?...

— Non, répondit Trousse.

— Veux-tu te taire, lui cria l'Albanais; sinon je t'étrangle. A l'aspect de la grimace de Castriot, Trousse se tut.

— Mon compère, dit le Vénitien, il faut encore visiter le château avec une scrupuleuse exactitude et promptement. Et puis il nous restera un dernier moyen que nous viendrons employer... Mais l'Italien ne pouvait arracher le Mécréant à la contemplation des richesses qui s'amoncelaient dans les cours.

On procédait au pillage avec une affreuse activité; les richesses que Bombans avait sorties de leur caveau pour le tournoi furent apportées au milieu de la cour avec les trésors du prince, le dressoir, les vases, et la balustrade d'or.

Le Juif remarqua les vases de cristal encore pleins de ses fleurs; enfin tout ce que contenait le château fut entassé sans ordre, sans attention, et avec un vandalisme qui fit dire à Bombans désespéré :

— Encore s'ils en tenaient un registre exact et détaillé! mais voyez!.... point d'inventaire.... ils en perdront....

Au milieu de ce désastre, Josette examinait tous les soldats en cherchant à reconnaître son cher le Barbu. Mais dans ce tableau d'horreur, parmi les flammes, les cris des vainqueurs au milieu de cette nuit de désolation, le plus bizarre, était de voir Marie errer négligemment seule en liberté; elle vint s'asseoir sur les coffres qui renfermaient six millions d'espèces et regarda ce pillage avec insouciance. Enfin, cette folle jouant avec ses cheveux épars, à peine couverte de ses vêtements en désordre, et les yeux égarés, avait l'air du génie des ruines auquel on donnait une fête. . . . .

XXV.

Justum et tenacem propositi virum, etc.

(Horace.)

Un homme juste et ferme en ses desseins n'est point épouvanté des menaces, et les tourments ne peuvent rien sur son âme.

(*Trad. libre.*)

Amen, dico vobis, quia unus vestrùm me traditurus est.

(Evang. sec. Matt., ch. XXVI, v. 21.)

Il est donc vrai qu'un de vous doit me trahir.

(*Trad. libre.*)

Auprès des ruines habite le silence.

(Le comte Maxime Odin.)

Le spectacle que nous offre le château de Casin-Grandes a une ressemblance frappante avec la vie sociale, où le bonheur des uns fait le malheur des autres. Le monde, comme en ce moment les habitants de notre château, n'est divisé qu'en deux classes : celle des heureux, celle des infortunés; régies par la force et le hasard, on les retrouve dans tout. C'est une des conditions de la nature des choses, l'univers se présente partout avec des inégalités qu'il est impossible d'effacer, et jamais il n'y aura d'ordre social régulier par suite du pouvoir qui agit sur la nature... Je ne veux pas m'expliquer davantage; en effet, un traité de philosophie est fort inutile au commencement de la dernière partie d'une histoire aussi véridique... On sent que la philosophie, l'histoire et la vérité ont trop de différences dans les humeurs pour cheminer ensemble; elles n'ont jamais fait trois pas sans se brouiller. Et j'ai assez d'occupation à conduire, dans mon ouvrage, deux de ces pucelles divines si souvent violées, sans aller m'amuser à faire des préambules : si même celui-ci fâche quelque lecteur,... qu'il le dise, je déclare que je le retrancherai.....

A l'aspect des richesses accumulées dans les cours, le Mécréant était au comble de la joie; il se voyait, en idée, à la tête d'une nombreuse armée et entrant dans le royaume qu'il avait toujours dessein de conquérir!... Patience, patience!..... vous n'y êtes pas encore, M. le Mécréant! il existe un certain vieillard qui rôde dans la contrée et... je m'arrête, qu'allais-je dire?...

Certes, il fallait toute l'habileté de Michel l'Ange pour empêcher Enguerry de partir de Casin-Grandes avec tous les trésors, et pour le maintenir dans le but réel de l'expédition présente, qui était la prise du roi de Chypre et de sa fille.

— Allons, mon compère, disait l'Italien au Mécréant qui, du haut du perron où nous l'avons laissé, regardait complaisamment ses soldats apporter avec activité tout ce qu'ils trouvaient de riche et de précieux; allons, mon compère, dépêchons-nous!..... Le jour va venir, et vous savez que les démons n'opèrent que pendant la nuit.

— Eh, mon féal, répondit Enguerry, que veux-tu dire?... regarde, ventre-Mahom, je te tiens quitte de ma part..... car je me trouve satisfait!...

— Mais, le suis-je moi?... s'écria l'Ange avec hauteur.

— Mille pannerées de diables... voudrais-tu me faire la loi? répliqua Enguerry du même ton.

— Et par la mort que nous avons tenue ensemble sur les fonts quand l'enfer la baptisa, allons-nous nous fâcher?... répondit le Vénitien, s'adoucissant et reprenant son expression de joie habituelle; si nous avons là dix millions, continua-t-il, découvrons le roi de Chypre et sa fille, il y en aura douze; abondance de bien ne nuit pas.

Sur cette sage observation, ces deux grands sénéchaux de l'enfer montèrent par le bel escalier de marbre, et suivis d'une compagnie de soldats ils se mirent à visiter le pavillon de Hugues avec la plus scrupuleuse exactitude. Le Vénitien faisait arracher les boiseries, sonder les colonnes, les murs et les planchers, afin de trouver les issues secrètes. En voyant que toutes ses recherches étaient vaines, Michel l'Ange cessa les plaisanteries par lesquelles il animait les soldats.

Du pavillon de Hugues, ils passèrent dans l'aile de Mélusine, c'est-à-dire dans le corps de logis qui longeait la Coquette ; mais leurs perquisitions n'eurent point de résultat, et l'Italien jura comme trois païens. Enfin, il entra dans une colère simple, puis dans une colère double, après s'être assuré que l'aile des Lusignans, qui était parallèle à celle de Mélusine, et l'aile Ducale qui séparait les deux cours, ne contenaient point le prince et sa fille.

Les pauvres prisonniers, témoins de ces recherches, concentraient leur chagrin ; mais à chaque fois qu'ils virent sortir les brigands, sans que le prince fût découvert, ils firent éclater leur joie par des regards qu'ils se lancèrent mutuellement et par des mouvements qu'ils tâchèrent de dérober à leurs gardes farouches.

Il ne restait plus à visiter que l'aile Montreuil, c'est-à-dire la façade ; elle était ainsi nommée parce que ce fut le fils de ce célèbre architecte qui construisit Casin-Grandes, et qui, par un sentiment de piété filiale, appela ce corps de logis du nom de son père, comme pour l'associer à ses travaux.

Le Mécréant, Michel l'Ange, et leurs satellites, eurent bientôt parcouru ce bâtiment, scruté chaque coin, fouillé chaque mur, sondé chaque plancher ; et leur fureur fut sans égale en voyant que le prince et sa fille avaient échappé à toutes leurs précautions.

Les deux amis se regardèrent un moment comme pour se consulter.

— Emportons toujours le butin, dit le prudent Enguerry qui ne cessait de lorgner les trésors.

— Par saint Marc, s'écria l'Italien, il ne sortira rien d'ici sans que nous ayons le prince, ou je mets le feu au château.

— Mais si c'est impossible, mon féal ? répondit le Mécréant qui ne partageait par la rage et les intérêts de l'envoyé de Venise.

— Je m'en moque !... s'écria ce dernier avec l'accent de la fureur. Eh quoi, moi Michel l'Ange, au milieu d'une carrière dans laquelle je n'ai jamais bronché, je me verrais déshonoré par une expédition qui n'aurait pas embarrassé le moindre clerc !... A moi l'enfer !... à moi les diables !... Eh bien, me suivrez-vous ! dit-il aux soldats étonnés de sa rage. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent devant les prisonniers ; alors, le jour commençait à poindre dans les cieux.

— Eh bien, que prétends-tu faire ? dit le Mécréant à l'Italien.

— Par la queue du lion de St-Marc, ce que je prétends !... tu vas le voir... Or çà, gens de bien, s'écria-t-il en s'adressant aux prisonniers, écoutez-moi ! j'y vais bon jeu, bon argent, car je me damne presque pour la très-sérénissime république ; et ce que je vais vous promettre est aussi certain que ma naissance. Mes amis très-chers, vous m'avez dit que le roi Jean II et sa fille n'étaient pas morts, il est donc clair que vous les avez dérobés à la juste vengeance du sénat en les cachant... A ce mot tous les yeux se tournèrent sur Castriot.

— Or, continua Michel l'Ange, je vous déclare en bon français que notre bon plaisir est de vous faire appliquer à la question ordinaire et extraordinaire, jusqu'à ce que l'un de vous ait avoué la retraite du prince et de Clotilde... Voyez si vous voulez vous épargner les tourments ?...

Les Casin-Grandésiens eurent le courage de répondre par un morne silence, et Monestan se mit en prières.

— Eh bien, reprit Enguerry, nous allons mettre les fers au feu.

Michel l'Ange tournait autour des prisonniers, pour choisir le premier martyr de la légende Casin-Grandésiaque, et le malheur voulut que Bombans s'offrit à sa vue ; sur un signe du Vénitien, un soudard saisit le pauvre intendant, qui s'écria : « J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur. »

— Courage, maître Bombans, lui cria Monestan.

— Monseigneur, j'en ai une bonne dose, aussi est-ce bien dommage que cela ne puisse pas se vendre.

Josette se mit à pleurer.

On amena Hercule Bombans devant Michel l'Ange, Enguerry et Nicol.

— Arrachez-lui les ongles un à un ! dit froidement l'Italien ; il n'y perdra rien, car cela repousse. La foule se serra de terreur.

— Monsieur le diable, observa Bombans, permettez-moi de dire un dernier mot à ma fille ! Sur un mouvement de tête du triumvirat, l'on reconduisit l'intendant vers Josette qui sanglotait.

— Mon enfant, murmura l'avare, si je péris, souviens-toi d'aller à Aix, chez le Juif Nathaniel, avec cette reconnaissance. Alors il tira de la doublure de son haut-de-chausses un papier plié en quatre et soigneusement enveloppé dans un petit morceau de cuir, et il le remit à sa fille sans que personne s'en aperçût.

— Tiens, ma Josette, continua-t-il en suivant des yeux la précieuse reconnaissance ; ménage mon bien !

ne le prodigue pas; amasse, amasse!... adieu! Et il l'embrassa.

L'intendant fut ramené devant les trois commandants, et un soldat, dont le cœur était sans doute pétrifié, lui arracha tous les ongles, non pas brusquement et avec une cruelle pitié, mais en variant à chaque fois cette douloureuse extraction. Je dois dire que si le courageux Bombans versa des larmes, ce fut plutôt la plainte du corps accablé que celle d'une âme pusillanime.

— Courage, lui cria le prélat, vous irez au paradis.

— Y aurai-je mon argent? demanda Bombans.

— Oui, répondit Kéfalein. Cette idée parut jeter du baume sur les plaies du patient.

— Déclare où est ton maître! lui dit l'Italien.

—Je n'ai de maître que dans le ciel, répliqua l'intendant.

— Ah tu railles! s'écria Enguerry, qu'on lui serre les pouces!...

Alors, les deux bourreaux joignirent ensemble les deux pouces de l'intendant, et les insérant dans les nœuds d'une grosse corde, ils en tirèrent les deux bouts de toutes leurs forces; le sang teignit la corde; et Bombans sua à grosses gouttes en faisant des contorsions qui excitèrent le rire des brigands et de l'Innocente.

—Voilà ce que c'est que de voler le bien d'autrui, disait Marie; rends-moi ma chaîne d'or, vieux cancre! Au mot de rendre, Bombans indiqua, par une grimace, que sa vie et ses souffrances n'étaient rien auprès de ses trésors.

— Avoueras-tu? redemanda Michel, car si tu souffres c'est que tu le veux bien!...

— Je ne pourrai plus compter d'argent, s'écria l'intendant, en voyant ses deux pouces totalement écrasés; mais, à brebis tondue Dieu mesure le vent.

Sur un signe de Michel l'Ange on serra les deux index sanglants de l'héroïque Bombans, et les soldats les réduisirent à la stricte épaisseur d'une feuille de papier.

Lorqu'on eut ainsi pressé successivement tous les doigts du patient sans qu'il eût dit un mot, il s'écria: « Je ne pourrai plus écrire, tenir mes registres, rendre mes comptes; adieu ma probité!... »

— Scélérat, reprit Enguerry, dis-nous où est ton prince.

— Je n'en sais rien.

Sur cette réponse, le terrible Mécréant ordonna à ses soldats de faire boire le pauvre intendant. Les deux bourreaux le couchèrent par terre, lui mirent un entonnoir dans la bouche, et on lui passa neuf pintes d'eau sans tenir compte de ses horribles souffrances: seulement, avant de verser chaque pinte, le Mécréant demandait à Bombans par un signe, s'il voulait avouer ce qu'il ne savait réellement pas, et l'intendant indiquait par un geste qu'il ne pouvait rien dire. Bientôt la pâleur de Bombans annonça qu'il allait périr.

— Arrêtez, arrêtez, cria Michel l'Ange, c'est un de mes amis; faites-le souffrir, mais ne le tuez pas.

— Eh pourquoi? demanda le Mécréant.

— Par saint Janvier!... c'est un intendant, partant il est riche; il nous paiera rançon, et corbleu! il en sera quitte pour cent mille francs puisqu'il est de mes amis.

A ces sages paroles, on releva Bombans à moitié mort et on le transporta au milieu du groupe des captifs effrayés: là, sa première parole fut: « On a parlé de cent mille francs, je crois?... »

— Le prince et l'Éternel, lui dit Monestan, vous récompenseront de ce martyre.

— Pourvu que ce soit en argent comptant! répondit Bombans.

Josette prit sur son sein la tête de son père, elle essuya la sueur de son visage, le couvrit de baisers, et déchira sa robe pour panser ses blessures.

— Ma fille, dit l'avare à voix basse, rends-moi la reconnaissance de Nathaniel!... vois-tu, il pourrait t'arriver malheur....

Le Vénitien désespéré cherchait quelque autre victime plus faible, qui pût trahir le secret de la retraite du prince, que ces pauvres prisonniers ignoraient tous, excepté Trousse et Castriot. A l'aspect des regards scrutateurs que lançaient les petits yeux verts de l'Italien, le tremblant médecin s'était caché sous la soutane du guerroyant Hilarion.

— Eh! qu'est devenu le génie de la médecine, l'illustre Trousse? demanda Michel l'Ange; l'a-t-on pris?...

— Certes, dit Enguerry; et ce fut au moment où il franchissait le pont-levis avec ce damné Albanais qui manqua de m'abattre la tête pour la seconde fois.

— Mais je ne le vois pas, répondit le Vénitien; et par la carcasse du diable, notre digne patron, je crois que c'est le seul homme qui puisse nous découvrir ce que nous cherchons: car tous ces gens-là sont assez imbéciles pour mourir sans rien dire, ils sont frottés d'honneur!... Monestan leva les yeux au ciel.

En entendant ces funestes paroles, le pauvre docteur . . . .
. . . .

Trouvez bon, lecteurs, que cette lacune vous tienne lieu de ce que rapporte l'histoire. En effet, bien que l'action de Trousse soit très-naturelle, et même périodique chez les hommes et chez les femmes, la politesse française de nos jours veut que l'on supprime ces menus détails, dont nos bons aïeux tiraient leurs plaisanteries... Quoi qu'il en soit, l'évêque fut forcé de se reculer, le beau Juif porta la main vers

ses narines, autant en firent la femme du concierge, Kéfalein et Monestan; alors le tremblant docteur accroupi, et la tête dans ses mains, fut le point central d'un cercle de curieux.

— Ah le voilà!... s'écria Michel l'Ange; et tous les yeux se tournèrent sur Trousse, qui répondit en balbutiant :

— Moi!... non, moi?...

Alors prévoyant le danger où se trouvaient le prince et sa fille si le docteur avait la question à subir, Castriot rampa du mieux qu'il pût, tout garrotté qu'il était; et, saisissant Trousse par la nuque, il essaya de l'étrangler.

— A moi, au secours!... moi je meurs!... je..

Heureusement les soldats, sur un mot de Michel l'Ange qui perdait tout à la mort de Trousse, arrivèrent dégager le docteur, et l'amenèrent avec Castriot devant Enguerry et Michel l'Ange. Alors la plus grande terreur régna parmi les malheureux captifs, car il leur était démontré que, pour peu qu'on égratignât Trousse, il trahirait le secret dont Castriot et le docteur paraissaient être les seuls dépositaires. Oubliant leurs infortunes personnelles, ces sujets fidèles ne pensaient qu'au prince et à la belle Clotilde : aussi tous les yeux se portèrent sur les deux martyrs, et le silence de l'attention régna dans tout le château. En effet les soldats avaient fini d'entasser le butin et de le charger dans des chariots tout prêts à partir.

— Par grâce, messieurs les soldats, dit Trousse à ceux qui le conduisaient, ne m'approchez pas trop de cet Albanais, car il me tuerait, et rien que l'aspect de sa figure m'agace les nerfs; et voyez-vous la pensée....

— Tais-toi, lui cria Castriot.

— Du courage!..... s'écrièrent les captifs.

— Ça vous est bien facile à recommander, murmura le médecin, ce ne sont pas vos nerfs qui... que...

— Mon ami, interrompit Michel l'Ange, voulez-vous me dire en quel endroit s'est réfugié le prince?

— Moi!...

— Oui toi...

— Moi, je n'en sais rien.

— Bravo!... crièrent en chœur les prisonniers, vive Trousse!...

— Oui, vive Trousse, et longtemps!... répéta le docteur avec un ton chagrin et en faisant une triste grimace.

Les encouragements de cette foule de malheureux convainquirent Michel l'Ange et le Mécréant que Trousse savait la retraite de Jean II; alors le Vénitien, connaissant le caractère du patient, ne douta plus du succès.

— Hé bien, Hippocrate de notre siècle, s'écria l'Italien, choisissez parmi le chevalet, l'eau, l'huile bouillante, ou le traquenard, ce qui fatiguera le moins vos nerfs.

— Moi, répondit Trousse avec effroi, je ne veux rien de tout cela...

— Allons, mon compère, dit Enguerry, dépêchons-nous; le soleil est levé. Le Mécréant fit signe à Nicol d'aller vite en besogne. L'impassible lieutenant coucha le tremblant docteur sur une grande planche; et, après l'y avoir attaché, il mit entre les jambes de Trousse d'autres planches qu'il serra par de grosses cordes, de manière à réunir les jambes et les planches intermédiaires en un tout solide. Alors, le terrible Nicol prit des morceaux de bois taillés en forme de coins; et, armé d'un pieu en guise de maillet, il inséra un premier coin de bois entre les jambes du docteur, sans se soucier de ses cris, qui retentirent dans la vaste enceinte du château.

Pendant ce temps, on étendait Castriot sur un chevalet fait à la hâte, et quatre soldats employèrent toutes leurs forces à tordre les membres du courageux Albanais. Son visage serein montrait à Trousse l'exemple d'une résignation et d'une fidélité que celui-ci ne cherchait guère à imiter.

—Je meurs!... je suis mort!... s'écria-t-il, quand on enfonça le second morceau de bois. En effet, les deux os de ses jambes craquèrent, et ce bruit fit trembler le beau Juif et les trois ministres pour le sort du prince et de sa fille.

— Comment, répondit Michel l'Ange avec un sourire amer, ne pouvez-vous pas vous guérir?.... je vous donne une belle occasion pour prouver votre système!... employez-moi toute l'énergie de votre imagination pour reporter votre pensée sur d'autres objets, et figurez-vous que vous ne souffrez pas!........ Puis se retournant vers Nicol, il ajouta : « Le docteur ne ressent rien, mettez encore un coin!.... »

— Grand Dieu, l'on m'assassine, moi! ..... Trousse!...... au secours!..... M. le chevalier noir accourez! n'importe par où, cela m'est égal!....

— Souffre et tais-toi! dit Castriot, tes cris ne diminuent pas ta douleur.

— Par ma vie, cela vous est facile à dire, vous qui en endurez bien moins que moi.

— En effet, reprit l'Albanais avec un sourire, je prouve votre système et suis tout à fait à l'aise. Trousse se tut en voyant l'horrible torture de Castriot dont les membres se disloquaient.

— Avouez où est le prince, et votre torture cessera, dit Nicol au docteur.

Cette consolante idée fit tourner à Trousse sa tête endolorie vers Michel l'Ange, et il sembla consentir à ce qu'on lui demandait. Alors l'Italien ordonna

d'arrêter la question. L'évêque, voyant cela, s'écria pour encourager le docteur :

— Courage!... je vous absous de vos péchés!....

— Dieu vous mettra au nombre de ses saints!... ajouta Monestan.

— J'aime mieux être en vie que dans une niche de plâtre et au calendrier, répondit le docteur.

— Vous serez cité comme le modèle des sujets dévoués, dit Kéfalein.

— Tout cela ne me servira de rien quand je serai mort.

— C'est vrai!..... dit Michel l'Ange, avec un ton de conviction.

— Les Lusignans vous élèveront une statue, cria l'intendant, et j'en surveillerai l'exécution.

— Je parlerai de vous dans l'histoire de la Cuisine Française, observa Taillevant, et le premier ragoût que j'invente je lui donne votre nom.

— J'aimerais mieux le manger, répondit le patient.

— Et la gloire! dit le beau Juif.

— La gloire d'un mort ne vaut pas l'infamie d'un vivant! répliqua Michel l'Ange avec un malin sourire; l'une est une ombre, l'autre est un corps.

— C'est vrai, dit le docteur, la vie est tout.

— Je te tuerai, si nous survivons à ton apostasie ! cria l'Albanais avec des yeux étincelants, malgré ses souffrances.

—Je vivrai toujours quelques moments de plus!...

En cet instant, on inséra un troisième coin, et Nicol frappa à coups redoublés pour décider le patient. Alors le docteur fit signe qu'il allait révéler l'endroit où était le prince.

— Encore cinq minutes, dit le beau Juif, et tu meurs sans trahir ton roi!......

— Mourir, répéta Trousse, beau Juif, vous êtes jeune et vous ne savez pas encore tout ce qu'on perd ; en ne connaît la vie qu'à l'*user*..... Me ferez-vous mourir si je ne dis rien? demanda-t-il aux bourreaux avec ingénuité.

— Certes! répondit Enguerry d'un ton farouche.

Le docteur resta dans une cruelle incertitude.

— Hélas ! s'écria Michel l'Ange avec des yeux petillants, quel dommage que personne ne soit revenu nous dire si l'on ne vit pas quand on est mort... eh! que ne perd-on pas à mourir?.... tout ce qu'il y a de réel et de solide s'évanouit comme un songe!... les yeux ne voient plus, on ne peut plus savourer la douceur d'un repas, satisfaire sa soif, marcher, sentir, entendre, enfin l'on devient cadavre, pâture des vers, et l'horreur de la nature; vide soi-même on augmente la masse du vide, on entre dans le néant, et l'on ne se souvient même pas de nous!... Au lieu qu'un vivant!... tel infâme et malheureux qu'il soit, il mange, boit, marche et assiste au grand spectacle du monde; il en est un des leviers, il contribue à l'effet du tableau, il jouit de tout, il roule dans la vie avec bonheur, enfin il existe.... Il faut dire adieu à tout cela.... Allons, mon ami Trousse, faites votre paquet et quittez la vie; cela ne sera rien, il suffit d'un instant....

En disant cela, Michel l'Ange tira son épée et la dirigea lentement vers le cœur du médecin.

— Un instant!... un instant... déliez-moi!... je vais vous conduire à l'endroit où est le prince!...

Alors Nicol débarrassa Trousse du douloureux traquenard, et un cri d'horreur et d'indignation partit du groupe des captifs.

— Malheureux, s'écria le Juif au désespoir, que ne puis-je te donner ma vie!...... Eh! songe donc que si tu meurs, tu vivras encore!.... tes cendres se transformeront en une substance quelconque qui vivra; tu deviendras plante, oiseau : tu auras des sensations autres que les tiennes et plus agréables peut-être!...

— Peut-être, répéta Trousse, peut-être!.... Et il se dirigea vers l'autre cour accompagné par Michel l'Ange triomphant, et par le Mécréant et Nicol qui le soutenaient. Les Casin-Grandésiens restèrent immobiles de terreur et Castriot poussa un effroyable gémissement. Un des soldats, s'apercevant qu'il était près d'expirer, fut ému de son courage et détacha l'Albanais, qui pleura de rage en songeant que sa bienfaitrice et son prince allaient être découverts.

En effet, le lâche docteur, toujours effrayé par la pointe scintillante des épées que l'adroit Vénitien avait soin de lui présenter sans cesse, conduisit le joyeux Triumvirat vers le pont-levis. Là, il dit d'une voix altérée : « Levez-le. » Et Nicol ayant exécuté ce fatal mouvement, on aperçut le vénérable Jean II et la belle Clotilde, assis dans un renfoncement du fossé et protégés par des pierres et des fascines qui formaient une espèce de niche.

— Que la carcasse du diable me serve de voiture, s'écria Enguerry, si je les aurais jamais cherchés là!.....

Michel l'Ange sautait de joie et frappait dans ses mains, en criant : « Victoire!... victoire...» Et l'on tira le monarque et sa fille de leur retraite.

A ce moment Trousse, ayant horreur de sa trahison et ne pouvant soutenir le douloureux regard de Clotilde, s'écria : « Je voudrais mourir!...

— Qu'à cela ne tienne! lui dit Enguerry, et il leva son épée.

— Grâce!... grâce!... répliqua le docteur, je ne pensais pas à ce que je disais!.....

Quand le prince et sa fille parurent dans les cours, suivis de Trousse-Judas et de la foule des brigands, un murmure d'indignation s'éleva parmi les Casin-

Grandésiens. En arrivant près d'eux, les yeux de l'amoureuse Clotilde cherchèrent le bel Israélite et lorsqu'elle l'aperçut un rayon de joie brilla au travers de ses larmes; une rougeur charmante nuança son pâle visage, et son regard sembla dire à Nephtaly : « *Nous mourrons ensemble!....* » Jean II conservant au milieu de cette infortune, et de cette bizarre assemblée, sa noble et majestueuse attitude, ressemblait à Régulus arrivant à Carthage.

Aussitôt, les soldats firent monter tous les prisonniers dans des chariots. L'on mit Jean II, sa fille, les trois ministres, le Juif, Bombans et Trousse dans la même voiture, et Michel l'Ange eut soin que Clotilde et Nephtaly fussent à côté l'un de l'autre.

— Il faut bien, dit-il, que les deux amants se fassent leurs adieux! ils n'ont pas longtemps à vivre!...

— Que n'ai-je mon sabre pour punir ce calomniateur! s'écria Castriot.

Les trois ministres regardèrent avec étonnement la princesse et Nephtaly qui baissèrent leurs yeux où tout leur amour pouvait se lire : puis, sur l'ordre du Mécréant, on abandonna le château. Les pauvres habitants lui dirent adieu de l'œil et du geste; bientôt ils perdirent de vue ses masses romantiques, et néanmoins ils regardèrent toujours en silence et dans l'espace la direction de ce bel édifice...

Le silence de la destruction envahit Casin-Grandes! Bientôt Raoul le chevrier arrive tout haletant... il entre sans obstacle dans les cours; il regarde avec surprise le désolant spectacle de cette destruction récente, qui n'a rien que de navrant : les ruines consacrées par le temps ont quelque chose de poétique, elles jettent dans l'âme un sentiment de mélancolie; tandis que les ruines encore empreintes de carnage et pour ainsi dire palpitantes n'ont rien de gracieux et font horreur!... Raoul erre partout et n'en peut croire ses yeux : ce château naguère si plein, si vivant, est morne; rien ne l'anime, il est comme un squelette. Le chevrier entend un léger bruit qui retentit dans les cours... il approche, et ce qu'il voit semble compléter le tableau. C'était le vieux cheval de Bombans qui broutait une mousse.

Après avoir examiné ce spectacle, le jeune et beau pâtre enfourche le cheval quadragénaire, le force sur ses vieux ans à galoper; et Raoul se dirige vers Aix, en accordant un soupir et une larme à la ruine de ce beau château et à celle de la race des rois de Jérusalem. A une lieue d'Aix, le chevrier rencontra un vieillard monté sur un cheval fringant, et à la manière dont il le gouvernait et dont il portait ses armes, il était facile de reconnaître un guerrier blanchi sous le casque.

— C'est vous! s'écria le vieillard.

— Hélas!.... répliqua Raoul, Casin-Grandes est pris!....

— Ciel! l'imprudent!... quelle folie! continua le vieillard, courons, volons!.....

Tous deux s'élancèrent vers la capitale de la Provence, et ils disparurent cachés par le nuage de poussière qui s'éleva sous les pas de leurs chevaux.

XXVI.

De la prison, sur eux, la porte s'est fermée;
Ils attendent la mort, l'accusent de lenteur.

(*Poëme de Jonas.*)

Quand je devrais périr, j'espère vous sauver;
Et pour mon bienfaiteur je saurai tout braver.

(*Tragédie de Guillaume Tell.*)

Pendant que Raoul pressait les flancs étiques du cheval de l'intendant afin de pouvoir suivre le vieillard, le roi Jean II, et sa farouche escorte, s'avançaient en grande hâte vers la forteresse d'Enguerry.

Lorsque le cortége parvint à l'endroit de la colline des Amants où le Juif rencontra Clotilde, la princesse et Nephtaly se le montrèrent en même temps par un regard empreint de toutes les suavités de la mélancolie. Ce coup d'œil plein d'une certaine grâce funéraire semblait contenir toute l'histoire de leurs amours enchanteresses. Clotilde s'appuya bien légèrement sur l'épaule de son bien-aimé; les boucles de leurs cheveux se mêlèrent; et, parmi les captifs, eux seuls, au moyen de ce tacite langage des âmes, cueillirent une fleur au milieu de ce vaste champ d'infortune. Et n'étaient-ils pas réunis?... Qu'importe que ce fût par le malheur?... ils se voyaient!... et se voir est tout en amour!...

En ce moment, Trousse-Judas, horriblement fatigué par les cahots de la voiture qui renouvelaient les douleurs de ses jambes meurtries, rompit le silence en s'écriant : « Je souffre. »

— Tu n'as que ce que tu mérites, vil apostat, traître!... répliqua l'évêque; fuis d'ici! va au bout du chariot, n'approche pas de ceux que tu as livrés!... la présence d'un Judas est un supplice!....

— Ne l'injuriez pas, interrompit Jean II d'un ton calme, il a suivi le penchant de la nature en se conservant à nos dépens. Faut-il le blâmer d'avoir été homme avant d'être sujet? Nous n'avons pas tous la force d'être des héros... peut-être nous aurait-on toujours découverts. Me Trousse, nous vous pardonnons!....

— Moi, monseigneur !.... Et Trousse confus se réfugia à l'extrémité du chariot.

— Messieurs, dit le monarque à voix basse, nous nous trouvons dans des circonstances graves !....

— Très-graves, répéta nonchalamment Kéfalein, qui conservait l'insouciance de son caractère au milieu de ces événements.

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas suivi mes conseils ! s'écria l'évêque ; ou plutôt si nous avions *trente mille hommes....*

— Confions-nous à la Providence, interrompit Monestan en levant les yeux au ciel ; la résignation est la première vertu du sage !....

— Que peut être devenu le chevalier noir ? murmura le prince ; et comment se fait-il qu'il ait pu nous abandonner?..... Allons, soumettons-nous à la main qui nous frappe !... Dieu le veut !...

— Dieu a donc voulu que l'on pillât tous nos trésors ? s'écria Bombans ; et on les a tellement dispersés qu'il est impossible que le compte s'y retrouve jamais !.....

— Qu'importe ! répondit le monarque.

Cette parole soulagea Bombans, qui pensa que ce pillage serait une éponge pour laver ses comptes de tout reproche.

— Ils auront brisé la chaise de Mélusine ! continua le prince.

— Et brûlé la tapisserie, ouvrage de la Sainte-Vierge ! observa Monestan ; c'était la plus précieuse relique de la chrétienté.

— Et ils ont emporté toutes nos armes ! ajouta Hilarion.

— Que de malheurs !..... s'écria Kéfalein en voyant Michel l'Ange faire caracoler Vol-au-vent autour du chariot.

— Ces malheurs, dit le beau Juif à l'oreille de Clotilde, sont mon ouvrage, j'en suis le seul coupable!...... mais peut-être pourrai-je les réparer...

— Et comment, Nephtaly ?....

— Hélas !... tenez..., voici mon seul espoir... Et il montra à Clotilde un anneau d'argent très-grossier qu'il portait à son index gauche. Je jure, reprit-il, que si je puis échapper à ce nouveau malheur, je ne m'exposerai plus à de pareils dangers !... Ah ! ma Clotilde, qu'ai-je fait !...

— Qui parle en ce moment à notre fille ? demanda le prince avec curiosité.

— C'est le Juif Nephtaly, répondit Bombans.

— Ciel !.... s'écria Jean II ; ô comble de misère, un Juif à nos côtés !... et, il parle à notre fille !...

— Et ils s'aiment, ajouta Michel l'Ange, qui passait.

A ce mot, le vieux monarque se tourna vers l'endroit où il supposait Clotilde, et il dit avec l'accent de la plus profonde douleur : « Serait-il vrai, ma fille ?.... »

La jeune vierge ne répondit rien, et Jean II consterné baissa la tête sur sa poitrine ; mais Castriot cria sur-le-champ au Vénitien :

— Infâme et vil calomniateur ! non content de la vie de nos rois, prétends-tu pouvoir noircir leur sublime caractère et la pureté de ma bienfaitrice que je suis en tous lieux ?.... Ah ! si j'avais mon sabre !... Meurs, Castriot ! tu vois tes rois insultés et tu ne peux les venger, meurs !....

A ces paroles le prince parut se réveiller comme d'un songe, et la faible rougeur de sa figure annonça qu'il saisissait avec joie l'espérance que lui donnait l'idée du fidèle Albanais.

Les trois ministres attribuèrent le vif incarnat qui envahissait le charmant visage de Clotilde à la honte que lui causait une telle accusation : la jeune fille se sépara insensiblement du bel Israélite qui était en proie à des torrents de voluptés en interprétant le silence de sa bien-aimée comme un nouvel aveu de son amour. Ils se jetèrent encore quelques furtifs regards plein d'un feu céleste. Déjà la princesse voyait cette infortune comme la source de son bonheur : « Pauvre orpheline, je pourrai l'épouser ! » se disait-elle ; et elle regardait Nephtaly avec un doux sourire.

— Tant que nous serons en route, observa Hilarion, nous avons encore l'espoir d'être délivrés par le chevalier noir.

Michel l'Ange qui entendit ces paroles en sentit toute la force ; il ordonna d'aller encore plus vite, et bientôt on aperçut le faîte des murailles de la forteresse d'Enguerry. Josette fut la seule en qui cette vue n'excita pas le désespoir, car cette fille de la Provence avait l'âme tout occupée des plaisirs qu'elle pourrait goûter avec son cher le Barbu ! Qu'il faut d'énergie pour dompter la nature !.....

Enfin, l'escorte franchit le fatal porche sur lequel il semblait qu'on eût écrit, comme sur celui de l'enfer : *Entrez et laissez l'espérance !....* Tous les cœurs se serrèrent lorsqu'on entendit relever le pont-levis, et que les trésors, le prince et sa fille furent dans la cour de la forteresse du Mécréant : chacun se regarda tristement sans proférer une parole.

— De quoi le prince pourra-t-il vivre ? dit Taillevant ; quel ragoût faire dans de petites cuisines comme celles-là ?.... Tout sera mauvais !.... Et il s'appuya sur Frilair qui imita le désespoir de son illustre chef.

Tous les prisonniers vulgaires furent entassés dans des caves ; et l'on amena dans la salle basse du Mécréant, le prince, sa fille, les trois ministres, le beau Juif, Bombans, Trousse, Josette, Taillevant, Castriot, Marie, et le reste de la cour. Le terrible Enguerry ne tarda pas à reparaître après avoir serré sa part du butin et quitté son armure pour reprendre la dalmatique, ornement des seigneurs de ce temps.

Le prince et Clotilde étaient seuls assis, et chacun se tenait respectueusement debout. Le Mécréant fut frappé de ce spectacle, et son orgueil en fut agréablement chatouillé : il s'alla mettre dans son fauteuil rouge, sous son dais de bois, et il regarda ses prisonniers. Leurs différentes attitudes, la beauté touchante de Clotilde et du Juif, la majesté du prince, les poses de ses ministres, le jour sombre qui passait à peine par les vitraux de couleur, et la simplicité du lieu, rendaient cette scène digne du pinceau d'un peintre; et le Mécréant, Michel l'Ange, Nicol, et la folle, composaient un groupe remarquable par les expressions de ces quatre physionomies diversement sauvages.

— Mon compère, dit l'Italien à Enguerry, je crois qu'il serait assez urgent de nous défaire sur-le-champ du prince et de sa fille.

— Et pourquoi?... répondit vivement Enguerry.

— Corbleu! parce qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, et l'on s'est toujours bien trouvé de cet axiome politique.

— Oui!... répondit Enguerry avec un sourire sardonique, mais je m'en trouverais fort mal... et je veux conserver la vie à mes prisonniers; si Venise les veut, qu'elle me les paie! où est votre or?... Croyez-vous, mon bel ami, que j'irai me mettre à votre discrétion en les faisant périr? Avez-vous affaire à un jeune étourneau politique? Grâce à Jean-Sans-Peur, mon maître, j'en sais long!...

— Ainsi, dit Michel l'Ange stupéfait sans le faire paraître, je n'aurais, à votre compte, travaillé que pour vous?....

— Et c'est vrai, mon féal!....

— Ah! mon compère!... mon ami!...

— Ton ami!... raie cela de tes papiers! il n'y a d'autre lien entre nous que l'intérêt, et ce lien est rompu pour le quart-d'heure. Le Vénitien, semblable à un renard pris au piége, et honteux de s'être laissé jouer et de n'avoir pas pris toutes ses précautions, sentit la force de la position d'Enguerry : il resta, sans mot dire, les yeux fixés sur la table; et réfléchit à la manière dont il sortirait de cet état critique.

— J'entends bien, continua le Mécréant, qu'une fois le prince et sa fille morts, tu aurais pris le large! mais à d'autres!... et si tu fais mine de vouloir me jouer, je saurai te mettre à l'ombre.

Affectant alors un léger sourire qui semblait couvrir de sombres desseins, ainsi que des fleurs cachent un précipice, le cauteleux Italien s'écria : « Allons, mon compère, nous sommes d'égale force!... Je ne le croyais pas!... »

— Tu conviens donc de ta félonie?

— Que diable voulez-vous!... c'était tout naturel... A ma place vous en auriez peut-être fait autant!... Eh bien! maintenant nous jouerons à jeu découvert; et si pour le moment vous avez les as, c'est à moi à les mettre de mon côté... ou plutôt, ajouta-t-il, en voyant les regards du Mécréant, je vais m'exécuter et réfléchir pour vous compter ces deux millions!... Par Saint-Marc et *Diavolo*, vous êtes grand politique, car vous avez vaincu Michel l'Ange!...

— Double coquin, tes louanges ne m'empêcheront pas de prendre mes sûretés; et, comme deux valent mieux qu'une, je commence par disposer de mes prisonniers de manière à les soustraire à tes ruses et à tes poisons!...

Alors Enguerry, jetant un regard sur les captifs, s'écria : « Nicol!... que l'on avertisse le Barbu (Josette tressaillit) de venir chercher ce Juif qui a l'audace d'être mon rival. On lui donnera la question de l'huile bouillante; et s'il n'avoue pas où sont ses trésors, qu'on le mette à la barigoule. »

Clotilde serra la main de Nephtaly, et après lui avoir lancé un dernier regard, elle s'évanouit et s'appuya sur Castriot, en murmurant : « Adieu!... »

Il existait une rivalité entre Nicol et le Barbu. Ce dernier, par des raisons que l'on ne tardera pas à connaître, se tenait à l'écart depuis que les habitants de Casin-Grandes étaient entrés. Chargé de tout le poids de la colère du Mécréant, qui le soupçonnait d'avoir de l'humanité, de le trahir, et d'entretenir des liaisons avec le château du roi de Chypre, car Michel l'Ange n'avait pas manqué de dire au Mécréant ce dont il fut témoin, le Barbu, pressentant l'avenir et attiré par une foule de sentiments vers Casin-Grandes, flottait dans ses résolutions.

Quant à Nicol, il aspirait à être premier lieutenant; et partant, il ne manquait jamais de nuire à l'époux de l'amoureuse Josette.

Enguerry aimait assez ces rivalités, et il avait soin de les entretenir, parce qu'elles tournaient à son avantage, en ce que ses soldats cherchaient à se surpasser les uns les autres, soit en courage, soit en fidélité; et qu'en les occupant entre eux, il obviait aux attentats dont il aurait pu être l'objet, si parmi eux il s'était trouvé un homme entreprenant.

Aussi Nicol, en revenant, dit au Mécréant avec un air de mystère, que le Barbu paraissait avoir de la répugnance à se rendre à ses ordres : en effet, le premier lieutenant marchait à pas lents. Alors Enguerry donna l'ordre à deux de ses soldats de se saisir du Juif. Ce dernier avant de quitter Clotilde lui déroba un baiser et lui dit à voix basse : « *Espère!...* » et Enguerry l'entraîna.

Marie, comme mue par un instinct indéfinissable, dit au Juif, quand il passa près d'elle :

— Mon ami, tu es jeune et beau, je suis laide et sans utilité pour le monde; tu vas souffrir beaucoup,

je suis insensible au bien comme au mal ; qui empêche donc que l'on ne me prenne à ta place?...

Le Juif sourit à Marie, et lui dit ce seul mot :

— L'intérêt !

La folle continua en pleurant : « On arrache un jeune chêne et on laisse végéter un vieil orme !.... Où est l'intérêt?... »

Le Mécréant sortit avec Nephtaly.

Alors Clotilde, se réveillant comme d'un songe, demanda au fidèle Albanais : «Il m'a parlé?... qu'a-t-il dit?.... le son de sa voix a retenti dans mon âme : où sa bouche s'est-elle posée?.... »

Castriot fut tellement étonné de ce langage qu'il ne répondit rien ; et la jeune fille, en voyant sortir l'Israélite, retomba dans une sombre léthargie. Ses yeux, après avoir erré, se fixèrent sur la porte par laquelle Nephtaly avait disparu ; elle pâlit comme la neige des Alpes, et resta immobile, froide, et semblable à la statue d'un tombeau.

En ce moment on entendit le Mécréant se mettre en fureur et réprimander le Barbu, puis il rentra avec Nicol en répétant : « Et s'il n'avoue rien, qu'il meure !... »

— Castriot, je succombe !.... Et Clotilde tomba dans les bras tout disloqués de l'Albanais, qui, surmontant ses douleurs, la retint et chercha à la ranimer.

Marie, à l'aspect de la chute de sa fille de lait, se mit à pleurer en disant : « Les deux êtres que j'ai nourris auront une fin malheureuse !... mon lait est mortel!... » et elle se frappa le sein et la poitrine.

— Qu'a donc ma fille?.... demanda le prince avec une inquiétude extrême.

— C'est le froid de cette salle qui l'aura saisie, répondit l'Albanais.

— Grand Dieu ! nous avez-vous abandonnés?... s'écria Monestan qui s'agenouilla et se mit en prières.

L'évêque regardait les armures suspendues dans la salle, il les convoitait de l'œil, et cherchait les moyens de s'en emparer pour mourir les armes à la main. Quant à Kéfalein, il contemplait son prince avec douleur, sans pouvoir assembler d'autre idée ; Trousse était accroupi dans un coin ; et Josette pensait à le Barbu.

En ce moment le Mécréant, s'apercevant que Michel l'Ange s'approchait insensiblement de l'endroit où se tenait le prince et sa fille, s'écria :

— Nicol, mon ami, conduis le roi Jean II et la belle Clotilde dans le cachot dont voici la clef !... et aie soin de me la rapporter !

Il échappa un mouvement de dépit à l'Italien, tandis qu'un autre mouvement causé par la douleur agita le groupe des captifs. Enguerry, se tournant vers Jean II, ajouta avec un sourire ironique :

— Ce n'est pas par cruauté, monseigneur ; nous connaissons les égards que l'on doit aux rois !... ce que j'en fais c'est pour votre sûreté personnelle, car voici, dit-il en montrant Michel l'Ange, un diable envoyé par l'enfer, ou Venise, c'est tout un, qui serait capable de vous dépêcher pour l'autre monde avant que l'on eût regardé par où et comment !.... d'ailleurs vous réfléchirez plus à l'aise, avec votre fille, s'il ne serait pas très-convenable de me prendre pour gendre ; si cela était, morbleu !.... vous seriez maître de la Chypre avant un mois.

A ces derniers mots, l'évêque tressaillit.

Jean II, sans rien répondre, embrassa ses trois ministres ; serra la main du fidèle Castriot ; dit adieu à ses sujets, pleurant de rage ; et quand ce fut à Bombans, il ajouta : « Je vous donne ce que vous avez pris !.... »

Trousse s'écria : Et moi?...

Cette scène touchante ne fut pas de longue durée, car Nicol attendait : le prince recommanda à ses ministres de récompenser ses serviteurs fidèles s'ils rentraient jamais en Chypre ; puis versant une larme et leur disant adieu pour la dernière fois, il s'appuya sur le bras de Clotilde ; et le père et la fille se soutenant l'un l'autre suivirent en silence le farouche Nicol.

— D'honneur, bon homme, vous êtes pathétique, dit le Vénitien à Jean II ; je n'avais plus qu'une larme à répandre et la voici dans mon œil.

Le monarque disparut et la salle sembla vide !...

Le lieutenant les conduisit à un horrible cachot situé sur les fossés de la forteresse : le jour n'y pénétrait pas, l'air en était fétide. Nicol fit gronder les serrures rouillées et referma la porte par-dessus Jean II et Clotilde.

Le vieillard se dépouillant aussitôt de sa dalmatique voulut en envelopper sa fille chérie qu'il entendait soupirer.

— Mon père, je vous remercie.

— Clotilde, je l'ordonne.

— Mon père, je suis jeune et puis supporter le froid mieux que vous.

— Ma fille, ma carrière est finie, je puis mourir !... mais vous !... vous devez vous conserver !...

— O mon père aimé !... je serais au milieu des recherches du luxe et de la grandeur, que rien ne m'empêcherait de mourir !... mon arrêt est porté !... je sens mon âme se glacer !.....

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas mon secret, je n'en puis disposer !... et elle ajouta bien bas : « Il meurt en ce moment, et sa pensée dernière m'environne ! Ah ! Nephtaly, je reçois ton âme si elle vient errer à mes côtés !... » Elle se mit à pleurer.

Le vieillard s'appuya contre les murs humides de sa prison, il attira Clotilde sur son sein, et, l'enveloppant de sa dalmatique, il se mit à réfléchir profondément sur les étranges paroles qui étaient échappées à sa fille et sur les larmes qu'il lui entendait répandre.

Pendant ce temps, le Barbu avait conduit le bel Israélite vers l'endroit où se faisaient les exécutions du Mécréant; c'est-à-dire, en face de la poterne, le seul endroit faible de la forteresse.

Là, tous les instruments des divers supplices se trouvaient toujours disposés et l'on n'eut qu'à allumer du feu sous une vaste cuve remplie d'huile.

Le Barbu et l'Israélite étaient à côté l'un de l'autre et assez éloignés du groupe de soldats qui s'approcha pour contempler cet horrible spectacle. Quand l'huile commença à bouillonner, le Juif faisant un signe au lieutenant, lui dit à voix basse : « Est-ce que Jean Stoub serait assez lâche pour tuer son bienfaiteur?... »

En s'entendant appeler par son nom, Jean Stoub eut un léger frisson et parcourut le Juif d'un œil investigateur : « D'où me connais-tu et qu'as-tu fait pour moi?... »

Alors Nephtaly présenta à Jean Stoub l'anneau d'argent qu'il avait à la main en lui disant : « Regarde!... »

— Grand Dieu! s'écria Jean Stoub, que vais-je devenir?..... que faire?.....

— Il faut me sauver!.... cela seul peut t'obtenir ta grâce auprès du roi de Chypre.

— Ah! répliqua le lieutenant, je vous jure que ce fut la misère qui me conduisit à ce repaire; j'ignorai longtemps que le prince était à Casin-Grandes; et quand je l'appris, la honte m'a empêché d'y aller: elle était bien forte puisque je n'ai pas été embrasser ma pauvre mère qui me croit mort et que je viens de voir entrer!... Aussi, quand l'ambassade arriva ces jours passés j'eus de cruels remords... et ce fut moi qui donnai avis des desseins du Vénitien!... Il paraît que le pâtre a réussi à sauver le prince et sa fille!...

— Oui, dit Nephtaly. L'huile jetait de gros bouillons, et les soldats criaient à le Barbu de ne pas retarder leurs plaisirs. Alors le lieutenant s'écria: « Dussé-je périr, il ne sera pas dit que j'aurai arraché la vie à celui qui me l'a sauvée! »

— Allons, vous autres, ajouta-t-il tout haut en s'adressant aux spectateurs, retournez à vos postes! qui vous a donné l'ordre de les quitter?...

Les soldats se retirèrent en murmurant.

— Vous en irez-vous! répéta le lieutenant.

Quand ils furent à leur poste, Jean Stoub ouvrant précipitamment la poterne et abaissant le petit pont-levis qui s'y trouvait, poussa le Juif en dehors en lui disant : Rompez les chaînes et sauvez-vous!... »

En un instant, Nephtaly fut à cent pas de la forteresse; les sentinelles sonnèrent le cor d'alarme; et le Barbu, songeant aux suites de cette affaire, se disposait à suivre le bel Israélite, quand Nicol, qui dans ce moment venait d'incarcérer le monarque et paraissait dans les cours, s'élança, comme un aigle, sur son rival. Jean Stoub, malgré les coups de clef dont Nicol l'assaillait, triomphait déjà de son ennemi, lorsque les soldats attirés par la dispute arrivèrent, et l'on s'empara de l'infortuné Jean Stoub!... Mais le Juif était hors de danger et s'enfuyait à travers la campagne comme une gazelle poursuivie.

— Traître! s'écria Nicol, tu mourras!.....

— Au moins j'aurai payé ma dette, dit Stoub; et un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut toujours mourir!....

— Raisonne, ton affaire est claire; et me voilà, pour sûr, premier lieutenant!... L'on s'avança vers la salle d'Enguerry.......

XXVII.

Mon cher fils! tu vivras,
Tu vivras! . . . .

(*Idylle au Malade*, d'André de Chénier.)

Entre les deux partis, la victoire balance;
Mais bientôt. . . . .

(Poëme de *Jonas*.)

Ces démons entrèrent à grand bruit.

(Shakespeare.)

Le Mécréant surveillait tous les mouvements de Michel l'Ange comme un général examine ceux de ses ennemis, et il agitait déjà en lui-même la question de savoir s'il ne serait pas prudent d'enfermer le Vénitien, et si, en le traitant comme ennemi, il ne s'ôtait pas tout moyen de correspondre avec le sénat, etc... lorsque le bruit des pas de tous ses soldats et leurs murmures retentirent dans la salle.

Étonné de ce tumulte, Enguerry se lève et il voit paraître à la porte de la chambre son premier lieutenant contenu par deux soldats et traîné par le triomphant Nicol qui s'écrie: « Monseigneur, faites justice d'un traître!... »

— Et quel est son crime?....

— Il vient d'ouvrir la poterne, et de rendre la liberté au Juif!... répondit Nicol.

— Est-ce vrai? demanda le Mécréant au coupable.

Jean Stoub se tut.

— Qu'on le plonge à la place du Juif dans l'huile bouillante!.....

A ces mots Josette tombe évanouie, et les trois ministres, Castriot et tous les Cypriotes s'écrient: « *C'est lui!...* »

Marie Stoub se retourne!..... Plus prompte que l'éclair, elle saute au col de le Barbu et fait retentir la voûte de ces cris :

— Mon fils!... mon fils!... tu m'es rendu!... Est-ce vrai?.... mon fils Jean!....

Elle le couvre de baisers, elle le caresse, et Jean Stoub rend à sa mère tous ses embrassements en pleurant de joie.

— J'ai sauvé mon bienfaiteur et revu ma mère! que puis-je désirer?.... s'écria-t-il; ma mère! adieu, ma bonne mère!

Marie ne se lassait pas de répéter :

— Mon fils!..... mon fils!..... C'était le seul mot qu'elle pût proférer, la seule idée qu'elle eût; et cette idée comprenait toutes celles qu'enfante la raison humaine, car son feu céleste reparaissait déjà sur le visage de l'Innocente.

— Délivrez-moi de ces cris! dit le farouche Mécréant, et qu'on l'emmène!...

Alors Marie, sans prononcer une parole, et plus rapide qu'une flèche, s'élance sur Enguerry, lui enfonce ses ongles crochus dans la gorge, ouvre une artère et la déchire... Le sang coule à gros bouillons, et le Mécréant tombe en portant la main sur son épée..... il expire. La folle, semblable au vautour qui s'acharne sur Prométhée, continue à se baigner dans le sang de sa victime : elle jette un coup d'œil égaré sur l'assemblée épouvantée; et, plongeant ses mains rougies dans le flanc du brigand, elle l'écorche, le creuse, brise les chairs et en retire son cœur encore tout palpitant. Elle le montre avec une joie pleine d'ingénuité, et le remue par un geste qui peignait le délire de la vengeance et de l'amour maternel; elle saute et jette de petits cris inarticulés;.... sa chevelure éparse, ses yeux hagards, ses convulsions, le sang qui souille ses vêtements en désordre, lui donnent l'air d'une furie poursuivant Oreste!... Une certaine horreur se répandit dans toute l'assemblée, profondément émue.

Le seul Michel l'Ange, arrêtant le bras de l'Innocente, prit le cœur du Mécréant avec la pointe de son épée, et dit avec un sourire sardonique :

Je vous prends à témoin qu'il avait un cœur... c'est à noter... du reste, je ne croyais pas que Capeluche dût mourir horizontalement....

— Il est pourtant mort!... s'écria Trousse, qui ne pouvait jamais se faire à l'idée de la destruction.

— Que Dieu ait pitié de lui! dit Monestan, il n'a pas seulement eu le temps de dire un seul *ave*.... et de se repentir.

Marie fut se réfugier dans un coin de la salle et s'y accroupit : elle se mit à essuyer toutes les taches qui souillaient sa robe et à rétablir le désordre qui régnait dans ses vêtements, ce dont elle commençait à s'apercevoir...... Mais jetant un regard à son fils, elle lui fit signe de venir à ses côtés.... Ce signe avait quelque chose de gracieux, de délirant et de raisonnable : il peignait très-bien ce premier moment qui se trouve entre le bon sens qui revient et la folie qui expire.

Au doux sourire de sa mère, Jean Stoub profita du premier moment de la stupéfection; et, se dégageant des mains de son rival ébahi, il rejoignit sa pauvre mère et Josette.

Les Casin-Grandésiens commencèrent à espérer, et l'évêque détacha tout doucement les armures supendues, pendant que Trousse déliait Castriot. En un instant, Kéfalein s'arma, ainsi que l'intendant et tous les seigneurs cypriotes.

L'habile Vénitien vit en un clin d'œil l'avantage qui résultait pour lui de la mort d'Enguerry, et il résolut d'en recueillir tous les fruits : il convoitait déjà les clefs que Nicol avait à la main, afin d'aller sur-le-champ faire périr les victimes désignées par le sénat de Venise.

Cependant, au bruit de cette aventure, les soldats accoururent, les sentinelles quittèrent leurs postes, et tout afflua dans le vestibule et la salle. Les plus avancés contemplaient avec une muette stupeur la mare de sang dans laquelle nageait le cadavre de leur chef.

Cette multitude de têtes tendues et attentives jointes à celles de nos héros formaient un coup d'œil pittoresque et original.

Alors on peut dire que tous les intérêts étaient en présence; et Michel l'Ange, sachant combien est forte la première impression, se hâta de prendre la parole; et il s'écria :

— Amis, croyez-vous que le diable doive perdre quelque chose à la mort d'un de ses plus dignes suppôts?... eh! par la queue du lion de Saint-Marc, tâchons qu'il ne s'en aperçoive pas, il nous retirerait sa protection. Le Mécréant est mort! eh! mes amis, ne vous en étonnez pas : il ne faut ni le plaindre ni le pleurer; il est admis au foyer des enfers, et il y est à jamais. Notre tâche, c'est de l'imiter fidèlement et de faire son oraison funèbre par nos actions. N'apostasions pas!.... Ventre-Mahom, s'il vous faut un chef, je vous en servirai! je vous promets que la gaieté, la gaspille et les affaires n'en iront pas pis!... Nous allons célébrer par un ample festin l'heureuse recrue que vient de faire Lucifer, et auparavant je vais expédier les affaires d'urgence..... Donne-moi tes clefs, mon cher Nicol! Je ne veux pas faire languir ce généreux roi de Chypre; va, Nicol,

tu sais comme je t'ai toujours distingué, aussi tu seras mon premier lieutenant et même un peu le capitaine... donne?... Et Michel l'Ange tendit sa main.

— Donner les clefs!..... s'écria le lieutenant avec un air rechigné, je ne dois les remettre qu'au comte Enguerry; il est mort, que l'on me montre son héritier ou son successeur, je m'en dessaisirai; mais, quant à vous, M. l'ambassadeur, vous n'avez pas encore la branche de cyprès au casque, et vous voulez nous commander?...

La foule entière murmura en tant de sens divers, qu'il était à croire qu'il se formait dans son sein un parti Nicollien, et un parti Vénitien.

— Allons, mon ami Nicol, reprit l'Italien avec bonhomie et le ton de l'amitié, tu sais bien qu'Enguerry n'a fait cette expédition que pour la sérénissime république; et si tu veux consommer ce petit service pour elle, je me charge d'obtenir que l'on reporte sur toi les récompenses promises au Mécréant : tu seras général au service de la sérénissime république Vénitienne, noble, sénateur, et peut-être par la suite deviendras-tu Doge!...

A cette brillante perspective, présentée par l'adroit Vénitien, qui s'était appuyé sur l'épaule de Nicol, ce dernier parut prêt à donner les fatales clefs!... Alors Monestan, en grand ministre et en sujet fidèle, s'écria :

— Et moi, brave lieutenant, je vous donnerai le titre de généralissime des troupes du roi de Chypre, si vous voulez le sauver!...

A ces mots, Nicol se tourna du côté de Monestan.

— Eh, mon ami, dit Michel l'Ange en l'arrêtant, le royaume est conquis, et leurs troupes sont imaginaires!... Alors Nicol revint contre l'Italien.

— Je vous donnerai un million sur les trésors du roi de Chypre, reprit Monestan. A cette exclamation le lieutenant regarda de nouveau le ministre, qui ajouta pour le décider : « Et songez que vous obtiendrez votre pardon; que, rentrant dans le sentier de la vertu, vous serez tranquille; et que le ciel applaudira à votre conversion.

— *Amen*, dit l'Italien; voici, par ma foi, un bel *oremus!* Eh, mon compère! moi, je t'abandonnerai ma part dans les deux millions que le sénat a promis à ceux qui livreraient le roi de Chypre.

Nicol resta indécis.

— Nous vous paierons trois millions! crièrent ensemble Monestan, l'évêque et Kéfalein.

Cette fois le lieutenant fit un geste décisif en faveur des Cypriotes.

— Eh, par la vierge de Lorette! dit Michel l'Ange à voix basse, n'avons-nous pas leurs trésors, et ceux d'Enguerry? je te les laisserai prendre, et de plus les deux millions du sénat : tu vas devenir maître du comté d'Enguerry, et tu commanderas tous tes camarades!...

A cette dernière idée, Nicol ne balança plus, et il répondit au Vénitien :

— Par la mort! exécutez vos promesses, et je suis prêt à vous servir!...

Puis, se retournant vers la foule étonnée, il ordonna à tous les soudards de se mettre sous les armes. Michel l'Ange triomphant s'approcha doucement de Nicol, et lui tendit la main pour prendre ses clefs; mais le prudent lieutenant les serra dans son sein.

Alors les Casin-Grandésiens ayant perdu tout espoir se regardèrent d'un air triste comme pour se dire : « Que va-t-il arriver?... »

Mais en ce moment, il se passait dans la cour une autre scène dont l'issue eut une grande influence sur les événements qui vont suivre. En effet, le Barbu, s'étant glissé à travers ses compagnons, avait rassemblé autour de lui tous ceux en qui il avait remarqué quelque reste d'honnêteté et d'humanité; et, montant sur une borne qui se trouvait contre le portail, il leur dit avec cette éloquence naïve de geste et de parole que donne la vertu :

— Mes amis, nous voici libres, puisque notre chef est mort; selon les idées les plus naturelles je devrais vous commander, mais je ne veux user de ce droit que pour vous éclairer. Eh! mes amis, quel métier avons-nous fait jusqu'ici? Sommes-nous des soldats? des hommes qui défendent leur prince, ou leur pays? Y a-t-il des brigands plus déhontés que nous?..... Eh bien, voici le moyen de réparer en un moment toutes nos fautes : le roi de Chypre, sa fille et sa cour sont prisonniers... délivrons-les! ils nous récompenseront, nous prendront à leur service; et rentrant dans la bonne voie nous y trouverons tout autant de profit, nulle inquiétude, joie, plaisir sans regret; nous nous marierons, et je puis vous assurer à chacun de l'argent et des grades.

Les plus vives acclamations accueillirent l'orateur; et lorsque Nicol et le Vénitien sortirent de la salle suivis de leurs partisans sous les armes, ils virent l'honnête Jean Stoub, à la tête d'une faible partie des forces Mécréantiques, qui s'apprêtait à une vigoureuse résistance en exhortant ses adhérents.

A l'aspect de son adversaire échappé à la mort qu'il lui destinait et devenu redoutable par son cortége, Nicol se mit en fureur et harangua ses partisans pour les engager à s'emparer de Jean Stoub. Le Vénitien se contenta de surveiller Nicol qu'il suivait dans tous ses mouvements, afin de pouvoir s'emparer des clefs qu'il ne cessait de convoiter.

Les deux troupes s'excitèrent par des questions et des injures; la Discorde, qui revenait d'un chapitre de Bernardins, leur souffla sa rage et ses poisons, et

ils ne tardèrent pas à en venir aux mains. — Le rusé Jean Stoub, ne perdant pas la tête, courut ouvrir la prison des habitants de Casin-Grandes, et ils ne furent pas lents à s'armer et à soutenir leur libérateur. Alors le démon de la guerre déploya toute sa furie, et fit retentir toutes ses trompettes dans les cœurs des brigands; la cour offrait l'original du beau tableau de la révolte du Caire : ce n'était que cris, coups, sang, blessures, tapage; et par moments, un effroyable silence interrompu par le bruit des armes plus horrible encore.

On sent qu'à ce tumulte, Kéfalein, Castriot, l'évêque et tous nos héros étaient accourus; et que leurs exploits se ressentirent et de l'espoir qu'ils conçurent et de la nécessité. Trousse regardant la bataille par les croisées de la salle se mit à encourager les assaillants par ses cris et ses éloges. Josette et Marie appuyées l'une sur l'autre tremblaient de peur, en voyant le danger que courait leur bien-aimé; elles craignaient de le perdre une seconde fois : néanmoins, une sorte d'orgueil s'empara de leurs âmes à l'aspect de ses efforts et de son courage.

Malgré le renfort que Jean Stoub s'était procuré en armant les prisonniers, il se trouvait encore le plus faible : entouré de l'intrépide Kéfalein, de l'évêque, de Castriot, et des plus braves des habitants de Casin-Grandes, tous ses efforts tendaient à faire périr Nicol son adversaire. Ce dernier et Michel l'Ange encourageaient leurs soldats en promettant des récompenses; Michel l'Ange surtout redoublait de valeur, de zèle et de gaieté, car il sentait que ce combat d'un instant devait ou le faire réussir dans ses desseins, ou les ruiner; et comme les Casin-Grandésiens y voyaient aussi leur perte ou leur salut, on peut juger de l'acharnement avec lequel on combattait.

Jean Stoub avait choisi une position qui augmentait encore le désespoir de sa troupe, car il était adossé contre un mur, et les gens de Nicol l'entourant de toutes parts, on ne pouvait se reculer pour reprendre haleine; il fallait triompher ou se résigner à périr. Jean Stoub, vaillamment secondé d'Hilarion et de Castriot, formait, avec l'élite de nos héros, un groupe, qui, partout où il se portait, faisait pencher la balance en faveur des Cypriotes. Enfin, comprenant de quelle importance il était de se saisir de Nicol, puisque lui seul avait les clefs de la prison du prince, et que si l'on pouvait s'en emparer, on ferait sauver Jean II pendant le combat, quitte à périr; le Barbu, Castriot et l'évêque entourèrent le lieutenant et s'acharnèrent sur lui. Michel l'Ange ne chercha point à le défendre, car il se défiait de Nicol; il feignit d'attaquer Bombans, et ne cessa cependant d'avoir l'œil sur le lieutenant.

Castriot se désespérait, parce que son fameux sabre était cassé, et qu'il ne maniait pas aussi bien l'épée; mais, saisissant le moment où Nicol se défendait contre l'évêque et Jean Stoub, il le tourna, et sans s'inquiéter des coups qu'il recevait de ceux qui protégeaient leur chef, il lui plongea son épée à travers son gorgerin; Nicol tomba en prononçant un effroyable juron.

La vue de la mort du lieutenant, loin de calmer le combat, alluma une rage nouvelle dans le cœur de ses amis, et l'on défendit son corps comme celui de Patrocle dans l'Iliade; mais il arriva un malheur plus grand que celui de l'Iliade.

En effet, aussitôt que Michel l'Ange vit tomber Nicol, il se précipita sur lui avec la célérité de l'aigle qui fond sur sa proie, et il s'empara des clefs avant Castriot, dont les membres disloqués ne permirent pas qu'il gagnât l'Italien de vitesse : avant que l'Albanais eût retiré son épée, le Vénitien avait pris les clefs, et les soldats s'étaient saisis du corps de Nicol, sur lequel on s'acharna comme des corbeaux dévorant un cadavre.

A peine Michel l'Ange eut-il les clefs, que, semblable à un loup chargé d'un agneau, il traversa tous les combattants, en baissant la tête et ne s'arrêtant pas pour venger les coups qu'il recevait : il se dirigea vers les cachots avec une ténacité et une ardeur qui firent frémir les Casin-Grandésiens.

Aussi, en voyant la manœuvre de l'Italien, l'héroïque Bombans et Castriot l'intrépide rassemblèrent leurs forces, et coururent après Michel l'Ange avec toute la rapidité que leurs blessures leur permirent.

Mais le Vénitien avait sur eux une assez grande avance; et, se voyant poursuivi, il s'élança vers la porte principale des prisons avec une telle vélocité que quand l'Albanais et l'intendant y arrivèrent, ce fut pour sentir le vent de la porte, que le rusé Michel l'Ange ferma avec force, et pour entendre le bruit des verrous.

Les deux serviteurs du roi de Chypre poussèrent ensemble un grand gémissement et un cri de désespoir, que le tumulte des armes empêcha d'entendre; les combattants mêmes ne virent pas cet épisode. Bombans et Castriot se regardèrent avec une profonde tristesse, et ce regard équivalait à l'oraison funèbre de Jean II et de Clotilde; mais, la rage s'emparant de leurs cœurs, Castriot saisit un morceau de bois et se mit à ébranler la porte et la voûte; Bombans se désespérait de ne pouvoir aider l'Albanais, puisque ses mains souffrantes ne le lui permettaient pas; il laissa Castriot faire à lui tout seul le siége de la porte, et il se replia sur le gros de l'armée pour chercher du secours.

Mais, hélas! le parti de Jean Stoub, malgré tout le courage des Cypriotes, venait de succomber sous

l'élan que la mort de Nicol avait imprimé aux brigands.

Le Barbu, cerné par le parti Nicollien et tout vaincu qu'il était, haranguait ses compagnons vainqueurs pour les engager à se ranger du côté du roi de Chypre. Hélas ! ces âmes sans vergogne, n'écoutant rien, et alléchées par le pillage des trésors du Mécréant, désarmaient impitoyablement les Casin-Grandésiens qui se voyaient dans les fers et près de la mort pour la seconde fois. La lueur d'espoir qui venait de briller, le moment de liberté qu'ils eurent, ne servirent qu'à leur rendre ce dernier pas dans le malheur plus cruel encore. L'évêque et Kéfalein seuls se défendaient avec une rare intrépidité et un sombre courage qui disait assez qu'ils avaient juré de mourir les armes à la main, pour ne pas survivre au roi Jean II et à Clotilde.

Au milieu de ce désordre, Josette et Marie faisaient leur partie en se signalant par des cris qui retentissaient dans toute la forteresse : elles couraient dans la cour en sanglotant et s'arrachant les cheveux. Quant au docteur, il aperçut la poterne ouverte, et il s'y dirigea afin de sauver sa petite machine rondelette de ce nouvel esclavage.

Tout à coup, l'on entend le bruit sourd des pas précipités d'une nombreuse cavalerie; elle arrive silencieusement; mais, alors que les brigands, ainsi que leurs captifs, prêtent l'oreille avec attention, un effroyable cri de : « *Montjoie Saint-Denis !....* » retentit à la poterne : « *France !... France !... Montjoie Saint-Denis !.....* » Trousse effrayé se recula et se blottit dans une chaudière vide, en se hasardant à lever la tête quand l'escadron fut passé.

Rapides comme les éclairs d'un orage et furieux comme le vent qui pousse les tempêtes, les chevaliers entrent dans la cour au grand galop, et chargent les brigands avec une impétuosité qui ne leur laissa pas le temps de se reconnaître ; le parti cypriote reprend courage, crie : « Vive le chevalier noir ! » et sur les ordres de l'évêque et de Kéfalein, il décrivit une courbe savante qui cerna le parti Nicollien. — Se saisir des brigands, les mettre hors d'état de faire la moindre résistance, s'emparer de tous les postes de la forteresse, fut l'affaire de moins de temps que je n'en mets à le dire. Pendant ce temps, deux mille hommes de troupes investissaient le château, s'élançaient dans les fossés, et enfonçaient le pont-levis qu'on se hâta d'aller baisser.

Alors un cri de : « *victoire ! victoire !* » s'éleva subitement, et retentit dans les airs : il pénétra jusque dans les souterrains du château. — Le religieux Monestan s'agenouilla dans un coin, tendit ses mains au ciel, et il y éleva ses humbles prières, sans faste, sans intérêt; aussi, son vertueux encens monta vers le trône céleste, et fut agréable à l'Éternel.

On précipita les brigands dans le souterrain où naguère ils avaient confiné les Casin-Grandésiens, et la cour n'offrit plus que le spectacle de la joie et de gens qui embrassaient leurs libérateurs; Josette et Marie sautaient au col de Jean Stoub; et ce dernier mettait en ordre de bataille les brigands fidèles à la vertu et les Casin-Grandésiens.

L'évêque et Kéfalein, ainsi que les plus marquants de la petite cour du roi de Chypre, entouraient le chevalier noir. Il était entre le vieux guerrier que Raoul rencontra naguère et entre le comte de Foix.

Aussitôt que Monestan eut terminé ses actions de grâces et prié Dieu d'excuser ceux qui oubliaient de le faire, sa seconde pensée fut pour son prince; il le chercha des yeux et ne le vit point.

— Où est le roi ?... où est la princesse ?... s'écria le vieillard.

Ces mots et l'inquiétude peinte sur le visage du premier ministre arrêtèrent l'essor de la joie, chacun se regarda et scruta tous les coins de la cour. Le silence de la stupeur régna parmi cette assemblée, un secret pressentiment erra dans les âmes des Cypriotes, et alors on entendit Bombans qui ne cessait de crier au secours; l'on vit Castriot, dont la force ne pouvait ébranler la fatale porte.

On se souvint de Michel l'Ange et l'on trembla. Jean Stoub, accompagné de deux soldats, courut avec des haches d'armes pour aider l'Albanais qui rugissait de rage. Pendant ce temps, Kéfalein mettait le chevalier noir au fait des événements qui venaient de se passer; et rien n'égala la douleur et le désespoir de l'amoureux chevalier quand il apprit le danger dans lequel se trouvait la princesse Clotilde, sa chère fiancée. Ses yeux se fixèrent sur la porte, comme tous ceux des spectateurs; et l'on attendit avec anxiété le résultat des efforts du fidèle Albanais. . . . .

XXVIII.

Avouez, monseigneur, que John était un rude coquin.

(Taylor.)

Comment ne serait-on pas bienfaisant, quand les bienfaits se paient ainsi !

(Syrius.)

De mon pays je reverrai le ciel.

(Poëme de *Moïse sauvé*.)

Aussitôt que Michel l'Ange eut barricadé la porte principale des prisons, il fut, comme on doit le penser, au comble de la joie en songeant que rien

ne l'empêchait plus d'accomplir sa mission, et qu'il n'était point obligé de partager avec un complice le prix du sang qu'il brûlait de répandre. En entendant les coups réitérés que Castriot donnait à la porte, il jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Il se mit donc à parcourir les sombres profondeurs des souterrains, en cherchant le cachot où se trouvaient le prince et sa fille. Il remua le trousseau de clefs, et s'assura que les diverses cellules de pierre avaient chacune la leur; alors il se rapprocha de la porte principale pour examiner les clefs à la faveur du faible jour qui se glissait par les fentes, et bientôt il s'aperçut qu'elles étaient soigneusement numérotées; ce dont il rendit grâces au diable!...

Il revint dans le corridor humide en écoutant à la porte de chaque caveau, se doutant bien que le prince et sa fille trahiraient leur présence par quelques paroles ou quelques soupirs, et il marcha légèrement en comptant les cachots et en maudissant le bruit épouvantable que faisait Castriot qui tâchait toujours d'enfoncer l'entrée de la cave.

Jean II et Clotilde, assis sur un banc de pierre glacé, le seul siége qui fût dans leur horrible demeure, prêtaient une oreille attentive au bruit des armes qui retentissait sourdement dans la noire enceinte de cette tombe anticipée; et, sur ce bruit léger, le prince concevait un reste d'espoir, auquel sa tendre fille était bien indifférente : l'image du bel Israélite mourant dans les tourments l'occupait tout entière et sa pose était celle de la stupeur.

Au cri de « Montjoie Saint-Denis! » qui parvint à l'oreille exercée du prince, il s'écria :

— Ma fille... nous sommes sauvés, nous entendons les cris de guerre ou plutôt les cris de triomphe du chevalier noir.

Clotilde soupira, et répondit avec un accent de dépit : « Nous lui devrons donc trois fois la vie!...»

— Écoutons, ma bien-aimée! l'on brise les portes de ce souterrain!....

Entendant ces mots, Michel l'Ange s'écria :

— Ah! ils sont ici!... Victoire, victoire, ils se sont trahis eux-mêmes!... Grand merci, Lucifer!...

— L'on nous cherche, continua le prince qui distinguait le bruit des pas légers de l'Italien; et il s'empressa de frapper sur la porte en criant de toute ses forces : C'est ici, Castriot, Castriot!...

— Oui, oui, Castriot!... attends-le!... répéta ironiquement l'Italien, en introduisant diverses clefs dans la serrure. Par St-Marc, je n'en trouverai pas la clef! Oh! Notre-Dame-de-Lorette, je vous promets un *ex-voto* d'argent si je rencontre cette maudite clef! Que le tonnerre m'écrase!... aide-moi donc, Satan, car je fais le mal!.... ô mille diables!....

— Ma fille!... dit tout bas le monarque, surpris de ces paroles, quels sont les accents que nous entendons?

— Mon père, est-ce que j'entends quelque chose?... répondit-elle naïvement.

— Pour le coup! je tiens les deux millions de la sérénissime république; Sainte-Vierge vous aurez un *ex-voto* d'argent!.... s'écria le Vénitien, au comble de la joie; et il fit gronder la serrure rouillée du cachot.

A ces paroles, le monarque reconnut Michel l'Ange, et d'un seul jet de pensée, il devina le sort qui l'attendait. Aussitôt, le vieillard saisissant Clotilde la coucha par terre entre le banc de pierre et la muraille, en lui recommandant le plus profond silence; et le généreux prince s'en remit, pour lui-même, à la Providence qu'il invoqua.

Soudain la porte s'ouvre, et Michel l'Ange tenant d'une main une épée et de l'autre prenant son poignard, barra le passage par son corps en s'écriant :

— A mort, les amis! dites toutefois votre *confiteor*, car je ne veux pas avoir à me reprocher la damnation de vos âmes! j'ai l'absolution du reste. Allons, dépêchons!...

Le rusé Vénitien comptait que le monarque et sa fille, entendant ouvrir la porte, se seraient précipités sur son épée; mais les deux prisonniers gardèrent le plus grand silence. Si le moindre jour eût pénétré dans le cachot, Jean II et sa fille auraient déjà subi leur sort; et ce fut l'horreur même de cette prison qui les servit; car l'Italien, n'y voyant pas, craignit, s'il abandonnait son poste, de laisser enfuir ses victimes, et se contenta de sonder le cachot en avançant son épée de tous côtés, pour chercher dans quel endroit était le prince.

Cette investigation dura quelques minutes, et le suppôt du diable, entendant les violents coups de hache qui faisaient voler la porte en éclats, ferma celle du cachot; et, réfléchissant que ses victimes étaient sans armes, il s'élança dans l'intérieur en présentant son épée. Jean II, habitué par sa cécité à juger de l'approche des corps, soit par l'air qu'ils chassent, soit par le plus ou moins de bruit, avait l'avantage dans cette lutte; et telle impétuosité, telle lenteur que l'adroit Italien mît à cette poursuite, le prince, soit hasard, soit adresse, se trouvait toujours éloigné de la pointe fatale. Quant à la belle Clotilde, protégée par le banc de pierre que Michel l'Ange prenait pour le mur, elle ne courait aucun danger.

Lassé de cette lutte et impatienté, le Vénitien furieux s'écria :

— Ah çà, me prenez-vous pour un cheval de manége?.... Ayez de la complaisance, mon prince!.... Ne voyez-vous pas que tôt ou tard vous devez succomber?... Prêtez-vous-y de bonne grâce, je vous

égorgerai le plus doucement, le plus honorablement qu'il me sera possible.... et quant à la princesse!... qu'elle se rassure, je lui réserve une jolie mort.... ce sera un trépas de sybarite; une fois en ma vie je veux être galant, et elle ne s'apercevra pas de sa mort, car elle s'évanouira de plaisir!

En achevant ces paroles, l'Italien, furieux de cette résistance inattendue, leva son épée et frappa de tout côté avec tant de précipitation, que le prince fatigué d'une si longue lutte résolut de la terminer. Jean II s'élança sur son perfide assassin et, rassemblant tout ce que l'âge lui laissait de force, il saisit Michel l'Ange, et le serrant contre la muraille, il s'écria : — Clotilde, ma fille! sauvez-vous, vous en avez le temps!

La jeune fille rampa de son mieux, ouvrit la porte, et se jeta dans le souterrain en appelant au secours de toutes les forces de sa douce voix, qu'elle tâchait en vain de rendre éclatante... car les faibles sons se perdirent sous les voûtes de pierre qui retentissaient à peine...

Le prince, ne pouvant pas soutenir longtemps l'énergie que lui avaient inspirée le danger de sa fille chérie et le désir de la sauver, fut bientôt terrassé par Michel l'Ange, et ce dernier, levant son épée, l'enfonça dans le corps du prince abattu, en s'écriant : « Et d'un!... »

Il courut le poignard levé sur Clotilde, qui, semblable à un mouton parcourant l'abattoir, errait tout échevelée dans le souterrain...

A ce moment, la porte fut brisée, et Jean Stoub, Castriot, Bombans et le chevalier noir, se précipitèrent avec des flambeaux qui jetèrent une clarté soudaine dans ces horribles lieux. L'on aperçut la jeune fille près d'être atteinte du poignard de Michel l'Ange au désespoir!... Mais dans le lointain caverneux de ce souterrain coloré d'une lueur rougeâtre, l'on entrevit indistinctement une grande ombre se mouvoir et courir sur l'Italien avec la rapidité d'un spectre vengeur... C'était Jean II, qui, muni de l'épée du Vénitien, volait au secours de sa fille. L'arme avait glissé sur un bouton de sa dalmatique.

Aussitôt, en un clin d'œil, Jean Stoub et Bombans s'emparèrent de Michel l'Ange; et, plus rapide qu'eux, Castriot, saisissant sa bienfaitrice dans ses bras disloqués, l'avait transportée à l'entrée du souterrain.

— Sauvez mon père!.... mon père!.. s'écria-t-elle : et cependant, ses regards inquiets cherchaient, parmi la foule répandue dans la cour, son cher Nephtaly : un torrent de pleurs s'échappa de ses beaux yeux, quand, après avoir parcouru la multitude, elle ne le vit pas, car le coup d'œil d'une amante est rapidement scrutateur!

Bientôt, Jean II ne tarda pas à paraître suivi du chevalier noir, et de Bombans et Jean Stoub qui contenaient l'Italien perfide. Le monarque se trouva dans les bras de sa fille chérie, qui l'embrassa avec transport en laissant tomber une larme brûlante sur la joue du monarque; les ministres, le vieillard étranger, le comte de Foix et les principaux seigneurs attendris vinrent se joindre à ce groupe.

Je voudrais pouvoir dépeindre le cri de joie qui s'éleva dans ce moment; tous les soldats, les chevaliers, les brigands convertis et les Casin-Grandésiens formèrent, autour de la porte des prisons, un demi-cercle curieux et immobile. Monestan et Castriot ne se lassaient pas de voir leurs maîtres chéris qu'ils crurent à jamais perdus.

Après ce premier moment de joie, le chevalier noir prit la main de sa fiancée, le comte de Foix prêta le secours de son bras au monarque, et l'on s'achemina vers la salle basse du Mécréant que deux soldats nettoyèrent à la hâte. Ce fut devant cette assemblée imposante que l'on amena Michel l'Ange : il fut condamné tout d'une voix à être pendu.

— Repentez-vous au moins! lui dit Monestan.

— J'ai l'absolution, répondit-il en souriant; je savais bien, continua-t-il, que je finirais en l'air, mais je ne croyais pas que cela vînt sitôt!.. Au reste, bonsoir la compagnie!... à demain... nous nous reverrons!...

On le conduisit à la potence où il monta gaiement, et lorsque son col fut inséré dans la dernière cravate qu'il devait porter, il rassembla ses forces pour sourire encore aux assistants, et il s'écria :

— L'on m'avait bien prédit que je finirais par devenir évêque!

— Que veux-tu dire? reprit Jean Stoub.

— Eh bien! ne voyez-vous pas que je donne la bénédiction avec mes pieds?... En disant cela, Michel l'Ange agita sa jambe droite en faisant le mouvement d'un prêtre qui bénit une assemblée, et ce geste ironique fut son dernier. Toutefois il répéta faiblement encore : « J'ai l'absolution!... » et il expira en riant.

Telle fut la fin d'un homme à qui la nature prodigua les qualités les plus brillantes et qui se serait distingué s'il ne les avait pas tournées vers le mal!...

Revenons à la salle basse du Mécréant. Je vais tâcher de raconter le plus succinctement possible tous les événements qui se passèrent alors.

Clotilde, toujours triste et les yeux pleins de larmes, n'apercevait point les caresses respectueuses et la contenance suppliante du chevalier noir qui, gardant entre ses mains tremblantes la main de Clotilde, s'étonnait de ce que la princesse pensive ne la lui eût pas retirée.

Cependant, il lui était impossible de ne pas lire

sur le visage de la jeune fille que ses attentions dédaignées indiquaient qu'elle était en proie à un sentiment profond... et du reste, avait-il pu oublier son rival du tournoi!.....

Se tournant alors vers le roi de Chypre, il dit :

— Monseigneur, je me reproche bien vivement le retard que j'ai mis à venir assiéger cette forteresse; ce délai causa votre infortune, et le pillage de vos trésors.... mais j'espère que nous allons les retrouver... cependant j'ose à peine réclamer votre promesse.

— Mon fils, répondit le monarque en plaçant la main du chevalier noir sur son cœur, je ne l'ai point oubliée, et demain la chapelle de Casin-Grandes entendra vos serments!....

Clotilde tressaillit, et plusieurs larmes roulèrent, malgré elle, sur ses joues apâlies... Le chevalier noir lui saisit la main et lui dit à voix basse : « Je fais donc votre malheur!.... » et, pour toute réponse, la jeune vierge n'en pleura que davantage.

Jean II fut le seul qui ne put voir cette scène muette qui surprit tous les spectateurs.

Au milieu de cette assemblée, le vieillard inconnu jouissait d'un indicible plaisir; il regardait les murs du château, les parois de la salle, les meubles, le plancher avec l'air d'un banni, qui, rentrant dans sa patrie après longues années, examine le moindre hameau et respire l'air des routes avec une jouissance dont on n'a pas d'idée.

Le chevalier noir, ne sachant quelle contenance tenir et plein de tristesse, s'avança vers ce vieillard sur lequel l'attention se fixa; et, lui prenant la main avec une visible émotion, il lui dit d'une voix altérée :

— Comte Enguerry, il n'est pas en mon pouvoir de vous rendre vos domaines florissants.... votre perfide lieutenant les a ravagés! mais, vous y ferez bientôt refleurir le bonheur et l'abondance; et, comme l'état dans lequel vous les trouvez ne vous permettra pas d'en percevoir les revenus de quelque temps, j'espère que vous vous souviendrez que vous avez des amis!.....

— Hé quoi, *prince!...*

— Chut!... s'écria vivement le chevalier noir en posant un doigt sur sa visière à l'endroit de la bouche.

— Hé quoi, *chevalier*, reprit habilement le véritable comte Enguerry, faut-il que je vous doive la liberté, ma rançon, mes biens; et que je me revoie dans le château de mes pères, sans pouvoir m'acquitter!... et quand je le voudrais, le puis-je jamais!

— *Chevalier*, ajouta-t-il d'un air pénétré, je suis votre féal!... oserais-je dire votre ami!....

Le chevalier noir lui ouvrit ses bras, et le vieux Enguerry s'y précipita.

— Allez, je suis payé!... dit le chevalier noir, car rien ne vaut un ami véritable!... Et il regarda Clotilde.

Le plus grand étonnement régna dans l'assemblée, et chacun s'empressa de féliciter le comte Enguerry d'être revenu de sa captivité, et il n'y eut pas un chevalier qui ne lui offrît sa bourse et son amitié.

— Sire, dit le comte Enguerry en s'avançant vers le roi de Chypre, la journée est assez avancée, et j'espère que vous me ferez l'honneur de rester au moins jusqu'à ce soir dans mon château; votre présence, celle de votre fille et de ces nobles seigneurs le purifiera, et rendra mon installation plus mémorable.

Jean II était beaucoup trop fatigué pour refuser, et le comte Enguerry fut au comble de la joie.

Le comte sortit; et maître Taillevant, saisissant l'occasion de faire briller son art, mit son escadron culinaire en bataille; il offrit au comte son digne élève, Frilair, comme capable de remplir la place de cuisinier en chef; Frilair fut promu sur-le-champ.

Aidé de Bombans, de Jean Stoub et de Taillevant, le comte Enguerry choisit, parmi les brigands convertis, les Casin-Grandésiens et les paysans, des gens qui devinrent des serviteurs fidèles.

Aussitôt, Bombans tout le premier se mit à la tête de l'organisation du château, et imprima son infatigable activité à toute cette troupe dévouée.

Le chevalier noir, Jean Stoub, le comte Enguerry, le comte de Foix, l'évêque et Castriot, parvinrent à découvrir l'endroit où le faux Enguerry cachait ses trésors : ceux du roi de Chypre furent restitués; et Bombans, sur le commandement de Monestan, les chargea sur les mêmes chariots qui les avaient apportés, et s'en retourna suivi des Casin-Grandésiens, et de tous les Cypriotes, travailler à la restauration de Casin-Grandes, pour que le roi Jean II le retrouvât dans son primitif éclat.

Le chevalier noir autorisa Hercule Bombans à emmener quelques-uns de ses soldats, pour que cette opération fût faite avec la promptitude d'une féerie; puis il chargea son écuyer, jeune homme leste, brillant, beau, bien fait, d'aller veiller et présider à tout.

Au milieu de ce mouvement, Clotilde, toujours triste et navrée, ne cessait de penser à son bien-aimé; et elle regardait l'endroit où il s'était placé dans cette salle, avant d'aller au supplice. Josette se tenait à côté de sa maîtresse, et Marie, revenue à la raison, après avoir impatienté son fils en le suivant partout comme son ombre, s'était, sur sa prière, résignée à rejoindre Clotilde, dont elle ne concevait point la douleur.

Castriot, gravement affligé de l'état de sa bienfaitrice, tenait le tronçon de son sabre, et marchait

en long et en large devant la princesse, comme un soldat en faction.

Jean II s'entretenait avec le comte de Foix, le connétable et les principaux seigneurs.

Cependant le château reprenait un air de grandeur et de décence, par les soins et les efforts d'une troupe de valets, que Jean Stoub, Taillevant et Frilair faisaient mouvoir et dirigeaient avec une habileté sans pareille.

Bientôt une table fut dressée dans la cour, et un repas, tout aussi splendide que le permettaient les circonstances, fut servi au roi de Chypre, à sa cour et aux chevaliers.

L'on distribua aux soldats et à la foule les provisions accumulées par le Mécréant; et la pelouse qui se trouvait devant le château fut animée par le gai spectacle de cette multitude, riant, buvant, et se livrant à la joie la plus démonstrative, en l'honneur du mariage du chevalier noir, de la délivrance du roi Jean II, et du retour du comte Enguerry.

Ce dernier observa pendant le repas que Bombans et ses gens ne seraient pas arrivés assez tôt pour préparer les appartements de Casin-Grandes, et il obtint que le roi de Chypre, sa cour, les chevaliers et les troupes resteraient jusqu'au lendemain soir.

Je passe sous silence le détail inutile de cette journée, pendant laquelle Clotilde fut toujours muette, passive, triste, au milieu des témoignages de joie que chacun donnait.

Le chevalier noir éprouva même plusieurs fois la brusquerie de sa fiancée : la douceur inaltérable de l'heureux caractère de Clodilde s'affaiblissait, son charmant visage prenait une funeste expression, et son père ne fut pas le dernier à remarquer le changement de ses manières, de sa voix, et de ses paroles.

Lorsque Josette lui présenta son époux, son cher le Barbu, elle lui dit, avec l'accent le plus touchant :

« Vous êtes heureuse, Josette!... »

Enfin le soir du départ arriva; le comte Enguerry, jaloux d'assister à l'union du chevalier noir son libérateur, confia le soin de son château à son écuyer, et l'on se mit en route pour Casin-Grandes, sur l'avis que le bel écuyer du chevalier noir vint donner que ce château était préparé pour recevoir Jean II.

Ce départ eut quelque chose d'imposant et de triomphal : la route, garnie dans toute sa longueur d'une haie de paysans accourus au bruit de ces événements, avait l'air d'une prairie émaillée, où l'on aurait frayé un sentier.

Ce spectacle était trop rare pour que les habitants ne vinssent pas en jouir, et remercier le chevalier noir d'avoir délivré la contrée de son cruel fléau.

Ces bons Provençaux, ces fidèles sujets, tenaient tous des torches, ce qui répandit une lueur insolite, qui rendait le chemin comme enflammé.

S'avançant au milieu de ce torrent de lumière, les deux mille soldats précédaient la cour du roi de Chypre, à la tête de laquelle le bon connétable, entouré de ses trente chevaux, se faisait remarquer par les caracoles que son cher Vol-au-vent décrivait avec une rare aisance.

Au milieu du groupe des seigneurs, on admirait la pâle Clotilde montée sur un cheval superbe et fier de la porter, le chevalier noir en tenait les rênes avec une attention amoureuse; laissant négligemment flotter les guides de son coursier, qui bondissait sous lui, il semblait l'abandonner pour veiller au fougueux animal qui portait la princesse. Ces soins empreints d'amour, ses yeux brillants à travers sa visière serrée, son casque, ses belles plumes noires penchées, l'air de majesté qui régnait dans son ensemble, cette abnégation, et cette manière tendre de courber avec dignité tous ses sentiments devant le sceptre de la beauté, enfin la lumière inusitée qui faisait resplendir ses armes bronzées, lui attiraient tous les regards; et la vue se reposait agréablement sur ce spectacle qui renfermait toutes les harmonies, toutes les joies, et les espérances de la vie : deux amants que l'on allait unir!...

Clotilde levait de temps en temps ses beaux yeux vers le ciel, elle les laissait tomber rarement sur le pauvre chevalier, et à chaque instant elle regardait avec inquiétude, avec effroi même, le concours du peuple qui affluait, et ses yeux perçants y cherchaient un être qui ne se présenta point. A la colline des Amants, Clotilde dévora les larmes qui vinrent inonder ses yeux; et contemplant la place où elle rencontra le beau Juif, sa tristesse en redoubla.

Le monarque suivait sa fille; le comte de Foix, Monestan et les principaux seigneurs l'entouraient. La foule, après avoir vu Clotilde et le chevalier noir, contemplait encore avec plaisir le prince et son ministre, dont la bienfaisance était connue.

Quant à l'évêque, il courait de rang en rang; et jouissait du spectacle admirable, pour lui, de deux à trois mille hommes en ordre de bataille.

— Quand en verrai-je trente mille!... disait-il à Kéfalein, qui hochait sa tête et plissait ses deux lèvres en manière d'approbation.

Les cent cinquante chevaliers, commandés par le comte Enguerry, fermaient le cortége, que suivait une foule immense, aux acclamations de laquelle l'on entra dans Casin-Grandes illuminé.

XXIX.

Je suis Lindor, ma naissance est connue.
(Romance.)

Les mourants n'ont besoin que d'une pièce d'or pour payer leur passage, voilà pourquoi je t'ai légué ma fortune, ingrate Fanny.
(Hans. Wall.)

Hélas! c'estoyent dez nopces, mais sans danses;
C'était un lict, mais lict sans accordances :
D'hymnes chantez, nul poëte on n'y uit,
Qui du sacré mariage escriuit.
(Marot, *poëme de Léandre.*)

Le chevalier noir aida Clotilde à descendre de cheval; et toute la cour se rendit au salon rouge qui, à quelque chose près, était tout aussi brillant qu'auparavant. En traversant Casin-Grandes, chacun fut surpris de le retrouver absolument semblable; tout y avait repris sa place comme s'il n'y avait jamais eu de pillage.

L'on doit se figurer la joie du bon prince, en rentrant dans son palais; il n'avait désormais plus rien à craindre de personne, et tout à espérer de la force et du pouvoir que paraissait avoir l'inconnu qui se présentait pour épouser Clotilde.

Ici, lecteurs, je puis dire avec Virgile, qu'il s'ouvre un autre ordre de choses; et je pourrais, tout comme lui, faire une invocation : il n'y aurait entre nous deux que la petite différence qui se trouve entre le bien et le mal, et si je ne m'écriais pas :

Nunc age qui reges Erato...
Tu vatem, tu, diva, mone...
. . . .
Major rerum mihi nascitur ordo.

je pourrais fort bien croasser dans mon délire :

« O muse nouvelle, pleine de jeunesse et de grâce, « qui présidez aux compositions romantiques! Muse, « qui dictiez à Goëthe, son Werther; à Staël, sa « Corinne; Atala, René, Paul et Virginie, le Cor- « saire, daignez jeter un regard de protection sur ce « qui me reste à dire des amours de Clotilde et du « beau Juif! donnez-moi l'audace, la hardiesse! « élancez-moi dans les champs inconnus de l'idéal « et de l'immense, ou, mieux que tout cela, mettez « dans mon cœur cette exquise sensibilité, le charme « de la vie! »

Amis, redoublez d'attention, le dénouement s'approche; et c'est ici que je puis dire que la toile se lève pour le cinquième acte, et la dernière décoration.

Quoique la nuit fût fort avancée, le roi Jean II, en entrant dans son salon, fut s'asseoir sur son trône; les ministres l'entourèrent, et le vaste salon, magnifiquement éclairé, put à peine suffire à contenir les chevaliers et les principaux seigneurs.

Castriot et Jean Stoub, à la tête des cent cinquante hommes qui, par l'enrôlement des brigands convertis, composaient la garde du prince, remplissaient la salle d'armes et les escaliers, et jamais le château n'avait eu autant de grandeur et n'avait donné l'idée de la puissance royale comme en cet instant.

Le chevalier noir assis à côté du trône regardait tristement Clotilde; le chagrin profond empreint sur la figure de la jeune fille, et la douleur que trahissait son maintien, blessait l'âme généreuse du chevalier: prenant une résolution pleine de grandeur, il se leva, s'avança vers l'assemblée, fit signe de la main, et se retournant vers Jean II, il lui dit :

« Prince, voici le moment d'accomplir votre pro- « messe; mais, je ne vous en somme pas encore, et « j'attendrai les réponses de madame! »

Regardant alors la princesse, le chevalier s'écria d'une voix retentissante :

« Clotilde, je vous rends à vous-même; vous êtes « libre, parfaitement libre, je ne veux être votre « époux que pour faire votre bonheur. Consultez donc « votre âme! et voyez si vous m'apportez en dot, « non pas un empire, mais un cœur dont tous les « sentiments soient pour moi!.... M'aimez-vous? »

A ces mots, qui surprirent l'assemblée, tous les yeux se tournèrent sur Clotilde; on la vit successivement pâlir et rougir : enfin, elle se leva, fit quelques pas, resta immobile, sans rien dire, mais prête à parler, et un singulier silence régna pendant quelque temps.

Alors, la chouette cria d'une manière si lamentable, que chacun en fut frappé, et tressaillit involontairement : ce chant funèbre et comme solennel semblait être la réponse de la jeune fille.

Pour elle, en entendant cette musique augurale, un froid glacial pénétra tout son corps; elle regarda le chevalier noir, et répondit d'une voix tremblante et faible :

— La reconnaissance, sire chevalier.....

— La *reconnaissance seule,* madame!... interrompit celui-ci d'un ton pénétré.

Clotilde, rougissant, et sentant combien son espérance était vaine, songeant que rien n'empêcherait le chevalier d'être son époux, reprit en ces termes; mais ses paroles dénuées, comme ses yeux, de cette chaleur que donne l'amour, tombèrent une à une :

— Je consens à vous donner ma main... sire chevalier, vous ne me devez qu'à ma propre volonté, et vous m'avez conquise par vos marques d'amour, et par vos services; mais souffrez que je réclame un jour de solitude... Après quoi, sire chevalier, vous pourrez me conduire à l'autel; et je jure qu'alors vous aurez une épouse fidèle, qui ne vous donnera jamais de chagrin.

Aussitôt le chevalier, saisissant la main de la prin-

cesse qu'il serra avec toute la force du dépit, lui dit à l'oreille :

« Perfide!... ô mille fois perfide! d'où vient donc votre pâleur?.... »

Clotilde, dégageant sa main avec un air de dédain, se recula de trois pas, et regardant le chevalier avec colère, s'écria :

— Je suis libre encore, sire chevalier, et ce n'est que dans trois jours que vous aurez le droit de m'interroger!...

— C'est vrai, madame, répliqua l'étranger; il paraît que nous avons tous deux des secrets, car ce n'est que dans trois jours que les serments qui me font rester caché doivent expirer; mais du moins, continua-t-il enflammé de colère, je puis vous nommer votre époux.

Alors le chevalier, se tournant du côté du roi Jean II, du comte de Foix et du comte Enguerry, leva sa visière, et s'écria d'une voix sonore :

Je suis Gaston II, comte de Provence!

Le monarque tressaillit de joie, ainsi que ses ministres. Les plus vives acclamations accueillirent ces paroles, mais elles furent un coup de foudre pour Clotilde; elle tomba évanouie dans les bras de Kéfalein, de Monestan et de l'évêque.

— Ramenez-moi dans la grotte du Géant!... s'écria-t-elle en délire, lorsqu'elle revint à elle, que je le revoie... Non, non, transportez-moi dans mon appartement.

La plus vive inquiétude régna dans l'assemblée, le comte de Foix entraîna dehors le prince Gaston en lui parlant avec vivacité, comme pour le calmer. Jean II seul était impassible sur son trône; malgré son amour pour sa fille, le visage du monarque indiquait la sévérité. La nuit étant très-avancée, chacun se sépara en s'entretenant du singulier évanouissement de la princesse, les uns le prenant pour une preuve d'amour, les autres pour une marque d'aversion : la vérité est que Clotilde, en entendant le nom du prince, vit toutes ses espérances se renverser; l'impossibilité d'échapper à cette union commandée par la politique et la reconnaissance, devint palpable : jusque-là, Clotilde avait conservé l'espoir du contraire; elle s'était flattée que l'incognito du chevalier noir couvrait un homme plein de qualités brillantes, mais de basse naissance, et que cette circonstance suffirait pour la sauver.

Les nobles hôtes du roi de Chypre se retirèrent dans leurs appartements, et le plus profond silence, le silence de la nuit envahit le château. . . . . . .

Castriot et Jean Stoub veillent dans la galerie, et leurs pas seuls retentissent sous les voûtes... je me trompe! on entendait encore le murmure de plusieurs voix confuses qui résonnaient dans le cabinet du prince.

En effet Jean II, en rentrant dans ses appartements, fit appeler ses ministres; et, au milieu de la nuit, il se tint un conseil tellement secret, que rien n'en ayant jamais transpiré, je me vois, comme historien, dans le plus grand embarras; je ne sais ni ce qu'il y fut agité, ni les discours, ni les opinions des trois ministres; tout ce que je puis dire, c'est que Trousse, Josette, Bombans, furent successivement éveillés et introduits dans le sein du conseil par les soins du premier ministre. Mais Castriot ayant menacé de couper la tête à ces trois personnages, s'ils ouvraient la bouche pour parler de Nephtaly, il est à croire que si ce fut sur Clotilde que roulait le conseil, le roi et les ministres ne purent pas tirer grande lumière des révélations de ces trois serviteurs.

Revenons à la princesse. Appuyée sur les bras de la fidèle Josette et de Marie, elle avait regagné lentement son appartement. Arrivé à l'entrée, l'on ne put ouvrir, la clef manquait : partout on la chercha, mais vainement, elle ne se trouvait point. Clotilde, succombant à sa fatigue morale et physique, s'assit sur une des marches de l'escalier, pendant que l'on s'enquérait de cette clef par tout le château. Tout à coup la princesse, en arrêtant ses yeux sur les dalles de marbre de la galerie, aperçut la clef, adroitement placée dans le léger espace qu'il y avait entre le bas de la porte et les dalles. Elle la montra à Marie, qui se baissa, la prit et ouvrit l'entrée des appartements. Clotilde s'y précipite et court à sa chambre : ô surprise!...

Les étoffes précieuses qui garnissaient la grotte du Juif, transportées dans la chambre de Clotilde, en tapissaient les murs; elles étaient disposées avec un goût admirable, et se rattachaient par intervalles à des boutons d'or qui brillaient sur cette tenture rouge, en produisant à l'œil un effet enchanteur qui plaisait par une certaine grâce indéfinissable.

La princesse foulait aux pieds le tapis de Perse du Juif; elle aperçut sur un magnifique prie-Dieu son évangile de vélin dans lequel les fleurs qu'elle y mit jadis étaient conservées, et le livre ouvert à cet endroit.

Sur un autre meuble favori, elle vit ses vases de cristal garnis de fleurs qui répandaient une odeur suave; les trépieds d'or du Juif, placés aux quatre coins sur les mêmes colonnes de la grotte du Géant, exhalaient un reste de fumée odorante; du milieu du plafond pendait la lampe remplie d'huile parfumée; et, au centre, s'élevait une riche table d'ivoire et d'or, sur laquelle le magnifique luth de Nephtaly remplaçait celui de la princesse qui fut brisé lors du pillage.

Les vases murrhins, l'or, les pierreries, enfin toutes les richesses du Juif embellissaient la demeure de

Clotilde; des rideaux d'une étoffe inconnue, légère comme le vent, douce comme la soie, blanche comme le lait, et disposés par le dieu du goût, jetaient un éclat charmant; le lit était une féerie, l'ameublement un enchantement, et le tout, brillant comme l'écaille de nacre d'une perle orientale où se jouent les plus belles couleurs.

Après avoir admiré ce gracieux ensemble avec avidité, la princesse aperçut, sur une chaise, un sabre turc de Damas dont la poignée était enrichie de pierreries; elle s'approche et lit dessus : « *Nephtaly à Castriot.* »

Elle prend le sabre, sa main blanche et débile le tire hors du fourreau... Il semblait voir Vénus, au milieu de son boudoir, jouant avec les armes de Mars!... Clotilde s'écria dans un tendre ravissement : « Il n'oublie rien..... »

Cette parole fut de l'hébreu pour la pauvre Marie, qui regardait sa maîtresse avec étonnement. Clotilde, tombant sur une chaise, mit sa jolie tête dans ses mains, et dit avec l'accent d'une profonde douleur :

— « Il m'a légué ses richesses, il est mort!... cela seul devrait me l'indiquer! » Et des torrents de pleurs inondèrent les joues de la jeune fille; sa fidèle nourrice l'imita.

— Mon enfant, rassurez-vous! disait Marie, si tu veux qu'il vive, il vivra!... il existe.

— Il existe!... répéta Clotilde, il existe!... et d'où le savez-vous, ma bonne Marie? ah parlez! parlez!..... que vous êtes coupable de me le laisser ignorer!... vous le savez... et vous ne calmez pas ma douleur!..... Parlerez-vous, cruelle?... où l'avez-vous vu, d'où le connaissez-vous?... parlerez-vous?...

— Mais qui?... demanda Marie.

— Vous l'ignorez donc?... repartit Clotilde, et c'est pour me consoler que vous me disiez qu'il existait... Ah, nourrice, de pareilles consolations sont plus funestes que la vérité!... dites-la-moi si vous la savez!... dites!...

Après ces paroles, prononcées avec une extrême volubilité, la princesse, en délire, parcourut sa chambre en baisant le luth, les fleurs, le sabre, la pourpre, tout, et disant : « C'est lui!... Il a touché cela!... son charme y réside!... O Nephtaly, ces ornements sont presque toi!.. »

— Nephtaly!... s'écria Marie épouvantée.

La princesse, en voyant son fatal secret découvert, devint stupide, elle resta comme si la tête de Méduse l'eût pétrifiée; et, les yeux égarés, s'avançant lentement, elle dit ces paroles avec des inflexions de voix différentes :

— Nourrice, tu m'aimes..... n'est-ce pas?

Marie s'empressa de répondre par un signe de tête.

— Eh bien!... ma bonne Marie, ensevelis ce nom chéri dans ton cœur, comme dans une tombe! garde-moi le secret!... ou sinon, je mourrai de douleur, vois-tu!...

A ces mots, Josette entra et fut frappée d'étonnement à l'aspect de l'éclat et de la beauté de ces lieux, et elle s'écria innocemment :

— Ah, madame, il faut avouer que le prince a des recherches bien délicates!... c'est un temple.

— Sans divinité!... ajouta la princesse d'un ton plaintif, et elle s'assit à côté des fleurs qui garnissaient les vases de cristal.

Josette, heureuse de posséder son cher Jean Stoub, fit avec une merveilleuse promptitude son service accoutumé auprès de la princesse, sans trop prendre garde à la profonde mélancolie empreinte sur son visage, mélancolie voisine de l'aliénation. Quand on songera que, pour Josette, cette nuit déjà avancée était, en quelque sorte, la première nuit des noces, on excusera, j'espère, la pauvre petite gourmande Provençale, et le dépit qu'elle manifesta en entendant sonner minuit lorsqu'elle sortit de chez la princesse.

Quant à la mauvaise humeur qu'elle témoigna lorsque le comte de Monestan la vint arracher des bras de son époux, pour l'entraîner au conseil... je pense que tous ceux que l'on réveille au milieu de leur sommeil ne sont pas très-contents; et, si l'on savait au milieu de quoi Monestan vint interrompre la jolie Provençale, toutes les femmes se récrieraient sur l'inconvenance de Monestan, et peut-être sur celle que je commets en dévoilant de pareils forfaits qui pourraient servir de vengeance à des maris malévoles.

Aussitôt que la princesse fut seule, elle s'achemina vers l'entrée de ses appartements, où Castriot était couché sur le seuil de marbre. Au bruit soyeux des vêtements de la jeune fille, l'Albanais se lève, en mettant la main sur ses armes; Clotilde, regardant le soldat fidèle, lui fit signe de la suivre par un doux mouvement de son index, qu'elle replia gracieusement vers son charmant visage.

O ma maîtresse adorée, tâchez d'imiter la finesse et l'enchantement de ce signe magique, et rien ne vous résistera!...

L'Albanais suivit la princesse, et Clotilde, refermant la porte de sa chambre, lui dit d'une voix émue en lui présentant le sabre turc damasquiné en or : « Tenez, Castriot, voici ce que Nephtaly vous lègue.. »

— Lègue, madame, Nephtaly n'est pas mort!... et c'est Jean Stoub qui le sauva au péril de sa vie!..

— Castriot!... Et Clotilde s'assit sur un fauteuil. Le faible tissu de sa peau ne suffisait pas à contenir les torrents de bonheur qui faisaient mouvoir son

sein et tout son sang. « Castriot !... reprit-elle d'une voix doucement entrecoupée, dans ce que j'ai de plus riche et de plus précieux, vous choisirez ce qu'il y a de plus brillant, et je vous le donne pour vous et Jean Stoub : et, pour que vous vous souveniez à jamais de ce moment de ma vie, tiens, fidèle Albanais !... Et elle embrassa les joues noirâtres de Castriot, qui resta immobile de plaisir, comme saint Jean dans Pathmos en voyant les cieux se dérouler.

— O ma bienfaîtrice !... et Castriot, se prosternant, frappe le tapis de son front, — vous êtes un ange !... vous pardonnerez à votre serviteur... tel grossier que je sois, je crois avoir deviné que Nephtaly vous est cher !...

— Castriot !... je l'aime, je l'aime, mon ami... répondit-elle comme égarée.

— Comment ! ce Juif ?...

— Castriot, vous m'affligez !...

— Tuez-moi donc, madame !... Et l'Albanais présenta son sabre et sa tête.

— Songez, Castriot, que je ne puis vivre sans lui, que la nature nous destina l'un à l'autre !... il est si beau !.... son âme est si pure !... nos cœurs s'entendent !... ah, j'en mourrai de douleur !...

— Vous mourrez !..... s'écria l'Albanais en se relevant et reculant de trois pas, vous mourrez !...

— Oui, Castriot, puisqu'on l'on veut que j'épouse le prince Gaston.

— Vous mourrez !.... répéta l'Albanais.

— Oui, reprit la princesse.

Castriot, plongé dans une réflexion profonde, se retira à pas lents en caressant la poignée de son nouveau sabre. Les présents, donnés délicatement, font sur notre âme un singulier effet : Castriot pensa tout le reste de la nuit au beau Juif.

Lorsque l'Albanais eut quitté la chambre de Clotilde, elle courut, poussée par l'amour, à la fenêtre qui donnait sur la Coquette, pour revoir la rocaille chérie. Elle tire la mousseline, ouvre la croisée, et aperçoit Nephtaly couché sur un manteau de pourpre : sa belle tête penchée, et dormant du doux sommeil de l'innocence, était dans une pose si gracieuse, qu'on l'aurait pris pour le bel Endymion contemplé par la Lune amoureuse.

Au faible bruit de la croisée, il s'éveille, tressaille, et pâlit de joie en reconnaissant sa bien-aimée. Quant à la princesse, muette, interdite, joyeuse, elle était là comme si elle n'y était pas, oublieuse du temps, des circonstances, de la nuit, de la fatigue, de tout ; elle ne voit, ne sent qu'une seule chose, son cher Nephtaly, Nephtaly qu'elle croyait à jamais perdu ! Nephtaly dont les yeux éloquents et pleins de flamme la dévoraient, Nephtaly qui portait fidèlement sur son sein le gland d'argent, talisman d'un amour immortel ; enfin, elle ressemblait à l'âme d'un juste, qui, s'éveillant de son long sommeil de mort, aperçoit l'Éternel.

Il faut avoir aimé, pour se faire une idée de ce moment plein d'un charme *Paradisien!* Ils furent longtemps sans pouvoir parler, et comme cherchant à s'identifier avec le bonheur. Le danger imminent qui menaçait leurs amours contribuait singulièrement à remplir cet instant fugitif d'une mélancolie qui n'était pas sans charme.

Enfin Nephtaly s'écria le premier d'une voix doucement accusatrice :

— « Clotilde ! le chevalier noir a traversé la contrée en vous montrant à tous les yeux comme sa conquête, et vous abandonnerez sans doute le pauvre Nephtaly !..... Aussi, devant que de mourir, je vous ai légué tout ce qui m'appartint ; allez, ingrate, soyez heureuse !..... voilà le seul vœu que forme Nephtaly mourant : et « *Clotilde!...* » voilà le dernier mot qu'il prononcera.... pensez à lui, il mourra content.

— Nephtaly, je vous aime !... s'écria la jeune fille d'un ton de reproche, même plus que je ne le dois !... et, me souvenant de mes serments et de ta promesse, je viens d'obtenir un jour de répit. Tu m'as dit naguère, qu'au dernier moment, la veille d'être l'épouse d'un autre, tu saurais nous unir !... accomplis ta promesse !...

— O maîtresse chérie !..... ô vierge adorée !.... reprit Nephtaly, il est donc vrai que tu m'aimes !... que tu m'aimes d'un véritable amour !...

— Tu me fais injure !..... en peux-tu douter, quand mille fois je l'ai laissé voir ?... mille fois mes yeux l'ont dit, mille fois ma bouche l'a prononcé.

— Hé bien, Clotilde, nous serons unis !... mais ne permettras-tu point à ton fidèle amant de prendre un faible gage de ta tendresse ?.....

Aussitôt il jette la corde, l'amoureuse Clotilde, entraînée par sa passion, l'attache, et le Juif se trouve en un clin d'œil dans la chambre de la princesse.

— O mon épouse !... ma fiancée chérie, jurons devant le Dieu de tous les hommes, qui nous écoute, jurons d'être l'un à l'autre, et de ne jamais nous séparer.

— Je le jure !.... dit Clotilde, avec une charmante naïveté et en regardant Nephtaly d'un air indéfinissable, tant il renfermait d'idées.

— O mon amour ! le ciel a reçu nos serments, nous avons la nuit pour témoin... et son flambeau est notre torche d'hyménée ; entends-tu les anges applaudir, par leurs concerts divins, au bonheur d'un ange qu'ils envoyèrent ici-bas ? O amour !...

Le Juif, enivré, déposa lentement sur les lèvres de son amante enflammée le premier baiser des

amours, ce baiser plein de charme, ce baiser plus doux que ceux des colombes, ce premier chaînon de la chaîne amoureuse, suave, joliette, qui lie notre premier âge, enfin ce commencement du léger, du brillant tissu des amours.

Ce chaste baiser, que dis-je, chaste!.... Nephtaly brûlait, comme Hercule couvert de la robe de Nessus, du feu qu'allume tout ce que nous pouvons ressentir de désirs!... Mais Clotilde!... Ah! Clotilde, succombant sous le poids de cette volupté inconnue, ivre, bouillante, échevelée, car sa tête penchée sur le col d'ivoire de l'Israélite laissait aller ses noirs cheveux qui se mêlaient à ceux de son amant; Clotilde, renversée par le bonheur, comme saint Paul par le rayon de la gloire de Dieu, ressemblait à une Pythie mourante sous les efforts d'Apollon : puis revenant à elle, elle noya ses regards languissants dans ceux du fougueux Nephtaly ; et, tout en jetant les cris inarticulés que lance le plaisir, elle laissa tomber cette phrase, céleste pour un amant : « Ah! que je suis heureuse!....» Tous deux brûlaient d'amour, et leur sang enrichi d'une chaleur pénétrante afflua dans leurs veines trop étroites!...

— Nephtaly, va-t'en!... ta présence me fait trop de mal!... Et, tout en reprenant ses cheveux, elle ne peut se défendre du plaisir de caresser légèrement, oh bien légèrement! la chevelure noire du bel Israélite.

— Adieu donc, Clotilde! à demain soir!... oui, mon amour, je m'introduirai dans le château, je viendrai dans ton appartement : et, c'est en présence de Castriot et de ta fidèle nourrice, que je veux consumer avec toi le charme de nos dernières amours...

Et le Juif ayant encore cueilli un doux baiser, plus lent que le premier, plus ressenti, plus savoureux, s'élança sur sa corde et rejoignit sa rocaille.

Vainement Clotilde se coucha, vainement elle voulut sacrifier au sommeil; son âme avait trop bien reçu l'empreinte brûlante de la volupté, le mouvement était donné, elle ne pensait qu'au beau Juif, le désirait, l'appelait même!.... et, dans l'ignorance des délirants plaisirs de l'amour, son imagination, mobile et vagabonde, s'élançait dans le champ de l'idéal, s'y égarait; tantôt feignant de dormir comme pour se tromper elle-même, elle restait immobile sur sa couche virginale; puis, elle la fatiguait vainement sans trouver le repos; enfin, poussée par la curiosité, l'amour, le désir, elle courait en fanatique regarder par la croisée le beau Juif, qui ne dormait pas plus qu'elle.

— Il est là!... se disait-elle, il pense à moi!... et la fureur se glissait dans son âme en songeant qu'ils étaient plongés dans un abîme.

L'aurore la trouva dans cet état, elle entr'ouvrit la croisée, et le parfum des fleurs nouvelles, cueillies par Nephtaly, embaumait les airs : le Juif lui adressa une prière matinale comme à une divinité.

— Nephtaly, dit-elle, nous n'avons plus que ce jour, demain il faut que je marche à l'autel.

— Clotilde, répondit l'Israélite, regarde!... regarde bien le soleil se lever, et vois comme il s'élance dans les cieux, admire le firmament azuré, le parc, la verdure, les bois, enfin toute la nature!... nous ne la verrons plus longtemps!... notre dernier soleil se lève, et toi, ma bien-aimée, mon épouse fidèle, à chaque heure du jour, mets la main sur ton tendre cœur, et dis en le sentant battre : « *le sien est là...* » autant en ferai-je de mon côté!...

A ces mots le Juif saisit sa corde et regagna la crevasse en envoyant à Clotilde des baisers qu'elle lui rendit sur les ailes des fidèles zéphyrs de l'aube matinale.

Quand il fut disparu, elle écouta le bruit léger de ses pas sur le sable et n'entendant et ne voyant plus rien, elle resta dans la même attitude, sentant le divin parfum des fleurs, et pensant aux paroles funèbres de son bien-aimé...

Josette la trouva dans cette attitude. . . . .

XXX.

Parlerez-vous, ma fille?. . . . .
(*Le Roi Lear.*)

Souvent le malheureux songe à quitter la vie.
(*Élégies.*)

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre?
(*Élégies.*)

Et l'ornement et principale cure
De ceste feste, estait la nuict obscure.
(Marot, *poëme de Léandre.*)

Ils y plongent ensemble et le fer et la mort.
(André de Chénier.)

La joie des amours brille sur le visage de la fille des Lusignans; elle chante, marche, sourit avec l'air de la déesse de Paphos : Josette ne conçoit pas ce changement, mais la nourrice aperçoit, d'un coup d'œil, d'où vient le coloris nouveau qui s'est infusé dans le tendre incarnat des joues de Clotilde.

Avouons-le! tous les sentiments extrêmes sont plus ou moins des folies, et surtout l'amour ; aussi la princesse avait-elle tous les diagnostiques de la folie, ce guide aveugle des aveugles amours.

Au milieu de ce délire, Trousse arrive dans les

appartements de Clotilde, et, d'un air sinistre et composé, vient chercher la jeune fille de la part du roi son père.

Ce message inusité frappa de terreur Clotilde, qui suivit en silence les pas du docteur.

Elle traversa la galerie, la salle des gardes, le salon où déjà le chevalier noir, les ministres, les seigneurs formaient une foule empressée. A son approche, le murmure des conversations cesse; un murmure flatteur s'élève, on se range, et Clotilde marche, au milieu d'une haie respectueuse, en recueillant les hommages de chacun : quand elle arriva près du chevalier noir, elle lui tendit gracieusement la main en souriant; et cet amant, au comble de la joie, y déposa un baiser de feu. En entrant dans le cabinet du roi, Clotilde entendit le murmure d'étonnement se prolonger comme le bruissement des vagues après un orage.

Trousse la conduisit gravement jusqu'à la chambre du prince; et, entr'ouvrant la porte, il s'écria de sa voix clairette : « Madame la princesse de Chypre. »

Clotilde trouva son père assis sur la chaise de Mélusine; son visage avait une expression de sévérité qui ne disparut point quand elle entra; il ne la pria point de s'asseoir, comme il le faisait ordinairement; et Clotilde resta debout dans une attitude respectueuse : le vieillard laissa s'écouler un instant de silence, que sa fille n'osa point interrompre; puis Jean II, se tournant vers l'endroit où il entendait le sein de Clotilde murmurer doucement, dit d'un ton lent et grave :

— Mademoiselle, ne croyez pas que votre conduite nous ait échappé; elle a donné lieu à bien des conjectures; et, soit comme père, soit comme descendant des Lusignans, nous devons l'examiner.

Soyez bien convaincue, ma fille, de notre tendresse pour vous, et répondez franchement à votre vieux père! Quelle fut votre intention en retardant la célébration de votre hymen avec le prince Gaston?...

— D'y réfléchir, monseigneur.

— Clotilde, si vous l'aimiez, vous n'auriez pas cherché à réfléchir.... N'usez point de détours... ce n'est pas là votre motif.

Clotilde rougit et garda le silence; elle aurait voulu se trouver à cent pieds sous terre; alors la vie lui parut d'un poids insupportable : regardant les cheveux blancs du prince, elle restait dans une fixité d'incertitude, vraiment poignante, et sa conscience lui faisait de cruels reproches.

— M'avez-vous compris? répéta le monarque.

— Oui, monseigneur; mais quel que soit ce motif, ne vous suffit-il pas que demain j'épouse le comte de Provence?

— Non, mademoiselle, si l'honneur des Lusignans est compromis par votre conduite ou l'état de votre cœur, cela ne suffit pas!... Ah! Clotilde, reprit le monarque avec un accent de bonté, comment se fait-il que vous redoutiez votre père, que vous ne l'ayez pas rendu votre confident?... Craignez-vous ma sévérité? Ne vois pas le monarque, vois un père indulgent, ma fille! parle! et, si des peines affligent votre jeune cœur, je tâcherai de les calmer, la vieillesse a de l'expérience!....

— Écoutez, mon père, l'honneur est cher et passe avant tout, n'est-ce pas votre maxime favorite?

— Oui, ma fille.

— Hé bien, mon père, s'est-il dans notre illustre famille trouvé des traîtres?

— Jamais!... répondit le monarque avec orgueil.

— Ne tachons donc pas cette candeur héréditaire!... si je parlais, mon père, je trahirais un malheureux!..... un malheureux qui compte sur ma parole, qui s'y repose comme sur un autel de bronze!

— Clotilde, le sein d'un père, semblable à celui de la divinité, doit connaître les moindres pensées et les moindres actions de ses enfants.

— Monseigneur, c'est vrai; mais si dans votre jeune âge vous aviez promis le secret à un ami malheureux, appelé par mon aïeul, pour le révéler, l'auriez-vous fait?... »

Le monarque garda le silence; mais irrité et rendu plus curieux par la résistance de Clotilde, il s'écria : « Allez, mademoiselle, vous n'aimez pas votre père, et vous devriez avoir honte de prononcer ce nom... »

— Voilà ce qu'eût dit mon aïeul!... répliqua la jeune fille, en riant, pour donner le change; et elle embrassa le front du vieillard.

Mais celui-ci la repoussant lui dit : « Indigne fille, je sais ce qui a perverti votre cœur... C'est un autre amour!.... et qui ne devinerait pas? Depuis quinze jours n'ai-je pas entendu cent ballades d'amour? ne me rappelé-je pas le froid accueil que vous fîtes au comte de Provence, les événements du tournoi, le chevalier inconnu, et surtout vos paroles entrecoupées, vos soupirs, votre agitation, votre inquiétude, et ce que vous disiez il y a trois jours dans ce cachot où nous avons manqué périr!..... vous bénissiez la mort. »

— Mon père!... de grâce, cessez vos remarques, craignez de les continuer.

— Hé quoi, ma fille! je crois remettre, entre les bras d'un époux, une vierge de cœur..... et je me trompais!..... Dites-moi sur-le-champ le nom de celui qui surprit votre amour! je le veux! je l'ordonne!

— Mon père, s'écria la jeune fille en inondant de

pleurs la main de son père; oui, je vous le dirai!... mais demain, n'exigez rien de plus; n'est-ce pas assez que votre fille soit malheureuse? ayez un peu de pitié pour elle!... ô mon père!...

Le vieillard, séduit par les larmes de sa fille, réfléchit un instant et lui dit : « Eh bien soit, j'y consens, ma fille, relevez-vous! mais gravez dans votre âme que demain je veux que la chapelle du château reçoive vos serments, tout l'exige avant votre père...

— Mais ne l'ai-je pas promis!...

— Eh bien! quel espoir nourrissiez-vous donc!... si cela doit être, soyez plus affable avec votre époux et ne donnez pas lieu à des remarques qui nuisent à notre caractère.

Clotilde soupira; et le monarque ému prit la main de sa fille et lui dit d'un ton de père : « Tu es donc malheureuse?... »

La jeune fille, posant sa tête contre celle de son père, versa un torrent de larmes.

— Oh! oui, beaucoup, mon père!...

— Mais, ma fille, il faut rompre cette union.

— Jamais... répliqua Clotilde, hélas! j'aime sans espoir! et... je me résigne!...

— Pauvre enfant!... sèche tes larmes, le temps guérira ta blessure, laisse-moi croire que le prince Gaston te rendra heureuse.

Alors le monarque, prenant le bras de sa fille, parut au salon, où chacun s'empressa de lui faire sa cour. Clotilde s'appuya sur le bras du chevalier noir et lui dit quelques paroles douces, mais qui ressemblaient à ces potions calmantes que les médecins donnent aux mourants pour adoucir leur agonie.

La journée se passa sans autre événement; le chevalier noir fut d'un tel empressement auprès de sa fiancée et marqua tant d'amour, par ses soins, que si les yeux de la princesse n'eussent pas été aveuglés, elle l'eût trouvé tout aussi séduisant que Nephtaly, tout aussi beau, tout aussi digne d'être aimé. Mais le bandeau de l'amour est si épais, si redoublé sur nos yeux!...

La princesse, tout en répondant aux attentions amoureuses du prince, ne cessait de caresser de l'œil et de jouer avec le bouquet de fleurs qu'elle avait sur son sein, et elle pensait à la fête brillante que Nephtaly donnerait à son cœur lorsque la nuit serait venue.

Il est impossible de rendre le tableau mouvant qu'offrait le château de Casin-Grandes; Taillevant, Bombans et les officiers ne savaient où donner de la tête pour la cérémonie du lendemain, et tout respirait le mouvement et la joie. Les nobles hôtes du roi de Chypre eux-mêmes s'apprêtaient pour briller et se surpasser à cette éclatante solemnité; et, jaloux de prouver à leur souverain leur empressement, ils allaient et venaient sur la route, cherchant, apportant leurs richesses et leurs habits les plus pompeux!

Enfin cette nuit, tant désirée par Clotilde, arriva : elle s'échappa du salon comme furtivement, et l'on n'osa pas la retenir, car, de tout temps, on a respecté les volontés des jeunes filles la veille de leurs noces; aussitôt qu'elle eût disparu, chacun l'imita. En effet, Clotilde, dans ce salon, était la clef de la voûte; une fois tombée, tout se sépare : et, ce jour-là, le sommeil envahit le château beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, comme c'est naturel la veille d'une grande fête...

Tout repose, excepté Clotilde, Josette, Marie et Castriot qui sont réunis dans les appartements de l'infortunée princesse de Chypre.

Clotilde voit arriver l'heure à laquelle Nephtaly doit venir, avec un effroi dont elle n'est pas maîtresse; son cœur tremble, palpite, et elle regarde fréquemment la porte, ou prête l'oreille à de vains bruits qu'elle croit entendre et que personne n'entend.

— Josette, dit-elle, je veux une plus belle parure que celle que je porte en ce moment! ma fille, revêtez-moi d'une tunique bleue à glands d'argent, d'un cothurne rouge, d'une robe blanche comme la neige;... retenez mes cheveux captifs sous des bandelettes blanches, ainsi qu'elles étaient disposées le jour où je rencontrai ce pauvre Juif... Rassemblez tout ce que l'art de la toilette et mes trésors ont de plus recherché; songez, ma fille, que je veux plaire!...

— Mais, madame, il n'est pas encore temps!...

— Fais ce que l'on te dit! lui répliqua Marie.

— Ma bonne nourrice, reprit Clotilde, en s'asseyant devant un miroir contenu dans une bordure en filigrane; ma bonne nourrice, allumez les bougies des quatres torchères, les flambeaux et surtout cette lampe d'argent remplie d'huile odorante!... que tout resplendisse et que tout soit brillant!

— Oh! Josette, dit-elle en s'adressant à la jeune Provençale, arrangez mes cheveux noirs en boucles plus arrondies! qu'elles tranchent, par leur jais, sur l'albâtre de ma peau! qu'elles se jouent au-dessus de mes yeux!...

Nourrice, viens placer mes bandelettes blanches sur ma tête!... toi seule connais cette coiffure, fille de la Grèce; surtout, ma mère, entoure-moi d'un voile aérien!... J'en avais un, ce jour-là, pour me garantir du soleil!... mais aujourd'hui, je veux l'avoir, pour qu'il soit foulé!... je veux que tous ces charmants apprêts soient comme ceux d'un festin dont il ne doit point rester de vestiges...

— Josette, mon enfant, n'oublie pas les parfums!... Et, de ses doigts légers, la princesse donne, à droite, à gauche, le dernier coup de main à l'élégant édifice de sa parure.

« Castriot, dit-elle en se retournant et en lui souriant, allumez le feu de ces trépieds d'or! que l'encens fume! Jamais les sacrifices ne se font sans encenser le Dieu.

« Mes amis, leur demanda-t-elle en se levant et se regardant dans le fidèle miroir, suis-je belle?... »

Ils se récrièrent unanimement, et Clotilde fit quelques pas dans sa chambre en essayant sa parure.

« Maintenant, Josette, dit-elle, remets tout en ordre! qu'il n'y paraisse plus, que rien n'interrompe la beauté de ce lieu.

« Sors, mon enfant!... Adieu; viens que je t'embrasse!... »

— Ah! madame, vous êtes brûlante!...

— C'est vrai... Tiens, Josette; prends cette riche ceinture! prends aussi ce diamant!... je te les donne. Josette!... ajouta-t-elle en lui prenant la main, tâchez que le souvenir que vous garderez de moi ne soit point *muable!*... pensez quelquefois à Clotilde... et... priez pour elle!....

Josette se mit à pleurer et dit en sanglotant: « Ah! madame, est-ce que vous me renvoyez?... Pourquoi donc tous ces apprêts et ces paroles dont le seul accent m'attriste? »

— Ce n'est rien, ma fille, répondit la princesse avec un sourire légèrement sardonique. Ne vois-tu pas que Clotilde va périr pour renaître comtesse de Provence!....

— Ah! si ce n'est que cela, madame, reprit Josette en essuyant ses yeux, je n'ai qu'à me réjouir...

— Adieu donc, Josette! Et la princesse embrassa la fille de l'intendant: puis, saisissant une bourse pleine d'or, elle lui dit. « Prends encore ceci! je veux que rien ne manque à ton bonheur!...... »

Josette sortit lentement et en retournant plusieurs fois la tête pour voir Clotilde, qui s'assit sur une chaise en posant sa tête souffrante dans sa jolie main. Restée seule, elle regarda tristement Castriot et la fidèle nourrice, et elle leur dit avec un accent de mélancolie :

— Mes amis, la jeune rose va s'effeuiller! car, maintenant, je comprends les paroles de mon bien-aimé!.... Vous nous élèverez un même tombeau, n'est-ce pas?... et toi, Castriot, tu viendras arroser les fleurs qu'aura plantées Marie parmi le gazon; nos cendres les animeront... Respirez-les quelquefois!... l'odeur en sera douce!...

A ces paroles, Castriot jeta des regards farouches sur tout ce qui l'entourait, et Marie se mit à pleurer à chaudes larmes....

— Hé quoi! continua la princesse, je veux faire un dernier repas et savourer la vie avec *lui!*... Marie, ne me refuse pas! les prières des mourants sont sacrées!... Va, cours chez Bombans, apporte de quoi composer ce festin du départ, et surtout, apporte les vases les plus précieux.... Je veux entourer ma fin de tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus beau dans la nature et dans le cœur de l'homme; une jeune mort doit être voluptueuse!...

La fidèle nourrice ne tarda pas à reparaître avec ce que demandait Clotilde. On plaça, sur une table d'ébène et d'argent, une serviette peluchée et à frange d'or, que Clotilde parsema des fleurs du bouquet de l'Israélite.

— Il faut tout effeuiller, tout flétrir.... dit-elle.

Les plats d'or et les fruits de l'art de Taillevant brillèrent bientôt sur la table, ainsi que les cristaux ciselés : on alluma des flambeaux; et Clotilde, posant alors une couronne de roses sur sa tête, s'écria :

« Castriot, n'est-ce pas toi qui dois introduire mon bien-aimé?... Pourquoi ne vient-il pas? est-ce à moi de l'attendre!... oui, car je l'aime le plus!... Nephtaly, je te souhaite!.... arrive avec tous tes enchantements, arrive promptement, nos heures sont comptées, la moitié du sable de mon horloge est consommée, il est minuit!... Viens; tout est prêt, le temple, la fête, l'autel, la victime, les festons. Va, Castriot, va à sa rencontre! »

L'Albanais pleura de rage en entendant ces mélodieux accents, le chant du cygne.

— Je voudrais être plus belle!.. mais... je le suis assez!... dit-elle avec un léger sourire, puisqu'il m'aime!... Et elle se mit à parcourir sa chambre en admirant le luxe, la propreté, la grâce de ce lieu; puis elle s'écria encore :

— C'est trop beau pour une tombe! elle sera comme nos amours, suave, délicieuse, brillante et funèbre!...

Tout à coup, des pas légers retentissent dans la galerie : la première, Clotilde les entend; elle court, elle vole, elle est dans les bras de Nephtaly. Elle jette avec grâce ses bras d'ivoire autour de l'albâtre du col de l'Israélite; leurs têtes semblent se confondre; ils marchent lentement appuyés l'un sur l'autre, sentant battre leurs cœurs, et le Juif pressa contre son sein tumultueux la gorge divine de la princesse qui, semblable à la rosée matinale, rafraîchit son âme.

En proie à cet accès d'amour, ils arrivent, s'asseyent sur une espèce de divan en se tenant par la main, et ils se penchent l'un sur l'autre : pas un mot, pas un geste, mais des larmes!.... Ah! des larmes brûlantes de désirs de part et d'autre, et puis de ces longs regards d'amour qui rendent ivres!..

Le Juif exhale l'ambre, les choses les plus précieuses

le parent; il n'a plus sur son sein la roue infamante, mais le gland sacré de la tunique de Clotilde et l'écharpe diaprée que broda l'amoureuse jeune fille; enfin, les boucles de ses beaux cheveux noirs ne sont plus flétries par le bonnet vert à cornes rouges.

Heureux de pouvoir satisfaire leurs désirs, sans être avares de leur joie, ce n'est plus à la dérobée, et en tremblant, qu'ils se regardent et qu'ils se parlent; mais ils se roulent dans la volupté, ainsi qu'au printemps de blanches colombes voltigent de branche en branche, et savourent les plaisirs.

— Clotilde!... tu es à moi, s'écria Nephtaly, rien ne trouble nos caresses : ô mon amour, laisse-moi me noyer dans le lait de ton sein délicieux, m'y rassasier de baisers!....

— Nephtaly, tout est à toi!... Et les doigts légers de la jeune vierge caressent avec une charmante pudeur, une timide crainte, les cheveux, le col, le sein de l'Israélite.

— Oh! que tu es belle et que tes yeux dévorants dardent de feux! L'étoile de Vénus n'est pas plus brillante.

— Ah! mon bien-aimé, ne crains rien! dérange ma coiffure!..... je ne m'en offenserai point!....

Après que le respectueux Nephtaly eût adoré tous les charmes de sa belle maîtresse, il déposa sur sa bouche de rose, sur sa bouche affamée, sur cette bouche solliciteuse, un de ces baisers dont Vénus serait jalouse, et ils allèrent s'asseoir auprès de la table, et sur le même siége; car l'amoureux Israélite attira Clotilde sur ses genoux. Castriot et Marie semblables à des statues, ornement d'un palais, les servirent en pleurant et les admirant tour à tour.

Les deux amants mangèrent des mêmes mets, dans la même assiette, avec la même fourchette, buvant dans le même hanap à la même place, et entremêlant l'ambroisie de leur suave repas avec l'ambroisie mille fois plus suave de leurs baisers enflammés : baisers charmants, leurs derniers pas dans cette vie de volupté. Une grâce indéfinissable, un charme inexprimable, léger comme l'air, pénétrant comme le feu, doux comme un bienfait, se répandait sur cette scène d'amour : une espèce de nuage céleste les environnait : tout, aux yeux de ces heureux amants, se présentait comme surnaturel; les moindres objets avaient une autre figure, une autre forme, leur bonheur se reflétait sur tout, et semblait jeter des flots de lumière. On eût dit qu'autour d'eux régnait cette auréole dont on entoure les habitants des cieux quand ils descendent ici-bas.

Cette divine magie redoublait leurs jouissances, et l'aspect de la mort les rendait solennelles.....

— Nephtaly, s'écria Clotilde, voici le moment d'exécuter ta promesse... vois-tu comment les heures s'écoulent?

— Ah! ma Clotilde, auras-tu le courage d'obéir?...

— Eh! crois-tu, mon bien-aimé, que je ne t'aie pas deviné!....

— Dis-moi, chérie, qu'as-tu compris?. .

— Que nous mourrons ensemble.

— Cruelle!...... tu le dis en riant!...

— Nepthaly, pourquoi m'affligerais-je?...

— Tu dis vrai, Clotilde, nous sommes mille fois plus heureux; nous abandonnons une terre odieuse; nous montons purs, et sans tache, vers le palais des cieux, où déjà les anges apprêtent pour nous leurs plus divins concerts!.... Dieu peut-il se courroucer de nous voir arriver un peu plus tôt et fuyant le malheur? Nous obéissons à la voix de la nature, et, si le front céleste de l'Éternel se ride un instant, il est trop bon pour condamner deux âmes vertueuses, coupables seulement de trop d'amour, et puis,.... notre bonheur aurait pu se faner ici bas!...

— Non, Nephtaly, jamais!... répliqua Clotilde avec un charmant coup d'œil.

Ce mot fut suivi de mille baisers, et l'amoureux Israélite serra la princesse dans ses bras avec la force d'Hercule soulevant le fils de la terre, Antée, son rival.

— Ma maîtresse chérie, trésor d'amour, tu auras donc la force de quitter une si belle vie, une vie à peine commencée.

— Nephtaly, ne la quittes-tu pas?... et, n'est-ce pas un bienfait que de ne faire qu'effleurer une coupe au fond de laquelle sont les chagrins et les malheurs!...

— Tu n'hésiteras pas à percer ce beau sein, ce trône de l'amour où je viens de reposer ma tête?

— Non... Que puis-je être hors de ta vue? Puis-je vivre sans toi? toi seul, entre les hommes, m'as souri de ce sourire que j'aime.

— Eh bien, oui, fille céleste, nous nous endormirons voluptueusement, et les mains entrelacées, dans la nuit qui n'a point d'aurore.

— Oui, Nephtaly, quand tu le désireras... mais, je t'en supplie, fais-moi donc entendre encore cette douce voix, ces doux chants, qui charmèrent mon âme! Épuisons, dévorons toutes les joies, réunissons notre vie tout entière en un seul moment, et...... absorbons-le! Chante! achève de m'enivrer!...

Nephtaly, saisissant son luth, que Marie lui présenta sur un signe de Clotilde, chanta les stances suivantes :

Que la fleur des champs soit séchée
Par le noir souffle des hivers,

Ou que, de sa tige arrachée,
  Quand les prés encor verts
S'ornent de sa tête élégante,
Elle soit d'un cruel zéphir
  La victime odorante.....
Son sort n'est-il pas de mourir?

Qu'importe la faible durée
De nos trop misérables jours,
Si du bonheur la main dorée
  N'en fleurit pas le cours!
Périr le front plein de jeunesse,
Parés des roses du plaisir,
  Ou flétris de vieillesse.....
Ne faut-il pas toujours mourir?

Que le voyageur accomplisse
Sa longue route en peu d'instants,
Et que sa course en réunisse
  Les nombreux accidents;
Ou que, marchant avec prudence,
De sa peine il fasse un plaisir,
  Pour toute récompense....
Ne faut-il pas toujours mourir?

Hélas! mourons, ma douce amie!
Mourons sans répandre des pleurs;
N'avons-nous pas de cette vie
  Senti toutes les fleurs?
Lorsque, dans un charmant bocage,
Les mains n'ont plus rien à cueillir,
  Qu'il n'offre plus d'ombrage.....
Alors... n'en faut-il pas sortir?

Jamais l'Israélite ne mit tant d'expression dans son chant. Clotilde, le col tendu, s'abandonnait tout entière à la volupté : attendrie, elle regardait frémir les cordes du luth en pleurant.

— Voilà la vie, dit-elle en faisant résonner la corde.

Le son retentit fortement d'abord, s'amortit, parut renaître, puis s'éteignit doucement.

Cette exacte image émut jusqu'à Castriot.

— Tu pleures, s'écria Nephtaly, tu regrettes ton existence. Ah! Clotilde, tu pourrais t'éviter ces larmes, et nous serions heureux!

— Comment, mon ami?

— Écoute!... fuyons! suis-moi dans l'Asie; nous irons dans le fond d'un désert...

— Oui.

— Une simple demeure sera notre asile, elle sera belle comme toi : mes richesses suffiront à nos besoins; là, heureux, sans entraves, nous vivrons toute une vie de bonheur, en présence de la seule nature; et, tu seras jusqu'à ta mort comblée des plaisirs que tu ressens aujourd'ui.

— Mais, Nephtaly, mon père!... il mourra de douleur.

— Clotilde!..... s'écria le Juif, tu auras des enfants!... et tu t'entendras appeler : « *Ma mère*....»

— Ah ne me regarde pas! tu m'y ferais consentir!

— Viens, viens!

— Nephtaly, je vais le vouloir si tu le veux encore! mais, dit-elle en saisissant le luth et chantant avec la voix de la mélancolie :

Que la fleur des champs soit séchée
Par le noir souffle des hivers,
Ou que, de sa tige arrachée,
  Quand les prés encor verts
S'ornent de sa tête élégante,
Elle soit d'un cruel zéphir
  La victime odorante.....
Son sort n'est-il pas de mourir?

— Eh bien, Clotilde, mourons! oui, mourons! car nous avons épuisé vingt siècles d'existence... Et il regarda sa charmante maîtresse en caressant son sein d'albâtre.

Castriot, assis sur une chaise, contemplait Clotilde et le Juif avec des yeux farouches; l'idée, terrible pour lui, de voir périr sa bienfaitrice lui fendait le cœur, et il était occupé des moyens de l'empêcher de mourir.

— Nephtaly, dit Clotilde avec une ingénuité charmante après un moment de silence, Nephtaly, mon cœur, donne-moi beaucoup de baisers pour que je te les rende!...

— Ah, Clotilde!..... reprit le Juif en la comblant de ses caresses enflammées et en cueillant l'ambroisie de ses lèvres corallines, mon ange, il est d'autres plaisirs!... plus vifs, suprêmes, la véritable fleur de la vie; et, puisque nous devons succomber, mourir, laisse-moi...... laisse ton bien-aimé savourer ce fruit délicieux.

— J'ignore, interrompit Clotilde, ce que tu veux.... je suis prête à te l'accorder puisque tu le demandes!.... et quoique je ne puisse croire que ce que tu veux soit un mal, un je ne sais quoi me dit que j'y perdrais mon plus grand charme...

— Ah! Clotilde, Clotilde, tu es une habitante des cieux!... ton langage inspire la vertu, va, retournes-y brillante, pure, vierge; et puisses-tu savoir quel sacrifice je te fais!...

— Mon ami, dit la princesse, demain j'épouse le prince Gaston.

— Hé quoi!... s'écria l'Israélite.

— Je le dois, Nephtaly, j'ai promis; mais écoute à ton tour, et suis les ordres de ta maîtresse. Trouve-toi dans la chapelle au matin! Castriot t'introduira; cache-toi contre un des piliers! et là, tu verras si je t'aime!... lorsque je tirerai mon poignard, saisis-toi du tien! et que nos derniers soupirs s'entremêlent.

— J'y serai, Clotilde... répondit le Juif.

En ce moment, Castriot s'approchant de ce couple charmant entrelacé comme deux dauphins qui jouent, dit à Clotilde :

— Il n'y a donc que le prince Gaston qui s'oppose à votre bonheur!...

— Oui, répondit le beau Juif.

— Eh bien, vous serez heureux!... croyez-en Castriot!...

Et sans plus tarder, le féroce Albanais courut à la chambre hospitalière du comte de Provence; il ouvre doucement la porte; il tressaille de joie en voyant la lampe expirante ne jeter qu'une faible lueur, il s'avance à pas lents vers le lit; et, sourd à sa conscience, à tout, il détourne la tête, tire son sabre, et frappe à coups redoublés, en s'écriant : « Il le faut!... il le faut!... » et, dans sa fureur, il laisse son sabre sur le lit du prince.

Il revient précipitamment et rentre dans la chambre de Clotilde avec un visage serein.

— Vous serez heureux!... répéta-t-il, ainsi vous pouvez vous séparer sans crainte, vous ne mourrez pas!...

— Comment cela, Castriot!..... s'écria la jeune fille.

— Vous serez heureux!... et rien ne s'opposera plus à votre union, si le roi y consent toutefois!...

A ces mots, un frisson glacial parcourut tout le corps de la princesse, elle resta muette, pâle, immobile, froide, et Nephtaly regarda Castriot avec un profond étonnement.

— Séparez-vous! reprit l'Albanais brusquement.

— Qu'a-t-il fait?... s'écria Clotilde revenant à elle aux baisers que Nephtaly lui prodiguait.

— Clotilde, à demain donc!... dit le Juif.

Alors tous deux s'acheminent vers la galerie, mais Clotilde est toujours stupéfaite, et son sein palpitant : elle est accompagnée de Castriot qui les suit. La voûte de marbre retentit de leurs adieux; et, quand Nephtaly, après avoir savouré le dernier, le plus long des baisers, s'élança dans l'escalier, l'on entendit le léger bruit des fantômes résonner au fond de la galerie; et, de la chambre de Gaston, une grande ombre, projetée par la lueur de la lampe mourante, se mouvoir d'une manière indistincte.

— C'est son esprit! dit Castriot tremblant; ou bien ne serait-il pas mort?

A cette parole, l'idée du crime que l'Albanais avait commis se glissa dans le cœur de la princesse en le glaçant : elle rentra dans sa chambre, comme engourdie, et ce ne fut qu'après un long moment de silence, que regardant sa chambre vide, elle s'écria : « Il est parti!... »

— Oui, madame, dit Marie.

— Ah! Castriot, qu'avez-vous fait?... continua Clotilde.

— Ne m'avez-vous pas dit que le prince Gaston était le seul obstacle à votre bonheur?...

— Mais on vous fera mourir, Castriot!... observa la princesse.

— Oui, répondit l'Albanais, mais vous serez heureuse!...

Le jour commençait à poindre dans les cieux, les lampes pâlissaient : Clotilde, accablée sous le poids des voluptés, pouvant à peine soulever ses paupières, appuya sa tête en désordre sur le sein de sa nourrice, et un instant de sommeil vint la saisir... Castriot, respectant son repos, s'en fut veiller à sa porte; et sa nourrice contempla, en pleurant, ce sommeil précurseur de l'éternel sommeil qui devait envahir sa fille.....

XXXI.

Enfin tous les buffets, les tables étincellent,
Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncellent
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
(André Chénier.)

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs!...
(*Stances de* Gilbert.)

Cependant tout était en mouvement dans Casin-Grandes. Dès l'aurore, une foule considérable ne cessait d'y arriver, car la nouvelle du mariage du souverain de la Provence avec l'héritière du royaume de Chypre, la célèbre Clotilde, s'était promptement répandue; et, de tous les côtés de la contrée, l'on accourait pour être témoin des fêtes qui devaient célébrer cette union. L'on avait annoncé que les deux souverains tiendraient cour plénière, et que l'on recevrait tout le monde, jusqu'aux plus simples paysans. L'on doit, d'après cela, juger de l'empressement que l'on mettait à se rendre à la majestueuse demeure du roi de Chypre.

Aussi était-ce déjà un spectacle que l'aspect de la route d'Aix à Casin-Grandes! Une foule de dames, plus ou moins parées, jalouses de voir cette beauté tant vantée, arrivaient, soit sur des haquenées, soit en litière ou à pied; les chevaliers, les barons, les seigneurs et leur suite, les paysans, les curieux, tout cela formait une longue procession dont le commencement semblait être à Casin-Grandes, et la fin à Aix.

On eût dit que la nature donnait les mains à cette solennité, en la protégeant par un ciel d'azur sur lequel les yeux cherchaient en vain des nuages : « Heureux augure du bonheur des époux!.. » se disait-on.

Mais l'activité qui régnait sur la route ne pouvait

pas se comparer à celle qui se déployait dans l'intérieur du château de Casin-Grandes. Maître Taillevant, et le grand Hercule Bombans, sans cesse sur leur champ de bataille, ne cessant d'aller et venir, paraissaient se multiplier.

La foule, ayant déjà envahi les cours, rendait le service très-difficile : néanmoins, la décoration magique du château ne laissait rien à désirer, et le génie du célèbre Taillevant y brillait de tout son éclat : ce n'était que festons, que guirlandes de fleurs, galantes devises, heureuses allégories, feuillages, arcs de triomphe, troupes de musiciens, symphonies, tables dressées à tous venants, comme aux noces de Gamache; enfin, une profusion de toutes les ressources de l'art *culinaire* et décorateur. Choisissez de toutes nos décorations modernes la plus belle et la plus somptueuse, et vous n'arriverez pas encore au luxe déployé par Taillevant.

Aux deux coins du portail d'entrée, deux sirènes versaient à tous les survenants, l'une du vin d'Orléans, et l'autre de l'hydromel.

La première cour se distinguait pas un appareil militaire, qui consistait en une brillante cavalerie commandée par Kéfalein, il présidait à tout avec la précision d'un brigadier de gendarmerie, en mêlant toutefois aux formes militaires l'espèce de bonté résultant de cet heureux caractère qui devait lui ouvrir les portes du ciel.

La chapelle, ornée de ce que les pompes de la religion ont de plus brillant, était ouverte; et l'on admirait la multitude des cierges, les bannières, les simples festons que l'on avait suspendus entre les vieux piliers et les armes royales des Lusignans confondues avec les armes royales des descendants de saint Louis qui était la tige des comtes de Provence. On entrevoyait les deux fauteuils dorés, et les coussins et le dais sous lequel les deux jeunes époux devaient s'asseoir.

Je dis, on entrevoyait, car l'impitoyable Castriot défendait à tout le monde d'entrer dans cette chapelle. En effet, dès le matin, le Juif Nephtaly s'était glissé dans la cour, et l'Albanais l'avait caché dans l'enfoncement d'une vieille chapelle consacrée à saint Guy.

Mais rien n'était comparable au spectacle que présentait la seconde cour, l'affluence des seigneurs, des chevaliers bannerets et des dames ne permettant pas que tous fussent admis dans les appartements royaux; les dames d'Aix et des environs étaient assises tout autour de cette vaste cour, et une multitude de seigneurs, et les compagnons d'armes du comte de Provence, se tenaient au milieu, en formant des groupes divers; les uns parlaient entre eux, les autres s'adressaient aux plus jolies d'entre les dames, et de beaux pages, de jeunes écuyers allaient et venaient, portant et recevant des ordres.

Sur les marches du bel escalier de marbre, le grand écuyer Vérynel et Jean Stoub commandaient la garde du prince, qui garnissait le péristyle, l'escalier et la salle des gardes conjointement avec les officiers, les pages et les écuyers du comte de Provence.

Le salon rouge, le cabinet du prince, et sa chambre royale, étaient inondés par l'élite du comté, les plus belles dames parées avec tout le luxe du temps, les plus grands seigneurs, tels que le comte de Foix, le comte Enguerry, et même le beau Dunois, parrain de Gaston II qui, pour le moment, se trouvait à Aix, formaient une assemblée imposante, et telle qu'il ne s'en était jamais vu de si brillante à Nicosie. Aussi, les trois ministres, les seigneurs Cypriotes, avaient-ils, malgré leur grand usage, la contenance d'un maire de province qui reçoit un ambassadeur et sa suite, et qui se confond en efforts pour se mettre à la hauteur du diplomate.

Le seul Jean II se trouvait au milieu de cette pompeuse cérémonie dans son élément naturel. Ce beau vieillard à cheveux blancs, vêtu simplement d'une dalmatique précieuse, portant à son côté l'épée du premier chef des croisés, et sur sa tête la couronne de Godefroid de Bouillon, avait une contenance majestueuse, il parlait avec bonté à chaque seigneur, et l'entretenait de ses exploits comme s'il eût été son compagnon d'armes; il s'adressait aux dames avec cette courtoisie calme et sans empressement qui convient aux vieillards.

Cependant, l'impatience régnait sur tous les visages, et une espèce de murmure résonna dans les cours et dans les appartements, lorsque le beffroi de Casin-Grandes sonna dix heures du matin. Cette impatience avait un juste motif lorsqu'on apprendra que ni le chevalier noir, c'est-à-dire Gaston II, comte de Provence, ni la belle Clotilde, n'avaient encore paru.

Le roi Jean II se fit guider par Monestan vers les comtes de Foix et Dunois, et il leur dit avec enjouement :

— Nobles chevaliers, vous semblez de concert avec le comte de Provence, et peut-être pourriez-vous nous expliquer la cause de son retard le jour de ses noces.

— Sire, lui répliqua Dunois, nous l'avons accompagné ce matin, car il est sorti du château et nous a recommandé, si nous l'aimions, de ne point nous inquiéter de sa personne; c'est aujourd'hui qu'expire le vœu qui le force à ne point découvrir son visage, et je présume qu'il est allé remplir des devoirs sacrés à quelque autel du voisinage... Il nous expliqua même qu'il arriverait avec son écuyer à la

chapelle de votre château lorsque la messe commencerait, et que les sons de la cloche suffiraient pour l'avertir.

Alors le monarque siffla son huissier qui ne parut point, Monestan eut toutes les peines du monde à trouver le docteur tapi dans un angle de la salle des gardes, et s'étant arrangé de manière à ce que personne ne le froissât et ne troublât le repos de sa petite machine.

Jean II ordonna au docteur d'aller trouver Clotilde, et de la prévenir qu'elle était attendue au salon rouge.

Clotilde venait de s'éveiller, et la fidèle nourrice aidée par Josette déployait aux yeux de la princesse les magnifiques présents que le sénéchal du comte de Provence avait apportés dès l'aurore.

La jeune fiancée contemplait d'un air triste et distrait les vêtements somptueux qu'un marié donne ordinairement à sa prétendue; et qui, dans le temps où vivait Clotilde, étaient de nature à durer toute la vie. La robe de mariage, d'une étoffe précieuse, figurait sur le devant les armes des deux époux, selon l'usage et la mode de cette époque; le voile précieux annonçait par sa richesse une production orientale; un collier de perles, des anneaux, des pierres précieuses, complétaient une parure digne d'une reine.

Clotilde se laissait habiller sans dire un seul mot, elle ne donnait aucune attention à la manière dont ses cheveux étaient disposés et dont ses vêtements s'arrangeaient sous les doigts légers de Josette et de sa nourrice. Elle ne regardait qu'une chose, et elle la regardait avec une expression remarquable : on y lisait l'amour, les regrets et le souvenir de la volupté, qui renferme un sentiment tout à la fois pénible et gracieux : cette chose unique, était la table du festin de la nuit et le siége occupé par Nephtaly, la lyre, les débris des mets, les roses effeuillées, sa couronne de fleurs, et l'ensemble de toutes ces ruines d'amour.

A l'approche de la mort les pensées deviennent solennelles, et la jeune fille ne pouvait s'empêcher de réfléchir profondément; son âme, en proie aux souvenirs du moment enchanteur qu'elle avait passé avec Nephtaly, n'hésitait pas à consommer le sacrifice qu'elle avait promis, mais elle se perdait dans un labyrinthe de pensées confuses, qu'elle ne pouvait pas renvoyer de son cœur.

Lorsque Trousse parvint à elle, il fut étonné de la pâleur de la princesse, qu'il trouva assise sur le siége qu'avait occupé l'Israélite; elle tenait un poignard entre ses mains, et le regardait fixement : une larme roulait sur ses joues; Marie et Josette, interdites, debout et stupéfaites, contemplaient leur maîtresse adorée dans le plus grand silence.

— C'est moi, madame, s'écria le docteur, je viens par ordre de monseigneur, vous prier de vous rendre au salon où vous êtes attendue; dix heures sont sonnées; la chapelle est prête; monseigneur l'évêque est en habits pontificaux... Mais j'ai bien peur que la cérémonie n'ait pas lieu, votre pâleur annonce une forte indisposition... vous pensez beaucoup trop!... et, je prévois que vous aurez besoin de mon secours, car vos nerfs.....

Le docteur s'arrêta, Clotilde avait tourné la tête vers lui, et comme elle présenta la pointe du poignard au nez du médecin, on conçoit que ce mouvement était plus que suffisant pour glacer la langue de Trousse.

— Je vous suis, maître Trousse, dit la princesse.

Le docteur interdit s'en alla lentement, et rassembla toutes les forces de son entendement pour s'expliquer à lui-même l'état de la princesse; mais voyant que cette méditation tendait trop fortement son intelligence, il s'écria : « Qu'est-ce que cela me fait!... » et il rentra dans la salle des gardes.

Clotilde embrassa Marie et Josette pour la dernière fois; elle toucha tout ce qui avait appartenu au Juif, baisa son luth, parcourut de la main les étoffes précieuses qui paraient sa chambre; elle s'en fut regarder une dernière fois la rocaille de la Coquette, et, trouvant sur la fenêtre un dernier bouquet, elle en orna son sein... puis, jetant un dernier coup d'œil sur cet ensemble qui faisait tant palpiter son cœur, elle dit adieu à la vie, cacha son poignard dans son sein et s'achemina vers le salon, en tâchant de déguiser, par un air riant, la douleur profonde qu'elle enfermait dans son âme.

Aussitôt qu'elle parut dans les appartements royaux, il y eut un instant de silence, et chacun contempla la beauté de cette charmante princesse. Elle fut se mettre à côté de son vieux père, et sourit à tous ceux qui la regardaient avec cette affabilité, cette grâce qui doublaient ses charmes; néanmoins l'expression de la souffrance triomphait sur son visage, et elle fut remarquée par tout le monde.

Après s'être montrée dans tous les appartements, elle demanda à son père la permission de se rendre à son oratoire de la chapelle pour se recueillir, ajoutant qu'au bout d'une demi-heure, et lorsque le beffroi sonnerait onze heures, on pouvait commencer la cérémonie; Jean II y consentit et serra la main de sa fille de manière à lui faire comprendre qu'il compatissait à sa peine.

Clotilde suivie de Marie, de Josette, de Jean Stoub et de l'évêque en habits pontificaux, traversa la cour de Hugues au milieu de la foule qui se pressa sur son passage; elle entra dans le temple avec Marie et l'évêque; ce dernier se rendit à son oratoire, et Castriot conduisit Clotilde et la nourrice

vers la chapelle de St.-Guy, où depuis longtemps le Juif attendait sa maîtresse avec une anxiété sans égale. L'Albanais confia la garde de la chapelle à Jean Stoub, et resta avec la nourrice contre un des piliers de l'autel de St.-Guy.

Clotilde, se précipitant dans les bras de son cher Israélite, y donna un libre cours aux larmes qu'elle retenait, et la voûte sacrée retentit de leurs baisers de flamme, de ces derniers baisers avant-coureurs de la mort; ils se tinrent longtemps embrassés et sans pouvoir dire une seule parole.

Le Juif, le premier, s'écria : « Ah, Clotilde! tes larmes me disent assez que tu n'auras pas la force de mourir... Est-ce à toi, jeune et belle, de porter le joug que nous impose ma naissance impure?... non, non, moi seul je dois périr... »

Pour toute réponse, Clotilde tira de son sein le poignard qu'elle y avait placé et le montra au Juif étonné.

Des larmes de joie s'échappèrent des yeux de Nephtaly, et il cueillit un doux baiser que ne lui rendit pas Clotilde.

— O ma bienfaitrice, s'écria Castriot en s'approchant, que craignez-vous et pourquoi cette arme cruelle? n'ai-je pas levé tous les obstacles? attendez et dans peu le bruit de la mort du comte de Provence va vous dégager de vos serments.

— Castriot, dit la princesse, le comte de Provence n'est pas mort, et Dunois l'a conduit ce matin au prieuré de Ste.-Marie.

L'Albanais resta stupéfait.

L'Israélite ne cessait de contempler sa pâle maîtresse dont les yeux se confondaient avec les siens par des regards pleins de langueur.

— Nephtaly, dit-elle, viens que je te conduise au sombre pilier où je veux que tu sois.

Elle saisit la main du beau Juif et l'entraîne vers une énorme colonne qui se trouvait auprès de la sacristie : en cet endroit, les voûtes étaient obscures, les vitraux extrêmement bruns, et Nephtaly enveloppé d'un grand manteau pouvait s'y cacher facilement.

Ils s'acheminent lentement en se tenant par la main et s'enivrant par les derniers regards qu'ils crurent jeter dans cette vie.... Nephtaly est auprès du pilier..... Clotilde le place; et, là, rassemblant toutes les forces de leurs âmes, ils se donnent le dernier baiser de l'amour : ils dévorent leurs lèvres de grenade, ils semblent s'emparer de leur souffle, et un frisson glacial les parcourt en pensant que c'est leur dernière caresse... Clotilde, altérée par la volupté, s'arrache des bras de son bien-aimé; elle regagne à pas lents le coussin et le fauteuil qui lui sont destinés, mais elle retourne maintes et maintes fois la tête pour regarder l'Israélite...... Quand elle est agenouillée devant l'autel, elle voit Nephtaly tirer son poignard : le fer brille... elle ferme l'œil... Un bruit cruel vient frapper confusément son oreille.... ce bruit annonce une chute... elle croit entendre une douce voix crier faiblement : « Clotilde!... » Ses sens s'émoussent.... un froid perçant arrête son sang; un nuage épaissit sa vue, le nuage flotte, hésite, se fixe bientôt sur ses yeux mourants, et elle tombe évanouie. . . . .

Castriot et Marie, sans s'inquiéter du bruit qui vient de retentir dans le temple et qui ressemblait assez au bruit d'une porte qui se ferme, s'empressent de faire revenir la princesse. Lorsqu'elle commence à respirer, onze heures retentissent; Castriot et Marie ne voient que Clotilde; mais dans ce moment l'évêque, suivi de l'abbé Simon et de ses acolytes, s'avance à l'autel; les portes de la chapelle s'ouvrent; Jean II, guidé par Monestan, arrive avec la foule des seigneurs; les cloches sonnent avec force, et l'on aperçoit par les portes du temple une multitude curieuse qui suit le cortége, envahit les cours et se prosterne en entendant le chant des prêtres qui annonce le commencement de la cérémonie. Le comte de Foix fut longtemps inquiet en ne voyant pas Gaston II.

Mais enfin, le comte de Provence ne tarda pas à paraître, suivi d'un seul écuyer. Il portait encore son armure noire, son casque noir et sa visière baissée; il prit sa place à côté de Clotilde, qui pâle, stupéfaite, n'apercevant rien qu'à travers un nuage, ne regarda même pas son fiancé.

Un songe n'est pas plus fugitif et plus rapide que tous ces mouvements ne l'étaient pour la pauvre Clotilde : elle rêve...... elle écoute le chant monotone de la liturgie sans le comprendre, elle voit fumer l'encens sans le voir, elle entend le léger bruit de l'assemblée sans y être, et elle regarde son père avec les yeux de la stupeur; enfin, elle rêve!...

Tous les personnages sont réunis, et chacun, les yeux fixés sur ce couple charmant, attend le moment de leur union avec une impatience bien naturelle.

Après un laps de temps, dont la princesse n'eut aucune idée, l'évêque s'avance, prend la main glacée de Clotilde, la joint à celle du prince... Alors, la jeune fille revenant à la vie, et tirée de son sommeil par ce mouvement, dirige le poignard dans son sein. . . . .

CONCLUSION.

A l'instant où Clotilde saisit son poignard, l'écuyer du prince Gaston l'arrêta; et la princesse

étonnée reconnut en la personne de cet écuyer le beau chevrier, le jeune Raoul.

Le comte de Provence jette précipitamment son casque, il se tourne vers Clotilde et s'écrie :

— *Enfin je suis aimé!.....*

La jeune princesse s'évanouit à ce mot. L'organe enchanteur du prince, n'étant plus déguisé par le creux ménagé dans sa visière, résonna comme celui de Nephtaly; les boucles de ses cheveux noirs s'échappant de dessous son casque, vinrent effleurer le col de la jeune fille... et quand Clotilde revint à elle, elle put admirer la noble tête de son bien-aimé, dans celle de son époux!...

— Vous fûtes bien cruel!..... s'écria-t-elle, après l'avoir regardé longtemps.

— C'est à vous de me punir, répondit le prince.

— Je le devrais! mais, le puis-je?

La messe était finie; en deux mots Clotilde mit son père au fait de cet événement extraordinaire, dont le récit vola de bouche en bouche.

Le bonheur de Clotilde fut trop fort pour qu'elle pût y résister. Elle se vit obligée de rester à la chapelle, assise sur son fauteuil : alors seulement, elle remarqua que le prince Gaston portait l'écharpe brodée pour Nephtaly, et qu'au bout d'une chaîne d'or qu'il avait au col, pendait le gland qui s'était détaché de la tunique de Clotilde à la colline des Amants.

Le peuple et la foule faisaient retentir l'air d'acclamations; Castriot, muet et immobile, contemplait en silence le visage rayonnant de sa bienfaitrice; Josette, pressant la main de Jean Stoub, jugeait par elle-même combien sa maîtresse serait heureuse; la nourrice pleurait de joie; Bombans survenant et apprenant cet evénement, s'écriait : « Je l'avais bien dit!... » Trousse se demandait : « Que m'en reviendra-t-il?... » Et à quelques pas de là, le bon roi Jean II, entouré de Dunois et de sa cour, écoutait le récit que le comte de Foix faisait de l'adresse que le prince Gaston avait mise pour remplir le double personnage du Juif et du chevalier noir [1], et comment, au tournoi, ce fut Raoul de Crécy, écuyer du prince, qui remplissait le rôle difficile du chevalier à la devise.

Il blâma beaucoup, ainsi que Dunois, la folie de Gaston, en convenant toutefois que la fragilité et les perfidies du beau sexe pouvaient lui servir d'excuse.

Bientôt la princesse fut assez bien remise, et toute la cour retourna dans les appartements du roi de Chypre.

Je pense que je puis me dispenser de raconter les fêtes qui remplirent cette célèbre journée : qu'il suffise de savoir que le grand Taillevant avait dressé les tables du festin dans le parc; et que c'est à cette occasion qu'il inventa le fameux entremets des noces de Thétis et de Pelée, drame qui l'a rendu célèbre dans toute la chrétienté.

C'est pour cette fête qu'il composa son nouveau plat, nommé *la nuptialine.*

Les grâces, la décence, les vertus et l'amour accompagnèrent Clotilde au lit nuptial; la nuit fut le seul témoin du dernier hymen des amants, et le prince amoureux reposa sa tête sur un sein qui ne battait que pour lui.

Le lendemain l'on abandonna Casin-Grandes, en le commettant à la garde d'Hercule Bombans, de Jean Stoub son gendre, et de Josette.

Les deux époux, le roi Jean II et toute sa cour firent leur entrée solennelle à Aix; les rues étaient tendues de tapisseries, et tout le peuple sur pied.

Le roi de Chypre y séjourna quelque temps, et bientôt il partit de Marseille avec une escadre et des troupes destinées à reconquérir son royaume.

En quittant les bords hospitaliers de la Provence, le bon Monestan remercia l'Éternel; Kéfalein ne dit mot, et l'évêque s'écria : « Nous nous compléterons en route!.. » Ce qui signifie sans doute que l'armée ne montait pas à trente mille hommes.

Trousse ne voulut pas se hasarder dans cette navigation périlleuse, et il resta en Provence.

C'est ici que je dois m'arrêter.

Cependant je sens que mes lecteurs ne seraient pas satisfaits si je ne leur donnais pas des détails sur les divers personnages de cette véridique histoire.

Le docteur Trousse ne voulut point faire d'enfants, pour ne pas altérer sa santé, et nous devons annoncer qu'il mourut à l'âge de cent quatre ans; sa mort fut la suite d'une chute, c'est ce qui lui fit dire avec l'accent du désespoir : « Quel malheur d'être arrêté au milieu de sa carrière!... »

Castriot resta près de sa bienfaitrice; et le comte de Foix lui rendit le sabre qu'il avait laissé sur le lit du comte Gaston, de manière qu'il put toujours faire à ce sabre chéri sa caresse habituelle. L'Alba-

[1] Je crois qu'il est fort inutile en ce moment d'expliquer, selon l'usage des romanciers, les secrets du comte Gaston, pour avoir pu se trouver sur la rocaille en sortant du château de Casin-Grandes, etc. Ceux qui voudront se convaincre qu'il n'y a aucune impossibilité dans l'entreprise du méfiant comte de Provence, peuvent relire les passages qui leur paraîtront les plus merveilleux sous ce rapport, et leurs doutes seront levés.

Au surplus, cette aventure, toute romanesque qu'elle semblera, a un fait historique pour appui, et les manuscrits des Camaldules ne sont pas des chimères.

On peut consulter à cet égard le 37[e] volume, marqué J. J., des manuscrits de la bibliothèque de Marseille. — Ils y ont été déposés par M. le marquis de Stoubière.

Enfin, que les lecteurs fassent aller cet ouvrage à une quatrième édition, et je leur promets des détails à la cinquième.

(*Note de l'Éditeur.*)

nais avait conçu pour Marie une haute estime à compter du jour qu'il lui vit déchirer le Mécréant, et un beau jour il épousa la nourrice de Clotilde. — Je dirai avec plaisir que la bravoure de Castriot fut héréditaire dans sa famille, et qu'il existe à Aix un sergent de la vieille garde, nommé Castriot, qui ressemble en tout à son célèbre aïeul, et qui fait avec orgueil à son sabre la caresse que notre Castriot faisait au sien; mais le Castriot vivant, en même temps qu'il caresse son sabre, frise sa moustache, chose que ne faisait pas son ancêtre.

Josette laissa une nombreuse postérité, et la famille de Bombans dure encore, grâce à la circonspection qui la distingue.

Bombans vécut riche et partant honoré, car il acheta, sur la fin de ses jours, le marquisat de Casin-Grandes.

C'est à M. le marquis de Stoubière que je suis redevable des manuscrits précieux où j'ai puisé cette intéressante histoire, et la ville de Marseille le compte aujourd'hui comme un de ses meilleurs citoyens.

Il descend en ligne directe de Jean Stoub; et, pour ne pas l'oublier, il porte dans ses armes cette branche de cyprès qui distinguait les soldats du Mécréant; il possède dans son parc la colline des Amants, et il y a un banc de pierre à la place où son aïeule Josette agita son mouchoir.

Je me suis assis sur ce banc, et c'est de cette place que j'ai décrit le paysage que l'on a remarqué au commencement de cet ouvrage; j'ai vu la Coquette et la place où fut Casin-Grandes, *campos ubi Troja fuit!*...

Les antiquaires, les littérateurs et les savants savent tous ce que devint Taillevant, l'écrivain le plus distingué de la cuisine française: il fut le premier cuisinier de Charles VII; et s'il revenait de nos jours, il serait digne de faire le dîner d'un ministre, la veille de l'ouverture d'une session ou du vote d'une loi d'élections.

Monestan mourut d'un coup de froid qu'il gagna dans une église, et Jean II reçut le dernier soupir de ce fidèle ministre, dont le dernier mot fut: « O mon Dieu! pardonnez-moi.... et protégez les jours du roi!... »

Kéfalein et Vol-au-vent périrent ensemble dans une charge de cavalerie, ce fut la première et la dernière fois qu'il tomba de cheval...

Vol-au-vent fut enterré avec son maître. Le bon connétable avait souvent manifesté ce désir.

Hilarion devint cardinal, et c'est lui qui dirigea les armées du pape. Il mourut dans un âge avancé, au moment où il avait amené les armées du Saint-Père à ce nombre si souvent désiré de trente mille hommes. Ce succès adoucit l'amertume de son dernier soupir, et même en expirant il invoqua le secours de *la milice céleste*.

Pour ce qui est de Jean II, du prince Gaston, et de Clotilde, on peut consulter l'histoire, car je ne veux pas empiéter sur le domaine de Clio.

LE CENTENAIRE

OU

LES DEUX BÉRINGHELD.

AVERTISSEMENT.

J'ai rassemblé tout ce qui concernait le Centenaire.

Les renseignements sur lesquels ce récit est basé sont des mémoires secrets, des notes, des lettres et des correspondances encore existantes, et il y a des témoins de quelques *effets* rapportés.

J'ai arrangé les faits en narration, et je les ai coordonnés de manière à produire une histoire suivie.

Réduit au rôle passif d'historien, je ne me suis permis aucune réflexion, et je livre ce récit à la méditation de chaque personne, en regrettant toutefois d'avoir si peu de renseignements sur des *faits* aussi extraordinaires.

Néanmoins j'ose espérer que dans le nombre de ceux qui liront cet ouvrage, il s'en trouvera qui reconnaîtront que *les choses qui semblent les plus bizarres sont réelles,* et les savants qui tâchent d'agrandir le cercle des connaissances humaines y verront le récit *de ce dont ils sont témoins* tous les jours.

Quant aux critiques, j'avoue qu'ils ont beau jeu!...

LE CENTENAIRE.

I.

Le rocher de Grammont. — Le général. — La jeune fille — Serment.

Il est de ces nuits dont le spectacle est imposant, et dont la contemplation nous plonge dans une rêverie pleine de charme; j'ose dire qu'il est peu de personnes qui n'aient ressenti, dans l'âme, ce vague ossianique produit par l'aspect nocturne de l'immensité des cieux.

Cette espèce de *songe de l'âme* prend la teinte du caractère de celui qui l'éprouve, et cause alors soit du plaisir, soit de la peine, soit encore une sorte de sentiment qui participe de ces deux extrêmes, sans être l'un ou l'autre.

Jamais on ne rencontrera, je crois, un site plus propre à faire naître les effets de cette méditation, que le charmant paysage que l'on découvre du haut de la montagne de Grammont, et une nuit autant en harmonie avec de pareilles idées que celle du 15 juin 181.....

En effet, des nuages de figures bizarres formaient de magnifiques et mobiles constructions aériennes qui, poussées par un vent rapide, laissaient au firmament des espaces sans voile, et alors, bien que la nuit fût sombre, la lune jetait parfois une lueur souvent éclipsée : ces masses de lumière qui ne coloraient que les extrémités et les feuilles extérieures des arbres, sans pénétrer le feuillage entier, comme le fait la clarté du jour, produisaient des accidents en rapport avec la fantasmagorie du ciel.

Il avait plu pendant la matinée, et le sol de la route étant humide, les pas s'entendaient à peine; le vent ne soufflant que par moments, et sa violence n'agissant que dans la haute région des nuages, permettait à la nuit de garder un calme majestueux.

Au milieu de ces circonstances, l'on apercevait les plaines riantes de la Touraine et les vertes prairies qui, du côté du Cher, précèdent la capitale de cette province. Le feuillage sonore des peupliers dont la campagne est semée semblait parler sous l'effort de la brise, et la chouette funèbre, la corax, faisaient entendre leurs cris lentement plaintifs. La lune argentait la vaste nappe d'eau du Cher; quelques étoiles scintillaient çà et là, en perçant, par une lueur diamantée, le voile nuageux du ciel; enfin, la nature plongée dans le sommeil paraissait rêver.

En ce moment, une division tout entière de l'armée d'Espagne revenait à Paris pour y prendre les ordres du souverain d'alors.

Les troupes atteignaient Tours dont elles allaient, par leur arrivée, rompre le silence. Ces vieux soldats au teint hâlé marchaient jour et nuit, et traversaient leur patrie en l'admirant et y secouant la poussière recueillie sur le sol indompté de l'Espagne. On les entendait siffler leurs airs favoris; le bruit de leurs pas retentissait au loin, de même que l'on voyait, au loin, étinceler, dans la campagne, les baïonnettes de leurs fusils...

Le général Béringheld (Tullius), laissant sa division aller en avant, s'était arrêté à la hauteur de Grammont, et ce jeune ambitieux, revenu de ses rêves de gloire, contemplait la scène qui s'était

offerte subitement à ses regards. Voulant s'abandonner au charme qui l'avait saisi, le général mit pied à terre, renvoya les deux aides-de-camp qui l'accompagnaient, et ne gardant que Jacques Butmel, surnommé Lagloire, ancien garde consulaire, son domestique dévoué, il s'assit sur un tertre de gazon, en cherchant un nouveau thème pour sa vie future, et en pensant à tous les événements qui marquèrent sa vie passée. Il appuya sa tête sur sa main droite, en posant son coude sur ses genoux, et, dans cette attitude, il arrêta ses regards sur le charmant village de Saint-Avertin, en les reportant cependant quelquefois vers les cieux, comme s'il eût cherché des avis sur cette voûte muette, ou comme si le sentiment qui l'avait toujours dirigé vers les grandes choses lui eût fait désirer de fuir dans les astres.

Le vieux soldat s'était assis, et, la tête sur l'herbe, il paraissait ne penser à rien autre chose, si ce n'est à dormir un moment, sans s'inquiéter du motif qu'avait eu le général pour s'arrêter, au milieu de la nuit, sur la montagne de Grammont. Nous donnerons une parfaite idée du caractère de ce soldat en disant que les moindres désirs de son maître étaient pour lui ce qu'est un *firman* du Grand Seigneur pour un Musulman.

« Ah, Marianine! m'es-tu restée fidèle? » s'écria Béringheld après un instant de méditation; ces paroles s'échappèrent involontairement du cœur attristé du général, puis il retomba dans la rêverie profonde qui le maîtrisait.

Il y avait environ dix minutes que Tullius regardait la prairie, quand il aperçut une jeune fille vêtue tout en blanc, s'avancer avec précaution à travers la campagne : tantôt elle marchait précipitamment, tantôt elle ralentissait sa course en se dirigeant toujours vers le bas de la montagne sur le sommet de laquelle Béringheld s'était placé.

En examinant avec attention tous les mouvements de cette jeune fille, le général crut d'abord que la folie causait cette promenade nocturne; mais, lorsqu'il vit une faible lumière éclairer le flanc du rocher, il changea d'opinion; sa curiosité fut piquée au dernier point, car la tournure et les manières de la jeune fille annonçaient qu'elle appartenait à une famille que l'on pouvait ranger dans ce qu'on appelle *la haute classe*. Sa démarche, sa taille étaient gracieuses, elle avait garanti sa tête de la fraîcheur de la nuit par un châle disposé avec une certaine élégance, sa ceinture de couleur rouge tranchait sur le blanc de sa robe, la clarté de la lune faisait briller un collier d'acier; enfin, cette course solitaire à la nuit, cette démarche inégale, et la lumière qui colorait le bas de la roche de Grammont, formaient une masse de circonstances qui doivent justifier la curiosité de Béringheld et ce qui s'ensuivit.

Il quitta sa place et se mit à descendre la colline pour rejoindre la jeune enfant qui se trouvait déjà sur le pont du Cher; son dessein était de lui parler avant qu'elle arrivât au bas du rocher.

A peine le général eut-il marché trois pas, qu'un rayon de la lune, donnant sur une espèce de bocage qui décore le penchant de la montagne, lui fit apercevoir un nuage de forme carrée ou plutôt une vapeur blanchâtre extrêmement mobile et abondante, qu'il reconnut pour être une épaisse fumée qui s'échappait du sein de ce rocher. Cette circonstance le surprit d'autant plus, qu'il ne voyait aucun motif pour se chauffer pendant la saison où l'on était alors, et la présence d'un foyer à l'endroit où la jeune fille se dirigeait, dérangea encore une fois toutes ses idées et ses conjectures sur la cause de la promenade de l'inconnue.

Béringheld avait une énergie, une force de désir qui ne lui permettaient pas de modérer ses sentiments; son cœur était plein d'une chaleur entraînante qu'il portait dans tout; aussi, il se mit à courir, et il descendit la montagne plutôt comme un loup qui vole à sa proie, que comme un jeune homme qui s'empresse d'aller donner un conseil à l'imprudence ou protéger la faiblesse.

La jeune fille l'aperçut, et, voyant briller les ornements de l'uniforme du général, elle conçut une crainte bien naturelle. Croyant pouvoir dérober sa manœuvre à l'œil perçant de Béringheld, elle quitta la *levée*, s'avançant plus lentement à travers les arbres des prairies, et tâcha de se cacher avec soin derrière les troncs des ormes, dans les redans de la levée, ou sous les buissons.

Néanmoins, tel soin qu'elle prît, il lui fut impossible de donner le change au général, qui se trouva bientôt à une faible distance du tertre où elle s'était réfugiée. Elle s'arrêta en apercevant qu'elle ne pouvait éviter l'étranger qui la poursuivait. Béringheld, de son côté, mu par je ne sais quel sentiment, garda sa position, et se mit à examiner de plus près la jeune inconnue.

Il est de ces physionomies qui trahissent sur-le-champ les sentiments de l'âme, par des signes certains, et que reconnaissent, d'un coup d'œil, ceux qui ont observé la nature. En un moment, le général devina le caractère de la jeune fille : ses yeux grands, ronds et brillants annonçaient, par leur mobilité, une âme facile à exalter; son front large, ses lèvres assez épaisses semblaient dire combien son cœur était grand, généreux et fier de cette fierté qui n'exclut pas la confiance et l'affabilité. Il ne faut pas croire, d'après cela, que cette jeune fille fût belle, mais elle avait de la physionomie, un air distingué et, ce qui plut bien davantage à Béringheld, *un air inspiré*.

Cette attitude, cette manière d'être, se dévoile par

un ensemble de détails qu'il serait très-difficile d'expliquer, mais que l'esprit peut facilement saisir ; or, cette masse de gestes et de traits qui constitue *l'exaltation,* se trouvait tellement réunie dans la personne de la jeune solitaire, que le général n'hésita pas à penser que c'était une *artiste,* ou une jeune fille guidée par une passion violente : son imagination devait être extraordinairement vive, ardente et nullement légère, car les traits de son visage indiquaient un grand caractère d'énergie et de fixité.

Tous ces traits distinctifs étaient cependant enveloppés, ou plutôt ternis par un voile de tristesse et de souffrance beaucoup trop profondes, pour n'être causées que par un sentiment de mélancolie, ou par le ravage de la *grande passion :* l'on voyait même que cette douleur n'avait pas sa source dans une maladie physique inhérente au sujet, mais que cette noire préoccupation se basait sur des circonstances, pour ainsi dire, *externes.*

Le général n'eut pas plutôt fini son examen qu'il s'avança vers le tertre, d'où l'inconnue, debout et attentive, regardait Béringheld avec un sentiment mixte qui tenait de l'inquiétude, de la crainte et de la curiosité.

Ici, je dois observer que Tullius portait son chapeau de général, de telle sorte que la saillie de la corne faisait une ombre sur son visage.

Alors, ce ne fut guère que lorsqu'il mit le pied sur le tertre de gazon, que la jeune fille put apercevoir la figure du général. Aussitôt qu'elle l'eut envisagé, elle recula de quelques pas, en laissant échapper un mouvement de surprise, que Béringheld prit pour de la frayeur.

« J'espère, mademoiselle, dit le général, que vous ne trouverez pas étonnant que je me sois empressé de venir vous offrir mon secours, en vous voyant seule, à la nuit, au milieu de ces prairies, lorsque des militaires passent à chaque instant sur cette route. Si ma présence vous importune, que mon offre soit une indiscrétion, parlez !..... Cependant, en vous disant que je suis le général Béringheld, je crois que vous serez persuadée que vous n'avez rien à craindre de moi. »

Au nom de Béringheld, la jeune fille se rapprocha du général, et, sans qu'elle proférât une parole, les yeux toujours fixés sur le visage du célèbre guerrier, elle s'inclina respectueusement, mais sa révérence portait le caractère d'étonnement et d'indécision, qui régnait sur sa figure ; en se relevant, elle regarda encore, avec l'attention de la stupeur, les traits de Tullius.

Le général, à l'aspect de l'attitude extatique de la jeune inconnue, fut convaincu, cette fois, qu'elle était en proie à une aliénation mentale. Il la regarda douloureusement et s'écria :

« Pauvre malheureuse !..... quoique je n'aie pas sujet de me louer de la constance et de l'esprit de ton sexe, je ne puis m'empêcher de te plaindre....., au moins, ton état prouve que tu ne sentais pas faiblement et que tu aimais avec délire !...

— Eh ! général, qui vous porte à penser ainsi sur mon compte?... L'étonnement dans lequel je suis n'a rien que de très-naturel, et je puis facilement vous l'expliquer, sans manquer à ce que j'ai promis. J'ai un rendez-vous.....

— Un rendez-vous, mademoiselle !...

— Un rendez-vous, général, répliqua la jeune fille, d'un ton et d'un accent qui suffirent pour déconcerter Béringheld ; un rendez-vous dont je me fais gloire ; mais l'homme que j'attends vous ressemble tellement, que la vue de votre figure m'a plongée dans un profond étonnement. »

A peine la jeune fille eut-elle prononcé ces paroles, que la stupeur qui s'était emparée d'elle passa dans l'âme intrépide du général ; il pâlit, il chancelle, et à son tour il regarde l'inconnue avec des yeux égarés.

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'étrangère examina le changement de visage du général, et ce fut elle qui parla la première.

« Puis-je demander à mon tour comment il se fait que mes paroles aient interdit le général Béringheld ? »

Le général, en proie au rappel d'une foule de souvenirs, qu'il était facile de juger devoir être pénibles, s'écria :

« Est-ce un jeune homme?...

— Général, je ne puis répondre à votre question.

— Si mes soupçons sont vrais, mademoiselle, vous courez les plus grands dangers, et je ne sais par quels moyens vous les faire apercevoir.

— Monsieur, reprit-elle avec un léger sourire, je ne risque absolument rien, ce n'est pas la première fois que je viens à ce rendez-vous. »

Le général fit le geste d'un homme qui se sent soulagé d'un grand poids.

« Mon enfant, dit-il avec le ton d'un père, je séjournerai peut-être à Tours ; nul doute que je vous reverrai dans la société. Vos manières, votre ton, m'annoncent une jeune fille, espoir d'une famille distinguée ; pour votre honneur, acceptez mon bras,... et retournez à la ville ; un secret pressentiment me dit que vous êtes le jouet de celui que vous attendez, et... tôt ou tard, il vous arrivera malheur... Il est encore temps, venez !... »

La jeune fille laissa échapper un mouvement de hauteur qui faisait voir que ce soupçon la blessait.

« Ah ! pardonnez-moi, mademoiselle ! reprit Tullius, si vous ne m'inspiriez aucun intérêt, je ne vous tiendrais pas ce langage ; et... pour peu que les mo-

tifs de ce rendez-vous soient fondés sur un sentiment profond, vous me voyez prêt à vous servir avec tout le zèle d'une ancienne amitié. »

Comme il finissait ces paroles, onze heures sonnèrent à Saint-Gatien. Les sons apportés par le vent furent scrupuleusement comptés par l'inconnue.

« Général, dit-elle, je suis venue assez vite, et j'ai le temps de vous expliquer par quelle circonstance une jeune fille de mon âge, de ma tournure, de ma naissance, se trouve, au milieu de la nuit, dans les prairies du Cher, attendant un bizarre signal, tandis que ma famille croit que je dors tranquillement... Je me dois à moi-même d'éclaircir des soupçons qui ne manqueraient pas de me rendre, demain, la fable de la ville, car vous ne pourriez vous empêcher d'en parler. Elle accompagna ces dernières paroles d'un sourire légèrement ironique, qui donna à sa physionomie une grâce piquante.

— Hélas ! mademoiselle, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, par votre mère, par vous-même, dites-moi si l'homme qui vous fait venir à cette heure dans un lieu si écarté, est jeune ou vieux..... s'il est vrai qu'il me ressemble ! je frémis, moi, général, accoutumé à l'horreur des combats, je frémis pour vous.... Si *c'était lui !*..... pauvre enfant !...

— Général, dit-elle en prenant une attitude sévère, et que la lumière pâle de la lune rendait propre à frapper l'imagination, général, ne me questionnez pas !... Il y a plus, lorsque j'aurai fini mon simple récit, lorsque j'entendrai le signal, ne suivez point mes pas, ne me retenez point. Jurez-le-moi !.....

— Je le jure ! dit le général d'un ton grave.

— Sur l'honneur ? reprit-elle avec l'air de la crainte.

— Sur l'honneur ! » répéta le général.

En ce moment, Béringheld regarda la colline, il vit la fumée plus noirâtre, plus abondante, former un nuage épais. La jeune enfant se tourna aussi de ce côté avec une visible anxiété, en arrêtant quelque temps sa vue sur la lumière vacillante et faible qui s'échappait du bas de la montagne.

Elle et Béringheld s'examinèrent après avoir fixé ensemble le rocher, et ils restèrent un moment plongés dans des réflexions qui semblaient coïncider, à en juger par l'expression de leurs visages. Enfin, la jeune fille dit encore au général :

« Jurez-moi de ne point aller au *trou de Grammont*, c'est-à-dire à l'endroit où brille cette lumière ; jurez-le-moi, général !...... »

Cette demande fut accompagnée d'un air suppliant et d'une crainte qui dévoilaient combien la jeune fille avait peur d'être refusée.

« Je vous le promets, » répondit le général.

La joie innocente qui se manifesta chez l'inconnue prouvait la candeur virginale de son âme. Elle s'assit en arrangeant son châle sur le gazon, et, montrant du doigt au général une pierre qui lui servit de siége, elle attendit que quelques militaires fussent passés ainsi qu'un médecin qui, revenant à cheval de quelque visite pressée, s'était arrêté sur la route, en cherchant à reconnaître les personnes qu'il apercevait vaguement ; il parut regarder le général et la jeune fille avec étonnement, mais bientôt après il partit au grand galop. Alors la jolie Tourangelle s'énonça à peu près en ces termes.

II.

Histoire de la jeune fille. — Le manufacturier. — Sa maladie. — Le vieillard. — Fanny s'échappe.

« Il n'y a rien qui soit aussi peu naturel que ma course nocturne ; or, vous devez juger qu'il a fallu un bien grand intérêt pour me la faire entreprendre, et, surtout, que je ne suis pas maîtresse de me soustraire à cette nécessité.

« Mon père est un des plus riches fabricants de la ville ; il emploie beaucoup d'ouvriers, en sorte que son existence est précieuse à une foule de familles qui ne vivent que par lui. Son extrême bienfaisance, sa bonté, lui ont concilié l'estime de toute la ville, l'amour de beaucoup de personnes, et une grande popularité.

« Je suis sa fille unique, il m'aime bien tendrement, et, monsieur, je l'aime autant qu'il nous est permis d'aimer. »

A ces mots, une larme s'échappa des yeux de la jeune fille, cette larme roula le long de ses joues et tomba sur l'herbe, où elle dut produire l'effet d'une goutte de rosée ; elle était pure comme elle, et, s'il est des esprits divins occupés à tenir compte des sentiments qui honorent l'homme, cette larme fut sans doute recueillie. L'accent qui anima les simples paroles de cette enfant émut le général.

« J'ai fait, reprit-elle, tout ce que j'ai pu pour répondre à ses soins, je me suis efforcée de lui procurer toutes les jouissances morales que donnent les perfections d'un enfant ; j'ai eu le bonheur d'acquérir des talents, aussi tous les jours je remercie le ciel de ce qu'il m'a créée musicienne, puisque mes doigts, en errant sur les touches de mon instrument, apaisent les douleurs de mon père. »

La jeune fille ne put contenir ses pleurs.

« Ah ! monsieur, continua-t-elle, l'on n'a rien souffert lorsqu'on n'a pas eu le spectacle déchirant

de la maladie mortelle d'un père que l'on chérit. »

Elle fit une légère pause, et après avoir essuyé ses beaux yeux noirs, elle reprit :

« Il y a trois ans que mon père, ayant besoin d'augmenter le nombre de ses ouvriers, fut obligé d'aller à Lyon pour en choisir : il ramena de cette ville un vieillard très-expérimenté dans l'art de teindre la soie ; ce fut au brillant des couleurs que cet ouvrier sut préparer, que mon père dut la célébrité de ses manufactures et sa réputation. Cet ouvrier mourut un an après ; mon père lui avait donné des soins très-empressés, ainsi qu'il agit avec tous ceux de ses ouvriers qui tombent malades.

« Depuis ce moment, mon père est en proie à la plus cruelle maladie qui ait affligé un homme vivant, si tant est qu'il existe. Je suis loin d'accuser personne, mais ce mal a commencé presque aussitôt que mon père eut reçu le dernier soupir de son ouvrier.

— Est-il bien mort ? demanda Béringheld.

— Oh oui ! monsieur, car les médecins l'ont ouvert... mais il semble que son dernier souffle ait légué la douleur à mon père.

« D'abord, il ressentit un affaiblissement total qui ne lui permit pas de se montrer à ses ouvriers, et ce fut de son lit qu'il dirigea leurs travaux ; c'est moi qui lui servis d'interprète, et, tâchant d'imiter sa bonté, je me suis attiré une bienveillance et un amour qui n'appartiennent qu'à lui seul.

« A cette débilité graduelle a succédé une douleur dans tous les os de son corps ; le siége de cette douleur mortelle est dans le cerveau ; d'horribles élancements dans cette partie de la tête donnent le signal et se répètent dans toute la machine..... alors le moindre bruit, un léger souffle lui doublent sa souffrance ; il semble, dit-il, qu'une force inconnue lui tire les yeux vers l'intérieur de la tête, par un mouvement lentement cruel et qui se manifeste quelquefois par des convulsions visibles.

« Il ne peut manger !... la nourriture la plus légère, l'eau la plus pure surchargent tellement son estomac trop faible, qu'il éprouve une fatigue horrible : par moments son pouls s'arrête, son cœur tombe dans une atonie extrême, et il est prêt à expirer. Un nuage l'environne... et... il se plaint de ne plus me voir.

« Le linge le plus fin, le tissu le plus délié lui causent des souffrances inimaginables ; le satin sur lequel il repose n'est pas encore assez uni.... Les élancements de cette douleur profonde se communiquent à toutes ses fibres, c'est-à-dire que ses cheveux, sa peau, ses cils, sont douloureux ; que ses dents semblent se décomposer ; que son sang voiture dans ses veines toute la substance corrosive de l'arsenic ; que son palais brûlant se dessèche ; des gouttes d'une sueur froide sortent péniblement de ses pores et sillonnent son front ; on dirait que la mort va le saisir, et il l'accuse de lenteur.... Souvent j'entends des paroles délirantes accuser sa Fanny, souvent ses yeux voient des monstres informes qui le tourmentent.

« Il me montre alors de grandes ombres, dont les couleurs disposées en long se rembrunissent par degrés, deviennent blanches tout à coup, puis de blanches, rouges, vertes, et enfin d'une clarté éblouissante : ou bien, ce sont des serpents avec des têtes de femme, des singes qui rient comme doit rire Satan, et, au milieu de ce délire, ses douleurs prennent un caractère plus grave, ses membres se roidissent, tout, chez lui, prend l'aspect cadavéreux d'un homme expiré : ses yeux sont secs, fixes, ses cils hérissés..., il écume, ne dit plus rien.... et, monsieur, celui qui souffre tout cela est mon père....., je ressens ses maux, je les vois, je ne puis les soulager ; ô mon père !... à quoi te sert ta fille ?...

« A quoi....? reprit Fanny avec une espèce de délire ; ne dis-tu pas que tes mets ont plus de saveur quand je te les présente ? ne suis-je pas la seule qui sache essuyer ton front ? mes mains ne sont-elles pas les seules que tu puisses endurer ?

« Dans ces crises, une douce musique le calme quelquefois ; ah ! monsieur, avec quelle crainte mes doigts caressent légèrement les touches de mon piano ! la pédale ne me paraît jamais assez sourde, les compositeurs n'ont jamais de morceaux assez vaporeux : je voudrais que les sons fussent aussi doux que je les imagine, je voudrais savoir composer pour rassembler les notes les plus faibles, les plus légères, qui n'eussent de son que l'indispensable pour être entendues... je voudrais des nuages de musique, de sons et d'accords, enfin la musique des sylphes... Quand je chante, je tâche que ma voix soit d'une pureté qui n'ait rien d'éclatant et d'offensif pour l'oreille, je m'étudie longtemps et d'avance avant de lui chanter une romance. Si je lis, je rassemble les sons les plus doux du *medium* de mon organe.....; je voudrais que l'on m'enseignât quelque chose qui pût plaire à mon père, qui pût charmer son oreille et ses yeux sans aucune fatigue. Heureuse quand, après avoir joué, lu ou chanté quelques morceaux, je vois la paupière de mon père se fermer ; qu'après un moment de sommeil, son œil rencontre l'œil humide de sa fille, et que sa main cherchant la mienne, il la presse et me dise : « Fanny, c'est bien...., j'ai dormi..... »

Fanny croyant tenir la main de son père et entendre sa voix plaintive, s'arrêta ; son œil attendri fut inondé de pleurs qu'elle retint... mais, quittant la main du général, elle continua :

« Tous les médecins les plus savants de la France et de l'étranger ont été appelés, tous sont venus, leurs remèdes n'ont rien produit, mon père n'en reçut aucun soulagement, et de jour en jour ses souffrances empirèrent.

« Elles sont parvenues au plus haut degré de douleur que l'homme puisse endurer sans mourir; il lui faut sa résignation, sa vertu, la conscience de l'utilité dont il est à tant de malheureux qui le regardent comme leur providence, et il compte sans doute pour quelque chose l'amour de sa fille, sans tout cela il se détruirait... Souvent il en a eu la pensée : alors, général... je lui représentais avec force toutes ces considérations, et..... il se résignait.

« Depuis longtemps j'ai le spectacle navrant de cette maladie, il est chaque jour nouveau ; chaque jour mon cœur saigne : hélas ! mes mains n'ont pas encore, une seule fois, sans trembler, présenté à mon père sa boisson, ou ses mets quand il peut manger !... Ah ! si je pouvais partager sa souffrance, telle cruelle qu'elle soit, j'en aurais la force, et peut-être aussi le courage de l'imiter dans son noble silence.

« Jamais souverain n'aura des témoignages d'un amour aussi violent : les ouvriers ont payé une sentinelle pour qu'aucune voiture ne passât autour de sa maison; tout, dans les manufactures, se fait à force de bras; c'est une calamité dans la fabrique lorsqu'un orage se déclare, et chacun est dans la peine en songeant qu'il est impossible d'empêcher que le bruit du tonnerre ne parvienne à l'oreille de mon père.

« On m'attend tous les matins avec anxiété pour savoir comment il a passé la nuit; il n'est pas un ouvrier qui manque, en sortant le soir, d'adresser une prière à *Notre-Dame de Bon secours* dont l'église se trouve en face de la manufacture; enfin l'on a obtenu du curé que les cloches ne sonnassent jamais, et le dimanche ce sont les ouvriers qui vont dans les maisons annoncer l'heure des cérémonies.

« Aussi, lorsque mon père reste deux heures sans souffrir, je cours le leur apprendre, et il en est qui baisent ma robe de joie ! ils ont pris sur leur salaire pour destiner une somme très-forte à l'homme qui guérira leur père !... Mais je crains bien que celui qui le guérira ne la prenne pas !... »

En disant cela, Fanny paraissait dominée par un sentiment hors nature, une espèce de fanatisme animait ses regards; ses yeux noirs, fixés sur la voûte céleste, firent croire au général qu'une main divine pouvait seule guérir le père de la jeune fille, et que, s'il mourait, elle le suivrait dans la tombe.

En ce moment, un léger bruit retentit dans les airs, il partait du *Trou de Grammont*, et Fanny tourna la tête avec une précipitation curieuse vers cette colline, elle la regarda avec attention, puis elle reprit ainsi :

« Vous voyez, général, que l'amour filial est le seul qui m'inspire; si rien ne m'affligeait, j'ai la franchise d'avouer que je ne serais pas, en cet instant, vierge de cœur; mais l'aspect de l'infortune de ce père bien-aimé fait seul frémir toutes les cordes de mon cœur, et vous pouvez juger qu'il n'y a que l'intérêt de cet être chéri qui puisse me guider, à la nuit, dans ces prairies.

« Il y a environ quinze jours qu'un ouvrier me prit à part et me dit qu'il avait rencontré dans le pays *un être*.... (Permettez-moi, général, de me servir de ce terme pour le désigner; ce que j'ai promis je dois le tenir : la vie de mon père et la cessation de ses maux y sont attachés ; quand elles n'en dépendraient pas, reprit-elle avec dignité, je serais tout aussi fidèle à mon serment.)... *un être*, dis-je, auquel il avait vu faire, jadis, une cure très-extraordinaire et que, quelque grave que parût la maladie de mon père, il répondait que, si cet *être* le voulait, mon père serait guéri.

« L'ouvrier me conduisit dans cette avenue et me dit que nous ne tarderions pas à le voir passer. En effet, après trois soirées pendant lesquelles je l'attendis en vain, je l'aperçus se promener lentement : alors, général, j'abordai cet ange, et mes prières l'ont attendri. Il m'a promis la guérison de mon père, en m'avouant que des circonstances malheureuses exigeaient qu'il se cachât et que... — *J'ai promis tout ce qu'il voulut...* »

La jeune fille prononça ces paroles avec un air de mystère qui faisait soupçonner qu'elle attachait une grande importance à ce qu'elle taisait.

« Tous les soirs, continua-t-elle, je viens chercher les sucs salutaires qui calment les douleurs de mon père : sans le voir, cet être a tout deviné, et voici dix jours que toute souffrance a cessé graduellement, que les nuits n'ont plus que douze heures pour mon père et qu'il les passe à dormir; il commence à manger; son délire a disparu; mais j'en ai hérité, car je suis en proie à une folie de joie et de bonheur. Aujourd'hui, ce fut une fête pour la moitié de la ville; mon père s'est levé, a revu ses ouvriers et ses manufactures..., il a pleuré de joie en apercevant les métiers, et, à ce spectacle touchant, chacun versait des larmes. Demain, général, mon père sera hors de tout danger... car, selon ce que m'a dit hier cet être, voici *ma dernière course* (Béringheld frémit); en effet, j'accours avec bonheur chercher le breuvage qui doit dissiper les derniers vestiges de cette cruelle maladie... Cependant, ajouta-t-elle, je doute encore de sa guérison, tant je voudrais être sûre qu'il ne souffrira plus. »

Fanny ne dit plus rien. Elle regarda le général

avec étonnement, car son visage indiquait la terreur, le récit de la jeune fille l'avait plongé dans une méditation profonde, et ce ne fut qu'après un long silence qu'il s'écria :

« Et cet homme me ressemble !

— Je vous l'ai dit....

— Ah ! jeune Fanny, vous risquez votre vie !.... si mes conjectures ne me trompent pas, votre père est guéri.... Je connais le *vieillard !...*

A ce mot la jeune fille étonnée regarda le général avec curiosité, mais il continua :

« Retournez à la ville, vous allez à la mort !... » Le général prononça ces paroles d'un ton de conviction qui aurait fait trembler tout autre que Fanny.

En cet instant, l'on entendit un bruit assez semblable à celui que produit une crécelle, et Fanny, rapide comme un trait, s'élança... alors Béringheld, plus prompt encore, la retint dans ses bras en s'écriant : « Non, vous n'irez pas !....

— Général, dit la jeune Fanny avec le cri sublime du désespoir et de cette rage féminine qui contracte et dénature les traits de la beauté ; général, vous manquez à votre parole.... » Sa voix expira de fureur...... « Général, vous n'avez pas le droit de me retenir.... général, vous abusez.... vous.... ô mon père, dit-elle en rassemblant les forces de sa voix et en sanglotant, ô mon père ! si tu meurs, n'accuse que lui !..... général, je me tuerai là !...... général...... »

Certes, il fallait de bien grandes et de bien fortes raisons pour que Béringheld violât son serment.

La jeune Fanny s'évanouit de colère. Tullius, effrayé, la déposa sur le gazon et courut à la rivière chercher de l'eau pour la secourir ; alors il se fit mille reproches intérieurs sur sa conduite : en effet, si ses conjectures étaient fausses, il devenait très-coupable, car il pouvait causer la mort du père de Fanny. Néanmoins ses pressentiments avaient tant de force qu'ils contre-balançaient dans son esprit tout le tort et la violence de sa conduite. Il revint précipitamment en tenant à deux mains son chapeau rempli d'eau. Quel fut son étonnement ! il trouva la place vide ! Fanny était disparue, et, quand il regarda vers le rocher, il aperçut, à la faveur de la lune, le grand châle rouge qui trahissait en voltigeant la course légère de la jeune fille. Un frisson mortel parcourut le corps du général, la stupeur le fit rester immobile, il contempla la fuite de Fanny, le châle la lui montra sautant un fossé, puis, un buisson la lui déroba, il la revit encore, elle disparut, revint, et enfin elle entra dans le *Trou de Grammont.*

Béringheld, jugeant que, de toute manière, il était inutile de courir après la jeune fille, remonta sur la levée et s'en vint, à pas lents, chercher son vieux Lagloire, qui probablement dormait encore sur le haut de Grammont. Tout en marchant, le général ne pouvait détacher sa vue de dessus le *Trou de Grammont.*

« Si elle n'y périt pas ce soir, j'avertirai son père, car je n'ai pas de serments à tenir !... au surplus, il est possible que je me trompe !... »

Telles étaient les pensées du général, réduites à leur plus simple expression. Quand il lui fut impossible d'apercevoir la grotte, il se contenta de l'aspect de cette faible lumière qui colorait le bas de la roche.

Il approchait de cet endroit, lorsque de sourds gémissements parvinrent à son oreille ; ces gémissements plaintifs, semblables à ceux d'un enfant, ou même à ceux d'un mourant qui périt violemment, retentirent dans le cœur du général avec d'autant plus de force que le silence de la nuit était plus profond, ses soupçons réels pour lui, et Fanny intéressante. Il resta glacé, l'œil fixé sur cette lueur qui dès-lors lui sembla errer et qui bientôt s'éteignit.....

Un mouvement machinal le portant à regarder le haut de la montagne, ses yeux n'aperçurent plus le nuage de fumée. En ce moment, un dernier cri se prolongea faiblement, et bientôt rien n'interrompit plus le silence de la nuit.

Le général resta stupéfait : il lui semblait qu'il était l'auteur de la mort de cette jeune fille, il croyait toujours entendre ce dernier cri plaintif terminé par le silence nocturne qui servit d'oraison funèbre.

« Général, s'écria le vieux Lagloire, que diable se passe-t-il dans ce trou ?... jamais le dernier serrement de main d'un camarade qui descend la garde sur le champ de bataille ne m'a ému comme ce qui vient de me réveiller.

— Courons, Lagloire ! je veux m'en assurer !... » dit Tullius.

Aussitôt le général et son soldat se précipitent à travers les buissons, les inégalités de la *levée* et les arbres du bocage ; ils redoublent d'ardeur pour arriver à l'endroit où la lumière avait brillé, néanmoins le général emploie mille précautions pour que sa marche et celle de son soldat fassent le moins de bruit possible. Lagloire a remarqué l'altération des traits de son général, il en conclut qu'il devait s'être passé quelque chose de bien extraordinaire, pour que l'impassible guerrier fût étonné.

III.

Le vieillard. — Ses traits. — Le sacrifice. — La ressemblance. — Douleur du général. — Histoire d'un ouvrier.

Béringheld et son soldat furent bientôt arrivés à l'endroit que l'on appelle *Trou de Grammont :* ils s'en approchèrent doucement, et Lagloire, sur l'ordre de son général, s'accroupit derrière le tronc d'un arbre; Tullius en fit autant. Ils prêtèrent une oreille attentive au moindre bruit, en attachant leurs regards sur la saillie du rocher, et, ainsi suspendus au-dessus de la grotte, ils ne tardèrent pas à être témoins d'une scène que l'acteur ne destinait sans doute pas à des yeux mortels.

Du fond de cette retraite, un vieillard s'élance..., et Béringheld frémit en croyant le reconnaître à la pâle lueur de la lune.

Ce personnage extraordinaire était d'une taille gigantesque, il n'avait de cheveux que sur le derrière de la tête, et leur blancheur jetait un éclat singulier, car ils ressemblaient plutôt à des fils d'argent qu'à cette neige pure qui décore le front chauve des vieillards. Son dos, sans être voûté, annonçait une étonnante caducité. Les proportions osseuses de ses membres n'étaient pas en rapport avec sa grande taille, et cette ossification paraissait n'être recouverte que par une carnation légère, en comparaison de ce qu'elle devait être pour des os d'une grosseur si énorme.

Quand il fut sorti, il fit quelques pas, se dressa sur ses pieds et se retourna pour examiner le rocher sur lequel il était possible qu'il eût entendu du bruit; alors Béringheld put se convaincre de ce dont il voulait s'assurer, en achevant de reconnaître l'inconnu. Quant à Lagloire, aussitôt qu'il aperçut le vieillard face à face, tout accoutumé qu'il était à des spectacles insolites, il tressaillit d'épouvante.

Le crâne du vieillard semblait ne pas avoir de peau, tant cette partie s'était identifiée avec le reste: ce front caduc paraissait devoir plutôt appartenir à la minéralogie qu'à l'ordre animal : aussi, la première idée qui se présentait à l'esprit, à l'aspect de ce crâne comme *pétrifié,* c'était que l'Éternel l'avait formé du granit le plus dur. Sa couleur grisâtre le prouvait, et une imagination vive aurait cru apercevoir sur cet os frontal la mousse verte qui pousse sur les marbres en ruine. Aucune chose au monde n'exprimait l'impassibilité comme ce front sévère, et si l'on avait à faire la statue du Destin, il en rendrait à merveille l'inflexibilité.

Mais rien ne pourrait donner une idée des yeux de cet être étrange : leurs sourcils, sans couleur humaine, paraissaient comme le fruit d'une végétation forcée, et la main du temps qui s'efforçait de les arracher, était évidemment combattue par une force supérieure. Dessous cette bizarre forêt de poils hérissés, s'étendaient au loin, sous le front, deux cavités noires et profondes, du fond desquelles un reste de lumière, un filet de flamme animait deux yeux noirs qui roulaient lentement dans leur orbite trop vaste pour eux.

Les attributs de l'œil, c'est-à-dire, la paupière, les cils, la prunelle, la cornée, l'angle lacrymal, étaient morts et ternes, *le vif de la vie* les avait quittés, la pupille seule brillait solitairement de ce filet de flamme brûlante, sèche et comme flamboyante. Cette singularité de l'individu étonnait plus que tout le reste, car elle imprimait à l'âme une espèce de frayeur involontaire.

Les joues du vieillard, ayant perdu toutes les couleurs vitales, tenaient plutôt du cadavre que de l'homme vivant, cependant elles étaient fermes quoique ridées outre mesure, et la grosseur des os maxillaires ne contribuait pas peu à cette rudesse de la peau. Sa barbe longue, blanche et clair-semée ne servait guère à rendre l'inconnu vénérable; elle ajoutait, au contraire, par son désordre et sa bizarre disposition, au surnaturel de cette tête. Le vieillard avait un large nez dont les narines aplaties offraient une ressemblance vague avec celles d'un taureau : enfin cette similitude pouvait être complétée par une bouche d'une grandeur démesurée, remarquable, non-seulement par la pose bizarre des lèvres, mais encore par une tache noire qui se trouvait précisément au milieu.

Cette tache noire paraissait l'effet d'une cautérisation. En cet endroit les deux lèvres brûlées figuraient parfaitement bien du charbon et la lèvre en avait la consistance; du reste, cette difformité ne s'étendait pas très-loin et l'on ne pourrait donner l'idée de sa dimension que par l'application d'u crayon qui aurait la vertu de produire cet effet.

Les jambes massives de l'étranger annonçaient une force musculaire telle, que lorsqu'il était debout, on eût cru qu'aucune puissance ne serait assez vigoureuse pour l'ébranler sur ces deux soutiens immuables.

Néanmoins, cette carrure, cette épaisseur procédait, je l'ai déjà dit, du système osseux. Ce vieillard était maigre, son ventre n'offrait aucune saillie; d'après ses gestes, on pouvait croire que le sang coulait lentement dans ses veines; aucune vivacité ne se faisait sentir dans cette masse cadavéreuse : enfin il offrait une parfaite image de ces chênes deux fois séculaires, dont le tronc noueux est vide, qui dureront encore longtemps sans vivre, et qui semblent assister au spectacle des timides développements des jeunes arbres un jour témoins de la mort de ces rois des forêts.

L'ensemble du visage de ce vieillard présentait une grande et belle masse, et les contours, la forme, l'ampleur, offraient une ressemblance frappante avec la jeune figure du général Béringheld; on y reconnaissait *un air de famille,* s'il est possible de s'exprimer ainsi.

Quoi qu'il en soit, l'aspect de ce vieillard imprimait à l'âme un ordre d'idées très-étranges : on aurait voulu ne point l'avoir vu, et cependant l'imagination éprouvait un certain contentement de ce coup d'œil. La lumière de la lune, le silence et le site, l'effort du vent, le *solennel* des mouvements de cet être bizarre lui donnaient de la ressemblance avec les créations originales et vaporeuses d'un rêve, et, si l'on venait à se recueillir, l'imagination, en l'examinant, l'assimilait à une pyramide d'Égypte, car sa présence avait quelque chose de *monumental.* Les peintres qui nous ont, jusqu'à présent, représenté le Temps, n'ont rien fait voir qui nous offrît l'idée de cette divinité, aussi bien que le spectacle de ce vieillard.

Ses mouvements semblaient appartenir plutôt à la tombe qu'à la vie, aux siècles écoulés qu'au présent. Enfin, si les ombres marchent et ont une espèce de vie, le vieillard était le type de cette pâle existence.

Son costume, très-simple, ne se rapprochait d'aucune mode connue; mais sans s'éloigner de l'habillement d'alors, d'une manière trop singulière, il ne paraissait tenir d'aucun temps. Un vaste manteau, de couleur carmélite, qu'il jeta par terre, en sortant du *Trou de Grammont,* annonçait, par la finesse du tissu, que le vieillard, en le drapant autour de ses vastes formes, pouvait l'accommoder aux modes de tous les pays.

Si ce vieillard eût être pu vu par l'imagination, debout, sur les mondes détruits, on l'aurait pris pour un éternel modèle de l'*Homme* laissé par la Divinité; peut-être pour le Temps, pour la Mort, pour un Dieu. Les anciens l'eussent déifié, les modernes l'auraient brûlé, et un romancier serait effrayé d'apercevoir ce qu'il nommerait *le juif errant* ou un *vampire,* objets de tant de folles créations.

Enfin, un savant aurait pensé qu'un nouveau Pascal, réunissant les talents de Boërhave, d'Agrippa, ou de Prométhée, avait créé un homme factice.

Aussitôt que le grand vieillard fut sorti de la grotte, qu'il eut jeté un rapide regard sur le bocage qui surmonte le rocher, il s'avança dans la prairie, il examina le vide de la campagne. Il ne revint qu'après s'être assuré d'une solitude profonde, car il monta jusque sur la levée et il s'éloigna assez pour voir si des piétons n'arrivaient pas par la route de Bordeaux, qui forme un coude au-dessus du *Trou de Grammont....* Enfin, après tous ces préambules et après ces recherches faites avec la soigneuse prudence de la vieillesse, il s'enfonça de nouveau dans la grotte.

« Eh bien ! général ?.... » demanda Lagloire à Béringheld.

Le général, immobile et stupéfait, fit signe, du doigt, à son soldat, de ne pas parler. Le vieux sergent, imitant le général, tâcha de lui dire, à force de signes, que le vieillard lui ressemblait; mais un léger bruit interrompit Lagloire qui regagna le tronc de son arbre, dont il s'était un peu écarté.

Le frémissement des feuilles et des broussailles causa un faible tressaillement à l'inconnu : il rentra un moment dans sa grotte comme pour y déposer ce qu'il tenait, et il en ressortit sur-le-champ, en levant son énorme tête. Il arrêta longtemps sa vue sur l'endroit où le froissement des feuilles indiquait la présence de quelque être vivant. Alors le général et Lagloire se blottirent de leur mieux et tournèrent bien légèrement, à mesure que le vieillard se plaça à divers endroits, pour se convaincre que ce bruit n'était pas produit par des êtres humains.

Il s'avança comme pour gravir la roche, mais il s'arrêta, parut réfléchir, et croyant peut-être, comme on peut le présumer d'après le mouvement qui lui échappa, que des animaux causaient ce léger bruissement, il revint à la grotte et reparut bientôt, en portant sur ses épaules un sac qui contenait un fardeau d'un volume assez ample sans être pesant, car lorsqu'il le posa par terre, il n'en résulta qu'un léger bruit semblable à celui que peuvent faire des morceaux de bois, ou plutôt du charbon. L'œil s'effrayait des formes que la toile trahissait, et certes, la première idée que faisaient naître leurs figures longues et rondes par les bouts, c'était celle que le sac renfermait les débris d'un cadavre.

Le vieux soldat montra du doigt à son général que le sac était lié avec la ceinture rouge de la jeune fille qui se promenait naguère dans la prairie; Béringheld frissonna, et des larmes, arrachées par le malheur de Fanny, sillonnèrent le visage du général.

Le fardeau déposé, le vieillard disparut encore, il revint avec le châle de la jeune fille, le mit sur le sac, et, tirant de son sein une substance blanchâtre, il la déposa sur le cachemire rouge : en un instant, sans détonation, sans flamme, sans effort, le sac, la ceinture, le châle et tout ce que renfermait la toile, furent anéantis de manière à ce qu'il n'en restât ni trace, ni odeur : seulement, une légère fumée s'exhala dans les airs. Le vieillard parut examiner avec attention d'où venait le vent, pour se soustraire à la maligne influence de cette fumée bleuâtre qu'il évita comme si elle était mortelle.

« J'aimerais mieux me trouver devant une bat-

terie de canons de douze, qu'ici! murmura Lagloire.

— Moi aussi.... répondit Béringheld en essuyant ses larmes.

— Est-ce que ce serait le corps de cette jeune fille?... demanda le vieux soldat.

— Silence!... » dit le général, en mettant un doigt sur ses lèvres.

En effet, le vieillard s'était retourné : il ramassa son manteau, s'en couvrit et s'élança dans l'avenue de Grammont. Ce qui surprit le plus Lagloire, c'est que le gigantesque vieillard, avant de se diriger vers la levée, regarda l'endroit où il avait anéanti son fardeau, et que des larmes s'échappèrent de ses yeux morts. Son attitude fut un moment celle de la mélancolie et du regret, mais un geste inexplicable termina cette courte rêverie.

Cette circonstance acheva de mettre le comble à l'*extraordinaire* qui semblait être l'apanage du vieillard. Tout en lui était en dehors des choses communes : enfin, on eût dit que cet être venait d'une région située au-delà des idéales colonnes où l'esprit humain a gravé : *Nec plus ultrà*.

Béringheld, n'ayant pas pu supporter plus longtemps l'idée de la mort de Fanny, s'évanouit, et Lagloire resta stupéfait en voyant son général abattu par ce spectacle.

Le vieux soldat aida Tullius à se relever, et, le soutenant avec le soin d'un père, il le conduisit jusqu'au sommet de la colline. Là, ils aperçurent le grand vieillard marcher d'un pas ferme vers la ville de Tours. Le général le montra à son fidèle serviteur, par un geste qui dépeignait énergiquement l'horreur dont Béringheld était animé.

« On lui soldera son compte, général!... »

Béringheld agita lentement la tête, comme pour exprimer qu'il en doutait et que les mains mortelles ne pouvaient rien sur le vieillard.

« La jeune fille est donc morte?... » demanda Lagloire en regardant son général avec cette attitude sombre et pensive qui est propre aux vieux militaires, lorsqu'ils sont gravement affectés.

Tullius contempla son soldat avec douleur : un instant de silence régna, et Lagloire sentant ses yeux se mouiller, s'écria :

« Allons donc, général, jamais je n'ai pleuré, pas même lorsque j'ai vu tomber mon vieux Lenseigne! sortons d'ici.... »

En ce moment, le bruit de plusieurs voitures se fit entendre : Lagloire, apercevant des fourgons et la berline de Béringheld, courut donner l'ordre au soldat qui la conduisait, d'arrêter à la descente de la montagne; et quand il revint, il guida son maître abattu, vers la levée.

Le général marcha lentement, en regardant le vieillard qui s'avançait d'un pas lent dans la majestueuse avenue qui conduit aux *Portes de fer* de la ville de Tours. Arrivé à l'endroit où il devait monter en voiture, il jeta les yeux sur le tertre où Fanny lui avait raconté son histoire; il y vit briller un objet dont il ne pouvait se former aucune idée : alors il s'élança vivement vers la prairie, et lorsqu'il fut près du tertre, il reconnut le collier d'acier que portait la malheureuse jeune fille; il s'en saisit, puis, regardant une dernière fois le paysage des prairies du Cher, le Cher lui-même, la roche de Grammont, la grotte, le bocage et le tertre, il s'achemina tout pensif, et regagna sa voiture : le cocher fouette les ardents coursiers, et la berline fend les airs, en résonnant sur le pavé. Bientôt la voiture rejoignit le vieillard qui marchait tellement lentement, qu'on ne s'apercevait pas qu'il changeât de place; sa démarche était grave et droite, il semblait que le chemin de cet être bizarre fût tracé sur une ligne immortelle, dont il ne pouvait s'écarter. Lorsque la berline fut derrière lui, il ne se dérangea pas, ne détourna même pas la tête; les roues effleurèrent légèrement son manteau sans qu'il parût en être touché : pour lui, les sons retentissants du carrosse furent comme nuls.

Au moment où le général et son soldat passèrent à côté de cet étranger, ils le regardèrent encore et furent encore frappés des singularités du vieillard. Mais quelque chose d'extraordinaire qu'ils n'avaient pas remarqué, les plongea dans un nouvel étonnement.

Lorsqu'ils virent l'étranger sortir du Trou de Grammont, le feu de ses yeux, bien lumineux, avait cependant quelque chose de rougeâtre, semblable à la teinte sombre que répand un incendie qui s'éteint; maintenant, cette flamme leur parut vive, petillante, perçante et pleine d'une horrible mobilité. Le général et Lagloire se regardèrent l'un l'autre en silence, et lorsqu'ils furent à cinquante pas de l'endroit où ils avaient revu l'inconnu, Lagloire dit à son maître :

« Mais, général, ne serait-ce pas là l'*esprit* dont ma tante Lagradna et mon oncle Butmel parlaient si souvent à Béringheld, et qui a fait tant de train au village? »

Le général, en proie à une agitation violente, ne répondit rien, car Lagloire se tut, et Béringheld tomba dans une rêverie que son vieux soldat respecta.

Ce fut au milieu de cette méditation, dans laquelle il s'absorba, que le général arriva près de Tours, sans avoir proféré une parole.

Cette ville est fermée, du côté du midi, par deux belles portes de fer : elles remplacent le pont-levis qui jadis s'y trouvait, lorsque Tours était fortifié. De larges fossés s'étendent de chaque côté de cette grille qui interrompt les remparts, et les pavillons

de l'octroi municipal ont succédé aux tours qui devaient y être autrefois.

Lorsque le bruit de la voiture se fit entendre à cet endroit, deux hommes du peuple, grossièrement vêtus, s'avancèrent sur le chemin, de manière à ce que la voiture ne passât pas outre. Les signes que ces deux hommes se faisaient, l'air extraordinaire de leurs figures mystérieuses, inquiétèrent Lagloire, qui, bien qu'il vît la barrière à quatre pas, n'en sauta pas moins à terre; et mettant la main sur son sabre, retroussant sa moustache, il tourna autour d'eux comme s'il poussait une reconnaissance.

Le cocher, à l'aspect de Lagloire frisant sa moustache et de deux hommes qu'il toisait, retint ses chevaux : cette cessation d'un mouvement rapide tirant le général de sa rêverie, il mit la tête à la portière pour voir ce qui causait cette interruption.

Un des hommes s'était déjà saisi du mors des chevaux avant que le cocher les arrêtât, mais Lagloire, prenant cet inconnu par le collet de sa veste, avait déjà énergiquement procédé à son interrogatoire par un gros juron.

« Sergent, dit le camarade de cet ouvrier, nous sommes de braves gens, ouvriers de la manufacture de M. Lamanel. Nous sommes inquiets d'une personne que vous devez avoir vue, si vous venez de Grammont, et nous voulions vous en demander des nouvelles. »

A ces pacifiques paroles, le sergent lâcha la veste de l'ouvrier, et dit : « De qui voulez-vous parler? car nous venons du haut de cette montagne.

— Avez-vous rencontré, répondit l'autre ouvrier, avez-vous rencontré une jeune fille vêtue d'une robe de percale à ceinture rouge? elle portait sur sa tête un châle en forme de coiffure, et....

— Oui, » interrompit brusquement Lagloire.

A cette réponse, la figure inquiète de chaque ouvrier fut animée par une joie céleste, et ils se regardèrent comme pour se féliciter d'une heureuse nouvelle.

Le général, ayant entendu ce colloque, appela Lagloire. Ce dernier fit approcher les deux ouvriers de la portière où était Béringheld : toutes les réponses de l'ouvrier convainquirent le général qu'il voyait en ce moment le même ouvrier dont Fanny l'avait entretenu, celui qui découvrit à la jeune fille l'existence, le pouvoir et la présence du vieillard.

Alors Béringheld donna l'ordre de ranger sa voiture contre le parapet du rempart, afin de laisser le passage libre, et il dit d'un ton sinistre qui glaça l'ouvrier :

« J'ai vu la jeune fille dont vous me parlez : je sais ce qui vient de lui arriver; elle m'a raconté le sujet de sa course nocturne; mais vous qui l'avez entraînée à consulter le vieillard, d'où le connaissez-vous?... dites-moi toutes les circonstances qui vous le firent voir, ne me déguisez rien! vous parlez au général Béringheld... Je vous jure, sur mon honneur, que quand vous seriez coupable d'un crime, vos secrets seraient tellement ensevelis dans mon cœur, qu'aucun autre serment, qu'aucune autre obligation ne pourrait me forcer à les dévoiler. Parlez! alors de mon côté je vous dirai ce qu'est devenue la pauvre Fanny. »

Malgré ces paroles, l'ouvrier hésita, regarda le général, la route, son camarade et Lagloire avec une inquiétude et une espèce de honte qui se manifestèrent par une rougeur subite.

Ce silence piquant la curiosité du général, il dit à l'ouvrier : « Regardez-moi bien, et voyez combien je ressemble au vieillard. »

L'ouvrier frémit.

« J'ai, continua le général, j'ai tant de rapports avec cet inconnu, que les moindres détails m'intéressent vivement. Vous seriez vraiment coupable de ne pas m'instruire de votre aventure. »

L'ouvrier, prenant la main du général, la serra; et, s'approchant de son oreille, il lui dit à voix basse : « Général, êtes-vous au-dessus des préjugés?

— Certes! » répondit Béringheld avec ce sourire de dédain qui persuade tant.

Alors l'ouvrier dit à son camarade de s'éloigner. Lagloire resta, parce que le général répondit de son silence et de sa fidélité; l'ouvrier n'eut pas de peine à y croire, à l'aspect de la figure toute romaine de Jacques Butmel, dit Lagloire.

HISTOIRE DE L'OUVRIER.

S'appuyant alors sur le panneau de la portière ouverte par Béringheld, l'inconnu, parlant à voix basse et de manière à n'être entendu que des deux personnes auxquelles il s'adressait, s'exprima en ces termes :

« Général, je suis d'Angers, où j'étais boucher bien longtemps avant la révolution.

« Le bourreau vint à mourir sans postérité, et le malheur voulut que le sort me désignât pour le remplacer!... »

A ces mots, que le narrateur ne prononça qu'avec une répugnance marquée, Lagloire fit un demi-tour à droite, et se mit à siffler pour ne plus rien entendre : à cette manœuvre du soldat, les yeux de l'ouvrier s'emplirent de larmes qu'il retint; alors le général l'encouragea par le ton de bonté qui présida aux raisonnements qu'il employa pour le consoler.

« Général, reprit l'ouvrier tout ému, personne en

cette ville, excepté ma femme, ne sait l'horrible fonction que j'ai remplie jadis. »

Il dit ces paroles avec chaleur, et continua :

« Nous étions en 1780 environ, j'étais marié depuis quelque temps; ma femme tomba dangereusement malade : un cancer et une fièvre mortelle compliquèrent et assemblèrent leurs souffrances. Aucun médecin ne vint chez moi.

« Un soir, ma femme était près de rendre le dernier soupir. J'étais assis à côté de son lit, de manière à tourner le dos à la porte; tout à coup j'entends crier les gonds, ma femme se réveille, lève les yeux, jette un cri terrible et s'évanouit. Je me retournai, je restai frappé de stupeur!... il me sembla voir l'esprit du premier criminel que j'avais exécuté.

« Cette ombre s'avança lentement, et le feu des yeux du grand vieillard qui s'approchait, me fit bien voir qu'il vivait. Je me levais, quoique tremblant, pour le questionner et me mettre sur la défensive, lorsqu'il m'ordonna, par un signe de main, de m'asseoir à ma place.

« Il prit un siége, et tâta les mains de ma femme. Après cet examen, il se retourna vers moi, et me fit la plus horrible proposition.... »

A cet instant l'ouvrier hésita, mais pressé par le général, il lui dit enfin tout bas : « Il m'a demandé le corps d'un homme vivant. »

Béringheld frémit, le bourreau épiait avec une curieuse anxiété l'expression de la figure du général; jugeant cependant que le mouvement d'horreur qu'il venait de manifester n'avait rien qui le regardât, il ajouta promptement : « J'acceptai!...

« Mais, reprit-il après un moment de silence, ce ne fut qu'après bien des combats et après plusieurs visites de cet étrange personnage dont les raisonnements me convainquirent, ou plutôt l'amour violent que je portais à ma femme me détermina.

« A chaque visite, le vieillard, par un raffinement cruel, suspendait les souffrances de ma femme, et arrêtait les progrès de son mal, en me promettant sa guérison aussitôt que j'aurais consenti à la terrible proposition. J'adorais Marianne et ses plaintes me fendaient le cœur!...

« Alors, un soir, je promis qu'à la première exécution, je détacherais de la potence le criminel avant que la corde l'eût fait périr, et que je le livrerais au vieillard.

« Je l'ai fait, général!... dit l'ouvrier; que de gens ont commis de plus grandes fautes pour leurs maîtresses!... Que vous dirai-je de plus?.... ma femme fut guérie, elle vit encore, et toujours elle ignorera de quel prix j'ai payé son existence. »

Ces derniers mots jetèrent le général dans une terreur inimaginable; on eût dit que cette réflexion s'appliquait à lui-même, et qu'elle lui causait des souvenirs si pénibles, qu'ils ressemblaient, dans leurs effets, à des remords cuisants.

« Les circonstances, reprit l'ouvrier, qui accompagnèrent les visites de cet être bizarre, sont presque effacées de ma mémoire, par suite des événements de la révolution : il en est de même de ce qu'il faisait pour arriver à la guérison de ma chère Marianne : tout ce que j'ai retenu, c'est qu'il ne s'est jamais servi que de ses deux mains et de liqueurs qu'il apportait cachées sous son manteau, de telle manière que jamais je n'ai pu les apercevoir. Ma femme était presque toujours *endormie* quand il s'en allait; il défendait à chacun, même à moi, de s'approcher d'elle : à son réveil, elle ne se souvenait de rien; j'avais beau la questionner sur les drogues que le vieillard lui faisait prendre, elle ne me répondait pas et me regardait d'un air étonné.

« Depuis trente-deux ou trente-trois ans que ces singuliers événements me sont arrivés, je n'ai pas revu ce vieux médecin; je n'ai point osé lui demander ce qu'il fit du criminel, qui, du reste, méritait plutôt dix morts qu'une!.... Tout ce que je sais, c'est qu'il n'en est pas resté de traces.

« Enfin, général, il y a quinze jours j'allais à Grammont, j'aperçus un mendiant couvert des haillons les plus ignobles, je ne sais quel sentiment me poussa à examiner ce pauvre, je reconnus le vieillard!... ma stupéfaction me fit rester en face de lui, et, après un moment de silence, je lui rappelai le bourreau d'Angers... Il se mit à sourire. Alors je lui dis qu'il y avait un malade bien précieux pour la ville, et qu'il devrait bien le sauver.

« Je lui parlai de notre maître, de sa jeune fille...

« Il me questionna beaucoup sur le caractère de Mlle Fanny, sur les signes particuliers de son visage... Mes réponses le satisfirent singulièrement, et il finit par me dire que, si je voulais voir mon maître guéri, je n'avais qu'à prévenir sa fille; que ce ne serait qu'avec elle qu'il converserait et qu'il communiquerait, parce que des raisons d'une haute importance l'obligeaient à rester caché.

« J'ai tu à Mlle Fanny toutes les circonstances qui me concernaient; mais, général, son père va mieux, et elle se rend toutes les nuits....

— Elle se rendait!... » s'écria le général, tiré de sa rêverie par le nom de Fanny.

A cette exclamation, l'ouvrier, apercevant entre les mains du général le collier d'acier que portait Fanny et que Béringheld agitait en le regardant avec attendrissement, l'ouvrier resta immobile comme si le tonnerre l'eût foudroyé.

« Malheureux! dit le général, tu ne pouvais savoir où tu conduisais la fille de ton maître. »

L'ex-bourreau, les yeux hébétés et stupéfait, ne

pouvait prononcer une seule parole, les idées les plus épouvantables terrassaient toutes ses facultés.

« Tu n'as pas changé de métier, dit Lagloire avec un accent terrible, la jeune fille est morte, et c'est toi qui en es cause!... »

Le pauvre homme, s'approchant des mains du général, s'inclina sur le collier d'acier de Fanny, y déposa un baiser respectueux, et, après ce muet hommage, il tomba de douleur.

En le voyant gisant à terre, son compagnon accourut précipitamment, il s'empressa de le relever; mais l'ouvrier mit la main sur son cœur, comme pour indiquer que c'était là le siége de son mal et qu'il se sentait mourir! il rassembla ses forces pour dire à son camarade :

« J'ai tué Mam...zelle Fa... a... anny! »

La difficulté qu'il eut à dire cette simple phrase, annonçait une rapide dissolution, sa pâleur devint mortelle, et la clarté du ciel permit de voir ses yeux qui se débattaient contre les coups de la mort : bientôt il serra, par une dernière tentative, la main de son compagnon, son œil resta fixe,... et la chaleur abandonna par degrés son corps dénué de vie.

L'ouvrier et Lagloire le mirent sur leurs épaules et le portèrent contre un parapet en pierre qui se trouve au-dessus du rempart, à l'entrée de la ville. Le compagnon, ayant déposé son camarade, lui ferma les paupières, s'agenouilla religieusement à ses côtés et récita une prière. Lagloire, mu par ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, se mit aussi à genoux et joignit sa douleur à celle de l'ouvrier, qui implorait le ciel.

Cette scène lugubre eut pour témoins les gens de la barrière et le général, qui ne cessait de penser à Fanny.

Enfin Béringheld, laissant Lagloire sur ce lieu de misère, ordonna d'entrer dans la ville et de le mener à la maison qui lui était destinée. Le général y arriva bientôt; il se coucha, mais ce fut vainement; le sommeil ne put approcher ses paupières, il ne cessa de penser à Fanny et à tous les souvenirs que cette aventure, ainsi que la rencontre du *Centenaire* [1], devaient éveiller en lui.

Cependant, sur le matin, il parvint à s'endormir. Il fut bientôt tiré de ce repos salutaire par les scènes terribles des chapitres suivants.

La gloire avait eu ses raisons pour rester aux *Portes de fer* avec l'ouvrier compagnon du mort. Il voulait attendre le vieillard qu'il soupçonnait être l'assassin de Fanny, le suivre et le désigner à la vengeance publique.

Le vieillard, marchant d'un pas d'une lenteur incroyable, ne tarda pas à paraître, et le soldat le montra à l'ouvrier, qui trembla de frayeur à l'aspect de cette bizarre machine. . . . . . .

. . . .

IV.

Lamanel. — Sédition des ouvriers. — Le vieillard tremble. — On veut venger Fanny.

Au point du jour, le père de Fanny se réveille, il jette un coup d'œil à la place où sa fille se trouvait toujours. Il ne la voit point. Alors il se tourne sur le flanc qui lui semble le moins douloureux, et il attend avec impatience l'arrivée de cette fille chérie. Il tâche de prolonger ce demi-sommeil si doux, qui suit toujours le réveil; il ne fait aucun mouvement pour atteindre le cordon de la sonnette, afin de demander Fanny, parce qu'il présume qu'elle repose, et qu'il respecte le sommeil de celle qui le veilla tant de nuits.

Cependant les ouvriers arrivaient ponctuellement à la vaste manufacture : tous, étonnés, contemplent, en entrant, le compagnon de l'ouvrier expiré, qui, pâle, abattu, assis auprès de Lagloire, jetait des regards furtifs sur chaque personne qui entrait; il semblait attendre, pour parler, que tous les ouvriers fussent réunis.

Le spectacle énergique que présentait la douleur de l'ouvrier et du vieux militaire, agit tellement sur l'esprit de chacun, que personne ne se mit à l'ouvrage; les contre-maîtres eux-mêmes s'approchèrent de ce groupe de douleur, et n'osèrent parler.

Lorsque l'ouvrier eut examiné l'assemblée, reconnu tous ses camarades, il se leva, et ce simple mouvement, annonçant quelque chose de sinistre, imprima la terreur.

« Mlle Fanny, dit-il, est morte!

— Morte!... cria l'assemblée...

— Elle est morte, et morte assassinée!... »

Le silence de la mort n'est pas plus profond que celui qui régna dans le vaste atelier, où deux cents personnes glacées par la douleur restaient immobiles et les yeux attachés sur l'ouvrier et le vieux soldat.

« Il ne reste plus de traces de Mlle Fanny!.... Ses seules traces sont dans notre souvenir... »

A ces mots quelques pleurs coulèrent.

« Il est impossible de prouver son assassinat. Le camarade que voici m'a conduit à l'endroit où elle a péri; il n'existe aucune preuve.

— Mais son assassin est dans la ville, à la place Saint-Étienne, où nous l'avons suivi. »

[1] On verra plus tard la cause de ce nom donné au vieillard. (*Note de l'Éditeur.*)

La douleur imprimée aux esprits par la mort de cette jeune fille tant aimée, était encore trop dominante pour que l'idée de la vengeance s'emparât des cœurs; et s'il est possible de représenter la stupeur, par l'idée du sommeil, on dirait que l'assemblée n'était pas réveillée.

« Hier encore elle était là!.... dit un ouvrier.

— Ici, elle m'a parlé! s'écria un autre.

— Pauvre jeune personne! Comment cela s'est-il fait?... demanda un des contre-maîtres.

— Je l'ignore, dit l'ouvrier, et quand je le saurais, Mlle Fanny n'en serait pas moins morte!... »

En ce moment, un murmure sourd et grossissant commença à se faire entendre : ce fut alors que Lagloire, qui n'avait rien dit, se levant et regardant l'assemblée avec des yeux pleins d'expression, s'écria d'une voix tonnante :

« Eh! ne la vengerez-vous pas? »

Cette parole acheva de mettre le comble à la fureur qui s'emparait de cette masse. Tous sortirent, mus par une rage allumée de cet esprit de justice qui saisit les multitudes.

La nouvelle de la mort de Fanny se répandit dans la manufacture, dans le faubourg, dans la ville, avec une rapidité effrayante.

Pendant que les ouvriers parcouraient les rues en semant cette fatale nouvelle, le père de Fanny, entendant sonner à sa pendule une heure à laquelle il était impossible que sa fille ne fût pas levée, tira le cordon de sa sonnette.

Le malade attendit patiemment: ne voyant paraître personne, il sonna une seconde fois, et une seconde fois personne n'accourut aux sons de cette sonnette, qui suffisait toujours pour faire accourir d'empressés domestiques.

Une commande importante devait être expédiée dans la matinée; le malade ne vit point paraître son secrétaire, ni le chef d'atelier de sa manufacture. Alors une inquiétude vague s'empare du père de Fanny: il essaie ses forces et parvient à se lever. En s'apercevant qu'il pouvait marcher dans sa chambre d'un pas assez assuré, il se dirige vers l'appartement de Fanny; par précaution, il ouvre la porte de sa chambre en évitant le bruit, il s'avance vers le lit de sa fille et il tressaille de joie en le voyant parfaitement en ordre, car il s'imaginait que Fanny pouvait être malade. Il s'aventure dans les escaliers, le silence de la maison le frappe de terreur ; il n'aperçoit personne dans les cours, ses jambes tremblent sous lui.....; néanmoins, il s'achemine vers les ateliers; il en approche et n'entend pas de bruit; il entre, il les trouve vides.

Seul et abandonné, dans sa propre maison, ne pouvant avoir aucune idée du malheur qui l'attendait, il se dirigea vers l'entrée de son vaste établissement, d'où partait le sourd murmure de plusieurs voix. Il arrive, et son oreille est frappée de ces mots prononcés par la voix de la surprise :

« Mlle Fanny est morte assassinée?....

— O mon Dieu, oui!... »

Le pauvre père, accablé, tomba sur le sable de la cour, s'écriant: « Ma fille!.... »

La femme de chambre de Fanny, la seule qui fût restée dans la maison, entendant cette plaintive parole et le bruit de cette chute, rentra précipitamment, et traîna le père de Fanny jusque sur une marche, l'assit, appuya sa tête sur un coussin qu'elle forma de son châle, et elle lui prodigua des secours.

Une autre scène, encore plus terrible, se passait en ce moment sur la place Saint-Étienne. Les ouvriers, au nombre de deux cents, avaient traversé toute la ville, en grossissant leur troupe de leurs amis, de leurs familles et d'une masse effrayante de gens indignés en apprenant la mort de la jeune Fanny. Chemin faisant, des circonstances de plus en plus tragiques volaient de bouche en bouche et exaltaient d'autant les imaginations de cette multitude ivre de vengeance. Les soldats arrivés de la veille s'y joignirent, attirés par la nouveauté et par le désœuvrement; cette foule, arrivée à la grande rue, était déjà tellement considérable, que cette rue trop petite pour contenir le torrent, ressemblait, dans toute sa longueur, à un parterre de théâtre, rendu noir par la foule qui se presse dans son enceinte.

Cette masse populaire, composée de visages en fureur, qui tous offraient des expressions différentes, déboucha sur la place Saint-Étienne, qu'elle envahit tout entière : là, elle réveilla le grand vieillard et le général Béringheld qui, par hasard, était logé à l'archevêché, par le plus effroyable tumulte qu'un peuple ivre et soulevé par la colère aît fait entendre.

« Justice!.... justice!.... arrêtez l'assassin de Fanny!... Justice!... Qu'on s'empare de l'homicide!... A mort!... En prison, en prison l'assassin!... il a massacré Fanny!... Fanny!... Qu'on le punisse!... Justice!... qu'on l'entraîne!... nous le demandons!... l'assassin!... l'infâme!... Vengez le père privé de sa fille!... Vengeance!... vengeance!... Que la garde vienne!... Qu'on l'emprisonne!... Forcez les portes!.... Entraînez-le!... Justice!... Allez chercher la garde!... Où est la garde?... Justice!... justice!... Arrêtez l'assassin!... Qu'il meure sur l'échafaud!... Nous ne lui ferons aucun mal, mais qu'on l'entraîne!.. qu'on le livre à la justice!... Courez chez le procureur impérial!... Au tribunal!... Qu'on l'égorge plutôt!... Brisez ses fenêtres!... Qu'on le traîne!... A la voirie!... Son corps à la voirie!... Qu'on lui fasse comme il a fait!... Qu'on le tue! Rendons-lui la pareille!... Vengeons Fanny!... Il n'a pas eu d'horreur du sang!... du sang de Fanny!... A la garde!... Qu'on

l'emprisonne!... Il a tué l'innocent!... Vengeance!... A la voirie!... Qu'on le déchire!... Qu'on nous le livre!... Nous nous ferons justice!... Le vieillard!... Qu'on livre le vieillard!... Emparez-vous du coupable!..... Qu'il meure!... il a tué Fanny!..... Qu'il meure!... le vieillard!... le vieillard!... Qu'on le livre!... sur-le-champ!... »

Un moment, cette foule arrêta ses vociférations, mais ce silence n'en fut que plus horrible, et une multitude de voix enrouées partirent de gosiers desséchés :

« Brisez les portes!... Le vieillard!... le vieillard, livrez-le à la justice!... en prison!... qu'on lui fasse son procès!... qu'il meure!... qu'on l'étrangle!... A la voirie!... Faites justice!... Fanny! Fanny!.. vengeons Fanny!... Brûlez la maison!... qu'on s'en empare... livrez le vieillard!.... livrez l'homicide!.... livrez l'assassin!..... A l'échafaud le criminel!..... Vengeance!.... vengeons notre père!.... A la voirie le vieillard.... A mort!.... Des armes!... Prenons des pierres!... Qu'on le lapide!... qu'on le traîne!... A la garde!... Où est la justice!... Qu'on l'arrête!... il a tué Fanny!... il a tué Fanny!... qu'il meure!... »

Un violent combat était engagé à la porte de la maison : les gens qui l'habitaient l'avaient barricadée; mais la foule, se poussant par un mouvement de vague sur cette maison, produisait un effort tel, que ceux qui se trouvaient le plus près de l'habitation couraient risque d'être écrasés; en sorte que, pour leur propre sûreté, ils cherchaient à enfoncer les portes, et ils montaient vers les fenêtres; mais le mouvement d'impulsion croissant avec les imprécations, ils furent forcés, sous peine d'être écrasés, de repousser l'effort; en sorte que la place Saint-Étienne offrait l'image d'un flux et reflux de têtes, véritablement effrayant pour les nombreux spectateurs qui se montraient aux fenêtres.

Ces mouvements arrêtèrent les cris : il n'y avait plus que les extrémités de la foule et quelques voix solitaires du milieu qui s'écriaient encore : « Arrêtez l'assassin!... Vengez Fanny!... En prison!... Qu'on l'entraîne!... Justice!... » lorsque d'autres cris de joie se firent entendre du côté de la rue de l'Archevêché; l'on entendit : « Voici le procureur impérial!... voici la garde!... place!... rangeons-nous!... on vient l'arrêter!... place!... »

En même temps le général Béringheld et son état-major débouchaient par le cloître Saint-Gatien, et les tambours annonçaient l'arrivée de cette force armée.

« Vengez Fanny!... Arrêtez l'assassin!... A mort!... Livrez-le!... » criait-on toujours en laissant passer le maire, le commissaire et le procureur impérial en costumes, car ils avaient sagement prévu que cette circonstance en imposerait.

Pendant qu'à travers cette multitude agitée, les autorités civiles et judiciaires se frayaient avec peine un chemin très-étroit, qui se comblait subitement après leur passage, le général Béringheld, à la tête de son état-major, ordonnait, sous des peines sévères, aux soldats de sa division qui se trouvaient dans la foule, d'en sortir et de se rendre à leurs logements.

Parvenu devant la maison où était le grand vieillard, le général, condescendant à la prière du maire et du préfet, plaça des soldats qui se joignirent à la garde départementale, et l'on déploya une force imposante : il en était grandement temps, car la porte de la maison, asile du grand vieillard, ne tenait presque plus, et le substitut du procureur impérial, accompagné du maire, d'un commissaire de police et d'une escouade de gendarmerie, entra dans la maison.

Elle était déserte, tous les locataires l'avaient abandonnée en emportant leur argent. La foule, cernant la maison de tous les côtés, facilita la sortie des habitants par les fenêtres; car cette multitude effrénée n'en voulait qu'au vieillard : aussi ce n'était qu'après que chaque personne se faisait reconnaître, qu'on la laissait s'enfuir.

Le substitut parcourut toute la maison; Béringheld, le maire et les autres personnes l'accompagnaient. Lorsque le secrétaire répondit à la foule que le vieillard ne s'y trouvait pas, les vociférations recommencèrent : « Qu'on brûle la maison!... on la rétablira, nous la paierons!... Justice!... il s'y trouvait, on l'y a vu!... etc. »

Enfin, le général et le groupe des personnes qui visitaient la maison arrivèrent dans la pièce la plus vaste qui donnait sur la rue, et un gendarme, regardant dans la cheminée, aperçut le vieillard suspendu dans cet endroit, au milieu du tuyau de cheminée.

Le vieillard, se voyant découvert, descendit, et le peuple attentif à ce qui se passait dans cette chambre, dont les croisées étaient ouvertes, poussa des cris de joie à l'aspect du vieillard.

« Il est arrêté!... Victoire!... Vive le maire!... Vive le substitut!... Victoire!... Vive notre maire!... Livrez-nous l'assassin!... En prison... nous l'entraînerons!... A bas les soldats, il n'en faut pas!... Nous le conduirons à la prison!.... Livrez l'assassin!.... Vive notre maire!..... Victoire!..... Qu'il livre l'homicide!... A la voirie le scélérat!... Qu'on le déchire!... »

Le grand vieillard tremblait de tous ses membres, il régnait sur son visage cette peur puérile, cette frayeur terrible qui s'empare de toutes les facultés. Il s'assit sur un fauteuil sans dire mot.

Le substitut, le maire et le commissaire s'assirent autour d'une table : le général Béringheld se tint debout contre une des croisées, en demandant à la

foule du silence par un signe de main. La multitude se tut, et son dernier cri fut : Justice !... justice !... »

Lorsque le silence régna dans la place, le vieillard reprit courage ; il s'avança contre la croisée, et, voyant la force armée qui le protégeait, sa peur s'évanouit. Il alla droit à Béringheld, lui fit un signe de tête, qu'il accompagna d'un sourire sardonique ; le général effrayé ne répondit que par un salut, produit par une profonde terreur.

Le grand vieillard s'avança vers la table, autour de laquelle le substitut et les autres fonctionnaires se parlaient, pendant qu'un secrétaire s'apprêtait à écrire les dépositions. Il s'agissait de décerner un mandat d'arrêt, et l'on s'apercevait qu'il fallait un juge d'instruction. Un gendarme fut détaché pour aller en chercher un.

Arrivé près de la table, le vieillard regarda ces apprêts d'un air ironique, qui aurait glacé la main du secrétaire s'il l'avait aperçu; puis il dit aux fonctionnaires :

« Savez-vous, messieurs, contre qui vous procédez?

— Non, monsieur, interrompit le maire ; nous commençons le protocole d'usage, et dans un instant nous allons vous interroger... Vous sentez que nous sommes portés à ce que nous faisons par notre devoir, et qu'il est très-possible que vous soyez innocent de ce dont la voix publique vous accuse. Une fois justifié, s'il n'y a aucun indice suffisant pour vous inculper, nous serons encore forcés, je crois, de vous emprisonner pour assurer votre propre vie contre cette foule, à qui il sera très-difficile d'expliquer votre innocence, et personne ici ne serait à l'abri de sa fureur ; car les soldats qui sont sous les fenêtres n'ont pas de cartouches ; et si le soulèvement avait lieu, je ne vois aucune précaution humaine pour se soustraire au danger.

Le vieillard était resté dans une immobilité parfaite ; les assistants furent stupéfaits de son attitude et des singularités que nous avons décrites : ce ne fut qu'après un moment de silence que le maire demanda au vieillard son passe-port et ses papiers.

V.

Le vieillard est en danger. — Dépositions. — Le général est compromis. — Fureur du peuple. — Lamanel protége le Centenaire.

Sur la demande du maire, le grand vieillard, tirant un portefeuille de forme antique, lui présenta une simple lettre.

Après l'avoir lue, le maire, étonné, la passa au procureur impérial. Cette lettre était un ordre écrit par le ministre de la police lui-même, signé par l'Empereur, et contresigné du ministre. Cet ordre prescrivait de *laisser voyager en toute sûreté, de prêter secours, et de n'inquiéter en aucune manière* le citoyen *Béringheld*. Son signalement, écrit au dos et signé du ministre, était très-exact et, comme on sait, facile à faire et à reconnaître.

Au nom de Béringheld, le substitut et le maire se retournèrent, par un mouvement spontané, vers le général, et furent frappés en même temps de surprise, en reconnaissant la ressemblance qui existait entre le vieillard accusé et l'illustre guerrier.

Le substitut, se levant, s'approcha du général, et lui dit à voix basse :

« Général, serait-ce votre père?...

— Non, monsieur, répondit Béringheld.

— Est-il au moins votre parent ?...

— Je l'ignore.

— Monsieur, dit le substitut du procureur impérial au grand vieillard, l'ordre de Sa Majesté ne suffit pas pour nous dispenser de vous arrêter, si des circonstances aggravantes y donnent lieu; cette pièce ne fait pas mention du cas où vous vous trouvez, elle ne peut, en aucune manière, arrêter le cours de la justice. »

A ce moment, le juge d'instruction entra dans la chambre. On donna l'ordre au commissaire de police de chercher dans la foule les personnes qui avaient à déposer dans cette affaire, et, au bout d'une demi-heure, l'on vit paraître Lagloire, l'ouvrier de la barrière, la femme de l'ouvrier mort, le commis de l'octroi, le médecin qui avait traversé l'avenue de Grammont à la nuit, et le conducteur du fourgon du général.

La foule, avec la constance énergique que déploient les masses animées par un sentiment violent, restait toujours dans la place Saint-Étienne, et augmentait plutôt que de diminuer. Çà et là les ouvriers de la manufacture entretenaient la fureur générale par leurs récits et leurs discours.

« Vous n'avez pas d'autres papiers ? demanda le juge au grand vieillard.

— Non, monsieur.

— Pas d'extrait de naissance ?

— Non, monsieur.

— Quel est votre âge?... »

A cette question, le vieillard se mit à sourire légèrement, et ne répondit pas. Chacun le regarda avec étonnement et l'on ne put se défendre d'un mouvement de terreur à son *aspect monumental* et froid comme la pierre d'un tombeau.

En l'interrogeant, le maire baissait les yeux pour ne pas voir ce filet de lumière qui brûlait d'un feu

rouge et clair en s'échappant du fond des yeux de l'accusé.

« Votre âge? répéta le juge.

— Je n'en ai point! dit le vieillard avec cette voix cassée qui ne produisit que des sons détachés et sans ensemble.

— Où êtes-vous né?...

— Au château de Béringheld, dans les Hautes-Alpes, » répondit-il.

Le général tressaillit involontairement en entendant nommer le lieu de sa propre naissance, le château de son père, enfin le domaine qui lui appartenait encore.

« En quelle année? dit le juge, avec un air d'abandon et sans paraître attacher de l'importance à sa question.

—*En mil*... Le vieillard s'arrêta comme s'il eût marché au bord d'un abîme, il s'écria en colère : « Enfants d'un jour, *le Centenaire* en sait long! Je ne répondrai plus à rien que devant mes juges : à la cour d'assises, si l'on m'y traîne!... Ce n'est que là que je dois répondre.

— Comme il vous plaira, » dit le juge.

Alors on écouta les diverses dépositions : le médecin accoucheur déclara avoir vu, sur les onze heures environ de la nuit dernière, Mlle Fanny Lamanel, assise dans la prairie qui se trouve contre le pont du Cher, il l'avait reconnue à sa coiffure, à sa ceinture et à son châle. Mais il dit avoir encore aperçu près d'elle un militaire; il ajouta qu'il n'était pas sûr que ce fût le général Béringheld, quoiqu'il en eût la taille et les décorations.

Aux derniers mots de cette déposition, tous les yeux se tournèrent sur le général qui rougit.

Le juge d'instruction, adressant la parole au général Béringheld, lui demanda s'il était vrai que ce fût lui. — Béringheld dit que c'était la vérité.

L'ouvrier déposa que l'un de ses camarades, mort de douleur en apprenant la mort de Fanny, avait accompagné Fanny jusqu'aux Portes de fer, et qu'elle n'était plus revenue.

Le femme du mort déclara que son mari lui confia, sous le secret, qu'il avait indiqué l'accusé à Fanny comme pouvant sauver son père, parce que c'était le même homme qui l'avait sauvée, elle, d'une maladie mortelle; que Mlle Fanny se rendait tous les soirs au Trou de Grammont, etc.

Le conducteur du fourgon fit observer qu'il avait escorté le vieillard depuis le pont du Cher jusqu'aux Portes de fer, entre minuit et une heure, la nuit dernière.

Lagloire déclara avoir entendu, à onze heures et demie, des cris déchirants sortir du Trou de Grammont; qu'auparavant il avait entrevu une jeune fille dans la prairie; que son général et lui avaient été témoins de l'évasion du vieillard; il raconta la disparition du fardeau, puis il invoqua le témoignage de son général.

Alors l'attention des magistrats redoubla; toute l'assemblée se tourna vers le général Béringheld avec la curiosité la plus vive, et le juge d'instruction lui ordonna de déposer tout ce qu'il savait.

Le général, à cet ordre donné avec toute l'autorité magistrale des membres de l'ordre judiciaire, laissa échapper un mouvement de hauteur, parut peu disposé à répondre, il garda même le silence, et cette circonstance étonna le groupe de magistrats, qui, se regardant déjà entre eux, témoignaient, par leurs fréquents coups d'œil, qu'une même pensée s'emparait de leurs esprits : cette pensée était que le général pouvait être complice du crime; et l'on doit convenir que l'attitude du général, sa pâleur, ses regards, son inquiétude, prêtaient à cette conjecture; surtout lorsque l'on comparait ce maintien du criminel avec l'assurance du grand vieillard, qui, tranquille, jouait avec son vaste manteau, en effrayant par un mouvement de son œil ceux qui se hasardaient à l'examiner.

Le vieux Lagloire s'avançant près du général lui dit d'une voix suppliante : « Est-ce que mon général voudrait déshonorer son vieux soldat en faisant croire, par son silence, que j'ai menti!... Je sais que ce corbeau-là, dit-il en montrant le juge, vous a fait peu décemment sa question... mais, général... au surplus, vous êtes le maître, et mon honneur, ma vie, vous appartiennent.

Le juge pardonna l'expression du vieux soldat, en espérant que le général parlerait; mais ce dernier garda encore le silence, par des motifs que lui seul connaissait; ces difficultés, produites par l'honneur et la probité du général, furent promptement levées par le vieillard.

« Général, dit-il en lui tendant et lui serrant la main, que les services que je vous ai rendus, que notre connaissance ne vous empêchent pas de tout déclarer!... je le désire même!... »

Le vieillard proféra ces derniers mots avec un sourire digne de Satan, il semblait voir ce roi des enfers tel que l'a dépeint Milton, se levant dans le Pandémonium et se moquant des anges.

Le général s'avança, et, regardant parfois le vieillard, il raconta succinctement ce qui fait la matière des premiers chapitres de cet ouvrage. Pendant ce récit, le vieillard, immobile et la figure calme, resta dans la même position; son visage cadavéreux et blême ne remua point, ses yeux secs et flamboyants furent fixés sur le maire, et il semblait que l'on vît un mort, ou une statue.

Quand le général eut fini, le substitut fit son réquisitoire; le juge signa le mandat d'arrêt, en obser-

vant au vieillard que les circonstances qui l'inculpaient lui semblaient beaucoup trop fortes pour ne pas nécessiter son arrestation.

Lagloire et les autres témoins sortirent alors, ils annoncèrent à la foule curieuse que le grand vieillard, l'assassin de la belle Fanny, allait passer. A cette nouvelle, les cris que nous avons rapportés recommencèrent avec une violence étrange.

En entendant cette explosion, le vieillard tressaillit, l'horrible peur à laquelle il était en proie lorsqu'on le trouva dans la cheminée, revint l'agiter : cette terreur le rapprochait du reste de l'humanité, et le spectacle de ce vieillard craignant la mort, et la craignant d'une manière ignoble, donnait à l'âme un dégoût, un effroi, qu'il est difficile de rendre.

« Croyez-vous, dit-il en tremblant au juge, qu'il me soit facile de passer à travers cette multitude furieuse sans aucun danger?... votre devoir est de me protéger, et vous le devez autant pour vous que pour moi ; car ils ne vous distingueront pas de moi dans leur rage fanatique. *Allez, je connais les excès du peuple!... j'ai de l'expérience, et il n'y a pas un cheveu de différence entre cette masse de peuple* et celle qui égorgeait à la *Saint-Barthélemy*, au *dix août, en septembre*, pendant *la ligue*, etc. »

Le ton de conviction et l'organe du vieillard faisaient passer la terreur dans l'âme, et le maire, écoutant les vociférations de la foule, fut convaincu que Béringheld courait véritablement risque d'être mis en pièces, car on criait avec un acharnement sans égal : « A la voirie !.. Qu'on nous livre l'assassin !.. qu'il meure... etc. »

Le magistrat, s'avançant à la fenêtre, demanda du silence de la main et harangua la multitude qui, ne pouvant entendre son discours, l'accueillit par les acclamations de : « Vive notre maire! il va livrer le vieillard!... à mort l'assassin!... »

Un effroyable cri de joie fut élancé dans les airs et fit trembler le vieillard qui voyait sa mort jurée par ce peuple effréné.

« Général, s'écria Béringheld de sa voix sépulcrale et à demi éteinte, mettez vos troupes sous les armes pour protéger ma sortie et mon chemin jusqu'à la prison.

— Vieillard, je ne demande pas mieux, mais c'est inutile! mes soldats ne feront pas feu pour vous sur le peuple ; d'ailleurs, ils n'ont pas de cartouches, et la foule aurait bientôt rompu leurs rangs.

— Essayons, » dit le maire.

Le vieillard fut placé entre le général, le maire, le juge, le substitut, le secrétaire, le commissaire et l'escouade de gendarmerie ; mais quand la foule vit les apprêts du départ, sans ménagement pour les plus avancés, elle se jeta sur la maison, avec l'apparence d'une de ces grosses lames de mer et avec une telle furie que le bataillon placé par le général Béringheld fut dispersé, comme les débris d'un vaisseau par une mer courroucée.

On rentra sur-le-champ, et l'on barricada les portes. La foule se mit à crier de plus belle : ces voix enrouées, ces figures tendues annoncèrent plus que jamais la rage et l'énergie fanatique d'un peuple en colère.

Pour sauver ce peuple aveugle d'une sanglante catastrophe et du malheur d'une procédure qui coûterait la vie à bien des victimes de cette exaltation, si l'on venait à déchirer un homme qui n'était encore qu'en prévention, le maire eut une idée qui ne pouvait manquer d'avoir un plein succès.

Il dépêcha un gendarme et un secrétaire vers le malheureux père de Fanny. Le secrétaire eut ordre de l'instruire des circonstances où l'on se trouvait, du service éminent qu'il allait rendre au peuple, et de lui intimer l'ordre de se rendre à la place Saint-Étienne pour protéger le vieillard que l'on accusait d'avoir assassiné sa fille.

On trouva le père de Fanny dans un état déplorable : sa raison, sans l'avoir abandonné, succombait sous le chagrin dont il était accablé : ses yeux secs, n'ayant pas encore versé une seule larme, restaient fixés sur le siége où Fanny avait l'habitude de s'asseoir. Rien ne faisait effet sur lui.

Le secrétaire exécuta les ordres du maire. Son récit fini, le père de Fanny parut n'avoir rien entendu. Alors, le secrétaire, épouvanté des périls que couraient et la foule assemblée et ceux qui seraient ses victimes, représenta au malheureux père, avec l'énergie que donnent de pareilles circonstances, quel service il rendrait à la ville et à cette foule égarée. — Convenait-il que l'assassin de Fanny fût déchiré par la populace? ne fallait-il pas qu'il pérît sur l'échafaud?... on dirait que le père se serait fait justice lui-même! ne devait-il pas retenir ses ouvriers?... etc.

Lamanel, comme mu par une inspiration qui ne vînt pas de lui, se lève.

« J'irai, » dit-il.... Tout à coup, d'un pas ferme, il s'avance, suit le secrétaire, le gendarme, et paraît obéir à une force surnaturelle.

Cependant la foule continuait ses vociférations ; son acharnement, croissant à chaque minute, était arrivé à son plus haut degré : l'effroi régnait dans la maison du vieillard, la situation devenait de plus en plus critique, et il est impossible de décrire les agitations de l'âme de ceux qui jouent un rôle dans ces sortes de scènes! Quelle terreur saisissait les magistrats en écoutant ces clameurs répétées depuis le matin avec l'obstination d'un peuple mutiné.

« Qu'ils meurent tous!... criait-il, ou livrez le vieillard!... Vous ne sortirez pas!... Enfoncez les por-

tes... A mort l'assassin!... Vengez Fanny!... Qu'on déchire le meurtrier! Que l'homicide meure! livrez-le! A la voirie!... A l'échafaud!... Qu'on l'égorge!... A mort!... A bas les soldats!... Le vieillard, le vieillard!... livrez-le!... qu'il meure!... »

Tout à coup, à l'extrémité de la foule, un silence auguste et solennel commence, il gagne insensiblement et par degrés toute cette multitude, elle forme d'elle-même un chemin respectueux devant un seul homme, dont la figure abattue, la douleur et les souffrances éteignent les passions dans l'âme des spectateurs : devant son geste de main, tout s'abaisse, tout s'apaise : à son coup d'œil, les ouvriers se retirent, et ce magique tableau frappa d'autant plus les cœurs qu'il succédait à une scène d'un tumulte effrayant; le contraste était aussi complet que l'imagination la plus poétique pourrait le désirer.

Le père infortuné s'avance au milieu de cette haie silencieuse et parvient à la maison. Il monte, il entre dans la pièce où se trouvait l'assassin présumé de sa fille. A son aspect il frissonna, s'assit sur un fauteuil, car les idées qui lui troublèrent le cœur furent trop rapidement violentes. Un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux et il s'écrie : « Fanny!... Fanny!... ma fille!... »

Le général Béringheld, s'approchant de Lamanel, tira de son sein le collier d'acier qui décora Fanny, le présenta à ce père désolé en lui disant :

« Voilà la dernière chose qu'ait portée votre fille. »

Lamanel regarde le général, lui prend la main, la serre contre son cœur sans proférer une parole! mais quel geste! quel regard! quelle éloquence!... quelle muette douleur, et quel remercîment!...

« Je voudrais qu'il me fût permis d'en garder un anneau.... » reprit le général.

Lamanel contempla le collier avec regret, avec regret il en détacha un fragment et le tendit au général.

« Faiblesses!... » s'écria de sa voix sépulcrale le grand vieillard dont le front d'airain annonçait que la sensibilité n'habitait plus sous sa mamelle gauche.

On se mit en marche : le général soutenait le père de Fanny qui protégea, par sa présence, celui que l'on accusait du meurtre de sa fille, les magistrats suivaient.

Quand on aperçut le grand vieillard, ses proportions gigantesques, ainsi que les circonstances surnaturelles qui le distinguaient du reste des hommes, il s'éleva un sourd murmure qui grossissait déjà; déjà des cris partaient du sein de la foule, déjà le vieillard se réfugiait derrière le corps du père de Fanny, avec tous les indices d'une peur véritablement hideuse, lorsque Lamanel, se retournant : fit signe de la main et regarda l'assemblée avec cet air douloureusement suppliant qui l'avait calmée une fois. Le bruit cessa. Un silence morne et farouche s'établit, semblable à celui qui régna dans Rome, quand les cendres de Germanicus la traversèrent : le vieillard fut conduit à sa prison sans aucun autre accident; avant d'y entrer, le gigantesque étranger dit au père désolé : « Votre fille existe!... »

Cette parole fut prononcée d'un ton qui en détruisait la vérité : le vieillard ressemblait à ces médecins qui cherchent à faire croire à l'agonisant que la santé est à son chevet.

Aussi, malgré cette ironique consolation, le pauvre Lamanel fut repris d'une attaque si violente, qu'il mourut dans la nuit en prononçant sans cesse le nom de sa chère Fanny.

Un concours immense de peuple entoura la prison, jusqu'à la nuit. Le geôlier raconta que lorsqu'il eut verrouillé la porte du cachot sur le vieillard, il entendit sa voix sépulcrale murmurer : « Je suis sauvé!... »

VI.

Fuite. — Le général quitte Tours. — Ses Mémoires.

Les événements de cette journée se trouvaient tellement liés à toute la vie du général Tullius Béringheld, qu'il était impossible qu'il n'en fût pas gravement affecté. L'espèce de maladie morale qui l'agitait lui donna quelque relâche, et, la curiosité s'emparant de son âme, il résolut de rester à Tours pour connaître à fond l'être extraordinaire que jusqu'alors il n'avait qu'entrevu, et, puisqu'on tenait ce nouveau Protée enchaîné, de pénétrer ce mystère qui enveloppait son existence.

Il fit appeler son général de brigade, lui remit le commandement de la division, ordonna d'aller à plus petites journées, puisque l'empereur ne devait se trouver à Paris que longtemps après l'arrivée des troupes. Puis il résolut de se rendre à Paris en poste, après être resté à Tours le temps nécessaire pour satisfaire sa curiosité. Les troupes quittèrent la ville dès le lendemain.

Le lendemain, le général passa la soirée chez le préfet, il y trouva le juge d'instruction chargé de l'affaire du vieillard, ainsi que le substitut impérial et le maire. Sur la fin de la soirée, ces magistrats, restés seuls avec le général, le prièrent de se rendre dans le cabinet du préfet. Là, ce dernier lui dit : « Général, il paraît certain que vous connaissez l'individu qui fait en ce moment le sujet de toutes les conversations de la ville : notre curiosité est arrivée à son plus haut période, et nous désirerions bien connaître...... »

Le préfet en était là lorsque son secrétaire particulier ouvrit la porte du cabinet et se présenta :

« M. le comte, dit-il, je viens vous annoncer, ainsi qu'à M. le maire, un nouvel incident qui n'est pas le moins extraordinaire de l'affaire Béringheld, c'est que ce vieillard a disparu. Le geôlier n'a pas quitté la prison, il a été entouré constamment de personnes dignes de foi ; les sentinelles n'ont rien vu, et lorsque le geôlier est entré dans la prison pour apporter au détenu le repas du soir, il a trouvé la chambre vide, sans aucune marque de fuite, sans aucune trace, rien de brisé... »

Chacun resta stupéfait, excepté le général. Les fonctionnaires se regardèrent, et le substitut s'écria :

« Certes, messieurs, je suis loin d'être superstitieux et crédule, mais je vous assure que cet homme m'a si bien glacé par son aspect, que je n'osais l'envisager, et que je suis obsédé par une idée que je ne puis empêcher d'errer dans mon imagination : c'est que cet homme possède un pouvoir hors nature...

— Je suis très-disposé à le croire, observa le maire, et il n'y a que la terreur horrible qui s'emparait de lui, à l'aspect du peuple irrité, qui dérange mes idées ; cette peur de la mort le dépouille à mes yeux de ce surnaturel que vous lui attribuez... Cependant j'avoue que si je l'avais devant les yeux, je ne pourrais m'empêcher d'être persuadé comme vous...

— Nous ferons, interrompit le préfet, un mémoire détaillé de ces événements, nous l'enverrons au ministère de la police générale.... et si l'on ne découvre pas le lieu de la retraite du vieillard, si les recherches constatent qu'il n'est pas dans l'étendue de l'empire, vous laisserez là, je crois, messieurs, une procédure qui devient inutile par le manque de preuves et de faits.

— En effet, dit le juge d'instruction : il est impossible de baser sur ces faits un acte d'accusation.

— Et il serait difficile de le soutenir, ajouta le substitut.

— Général, continua le préfet, vous savez que nons n'avons aucun droit à vous demander de satisfaire notre curiosité : après vous avoir témoigné le désir d'apprendre ce que vous pouvez savoir sur cet être bizarre, vous serez à même de nous en instruire ou de nous refuser cette satisfaction ; dans le cas où vous voudriez bien nous mettre au fait de ces circonstances, nous vous jurons tous qu'elles seront ensevelies dans nos consciences.

— Messieurs, dit le général, si le vieillard est échappé, je puis vous assurer que vous ne le reverrez jamais en cette contrée !... d'un autre côté, sa fuite me déconcerte autant que vous, sans que j'en sois étonné ; je vous avoue que je comptais pénétrer ici le mystère dont s'enveloppe cet être extraordinaire, et j'avais l'idée vague qu'il lui serait difficile de se tirer de la position fâcheuse où il était. Puisqu'il s'est évadé, mon séjour à Tours devient inutile, je partirai demain. Mais si vous vous proposez de faire un mémoire à l'Empereur et à la police générale, je sens que je dois vous donner tous les renseignements qui sont en mon pouvoir : ma vie tout entière se trouvant liée à ces éclaircissements, il y a longtemps que j'en ai consigné, dans un écrit, les bizarres événements qu'il me serait impossible de séparer des circonstances qui concernent le vieillard. Je vous enverrai le manuscrit avant mon départ : je vous le confie, monsieur le préfet, et je compte sur votre obligeance pour me l'adresser à Paris, avec la relation fidèle de ces derniers événements. Je remettrai soigneusement le tout à sa majesté, et au ministre de la police générale. »

Alors on se sépara, les magistrats firent leurs adieux au général. Le lendemain, l'on peut se figurer l'étonnement dans lequel toute la ville fut plongée, en apprenant la fuite du vieillard. Il y eut autant d'opinions différentes que de personnes, et les conjectures ne manquèrent pas.

Le général Béringheld partit, mais une demi-heure avant de monter en voiture, Lagloire avait été porter chez le préfet un paquet cacheté qui renfermait les mémoires de la vie du général, écrits par lui-même.

Le soir même, les magistrats qui avaient paru dans l'affaire du vieillard, se réunirent chez le préfet ; il décacheta l'enveloppe du manuscrit et lut ce qui suit à différentes reprises :

HISTOIRE DU GÉNÉRAL BÉRINGHELD [1].

Avant de commencer l'histoire du général, il est nécessaire de rendre compte des circonstances bi-

[1] Il eût été très-fastidieux pour le lecteur d'avoir à lire en entier les mémoires du général Béringheld ; on a donc été forcé d'en extraire ce qui se rattachait plus particulièrement au sujet, et d'en faire une narration suivie, en la coupant cependant par des lacunes nécessaires. On y perdra, peut-être, la manière détaillée et consciencieuse avec laquelle le général racontait les moindres détails qui concernent le vieillard et les événements de sa jeunesse ; mais l'on peut répondre que l'on doit y gagner une précieuse rapidité dans l'intérêt.

En ne publiant pas les lettres, les mémoires et les renseignements qui servent de base à toute cette histoire, je sens qu'à chaque pas je dois des explications. Je préviens donc que les

zarres qui précédèrent sa naissance : on y trouvera, par une singularité remarquable, plus de renseignements sur le vieillard, que dans la suite de sa vie, mais seulement jusqu'au moment où nous le reprendrons sur la route de Paris.

Son père, le comte de Béringheld, était le dernier rejeton d'une famille illustre dans les annales de la France, et l'une des plus nobles : elle tirait son origine d'un *Tullius Béringheld,* célèbre chez les anciens Germains et dont les historiens romains font mention.

Avant que la France devînt un royaume, les comtes de Béringheld habitaient les contrées du Brabant, où ils avaient une petite principauté : ils déchurent sensiblement. Enfin, du temps de Charlemagne ils vinrent en France. Des services rendus à l'Empereur leur concilièrent l'amitié de ce grand prince, qui leur acheta leur comté, dont le château avait été pillé et détruit par les Saxons. Charlemagne leur concéda en échange un comté situé au pied des Alpes : il donna même à ce comté le nom de Béringheld, mais ce ne fut que bien tard que le nom primitif s'éteignit, et qu'il fut remplacé par le mot tudesque de Béringheld.

Les comtes de Béringheld furent alors occupés pendant longtemps à transplanter en France leur fortune; tout entiers au soin de se rendre respectables par de nombreuses possessions, par une grande quantité de vassaux et un château-fort, vaste et bien situé, ils tombèrent, quant à la renommée et à la gloire militaire, dans une espèce d'oubli : ce ne fut guère que sous le règne de Philippe-le-Bel qu'ils reparurent à la cour, dans l'histoire, à la guerre, avec un éclat qui les rendit célèbres. Ils furent comptés parmi les grands vassaux, et le chef de cette famille se voit souvent dans l'histoire comme un des grands officiers de la couronne de France.

Nous passons sous silence les hauts faits et les circonstances qui concernent cette famille. Elle arriva à son plus haut degré de gloire et de prospérité sous le règne de Henri III, Henri IV et Louis XIII; mais, à partir du règne de Louis XIV, elle déchut sensiblement pour ce qui regarde les honneurs et les dignités, sans rien perdre cependant de ses importantes richesses : il semblait qu'un *génie* protégeât cette famille, au milieu des grandes secousses qui agitèrent la France, sous les règnes de Charles IX, jusqu'au règne de Louis XV. Les terres, les biens, la considération, en un mot *le matériel de la vie* fut scrupuleusement conservé et toujours agrandi. Rien ne dégénéra de ce qui est au pouvoir de l'homme, il n'y eut que l'esprit et les qualités morales de l'âme qui vieillirent; car les races d'hommes ne peuvent pas toujours se soutenir, et il en est des familles comme des plantes qui perdent de leur qualité en restant sur le même terrain.

Le père de Tullius, héritant de l'espèce d'abâtardissement qui s'était emparé du moral des comtes de Béringheld, se trouva l'être le plus faible et le plus superstitieux qu'il fût possible de voir, un de ces hommes dont la vue n'excite que le sentiment de la compassion. Bon par caractère, il n'avait jamais pu jouir de l'amour de ses vassaux, parce que les gens qui le gouvernaient, commettaient sous son nom des exactions et des violences.

L'espèce d'infirmité morale qui se faisait sentir dans le caractère du comte de Béringheld, s'augmenta singulièrement à la mort d'un de ses oncles, commandeur de l'ordre de Malte. Cet oncle, avant de mourir, appela son neveu, ils eurent ensemble une longue conférence, dont le sujet influa visiblement sur l'esprit du comte. Ce fut depuis cette époque que le pouvoir du confesseur de Béringheld devint beaucoup plus étendu, et son ascendant sur l'esprit du comte ne fut un mystère pour personne.

En 1770, la famille Béringheld fut réduite, par la mort du vieux commandeur, à ce seul comte Étienne de Béringheld, qui, par la réunion des biens de toutes les diverses branches éteintes, devint un des plus riches seigneurs de France et le plus ignoré. Il épousa l'héritière de la maison de Welleyn-Tilna, qui, de son côté, était aussi le dernier rejeton de cette famille, et qui, de même que Béringheld, se trouva d'un caractère tout à fait nul. Il semblait qu'un malin génie se fût amusé à réunir les deux infirmités de deux familles mourantes, pour en créer un assemblage de faiblesse.

Le comte et la comtesse de Béringheld vécurent dix ans sans avoir d'enfants, et les bruits les plus injurieux coururent sur le R. P. André de Lunada, le confesseur du comte.

Nous allons essayer de rendre compte des cris que poussèrent les cent voix de la Renommée.

On prétendait que le commandeur avait fait à son

détails déjà donnés sur le vieillard se trouvaient dans une lettre que le général Béringheld avait adressée, à cette époque, à un savant distingué de la capitale; aussi l'on a dû remarquer que la description détaillée du vieux Béringheld n'était pas sortie de la plume sévère d'un auteur : nous l'avons jugée assez curieuse pour la laisser tout entière : il en sera de même pour beaucoup d'autres morceaux de cette histoire, dont on respectera le cachet et que l'on extraira fidèlement des correspondances et des mémoires.

Nous faisons cette observation, une fois pour toutes, afin d'éviter les reproches que l'on pourrait nous adresser, soit sur le peu de vraisemblance, soit sur la différence des styles.

Malgré notre désir de laisser parler le général, nous avons arrangé la narration comme si elle était faite par l'éditeur, afin de ne pas changer la manière, le genre et la division adoptés. Enfin nous ferons observer que si nous avons retranché quelque chose, rien de ce qui reste n'est inutile, et que l'histoire du général se lie entièrement à cette aventure. (*Note de l'Éd.*)

neveu une confidence extraordinaire qui embrassait l'existence totale des Béringheld, leur fortune prétendue illégale, etc.

L'on renouvelait, au sujet de cette confession du moribond, tous les bruits qui coururent sur ce commandeur et sur sa famille.

Ce commandeur fut toujours accusé de sorcellerie, de magie blanche et noire; la vente de son âme au diable n'était pas plus oubliée que son goût pour la chimie, la physique, et que la recherche à laquelle il se livrait envers un membre de sa famille.

Nous allons expliquer ce fait d'une manière plus claire.

La famille Béringheld, ainsi que toutes les familles, s'était dès longtemps divisée en une multitude de branches. Ce fut en 1430 que George Béringheld eut, pour la première fois depuis l'origine de la famille, *deux fils* qui vécurent tous deux; l'aîné fut nommé George, et le second Maxime: de manière qu'en 1470, sous Louis XI, la famille se sépara pour la première fois en deux branches, car Maxime eut un fils.

Alors Maxime, ayant de la postérité, obtint le titre de comte, et ajouta le nom de *Sculdans* à son nom, afin que la branche cadette fût toujours distinguée de la branche aînée.

Cette branche *cadette* en forma d'autres, et cet assemblage des branches *cadettes* de la maison de Béringheld devint une autre maison puissante, en héritant des biens que ses membres acquéraient lorsqu'il ne se trouvait pas d'héritier direct. Ce fut le commandeur Béringheld-*Sculdans* qui rassembla sur sa tête les immenses richesses de cette maison *cadette*, et qui, par sa mort, les reporta dans la branche aînée, représentée par le comte Étienne, père du général dont il est question.

Revenons au fils du premier comte Maxime Béringheld-*Sculdans*, fondateur de la maison *Sculdans*, car c'est sur ce fils que roulait toute l'histoire.

Ce fils du premier comte Maxime Béringheld-*Sculdans* était l'objet d'une effrayante légende. Ce Béringheld, second comte *Sculdans*, s'adonna aux grandes sciences, il vécut avec les savants de ce temps, visita, dans le cours de sa longue existence, l'Inde, la Chine; il assista à la découverte du Nouveau-Monde, fit le tour du globe, et vécut depuis l'année 1470 jusqu'en 1572, qu'il disparut, le jour même de la Saint-Barthélemy.

Cette longue existence lui fit donner le surnom du *Centenaire*: l'on prétendait que son esprit revenait sur la terre; et l'on citait toutes les fois qu'il rendait des visites à sa famille. Le fait est que la dernière fois qu'il vint à Béringheld, ce fut en 1550, et il fit présent de son portrait: on fut étonné de trouver au Centenaire une vigueur, une force qui n'est pas ordinairement l'attribut de la vieillesse. On ne le vit plus depuis ce temps; mais la tradition prétendait que l'on apercevait le Centenaire, et que c'était lui dont le pouvoir magique protégeait la famille.

Voilà comme cette confuse histoire se rapportait au commandeur *Sculdans*: on disait que ce vieux commandeur s'était mis à la recherche du Centenaire, d'après une vision qu'il avait eue en Espagne, et d'après un mémoire présenté au ministère espagnol sur une aventure arrivée au Pérou; que le commandeur, ayant fait le voyage, se convainquit de l'existence du Centenaire et que *Sculdans* mourut pour l'avoir aperçu subitement.

Il s'en serait donc ouvert à son neveu le comte Étienne, avant d'expirer, et cette confidence rapportée par le comte de Béringheld au tribunal de la confession, était le fondement du pouvoir du Père André de Lunada, ex-jésuite. Il aurait, par là, possédé les moyens de perdre le comte, dont les possessions étaient le produit de la sorcellerie; et ce père André, abusant de la faiblesse de son pénitent, caressait l'idée de s'emparer des biens de la famille Béringheld, en empêchant le comte, par des moyens bizarres, d'avoir des héritiers.

Tel était, en 1780, l'état dans lequel se trouvait la famille de Béringheld et les bruits qui couraient sur cette illustre maison. Ce préliminaire indispensable évitera toute obscurité par la suite.

Le château de Béringheld était un des plus vastes et des plus romantiques qu'il fût possible de voir: situé au milieu des montagnes pittoresques qui commencent la grande et belle chaîne des Alpes, il luttait, par sa hardiesse et son étendue, avec les monts sourcilleux qui l'environnaient. Il paraissait montagne lui-même. Le mélange des architectures diverses de différents siècles le rendait comme les archives de l'art, et attestait à combien de siècles et de destructions il eut à résister.

Il y avait une foule de constructions, une chapelle, des corps-de-logis, de magnifiques écuries, des orangeries, toutes bâtisses qui portaient le caractère d'une grandeur vraiment royale et qui composaient un ensemble tout à fait romantique.

De vastes jardins se confondaient à leurs confins avec les Alpes, et les plus beaux points de vue, les plus belles vallées, dont la nature seule avait fait les frais, embellissaient cet imposant séjour.

Le château était précédé par une grande cour, au bout de laquelle se trouvait une grille, où commençait alors une immense prairie garnie d'arbres, et après cette prairie, on avait laissé subsister ce qu'on nomme un tournebride. Ce tournebride était un bâtiment où demeurait le premier concierge du château; cette construction tenait au village dont

elle formait la première maison, et le concierge avait fini par conquérir le droit de vendre de l'avoine, des fourrages et du vin.

Alors les voyageurs s'arrêtaient à cette espèce d'auberge, tenue par ce concierge, et c'était à cet endroit que se rassemblaient les domestiques du château ainsi que les plus riches du village. De ces conciliabules partaient les bruits que nous avons rapportés succinctement, afin d'éviter au lecteur de les entendre conter par Babiche, la femme du concierge, la présidente-née du cercle du tournebride.

Le 28 février 1780, il se tenait à ce tournebride une séance à laquelle on peut faire assister le lecteur pour le mettre au fait de l'événement qui empêcha la famille Béringheld de s'éteindre.

Il était neuf heures du soir, un vent de bise harcelait avec tant de vigueur la porte démantelée du tournebride, qu'à chaque instant on croyait qu'elle allait être emportée. Chacun des assistants se rapprochait de plus en plus d'un feu de bois de sapin, qui jetait tant de clarté que l'on n'avait pas besoin de chandelle.

Le gros concierge, habitué à entendre régulièrement les voix glapissantes des collègues de sa femme Babiche, dormait dans un coin de la cheminée; à l'autre coin était la sage-femme du village, vieille sorcière qui cumulait avec ses fonctions *obstétriques*, le droit de dire la bonne aventure, de jeter des sorts, de nouer l'aiguillette, de guérir avec des paroles magiques et des simples bien choisis. Elle avait quatre-vingt-dix ans, et sa figure desséchée, sa voix rauque, ses petits yeux verts, ses cheveux blancs qui s'échappaient de dessous un mauvais bonnet, ne contribuaient pas peu à fortifier les idées qu'elle entretenait sur son compte.

Ayant vu naître la population presque entière du village, connaissant les généalogies de chacun, les mystères de la naissance, les histoires de chaque famille, il était impossible qu'elle ne fût pas une autorité et une puissance redoutable du village de Béringheld, surtout lorsque les pères l'avaient représentée à leurs enfants en bas âge, comme une sorcière, ou tout au moins comme une femme à vénérer.

A côté d'elle, venait Babiche, grosse femme, fraîche et jolie; contre Babiche était le plus fort épicier du lieu, nommé Lancel. Trois ou quatre commères octogénaires tenaient le milieu.

Le gros concierge avait à sa gauche le garde-général des forêts de la couronne, homme aimable, instruit, musicien, marié depuis peu, et qui, ne trouvant pas accès au château, venait quelquefois écouter les nouvelles qui se débitaient au cercle du tournebride. Il était l'homme d'affaires de plusieurs maisons dont les propriétés se trouvaient aux environs; sa femme, extrêmement jolie, et d'un caractère assez aimable pour briller sur un plus vaste théâtre, venait rarement à cette assemblée où sa dignité aurait été compromise.

« Le Père de Lunada a fait renvoyer ce matin le jeune homme que madame avait pris en affection, disait la concierge; il ne laissera pas, si cela continue, une seule tête qui soit du genre masculin; j'ai toujours peur, lorsqu'il passe à cette grille et qu'il jette sur cette maison son grand œil sournois, qu'il n'aperçoive mon pauvre Lusni.

— Me voici!... s'écria le concierge endormi, qui, s'entendant nommer par sa femme, crut que sa despotique moitié l'appelait.

— Le fait est qu'il prend de rudes précautions pour s'assurer le gâteau, dit une des commères.

— N'est-ce pas pitoyable de voir périr une des plus nobles familles et les anciens protecteurs de tout le village?

— Ne calomniez pas ce saint homme, s'écria le politique concierge, qui sait s'il n'est pas à rôder ici près!

— A quoi servirait au Père de Lunada de posséder les biens immenses de la famille Béringheld? repartit le garde des forêts, il n'a pas d'héritiers, il jouit dès à présent de toute l'opulence qu'il peut souhaiter; son ordre est aboli; partant, je n'aperçois aucun but dans sa conduite, et si madame la comtesse n'a pas d'enfants, c'est qu'elle est stérile.

— Si le comte et sa femme viennent à mourir, il ne restera pas grand' chose au révérend Père.... s'écria Babiche: il jouit, c'est vrai! mais il ne possède pas!... »

A ces mots, la vieille sage-femme agita sa tête de droite à gauche, ce qui fit tomber ses cheveux blancs sur son col noir et ridé; elle éleva vers le ciel ses mains décharnées, chacun se tut, car ces préambules annonçaient que Marguerite Lagradna voulait parler; on se serra donc les uns contre les autres, et tous les yeux furent attachés sur la sage-femme, dont les yeux brillants roulaient avec vivacité; il semblait qu'un démon l'agitât, et que, telle qu'un poëte, elle eût une inspiration dont la verve voulait s'échapper comme une flamme ou un torrent.

VII.

La sorcière. — Ses discours. — Prédictions. — Arrivée de l'Esprit.

« Malheur à Ludana!... Malheur, s'écria Lagradna, malheur à lui, s'il veut toucher à la fortune

des Béringheld!... elle est sacrée !.... tous ceux qui cherchèrent à l'envahir sont *mal morts!....* »

Lagradna avait une manière de prononcer et de jeter ses mots qui plongeait l'âme dans une espèce de frayeur, elle paraissait tellement pénétrée de ce qu'elle disait, qu'elle en faisait passer chez les autres la conviction ; on était ému rien que par ses simples gestes.

« D'ailleurs, continua-t-elle après un instant de silence, et en regardant les solives du plafond ; la race des Béringheld ne doit pas s'éteindre, elle durera autant que le monde!... que ce monde-ci!.. » Et Lagradna frappa la terre avec la longue canne qu'elle portait toujours.

« Il y a longtemps que je sais cela, ainsi que la prédiction de *Béringheld-le-Centenaire!* Et elle chanta d'une voix rauque et cassée :

« Ma race ne mourra
Que lorsqu'il nous cherra
Une grosse montagne
Dans la rase campagne
De la Vallinara ;
Ainsi nous périra
Le dernier de ma race,
Que rien, que rien n'efface. »

En chantant ces mauvais vers d'une voix chevrotante, Lagradna avait imprimé une attention singulière à ses auditeurs.

« Comment voulez-vous qu'une montagne écrase quelqu'un dans la Vallinara?... — Vous avez entendu la prédiction!... reprit-elle d'une voix sonore et en se levant debout dans la chaumière qui parut alors trop petite; eh bien !... j'ai vu ce matin celui qui l'a faite!... oui, je l'ai vu!... et voilà la seconde fois de ma vie. La première, ce fut lorsqu'en 1704, écoutez!.... on avait accusé le comte Béringheld le LXXIIe, de la mort de la jeune Pollany, dont on trouva le squelette dans le souterrain de la tour carrée. L'arrêt de mort était à la veille d'être rendu, les biens allaient être confisqués : il faisait nuit noire, et je revenais des montagnes par la Vallinara, le vent soufflait, et les forêts grondaient comme le tonnerre; j'avais peur et je marchais en chantant la complainte de Béringheld-le-Centenaire... Arrivée au milieu de la Vallinara, je vis une grande masse noire se mouvoir dans l'obscurité, et éclairée par deux petites lueurs bien distinctes; comme je me dirigeais vers Béringheld et que la masse allait aux montagnes, nous devions nous rencontrer... D'abord, je crus que c'était Butmel, qui venait à cheval à ma rencontre.... »

. . . .

A ces mots, la sage-femme tomba sur sa chaise, resta immobile, et des pleurs, s'écoulant de ses yeux, roulèrent dans les sillons formés par les rides de son visage. Cet accès de douleur, dans un âge si avancé, fit tressaillir l'assemblée qui se souvint alors que Lagradna n'avait jamais été mariée; qu'elle n'aima qu'une fois dans sa vie ; que Butmel, l'amant chéri de Lagradna, fut celui sur lequel le crime du meurtre de Pollany fut rejeté d'une manière inconcevable et par une trame invisible ; qu'on le transféra à Lyon où il fut condamné à mort; enfin, qu'il mourut accusé d'avoir tué Pollany ; que toutes les fois que le nom de Butmel sortait de la bouche de Lagradna, elle tombait dans une rêverie qu'il ne fallait pas interrompre, sous peine de la voir livrée à un accès de folie. Bientôt Lagradna reprit :

« Il me semblait déjà le voir avec son sourire!.... son chapeau sur l'oreille, un bouquet à la main, et la joie peinte sur le visage.... pauvre Butmel!.... tu ne souris plus, dit-elle en regardant la terre, et quel est l'infernal génie qui t'a fait tirer à quatre chevaux pour un crime que tu n'avais pas commis?..... toi, un crime?.... toi, l'âme la plus honnête!..... et, Pollany était mon amie!... la tienne!... ah, tu ne souris plus!... mais, dit-elle avec un accent déchirant, tu es dans les cieux, avec les anges! »

Cette idée, qu'elle exprimait les yeux levés vers le ciel, fit disparaître un moment ses rides, son visage parut voir Butmel, et elle caressa une chaîne composée de grains de verre, que son amant lui avait donnée. Son extase, pendant laquelle chacun tâchait de ne pas respirer, cessa par degrés; elle revint à elle, en disant : « Ce n'était pas lui que je croyais apercevoir dans la Vallinara!... je marche toujours... je vais!... je vois que les deux lumières sont deux yeux, la masse, un homme; et cet homme, un cadavre. »

Une horreur indéfinissable s'empara des assistants, à ces mots prononcés avec des repos, des accents et des gestes qui donnaient à Lagradna l'air d'une sybille dans un antre. On croyait voir ce qu'elle dépeignait : le feu ne jetant qu'une faible lueur qui éclairait la chambre à peine, Marguerite se trouvait alors colorée par un reflet rougeâtre, ce qui la rendait susceptible de produire un effet profond sur l'imagination, surtout en racontant une pareille histoire à de pareils auditeurs.

« Ce cadavre !.... continua-t-elle d'une voix à faire trembler les plus aguerris, c'était l'esprit de Béringheld-le-Centenaire!... je l'ai reconnu !...

— Comment, demanda le garde des forêts, puisque c'était la première fois que vous le voyiez?

— Comment?... reprit Lagradna avec volubilité, mon père ne l'avait-il pas aperçu en septembre de l'an 1652, quand Jacques Lehal fut emporté de son chalet sans qu'on l'ait jamais retrouvé, et que le comte Béringheld LXX apprit la mort de celui

contre lequel il devait se battre en duel le lendemain? L'adversaire du comte de Béringheld était un comte de Vervil; tous deux devaient se battre à mort, et Vervil passait dans ce temps pour le plus adroit à l'épée : le trépas de Béringheld paraissait donc inévitable. Ce redoutable adversaire mourut à deux lieues d'ici, dans le col de Namval ; une pierre énorme tomba sur son carrosse... Mon père *a vu l'Esprit* détacher la pierre!... alors il me raconta comment il avait entendu dire à son grand-père que l'esprit ne paraissait jamais, sans qu'il arrivât des malheurs à ceux qui menaçaient les Béringheld, et qu'une mort sinistre saisissait toujours quelqu'un quand le Centenaire passait dans une contrée.

« Mon père, à cette époque, m'avait déjà tout détaillé, et lorsque je rencontrai l'*esprit* du Centenaire, comme je vous le disais tout à l'heure, je reconnus sa voix qui n'a rien d'*humain*, cette voix qui parle comme celle des vents et des tempêtes ; alors, je n'ai pas pu soutenir la lumière de ses yeux; quand il a passé, j'ai aperçu sa grosse tête blanche qui *sentait la* tombe; ses pas n'ont point retenti sur le sable, il était léger comme le vent du matin; et, comme ma tête se trouvait sortie du fossé qui me cachait, j'ai vu, lorsqu'il a levé son pied, j'ai vu ses os desséchés et aucune chair dessus....

« Aussi, l'arrêt fut cassé, l'affaire du comte de Béringheld appelée à Paris, où on l'acquitta, et Butmel a été la victime ! » . . . .

. . . .

Des pleurs coulèrent encore et la vieille se tut. On n'osa pas interrompre son silence; d'ailleurs, l'aspect vénérable de la misère d'amour de cette femme inspirait un profond sentiment de compassion. Elle agita sa main décharnée, la tendit, et découvrant ses os, elle dit :

« Ce bras a été jeune, recouvert d'une peau douce, et Butmel le pressait souvent !... mais maintenant, je vis, mon bras est ridé, et Butmel est mort !... je suis morte aussi.... mon cœur est mort.... on croit que je vis!...

« Sachez, reprit-elle d'une voix sonore et ferme, sachez que j'ai vu l'*Esprit* ce matin... malheur au Père Lunada, s'il convoite les biens de la famille Béringheld !... l'*Esprit* est dans la contrée, j'ai revu la neige de sa tête, les os de ses pieds; il était sur le sommet du *Péritoun :* assise au bas de la montagne, j'ai pensé m'évanouir, en apercevant que le vent impétueux n'agitait pas son grand manteau brun, et qu'il se tenait ferme sur ses pieds; j'ai cru qu'il m'annonçait ma mort, j'ai demandé dans le village si quelqu'un n'avait pas disparu... Le Centenaire jetait un œil de feu sur les vieux murs du château... ah! notre comtesse aura un enfant... allez, c'est Lagradna qui vous le dit, retenez-le bien !... et vous, M. Véryno, prenez garde à votre femme! elle est jolie comme Pollany!... (le garde des forêts tressaillit de frayeur); et vous ! Babiche, prenez garde à Lusni!... il ressemble, pour la taille, à Jacques Lehal ! (la concierge se signa et dit un *pater*) *;* l'*Esprit* voltige sur la contrée !... il est rare de le voir deux fois par siècle... il y aura du nouveau !... car, si l'Esprit n'emporte pas quelque âme avec lui, il ferait plutôt revenir des morts !... »

Le feu s'était éteint sans que personne osât se lever pour y remettre du bois de sapin; il s'échappait du foyer, des cendres, une flamme bleuâtre qui, parfois, éclairait le visage de Lagradna : cette lueur voltigeait dans la chambre comme les paroles de la sage-femme dans l'imagination de ses auditeurs : elle les avait lancées une à une, et le peu d'idées qu'elles contenaient contribuait à donner à l'âme une espèce de vague et de rêverie pesante. On s'étonnait de l'entendre parler, d'écouter ses diffuses paroles, cependant elle réussissait à inquiéter. Au moment où elle se rassit, un violent coup de vent se fit entendre et la cloche du tournebride retentit.

Personne ne se leva pour aller ouvrir, parce que l'on supposait que le vent avait seul agité la cloche; mais tout à coup, lorsque l'on n'y pensait plus et que le vent était apaisé, la cloche fut sonnée avec une vigueur et une constance qui prouvèrent qu'un être de chair et d'os remuait le pied de biche qui se trouvait terminer la chaîne; alors le chien se mit à aboyer d'une manière qui sembla lugubre.

Personne ne fit mine de se lever.

« Eh bien, Lusni, mon ami ! s'écria Babiche.

— Allons-y tous,... » répondit Lusni à l'interpellation cadencée de sa femme.

A ces mots, Lusni jeta dans le foyer une poignée de branches de sapin, une lueur subite éclaira la chambre, et, le courage renaissant dans l'âme de chacun, le garde des forêts alluma une chandelle, et Babiche, Lagradna, et Lusni en arrière-garde, se dirigèrent avec le garde vers la grille.

« Viendrez-vous?... s'écria une voix rauque, forte, pleine et d'un accent glacial.

— C'est lui!... dit Lagradna, que vient-il chercher?...

— Qui, lui? demanda Véryno.

— Béringheld-le-Centenaire. »

Le groupe resta cloué par la peur, à moitié chemin de la grille, et la chandelle indiqua, par le vacillement de sa lueur, la terreur du bon Lusni qui se repentit d'avoir écouté Lagradna.

« Viendrez-vous, enfants d'un jour ? répéta la voix terrible qui accompagna cet ordre d'un ton de maître.

— Allons donc, venez ! s'écria une voix douce et qui se rapprochait davantage du flexible organe des hommes. »

Lagradna, saisissant la lumière des deux mains du concierge, se dirigea lentement vers la grille; Babiche, poussée par la curiosité, la suivit; Véryno eut honte de se voir surpassé en courage par deux femmes, il s'avança donc sur leurs pas; alors Lusni fit quelque démonstration, mais il se tint à une honnête distance; quant aux trois commères, elles se groupèrent sur les marches du tournebride.

« Depuis quand cette grille ne s'ouvre-t-elle plus au premier coup de cloche? dit encore la voix terrible pendant que Lagradna faisait résonner la serrure.

— Depuis que Butmel est mort injustement!... » répondit la sage-femme dont la tête n'était plus bien présente; à l'âge de quatre-vingt-dix ans cela arrive assez souvent.

A peine Lagradna avait-elle achevé la dernière syllabe du dernier mot, qu'un éclat de rire horrible retentit dans les airs et parvint jusqu'aux murs du château, qui le répétèrent. Tous les assistants furent glacés d'épouvante.

« *Butmel vit encore!...* » continua la voix en riant d'un ricanement infernal. Un moment de silence suivit cette phrase, et des larmes amères sillonnèrent le visage de Lagradna.

« Vous êtes à Béringheld!... » proféra encore cette voix. Elle partait du gosier d'un homme d'une stature énorme. Il s'adressait, en ce moment, à un autre homme en uniforme qui, depuis qu'il était arrivé, ne cessait de lorgner sa valise, de brosser son habit en se servant de ses manches, et de regarder s'il ne lui manquait rien. Il ne s'occupait que de lui et de son cheval. Le géant, après avoir montré le château, jeta un coup d'œil sur le groupe, et ce coup d'œil sembla à tous les assistants faire pâlir la lumière de la chandelle. Le guide de l'officier disparut avec une effrayante rapidité; toutefois, l'on entendit le galop d'un cheval.

« L'avez-vous vu?... dit Lagradna au concierge, à sa femme, au garde-chasse et aux trois autres vieilles femmes; quel œil!... Ne croyez pas que ce soit un cheval qui galope!... l'*Esprit* s'amuse. Soyez certains qu'il n'a pas plus de cheval qu'il n'y a de poil dans le creux de ma main. »

Le groupe resta immobile, ne regardant personne, ou plutôt craignant de voir.

« Que diable avez-vous donc? » leur demanda l'officier qui avait fini l'inventaire de lui-même et qui s'amusait de l'effroi peint sur les figures. Il descendit de cheval, passa soigneusement son bras dans la bride, et il reprit :

« Je vous garantis que mon guide monte un véritable cheval, et un bon cheval, encore!... Jamais je n'ai eu tant de plaisir à causer avec un homme... il ne m'a rien demandé pour le service qu'il m'a rendu; c'est fort poli, car il était en droit d'exiger quelque chose.

— Votre guide, un homme? dit Lagradna, vous avez fait route avec un *Esprit!...*

— Que veut cette folle avec son *Esprit?...* reprit l'officier en fronçant le sourcil. Allons, conduisez-moi au château!

— L'avez-vous vu?... demanda Lagradna.

— Moi, pas du tout! il fait noir comme dans un four! et, quand on a une valise!... dit-il en regardant avec inquiétude la croupe de son cheval. Allons, continua l'officier, en voyant tous les yeux tournés sur sa valise, allons, menez-moi au château? »

Le concierge saisit sa lumière, mit sa main du côté du vent pour qu'elle ne s'éteignît pas, et il guida l'étranger à travers l'avenue; Lagradna et Babiche accompagnèrent l'étranger, afin d'ouvrir la seconde grille qui devait être fermée.

Il régnait dans l'habillement de l'inconnu une régularité, une tenue qui donnaient l'idée d'un caractère exact et minutieux. Les traits de sa physionomie ne démentaient pas cette opinion : on l'aurait plutôt pris pour un bon négociant, calculant tout, jusqu'à la vie, que pour un militaire, personnage ordinairement décidé et aventureux.

« Si ce n'est pas une indiscrétion, pourrais-je vous demander où vous avez pris ce guide? dit la sage-femme à l'inconnu.

— Je me suis égaré, répondit-il, au moment où je franchissais les montagnes qui précèdent la Val... ven...

— Vallinara, s'écria la sage-femme.

— C'est cela même, reprit l'étranger, alors j'ai entendu le galop d'un cheval qui me suivait, j'attendis que le cavalier fût arrivé près de moi, je lui demandai le chemin de Béringheld, il m'y conduisit fort obligeamment, et pendant la route, il me parla d'une foule de choses peu connues, d'anecdotes curieuses.

— Qui ne concernent certes pas le temps présent!... répliqua Lagradna.

— C'est vrai, dit l'officier frappé d'étonnement à cette réflexion.

— Vous n'avez donc pas regardé ses yeux de feu.

— Il avait une lumière, dit l'officier.

— Une lumière!... c'était son œil! » s'écria Lagradna.

A cette observation, l'étranger resta immobile d'étonnement et il murmura tout bas : « Serait-ce mon médecin?... Un œil de feu!... que ne l'ai-je examiné!

— Et cette voix? reprit la sage femme.

— *C'était la sienne!* » s'écria l'officier stupéfait.

Pendant que l'officier s'avançait vers le château,

il s'y passait une scène dont le récit suffira pour dépeindre les personnages qui l'habitaient.

Dans une antique salle à manger, autour d'une table bien servie, étaient le comte, sa femme et le Père de Lunada. Devant le révérend Père, on voyait les débris de différents mets les plus exquis, ce qui prouvait authentiquement que la fleur de son teint et la fraîcheur de sa carnation étaient soigneusement entretenues par les attentions des maîtres du château. Les vins les plus savoureux et mille friandises venaient d'être prodiguées au Père de Lunada, lorsque, se tournant vers la comtesse, il lui observa que l'on n'avait pas encore ajouté de lit de plume à son coucher.

« Ce n'est pas, ma fille, par sensualité que je fais cette demande.

— J'en suis bien persuadée, répondit une jeune femme placée dans un fauteuil dont le dos était d'une hauteur énorme, et où elle paraissait ensevelie.

— Mais pourquoi, reprit Lunada, dans cette vie, ne pas profiter des commodités qui peuvent la rendre agréable? Le Seigneur ne les a permises que pour dédommager ses serviteurs de leurs combats avec le démon. Mon fils, envoyez-moi de cette liqueur dont la bouteille se trouve devant vous; je crois que si ma digestion ne se faisait pas bien, je ne pourrais pas prier avec toute la ferveur que l'on doit mettre à ses prières. Le comte donna la bouteille à un laquais.

— Vos prières n'ont pas encore réussi à nous faire avoir des enfants, dit le comte de Béringheld.

— Mon fils, Dieu est sage, et ne fait rien en vain : s'il a permis la dispersion de notre *Société*, ce fut pour punir la terre; et, si vous n'avez pas encore de postérité, ne l'attribuez qu'à vos péchés! Il faudra redoubler vos pénitences, vos austérités, vos jeûnes; j'y joindrai mes prières.

— Mon père, observa la comtesse, ne pourrait-on pas consulter des gens de l'art, pour savoir s'il n'y aurait pas des moyens?... »

A ces mots, l'effroi se peignit sur la figure de l'ex-jésuite : « Penseriez-vous que les hommes soient plus puissants que Dieu?... »

A cette exclamation, la comtesse se tut, sa figure reprit cette impassibilité froide que donne l'extrême dévotion. Son mari, la bouche béante, les yeux étonnés, regardait le visage de son confesseur, dont l'expression était le véritable baromètre de toute la maison.

« Il n'y a rien à attendre que de Dieu! » reprit le P. de Lunada.

Cependant il faut convenir que le dessein du P. de Lunada n'était pas aussi criminel qu'il pourrait le paraître. Le R. P. faisait autrefois partie de la société célèbre des jésuites. A l'abolition de cet ordre, il se réfugia en Italie, et, revenant en France quelque temps après, il fut accueilli par le comte de Béringheld.

Le P. de Lunada était très-instruit, mais il avait une profonde ignorance sur certaines matières : convaincu de la vérité de la religion, mais encore plus convaincu de la grandeur de sa profession de jésuite, son caractère présentait un singulier mélange d'esprit et de simplicité, de bonté et d'astuce, d'ambition et de désirs; enfin, pour tout dire, l'esprit de la société de Jésus n'avait pu réussir à gâter son caractère primitif... et, sans faire du P. de Lunada un fanatique, un génie, ou un ambitieux, la société de Loyola lui avait inculqué ses principes et sa religion particulière qui, à chaque instant, contrariaient les idées naturelles du R. P. Il s'ensuivait un singulier combat dans la conduite, les idées et le caractère du R. P.

Ainsi, le P. de Lunada désirait, si le comte de Béringheld ne devait pas avoir d'enfant, que la fortune de la maison lui revînt plutôt qu'à l'État; mais il n'aurait pas commis la moindre action qui eût exigé de l'énergie, pour s'en rendre maître, et empêcher le comte et sa femme d'avoir des héritiers. L'on peut assurer que l'empire que le R. P. exerçait sur les maîtres du château n'avait rien de despotique, il résultait des circonstances bizarres qui permirent la réunion de trois êtres aussi faibles, parmi lesquels le P. de Lunada se trouva le plus fort.

Ainsi, le château présentait le maussade aspect de ces trois êtres cheminant dans la vie, et n'ayant pour s'y conduire que le flambeau de l'ex-jésuite, flambeau composé de toutes les décisions de l'Église, que le R. P. appliquait selon son intérêt; et, comme tous ceux qui gouvernent, il était jaloux de son autorité; c'est ce qui faisait que, n'étant pas précisément le maître, il avait à batailler avec les gens qui le rendaient odieux, sans qu'il en donnât de grands motifs. Ainsi, l'on errait, au château de Béringheld, dans un labyrinthe d'intrigues domestiques, de petites tracasseries, etc., que la faiblesse des maîtres et la hardiesse des domestiques entretenaient toujours; et dans un château habité par un petit nombre de personnes, on doit sentir combien ces riens étaient augmentés par les bavardages et la présence continuelle des mêmes individus. En un mot, qu'on se figure le palais de la *Sottise* livré à des subalternes en l'absence de la déesse.

VIII.

L'officier angevin. — Sa frayeur. — Béringheld-le-Centenaire est au château. — Départ précipité.

Nous avons laissé l'officier s'avançant, sous l'escorte de Lagradna, de Babiche et du concierge, vers le noble manoir du comte de Béringheld, à qui le R. P. de Lunada vient de prononcer l'arrêt formidable, par lequel il décidait que, quant à la procréation d'un héritier présomptif de la famille des Béringheld, il n'y avait plus rien à attendre que de l'intervention divine. A cette ordonnance sacerdotale, le comte baissa la tête d'un air confus, et sa femme lui lança un regard qu'il serait très-difficile d'expliquer, par la multiplicité des idées qu'il renfermait. Le comte sourit à sa femme d'une manière plus significative qu'à l'ordinaire, et tout ceci, d'après le caractère de ces deux époux, indiquait quelque chose d'extraordinaire.

En effet, la proposition de se livrer au bras séculier, pour faire cesser la stérilité de la comtesse, avait été méditée, pendant un mois entier, entre les deux époux; ils examinèrent longtemps, avant de la présenter à leur confesseur, si elle ne renfermait aucune hérésie, et s'ils pouvaient s'en occuper; la comtesse avait même osé parler du pouvoir de Lagradna, mais cette femme sentait trop la magie et le fagot, pour que le comte osât la faire venir. La comtesse, rendue hardie par l'espoir d'avoir des enfants, se contenta de caresser cette idée en elle-même.

Ce fut au milieu du silence pendant lequel les époux réfléchissaient au peu de succès de leur proposition, que le concierge vint avertir qu'un étranger demandait à parler à Monseigneur.

« Faites-le entrer, » dit le comte.

Aussitôt l'officier se présenta et salua le comte en le regardant avec attention, puis il s'exprima en ces termes :

« Monsieur le comte, il y a quelques mois que je suis revenu des États-Unis, où j'ai servi loyalement les insurgés. En les servant, j'ai reçu un coup de feu que je n'ai pas pu rendre, ce qui fait que je le dois aux soldats anglais du lord Cornwallis. Après avoir inutilement payé des chirurgiens d'outre-mer, qui ne m'ont pas guéri, je m'en retournai en France pour arrêter ma maladie dont les suites étaient assez graves pour devenir mortelles. Après avoir consulté et *payé* inutilement les hommes les plus célèbres, je résolus d'aller finir mes jours aux lieux de ma naissance : je suis d'Angers. Le hasard voulut que je fusse logé dans la maison où demeurait le bourreau; je ne m'en aperçus que trop tard, ajouta l'officier en voyant le mouvement qui échappa au comte, à sa femme et au P. de Lunada; mais, au total, le bourreau me parut riche et ne devoir rien à personne.

« Sa femme était à la mort, et j'entendais dire à chacun qu'il devenait très-étonnant qu'elle ne mourût pas, d'autant plus qu'aucun médecin ne la soignait.

« Elle commença bientôt par aller mieux.

« Je vous demande pardon; mais tout ceci se rattache à ma présence en ces lieux, et, d'ici à Angers, le chemin a vu de mon argent et l'argent est rare !...

« Soupçonnant du mystère, voyant le mari soucieux, j'examinai ce qui se passait. Dormant peu, à cause de mes souffrances, je finis par apercevoir que, toutes les nuits, un vieillard remarquable par plusieurs singularités, et entre autres par une étonnante caducité, s'introduisait dans la maison. Étonné de ce mystère, je questionnai le bourreau, il m'apprit que cet homme lui avait promis de guérir sa femme, je ne sais pas à quelle condition ! cela ne me regardait pas. La nuit suivante, j'attendis ce vieillard à son passage, en lui demandant de me guérir, s'il en avait le pouvoir. Il me regarda, monsieur le comte !.. ah ! je puis dire que jamais la figure de cet homme ne sortira de ma mémoire ! une flamme noire.... »

En ce moment, l'officier, ayant regardé par hasard les tableaux qui garnissaient les murs de la salle, jeta un cri; et, chancelant sur ses jambes, il tomba sur une chaise, en désignant du doigt un des portraits. Chacun se retourna pour le voir; c'était le portrait de *Béringheld-Sculdans*, surnommé *le Centenaire*.

Une visible anxiété se montra sur le visage de chacun.

« Le voyez-vous ?... s'écria l'officier terrifié, ses yeux remuent encore. Je viens de les voir remuer... C'est *lui !...* »

Ce qui redoubla la stupéfaction de l'étranger, c'est que sur le bas du cadre du portrait, il y avait cette inscription : *Béringheld, anno* 1500.

« Je vous jure, répéta l'officier, que les yeux du portrait m'ont lancé le feu clair que j'ai remarqué dans les yeux du vieillard, et qu'ils se sont remués. »

Le P. de Lunada, effrayé, regardait alternativement et le comte Béringheld qui était pâle comme la mort, et le portrait, dont les yeux noirs n'offraient point le feu diabolique que décrivait l'officier.

« Voyez, continuait ce dernier, quelque chose agite la toile !... »

Personne n'osa bouger pour vérifier le fait, et le comte sonna.

« Saint-Jean, ôtez ce cadre... » Et Béringheld indiquait du doigt, en tremblant, le portrait de Béringheld-le-Centenaire.

Saint-Jean fit de vains efforts pour enlever le ca-

dre, car il était comme incrusté dans le mur. Les spectateurs se regardèrent avec étonnement, et le P. de Lunada, conservant, malgré le sentiment qui l'agitait, le sang-froid ecclésiastique de son ordre, demanda ;

« Enfin, monsieur, pourrait-on savoir ce qui vous amène ici ?...

— Vous ne tarderez pas à le savoir !... mais où en étais-je ? demanda l'étranger troublé qui ne cessait de regarder le portrait.

— Au vieillard... répondit le comte en tremblant.

— Cet être surnaturel sourit à ma demande, et me dit ces paroles que leur singularité m'a fait retenir : « Enfant d'un jour, tu veux vivre ta journée?... j'y consens. Je te guérirai, mais jure-moi d'accomplir ce que je vais te demander.... et tu seras guéri ! » Rien n'était plus juste, je fis le serment, et j'atteste le ciel que j'avais l'intention la plus forte de le tenir.

« Je ne veux de toi, reprit le vieillard d'une voix cassée et près de s'éteindre, qu'un bien léger service ! c'est de porter et de remettre, toi-même, une lettre que je te donnerai, pour le comte de Béringheld, en son château. »

« Et il m'indiqua parfaitement bien le chemin de ce village, et il me dépeignit même l'entrée, le tournebride et les montagnes. Monsieur le comte, je fus promptement guéri, je trouvai la lettre sur ma table, le lendemain de ma guérison, et je m'empresse de m'acquitter de ma promesse. *Ce que l'on a à un autre doit se rendre*, n'importe que ce soit argent, or, paroles, ou service. »

En disant cela, l'officier tira de son sein une lettre qu'il présenta au comte de Béringheld, en ajoutant : « Maintenant, je ne dois plus rien à personne. »

Ce dernier la prit en tremblant, l'ouvrit, et semblait craindre les caractères tracés sur le papier. Il lut ce qui suit :

« Le comte de Béringheld doit savoir que sa race n'est pas destinée à s'éteindre.

« Le 1er mars de l'année 1780, un homme se présentera en son château pour lever tous les obstacles.

« On aura soin qu'aucune personne étrangère à la famille ne se trouve dans les grands appartements du château de Béringheld, le jour indiqué.

« Le médecin arrivera la nuit et devra trouver la comtesse au lit, dans la chambre d'apparat du château.

« B. S. »

Tel était le contenu de ce singulier message. Le comte pâlit en lisant les caractères. Une anxiété parut sur son visage, il craignit de penser, et tâcha de se maintenir dans une imbécillité d'imagination, un sommeil de l'âme afin de bannir l'idée qui l'effrayait : il présenta cette lettre à sa femme et il fixa ses yeux sur le visage de la comtesse. Quand elle eut achevé, elle regarda son mari, et tous deux, mus par la crainte, se tournèrent vers le P. de Lunada.

La pénétration habituelle de ce dernier lui fit découvrir facilement qu'il y avait du mystère dans cette lettre : ne manquant pas de cette habileté monastique, apanage de ceux que leur intérêt force d'étudier le cœur humain, il baissa les yeux, et ne parut avoir aucune envie d'apprendre ce dont il s'agissait, s'apercevant bien que tôt ou tard les deux époux l'en instruiraient. Cette manière adroite de ne pas aller au-devant du pouvoir, était ce qui assurait le plus l'ascendant du P. de Lunada sur ses nobles hôtes.

Néanmoins, la figure pâle du comte annonçait au R. P. qu'il ne pouvait empêcher une multitude de pensées bizarres de voltiger dans son imagination, en l'accablant des lourdes sensations d'un rêve pénible ; au lieu que le visage de la comtesse indiquait une joie véritable, la joie d'une femme qui conçoit l'espérance de devenir mère ; mais cette joie était visiblement affaiblie par la crainte que le P. de Lunada ne trouvât du danger pour la conscience, dans une chose qui paraissait aussi surnaturelle.

On ne pouvait pas parler d'une telle affaire devant l'étranger. Après quelques paroles insignifiantes, le comte ordonna de le conduire à l'appartement destiné aux amis qui visitaient quelquefois le château, et, lorsque l'officier fut parti, la comtesse s'écria :

« Quelque mystère qui règne dans cette aventure, je ne puis pas m'empêcher de me réjouir, si elle a 'heureux résultat que l'on nous annonce.

— C'est naturel, dit le comte.

— N'est-ce pas après-demain le 1er mars ? continua la comtesse.

— Je ne sais, répondit Béringheld.

— C'est demain le 1er mars, répondit le jésuite.

— C'est vrai, dit le comte.

— Demain !... répéta sa femme, avec un mouvement de surprise et de crainte ; je ne croyais pas que... Et elle tomba dans une profonde rêverie.

— Adieu, mon fils, que la paix soit avec vous ! » dit le prêtre en prenant sa lumière, et se dirigeant lentement vers la porte.

Telle chose que pût dire la comtesse, elle ne tira de son mari que les monosyllabes : *oui* et *non ;* elle n'obtint même pas un sourire, un regard, et la phrase d'amitié que le comte avait souvent sur ses lèvres quand il parlait à sa femme. Au moment où elle se levait pour s'en aller, l'on entendit le bruit de

plusieurs voix confuses, la porte s'ouvrit précipitamment, et Lagradna parut en s'écriant : « J'entrerai!.... »

« Monseigneur, dit-elle, en profitant de la terreur que son aspect séculaire devait produire, je ne puis pas vous cacher que l'esprit de Béringheld-le-Centenaire rôde dans la contrée, et qu'il est dans le château! Je l'ai vu entrer!..... »

A ces mots, l'effroi le plus grand s'empara du comte, de sa femme et des deux domestiques qui avaient voulu empêcher Lagradna d'entrer. Le comte fit signe de la main à la sage-femme de se taire, puis il ajouta après un moment de silence : « Allons trouver le P. de Lunada. »

Il n'y avait plus que le valet du comte et la femme de chambre de la comtesse qui ne fussent pas couchés, ils suivirent leurs maîtres, ainsi que la vieille sage-femme, et l'on se dirigea vers l'appartement du P. de Lunada. Saint-Jean portait les deux flambeaux, et ce groupe silencieux de terreur traversa les longues galeries du château.

Le comte était le plus tremblant, mais, pour ne pas le faire paraître, il marchait avec assurance. Tout à coup un cri perçant retentit dans les galeries, et l'on conçoit facilement la peur que ce cri dut exciter dans l'âme de gens d'un esprit assez faible, errants et seuls dans un vaste château, loin de tout secours, au milieu d'une nuit sombre accompagnée de toutes les circonstances bruyantes des vents de l'équinoxe d'hiver. Saint-Jean laissa tomber les deux flambeaux; il y en eut un qui brûla toujours, en répandant une faible lueur qui se perdait dans cette immense galerie. On s'arrêta pour écouter, et, malgré le vent qui s'engouffrait, malgré les cris des oiseaux nocturnes, le bruit des bois et des eaux, l'on entendit des pas rapides.... un homme parut à l'extrémité de la galerie, il s'arrêta, éleva sa lumière pour distinguer ceux qui étaient dans cet endroit; et la comtesse, qui n'avait pas les mêmes motifs que son mari pour trembler de tout ce qui venait d'arriver, reconnut leur hôte, qui s'approchait avec tous les diagnostiques de l'effroi sur son visage.

« M. le comte, dit-il d'une voix altérée, je suis brave et je ne crains pas de me mesurer avec le premier venu, pourvu que ce soit un homme de chair et d'os comme moi!... vous m'avez offert l'hospitalité avec franchise, je vous dois des remercîments... acceptez-les!... car, pour un empire, je ne resterais pas dans votre château; je viens d'y revoir mon médecin, mon guide, et votre ancêtre!...... »

A ces mots, chacun sentit les vertiges de la peur, resta immobile, retenant son haleine.

« Oh! j'ai bien reconnu l'original du portrait qui se trouve dans votre salle! je lui dois la vie, je le sais; mais je l'ai payé en accomplissant ce qu'il m'a demandé : je n'ai rien à lui, ni lui à moi; et maintenant, je me soucie fort peu, d'après toutes ces circonstances, de me retrouver avec lui. J'aime mieux être à cheval, dans la *Vallinara*, égaré même, et cette nuit, que dans votre château, avec ce diable d'homme qui ne me semble pas un *homme*. Car, si j'ai bien lu l'inscription du portrait, l'original est né, ou peint, en 1500!... je ne suis ni religieux ni superstitieux, je conviens qu'il y a des effets bizarres dans la nature, on peut se ressembler de plus loin, ce peut être un jeu!... mais je suis bon gentilhomme Angevin, croyant en Dieu, voulant vivre tranquille : je laisse les grands seigneurs s'amuser comme ils veulent!.... par ainsi, je n'entreprends pas d'expliquer ce que je viens de voir de mes yeux, parce que c'est inexplicable, et que d'ailleurs cela ne me regarde pas; seulement, je suis prudent, je n'aime ni la justice séculière ni la justice ecclésiastique... ce sont de bonnes institutions, néanmoins!.... en conséquence, comme tout ceci devient par trop étrange, adieu, *monseigneur!*... vous n'avez rien à moi, ni moi à vous, j'ai rempli mon serment, je suis quitte, peu m'importe ce qu'il en adviendra, c'est votre affaire! J'ai l'honneur de vous saluer. »

Là-dessus, l'étranger, brossant sa manche blanchie par le mur, salua profondément le comte de Béringheld, et descendit rapidement l'escalier. On l'entendit se diriger vers les écuries, il amena son cheval dans la cour, déposa sa lumière sur le perron, et s'éloigna au grand galop.......

IX.

Apparition. — Lunada réduit au silence. — La comtesse au lit.

On doit, pour peu que l'on ait de l'imagination, se figurer la juste terreur qui s'empara de ce groupe, en voyant un militaire brave préférer de s'en aller par une nuit froide et orageuse, à rester dans un château habité par un être sur lequel on savait qu'il exista, de tout temps, à Béringheld, les traditions les plus contradictoires mais les plus étranges, selon toutes les versions.

Le comte ordonna à Saint-Jean de se rendre dans sa chambre, et de l'y attendre; il pria sa femme de se retirer dans la sienne; puis, il se dirigea, seul, vers l'appartement du P. de Lunada.

Béringheld trouva le Révérend Père lisant son bréviaire. En apercevant le comte, il le déposa sur sa table; et, fermant les yeux, mettant les deux premiers doigts de sa main droite contre sa joue en

rabattant le reste de sa main sur ses lèvres, il parut disposé à écouter le comte.

« Mon père, dit Béringheld, la révélation que je vous ai faite au tribunal de la pénitence, lors de la mort du commandeur *Sculdans*....

— Je l'ai oubliée, mon fils, s'écria l'adroit jésuite, elle ne peut être rappelée qu'en confession.

— Qu'importe, mon père, vous l'avez regardée comme une instigation du démon; mais aujourd'hui l'existence de l'être que m'a signalé mon oncle Béringheld, au lit de mort, ne peut plus être révoquée en doute, il est au château...

— Il est au château!.. dit le prêtre en se levant avec toutes les marques de la frayeur.

— Lagradna et l'officier l'ont vu, ajouta le comte.

— Ce ne peut être que le démon, ou bien votre ancêtre aura fait un pacte avec l'ennemi des hommes.

— Jugez, mon père, reprit Béringheld, jugez, si le commandeur est mort de frayeur, ce qui doit nous arriver!...

— Mon fils, le Seigneur est juste, il ne permet point que le tentateur soit le plus fort.

— Que faire? dit le comte, car *il* ordonne que tout étranger soit hors du château, demain soir, pendant toute la nuit, et *il* doit lever les obstacles qui nous empêchent d'avoir de la postérité...

— Que me dites-vous!... s'écria le P. de Lunada, voyons cette lettre. »

Le comte la donna à l'ecclésiastique, qui la lut. Le P. de Lunada ne manquait pas d'une certaine fermeté, et ses premières réflexions lui prouvèrent que le diable n'écrivait point, qu'il était physiquement impossible de lui résister; il pensa aussi intérieurement que la présence des êtres de cette nature n'avait jamais été un article de foi, que depuis longtemps cette idée était reléguée parmi les rêveries.

Cependant, dans cette occurrence, un grand nombre de circonstances se présentaient d'une manière surnaturelle; puis, il vint à se rappeler que plusieurs prisonniers de l'inquisition, sûrs de la mort, avouèrent posséder un pouvoir qui leur était inconnu et dont ils ne pouvaient se rendre compte; enfin, les exécutions de plusieurs sorciers lui revinrent dans la mémoire. Il tomba dans une rêverie que son pénitent n'osa point interrompre, et le résultat en fut: que l'on devait se tenir sur ses gardes, armer du monde, et qu'il passerait la nuit du 1er mars à la porte de la chambre d'apparat, avec de l'eau bénite, les livres saints et le St-Sacrement; que chacun se mettrait en prière; que l'on prendrait toutes les précautions nécessaires pour résister, soit au démon, soit à des hommes; enfin, que la comtesse ne devait pas s'exposer à cette aventure mystérieuse.

Le comte, rassuré par les paroles du bon prêtre, se disposait à sortir, lorsqu'il entendit un léger bruit:

« Je crois, dit-il, que l'on marche dans le corridor.

— Chut!... s'écria le P. de Lunada. »

Ils s'arrêtèrent, et retinrent leur haleine.

La porte parut remuer, le prêtre et le comte se sentirent glacer d'horreur, quand le mouvement devint en effet réel, et que, la porte ouverte, un grand vieillard, d'une taille énorme, jetant par les yeux un feu sardonique, s'avança lentement et d'*une manière incorporelle!* cette masse les *enchante*, les *charme*, par une espèce d'*incantation*. La plus sombre horreur saisit les deux spectateurs. Le vieillard s'arrête, il les regarde fixement, et ils sont cloués comme par une force supérieure, inévitable, hors nature.

Béringheld reconnaît son ancêtre, l'original du portrait, mais il était accablé par les symptômes de la plus effrayante vieillesse et d'une décrépitude telle que l'on croyait entendre le craquement des os d'un squelette. L'esprit du comte est frappé de la plus profonde terreur, de cette terreur glaciale et pénétrante qui transperce tout un homme, âme et corps. En effet, depuis cette apparition, il devint sujet à des absences; et sa raison, sans l'abandonner entièrement, le quittait par intervalles. Alors il tombait dans une rêverie profonde.

Cette grande ombre magique, et cette apparence de vie qui l'animait, firent dresser les cheveux du P. de Lunada; il appelait vainement à son secours le pouvoir de la raison pour chasser le froid qui se glissait dans son âme, il ne pouvait révoquer en doute la présence de cette *fumée humaine* et la lueur ironique de ses deux yeux, qui, seuls, décelaient la vie.

Le vieillard lève son bras, et, du doigt, il montre et désigne le comte de Béringheld, qui crut voir s'ouvrir les gouffres infernaux.

« Comte de Béringheld, laissez-nous seuls!... et ne craignez rien, ma présence n'est jamais, pour votre famille, qu'une source de prospérités!... »

Les sons de cette voix profonde, qui semblait sortir d'une voûte, avaient une espèce de bienveillance, un ton d'amitié qui cependant ne rassuraient en rien. La force intérieure, au-dessus de la force physique, déployée par le seul mouvement du bras de cet homme, qui paraissait sortir de la tombe armé de tous les pouvoirs surnaturels, cette force morale qui résulte des idées, subjugua le comte, il sortit le visage décomposé, les yeux égarés et la tête dans un état de désorganisation difficile à rendre.

Pendant que ceci se passait dans l'appartement du confesseur, la comtesse que nous avons laissée dans la galerie avec la sage-femme, s'était tournée

vers cette singulière femme, qui ne semblait point étonnée de cet événement extraordinaire, comme pour lui demander ce qu'elle en pensait.

« Madame, lui dit Lagradna, rien n'est plus vrai...

— Venez dans ma chambre, interrompit la comtesse, et vous m'apprendrez tout. »

Madame de Béringheld s'assit à côté de la cheminée, et elle fut stupéfaite d'entendre Lagradna lui dire :

« Madame, vous aurez des enfants, croyez-moi ! il y a deux heures je parlais ainsi, et, je le répète, l'Esprit qui veille sur la famille Béringheld ne se montre que dans des occasions importantes. Ce grand vieillard ne se nourrit pas de nos aliments! mon aïeul l'a vu tout aussi vieux que je viens de le voir!.. le père de mon aïeul l'a rencontré en 1577 au pied des monts du Chili, et je ne me rappelle que bien imparfaitement l'histoire d'une jeune Péruvienne qui mourut dans un grand vase de terre, et que mon bisaïeul a enterrée. Il y avait alors des gens qui poursuivaient *le Centenaire* pour le livrer à l'inquisition; mais il échappait, disait-on, à toutes les poursuites : quoi qu'il en soit, mon bisaïeul a dit à mon grand-père que les bruits qui couraient sur *le Centenaire* s'éteignaient, en ce que la mort de ceux qui l'avaient vu ou s'en plaignaient, empêchait de donner un corps aux recherches. Les mémoires faits aux ministres se perdaient et les grands ne croyaient plus à ces récits, parce que l'on revenait de *la magie et des grandes sciences;* que plus on allait, moins l'on y croyait, et qu'ensuite le vieillard se faisait rarement voir deux fois dans le même endroit.

« C'est à lui que la famille Béringheld doit sa splendeur ! *il voit les Rois!* on l'a rencontré sous diverses formes, quelquefois à pied comme un mendiant, d'autres fois dans un brillant équipage, sous le nom d'un prince.

« S'il arrive, madame la comtesse, soyez sûre que vous aurez de la postérité... »

Le récit incohérent de Lagradna plongea la comtesse dans un état extraordinaire, elle s'étonna d'avoir pu entendre une suite de phrases qui paraissaient dictées par la folie, et cependant une curiosité invincible l'agitait, à cause de la coïncidence des idées de la sage-femme avec l'ordre intimé par la lettre qu'elle avait lue.

« Mais, dit la comtesse, on m'empêchera certainement de me trouver demain soir, seule, dans l'énorme chambre d'apparat de Béringheld, et ce n'est que là...

— Madame, répondit Lagradna, pourquoi faut-il que vous y soyez?

— C'est l'ordre donné par une lettre...

— Écrite par *le Centenaire!* s'écria la sage-femme; allez-y, madame, et pour cela mettez tout en œuvre.

— Mais comment y parvenir ?

— Il faut, ajouta Lagradna, témoigner la plus grande répugnance, vous coucher ici de bonne heure, et, pendant la nuit, vous acheminer et rester dans la chambre ; je m'y cacherai si vous voulez. »

L'espoir d'être mère enfante des désirs bien violents, et l'on a vu des femmes faire certainement beaucoup plus qu'il n'était exigé de la comtesse; aussi cette dernière avait-elle déjà décidé en elle-même d'obéir aux ordres de l'auteur de la mystérieuse lettre.

La sage-femme venait de sortir, laissant la comtesse plongée dans la rêverie, lorsque le comte entra chez sa femme; elle fut effrayée de l'expression qu'il portait sur son visage, et Béringheld, s'asseyant sur un fauteuil, passa la nuit tout entière sans dire un seul mot.

Jamais le Père de Lunada n'ouvrit la bouche sur la scène qui dut se passer entre lui et l'étrange personnage que Lagradna appelait un *Esprit*. Le bon prêtre est mort sans que même, à son chevet funèbre, il en ait dit un mot; et lorsqu'on lui parlait de cette entrevue, le Révérend Père témoignait énergiquement que les questions à ce sujet lui déplaisaient souverainement.

Quoi qu'il en soit, le matin il descendit, comme à son ordinaire, dire la messe. Lorsqu'il vit le comte de Béringheld, il calma par des discours très-sages la frayeur de son pénitent, il tâcha de lui prouver qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'apparition dont ils furent témoins, et il ajouta :

« Mon fils, vous ne devez rien négliger de ce qui concerne la gloire et la prospérité de votre illustre famille; vous auriez quelque chose à vous reprocher si vous ne cherchiez pas à profiter des avis d'un inconnu ; il n'en peut rien résulter de malheureux pour madame la comtesse, puisque personne n'a intérêt à sa perte, et, mon fils, le Seigneur a des voies qui semblent quelquefois bien écartées. Ainsi, je vais obéir moi-même en me retirant du château pour cette nuit, et, si nous avons le bonheur de vous voir de la postérité, je me consacrerai bien volontiers à son instruction.

— Mais, mon père, s'écria le comte, qui vous porte à penser...? »

Le moine s'était déjà éloigné, et s'en allait, à pas précipités, vers le village, à travers la longue prairie qui se trouvait entre le château et le tournebride.

Le comte, ne sachant à quoi s'en tenir, resta toute la journée plongé dans l'irrésolution la plus cruelle.

« M. le comte, dit la comtesse, que pensez-vous de cette lettre, et que devons-nous faire?

— Tout comme vous voudrez, madame!

— Croyez-vous qu'il y ait du danger?

— J'en pense ce que vous en pensez.

— Ferais-je bien d'aller dans la chambre d'apparat? demanda la comtesse.

— Très-bien, dit Béringheld.

— Mais, si je n'y allais pas, M. le comte?

— Vous en êtes maîtresse, répondit-il.

— Lagradna a préparé la chambre ce matin, reprit madame de Béringheld.

— Hé!... » s'écria le comte : puis il retomba dans une rêverie dont il fut impossible de le tirer.

Le soir arriva, la comtesse s'habilla, et, laissant son mari seul dans les appartements du château, elle se rendit à la chambre d'apparat, qui se trouvait au milieu de la façade du château, du côté du parc. Elle y trouva la vieille sage-femme qui avait tout préparé. Onze heures sonnèrent, et Lagradna, sur l'ordre de la comtesse, se retira après avoir allumé une lampe, qu'elle posa sur la cheminée. Cette lampe jeta une faible lueur, insuffisante pour éclairer la vaste chambre où se coucha madame de Béringheld.

Lorsqu'elle se trouva seule dans le lit immense, qui, de temps immémorial, servait aux comtes de Béringheld la première nuit de leurs noces, elle tomba dans une singulière rêverie.

X.

La nuit. — La Comtesse enceinte. — Ce qu'on en dit. — Accouchement extraordinaire. — Tullius au monde.

Il est deux heures, la nuit est calme, la voix de l'orage s'est tue, la lune répand dans la vaste chambre une lumière pure qui efface la lueur rougeâtre de la lampe; la neige qui abonde sur les montagnes et sur les arbres produit un reflet d'une vivacité sévère. La comtesse de Béringheld dort d'un profond sommeil, ainsi que le château, le village, la nature, tout, excepté *celui qui ne dort jamais.*

Au milieu de son sommeil, et après avoir cru distinguer le léger bruit que l'on suppose produit par les fantômes, la comtesse se sent touchée par des mains glaciales, un frisson mortel la parcourt, une voix se fait entendre, une lueur éclaire son lit nuptial. Elle croit encore songer, tant cette lueur paraît venir d'une cause surnaturelle, tant cette voix indéfinie et inexprimable ressemble à celle que l'on écoute avec tant de peine dans les songes; mais bientôt une chaleur infernale succède, elle reste passive, et . . . .

Jamais la comtesse ne fut plus gaie et plus brillante que le lendemain de cette nuit passée dans la chambre d'apparat des comtesses Béringheld. Du reste, comme elle a gardé jusqu'à sa mort le plus profond silence sur les événements qui suivirent son réveil, nous avons remplacé la lacune causée par cette réserve, ainsi qu'on l'a vu, et nous nous sommes arrêté aux dernières circonstances dont elle ait donné le détail [1].

« Nous pourrons avoir des enfants! dit-elle à son mari le lendemain en déjeunant.

— Vous croyez? répondit-il.

— J'en suis certaine! ajouta-t-elle.

— Le ciel en soit béni!.... » Et après cette exclamation, leur entretien s'éteignit.

Le père de Lunada revint au château. Trois mois après la joie régna dans le village, dans le château et dans les environs, lorsque la nouvelle officielle de la grossesse de Mme la comtesse fut annoncée.

Mais on ne put empêcher que les bruits les plus absurdes, tous éloignés de la vérité, ne courussent, et que les circonstances qui avaient accompagné cette grossesse ne fussent rapportées avec des commentaires et des observations dans lesquels brillait la malignité.

Malgré son éloignement, son peu d'étendue, le village de Béringheld possédait un notaire; ce petit notaire avait de l'esprit, ce qui est à noter; il était méchant, ce qui le rendait redoutable; son dos n'offrait pas une surface parfaitement égale, sa figure de fouine annonçait la fausseté, mais tout cela ne pouvait pas l'empêcher d'être notaire, et d'avoir de l'esprit; cependant son esprit ne lui donnant pas d'occupation, ni d'actes à faire, il parlait plus qu'il n'écrivait : or, il se permit de dire, en apprenant toutes ces circonstances, que Mme la comtesse ayant plus de bon sens qu'on ne le croyait, et cachant son jeu sous une niaiserie affectée, s'était jouée de son mari, du confesseur et de toute la maison; que, s'entendant avec Lagradna, l'Esprit de Béringheld-le-Centenaire et l'officier ne formaient qu'une seule et même personne; que, d'après ce qu'on rapportait, il penchait à croire que cette personne était identique avec le corps d'un jeune mousquetaire fort spirituel qui, quinze jours avant cet événement, se trouvait à la ville voisine, et qui tous les étés chassait dans les montagnes, à plus d'une bête; qu'enfin, dans le XVIIIe siècle, il devenait honteux de croire à des revenants et aux sorcelleries.

Là-dessus, et en réponse au petit notaire, Lagradna, montant sur son trépied prophétique, fai-

[1] Lorsqu'il y aura des lacunes, elles indiqueront que l'on a retranché des choses de peu d'intérêt qui se trouvaient dans les mémoires du général. (*Note de l'Éditeur.*)

sait observer que l'*Esprit* n'avait pas quitté la contrée, et que, tôt ou tard, il arriverait malheur au notaire s'il continuait à médire.

Si mille personnes se rangèrent du parti de Lagradna, le notaire voyait aussi beaucoup de monde se mettre de son parti ; donc il y avait deux factions à Béringheld, mais toutes deux furent réduites au silence.

Quelque temps après avoir répaudu ces calomnies, qui se trouvaient colorées d'une teinte légère de vérité, le petit notaire bossu revenait de faire un inventaire lucratif, il traversait la redoutable Vallinara, monté sur sa mule; et à la nuit noire, un fermier qui suivait le même chemin heurta contre le tabellion évanoui; il le ramena au village de Béringheld, et ce pauvre notaire bossu mourut dans la nuit, des suites d'une frayeur.

Entouré de tous les secours possibles, son visage ne montra jamais que l'expression la plus hideuse de la peur; ses yeux en convulsion erraient dans l'appartement, comme s'il eût redouté d'y rencontrer quelque chose d'horrible!.... et, telle question que l'on ait pu lui faire, il expira sans répondre autre chose que : « *Oui! je l'ai vu!... je l'ai vu!* »

Lagradna, qui ne manquait pas de pérorer dans la chambre, s'écria « que c'était probablement le comte *Béringheld-le-Centenaire!* » A ce mot, le petit notaire essaya de produire un signe de tête affirmatif, mais il rendit le dernier soupir sans pouvoir achever ce mouvement de tête : ses membres se retirèrent et se rétrécirent par l'effet de la violente convulsion qui termina sa vie.

Cette mort imprima la terreur la plus profonde dans le village, au château et dans les alentours ; l'on n'osa plus sortir pendant la nuit, et la Vallinara fut regardée comme un lieu très-dangereux.

La grossesse de Mme de Béringheld se passa très-heureusement; car elle ne ressentit aucune de ces douleurs qui assaillent ordinairement les femmes enceintes.

L'on remarqua qu'elle regardait très-fréquemment le portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire. Quant au comte, il baissa singulièrement pour le moral et pour le physique. On fut étonné de voir la comtesse s'entretenir souvent avec la vieille sage-femme, qui lui raconta tout ce qu'elle savait sur l'*Esprit* de Béringheld : Mme la comtesse prenait un singulier plaisir au récit de ces aventures magiques, que Lagradna amplifiait considérablement. La sage-femme, au moyen de ces histoires mystérieuses, s'ouvrit l'entrée du château et s'attira l'attention et les bonnes grâces de la comtesse.

Enfin le mois de novembre arriva : la vieille sage-femme assura positivement que Béringheld-le-Centenaire n'avait pas encore quitté le pays ni les montagnes ; elle ajouta l'avoir aperçu sur le sommet du Péritoun, son pic favori ; et Lagradna, prenant texte de cette apparition, prédisait une foule de malheurs.

Le comte, voyant que ces discours produisaient un effet dangereux sur l'esprit de sa femme, et n'aimant pas, d'ailleurs, ce sujet de conversation qui lui causait toujours des attaques de mélancolie, défendit de parler désormais au château de ces traditions et de tout ce qui concernait son ancêtre ; le Père de Lunada, de son côté, seconda le comte dans cette occurrence.

Mais l'on ne pouvait empêcher que la comtesse n'eût appris par la veille sage-femme, 1° que le commandeur Sculdans avait révélé au comte de Béringheld l'existence du chef des branches cadettes de la maison de Béringheld ; 2° que Sculdans-le-Centenaire causa, par son apparition, la mort du commandeur, et que l'*Esprit* du Centenaire s'était montré le 28 février 1780, année dans laquelle on se trouvait, aux environs du château, et dans le château, etc., etc. Enfin, Lagradna n'oubliait pas l'histoire de Butmel, condamné à être tiré à quatre chevaux à Lyon, celle de la Péruvienne, celle du comte de Vervil, etc., etc.

Ce fut ainsi que l'on arriva jusqu'au 2 novembre. La comtesse s'étonnait elle-même de n'être pas encore accouchée; et, comme elle ne ressentait aucune douleur, l'on n'avait pris aucune précaution pour s'assurer d'un homme de l'art, car Lagradna jusque-là suffisait pour conduire Mme de Béringheld, qui se confiait singulièrement dans les lumières de la sage-femme.

Cette année, le mois de novembre se trouvait exempt des brouillards et des froids qui forment son apanage ordinaire ; les arbres gardaient encore quelques feuilles d'un jaune foncé, qui tombaient sous le moindre effort du vent.

La comtesse, assise à sa fenêtre, admirait les riches teintes du crépuscule, qui, dans les Alpes, ne manquent jamais de produire des effets pittoresques : le soleil colorait le ciel et les créneaux du château par des reflets d'un rouge brun qui portaient à la méditation ; aussi le comte, enseveli dans une profonde rêverie causée par quelques mots que sa femme venait de prononcer et qui se rattachaient à Béringheld-le-Centenaire, se tenait debout sans mot dire.

En ce moment, des douleurs extraordinairement vives saisirent Mme de Béringheld ; elle se plaint, se retire de la croisée, et s'assied : les souffrances se répètent avec plus de violence ! alors le comte fit monter à cheval un domestique et le dépêcha à la ville voisine, afin qu'il ramenât promptement un homme de l'art, car, d'après la grosseur démesurée

du ventre de la comtesse, on présumait qu'elle donnerait peut-être le jour à deux jumeaux.

Les douleurs devenant plus pressantes, le P. de Lunada fut obligé d'aller lui-même chercher Lagradna. Elle arriva, les cheveux blancs épars et le visage rempli d'une horreur extrême : elle dit à l'oreille du comte, en entrant, qu'elle venait d'apercevoir le Centenaire debout sur les créneaux qui dominaient la chambre de la comtesse, et que malgré le vent qui s'élevait, son manteau brun n'était même pas agité.

Les cris de la comtesse devinrent déchirants, et sa voix, perçant les murs, retentissait au dehors : bientôt Lagradna déclara, tout bas, que madame se trouvait dans le plus grand danger, et qu'il fallait un secours plus qu'humain pour la sauver.

La désolation régnait dans le château ; le comte de Béringheld, effrayé et n'étant pas de caractère à pouvoir soutenir de tels assauts, pleurait à chaudes larmes en voyant sa femme près de périr, et en l'entendant pousser des cris affreux.

Lagradna, assise à côté de la comtesse, n'osait prendre sur elle de commencer une opération aussi difficile qu'urgente, et laissant la nature livrée à elle-même, elle se contentait d'annoncer le danger.

Au milieu de ce tableau et du trouble excité par un tel événement ; au moment où la comtesse, arrivée au dernier degré des souffrances humaines, succombait et se taisait ; que Lagradna, regardant le comte immobile et stupide, lui faisait signe que sa femme allait expirer en ne pouvant se débarrasser de son enfant, et qu'il fallait une opération dangereuse qu'elle frémirait d'entreprendre sur une comtesse ; enfin, pendant cet instant de silence effrayant, en ce qu'il précédait la mort, on entend résonner dans la galerie des pas d'une lourdeur étonnante, les planchers tremblent sous le poids qui les accable, la porte s'ouvre avec fracas, et le grand vieillard, l'image exacte de l'ancêtre du comte, s'avance !.. Le comte s'évanouit à ce spectacle, Lagradna essaie de contempler à son aise ce terrible témoin de tant de siècles, mais elle reste immobile en envisageant cette masse cadavéreuse, ces mains desséchées, et surtout cet œil que l'on ne pouvait voir impunément.

Le comte est dans un état mixte, entre la vie et la mort, la veille et le sommeil ; il ne sait que croire, et il éprouve tous les effets produits par les serpents de l'Afrique sur leur proie. Enfin, fixé sur la feuille de parquet où il est, il ressemble à un homme que le tonnerre a foudroyé sans l'abattre.

La comtesse, en sentant des mains glacées errer sur son corps, se réveille de son profond accablement !... elle crie et, soulevant sa paupière de plomb, elle essaie d'entrevoir l'être qui, par de savantes manœuvres et des sucs qu'il tirait de plusieurs fioles, adoucissait le travail horrible de la nature... son œil mourant aperçoit le crâne pétrifié de cette *ombre d'homme*, elle reconnaît l'objet des récits de Lagradna... et un cri terrible d'épouvante partit de son gosier desséché. — La terreur qui se glissa dans son âme fut telle, qu'elle prédomina la souffrance corporelle. — Pendant qu'elle était en proie aux douleurs de cette agonie morale et physique, le grand vieillard prenant un acier brillant, qui fit trembler Lagradna, réussit à sauver et la mère et l'enfant.

La sage-femme, pendant toutes ces opérations dirigées par la science la plus profonde et l'amitié la plus touchante, *restait stupéfiée* et contemplait ces événements comme ceux d'un songe. En effet, elle croyait rêver, car plusieurs fois il lui semblait impossible que la comtesse pût vivre, après un travail aussi dangereux ; et chaque geste, chaque secours, chaque remède paraissait à Lagradna, sortir de l'ordre ordinaire des choses, tant ils aidèrent ou plutôt domptèrent la nature.

La comtesse évanouie fut replacée commodément dans son lit par le Centenaire. Ce vieillard lui glissa, à travers les dents, une liqueur dont les effets puissants firent reparaître les couleurs vitales sur les joues de cette mère souffrante : un doux sommeil s'empara d'elle... Alors l'étranger se livra à un singulier exercice : il consistait en des mouvements d'une lenteur incroyable, par lesquels il semblait qu'il commandât aux maux et à la nature. Lagradna remarqua, que, bien qu'il s'étudiât à ne pas toucher à la comtesse endolorie, qu'il semblait craindre d'approcher, les efforts de cet étonnant vieillard n'en enlevaient pas moins le reste des souffrances, et le visage de la malade rayonnait, à mesure que le magique médecin se fatiguait à cette bizarre opération. Bientôt elle aperçut (chose incroyable !) des gouttes de sueur s'échapper du crâne gris et massif de l'être surnaturel qu'elle envisageait. Toute la puissance céleste qu'il déployait avait, en sortant de sa vaste machine, envahi la chambre trop étroite pour ce vainqueur de la mort : Lagradna ne voyait plus rien qu'à travers un nuage de fumée bleuâtre... Enfin, le nuage s'épaissit, et la vieille sage-femme tomba évanouie ! il en fut de même du comte, dont les sensations furent peut-être encore moins précises et plus indéfinies que celles de Lagradna, car il assiste à cette étrange scène, plutôt comme un débris de tombeau, que comme un être doué des organes de la vie..

Enfin, Lagradna se réveille. La chambre est purifiée, il s'exhale dans l'air une odeur rendue salutaire par sa légère suavité. A la lueur de plusieurs bougies, la sage-femme étonnée aperçoit l'effrayant

colosse souriant à un garçon trois fois plus gros que ne doit l'être un enfant qui vient au monde; il le balançait mollement; et la figure vaste et bizarre de ce vieillard prenait un caractère indéfinissable : ses yeux étaient mille fois plus petillants et le feu qui s'en échappait n'avait rien que de doux. Le sourire qui se jouait sur son visage ressemblait à une tempête partielle, qui ne ride le vaste Océan que dans un seul endroit. Bientôt il déposa l'enfant sur le lit de la mère; fit un signe impératif à Lagradna, en lui montrant, sur la table de nuit, une liqueur que la comtesse devait prendre; et, regardant encore une fois l'enfant et la mère, il se disposait à partir. Lagradna croyait déjà le voir s'envoler par la croisée, se dissiper en fumée, ou s'évanouir par degrés, comme un reflet de soleil qui cesse, lorsque, surmontant sa peur, par l'effet de son silence et de son *enchantement*, elle se met à genoux, et s'écrie : « Butmel !... puisque vous êtes maître de la vie et de la mort; Butmel !... rendez-moi Butmel ! »

Lagradna crut apercevoir un horrible sourire se former sur les lèvres de cet homme, alors elle eut regret à sa question : tout à coup le Centenaire lève son grand bras, par un mouvement à la fois plein de puissance et de majesté; il lui montre l'orient, et dit d'une voix solennelle. « *Tu le reverras!* »

A cette voix, à ce son qui semblait sortir de dessous un aqueduc et qui imprimait à l'âme l'idée de la voix d'Horeb ou de Sinaï, Lagradna, tremblante, n'osant interpréter cette parole sinistre, resta agenouillée et les mains tendues vers cet être bizarre qui, se tournant vers la mère endormie, lui mit sa main sur le crâne, en dirigeant à cette place tout le feu vif de ces deux yeux qui brillaient comme deux bûchers. Puis cette masse énorme, dont la cime touchait presque le plafond, se retira à pas lents, sans produire aucun bruit : ce monument *humain* paraissait se mouvoir en obéissant à une puissance hors nature. Il passe devant le comte, s'arrête, lui tend la main, serre la sienne, et disparaît de la chambre, de la galerie, du château, de la contrée avec une telle légèreté, une telle rapidité, un tel mystère, que personne, depuis cette apparition, ne le vit plus. Le comte tient sa main toujours tendue, celle de l'étranger était glaciale, et avait passé à la sienne tout le froid d'un pôle.

Lagradna jeta un cri perçant, en remarquant que le gros enfant ressemblait parfaitement au vieillard, avec cette différence qu'il portait un caractère de jeunesse et de fraîcheur, partout où la décrépitude des tombeaux et le froid de la mort se faisaient sentir chez *le Centenaire*. A ce cri, le comte accourut et fut frappé d'étonnement; ses organes se dérangèrent pour toujours; cette dernière scène fut trop forte pour son âme dénuée d'énergie et pour son imagination puérile : dès-lors l'enfance fut son état, la tombe son plus bel espoir et la seule chose qu'on pût lui souhaiter en voyant sa triste existence.

La nuit était très-avancée. Lagradna et le comte achevèrent de la passer au chevet de la comtesse, dont le visage calme et reposé souriait en dormant. L'aube ne tarda pas à blanchir les créneaux du château de ses couleurs matinales; et, lorsque le jour fit pâlir la lumière des bougies, la comtesse se réveilla !... Quel réveil !...

« Souffrez-vous, madame? dit Lagradna.

— Moi, pas du tout ! répondit-elle.

— Vous avez bien souffert, reprit le comte.

— Quand donc? » dit-elle en caressant son enfant, dont les yeux étaient déjà ouverts.

L'étonnement de la sage-femme fut grand à ces paroles, ou plutôt il n'y a point d'expression pour le rendre; elle resta ébahie, regardant tour à tour le comte et la comtesse.

Le délire d'une mère qui voit son premier né peut s'excuser; mais ce qui prouva que la comtesse n'avait qu'un bien faible souvenir des événements de la nuit, tout en sachant qu'elle était mère, c'est qu'elle se leva comme à son ordinaire, et qu'elle prit le grand air à sa fenêtre.

« Madame, vous risquez votre vie !... s'écria la vieille sage-femme.

— *Il* m'a *dit* que non (la surprise fut au comble), *il* m'a *dit* que je n'avais rien à craindre. »

Et la comtesse, comme se souvenant d'une recommandation que Béringheld-le-Centenaire lui aurait faite, se tourna vers sa table de nuit, et but la liqueur d'un seul trait.

« Personne ne vous a parlé? dit le comte.

— Personne? s'écria-t-elle avec un léger accent d'ironie, il m'a parlé toute la nuit !...

— Qui?...

— *Je ne sais*.... j'en ai un souvenir confus, comme celui de mes douleurs et de mon sommeil. *Il* n'est pas d'une organisation commune, ses os sont dix fois gros comme les nôtres, ses nerfs sont roides, ses fibres comme des tuyaux de fer.

— Qui?... dit le comte.

— *Lui!* répondit-elle avec naïveté.

— Mais.... observa le comte terrifié.

— Je n'en sais pas davantage, reprit-elle, *et... il m'est défendu de dire le reste!* »

A ce dernier mot elle regarda son enfant, qu'elle balançait, sans s'étonner de la ressemblance qu'il avait avec le portrait de *Béringheld-Sculdans*, dit *le Centenaire;* et elle lui présenta son sein, en ayant eu la joie de lui entendre jeter un cri; première jouissance ! il lui sembla que son enfant lui avait parlé.

« Il est né le jour des *morts*, dit Lagradna.

— *Il est peut-être destiné à vivre longtemps*, » répondit la comtesse.

Tout le château fut plongé dans une surprise inexprimable en apprenant toutes ces circonstances, qui furent encore rendues plus incroyables par les commentaires qu'on y ajouta. Il passa pour certain, dans toute la contrée, que *le diable* avait accouché Mme de Béringheld, et que le fils du comte était un effrayant prodige. Au milieu du tumulte et des bruits, Mme de Béringheld resta calme et ne s'occupa que de son enfant qu'elle idolâtrait.

XI.

Butmel et Lagradna. — Histoire de Butmel. — Enfance de Tullius.

Le comte de Béringheld fit baptiser son fils par le complaisant P. de Lunada, avec le nom de Tullius; c'était celui du premier chef de cette famille antique.

Marguerite Lagradna retourna chez elle, le lendemain du baptême : la comtesse lui avait donné une somme d'argent considérable, en lui disant :

« Tiens, Lagradna, c'est par *son* ordre que je te remets cette petite fortune ; *il* m'a dit de te répéter les mots qu'*il* a proférés après ta prière pour revoir Butmel. »

Lagradna, se rappelant que Mme de Béringheld dormait alors du plus profond sommeil et que *l'homme* s'était contenté de poser la main sur le crâne de la comtesse, ne mit plus en doute que l'Esprit de Béringheld ne sortit de la tombe, par un décret du ciel, pour opérer de telles merveilles.

« *Je ne veux pas*, m'a-t-il dit, *que Lagradna souffre plus longtemps, le terme est expiré; si je l'avais su plus tôt, si j'étais venu en ces lieux auparavant, j'aurais allégé par la fortune sa misère d'amour!.... qu'au moins elle soit heureuse, heureuse tout à fait, pendant quelque temps.* »

La comtesse, en répétant ces mots exactement, paraissait les retenir gravés dans son âme par une force supérieure et immuable dans ses effets. . . . .

Lagradna se dirigeait vers sa chaumière, à l'instant où le soleil dorait les montagnes des magnifiques couleurs de son couchant : des nuages orageux s'élevaient lentement à l'orient, et semblaient les linceuls du jour prêt à s'évanouir; une douce chaleur se faisait sentir, et cette belle soirée d'automne, qui semblait tenir du printemps, produisait dans l'âme l'effet d'une *renaissance;* on eût dit que la nature, ne pouvant mourir sans regret, rassemblait ses forces en un dernier effort, pour se voir encore une fois avec une apparence printanière, avant de s'ensevelir dans les crêpes funèbres de l'hiver.

Le village, placé dans un site pittoresque, resplendissait de toutes les beautés de la nature : sa vue bocagère, douce, sublime, et remplie d'une foule d'harmonies, causait, surtout en ce moment, une sensation délicieuse; mais cette sensation apportait à la sage-femme un douloureux plaisir, et redoublait sa mélancolie délirante. En effet, cette soirée ressemblait exactement à celle où elle et Butmel échangèrent leurs dons d'amour et se promirent leurs cœurs.

La malheureuse se le rappela, de douces larmes roulèrent dans ses rides.

Tout en ne croyant pas à la prédiction du Centenaire, elle marchait, entourée du prestige enchanteur de la nature, en sentant son cœur se rajeunir; et, déjà, sa démarche n'avait plus cette pesanteur des pas de la vieillesse...

« Enfin, se dit-elle, si Butmel doit revenir, ce ne peut-être que dans cet instant... »

Elle approche, et, sur le banc qui garnit sa porte ombragée par un rosier planté de la main de Butmel, elle voit un vieillard en cheveux blancs, fidèlement assis à la place qu'autrefois Butmel occupait, et qui ne fut jamais occupée par d'autres. La vieille s'avance!... elle reconnaît Butmel qui lui tend les bras! ses pieds poudreux, son front couvert de sueur et son attitude annoncent qu'il revient d'un long voyage.

« Butmel!... mon cher Butmel!...

— Marguerite! ma chère Marguerite!.. »

Les deux vieillards mêlent l'argent de leurs chevelures ; la sage-femme, en délire, montre, avec le geste de la folie, le collier de grains de verre qui ne quitta jamais son col, et Butmel lui fait voir la modeste tasse qu'elle lui a donnée [1].

[1] Les amours de Butmel et de Marguerite Lagradna forment, dans le manuscrit du général, une histoire qu'il a racontée avec trop de simplicité et de naturel pour que nous n'ayons pas eu soin de la recueillir, en la dégageant de cette relation, au milieu de laquelle elle se trouve disséminée. Ici, cette aventure dont nous avons retranché précédemment les détails, nuirait évidemment au sujet de cette narration. Nous n'avons donc laissé que les circonstances indispensables au lecteur, pour connaître la vie de la sage-femme, puisque Lagradna joue un rôle dans les mémoires du général; mais, nous le répétons, on a rejeté toute l'histoire de la sage-femme dans un seul ouvrage.

On trouvera une note qui concernera cette aventure, à la fin du 2e volume. Alors, les gens qui aiment à se sentir l'âme agitée par des émotions douces et *naturelles*, pourront se satisfaire.

(*Note de l'Éditeur.*)

HISTOIRE DE BUTMEL.

Après que les larmes enivrantes d'une telle joie eurent coulé; lorsque Lagradna et son cher Butmel furent seuls devant un foyer de branches de sapin; que l'amante, presque centenaire, eut demandé par quelle fatalité ils se revoyaient après plus d'un demi-siècle; voici en peu de mots, ce que répondit Butmel [1] :

« L'on m'emmena à Lyon, où un arrêt du grand-conseil enjoignait de me juger. Mon procès ne fut pas long : deux ou trois témoins, que je ne connaissais pas, et dont les noms ne m'indiquaient pas qu'ils fussent d'ici, déposèrent contre moi. Ma condamnation me parut écrite avant seulement que ces trois hommes eussent parlé. Ils en dirent bien plus qu'il n'en fallait pour me faire passer pour un épouvantable criminel... Je n'ai même pas retenu leurs noms ! ma perte était jurée, et quand j'aurais été sûr de vivre, je ne leur en aurais jamais voulu. Cependant il y en eut un qui me sembla un bien grand scélérat ! je le plaignis au fond de mon âme. Je n'avais pour moi que mon innocence et mon langage simple et naïf, je fus condamné. L'on me reconduisit dans ma prison, je me mis à penser à toi, à ta douleur !... je songeai combien tu serais plus malheureuse que moi, puisque tu me survivrais ! »

Lagradna s'approcha de Butmel, prit sa main desséchée, la serra dans les siennes qui ne l'étaient pas moins; et reportant cette main sacrée sur mon cœur, elle rassembla tous les feux de l'amour dans le regard attendri qu'elle jeta sur ce vieillard en cheveux blancs.

« Vois mes rides, dit-elle, vois les traces de ma douleur !.... tu es le seul homme qui sois entré dans cette chaumière depuis que tu en es parti !.... »

Il y eut un moment de silence, bientôt le vieux Butmel reprit :

« La veille de mon supplice arriva bien vite (Lagradna frémit), je dormais du plus profond sommeil et je rêvais à toi, lorsque j'entendis dans mon rêve le bruit d'une lourde chute, elle fut suivie des sons d'une voix sépulcrale qui m'appelait par mon nom : « Butmel !... Butmel !... » Cette voix avait dans mon songe une telle réalité, que je me réveillai..... Juge de ma terreur, quand, au milieu de mon cachot souterrain, que des murs épais environnaient, j'aperçus un homme d'une telle stature, qu'il était obligé de pencher vers la terre son énorme tête. Je frémis encore d'horreur en pensant à sa chevelure, à son front et à la grosseur de ses membres. Il tenait une lampe et me regardait avec une tendresse qui me fit trembler. La porte de fer qui fermait ma prison n'était point ouverte : l'idée d'un pouvoir surnaturel s'empara de mes esprits à l'aspect de cet être, auquel je ne pouvais assigner aucune place dans la création.

— C'est l'Esprit de Béringheld-le-Centenaire.

— Ce fut justement l'idée que j'eus ! il me dit d'une voix sourde, qui n'avait plus les caractères de la voix humaine, car c'étaient des sons rauques presque indéfinissables : « Butmel, tu es innocent, je le sais ! le vrai coupable devait se soustraire à la peine que les enfants des hommes appliquent à leurs semblables, parce qu'il est des actions nécessaires. Cette raison, plus qu'humaine, ne peut pas être expliquée à ceux qui ne vivent qu'un jour. Apprends que le comte Béringheld était innocent aussi; mais, la justice humaine ne pouvait se passer d'une victime, et, pour ton malheur, je t'ai choisi !... »

« Ces mots portèrent le trouble dans mon âme, et je fus incapable de penser.

« Je dois donc, continua-t-il, te délivrer et ne pas souffrir que tu meures. Suis-moi ! et regarde ce que la connaissance de tous les lieux où l'homme réduit son semblable au désespoir, me donne de puissance pour devancer quelquefois le bourreau quand on est criminel !...... et pour sauver l'innocent. »

« A ces paroles, il porta sa main dans la voûte, et une énorme pierre, qu'il soutint sans fatigue, se détacha : il me prit par les pieds et m'éleva dans le vide formé par l'absence de cette pierre; puis, me remettant la lampe, il m'ordonna de me placer à gauche, et plaçant ses mains sur le bord de la voûte brisée, il s'enleva, par la seule force de ses poignets, jusqu'à ma place. Dans un clin d'œil il fut à mes côtés, une corde fixée dans la pierre qui gisait en bas lui servit à la remettre à sa place dans le cintre humide de mon cachot; et, unissant nos forces, nous l'attirâmes jusqu'à ce que le vieillard examinant une ligne noire tracée de notre côté, jugea qu'elle était arrivée au niveau de toutes les autres. Du mortier se trouvait tout préparé, il la maçonna, de manière à ce que dans vingt-quatre heures il devenait impossible de reconnaître par où nous nous étions enfuis.

« Nous rampâmes dans un boyau très-étroit, qui nous conduisit dans un des égouts de la ville, et de là sur le Rhône, où une barque nous attendait.

« Tout ce que m'ordonna cet être magique portait un tel caractère, il régnait dans toute sa per-

[1] Cette aventure contenant des renseignements sur *le Centenaire*, nous l'avons laissée : elle se lie évidemment à l'histoire du général et se rattache à tous les événements que l'on vient de rapporter; en un mot, elle fait corps avec les documents que le général a rassemblés, touchant son ancêtre.

(*Note de l'Éditeur.*)

sonne une si grande conscience de sa force plus qu'humaine, qu'il semblait savoir d'avance que personne ne lui résisterait.

« Son ascendant sur moi m'empêcha de faire une seule réflexion, je n'avais pas le courage de penser, et, lorsque je voulais lui parler, ma langue était comme glacée dans ma bouche. En fuyant ainsi, je m'avouais criminel !...

« Telle fut l'idée que j'eus, lorsque nous fûmes à Marseille. Le vieillard m'emmena sur un vaisseau, et nous partîmes pour la Grèce. Je vis cette terre des souvenirs, puis nous arrivâmes en Asie, sans que mon guide eût prononcé une seule parole devant moi. Il savait toutes les langues et jetait l'épouvante dans toutes les âmes. Il me conduisit jusque dans les Indes, dans un pays dont j'ignore le nom.

« Nous traversâmes une foule de pays et de nations, et partout mon guide miraculeux allait trouver, dans un endroit écarté des villes, des vieillards ou des femmes qu'il plongeait, par son seul aspect, dans le plus profond étonnement, et auxquels il parlait leur langue. A voir les hommages qu'on lui rendait, il était facile de présumer qu'on le prenait pour un *Dieu*. Les uns lui remettaient des plantes, objets des plus longues recherches ; les autres, des produits animaux ou des raretés qui ne se rencontrent qu'une fois par siècle, tels que la graine du *Soan-Leynal*, ou la boule qui se forme dans la cervelle du tigre, et que les Tartares nomment *likaï*.

« Enfin, nous arrivâmes vers une montagne extraordinairement élevée, près d'un fleuve d'une étonnante largeur. Le grand vieillard me fit gravir ce pic audacieux : environ à la moitié, nous rencontrâmes une grotte profonde, à l'entrée de laquelle était un vieillard vénérable. Aussitôt qu'il aperçut mon guide, il se prosterna à ses pieds et les baisa : le Centenaire ne parut pas faire grande attention à ces marques de respect auxquelles il paraissait habitué.

« Butmel, me dit-il en français (c'étaient les premiers mots que je lui entendais prononcer depuis Lyon), Butmel, il était impossible de vous laisser en France où vous auriez été découvert ; et, par une foule de raisons, vous ne pouvez plus y rentrer : la première, c'est que je ne le veux pas.

« Vous ne manquerez de rien en ces lieux ; vous serez choyé. L'on vous fera vivre longtemps ; vous jouirez de tout, excepté de la liberté ; car je vous défends de passer le pied de cette montagne. Lorsque la face des pays que nous avons quittés sera renouvelée, lorsqu'une génération aura passé, si vous vivez encore, alors vous pourrez revoir votre patrie ! Fussé-je au bout de l'univers, je donnerai l'ordre de votre départ, et ces vieillards, dépositaires sacrés d'une science inconnue, entendront ma voix, verront mon signal ; alors, le jour où vous serez libre vous sera signifié. »

« Ayant dit, il se tourna vers le vieillard, s'entretint avec lui dans un idiome barbare ; puis, le lendemain, il disparut, accompagné d'une foule de vieillards singulièrement vêtus, qui tous le contemplèrent avec respect et le suivirent longtemps des yeux.

« L'on m'assigna, pour demeure, une grotte tapissée de coquillages et ornée d'une foule de choses. L'on me prodigua toutes les jouissances de la vie orientale ; mais toutes les fois que je voulais franchir le pic de la montagne, je trouvais un homme armé qui s'élançait sur moi.

« Sur cette montagne je fis connaissance avec des hommes et des femmes de diverses nations : ils m'apprirent leurs langages ; et tous ces êtres, enlevés à leur patrie par les bras de mon guide, me contèrent les choses les plus surprenantes : leurs aventures semblaient se disputer les événements les plus surnaturels où toujours le Centenaire jouait le principal rôle.

« Je t'en raconterai souvent, et tu frémiras plus d'une fois [1]. Je fis la remarque suivante : tous ces individus obéissaient ponctuellement à leurs gardiens et paraissaient les aimer. A certaines heures, le gardien arrivait, prenait la main de celui dont la personne lui était confiée, et, sur-le-champ, l'homme ou la femme baissaient la tête, en suivant ce qu'ils nommaient *le Bramine*. Je les questionnai plusieurs fois sur cette singularité ; personne ne put me répondre, il n'y en eut qu'un qui, une seule fois, me dit : *Je vais dormir !*

« Enfin, il y a environ *neuf mois, vers le* 1er *mars* 1780, mon Bramine me dit que le Centenaire venait de lui ordonner de me laisser partir, enfin, que tu m'attendais, car il t'appela de ton nom de Marguerite Lagradna. Je fus stupéfait, je partis... et me voici !... »

Lagradna laissa voir sur son visage la plus profonde horreur.

« Butmel, dit-elle, le Centenaire était ici il y a deux jours ; il y était il y a neuf mois ; et, il y a neuf mois, lorsque je fus lui ouvrir la grille, je lui criai : « Butmel ! Butmel ! » il lança un effroyable éclat de rire, et me répondit *que tu n'étais point mort !* »

Butmel resta pétrifié ; ces deux vieillards, se jetant un furtif regard, n'osèrent pas se retourner : le bruit du vent les épouvanta ; ils laissèrent leurs diverses pensées voltiger dans leurs imaginations affaiblies, sans se hasarder à se les communiquer : seulement, Butmel, après un long silence, s'écria : « L'on m'a

[1] Ces aventures ont été recueillies et seront publiées sous le titre de *Mémoires du Collège des Bramines du Mont-Coranel*.

raconté des choses plus extraordinaires encore! mais, en apprenant de semblables événements, l'esprit s'effraie toujours.... Marguerite, craignons Dieu ! et ne cherchons pas à pénétrer de pareils mystères.

. . . .

. . . . »

Telles furent toutes les circonstances qui accompagnèrent la naissance du général Tullius Béringheld : nous les avons rapportées avec la plus grande fidélité, parce que le général paraît, dans son manuscrit, y attacher une espèce d'importance.

Ce n'est, pour ainsi dire, que maintenant que commence la vie du général. Nous verrons, par la suite, comment elle peut se lier à tous les événements du passé, du présent et de l'avenir de cette narration.

XII.

Mort du comte. — Enfance de Tullius. — Ses dispositions. — Comment la révolution n'atteignit pas la famille Béringheld. — Véryno joue un rôle.

Mme de Béringheld nourrit elle-même son enfant; elle déploya pour lui toutes les forces de l'amour maternel porté au dernier degré : il semblait que cette âme, faible et nulle dans tout le reste, eût été dédommagée par la nature en recevant une dose de tendresse, où s'était réfugié tout l'esprit et le sentiment qui peut animer l'âme d'une femme. Son fils lui tenait lieu de tout, elle l'adorait, se contentait d'un geste, d'un regard, et une douce correspondance semblait s'établir entre les yeux de la mère et du fils.

Elle jouissait, par une jouissance continue, suave et délicieuse, de tous les plaisirs des mères. Elle assistait au développement de ce petit être, comme à un spectacle, et elle en savoura toutes les peines. Elle eut tous les sourires de son fils, son premier mot, son premier pas, heureuse et mille fois plus heureuse que l'âme qui s'envole des limbes vers le séjour céleste !....

Le P. de Lunada prit aussi beaucoup d'affection pour le petit Tullius, et il remarqua, dans l'héritier de cette maison, des indices qui prouvaient qu'il en serait le régénérateur.

Quant au comte de Béringheld, il mourut un an après dans un état d'imbécillité qui fit regarder sa mort comme un bienfait. Depuis longtemps son deuil était porté dans l'âme de Mme de Béringheld. Sa mort produisit l'effet d'une nouvelle que l'on annonce à quelqu'un qui en est instruit depuis longtemps.

Il avait nommé le P. de Lunada tuteur de son fils, conjointement avec la mère; mais le bon Père ne prit qu'un pouvoir tout à fait hors des attributions de la comtesse, il le fit naturellement, et de lui-même, car depuis que la comtesse avait un fils, son caractère prenait une sorte de consistance; enfin son âme paraissait *retrempée* par cet événement qui jette dans la machine féminine tant de vigueur et de disposition à tous les courages et à tous les efforts : de là leurs traits admirables et leurs faiblesses !...

L'enfance du jeune Tullius offrit des singularités assez remarquables, en ce qu'elles présageaient ce qu'il deviendrait un jour. Il déploya, dès l'âge de huit ans, une ténacité et une ardeur extraordinaires dans tout ce qu'il entreprenait. Rien, sous sa main, n'était indifférent; et, jusque dans les palais de boue que ses doigts enfantins élevaient avec bonheur, on distinguait une recherche, un goût qui trahissaient une âme amie des proportions et des traits divers répandus dans la nature, et dont le peintre, le poëte, le musicien, ont appelé la réunion, *le beau idéal*. Il avait une singulière aptitude pour découvrir, chercher et trouver; mais une fois qu'il arrivait à son but, qu'il parvenait à un résultat, tout était dit, il volait à une autre conquête. Par exemple : un jeu nouveau le captivait tout entier! une fois su... il le quittait en se lassant tout à coup de ce jeu. Il en était de tout ainsi. Tullius employait toutes ses facultés pour conquérir en ne voulant jamais que des combats. Pour lui, le repos était une calamité.

Le P. de Lunada s'étonna des progrès que Tullius fit dans les sciences faciles que le bon jésuite lui apprit, et il s'étonna encore plus du dégoût que le jeune homme manifesta pour les richesses monastiques et l'ergotage des théologies.

Les idées de Tullius grandirent avec lui d'une manière étonnante : sa mère, au comble du bonheur de cette perfection, l'idolâtrait, et le jeune Béringheld fut habitué à voir tout plier sous sa volonté. Cette obéissance de la part d'êtres plus grands et plus forts que lui, loin de le rendre despote et capricieux, lui démontra, une fois pour toujours, qu'il ne fallait jamais rien demander que de juste et d'honnête. Agissant en cela bien autrement que tous les enfants, cette anomalie d'esprit indiquait déjà un homme extraordinaire, que la raison éclairait de bonne heure de son divin flambeau.

Les mathématiques lui plurent singulièrement, il en apprit tout ce que le bon P. de Lunada en savait, il en sut même bientôt davantage.

Au milieu de toutes ces qualités, il y en avait une qui brillait au suprême degré : c'était une certaine tendance à l'exaltation mêlée à un certain ensemble de grandeur chevaleresque qui lui rendait *la foi du serment* une chose sacrée; qui le portait à admirer

Régulus revenant chercher la mort; les Spartiates; Aristide; Thémistocle mourant plutôt que de combattre sa patrie, etc. Son âme de feu semblait avoir été conçue par des substances recherchées avec un soin curieux par l'auteur de ses jours. Aussitôt que l'on causait avec ce jeune enfant, on oubliait la laideur originale et spirituelle de son étrange figure, pour admirer la vivacité de ses reparties et son âme taillée sur des proportions grandioses dans tout ce qu'il y a de noble et de plus sublime dans la nature humaine.

Néanmoins, on remarquait encore (c'est au P. de Lunada que nous devons ces observations, car il s'apercevait de tous ces diagnostics), on voyait, dis-je, que cette tendance à tout découvrir l'amenait à un profond dégoût pour les choses humaines, à une mélancolie extrême; et l'on pouvait répondre que ce jeune génie ne vivrait qu'en trouvant un sujet inépuisable de recherches et de travaux.

Une fois qu'il était détrompé de sa croyance sur telle chose que ce fût, son enthousiasme cessait, tout finissait, et il fallait un autre aliment à sa curiosité et à son ardeur. A le voir, on aurait dit que le feu animait ses veines, qu'il y roulait des torrents, et cette grande activité, cette force énergique ne diminuaient en rien sa bonté naturelle et sa pitié touchante.

Ainsi, l'on peut imaginer avec quelle aptitude et quel enthousiasme il parcourut le champ vaste des sciences. La bibliothèque de Béringheld lui fournit les éléments et les livres nécessaires. Il dévora tout.

Son amour pour sa mère allait à l'excès, si toutefois on peut imaginer qu'il y ait de l'excès dans ce sentiment qui, tel énergique qu'il devienne, n'aura jamais le nom de *passion*, parce qu'il ne s'y trouve rien de ce qui ravale les passions. Il ne renferme que ce qu'il y a de pur et de grand. C'est presque le seul sentiment parfait chez l'homme.

Aussi Mme de Béringheld, heureuse, vivait de la vie de son fils, et elle tremblait en songeant avec quelle furie les passions se déchaîneraient dans cette âme énergique et grande, incapable de ces choses moyennes qui dévoilent des esprits étroits et des conceptions rétrécies. De grandes vertus ou de grands crimes, selon leur position; telle est l'enseigne, telle est la devise de ces caractères destinés à planer en aigles, ou à mourir dans la fange.

« Mon père, disait-il étant tout petit, pourquoi l'univers est-il rond?

— Parce que Dieu l'a fait ainsi.

— Mais l'homme ne connaît pas tout l'univers, ainsi comment sait-il qu'il est rond?... »

Le P. de Lunada, frottait la manche de sa soutane, en baissant les yeux, et son intelligence était à bout.

« On l'imagine, répondit-il.

— Ah, je vois! dit l'enfant avec un malin sourire, on dit cela pour s'en débarrasser; car, s'il n'était pas rond, comment en trouver la fin et le terminer?

— C'est cela, mon petit, reprenait Lunada, il est infini.

— Qu'est-ce que l'infini, mon père?....

— C'est Dieu, répondait le jésuite, pour couper court.

— Je ne comprends pas, » s'écriait l'enfant; et il réfléchissait toute la journée, en regardant Lunada d'un petit air sournois.

A dix ans, il écoutait avec avidité les récits que la vieille Lagradna et Butmel lui faisaient, tour à tour, des mystères de sa naissance, des traditions qui couraient sur son ancêtre Béringheld-Sculdans le Centenaire, lequel vivait encore, quoique né en 1450, et qui parcourait l'univers depuis trois siècles et demi, en conquérant toutes les sciences et tous les pouvoirs.

On sent tout ce que ces faits merveilleux, racontés par Lagradna et Butmel, surtout comme témoins, devaient produire sur l'imagination du jeune enfant, ami de tout ce qui tenait au romanesque et à l'extraordinaire.

Quant aux faits que la sage-femme avait appris de son père et de son grand-père, relativement à Béringheld le Centenaire, ils se coordonnaient si bien, qu'il était impossible de ne pas y croire; et Tullius ne se trouvait heureux qu'entre les deux centenaires, encore amoureux, qui lui racontaient ces histoires d'une voix cassée, dans une chaumière et au coin d'un feu qu'ils tenaient, disaient-ils, de la libéralité du Centenaire.

Puis, toutes les histoires des habitants du Mont-Coranel étaient une mine féconde, que le vieux Butmel rendait inépuisable, par la manière lente et longue dont il racontait.

Ces prodiges, ces enchantements, les diverses descriptions du Centenaire, et les formes bizarres sous lesquelles il apparaissait dans tous les pays du monde, se gravaient dans la jeune tête de Tullius : il admirait le bonheur de cet être privilégié qui devait connaître toutes les sciences, savoir toutes les langues, toutes les histoires, et qui portait dans son crâne la somme totale des connaissances humaines.

Ainsi, dès sa plus tendre enfance, Tullius était frappé de la vérité de ces récits; et lorsqu'il rentrait au château, en regardant sur le *Péritoun* pour tâcher de voir le grand vieillard, il demandait à sa mère si les histoires du ménage centenaire étaient véritables, et Mme de Béringheld, prenant un air grave, lui répondait :

« Tullius, j'ai vu le Centenaire, c'est à lui que je dois la vie : en vous mettant au monde, nous au-

rions péri vous et moi, sans sa science. Tullius, vous le verrez quelque jour, car *il* vous aime.

— Mais, petite mère, disait l'enfant, est-ce qu'il a 300 ans?

— Je l'ignore, Tullius; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu le vieillard que t'a dépeint la vieille Marguerite.

— Et je lui ressemble?... »

A ces mots, et pour ne pas répondre, la comtesse prenait son enfant, le couvrait de baisers : puis sa curiosité irritée le faisait retourner chez Lagradna, pour entendre encore tout ce que Butmel et sa femme savaient.

A douze ans, Tullius ne rêvait que des Grecs et des Romains, il parcourait les montagnes en leur donnant les noms de tous les lieux célèbres dans l'histoire; et, là il s'échauffait en voyant le Péritoun baptisé du nom de Capitole; il admirait les Thermopyles, le cap *Sunium*, et la Vallinara était tour à tour la plaine de Chéronée, Orchomène, le Champ-de-Mars et le Forum.

A quinze ans, il comprit les mystères de la vie sociale, il s'aperçut que l'on gouvernait les hommes en leur mettant un frein comme à des chevaux, c'est-à-dire en se rendant maître de leurs goûts, en flattant leur amour-propre, et servant leurs passions. Il vit le monde divisé en deux classes distinctes, les grands et les petits, il conçut que tout homme devait d'abord, pour son propre bonheur et pour pouvoir faire celui des autres, se mettre dans la classe des puissants.

A seize ans, il ne pensa plus qu'à la gloire, aux batailles, et à tout ce qu'il y a d'éclatant dans la vie : le pouvoir, les hauts faits, les triomphes le séduisirent; et la trompette éclatante qui réveillait Thémistocle vint étourdir son oreille.

C'est ici, c'est à cet âge que nous allons le prendre, en passant sous silence ses chasses dans les montagnes, ses courses et ses espiègleries, qui, toutes, cependant, portaient un singulier caractère d'originalité et montraient des idées qu'il n'est pas permis à tous les enfants d'avoir, sous peine d'être des *génies*.

On était en 1797. Les effets de la révolution avaient été nuls pour le village et le château de Béringheld, que leur situation rendait inaccessibles aux conséquences meurtrières du système d'alors. Le jeune Béringheld étant mineur, il ne pouvait être l'objet d'aucune envie et d'aucune haine.

D'un autre côté, le représentant du peuple, et le chef du département dont le village de Béringheld fit partie, se trouvèrent d'anciens moines, amis du Père de Lunada, et avec lesquels il avait eu des correspondances secrètes touchant la compagnie de Jésus (correspondances autrefois criminelles, qui pourraient bien expliquer comment l'*Esprit* du Centenaire avait imposé silence au R. P., lors de leur fameuse conférence nocturne); ainsi le P. de Lunada, tuteur de Béringheld, préserva son pupille et sa mère de toute tentative.

C'est ici le moment de reparler du garde-général des bois de la couronne, et de sa jeune et aimable femme. Ce garde, nommé Véryno, fut chargé, par le Père de Lunada, de l'administration de tous les biens de la famille Béringheld. Lors de la mort du comte, l'immensité des propriétés ne les rendait pas propres à être gouvernées par le P. de Lunada et Mme de Béringheld : Véryno, en dirigeant cette vaste fortune, était dans son élément; la nature l'avait créé tout à la fois honnête homme et administrateur. A l'époque où tout citoyen pouvait prendre sa part de souveraineté générale, Véryno favorisa le premier élan de notre révolution, il s'en mêla en honnête homme, ne commettant aucune barbarie, et secondant son opinion par des moyens doux, que tout homme pourrait avouer, avec honneur même.

Il réussit à réaliser les sommes que la famille Béringheld possédait à Paris, chez les banquiers; et, prévoyant des malheurs, il eut le bon esprit d'envoyer cet or à Béringheld, où il dormit enfermé soigneusement. La maison Béringheld possédait encore de grands châteaux dans divers départements; partout l'on n'y vit que l'homme d'affaires Véryno, que le pouvoir des grands, qui se succédèrent dans la machine républicaine, rendait invulnérable. Enfin, l'honnête Véryno fit entendre à Mme de Béringheld, que ses châteaux inutiles devaient être abattus, parce que leur destruction, par l'ordre du citoyen Béringheld son fils, lui procurerait de l'argent sans diminuer les revenus; et, ce qui serait encore plus précieux, une sauvegarde par une espèce d'approbation au système alors en usage : de plus, Véryno semait la nouvelle que le jeune Béringheld allait se rendre aux armées comme simple soldat.

Ces manœuvres savantes et l'habileté de Véryno parèrent tous les coups, et la maison de Béringheld ne souffrit en rien de la tourmente révolutionnaire.

Un seul jour, en l'absence de Véryno, l'ordre fut expédié d'arrêter Mme de Béringheld et son fils, comme étant *aristocrates;* mais une puissance invisible envoya le signataire à l'échafaud.

Véryno reçut des avis très-salutaires d'un homme qu'il ne rencontra jamais. Ce fut ainsi que ce sage administrateur augmenta les capitaux de la famille et les siens propres, par des opérations tracées dans certaines lettres anonymes, qui ne le trompèrent jamais.

Toutes ces explications données, nous allons entrer dans les détails de la vie du général.

XIII.

Désirs de Tullius. — Fuite projetée. — Elle échoue. — Une marquise tombe des nues.

On était en 1797, le jeune Tullius, âgé de 17 ans, effrayait chaque jour sa tendre mère en ne parlant que des armées françaises, de leurs revers, et de son envie démesurée d'aller partager les lauriers dont tant de fronts se couvraient.

« Suis-je fait pour passer ma vie dans un château gothique, au milieu de ces montagnes, et vivre en hobereau, sans que l'on puisse dire après moi : — Il fut un Tullius digne de ses ancêtres?

— Mon fils, il y a des gloires qui ne font pas trembler les mères sur la vie de leurs enfants, disait madame de Béringheld.

— Les sciences, répondait le vieux père de Lunada, offrent un vaste champ où l'on moissonne des lauriers que des malheurs partiels ne souillent jamais. Mon Tullius, voyons! découvre une planète, invente un poëme, sois Newton, sois orateur, musicien, et ton nom, mon enfant, passera d'âge en âge!... »

A ces mots, l'œil du jeune homme s'enflammait, il voyait une larme sur la joue de sa mère et il courait l'essuyer en l'embrassant.

Alors madame de Béringheld détournait l'ardeur de son fils sur un autre sujet en lui parlant d'aller à la recherche de Béringheld-le-Centenaire. Alors elle obtenait quelques journées de répit, car le jeune homme songeait profondément lorsqu'il examinait les mystères renfermés dans le fait de l'existence de Béringheld-Sculdans.

Cent fois il lisait et relisait la lettre mystérieuse qui paraissait écrite par le personnage qui assista sa mère dans sa couche laborieuse, les initiales qui servaient de signature lui semblaient évidemment celles des noms de Béringheld-Sculdans.

Un événement vint ajouter à ses incertitudes sur la vraisemblance d'un pareil fait, que sa raison lui faisait révoquer en doute. Véryno, l'intendant, arriva au château; et, rendant compte de toutes ses opérations, il parla de lettres anonymes : Tullius demanda sur-le-champ à les voir pour les comparer à celle du 28 février 1780.

Véryno, tirant de son portefeuille la première venue, présenta la suivante :

« Sortez de Paris aujourd'hui, parce qu'un mandat d'arrêt est décerné contre vous par le parti qui triomphe.

« Rentrez après-demain, parce qu'il n'y aura plus de danger.

« Vendez vos assignats aussitôt que vous le pourrez, car ils vont tomber dans le discrédit.

« B. S. »

Le jeune Tullius frémit et pâlit en reconnaissant l'écriture grosse, lourde, lâche et tremblée du billet mystérieux. Mais bientôt, reprenant son caractère énergique, il résulta de cet événement que sa dose de curiosité fut augmentée d'une dose encore plus forte, et qu'il ne put mettre en doute l'existence d'un être mystérieux qui protégeait sa famille.

Enfin, les nouvelles de l'armée devinrent de nature à tout contre-balancer dans l'esprit du jeune Tullius, et sans rien dire, il se disposait, le 10 mars 1797, à partir de Béringheld avec Jacques Butmel, neveu du fiancé de Lagradna, lorsqu'une aventure l'arrêta.

Un des soins du Père de Lunada, et même son soin principal avait été de préserver le jeune homme du *péché de la chair*, pour nous servir des expressions du vieux jésuite; il y était parvenu en maintenant Tullius dans une tension d'esprit perpétuelle, au moyen des études et des travaux dont il le surchargeait. D'un autre côté, il ne lui dépeignait le beau sexe que sous les couleurs les plus sombres; il lui démontrait qu'en se livrant aux femmes, on se préparait des chagrins produits par leurs petites passions et leurs fantaisies qui nous subjuguaient par une singulière loi de la nature; que les grands hommes ne conservaient leur génie et leur activité qu'en ne perdant pas leur énergie dans ce commerce matériel et sans charme. Enfin, le bon Père ayant toujours un faible pour son Ordre, représentait que ce qui rendit sa Société si puissante, c'est que tous ses membres faisaient vœu de chasteté, ce qui tournait ces esprits vers les *sommités* et les grandes découvertes.

Madame de Béringheld gémissait de voir son fils privé d'un des plus vifs plaisirs, la source de tant de douceurs, mais elle ne trouvait point d'arguments victorieux quand le Père de Lunada lui disait que son fils se sauverait de l'enfer par la chasteté, et que du reste sa passion pour les femmes arriverait toujours assez tôt.

Madame de Béringheld pensait que si cette privation devait procurer à son fils la félicité des anges, il fallait bien en prendre son parti, parce qu'un bonheur éternel valait beaucoup plus que quelques instants d'un bonheur fugitif.

Alors le Père de Lunada faisait observer qu'il n'y avait pas de privation pour Tullius, parce qu'on ne désire pas ce qu'on ignore.

La comtesse, tout en se taisant et malgré sa grande dévotion et sa confiance dans les avis de Lunada, ne pouvait s'empêcher de souhaiter au

fond de l'âme de voir son fils le plus heureux possible : or, comme une femme sait à quoi s'en tenir sur cet article, elle trouvait son fils malheureux. Elle n'osait toucher cette corde si sensible; mais elle aurait de bon cœur sacrifié quelque chose pour qu'une femme du grand ton, entre trente-cinq et quarante ans, habitât un château à une lieue du sien ; que cette femme fût belle, spirtuielle, et que, sage héritière des maximes d'une cour détruite, elle aimât les jeunes gens plutôt que les hommes d'un certain âge.

Tullius, ignorant sur cette partie autant qu'il était savant sur d'autres, n'en ressentait pas moins ce que Saint-Augustin appelle *des avis de la nature*. Chaque fois que, dans les montagnes, il rencontrait une jeune fille, jolie, à la taille svelte, il s'enflammait, la regardait, n'osait lui parler ni lui serrer la main, et l'embrasser lui paraissait impossible. On voit qu'il n'existait pas de lycées dans cette partie de la France; car si le jeune Béringheld y avait été mis seulement vingt-quatre heures, je réponds qu'il aurait, au sortir de classe, embrassé les jeunes filles, sans rougir ou en rougissant.

Cependant Véryno l'intendant avait eu en 1781 une fille qu'il nomma du doux nom presque italien de *Marianine;* elle marchait alors vers seize ans; souvent elle rencontrait le jeune Béringheld dans les montagnes; mais comme ils étaient aussi timides l'un que l'autre, leurs discours n'allaient pas seulement jusqu'au demi-tiers de l'alphabet de l'amour, et leurs promenades n'aboutissaient guère qu'à cueillir des fleurs, prendre des oiseaux, ou chasser, Tullius, avec son fusil, et Marianine, avec un arc et des flèches. Marianine et Tullius, ayant un doux penchant l'un pour l'autre, en restèrent au serrement de main; cependant, la jeune fille, comparativement plus âgée, était aussi la plus avancée dans l'alphabet; et Béringheld, tout laid qu'il se présentait à sa jeune et timide imagination, ne lui en paraissait pas moins le plus joli garçon du monde, ayant l'âme la plus belle, la plus franche que l'on pût trouver.

La tendre Marianine n'exprimait rien qu'avec un sourire, et ce sourire devenait indéfinissable à force de grâce, lorsqu'elle parlait à Tullius. Pour elle, Béringheld déployait toutes ses forces, son éloquence, son savoir. Ces deux êtres charmants s'aimaient sans que le jeune homme s'en doutât; pour Marianine... la question est indécise.

Ainsi, le 10 mars, Béringheld se disposait à quitter ses chères montagnes, le bon Lunada, Marianine et sa mère : il devait partir pendant la nuit, et il ne rentra au château qu'après être convenu avec Jacques du signal et des apprêts.

Le déjeuner se passa d'une manière silencieuse; madame de Béringheld remarqua en tremblant l'expression inaccoutumée du visage de son fils; ce visage était un miroir fidèle des pensées qui se pressaient dans son âme. L'on y lisait comme dans un livre. Or, on ne quitte pas une mère adorée, on ne la laisse pas dans le chagrin, sans faire de sérieuses réflexions, et madame de Béringheld, trop peu physionomiste pour les deviner, était toutefois trop bonne mère pour ne pas voir que son fils avait de l'inquiétude et qu'il roulait quelque projet dans sa jeune et bouillante cervelle.

Le jeune homme se leva brusquement après le déjeuner, et passa de la salle à manger sur le perron du château; sa mère l'y suivit tout doucement.

« Qu'as-tu donc, mon fils? tu fronces le sourcil, et ta figure ressemble à celle de ton ancêtre *le Centenaire !...* » Et elle se mit à sourire, mais ce sourire déguisait une inquiétude mortelle.

Tullius s'était détourné; sa mère, suivant le visage de son fils, aperçut des larmes qui firent venir les siennes : à son tour, Tullius regarda sa mère, et, la prenant dans ses bras, il la serra avec force en l'embrassant à plusieurs reprises.

« Tu as du chagrin, Tullius, dis-le-moi? ce n'est peut-être rien, et si c'est quelque chose, alors nous serons deux à pleurer. »

Ces touchantes paroles ébranlèrent l'âme du jeune voyageur.

En ce moment, ils virent, dans l'avenue qui précédait le tournebride, un cavalier singulièrement habillé, qui faisait galoper son cheval à bride abattue, tellement que le coursier semblait avoir pris le mors aux dents.

Tullius ne connaissait, dans le pays, personne assez habile pour diriger un cheval avec autant de dextérité, et ce qui dérangeait encore plus les conjectures qu'il formait, c'est que le cavalier, vêtu de blanc, portait un chapeau à plumes que l'éloignement ne permettait pas de distinguer. Bientôt, le cheval franchit le tournebride; alors Béringheld aperçut une robe, un chapeau de femme, un grand châle, et cependant les jambes du cavalier androgyne pendaient de chaque côté du cheval, et étaient chaussées par des bottes à l'écuyère.

En une minute la prairie est franchie, le cheval tout sanglant tombe mort au perron, Tullius arrive assez à temps et est assez adroit pour saisir dans ses bras une femme qui se serait infailliblement tuée : il la pose à terre, elle se met à rire, monte lestement les marches en faisant retentir le perron du fer de ses bottes qui furent couvertes par une robe de drap blanc, puis elle appliqua ses gants sur le nez de Tullius, en lui disant : « On vous remercie, beau page!..... »

Aussitôt, elle se tourne vers Mme de Béringheld, et lui dit :

« Suis-je bon écuyer, comtesse?...

— Hé! par quelle aventure vous trouvez-vous, ma chère, dans un pareil équipage? s'écria madame de Béringheld.

— Ah! vous allez le savoir ! » Et la jeune femme jette avec grâce ses bottes à droite, à gauche, en agitant ses jambes comme si elle eût voulu donner deux coups de pied; elle sort, de chaque énorme botte, les deux plus jolies jambes et les deux plus jolis petits moules à souliers de satin blanc que l'on puisse voir; puis, prenant la comtesse par la main, elle entra, en chantant, dans la salle, s'assit, et demanda à manger en ôtant son chapeau : alors elle laissa voir ses beaux cheveux noirs et un col qui semblait tourné par Myron, et posé sur ses épaules par Phidias.

L'esprit, la gentillesse, la pétulance, l'ensemble gracieux de tous les mouvements de cette sylphide, avaient pétrifié le jeune Tullius : il ne pouvait concevoir l'idée d'une pareille femme, car madame de Béringheld et le reste des femmes du village, Marianine exceptée ainsi que sa mère, ne lui représentaient pas le sexe de manière à lui en donner une haute idée. Marianine, la belle Marianine, était d'un genre de beauté tout opposé à celui de l'inconnue, dont la vivacité et la grâce piquante faisaient rester Béringheld dans le plus profond étonnement.

La singulière phrase par laquelle elle l'avait remercié de lui avoir sauvé la vie, le peu d'importance qu'elle paraissait y attacher, son coup de gant sur la figure, son joli mouvement pour chasser ses grosses bottes, son pied délicat, sa jambe si bien faite et la recherche de toute sa personne, furent autant de traits qui changèrent les idées du pauvre Tullius.

L'on peut juger de son empressement à suivre l'inconnue, et à se tenir à côté de sa mère, en fixant ses deux yeux sur l'étrangère.

La jeune femme en le voyant serré contre la robe de madame de Béringheld, se mit à rire, et s'écria :

« Il a l'air d'un petit poulet qui ne peut sortir de dessous l'aile de sa mère.... pourquoi l'ai-je appelé beau page? je m'en repens en vérité!... Ces paroles, et le fin sourire dont elle les accompagna, piquèrent au vif Béringheld qui rougit et jura en lui-même de montrer qu'il était plus qu'un poulet.

— Mais, me direz-vous, ma chère... reprit la comtesse.

— Oui.... oui.... dit la jolie femme qui mangeait avec un appétit admirable; je pense, chère amie, que vous avez entendu parler de tout ce qui se passe; hé bien, nos marquisats ne sont plus de mise, et depuis sept ans la nation cherche un autre costume... Ah! dit-elle en s'interrompant, nous portons les cheveux à la *Titus*, des robes à la *grecque*, des chapeaux à la *victime*, il y a des femmes qui sont divines....... »

Et l'inconnue de manger, de sourire de la manière la plus aimable; chaque mouvement était une grâce, chaque geste un attrait, chaque parole une perle qu'elle jetait.

« Depuis longtemps nous passions pour polis, reprit-elle, et autrefois on n'aurait pas souffert que l'on emprisonnât une marquise de Ravendsi : tout est changé; un beau matin, sans attendre que j'aie fait ma toilette, on m'a claquemurée sans me demander : « *Es-tu chien, es-tu loup?...* » Ce n'est pas tout, ma chère amie, on a voulu me tuer, conçois-tu cela?... Un jeune officier des mousquetaires gris m'a fait sauver de ville en ville, de forêt en forêt, et j'ai gagné ce pays-ci ; arrivée à G.... l'on m'a reconnue, je ne sais comment.

— A ta beauté, reprit Mme de Béringheld.

— C'est possible! dit la marquise en riant et montrant les plus jolies petites dents à travers ses deux lèvres de corail; bref, j'ai trouvé là un honnête citoyen, car l'on s'appelle *citoyen,* nous sommes des *citoyennes!*... ce citoyen, donc, se nomme Véryno.

— C'est notre intendant.

— Ah ! vous avez encore des intendants!... s'écria la marquise de Ravendsi : les nôtres ont levé le masque! ils se trouvent aussi riches que nous; en vérité, tout change!.... quoi qu'il en soit, ce matin j'ai pris la culotte de peau d'un gendarme, son cheval, ses bottes, et me voilà. Je suis arrivée promptement, car l'on avait mis des gens à ma poursuite... mais pour la forme. Un ancien jésuite, l'ami de je ne sais quel Père de Lunada, que vous devez avoir ici, lequel jésuite ou capucin est maintenant représentant indigne du peuple français, a pris sur lui de fermer les yeux, et le citoyen Véryno m'a dit que je ne serais point inquiétée ici. Quant à mes biens, mon hôtel, mes diamants et mes robes, qui soignera tout cela?... néant. Mais comme disaient nos gens avant d'être peuple, le soleil luit pour tout le monde, par conséquent il doit luire pour les marquises. »

Cette volubilité, l'esprit que madame de Ravendsi mettait dans ses moindres paroles, ses gestes, ses sourires, sa moindre attitude, firent éprouver au jeune Béringheld les effets de l'*incantation.* Il était immobile et suivait de l'œil tous les mouvements vifs, mutins, légers, de cette jeune femme. Madame de Ravendsi fut flattée au dernier point de ce muet hommage, de cette admiration stupide qui prouve la beauté d'une femme, bien plus énergiquement que les paroles les plus exaltées et les compliments les plus sincères.

« Pour quelque temps, ma chère comtesse, vous

serez mon soleil et ma providence, sans que je vous souhaite de venir prendre votre revanche à Ravendsi.

—Vous êtes ici chez vous, » dit madame de Béringheld avec le sang-froid et la gravité qui ne l'abandonnaient que lorsqu'il s'agissait de Tullius. Cette phrase ainsi prononcée avait un caractère de vérité, de franchise qui mettait à l'aise. « Je ne croyais pas, reprit la comtesse, que vous dussiez venir ici en proscrite, après vous avoir vue aussi brillante à la dernière fête de la cour en 1787.

—Vous n'êtes donc pas revenue à Paris depuis?» interrompit la marquise.

La comtesse montra, par un geste, que son fils avait rempli tous ses moments. Le jeune Béringheld embrassa sa mère.

La journée fut pour Tullius un moment : quand la nuit arriva, quand Jacques vint faire le signal convenu, Béringheld descendit, et dit à son confident que leur départ n'aurait lieu que dans quelques jours.

Je ne crois pas que l'on puisse dépeindre ni rendre par des paroles les millions d'idées qui se pressent dans la tête d'un jeune homme pendant la nuit, lorsque, dans la journée, il a entrevu vaguement, et pour la première fois, qu'une femme tient dans ses mains son bonheur, et que nous dépendons d'elle. Tullius ne rêva que de madame de Ravendsi; il étudiait, en lui-même, tout ce qu'il pourrait lui dire; il arrangeait d'avance ses phrases, il repassait dans son imagination les grâces mutines qui se jouaient sur cette jolie figure pleine de vivacité et d'esprit, et il ne savait que penser de ce nouveau sentiment qui se glissait dans son âme.

Il la comparait à Marianine, et il s'étonnait de ce que Marianine ne fît naître en lui que des sentiments d'une candeur inimaginable, d'une suavité divine, tandis que le souvenir d'un geste de Sophie de Ravendsi l'éblouissait, en excitant chez lui une foule de désirs : l'une parlait au cœur, l'autre aux sens et à la tête.

XIV.

Déclaration d'amour. — Chagrin de Marianine. — Bonheur de Tullius.

Un jeune papillon qui voltige de fleur en fleur, un cygne qui se joue dans les eaux d'un lac, un coursier déployant ses forces et livré à ses gaietés naïves dans la prairie qui l'a vu naître, un cristal dont les facettes brillent d'une foule de couleurs en changeant à chaque instant, les caprices d'un enfant, et les caprices d'une onde qui s'insinue gracieusement dans les sinuosités d'une roche marine, ne sont que d'imparfaites images de Mme de Ravendsi : ayant épuisé les trois règnes pour en donner une idée, il ne me reste plus qu'à laisser le champ libre à ce que l'on n'a rangé dans aucune catégorie, je veux parler de cette imagination brillante, don céleste, qui fait que vous vous figurez cette pétulante marquise avec un nez retroussé, des yeux d'une limpidité pleine de mutinerie, enfin vive comme la poudre, légère comme une femme, de l'esprit jusqu'au bout des ongles; jolie comme une grâce, mais une grâce maligne; originale comme la nature; et je consens à perdre mes *Mémoires des Bramines du Coranel* si ce que vous imaginez n'est pas vrai!

A côté de ce portrait, mettez Tullius Béringheld, n'ayant aucune idée du ton et des manières qui forment le code des petits-maîtres, disant ce qu'il pense tout haut, l'air gauche dans les attitudes que l'on doit prendre, gauche dans les compliments qu'il essaie, enthousiaste, oubliant tout ce qu'il sait pour déchiffrer le *livre d'amour*, et paraissant n'y rien comprendre; consultant le Père de Lunada, qui n'était pas très-instruit, n'osant regarder Mme de Ravendsi qui se moquait de lui; enfin, voyez-le, aimant jusqu'à la moquerie qui le perçait d'outre en outre ! alors, vous aurez une idée de ce qui pouvait se passer dans le château de Béringheld.

Un mois après l'arrivée de cette pétulante marquise, le jeune Tullius était déjà méconnaissable, et sa mère jouissait en secret des changements que les observations piquantes de Mme de Ravendsi produisaient dans les manières de son fils. — Enfin, un soir, Tullius était assis sous un peuplier à côté de la marquise qui ne pouvait s'empêcher d'admirer le sublime aspect d'une soirée de ce beau mois de mai qui contient les espérances de la nature, qui voit les premières feuilles et les premiers boutons.

« Je n'avais jamais imaginé que la campagne pût être plus belle qu'une décoration d'Opéra, dit Mme de Ravendsi.

— L'Opéra est donc bien beau, s'écria Tullius, si les hommes ont pu donner l'idée d'un pareil spectacle : voyez, madame, ces montagnes éloignées dont les cimes pyramidales se dessinent avec fierté sur l'azur des cieux ! ces vastes vallées aériennes semblent vouloir retenir les ruisseaux de pourpre et de lumière dont la source se tarit en colorant ces crêtes neigeuses par des teintes d'une telle richesse que jamais le pinceau ne pourra les retracer ! voyez ce vallon dont chaque brin d'herbe est chargé d'une émeraude et d'un diamant, par l'effet bizarre des rayons du soleil qui trouvent passage à travers les montagnes !... et, ce spectacle est complet, puisque deux êtres tels que nous l'admirent et le compren-

nent. En face de la nature, à l'aspect de ses magiques tableaux, à côté de son chef-d'œuvre, comment l'âme ne prendrait-elle pas des sensations extrêmes? »

Tullius, s'abandonnant à son enthousiasme, parla avec une éloquence dont la source était dans les yeux de la marquise qui, tout étonnée, regardait le torrent s'échapper des lèvres du jeune homme; elle sentit sa légèreté disparaître, son âme participer à l'ardente imagination de Béringheld, et elle resta les yeux fixés sur cette figure dont tous les traits de laideur devenaient les traits du génie et de l'enthousiasme.

« Je vous aime! » dit enfin Tullius avec cette voix qui, de sonore et de majestueuse qu'elle était, s'abaissa vers les sons de la timidité et de la prière.

Ce mot rendit la marquise à elle-même, elle se mit à rire et s'écria : « Il y a un mois que je le sais!... mais, ajouta-t-elle avec un ton qui transporta Béringheld de joie et de bonheur, il n'y a qu'une heure, qu'une minute que la mémoire de ma tête a passé dans mon cœur. »

Béringheld ne sachant pas que, pour ces cas-là, il y a des phrases toutes faites comme : *Femme charmante!... Femme adorable!...* etc., se contenta de serrer la marquise dans ses bras, et de s'asseoir à côté d'elle, en la regardant avec une expression que je laisse à rendre aux génies qui peignirent Corinne et Endymion.

Mme de Ravendsi s'aperçut bien de l'ignorance du jeune homme d'après ces mouvements dictés par la seule nature, et elle se mit à rire, ce qui rendit Tullius honteux et tremblant : il crut que la marquise se moquait de lui, et il l'exprima avec une énergie de paroles qui peignit son âme en proie à la douleur.

« Pauvre enfant!... s'écria Mme de Ravendsi; allons, levez-vous, » ajouta-t-elle avec cet accent de tendre compassion et de douce ironie que les femmes savent si bien prendre. Aussitôt elle prit le bras du jeune homme et s'appuya dessus de manière à mettre le comble à l'embarras et à l'incertitude de Tullius, qui ne dit plus rien jusqu'à ce qu'il fût au château.

Mme de Ravendsi laissa Béringheld se plonger dans cet océan de délices qui vient inonder l'âme d'un homme, lorsqu'il a dit *j'aime,* et qu'il s'aperçoit que celle à qui ce mot est adressé répond à tout ce qu'il signifie : mais la marquise, vive et spirituelle, s'attacha à cette âme naïve beaucoup plus qu'elle ne s'imaginait devoir le faire, et elle entraîna Tullius dans le vaste champ d'un sentiment réel.

Néanmoins, elle n'en resta pas aux premières lettres de l'alphabet, sans aller jusqu'au Z; on peut affirmer, d'après les aveux du général, que madame la marquise en fit épeler à son jeune ami beaucoup plus que les deux tiers, ce qui doit s'arrêter à la dix-sept ou dix-huitième lettre.

On doit concevoir avec quelle ardeur une jeune imagination et un homme du caractère de Béringheld se jetèrent dans la carrière qu'ouvre cette première sensation : bien que son cœur ne ressentît rien pour la marquise (ce dont il ne s'apercevait pas), comme cette femme s'adressait aux sens et à la tête d'une manière étonnante, il s'ensuivait une espèce de reflet moral qui faisait croire au jeune homme que cette passion était réellement ses premières amours.

La marquise avait subjugué tellement son âme, que, depuis qu'elle habitait le château, Marianine fut effacée du souvenir de Tullius, de telle sorte qu'il semblait qu'il ne l'eût jamais connue, et cependant, on pouvait hardiment répondre qu'elle seule s'était gravée dans son âme et dans son cœur d'une manière ineffaçable; et, s'il eût été dans les montagnes, s'il eût vu Marianine, le prisme brillant de l'amour de la marquise se serait brisé comme une bulle de savon qui heurte contre un rocher. Mais Béringheld, rangé sous une domination trop puissante, ne sortait même pas du château et ne connaissait qu'une seule place, celle qu'occupait Mme de Ravendsi.

Si la marquise n'avait mis aucun sentiment de tendresse dans l'*éducation* du jeune Tullius, elle eût joué un rôle qui la rendrait, aux yeux de certaines personnes, une femme d'un caractère vil : cependant, cette manière d'agir aurait sauvé le jeune Béringheld d'un précipice vers lequel il courait à grands pas.

En effet, subjuguée par le contact de cette âme sublime et portée vers tout ce qu'il y a de noble et de généreux, la marquise suivait la pente que Béringheld imprimait à leur sentiment l'un pour l'autre : et madame de Ravendsi, oubliant sa vie passée, le temps, les lieux, les circonstances, s'abandonnait au charme inexprimable de faire le bonheur d'un homme digne d'elle, le premier qu'elle eût trouvé, malheureusement trop tard. Elle avait trop de finesse et d'esprit pour ne pas s'apercevoir que Béringheld ne l'aimait pas d'amour, et, pour empêcher qu'il ne s'en aperçût lui-même, elle le tenait sans cesse en haleine, et mêlait à ses caresses ravissantes un empire tel, que, tout en condescendant à chaque désir, elle gardait une dignité et un vouloir qui contrastaient singulièrement avec son genre d'esprit, ses grâces piquantes, ses saillies, et ses manières qui ne semblaient pas comporter cette domination : enfin, c'était une maîtresse toujours *maîtresse.*

Le château de Béringheld paraissait à Tullius, ainsi qu'à sa charmante amie, le seul point qu'il y eût dans l'univers : leurs jours s'écoulaient au sein

d'une mer de voluptés d'autant plus durables, que l'esprit, le goût et l'âme participaient à ces plaisirs et les variaient par des conversations enchanteresses. La jeune marquise semblait savoir toutes les sciences, et elle écoutait son ami avec une attention qui le charmait. Madame de Béringheld brillait par la seule expression de sa joie. Cette mère, cette tendre mère n'avait jamais passé de moments aussi agréables, surtout quand elle venait à songer que la marquise préservait ainsi son fils des dangers des armées auxquelles il avait voulu se rendre.

Enfin, le jeune Tullius, croyant à *la foi du serment,* envisageait cette liaison sous un aspect étrange, mais qui résultait des désinences de son caractère. Il attachait toute son âme à celle de sa maîtresse, elle était tout pour lui, il y concentrait toutes ses affections. Son bonheur reposait tout entier sur ce brillant tissu de joie, d'espérance, de sensations, de plaisirs, qu'agitait Mme de Ravendsi. Elle avait étendu de ses doigts légers ce réseau fragile sur la vie de ce jeune exalté, qui, à chaque instant, lui faisait jurer de l'aimer toujours.

Aussi, elle disait en riant à la comtesse : « Votre fils est charmant, il a la bonne foi de me demander si je l'aimerai toute ma vie!... » Et de rire aux larmes.

Cet enthousiasme profond qui donne aux âmes véritablement sensibles des plaisirs si violemment purs et grandioses, des plaisirs qui diffèrent de ceux du vulgaire, de la différence qu'il y a entre les pyramides d'Égypte et les constructions mesquines de la *modernité;* cet enthousiasme, disons-nous, est la source de peines, de chutes tout aussi grandes. Ces cœurs qui battent pour l'immense et pour les conceptions fortes, n'éprouvent rien que d'infini : par suite de cette destination qui les traîne aux cieux, ils sont, ou sur les nuages, ou plongés dans un enfer de souffrance, parce qu'ils ne connaissent point les petites lignes qui séparent les extrêmes.

L'âme de Béringheld avait, comme nous l'avons dit, une pente vers le dégoût et la mélancolie lorsqu'il atteignait une *sommité* quelconque et qu'il arrivait au bout d'une carrière : Mme de Béringheld, n'ayant pas assez de connaissance du cœur humain, ne concevait aucune crainte pour son fils; mais le Père de Lunada voyait avec peine s'amonceler un nuage à l'horizon.

La situation d'âme du jeune Béringheld ne pouvait être un secret pour personne : dans tout le village, il n'était bruit que de madame de Ravendsi et du jeune Tullius.

Ces discours parvinrent à l'oreille de Marianine, ils firent pâlir ses joues rosées. Elle aimait le compagnon de ses courses, elle l'aimait d'amour.

Si madame de Ravendsi était pétulante, vive et sémillante, Marianine réunissait les qualités contraires dans un même degré de perfection.

Marianine, pâle de cette pâleur qui n'exclut pas les couleurs timides de l'innocence, Marianine, touchante et contemplative, portée à la méditation par son caractère et les belles scènes qu'elle voyait sans cesse au sein des montagnes, ne devait concevoir, et ne conçut que des sentiments d'une pureté, d'une élévation semblable à celle des cimes de la chaîne des Alpes. Les milliers de boucles que formait sa chevelure noire semblaient tournées par la main de la nature, et lorsqu'elle remuait la tête pour les chasser de dessus un front d'ivoire, siége d'innocence, on voyait ses deux yeux briller comme des étoiles qui percent l'écharpe grise d'un nuage de la nuit. A la voir assise sur un rocher, tenant son arc et ses flèches d'une main, et de l'autre la timide tourterelle qu'elle regrettait d'avoir percée, chacun eût deviné que la première torche que l'amour allumerait pour elle éclairerait ses derniers pas dans la vie; qu'elle serait belle de toutes les beautés de l'âme comme du corps. Aussi son père et sa mère l'idolâtraient, elle était tout leur amour, leur orgueil, leur joie, leur vie.

Un instant, ils eurent le chagrin de craindre que sa taille svelte, sa jolie taille pleine de volupté, de grâces et d'élégance, ne tournât; un savant chirurgien ordonna de faire faire au bras droit beaucoup d'exercice; alors Marianine devint une jeune chasseresse parcourant les montagnes solitaires qui bordaient le château de Béringheld. Comme nul danger ne la menaçait, en ce que des gardes forestiers lui formaient une escorte sans cesse sur pied, elle se livra au penchant qui l'entraînait vers les bois et les rochers; enfin, partout où la nature, déployant sa magnificence, imprime à notre âme une tendance vers la pureté, l'exaltation, et l'oisive rêverie où l'on erre dans un suave délire.

Béringheld et Marianine ayant contemplé ensemble les torrents, les tapis de mousse, les glaciers, le lever et le coucher du soleil, Marianine aima Tullius, elle l'aima comme elle devait aimer, pour toujours.

Lorsqu'on apprit chez l'intendant que Tullius était épris de madame de Ravendsi, Marianine changea de couleur, et la mélancolie s'empara dès-lors de son âme. Elle devint semblable au lis frappé d'une gelée printanière.

Que pouvait-elle espérer? M'a-t-il dit: «Je t'aime,» pensait-elle; ah! pourquoi me suis-je tue? pourquoi n'ai-je pas pris sa main et n'ai-je pas avoué que mon œil ne pouvait l'oublier une fois que je ne le voyais plus?...

Elle parcourut les montagnes, elle regarda les torrents qu'ils traversaient jadis ensemble, elle épia

ce qui se passait dans le parc, elle imprima ses pas légers dans les sentiers affectionnés par Béringheld. Elle s'assit sur la pierre où il était, lorsqu'un jour, au coucher du soleil, le jeune mathématicien lui dévoila, par un discours plein d'éloquence, les secrets du ciel : par quel accord et quelles lois la terre tournait sur un axe immortel tracé par l'imagination humaine au milieu de ce globe, objet de tant d'investigations savantes !... elle croyait l'entendre toujours. Ces lieux pleins de poésie avaient pour elle tous les charmes des souvenirs, mais ce charme avait une pointe aiguë. La mélancolie de Marianine décolora son délicieux visage; et, dans l'ensemble de sa conduite, un œil habile aurait découvert la tristesse de l'amour dédaigné.

Elle avait une telle connaissance de Béringheld, qu'elle s'écriait : « Ah! s'il le savait!.... » mais la fierté de Marianine prenait le dessus, et elle n'osait se traîner au château.

La belle Marianine s'était imaginé que la laideur de Tullius le lui laisserait fidèle en le mettant à l'abri des persécutions des autres femmes : « Son âme se sera dévoilée!.. » se disait-elle.

Aucun ami tendre n'essuyait ses larmes, car elle pleurait en secret, et les forêts, les torrents, les rochers, étaient ses seuls témoins. Sa voix pure et légère ne se faisait plus entendre aux pâtres et aux chevriers qui, jadis, s'arrêtaient pour écouter ses moindres accents.

Sa mère devint inquiète; souvent son père lui pressa la main en lui demandant si elle n'était pas malade, et elle répondait : « Non, mon père; » mais cette triste parole, dénuée d'expression, inquiétait encore davantage. Cependant, le sourire de la tendresse errait sur ses lèvres... aussi, ressemblait-il à une fleur qui croît sur une tombe nouvellement construite.

Béringheld ignorait l'état de la douce, de l'aimable compagne de ses jeux et de ses courses. Comment aurait-il pu l'apprendre? puisque, sans cesse à côté de madame de Ravendsi, il dévorait chaque saillie lancée par cette bouche charmante, dont il imaginait que tout le corail lui appartenait à toujours.

Deux mois s'écoulèrent, et ces deux mois furent pour Tullius un océan de bonheur : il se figura que toute sa vie serait ainsi; les idées de gloire fuyaient sur l'aile des rêveries et des songes, et l'amour, avec toutes ses douceurs, paraissait à Béringheld la seule chose pour laquelle nous devions vivre.

Le P. de Lunada aurait voulu que son élève ne mît pas toute son âme dans cette passion, et il regrettait d'être trop vieux, ce qui l'empêchait de guider Tullius.

Souvent le vieillard, l'arrêtant dans la galerie, lui disait d'un air grave que ses cheveux blancs et sa longue soutane rendaient imposant : « Mon enfant, malheur à celui qui met toute sa fortune dans un vaisseau, avant d'avoir regardé s'il ira jusqu'aux Indes. »

Mais l'œil de Sophie était si séduisant, son corps si bien fait, son sourire si fin!...

Sa mère, effrayée de ce que le bon Père pressentait, lui disait quelquefois : « Mon fils, les femmes ne sont pas tout dans le monde, il y a des harmonies qu'il faut observer, il y a des nécessités qu'il faut subir, et lorsqu'on ne les a pas aperçues et qu'elles arrivent, on se désespère. Prends garde, mon fils! »

Mais un geste de Sophie emportait tout... Sophie était si jolie!

Si Sophie eût dit dans un accès de gaieté : « Béringheld me déplaît, brûlons-le!... on le rebâtira; » Béringheld et ses antiques tours auraient été consumés.

Si Tullius eût appris que Marianine, cette jeune fille si touchante, se mourait... un coup d'œil et un geste de Sophie auraient arrêté la course rapide de Tullius.

Si Sophie avait dit : « Meurs pour moi! » Béringheld aurait tendu sa tête à la hache.

Enfin Tullius oubliait tout, jusqu'à son ancêtre, dont il ne parlait plus, quoiqu'à son âge on ne dût respirer que pour rechercher la vérité d'un pareil fait.

XV.

Désastres dans les amours. — Mme de Ravendsi quitte le château. — Douleur de Tullius. — Sa première entrevue avec Marianine.

Si Béringheld avait une passion aussi violente pour madame de Ravendsi, c'est qu'il était bien persuadé que sa maîtresse la partageait dans toute son étendue, et que rien au monde, autre que lui, ne pouvait l'occuper ni la toucher. L'âme de Tullius était constituée d'une manière si forte, que l'amour satisfait, sans crainte ni espoir, heureux de toute la béatitude du paradis, durait et ne paraissait pas devoir finir, bien qu'il n'aimât madame de Ravendsi que faiblement en comparaison de l'amour qu'il aurait conçu pour Marianine, si Marianine se fût présentée à ses regards au moment où il conçut l'amour et tous ses charmants mystères.

Le mois de septembre arriva : Tullius, pour la première fois depuis longtemps, avait été, dès le matin, se promener dans les montagnes, après avoir laissé la marquise seule dans son appartement.

Béringheld rentre au château en pensant qu'il va trouver son amie en proie à tous les délices d'un

voluptueux réveil : il se figure d'avance voir sa main errer nonchalamment sur un mol oreiller que le sommeil n'a pas encore abandonné ; son œil, redoutant la clarté du jour, se fermer, s'ouvrir tour à tour ; il savoure d'avance les douceurs de ces jeux innocents qui suivent le réveil, et que les plaisanteries, l'air moitié content, moitié boudeur de la marquise rendaient si charmantes. Il marche, léger, content et plein d'amour, en méditant ce qu'il fera : il arrive dans la longue galerie, et, aussitôt qu'il y entre, les éclats de rire et la voix de la marquise se font entendre. Béringheld s'imagine que sa mère l'a devancé, il approche, les sons masculins de la voix d'un homme résonnent dans la chambre et parviennent à son oreille. Alors, il ralentit sa marche, assourdit ses pas, et il écoute un long discours prononcé par un inconnu, dont les expressions et le ton indiquent un homme d'une haute classe; parfois la marquise rit et paraît folâtrer. Béringheld croit entendre le frémissement léger des plus doux baisers. Enfin, s'approchant, sans rougir d'épier ainsi sa maîtresse, parce que la jalousie est une passion basse qui ne calcule jamais, ces mots vinrent frapper son oreille :

« En vérité, M. le marquis, cet air *proscrit* vous sied à ravir !

— Vous trouvez ?

— Comment donc ! jamais vous n'avez été si séduisant.... je ne sais si c'est parce qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu et que vous avez, pour moi, tout le charme de la nouveauté; mais qui diable vous reconnaîtrait sous cet habit de paysan... ah !... ah !... ah !... ah !... »

Là-dessus, la marquise de plaisanter, le marquis de répondre, et il s'ensuivit une grêle de baisers, entremêlés de rires, que les saillies de Sophie provoquèrent.

Béringheld est stupide ; il reste dans cette galerie, immobile comme une statue, enfin comme s'il n'existait pas. Cette scène lui prouve une intimité qui porte tout le cachet de celle qui s'est établie entre lui et madame de Ravendsi. Sa tête tout entière se bouleverse, ses idées se brouillent et se pressent tellement dans leur tourbillon, qu'il n'a aucune pensée fixe.

« Comment, si je vous suivrai ? certainement. Aussi bien, disait-elle, je commence à m'ennuyer dans le château ; il n'y a ni bal, ni amusement, et dans un exil on change chaque jour de lieu, on craint, on espère, et l'on voit du monde ; ici, on m'enterrerait... »

A ces paroles, Béringheld s'avance furieux, et, au bruit de ses pas, la marquise s'écrie : « Cache-toi, cachez-vous !....

— Comment, madame, dit Tullius, le visage pâle et les yeux égarés, comment... » Il s'arrête, et la voix lui manque à l'aspect de l'air tranquille de la marquise qui s'approche de lui, le serre dans ses bras, lui met son joli doigt sur la bouche, et l'entraîne en fermant sa porte en lui disant : « Chut, Tullius !... »

Béringheld, stupide et pétrifié, se laisse conduire, et la marquise est avec lui dans le parc, sous un peuplier, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître et d'arranger ses idées.

« M'expliquerez-vous, Sophie, dit-il en croisant ses bras, la regardant avec une rage concentrée et refusant de s'asseoir à la place qu'elle lui indiquait, m'expliquerez-vous l'étrange scène qui vient de se passer ?... »

Elle se mit à rire avec un grâce mutine et fit un geste de tête plein d'une compassion maligne, qui redoubla la colère de Tullius.

« Le rire n'est plus de saison, Sophie, quand on a flétri l'existence tout entière d'un homme, on doit, ce me semble...

— Mais, mon cher Tullius, vous êtes charmant, ah !... votre figure est trop sublime de dépit, pour que je le calme; laissez-moi jouir de ce spectacle... vrai !...

— Ce n'est pas par des plaisanteries que vous comptez me répondre, j'espère ?

— Et s'il ne me plaît pas à moi de répondre !... croyez tout ce que vous voudrez.... vraiment, vous êtes plaisant d'avoir une volonté !...

— Comment ! cet hommme paraît avoir sur vous les mêmes droits que moi, vous semblez l'aimer...

— Pourquoi pas ? dit-elle avec un sourire plein de finesse.

— Et vous m'aimez !... et vous osez profaner le nom, le nom sacré d'amour ! allez, adieu, madame, adieu, puisque votre front ne rougit pas, puisque la colère de celui qui devait vous être cher ne vous cause qu'un accès de gaieté, puisque ma peine, une peine qui va jeter de l'amertume sur toute ma vie, ne vous importe en rien, adieu ! »

La marquise riait toujours et s'écria : « Quel sermon !... mais vous êtes pathétique ; vous seriez bien en chaire, et vous prêcheriez à merveille les *infidèles*.

— Quel est cet homme ? demanda Béringheld d'un ton absolu et avec un regard qui fascina la marquise.

— Eh ! c'est mon *mari !*... »

Cette phrase et ce mot étourdirent tellement Béringheld, que, si le tonnerre était tombé dans ce moment à deux pas de lui, il ne l'aurait pas entendu. La marquise parla longtemps sans qu'il comprît un seul mot. Enfin, revenant de son abattement, il s'écria :

« Hé quoi, cet homme vous a aimée, il vous a épousée; vous vous aimiez donc?... »

A cette considération, la marquise ne put retenir un long éclat de rire : « S'aimer! reprit-elle, mais ce n'est pas nécessaire pour se marier. Oh! mon pauvre Tullius! vous n'avez donc aucune idée des choses de ce bas monde?

— Oh! bien bas! dit Tullius avec une expression sardonique. Quoi! vous avez pu trahir un homme qui vous chérissait, qui vous a épousée, ah!... que n'ai-je su cela!...

— Que ne l'avez-vous demandé? répondit-elle brusquement.

— Ainsi, vous n'êtes point à moi!... Toutes les paroles par lesquelles vous m'enchaîniez n'ont pas été prononcées pour la première fois!... nous ne marcherons pas toute notre vie ensemble! *Je suis seul!...* »

A ce mot qu'il dit avec l'accent d'une profonde douleur, une larme coula sur sa joue enflammée, et il tomba dans une rêverie accablante.

La marquise le fit asseoir à côté d'elle et lui prodigua de touchantes caresses; elle lui parla longtemps pour lui expliquer d'une manière plausible et par un discours rempli d'esprit et de considérations originales, les maximes qui régissaient la vie d'une femme dans le grand monde; elle lui dévoila la perversité des mœurs avec une telle bonne foi, en appuyant sa conduite sur tant d'exemples, que Béringheld ne savait plus que penser. Le tableau qu'elle déroula devant ses yeux était neuf pour lui : la vertu peinte comme une chimère, l'amour comme une *coucherie perpétuelle,* le changement comme un devoir, la constance comme un ridicule, les amants des jouets, le plaisir, le seul guide à suivre : rien ne fut oublié, et le discours de la marquise était une image fidèle de ce siècle de corruption, le code du vice, et une belle *Catilinaire* contre la vertu.

Béringheld reconnut dans les paroles de Sophie un ton de conviction qui lui navra le cœur; il reconnut aussi qu'elle l'avait aimé de bonne foi, mais autant qu'elle pouvait aimer, et comme une femme du caractère de Mme de Ravendsi devait aimer.

Tullius, rentrant en lui-même, s'avoua qu'il portait la punition d'être né trop tard; et s'imaginant que madame de Ravendsi faisait une exception, que le cœur tendre de cette femme ne chérissait que lui, s'il tomba dans un chagrin profond, du moins une consolation vint adoucir sa peine, il crut être le seul aimé.

Cinq ou six jours après, il fut témoin, dans le parc, d'une scène du même genre entre madame de Ravendsi et un autre inconnu, ami de M. de Ravendsi. Il en demanda tristement l'explication : elle fut courte.

« C'est, dit Sophie, le premier amant que j'ai eu. »

Tullius ne répondit que par un mouvement convulsif pareil à celui d'un criminel qui souffre la torture, et qui, ayant enduré les premières douleurs, ne peut empêcher son corps de trahir l'émotion que lui cause le dernier coup.

Dès ce moment, le jeune Béringheld fut en proie à la plus profonde mélancolie : il tomba tout à fait de ce faîte de bonheur et de volupté qu'il habitait. Cet événement décidait pour toute sa vie sa manière de penser. Il jugea la femme un être trop faible pour supporter l'infini du sentiment; en un mot, il fut détrompé d'une illusion qu'il s'était créée... et ce fut dans l'une des grandes scènes de la vie, et sur l'un des principaux sentiments de l'homme, que porta son premier dégoût.

En effet, il avait parcouru une carrière immense, il se trouvait au bout, et son âme vide éprouvait le malaise qu'un ambitieux ressentirait après avoir conquis la terre. La coupe, qu'il croyait remplie et inépuisable, gisait, en ne contenant plus qu'une lie d'absinthe.

Il se mit à maudire la vie, rien ne l'émouvait, il recommençait chaque journée en répétant les mêmes choses avec un dégoût insurmontable, et il ressemblait à une machine qui se meut par un mécanisme ingénieux. Sa mère ne pouvait le consoler, et le P. de Lunada se mourait en ce moment.

Béringheld, sans cesse au lit de son vieil instituteur, et témoin de son dernier débat avec la mort, le trouvait heureux; et, jugeant du peu de valeur de l'existence par l'aspect du chevet funèbre du jésuite, il raisonnait sur la vie, comme un homme attaqué du spleen.

Le chevalier d'A....y, le marquis de Ravendsi et sa femme partirent du château et se dirigèrent vers la Suisse, afin de rejoindre leurs parents et leurs amis émigrés. Ce départ ajouta à la mélancolie de Tullius, par l'espèce d'indifférence qui perça dans la tendresse affectée de la marquise.

« Adieu, mon jeune ami, lui dit-elle, j'espère que j'occuperai une place dans votre cœur. »

Puis, elle se mit à rire en montant à cheval, et dit à Tullius : « Nous sommes au même perron où naguère vous m'avez vue pour la première fois; en vérité, je voudrais qu'un peintre peignît votre figure d'aujourd'hui et celle de ce temps-là!.. »

Cette légèreté fit mal au jeune Tullius; néanmoins, il suivit de l'œil Mme de Ravendsi jusqu'à ce qu'il ne pût plus la voir, et encore contempla-t-il longtemps la marque que son joli pied avait laissée sur le sable.

Le caractère que Béringheld manifesta dès sa plus tendre enfance le destinait à une vie malheu-

reuse, et marchant de dégoût en dégoût, il devait arriver au milieu de sa carrière blasé sur tout, après avoir tout parcouru, tout essayé, tout apprécié.

L'on juge bien qu'il dut être entièrement abattu par ce premier échec, reçu sans qu'il pût le prévoir et alors que son cœur brillait de tout le lustre de la jeunesse et que toutes ses facultés se déployaient pour la première fois avec une énergie croissante.

Ces événements jetèrent dans l'âme de Marianine une légère semence de joie et de chagrin. L'amour véritable qu'elle portait à Béringheld lui fit partager sa mélancolie, mais alors Marianine ne pleura plus : son chagrin lui fut doux, et sa joie céleste; elle pensa que Béringheld reviendrait dans les montagnes, elle y retourna pleine d'espoir, le cœur gros de consolations toutes prêtes pour son jeune ami.

Les échos qui avaient oublié sa voix répétèrent quelques chansons d'amour; l'onde qui ne voyait plus son visage réfléchit quelquefois ses traits quand elle examinait si les roses revenaient infuser leurs couleurs sur ses joues naguère décolorées. Son œil se fixait plus souvent sur le château, et elle aurait voulu que sa pensée, franchissant les espaces, allât retentir dans le cœur flétri de Béringheld, pour y répandre une douceur d'amitié, une fraîcheur d'amour qui ravivât son tendre ami, l'objet constant de ses pensées.

Voyez-vous sur un rocher désert, couvert des feuilles mortes que l'automne laisse tomber de sa pâle couronne; voyez-vous un jeune homme assis vers le soir sur une pierre antique : il contemple tristement l'aspect de cette soirée dont les événements sont en harmonie avec l'état de son cœur. La nature semble mourir, elle reçoit les adieux du soleil qui se retire, les montagnes sont rougeâtres, le ciel est terne et n'a plus cette pureté *italique* dont il brille en été.

Si la nature s'enveloppe d'un crêpe, elle renaît au printemps, se dit-il; mais, moi, mon âme est ensevelie pour toujours, et l'amour n'existe plus pour moi. Le char brillant et chargé de roses, dans lequel je me voyais emporté, s'est brisé pour toujours. La femme est indigne de moi, ou je ne suis pas assez souple pour elle... la vie est une déception, une minute; et vivre ou ne pas vivre est indifférent... Là-dessus, il courbe sa tête sur sa poitrine, et il écoute les sons funèbres de la cloche du village, car l'on enterre le P. de Lunada.

En cet instant, une jeune fille accourt vers lui, elle accourt avec une joie naïve et innocente, qui se dévoile par ses pas bondissants qui ressemblent à ceux d'un faon qui rejoint sa mère; mais lorsqu'elle aperçoit l'œil de Béringheld, ce regard profond du désespoir tranquille et cette sévérité majestueuse qui résulte d'une méditation dernière, elle s'arrête, une aimable timidité se peint dans sa contenance, et Marianine paraît demander pardon comme si elle offensait; tout en sollicitant la permission d'approcher, son attitude dit qu'elle va se retirer, mais sa figure et l'ensemble de sa personne désirent le contraire.

Néanmoins, à l'aspect de la douleur de son ami, elle se repose sur son arc, et son âme finit par s'identifier avec celle de Tullius. Marianine attend un sourire et un mot pour courir s'asseoir sur la mousse de la grande pierre où est Béringheld : une larme s'échappe de ses beaux yeux noirs et coule sur ses joues en voyant que le compagnon de ses jeux ne lui dit rien. Alors elle dépose toute fierté féminine, elle s'avance, s'assied contre Béringheld en disant à voix basse : « L'amour est la science de l'abaissement. » Elle prend la main de Tullius et lui dit : « Tullius, tu as du chagrin ! j'aime mieux pleurer avec toi que de rire avec tout le monde. »

Le jeune homme regarde Marianine avec étonnement, mais il secoue la tête, et reprend son attitude mélancolique.

« Ah! Tullius, je préfère des injures à ton silence! dis-moi, Marianine n'est-elle rien pour toi?

—Rien, » répondit Béringheld d'une voix sourde et avec un accent machinal qui lui donnait l'air d'un écho.

Marianine fondit en larmes avec cette ingénuité des enfants de la nature, elle regarda Tullius d'un air qui disait : Vois mon teint et mes lèvres décolorés, tu es cause de cette pâleur....

En ce moment, un berger de la plaine fit entendre les faibles sons d'une musique champêtre; les accents de cette flûte pastorale semblaient prophétiques, ils redisaient le refrain d'une chanson d'amour. Marianine espéra.

« Tullius, dit-elle, tu crois avoir aimé... »

L'infortuné se tourna vers la jeune fille et fit un signe de tête qui peignait sa souffrance.

« O Tullius ! l'amour ne vit que de sacrifices.... t'en a-t-on fait?.... »

Marianine s'arrêta, elle craignit de trop exagérer celui qu'elle faisait en ce moment, et ne pouvant plus soutenir l'aspect du triste sourire d'un être qui n'entendait pas, elle s'éloigna à pas lents en retournant souvent sa belle tête. . . . .
. . . .

Béringheld revint seul au château : sa léthargie sombre effraya sa mère.

XVI.

Béringheld *aime* Marianine. — Scène d'amour. — Il veut partir. — Il obtient un brevet. — Recommandation de sa mère. — Adieux.

Les paroles de Marianine, le son de sa voix, ses manières naïves, la beauté contemplative de sa figure aérienne, réveillèrent au fond de l'âme de Béringheld une masse de souvenirs puissants, et il frémit en s'apercevant, au bout de quelques jours, que Marianine absorbait toutes ses facultés; alors il put comparer la différence qui existait entre un amour véritable et l'amour factice que lui avait inspiré Mme de Ravendsi; cependant il résolut de ne plus se confier à une mer aussi orageuse, avant d'avoir des gages certains d'un amour éternel.

Quelques jours après cette entrevue, il retourna vers la pierre couverte de mousse où Marianine était venue le trouver : en gravissant la montagne, il l'aperçut assise sur ce fragment de rocher, et la place qu'il avait occupée était religieusement respectée.

« Marianine, dit-il avec une crainte indéfinissable, j'arrive, poursuivi par le charme de tes discours; je me suis examiné le cœur, j'y ai trouvé ton image, et c'est toi que j'aime d'amour ! » Ce furent ses premières paroles; elles tombèrent une à une, et il restait interdit en pressant la main de Marianine.

Pour bien comprendre l'extase de la jeune fille en entendant ces mots, il faudrait dépeindre la scène magique qui s'offrait à ses regards : une aimable vallée au pied des Alpes, un village posé avec élégance, une vue admirable, et une prairie colorée par les feux naissants du jour. En cet instant, la nature ressemblait à une jeune fiancée qui rougit du premier baiser de son époux venant à sa rencontre.

Marianine pleure de joie, elle veut répondre et ne trouve qu'un sourire délicieux qui paraît à travers des larmes, comme une matinée de printemps.

« Mais, poursuivit Béringheld, sais-tu ce que c'est que l'amour ?

— Quand je le saurais, je voudrais l'ignorer pour te l'entendre décrire et savoir si j'aime. »

En disant cette dernière phrase, Marianine faisait apercevoir qu'elle était convaincue de ce qu'elle mettait en question : la nature apprend aux femmes cet art délicieux de peindre tout ce qu'elles ressentent par des mots qui semblent dire précisément le contraire.

« Marianine, *aimer* c'est n'être pas *soi;* c'est ne faire dépendre toutes les affections humaines, la crainte, l'espoir, la douleur, la joie, le plaisir, que d'un seul objet; c'est se plonger *dans l'infini;* n'apercevoir aucune borne au sentiment; se consacrer à un être, de telle sorte que l'on ne vive, ne pense que pour son bonheur; mettre de la grandeur dans l'abaissement, trouver de la douceur aux larmes, du plaisir à la peine, et de la peine dans le plaisir; rassembler toutes les contradictions, tous les contrastes, excepté celui de la haine et de l'amour; enfin, c'est s'absorber dans *lui*, et ne respirer que de son souffle ?........

— J'aime, dit tout bas Marianine.

— C'est, continua Béringheld en s'exaltant, c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs, car on doit trouver le ciel plus pur et la nature plus belle; on doit n'avoir que deux manières d'être et deux divisions de temps : *l'absence* et *la présence;* d'autres saisons, que le printemps lorsque vous jouissez de *la présence*, et l'hiver que produit *l'absence;* car les fleurs naîtraient-elles en souriant, le ciel fût-il de l'azur le plus pur, tout se ternit alors; le monde ne renferme qu'un individu, et cet individu est l'univers pour les amants...

— Ah ! j'aime, s'écria Marianine.

— Aimer, cria Béringheld, le visage en feu, et déployant toute l'énergie de son âme; c'est guetter un coup d'œil comme le Bédouin guette une goutte de rosée pour rafraîchir son palais brûlant; c'est avoir dix millions d'idées, quand on ne se voit pas, et n'en exprimer aucune alors qu'on est près l'un de l'autre; c'est donner autant que l'on reçoit, mais s'efforcer mutuellement de donner plus, et combattre de sacrifices.

— Ah ! je suis sûre d'aimer ! répondit Marianine, dont la pose extatique et la fixité du regard auraient fait croire qu'elle écoutait avec ses yeux.

— Tu aimes, Marianine? dit Béringheld.

— Oui, répondit-elle en ajoutant un regard qui semblait *rougir* d'une naïve pudeur.

— Alors tu t'es dévouée à la peine et au chagrin, pour un coup d'œil, pour un mot douteux. »

A ces mots Marianine baissa la tête en pensant à la souffrance qu'elle avait ressentie lors du silence effroyable de Béringheld, quand elle était venue lui apporter des consolations.

« Tu t'es, reprit Tullius, tellement confondue avec un autre, qu'il n'y a plus trace d'individualité; tu vis d'une autre vie que la tienne, et cependant tu te sens exister par le bonheur d'un autre; alors tu abjurerais ta croyance, tu quitterais ton père.

— Mon père !...

— Ta mère.

— Ma mère !...

— Ta patrie.

— Ma patrie !...

— Sur un seul de ses regards, sur son premier ordre; et, la religion, les parents, la patrie, l'bon-

neur, tout ce qu'il y a de sacré, n'est plus pour toi qu'un grain d'encens que tu feras fumer en son honneur. Tu renonces à tout pour son sourire......

— Oui, dit-elle en baissant la voix et en rougissant d'amour.

— Mais, reprit Béringheld, alors un tel amour est l'exaltation de toutes nos qualités sensibles; c'est l'inspiration continuelle d'une Pythie sur son trépied sacré; c'est porter la *poésie* dans le cœur, dans la vie, et s'élancer aux cieux en dédaignant la terre; alors, on est digne des plus nobles efforts, des plus grandes choses; et si l'on a tout sacrifié sur l'autel du cœur, on se sent disposé à l'orner des festons et des couronnes de la gloire, du génie et des divins lauriers de ceux qui ont le plus aimé : en un mot, l'amour ne vit que dans les choses extrêmes, et tout enfant qu'il est, il lève sa tête dans les cieux et ses pieds reposent dans la boue de ce globe de misère. »

Marianine était absorbée dans le plus doux ravissement qui ait saisi le cœur d'une femme. Béringheld ayant, par cette exaltation, fait vibrer toutes les cordes de son âme, tomba dans une rêverie profonde, il confondit son regard dans celui de la tendre et contemplative Marianine, et un auguste silence servit de voile à ce moment plein de charme, à cette sensation délicieuse par laquelle deux êtres se dédient l'un à l'autre tacitement et à jamais. Tous deux avaient leurs mains entrelacées, tous deux regardaient tour à tour les feux naissants du ciel, les montagnes, et eux-mêmes. Alors Béringheld reconnut les délices des premières amours, en sentant que, chez lui, l'âme participait tout entière à ce charme qui s'enfuit comme la jeunesse, comme les nuages du ciel, ou comme les figures d'un songe d'une minute.

Mais il comprit aussi qu'il n'était plus digne de la jeune fille : cette pensée tourmenta son cœur chaste et plein d'une noblesse inconnue à ceux qui naissent dans le tourbillon social.

La pauvre Marianine, après cette grande scène, embellie de tous les feux d'un cœur pur, croyait arriver au temple du bonheur; tout à coup Béringheld, confus, la regarde.

« Marianine, tu es pure comme cette neige voisine du ciel, que rien n'a souillée, ton âme est la goutte de rosée que recueille une jeune fleur, l'amour de la nature; je ne suis plus digne de toi. »

La jeune fille garda le silence, mais son regard parlait en improvisant toutes les consolations de l'amour le plus tendre; elle ne comprenait rien, mais l'instinct de la tendresse lui faisait deviner que Béringheld s'affligeait.

Ce dernier coup d'œil, rempli de toutes les mélodies de l'amour et contemplé au milieu des plus belles harmonies de la nature, fit voir à Tullius toute l'étendue de la tendresse qu'il conservait pour la belle Marianine; il en fut effrayé, en songeant que ce prisme brillant, que cette réunion de toutes les voluptés pouvait se dissoudre; et, jugeant de ses chagrins futurs par celui que lui avait causé Mme de Ravendsi, il se leva par une inspiration soudaine; et, saisissant la main de Marianine, il attira la svelte jeune fille sur son sein, la pressa avec force, déposa un baiser sur ses lèvres, et lui disant : *adieu !* il versa un torrent de larmes sur ses joues parées de l'incarnat de l'espérance, puis il s'échappa brusquement en la laissant en proie à la plus vive inquiétude. Elle vit son ami s'enfuir à travers les rochers, il détournait la tête souvent, et reprenait ensuite sa course; alors, une vive douleur fit éprouver à la jeune fille les plus cruels tourments, car ce brusque dénouement, hors de toute vraisemblance, l'effrayait.

Marianine revint à pas lents, et cette scène d'amour ne sortit jamais de sa mémoire. . . . .

. . . .

Béringheld retomba dans sa profonde mélancolie; toutes ses réflexions, marquées au coin de cette sombre philosophie qui le distinguait, lui prouvèrent que l'amour éternel était une chimère, quant aux femmes, et qu'il se préparait un avenir de malheur. Néanmoins, l'image gracieuse de Marianine, sa pente vers l'exaltation, combattaient fortement les craintes et les arguments de Tullius : quoi qu'il en soit, il résolut de finir cette lutte en renonçant à jamais aux amours, jusqu'à ce qu'une femme lui eût donné des gages certains de cette fidélité qu'il exigeait.

Il se rendit quelque temps après chez Véryno, qui était lié avec un des membres du Directoire, et il obtint du père de Marianine qu'il fît des démarches pour lui procurer un brevet d'officier, ainsi qu'une recommandation pour le général en chef des armées d'Italie. Il demanda le secret à Véryno, et s'occupa des préparatifs de départ, en tâchant de les dérober à l'œil pénétrant de sa mère. Jacques Butmel reçut une seconde fois l'ordre de se tenir prêt à accompagner Tullius, qui n'attendit plus que l'arrivée des papiers qu'il souhaitait avec ardeur.

Marianine ne pouvait douter de l'amour de Tullius, mais, lorsqu'elle apprit ses projets, elle versa des larmes bien amères, qu'elle dévora en secret.

Madame Béringheld ne tarda pas à s'apercevoir, comme le lui avait prédit le P. de Lunada, que l'enfant qui à six ans volait de jeux en jeux, qui à huit ne trouvait plus rien pour satisfaire son ardeur, qui à douze dévorait les sciences, à dix-huit ans serait las de l'amour; qu'altéré de gloire, il finirait par convoiter la puissance; et qu'à trente ans il mourrait de chagrin si quelque chose d'immense

n'engloutissait alors son activité, son ardeur pour l'inconnu et les grandes choses. Aussi, le bon Père avait-il dirigé l'esprit de Béringheld vers les sciences naturelles qui, offrant toujours des découvertes sans fin, pourraient le tenir en haleine.

Pour le moment, Tullius en était arrivé à désirer la gloire, et sa mère comprit que rien au monde ne l'empêcherait de quitter une vie paisible qui ne serait jamais en harmonie avec son caractère. Cette mère désolée versa des larmes de sang.

Un soir, elle fit appeler son fils qui, toujours enseveli dans une rêverie profonde, ne pouvait chasser Marianine de la place qu'elle occupait dans son cœur. Béringheld trouva sa mère assise au coin de l'énorme cheminée de sa chambre à coucher : elle ne se dérangea pas, et, montrant du doigt à Tullius une chaise placée à l'autre coin, elle le força de s'y asseoir par un mouvement impératif, plein d'une solennité que Tullius ne connaissait pas à sa mère.

« Mon fils, vous voulez abandonner votre mère, votre mère qui vous aime tant !.... je le sais, dit-elle, en apercevant un geste de son fils, je ne puis l'empêcher, mais je dois m'acquitter d'un devoir que j'ai juré de remplir.

« Le jour que je vous mis au monde, l'être qui m'a parlé d'une voix que je n'ai point entendue corporellement, m'a dit ces paroles, en m'enjoignant de vous les répéter lorsque vous témoigneriez le désir de vous livrer à des dangers inévitables : écoutez-les, mon fils! je vais vous répéter avec ma voix ces mémorables paroles qu'il ne m'est permis de me rappeler qu'aujourd'hui, par la puissance *invisible et réelle* qui m'a dominée; les voici. »

A ce moment, Mme de Béringheld se leva, se recueillit, et dit avec une émotion visible :

« Je puis t'empêcher de mourir, mais je ne puis t'empêcher d'être tué; je ne puis veiller sur toi et *te donner l'immortalité,* que si tu restes dans les mêmes lieux, à moins que le hasard ne nous fasse rencontrer. »

Madame de Béringheld se rassit et ne dit plus rien. Tullius, en entendant ces singulières paroles, fut plongé dans un étonnement causé, en partie, par l'aspect de la profonde conviction qui brillait dans l'attitude de sa mère, et par l'enthousiasme que dévoila son regard. Il voulut la questionner, elle fit signe de la main qu'elle ne lui pouvait pas répondre à cause de son émotion.

La douleur que madame de Béringheld témoigna aurait sans doute arrêté son fils, beaucoup plus que l'avis bizarre qu'il crut émané de *Béringheld-le-Centenaire,* ou de l'être qui portait ce nom; mais peu de temps après cette scène, Tullius reçut de Paris un brevet de capitaine et une lettre très-flatteuse qu'il devait remettre à Bonaparte; alors, son départ fut irrévocablement décidé, et il résolut de soutenir le choc que les adieux de sa mère et ceux de Marianine devaient porter à son cœur. . . .

. . . .

Il est cinq heures du soir : Mme de Béringheld est debout sur le perron du château, elle regarde tour à tour la place que son fils vient de quitter et le chemin qu'elle a parcouru avec lui : le château, la campagne lui paraissaient vides : elle n'est plus où est son fils, mais elle le suit de l'âme et l'accompagne; des pleurs sillonnent les joues de cette mère désolée. « Je l'ai vu pour la dernière fois, se dit-elle, je mourrai sans le revoir!... » Elle rentra, le désespoir dans l'âme.

Au dîner, quand elle verra la place vide de son fils, elle dira pendant plusieurs jours qu'on aille l'avertir : elle entrera dans sa chambre comme pour le chercher; la cloche de la grille ne pourra pas désormais être agitée, sans qu'elle tressaille; on ne tirera pas un seul coup de fusil dans les montagnes, sans qu'elle pense à son fils; les journaux seront lus avidement, et encore plus souvent son oratoire la verra priant pour que le fatal boulet épargne l'amour de ses regards; elle n'aura plus qu'une pensée, et cette pensée sera triste; enfin, elle ne vivra pas longtemps, parce que le chagrin la dévorera.

En ce moment elle pleure! elle ne pleurait pas quand elle a embrassé son fils, parce que Tullius a couvert le visage maternel de larmes sincères, et que l'œil sec de sa mère l'a effrayé; il a chancelé, mais le bruit du fusil de Jacques l'a rendu à lui. Alors sa mère l'a escorté jusqu'aux montagnes : elle n'était pas fatiguée en le suivant, ce n'est qu'en revenant que ses jambes ont plié sous le fardeau de sa douleur, car « Adieu, ma mère!... » retentit toujours à son oreille, ainsi que le triste accent et le bruit des derniers pas de son fils. Pauvre mère!... qui ne la plaindra pas est indigne du nom d'homme! chaque nuit et chaque aurore verra ses larmes, et son ombre réclame ici un soupir de toutes les mères dont les fils ont succombé la tête couverte de lauriers.

Une autre scène, presque aussi terrible (qui osera prononcer entre ces deux douleurs?), attendait Tullius sans qu'il s'en doutât. La timide Marianine, ce modèle des amantes, a pleuré solitairement, elle n'a pas été importuner son jeune ami de ses larmes, car elle a conçu que son amant devait aimer la gloire; alors, elle a pleuré, sans cependant vouloir le détourner de ses projets.

Mais peut-elle renoncer à le voir avant son départ!.. non, non, elle veut jouir de la douleur de son dernier regard : et jalouse de l'amour maternel, Marianine, usant de l'adresse naturelle aux amants,

s'est informée de Jacques par quel chemin de la montagne Béringheld, son cher Béringheld doit passer. Le chemin se trouve situé non loin de cette roche témoin de leur baiser : alors, Marianine s'est échappée de la maison paternelle ; et, longtemps avant que Béringheld soit sorti du château, elle est assise sur le banc de pierre ; elle y attend le passage de son bien-aimé, en prêtant l'oreille au moindre bruit.

On était dans la froide saison de l'hiver, aux premiers jours du mois de janvier 1797; un reste de lumière blanchâtre, fruit des derniers rayons du soleil qui glissaient sur la neige, éclairait le deuil de la nature : Marianine tremblait de froid et brûlait d'amour; le torrent glacé ne murmurait plus rien; les bergers ne répétaient plus de joyeux refrains; tout était en harmonie avec la situation de son âme, la nature semblait participer à son chagrin par ce manteau de neige, comme jadis à sa joie par les teintes pures et délicates de l'aurore.

Pendant que Marianine attend, les pieds dans la neige, Béringheld marchait vers les montagnes en s'étonnant de n'avoir pas vu cette Marianine qui lui avait témoigné tant de tendresse; cette désertion le confirmait dans ses terribles résolutions d'oubli : et, dévorant en silence cet affront, il laissait parler Jacques, qui calculait les distances et les jours pour savoir à quelle époque ils seraient arrivés à Vérone, théâtre de la guerre, et s'ils pourraient participer à la bataille annoncée.

Béringheld gravit la montagne; alors ses pas sont facilement distingués et une voix douce s'écrie : « *C'est lui!....* »

Après avoir pensé que Marianine l'abandonnait et avoir bu tout un calice d'amertume, au moment où Béringheld en achevait la lie, entendre cette voix, à cette place, fut une sensation presque poignante.

En cet instant la lune, paraissant à l'horizon, couvrit, comme par enchantement, les vastes rochers d'une écharpe de lumière large et argentée, que les reflets des glaciers et des neiges rendit presque diaprée. L'émeraude, le saphir, les diamants et les perles ornèrent l'aurore de ce beau soleil des nuits qui vint éclairer la scène des adieux de l'amour.

Les beaux bras blancs et nus de Marianine montrèrent à Béringheld cet étonnant spectacle, et ses yeux, pleins d'amour, suivirent la course de cette planète lumineuse.

« Tullius, la nature a toujours déployé ses richesses pour nous, elle applaudit à nos amours.

— Et tu étais là !.... s'écria Béringheld.

— Oui, j'y étais, répondit-elle, attendant le dernier regard que tu jetterais sur ta patrie, afin de mêler à ce saint amour le souvenir de Marianine, de Marianine qui t'aimera toujours!.. qui t'aime, un peu pour elle, dit-elle en souriant du sourire des anges, mais encore plus pour toi!... elle te voit avec plaisir voler à l'illustration; elle a tâché, Tullius, de te dérober le spectacle de ses larmes.

— Marianine!... s'écria Tullius ébranlé, mais s'endurcissant pour ne pas le faire paraître; je réponds, à tant d'amour, que je veux t'oublier, que je le tâcherai du moins! Quant à toi, Marianine, je te l'ordonne!.... »

A ces cruelles paroles, la belle enfant se mit à pleurer, en regardant son ami avec effroi.

« Béringheld, dit-elle, je t'aime!...

— Marianine, tu le crois, tu es de bonne foi en ce moment, mais dans dix ans, dans vingt ans, tu ne m'aimerais plus, et... je veux un amour immortel!... Il n'est pas dans la nature de l'homme, qui reçoit à chaque minute une nouvelle existence; ainsi, ne cherche pas à m'être fidèle.... je t'en dispense. Adieu. »

Cette fille des montagnes sentit, en ce moment, une sorte d'énergie sauvage et terrible s'élever dans son jeune sein en entendant ces mots affreux ; et, saisissant la main de Béringheld, elle s'écria avec une voix qui peut passer pour le cri sublime de la vérité et du sentiment outragé :

« Béringheld, par cette lumière pure qui va se couvrir d'un nuage, par ces rochers immuables, par cette place sacrée pour moi, par toute la nature, je voudrais trouver autre chose encore!.. je jure de n'aimer que toi! c'est sur cet autel, éclairé par l'astre des nuits, que je me fiance à toi pour jamais... Va, cours, sois cinq, dix, vingt, cent ans absent!.. tu retrouveras Marianine telle qu'elle est en ce moment... quant à l'âme!... si je suis belle maintenant, je ne le serai plus alors, et les chagrins me consumeront. Adieu !... »

Là-dessus, la jeune fille, rassemblant toute son âme dans un dernier regard, la jette dans les yeux étonnés de Béringheld et s'échappe avec la légèreté d'une gazelle, mais on l'entendit sangloter au loin, et les échos répétèrent ses soupirs.

Béringheld resta tout ému de cet élan inusité, de cette sublime protestation contre son odieuse pensée, protestation que la jeune fille prononça avec une énergie brûlante, au milieu de la scène majestueuse que présentaient ces magnifiques montagnes.

Jacques vit des larmes couler sur les joues du jeune soldat, alors Jacques faisant mouvoir son fusil, s'écria : « Général, à la gloire! » Et marchant avec enthousiasme au pas de charge, il entraîna Béringheld.

XVII.

Tullius à l'armée. — Bataille de Rivoli. — Béringheld en Égypte. — Bataille des Pyramides. — Le Centenaire aux Pyramides.

Le 13 janvier 1797, au matin, Jacques et le capitaine Béringheld arrivèrent à Vérone, et Tullius se présenta sur-le-champ au général en chef.

Bonaparte était à la veille de livrer la bataille de Rivoli, il consultait la carte, lorsque le jeune Béringheld entra dans son cabinet en présentant la lettre du membre du Directoire. Le général lève la tête et reste frappé de la singulière physionomie du jeune audacieux. Il lit la lettre, grava le nom et la figure dans sa mémoire, et, quittant un instant sa méditation guerrière, il se mit à questionner Béringheld.

Qu'il suffise de dire que le général républicain prit une haute idée de cette jeune tête : il le plaça dans la 14e demi-brigade, lui donna un mot pour se rendre à son poste, qui était à Rovina, et le quitta en lui disant ; « Je suis convaincu que nous nous reverrons!... L'avenir de la France est gros de grands hommes, et... à demain. »

Par une chose des plus singulières, Béringheld justifia dès le lendemain l'horoscope que Bonaparte venait de tirer.

Le capitaine se trouva faire partie du corps d'armée qui, à la bataille de Rivoli, attaqua, sous Joubert, la gauche des Autrichiens.

L'armée française était assise sur trois collines. Une brigade française défendait, à droite, les hauteurs de San-Marco, que l'ennemi s'efforçait de reprendre; deux autres brigades occupaient les hauteurs de gauche, appelées *Trombalaro* et *Zoro;* enfin la quatorzième brigade, celle de Béringheld, fut portée au centre, à Rovina. La bataille commença.

Les avant-gardes autrichiennes, déjà repoussées sur San-Giovanni, occupaient une bonne partie de sou forces.

Un bataillon, dans lequel se trouvait Béringheld, entraîné par l'ardeur du débutant et de Jacques, qui ne cessait de crier : *A la gloire!...* s'avança pour emporter San-Giovanni; à ce moment, la colonne autrichienne de *Liptay* attaqua les Français de gauche avec des forces supérieures; et, profitant d'un ravin qui protégeait ce mouvement, les Autrichiens prirent en flanc une brigade qui, pour n'être pas coupée, fut obligée de rétrograder : la quatorzième brigade fut débordée à sa gauche, et, pour se retrancher sur la droite, qui se maintenait, elle fut dans la nécessité d'abandonner la compagnie commandée par Béringheld.

Ce dernier, séparé avec une poignée de braves, entra dans San-Giovanni par un effort inouï, et s'y défendit avec une intrépidité, une chaleur de courage qui arrêtèrent les Autrichiens.

Bonaparte voyait la conséquence funeste que ce débordement de la gauche de sa ligne pouvait amener, il quitta la droite et accourut pour réparer le mal, car il ne s'agissait de rien moins que d'empêcher une colonne ennemie de déboucher sur le plateau de Rivoli.

Apercevant l'ennemi déborder, il ne concevait pas ce qui pouvait faire un obstacle à ce que Liptay triomphât; et, tout en envoyant l'infatigable Masséna avec sa trente-deuxième brigade, Bonaparte, ayant laissé la droite et le centre de l'armée qui triomphaient, examinait ce qui occupait l'ennemi autour de San-Giovanni. C'était Béringheld qui défendait le village, et Berthier, qui, à la tête de la 14e, maintenait cette position, en envoyant d'autres bataillons pour soutenir Béringheld. Masséna vint les dégager, et l'on rétablit le combat par une brillante résistance.

Berthier, Masséna et Joubert présentèrent le jeune capitaine à Bonaparte quand il arriva dans cet endroit pour changer de position, par suite de la retraite de l'ennemi : le général en chef se mit à sourire en reconnaissant le jeune homme de la veille [1].

Cette conduite ferma la bouche à ceux qui éprouvaient la tentation de murmurer de la nomination parisienne du jeune Béringheld à un tel grade. Ce fut à ce combat de Giovanni que tout le bataillon donna à Jacques Butmel le surnom de Lagloire, qui lui resta toujours.

Cette campagne fut terminée par la paix de Campo-Formio. Le jeune Béringheld revint à Paris avec le général en chef, et il vit les honneurs que l'on décerna à cette armée de héros.

Béringheld habita le brillant hôtel de sa famille : il y reçut le général en chef, qui, dès-lors, méditait son expédition d'Égypte. Il avait jugé Béringheld, et il ne lui cacha pas son dessein, en lui disant qu'il comptait sur lui en qualité de chef de bataillon. Tullius fut ébloui de l'idée d'aller sur la terre antique des prêtres d'Isis, et il accepta avec joie l'offre de son général. . . . .

[1] On sent que nous n'entrerons désormais dans aucun détail sur les faits d'armes de Béringheld; nous n'avons raconté cette circonstance de la bataille de Rivoli que parce qu'elle fut son début.

Nous passerons rapidement sur les événements qui se sont passés dans l'espace de quinze années, pendant lesquelles nos armées ont parcouru l'Europe : nous allons en extraire les faits qui concernent cette histoire, en priant le lecteur de se reporter, par la pensée, aux divers théâtres où ils se passeront.

(*Note de l'Éditeur.*)

Béringheld est maintenant sous le ciel brûlant, sous le ciel d'airain de l'Égypte; la bataille des Pyramides vient d'être livrée; il est neuf heures du soir; l'effroyable canon a cessé de gronder; les cris de victoire retentissent, et les rappels se font entendre.

Le colonel du régiment de Tullius a succombé; Bonaparte, témoin de la conduite audacieuse de son aide-de-camp, lui a attaché les épaulettes du colonel expiré, puis il a ordonné à Béringheld de poursuivre les fuyards, et de revenir bivouaquer à Giseh.

Les mameluks combattent en fuyant, mais le terrain, surtout devant les fameuses pyramides, est jonché de leurs corps. Tullius passe sans saluer l'antique monument qui fatigue le génie des ruines; tout entier à son devoir, il court, il vole, et dissipe le reste des ennemis qui se retirent au loin.

Lorsque Béringheld eut disposé son régiment, que toute l'armée eut bivouaqué, il retourne vers le général en chef, fait son rapport, et assiste au repas, en recevant les louanges des divers généraux et l'amical serrement de main, beaucoup plus précieux, du général, qui confirma sa nomination au grade de colonel, en observant que Béringheld n'était pas majeur.

Mais aussitôt que Béringheld a rempli ses devoirs, il s'échappe, laisse l'armée dormir, et revient vers les pyramides, attiré par son génie et son goût pour le grand et le sublime.

La nuit brille de tout l'éclat des nuits de l'Orient, et rien n'interrompt le silence auguste de la nature, si ce n'est les derniers soupirs que rendent les mamelucks dépouillés. A mesure que Tullius avance, ses idées s'agrandissent, ces énormes monuments qu'il a vus depuis le commencement du jour croissent encore à ses regards et dans son imagination; à peine s'il prend garde aux cris des blessés que l'on n'est pas encore venu chercher, ou que l'on a oubliés. Il s'assied sur le débris d'un caisson, et s'abîme dans une rêverie profonde, en contemplant ces orgueilleuses cimes qui diront éternellement que, là, fut le peuple d'Égypte.

Ce spectacle, qui flattera tous les hommes, ne devait être rien en comparaison de celui qui vint s'offrir aux regards de Tullius. Il était plongé dans la méditation, et ne voyait que cet audacieux sommet qui tranchait si purement sur les cieux, lorsqu'un léger bruit frôla la base de la pyramide et la fit retentir, il lui sembla qu'elle parlait; il abaisse sa vue, et n'ose en croire son œil!...

L'être indéfinissable que Marguerite Lagradna, que Butmel, que sa mère, lui ont si bien décrit, paraît au pied de l'immense construction, et l'œil du vieillard semble dire par son feu perçant et vivace: Je durerai tout autant!.. il les regarde, ainsi que deux égaux s'envisagent: Béringheld reste cloué de stupeur en le voyant disparaître sous le monument en entraînant de chaque main le corps d'un mameluck. Sans témoigner aucune émotion de leurs cris déchirants, l'impitoyable vieillard les traîne dans le sable qu'ils saisissent en vain, et il marche d'un pas immuable et lent, comme celui du *Destin*.

La lune éclairait cette scène d'une lueur que l'ombre et la présence des pyramides changeait au point de la rendre verdâtre, ce qui ne contribuait pas peu à l'effet de ce tableau.

Le vieillard achevait son quatrième voyage, et déjà les souterrains de la pyramide contenaient huit mamelucks; en ce moment, le jeune Béringheld s'approche afin d'examiner son ancêtre, si par hasard il revenait une dernière fois : tout à coup, il entend des cris déplorables sortir sourdement de l'ouverture du vaste monument, et bientôt les cris cessèrent.

Une horreur indéfinissable s'empara de Tullius, l'idée de la mort ne l'avait pas épouvanté sur le champ de bataille inondé de mourants, et bien que ces mamelucks dussent inévitablement périr de leurs blessures, leurs cris de désespoir avaient trop le cachet de la plainte, ils accusaient trop, pour ne pas émouvoir. Ces cris, suivis d'un immuable silence, remuèrent toutes ses fibres, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Les histoires racontées par Lagradna revinrent s'offrir à sa mémoire. L'idée que cet homme pouvait vivre depuis quatre siècles prit de la consistance, et cette tradition ne lui parut plus une chimère.

Au bout d'une grande heure, passée dans la méditation, il vit paraître une ombre énorme qui se projetait en avant, il se retourne et se trouve face à face avec un homme qui ressemblait parfaitement au portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire. Le premier mouvement de Tullius, à l'aspect de cette masse immobile, fut de se reculer de quelques pas. Il resta dans une extase magique.

« Tu n'as pas suivi mes avis !... »

Ces mots sortis de la large bouche de cet étrange personnage, vinrent frapper l'oreille de Tullius qui resta cloué comme par l'effet d'un charme; il cherche le grand vieillard, il a disparu; Béringheld se frotte les yeux comme s'il sortait d'un songe, ou comme si l'éclat insolite de ceux du Centenaire les avait fatigués. Il revient à son quartier en croyant toujours voir cette magnifique *pyramide humaine*, pliant sous le faix de trois siècles. Le feu sec et flamboyant de son œil infernal, le peu de mouvements qu'il vit faire à cet être, étaient tellement *incorporels* et avaient tellement lassé son imagination qu'il ressentait une fatigue nerveuse dans tout son corps.

Il arriva harassé, et en dormant il ne cessa de voir son ancêtre.

Béringheld avait trop bien reconnu les traits originaux et presque sauvages tracés sur le portrait de Sculdans-le-Centenaire, pour se refuser à croire que c'était *lui-même.*

Voyant une impossibilité trop forte à ce que deux êtres se ressemblassent à un tel degré de perfection *physionomique,* et en retrouvant cet être avec les mêmes cheveux blancs et la même caducité que Lagradna avait contemplés alors qu'elle était jeune, Béringheld dut être en proie à la plus violente curiosité, car il ne pouvait plus douter de ce que son œil avait contemplé.

Cette aventure singulière attira toute son attention, quoiqu'il fût à l'aurore de ses désirs de gloire, d'ambition et de pouvoir.

XVIII.

Béringheld en Syrie. — La peste de Jaffa. — Le Centenaire guérissant les soldats et préservant Tullius. — Tullius en France. — Il atteint un haut degré de pouvoir.

Cependant Béringheld, emporté par le mouvement rapide de la guerre, et par le torrent des idées de grandeur qui l'assaillaient, fut tiré de ses méditations par les dangers croissants, la nécessité de se trouver sur les champs de bataille et de détresse de nos armées : sans oublier le Centenaire, il n'y pensa plus si souvent.

Le général en chef avait porté la guerre en Syrie, et l'effroyable fléau de la peste se déchaîna sur nos armées.

Un ancien couvent de moines grecs, situé sur une hauteur auprès de Jaffa, servit d'hôpital principal, et la garde en fut confiée au colonel Béringheld. Il déploya, dans cette charge dangereuse de ce danger qui n'a pas d'éclat, un courage vraiment héroïque.

Ce vaste monastère était ruiné, il n'en restait que l'église. Ce fut là que l'on transporta les malades dont on n'espérait plus la guérison.

La nef offrait un spectacle où toutes les douleurs et les sentiments de la nature humaine se réunissaient pour élever un temple à la Souffrance. Sur les carreaux disjoints, chaque pestiféré s'était fait une petite place.

Là, enveloppés dans des manteaux, couchés sur de la paille empestée, ces Français, loin de leur patrie, se livraient au plus sombre désespoir.

Les figures livides de ces guerriers qui tremblaient devant une telle mort, formaient le tableau le plus terrible qui se soit présenté à l'imagination des hommes. Les cris ne retentissaient que faiblement sous cette voûte qui jadis répétait les inutiles prières des *caloyers.* Aujourd'hui, comme autrefois, la prière est vaine et la voûte a la même impassibilité.

Le jour se glisse à peine par des croisées ogives, il répand sur ce vaste tombeau une faible lumière, une lueur de mort, et les cris des oiseaux réfugiés dans les sommités de ce bâtiment trois fois séculaire, se mêlent aux plaintes des fils de la France.

L'un, dans un coin, appuie sa langue desséchée contre les parois humides, afin de trouver une fraîcheur qui calme sa souffrance.

Un autre, assis sur son séant, garde la même attitude : il se tait, ses bras sont croisés, son œil regarde la terre, et sa sublime résignation fait frissonner d'horreur par l'ensemble imposant d'une douleur toute romaine ou plutôt toute française : il est âgé, il sait souffrir.

Plus loin, un jeune homme penche sa tête affaiblie, il va rendre le dernier soupir, il a la main sur son sabre, il essaie de sourire, et ce sourire déchire l'âme autant que la résignation de l'autre étonne.

Il en est un qui cherche la main de son compagnon d'armes pour lui dire adieu, il prend cette main, il la touche, elle est glacée, son ami est mort, il va le suivre.

Un vieux soldat s'écrie douloureusement : « Je ne verrai plus la France !... »

Un jeune tambour répond : « Je ne verrai plus ma mère !... »

« De l'eau, de l'eau ! » crie un groupe altéré qui se lève en masse et réclame avec une fureur sauvage un faible allégement à ses maux.

Non loin de ce groupe en furie qui semble soulever le marbre d'une tombe commune, l'on entend des guerriers qui lancent des quolibets et des plaisanteries, afin que le génie de la nation apparaisse même dans la tombe.

Un concert de plaintes se mêle à ces divers tableaux : il semble que chaque pierre parle, que chaque pilier réponde, et cette multitude de têtes endolories et expirantes donne une sorte d'image des enfers, une grande vision des palais de Satan.

Quelques-uns meurent en se serrant la main, d'autres en s'embrassant. Deux ennemis se réconcilient et ont des attentions mutuelles qui attendrissent. On expire en criant : Vive la France ! D'un autre côté : Vive la république ! et ces cris de triomphe contrastent avec le silence de mort qui règne dans d'autres parties de l'édifice. Pour compléter le tableau des sentiments humains, on voit des soldats

compter leur argent et le faire résonner. On aperçoit, avec peine, deux mourants qui se disputent de la paille ou de l'eau ; d'autres qui s'empressent d'hériter de ce que laisse leur voisin; ils meurent en recueillant l'eau citronnée, et ce précieux héritage passe de rang en rang, jusqu'à ce que le moins souffrant l'ait absorbé avant d'expirer lui-même.

On respire un air de feu, on n'entend que des soupirs, on ne voit que la mort, et cette mort pâle et affreuse qui s'avance à pas lents. C'est le palais de la Douleur : des mourants sur des cadavres.

Béringheld parcourt ce chanp en versant le baume des consolations; il est béni par ceux qui l'aperçoivent, il paraît un dieu quand il apporte des soulagements, comme lorsqu'il apporte des douceurs ; enfin, au milieu de ce tableau on voit une femme pleine de sensibilité, qui s'est dévouée au culte de la souffrance, et qui prodigue ses soins touchants; elle apparaît comme une divinité, elle recueille une ample moisson de louanges, et de ces mots touchants qui font verser des larmes et que les anges entendent.

Le soleil glisse quelques-uns de ses rayons mourants sur cette scène d'horreur : bientôt la nuit d'Orient vient apporter une fraîcheur accueillie par un concert d'exclamations. Dans ce moment, l'homme individuel a disparu ; l'enceinte n'offre plus qu'une même masse, et cette masse souffrante remercie la nature !...

Béringheld est sorti, il regarde le ciel; son âme, brisée par l'aspect des douleurs humaines, cherche un instant de relâche; il s'assied sur une colonne en ruine, en attachant son œil sur le tas de morts que l'on sort du couvent et que l'on brûle.

A ce moment, une exclamation partie du poste qui est à l'entrée du couvent, lui fait retourner promptement la tête, et il aperçoit le Centenaire se glisser dans l'asile de la souffrance, semblable à une ombre qui sort de la tombe.

Béringheld rentre dans le monument pour être témoin de l'étonnement général produit par l'aspect de cet être bizarre, qui réussit à faire taire tous les sentiments, les réunissant dans un seul qui n'abandonne jamais l'homme, la curiosité.

Le Centenaire est au milieu de ce temple de la mort, il place sur un débris d'autel un grand vase dont il allume le contenu, la flamme brille et l'air se purge des miasmes pestilentiels qui l'épaississent; cette lumière bleuâtre se reflète sur le visage de l'*homme*. Le colonel effrayé remarque la chair cadavéreuse et les rides séculaires du vieillard immobile et muet qui remue la liqueur enflammée, elle change l'atmosphère, et les mouvements, l'attitude de l'étranger lui donnent l'air d'un dieu.

Lorsque l'air est devenu pur, le grand vieillard parcourt les rangs en distribuant de faibles portions d'une liqueur contenue dans une grande amphore antique, qu'il tient sans peine et qu'il remue avec une facilité qui donne une haute idée de ses forces.

Béringheld n'osa le troubler dans ses fonctions, et il tressaillit en le voyant s'avancer vers lui. Son ancêtre a, en effet, visité chaque soldat, il est à dix pas de Tullius; il s'approche, et, lui jetant un sourire glacial, il lui dit : *Imprudent!* puis, détachant le manteau bleu qu'il avait sur ses épaules, il en enveloppa son descendant, en ajoutant : « Avec cela, tu ne crains plus rien.

— Qui es-tu? » lui demanda le colonel stupéfait.

A cette interrogation, le vieillard regarda Béringheld de manière à le fasciner et à le rendre immobile; il lui tendit la main, prit la sienne, et répondit : *L'Éternel!*

Cette voix foudroyante retentit d'une manière tellement bizarre, que la voûte parut trembler. Qu'on ne s'étonne pas de la stupéfaction de tous ceux qui voyaient cette étrange créature, car l'homme le plus hardi se sentait envahi par un sentiment dominateur qui semblait s'échapper du corps de ce personnage magique, et distiller la terreur par un fluide invisible et pénétrant.

Néanmoins, Béringheld fit la démonstration de vouloir suivre le vieillard qui se disposait à visiter de nouveau chaque pestiféré, mais l'inconnu, arrêtant le colonel par un mouvement de main, lui dit, de sa voix sépulcrale : « Restez là ! moi seul je puis maintenant parcourir cette enceinte. »

En effet, il ordonna à la femme, aux soldats, et à toutes les personnes qui n'étaient pas malades, et qu'il désignait par un mouvement impératif de son index, de sortir sur-le-champ. Il demeura seul avec les pestiférés, car il ferma la porte.

Le groupe de ceux qu'il venait de renvoyer entoura le colonel, qui, en proie à une rêverie profonde, ne s'apercevait pas de l'odeur insolite, inconnue et pénétrante qui s'exhalait de son manteau ; chacun regardait Tullius dans un silence curieux ; et l'impression produite par l'aspect de ce vieillard dura une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'un soldat s'écria : « Quel œil !

— Il m'a fait mal, dit la jeune femme.

— *Il* vous ressemble, colonel, continua un adjudant. Béringheld frissonna.

— Il a au moins cent ans, dit un de ceux qui transportaient les cadavres.

— Qui est-ce? demanda une autre personne. Béringheld ne répondait pas.

A ce moment la porte s'ouvre, le grand vieillard paraît, il est accablé de fatigue, son œil est terne, ses traits décomposés, il pousse un soupir, et sans faire attention à ceux qui le regardent, il traverse

le groupe qui se partage respectueusement; il dit d'une voix éteinte :

« *Ils sont guéris*, au moins! » Puis il marche d'un pas lent vers le chemin de la montagne, et disparaît comme un feu follet. Tremblants pour la vie des malades, tous s'empressent d'entrer dans la nef de l'église : un silence effrayant régnait, et à la lueur du point du jour, on vit chaque soldat étendu; on s'approche et l'on distingue le léger souffle d'un doux sommeil; une teinte de santé, l'absence des douleurs brillaient sur leurs visages moins pâles, et tous avaient au bras une incision cruciale bouchée avec une substance noire, que l'on reconnut être du papier brûlé.

L'air est pur, une odeur légèrement sulfureuse règne dans l'édifice, et le spectacle terrible qui, peu d'heures avant, terrassait l'imagination, a cessé tout à fait.

Un soldat s'éveille, se lève, prend ses vêtements, s'habille, et lorsqu'on court à lui, qu'on l'interroge, il ne répond à rien, s'étonne des questions, ne comprend pas comment on lui a fait une incision, et ne sait qu'une seule chose, c'est qu'il est guéri. Ainsi de tous, et les huit cents soldats sortent, se rangent en bataille, et baisent tous la main de leur colonel.

L'étonnement le plus grand s'empara de ceux qui ne pouvaient douter d'avoir vu le vieillard; on se rendit au quartier-général, où des récits plus ou moins magiques furent répandus sur cette apparition et sur cette nuit mystérieuse. Tous les soldats qui avaient quelque atteinte de la maladie, se rendirent à l'église, et l'influence de l'air qui y régnait, celle des fluides bienfaisants dont le vieillard avait chargé les murs, firent disparaître les symptômes de peste.

Ce fut vers cette époque que la maladie s'arrêta.

Le général en chef était seul dans son cabinet lorsque le colonel vint lui faire part de cette singulière aventure, en lui cachant toutefois ce qui concernait les faits qu'il connaissait dès son enfance, et ce qui se rattachait à sa famille.

« Colonel, dit le général en attirant Béringheld dans un coin, j'ai vu ce vieillard, c'est à lui que je dois mon *invulnérabilité*, et... *beaucoup d'autres choses*, ... ajouta le général avec ce regard perçant qui le distinguait du reste des hommes; mais, dit-il encore, vous lui ressemblez, colonel!...

— C'est vrai!

— Quel homme!... et quel œil, répondit Bonaparte, ce sera la seule fois de ma vie que j'aurai tremblé!... »

Cette aventure fut étouffée par les événements que chacun connait; et de ceux qui en furent les témoins, il n'y eut que Béringheld qui revint en France, le reste avait péri dans les plaines de la Syrie et de l'Égypte.

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits qui se passèrent en France et en Europe depuis le retour de Bonaparte jusqu'à la guerre d'Espagne; seulement, nous dirons succinctement ce qui se rapporte à notre héros.

On sait que Bonaparte affectionna beaucoup ceux qui le suivirent en Égypte. Béringheld fut successivement nommé général de brigade, et général de division. Lorsque le consul parvint à l'empire, Béringheld lui servit souvent d'ambassadeur dans diverses cours de l'Europe.

Ce fut alors que notre héros, arrivé à un haut point de puissance et de célébrité, jugea par lui-même de ce qu'était la vie des grands. En parvenant à ces *nouvelles sommités des choses humaines*, il tomba dans le dégoût qui le saisissait ordinairement lorsqu'il arrivait à *quelque faîte*, et il s'aperçut que, sur le premier trône du monde, avec autant de pouvoir et de gloire qu'on pouvait en désirer, on restait le même homme qu'auparavant : que rien ne variait la vie; que, pour nous servir de ses expressions, le boire, le manger, le sommeil d'un souverain, étaient identiques avec ceux d'un pauvre hère, avec la seule différence que l'un boit dans le cristal un vin empoisonné, que l'autre boit tranquillement dans le creux de sa main; que si l'un mange dans l'argent des mets exquis, l'autre mange, sans soucis, des aliments grossiers dans une vieille terre; que le lit de plumes du premier est quelquefois très-dur; qu'il ne désire plus rien, quand l'autre jouit du trésor des souhaits que son imagination sans cesse tendue vers ce qui lui manque, lui fait former.

Béringheld, privé depuis son départ du plaisir ineffable de voir sa mère et Marianine, se livrait d'avance à la joie suprême qu'il éprouverait en jouissant de leur surprise, quand il se trouverait entre elles deux, et dans le château, avec les marques du pouvoir et les insignes de ses dignités. Il brûlait le pavé avec les roues de sa calèche, afin de ne pas perdre un seul instant : ne s'agissait-il pas de revoir sa mère, la plus tendre des mères!.... Il arrivait à G....., lorsqu'un courrier, envoyé par le préfet Véryno, lui apprit que Mme de Béringheld venait de mourir en prononçant le nom de Tullius, se plaignant doucement de ne pas l'avoir revu, et disant que sa mort était *tout amère!* Marianine avait été constamment au chevet de la mère de son bien-aimé, en prodiguant à madame de Béringheld les soins d'une fille tendre et doucement aimable : du reste, la fière beauté n'écrivait pas une ligne au général.

Au moment où Béringheld était livré à la plus

profonde douleur, et se reprochait de n'avoir pas écrit à sa mère pour la prévenir des courts instants de séjour à Paris que ses missions, ses importantes fonctions lui permirent rarement; et qu'il ordonnait de se diriger vers Béringheld, un autre courrier, dépêché par le souverain, lui remit une dépêche qui le rappelait sur-le-champ à Paris, où le monarque le souhaitait pour lui donner des instructions et lui confier le commandement d'une armée en Espagne.

Ce message surprit Béringheld, parce que Bonaparte avait la louable habitude d'écarter les hommes grands et forts qui pouvaient lutter avec lui, et qui, par leurs conseils francs et sévères, contrariaient ses ambitieux projets, et que, depuis longtemps, le général était par cette raison dans une espèce de disgrâce. Néanmoins, Tullius obéit.

Béringheld, bourrelé de chagrins par la mort de sa mère, et dégoûté de tout, s'en fut en Espagne avec l'idée d'y périr dans un combat, et de terminer glorieusement une existence qui lui était à charge.

C'est ici le lieu de faire la remarque que cette maladie morale s'empare toujours des âmes telles que celle de Béringheld, lorsqu'on arrive au point d'élévation où il se trouvait assis. Il se voyait un des plus riches propriétaires de France, et il ne connaissait pas lui-même l'étendue de sa fortune, qui doubla par l'effet de la prospérité de la France et de l'agriculture; il ne connaissait pas de plaisir qu'il ne pût atteindre; il était rassasié de pouvoir; il ne prenait de l'amour que le plaisir, et son illustration lui donnait si fort à faire dans ce genre, que le dégoût arrivait au comble. Les sciences humaines ne lui offraient plus rien; il faut cependant excepter la chimie, qu'il n'avait pas eu le temps de cultiver. Dans de semblables circonstances, et pour une âme comme celle de Béringheld, la vie n'était plus qu'un mécanisme sans prestige, une décoration d'opéra, dont il n'apercevait que les ressorts et les machines; alors, lorsque toute curiosité est satisfaite, que l'on est au bout de ses désirs, le bonheur est mort, la vie sans charme, et la tombe un asile.

La mort de sa mère rembrunissait encore toutes ses réflexions, et il partit donc, en 18.., pour l'Espagne, avec la ferme volonté de laisser son corps sur cette terre orgueilleuse.

XIX.

Combat de L***. — Maladie du général. — Histoire de la jeune Espagnole. — Le général à la mort. — Fin de ses mémoires.

Le courage audacieux de Béringheld, et la bonté touchante que déploient tous ceux dont l'âme est attaquée par cette singulière maladie, lui concilièrent l'amour des soldats.

La mort ne voulait pas de lui, et cette déesse si âpre, ressemblant à toutes les femmes, refusait une offrande présentée si souvent et avec une opiniâtreté si soutenue.

Bonaparte était en Espagne, et dirigeait lui-même toutes les opérations. A une affaire, la dernière à laquelle il ait assisté, Béringheld acheva de se dégoûter de la guerre et du pouvoir.

Les Espagnols, réfugiés sur une montagne qui n'avait qu'une seule pente accessible, la balayaient par le feu soutenu de deux batteries habilement placées. Ce point ainsi défendu arrêtait les vues de Bonaparte qui voulait achever la défaite totale de l'ennemi, par des choses incroyables.

Son cœur bouillait de rage en contemplant cette résistance; quatre fois les enragés grenadiers de sa garde étaient montés, mais quatre fois les restes foudroyés revinrent et ils renoncèrent à cette dangereuse tentative, le comble de la folie. Au moment où Béringheld, à la tête d'un corps de cavalerie polonaise, arrivait annoncer la déroute d'un parti opposé, Bonaparte, arrivé au dernier degré de cette rage qui le saisissait parfois, ordonnait à l'élite de ses officiers de le suivre, et il marchait à cette montagne de mort comme s'il eût marché à une fête : son visage brillait d'un feu terrible.

« Qu'on ne me parle pas d'impossible! rien ne doit être impossible à mes grenadiers, disait-il d'une voix sévère au chef qui venait excuser ses soldats.

— Sire, répondit l'officier, si vous l'exigez nous allons y retourner et mourir!

— Vous n'en êtes plus dignes!.. ce seront mes Polonais, je leur réserve l'honneur d'enlever cette batterie. A vous, Béringheld!.. » Un homme méchant aurait cru que Bonaparte voulait se défaire d'un général dont le génie transcendant l'inquiétait.

Sur le désir de son souverain, Béringheld fait signe à sa troupe et gravit la montagne au grandissime galop; il arriva avec vingt hommes sur le plateau, où il massacra les Espagnols et s'empara de la batterie. Le reste du détachement couvrait le chemin.

Cette charge fit tressaillir le monarque et son état-major; mais lorsque Béringheld revint auprès de Bonaparte avec le reste de son détachement, il revint avec le germe d'une maladie mortelle, allumée par l'émotion extraordinaire que lui causa cette moisson de braves sacrifiés inutilement; car on pouvait cerner la montagne et bloquer les Espagnols, qui seraient morts de faim ou forcés de se rendre, mais ces moyens lents n'étaient pas du goût de l'*homme expéditif* qui régnait.

On laissa Béringheld et une grande partie de sa division à cet endroit, le général resta aux prises avec une maladie que les médecins de l'armée déclarèrent mortelle. Ses soldats consternés furent plongés dans la douleur, à cet arrêt qui circula dans la ville; chacun pleurait un père, et les officiers un ami.

Avant que le général tombât malade, il s'était singulièrement intéressé à une jeune Espagnole, et pendant sa maladie il en demandait souvent des nouvelles. Elle demeurait dans la maison voisine de l'hôtel du général.

Inès avait aimé un jeune officier français avec toute l'ardeur des filles de ce pays calciné. Le frère d'Inès, étant fanatisé par la présence d'un ennemi sur le sol de sa patrie, fit le serment de massacrer tout Français qu'il rencontrerait armé ou désarmé, jeune ou vieux, ami ou ennemi. Don Grégorio assassina l'amant de sa sœur au moment où ce dernier sortait de sa maison. Inès entendit le dernier cri du Français et recueillit son dernier soupir.

Cette jeune fille, véritable portrait d'Hébé, devint folle; sa folie n'avait rien que de touchant. Constamment assise sur un siége à la place où son cher Frédéric succomba, elle regardait la tache que son sang imprima sur les carreaux de marbre blanc et qu'elle ne voulait pas laisser enlever ; elle ne prononçait pas une seule parole. A onze heures du soir seulement, elle jetait un faible cri et disait : « Grégorio... ne le tue pas, grâce !... » Après avoir prononcé cette phrase solitaire, elle pleurait, et son silence reprenait son cours. On lui posait des aliments sur la fenêtre de sa maison déserte, et elle ne les dévorait jamais que lorsqu'elle ne pouvait plus supporter la faim.

Elle ne faisait aucun mouvement, gardait la même attitude, laissait ses beaux cheveux épars, ne souffrit pas qu'on lui enlevât sa robe tachée de sang; et, conservant ses mêmes vêtements, elle restait semblable à la statue du désespoir, pétrifiée, et souriant à ceux qui la questionnaient ou qui s'arrêtaient; mais ce sourire était exactement le même pour tout le monde et portait ce cachet d'aliénation qui déchire l'âme des gens les plus insensibles.

A toute heure de jour et de nuit on l'apercevait; si par hasard elle quittait sa place, c'était pour aller à la porte par laquelle elle introduisait Frédéric ; et là, paraissant écouter, elle tendait son joli col de toutes ses forces, son oreille avide écoutait un bruit imaginaire pour tout le monde, mais qui restait gravé dans son souvenir, et ses yeux errants sur le jardin cherchaient à voir un objet souhaité ; au bout de quelques instants elle s'écriait : « La porte se ferme, le voilà !.... » Elle courait au-devant d'un être mensongèrement rendu sensible par son imagination frappée d'une manière si profonde et si durable que l'infortunée jeune fille croyait tenir Frédéric dans ses bras : elle l'embrassait, le conduisait, avec une attention charmante et empreinte de tout le délire d'une amante, vers sa chambre ; alors, elle jetait un effroyable cri, et détrompée, l'œil horriblement sec, le visage en convulsion, elle revenait à sa place.

Dans le jour, on la voyait quelquefois, mais rarement, regarder à côté d'elle comme si elle eût aperçu son ami ; elle le contemplait attentivement, son œil terne reprenait de la vie et de l'expression : rien n'était étonnant comme ces passages rapides de ses yeux de la vie à la mort. De vague et d'indéfini, son regard, par des teintes insensibles, montait à tout ce que les souvenirs de l'amour ont de plus gracieux et de plus exalté, il brillait de toute la splendeur imaginable ; puis, par des dégradations imperceptibles, il revenait au terne de la mort mentale.

Un soir, le général, près de succomber sous l'effort croissant de la maladie, demanda des nouvelles de cette jeune martyre de l'amour. Un officier lui répondit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé la nuit dernière dans la maison d'Inès ; que depuis le matin elle répétait : « Quel œil!... c'est un lustre infernal et éblouissant!...... c'est le diable!... N'importe, je deviendrai sa servante, puisqu'il va me faire revoir Frédéric.... »

Puis elle avait mis une robe brillante, elle arrangeait ses cheveux, et l'officier ajouta qu'il venait de la voir dans la plus somptueuse parure, regardant sans cesse dans la rue avec une expression délirante, et disant sans cesse :

« Il ne vient pas!... il ne vient pas !

Des nuages noirs obscurcissaient la nuit splendide de l'Espagne, la plaine où est située *Alcani* se colorait d'une teinte sombre, une chaleur étouffante accablait la terre d'un manteau pesant, et l'on avait ouvert les croisées de la chambre du général. L'officier venait de finir le court récit de la nouvelle folie d'Inès, et il s'en était allé après avoir serré la main brûlante du général.

En effet, ce colonel, ayant remarqué la profonde altération des traits de Béringheld qui, pendant ce discours, était aux prises avec la mort, sentit que ce spectacle était trop pénible pour lui, et n'ayant pas le courage de le soutenir, il quitta cette chambre funèbre, où il ne resta plus que deux chirurgiens qui se jetaient un regard d'inquiétude et de désespoir.

Cette fatale nouvelle, que l'officier supérieur annonça dans l'hôtel, glaça chacun de consternation. La cour se remplit d'une foule de soldats et de monde. On soupirait en silence, en interrogeant de l'œil et

du geste un des chirurgiens qui se trouvait à la fenêtre.

Le général avait encore un reste de connaissance et son âme faisait encore ses fonctions ; des vestiges de pensée et de souvenir erraient dans sa tête souffrante.

Au milieu de cette scène, un grand homme, d'une stature colossale, se présente à la porte de l'hôtel, s'avance d'un pas lent en cachant sa tête énorme sous un manteau de couleur brune ; il traverse la foule, monte l'escalier, et il entre dans la chambre du général dont les yeux se fermaient.

Les deux chirurgiens sont glacés d'épouvante à l'aspect des mouvements lents et indécis de l'étranger, mais surtout par l'impassible rigueur de ses traits et l'infernale splendeur de ses yeux. Le vieillard s'approche du lit, tâte le pouls, et aussitôt se dépouille de son manteau et arrose la chambre, en répandant des gouttes d'une liqueur contenue dans une fiole : aussitôt un froid pénétrant se glisse dans l'air, et le général, qui mourait accablé de chaleur, ouvre les yeux...... La première chose qu'il envisage, c'est le front sévère de son ancêtre ; il tressaille et s'écrie : « Laissez-moi mourir, je le veux!...

— Enfant !... répondit, avec une expression de pitié, la grosse voix sourde et caverneuse de l'étranger, *je veux que tu vives !* on t'a dit que *j'empêche de mourir et non d'être tué !..* »

A ces mots, le général se met sur son séant et regarde son ancêtre en lui demandant : « Êtes-vous Béringheld le savant, né en 1450?... Si cela est, je consens à vivre pour vous connaître !... »

Sans répondre, le vieillard agita ses cheveux blancs, par un lent mouvement de tête ; Béringheld crut voir errer sur ses lèvres cautérisées au milieu, le léger sourire que l'homme que l'on flatte ne peut s'empêcher de laisser paraître.

« Dans deux heures je reviens te sauver !.. » dit le spectre, en imposant ses mains sur le crâne du général et en dirigeant sur cette partie toute la masse de lumière de ses yeux flamboyants. Un calme irrésistible s'empara de Béringheld, et le vieillard, en s'en allant, ordonna aux deux chirurgiens de rester tranquilles et d'empêcher que qui que ce fût entrât dans la chambre.

Les chirurgiens cherchèrent les traces de la liqueur qui venait d'être répandue. Ce fut en vain.

Le grand vieillard s'enveloppa de son manteau, et, cachant sa tête horriblement chenue sous une espèce de capuchon, sortit de l'hôtel.

Il se dirige vers la croisée où la jeune et belle Inès, le sourire de l'espérance sur ses lèvres décolorées, attendait avec impatience. Il se place en face de la folle, dérange son capuchon, et la fixe par un de ces regards absolus qui attirent et dominent.

La jeune fille devint pâle comme la mort, regarda une dernière fois la trace du sang de Frédéric, et comme elle la regardait longtemps, le vieillard, las d'attendre, lui cria lentement de sa voix sépulcrale : « Que t'importe !.. n'es-tu pas folle ?.. viens, que fais-tu dans cette vie ?... »

Inès baisse la tête, ouvre la porte, la fait tourner sur ses gonds qui depuis six mois n'avaient pas crié, et elle suit le vieillard.

Deux habitants furent témoins de cette scène singulière . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

A deux heures, après que l'orage a résonné dans les campagnes du ciel, que la nuit a repris sa solennité, le grand vieillard entre dans la cour de l'hôtel du général : la cour est vide, il monte l'escalier, il rencontre les deux chirurgiens pleurant, qui l'arrêtent et lui font signe d'écouter. O terreur !... l'affreux râlement de la mort retentissait dans l'escalier... le général mourait !...

En un saut rapide comme la pensée, le vieillard est au chevet de Béringheld. . . . .
. . . .
. . . .

Les chirurgiens étaient restés dans l'escalier, ils furent témoins de la sortie du Centenaire qui tenait entre ses mains une fiole qui paraissait vide. Le vieillard ne fut plus revu. Les chirurgiens et le médecin trouvèrent le général endormi. Bientôt il se réveilla. Béringheld n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé, seulement il sait que le milieu de ses lèvres a été comme brûlé, il y portait souvent les mains.

Trois jours après, il passa une revue de toute sa division.

On lui donna un grand repas, par lequel l'armée qui se trouvait sous ses ordres voulut célébrer la guérison miraculeuse de son général. Ce fut alors que l'on instruisit Béringheld des singulières circonstances de sa cure.

Des soldats avaient aperçu, pendant l'orage, le grand vieillard guider Inès vers une caverne, il en était sorti sans sa jeune compagne ; elle ne reparut plus. Les idées les plus horribles errèrent dans l'âme du général.

Quatre ans s'écoulèrent sans qu'il revît son ancêtre.

Ici se terminaient les mémoires de Béringheld : voici ce qu'il avait ajouté avant de le remettre au préfet.

« L'être dont il a été question hier est absolument le même que celui que j'ai rencontré aux Py-

ramides, à Jaffa, et qui m'a sauvé la vie en Espagne.

« Il eût mieux fait de me laisser périr, car la vie m'est à charge, et je ne vis plus que pour découvrir cet étonnant mystère. Fatigué des grandeurs, du pouvoir, de tout, je vais remettre ma démission entre les mains de l'Empereur, et m'adonner avec ardeur à rechercher cet être bizarre dont la vie est un problème.

« Si je ne réussis pas à le résoudre, je retourne à Béringheld, et si Marianine est fidèle à son énergique serment de la montagne, je vais lui porter une âme vierge et la récompense de son amour. »

En achevant ce manuscrit, les magistrats se trouvèrent en proie à un singulier sentiment d'horreur; ils croyaient voir le vieillard, et ils se regardaient les uns les autres avec l'expression de la peur. Lorsqu'on se retira, le préfet réclama le silence le plus absolu sur cette lecture.

On fit une copie du manuscrit, et il fut renvoyé au général Béringheld avec la relation des événements qui s'étaient passés à Tours, afin qu'il transmît ces documents au ministre de la police générale.

Nous allons suivre le général pendant la route qu'il tenait pour aller à Paris.

XX.

Toujours le grand vieillard. — Le général le rejoint. — Le château ruiné et son propriétaire. — Histoire d'une jolie femme, racontée par un postillon. — Le général approche de Paris.

Par la lecture de l'exposé succinct du caractère et des événements principaux de la vie du général Tullius Béringheld, on voit de quelle nature étaient ses réflexions, lorsqu'il s'assit sur le haut de la montagne de Grammont.

Rien ne l'attachait plus à l'existence, si ce n'était l'espoir de retrouver Marianine, car cette âme déshéritée de ses espérances de tout genre, aimait à se reposer dans l'idée consolante d'un véritable amour.

Mais lorsqu'il eut aperçu le vieillard; que les scènes dont la ville de Tours fut le théâtre lui montrèrent ce qu'il nommait son ancêtre d'une manière positive; qu'il fut convaincu que c'était un homme, extraordinaire à la vérité, mais enfin, un homme purement et simplement, les idées du général prirent une autre direction, et Marianine ne devint plus, chez le comte de Béringheld, qu'une pensée secondaire; l'idée principale de Tullius fut la recherche du singulier pouvoir et surtout du secret de la longévité de cet être bizarre.

Pendant que la berline du général roulait vers Paris, ses réflexions prenaient donc une autre teinte moins sombre, moins funèbre, et il commençait à apercevoir un champ d'une étendue immense, qui devait finir par engloutir et consumer l'ardeur de son âme.

Ce champ si vaste était celui des sciences naturelles, dont les bornes indéfinies laissent toujours l'esprit humain dans l'espoir d'une découverte, même après avoir soulevé quelques coins du voile dont s'enveloppe la nature. En effet, le général ne concevait la possibilité de l'existence du vieillard, que par le moyen des secrets d'une science pour laquelle le mot d'impossible n'a plus de sens.

Mais le dernier événement dont il avait été témoin le faisait frémir, et il n'osait s'enfoncer dans l'abîme des pensées horribles qui naissaient à ce souvenir. Il commentait les paroles de sa mère; il comparait entre eux les divers effets que le vieillard produisait, et il arrivait encore à penser que son ancêtre joignait au pouvoir de vivre, des pouvoirs encore plus extraordinaires.

L'on sent combien les réflexions d'un homme doivent devenir profondes à l'aspect d'une immortalité physique et devant l'espérance de nouveaux pouvoirs qui lui promettent un empire absolu sur les choses de ce monde. Sur un esprit faible, de pareilles idées conduisent à l'aliénation, et le père de Béringheld y avait succombé. Mais, il est de fait que notre âme reçoit une atteinte grave d'une telle *connaissance*, il n'est pas un seul homme que l'espoir d'une découverte, même de peu d'importance, n'ait pas agité fortement.

En proie au nouvel ordre de choses qui venait d'allumer chez lui une *passion* qui, cette fois, devait absorber toute sa vie, Béringheld arriva à Maintenon, plongé dans une profonde rêverie.

Le général sortit de sa voiture pendant que l'on changeait de chevaux, et il entendit alors dans l'écurie une conversation entre deux postillons; cette conversation était de nature à l'intéresser vivement.

Elle avait lieu entre un vieux postillon qui revenait, et un postillon plus jeune qui préparait, pour un camarade, les chevaux destinés au général.

« Je te dis que c'est *lui !*...

— Bah ! c'est impossible.

— Je l'ai reconnu, il n'était pas changé, et pas un de ses cheveux, blancs comme le tuyau d'une pipe neuve, n'a bougé; seulement, ses yeux m'ont semblé plus renfoncés que la dernière fois, et je

veux que mon fouet casse lorsque je serai à me tirer d'une ornière, s'ils n'étaient pas brillants comme le bouton d'une veste neuve qui reluit au soleil. Ce géant-là en sait long.

— Eh bien, mon ancien...

— Mon ancien, interrompit le vieux postillon, je crois que notre homme n'en connaît pas, car, lorsque je l'ai mené en 1760, il avait déjà plus de cent ans, à moins qu'il ne soit né comme il est, avec ses sourcils de vieille mousse et son front de pierre de taille; quant à sa peau, elle est dure comme le cuir de ma selle.

— Je donnerais bien un écu pour le mener, reprit le jeune postillon, et six francs pour le voir.

— Je le crois! dit le vieux postillon, et tu y gagnerais encore... Tiens, Lancinot, mon ami, écarquille tes yeux, et regarde-moi ce napoléon tout neuf! c'est mon pourboire; aussi, je l'ai mené ventre à terre, car il m'a dit comme ça, quand j'eus enfourché mon porteur : « Garçon, que je sois à la poste prochaine à midi, il y a un louis pour toi. »

« Lancinot, dit le postillon en prenant le bras de son jeune camarade, il y a été à onze heures et demie!... aussi j'ai ramené les chevaux au pas. Cet homme-là, vois-tu, c'est quelque prince d'Allemagne!... »

Le jeune postillon sortit avec les chevaux du général, qui poursuivit sa route. Arrivé à la poste suivante, il demanda des nouvelles de celui qui le précédait, et il dépeignit le vieillard. Le postillon qui l'avait conduit était au cabaret, et gris comme un cordelier; le général n'en put tirer que cette phrase : « Ah! quel homme!... quel homme!... »

Béringheld perdit la trace de Béringheld-Sculdans, car, à la poste suivante, le postillon avoua au général avoir conduit la magnifique voiture du vieillard à une ancienne résidence royale, qui se trouvait à deux lieues dans les terres.

Tullius, laissant alors Lagloire garder son équipage, monta à cheval et se fit guider par le postillon vers ce château. Au bout d'une heure, Béringheld se trouva dans une avenue immense et ténébreuse, car les arbres avaient au moins deux cents ans, et il aperçut un vaste bâtiment dont les abords en ruines attestaient une négligence coupable de la part du propriétaire.

Le général met pied à terre, prie le postillon de l'attendre et de cacher les chevaux derrière les troncs des arbres de l'avenue; puis, Béringheld se dirige vers l'entrée de cette somptueuse demeure. L'herbe croissait sur les murs dégradés, et le beau pavillon du concierge était entouré d'eaux croupies et vertes, de plantes sauvages, de décombres et d'animaux malfaisants. L'on ne voyait plus les pavés de la cour circulaire d'une immense étendue, et le gazon qui l'avait envahie gardait encore l'empreinte des quatre roues d'une voiture que le général remarqua s'être dirigée vers les écuries. Les fenêtres du château, les portes, les marches du perron, les barrières qui entouraient les murs, tout tombait en ruine, et les oiseaux de proie s'étaient emparés depuis longtemps du faîte de cette belle construction. Le général ne put s'empêcher de gémir sur l'état de ce château, tout en cherchant où était la chaîne de la cloche. Ce ne fut pas sans peine qu'il la trouva, et les sons qui retentirent dans cette enceinte ruinée semblèrent une plainte de l'édifice. Le silence se rétablit, et personne ne parut. Le général sonna une seconde et une troisième fois sans qu'aucun être vivant se présentât.

Béringheld escaladait déjà la grille, lorsqu'il aperçut un petit vieillard sortir par la porte des écuries qu'il ferma lentement, et il se dirigea d'un pas tardif vers la principale grille dont le général s'empressa de lever le siége.

Le petit vieillard arriva à la porte et il causa au général un moment de surprise par son aspect. En effet, le nain, âgé au moins de quatre-vingts ans, portait sur sa figure des traits vagues de ressemblance entre le général et le grand vieillard ; mais ces traits ramassés avaient des proportions aussi hideusement petites, que celles du vieillard étaient grandes et sévères ; en voyant ce nain on doutait que ce fût un homme.

Le petit vieillard lève un œil sans feu, un œil éteint, et demande d'une voix mourante :

« Que voulez-vous ?...

— N'est-il pas arrivé quelqu'un tout à l'heure, à ce château ?

— Peut-être, dit le petit concierge en regardant les bottes du général, et en gardant une attitude ramassée et sans grâce.

— N'est-ce pas un vieillard ? demanda Béringheld.

— Cela se pourrait bien, repartit sèchement l'inconnu.

— Quel est le propriétaire du château ? reprit le général.

— C'est moi.

— Mais, reprit Tullius, je n'entends pas parler de vous, mais d'un autre homme beaucoup plus grand.

— Libre à vous... »

Le général impatienté continua : « Monsieur me permettrait-il de visiter ce magnifique château ?

— Pour quoi faire ? dit le petit homme en rajustant sa perruque qui avait la couleur du tabac d'Espagne.

— Pour le voir, répondit Béringheld de mauvaise humeur.

— Mais vous le voyez, et si cette façade ne vous contente pas, tournez par le premier chemin à gau-

che, vous pourrez admirer la façade des jardins.

— Mais l'intérieur, les appartements...

— Ah! je comprends, vous êtes un curieux, un amateur.

— Oui, dit le général.

— Eh bien! M. l'amateur, je n'ai pas l'habitude de les faire voir, parce que je serais assommé de visites, et je ne les aime pas.

— Monsieur, savez-vous que je suis le général Béringheld ?

— Libre à vous.

— Que je puis obtenir un ordre de Sa Majesté !...

— Libre à vous.

— Pour entrer de force ici.....

— Libre à vous.

— Il s'y passe des choses extraordinaires...

— Peut-être.

— Criminelles...

— Je ne dis pas non, car il est très-extraordinaire de voir un étranger venir insulter un honnête homme, qui paie bien ses contributions, qui obéit aux lois et n'a rien à démêler avec personne; mais... libre à vous. »

Là-dessus, le petit vieillard croisa ses doigts derrière son dos, et s'en fut à pas lents, sans seulement retourner la tête.

D'après le ton et les manières de ce singulier fragment d'homme, le général prévit que quand bien même il s'introduirait de force, il ne verrait rien dans le château, et que le vieillard avait donné à son concierge les moyens d'écarter les curieux; il se décida donc à retourner à la poste, et, tout en cheminant, il demanda au postillon des renseignements sur le château et ses propriétaires.

« Général, répondit le guide, ce château, *à ce que m'a dit ma mère,* appartenait avant la révolution à la famille de R......x : quand la révolution commença, le duc émigra et l'on vendit son château : il fut acheté en 1791 par un petit homme d'une cinquantaine d'années, que vous avez dû voir, quoiqu'il se montre bien rarement. Il cultive lui-même un champ planté de pommiers, et un jardin garni d'arbustes et de plantes singulières qui lui fournissent sa nourriture; mais il y en a qui disent qu'il est sorcier.... *Vous m'entendez, général!* ajouta le postillon avec un fin sourire qui signifiait que le guide ne croyait pas aux sorciers.

« On n'aperçoit M. Lerdangin que tous les ans chez le percepteur, auquel il apporte la contribution qu'il paie pour son parc et son château. Généralement on le croit fou : j'ai entendu conter à ma mère une histoire singulière sur son père et sa mère, car il est des environs; c'est tout au plus si je me la rappelle.

— Voyons, dites-la-moi ! reprit le général.

— Il s'agissait, continua le postillon, d'un géant dont la mère de ce propriétaire était amoureuse, et l'inconnu venait toutes les nuits chez madame Lerdangin sans qu'elle pût savoir d'où, par où, ni comment. Il *paraît toujours, à ce que disait ma mère,* que madame Lerdangin aimait prodigieusement le géant qu'elle n'avait jamais vu que de nuit. *Vous m'entendez, général !...*

« La première fois qu'il vint, ce fut, *disait ma mère,* une nuit d'hiver que madame Lerdangin était toute seule; son mari, faisant le commerce, voyageait alors. Elle se couchait et se trouvait même au lit, *disait ma mère,* lorsque sa porte s'ouvrit, et à cet endroit, général, *ma mère ne disait plus rien,* parce que madame Lerdangin se taisait aussi.

« Mais madame Lerdangin était extrêmement fraîche et jolie, et son mari jaloux, laid et brutal. Jaloux, parce qu'il paraît, *disait ma mère,* que le pauvre cher homme aurait laissé finir le monde; et brutal, parce qu'il craignait que sa femme... *Vous m'entendez, général !...*

« Madame Lerdangin aimait la parure, et l'inconnu lui laissait toujours de l'or à foison : il paraît, *à ce que disait ma mère,* que cet inconnu géant était un homme, mais un homme !... *Vous m'entendez, général!* »

Le général se mit à sourire en voyant la gaieté de ce postillon, dont la figure riante et l'air *sans-souci* annonçaient l'orateur champêtre du village, et qui, sans doute, appuyait toutes ses histoires de l'autorité de sa mère.

« Madame Lerdangin avoua à ma mère que, dans une seule nuit, l'inconnu... aussi vrai que je vous le dis, général, mais je n'y étais pas !...

« Comment vouliez-vous, général, que la jolie petite madame Lerdangin ne devînt pas grosse ? Quand elle le fut, elle eut des envies, et notamment celle de connaître le père de son enfant. Elle croyait, *à ce que disait ma mère,* que c'était un fermier-général qui habitait à six lieues de là; mais ma mère lui remontra que jamais un fermier-général ne faisait de neuvaines... *Vous m'entendez, général?...*

« M. Lerdangin revint et résolut de se défaire de sa femme; il l'emmena avec lui sous prétexte d'aller à une fête, et madame Lerdangin en revint tout effarée. Quant à son mari, il paraît, *à ce que disait ma mère,* que l'inconnu l'avait anéanti au moment où il assassinait sa femme; car on n'a plus revu M. Lerdangin.

« Cette jolie petite femme, une nuit, vit le géant sortir d'une voiture et se diriger vers la porte du jardin de sa maison : alors, elle cacha une lampe, et lorsque le géant fut au lit, elle se leva et accourut avec la lumière... Il paraît, *à ce que disait ma*

mère, qu'elle aura vu un monstre, car elle tomba évanouie, et l'on n'a plus jamais entendu parler du géant; *vous m'entendez, général!...* Toute cette histoire est facile à deviner, les femmes savent nous jouer plus d'un tour, et.... ne vous mariez pas, mon général !

« Madame Lerdangin mourut en mettant au monde le petit *extrait d'homme* qui est devenu propriétaire de ce beau château. Vous entendez, général, que les écus du géant l'ont aidé à cet achat... mais il paraît, *à ce que disait ma mère,* que le géant avait revu son fils, pour lui communiquer des secrets de magie blanche et noire : le fait est qu'il vit singulièrement, et que cette voiture qui arrive au château tous les dix ou vingt ans, je ne sais, donne furieusement à penser. »

Le général était parvenu au relais, il monta dans sa voiture, tout pensif, en s'écriant : « Cet homme me poursuivra sans cesse,... diable!.... »

Tout à coup le général aperçut un bonnet tendu et il entendit une voix qui lui cria : « Vous m'entendez, général ?....... »

Béringheld reconnut que sa préoccupation l'avait empêché de récompenser son guide, il lui jeta un écu pour boire et un autre écu pour la manière dont il racontait.

Le général n'eut plus rien de remarquable pendant son voyage; et, roulant vers Paris sans autre aventure, il rejoignit facilement ses troupes avant qu'elles y entrassent.

XXI.

Marianine fidèle. — Ce que devint Marianine pendant l'absence de Tullius. — Sa constance. — Elle revoit Béringheld.

Depuis que les journaux avaient annoncé que le général Béringheld ramenait à Paris, par les ordres du souverain, la division qu'il commandait en Espagne, les personnes qui travaillaient à leur fenêtre, et qui, par conséquent, remarquaient tout ce qui se passait, voyaient chaque jour un équipage vert-d'eau se diriger vers la barrière des Bons-Hommes, à la même heure, et revenir le soir.

Une femme extrêmement belle, portant dans toutes ses manières le cachet d'une âme exaltée et d'une mélancolie douce, était dans cette voiture, avec une femme de chambre. Certes, les bourgeois du Gros-Caillou et les jeunes filles qui, sous l'œil de leur mère, se ménageaient un petit coin dans les carreaux en tirant un peu le rideau de mousseline, ne péchaient pas par défaut de conjectures.

A l'aspect du teint décoloré et de l'abandon des manières de la belle inconnue, les vieillards qui venaient digérer leur dîner sur le Cours, en appuyant leur menton sur leur canne et regardant les passants, s'accordaient tous à penser que cette jeune femme se mourait de la poitrine.

Les jeunes filles, ayant remarqué la beauté des panneaux de l'équipage, et derrière la voiture une riche livrée, opinaient que la jolie femme attendait le retour d'un colonel qui n'était pas, était, ou devait être son mari.

Les mères, ne voyant pas dans cette affaire-là d'époux pour leurs filles, n'y faisaient aucune attention; cependant, comme il faut que la partie principale joue toujours son rôle, et que la langue d'une mère vaut celle d'une fille, les mères finirent par remarquer que la jeune femme était animée et presque rose d'espoir en allant à la barrière, et pâle, presque mourante en en revenant.

Le domestique d'une maison où la mère et la fille faisaient peut-être assaut de curiosité, se hasarda à aller, par le conseil d'une femme de chambre, à la barrière, et il découvrit que, depuis deux jours, le landau s'avançait jusque sur le chemin de Versailles.

Enfin, un ci-devant jeune homme du Gros-Caillou, croyant que la jeune femme prenait l'air à défaut de pouvoir prendre autre chose (car les médecins ne vous disent de respirer l'air que lorsque la science est à bout), ce ci-devant jeune homme, spéculant déjà sur cette conquête, envoya son laquais boire avec le cocher lorsque le landau s'arrêterait, au risque de voir son domestique ivre brûler la maison.

Alors le jeune homme sut par son laquais, qui ne s'enivra pas trop et ne brûla rien, que la belle inconnue était la fille de M. Véryno, préfet, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents.

La fidèle Marianine venait en effet, chaque jour, épier le retour du comte de Béringheld, et les treize années d'absence n'avaient rien changé à la pureté, à la violence, au sublime de son amour : enfin, pour tout dire, elle aimait même sans espoir, et sa fierté égalait toujours son amour.

Lorsque Béringheld fut parti pour l'armée, Marianine renferma sa passion dans le fond de son cœur. Elle chercha, dès-lors, à se rendre digne d'être l'épouse de l'être dont les premiers pas dans la carrière de la gloire furent des pas de géant.

Son père, ayant donné des gages de son dévouement à la république, fut lancé dans l'adminstration et arriva par degrés à des postes tellement élevés, que Marianine eut le cœur rempli d'une joie secrète en voyant que son amant ne serait pas dégradé par son alliance. Elle prit les leçons des meilleurs maîtres. L'étude de la peinture, de la musique, de la littérature et des premiers éléments des sciences

lui paraissait un plaisir, quand elle songeait que c'était pour Béringheld qu'elle ornait son esprit. Chaque bulletin de l'armée causait un serrement d'effroi à son pauvre cœur, et quand la lecture du journal était achevée, que Béringheld vivait, une joie, un délire plutôt, s'emparait de ses sens.

Sa chambre était toujours encombrée des cartes des pays que parcourait le corps d'armée auquel Béringheld était attaché; et, chaque matin, chaque soir, le joli doigt de Marianine suivait le progrès de nos armées: une épingle fixée sur les villes indiquait le séjour de Béringheld.

Alors la charmante enfant assommait les gens de questions sur les mœurs de ces villes: si l'on s'y trouvait bien, si les Français y étaient aimés, les femmes belles, la ville jolie, les vivres chers, les habitants aimables à vivre, etc.

Le bulletin annonçait-il une bataille pour tel jour, Marianine, pâle, les yeux toujours méditatifs, ne peignait, ne chantait, ne touchait sa harpe que lorsque le combat livré, gagné et Béringheld en vie, mettaient fin à son inquiétude mortelle.

Chaque jour elle regardait sur la carte l'endroit où il devait être, et lui adressait de douces paroles comme si elle le voyait.

Sa chambre n'était parée que de deux tableaux: l'un représentait la scène des Alpes, quand Béringheld vint la trouver assise sur la pierre couverte de mousse; l'autre celle de leurs adieux. Le portrait du général était d'une ressemblance parfaite.

Le malheur voulut que toutes les fois que les troupes françaises revinrent à Paris, Véryno fût obligé de rester dans un département éloigné, et l'amoureuse Marianine ne put jamais voir son cher Béringheld au milieu de la cour, brillant de gloire, d'opulence, de renommée, *et peut-être fidèle!....*

L'hôtel qui se trouvait à Paris en face du bel hôtel de Béringheld, fut à vendre: Marianine de presser son père de l'acheter, en se servant d'une foule de considérations étrangères à son amour, mais où il brillait. Elle ne concevait pas que son père ne pût avoir un hôtel à Paris, lorsque de jour en jour il devait être infailliblement appelé pour présider à quelque administration! d'ailleurs ne fallait-il pas un hôtel pour y séjourner pendant leurs apparitions dans la capitale? la fortune de son père n'était-elle pas assez considérable pour cela? ne fallait-il pas se loger auprès du général à qui son père avait à rendre des comptes de dix années de gestion? ne valait-il pas mieux être près d'un ami, d'une personne de connaissance?

L'hôtel fut acheté.

Pendant ce long espace de temps, mille partis se présentèrent pour Marianine; plusieurs hommes d'une haute distinction l'aimèrent véritablement; Marianine refusa tout: dignités, fortune, amour.

Sa vie, en l'absence de son tendre ami, fut celle d'une sainte qui se prosterne à son oratoire, se confond de plaisir par l'espérance qu'elle a de jouir de la félicité céleste, et qui l'entrevoit souvent par une extase angélique.

La jeune et jolie chasseresse des Alpes ne perdit rien de sa beauté, lorsque, parée des grâces d'une toilette élégante, elle s'asseyait devant une grande assemblée, déployait sur la harpe toutes les richesses de l'harmonie, du savoir, et qu'elle jetait, dans un jeu enflammé, tout son amour et la profonde exaltation qui soutenait sa vie.

Alors, si les boucles de ses cheveux se trouvaient captivées par l'art, si ses yeux avaient moins de vivacité qu'à la montagne, si sa main ne tenait plus d'arc ni de flèches, si ses paroles, ses manières étaient mesurées, un observateur habile n'en découvrait pas moins que son jeune sein contenait une éternelle passion.

Parlait-on des succès de nos armées, dans le salon de la préfecture; le nom de Béringheld frappait-il son oreille, tour à tour elle rougissait, pâlissait, ne se sentait pas d'aise. Ah! qu'alors un jeune postulant, un vieux solliciteur, un homme qui perdait sa place étaient sûrs d'obtenir sa protection! elle aurait, je crois, souri à un ennemi, si elle en avait eu! le nom de Béringheld, une louange au général produisaient sur elle un effet magique.

Les pauvres ne recevaient rien qui ne fût donné pour l'amour de Tullius; elle aimait jusqu'à Cicéron, parce que le nom de l'orateur romain était celui du général.

Passion des belles âmes, amour, divin amour, ô Marianine, Marianine!.... Je ne sais si c'est par cette formule oratoire que Cicéron l'aurait remerciée, je ne la mets que parce qu'elle m'échappe à moi-même, et, que, lorsqu'on écrit, c'est bien le moins de mettre ce que l'on pense. Il y a tant de gens qui ne peuvent pas y parvenir!... de peur que de pareilles choses ne m'arrivent, je saisis l'occasion de placer une phrase aussi claire, et qui peint aussi fidèlement ma pensée.

La mort de la mère de Marianine suivit celle de madame de Béringheld, et ces deux mères furent regrettées par leur fille, d'une manière touchante. Marianine fut alors chargée de conduire la maison de son père, et elle montra combien elle avait de sens, d'ordre, de sagesse et de grandeur dans ses idées.

Lorsqu'on répandit la nouvelle du retour en France de l'armée commandée par le général Béringheld, Marianine fit entendre à son père qu'elle devait aller à Paris, pour réclamer, auprès du souverain, l'effet des promesses qu'ils en avaient re-

çues. Il ne s'agissait de rien moins que de fixer à Paris M. Véryno, par une direction générale.

En effet, il entrait dans le plan de Bonaparte de mêler à la cour les vieux républicains avec les anciennes colonnes de la féodalité, et personne n'était plus franchement républicain que Véryno.

On doit s'en apercevoir, en trouvant son nom dénué de la qualité de comte, que Bonaparte prodiguait avec tant de complaisance. Véryno avait constamment refusé toute distinction aristocratique, et il fut un des censeurs sévères de l'avénement du premier consul au trône impérial; en un mot, il eut le malheur d'être du nombre de ces honnêtes gens qui ne changent pas d'opinion, quelle qu'elle soit.

Véryno, connaissant la sévérité des principes de sa fille et son orgueil, ne vit aucun inconvénient à ce qu'elle allât seule à Paris : son âge, son expérience écartaient tout danger, et d'ailleurs ce bon père, instruit, sans le laisser paraître, de l'amour de sa fille, et plein d'admiration pour sa constance, ne put avoir la cruauté de lui défendre l'innocent plaisir de la vue de son idole.

Ainsi, Marianine vint à Paris avec l'intendant de son père; chaque soir elle allait au-devant de Béringheld, et chaque matin elle montait dans les greniers de son hôtel, pour voir si l'on ne faisait pas des préparatifs dans celui du général. Depuis huit jours elle venait à la barrière des *Bons-Hommes*, et bien inutilement; aussi, elle était triste, ses gens la voyaient toujours enfoncée dans une profonde rêverie, qui pour elle avait du charme, et que l'on n'osait interrompre. La harpe ne fut pas touchée, les pinceaux restèrent empaquetés; elle ne put s'occuper que de Béringheld; et, lorsqu'elle n'était pas sur le chemin de Versailles, on la voyait assise dans une bergère, le visage dans sa jolie main, et les yeux arrêtés sur le portrait de Béringheld.

Enfin, un matin, la petite femme déjeunait, lorsque le vieil intendant monta le journal; elle interrompt son déjeuner, décachète, lit, et s'écrie : « Il vient!..... il vient!.....il vient!..... ce soir!..... »

Et vite, elle sonne, ressonne, casse les cordons, se promène, s'impatiente; la femme de chambre arrive :

« Je vais m'habiller, qu'on mette les chevaux ; quelle robe prendrai-je? comment me coifferai-je? quelle ceinture?... »

Une multitude de questions se pressent, et la femme de chambre reste interdite à l'aspect de cette pétulance de la douce Marianine.

« Julie, l'Empereur est revenu, il a donné l'ordre de revenir à marches forcées,... les pauvres soldats!... n'importe! ah! qu'il a bien fait de les presser!.... ce soir!... » Julie ne comprit pas davantage.

« Mais que faites-vous là, Julie? arrangez tout. Puis, prenant le journal, elle relit tout haut :

« Le général Béringheld est arrivé hier à Versail« les, où un ordre de Sa Majesté l'a prévenu qu'elle « voulait voir défiler aujourd'hui sa division dans la « cour des Tuileries... » Julie, allez donc tout préparer pour ma toilette. Hippolyte me coiffera... Vous l'enverrez chercher ; qu'il vienne au plus tôt.... quel bonheur! »

Aussitôt elle monte au grenier de l'hôtel, et tressaille de joie en voyant dans la cour du général un domestique nettoyer une voiture arrivée de la veille, les persiennes ouvertes, et un certain mouvement régner partout.

Elle redescendit au plus tôt, et revint examiner sous quel vêtement elle reparaîtrait aux yeux du général. Après bien des hésitations, elle fut chercher le tableau qui représentait la scène de ses adieux à Béringheld, et résolut d'être habillée comme à cette époque où son cœur fut si cruellement agité.

Une simple robe blanche que l'on arrangea sur-le-champ, semblable à celle de la jeune chasseresse, ses cheveux retombant sur ses épaules par des milliers de boucles, son front presque caché par une charmante résille, telle fut sa parure, que les souvenirs de l'amour rendaient plus délicieuse et pleine de charme.

Longtemps avant que les troupes n'arrivassent, les habitants du Gros-Caillou virent passer l'élégante voiture dans laquelle Marianine, brillante et belle de toutes les beautés possibles, s'agitait en regardant en avant.

Un reste de fierté, de pudeur, lui fit emporter un voile, se réservant de le déposer.... Elle attend une heure, deux heures, trois heures, et elle commence à craindre. A quatre heures, elle tressaille, en entendant dans le lointain le roulement des tambours : il est impossible de rendre la sensation cuisante et acérée qui fit refluer tout son sang dans un seul endroit, à son cœur, qui ne suffisait pas à le contenir et le renvoyer.

Ce roulement lui disait qu'enfin elle allait revoir, après quinze années d'absence, et quelle absence!... celui que, dans les montagnes, au sein de la nature la plus suave, elle avait choisi pour idole, celui qui depuis ce temps était l'objet constant de ses pensées, celui qui tenait en son coup d'œil son âme et sa vie, dans ses mains tout son bonheur!...

Le roulement approche; bientôt la poussière s'élève en un nuage, dont la désagréable présence n'est pas aperçue par Marianine. Enfin elle entend le pas cadencé de cette masse de soldats; elle voit leurs visages basanés et leurs yeux qui s'égaient à l'aspect de la capitale de la mère-patrie.

« Vois-tu, Julie? dit Marianine tremblante d'émotion, vois-tu? »

Les tambours ont cessé leur bruit discordant, une musique guerrière lance dans l'air les sons d'une magnifique harmonie, l'état-major entre....

Quel regard!... que de choses il profère! oui, Marianine, contemple le général Béringheld contenant la fougue d'un coursier espagnol. Hélas! l'attitude calme de Tullius, ses décorations, son brillant uniforme, cette pompe, les cris de vive l'Empereur, vive la France!... que les soldats élancèrent, c'en était trop pour l'amoureuse Marianine, elle s'évanouit, et son bonheur ne dura qu'un instant.

Julie, effrayée, donne l'ordre au cocher de retourner à l'hôtel... heureuse soubrette!... Marianine revient à elle, et voit que sa voiture suit l'état-major, alors un regard de feu remercia Julie de son idée.

Enfin Marianine, au comble du bonheur, peut s'enivrer à son aise; tantôt sa voiture devance le groupe d'officiers, et tantôt elle le suit... Mais si elle a dévoré l'aspect charmant de Tullius, environné d'officiers, couvert de décorations et de blessures, le général n'a pas encore revu sa tendre et fidèle Marianine. Plusieurs fois les officiers et Béringheld avaient regardé l'équipage, et chacun d'eux plaisantait en cherchant à découvrir, sur le visage du chevalier aimé, une rougeur de plaisir qui le décelât. On ne put imputer la présence de Marianine à aucun de ceux qui formaient le cortége du général, et chacun s'en défendait à l'aspect du voile de la belle Marianine. Enfin elle déposa toute fierté, et saisissant le moment où le landau se trouvait presqu'à côté de Tullius, elle jeta son voile, et le général, qui la regardait avec une curiosité maligne, resta stupéfait.

Il s'approche, Marianine tressaille, et elle entend Tullius s'écrier à voix basse : « C'est vous, Marianine!...

— Oui, répondit-elle, c'est Marianine, elle n'a pas changé!

— Je le vois, car voilà son costume des montagnes... »

A ces mots, Marianine frémit de joie par un mouvement plein d'amour.

« Voilà, continua Béringheld, toute sa jeunesse embellie par l'éclat de l'été de sa vie, et son cœur....

— Tullius... ? »

Ce simple mot prononcé par Marianine, formait la plus énergique des interrogations : aussi, le général l'entendit et cessa de mettre en doute l'amour de Marianine; mais cette fille touchante eut regret de la sévérité de son regard et de cette parole.

« Mon ami, oui, je t'aime et je n'ai jamais douté de ton amour : aussi, j'ai déposé toute fierté virginale, et je le dis parce que ce ne fut pas un sacrifice pour moi, j'éprouvai trop de douceur à venir ici chaque jour. »

Béringheld avait, en écoutant ces tendres paroles, un air pensif qui effraya Marianine, et elle s'écria, en saisissant la main de Tullius :

« O Tullius! dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que je te suis toujours chère!..... mais tu me chéris, n'est-ce pas?... »

Le général, au comble du bonheur, et troublé, regarda du côté des Tuileries; il vit que son état-major allait bientôt arriver.

Ce mouvement, dont Marianine ignorait le motif, lui brisa le cœur.

« Tullius, si tu m'abandonnes, je vais mourir!... Oh oui! mais quand je serai morte, tu diras, en voyant le village du pied des Alpes : Tout change dans la nature, il y avait ici un cœur qui n'a pas changé, et qui ne battait que pour moi! Ce remords est ma seule vengeance. » Des larmes sillonnèrent le beau visage de cette douce amante.

Le général saisit la main de son amie, y déposa ses pleurs et un baiser des plus enflammés, puis il partit au grand galop rejoindre son état-major, sans regarder Marianine, qui revenait à la vie.

Elle accourut aux Tuileries pour revoir encore le général, qui rangeait en bataille ses nombreux soldats.

« Regarde, Julie, comme il a bonne grâce!... il est bien changé depuis le jour où il quitta les montagnes, mais je ne sais sous quel habit je l'aime mieux. »

Le souverain passa les troupes en revue, et rentra dans son palais avec le général.

Alors Marianine, ivre et brûlante de tout le feu dont l'amour petille, lorsque quinze ans d'absence, de pensées et de désirs l'ont attisé, revint chez elle, et ne cessa de contempler l'hôtel du général, et d'écouter si sa voiture allait le chercher aux Tuileries ou en revenait.

XXII.

Béringheld reconnaît la constance de Marianine. — Mariage projeté et interrompu. — Malheurs de Véryno. — Il conspire sans conspirer. — Il est banni, et Marianine s'exile.

A onze heures du soir, une voiture arrive au grand galop et s'arrête à la porte de l'hôtel de Marianine : un pressentiment la fait courir vers son vestibule, et elle entend le pas de Béringheld qui gravit les escaliers... Ils sont dans les bras l'un de l'autre!.....

« Tullius ! s'écria-t-elle au milieu de ses pleurs de joie, je reconnais le Tullius que je rêvais !

— Marianine !..... ô tendre et constante Marianine !..... »

Le général venait d'entendre aux Tuileries, au cercle de l'Empereur, un sénateur raconter la conduite de Mlle Véryno, qui refusait tous les partis, et qui ne se marierait, disait-il, en fixant Bonaparte, que sur un ordre de Sa Majesté.

Béringheld, au comble du bonheur, s'était échappé pour accourir aux pieds de Marianine. Elle se trouvait trop heureuse pour le quereller sur son silence, et sur ce qu'il n'avait pas écrit un seul mot qui pût consoler son pauvre cœur ; non, elle tenait sa main dans la sienne, et le contemplait dans un doux ravissement : il semble que le moment où ils se sont quittés se rapproche tellement du moment présent, que l'intervalle soit anéanti, et qu'il n'y ait pas eu d'absence. Leurs cœurs sont jeunes de sentiment, ils n'ont rien perdu malgré la distance des lieux et du temps, et ils s'épanchent l'un dans l'autre.

« Marianine, dit enfin le général, ton père va recevoir l'ordre de se rendre à Paris, en qualité de directeur-général d'une administration : mais, chère amie, je repartirai bientôt, l'Empereur a refusé ma démission, et m'a ordonné de me rendre en Russie, pour opposer une barrière aux malheurs récents. A mon retour, Marianine, et j'espère qu'il sera prompt, je t'épouserai. »

Un regard fut la récompense de Béringheld, mais quel regard !

« Je jure, reprit-il, de n'avoir jamais d'autre femme que toi.... ; je le jure simplement, sans y mettre le charmant enthousiasme dont jadis une jeune fille alluma les délirantes promesses qu'elle élevait vers les cimes des Alpes. »

A ce souvenir, Marianine voyant qu'elle avait été quelquefois dans la mémoire de Tullius, porta la main guerrière de son ami à ses lèvres reconnaissantes, et y déposa un baiser de récompense. Quelle délicieuse preuve d'amour !

« Tullius, dit-elle, pourquoi reculer notre bonheur ? je ne sais, mais un délai me semble attirer l'infortune : on craint toujours de ne pas arriver quand on a désiré si longtemps. »

La naïveté de ces paroles, la douce ivresse de Marianine, la simplicité de son âme, causèrent au général une émotion qu'aucune femme n'avait pu produire en lui.

« Tu es, dit-il, la femme de mon cœur, de ma pensée, la seule chose qui puisse m'attacher à l'existence. Eh bien ! Marianine, je te laisse maîtresse.... ordonne.

— C'est à moi d'obéir, dit-elle avec la docilité d'un enfant et la douce soumission d'une femme, je crains d'avoir trop demandé. »

Mais son regard prenait de l'empire sur le général.

— Non, non, s'écria Tullius, je retourne au château, et y encourrai la disgrâce de l'Empereur, plutôt que de te causer la moindre peine.

— Béringheld, si tu es utile à ton pays, j'attendrai. Trois cent mille Français ne doivent pas souffrir de l'amour d'une femme. Cependant, dit-elle avec un charmant sourire, si l'on pouvait tout concilier... ah ! je serais bien heureuse.... je te suivrais à l'armée... je... que ne ferais-je pas !... »

Béringheld embrassa Marianine, lui dit adieu et rentra chez lui. Marianine le regarda traverser sa cour ; elle suivit la lumière dans les escaliers, et elle ne put dormir de la nuit : son bonheur l'étouffait.

Le général se rendit le lendemain aux Tuileries. Il revint dîner avec Marianine, et dès qu'il entra, son front chagrin annonça à la petite femme que ses efforts avaient été vains. Elle changea de couleur.

« Marianine, Sa Majesté m'emmène dans sa voiture, elle m'a promis le bâton de maréchal... je ne sais pas si je resterai huit jours à Paris. »

Les yeux de la tendre amie du général se remplirent de pleurs.

« Tullius, que je suis malheureuse !.... je n'entrevois que dangers et chagrins. »

Marianine devint triste, mais cette tristesse était compensée par le bonheur de voir Béringheld.

« Que faire ? lui demanda Tullius.

— Nous marier au plus tôt !... » répondit-elle avec un de ces sourires qui rendraient ivre un stoïcien.

« Ah ! ma chère amie, qui le désire plus que moi ?

— Moi !..... dit-elle encore, parce que je t'aime de tous les amours à la fois ; quelque chose en moi me chagrine et me couvre le cœur de deuil : oui, je crois que ces instants fugitifs seront les derniers de ma vie... Lorsque je vins au monde, Lagradna a prédit que je mourrais malheureuse, et qu'un vieillard me tourmenterait... Je ne sais, mais en ce moment où tu m'annonces ces nouveaux délais, un je ne sais quoi me cause un léger frisson dans l'âme : c'est le frémissement de la nature à l'approche d'un orage... Cette guerre cruelle, ton courage, tout m'épouvante.... Au moins, si j'étais à tes côtés !.. si je te suivais !... il faudrait être ton épouse... M'entends-tu, Tullius ?

— Tes paroles me font frémir !... mais, dit-il avec un léger mouvement de tête, j'oublie que tu es *femme* et que je suis homme ; ces petites superstitions sont un de vos charmes... Cependant, Maria-

nine, tu m'as effrayé, parce que c'est *toi* qui parlais...

— Je ne parlerai plus, répondit-elle, parce que je ne veux apporter que du plaisir dans ton cœur. J'espère qu'au moins nous profiterons de ces huit jours pour voir ce célèbre Paris, cette grande cité, la rivale d'Athènes autrefois, et celle de Rome maintenant !...

— Oui, mon amour, oui !... il y a plus, je vais obtenir du Grand-Juge des dispenses pour notre union ; et, si l'agrément de l'Empereur s'y joint, peut-être nous mariera-t-il aux Tuileries, dans sa chapelle, avant mon départ. »

Marianine tomba dans un véritable délire !...

Cependant, nous ne devons pas oublier de rendre compte d'une des principales circonstances de l'entrevue du général avec Bonaparte. Tullius lui remit tous les documents qui concernaient le grand vieillard. Lorsque Napoléon eut jeté un coup d'œil sur ce dont il s'agissait dans ces papiers, qu'il eut parcouru la description que l'on a lue au commencement de cet ouvrage, il lança à Béringheld un sourire indéfinissable. Bonaparte était superstitieux comme tous les grands hommes, et son sourire renfermait une foule d'idées.... Avait-il connaissance des pouvoirs de l'esprit de Béringheld-le-Centenaire, les désirait-il ?... on ne peut rien expliquer ; et le général auquel nous devons cette remarque n'a plus entendu Bonaparte parler de cet homme extraordinaire.

Cependant, aussitôt, l'Empereur expédia l'ordre de rechercher le Centenaire avec le plus graud soin, et quels que soient les soupçons qui planeraient sur lui, de ne lui faire aucun mal, de le traiter avec distinction. Par tout ce qu'il écrivit, on s'aperçut bien qu'il attachait une grande importance à l'arrestation de ce singulier personnage ; mais il n'en témoigna rien verbalement.

Quelque temps après, le préfet de Bordeaux fit savoir, par une dépêche télégraphique, qu'avant que l'ordre de S. M. n'arrivât, le grand vieillard dont il était question, montrant un ordre de l'Empereur, qui défendait de le gêner en rien dans ses opérations, etc., s'était embarqué sur une chaloupe qui l'avait conduit vers un bâtiment anglais. Le préfet, ignorant si S. M. ne se servait pas de cet être extraordinaire pour quelque dessein secret, l'avait laissé partir en n'osant pas le retenir.

Bonaparte parut très-affecté de cette nouvelle, et une instruction fut donnée à la police générale de l'empire. L'ordre de Bonaparte, que portait le Centenaire, devait désormais être considéré comme nul et non avenu, et injonction secrète aux grandes autorités de s'emparer de ce nouveau *Protée*, et de l'envoyer au souverain, en tel lieu qu'il fût. . .

. . . .

Les huit jours pendant lesquels le général séjourna à Paris furent passés avec Marianine : son temps se partageait entre elle et le château des Tuileries, où d'importantes questions se traitaient. Dans les discussions qui eurent lieu, le souverain prit une haute idée des talents de Béringheld, et cette tacite reconnaissance du mérite du Tullius ne servit pas à ratifier la promesse du premier bâton de maréchal qui vaquerait.

Le père de Marianine arriva bientôt. Il rendit ses comptes au général, et ce bon père fut en proie à la joie la plus vive, en voyant que l'absence n'avait rien changé aux sentiments de Tullius pour Marianine, et que les honneurs, la gloire, la richesse, n'altéraient point le brillant caractère de son ami. Ce vieillard, qui ressemblait à ces Romains, à ces vieux républicains, fils du pinceau de Corneille et de David, sourit à l'avenir de bonheur que de si doux feux présageaient.

Ces huit jours furent dans la vie de Marianine le premier instant de vrai bonheur qu'elle ait goûté. La jeune femme savourait le délice d'une vie pure, d'une vie pleine, et cette volupté ne ressembla point à toutes les voluptés humaines qu'une pointe d'amertume corrompt toujours, car Béringheld conçut l'espoir d'épouser Marianine. Bonaparte avait consenti avec joie à cette union qui mariait le sang d'un patriote avec le sang des anciens comtes de Béringheld, antiques piliers du système féodal. Le Grand-Juge reçut l'ordre de donner les dispenses de la première publication.

Marianine fut présentée partout comme la future de l'illustre général, fêtée au cercle de la cour, admirée, louangée du souverain lui-même ; Marianine nagea dans un océan de voluptés.

La scène française la vit avec son ami ; plus d'une fois, ils avaient senti leurs cœurs battre à l'unisson devant le magnifique spectacle de la nature des Alpes ; ensemble, ils admirèrent les grandes compositions du théâtre, et leurs louanges, leur extase s'accordèrent parfaitement. Elle visita les monuments de notre capitale, s'appuyant sur le bras chéri qu'elle avait tant souhaité. Assis à côté l'un de l'autre, dans la même voiture, de rapides coursiers leur faisaient parcourir cette ville fertile en tant de spectacles ; et le mouvement enivrant dont ils étaient entourés n'empêcha point leurs deux cœurs de se trouver en solitude. Au milieu des sublimes pensées de trois siècles, en contemplant le Musée, ce magnifique monument élevé par les peintres de tous les âges de la modernité, Marianine serrait le bras de Tullius et le regardait d'un air qui disait tout, lorsqu'elle était, soit devant les *bergers d'Arcadie* du Poussin, soit devant les tableaux de Raphaël. Une tête de Corrége, une tête du Guide, de l'Al-

bane, suffisaient pour donner une douce fête d'amour. Rien ne fait plus sentir le charme de l'union des âmes que cette admiration mutuelle, cette *spontanéité* de pensée, à l'aspect des grands ouvrages de l'homme.

Enfin, ce qui mit le comble à la joie de Marianine, c'est qu'une difficulté, soudainement élevée par une cour d'Allemagne, arrêta le départ de l'Empereur, et qu'elle conçut véritablement l'espoir d'épouser Béringheld ; ce dernier même partagea cette espérance, parce qu'il crut entrevoir que le départ de Bonaparte serait encore plus retardé que le souverain ne le pensait, car il s'imagina qu'un mot écrit à la cour de B*** par sa main toute-puissante, suffirait pour lever tous les obstacles. Alors on peut s'imaginer la joie céleste de la tendre Marianine : elle ne dormit plus ; et, chaque jour, son cœur devenait la proie d'une cruelle agitation, en voyant chaque jour diminuer d'autant le laps de temps voulu par le code. Elle ressemblait parfaitement, dans ses désirs, à Tantale, qui s'élance à chaque instant pour saisir l'eau qui doit assouvir sa soif.

Enfin, le jour approchait. Tous réunis, un matin, dans la somptueuse salle à manger du général, ils déjeunaient en se livrant au charme de cette aurore du bonheur. La déesse de la joie elle-même versait le vin, inspirait les propos, les mots d'amour, les regards.... Tout à coup un aide-de-camp de Bonaparte entre, salue, et la main au chapeau :

« Général, dit-il, Sa Majesté m'envoie vous prévenir que les obstacles élevés par la cour de B*** ont disparu par l'habileté de notre ambassadeur.

— Qu'y a-t-il? demanda Marianine tremblante et pâle.

— L'Empereur, général, part à quatre heures, et il vous a réservé une place dans sa voiture, pour qu'il puisse vous instruire en chemin de ce que vous aurez à faire.... C'est votre corps d'armée qui va commencer les opérations... » L'aide-de-camp se retire, et l'on entend dans la cour son cheval s'élancer au grand galop.

Quel subit passage de l'extrême joie à l'extrême chagrin! Marianine n'eut même pas la force de maudire l'adresse du savant diplomate, elle n'eut pas le loisir de souhaiter d'autres difficultés, car sa belle tête, comme fixée, se pencha sur le sein du général, et elle y resta pâle, abattue, comme une douce feuille de rose blanche que le vent aurait jetée sur le feuillage d'un chêne. Elle ne soupira point d'abord, ne versa point de larmes, n'osa pas regarder Tullius.

Ce dernier contempla Véryno douloureusement, et le vieillard se tut. La gracieuse déesse du plaisir qui les enivrait a revolé dans d'autres lieux, et la douleur qui la suit règne à sa place!...

Lorsque Tullius fit un mouvement, Marianine, relevant sa tête, jeta un cri d'effroi.

« Laisse-moi te suivre, mon ami ! s'écria-t-elle. Et son œil était sec de désespoir.

— Cela ne se peut, Marianine, l'Empereur ne le voudrait pas.

— Voilà ce que c'est qu'un maître! s'écria Véryno.

— Mais, continua le général, aussitôt que nos armées auront repris leur brillante position, je reviendrai sur-le-champ.

— Nous reverrons-nous?... dit-elle tristement ; je viens d'être si heureuse que je crains que la fortune ne se joue de nous!... »

Comment dépeindre les regards par lesquels elle foudroyait tous les apprêts du départ !

Lorsque le général, en habit de voyage, vint la serrer dans ses bras, lorsqu'il vint déposer sur ses lèvres sans couleur, le baiser du départ, alors Marianine pleura et s'enlaça dans ses bras comme pour ne pas se détacher de Tullius.

La douce superstition de la craintive Marianine jeta sur cet adieu un voile de souffrance qui le rendit pénible.

« Souviens-toi, Tullius, dit-elle au général, souviens-toi de mon pressentiment !

— Marianine, pas de faiblesse, » répondit Béringheld. Et il la prit sur ses genoux, caressa ses beaux cheveux, en lui tenant un long discours, rempli d'amour et de consolation.

Elle le crut, car elle croyait tout ce que disait le général ; mais, lorsqu'il monta dans sa voiture pour se rendre aux Tuileries, elle s'élança dans sa calèche en s'écriant :

« Je veux te voir jusqu'au dernier moment !..... Hélas! ce sera peut-être véritablement le dernier. »

Les deux voitures entrèrent dans la cour des Tuileries, et l'amante du guerrier, jetant un regard de reproche au souverain qui lui sourit doucement, contempla une dernière fois Béringheld, et le char impérial l'entraîna avec rapidité.

La jeune femme resta pendant longtemps à la place où était la voiture ; mais, enfin, elle revint pâle, abattue, sans force et presque malade ; tout lui devint insupportable. Elle passa les huit premiers jours dans une mélancolie funèbre, voyant et faisant toujours le dernier geste de main que le général lui avait adressé, lorsque la voiture de Bonaparte l'emporta avec la vélocité de la foudre ; et son âme pressentit le malheur, comme la nature, l'approche d'un orage.

La pauvre enfant, l'œil fixé sur une carte de Russie, errait dans les forêts fatales aux armées françaises. Le nom de Béringheld était sans cesse sur ses lèvres. Elle tomba enfin sérieusement malade,

quand, au bout de six mois, elle vit que le général ne revenait pas, et que des affaires périlleuses, des combats sanglants avaient lieu tous les jours.

A ce moment, le malheur sembla lancer tous ses traits les uns après les autres, et, par un accroissement de furie, il les fit succéder toujours plus cruels.

Véryno avait la moitié de sa fortune placée dans les entreprises d'un célèbre banquier; ce dernier s'enfuit, laissant ses affaires dans le plus grand désordre, et il fut déclaré en banqueroute.

Depuis longtemps Véryno, qui avait acheté des biens nationaux, se trouvait en procès avec le domaine de la couronne pour sa principale acquisition: il perdit son procès en cour impériale, au moment où il croyait que la protection du souverain aurait fait cesser la contestation. Il se hâta d'en appeler en cassation, et écrivit à Béringheld, pour solliciter l'Empereur.

Le général, dans un des combats les plus sanglants de la campagne, fut dangereusement blessé et fait prisonnier. Cette nouvelle mit le comble à la consternation de Marianine, elle ne se leva plus de son lit, et une fièvre ardente s'empara de son corps accablé.

Ce fut pendant ces circonstances malheureuses que le dernier coup du sort vint réduire au désespoir le père de Marianine.

Il était l'ami intime des généraux qui ourdirent alors une conspiration contre Bonaparte; cette conspiration avait pour but le rétablissement de la république. Sans participer tout à fait à cette conjuration, Véryno reçut les confidences de ces généraux, et vit avec une joie secrète une entreprise dont la liberté de la France était l'objet. Véryno, fidèle à ses principes, ne les dissimulait jamais, même au sein des assemblées et à la cour. Cette immutabilité d'opinion lui avait concilié l'estime de tous les honnêtes gens, et son simple nom, sa boutonnière vide de rubans, les services qu'il déclarait ne rendre qu'à la patrie, prouvaient énergiquement sa persévérance républicaine.

Cette conspiration fut de courte durée, et son issue funeste à tous les conjurés, dont Paris apprit, presque à la fois, l'entreprise, le jugement et la mort. Bonaparte donna l'ordre de faire le procès à Véryno qu'il destitua, à moins qu'il ne se soumît à un bannissement volontaire.

Le ministre de la police engagea Véryno, par un ami commun, à s'exiler promptement, et à attendre que le courroux du souverain fût passé, promettant qu'il ne négligerait rien pour le calmer et obtenir son retour, se chargeant de justifier sa conduite. On se doute bien que Bonaparte n'accueillit pas la demande de Véryno, quant au procès pour les biens de la maison de B****, et la cour de cassation confirma l'arrêt.

Marianine était presque mourante, et ne put accompagner son père: elle resta à Paris, vendit l'hôtel, réunit les débris de la fortune de son père, se défit du brillant équipage, des domestiques qui la quittèrent les larmes aux yeux, et ne gardant que Julie, elle prit modestement la diligence, et fut rejoindre son père aussitôt que sa santé le lui permit. Au milieu de tous ses chagrins, le plus cuisant était celui de n'avoir aucune nouvelle de Béringheld, que l'imagination exaltée de la tendre Marianine lui montrait en Sibérie, exilé, souffrant, et succombant au froid, à la fatigue, à la maladie, à ses blessures.

Véryno s'était réfugié en Suisse; la présence de sa fille chérie jeta du baume sur les plaies de ce vieillard respectable. Il avait choisi un asile modeste, une petite maison dans les montagnes: il cultiva son jardin, Julie tâcha de suffire aux soins de la maison, et Marianine, dans cette cruelle position, trouva un courage inouï, ce genre de courage que déploient les caractères méditatifs. Elle tâcha de surmonter sa douleur, afin de ne pas ajouter au malheur de son père, par le spectacle de sa douleur d'amour; mais, ce dernier, voyant le fard dont sa fille se colorait, n'en était que plus chagrin.

Marianine ressemblait à une jeune fleur qu'un ver ronge dans sa racine: elle est élégante, elle a encore des couleurs, mais elle ne peut s'empêcher de pâlir, elle *s'étiole* en dépit du soleil, et finit par succomber. Marianine pleurait en secret, ses attentions pour son père portaient un cachet de mélancolie que rien ne peut effacer; mais malgré son envie de chanter des choses gaies, elle ne donnait involontairement que des sons tristes, lorsque le soir, réunis tous les trois sous les peupliers qui se trouvaient devant la porte, ils attendaient la fin du jour en écoutant les accents de la harpe de Marianine.

Leurs moyens ne leur permirent pas d'avoir les journaux: le père de Marianine allait à pied, tous les trois jours, les lire à la ville voisine. Alors, la jeune fille, inquiète, pâle, s'avançait à la rencontre de son père, s'asseyait sur un quartier de roche qui ressemblait à celui des Alpes, et quand elle apercevait les cheveux blancs du vieillard, elle accourait par un premier mouvement; mais, à l'aspect de la tristesse du visage paternel, elle pleurait, n'osait faire une question, et, lorsqu'après être revenus, elle se hasardait à demander: « Eh bien! mon père?....... » Véryno répondait tristement: « Il n'y a rien, ma fille. » Marianine, ce soir-là, ne faisait pas de musique, Julie et Véryno ne disaient rien, et la lune surprenait ce groupe silencieux sous les peupliers, qui seuls murmuraient leurs plaintes aériennes.

Six mois se passèrent ainsi: le vieillard résigné,

souffrant de la cruelle douleur de sa fille mourante, et Marianine voyant avec joie le marbre de la tombe se soulever pour elle. Cette maison du malheur avait de la dignité : la propreté la plus recherchée remplaçait le luxe ; Marianine, vêtue en paysanne, faisait de la dentelle ; Véryno cultivait le jardin, de ses mains débiles ; et tous, partageant également le fardeau de l'infortune, l'auraient trouvé léger, si le cœur de Marianine n'avait pas été saturé de souffrances. Parfois elle souriait, comme pour diminuer, par cette apparence de joie, la mélancolie de son âme presque morte ; mais quel sourire !.... Son père détournait les yeux, et Julie en pleurait ! — Marianine ne se plaignait pas, mais on eût préféré des cris déchirants à sa sombre et courageuse conduite. On se gardait bien de prononcer le nom de Tullius ou de Béringheld.

Cependant, le soir, sa harpe ne résonnait guère sous les beaux peupliers, que son souvenir et son image ne présidassent au petit concert : souvent, Marianine, se croyant seule, s'écriait, en fixant dans les airs un objet chéri évoqué par son imagination puissante :

« Tu m'entends, n'est-ce pas ?... tu penses à moi !... »

Le vieillard et Julie se regardaient, et ce coup d'œil de compassion disait : « La malheureuse !... elle est en délire !... »

D'autres fois, songeant que Béringheld était mort, Marianine, regardant de son œil terne le disque argenté de la lune, jouait un morceau d'une harmonie sombre, auquel son jeu donnait une nouvelle force, et elle s'écriait :

« Ton âme est sur ces nuages légers ! elle voltige dans les airs ! son influence amoureuse m'entoure... tu m'appelles !... je t'entends !... j'irai te rejoindre bientôt !... »

Alors, le vieillard arrêtait le bras de sa fille, et lui disait :

« Marianine, c'est assez, rentrons, il est tard !... »

La harpe ne résonnait plus, chacun se couchait en silence, et Julie entendait Marianine pleurer toute la nuit !

Cependant, les événements qui devaient précipiter Bonaparte du haut de son trône approchaient, et Véryno ne voyait, dans les papiers publics, aucune nouvelle de Béringheld... Enfin, un jour, le vieillard, qui ne se lassait pas d'aller à la ville voisine, s'y dirigea pour la millième fois, et il vit un journal qui annonçait que le général Béringheld vivait, et qu'on venait de l'échanger.

Marianine attendait son père sur la roche, il faisait presque nuit ; tout à coup, elle entend des pas tellement précipités, qu'elle ne reconnaît pas la démarche de son père... Elle se lève, le vieillard, succombant à sa fatigue, arrive en sueur et lui crie :

« Béringheld vit !.... il commande le corps d'observation.... »

Cette tendre amante tomba dans les bras de son père, et sa joie se manifesta par un torrent de larmes ; elle ne dit rien, un funèbre bonheur la suffoquait.

Marianine, presque évanouie, fut ramenée par son père à leur petit ermitage. Un peu de joie se glissa dans l'âme de la pauvre fille.... « Il vit, se disait-elle, il vit... je ne puis plus l'épouser ! mais il vit !... »

On fit une petite fête en l'honneur de cette nouvelle. Marianine plaça à table le portrait du général ; elle cueillit elle-même les fraises de son père ; on but du vin de cette France tant souhaitée ; on élança mille vœux pour les succès de nos armées qui défendaient le sol chéri, et Marianine se livra au plus doux espoir. L'âme grande et généreuse de Tullius lui était trop connue pour penser qu'elle fût oubliée à cause de son malheur ; mais, dans cette nouvelle position, sa fierté renaissante lui ordonnait de ne pas faire un pas vers Béringheld ; et, fût-il venu la chercher en Suisse..... elle l'aurait attendu jusque dans la modeste salle de l'ermitage.

XXIII.

Marianine en France. — Détresse de Véryno. — Marianine au désespoir. — Elle court à la mort.

Voyez-vous une jeune femme, vêtue d'une robe d'indienne bleue bien simple, conduire un vieillard en cheveux blancs dans l'allée principale du Luxembourg ?... Avec quel soin elle l'assied sur un banc de pierre, quoique à côté du banc il y ait des chaises !... Comme elle prend garde à tout avec un air de tendresse ! c'est Antigone guidant son père ! Le vieillard triste et rêveur remercie sa fille par le sourire glacé de la vieillesse.

Cette femme est pâle, maigre, exténuée, elle est jeune, elle est belle, ses formes furent suaves, ses yeux noirs brillent d'un éclat sauvage sous un front blanc et froid comme celui de la statue qui n'est pas loin d'elle. C'est une plante, jeune, belle, élégante, qu'un peu d'eau ferait renaître ; un seul regard d'un soleil bienfaisant lui rendrait ses éclatantes couleurs et sa beauté ; mais maintenant elle est décolorée. La jeune fille semble se traîner, et dire au vieillard : Je te précéderai dans la tombe !

Cette femme, c'est Marianine.... Qu'ai-je dit, Marianine ?..... C'est Euphrasie ; et le vieillard, c'est Masters, son père.

Un avis donné par un ami fidèle avait prévenu Véryno et sa fille qu'ils pouvaient rentrer en France, pourvu qu'ils changeassent de nom, qu'ils habitassent à Paris un quartier retiré; et que leur position s'améliorerait *peut-être!*

Sur ce mot *peut-être* et sur l'espérance que Marianine a conçue de revoir *peut-être* Béringheld qui défend le sol de la patrie, Véryno a vendu son asile, a encore rogné le mince débris de sa fortune, a fait un voyage coûteux, et le père et la fille se sont logés dans le faubourg Saint-Jacques, à un second étage, encore trop cher pour leurs faibles ressources.

Véryno, homme d'honneur dans toute l'acception de ce terme, ne voulut pas compromettre l'ami fidèle qui l'avait obligé par son avis.

Personne ne fut donc instruit de son nom supposé, excepté cet ami, qui, seul, connut la demeure des proscrits et fut très-sobre de visites : il appartenait à l'administration dont Véryno avait été le chef, et le moindre soupçon aurait pu lui faire perdre sa place.

Il y avait deux mois que Marianine et son père habitaient le faubourg Saint-Jacques, en supportant toutes les privations que leur gêne leur imposait : mais ce qui causait le chagrin de Marianine, c'est qu'elle seule, dirigeant la dépense de la maison, voyait les ressources diminuer dans une effrayante progression. Elle cachait à son père cette sourde détresse, car elle ne pouvait se résoudre à retrancher une seule jouissance à cet être voisin de la tombe.

Lors de la vente de l'hôtel et avant leur exil, Marianine n'avait pas voulu placer la somme assez considérable qui provint de cette vente, de peur d'essuyer de nouvelles banqueroutes. Elle crut bien faire en la laissant dans les mains de l'acquéreur; et, tirant de temps à autre des portions sur ces fonds de réserve, elle finit par les épuiser. Enfin, pour revenir de Suisse, elle avait demandé le reste de cette somme, et ce dernier débris allait tous les jours en diminuant.

Un matin Marianine prenant Julie à part, lui dit : « Ma pauvre Julie, vous nous avez donné de grandes marques d'attachement, soyez certaine de notre reconnaissance!.... mais, ajouta-t-elle en pleurant, nos faibles ressources ne nous permettent pas de vous garder plus longtemps. Julie, continua-t-elle en lui prenant la main, je voudrais sauver à mon père le chagrin d'apprendre cette triste position, écoutez... »

Julie pleurait à chaudes larmes, et au milieu de ses sanglots prononçait le mot *mademoiselle,* sans trouver autre chose à dire.

« Écoutez, Julie, il faut que je vous renvoie pour quelque cause; faites-la naître..... Sans cela mon père devinerait que si je ne vous garde pas, c'est parce que je n'en ai plus le moyen.... et cela lui porterait le coup de la mort.....

— Mademoiselle.... je ne puis me séparer de vous.... je.... vous servirai pour rien.... je partagerai votre mauvaise fortune comme la bonne..... Ah!... mademoiselle, ne me refusez pas!... » Et Julie, essuyant ses yeux avec son tablier, se mit aux genoux de Marianine, en se plaignant de son ingratitude envers une servante dévouée.

« Mademoiselle, vous épouserez le général, allez.... je vous le prédis!... Accordez-moi, par son souvenir, la grâce de rester à votre service sans gages. »

A ce souvenir, à ce mot, Marianine tendit la main à Julie et l'embrassa.

Le vieillard, entendant pleurer, s'était approché à pas lents : il avait tout écouté. Il entre, s'assied à côté de Marianine, et s'écrie : « O ma fille!... ô Julie!.... » Quel silence s'ensuivit!...

Véryno retrancha une foule de petites choses qui lui faisaient plaisir, mais le cœur de sa fille se serra de douleur. La plus stricte économie régna dans le petit ménage, et la beauté brillante, qui parait les cercles les plus distingués, se mit à broder pour soutenir la dépense de la maison.

Les efforts de Marianine furent vains; elle vit arriver le moment d'une effroyable détresse; et, pour comble de chagrin, elle s'aperçut que Julie la trompait et faisait payer les choses beaucoup moins cher qu'elles ne coûtaient; qu'elle passait les nuits à blanchir, savonner et repasser, afin d'éviter de la dépense et soutenir Marianine dans une sorte de luxe de propreté.

Le chagrin de la fille de Véryno arriva au dernier degré : son père ne sortait plus et passait la journée assis dans une vieille bergère de velours d'Utrecht jaune, et mangeait le moins possible, prétextant qu'il n'avait pas faim. Bientôt l'on fut obligé, pour avoir la même quantité d'aliments, de les prendre d'une nature plus grossière. Julie pleurait la nuit; et, connaissant le caractère de sa maîtresse, n'osait s'ouvrir à personne.

Marianine espérait mourir; mais mourir sans revoir Béringheld! mourir sans lui parler! mourir en laissant son père expirant de faim!... A ces pensées, une horrible énergie exaltait Marianine et la soutenait.

Enfin, l'époque du paiement du loyer approcha, et Marianine s'aperçut avec un mouvement de terreur qu'elle n'avait pas de quoi solder cette dépense. Elle resta stupide.....

Le pauvre malheureux vieillard était à sa fenêtre dans sa bergère, et la malheureuse Marianine à ses

côtés, il faisait presque nuit, elle pensait à cet épouvantable dénuement : et, ses yeux égarés ne pouvant pleurer, son cœur seul se gonflait horriblement.

« Qu'as-tu, ma fille?.... dit le vieillard, tu souffres !

— Non, mon père...

— Tu soupires, ma chère Marianine!...

— Non, mon père, laissez-moi, je vous en supplie... » La voix de Marianine n'était plus la même, il y avait une altération, un penchant à la colère.

« Hé quoi! ma fille, tu ne te confies pas à ton pauvre père!....

— Mais, mon père, n'avez-vous pas ce qu'il vous faut, n'êtes-vous pas *choyé, servi, content?* Hé! mon Dieu ! vous n'avez qu'une *douleur!...* ceux qui souffrent de tous côtés, aiment quelquefois la méditation!.... » Ces derniers mots avaient l'accent du reproche.

Le vieillard regarda sa fille avec une expression de docilité, de regret, de souffrance paternelle, de surprise, qui fit tomber Marianine à genoux : « O mon père!... pardon !... C'est, je crois, la seule fois de ma vie que je vous aurai manqué de respect, pardon!.... » La voix d'un parricide qui demande grâce n'aurait pas eu un accent aussi cruellement déchirant.

« Va, dit le vieillard, tu seras toujours Marianine!... Et il serra sa fille dans ses bras. Pauvre enfant, cet instant est le plus beau de ma vie!... tu as fait frémir toutes les cordes de mon cœur. J'avais tort, ma fille!... il est des infortunes devant lesquelles le silence est un devoir!... »

Ce vieux père, cette fille mourante, s'accusant l'un l'autre, ne peuvent être peints que par le pinceau du Poussin.

Marianine n'avait pas un denier, et le lendemain il fallait payer le terme ; elle pensait à ce qu'elle devait faire, lorsque son père, qui ignorait cette détresse, l'interrogea. A cette méditation pénible se joignait sa douleur d'amour... On venait d'apprendre que le général Béringheld avait été blessé à Montereau ! Quelle nuit passa Marianine !...

Le lendemain, elle obtint quelques jours de répit du propriétaire. Elle rentrait de cette visite, où son courage et sa fierté avaient éprouvé un rude choc, lorsqu'elle s'était abaissée à la supplication devant un homme bien loin de comprendre la manière d'obliger les malheureux; tout à coup, ses yeux tombent sur les deux vues des Alpes, les seuls ornements de sa chambre presque nue.

A cet aspect, une idée la saisit, mais cette idée lui fit verser un torrent de larmes. Elle n'osa en faire elle-même le sacrifice; Julie les emporta, et, y mettant la fatale inscription : *A vendre,* elle s'en fut dans le quartier populeux de la capitale.

Trois jours elle revint sans avoir trouvé d'acheteurs, on ne regardait même pas les deux tableaux. Le désespoir s'empara de l'âme des deux femmes. — Julie médita de mettre en gage ses vêtements et le peu de bijoux qu'elle possédait.

Enfin, le quatrième jour, un marchand vint offrir deux cents francs des deux tableaux chéris.

Voyant combien Marianine tenait à ces paysages, il s'imagina qu'ils étaient de quelque grand peintre; alors, pour tenter la jeune femme, il fit sonner l'or et l'étala sur une table... Marianine hésita longtemps entre cette somme et les deux souvenirs, elle reporta ses yeux pleins de larmes sur les tableaux, sur le métal... enfin, l'infernal besoin l'emporta. Elle fit un signe de douleur, le marchand la comprit, et la pauvre enfant ne vit plus les Alpes...

Ce qui resta de cette somme, après qu'on eut payé le loyer, ne devait pas conduire loin le pauvre ménage.... Qu'il me soit permis d'épargner les détails déchirants de cette misère hideuse. . . . . .

. . . .

Toutes les ressources étaient épuisées. Il ne fut plus possible à Marianine de soutenir l'aspect du visage décoloré de son vieux père résigné, dont le morne silence semble avoir été deviné par l'immortel auteur du *Retour de Sextus.* Marianine préféra la mort.

Julie déserta la maison; elle s'en fut chez des amis pour emprunter quelque argent, sans en prévenir son orgueilleuse maîtresse.

Après avoir regardé une dernière fois la nudité des lieux où elle laissait son père, Marianine, lui donnant un baiser suprême et le saluant avec respect, abandonna pendant la nuit cette tombe anticipée. Elle se retire et ferme doucement la porte.

« Elle s'en va quand j'ai faim!... s'écria le vieillard avec la voix de la folie.

— Mon père, je ne m'en vais pas, » dit Marianine en rentrant.

Véryno était levé, il regarda sa fille d'un air égaré; et, lui prenant la main qu'il serra :

« Reste, ma fille! ma chère fille!.... s'écria-t-il d'un son de voix déchirant.

— Non! » lui cria Marianine.

Le vieillard, la fixant avec une effroyable énergie et reprenant un instant son terrible ascendant de dignité paternelle, lui montra la porte par un geste despotique.

Marianine sortit en criant : « Il ne me manquait plus que ce dernier coup!.... Ah! Marianine, tu n'as plus qu'à mourir!..... »

En proie aux plus funestes pensées, elle marchait

lentement, et sa préoccupation était si forte qu'elle s'achemina vers la grille du Luxembourg, ne se doutant pas qu'elle la trouverait fermée.

« Avant cet horrible geste et ce regard vengeur, ne m'a-t-il donc pas souri ?... se disait-elle, ne m'a-t-il pas nommée, d'une voix défaillante, *sa chère fille!...* Oui!... mais comment le nourrir?........ ô mon pauvre père! mon tendre père! que diras-tu lorsqu'on viendra te dire : Marianine est morte!... »

Elle arrive sur la place de l'Observatoire. Elle chemine en regardant d'un œil sec l'astre de la nuit qui brillait d'un éclat vif et pur, malgré de gros nuages noirs qui l'entouraient; la lune semblait combattre de sa lumière douce ces géants aériens, et les contours des nuages s'argentaient de ses reflets.

« Je n'ouvrirai donc pas cette grille.... disait Marianine égarée.

—Qui vive?.... s'écria la sentinelle en entendant parler et remuer fortement la grille.

—Tout me refuse dans la nature!... On me ferme toutes les portes! continua-t-elle en gémissant.

— Qui vive?.... cria une seconde fois le factionnaire en se reculant.

—Fatale grille, il faudra donc prendre le chemin le plus long pour aller à la rivière!

— Qui vive?... Le soldat ayant appuyé la crosse de son fusil sur son sein, le dirigea dans l'ombre; et son doigt, cherchant la détente, allait satisfaire l'imprudente Marianine, lorsque aussitôt une énorme voix qui semblait sortir de dessous l'Observatoire, cria :

« Citoyen!... » Et ce seul mot glaça le soldat de terreur.

En même temps, un homme d'une taille gigantesque, saisissant Marianine, la transporta par un mouvement d'une extrême rapidité dans la rue de l'Ouest. Marianine n'appartenait plus à ce monde... elle se laissa emporter, et le grand vieillard courut l'asseoir sur une pierre aussi froide qu'elle : absolument semblable à un aigle ou à un condor, qui, ayant saisi une proie dans la plaine, la rapporte sur le sommet de son rocher désert, en ôtant de sa serre cruelle cette blanche brebis déjà morte d'effroi. . . . .

XXIV.

Séduction de Marianine. — Elle secourt son père. — Elle retourne voir le vieillard. — Puissance du Centenaire.

Nous avons laissé Marianine au moment où un grand vieillard, d'une taille colossale, venait de l'asseoir sur une pierre...

« Jeune fille, lui cria-t-il d'une voix sépulcrale et dominatrice, vous vous seriez donc laissé tuer?... »

Marianine égarée, roulant des yeux hagards, rassembla lentement sur sa tête ses beaux cheveux détachés par la brusquerie des mouvements de son libérateur, et elle répondit lentement :

« A quel danger étais-je donc exposée?...

—Le factionnaire vous aurait tuée... Il vous parlait cependant assez haut.

— Je ne l'ai pas entendu!... » répliqua la jeune fille.

A cette réponse, le vieillard expérimenté et savant dans les *grandes douleurs*, reconnut le ton, l'accent, les manières d'un sujet qui tend à l'aliénation.

« Enfant, dit-il alors, personne sur la terre ne connaît le malheur comme moi; les douleurs sont mes vassales : le condamné qui doit marcher à la mort, la jeune fille folle d'amour, le parricide, le fils qui ne peut soutenir la vue de la souffrance de son père, celui qui ne veut pas survivre à son déshonneur, la mère qui perd son enfant, l'homme prêt à commettre un crime, les soldats qui, sur le champ de bataille, appellent la mort quand leurs blessures sont incurables, enfin tout ce qui souffre et désire la mort, la trouve avec moi.... Je suis le juge et l'exécuteur... Sans cesse je parcours les réceptacles de la misère, les prisons, les dégoûtants hospices des aliénés, les cavernes de l'opulence rassassiée, les lits de mort du crime, et il n'est donné à aucun homme de me tromper...... Jeune fille..... ombre d'un jour à peine à son aurore, tu souffres... »

En entendant ces sombres paroles, Marianine se sentit glacer de terreur : elle essaya de contempler, à la lueur argentée de la lune, l'être extraordinaire qui lui parlait; mais cet aspect ajouta à son épouvante. L'homme était d'une stature colossale, et ses formes massives, déguisées par un manteau de couleur carmélite, semblaient surcharger la terre. Le lustre des yeux de l'étranger l'étonna ; la naïve Marianine laissa échapper un geste d'horreur; elle fit un mouvement pour fuir, mais elle se sentit arrêtée par la main froide et desséchée du vieillard.

« Tu m'examines, dit-il, et mon aspect t'effraie; cependant, tel que tu me vois, j'ai tous les pouvoirs à mes ordres; et, tout ce que tu peux désirer, je le tiens en ma puissance. Jeune enfant, l'on accepte de moi sans rougir, parce que je remplace et le *Destin* et le *Hasard*. »

A mesure que Marianine écoutait l'étranger, sa voix singulière paraissait changer et devenir comme mélodieuse : le son de cet organe se glissait suave

dans l'oreille; le serpent qui jadis entretint la première femme dut parler comme cet être extraordinaire qui dirigeait tous les rayons de son œil sur le front blanc, pur et virginal de Marianine, en tenant toujours sa main dans les siennes.

« Écoute, enfant d'un jour, reprit-il, cherche à me connaître, tu trouveras en moi les attributs d'une divinité..... et pour te prouver mon pouvoir, je vais te dire en deux mots toute ton histoire. »

Marianine tressaillit, une puissance magique la fit rester à côté de ce grand vieillard, qui adoucissait l'éclat importun de ses yeux, et le proportionnait à la faiblesse de Marianine. Il garda toujours la main de la jeune fille, scruta son visage avec l'attention d'un médecin, examina tous ses traits, et, à la vue du corps, des diagnostiques qui distinguaient Marianine, la figure sévère et immuable du vieillard exprima l'étonnement, une sorte de satisfaction se glissa dans son bizarre sourire.

Il semblait qu'il trouvât un objet vainement cherché depuis longtemps. Il donna à sa voix une expression paternelle, et dit à celle qu'il voulait séduire :

« Pauvre enfant, je te plains!... tu aimes, et le sentiment que tu éprouves est ta première et dernière passion! tu n'es pas heureuse!... et si tu as un père, une famille, la faim et la misère déploient chez toi leur impassible rigueur : tu es fière, tu as reçu une brillante éducation, tu souffres et tu cours te détruire!... Insensée!... tu ne sais pas ce qu'est la mort, et tu n'as pas encore vu comme moi beaucoup d'hommes à leur dernier soupir.... Tous regrettent la vie, parce que la vie est *tout!...* » A ce mot le vieillard parut croître de dix pieds, son accent avait une force de conviction qui fit trembler Marianine, elle commença à revenir à elle, et fut surprise de la justesse des conjectures du vieillard.

« Ah! reprit-il, ce n'est que quand la vie nous échappe que la cruelle vérité se fait entendre, et que tous les vains systèmes s'écroulent. Jeune fille, si tu en étais, au fond de la Seine, à ta dernière gorgée d'eau, à ta dernière pensée, tu regretterais qu'un bras vigoureux ne vînt pas te saisir... Enfant... regarde mes cheveux blancs, ils ont vu plus d'un hiver, et cette tête en sait long. »

Marianine, *charmée*, sentait en elle-même ses pensées funèbres se dissoudre comme un glaçon fondu par les feux du soleil. Elle dit au vieillard :

« Mais que devenir?...

— Vivre!.... reprit-il d'une voix sonore, qui s'élança, fournie de tous les sons mâles d'une énergie plus qu'humaine.

— Comment!... s'écria la jeune fille.

— Écoute-moi, dit le vieillard, tu voulais mourir! regarde-toi *comme morte!...* (Marianine frémit) tu n'existes plus, je m'empare de ton corps, et je te jure que je ne lui laisserai rien faire qui puisse te déshonorer... *Tu m'appartiens donc!* viens ici quelquefois les soirs... je te comblerai de tout ce que la nature, le pouvoir, la richesse ont de plus splendide. Tu seras reine, tu pourras épouser ton amant, le couronner, et... pour toute cette royale opulence, je n'exige d'autre récompense que de te voir quelquefois me demander la permission de vivre...... Tu ne cours aucun danger avec moi, car si tu avais à en courir, pauvre enfant!... (ce mot fut dit avec une expression diabolique) nous sommes loin de tout secours, la sentinelle ne quitterait pas son poste, et avant de laisser tes cris parvenir à des oreilles humaines, j'aurais accompli tous mes desseins : quant à ma force, tiens!... »

Aussitôt, sans qu'elle pût jeter un cri, il prit Marianine, et, la saisissant par la taille comme une poupée, jouet fragile, il posa ses jolis pieds sur la paume de sa main gauche, puis, l'élevant dans les airs, il tendit son bras, et, après avoir mis sa belle tête à quinze pieds de terre, pendant dix minutes, il replaça la jeune fille, sans aucune fatigue, à l'endroit où il l'avait prise.

Marianine, effrayée, sentit son cœur se gonfler.

Le colosse avait déployé dans ces mouvements et ces paroles une ironie et une puissance qui rendirent Marianine muette; elle était, en quelque sorte, emportée par la pensée dans un monde surnaturel.

« Songe, reprit le vieillard, que mon regard tue un homme, que la force qui réside dans mon bras égale, dans sa mortelle promptitude, l'arme la plus tranchante; mais, tiens, vois ma tête chenue! (et il lui montra cette énorme tête qui s'abaissa par un mouvement d'une horrible lenteur,) vois ce crâne vieilli! penses-tu qu'un centenaire ait des désirs,...... qu'il puisse être redouté d'une jeune beauté? Va, jeune fille, verse tous tes chagrins dans l'abîme de mon sein, il est fécond en consolations, et tu vois avec moi tout le cortége d'un bon père : la douceur, l'humanité, la tendresse; j'ai la main pleine, et je ne demande qu'à répandre les richesses dont je ne suis que le distributeur. Je parcours la terre et fais oublier les injures du sort, aussi implacable pour le crime que juste pour le malheur, terminant les misères incurables et guérissant toutes les plaies, rachetant les *effets d'une nécessité cruelle* par une multitude de bienfaits. »

Cette voix devenue mielleuse, douce, harmonieuse, avait une onction, une sainteté qui portait dans l'âme de Marianine les idées les plus bizarres; elle restait à côté de cet homme avec un plaisir inexprimable, et elle admirait cette masse humaine,

en ne pouvant pas croire à sa réalité. Elle s'imaginait songer. . . . .

. . . .

« Songe, jeune fille, » continuait l'auguste vieillard, qui semblait à Marianine une espèce de *génie*. En effet rien ne ressemblait à Ossian chantant les tempêtes, évoquant les morts, comme ce blanc vieillard, assis sur cette pierre, couvrant sa poitrine d'une longue barbe d'argent, et levant ses mains vers la voûte céleste, au milieu d'une nuit tour à tour sombre et lumineuse.

« Songe, disait-il, que les dieux de la terre punissent le parricide, et ton père se meurt peut-être, il t'accuse, il t'appelle!... Quelle joie de revenir chargée d'or! de le voir, au milieu de l'abondance, savourer, sur le déclin de la vie, toutes les douceurs d'une existence heureuse! Il te pressera la main, t'embrassera, et te dira : O ma fille!.... »

Marianine sentit des larmes couler sur ses joues, à cette image, à laquelle les gestes du vieillard donnaient une sorte de vie.

« Et pour tout cela je ne te demande que de venir quelquefois revoir le pauvre Centenaire... Mon enfant! tu voulais mourir, ne vaudrait-il pas mieux mourir pour sauver ton père?... »

Cette horrible proposition n'épouvanta point Marianine. . . . .

. . . .

« Alors, s'écria le vieillard, je vais t'apporter ton salaire!... »

Marianine recula d'horreur à ce mot, mais le vieillard, dirigeant le feu de ses yeux et toute l'énergie de sa volonté sur le visage de la jeune fille, fit revenir vers lui cet être aimable qui ressemblait à la tourterelle fascinée par l'œil d'un serpent dévorateur.

« Jeune fille, je te comprends, car nulle pensée humaine ne se forme dans les lobes de la tête, sans que je *la voie :* mais, je t'ai assez donné de preuve de décrépitude et de jeunesse, de force et de débilité, de pouvoir et de faiblesse, pour changer tes idées à mon égard. La réunion de toutes les contradictions humaines, de tout ce qu'il y a d'insolite, ne te suffit-elle pas? est-ce en ma présence que les sentiments humains doivent se déployer? Que signifie ta honte, devant celui qui retranche ce qui lui plaît de la vie de l'homme sans le faire mourir? qui dompte tous les maux, qui transporte *une substance,* une femme, un homme, à cent, à mille, à dix mille lieues, sans qu'elle sorte de sa place, sans qu'elle paraisse remuer? Tout m'obéit dans la nature, non pas en masse, mais partiellement; j'en suis le maître, je ne dépends ni de la mort, ni du temps, je les ai *vaincus!*... Regarde ce crâne vieilli! il a été réchauffé par un soleil plus vieux de quatre cents ans que celui qui t'a éclairée ce matin. Tu me croiras ange ou démon, peu m'importe, mais écoute bien ceci : tu accepterais de l'or de la main d'un prince, pourquoi donc refuserais-tu l'*Éternel!*... »

A ce mot, Marianine, clouée à sa place par un invisible pouvoir, sentit sa mémoire, ses facultés s'enfuir comme des ombres, elle tomba dans un état difficile à rendre : sans dormir, elle avait l'apparence, la fixité du sommeil; ses yeux brillants étaient arrêtés sur la voûte céleste; et, lorsque le grand vieillard aux cheveux d'argent arriva à la fin de son discours enflammé, elle crut entendre les accords des harpes divines. Elle voit (et cependant sa volonté expirante ne lui laisse plus la force de faire un seul mouvement), elle voit le vieillard disparaître par une marche tellement languissante, qu'on ne peut en donner l'idée que par celle d'une fumée qui se dissipe : les yeux de Marianine suivent cette ombre qui s'évanouit vers l'Observatoire, et bientôt elle n'aperçoit plus rien. . . . .

. . . .

Marianine entend sonner une heure, elle veut fuir, une force magique la fait rester là, car elle se rappelle vaguement que le vieillard lui a dit : « Attends-moi!... » Marianine pense, mais ses pensées suivent une direction imprimée par un mouvement qu'elle ignore : sa tête s'exalte, et son extase dure un temps indéfini! Enfin, au milieu d'une profonde obscurité, elle aperçoit une grosse masse lumineuse s'avancer si lentement qu'elle en souffre, bientôt elle distingue la tête du vieillard, et une voix lui crie : « Ton père meurt...... cours!... » Et le colosse disparaît en disant : « A demain! » . . . .

. . . .

Un son extraordinaire a frappé l'oreille de la fille de Véryno. Marianine, immobile, stupéfaite d'une scène qui semble appartenir au rêve [1], frotte, par un mouvement machinal, ses beaux yeux noirs fatigués; et, à la lueur de la lune, elle aperçoit briller la couleur de l'or, à travers la toile grossière d'un sac.

« Mon père se meurt, dit-elle, pourquoi ne me vendrais-je pas pour le sauver?... »

Cependant, les étonnantes paroles du vieillard

[1] Le général Béringheld, lorsque Marianine lui raconta les diverses magies de cette nuit singulière, a fait une note qui prouve que, lorsqu'il l'écrivait, il avait acquis tous les pouvoirs déployés par le vieillard, et il a consigné l'aveu qu'ils sont l'apanage d'une science connue depuis longtemps, et qui n'a pas même été ignorée des anciens. (*Note de l'Éditeur.*)

revenant à sa mémoire, un effroi involontaire la fit frissonner. Elle ramassa le sac, et elle eut une peine incroyable à le transporter sur la pierre, tant il était lourd.

Marianine contemplait ce trésor en se livrant à mille réflexions contradictoires, mais l'idée de remettre son père au milieu de l'abondance et d'entourer ses derniers pas dans la vie de toutes les splendeurs de la richesse l'emporta.

« Quand, dit-elle, ce serait l'ennemi des hommes, un assassin...... Pourvu qu'il ne me demande rien de déshonorant, qu'il n'attaque que *moi!*..... ne dois-je pas secourir mon père?.... »

A cette idée, elle souleva le sac trop pesant, en essayant de le mettre sur son épaule délicate.... Des pas se font entendre, et la peur saisit la tremblante Marianine : elle dépose cet or derrière la grosse pierre et se cache.... On approche, on se dirige vers l'endroit où est Marianine; c'est une femme, elle s'assied et pleure :

« Il n'y a plus d'amis, dit-elle, je n'ose rentrer!.... »

A ces paroles, Marianine a reconnu Julie, elle se lève, Julie effrayée jette un cri, mais elle voit sa maîtresse pâle, décharnée, qui, d'un geste délirant, lui montre, à la blanche clarté de la lune, le trésor trop pesant.

Les plus horribles idées se glissèrent dans l'âme de Julie..... Elle regarde sa maîtresse d'un œil sec de désespoir; elle ne sait si elle doit admirer ou reculer de terreur, et, dans ce moment empreint du sombre cachet de la misère, de la faim et de l'horreur, Marianine s'écrie de sa douce voix :

« Julie, mon père aura du pain!... »

Cette phrase fit revenir la servante à elle : elle jette sur sa maîtresse un regard observateur, et l'aspect de sa figure pâle, mais sublime d'innocence et de douleur, arrêta toutes les idées de Julie; elle en rougit comme d'un crime. Alors elles prirent silencieusement cette masse d'or, et la portèrent à pas lents, en s'acheminant vers la demeure de Véryno.

. . . .

. . . .

Le vieillard avait reçu d'une manière passive le dernier regard de sa fille : en proie à une horreur involontaire, il la suivit des yeux, lorsqu'elle disparut, et ce coup d'œil lentement funèbre annonçait une douleur profonde. Véryno, sentant une faim dévorante, n'avait osé en parler à sa fille : il attendait la mort avec joie.... ses yeux s'affaiblissaient déjà ; à peine s'il pouvait faire un mouvement.

« Elle ne revient pas.... » murmurait-il, et il écoutait avec soin l'heure sonner.

A onze heures, le vieillard se leva, et parcourut son appartement en fouillant partout, pour voir s'il ne s'y trouverait pas quelque reste pour assouvir son besoin.

« Elles n'ont rien laissé!.. dit-il, et je suis seul!.... Il est tard..... si je meurs, qui me fermera les yeux?... »

Il vit un morceau de pain desséché, et il essaya de le broyer. Enfin le vieillard, succombant à son inanition, tomba par terre et ne put se relever.....

« Ma fille!... criait-il par instants, ma fille!... tu m'as abandonné... peut-être es-tu morte!... car ta maigreur et ton chagrin d'amour, tes douleurs sont plus que suffisantes.... Marianine!.... ma chère Marianine!... »

A l'instant où le vieillard ne disait plus rien, et qu'un sombre désespoir s'était emparé de lui, Julie et Marianine entrèrent.

Cette dernière jette un cri de désespoir à l'aspect des cheveux blancs de son vieux père, qui brillaient sur le carreau : la lampe s'éteignait, il ne régnait plus qu'une lueur semblable par sa faiblesse au peu de vie qui restait au vieillard, rien ne manquait à cette scène d'horreur!...

Marianine lève ses bras au ciel, et lâchant le fardeau, ainsi que Julie épuisée, l'or roula sur le plancher, et le fit retentir.

A ce son, le vieillard se réveille, il s'écrie : « Ma fille... j'ai faim!.... je... meurs!... »

Julie saisit une poignée de pièces d'or et s'échappe avec la rapidité de l'éclair, tandis que la fille, les larmes aux yeux, soutenait son vieux père et le conduisait vers sa bergère. Là, son premier mot, fut : « Marianine?... »

Cette simple parole interrogative, jetée après que Véryno eut contemplé ces flots d'or, avait un caractère admirable de sublimité : l'honneur, écrasant la faim et les douleurs, était la première pensée de ce généreux vieillard, presque dans la tombe.

La fière Marianine soutint le coup d'œil de son père, et n'y répondit que par le plus doux sourire que la déesse de l'innocence eût jamais fait errer sur ses lèvres naïves.

A cette *réponse*, le vieillard attire sa fille sur ses genoux débiles, et dépose sur son front un baiser presque froid.

Julie revint avec des provisions de tout genre, et un festin splendide eut lieu. La servante et le vieillard mangèrent avec avidité; mais Marianine, préoccupée de la scène magique à laquelle elle devait cet or libérateur, mangea tristement. L'effroi régnait sur sa figure, et l'image de ce colossal vieillard était sans cesse présente à sa mémoire.

« Ils mangent ma vie, se disait-elle; je ne m'appartiens plus. » Puis ne pouvant croire à une bizarrerie, à une aventure aussi singulière, elle cherchait à se rendre compte de cette vision.

« Ma fille, tu es triste, plus triste qu'hier, et cependant nous sommes dans l'abondance! je présume que notre banquier nous aura remboursés... »

A cette parole, Marianine tressaillit de plaisir : une idée venait de l'illuminer par un trait de lumière, cette idée était de porter au vieillard, en remboursement de la somme qu'il lui avait donnée, les créances qu'ils devaient recouvrer dans la liquidation de leur banquier.

Alors, Marianine participa à la joie de son père, et il n'y eut plus qu'une pensée qui l'empoisonnât : « Si je *le* voyais!...... » se disait-elle, en songeant à Tullius.

Le repas fini, l'on compta la somme que Marianine venait d'apporter, et l'on y trouva trente-cinq mille francs.

Le lendemain, la première course de Julie fut d'aller racheter les deux tableaux.

Lorsque le soir arriva, Marianine s'achemina vers le Luxembourg. Dans la grande allée, elle trouva le vieillard qui se promenait à pas lents, et chacun s'arrêtait pour contempler ce géant : il était vêtu simplement, et n'avait plus son manteau; un chapeau de forme moderne couvrait son front d'airain et ses cheveux d'argent; des lunettes empêchaient de voir le filet de lumière qui s'échappait de ses yeux caves; enfin, il tenait sa main desséchée sur ses lèvres; et, dans cette contenance méditative, il n'y avait plus que sa taille gigantesque, et ses énormes proportions osseuses, qui le distinguaient du reste des hommes.

« Ma fille, dit-il, d'une voix douce, mais sourde, je t'attendais....... » Et il alla s'asseoir sur un banc, avec la tremblante Marianine.

Elle ressentit en elle un mouvement de respect et d'obéissance passive l'envahir aussitôt qu'elle fut à côté de ce vieillard miraculeux; en vain elle s'efforçait de repousser cette nouvelle manière d'être qui s'emparait de son âme, elle sentait *un je ne sais quoi,* invisible, indistinct, indéfini, qui la gagnait de proche en proche, comme l'inondation d'un fluide imperceptible aux sens, mais dont l'âme éprouverait l'atteinte.

Cette disposition singulière devint d'une force invincible, lorsque le vieillard eut retenu cinq minutes la main de Marianine dans la sienne : celle de l'étranger communiquait une froideur de glace. Marianine, n'osant retirer sa main, porta l'autre sur celle du vieillard, et la trouva d'une intolérable chaleur. Il semblait qu'entre cette main brûlante et celle de Marianine, tout le froid d'un pôle s'était insinué par une couche aussi fine qu'une ligne géométrique.

« Jeune fille, dit le vieillard, quel est ton nom? car il est, parmi les femmes, *une amante* que je ne dois pas approcher.

— Je me nomme Euphrasie Masters, » répondit Marianine sans savoir que cette méprise lui était funeste. En entendant ce nom, le vieillard fit un geste de la main, et il découvrit ses lèvres et son menton. Comme le jour durait encore, Marianine fut stupéfaite en reconnaissant que le vieillard ressemblait à Béringheld. . . . .

Alors, tout ce qu'elle avait entendu dire sur l'esprit de Sculdans-le-Centenaire lui revint dans la mémoire, et une certaine horreur dompta les sentiments qui la maîtrisaient. Ce combat interne la fit rester immobile et muette.

En ce moment, l'heure à laquelle on ferme les grilles arriva, et Marianine suivit machinalement le grand vieillard, qui l'entraîna vers la pierre où la veille il l'avait entretenue de choses si incohérentes et si bizarres.

« Monsieur, dit Marianine, vous m'avez obligée avec une grâce et une bonté dont je ne saurais trop vous remercier; mais, puisque vous paraissez si bienfaisant, je viens vous proposer un arrangement auquel vous ne pourrez guère refuser votre assentiment.

« Mon père est créancier d'une somme de trois cent mille francs, due par une célèbre maison de banque, qui, dans ce moment, a rétabli ses affaires : je vous offre de prendre des valeurs pour une somme égale à celle que vous avez eu la générosité de nous prêter, et vous soulagerez, par là, le cœur de mon père et le mien; nous sommes trop fiers pour recevoir, même d'un prince, à titre de don : mon père a, depuis longtemps, et pour toujours, mis les rois au niveau des autres hommes. »

Le vieillard se prit à sourire, et dit : « C'est bien, mon enfant, je ne demande pas mieux..... »

A ces mots, Marianine enchantée de pouvoir échapper à cet être magique, tira de son sein les papiers; mais le vieillard, lançant à Marianine un regard profond qui lui remua le cœur, se saisit de sa main, et lui dit :

« Ma fille, le jour s'est enfui, comment voulez-vous que je voie ces papiers?...... Quoique *le Centenaire* ne ramasse jamais ce qui tombe de sa main, il consent à ce que le fleuve retourne vers sa source; que son argent rentre dans son trésor : mais viens dans mon palais; et, à la lueur d'une lampe immortelle, nous lirons ces caractères tracés par la main de ceux qui ne vivent qu'un moment. Ne veux-tu pas, jeune fille, toi qui désespères d'épouser celui que tu aimes, ne veux-tu pas le voir? Là, une lueur surnaturelle, fruit de mon art tout-puissant, peut te le montrer, en quelque lieu qu'il soit. — Tu entreras dans l'atmosphère pur et vide de la pensée, tu parcourras le monde idéal, ce vaste réservoir d'où sortent les *Cauchemars,* les *Ombres* qui soulè-

vent les rideaux des agonisants, cet arsenal des *Incubes* et des *Magiciens;* tu visiteras l'*ombre* qui n'est causée par aucune *lueur, l'ombre* qui n'a point de soleil!.. tu verras, par un regard, *hors les regards* de la vie! tu te remueras, sans te mouvoir; et, l'univers n'étant plus pour toi qu'un lieu simple dépouillé de toutes ses formes, de ses circonstances de temps, de couleur, de substance, tu contempleras ton amant!.. Cette vue ne dépend ni du temps, ni d'aucune circonstance dirimante. Les verrous d'une prison, les murs épais d'un fort, la distance des mers, tu franchiras tout, tu le verras toi seule!...

— Cela se pourrait-il?... » s'écria involontairement Marianine, oubliant tout, à l'idée charmante de voir Béringheld.

Le vieillard se mit à sourire dédaigneusement, et ce sourire avait une telle force de conviction que la jeune femme se sentit prise par le plus violent désir qui jamais ait assailli le cœur d'une femme; mais en ce moment, tous les récits dont on l'avait bercée dans son enfance lui revinrent dans la mémoire, et elle dit au vieillard avec la naïveté la plus enfantine :

« On m'a dit que l'on court des dangers auprès de toi!... que ta voix est comme celle d'une sirène pour ceux que tu charmes, et qu'elle épouvante le reste des hommes: enfin, n'es-tu pas Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire?... es-tu corps ou esprit? et... que veux-tu de moi?...

— Jeune enfant, interrompit le vieillard, tais-toi!..» *L'homme,* en disant cela, tomba dans un silence profond: il prit la main de la jeune Marianine, et, la tenant dans les siennes pendant dix minutes, il dirigea sur cette main tout le feu de ses yeux: puis, il s'éloigna lentement, après avoir dit à Marianine : « Viens demain! tu verras celui que tu aimes!... »

Marianine reprit le chemin de la rue du Faubourg Saint-Jacques, en sentant en elle un violent désir d'éclaircir ce mystère.

« Que risqué-je?... » se disait-elle!......

XXV.

Vision de Marianine. — Son état étrange. — Béringheld à Paris. — Scène au café de Foy. — Toujours le Centenaire.

Le lendemain, Marianine pensa toute la journée au plaisir qu'elle aurait si l'inconnu pouvait lui montrer le général. Les idées les plus bizarres se disputaient la place dans son âme.

« Enfin, se dit-elle, ne dois-je pas aller lui rendre la somme que nous lui devons!... » Ce motif et l'espoir la décidèrent.....

Aussitôt que la nuit fut venue, Marianine sortit et courut vers l'endroit où le vieillard la conduisait. Elle ne l'y trouva pas, et son désir s'augmenta singulièrement par cette attente; elle éprouva tous les tourments de cette espèce de supplice de l'âme.

Enfin, elle entendit la démarche lourde et lente de ce vieillard, elle aperçut indistinctement la vive lumière de ses yeux.

Alors, le vague soupçon d'un danger la fit tressaillir, et dès ce moment, elle fut en proie à tous les vertiges d'une peur délirante [1].

Marianine sent les mains glacées du vieillard saisir les extrémités de deux de ses doigts; et, par les pores de cette faible partie de son corps, il se glisse un nuage qui s'empare de tout son être, à peu près comme la nuit envahit peu à peu la nature. La jeune fille essaie de se défendre, mais une puissance invisible, irrésistible, lui charge les paupières d'un tel poids, qu'elles s'abaissent, et elle ressemble à Daphné qu'une écorce magique vint revêtir. Une douce sensation, immense dans son étendue et suave dans ses détails, inonda Marianine, une fois que, fatiguée d'un vain combat, elle se laissa aller au torrent.... elle succombe.....

Son cerveau, tranquille et rendu inhabile à donner le signal des sensations et à recevoir des idées, ne fait plus sentir son influence morale. La nuit règne sur l'existence de Marianine, et tout ce qui a vie semble s'être retiré...

Pour rendre cet état, elle se servit d'une comparaison presque triviale, mais que nous emploierons à cause de sa justesse. Elle se trouvait, au-dedans d'elle-même, dans la situation où l'on est lorsque l'on attend, dans une nuit profonde, les clartés pâles et les effets magiques de la fantasmagorie. On est dans une chambre, devant une toile tendue, les yeux ont beau se fatiguer, ils n'aperçoivent rien; mais bientôt une lueur faible illumine la toile sur laquelle vont se jouer de clairs et de bizarres fantômes qui grossiront, diminueront et s'évanouiront à la volonté du physicien habile.

Mais cette chambre est le cerveau de Marianine, *elle regarde en elle-même,* et trouve un néant de couleurs... Au bout d'un temps incertain, une clarté indéfinie commence à poindre, cette lumière a le vague de celle des rêves... Enfin elle finit par deve-

[1] Nous avons essayé de rendre, d'une manière plus suivie et plus intelligible, les idées bizarres, les choses incohérentes, et la relation singulière que le général Béringheld écrivit d'après ce que Marianine a retenu. Ce n'est point à nous qu'il faut imputer le vague des expressions, les lacunes d'idées, et l'*extraordinaire* de ce récit. (*Note de l'Éditeur.*)

nir de plus en plus réelle et brillante ; et Marianine, sans bouger de sa place, se sent emporter avec une rapidité sans égale, et au milieu de ces sensations de lumière et de voyage, elle aperçoit le vieillard qui ne cesse de l'accompagner ; tantôt il disparaît, tantôt il revient à sa vue qui ressemblait à la vue qu'a *l'ombre d'un mort*, mais toujours *elle le sent* à ses côtés.

Marianine ne put jamais préciser le temps, puisqu'aucune circonstance humaine n'agissait plus sur elle; mais il arriva un moment où elle perdit de vue le vieillard, et où elle n'eut plus que le spectacle suivant.

A travers un léger nuage diaphane, lumineux, et comparable à une gaze, elle *vit* une auberge; cette auberge était sur le devant d'une rue. Elle *lut* au-dessus de la porte : *Vanard, aubergiste, loge à pied, à cheval;* elle *vit* l'enseigne : *Au Soleil d'or;* elle *monta* un escalier grossier, et ouvrit elle-même la porte d'une chambre, au premier, sans que personne lui dît un seul mot, *car on ne la voyait pas : elle passait* au travers le corps des personnes, sans qu'elles fissent le moindre mouvement. En ouvrant la porte, elle *jeta* un coup d'œil, par une fenêtre, sur une cour, et *vit* la berline du général Béringheld : elle *vit* les armes sur le panneau, et en entrant dans la chambre, elle lança un cri !... Elle *voyait* Tullius qui ne se dérangea pas. Alors Marianine, oubliant qu'elle était invisible, se mit à pleurer.

Béringheld était assis sur une chaise, devant une table grossière, il achevait d'écrire une lettre à son intendant. Marianine s'approche, *lit* la lettre. Tullius ordonnait à son intendant de faire les plus grandes recherches pour retrouver Marianine ; il lui donnait des billets pour les ministres de la police, de l'intérieur et de la guerre, afin qu'il fût aidé dans ses recherches. Marianine entendit le bruit du canon.

Tullius l'entendit aussi, il quitta sa lettre, se leva, et, se promenant à grands pas, il s'écria : « Que va devenir la France?... O mon pays !.. n'importe, je t'ai bien payé ma dette, car j'ai délaissé Marianine et son père...

— Tullius, s'écria Marianine; Tullius !.. » Elle le serra dans ses bras, et Tullius marchait comme si rien ne le touchait. Marianine couvrit son visage de ses pleurs ! Il marchait toujours !.. La jeune fille souffrait le martyre.

A ce moment, Lagloire entra et dit : « Général, il faut partir, l'ennemi s'avance !.. »

Marianine, comme si la lampe de la fantasmagorie s'éteignait, tomba dans la plus profonde obscurité, et ne *vit* plus rien. Elle fut replacée dans le même état de vague qui l'avait saisie auparavant. Elle était passive comme le jouet qu'un enfant tourmente.

Elle resta longtemps dans cet état, pendant lequel il se passa les choses les plus bizarres et les plus extraordinaires : elles sortaient de la classe des choses possibles, mais elle n'en garda point le souvenir. Elle n'eut la mémoire que de l'aspect de Béringheld, et celle de la promesse qu'elle fit au vieillard de venir dans quatre jours, à onze heures du soir, aux environs de l'Observatoire, à l'entrée d'une maison qui se trouvait au milieu d'un grand jardin encombré de ruines et de constructions. Elle aperçut vaguement et le chemin et l'entrée de ce bâtiment, où elle promit, *d'une manière immuable*, de se rendre.

Il lui resta l'idée vague d'un combat très-rude qu'elle avait soutenu avant de promettre, mais le grand vieillard l'étouffait sous un amas de vapeur, et il triompha. . . . .

Marianine avait été rue de l'Ouest à dix heures du soir, le vieillard s'était rendu à onze près d'elle, et à onze heures et demie elle commença à ne plus exister !... Marianine se réveille en proie à des sentiments indéfinissables. Elle croit se trouver rue de l'Ouest à onze heures et demie du soir, il est *dix heures du matin !*... et elle est dans son lit, dans sa chambre, chez son père....

Elle ouvre les yeux bien péniblement, elle voit Julie et Véryno assis à son chevet. L'espace de temps qui s'est écoulé entre onze heures et demie de la veille, et dix heures du lendemain, est retranché de son existence, et elle n'en garde que deux souvenirs. Elle a vu Béringheld, et elle a promis au vieillard de se rendre, dans quatre jours, à son palais. De plus, elle sent en elle-même une obligation solennelle de ne rien dire de ces circonstances. A chaque instant de la journée, elle voulait instruire son père, mais une puissance invincible retint sa langue captive.

« Tu as bien souffert, ma fille ?... fut le premier mot de son père.

— Comment vous trouvez-vous ce matin, mademoiselle ?... continua Julie,

— Que voulez-vous dire? leur répondit Marianine étonnée.

— Le médecin a cru que tu n'en reviendrais pas, dit son vieux père; tiens, regarde, Marianine... »

La jeune fille, au comble de la surprise, contempla son père et vit ses yeux gonflés et encore rouges des pleurs qu'il avait versés. Elle se mit à rire; et, ce rire franc et plein de jeunesse, de force et de santé, loin de rassurer le vieillard, l'épouvanta. Il fit signe à Julie, et Julie de son côté tressaillit ; ils crurent que Marianine devenait folle.

Enfin, on lui apprit que le matin, vers une heure, elle était rentrée, les yeux fixes, la langue tellement glacée, qu'elle n'avait pas prononcé une parole ; qu'elle ne répondit rien à toutes les questions qu'on

lui fit; qu'elle se coucha d'une manière machinale, et comme si elle eût été seule, quoiqu'en présence de son père qu'elle ne voyait pas ; qu'alarmé d'un pareil état, on avait été chercher un médecin qui venait de s'en aller, après avoir prononcé qu'aucun secours humain ne pouvait la tirer d'un état dont il n'existait pas d'exemple dans les annales de la médecine ; qu'à chaque fois que le médecin, Julie ou son père l'avaient touchée, elle murmurait sourdement un cri plaintif.....

Marianine ne conçut rien à un pareil récit, et au grand étonnement de son père et de Julie, elle se leva, et ne parut aucunement indisposée. . . . . .

Béringheld et Lagloire se trouvaient, en effet, dans un village aux environs de Paris. Le général, apprenant les événements de Fontainebleau et l'abdication de Bonaparte, monta dans sa berline, et se rendit à Paris.

Nous allons laisser le général Béringheld, dans son hôtel, désolé de ne pas retrouver Marianine et son père ; ayant envoyé en Suisse pour savoir par où ils avaient passé pour revenir en France, etc. Nous abandonnerons aussi la tendre Marianine, qui ne cesse de penser à son amant, qui apprend par les journaux qu'il vient d'arriver à Paris, et qui jure de ne pas faire un seul pas pour aller à sa rencontre. La fierté de Marianine s'était accrue pendant ses malheurs : cependant, des larmes coulent sur ses joues, quand elle pense à ce jour de joie et de bonheur, ce jour où elle revit Béringheld revenant d'Espagne.

« Je pouvais, disait-elle, aller au-devant de lui ! alors, j'étais dans un magnifique landau, fille d'un préfet, riche !... maintenant, je suis pauvre, fille d'un proscrit, c'est à lui de venir ! »

Un soir [1], au Palais-Royal, et dans un coin du café de Foy, sept à huit personnes étaient réunies autour de deux tables de marbre sur lesquelles erraient des demi-tasses vides et des soucoupes dans lesquelles il restait quelques morceaux de sucre.

« Il est singulier, dit un petit homme en mettant dans sa poche les restes de son sucre, il est même étonnant que le gouvernement n'ait pas fait des recherches sur des choses aussi étonnantes : des faits semblables méritent son attention...

— Monsieur, répondit un homme de figure blême, il y a longtemps que cette science est connue, et, tout ce que vous trouvez de si extraordinaire, résulte de cette même science, qui demande des esprits capables de s'adonner tout entiers à la connaissance de la nature ; mais il y a longtemps que, dans un de mes ouvrages, j'ai signalé ce qui vous étonne, et j'ai moi-même été témoin d'expériences curieuses.

Les cinq autres personnes hochèrent la tête en signe de désapprobation de ce discours, et la victoire demeura au petit homme incrédule, qui s'écria :

« Rêveries, mon cher monsieur ; j'ai connu Mesmer et son baquet, mais il faut reléguer cela avec les magiciens du 15e siècle, avec les faiseurs d'or potable, avec les alchimistes, l'astrologie judiciaire, et je ne sais combien de prétendues sciences, dont les fripons abusent pour tromper d'honnêtes propriétaires... et, le petit homme s'échauffant, continua : C'est comme les rose-croix qui cherchaient le secret de la vie humaine... »

A ces mots, un grand vieillard, qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le commencement de la soirée, parut se mouvoir. Il était placé dans l'angle même ; comme il était assis sur un tabouret extrêmement bas, il dissimulait sa grande taille, et semblait de niveau avec tous les autres : son chapeau lui tombait sur les yeux. Quand il vint chercher une place, il ne fut pas remarqué au milieu de la foule dont le café était inondé ; mais, lorsqu'il s'assit, chacun des habitués du groupe le considéra en tâchant vainement de se rendre compte de l'ampleur extraordinaire de ses vêtements. Les vieillards se regardèrent, comme pour se consulter, mais l'inconnu, le nez enseveli dans sa redingote, parut sommeiller, après avoir pris un demi-bol de punch ; alors l'on ne s'occupa plus de lui.

On commença par parler des derniers événements politiques, mais, la conversation s'épuisant, l'on en était venu à parler des progrès des sciences, et entre autres de la chimie, qui s'avançait d'une manière effrayante, etc.

« Y a-t-il, disait le petit rentier habillé de noir, y a-t-il un seul rose-croix, un seul faiseur d'or, un astrologue, un alchimiste, qui ait avancé d'une ligne le magnifique édifice des sciences humaines, et, cependant, combien d'honnêtes propriétaires et rentiers ont-ils abusés ! »

Le vieillard, arrêtant le bras de l'homme à figure pâle, par un mouvement presque despotique, se tourna vers le petit rentier ; et ces dispositions, de la part de l'étranger silencieux, attirèrent l'attention du cercle, qui devint muet et attentif.

« Monsieur, votre figure ronde annonce un pro-

[1] On verra comment ce fragment, qui doit être naturellement placé dans cet endroit, a pu parvenir à la connaissance du général, dans les manuscrits duquel nous avons puisé ce renseignement. (*Note de l'Éditeur.*)

priétaire, et le peu de saillie des signes de votre visage indique que les sciences ne vous ont pas exclusivement occupé ! Avouez que les soins et l'entendement de certains propriétaires, bourgeois de cette ville, qui n'ont pas été plus loin que Montargis, ne va pas au-delà de la conduite d'un procès pour le mur mitoyen de leur maison du Marais; car vous y demeurez, n'est-ce pas? et avant dix heures vous serez rentré... Alors, mon cher monsieur, avouez qu'il est au moins inconsidéré à eux de vouloir parler des sciences? ils barbottent dans cette vaste mer, et s'y trouvent comme un batelier d'eau douce dans la mer du Spitzberg, ou plutôt, ils ressemblent à ce rat de la fable, qui prenait une taupinée pour les Alpes. »

A ce début, aux accents magiques de la voix cassée de ce vieillard, il y eut plusieurs savants qui vinrent se joindre au groupe des vieux habitués : plusieurs s'accoudèrent, et l'on écouta l'étranger sans faire attention aux gestes de mécontentement du petit propriétaire.

« Monsieur, vous avez osé parler des rose-croix, ainsi que d'une science que l'on méprise en ce moment, et vous en avez parlé avec ce dédain des gens qui n'ont rien approfondi. Quant aux rose-croix... n'est-ce rien que de se hasarder dans une science qui a pour but de rendre la vie de l'homme plus longue, et presque éternelle? de rechercher ce qu'on nomme le *fluide vital?...*

« Quelle gloire pour un homme de le découvrir, et au moyen de certaines précautions, d'acquérir une vie aussi durable que le monde ! Le voyez-vous thésauriser les sciences, ne perdre rien des découvertes particulières, poursuivant avec constance, sans cesse, et toujours, des recherches sur la nature; s'emparant de tous les pouvoirs, parcourant tout le globe, le connaissant dans ses plus petits détails; devenant, à lui seul, les archives de la nature et de l'humanité : se dérobant à toutes les investigations, en se réfugiant dans tous les pays : libre comme l'air, évitant les poursuites, par une connaissance exacte des lieux, des souterrains sur lesquels les villes sont assises. Tantôt, revêtant les haillons de la misère, et, le lendemain, prenant le titre d'une maison éteinte et voyageant dans une voiture magnifique; sauvant la vie des bons, et laissant mourir les méchants : un tel homme remplace *le destin*, il est presque *Dieu !...* il a dans sa main tous les secrets de l'art de gouverner, et les secrets de chaque État. Il apprend enfin à quoi s'en tenir sur les religions, sur l'homme et sur les institutions... il regarde les vains débats de cette terre comme du haut d'un nuage, il erre au milieu des vivants comme un soleil : enfin, il traverse les siècles sans mourir. »

A cette idée, le vieillard se haussa un peu, son chapeau se dérangea, et les auditeurs commencèrent à chanceler en eux-mêmes; la main desséchée du vieillard faisait des mouvements significatifs, qu'ils tremblaient d'interpréter.

« Croyez-vous, dit le colossal vieillard en se redressant, que les sacrifices coûtent pour une pareille existence, et s'il faut en faire de cruels, qui de vous ne les oserait?... »

A cette question, les auditeurs se sentirent en proie à une horreur indéfinissable.

« Et si un homme a trouvé ce fluide vital, pensez-vous qu'il soit assez simple pour le dire?... il en profitera dans le silence, il tâchera d'échapper aux regards des hommes d'un jour : il regardera *couler le fleuve de leur vie, sans chercher à en faire un lac.* Fontenelle *me disait* que s'il avait la main pleine de vérités, il la tiendrait fermée, il pensait juste... Écoutez-moi, monsieur ! dit-il au petit propriétaire : l'avant-dernier rose-croix vivait en 1350; c'était *Alqeu Falher l'Arabe,* le dernier grand-maître de l'ordre : il trouva le secret de la vie humaine dans le souterrain d'Aquila, mais il mourut pour n'avoir pas su ménager le feu de sa cornue. Depuis, que de pas a faits la science, en marchant avec cette science que vous méprisez, et avec la *vraie* médecine!.... »

A ces mots, le grand vieillard s'arrêta ; et, regardant l'assemblée étonnée, il fit le geste d'un homme qui s'aperçoit d'une faute qu'il commet, et que son adversaire ne voit pas encore. Alors, le vieillard se leva, sa taille gigantesque, la grosseur de ses os, parurent, et chacun crut voir sa tête et son front d'airain menacer le plafond. Il lança aux assistants un coup d'œil qui les plongea dans une terreur involontaire, par l'impassible rigueur du filet de lumière qui partait de ses yeux creux. Chacun crut avoir reçu en lui-même un éclair de tonnerre des cieux.

L'inconnu s'en alla lentement, et ceux qui purent être témoins de sa démarche, conçurent l'idée de l'alliance bizarre de la vie et de la mort, composant une hideuse construction humaine qui tienne également de tous deux. Il disparut comme une ombre fantasmagorique qui s'évanouit, et l'étonnement régna dans le café. . . . .

XXVI.

Le général à la poursuite de son ancêtre. — Il fait la police au café. — Fierté de Marianine. — Le jour fatal arrive.

Au milieu des grands événements dont, à cette époque, Paris était le théâtre, cette aventure du café

de Foy [1] ne fut presque pas répandue et par conséquent elle ne fit pas grande sensation. Ceux qui la racontèrent furent bafoués par ceux qui l'écoutèrent, et bientôt les premiers craignirent de s'être laissé tromper par leurs yeux et leurs oreilles.

Cependant, cette aventure parvint jusqu'au général Béringheld. Il était alors livré à des recherches très-actives pour découvrir Marianine, et cette occupation le prenait tout entier, le souvenir du vieillard cédait à celui d'une amante aussi tendre: on sait que chez Béringheld aucun sentiment ne régnait à demi; et depuis qu'après quatorze ans d'absence, Marianine était venue à sa rencontre, et qu'il l'avait trouvée fidèle, toutes ses pensées entourèrent cette charmante fille.

Si les dangers de la France, l'agitation des combats, les peines d'une captivité assez longue, et la lutte sanglante dans laquelle la France venait de succomber, l'empêchèrent de voir Marianine, et de secourir son père dans sa chute, il ne les avait jamais oubliés : et lorsqu'après deux ans d'absence forcée, il revit son hôtel, sa première pensée fut à Marianine. Il courut tous les ministères, il questionna l'acquéreur de l'hôtel, il envoya Lagloire en Suisse : tout fut inutile, les recherches vaines, et le désespoir du général n'eut pas de bornes.

Tullius était depuis deux jours rentré à Paris pour toujours, ayant donné sa démission, et quitté pour jamais les abords des trônes, lorsque, le lendemain de son arrivée, il entendit parler de la scène du café de Foy. Un moment il ne pensa plus à Marianine, il quitta le selon où il se trouvait, et s'en fut sur-le-champ au Palais-Royal, comptant trouver un des témoins oculaires, et peut-être revoir l'homme qui l'occupait depuis le commencement de sa vie, et qui voltigeait comme une ombre autour de lui.

Au moment où le général arriva près d'un groupe, un homme, que l'on écoutait avec attention, leva la tête et fut frappé de stupeur; il s'arrête, et s'écrie : « Le voici !... »

Le général reste immobile, et attend que l'effarouchement du cercle se soit calmé : un murmure prolongé régnait toujours, et quelques personnes disaient : « Pourquoi ne pas l'arrêter?...

— Messieurs, dit le général, en s'asseyant, je vois, d'après votre étonnement, que vous parlez précisément d'un homme sur lequel je viens chercher ici des renseignements, pusqu'on dit qu'il a paru ici. Cet homme, ou plutôt cet être me ressemble. »

L'orateur fit un geste d'assentiment.

« Mais, messieurs, ce ne peut être moi, car je suis le général Béringheld... Chacun s'inclina.

[1] Nous avons changé le nom du café, comme nous avons changé les noms des villes et de tous les personnages dont il est question dans cette histoire singulière.

— Que je ne vous dérange pas, et continuez, je vous prie.

— Monsieur le général, dit l'orateur, l'homme à qui vous ressemblez est venu hier ici, pour la seconde fois; je vous raconterai plus tard ce qui se passa lors de la première, je vais reprendre mon récit et finir pour ces messieurs :

« Hier, l'on parlait donc des Bourbons, et entre « autres de Henri IV et de son règne... un homme « décoré du cordon bleu, se trouvait là (et il désigna le coin où l'inconnu s'était placé); ses vêtements annonçaient un homme de l'ancienne cour, « il portait des lunettes vertes, et s'enveloppait dans « une vaste redingote : un avocat (qui s'entend assez « en finances) parla de Sully; et, comparant ce grand « homme à nos ministres modernes, il le trouvait « d'un abord bien plus agréable, et d'un plus grand « talent... mais le vieillard, l'arrêtant dans son dis- « cours, lui dit : « Sully, agréable!.. Jeune homme, « si vous avez connu la porte d'une prison, vous « connaîtrez la grâce de Sully, il était haut comme « le temps, et il n'y avait pas de grand à la cour « qui ne conspirât contre lui. Je *l'ai* vu bien près « d'être disgracié... »

« A ce mot, vous jugez quelle fut notre surprise, « nous crûmes que sa tête se dérangeait, ou que « c'était un *lapsus linguæ :* mais sa profonde conviction nous fit persister dans notre première opinion. « Alors le jeune avocat continua la conversation, en « excitant le vieillard qui nous raconta des anecdotes des temps les plus reculés; il parlait quelquefois à la première personne, et se mêlant « comme acteur. Il avait soigné François Ier et « Charles IX... Enfin, les choses les plus curieuses, « racontées avec un genre d'esprit original, sortirent « de sa large bouche. Mais bientôt, un habitué dont « je ne sais pas le nom, venant s'asseoir à notre « groupe, parut frappé d'étonnement, et nous dit « que cet étrange personnage était l'homme dont on « parlait. En entendant sonner dix heures, le vieillard se leva et nous étonna tous par son crâne « d'airain, d'acier, de pierre, car on ne sait quel « nom donner à la matière qui en est la base indestructible!.. mais ce qui nous surprit encore bien « plus, ce fut, lorsqu'il ôta ses lunettes vertes, le « regard infernal qu'il nous lança. Alors il marcha « d'un pas tellement lent qu'il n'existe aucune idée « pour rendre l'effet produit par cette *incorporéité*, « s'il est permis de parler ainsi. »

— Je le connais, dit Béringheld, et je sais ce que vous voulez exprimer... »

A ces mots, chacun regarda le général avec étonnement, mais l'intrépide discoureur continua :

« Le jeune avocat se mit à la poursuite de ce ca- « davre ambulant : j'ai revu le jeune homme ce

« matin; le vieillard est monté dans une voiture de « place, l'avocat suivit en cabriolet. Le vieillard « s'est arrêté dans la rue de l'Ouest, contre le Luxem- « bourg; le jeune homme se fit descendre un peu « plus loin, pour examiner ce que deviendrait cet « étrange personnage. Alors il le vit se diriger vers « l'Observatoire, à l'extrémité de la rue : à l'endroit « le plus désert, il aperçut une jeune femme d'une « trentaine d'années, qui attendait. »

— Ah! la malheureuse ! s'écria le général, que je la plains! L'horreur qui parut sur le visage de Béringheld frappa tout le monde.

« Tout à coup, continua l'orateur, le vieillard se « retourna, et regardant autour de lui, il aperçut le « jeune homme qui se trouvait à dix pas de lui... « En un clin d'œil il fut auprès de l'avocat... Mais « le jeune homme, telle supplication que j'aie pu « lui faire, n'a jamais voulu m'en dire davantage : « il paraît qu'alors le vieillard l'a forcé de retourner « sur ses pas; par quel moyen?... je l'ignore; com- « ment?... je l'ignore; ce que je puis dire, c'est « que, plus j'ai pressé l'avocat, plus une certaine « terreur se peignait sur son visage, et il m'a dit en « me quittant : Mon ami, ce que je puis vous con- « seiller, pour votre tranquillité, c'est de ne pas « parler de ce vieillard, et lorsque vous le rencon- « trerez, s'il est à gauche, prenez à droite; et si vous « êtes en face, gardez-vous bien de le heurter!..... « Décidément, la police et le gouvernement de- « vraient avoir l'œil sur un homme qui paraît si ex- « traordinaire, et avec lequel il y a du danger. »

— La police, reprit un petit homme sec avec un ton de suffisance qui le trahissait, la police en sait plus que vous ne pensez sur cette affaire.

— Oui, ajouta le général, car si monsieur travaille dans cette partie, il doit se rappeler que l'ordre d'arrêter cet inconnu fut donné il y a environ deux ans... »

Le petit homme sec regarda Béringheld avec étonnement, et comme un simple franc-maçon qui rencontre un officier du *Grand-Orient :* le général ne répondit à ce regard que par le coup d'œil foudroyant du mépris.

« Je conçois, dit-il, que vous écoutiez ceci avec plaisir... vous seriez charmé de saisir ce vieillard; mais apprenez que, par la seule force de son bras, il tuerait trois *hommes-insectes,* car il y a beaucoup de gens qui ne méritent que ce nom. »

Le petit homme sec, apprenant que celui qui parlait était le général comte de Béringheld, se retira sans souffler mot, car il faisait justement partie de ces hommes à qui l'on crache au visage, que l'on essuie avec le *pied,* et qui répondent : Merci.

« Faites donc, s'écria le général, faites donc, messieurs, toujours fuir ces malheureux!... Insolents devant le malheur, courbés dans la boue devant la grandeur, formant tache dans le ruisseau, ils sont créés et mis au monde pour montrer jusqu'où la nature humaine peut s'abaisser : leur dos est de gomme élastique, leur âme de vase, leur cœur au ventre; enfin, vermine du pouvoir, fange de la société, ils sont, dans un État, la sentine la plus horrible, et ils doivent dégoûter même un homme qui vit de serpents. Béringheld, continuant sa philippique, ajouta qu'il ne concevait pas comment un homme pouvait communiquer avec eux.

« Apparemment, dit-il, qu'il y a des degrés de bassesse, et que cette échelle finit à un honnête homme, entre lequel il y a encore un homme, et après... vient celui qui correspond avec le chef. »

Le général se retira tout pensif, et revint à son hôtel. Il fit appeler sur-le-champ Lagloire.

Le vieux soldat parut aussitôt devant son général, en tenant respectueusement sa main collée sur le bord de son bonnet de police. « Présent, mon général!...

— Lagloire, dit Béringheld, tu dois te souvenir de ce grand vieillard que nous vîmes, il y a quatre ans, sur la route de Bordeaux?

— Si je m'en souviens, général! à l'article de la mort je verrais encore cet œil et ce crâne, brillants comme un fusil de munition.

— Hé bien, Butmel, il est en ce moment à Paris, dans le quartier du Luxembourg, à côté de l'Observatoire : il rôde dans ce pays-là, et tu dois me le découvrir.

— Si c'est la consigne, général, on la suivra; l'ennemi sera poursuivi, battu, pris et enfoncé.

— Mais, Lagloire, pas de violence, emploie la ruse, et comme tu pourras avoir besoin d'argent, tiens!....»

Le général indiqua au vieux soldat son secrétaire ouvert.

« Tu auras soin, dit en souriant le général, de rafraîchir ton quartier-général.

— Si c'est la consigne, répondit Lagloire en riant aussi, on la suivra!...

— Ne reviens pas, ajouta Béringheld, sans m'avoir trouvé sa demeure, le nom d'une jeune fille qu'il doit séduire en ce moment; et, si tu réussis, demain matin nous chercherons sept ou huit de mes anciens grenadiers....

— S'il en reste!...... dit tristement Lagloire; mon général oublie que dans notre dernière conversation avec les Russes, il y en a beaucoup qui ont trop parlé!...... où sont-ils?.... Dieu le sait!... » Et le sergent leva les yeux au plafond, avec un geste plein d'une mélancolie brusque, qui émut le général. Le sergent retroussa sa moustache, s'en alla lentement, et laissa le général en proie à une foule de réflexions.

. . . .

Les événements politiques qui venaient d'avoir lieu permirent à Véryno de reprendre son véritable nom, et de songer à réclamer, de ses nombreux amis, les moyens de sortir de son état d'abandon. Le premier auquel le vieillard pensa, fut le général Béringheld.

A ce nom, Marianine arrêta son père :

« Y pensez-vous, mon père, pouvons-nous aller solliciter Tullius, lorsqu'avant de partir il jura de m'épouser! ce serait une démarche trop humiliante, et pour vous, et pour moi!... c'est au général à venir nous chercher dans notre asile, et je suis certaine qu'il ne nous a pas oubliés.

— Ma fille, ton observation serait vraie si tu m'accompagnais, je le conçois : mais rien n'est plus naturel que j'aille le revoir!... comment veux-tu qu'il trouve notre demeure, lorsque j'ai changé de nom et que je suis dans un quartier perdu? telle bonne volonté qu'il ait, peut-il deviner notre logement dans une ville comme Paris?

— Hé bien, mon père, je préfère rester dans cette demeure le reste de ma vie, plutôt que de vous voir aller, en cheveux blancs, chez celui qui devait porter le nom de votre fils. O mon père! je vous en supplie, attendez!... peut-être demain, bientôt, vous serez en position de vous satisfaire; ne chagrinez pas Marianine!... votre fille!... »

Le vieillard céda. Il promit de ne pas revoir Béringheld, et Marianine, après cette légère discussion, retomba dans la noire mélancolie qui l'avait saisie depuis trois jours. Elle devait, le lendemain, se rendre chez le vieillard, et une idée vague d'un danger mortel régnait dans son âme, sans que cette pensée pût triompher de sa répugnance, et l'empêcher de se trouver au rendez-vous. Une force invincible l'y contraignait, elle voyait mille raisons : la curiosité, le désir de restituer au vieillard la somme qu'elle lui devait, l'espoir de revoir encore Béringheld par le pouvoir de cet être magique, et alors de lire dans l'âme de Tullius, et de s'assurer qu'il pensait encore à l'épouser, ce qui la déciderait à accompagner son père à l'hôtel du général.

Cependant, la tristesse qui s'était emparée de Marianine depuis la nuit où elle avait apporté cette somme, n'échappait pas plus à Julie que les courses de sa maîtresse. Julie, au milieu de mille qualités, avait un défaut : elle était curieuse, et le lendemain de la soirée pendant laquelle Marianine promit au vieillard d'aller à son palais, Julie parcourut tout le quartier, et apprit que Marianine s'était rendue au Luxembourg, et avait suivi un vieillard trop facile à reconnaître pour qu'on n'en eût pas fait à Julie une exacte description.

Julie crut que Marianine retournerait chaque soir, elle fut trompée en voyant sa maîtresse rester au logis pendant trois jours. La mélancolie, l'air taciturne de Marianine inquiétèrent alors bien vivement Julie.

Enfin, le jour où Marianine devait se rendre à la maison du vieillard arriva. Le matin, la fille de Véryno, faisant sa toilette, se regarda tristement dans la glace, et soupira en voyant combien sa belle figure était altérée. On remarquait encore, cependant, son expression qui perçait à travers les marques de sa douleur : l'âme grande et méditative de la jeune fille qui chassait dans les Alpes, répandait un lustre sur ce visage flétri; ses yeux brillaient de tout le feu d'un amour extrême.

« Puis-je souhaiter qu'il me voie!..... » s'écria-t-elle, et elle versa quelques larmes. Julie habilla sa maîtresse en silence.

« Mademoiselle, aurez-vous besoin de moi dans l'aprés-dinée?

— Oh! Julie, je n'aurai bientôt plus besoin de personne! tu pourras sortir si cela te fait plaisir! je sortirai de mon côté.... »

Julie méditait déjà le dessein d'aller trouver le général Béringheld, et de l'instruire de l'état de la fière et tendre Marianine.

XXVII.

Marianine fait ses adieux. — Julie va chez le général. — Pressentiment de Marianine. — Elle arrive chez le Centenaire.

Cette journée fut marquée au coin de la tristesse la plus profonde. Marianine brodait à côté de son vieux père, et à chaque instant elle regardait la pendule avec un effroi visible : il lui semblait que sa vie arrivait à son terme, et la vitesse de l'aiguille la faisait frémir.

Véryno contemplait sa fille avec plaisir, mais on voyait facilement sur sa figure une certaine inquiétude, et il laissait percer le désir d'être seul.

En effet, Véryno avait bien promis à Marianine de ne pas aller chez le général, mais il ne s'était pas engagé à ne pas ou lui écrire ou lui faire dire sa demeure, et la présence de sa fille le gênait, car elle ne manquerait pas de désapprouver cette ruse, tant soit peu jésuitique.

Le soir arriva au milieu d'un combat perpétuel d'interrogations et de prétextes que le vieillard trouvait, et que la pâle et rêveuse Marianine repoussait adroitement. A mesure que l'heure avançait, le malaise de la jeune femme devenait plus inquiétant.

Elle appela Julie, et s'en fut avec elle dans sa chambre.

« Julie, dit-elle, si je ne reviens pas ce soir, je vous autorise à aller chez le comte Béringheld : ma fille, ajouta-t-elle en pleurant, pour lui prouver combien je l'aimais, tu n'auras qu'à raconter ma vie : depuis deux ans je n'ai pas eu une minute pendant laquelle son souvenir ne se soit mêlé à toutes mes actions.... Au surplus, tu lui remettras cette lettre..... si je ne reviens pas, ajouta Marianine qui semblait contenir la mort dans son sein.... adieu, Julie ! »

La fidèle servante embrassa sa maîtresse en pleurant, mais elle se promettait bien, en elle-même, de ne pas attendre que sa maîtresse fût sortie, pour courir chez le général, et sauver, par là, Marianine, à qui elle soupçonna le dessein de mourir.

Julie s'enfuyait, lorsqu'elle se sentit arrêter sur l'escalier, par Véryno qui guettait le passage de la servante.

« Tiens, Julie, dit le vieillard, prends cet argent, monte en voiture, et cours chez le général Béringheld ; tu lui présenteras cette lettre, et je ne doute pas qu'il ne vienne ici sur-le-champ. Ma fille se meurt, et je ne puis soutenir plus longtemps le spectacle déchirant de sa passion.... Va, ma Julie, tu es la messagère du destin ! tu portes le sort de ma tendre enfant ; que le ciel nous soit favorable ! Emploie tous les moyens possibles pour parvenir au général : mais, s'il n'y est pas véritablement, laisse la lettre à son vieux soldat, et prie-le, au nom de Véryno, de la remettre lui-même au général.

Julie courut avec la rapidité d'un cerf poursuivi.

Véryno rentra, et sa fille, après un moment de silence, vint s'asseoir à ses côtés, et préluda à ses adieux par mille petits soins, dont il ne pouvait deviner le motif, mais qui l'étonnèrent par le mélange de regret, de plaisir et de douleur suave qui les distinguait.

L'incertitude qui en résultait dans l'esprit de Véryno, la crainte que Marianine ressentait, répandirent sur cet instant quelque chose d'indéfinissable.

« Adieu, mon père !.... » Véryno tressaillit involontairement : il regarda sa fille en entendant cet accent profondément ému, et qui faisait résonner les dernières cordes du cœur.

« Et pourquoi sortir, Marianine?... tu vas me laisser seul...

— Je le laisse peut-être seul pour toujours !... se dit en elle-même la tremblante Marianine ; et cette réflexion la fit rester silencieuse.

— Tu ne réponds pas?...

Elle n'entendit même pas la demande de son vieux père, étonné de la fixité de ses yeux. — « Ma fille !... qu'as-tu donc ?... répéta-t-il.

— Je n'ai rien, mon père, dit-elle avec un geste délirant, et sans remuer ses yeux attachés sur un objet imaginaire ; mais, vois-tu, il ne m'épousera jamais, et la tombe m'appelle... oui ! *il le faut*... d'ailleurs, mon père, j'ai promis !... »

Le vieillard stupéfait écoutait sa fille en silence. C'était une chose curieuse et même effrayante, que la masse de sentiments qui dominait l'âme de la pauvre Marianine. Elle pressentait qu'elle allait au-devant de la mort, et ce pressentiment répandait dans son âme une noire vapeur idéale, semblable à une brume de mer qui envahit un beau ciel ; et malgré ce soupçon, elle se sentait dominée par une force surnaturelle qui lui faisait un *besoin de nature* de cette comparution devant le vieillard.

Elle se disait : « Je vais mourir, je vais abandonner Béringheld que j'aime, et que je crois fidèle ; *mais il faut que j'aille* à ce souterrain que j'ai entrevu...

« Mon père ne peut vivre sans moi ; ma mort le tuera... mais *il faut que j'aille à ce souterrain.*

« J'aperçois une vie de volupté, de bonheur, décorée de tout ce que le luxe, l'opulence, la richesse, les honneurs, et l'art de faire des heureux, ont de plus brillant et de plus enchanteur... Je vois une tombe noire, profonde et silencieuse... *il faut que j'y aille !...* »

Enfin, pour rendre d'une manière énergique et vraie cette situation, que l'on se figure Marianine au sommet d'un rocher : elle a perdu son équilibre, elle est penchée au-dessus d'un immense précipice... l'impulsion est donnée, elle tombe, elle est dans ce moment au milieu de sa chute, elle voudrait en vain se retenir, *il faut* qu'elle subisse son sort : elle regarde le haut de la montagne et les fleurs qui la garnissent ; *il faut* dire adieu au ciel, à la verdure, à la vie ; un poids moral l'entraîne vers le vieillard, de même que son poids physique l'entraînerait au fond du précipice.

« Mais, ma fille, que signifient ces paroles?...

— Adieu, mon père, adieu...

— Marianine, tu reviendras bientôt? Ne me laisse pas seul longtemps ; promets-le-moi !...

— Oui, mon père, adieu ! » Et elle l'embrassa avec un délire d'amour filial qui aurait dû éclairer Véryno.

Il suivit sa fille de l'œil, l'accompagna jusque dans la rue, et ne remonta que lorsqu'il ne la vit plus . . . .

. . . .

Une fois qu'elle eut disparu, une horrible terreur s'empara de ce père désolé . . . .

Marianine marche, ou plutôt elle erre, et se débat contre une volonté qui n'est pas la sienne : mais ses détours et ses hésitations n'aboutissent qu'à lui faire reprendre le chemin qu'elle a vu idéalement, et vers

lequel un souvenir vague la conduit. Elle regarde le ciel, que la nuit envahit, elle dit adieu à tout ce qu'elle voit, mais elle marche toujours, son cœur est déjà comme mort et ses idées n'ont plus de force que pour lui désigner ses derniers pas.

« Non, dit-elle, je veux résister et m'arrêter dans mon chemin !... »

Elle s'assit sur une pierre, car elle était plus fatiguée que si elle avait fait une route trop longue.

Après une méditation profonde, elle se leva, en disant : *J'ai promis!* et elle se remit en marche, en murmurant comme Marianine pouvait murmurer, c'est-à-dire doucement, contre ce bras invincible qui la traînait.

Il existait jadis, derrière l'Observatoire, un terrain assez vaste ; il formait un jardin : depuis l'on a bâti sur cet emplacement.

Les arbres et les plantes de ce jardin croissaient comme bon leur semblait, sans craindre les mains d'un jardinier, et la nature y répandait sa liberté sauvage. Ce jardin était encombré d'une multitude de ruines et de démolitions : d'énormes pierres de taille gisaient et annonçaient, par leur teinte noirâtre et les mousses qui les couvraient, que les constructions vastes qu'elles devaient former n'avaient encore existé que sur le plan de l'architecte. Les grands bâtiments dont ce réceptacle de ruines était entouré, le rendaient sombre, par l'ombre qu'ils projetaient, et les arbres croissant sans être éclaircis, ajoutaient encore une teinte plus forte à cette nuit.

Ce lieu imprimait à l'âme l'espèce d'horreur qui résulte de circonstances naturelles, dont la réunion plonge l'homme, malgré lui, dans un cercle d'idées sombres. On ne peut expliquer ce phénomène ; mais enfin, si l'âme est émue lorsqu'on traverse la nuit une vaste forêt silencieuse, lorsqu'on s'avance au milieu d'une abbaye ruinée et dont les voûtes répètent vos pas, comment n'aurait-on pas éprouvé une espèce de crainte à l'aspect de ce bois qui semblait un reste de la forêt abattue par les troupes de César ?... La solitude profonde de ce jardin, rempli de ruines nuancées par mille accidents de lumière qui dessinaient des fantômes bizarres, aurait effrayé l'homme le plus intrépide.

Rien n'indiquait l'intérêt humain : la porte, autre ruine, restait ouverte, et laissait le champ libre à la curiosité, et à la convoitise des voleurs.

Au bout du jardin s'élevait un porche dégradé, formé par des arceaux de brique. Enfin deux ou trois fenêtres fermées par des persiennes brisées, paraissaient indiquer qu'un être habitait cette demeure singulière.

Parfois, les voisins avaient remarqué, à diverses époques, un vieillard sortir de ce bâtiment ruiné, et sa tête blanchie errer au milieu de ces décombres ; mais c'était par ouï-dire, et depuis 1791 on ne l'apercevait plus. On ne regardait cet enclos que par hasard, et l'on traita de folle une femme de chambre qui prétendait avoir revu le vieillard dernièrement dans l'enclos même. Cette femme de chambre s'appuya du témoignage d'un cocher d'une maison voisine, qui soutint la vérité de l'assertion de la femme de chambre. Les plaisants répondirent qu'ils n'avaient pas toujours dû voir clair, et que leur imagination faisait tous les frais de cette histoire.

C'était vers cet endroit que Marianine s'acheminait ; bientôt elle y parvint, et s'arrêta de nouveau lorsqu'elle fut au milieu de cet ensemble imposant. Elle s'assit sur une pierre, et, si quelqu'un avait pu la voir, à la nuit, la tête penchée, le regard fixe, la figure pâle comme le reflet de la lune, il aurait cru avoir aperçu l'*Innocence* pleurant sur les malheurs de la terre, avant d'y faire son dernier pas ;.... elle regrette peu son séjour, mais elle y jette un dernier coup d'œil...

XXVIII.

Récit de la campagne de Lagloire. — Julie instruit le général. — Béringheld découvre le danger de Marianine. — Arrivera-t-il ?

Pendant que Marianine courait à la mort, le général attendait avec impatience le retour de son vieux soldat. Il tressaillait à chaque fois que le lourd marteau de la porte de l'hôtel annonçait un arrivant ; et lorsque le général, accouru à la croisée, ne reconnaissait pas Lagloire, il revenait s'asseoir en laissant échapper un geste de dépit.

Il était neuf heures du soir, lorsque le général entendit les pas pesants de son vieux soldat. Il court lui-même ouvrir la porte et faire hâter le grenadier qui secouait sa pipe dans la cheminée du salon.

— Allons donc, Lagloire !... allons donc !...

— Voyez-vous, mon général, le respect veut que j'éteigne...

— Eh ! fume tant que tu voudras, mais si tu as appris quelque chose, raconte-le-moi au plus tôt !... »

Lagloire murmura tout bas : « Il est bon là, le général, de vouloir que je fume devant lui ! et le respect donc ?... »

Il déposa sa pipe, et suivit Béringheld en retroussant sa moustache.

« Assieds-toi, Lagloire !... allons !...

— Non, général, cela ne se peut pas plus que la pipe !... Et l'obstiné Lagloire resta debout.

— Allons, allons, dépêche-toi, assieds-toi!... (Lagloire fit un mouvement) ne t'assieds pas, fais ce que tu voudras, mais plus de préambule, et dis-moi tout.

— Général, je me suis rendu au Luxembourg, selon la consigne : j'ai demandé, dans tous les bouchons avoisinants, si l'on voyait passer un certain vieillard que j'ai dépeint de mon mieux, et personne n'a pu me donner de réponse satisfaisante... *Pour lors,* j'ai fait volte-face, et j'ai changé de batterie, je me suis mis en sentinelle, et j'ai monté une garde autour de l'Observatoire...

« Hier au soir, j'ai vu le vieillard sortir de sa caserne, et je l'ai suivi jusque dans le Luxembourg : *pour lors*, en apercevant des bourgeois qui se le montraient et chuchotaient, je me suis mêlé, sans faire semblant de rien, à leurs groupes en leur montrant ma décoration, afin de n'être pas pris pour une mouche. *Pour lors,* général, j'ai trouvé une vieille perruque qui m'a donné quelques renseignements sur notre *oiseau.* Il paraît qu'il n'y a guère que quinze jours qu'on l'a vu dans le quartier : et la surveille, une jeune personne était venue le trouver dans la grande allée du Luxembourg où mon *vieux pékin* l'avait aperçue. J'ai demandé le nom de la jeune fille, mais... néant.

« Elle est pâle, grande, maigre, chagrine, elle a des yeux brillants comme une platine neuve; le front large et blanc; les cheveux noirs comme une giberne bien luisante, et du reste, elle promène quelquefois son vieux père... Cette jeune fille, m'a dit ma vieille perruque de chiendent, est malheureuse, et il est aisé de voir qu'elle souffre du cœur... »

A ces mots le général pensa à Marianine, et il n'écouta plus Lagloire qui, s'apercevant de la rêverie de son général, s'arrêta comme s'il eût entendu : Halte.

« Tu disais, Lagloire, qu'elle aime!... continue!

— Alors, général, j'ai offert à ce vieux papa d'aller boire une goutte, mais il m'a refusé net : *pour lors*, j'ai fait un demi-tour à gauche, et j'ai regagné le poste.

— Quel poste?...

— Un petit cabaret d'où l'on peut voir ce qui se passe dans la rue où est l'entrée du jardin de notre vieux *sempiternel.* J'ai poussé une reconnaissance sur le terrain : je n'y ai vu qu'une vieille masure qui ne tiendrait pas contre un coup de fusil et un amas de pierres, comme si l'on avait ruiné une fortification.

« *Pour lors,* je suis revenu au quartier-général, et lorsqu'il a fait nuit, que le vieillard fut rentré dans son fort, je l'ai suivi en tirailleur, manœuvrant à travers les pierres, les ronces et les arbres. Le bonhomme est rentré dans sa coquille, je l'ai suivi.... Ici, général, commence la magie, le nid était vide, et j'ai eu beau parcourir la petite maison, je n'y ai trouvé que des appartements en ruines, des portes ouvertes et pas de vieillard. Cependant, général, foi de sergent de grenadiers, je l'ai vu entrer.

— Allons, Lagloire, mes chevaux, et courons à cette maison...

— Un instant, général!.. J'ai encore un petit renseignement... Je revenais, ce matin, par le faubourg Saint-Jacques, lorsque je rencontrai un ancien camarade.

« *Pour lors*, nous renouvelâmes connaissance en mettant un petit brin d'eau-de-vie en tiers, lorsque la marchande s'écria : « Tiens, voilà cette jeune personne!... »

« Aussitôt la mère et la fille sautèrent sur le pas de la porte et ne rentrèrent qu'en se disant : « Et elle y va toute seule... »

« *Pour lors,* je dis : « Qu'est-ce que c'est donc que cela, la mère? »

« Oh! dit-elle, c'est une jeune personne, c'est à dire elle a bien trente ans, et elle a une histoire sur son compte, parce qu'elle est revenue, à la nuit, chez elle, qu'elle ne croyait pas y être,...... et M. Flairault, le clerc du commissaire de police, a dit à ma fille que cette jeunesse voyait un vieillard qui semble ne pas vivre et que l'on allait pincer; cela a étonné dans le quartier, parce que, depuis qu'elle est ici, elle a paru bien honnête, et voyez-vous... »

« *Pour lors,* général, je me suis fait indiquer la demeure du clerc du commissaire, et muni de la recommandation de Mlle Paméla Balichet, la fille de la grosse marchande, j'ai attendu le clerc jusqu'à ce soir, qu'il est revenu. Après quelques petits préambules et une *syllabe monétaire,* dit Lagloire en faisant le geste de compter de l'argent, il m'a déclaré, à voix basse, que cette jeune fille demeurait rue Saint-Jacques, n° 309, et que son père avait été autrefois proscrit, à cause d'une conspiration, du temps du règne du *petit tondu.*

— Lagloire, c'est-elle!.. grand Dieu!... c'est lui!...

— Qui, général?...

— Marianine, Véryno!.. Et le général Béringheld, effrayé, se leva.

— Non, mon général, il se nomme Masters, et la jeunesse, Euphrasie; ce ne sont pas eux. *Pour lors,* je suis revenu. » Le général tomba dans la rêverie, et n'en sortit qu'en s'écriant :

« N'importe, Lagloire, courons! il faut sauver cette victime.

— Et laquelle, général?

— Va, Lagloire, cours, dis qu'on mette les chevaux noirs, et prends ton sabre, cours.... »

A peine Lagloire était-il sorti, que le concierge frappa trois petits coups à la porte de la chambre où le général se promenait à grands pas, et il parut bientôt.

« Monsieur le comte, une jeune fille veut absolument vous parler à vous-même. »

Béringheld, croyant que c'est Marianine, renverse le concierge, et s'échappe... Il vole à travers les appartements et les escaliers, et arrive à la porte. Il aperçoit Julie et ne la reconnaît pas... Une pâleur mortelle se répandit sur son visage, quand il vit son erreur, et il se retourna sans rien dire. Julie courut auprès de lui.

« Monsieur, c'est à l'insu de ma maîtresse que je viens vous trouver, mais, mademoiselle n'a pas longtemps à vivre, si vous ne la revoyez pas. M. Véryno... »

A peine ce mot fut-il prononcé que Béringheld regarde la femme de chambre, et s'écrie : » C'est vous, Julie!... » Il lui semblait déjà voir Marianine!... l'accent qui présida à cette simple phrase était celui du bonheur.

« Où est Marianine?... où est-elle?... dites!...

— Hélas! monsieur le comte, elle est bien mal, elle m'a donné une lettre pour vous, en cas qu'elle ne revienne pas ce soir, mais je n'ai pas attendu... j'ai dans l'idée...

— Donne!... Et le général se saisit de la lettre de Véryno. Il la décachète, et, reconnaissant l'écriture de son vieil ami, il tend la main à Julie, pour lui prendre celle de Marianine, que Julie voulait encore retenir.

Lettre de Marianine à Béringheld.

« Adieu, Tullius, je t'ai chéri jusqu'à mon der-
« nier soupir, ma dernière parole et mon dernier
« souffle furent pour toi! je puis te le dire mainte-
« nant... Heureuse, si j'avais pu te voir et jouir de
« ta vue, expirer sur ton sein et te prouver que mes
« serments ne furent pas vains. Je trace ces carac-
« tères en y attachant toute mon âme et tout mon
« amour : en lisant ces lignes, vois Marianine cher-
« cher tes yeux, pour y déposer son dernier regard.
« Je me flatte que ce testament d'amour sera sou-
« vent relu par toi, que tu n'oublieras pas celle qui
« l'écrivit, et qu'elle vivra toujours dans ta mémoire
« J'emporte avec joie cette idée, elle me console...
« Je vais mourir, Tullius, un secret pressentiment
« me l'annonce. Adieu.

« Ta Marianine des Alpes.

« Hélas! ce mot me rappelle une foule de doux
« moments, les plus beaux de ma vie, si je n'avais
« pas eu huit jours de bonheur avant cette fatale
« campagne, source des malheurs de la France et
« des nôtres. Adieu, pour toujours!... pour tou-
« jours!... Quel mot!... »

Le général, ému, pleurant, tenait cette lettre à la main.

« Pauvre Marianine, où est elle?....

— Ah! monsieur, je l'ignore! A présent, dit Julie, elle doit être sortie, et personne ne sait où elle va!... »

Un affreux soupçon se glissa dans l'âme du général : sa figure se décomposa, il regarda Julie et d'une voix faible lui demanda :

« Où demeurez-vous?...

— Au faubourg Saint-Jacques.

— Grand Dieu! c'est elle!.. le vieillard!..

— Ah! monsieur, vous connaissez donc cet inconnu avec lequel elle a des relations... Ah! qu'elle est triste depuis qu'elle l'a vu... »

Béringheld, évanoui, n'entendait plus rien. Il revint à lui, en s'écriant : « Mes chevaux!... » Et il courut à l'écurie, aux remises, presser les domestiques.

— Laurent, cent louis, si vous arrivez en un quart d'heure, rue du faubourg Saint-Jacques, nº 509. »

Aussitôt le général fait monter Lagloire, Julie et Laurent : on traverse Paris au grand galop, en criant : Gare!... On brûle le pavé, car les chevaux du général dévorent la distance, et jamais on ne vit une pareille vélocité...

« Monsieur, disait Julie, il y a neuf mois que nous sommes revenus de Suisse, mais monsieur a été obligé de changer de nom pour pouvoir rester à Paris. Nous avons été dans la plus grande détresse, et mademoiselle n'a jamais voulu vous faire donner avis de sa position.

— Quelle fatalité! quelle mauvaise honte!.. fierté mal placée! un ami!... son mari!... ah!...

— Enfin, depuis cinq jours, un soir, mademoiselle est revenue de la rue de l'Ouest avec une somme considérable... »

L'effroi du général fut à son comble, il déchirait de rage les broderies de son habit, et, se penchant à la portière, il criait : « Laurent, au grand galop!... plus vite!... » Et Laurent monta la rue Saint-Jacques au grand galop, en répondant : « Nous perdons les chevaux!...

— Arriverons-nous à temps? disait le général.

— Faut l'espérer, » répondait Lagloire qui, mettant la tête à la portière, criait gare à ceux qui se trouvaient et devant et derrière la voiture qui semblait emportée par un vent furieux.

Enfin l'on arrive à la demeure de Véryno. Le général monte l'escalier de bois avec une rapidité sans exemple, il entre dans l'appartement de son vieil ami.

Véryno était seul, sa lampe jetait une lueur faible; le vieillard, la tête appuyée dans ses mains, réfléchissait; et son œil fixé sur le siége que Marianine occupa pendant tout le jour, annonçait que toutes ses pensées entouraient sa fille chérie. Au bruit de la porte, le vieillard dérangea sa tête blanchie; il lève ses yeux gros de larmes, et il aperçoit le général dans un état difficile à décrire. Sa figure terrifiée, son attitude effrayante, émurent tant Véryno, qu'il reconnut Béringheld sans oser lui parler.

« Marianine!... fut le premier mot que prononça le général.

— Elle est sortie! » fut la réponse de Véryno.

Béringheld se tordit les bras, et leva les yeux au ciel avec une expression de douleur, de crainte et d'effroi, qui n'échappa à personne. Il alla lentement vers son vieil ami, le serra dans ses bras sans mot dire, laissa couler ses larmes sur ce visage antique, et, se tournant vers Lagloire, il lui fit signe de descendre.

Le général laissa le vieillard plongé dans l'étonnement le plus profond; une crainte vague, un effroi glacial se répandirent dans son cœur, et il regarda Julie d'un œil interrogateur. Julie ne répondit rien à cette tacite demande, et le silence régna; seulement, le vieillard étonné se promena d'un pas faible dans cet appartement vide pour lui!...

Pendant ce temps, le général et Lagloire couraient vers l'endroit où Béringheld-le-Centenaire faisait sa demeure momentanée. Ils y arrivèrent, guidés par l'espoir d'arriver assez à temps pour sauver Marianine. Ils entrent dans ce terrain qui semblait le palais du génie des destructions et le temple de la terreur.

Le général promène un œil curieux sur cette vaste enceinte : son regard arrive sur la maison presque détruite, et là, la lune, se dégageant des ombres épaisses d'un gros nuage, illumina, par une masse de lumière, le porche de cet antre sauvage. Un spectacle magique *stupéfia* le général : en effet, le grand vieillard lui apparut dans l'enfoncement de la maison, il portait sur ses épaules Marianine évanouie; sa belle tête était appuyée sur celle du Centenaire, et le jais de ses longs cheveux se mêlait à l'argent de ceux du vieillard; les bras de cette fidèle amante pendaient sans force, et annonçaient, par cette débilité, qu'elle s'était abandonnée : cette pose, ce laisser-aller, régnaient dans tout son maintien. Le vieillard la supportait avec indifférence, et comme un fardeau sans vie. Cette belle tête pleine de douceur, ces yeux éteints, fermés, et la pâleur de Marianine, encore rendue plus blanche par ce rayon subit de la lune, contrastaient avec le feu qui sortait des yeux du *fatal* vieillard : c'était la Mort emportant un mourant. Que l'on joigne à cela sa démarche lente et immuable, la rigide expression de son visage, et son maintien *monumental*, et l'on aura l'idée du tableau le plus terrible que l'imagination puisse entrevoir. Ce spectacle était plus qu'effrayant pour le général, car il savait que Marianine allait à la mort. Aussi, à peine eut-il aperçu le vieillard et sa proie, qu'il se précipita, avec la rapidité d'un boulet, vers la maison ruinée. Il entre, et ne trouve point de vestiges; il parcourt tout, et ne trouve point d'issue; il considère le plancher des dalles où le vieillard s'est comme évanoui, et il ne découvre aucune sortie. Lagloire est stupéfait, mais il court chercher de la lumière, des armes, des instruments : le vieux soldat s'exalte pendant cette course, et jure de tout détruire, plutôt que de ne pas retrouver Marianine.

« A moi! les amis du 3e régiment! voilà l'ennemi! » s'écria-t-il.

Trois ou quatre personnes, entendant crier Lagloire, le suivirent vers le cabaret où il avait déjà établi son quartier-général lors du blocus qu'il fit pour découvrir la demeure du Centenaire, et le hasard voulut que ce fussent des anciens soldats du régiment de Lagloire. . . . .
. . . .

XXIX.

Marianine aux Catacombes. — Apprêts de sa mort. — Sa vision dernière.

Aussitôt que le vieillard fut dans le souterrain, avec sa proie, il se hâta de profiter de l'évanouissement de Marianine pour la transporter à ce qu'il avait nommé son palais. La fraîcheur des caves profondes qui commencent sous l'Observatoire et dans lesquelles le vieillard avait un accès secret, saisit Marianine, et elle s'éveilla de l'espèce de sommeil auquel elle était en proie.

Un mortel effroi s'empara de son âme, lorsque la lueur faible de la lampe que tenait le vieillard lui montra l'horrible séjour qu'ils traversaient. La jeune fille, n'ayant jamais entendu parler des catacombes, fut terrifiée à leur aspect. Ces montagnes d'ossements, rangés avec une régularité singulière et qui semblent les archives de la mort, ce silence éternel, à peine troublé par les pas de celui qui la soutenait,

et plus que tout cela, la présence de cet être extraordinaire qui participait par tant de détails aux habitants des tombes, tout contribuait à la mettre sous le *charme* invincible de la peur, et cet état lui ôtait l'énergie et les moyens de se soustraire à son sort; elle ne pouvait que suivre cet être magique, qui la mit à terre aussitôt qu'il s'aperçut qu'elle n'était plus évanouie.

Ils marchaient déjà depuis bien longtemps en silence, et ils allaient se trouver au bout des catacombes, lorsque la pauvre Marianine, rassemblant ses forces, s'arrêta en disant : « Où me menez-vous?...

— Au Louvre... tiens, jeune fille, regarde!..... Et le vieillard lui montra la voûte. Nous sommes dessous la Seine, et dans un instant tu entendras le bruissement de l'onde.

— Mais, à quoi me sert-il d'aller au Louvre?

— Tu y verras un palais où toutes les sciences se sont donné rendez-vous; tu contempleras une habitation où tous les pouvoirs se sont réunis; si tu veux voir ton amant, tu le contempleras à loisir; si tu es malheureuse, tu cesseras de l'être... »

Le vieillard avait un accent sardonique qui fit frémir Marianine. Enfin, elle se leva et suivit le Centenaire qui marchait au milieu de ce silence effrayant qui accompagne l'exécuteur entraînant une victime à l'échafaud.

Bientôt, ils arrivèrent à un endroit où une masse énorme de pierre qui commençait au sol, dont elle faisait partie, et continuait jusque par-delà la voûte, annonça qu'ils avaient atteint le but de leur voyage souterrain. La bizarre disposition de cette masse de pierre indiquait que, là aussi, la génération passée qui avait exploité cette carrière, s'était arrêtée, soit parce que la nature de cette matière n'était plus la même, soit parce que la mine ne fournissait plus rien. Marianine s'assit sur un bloc de pierre : ses yeux sans force et dénués de toute expression vitale, errèrent dans les sinuosités de ce rocher souterrain, sur les trous qui gardaient encore les marques des travaux de l'homme, sans qu'elle osât regarder le Centenaire ni retourner la tête : enfin, si l'esprit humain peut se figurer exactement l'état d'un être qui n'a plus de la vie qu'un souffle animal, privé des sensations, du sentiment, et trop faible pour faire mouvoir les ressorts de l'âme, on aura une idée imparfaite de la situation de Marianine.

Au milieu de ce silence de mort, on n'entendait que le bruit des filtrations de l'onde qui tombait goutte à goutte, et dont le retour successif pouvait à lui seul plonger l'âme dans la mélancolie.

Cependant le Centenaire, cherchant dans la voûte un objet qui lui paraissait familier, parvint, après quelques instants, à le trouver. Alors, sans que Marianine, qui avait atteint un degré inconnu de souffrance passive, pût être étonnée de ce nouveau prodige, elle vit machinalement, et comme un spectacle ordinaire, cette masse énorme de pierre s'enlever dans les airs, et le Centenaire attacher une chaîne de fer, sortie de la voûte, à un grand anneau scellé dans les parois de cette roche. Alors la jeune fille aperçut un autre souterrain, dont la nuit éternelle était faiblement modifiée par une lueur qui ne servait qu'à rendre l'obscurité plus terrible. Cette triste lumière, qui s'échappait des fentes d'une porte placée au bout de cette galerie, colorait d'abord assez fortement les deux côtés de ce sombre corridor souterrain, mais cette lueur venait mourir, par des teintes insensibles, de telle manière que l'endroit où se trouvait Marianine était tout à fait noir. Cet effet naturel portait dans l'âme une telle émotion, que la fille de Véryno fut en quelque sorte tirée de son abattement, et qu'elle jeta un grand cri.

« Voilà le portique de mon habitation, » s'écria le vieillard en saisissant Marianine et la faisant entrer dans ces nouveaux lieux.

Elle fut agréablement surprise, en sentant qu'elle marchait sur un parquet de bois, recouvert d'un tapis qui devait être précieux, à en juger par la douceur qu'elle trouvait à le fouler. La voûte et les parois de cette galerie étaient tapissées de velours noir, drapé avec élégance et rattaché par des agrafes d'argent. Marianine, au milieu du luxe royal de cette galerie, retrouva quelque peu de courage, et elle se mit à effleurer de sa jolie main le velours et les ornements, semblable aux mourants qui cueillent des fleurs, font des projets, et par une loi secrète de la nature de notre esprit, se cachent l'horreur de la mort future par des jeux éphémères.

Marianine suivait le vieillard de loin : tout à coup son pied heurte contre une masse sonore, dont le bruit sec l'effraie, elle regarde à ses pieds et, à la faveur de la lueur qui devenait plus forte à mesure qu'ils avançaient, elle croit reconnaître un squelette, dont la main décharnée tenait encore un morceau de tapisserie. Marianine frémit à l'horrible idée qu'elle eut sur-le-champ, des sacrifices que son guide avait dû faire pour obtenir un secret inviolable sur sa demeure souterraine. Alors toute cette splendeur se ternit et elle ne pensa plus qu'à la mort des ouvriers que le vieillard avait employés, et ces réflexions la conduisirent à penser qu'elle ne sortirait plus de cette tombe... Elle se retourna comme pour s'enfuir, mais aussitôt qu'elle eut levé les yeux, elle rencontra le Centenaire qui lui barrait le passage. Elle tressaillit à l'aspect des regards d'horreur qu'il jetait sur elle.

« Quel est ce mystère? » demanda-t-elle en lui montrant les os du squelette par un geste accusateur.

Le Centenaire se mit à sourire dédaigneusement, et, au milieu du silence, l'éclat de son rire sardonique effraya la jeune fille... « Tu crois que je l'ai fait mourir?.... » Marianine tressaillit en voyant avec quelle sagacité le vieillard découvrait ses pensées. « Euphrasie, continua-t-il, cinquante hommes, des différents siècles qui se sont écoulés, ont travaillé à cette demeure de *Gnome,* il n'en est pas un seul *qui ait su avoir édifié* mon palais... Lorsque je sacrifie un *être*.... c'est le plus rarement possible, et, en pleurant, car je suis alors les lois de la nécessité... marchons!.... »

Ils arrivèrent enfin au fond de la galerie, et là, avant d'entrer, Marianine remarqua une foule de choses précieuses disposées avec art. Au milieu de ces curiosités, elle vit des morceaux de bois brûlés posés respectueusement sur un velours comme une chose précieuse.

« Qu'est-ce? dit-elle en regardant le grand vieillard.

— Ce sont, répondit-il, quelques fragments du bûcher de *Jeanne d'Arc :* à côté, voici une des dernières pierres de la Bastille; plus loin, ce crâne est celui de Ravaillac; ce livre est la bible de Cromwell; cette arquebuse a appartenu à Charles IX; contemplez bien cette mappemonde, c'est celle du grand Christophe Colomb; voici le voile de la reine Élisabeth, un collier de sa sœur Marie, une cravache de Louis XIV, une épée de Ximénès et une plume du cardinal de Richelieu; ce n'est pas celle qui a écrit l'ordre d'exécuter ce pauvre Montmorency, mais celle qui écrivit Mirame! tenez : ceci est un anneau de Sixte-Quint : enfin tout ce que vous voyez sont des souvenirs qui me rappellent tous mes amis et les siècles passés. »

En achevant ces mots, le Centenaire poussa la porte, et un autre spectacle frappa Marianine étonnée. Elle aperçut une vaste pièce circulaire, dont une étoffe précieuse tapissait les murs. Sur une table immense, couverte d'une serge verte, une lampe de bronze paraissait éclairer éternellement ce lieu d'horreur.

En effet, plusieurs crânes humains étaient sur la table; des squelettes avançaient leur tête hideuse, ils semblaient ricaner tout haut et appeler Marianine. Lorsqu'elle porta les yeux d'un autre côté, elle frissonna en voyant des instruments d'acier qui scintillaient et paraissaient prédire la mort; des sphères, des cartes, des os, des substances singulières, dont elle ne put distinguer les formes ni les couleurs, effrayaient ses yeux. Elle ne vit point de livres : seulement, des parchemins desséchés à moitié déroulés et couverts de caractères indéchiffrables formaient toute la bibliothèque du Centenaire. Marianine, n'osant penser, parcourait de l'œil cet appartement, au centre de la terre, qui avait l'air de contenir tous les secrets de la nature. Tout à coup elle ressaisit sa pensée, et son premier mouvement fut de chercher à fuir; elle se retourne, elle n'aperçoit plus d'issue, et, comme par enchantement, il s'est élevé derrière elle un fauteuil caché par un drap noir, ou du moins elle dut penser que le contour de l'objet caché par ce drap fatal était un siége... Elle chercha le vieillard comme pour l'interroger, et elle fut glacée d'effroi... Le Centenaire s'était placé sur son fauteuil, il avait ôté tout l'attirail et les vêtements qui déguisaient ses formes, et la lumière blanchâtre de la lampe, en donnant d'aplomb sur son crâne, le rendait tellement jaunâtre, que rien ne distinguait la tête du vieillard de celles qui, privées de la vie, gisaient devant lui.

Mais ce qui épouvanta bien plus Marianine, ce fut le changement qui s'était opéré sur la figure du personnage singulier qui se trouvait devant elle. L'attitude du Centenaire et la rigidité de ses manières auraient imposé au plus intrépide. Une sévérité brusque siégeait sur son visage, avec tous les indices de la cruauté. Il n'osait regarder sa victime qui, pâle, les cheveux épars, et belle de candeur et d'innocence, semblait l'interroger des yeux au défaut des paroles qu'elle ne pouvait prononcer. La clarté presque indécise de la lampe, et un silence immuable, prêtaient à cette scène souterraine une éloquence inimaginable. On eût dit Marie Stuart, seule avec son bourreau, attendant le coup mortel dans cette salle que Schiller représente ornée d'un luxe royal.

Marianine remarqua bientôt des indices effrayants manifester les approches d'une dissolution chez le vieillard : le feu sombre de ses yeux s'adoucissait insensiblement en paraissant s'éteindre. Soit que ce fût un effet des efforts inégaux de la lueur de la lampe, soit que ce fût une *anomalie* de cette existence surnaturelle, elle croyait apercevoir la carnation factice de cet être pâlir de telle sorte que les os des générations passées n'étaient pas plus blancs. Au moment où cette pauvre enfant le contemplait avec le plus d'attention, il la regarda, et le coup d'œil furtif qu'Ugolin jeta sur les membres de ses enfants morts de faim, fut, tel terrible que le Dante le représente, moins féroce et moins profond.

Le vieillard, après avoir imprimé par ce regard, à l'âme de Marianine, une stupeur dont il semblait vouloir profiter, se leva, et sentant son existence s'affaiblir, il fut forcé de se traîner et de s'appuyer sur les meubles, pour aller chercher différentes choses.

Il apporta un tube en verre, qui finissait en chalumeau, et dont l'extrémité était garnie en platine : il le posa, avec la précaution de la vieillesse, sur sa table, il y joignit des fioles dont Marianine ne put

apercevoir le contenu, car une substance, formée par un alliage de plusieurs métaux, emboîtait chaque vase, dont la partie supérieure restait seule à découvert. Lorsqu'il eut posé sur la table tout ce dont il semblait avoir besoin, il prit un mortier en or et le plaça près de Marianine, qui regardait ces apprêts avec une curiosité enfantine. La pauvre jeune fille aurait, je crois, joué avec la hache avant qu'on lui tranchât la tête.

« Pourquoi, dit-elle doucement au vieillard, pourquoi tout ceci ? »

Le cri de l'hyène qui trouve une proie longtemps cherchée, n'est pas plus sauvage que le rire du Centenaire.

« Quelle voix ! s'écria Marianine, oh ! laissez-moi m'en aller ! car je n'existe pas...

— Ta vie est à moi, reprit le vieillard, tu me l'as donnée, elle ne t'appartient plus...

— Qu'en voulez-vous faire? demanda-t-elle avec ingénuité.

— *Quand tu l'apprendras, tu n'en sauras plus rien!* répondit laconiquement le Centenaire.

— Grand Dieu ! » s'écria Marianine en se tordant les bras et levant les yeux vers la voûte ; alors elle eut sujet de frémir en voyant au-dessus de sa tête une immense cloche d'une substance diaphane, et qui paraissait ne tenir qu'à un fil, elle jeta un cri d'horreur, et, heureusement pour elle, elle tomba à côté du fatal instrument que cachait le drap noir.

Le Centenaire continua ses apprêts avec une stoïque impassibilité, et il ne releva même pas Marianine qui tâcha de ramper de son mieux pour regagner la porte, devenue invisible; mais le vieillard, de temps en temps, jetait un coup d'œil sur les mouvements de sa proie.

En ce moment, un bruit assez extraordinaire fit retentir le souterrain par lequel ils étaient arrivés ; le vieillard étonné écouta longtemps, mais comme le bruit cessa soudain, il n'y fit plus aucune attention. Une légère lueur d'espérance se glissa dans l'âme de Marianine, elle était à genoux et cherchait à découvrir ce que voilait le lugubre drap noir, en portant la main de ce côté. Elle sentit une chaleur intolérable, alors elle n'osa pas s'assurer si le feu caché dont l'influence était si violente brûlait sous la grotte, ou s'il était contenu dans de l'airain. Elle regarda au-dessus du drap noir, et elle vit s'élever une vapeur dont la présence était annoncée par le mouvement des objets qui se trouvaient en deçà. « Allons, s'écria le vieillard en s'avançant vers la jeune fille, relevez-vous ! »

Marianine se leva, et courut se réfugier du côté opposé, en paraissant redouter l'approche du vieillard. Ce dernier se mit à sourire de l'effroi de la victime et lui dit :

« Euphrasie, tu es en mon pouvoir, et rien ne peut t'y soustraire.... Quelle est l'oreille qui entendrait tes cris, le bras qui te défendrait? Nous sommes à deux cents pieds du sol sur lequel marchent les hommes d'un jour...

— Et Dieu !.. » dit Marianine.

Un effroyable sourire vint errer sur les lèvres cautérisées du Centenaire ; alors en apercevant ce rire sardonique digne de Satan, la jeune fille s'écria : « Je suis morte... je le vois. »

Un second sourire servit encore de réponse, et le vieillard, contemplant la beauté sublime de celle qu'il allait détruire, laissa rouler sur sa joue livide quelques larmes....

Marianine, en tombant aux genoux de son bourreau, éleva vers lui ses mains suppliantes, et lui dit d'un son de voix qui eût attendri un tigre : « Au moins, laissez-moi prier Dieu... quelques instants !...

— Si cela rend votre mort moins cruelle, j'y consens... »

Là-dessus, le vieillard retourna sur son fauteuil, et consultant tour à tour les substances que renfermaient les fioles, il se mit à en composer un mélange pendant que Marianine, agenouillée sur un carreau de velours, où peut-être d'autres victimes avaient prié avant elle, éleva vers le ciel ses innocentes supplications.

« Hélas ! dit-elle tout haut, peut-être dois-je remercier l'Éternel de me ravir mon existence, c'est m'épargner de la douleur. En effet, grand Dieu ! la somme de mon infortune a, jusqu'ici, surpassé celle de mon bonheur, et pour quelques instants fugitifs, que de peines !... S'il en fut ainsi pendant la plus belle moitié de ma vie, n'est-ce pas un triste augure pour le reste !... »

Cette idée envahissant son âme, elle se releva calme, et, se présentant au vieillard, elle lui dit avec un doux accent d'innocence :

« Me voilà prête.... »

Le Centenaire, ne s'attendant pas à une pareille soumission, la regarda avec étonnement.

« Pourriez-vous me dire, reprit-elle avec un son de voix qui ne renfermait aucune plainte, aucun reproche; pourriez-vous me dire ce que je vous ai fait pour que vous vouliez me tuer?...

— Pourquoi t'es-tu trouvée sur mon chemin ? ne m'as-tu pas avoué que tu allais à la mort, que tu la désirais ?...

— Moi, s'écria-t-elle, j'ai désiré la mort ?... ah ! je ne la connaissais pas !...

— Puisque tu voulais mourir, ne vaut-il pas mieux que ton souffle, au lieu de se perdre et d'aller retrouver la masse d'existence qui appartient à notre globe, vienne prolonger ma vie ?.... Mais, jeune fille, mon souffle est fondé sur le tien, je te plains si

tu m'as trompé!... si tu aimes la vie, il la faut quitter... Que ne m'as-tu prévenu?..... j'aurais cherché d'autres victimes! je n'en manque pas dans Paris... et les tripots du palais *de Richelieu* m'en fournissent plus qu'il ne m'en faut... Maintenant il n'est plus temps...; dans peu j'expire.... je sens déjà qu'à peine mes idées se forment, et le fluide vital me manque..... Ta mort est maintenant une *nécessité,* et puisque tu as une belle âme, je te parle froidement..... Pauvre enfant! je te regretterai peut-être plus que tous ceux que tu laisses sur la terre, et.... il est des souvenirs bien cruels pour moi... »

En achevant ces derniers mots, le Centenaire paraissait oppressé, et un reste de sensibilité triomphait des froides et tristes vérités que son *omniscience* lui avait fait conquérir.

« Alors, répondit Marianine, employez votre art divin; plongez-moi dans le sommeil de l'âme, et faites-moi voir celui que je chéris!... Pendant que je serai occupée à cette douce vue, que je serai détachée du monde, vous vous emparerez de ce souffle dont je n'ai pas besoin... car, *s'il n'est pas venu m'épouser, c'est qu'il ne m'aime plus.* »

Le vieillard parut enchanté de cette proposition, qui sauvait à Marianine les douleurs de l'agonie, et qui lui ôtait à lui-même le terrible spectacle d'une victime qui se débat contre la mort. Un rayon de joie vint ranimer son visage, qui prenait déjà l'aspect de celui d'un squelette, et il s'empara des mains de Marianine . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

DERNIÈRE VISION DE MARIANINE [1].

Aussitôt que le Centenaire se fut emparé des jolies mains de Marianine, elle tomba dans le néant, et une nuit, plus profonde que la nuit des cieux, l'envahit avec une promptitude égale à celle de la flèche qui perce la colombe. Alors la jeune fille entra dans le vaste royaume dont le territoire commence où finit celui de l'univers, ce domaine où nul ne pénètre sans être à la fois et *mort* et *vivant,* où l'homme fait comparaître toute nature en dehors d'elle-même, comme si un miroir en réfléchissait les moindres secrets rendus comme matériels; ce domaine où règne un pouvoir qui coupe la terre entière comme avec un rasoir tranchant, et qui en découvre les trésors les plus cachés; où l'on appelle involontairement les plantes et les animaux par leur nom; où l'on comprend les idées de tous les peuples; où l'on traverse l'univers avec la facilité d'une mouche qui vole d'une chambre dans une autre. Admirable empire, dans lequel on oublie tout, pour ne garder qu'une agréable sensation comparable au charme d'un rêve de bonheur; enfin, où l'homme ne garde de lui-même que la précieuse élaboration qui forme la pensée.

Marianine n'est plus dans le souterrain où elle est [2]. Son beau corps y reste, il est vrai, mais son âme voltige au gré de la volonté d'un être dont elle ne peut secouer le joug dominateur : il semble qu'il ait la baguette magique dont les Orientaux arment leurs divinités fantastiques, et qu'il manie la nature en se jouant. La jeune fille demeura plongée dans cette nuit funèbre, et sa passibilité devint si profonde, qu'à son dire, *le mort couché dans la tombe* n'est pas plus inanimé et immobile qu'elle ne l'était.

Cependant, malgré cette épaisse nuit, elle sentait un danger imminent, et il lui semblait vaguement que l'on allait lui causer de la douleur.

Au bout d'un temps indéfini [3] (puisque Marianine ne pouvait avoir aucune idée sur la durée), elle commença à *voir jour en elle-même,* et, cette fois, l'*aurore qui se levait dans son âme* eut une teinte blanchâtre, semblable à la lueur que jette une lampe nocturne contenue dans un vase d'albâtre. Elle se mit alors à *marcher* dans le souterrain qu'elle venait de parcourir avec le vieillard; mais sa marche ne rendait aucun son, son souffle ne faisait point résonner la voûte, et elle eut beau frapper les montagnes d'ossements, elle n'entendit aucun bruit.

Une clarté soudaine *la fit s'avancer* avec une vitesse incroyable, elle *entendit* le bruit d'une foule de voix confuses, et alors elle se dirigea du côté des personnes qu'elle *pressentait* venir.

[1] Je n'ai pas besoin, je pense, de réitérer, pour ce morceau, l'observation que j'ai consignée dans la note que l'on a dû lire plus haut, lorsque j'ai rapporté le premier songe de Marianine. Ce morceau a été également respecté par l'Éditeur, qui n'a pas voulu retrancher un seul mot. (*Note de l'Auteur.*)

[2] J'ai mis la narration au présent, comme si l'Éditeur lui-même racontait les événements, ou en était le témoin, afin d'éviter la confusion. (*Idem*)

[3] Mon cher A***, c'est la multiplicité des sensations et la pensée humaine qui ont rendu sensible la succession des instants et ont fait du *temps* une *chose* presque *palpable*; or, du moment où l'on retire cette faculté de modifier l'espace, de le réduire en secondes, en quarts, en heures, le temps d'une journée devient *une unité* qui, bien que plus vaste, n'offre pas plus d'espace qu'une minute. Ce problème de métaphysique exigeant plus de développements pour être *prouvé*, je ne fais que vous l'énoncer pour l'intelligence de ma lettre; car au total il était même inutile pour vous : vous me comprenez.

(*Note du général Béringheld.*)

J'ai respecté cette note que je mets, comme on voit, textuellement. (*Note de l'Éditeur.*)

Pour arriver plus tôt, elle se pencha (comme pour y puiser plus de force) sur l'*ombre* du Centenaire qu'elle *sentait* à ses côtés, sans cependant le voir ni l'entendre, quoiqu'elle *sût* qu'il était là. Ayant acquis ainsi une plus forte dose d'*incorporéité* et une énergie qui ressemblait à celle de l'*animalité physique*, elle *vit* soudain un tableau qui lui fit jeter des cris de joie ; bien que Marianine employât pour crier toutes ses forces corporelles, il ne s'échappa de son *corps* aucun son, aucune parole, et sa langue resta attachée à son palais, *quoiqu'elle l'ait fait mouvoir.*

En effet, le général Béringheld, Lagloire, trois soldats, Véryno, Julie, le cocher de Tullius formaient le groupe *aperçu* par Marianine : les uns tenaient des flambeaux, et les autres armés de pioches creusaient le plancher de la maison du Centenaire.

« Courage, les amis !... criait Butmel, saisissez-moi les pioches *à la première capucine !* le général donne *cent louis* si c'est fini dans une heure.

— Deux cents !... s'écriait le général, et trente mille francs si nous sauvons Marianine. »

A ces paroles, Véryno qui arrivait, conçut le danger de sa fille, et il tomba presque mort entre les bras de Julie. Le général, trop occupé des fouilles, ne fit pas attention à l'évanouissement du bon vieillard, il saisit une pioche et se mit à travailler : ce que voyant, Lagloire frisa sa moustache, lâcha un juron, en disant :

— « Et le respect donc, mon général ?...

— Marianine !.. Marianine !... répondit Tullius en déchargeant de tels coups sur le carreau que les murailles parurent en trembler. — Nous n'aurons que son corps ! s'écria-t-il.

— Mon père se meurt ! cria Marianine de sa douce voix ; Tullius, tu creuses à gauche, c'est à droite, il n'y a qu'une grande pierre à soulever... elle est là !... »

L'*extraordinaire* de cette magique vision, c'est que la fille de Véryno ne se trouvait encore qu'à moitié du chemin des catacombes, qu'elle était séparée, par une voûte de soixante pieds de terre, du lieu où se passait la scène, et qu'elle la *voyait,* non pas par la vertu visuelle de l'*œil extérieur,* mais par une *vision interne ;* de manière que c'est encore un problème à résoudre, de savoir si les lieux s'approchaient et comparaissaient en *elle*, ou si c'était elle qui se transportait à cet endroit.

Enfin, *elle y arriva*, et quand elle fut contre la voûte, elle la traversa comme s'il n'eût pas existé de barrière entre elle et le groupe des travailleurs. Elle jeta un cri de bonheur qui ne fut pas plus entendu que ses autres cris. Elle déposa sur le front de son père un tendre baiser dont il ne parut pas affecté.

Elle eut beau dire : « Bonjour, Julie !... » Elle eut beau se jeter dans les bras de Béringheld et le serrer par une étreinte d'*âme* remplie d'amour, le général n'en continua pas moins à donner des coups terribles sur les dalles de marbre. — Alors, bien que Marianine eût déjà eu un exemple de cette insensibilité (*comme elle n'en avait pas gardé le souvenir*), ce fut comme la première fois, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes en s'essuyant avec ses beaux cheveux noirs.

« Bravo ! s'écria Lagloire, je tiens le pourquoi ! Général, voici une pierre qui se disjoint. »

Marianine, pleurante et chagrine, ne prit point part à la joie du groupe, elle s'assit à côté de son cher Tullius, et elle se complut dans l'admiration où elle fut plongée en contemplant l'ardeur qu'il mettait à cette fouille. Le général pâlit de bonheur et d'espoir, quand Lagloire lui montra la pierre immense dont chacun tâcha de deviner le secret.

« Enfin, général, s'écria Jacques Butmel, nous allons entrer au quartier-général de notre vieux brigand de Cosaque.

— Il doit y avoir un contre-poids ! murmura Véryno, car pour soulever cette masse, je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen.

— Le voici, le voici !... s'écriait Marianine, en saisissant le ressort caché qui faisait pencher le contre-poids ; mais elle eut beau le faire mouvoir, la pierre n'en resta pas moins à sa place.

— Au diable le contre-poids ! répondit Lagloire ; et, fouillant dans les gibernes des soldats, il en retira des cartouches, les ficela, et, les faisant entrer de force aux quatre coins de la pierre, il tira son briquet, sa pipe, son amadou (choses qui ne le quittaient jamais), et, regardant les trois soldats, il leur dit :

— Vous, mes vieux troupiers, vous allez rester avec moi ! — Général, papa Véryno, et vous, joli petit fusil de munition, dit-il en s'adressant tour à tour au général à qui il fit une salutation respectueuse, à Véryno et à Julie à qui il passa sa main sous le menton ; vous allez vous retirer dans la rue ! lorsque l'explosion sera faite, que nous serons maîtres de la place, vous reviendrez !... Allons... général, il faut évacuer la caserne, je commande la manœuvre aujourd'hui. »

Tout le monde se retira, et Lagloire resta avec les trois camarades qu'il avait rencontrés, il sema de la poudre et y mit le feu, lorsqu'il eut amené la traînée à une distance honnête. — La pierre sauta, *Marianine était dessus, elle ne ressentit aucune atteinte,* et lorsque la pierre laissa un vide, Marianine ne changea pas de place.

Tout le monde revint examiner l'endroit où Marianine pleurait toujours en s'apercevant qu'on ne

la voyait point. Une salve de cris de joie s'élança dans les airs quand on reconnut les marches d'un escalier, et Lagloire, oubliant que le gouvernement avait changé, s'élança dans le souterrain avec les trois grenadiers, en criant : « A la gloire! en avant, pas de charge, et *vive l'empereur!*..... de Maroc, » ajouta-t-il prudemment en entrant dans le souterrain.

Marianine erra encore bien faiblement en les suivant des yeux, mais tout disparut et le tableau devint indistinct par degrés, comme lorsque l'esprit perd la trace d'un souvenir, s'il est possible de comparer un objet matériel aux effets de la pensée....

Enfin, semblable à Eurydice lorsqu'elle échappa en fumée des bras de son époux, son âme n'étant plus éclairée, sembla revenir habiter le beau corps qui gisait dans l'amphithéâtre horrible du vieillard. Néanmoins, Marianine sentit qu'au moment où elle ne *vit* plus rien, le Centenaire l'abandonnait, et que ses mains glaciales avaient cessé de la parcourir.

. . . .

Marianine est-elle morte? le Centenaire existe-t-il encore? l'a t-on revu?...... Tout ceci n'est-il qu'une fiction, un délire d'une imagination malade?...

A toutes ces questions, l'éditeur ne peut répondre que par la phrase que Socrate trouvait la plus difficile à prononcer pour l'homme : *Je ne sais.* .

Paris, 18 avril 1820.

NOTE.

Paris, 20 août 1822.

Ici se terminait, en effet, tout ce que je m'étais procuré de renseignements sur le Centenaire.

Ce qui m'empêcha longtemps de publier tous ces documents en les réduisant en un récit suivi, c'est que j'ai senti que cette fin, ce dénouement qui ne dénoue rien, ne satisferaient jamais la curiosité de ceux qui cherchent dans un livre une action soumise aux règles de l'art dramatique et qui veulent absolument un cinquième acte et un mariage, sans tenir compte à l'auteur des sensations qu'ils ont éprouvées avant d'arriver à la dernière page, et qui regardent comme nulles leurs émotions, si on ne leur laisse pas un jouet.

On m'aurait surtout reproché le vague qui règne dans ce dernier chapitre, et l'âme, je le sens, est douloureusement affectée, en supposant que Marianine a dû succomber. Enfin une espèce d'impatience doit éclater lorsque l'on se trouve ignorer les destins du Centenaire.

Du moins, ce furent les sentiments qui m'agitèrent quand je rassemblai ces manuscrits. Je vais rendre compte du hasard qui fit tomber entre mes mains les lettres qui formeront la conclusion.

J'ai un frère, dont j'ignore le sort, puisqu'il s'est embarqué, depuis cinq ans, pour faire le tour du monde. Ce frère, avant de partir, me remit une partie des renseignements qui servent de base à cette histoire, et comme il s'occupe beaucoup des *sciences naturelles*, qu'il est très-distrait, il me donna la liasse, fort incomplète : sans les amis puissants qui m'ont servi, cette liasse m'aurait été fort inutile.

Le bruit de la mort de mon frère s'est répandu, il y a six mois, et comme nous sommes plusieurs frères (on finira par les connaître), l'on mit les scellés sur son cabinet : il y a environ deux mois qu'en les levant, je reconnus des lettres de l'écriture du général Béringheld.

Ayant déjà fait mes preuves dans l'art de soustraire des papiers, lors de mon aventure au Père-Lachaise (voyez la préface du Vicaire des Ardennes), on pense bien que je m'emparai très-subtilement des précieuses lettres qui vont former la conclusion de cette histoire : et ce, à la barbe de mes frères.

Mon frère (le mort présumé) était un véritable savant, ayant des opinions très-extraordinaires sur la *nature des choses.* C'est un esprit mathématique, qui va de preuve en preuve et qui ne marche qu'avec l'*Analyse* (il prétend qu'on ne fait rien sans elle); comme depuis longtemps j'ai pris à gauche, et que j'ai tout donné à l'imagination, je me moquais souvent des prétendues découvertes de mon frère, de ses idées et de ses systèmes. Il avait fini par me regarder indigne de ses confidences; et cette explication doit faire deviner le motif qui le portait à me cacher l'aventure qui lui donna lieu de connaître le général Béringheld.

Attendu que ce n'est que récemment que j'ai trouvé ces pièces importantes, je n'ai pas eu le temps d'en changer la forme, et je les publie telles qu'elles sont sans y rien retrancher ni rien y ajouter, je prie le lecteur de suppléer à tout ce qui manquera.

HORACE SAINT-AUBIN [1].

CONCLUSION.

LETTRE DE M. DE SAINT-AUBIN L'AÎNÉ,
A M. JAMES GORDON.

Paris.....

« Mon cher ami, il y a plus d'adeptes que nous

[1] Pseudonyme de H. de Balzac.

ne le croyons, et j'ai une peur effroyable que les pouvoirs que nous avons conquis ne deviennent la proie de chacun. Écoute ce qui m'est arrivé.

Hier, après t'avoir quitté, j'ai été à l'assemblée de Jeannes qui, tu sais, demeure au bout du monde. Tout ce que nous eûmes à faire nous prit bien plus de temps que nous ne l'avions cru, et minuit arriva bientôt. Je revenais à près de deux heures du matin, et j'étais, je crois, à six cents pas de distance de l'hospice des Enfants-Trouvés, lorsque j'entendis des cris perçants; je me dirigeai vers l'endroit d'où je présumais qu'ils partaient, et je vis sortir de cet enclos que je t'ai fait remarquer souvent, un homme portant une femme dans ses bras... je crus que c'était un enlèvement, parce que, la lueur de la lune ne laissant pas bien distinguer les objets, je ne vis pas parfaitement le visage de la femme, dont les cheveux épars, la contenance, me donnèrent lieu de penser que les cris que j'avais entendus étaient jetés par elle. Soudain, je m'élançai, et saisissant violemment le ravisseur, je lui enlevai sa proie en me dirigeant vers la maison d'un boulanger, chez lequel je voyais de la lumière.

Aussitôt que j'eus cette femme entre les bras, elle se mit à gémir d'une singulière façon. Je fus forcé de la rendre, car l'inconnu qui la tenait m'arrêta dans ma course et me la redemanda avec un ton et des manières qui me prouvèrent que ce n'était point un malfaiteur. Alors je l'aidai à transporter cette jeune femme évanouie, jusque dans une maison devant laquelle un équipage était arrêté.

Là, nous entrâmes dans la loge d'un concierge qui paraissait tout en émoi, comme si un événement extraordinaire avait eu lieu dans le quartier. On déposa le corps de la jeune femme sur un lit, et quand elle y fut, le jeune homme, examinant sa pâleur, la crut morte. Alors il se livra au plus affreux désespoir auquel un homme puisse être en proie, mais je le calmai soudain, car après avoir tâté le pouls de celle qu'il appelait sa *chère Marianine*, je lui dis qu'elle vivait encore : il me regarda d'un air étonné, et porta pendant longtemps ses yeux sur moi, et sur la jeune femme.

— Ceci, dis-je, est bien extraordinaire... Soudain, je pris une lumière et faisant rougir un fil de laiton, je le mis tout rouge dans la main de Marianine. L'inconnu frissonna, mais il fut stupéfait en voyant l'immobilité de Marianine, qui ne poussa pas une plainte, bien que sa peau fût brûlée par le fil de laiton.

Alors, prenant la main de l'inconnu, je lui dis : « Monsieur, je vous réponds de cette jeune fille, et bénissez le hasard qui a voulu que nous nous rencontrassions, car elle serait morte de faim, sans pouvoir sortir de la léthargie où vous la voyez plongée.

Aussitôt, je la *réveillai :* elle jeta son œil étonné sur moi, mais quand elle vit l'inconnu, son œil ne fut plus terni par les nuages du *sommeil,* il brûla d'une lumière presque surnaturelle, et elle s'écria d'un son de voix charmant : « Tullius!... »

A ce mot, l'inconnu, comme fanatisé, la prit dans ses bras, sortit rapidement, la jeta dans la voiture, en criant à son domestique : « Laurent, cent louis si tu nous emportes comme le vent à la poste aux chevaux. Tu ne rencontreras pas de voitures, ainsi, au grand galop! »

Je l'arrêtai, et le priai, pour toute récompense, de m'envoyer la relation de l'aventure singulière par laquelle la jeune fille avait été *endormie :* je lui donnai mon adresse ou plutôt je la lui jetai, car sa voiture partit comme un éclair; et au moment où elle partit, je les vis s'embrasser et la jeune fille poser sa tête sur l'épaule de son amant.

Tu sauras qu'elle était belle comme une statue antique, je n'ai jamais entrevu de formes plus suaves, et malgré son extrême pâleur et sa maigreur, elle était encore parfaite.

Attendu que j'étais extrêmement fatigué, je suis rentré, en disant au vieux concierge que je reviendrais le lendemain savoir de lui les incidents dont il voulait me faire le récit.

Tu vois, mon cher Salvator, que nous ne sommes pas les seuls à nous occuper de cette science, dont les prodiges surpassent les miracles d'autrefois.

Le lendemain je suis revenu : j'ai appris que l'inconnu était le général Béringheld, et que trois heures après mon départ, on avait entendu d'effroyables cris partir d'une maison située sur le terrain dont je t'ai parlé plus haut; que le père de la jeune fille, une femme de chambre et un vieux soldat en étaient sortis, en y laissant, ont-ils dit, trois grenadiers aux prises avec le démon.

Voilà ce que j'ai extrait de plus clair de tout le bavardage du vieux portier : lorsque j'aurai reçu des nouvelles de mon général, je t'en dirai plus long sur toute cette aventure, et en attendant je suis ton dévoué, etc. »

LETTRE DU GÉNÉRAL COMTE DE BÉRINGHELD, A M. VICTOR DE SAINT-AUBIN L'AÎNÉ, MÉDECIN.

Monsieur, vous m'avez fait promettre de vous expliquer par quelle aventure singulière la jeune fille que j'ai si rapidement enlevée, avait pu se trouver dans l'état dont vous l'avez tirée.

Si je vous ai quitté si brusquement après avoir reçu de vous un service que dix millions n'acquit-

teraient pas, je vous prie de me laisser commencer cette lettre par vous exprimer une reconnaissance sans bornes, et je vous offre avec plaisir mon crédit, mon cœur et ma bourse.

Pour peu que vous connaissiez le cœur humain, au moral, vous devez juger que lorsque vous avez rendu à la vie ma chère Marianine, que quand ses yeux se sont tournés vers moi, qu'elle m'a appelé : Tullius!... en jetant dans ce mot tout l'amour qui l'anime depuis si longtemps, le premier mouvement d'un homme qui *aime* (et, monsieur, il n'y en a pas beaucoup qui *aiment*), est de saisir un femme aussi adorable, aussi adorée, et de la soustraire à toutes les malignes influences de je ne sais quels démons qui nous ont toujours entourés depuis la guerre de Russie.

Le peu de mots que nous avons échangés m'ont prouvé que vous vous occupiez beaucoup des sciences, et l'*inconcevable service* que vous m'avez rendu m'a fait entrevoir que vous possédiez un des secrets de l'être extraordinaire dont j'ignore encore le sort.

Reportez-vous, monsieur, à cette nuit de terreur et de souffrance! et voyez-moi, suivi de quatre vieux militaires, m'élancer dans l'immense abîme des catacombes, pour y chercher celle qui, depuis longtemps, y avait été entraînée par un vieillard, sur lequel je vous donnerai plus tard des renseignements qui vous feront connaître toute l'horreur de la position dans laquelle je me trouvais ; qu'il vous suffise, pour le moment, d'apprendre que ce vieillard l'y avait emmenée *pour la faire périr*.

Nous errâmes longtemps dans ces souterrains ; mais l'ardeur qui nous animait, et je ne sais quel esprit qui voltige entre les amants, m'a conduit à suivre obstinément la même route.

Ah! monsieur, quel spectacle! au fond des catacombes, après avoir parcouru toutes ces montagnes d'ossements, nous arrivons à une grotte, dont nous brisons la porte, et je vois ma chère Marianine dans l'état où vous l'avez vue, prête à être jetée, par ce vieillard, au milieu d'un appareil qu'une cloche d'airain allait recouvrir... Je m'élance, et, surmontant une terreur invincible en approchant le vieillard, je lui ravis sa proie, pendant que trois de mes soldats le tiennent en respect en le couchant en joue.

Alors, une peur affreuse se manifesta sur le visage de cet *être* extraordinaire, et il me cria pendant que je m'enfuyais : — « *Mon fils!... mon fils!...* » Je n'en entendis pas davantage, et je parvins à m'échapper. Je puis me vanter d'avoir, comme Orphée, et plus heureux que lui, été chercher mon épouse aux enfers.

Comme je n'ai point revu M. Véryno ni mon soldat, je ne puis pas vous donner d'autres détails. Quant à vous instruire de l'aventure qui mit Marianine au pouvoir du Centenaire, je vous enverrai sous peu des papiers qui vous donneront lieu de penser.

Apprenez que depuis trois jours je suis réuni à ma chère Marianine, et que j'ai dépêché un courrier à son père, pour qu'il vienne être témoin de notre bonheur.

Signé BÉRINGHELD.

P. S. Quand vous voudrez nous faire l'honneur de venir à Béringheld, vous y serez bien reçu et je vous avoue que je serais curieux de causer avec vous sur l'immense carrière qui s'offre à mes regards.

EXTRAIT D'UNE RÉPONSE DE M. DE SAINT-AUBIN L'AINÉ, AU GÉNÉRAL DE BÉRINGHELD.

Général,

Je me suis transporté sur le terrain où le Centenaire avait sa maison, et après la plus exacte recherche, je n'ai trouvé, pour tout vestige, qu'un manteau très-vaste, de couleur carmélite.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Ce qui reste à publier sur le Centenaire, sur le général Béringheld, sur Marianine, formera, je crois, un autre ouvrage qui aura pour titre *le Dernier Béringheld*. J'ignore l'époque à laquelle je pourrai le donner, attendu qu'il exige encore beaucoup de travail et de recherches, et que, du reste, j'ignore si l'ouvrage que je présente sera goûté par le public.

J'ai promis les aventures de *Lagradna* et de *Butmel*, la simplicité naïve de cette histoire la rend digne d'être connue : mais c'est peut-être une raison de plus pour exiger encore plus de travail pour s'élever à la hauteur de la *nature prise sur le fait*.

En finissant, je réclame de ceux qui auront lu cet ouvrage, une grande indulgence, en ce qu'ils prononceront peut-être sur des choses dont ils ignoreront *le plus ou le moins de réalité* [1]. Ainsi, on se ré-

[1] On voit que je commence à regretter de n'avoir pas cru mon frère.

criera sur l'alliance de certains mots qui hurlent, sur des phrases incohérentes, sur des expressions hasardées : mais heureusement que j'ai pris mes précautions, et que je déclare d'ailleurs être instruit de ce que j'ai risqué : le plus ou le moins de succès décidera si je dois ou me taire ou continuer.

Je ne me dissimule pas que certains lecteurs trouveront cette fin peu satisfaisante, ils auraient voulu voir Marianine et Béringheld réunis et la scène de leur mariage : ce vice radical ne procède pas de mon fait. Si j'avais composé une histoire à plaisir, je n'aurais rien négligé, et j'aurais contenté tout le monde, s'il est possible, mais, historien, j'ai raconté fidèlement tout ce que j'ai su.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

